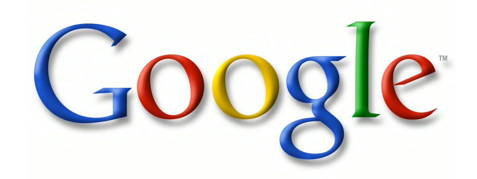
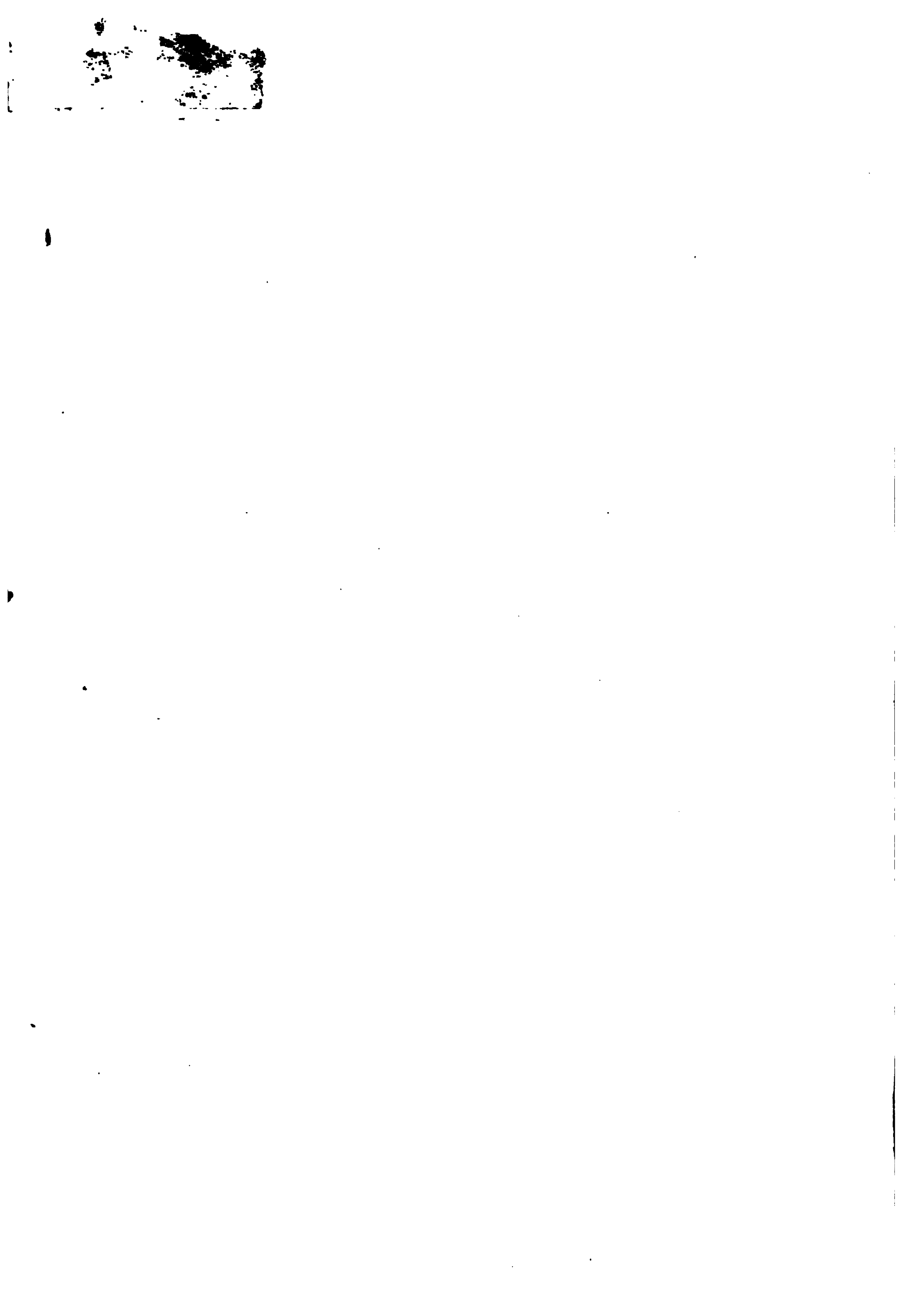
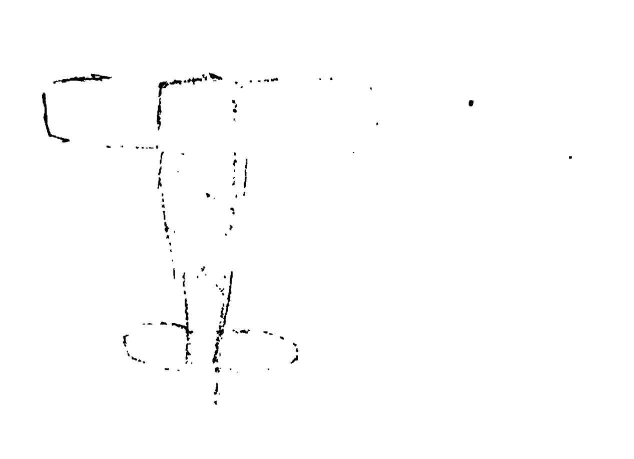



NEDL TRANSFER
HN 62NR C


AH 4078 87.5A
KG 13477(2)
A
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
Harvard College Library
FROM THE
CONSTANTIUS FUND.
Established by Professor E. A. Sophocles of Harvard University for "the purchase of Greek and Latin books (the ancient classics) or of Arabic books, or of books illustrating or explaining such Greek, Latin, or Arabic books." (Will, dated 1880.)
Received 10 April, 1888.







HISTOIRE

DES GRECS



PÉRICLÈS

Buste du Vatican, d'après une photographie.

HISTOIRE

DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE

ET ENRICHIE D'ENVIRON 2000 GRAVURES DESSINÉES D'APRÈS L'ANTIQUE

ET 50 CARTES OU PLANS

TOME II

DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS

CONTENANT 736 GRAVURES

4 CARTES, 5 CHROMOLITHOGRAPHIES ET 2 PLANCHES TIRÉES HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

TROISIÈME PÉRIODE

LES GUERRES MÉDIQUES (492-479)

UNION ET VICTOIRES

CHAPITRE XVI

PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE (492-490).

I. — RÉVOLTE DE L'IONIE.

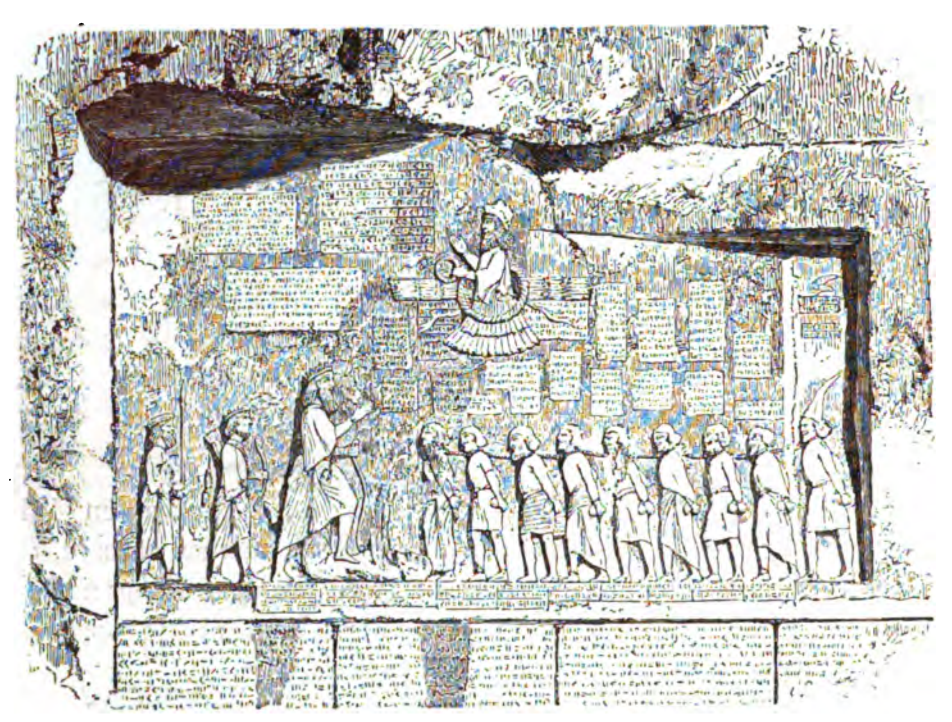
Hérodote, qui naquit au milieu des guerres Médiques, en 484, étonné de ce grand choc du monde grec et du monde barbare, en chercha les causes par delà la guerre de Troie, jusqu'aux temps mythologiques. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut, ni de rappeler Io et Hélène ravies par des Asiatiques, Europe et Médée enlevées par des Grecs, pour expliquer la haine de deux mondes. La fuite du médecin Démocédès, qui trompa Darius afin de revoir Crotone sa patrie, et le désir de la reine Atossa d'avoir parmi ses esclaves des femmes de Sparte et d'Athènes ne sont que de puérils incidents. Les instances d'Hippias pour être rétabli dans Athènes, celles des Aleuades de Thessalie pour être délivrés d'adversaires qui les gênaient, eurent une influence plus sérieuse. Mais la vraie cause fut la puissance même de la Perse. Cet empire avait alors atteint ses limites naturelles. Partout il était enveloppé par des déserts, la mer, de grands fleuves ou de hautes montagnes. Il ne pouvait plus s'étendre que d'un seul côté, au nord-



L'enlèvement d'Europe[1].

[1] Europe sur le taureau divin qui l'emporte à travers les flots. La nymphe tient d'une main une couronne et de l'autre une des cornes du taureau. (Camée du Cabinet de France. Agate-onyx à deux couches. Haut. 30 millim. long. 31 millim. N° 7 du Catalogue.)

ouest, et de ce côté était un pays renommé, la Grèce, dont l'indépendance irritait l'orgueil du grand roi. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse une partie de l'Afrique; Darius, pour ne pas rester au-dessous de ses prédécesseurs, attaqua l'Europe. Déjà le satrape de Sardes, Artaphernès, avait répondu aux ouvertures de Clisthénès en demandant



Darius vainqueur du Mage [1].

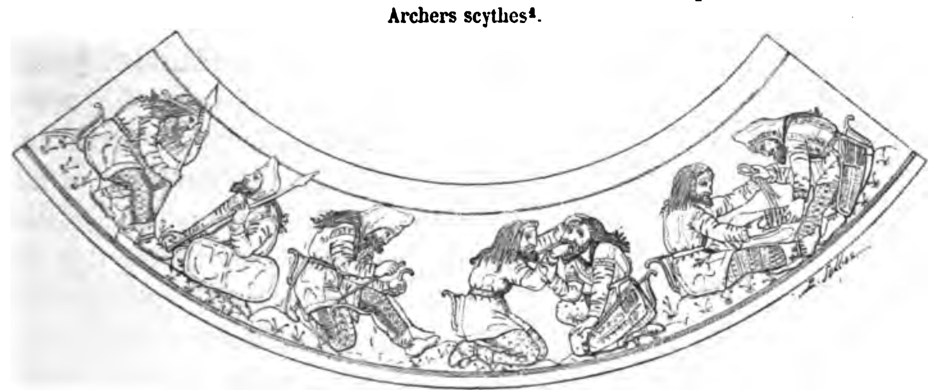
qu'Athènes se soumît au grand roi. Darius avait réorganisé son empire et rétabli, dans ses provinces, l'ordre si profondément ébranlé par

[1] Bas-relief du rocher de Bisoutoun, d'après *The Journal of the Royal Asiatic Society*, X, pl. 1 (sir H. C. Rawlinson). — Darius, suivi d'un archer et d'un doryphore, est représenté foulant aux pieds le mage Gaumâtâ, qui implore en vain sa grâce. Derrière le faux Smerdis sont neuf autres usurpateurs, vaincus et enchaînés. On lit au § 11 de la colonne I de l'inscription de Bisoutoun : « Darius le roi dit : Il y avait alors un mage nommé Gaumâtâ. Celui-ci se leva de Pisiagada.... Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, frère de « Cambyse. » Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en abandonnant Cambyse, et la Perse et la Médie et les autres provinces. Celui-là saisit l'empire.... » § 13 (fin) : « Alors je priai Ormazd : Ormazd m'apporta du secours.... Il y a un château nommé Sikhtauvatis dans le pays de Nisée en Médie : c'est là que je le tuai. Je lui ravis l'empire. Par la volonté d'Ormazd je devins roi, Ormazd me conféra l'empire. » Devenu roi, Darius eut à lutter contre les autres usurpateurs qui sont représentés sur le bas-relief et dont l'inscription nous donne les noms. Pour la mort du Mage, voyez un cylindre sans inscription publié par M. J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*, II[e] partie, pl. 9, fig. 1, et p. 168, fig. 147.

l'usurpation du mage et les efforts des nations soumises pour recouvrer leur liberté; il fallait, de plus, occuper l'ardeur belliqueuse que les Perses conservaient encore : il prépara donc une grande expédition. Les Scythes avaient autrefois envahi l'Asie; le souvenir de cette injure et le désir de soumettre la Thrace qui touchait à son empire décidèrent Darius sur la route à suivre. Il partit de Suse avec une nombreuse armée, franchit le Bosphore sur un pont de bateaux que le Samien Mandroclès avait construit, et il entra en Europe traînant à sa suite sept ou huit cent mille hommes; parmi eux se trouvaient des Grecs asiatiques commandés par les tyrans de chaque ville. Il tra-



Archers scythes[1].



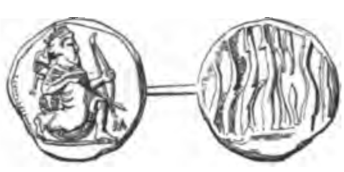
Guerriers scythes[2].

versa la Thrace, passa le Danube ou Ister sur un pont de bateaux, dont il laissa la garde aux Grecs, et s'enfonça dans la Scythie à la poursuite d'un ennemi insaisissable. Darius avait dit aux Grecs qu'après soixante jours ils ne l'attendissent plus; ce temps passé et aucune nouvelle de lui n'arrivant, l'Athénien Miltiade, tyran de la Chersonèse, proposa de rompre le pont pour ne point laisser la

[1] Plaque d'or estampée, trouvée à Kertsch; d'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, Atlas, pl. XX, n° 6.

[2] Scène figurée sur un vase en électrum, travaillé au repoussé, et qui a été découvert à Kertsch; d'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XXXIII. — La scène se passe dans une prairie émaillée de fleurs : deux guerriers, à gauche, sont occupés à converser. Le premier est assis et s'appuie sur sa lance; à sa ceinture est suspendu son arc. Le second est accroupi, et s'appuie sur sa lance et son bouclier. Plus loin un archer bande son arc, et deux blessés se font panser : l'un est blessé à la bouche, l'autre au pied. Les uatre derniers personnages ne sont armés que de leur arc.

Thrace ouverte aux Scythes sans doute victorieux, ou pour leur livrer l'armée persique, si elle existait encore. Histiée de Milet s'y opposa; il représenta aux chefs, tous tyrans de villes grecques, qu'ils seraient renversés le jour où ils auraient perdu l'appui de l'étranger. Cet avis sauva Darius qui, revenu de sa vaine poursuite, laissa quatre-vingt mille hommes à Mégabaze, pour achever la conquête de la Thrace et faire celle de la Macédoine (508?).



Double darique d'or[1].

Mégabaze soumit Périnthe, les Thraces qui résistaient encore, la Péonie, et demanda au roi de Macédoine l'hommage de la terre et de l'eau qu'Amyntas accorda. Mégabaze pouvait dire maintenant à son maître que l'empire des Perses touchait à la Grèce d'Europe. Pourtant l'expédition s'arrêta là. Les services d'Histiée furent récompensés par le don d'un vaste territoire aux bords du Strymon. Le site avait été choisi d'un œil intelligent, au voisinage des mines d'or et d'argent du mont Pangée, au pied de montagnes riches en bois de construction et près de l'embouchure du fleuve qui offrait un port excellent sur la mer Égée : Myrcine, qu'Histiée y fonda, aurait eu en peu de temps la fortune qu'Amphipolis trouva plus tard en ces lieux. Mégabaze, alarmé, avertit le roi qu'il était urgent d'enlever ce Grec aux entreprises qu'il méditait, et Histiée fut mandé à Sardes sous prétexte d'être consulté sur d'importants projets; et quand il fut arrivé, Darius se contenta de lui déclarer qu'il ne pouvait se passer de son amitié ni de ses avis. Il fallut accepter ces chaînes dorées.

Quelques années s'étaient écoulées dans une paix profonde, quand une petite affaire et un homme obscur mirent tout en feu. Naxos, la plus grande des Cyclades, était alors puissante; elle commandait à plusieurs îles, possédait une marine considérable et pouvait mettre sur pied huit mille hoplites. Malheureusement Naxos avait, comme tout État grec, deux partis, celui du peuple et celui des riches. Ceux-ci se perdirent par un de ces attentats qu'on ne pardonne point, comme celui dont Lucrèce fut victime à Rome, vers le même temps. Chassés de

[1] Le roi de Perse, barbu, coiffé de la tiare et vêtu de la tunique perse appelée *candys*. Tourné à droite et agenouillé, il a le carquois sur l'épaule et tient un arc et un javelot; derrière lui, une couronne; devant, la marque monétaire M. ‡. Champ orné de stries irrégulières Cette monnaie peut remonter au temps de Darius, fils d'Hystaspe; elle paraît avoir été frappée à Tarse.

l'île, ils proposèrent à Aristagoras, gendre d'Histiée, et en son absence tyran de Milet, de les ramener à Naxos. Il accueillit avec ardeur ce projet, et déjà il voyait les Cyclades, peut-être l'Eubée soumises à son autorité. Mais il ne pouvait accomplir seul une telle entreprise; il sut y intéresser le satrape de Sardes, Artaphernès, qui mit à sa disposition une flotte de deux cents voiles, commandée par le Perse Mégabaze. Celui-ci s'indigna bientôt d'être sous les ordres d'un Grec : une querelle s'éleva entre eux, et Mégabaze, pour se venger d'une humiliation, avertit les Naxiens. Le succès de l'expédition dépendait du secret : une fois éventé, elle échouait. Aristagoras s'y opiniâtra quatre mois, y dépensa tous ses trésors et ceux que le roi avait donnés pour l'entreprise. Il craignit d'être obligé d'en rembourser les frais. Les chances d'une révolte lui parurent meilleures et de secrets encouragements d'Histiée le décidèrent. L'armée qu'il avait conduite devant Naxos était encore réunie, tous les tyrans des villes de la côte asiatique s'y trouvaient; il se saisit d'eux, les rendit aux cités qu'ils gouvernaient et qui les bannirent ou les tuèrent, et rétablit partout la démocratie (499). Mais, après ce coup, il fallait s'attacher quelque allié puissant. Aristagoras se rendit à Lacédémone. Le roi Cléomène lui demanda combien il y avait de chemin entre la mer et la capitale des Perses : « Trois mois de marche, ré-



Double sicle perse ou octodrachme [1].



Cachet de Darius [2].

[1] Roi Akhéménide debout sur son char de guerre, avec un aurige qui tient les rênes des chevaux; derrière le char, un officier, probablement un satrape qui tient un sceptre et une amphore; dans le champ, les lettres phéniciennes עב, encore inexpliquées. R. Galère phénicienne sur laquelle on voit un guerrier; dans le champ, la marque III. (Argent.)

[2] Cylindre en calcédoine brûlée, du Musée Britannique; d'après J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*, II[e] partie, p. 166, fig. 145. — « Sur un char traîné par un cheval lancé au galop et conduit par l'aurige, le roi s'avance pour combattre un lion dressé devant lui et qu'il a déjà blessé de ses flèches; un autre lion est étendu sous les pieds du cheval. La scène est encadrée par deux palmiers; dans le champ, en haut, plane le symbole d'Ormazd, le buste humain aux appendices ornithomorphes. » L'inscription trilingue, en perse, en mède et en assyrien, est ainsi conçue : « *Je suis Darius, roi* », ou « *Je suis Darius, roi grand.* » Ce roi, selon M. Ménant, n'est autre que Darius, fils d'Hystaspe.

pondit-il. — Alors, répliqua le Spartiate, vous sortirez dès demain de cette ville. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner à trois mois de marche de la mer. » Aristagoras essaya d'acheter son consentement. Cette fois la vertu spartiate fut incorruptible, et l'Ionien passa à Athènes. Introduit dans l'assemblée, il parla des richesses de la Perse, de l'avantage qu'auraient les Grecs sur des hommes qui ne connaissaient ni la pique ni le bouclier, enfin il rappela que Milet était une colonie d'Athènes. Les Athéniens avaient plus d'un grief contre les Perses. La demande de la terre et de l'eau faite naguère à leurs ambassadeurs, l'asile donné à Hippias, et, quand leurs députés s'en plaignirent, l'ordre qu'ils reçurent de rappeler le tyran, avaient profondément blessé leur orgueil. Aristagoras eut peu de peine à leur persuader d'éloigner, en la portant chez l'ennemi, une guerre dont ils étaient menacés sur leur territoire; sans doute aussi crurent-ils qu'il ne s'agissait que d'une querelle privée entre le satrape et Aristagoras. Ils décrétèrent l'envoi de vingt vaisseaux, auxquels se joignirent cinq trirèmes d'Érétrie, qui, jadis aidée par Milet dans une guerre contre Chalcis, lui rendait le secours qu'elle en avait reçu. Les alliés gagnèrent Éphèse et de là Sardes, qu'ils prirent et pillèrent. Les toits des maisons étaient couverts de roseaux, un soldat y mit le feu par hasard; toute la ville, moins la citadelle où Artaphernès s'était retiré, fut consumée avec un temple de Cybèle, vénéré des Perses autant que des Lydiens (498). Cependant Artaphernès avait rappelé l'armée qui assiégeait Milet, et les troupes de la province se rassemblaient de toutes parts; les Athéniens songèrent à la retraite. Une défaite qu'ils éprouvèrent sur le territoire d'Éphèse et peut-être quelque trahison ache-



Monnaie d'Érétrie (Eubée)[1].



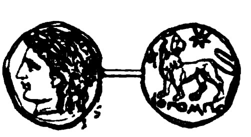
Monnaie d'or d'Éphèse[2].

[1] Tête de Gorgone, de face. ℞. Tête de lion, de face, posée sur les deux griffes de devant de l'animal. Carré creux. Argent. L'attribution de cette monnaie à Érétrie n'est pas très certaine. Voy. Barclay V. Head., *Catalogue of the greek Coins in the British Museum. Central Greece*, p. 121.

[2] Buste de Diane, à droite, avec l'arc et le carquois sur l'épaule. ℞. ΕΦΕΣΙΩΝ. Diane d'Éphèse debout de face, les mains étendues et ornées de longues bandelettes qui descendent jusqu'à terre, la tête surmontée du modius et entourée d'un nimbe radié, la poitrine couverte de nombreuses mamelles; à ses côtés, un cerf et une abeille, ses attributs ordinaires. Statère.

vèrent de les dégoûter de cette guerre. Ils remontèrent sur leurs vaisseaux et retournèrent à Athènes, laissant leurs alliés se tirer comme ils le pourraient du mauvais pas où ils s'étaient mis.

Les Ioniens continuèrent la lutte; ils entraînèrent dans leur mouvement toutes les villes de l'Hellespont et de la Propontide avec Chalcédoine et Byzance, les Cariens et l'île de Cypre. Les Perses réunirent plusieurs armées : l'une, dirigée d'abord vers le nord contre les villes de l'Hellespont, y prit plusieurs places, puis se rabattit au sud contre les Cariens, qui perdirent deux batailles et se soumirent. Une autre attaqua Cypre avec la flotte phénicienne, que les Ioniens battirent, mais la trahison d'un chef cypriote livra l'île à l'ennemi. Au centre opéraient Artaphernès et Otanès, qui enlevèrent Clazomène et Cyme, et s'avancèrent avec des forces considérables contre Milet, le dernier boulevard de l'Ionie. Elle n'avait plus pour chef Aristagoras; il avait fui lâchement pour se retirer à Myrcine, et peu de temps après il fut tué dans une attaque contre une ville de la Thrace. Quant à Histiée, Darius, trompé par ses promesses, venait de lui rendre la liberté; mais les Milésiens ne voulaient plus de tyran et refusèrent de le recevoir. Il parvint à rassembler quelques Mytiléniens, fit avec eux le métier de pirate, et périt dans une descente sur la côte d'Asie. Les Ioniens, rassemblés au Paniônion, délibérèrent sur les moyens de sauver Milet. On se décida à risquer une bataille navale; Chios fournit cent vaisseaux, Lesbos soixante-dix, Samos soixante, Milet elle-même quatre-vingts; la flotte monta à trois cent cinquante-trois navires. Les Perses en avaient six cents.


Drachme de Milet[1].

Il y avait sur la flotte grecque un homme habile, qui eût sauvé l'Ionie si elle eût voulu l'être. C'était un Phocéen nommé Dionysios : il fit comprendre aux alliés qu'une discipline rigoureuse et une grande habitude des manœuvres leur assureraient le succès, et pendant sept jours il exerça les équipages à tous les mouvements d'un combat naval; mais, au bout de ce temps, les Ioniens efféminés se lassèrent : ils descendirent à terre, y dressèrent des tentes et oublièrent l'ennemi. Comme, à ce régime, les âmes se relâchent, la trahison bientôt se glissa parmi eux. Quand le jour de la bataille arriva, les Samiens au

[1] Tête laurée d'Apollon à gauche. ℞. Lion à gauche, détournant la tête; devant, le monogramme de Milet; au-dessus, une étoile. A l'exergue IOΠOMΠO[Υ], nom d'un magistrat. (Argent.)

fort de l'action quittèrent leur poste et firent route pour leur île. Les Ioniens furent vaincus, malgré le courage héroïque des marins de Chios, malgré celui de Dionysios, qui prit trois galères ennemies. Quand il vit la bataille perdue, il se porta audacieusement jusqu'en face de Tyr, coula à fond plusieurs vaisseaux marchands et se retira avec son butin en Sicile; il passa le reste de sa vie à poursuivre sur mer les navires phéniciens, carthaginois et tyrrhéniens.

Tout espoir était perdu pour Milet : elle fut prise, et ses habitants transportés à Ampée, à l'embouchure du Tigre (494). Chios, Lesbos, Ténédos, eurent le sort de Milet. Plusieurs villes de l'Hellespont périrent dans les flammes. Les habitants de Chalcédoine et de Byzance quittèrent leur cité, pour chercher un asile sur la côte nord-ouest du Pont-Euxin, à Mésembrie. Miltiade aussi jugea prudent de quitter la Chersonèse; il retourna à Athènes, où il allait bientôt se retrouver en face de ces Perses qu'il fuyait. La ruine de l'Ionie retentit douloureusement dans la Grèce; Athènes surtout la pleura. Phrynichos ayant fait représenter au théâtre la *Prise de Milet*, toute l'assemblée éclata en sanglots, et le poète fut condamné à une amende de mille drachmes, « pour avoir ravivé ce triste souvenir des malheurs domestiques. » Ces larmes expient bien des fautes.


Monnaie de Mésembrie[1].

II. — EXPÉDITIONS DE MARDONIUS ET D'ARTAPHERNÈS; MARATHON (490).

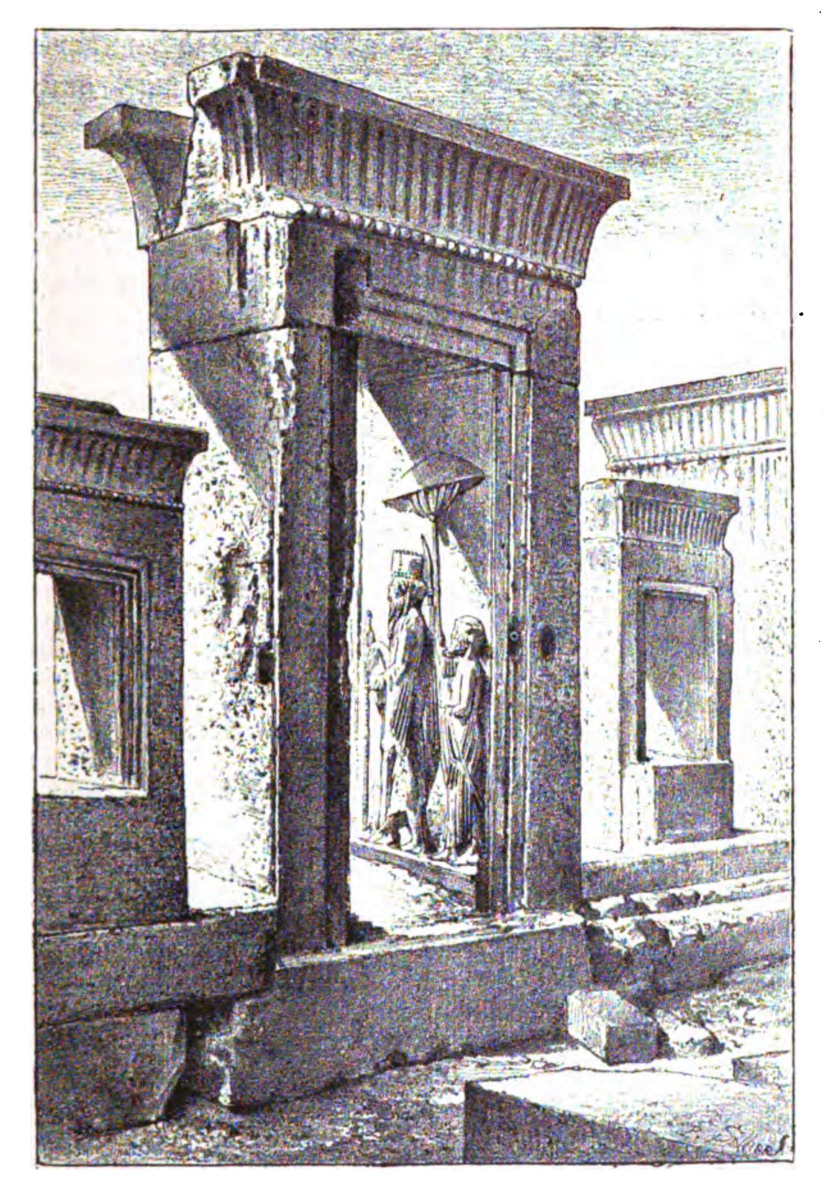
Cependant Darius n'avait pas oublié qu'après l'incendie de Sardes il avait juré de se venger des Athéniens. Il donna à son gendre Mardonius le commandement d'une nouvelle armée, qui devait pénétrer en Europe par la Thrace, tandis que la flotte suivrait les rivages. Mardonius, pour se concilier les Grecs d'Asie, leur rendit le gouvernement démocratique; il se souvenait que les auteurs de la récente révolte avaient été deux de ces tyrans que la Perse soutenait[2].

Déjà toutes les nations comprises entre l'Hellespont et la Macédoine

[1] Casque vu de face. ℞. META (Μεσαμβριανῶν). Roue. Les lettres de la légende sont placées entre les jantes de la roue. (Bronze.) La forme de la sifflante T, qu'on rencontre également sur une inscription d'Halicarnasse, est remarquable.

[2] La domination des Perses était fort douce : ils laissèrent aux villes leur administration intérieure, n'exigèrent pas de plus lourds tributs qu'auparavant; seulement ils les obligèrent à soumettre leurs différends à des juges, au lieu de recourir à la force. (Hérodote, VI, 42.)

avaient été soumises par Mégabaze. Mardonius passa le Strymon et donna rendez-vous à sa flotte sur le golfe Thermaïque. Celle-ci s'em-



Portrait du roi Darius [1].

para de Thasos, et longeait la Chalcidique, lorsqu'en doublant le pro-

[1] Portrait du roi Darius, sur le mur d'une des portes de son palais; d'après M. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, II, pl. 16. — Le roi est vêtu d'une longue robe plissée, aux manches larges et flottantes; la barbe et les cheveux sont frisés, et la tête est coiffée d'une tiare cylindrique, à côtes, basse et plate.

montoire du mont Athos, qui s'élève comme un roc gigantesque à 1950 mètres au-dessus de la mer, elle fut assaillie par un vent furieux, qui jeta à la côte et brisa 300 vaisseaux : 20 000 hommes périrent. Dans le même temps, Mardonius, attaqué de nuit par les Thraces Bryges, perdit beaucoup de monde et fut lui-même blessé. Il n'en continua pas moins l'expédition, mais, lorsqu'il eut subjugué les Bryges, il se trouva si affaibli, qu'il dut retourner en Asie (492).



Double sicle perse ou octodrachme[1].

Un armement plus formidable fut aussitôt préparé. Avant de le faire partir, Darius[2] envoya en Grèce des hérauts qui demandèrent en son

[1] Vue d'une forteresse flanquée de cinq bastions et baignée par les flots; devant, une galère. A l'exergue, deux lions bondissant en sens inverse. ℞. Le roi de Perse debout sur son char de bataille, avec un aurige qui tient les rênes; les chevaux foulent aux pieds un cerf gravé en creux. (Argent.)

[2] Nous publions hors texte, le vase peint du musée de Naples, célèbre sous le nom de *Vase de Darius*, d'après les *Monum. dell. Inst. archeol.*, IX, tav. 50-51 (cf. Heydemann, *Die Vasensammlungen des Museo Nazionale zu Neapel*, n° 3253, p. 571). La représentation est divisée en trois registres et la scène principale occupe le *registre du milieu*. L'inscription (ΠΕΡΣΑΙ) qu'on lit sur la base de la colonne sert en quelque sorte de titre à la scène : c'est un conseil de guerre tenu par Darius et les Perses, avant l'expédition de Datis et d'Artaphernès contre la Grèce (Hérodote, VI, 94 et suiv.). Le roi (ΔΑΡΕΙΟΣ) est assis au centre sur un trône richement orné : de la main droite il tient son sceptre, de la gauche le fourreau de son épée. Darius écoute un Perse, peut-être un messager, qui, debout devant lui sur une plinthe d'or, parle, la main droite levée. Derrière le roi se tient un jeune Perse, également coiffé du bonnet phrygien, qui tient deux lances de la main gauche et porte sur l'épaule droite une épée nue. Des deux personnages qui suivent et qui conversent, le premier porte les chaussures et le bonnet barbares : mais le vêtement est grec et M. Heydemann propose de reconnaître dans cette figure celle d'un tyran de quelque cité gréco-asiatique. Le nom d'Artaphernès, soit le frère ou le neveu de Darius, celui d'Otanès ou celui de Datis, conviendrait à son interlocuteur. Derrière le personnage qui s'adresse à Darius est un Grec (peut-être Démarate), puis un Perse (peut-être Gobryès), enfin un Grec, un vieillard aux cheveux blancs qui, courbé par l'âge, s'appuie sur un bâton : on peut y reconnaître Hippias. — Du *registre supérieur*, j'ai publié au tome Ier, p. 5, la partie centrale : la Grèce (FΕΛΛΑΣ) entre Athéna et Zeus, auprès duquel se tient la déesse de la Victoire. A droite de ce groupe, on voit, assise sur un autel, l'Asie personnifiée (ΑΣΙΑ) : l'hermès d'Aphrodite se dresse à côté d'elle. Devant l'Asie est la déesse de la Tromperie (ΑΓΑτη), vêtue comme les Érinnyes : une peau de bête est passée sur ses vêtements, deux serpents s'agitent sur sa tête et dans les mains elle tient deux torches. De la droite elle désigne la Grèce, en même temps qu'elle incline la tête vers l'Asie. De l'autre côté de Zeus et de la Victoire sont Apollon et Artémis : le dieu est assis; à ses pieds sont posés son arc et son carquois, et sur ses genoux est un cygne. La déesse est assise sur une biche et tourne la tête vers son frère : elle est armée de son arc et de son carquois, et un chien l'accompagne. — Dans le *registre inférieur*, la scène se passe en Perse. On y compte six personnages : l'un d'eux, le trésorier, est assis devant une petite table où sont tracés des chiffres M (10 000), Ψ (1000), H (100), Δ (10), Π (5); O (1 obole); < (1/2 obole); T (1/4 d'obole). De la main droite, il compte une somme posée sur la table; de la gauche, il tient un diptyque où sont écrits les mots ΤΑΛΝΤΑ:Η [Τάλαντα ἑκατόν). Derrière le trésorier, s'avance un personnage qui porte

nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères. La plupart des îles et plusieurs cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle, qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau? dirent les Spartiates aux envoyés; vous aurez l'une et l'autre »; et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathron*[3], et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque en traduisant les ordres d'un barbare.

Roi Akhéménide, probablement Darius[1].



Monnaie perse[2].

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, comme chefs avoués de l'Hellade; la difficulté des circonstances avait fait taire l'orgueil. Cléomène partageait le ressentiment des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les insulaires, et l'entreprise échoua.

Pour mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue, Cléomène fit déclarer par la Pythie, qu'il avait gagnée, que Démarate n'était pas de race royale, et il obtint qu'il fût déposé. Léotychidas s'était concerté avec lui dans cette intrigue; il succéda au roi déchu, dont il était le plus proche héritier, et, par ses outrages, le força de

trois phiales. (On sait que, entre autres présents, le grand roi offrait aux ambassadeurs qui se présentaient à sa cour deux phiales d'argent du poids d'un talent.) De l'autre côté, un personnage apporte au trésorier un sac d'argent. Deux brûle-parfums, à droite et à gauche, servent à indiquer que la scène se passe à l'intérieur du palais : au dehors, trois hommes agenouillés tendent les bras, en suppliants, vers le trésorier. Ce sont les envoyés des cités tributaires ii demandent grâce. (Sur le tribut perse, voy. Hérodote, III, 89 et suiv., et VI, 42.)

[1] Roi Akhéménide, probablement Darius, fils d'Hystaspe, coiffé de la kidaris, saisissant à la gorge un lion qui se dresse devant lui, et s'apprêtant à le frapper de son poignard. Entre le roi et le lion, le symbole de la divinité suprême Ormazd, sous la forme la plus simplifiée. (Pierre gravée du Cabinet de France. Catalogue, n° 1025). Agate-calcédoine brune. Haut. 25 millim.

[2] Roi Akhéménide luttant contre un lion debout, et lui plongeant son poignard dans le flanc. ℞. ΤΕΡΣΙ[ΚΟΝ]. Roi Akhéménide debout à droite, barbu, coiffé de la kidaris, tenant d'une main la croix ansée et de l'autre la lance. Dans le champ, une fleur de lotus et la légende araméenne תרז (*Tarsou*). (Monnaie d'argent frappée à Tarse.)

[3] Voy. tome Ier, p. 465, n. 1.

quitter Sparte. Démarate alla rejoindre Hippias dans l'exil, et mendier comme lui l'hospitalité du protecteur des rois.

Cléomène se rendit alors à Égine et y prit dix otages, qu'il remit aux Athéniens. Cet acte fut le dernier de la vie publique de ce chef turbulent, qui, devenu fou, périt misérablement de ses propres mains : Léotychidas, convaincu plus tard d'avoir reçu de l'argent d'un ennemi qu'il devait combattre, alla mourir en exil. « Les dieux, dit Hérodote,



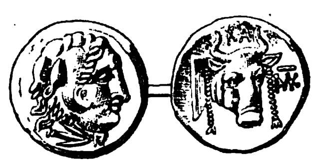
Vue du mont Panhellénion à Égine[1].

punirent ainsi le parjure des deux princes. » Cependant les Éginètes réclamèrent leurs otages; et Athènes refusant de les rendre, ils surprirent la galère sacrée qui portait au cap Sunion plusieurs des principaux citoyens. La guerre éclata aussitôt. Un Éginète essaya de renverser, dans son île, le gouvernement oligarchique : il s'empara de la citadelle, mais ne put être secouru à temps, et laissa aux mains de l'ennemi sept cents des siens, qui furent froidement égorgés. Un de ces malheureux réussit à s'échapper et à atteindre le temple de Cérès où il croyait trouver un asile et le salut. La porte était fermée; il saisit fortement un anneau de la serrure, et tous les efforts pour lui faire

[1] D'après Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, Itinéraire, pl. 14. — Les ruines que l'on voit au pied de la montagne portent aujourd'hui le nom de Ναός (temple) et marquent sans doute l'emplacement d'un ancien sanctuaire. Le temple de Zeus Panhellénien était sur le sommet de la montagne (531 mèt.) et dominait toute le golfe Saronique.

lâcher prise étant inutiles, les bourreaux lui coupèrent les mains, qui, crispées par la mort, restèrent attachées à la poignée de la porte. Hérodote, habitué à ces guerres civiles, n'a pas un mot d'horreur pour cette boucherie de sept cents citoyens; il ne remarque que le sacrilège commis au sujet d'un d'entre eux. « Aucun sacrifice, dit-il pieusement, ne put apaiser la colère de la déesse, et les nobles furent chassés de l'île avant d'avoir expié le sacrilège[1]. » Cette guerre ne se termina, en effet, que neuf ans après la seconde expédition des Perses.

La nouvelle armée, 100 000 fantassins et 10 000 cavaliers portés par 600 galères, s'avançait sous les ordres du Mède Datis et d'Artaphernès, neveu du roi. Darius leur avait commandé de se rendre maîtres d'Érétrie et d'Athènes, d'en faire les habitants captifs, et de lui envoyer ceux qu'il appelait « ses esclaves ». Il voulait voir de ses yeux des hommes assez audacieux pour le braver. Cette fois la flotte, pour éviter le mont Athos, prit route à travers la mer Égée. Elle soumit, en chemin, Naxos, dont la capitale fut brûlée avec tous ses temples, respecta les sanctuaires de Délos, qu'on disait aux Perses, consacrés aux dieux qu'eux-mêmes adoraient, le soleil et la lune, et arriva enfin en Eubée où elle prit Carystos et assiégea Érétrie. Cette ville songea d'abord à se défendre, et les Athéniens offraient, pour la soutenir, leurs quatre mille citoyens établis dans l'île; mais les grands ouvrirent les portes à l'ennemi, qui saccagea la ville et la brûla avec ses temples, en représailles de l'incendie de Sardes. Tous les habitants, amis ou ennemis, furent réduits en esclavage et conduits à Darius, qui leur assigna pour demeure un de ses domaines non loin du golfe Persique. Cent soixante ans après, Alexandre les y retrouva fidèles à la langue et aux mœurs de leur première patrie. Platon composa une épitaphe pour ces enfants que la Grèce avait perdus : « Nés en Eubée et fils d'Érétrie, nous reposons près de Suse: à quelle distance, hélas! de notre patrie! » Cette transplantation de peuples entiers était une des habitudes des gouvernements asiatiques. Les Assyriens avaient appliqué ce système aux Juifs, les Perses aux gens



Monnaie de Carystos (Eubée)[2].

[1] VI, 90-91. Hérodote parle de deux Artaphernès, l'un frère, l'autre, neveu du roi.

[2] Tête d'Héraclès jeune, coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. Tête de taureau, vue de trois quarts à droite, les cornes ornées de bandelettes; au-dessus, KA (Καρυστίων); devant, le monogramme d'un nom de magistrat. (Bronze du British Museum, *Central Greece*, pl. 19, n° 3. Voy., au tome Ier, p. 524, une autre monnaie de Carystos d'Eubée.)

nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères.



Roi Akhéménide, probablement Darius [1].



Monnaie perse [2].

La plupart des îles et plusieurs cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle, qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau? dirent les Spartiates aux envoyés; vous aurez l'une et l'autre »; et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathron* [3], et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque en traduisant les ordres d'un barbare.

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, comme chefs avoués de l'Hellade; la difficulté des circonstances avait fait taire l'orgueil. Cléomène partageait le ressentiment des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les insulaires, et l'entreprise échoua.

Pour mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue, Cléomène fit déclarer par la Pythie, qu'il avait gagnée, que Démarate n'était pas de race royale, et il obtint qu'il fût déposé. Léotychidas s'était concerté avec lui dans cette intrigue; il succéda au roi déchu, dont il était le plus proche héritier, et, par ses outrages, le força de

trois phiales. (On sait que, entre autres présents, le grand roi offrait aux ambassadeurs qui se présentaient à sa cour deux phiales d'argent du poids d'un talent.) De l'autre côté, un personnage apporte au trésorier un sac d'argent. Deux brûle-parfums, à droite et à gauche, servent à indiquer que la scène se passe à l'intérieur du palais : au dehors, trois hommes agenouillés tendent les bras, en suppliants, vers le trésorier. Ce sont les envoyés des cités tributaires ui demandent grâce. (Sur le tribut perse, voy. Hérodote, III, 89 et suiv., et VI, 42.)

[1] Roi Akhéménide, probablement Darius, fils d'Hystaspe, coiffé de la kidaris, saisissant à la gorge un lion qui se dresse devant lui, et s'apprêtant à le frapper de son poignard. Entre le roi et le lion, le symbole de la divinité suprême Ormazd, sous la forme la plus simplifiée. (Pierre gravée du Cabinet de France. Catalogue, n° 1025). Agate-calcédoine brune. Haut. 25 millim.

[2] Roi Akhéménide luttant contre un lion debout, et lui plongeant son poignard dans le flanc. ℞. ΤΕΡΣΙ[ΚΟΝ]. Roi Akhéménide debout à droite, barbu, coiffé de la kidaris, tenant d'une main la croix ansée et de l'autre la lance. Dans le champ, une fleur de lotus et la légende araméenne תרז (*Tarsou*). (Monnaie d'argent frappée à Tarse.)

[3] Voy. tome Ier, p. 465, n. 1.

nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères. La plupart des îles et plusieurs cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle, qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau? dirent les Spartiates aux envoyés; vous aurez l'une et l'autre »; et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathron*[3], et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque en traduisant les ordres d'un barbare.



Roi Akhéménide, probablement Darius[1].



Monnaie perse[2].

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, comme chefs avoués de l'Hellade; la difficulté des circonstances avait fait taire l'orgueil. Cléomène partageait le ressentiment des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les insulaires, et l'entreprise échoua.

Pour mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue, Cléomène fit déclarer par la Pythie, qu'il avait gagnée, que Démarate n'était pas de race royale, et il obtint qu'il fût déposé. Léotychidas s'était concerté avec lui dans cette intrigue; il succéda au roi déchu, dont il était le plus proche héritier, et, par ses outrages, le força de

trois phiales. (On sait que, entre autres présents, le grand roi offrait aux ambassadeurs qui se présentaient à sa cour deux phiales d'argent du poids d'un talent.) De l'autre côté, un personnage apporte au trésorier un sac d'argent. Deux brûle-parfums, à droite et à gauche, servent à indiquer que la scène se passe à l'intérieur du palais : au dehors, trois hommes agenouillés tendent les bras, en suppliants, vers le trésorier. Ce sont les envoyés des cités tributaires qui demandent grâce. (Sur le tribut perse, voy. Hérodote, III, 89 et suiv., et VI, 42.)

[1] Roi Akhéménide, probablement Darius, fils d'Hystaspe, coiffé de la kidaris, saisissant à la gorge un lion qui se dresse devant lui, et s'apprêtant à le frapper de son poignard. Entre le roi et le lion, le symbole de la divinité suprême Ormazd, sous la forme la plus simplifiée. (Pierre gravée du Cabinet de France. Catalogue, n° 1025). Agate-calcédoine brune. Haut. 25 millim.

[2] Roi Akhéménide luttant contre un lion debout, et lui plongeant son poignard dans le flanc. ℟. ΤΕΡΣΙ[ΚΟΝ]. Roi Akhéménide debout à droite, barbu, coiffé de la kidaris, tenant d'une main la croix ansée et de l'autre la lance. Dans le champ, une fleur de lotus et la légende araméenne תרז (*Tarsou*). (Monnaie d'argent frappée à Tarse.)

[3] Voy. tome Ier, p. 465, n. 1.

nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères.



Roi Akhéménide, probablement Darius [1].



Monnaie perse [2].

La plupart des îles et plusieurs cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle, qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau? dirent les Spartiates aux envoyés; vous aurez l'une et l'autre »; et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathron* [3], et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque en traduisant les ordres d'un barbare.

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, comme chefs avoués de l'Hellade; la difficulté des circonstances avait fait taire l'orgueil. Cléomène partageait le ressentiment des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les insulaires, et l'entreprise échoua.

Pour mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue, Cléomène fit déclarer par la Pythie, qu'il avait gagnée, que Démarate n'était pas de race royale, et il obtint qu'il fût déposé. Léotychidas s'était concerté avec lui dans cette intrigue; il succéda au roi déchu, dont il était le plus proche héritier, et, par ses outrages, le força de

trois phiales. (On sait que, entre autres présents, le grand roi offrait aux ambassadeurs qui se présentaient à sa cour deux phiales d'argent du poids d'un talent.) De l'autre côté, un personnage apporte au trésorier un sac d'argent. Deux brûle-parfums, à droite et à gauche, servent à indiquer que la scène se passe à l'intérieur du palais : au dehors, trois hommes agenouillés tendent les bras, en suppliants, vers le trésorier. Ce sont les envoyés des cités tributaires qui demandent grâce. (Sur le tribut perse, voy. Hérodote, III, 89 et suiv., et VI, 42.)

[1] Roi Akhéménide, probablement Darius, fils d'Hystaspe, coiffé de la kidaris, saisissant à la gorge un lion qui se dresse devant lui, et s'apprêtant à le frapper de son poignard. Entre le roi et le lion, le symbole de la divinité suprême Ormazd, sous la forme la plus simplifiée. (Pierre gravée du Cabinet de France. Catalogue, n° 1025). Agate-calcédoine brune. Haut. 25 millim.

[2] Roi Akhéménide luttant contre un lion debout, et lui plongeant son poignard dans le flanc. ℞. ΤΕΡΣΙ[ΚΟΝ]. Roi Akhéménide debout à droite, barbu, coiffé de la kidaris, tenant d'une main la croix ansée et de l'autre la lance. Dans le champ, une fleur de lotus et la légende araméenne תרז (*Tarsou*). (Monnaie d'argent frappée à Tarse.)

[3] Voy. tome Iᵉʳ, p. 465, n. 1.

nom l'hommage de la terre et de l'eau, et, de plus, aux villes maritimes, un contingent de galères. La plupart des îles et plusieurs cités du continent firent cet hommage. Égine alla au-devant des désirs du grand roi. Pour Athènes et Sparte, leur indignation fut telle, qu'elles en oublièrent le droit des gens : « Vous demandez la terre et l'eau? dirent les Spartiates aux envoyés; vous aurez l'une et l'autre »; et ils les jetèrent dans un puits. Les Athéniens les précipitèrent dans le *barathron*[3], et, s'il faut en croire un douteux récit, condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque en traduisant les ordres d'un barbare.



Roi Akhéménide, probablement Darius[1].



Monnaie perse[2].

Athènes était toujours en guerre avec les Éginètes. Elle profita de leur conduite pour les accuser à Lacédémone de trahir la cause commune. Cet appel aux Spartiates équivalait à une reconnaissance de leurs prétentions à la suprématie, comme chefs avoués de l'Hellade; la difficulté des circonstances avait fait taire l'orgueil. Cléomène partageait le ressentiment des Athéniens, il accourut à Égine pour saisir les coupables. Mais son collègue Démarate, qui l'avait déjà trahi dans une expédition en Attique, avertit les insulaires, et l'entreprise échoua.

Pour mettre un terme à cette opposition tracassière de son collègue, Cléomène fit déclarer par la Pythie, qu'il avait gagnée, que Démarate n'était pas de race royale, et il obtint qu'il fût déposé. Léotychidas s'était concerté avec lui dans cette intrigue; il succéda au roi déchu, dont il était le plus proche héritier, et, par ses outrages, le força de

trois phiales. (On sait que, entre autres présents, le grand roi offrait aux ambassadeurs qui se présentaieut à sa cour deux phiales d'argent du poids d'un talent.) De l'autre côté, un personnage apporte au trésorier un sac d'argent. Deux brûle-parfums, à droite et à gauche, servent à indiquer que la scène se passe à l'intérieur du palais : au dehors, trois hommes agenouillés tendent les bras, en suppliants, vers le trésorier. Ce sont les envoyés des cités tributaires ii demandent grâce. (Sur le tribut perse, voy. Hérodote, III, 89 et suiv., et VI, 42.)

[1] Roi Akhéménide, probablement Darius, fils d'Hystaspe, coiffé de la kidaris, saisissant à la gorge un lion qui se dresse devant lui, et s'apprêtant à le frapper de son poignard. Entre le roi et le lion, le symbole de la divinité suprême Ormazd, sous la forme la plus simplifiée. (Pierre gravée du Cabinet de France. Catalogue, n° 1025). Agate-calcédoine brune. Haut. 25 millim.

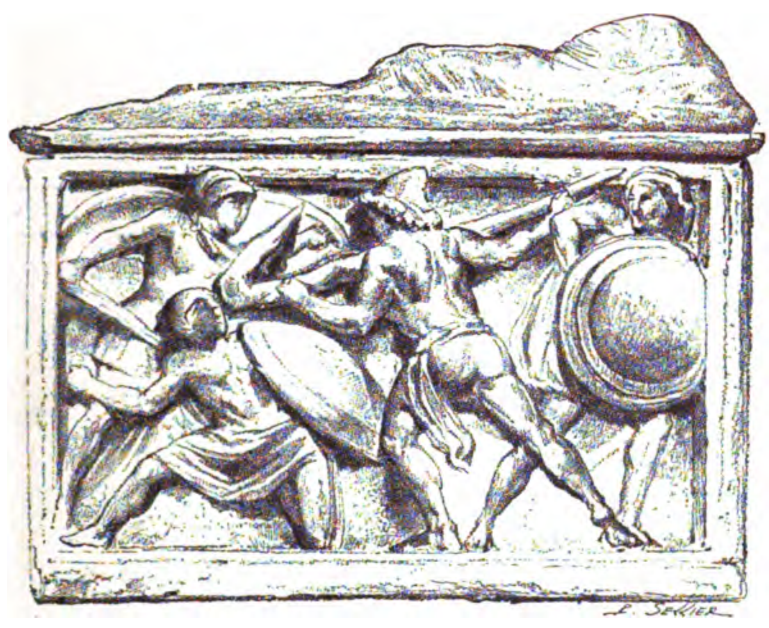
[2] Roi Akhéménide luttant contre un lion debout, et lui plongeant son poignard dans le flanc. ℞. TEPΣI[KON]. Roi Akhéménide debout à droite, barbu, coiffé de la kidaris, tenant d'une main la croix ansée et de l'autre la lance. Dans le champ, une fleur de lotus et la légende araméenne תרז (*Tarsou*). (Monnaie d'argent frappée à Tarse.)

[3] Voy. tome Ier, p. 465, n. 1.

victoire : les uns avaient vu Thésée, d'autres le héros Échetlos, combattant dans les rangs des Athéniens.

La dîme du butin fut consacrée aux divinités protectrices, Athéna, Apollon, Artémis, et, en souvenir de la promesse de victoire entendue par le coureur Phidippide, on fit d'une grotte ouverte au flanc de l'Acropole, un sanctuaire de Pan.

Les Platéens tombés dans le combat furent réunis sous un tertre à côté de celui des Athéniens; la généreuse cité n'oublia pas les esclaves



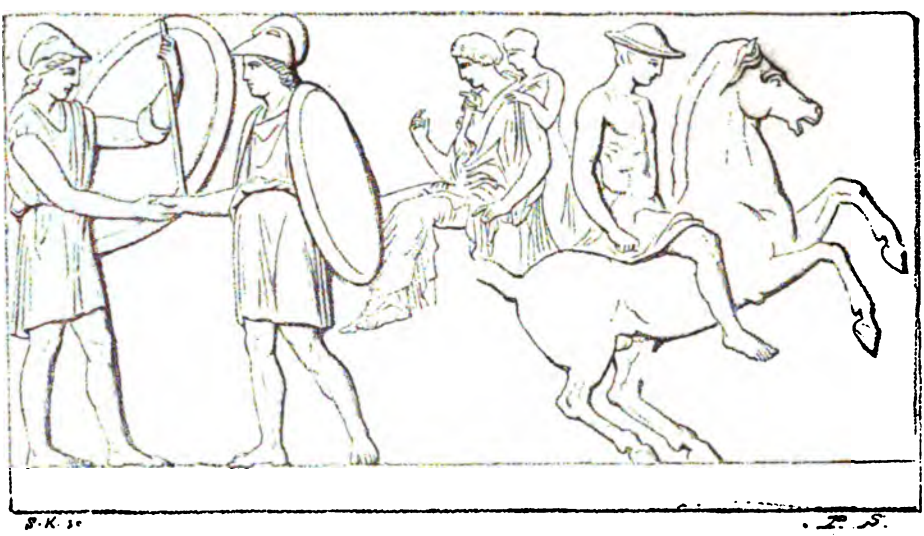
Le héros Échetlos (?)[1].

qui l'avaient aidée à vaincre : eux aussi eurent, sur ce glorieux champ de bataille, leur stèle funéraire.

Pour tout honneur, Miltiade se vit représenter, ainsi que Callimaque, sur les murs du Pœcile, au milieu d'un groupe de demi-dieux et de héros. C'était beaucoup; Athènes en faisait moins d'habitude, sans qu'on ait le droit d'incriminer, à ce sujet, sa jalousie envieuse. N'était-

[1] Bas-relief étrusque sur une urne cinéraire; au musée du Louvre. — C'est une des représentations les plus fréquentes sur les urnes étrusques, et si elle n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante, on s'accorde généralement à reconnaître qu'elle est empruntée à la religion étrusque et non à l'histoire légendaire d'Athènes. Celle-ci voulait que le « héros de la charrue », c'est le sens du mot grec, ait tué à Marathon beaucoup de barbares avec cette arme improvisée. Le monument était ainsi interprété par Winckelmann, Zoëga et Clarac. (Cf. Clarac, *Musée de sculpture*, II,1re partie, p. 696, n° 255 bis ; Zoëga, *Bassirilievi*, tav. 40 ; *Annali dell' Inst. archeol.*, 1835, p. 104 ; 1837, 2, p. 256, 264 ; *Bull. dell' Inst. archeol.*, 1839, p. 74 ; 1849, p. 9 ; 1859, p. 182.)

ce pas le peuple qui avait voulu combattre et qui avait vaincu?



Développement du vase de Marathon.

L'histoire ne répondra pourtant pas aux accusations de l'injustice populaire, comme ce citoyen d'Athènes qui disait à Miltiade : « Quand vous vaincrez seul les barbares, Miltiade, vous aurez seul l'honneur de la victoire[1] ; » parce qu'elle sait tout ce que l'habileté d'un chef peut ajouter à la force d'une armée. Plus tard, on éleva à Miltiade un tombeau à part dans la plaine de Marathon, à côté de celui qui renfermait les restes des citoyens. Près de celui-ci étaient dix colonnes, une pour chaque tribu, et sur elles furent

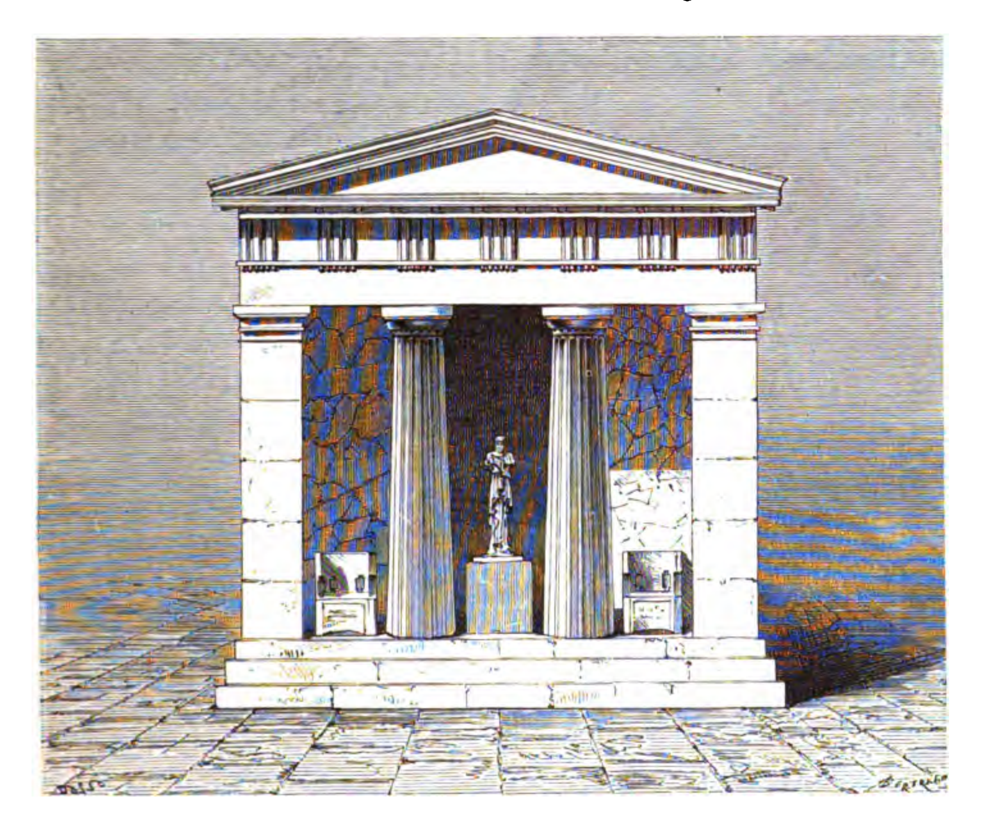


Vase de Marathon[2].

[1] Les honneurs en usage à Athènes pour les citoyens étaient une couronne d'or, l'exemption d'impôt (ἀτέλεια), le droit d'être nourri dans le Prytanée aux frais de l'État et un siège particulier au théâtre; aux étrangers on donnait le droit de cité. Cf. Démosthène, *Contre Aristocr.*, §§ 196-200. Du reste, les Grecs n'aimaient point que la personnalité des chefs s'accusât trop. « Eh quoi ! dit Pélée dans l'*Andromaque* d'Euripide, le trophée que l'armée élève des dépouilles ennemies ne serait pas l'ouvrage de l'armée tout entière? Un seul voudrait ravir la gloire que tous ont gagnée? Il n'a pourtant, comme mille autres, lancé qu'un javelot; il n'a fait rien de plus qu'un chacun. » Eschine dira encore plus tard, sans plus de justice : « Le nom du peuple se trouve toujours sur les monuments qui rappellent les victoires d'Athènes, et non celui des généraux. » (*Disc. contre Ctésiphon*, 193 et suiv.) Après Marathon, les dieux eurent aussi à se plaindre. Les Athéniens avaient promis à Diane de lui sacrifier autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis : c'eût été le massacre de toutes les chèvres de l'Attique. Diane capitula : elle se contenta de 500.

[2] D'après l'*Archäologische Zeitung*, XXII (1864), Taf. 183, 1 et 2, et p. 145. — Ce grand

gravés les noms des 192 héros. On dit que les Perses avaient, pour en faire un trophée, apporté à Marathon un bloc de marbre de Paros d'où Phidias aurait fait sortir Némésis; c'est une légende. On consacra



Temple de Némésis à Rhamnonte[1].

bien, dans cette plaine, un édicule à la déesse des justes vengeances;

lécythe en marbre pentélique, qui a servi de stèle funéraire, a été découvert à Athènes même, mais c'est à Marathon qu'a été trouvé le premier vase de cette série, que l'on a longtemps désignée sous le nom de « Vases de Marathon ». De tous les exemplaires connus, celui-ci est le plus parfait. L'artiste a représenté des scènes de la vie de tous les jours : à gauche, deux jeunes gens armés du casque et du bouclier, prennent congé l'un de l'autre; à droite, un éphèbe parade sur son cheval qui s'enlève (μετεωρίζει). Entre ces deux scènes, l'artiste a rajouté un groupe plein de grâce et de charme : deux jeunes femmes, dont l'une est assise et l'autre s'appuie doucement sur l'épaule de sa compagne, regardent les jeunes gens qui se séparent. Ce groupe n'entrait pas dans la composition première : l'artiste a dû, pour lui ménager une place, laisser inachevée la queue du cheval, et mettre les deux jeunes femmes au second plan et plus haut. La saillie du relief est faible, et il était certainement rehaussé de couleurs.

[1] Élévation restaurée du petit temple de Némésis à Rhamnonte, d'après *The unedited antiquities of Attica*, by the Society of Dilettanti, ch. VII, pl. II. — Le petit temple de Rhamnonte fut détruit par les Perses et remplacé par un temple plus grand dont les ruines subsistent à côté de celles du premier sanctuaire.

mais la Némésis de Rhamponte fut l'œuvre d'Agoracrite, l'élève de prédilection du grand sculpteur athénien[1].

Les Platéens furent associés aux honneurs comme ils s'étaient associés au péril : chaque fois que le héraut, dans les sacrifices, implora les dieux pour Athènes, il dut prier aussi pour les Platéens.

Deux jours après le combat, les Spartiates arrivèrent; ils n'avaient mis que trois jours à faire le chemin. Ils félicitèrent les Athéniens de leur triomphe, et se rendirent sur le champ de bataille encore jonché de morts. Mais, en voyant les trophées et l'enthousiasme des vainqueurs, ils durent comprendre que le jour où l'immense empire des Perses avait reçu ce sanglant affront, un grand peuple était né à la Grèce.

III. — MILTIADE, THÉMISTOCLE ET ARISTIDE.

La guerre était repoussée de l'Attique; il fallait l'en éloigner à jamais, en formant autour de la Grèce un rempart qui arrêtât une nouvelle invasion. Si on pouvait fermer la mer Égée aux Perses en s'emparant des Cyclades, il ne leur resterait, pour atteindre l'Hellade, que la longue et dangereuse route de la Thrace. Ce fut le plan de Miltiade. Il demanda aux Athéniens soixante-dix vaisseaux, promettant de les mener en des pays d'où ils rapporteraient beaucoup d'or. Il n'en disait pas davantage; sur la foi de son nom, les pauvres accoururent autour de lui. Il alla mettre le siège devant Paros, « où il avait une injure personnelle à venger. » Les Pariens résistèrent avec vigueur; Miltiade fut blessé grièvement, et, le vingt-sixième jour, contraint de lever le siège. Les Athéniens n'avaient jamais eu une entière confiance dans l'ancien tyran de la Chersonèse; cette expédition, entreprise à sa demande et sans qu'il en eût précisé le but, réveilla les soupçons. Le père de Périclès, Xanthippe, un des premiers personnages de la ville, lui reprocha d'avoir ruiné le trésor public et causé la mort de beaucoup de citoyens.

Diodore, Cornélius Népos et Plutarque ont accumulé ici les circonstances les plus défavorables aux Athéniens. Hérodote, qui put converser avec des hommes témoins de l'évènement, le raconte plus simplement. « Xanthippe, dit-il, intenta au général une affaire capitale et l'accusa

[1] On voit encore dans la plaine de Marathon un *tumulus*, qu'on croit être celui des héros athéniens. Il a 9 mètres de hauteur et 183 de circonférence.

d'avoir mal conseillé le peuple. Miltiade ne comparut pas. La gangrène, qui s'était mise à sa cuisse, le retenait au lit; mais ses amis présentèrent sa défense, et, en rappelant la gloire dont il s'était couvert à Marathon et à la prise de Lemnos, ils mirent le peuple dans ses intérêts. Il fut déchargé de la peine de mort, mais condamné pour sa faute à une amende de 50 talents (295 000 francs). La gangrène ayant fait des progrès, il mourut quelque temps après; Cimon, son fils, paya les 50 talents. » On ne voit là ni la prison où gémit le libérateur d'Athènes, ni le corps du héros pieusement racheté par son fils au bourreau qui garde le cadavre encore chargé de ses liens, ni la belle Elpinice, donnée au riche Callias par Cimon son frère en échange des 50 talents[1] que le fisc impitoyable exige. L'intérêt dramatique y perd; mais la vérité y gagne, et aussi l'honneur de ce peuple athénien tant calomnié par les rhéteurs de tous les âges. Toutefois, si dans ce procès la loi avait été rigoureusement suivie, la justice, suivant nos idées modernes[2], qui veulent que le crime non l'erreur, la trahison non la défaite, soient punis, avait été violée, et cette fin du vainqueur de Marathon est restée une tache pour Athènes. Du moins, quand il eut expiré, ni les éloges ni les honneurs éternels ne manquèrent



Miltiade[3].

[1] L'amende de 50 talents était la peine ordinaire pour ceux qui avaient mal conduit les affaires de la république. Quant à Elpinice, il paraît qu'elle épousa Callias, mais Hérodote ne le dit pas. (Plutarque, *Cimon*, 4.)

[2] Nos idées, mais non pas nos lois. Le général Ramorino a été fusillé en 1849, par jugement d'un conseil de guerre, pour un ordre mal compris ou mal exécuté. Dupont fut emprisonné pour sa capitulation de Baylen; l'amiral Bing, exécuté pour une défaite. Tout capitaine de vaisseau qui perd son navire passe devant un conseil de guerre, et est condamné s'il y a eu de sa part seulement négligence. Dans les hautes fonctions, l'impéritie portée à un certain degré peut équivaloir à un crime contre la patrie.

[3] Buste en marbre (d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. XIII). — L'inscription, Μιλτιάδης Κίμωνος Ἀθηναῖος, est gravée en caractères archaïsants, comme celle des bustes de Bias et de Périandre, qui ont été publiés dans le premier volume (p. 635 et 636).

à sa mémoire. Quand les Athéniens envoyèrent à Delphes, en souvenir de Marathon, treize statues de dieux et de héros sculptées par Phidias, le seul Miltiade fut admis dans la troupe divine.

Trois hommes le remplacèrent : un neveu de Clisthénès, Xanthippe, qui n'est célèbre que par sa victoire de Mycale et par son fils Périclès; Aristide et Thémistocle, qui le sont, l'un par sa vertu, l'autre par ses services.

Thémistocle était né vers l'an 535. Son père était un homme obscur, mais riche, et sa mère une femme étrangère. Dans la commerçante Athènes, les préjugés de naissance étaient faibles, il les diminua encore. Les enfants de race mêlée ne pouvaient se livrer aux exercices du gymnase que dans le Cynosarge; Thémistocle parvint à y attirer les enfants des eupatrides, et fit tomber par là cette distinction injurieuse. Pour lui, au jeu il préférait le travail; mais il négligeait les études de spéculation ou de plaisir, auxquelles les Grecs attachaient tant d'importance, pour suivre les leçons d'un de ces hommes qu'on appelait Sages, et qui s'occupaient surtout de l'art de gouverner les États. On le raillait un jour de ce qu'il ne savait pas jouer de la lyre. « Chants ni jeux ne me conviennent, répondit-il; mais qu'on me donne une ville petite et faible, et je la rendrai bientôt grande et forte. » En voyant cette ambition et cette ardeur, un de ses maîtres prédit qu'il ferait beaucoup de bien ou beaucoup de mal. S'il tâcha de briller aux jeux olympiques, c'était pour le bruit qui se faisait autour des vainqueurs. Il voulait qu'Athènes crût que son nom était dans toutes les bouches. Aussi attirait-il dans sa maison les artistes étrangers et les personnages de distinction qui venaient dans la ville. Son père cherchait à le détourner des affaires publiques. Un jour il lui montra de vieilles galères brisées qu'on laissait pourrir sur la grève : « C'est ainsi, lui disait-il, que le peuple traite ses chefs et qu'il oublie leurs services. » Mais ces conseils de l'égoïste expérience sont heureusement mal écoutés. Thémistocle étudia l'art de la parole, sachant bien que l'éloquence, dans une république, est l'arme la plus redoutable. Sa prodigieuse mémoire lui permettait de retenir les noms de tous les citoyens; et pour gagner leur confiance, il plaidait leur cause et accommodait leurs différends. Il se donnait ainsi doucement un grand crédit, quand la guerre Médique vint déranger ses calculs. Pour résister aux Perses de Datis et d'Artaphernès, il fallait un général et non un orateur : Miltiade eut tous les honneurs de la première guerre. Thémistocle, interrogé par ses amis, qu'il fuyait, sur son air sombre,

agité et pensif, répondait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Mais bientôt il allait en dresser lui-même; car, dans l'effroyable crise où Athènes va se trouver, il lui faudra un homme qui ne donne rien à la peur ni à l'audace imprudente, que jamais rien d'imprévu ne surprenne et qui juge sainement les choses, voie les conséquences et trouve immédiatement le remède. Cet homme sera Thémistocle.

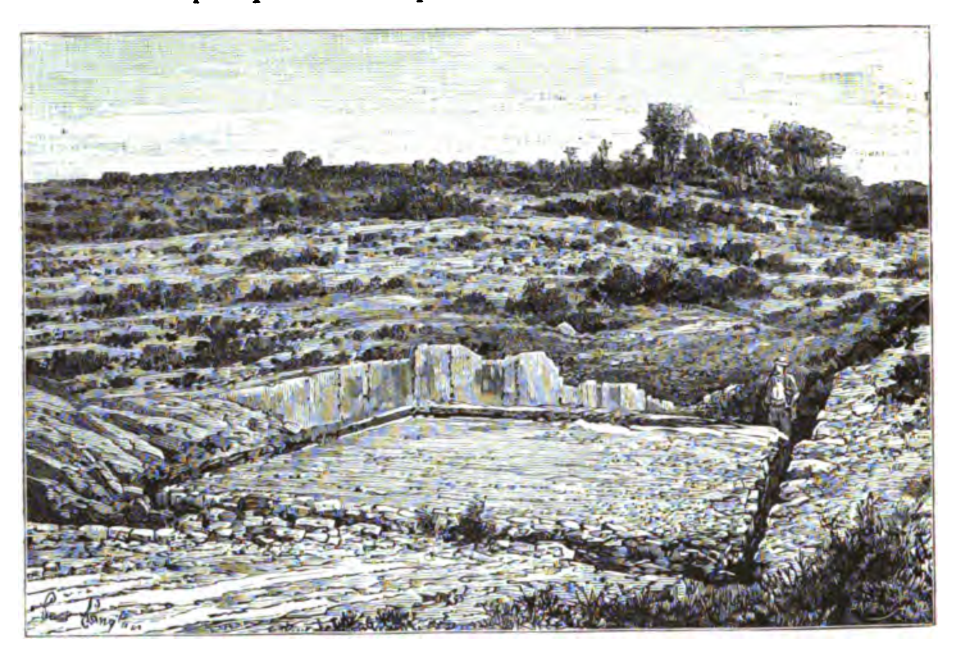
A Marathon, il avait combattu à côté de celui qui devait être son rival. Aristide se distingua de bonne heure par une probité sévère et acquit, sans la chercher, l'influence que Thémistocle eut tant de peine à conquérir. A la mort de Miltiade, ils se trouvèrent les premiers dans la cité; mais leurs vues différaient comme leurs caractères. Thémistocle cherchait plutôt son appui dans le peuple; Aristide ambitionnait davantage la faveur de la classe élevée. L'un était tout-puissant dans l'assemblée générale, l'autre dans les cours de justice. Personne n'osait contester les lumières de Thémistocle; mais on savait qu'il avait peu de scrupule quand le succès était au bout d'une injustice; l'équité d'Aristide était, au contraire, devenue proverbiale. Ami de Clisthénès et sans engagements avec les partis, il était l'homme de la loi et de la justice. Il aurait voulu conserver les anciennes mœurs, la vie rustique, le travail des champs; son rival, en portant l'activité des Athéniens vers la mer et le commerce, allait faire passer la prépondérance des classes rurales aux classes marchandes, des propriétaires fonciers aux capitalistes nomades, du laboureur attaché à sa terre et à ses dieux, au marin qui les oublie en courant les mers. L'un tenait à conserver les éléments aristocratiques de la constitution, l'autre ne redoutait pas un nouveau progrès de la démocratie. De cette opposition naissaient des luttes continuelles qui troublaient la ville. « Athènes ne sera tranquille, disait Aristide, que quand on nous aura jetés l'un et l'autre dans le *barathron*. »

Thémistocle parvint à réaliser la moitié de cette parole, aux dépens du seul Aristide. Il répandit sourdement le bruit qu'Aristide s'arrogeait une espèce de royauté, en attirant à lui tous les procès, pour les accommoder, ce qui laissait les tribunaux dans l'inaction. Ces insinuations produisirent leur effet. On oublia les services du bon citoyen, car « la reconnaissance sommeille », dit Pindare, et l'Envie, qu'on avait mise au ciel[1], était restée sur la terre, au cœur de la démocratie :

[1] Voyez tome Ier, p. 226 et suiv.

Aristide fut exilé par l'ostracisme (483). On raconte qu'un citoyen obscur, qui se trouvait à côté de lui dans l'assemblée, s'adressa à lui-même pour faire écrire son nom sur la coquille du vote. « Aristide vous aurait-il offensé? demanda celui-ci. — Non, répondit l'homme du peuple, je ne le connais pas; mais je suis las de l'entendre toujours nommer le Juste. » En quittant Athènes, le Juste pria les dieux qu'il n'arrivât rien à sa patrie qui pût faire regretter son exil.

N'oublions pas qu'un siècle plus tôt cette rivalité se fût décidée par



Une laverie antique de minerai, aux mines du Laurion[1].

les armes et eût ensanglanté la ville, au lieu de se décider paisiblement par un vote. Il y a injustice, sans doute; mais l'Athènes de Thémistocle vaut mieux que celle de Pisistrate; c'étaient ses libres institutions qui la sauvaient de la guerre civile. Au reste, Thémistocle effaça cette mauvaise action par ses services. Après Marathon, le peuple croyait la guerre finie; seul il comprit qu'elle était à peine commencée; que le maître de l'Asie, de la Thrace et des îles ne laisserait pas impuni l'affront que lui avaient infligé les habitants de ce petit coin de terre. Il sut aussi reconnaître, et c'est là son principal mérite, qu'il n'y aurait de salut pour les Grecs que dans leur marine. Il fit valoir ce plan auprès du peuple, heureusement engagé alors dans la

[1] D'après une photographie.

guerre navale contre Égine, dont nous parlions plus haut, et lui persuada d'appliquer le produit des mines du Laurion, que jusqu'alors on partageait entre les citoyens, à la construction de cent galères[1]. En attendant de les faire servir au salut de sa patrie, il les employa à assurer sa prépondérance dans les mers de la Grèce. Les Éginètes disputaient aux Athéniens cet empire. Thémistocle humilia leur marine, et voyant Athènes désormais sans rivale sur les flots, favorisa de toute son influence l'extension de son commerce, qui était encore celle de sa puissance navale. Au moment où l'on apprit la marche de Xerxès, Athènes avait deux cents galères, habituées aux manœuvres navales, et pour les abriter un port magnifique, le Pirée, que Thémistocle avait en quelque sorte découvert. Dès l'année 493, il avait, comme archonte. fait abandonner la rade ouverte de Phalère et décidé le peuple à commencer les travaux qui firent, autour du port, une nouvelle Athènes.

[1] La distribution était de 10 drachmes par citoyen. (Hérodote, VII, 144.)— L'argent se trouve quelquefois comme l'or à l'état de pureté complète, et sa couleur, sa dureté, son inaltérabilité ont dû attirer de bonne heure l'attention. Au Laurion, de Sunion à Thorikos, sur plusieurs kilomètres de largeur, il existait des gîtes de galènes argentifères d'où les Athéniens savaient tirer, de la teneur totale, 70 pour 100 de plomb. Dans les scories qu'ils ont rejetées, nos ingénieurs trouvent encore de 6 à 14 pour 100 de plomb. Mais l'argent que donnaient ces galènes n'allait, paraît-il, qu'à 0,005, qui pouvaient représenter, d'après la valeur de l'argent aujourd'hui, une centaine de francs par tonne de minerai. Voy. Gorceix, *Mines du Laurium*, et Huet, *Mémoire sur le Laurium*; dans les *Mémoires de la Société des Ingénieurs civils*, juillet-août 1879, p. 731 et suivantes.

[1] Tête coiffée du casque αὐλῶπις, à haute *crista* et à *paragnathides*. Au-dessous, un symbole incertain. ℞. Carré creux. (Monnaie d'argent de l'île de Calymna. Style archaïque.)



Casque *aulopis*[1].

CHAPITRE XVII

SALAMINE ET PLATÉE (480-479)

I. — XERXÈS EN GRÈCE.

En apprenant le désastre de Marathon, Darius sentit que sa gloire et sa puissance étaient engagées à sortir victorieusement de cette lutte. Lui, le souverain d'un immense empire, vaincu par une petite et obscure nation! Un pareil outrage laissé sans châtiment eût été un coup funeste porté à son empire, une dangereuse invitation à la révolte pour tant de peuples soumis à ses lois. Que les Scythes eussent échappé à ses armes et trompé sa poursuite, c'était moins leur valeur que leurs déserts qui avaient triomphé de lui. D'ailleurs la conquête de la Thrace faisait oublier la vaine tentative au delà du Danube. Et puis ces populations errantes n'avaient pas de résidence fixe, pas de point d'appui où elles pussent élever une puissance rivale et solidement établie. Les Grecs, au contraire, avaient un territoire enfermé dans des limites certaines, des États régulièrement et savamment constitués, des villes riches et remplies de citoyens. Enfin l'audace récente de ce peuple qui, naguère, était venu insulter le grand roi jusque dans Sardes et s'était joué ensuite de ses efforts, réveillait les souvenirs consacrés par la haine mal éteinte entre la Grèce et l'Asie, qu'Homère avait chantée. Grâce au poème immortel, on gardait la mémoire de la lutte solennelle dont les champs troyens avaient été le théâtre. Après un long intervalle, le second acte de ce grand drame allait s'ouvrir. On comprenait bien la suite qui unissait ces différentes guerres, si éloignées qu'elles fussent l'une de l'autre. Lorsque Xerxès s'apprêtait à passer l'Hellespont, il s'arrêta sur les bords du Scamandre, visita le palais ruiné de Priam et offrit des sacrifices à Minerve-Iliade et aux héros. A son tour, Alexandre, le champion de l'Occident, fera les mêmes choses dans les mêmes lieux : c'était donc bien la lutte d'un monde contre l'autre.



LA VALLÉE DU SCAMANDRE
d'après une photographie.

Pendant trois années, à partir de la bataille de Marathon, l'Asie tout entière fut agitée par l'enrôlement des soldats, l'armement des vaisseaux, la réunion des chevaux et des vivres. Dans la quatrième année, l'Égypte se révolta, et Darius s'apprêtait à marcher contre elle lorsqu'il mourut en 484. Le premier soin de son fils Xerxès fut d'étouffer cette révolte. Après y avoir réussi, il s'occupa de la Grèce.



Roi perse terrassant un dragon[1].

L'homme le plus porté à cette guerre était un beau-frère du roi, le bouillant Mardonius, qui espérait bien avoir le commandement et la gloire de l'expédition. « La soumission de la Grèce entraînera, disait-il, celle de l'Europe, le plus riche pays du monde, et qui ne doit obéir qu'au grand roi. » A lui se joignaient les princes grecs que les révolutions avaient jetés en Asie. C'étaient d'abord les Pisistratides, qui n'avaient pas perdu, en perdant Hippias, tout espoir de régner sur Athènes, et qui sollicitaient toujours une restauration armée. Ils avaient amené à Suse le poète-devin Onomacritos, grand collecteur d'oracles et de vieilles poésies, qu'au besoin il interpolait, et qui mon-

[1] Bas-relief du palais de Darius, d'après M. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, III. pl. 17

trait aux Perses leur victoire depuis longtemps prédite. Je ne sais si Démarate, ce roi de Sparte que Cléomène avait fait bannir et qui s'était éloigné en proférant des paroles de menace, était bien en cour, car on le voit douter sans cesse du succès; mais les Aleuades, princes Thessaliens, qui voulaient affermir et étendre leur pouvoir, fût-ce aux dépens de leur dignité, promettaient à Xerxès l'appui de toute la Thessalie. Un seul homme éleva la voix dans le conseil pour s'opposer à l'entreprise, Artaban, frère de Darius; mais une vision menaçante qui, deux fois, effraya le roi dans son sommeil, et épouvanta même Artaban, effaça tous les scrupules : la guerre fut résolue[1]. Les Perses se consolaient ainsi plus tard de leur défaite, en montrant les dieux les poussant à l'expédition fatale.

Il fallut encore quatre années pour achever les préparatifs. « De toutes les expéditions dont la mémoire est venue jusqu'à nous, dit Hérodote, celle-ci fut sans contredit la plus grande; toute autre n'est rien en comparaison..... Est-il une nation de l'Asie que Xerxès n'ait armée et conduite contre la Grèce? Est-il un fleuve, si l'on en excepte les plus grands, dont ses troupes n'aient dans leur passage épuisé les eaux pour étancher leur soif? Des peuples sans nombre donnaient, ceux-ci des vaisseaux, ceux-là des troupes de terre; les uns envoyaient de la cavalerie, les autres des soldats de marine et des bâtiments propres à transporter des chevaux. Telle nation a fourni de grands navires pour la construction des ponts; telle autre les vivres et les bâtiments de charge. Des magasins pour l'approvisionnement de l'armée furent établis le long des côtes de Thrace. »



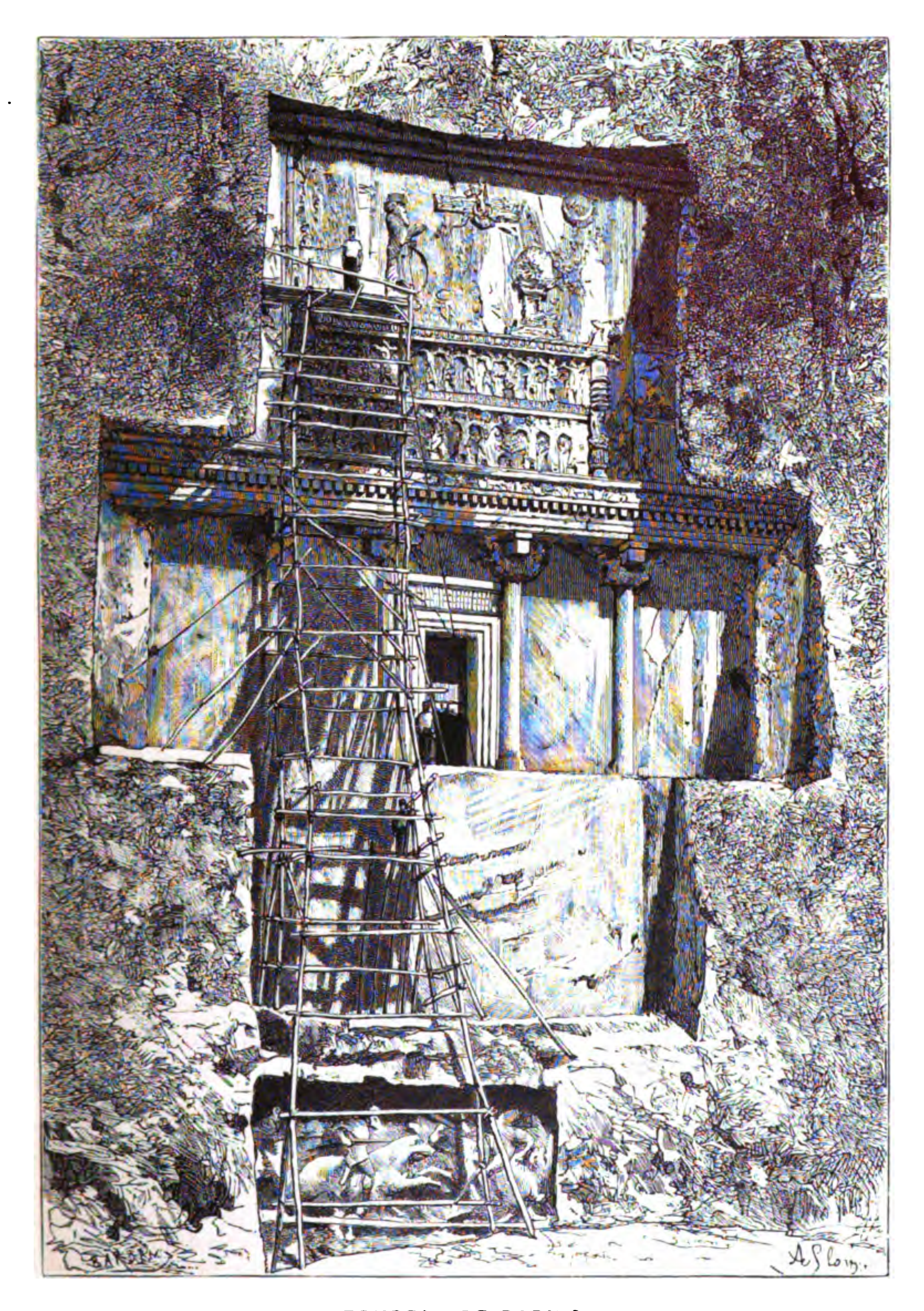
Monnaie d'un roi akhéménide incertain[2].

Pendant ces préparatifs qui ébranlaient et épuisaient l'Asie, Xerxès fit exécuter deux grands ouvrages : le percement du mont Athos et

— C'est une scène souvent représentée, notamment sur les intailles. (Voy. J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*, IIe partie, p. 164 et suiv.) Elle est empruntée aux monuments assyriens. (*Ibid.*. p. 76-78.)

[1] Hérodote, VII, 12 et suiv. Hérodote et Eschyle, qui gardaient la vieille croyance à l'envie des dieux, regardaient la défaite des Perses comme une expiation de leur insolente fortune.

[2] Tête barbue d'un satrape ou d'un roi akhéménide, coiffé de la mitre orientale, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛ. Lyre. (Tétradrachme.) M. Waddington conjecture que cette médaille donne le portrait d'Artaxerxès Mnémon et qu'elle a été frappée à Colophon. (Waddington, *Mélanges de numismatique*, 1861.)



TOMBEAU DE DARIUS

d'après Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, pl. 10.

l'établissement d'un pont sur le détroit qui sépare Abydos de Sestos, ou l'Asie de l'Europe. Il ne convenait pas au fastueux maître de l'Orient de passer ce bras de mer, comme un simple mortel, sur un vaisseau; et quant à l'Athos, il voulait l'humilier et le punir du désastre qu'il avait causé à la flotte de Mardonius[1]. On creusa dans l'isthme qui réunit cette montagne au continent un canal long de 2400 mètres, dont on voit encore les traces, et assez large pour que deux trirèmes pussent y passer de front. Mille nations y travaillèrent, les Phéniciens seuls surent, par des talus habilement calculés, éviter l'éboulement des parois qui occasionna aux autres une double tâche et sans doute de terribles accidents. Mais le despote se plaisait à ces efforts surhumains : le canal était pour son orgueil ce que la pyramide de Memphis avait été pour celui de Chéops.

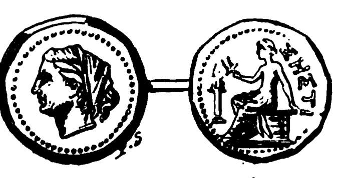


Galère perse[2].



Monnaie d'Abydos[3].

Les Grecs avaient déjà relié les deux rives de l'Hellespont par la gracieuse légende des amours de Héro, la prêtresse de Vénus, et de Léandre, qui, chaque nuit, partait de Sestos et traversait le détroit à la nage, les yeux fixés sur le fanal allumé par Héro au sommet de la tour d'Abydos[5]. Byron a renouvelé cet exploit, sans attendre pareille récompense. L'étendue de mer à



Monnaie de Sestos[4].

[1] Les matelots grecs ne parlent encore aujourd'hui qu'avec effroi des coups de vent et des courants qui rendent si dangereuse la navigation autour de l'Athos. (Leake, *Travels in Northern Greece*, t. III, p. 145, et Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, t. II, p. 153.) Au midi, le canal est encore large et profond; pendant la saison des pluies, il sert à l'écoulement des eaux. La partie centrale a été comblée. La plus grande hauteur de l'isthme ne dépasse pas 16 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi Hérodote trouve-t-il (VII, 24) que Xerxès aurait pu faire traîner ses vaisseaux par-dessus l'isthme si son canal n'avait pas été une preuve donnée par lui à toutes les nations de sa puissance et un monument de son orgueil.

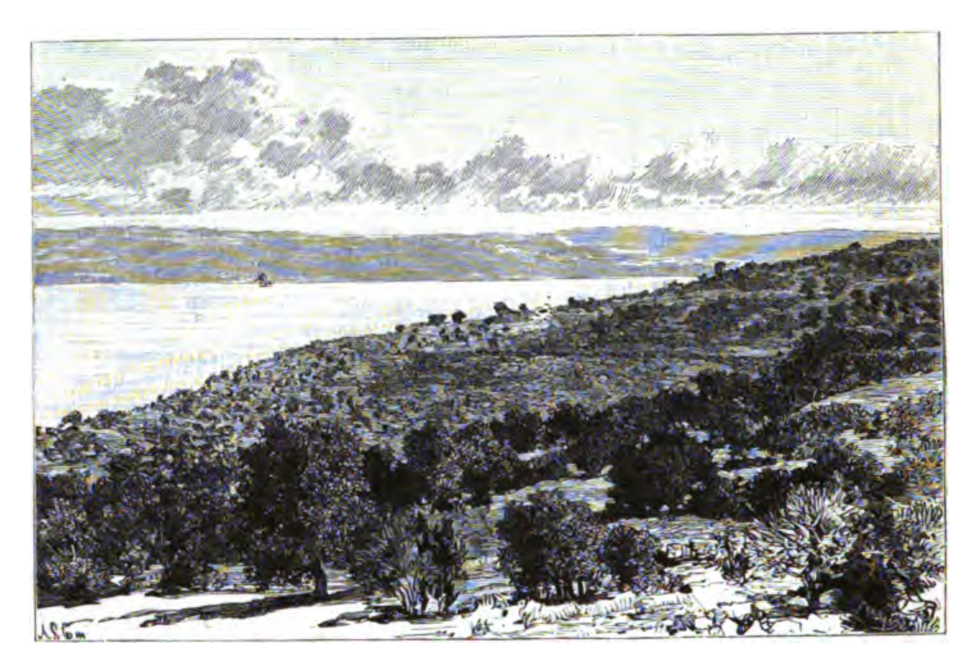
[2] Revers d'un octodrachme d'un roi akhéménide. Au droit de cette pièce figure le type ordinaire du roi sur son char de guerre.

[3] Buste diadémé de Diane à droite, avec l'arc et le carquois sur l'épaule. ℞. Dans une couronne de laurier : Aigle à droite, les ailes éployées; devant lui, une torche; dans le champ, ΑΒΥΔΗΝΩΝ. A l'exergue, ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ, nom d'un magistrat. (Tétradrachme.)

[4] Tête de Déméter à gauche, les cheveux enveloppés d'un voile (σφενδόνη). ℞. ΣΗΣΤΙ. Déméter assise à gauche et paraissant allumer une torche à un flambeau posé sur un cippe devant elle. (Bronze.)

[5] Virgile, Ovide, Strabon, font allusion à cette histoire. Ces témoignages n'en prouvent pas,

franchir n'est donc pas très considérable, 1300 à 1400 mètres[1]. Xerxès se résolut à y construire un pont. Il fut formé de vaisseaux rattachés fortement les uns aux autres par des câbles que les Égyptiens et les Phéniciens avaient fournis; une tempête l'ayant détruit, Xerxès ordonna que l'on battît les eaux de l'Hellespont de trois cents coups de fouet, qu'on jetât dans la mer une paire d'entraves,



L'Hellespont (Dardanelles)[2].

et qu'on la marquât d'un fer rouge, en disant : « Onde amère, ton maître te punit, parce que tu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès te passera, que tu le veuilles ou non. Tu mérites bien que personne ne t'offre de sacrifices, car tu es un fleuve inutile et trompeur[3]. »

Si tout cela se passa ailleurs que dans l'imagination des Grecs, le

comme on l'a dit, l'authenticité, mais donnent à croire qu'elle est fort ancienne. Le charmant poème de Musée, qui la raconte, est, au contraire, moderne. Il paraît être du cinquième siècle de notre ère.

[1] Hérodote, Strabon et Pline disent pour la partie la plus étroite, celle où les ponts furent établis, 7 stades ou 1300 mètres; le duc de Raguse (*Voyage en Turquie*), 700 toises. Reclus donne le chiffre de 1950 mètres pour la moindre largeur du détroit.

[2] D'après une photographie. La vue est prise d'Érin-Keui, sur la côte d'Asie, au sud de l'ancienne Abydos, et dans la direction du nord-est.

[3] Ces insultes à la mer sont bien dans le sens des croyances naturalistes des Grecs, mais non dans celles des Perses.

ITINÉRAIRE DE XERXÈS
de SARDES à ATHÈNES

Hachette et Cie _ Paris

PROPONTIDE
THRACE
MER ÉGÉE
PHRYGIE
MYSIE
LYDIE
THESSALIE
Amphipolis
Thasos
Samothrace
Imbros
Lemnos
Tenedos
Lesbos
Mytilene
Chios
Samos
Andros
Ténos
Céos
Skyros
Ikaria
Ikos
Péparèthos
Golfe Thermaïque
G. Toronaïque
G. Singitique
G. du Strymon
G. Mélas
G. d'Adramyttéion
G. d'Elæa
G. du Caystre
G. de Corinthe
G. Saronique
Mt Athos
Mt Olympe
Mt Ossa
Mt Pélion
Mt Ida
Mt Dindymon
Mt Sipyle
Mt Tmolos
Mt Mycale
Mt Œta
Mt Dirphys
Mt Parnès
Mt Pentélique
Mt Hymette
Mt Hélicon
Mt Cithéron
Abdère
Ænos
Abydos
Ilion
Kebrène
Antandros
Adramyttéion
Pergame
Pitane
Kané
Elæa
Atarneus
Cyme
Phocée
Magnésie
Smyrne
Sardes
Éphèse
Milet
Cyzique
Larissa
Héracléia Trachinia
Delphes
Chalcis
Thèbes
Platées
Athènes
Salamine
Égine
Corinthe
Laurion
Eubée
Pr. Sarpédonion
Pr. Mastousia
Pr. Lekton
Pr. Mélæna
Pr. Phanæ
Pr. Korykeion
Pr. Poseidion
Pr. Kanastræon
Pr. Derrhis
Pr. Nymphæon
Pr. Sépias
Pr. Artémision
Pr. Sounion
Perrhæbes
Pélasgiotis
Tempé
Hellespont
Chersonèse de Thrace
Locride
Doride
Béotie
Phocide
Ionie
Éolide
Hermos
Caystre
Kaïkos

L. Thuillier. Delt.

Echelle
0 50 100 Kilom.

Gravé par Erhard Fres

Paris. Imp. Fraillery

grand roi fut ridicule; il fut cruel lorsqu'il donna l'ordre de mettre à mort ceux qui, ayant dirigé les travaux, étaient coupables de l'avoir laissé vaincre dans la lutte qu'il avait entreprise contre les éléments. L'ouvrage fut recommencé : sur une double rangée de vaisseaux, on construisit avec de forts madriers un plancher solide que l'on recouvrit d'une couche de terre fortement battue, et on le borda de chaque côté d'une barrière. Cette fois l'ouvrage tint bon.

L'armée s'avançait partagée en deux grosses colonnes. Dans l'espace que celles-ci laissaient entre elles venait le roi avec l'élite des troupes persiques. Devant lui marchait le char de Jupiter, c'est-à-dire d'Ormuzd, traîné par huit chevaux blancs nyséens; lui-même était porté sur un char magnifique. Un trône de marbre blanc l'attendait à Abydos sur la côte; de là il vit se déployer sur la mer son immense flotte, et se donna le divertissement d'un combat naval où les Phéniciens furent vainqueurs. « En contemplant l'Hellespont caché sous ses vaisseaux, et les rivages de la mer, les champs d'Abydos couverts d'un nombre infini d'hommes, Xerxès se crut le plus heureux comme le plus puissant des mortels, et il s'en félicitait; cependant ses yeux se remplirent de larmes; Artabaze, qui s'en aperçut, lui dit : « O roi, que vous avez mis peu d'intervalle entre deux actions bien différentes! Il y a un moment, vous célébriez votre bonheur, et maintenant vous pleurez. — Je pleure, répondit Xerxès, de pitié sur la brièveté de la vie humaine, en réfléchissant que de cette foule immense pas un seul homme n'existera dans cent ans. » Le grand roi se flattait : c'était dans un an qu'il eût fallu dire.


Mage adorant Ormuzd [1].


Ormuzd [2].

Le lendemain, les troupes sous les armes, avant le lever du soleil, attendirent le moment où cet astre paraîtrait : pendant ce temps, on purifiait les ponts avec des parfums, et la route était semée de branches de myrte. Aussitôt que le soleil se montra, Xerxès fit, avec une coupe d'or, une libation dans la mer, et, tourné vers l'orient, demanda au

[1] Mage debout, étendant la main droite et adorant le dieu suprême Ormuzd dont le buste, barbu et coiffé d'une haute tiare, est posé sur un croissant. Dans le champ, une étoile; aux pieds du mage, le feu sacré. (Cône de sardoine. Haut. 21 mill. Cabinet de France. *Catalogue*, n. 1019.)

[2] Ormuzd coiffé de la *cidaris* radiée, avec ailes et queue de colombe, tenant un sceptre surmonté d'une pomme; dans le champ, un astre et un croissant. (Cône en agate rubanée. Haut. 20 millim. Cabinet de France, *Catalogue*, n. 1013).

dieu de ne rencontrer dans son expédition aucun obstacle capable de l'arrêter avant qu'il eût atteint les dernières limites de l'Europe. Puis il lança dans l'Hellespont le vase qu'il tenait, un cratère d'or et un cimeterre.



Guerrier faisant une libation[1].

L'armée mit sept jours et sept nuits à passer les ponts; quand elle fut tout entière sur le sol de l'Europe, Xerxès voulut en faire le dénombrement. On mesura cette moisson d'hommes que l'épée des Grecs allait faucher, comme le grain se mesure au boisseau. Dans la vaste plaine de Doriscos au bord de l'Hèbre, on entoura d'un mur une enceinte qui contenait 10 000 hommes bien serrés, et en y faisant entrer des fournées successives, on put connaître combien il y avait de soldats dans l'armée quand elle y eut passé tout entière. Les nombres donnés par Hérodote sont prodigieux. Tout en convenant qu'il n'a pas de renseignements certains, il évalue les forces venues d'Asie à 1 700 000 fantassins, 80 000 cavaliers, 20 000 hommes montés sur les chars de guerre et les chameaux, 517 000 répartis sur 3000 vaisseaux de charge et 1200 vaisseaux de guerre: il y faut ajouter 120 trirèmes et 324 000 hommes tirés de la Thrace et des provinces voisines, ce qui donne un total de 2 640 000 combattants; il estime à peu près égal le nombre des domestiques et des manœuvres, de sorte que l'on arrive à un chiffre total de cinq millions[3]. Il semblait qu'il n'y eût pas besoin de combats; la Grèce allait être submergée sous ce flot d'hommes. « Pensez-vous, de-



Archer et guerrier perses[2].

[1] Guerrier barbu en costume assyrien, ayant devant lui un pyrée non allumé et faisant une libation à Bélus armé de la foudre et debout sur un taureau; à gauche, un sphinx barbu, grimpant. Dans le champ, le croissant, les sept globes sidéraux, le soleil et un sceptre surmonté d'un globe. (Cylindre en agate-onyx. Haut. 20 mill. Cabinet de France, *Catalogue*, n. 953.)

[2] Archer perse agenouillé à droite et tirant de l'arc; derrière, la croix ansée. Carré creux. ℞. Guerrier perse allant à cheval au pas à gauche, son arc suspendu à son côté. A l'exergue, traces d'une légende araméenne : peut-être le nom de la ville de Tarse. (Monnaie d'argent d'un satrape incertain.)

[3] On a contesté ces chiffres; je crois qu'il est impossible de ne pas tenir grand compte de l'énumération d'Hérodote, tout en admettant qu'écrivant 40 ans après les événements, il a pu nous transmettre des chiffres grossis par l'imagination et l'orgueil des Grecs. Un, entre autres, celui des esclaves et gens de service, n'a dû jamais être connu. Dans les *Perses*, Eschyle, un témoin oculaire, porte à 1207 le chiffre des navires qui combattirent à Salamine.



TYPES D'ASIATIQUES ET D'AF

[illegible] cinq mil-
[illegible] combats; la Grèce
Pensez-vous, de-

[illegible]

HACHETTE ET Cie



Dambourgez. chromolith.

Imp. Fraillery

TYPES D'ASIATIQUES ET D'AFRICAINS

d'après des peintures égyptiennes.

manda Xerxès à Démarate, que les Grecs osent combattre? — Les Grecs sont à craindre, répondit le Spartiate, parce qu'ils sont pauvres. Ne vous informez pas de leur nombre; les Lacédémoniens, pour ne parler que de ceux-là, ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, vous attendront de pied ferme, car ils ont un puissant maître : la loi, qui leur dit de vaincre ou de mourir. » Et le maître de ces soldats qui n'allaient au combat qu'à coups de fouet riait en entendant parler de cette chose impossible : des hommes marchant librement à la mort ou à la victoire, parce que la loi le commande.

Ce qui donnait à cette immense cohue un aspect plus étrange encore, c'est que tous s'avançaient pêle-mêle, sous les costumes les plus bizarres, et ayant les armes les plus diverses[1] : les Perses, les Mèdes, les Hyrcaniens, avec des vêtements à dessins variés, des cuirasses à écailles d'acier poli, de légers boucliers d'osier, des flèches de roseau et de courtes piques; les Assyriens avec des casques de forme bizarre et des massues garnies de fer; les Saces armés de la hache; les Indiens vêtus d'étoffe de coton; les Arabes portant la *zéira* flottante; les Éthiopiens couverts de peaux de lions et de panthères, qui faisaient voir leur corps peint moitié blanc et moitié rouge; les Sagartiens armés d'un poignard et d'une corde terminée par deux filets; puis tous les peuples de l'Asie Mineure, les Thraces, et vingt autres encore. Mardonius partageait avec deux autres généraux le commandement de l'infanterie.



Roi perse[2].

Il n'est point étonnant que des fleuves aient été épuisés sur le passage de cette effroyable multitude, et que de vastes pays n'aient pu suffire à sa nourriture. Les hommes d'Europe, qui voyaient s'avancer ce torrent, étaient éperdus, et demandaient aux dieux s'il était donc nécessaire de dépeupler une partie du monde pour saccager l'autre. On dit que les Abdéritains, ruinés par le passage de l'armée, rendirent grâces aux dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas par jour: il

[1] Les Lydiens, Pamphyliens, Cypriotes, Cariens, Grecs asiatiques et quelques Égyptiens, c'est-à-dire les troupes sur lesquelles le roi devait le moins compter, avaient seules une armure propre à combattre de pied ferme. Tout le reste était fort mal équipé.

[2] Roi akhéménide barbu, coiffé de la *cidaris*, et s'avançant à droite; il tient de la main droite une longue lance. Dans le champ, un grain d'orge. ℞. ΜΑΛ. Hercule étouffant le lion de Némée; derrière lui, sa massue. (Monnaie frappée à Mallus, en Cilicie. Argent.)

leur eût fallu se vendre eux-mêmes et leur ville pour fournir au second. Un de ces repas avait coûté à Thasos 400 talents, c'était le tribut d'une année de l'Asie Mineure et presque la somme, 460 talents, qu'Athènes demanda à ses alliés pour les garantir contre le retour de la domination persique.

Sur les bords du Strymon, les mages firent un sacrifice de chevaux blancs; au lieu appelé *les Neuf-Voies*, près d'Amphipolis, ils enterrèrent vivants neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles. Jusqu'alors Xerxès n'était pas sorti de son empire. Un seul homme avait osé rejeter ses ordres, le roi des Bisaltes, entre le Strymon et l'Axios, qui se retira fièrement à l'approche des Perses sur les cimes du Rhodope. Il avait ordonné à ses fils de le suivre, ils rejoignirent Xerxès; quand ils revinrent, il leur fit arracher les yeux.



Mage en adoration[1].

Cependant les Grecs étaient dans le même trouble que le montagnard qui entend rouler l'avalanche au-dessus de sa demeure[2]. Au milieu d'eux il y avait des traîtres. Et ce n'est pas merveille : quel amour de la patrie et de la liberté, quel courage ne fallait-il pas pour attendre de sang-froid et de pied ferme une ruine qui semblait certaine ! Mais Prométhée, lui aussi, avait senti, au milieu des grondements du tonnerre, la terre trembler sous lui, et il n'avait pas fléchi : Athènes et Sparte eurent le courage que la légende donnait au Titan du Caucase.



Monnaie de Derronicos, roi des Bisaltes[3].

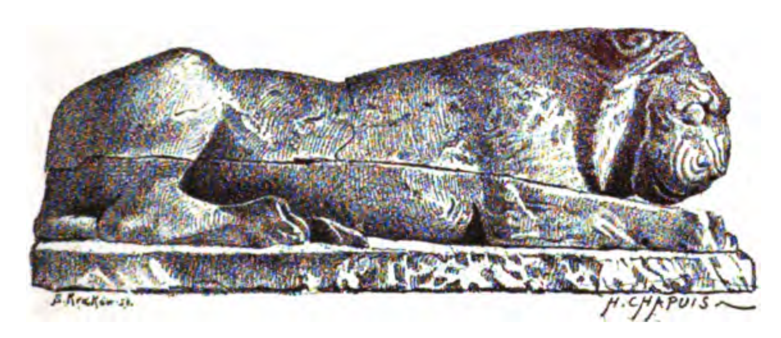
Au premier bruit de la marche du roi, les Grecs avaient envoyé des

[1] Mage debout, en adoration devant un dieu debout, tenant la harpè et la massue. Entre eux, un pyrée surmonté d'un globe. A droite, un arbre contre lequel se dressent deux bouquetins, tandis que deux oiseaux viennent s'abattre sur les branches supérieures; un personnage agenouillé, à tête de coq surmontée d'un scorpion, paraît en adoration devant l'arbre. (Cylindre en hématite. Haut. 18 mill. Cabinet de France, *Catalogue*. n. 855.)

[2] Pindare avait dit : « Un dieu a écarté de nos têtes le rocher de Tantale ». (*Isthmiques*, VII, 20.) Le poète-évêque Synésius a repris cette image en parlant de l'invasion des Goths. Voy. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 447.

[3] ΔΕΡΡΟ, en légende rétrograde. Homme nu tenant un caducée, debout à côté d'un attelage de deux bœufs. ℞. Carré creux. (Décadrachme de style archaïque de Derronicos, roi des Bisaltes ou des Odomantes vers 480 avant notre ère.)

espions à Sardes pour connaître ses forces. Ils furent découverts; Xerxès, au lieu de les faire mourir, commanda qu'on leur montrât tout, et les renvoya frappés d'effroi. Il avait lui-même dépêché aux Grecs des hérauts pour recevoir l'hommage de ceux que le bruit de ses armements aurait épouvantés. Les peuples de la Thessalie et de la Doride, les Locriens, Thèbes et tout le reste de la Béotie, à l'exception des Thespiens et des Platéens, se soumirent. Les Argiens, affaiblis par la perte récente de six mille citoyens, que leur avait tués Cléomène à la suite d'une invasion dans l'Argolide, élevèrent des prétentions surannées pour se ménager un prétexte de se tenir à l'écart. Les Achéens les imitèrent.

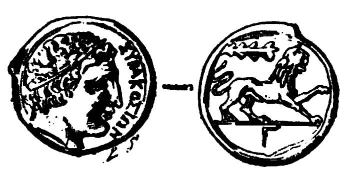


Lionne, trouvée à Corcyre[1].

Ceux des Grecs qui avaient conservé l'amour de la patrie s'étaient réunis à l'isthme de Corinthe et étaient convenus, avant tout, de mettre fin à leurs inimitiés : Athènes et Égine se réconcilièrent. Puis on envoya des ambassades à Corcyre, en Crète et en Sicile, auprès de Gélon, tyran de Syracuse : elles eurent peu de succès. Corcyre répondit qu'elle armerait soixante vaisseaux, mais ne les envoya pas; retenus par les vents étésiens, dit-elle après la victoire, ils n'avaient pu doubler le cap Malée. La Crète refusa toute assistance; Gélon offrit des secours

[1] D'après une photographie reproduite dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1876, p. 271 (A. Dumont). Sur l'endroit où a été découvert ce monument, voy. O. Riemann, *Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes*, I. *Corfou* (dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fascicule VIII[e]), p. 23 et 41. — Cette lionne, en pierre calcaire, a été découverte dans une nécropole, non loin du tombeau célèbre de Ménécrate, qui est encore en place (Riemann, p. 30) et dont l'inscription appartient à l'alphabet corcyréen primitif. (Rœhl, *Inscriptiones græcæ antiquissimæ*, n° 342.) La sculpture est très ancienne, et trahit encore l'imitation du style égyptien, mais déjà le dessin de la tête, si lourde qu'elle soit, témoigne d'un effort original : la tête est légèrement inclinée à droite, la structure du crâne et les replis de la peau sont indiqués. Cf., au tome I, p. 70, le lion en or trouvé à Mycènes.

considérables, mais à la condition qu'il commanderait ou l'armée de terre ou la flotte. Les Lacédémoniens repoussèrent bien loin la pensée d'être mis sous les ordres d'un Syracusain; ils réclamèrent le généralat comme descendants d'Hercule et représentants d'Agamemnon. Quant à la flotte, les Athéniens déclarèrent que, si Sparte en abandonnait le commandement, ils le revendiqueraient, eux, comme un droit. « Il paraît, dit Gélon, que vous ne manquez pas de généraux. Retournez vers ceux qui vous envoient et dites-leur que l'année a perdu son printemps. » Il voulait dire que la Grèce, privée de son alliance, était comme l'année privée de sa plus belle saison. Ce qui expliquerait mieux l'inutilité de l'ambassade, c'est que Gélon était dans ce même temps fort occupé avec 300 000 Carthaginois.

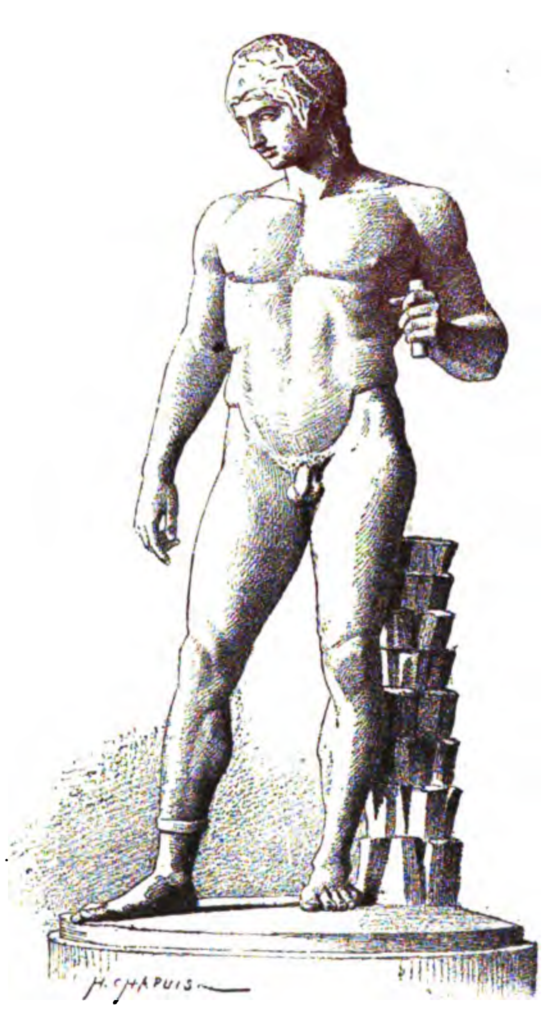

Monnaie de Gélon, roi de Syracuse[1].

Ainsi, les Grecs, au lieu de s'unir dans ce grand danger, étaient divisés. Qui donc les sauva? Athènes, qui résolut de vaincre ou de mourir. « Cette opinion, dit Hérodote, pourra déplaire à beaucoup de monde; mais je ne puis la taire, parce que je la crois vraie. Si les Athéniens, en effet, se fussent retirés ou soumis, nulle marine n'eût été en état de protéger les côtes du Péloponnèse qui, assiégé comme une ville par l'immense flotte des Perses, eût succombé, malgré l'héroïsme des Spartiates. »

L'oracle de Delphes, consulté par les Athéniens, n'avait cependant rendu que d'obscures et terribles réponses : « O infortunés! fuyez aux extrémités de la terre; abandonnez les demeures et les hautes collines de la cité bâtie en cercle; car tête et corps, mains et pieds, ni rien de ce qui est au milieu ne restera; la mort arrive. Le feu et le redoutable Mars, monté sur un char syrien, ruinera vos tours; il renversera bien d'autres forteresses; il embrasera bien d'autres sanctuaires des immortels. Les temples chancellent, de leurs murs dégoutte une froide sueur, de leur faîte coule un sang noir. Sortez de mon sanctuaire. » — « O roi! disaient les envoyés, fais-nous une réponse plus favorable, ou nous resterons ici jusqu'à la mort. » La Pythie reprit : « Pallas s'efforce en vain de fléchir le père des dieux; cependant Zeus consent qu'un mur de bois vous soit un inexpugnable rempart. Fuyez, tournez le dos aux

[1] ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête diadémée de Gélon, à droite. ℞. Lion à droite, levant la patte; dans le champ, une massue; à l'exergue, la lettre Γ. (Bronze.) L'attribution de cette médaille à l'un des deux rois de Syracuse ayant porté le nom de Gélon est incertaine.

cavaliers et aux fantassins innombrables! O divine Salamine! que tu seras funeste aux enfants de la femme! » Ce salut à chercher dans des murs de bois semblait une énigme. Les vieillards disaient qu'il fallait relever les palissades dont la citadelle avait été autrefois entourée; d'autres, par des murailles de bois. entendaient les vaisseaux. Parmi ceux-ci était Thémistocle, qui avait peut-être suggéré la réponse de la Pythie. Son avis prévalut. Le fils de Miltiade, Cimon, monta le premier à la citadelle pour suspendre dans le temple de Minerve un frein de cheval, en signe qu'il fallait renoncer à la terre pour ne songer qu'à la mer. La plus grande activité fut déployée de ce côté. On arme 127 trirèmes; 53 autres se tinrent prêtes à les suivre. Le peuple s'habitua à l'idée d'abandonner ses foyers.



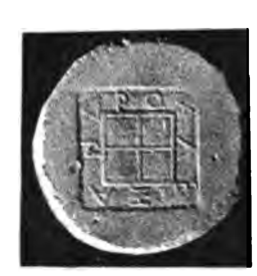
Mars Borghèse[1].

Cependant pour l'armée de terre, deux plans avaient été successivement adoptés. A l'époque où Xerxès allait passer l'Hellespont, 10000 Grecs avaient été envoyés au défilé de Tempé pour fermer en cet endroit l'accès de la Grèce[2]. C'était

[1] Statue en marbre, conservée au musée du Louvre (W. Fröhner, *Notice de la Sculpture antique*, n° 127). — Elle a été longtemps connue sous le nom d'Achille Borghèse. Le dieu, sous les traits d'un homme jeune et imberbe, tient sa lance de la main gauche. Il est coiffé d'un casque, et l'anneau qu'on voit à la jambe droite indique peut-être qu'il portait des jambières. Il existe de nombreuses répliques de cette statue : l'œuvre originale appartenait sans doute au cinquième siècle.

[2] Voy. p. 6.

les aventurer bien loin et en un pays dont les dispositions n'étaient point favorables. Sur un avis envoyé par Alexandre, roi de Macédoine, que les monts Cambuniens pouvaient être franchis et la position des Grecs tournée, ceux-ci quittèrent la vallée de Tempé, où ils risquaient d'être pris à dos par un débarquement des Perses au sud de l'Ossa[1]. D'ailleurs, il était prudent de ne pas étendre les forces dont on disposait; c'eût été les affaiblir; il fallait, au contraire, les resserrer au cœur du pays. On recula donc jusqu'à un autre passage que doit inévitablement traverser quiconque veut pénétrer dans la Grèce centrale par cette partie du continent. Le défilé qui, au sortir de la Trachinie, y donnait entrée n'était large, dans sa partie étroite, que de 15 mètres; on y trouvait même, un peu en avant et un peu en arrière des Thermopyles, près d'Anthéla et des Alpènes, deux étranglements qui avaient à peine la largeur nécessaire pour un chariot. Ces deux points, distants de 1600 mètres environ, étaient comme les deux *portes* du défilé; entre elles, l'espace s'étendait, et il s'y trouvait plusieurs sources chaudes, qui couvraient le sol d'un dépôt de carbonate de chaux et de soufre aux vives couleurs jaune et rouge : de là le nom de Thermopyles, ou les *Portes des eaux chaudes*, donné à ce passage. Il était entouré, au couchant, par une montagne presque inaccessible qui se rattache à l'Œta; à l'orient, par la mer et des marais impraticables. Les Phocidiens avaient jadis coupé cette route par un mur dans lequel une porte s'ouvrait et qui, anciennement construit, était en ruines; on le releva pour en faire un moyen de défense. Les magasins de vivres furent établis aux Alpènes.

Monnaie d'Alexandre Ier, roi de Macédoine[2].

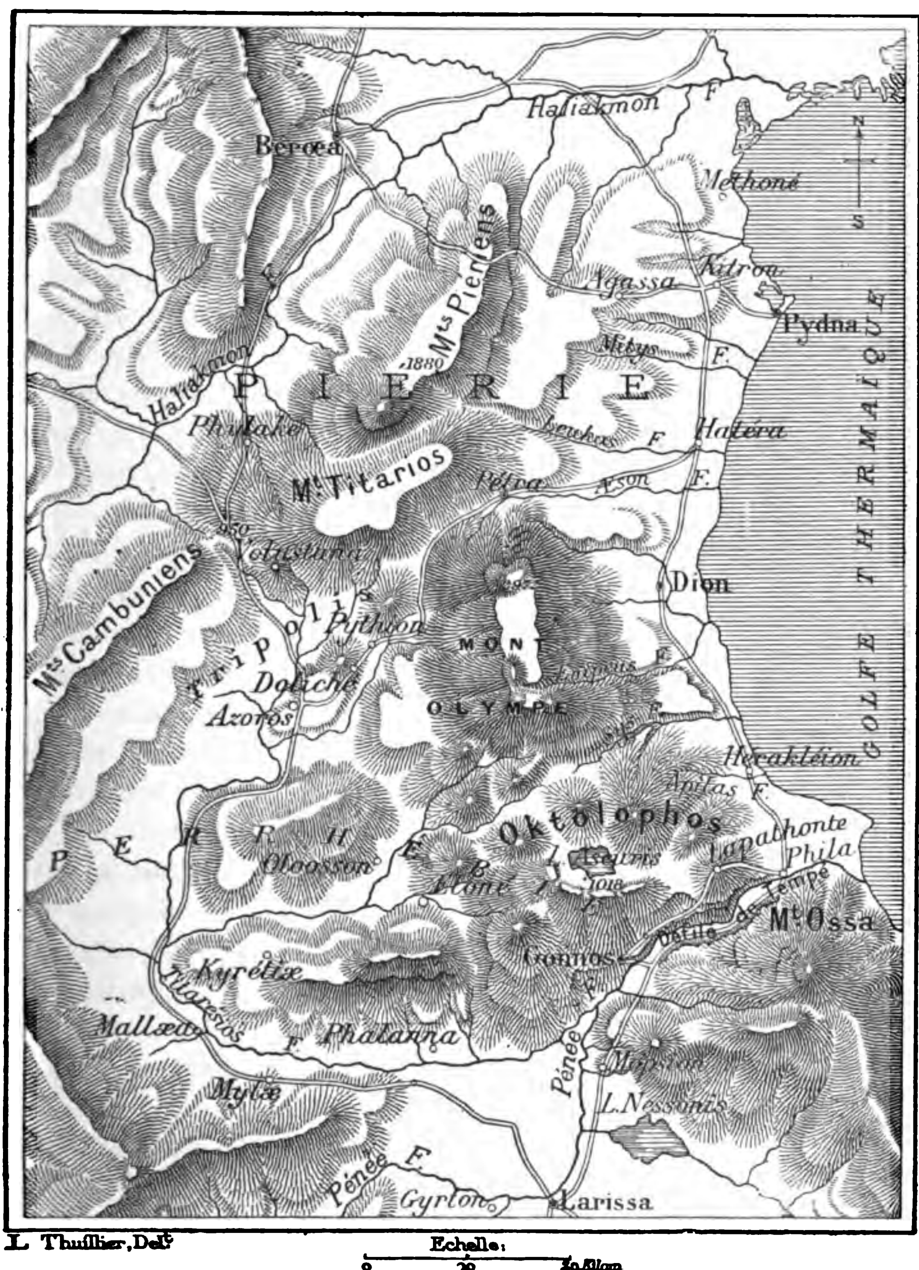
Tel est l'étroit passage que les Grecs résolurent de disputer aux Perses[3].

[1] Ce fut par la haute Macédoine, le pays des Perrhèbes et la ville de Gonnos que les Perses passèrent. (Hérodote, VII, 173.)

[2] Guerrier coiffé du pétase macédonien, appelé *kausia*, armé de deux lances, et debout à côté de son cheval. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ. Dans un carré creux. (Octodrachme de style archaïque.)

[3] Il n'y a que 2400 mètres du mont Cnémis, sur le continent, à la côte eubéenne. Tout le rivage à l'ouest a beaucoup changé d'aspect depuis Hérodote ; grâce aux alluvions, la mer a reculé de trois à quatre milles; le Sperchios coule plus au sud et reçoit le Dyras, le Mélas et l'Asopos, qui jadis tombaient directement dans la mer. Le sentier d'Éphialte, jusqu'au sommet

Tout près de là, leur flotte trouvait une position non moins avantageuse dans l'Artémision, bras de mer resserré entre la côte de



Carte du mont Olympe et de la vallée de Tempé.

Magnésie et celle de l'Eubée où s'élevait un sanctuaire d'Artémis.

de la montagne, sert maintenant de route entre Zeïtoun (*Lamia*) et Salona (*Amphissa*), sur le golfe de Corinthe.

II. — L'ARTÉMISION ET LES THERMOPYLES.

Quand l'armée et la flotte eurent pris, à la fin de juin, la position qui leur était assignée, Xerxès était déjà dans la Piérie. A mesure que son armée pénétrait en Thessalie par un large chemin ouvert dans les forêts des monts Cambuniens, sa flotte s'avançait le long des côtes. Une avant-garde ayant capturé deux vaisseaux grecs, le plus beau des captifs fut égorgé sur la proue de son navire : les barbares marquaient ainsi leur route par des sacrifices humains. Deux cent soixante-et-un vaisseaux grecs étaient dans l'Artémision[1] ; à l'approche de l'ennemi, ils reculèrent jusqu'à l'Euripe. Sur la nouvelle que la mer était libre, la flotte persane s'approcha du golfe Maliaque; mais, surprise sur cette côte sans ports par une tempête qui dura trois jours, elle perdit plus de quatre cents vaisseaux de guerre, avec ceux qui les montaient et une grande quantité de bâtiments de transport. Les Athéniens attribuèrent ce désastre à la protection de Borée, « leur gendre[3] », et à celle de Poséidon, un de leurs patrons divins; le premier y gagna un temple, qui, après la guerre, lui fut élevé sur les bords de l'Ilissus; le second un titre, celui de sauveur. Après la tempête, les Grecs revinrent dans l'Artémision, où quinze vaisseaux perses tombèrent entre leurs mains; mais telle était encore la supériorité du nombre de la flotte ennemie,



Poséidon[2].

[1] D'après le compte que donne Hérodote (VIII, 1) des navires fournis par chaque peuple, on arrive à 333 navires, plus 9 vaisseaux à cinquante rames.

[2] Bas-relief du palais Mattei à Rome, d'après Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, Atlas, Taf. 12, n° 3 — Le dieu marche vers la droite, portant son trident sur l'épaule gauche.

[3] La légende racontait que le dieu des vents, Borée, avait épousé Orithyie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes. (Hérodote, VII, 189.) Voyez tome I[er], p. 92.

que les généraux de Xerxès n'avaient qu'une crainte, celle de voir les Grecs leur échapper. En voyant que Neptune et les vents leur avaient laissé tant à faire, le Lacédémonien Eurybiade, qui commandait les alliés, et Adimante, le général des Corinthiens, voulurent, en effet, se retirer. Thémistocle avait reçu des Eubéens 30 talents pour faire demeurer la flotte dans ces parages, jusqu'à ce que les insulaires eussent mis leurs biens à couvert; il arrêta Eurybiade et Adimante en donnant à l'un 5 talents, 3 à l'autre : il gardait la meilleure part. Cette résolution était à peine prise, qu'un transfuge vint annoncer le départ de deux cents vaisseaux pour tourner l'Eubée et envelopper les Grecs. Ceux-ci se décident à prévenir l'ennemi, ils courent au gros de la flotte, et au moment de la joindre se forment en demi-cercle, la proue en dehors, afin que pas un de leurs coups ne fût perdu. A la chute du jour, ils remorquaient trente vaisseaux prisonniers. La nuit qui suivit fut encore plus fatale aux Perses. Une nouvelle tempête les battit avec violence, et les vaisseaux qui tournaient l'Eubée, surpris en pleine mer, furent jetés sur les écueils et mis en pièces. « On eût dit qu'une divinité prenait soin d'égaliser les forces des deux adversaires. »

Proue de galère athénienne [1].

Dans le même temps, les Grecs avaient reçu un renfort de cinquante-trois galères d'Athènes; ils présentèrent de nouveau le combat, les Perses le refusèrent. Pourtant une escadre de vaisseaux ciliciens qui se laissa surprendre fut détruite. Les généraux perses commencèrent à craindre que Xerxès ne leur demandât compte de ces revers répétés. Ils engagèrent toutes leurs forces dans une action générale. Les Grecs restèrent encore maîtres du champ de bataille; mais ils avaient éprouvé des pertes considérables, et ils songeaient à la retraite. La nouvelle que le passage des Thermopyles était forcé les décida. Dans ces combats, dit Pindare, « les fils d'Athènes avaient jeté les bases brillantes de la liberté ».

Pendant que l'armée s'éloignait, Thémistocle parcourut avec quelques navires fins voiliers tous les endroits de la côte où les ennemis devaient descendre pour faire de l'eau, et écrivit sur les rochers l'avis suivant qui devait rendre les Ioniens suspects au roi, ou décider leur défection : « Ioniens, vous faites une mauvaise action en portant les

[1] Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes avec la proue de galère; devant, la chouette; en légende ΑΘΗ(ναίων). Le droit est occupé par la tête de Minerve. (Beulé, p. 313.)

armes contre vos pères et en aidant à asservir la Grèce. Prenez notre parti, ou, si vous ne l'osez, retirez-vous au moins du combat, et engagez les Cariens à faire comme vous. Si cela même vous est impossible, conduisez-vous mollement dans l'action, n'oubliant pas que nous sommes vos pères et que vous êtes la première cause de cette guerre. » La ruse réussit; au milieu même de la bataille de Salamine, les Phéniciens accuseront les Ioniens de trahison.

Durant ces combats sur mer, Léonidas mourait aux Thermopyles.

Quand la résolution de défendre les Thermopyles avait été prise, on était au temps des jeux olympiques et des fêtes d'Apollon Carnéen, qui duraient à Sparte neuf jours. Quelque pressant que fût le danger, les Grecs n'abandonnèrent pas leurs fêtes; une petite armée, sorte d'avant-garde, fut envoyée seulement aux Thermopyles : elle comptait 300 Spartiates, choisis parmi ceux qui laissaient derrière eux des fils, 1000 Tégéates et Mantinéens, 120 Orchoméniens, 1000 hommes du reste de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 Thespiens, 1000 Phocidiens, toutes les forces des Locriens Opuntiens et 300 Thébains que Léonidas avait plutôt pris comme otages que comme auxiliaires, parce qu'on soupçonnait leur ville d'incliner vers le Mède. Chacun de ces petits corps avait son chef particulier, mais ils obéissaient tous au roi de Sparte.

Pendant quatre jours Xerxès se flatta que la seule vue de son armée déciderait les Grecs à se rendre. Quelques hommes du Péloponnèse en effet parlèrent de s'en retourner pour défendre l'isthme de Corinthe; mais ils furent arrêtés par Léonidas, les Phocidiens et les Locriens. Le cinquième jour, comme les Grecs ne s'éloignaient pas, Xerxès envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les lui amener vivants. Il se plaça sur un trône élevé pour voir l'action et attendre les captifs. Les Mèdes attaquèrent, mais ils furent repoussés après avoir perdu beaucoup de monde; d'autres les remplacèrent sans plus de succès, et Xerxès commença à comprendre qu'il avait dans son armée beaucoup d'hommes et peu de soldats.



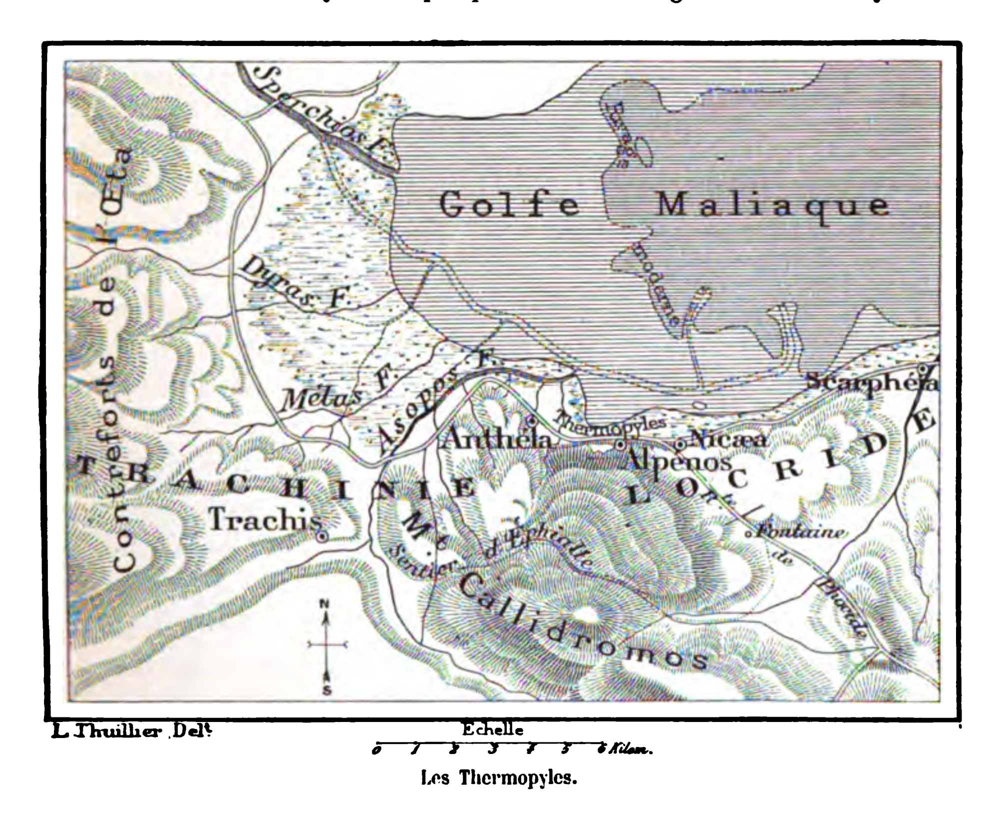
Xerxès (?)[1].

« Les Mèdes, trop maltraités, s'étant retirés, le corps des Immortels prit leur place; ils ne firent pas mieux. Dans cet étroit défilé, la supé-

[1] Roi akhéménide, peut-être Xerxès, coiffé de la cidaris crénelée, debout et tirant de l'arc. (Pierre gravée du Cabinet de France, *Catalogue*, n° 104. Calcédoine saphirine. Haut. 25 mill., larg. 15 mill.)

riorité du nombre ne pouvait leur servir, et ils avaient le désavantage des armes, leurs piques étant plus courtes que celles des Grecs. De temps en temps les Lacédémoniens tournaient le dos comme pour fuir, et les barbares les poursuivaient en poussant de grands cris; mais les Grecs se retournaient bientôt et en jetaient un grand nombre sur la place. Dans cette journée les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère.

« Les barbares croyaient qu'après un si long combat il n'y avait



Les Thermopyles.

plus dans l'armée grecque que des blessés hors d'état de lever leurs armes : ils tentèrent donc le jour suivant une nouvelle attaque; elle ne réussit pas mieux. Les Grecs, rangés par ordre de peuples, prirent part tour à tour à ces divers combats, à l'exception cependant des Phocidiens qui, placés sur la montagne, en gardaient les sentiers.

« Tandis que Xerxès balançait sur le parti à prendre, un Malien, nommé Éphialte, vint le trouver et, dans l'espoir d'une grande récompense, lui apprit qu'il existait dans la montagne un sentier conduisant sur les derrières du camp grec. Le roi ordonna aussitôt à Hydarnès de

suivre le traître avec la troupe des Immortels. Les Perses, partis du camp à l'heure où l'on allume les feux, marchèrent pendant toute la nuit, ayant à leur droite le mont Œta, et à la gauche les montagnes de Trachis. Au moment où l'aurore parut, ils avaient atteint le point le plus élevé du passage. Sur ce sommet étaient placés les 1000 Phocidiens qui gardaient le sentier. Pendant le temps que les Perses gravissaient la montagne, les Phocidiens n'avaient pu les apercevoir, la grande quantité de chênes qui la couvrent les dérobant à la vue. Cependant, comme l'air était tranquille, le bruit des feuilles foulées aux pieds révéla leur approche aux Phocidiens : ils prirent les armes et accoururent. Dans ce moment, les barbares paraissaient, et, voyant devant eux des soldats, ils furent saisis d'étonnement et de crainte, car ils s'étaient flattés de ne rencontrer personne en ces lieux. Hydarnès lui-même craignait d'avoir affaire à des Lacédémoniens, mais Éphialte lui ayant dit de quelle nation était cette troupe, il disposa ses Perses au combat. Les Phocidiens, accablés de traits et de flèches, lâchèrent pied et gagnèrent le plus haut sommet du Callidromos, où ils s'attendaient à périr. Les Perses, au lieu de les poursuivre, s'empressèrent de descendre l'autre revers.

« En ce moment le devin Mégistias examinait les entrailles des victimes, et prédisait aux Spartiates que la mort les attendait au lever du jour. Bientôt arrivèrent des transfuges qui annoncèrent le détour que les Perses devaient faire. Des sentinelles descendues en courant des hauteurs confirmèrent cette nouvelle : le jour paraissait alors. Les Grecs délibérèrent sur le parti à prendre : ceux-ci étaient d'avis qu'il fallait se défendre, ceux-là insistaient pour une retraite immédiate. On ne put s'accorder. Les uns se mirent en marche pour retourner dans leurs foyers, les autres se décidèrent à rester avec Léonidas. On prétend cependant que le roi donna aux troupes qui se retirèrent l'ordre de partir, pour les sauver d'une perte certaine, mais en annonçant qu'il ne convenait ni à lui ni aux Spartiates de déserter, sous quelque prétexte que ce fût, le poste qu'ils étaient chargés de



Mage en adoration[1].

[1] La grande déesse Nanæa (Anaïtis) assise sur un trône, entourée de rayon et coiffée de la haute *cidaris*; devant elle, un mage en adoration, élevant la main; entre le prêtre et la déesse, un pyrée ou autel du feu. Dans le champ, le croissant et les sept étoiles symboliques. (Pierre gravée du Cabinet de France, *Catalogue*, n. 1008) Calcédoine saphirine. Haut. 25 millim.; larg. 20 millim.

défendre. Les Thespiens et les Thébains seuls demeurèrent : les Thébains retenus contre leur gré par Léonidas, les Thespiens de leur propre volonté.

« Cependant, au lever du soleil, Xerxès, ayant fait des libations, attendit l'heure convenue avec Éphialte pour attaquer de front le retranchement. A l'approche des Perses, les Grecs sortirent au-devant d'eux et livrèrent leur dernière bataille dans une partie plus large du défilé, afin d'avoir plus d'ennemis en face et d'en frapper davantage avant de mourir. Un nombre infini de barbares trouvèrent la mort dans cette action. Indépendamment de ceux qui succombèrent sous le fer des Grecs, comme il y avait derrière les rangs des chefs armés de fouets et sans cesse occupés à pousser à grands coups les soldats en avant, beaucoup de ceux-ci tombèrent dans la mer et y furent noyés: d'autres, en plus grand nombre, furent



Rois ou mages en adoration



Combat autour du corps d'un héros[2].

écrasés vivants sous les pieds de la foule qui se succédait sans interruption.

« Quand les Lacédémoniens eurent brisé leurs piques à force de

[1] Deux mages ou deux rois akhéménides, coiffés de la tiare crénelée, debout, levant la main, en adoration devant le symbole ailé d'Ormazd; devant la tête d'Ormazd, le croissant; entre les deux personnages un pyrée allumé. (Cylindre en calcédoine, de la collection de Luynes.)

[2] Peinture de vase, de style archaïque (d'après S. Birch, *History of ancient Pottery*, p. 195). — Le cadavre d'Achille (ΑΨΙVVΕΥΣ) est étendu à terre, et le Troyen Blykos (CVΥϘΟΣ *sic*) s'efforce de l'entraîner, mais Ajax (ΑΙΑϟ); que protège Athéna, présente au combat, défend la dépouille de son ami. Pâris (ΠΑΡΙΣ) s'enfuit à droite en lançant une flèche.

tuer, ils continuèrent à combattre avec l'épée. Enfin Léonidas tomba. Une lutte furieuse s'engagea sur son corps : quatre fois les Grecs repoussèrent l'ennemi. Ils gardaient encore ce glorieux trophée, quand les barbares, sous la conduite d'Éphialte, parurent. A leur approche, les Grecs se retirèrent en arrière dans la partie étroite du chemin. Ils repassèrent la muraille et s'arrêtèrent, à l'exception des Thébains, sur une hauteur qui est à l'entrée du défilé, où l'on voit actuellement le lion de marbre élevé en l'honneur de Léonidas. C'est là qu'enveloppés de toutes parts, et après s'être encore défendus, les uns avec les armes qui leur restaient, les autres avec leurs mains et leurs dents, tous tombèrent sous la grêle de pierres et de traits que lançaient les barbares. »



Jeune homme se ceignant la tête d'une bandelette[1].

La Grèce aimait à répéter, surtout à embellir, divers incidents de ce grand drame que l'imagination populaire a consacrés. Avant l'attaque, Xerxès avait envoyé un cavalier perse pour reconnaître la position des Spartiates; il les trouva s'exerçant à la lutte ou peignant leur longue chevelure : aucun ne daigna prendre garde à lui. Xerxès, étonné de ce calme, écrivit à

[1] Statue en marbre, découverte en 1862 à Vaison (Vaucluse), aujourd'hui conservée au Musée Britannique; d'après un moulage. (Cf. O. Rayet, *Monuments de l'art antique*.) — La statue représente un Diadouménos, c'est-à-dire un athlète attachant autour de son front la bandelette, signe de sa victoire. C'est la réplique d'une œuvre célèbre du sculpteur Polyclète, que reproduit également un très joli bronze de la collection Janzé, au Cabinet de France. Cf. le bas-relief du cippe funéraire de Tiberius Octavius Diadumenus, au Vatican (Pistolesi, *Il Vaticano*, t. IV, pl. 84).

Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Le roi répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Un second message portait : « Rends tes armes. » Léonidas écrivit au-dessous : « Viens les prendre. » Quand l'ennemi se montra, un Grec accourut en s'écriant : « Les Perses sont près de nous! » il répondit froidement : « Dis que nous sommes près d'eux. » Avant le dernier combat, il fit prendre un léger repas à ses soldats : « Ce soir, leur dit-il, nous souperons chez Pluton. »

Les soldats valaient le chef. Un Trachinien disait à l'un d'eux dans son effroi : « L'armée persique est si nombreuse, que ses traits obscur-



Restes du monument dit tombeau de Léonidas à Sparte [1].

ciraient le soleil. — Tant mieux, nous combattrons à l'ombre. » Un Lacédémonien était retenu au bourg d'Alpénos par une fluxion sur les yeux, on lui dit que l'ennemi approche, il prend ses armes, se fait conduire par son hilote dans la mêlée, frappe et tombe. Léonidas voulait sauver deux jeunes Spartiates, il donne à l'un une lettre, à l'autre une commission pour les éphores. « Nous ne sommes pas ici pour porter des messages, mais pour combattre. »

Vingt mille Perses avaient péri, et parmi eux deux fils de Darius. Du côté des Grecs, pas un Spartiate ni un Thespien n'échappa, quelques Thébains demandèrent la vie. Xerxès fit mettre en croix le corps de Léonidas, mais la Grèce recueillit pieusement ses os. Sur le tombeau élevé plus tard aux Lacédémoniens, on lisait cette inscription héroïque

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXIV, p. 325. — Ce sont les substructions anciennes de quel-

que Simonide de Céos y fit graver : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » Le poète avait dit encore : « Qu'il est glorieux le destin de ceux qui sont morts aux Thermopyles!... Leur tombe est un autel. Nous aurons pour eux un immortel souvenir. Ni la rouille ni le temps destructeur n'effaceront cette épitaphe des braves. La chambre souterraine où ils reposent renferme l'illustration de la Grèce. » Mais elle renfermait aussi un reproche que la Grèce pouvait faire à Lacédémone : réservant toutes ses forces, 8000 Spartiates, pour la défense du Péloponnèse, elle n'avait donné que 300 défenseurs à la cause nationale. Une armée plus nombreuse eût mieux gardé le Callidromos et, peut-être, arrêté Xerxès aux Thermopyles.

III. — SALAMINE.

La Grèce était ouverte, et par terre et par mer. Xerxès y entra guidé par les Thessaliens, qui saisissaient l'occasion d'assouvir leur vieille haine contre la Phocide. Il soumit ce pays à une effroyable dévastation. En Béotie, il partagea son armée en deux corps : l'un devait enlever les trésors de Delphes, l'autre marcher sur Athènes, qu'il avait juré de détruire. Delphes était abandonnée de la plupart de ses habitants. Mais le dieu avait promis de défendre lui-même son sanctuaire. Comme l'ennemi approchait au milieu des rues silencieuses, déjà frappé d'une secrète terreur, un orage soudain éclate, le cri de guerre retentit au fond du temple, les armes saintes s'agitent et des cimes du Parnasse des rochers se précipitent et écrasent les premiers rangs des envahisseurs, les autres reculent, fuient; la po-


Monnaie de Delphes [1].

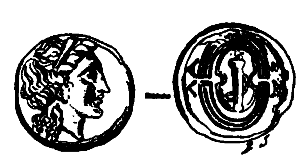
que monument inconnu. On sait positivement que le tombeau de Léonidas était juste en face du théâtre, à une certaine distance de ces ruines (Pausanias, III, 14, 1). Les hauteurs que l'on découvre dans le fond sont celles de l'ancienne Sparte : c'est là que s'établirent et se fortifièrent les conquérants doriens.

[1] Tête de Cérès voilée et couronnée d'épis, à gauche. ℞. ΑΜΦΙΚΤΙΟ. Apollon enveloppé dans un ample *péplos* serré à la taille, couronné de laurier, assis à gauche, sur l'*omphalos* du temple de Delphes, tenant une branche d'olivier de la main gauche, en signe de paix et d'union, et s'appuyant du coude droit sur sa lyre posée à terre. A côté de la lyre est le trépied delphique. (Argent.)

pulation de Delphes les poursuit; ils croient voir des dieux armés et ne s'arrêtent qu'à la frontière de la Béotie, laissant derrière eux les chemins semés de leurs morts. Apollon s'était vengé lui-même : tradition répandue pour sauver l'honneur du dieu dont le temple fut peut-être racheté du pillage par l'abandon d'une partie de ses richesses.

Minerve parut d'abord moins compatissante à son peuple, et pourtant son autorité n'en fut pas affaiblie, parce qu'on a pu dire, après l'invasion, que, si elle n'avait pas défendu, dans Athènes, les maisons et les sanctuaires, elle avait, à Salamine, sauvé la cité. Ce jour-là, en effet, la Grèce dut son salut à la sagesse autant qu'au courage.

Après que les Perses eurent forcé le passage des Thermopyles, les Athéniens avaient espéré que toutes les forces des alliés viendraient protéger l'Attique; lorsqu'ils apprirent que les Péloponnésiens se refusant à sortir de leur presqu'île ne songeaient qu'à en défendre l'entrée par une muraille élevée au travers de l'isthme[1] et en roulant des rochers dans la passe scironienne, ils demandèrent qu'au moins la flotte s'arrêtât dans le canal étroit qui sépare Salamine du continent. Les vaisseaux des Grecs revenus de l'Euripe jetèrent l'ancre sous cette île, tandis que ceux des Athéniens mouillaient sur la côte de l'Attique, pour procéder à l'évacuation du pays. L'Aréopage avait fait proclamer que tout citoyen avisât au moyen de sauver sa femme, ses enfants et ses esclaves comme il pourrait. Un présage avait levé les derniers scrupules : le serpent sacré nourri dans le temple de Minerve venait de disparaître, signe que la déesse elle-même abandonnait son sanctuaire. Tous les non-combattants furent envoyés à Trézène, à Égine ou à Salamine; ceux qui pouvaient porter une pique ou remuer une rame allèrent rejoindre la flotte.


Monnaie de Salamine[2]

Elle était à peine réunie qu'un fugitif, arrivé d'Athènes, annonça au conseil des chefs que les Perses avaient brûlé Thespies et Platée, pénétré dans l'Attique et pris la ville, où quelques citoyens réfugiés dans la citadelle, derrière des palissades qu'ils crurent être les remparts de bois recommandés par l'oracle, y avaient été surpris et mas-

[1] Cette muraille dont, après Hérodote, Xénophon a parlé à propos des opérations d'Agésilas dans l'isthme (*Hellén.*, liv. IV), et que Valérien et Justinien fortifièrent, est encore partout reconnaissable, sur une longueur de 10 kilomètres. Voyez t. I, p. 20, la carte de l'isthme.

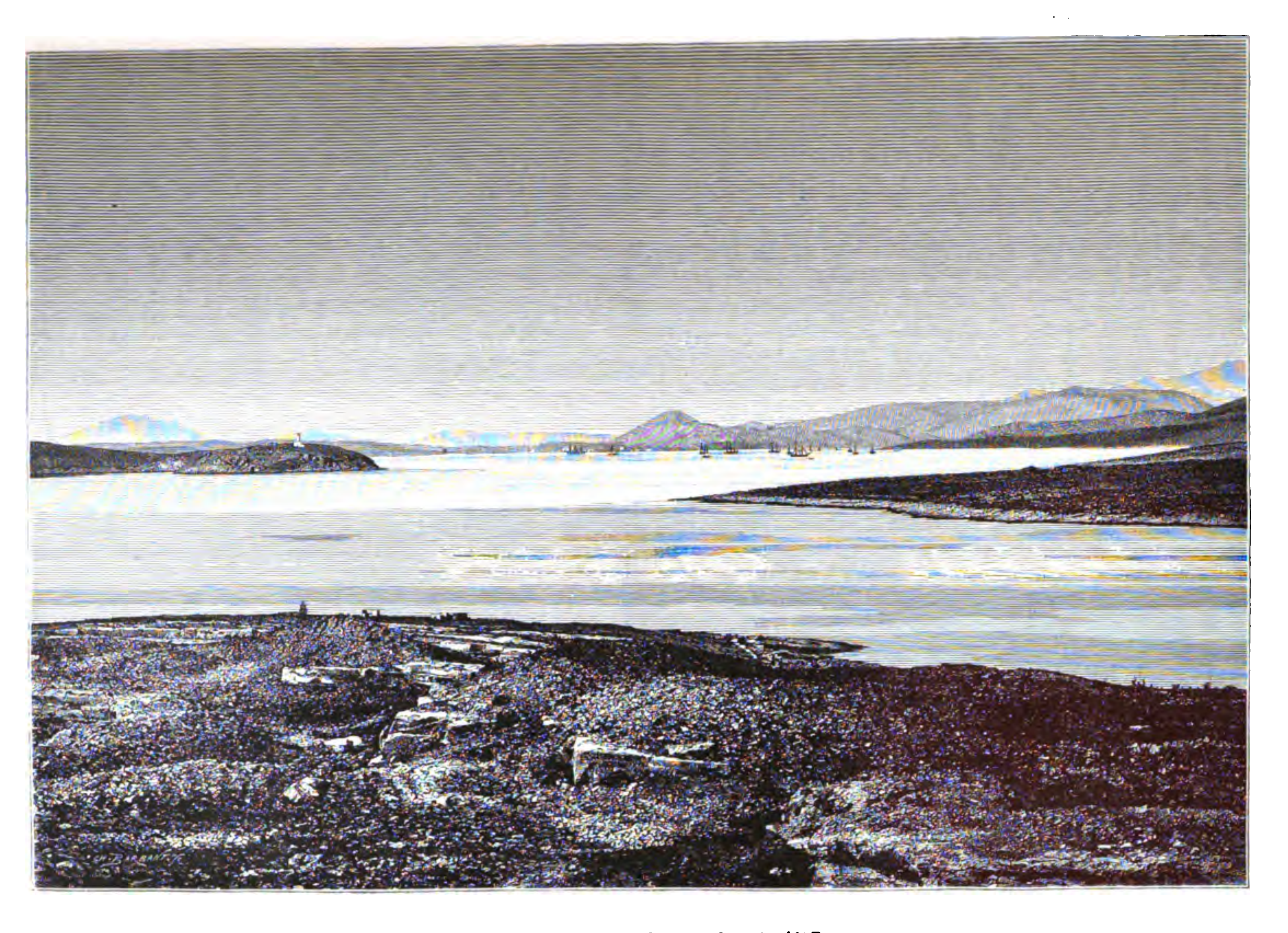
[2] Tête diadémée de femme (Salamis), à droite. ℞. ΣΑΛΑ. Bouclier échancré, pareil à celui qui figure sur les monnaies de Béotie; dessus, une épée dans son fourreau. (Bronze.)

sacrés. Le temple d'Érechthée n'était plus qu'un monceau de cendres. Cette nouvelle causa un tel trouble dans le conseil, que plusieurs chefs, sans attendre une décision, firent hisser les voiles de leurs vaisseaux et se disposèrent à partir. Ceux qui restèrent pour continuer la délibération décrétèrent que l'on ne combattrait qu'en avant de l'isthme de Corinthe. Cependant la nuit était arrivée; chacun regagna son navire.

Quand Thémistocle fut de retour sur le sien, son vieil ami Mnésiphilos lui demanda ce que le conseil avait résolu, et en l'apprenant. lui dit : « Si les vaisseaux partent de Salamine, vous n'aurez plus la « chance d'un combat qui, seul, peut sauver la patrie : chacun quittera « la flotte pour retourner chez soi : ni Eurybiade, ni personne n'empê- « chera que l'armée se disperse, et la Grèce sera perdue, faute d'un sage « avis. Retournez donc, et, s'il en est quelque moyen, essayez de rompre « ce qui vient d'être décidé; déterminez Eurybiade à demeurer où « nous sommes. »

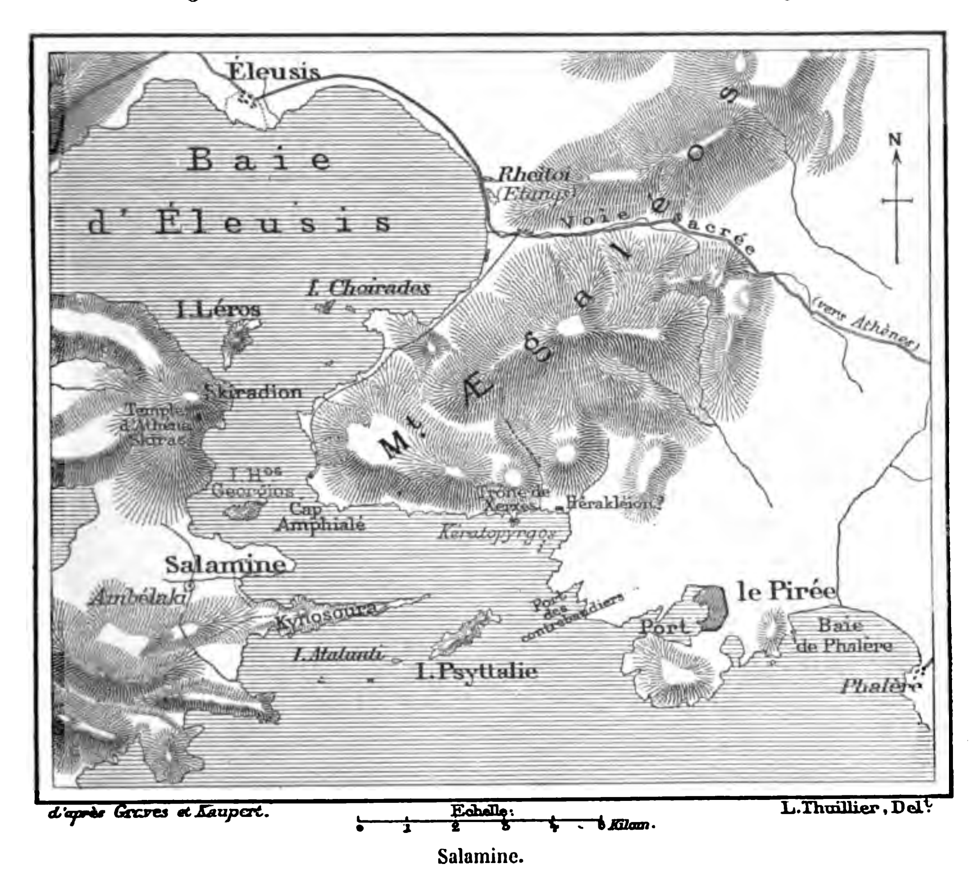
Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, et, à force de prières, obtint de lui qu'il réunît de nouveau le conseil. Là il se garda bien de parler du motif allégué par Mnésiphilos, qui eût blessé les autres chefs; mais il représenta qu'en se retirant sur l'isthme on s'exposait à combattre dans une mer ouverte, grand désavantage pour une flotte inférieure en nombre; que, de plus, on abandonnait sans nécessité Mégare, Salamine[1], Égine; enfin qu'on attirait l'ennemi sur le Péloponnèse, de sorte qu'en cas de revers, tout espoir serait perdu. Alors se montra dans son jour l'aveugle et ignorante jalousie des Péloponnésiens. Le Corinthien Adimante voulut obliger Thémistocle à ne parler qu'à son tour : « Ceux qui partent avant le signal, lui dit-il, sont battus dans les jeux. — Mais ceux qui partent trop tard, répliqua l'Athénien, ne gagnent pas la couronne. » Et il continua à montrer les avantages du plan qu'il proposait. Les chefs se récrient et s'emportent; Eurybiade, irrité de la confusion du débat où domine la voix de l'Athénien, vient sur lui le bâton levé : « Frappe, dit Thémistocle; mais écoute. » Le calme se rétablit et la discussion recommence. Adimante s'étonne que, pour le bon plaisir des Athéniens, on s'expose à n'avoir d'autre refuge, si l'on était battu, que l'île de Salamine. « Qu'est-il besoin d'ailleurs,

[1] La gravure de la page 61, représente la rade de Salamine, vue de l'*Akté*, presqu'île rocheuse derrière laquelle s'abrite le port du Pirée. A droite s'ouvre le goulet qui conduit au port, et c'est sur l'une des pointes qui suivent qu'il faut chercher l'emplacement du trône de Xerxès. A gauche est la petite île de Psyttalie, sur laquelle s'élève un phare, et derrière on découvre Salamine et les monts de la Mégaride. La montagne qui ferme l'horizon à droite, à l'extrémité, est le Cithéron. Voyez la carte, p. 63.



VUE DE LA RADE DE SALAMINE
d'après une photographie.

« ajoute-t-il, d'écouter plus longtemps un homme sans patrie? — Notre « patrie! s'écrie Thémistocle, elle est ici sur ces deux cents vaisseaux « que nous mettons au service de la Grèce, nous qui avons consenti, « pour le salut commun, à voir nos temples renversés et nos maisons « en flammes! » Puis se tournant vers Eurybiade : « Si vous restez ici, « vous agissez en homme de cœur; sinon, vous perdez la Grèce, car le « sort de la guerre est sur les vaisseaux. Je vous en conjure, suivez



Salamine.

« mon avis; mais, sachez-le bien, si vous ne voulez pas vous y rendre, « nous allons embarquer nos familles et nous ferons voile vers l'Italie, « où les oracles nous promettent, à Siris, une longue prospérité. Quand « vous aurez perdu des alliés tels que nous, vous vous souviendrez « des paroles de Thémistocle. » Ce langage énergique et cette menace l'emportèrent. On resta à Salamine.

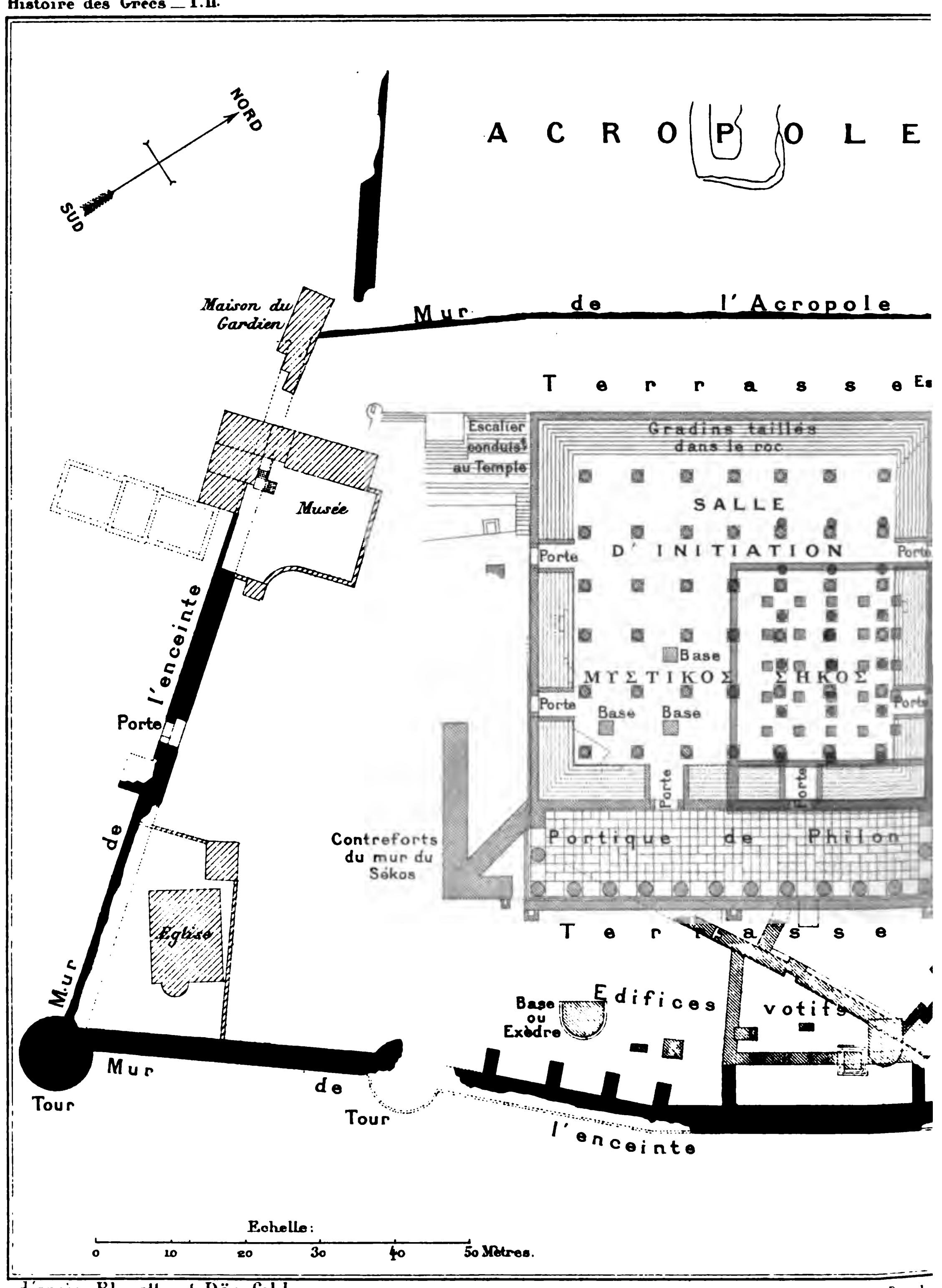
Le jour suivant, quelques renforts arrivèrent et portèrent la flotte grecque à 378 vaisseaux, sans parler des navires à cinquante rames; celle des Perses en comptait encore plus de 1000 (?) qui étaient venus se ranger

dans la rade de Phalère. En même temps leur armée de terre s'approchait du Péloponnèse. Cette marche ranima les craintes de ceux qui avaient été d'avis de se retirer sur l'isthme. Des murmures et des cris s'élevèrent de nouveau, un conseil fut encore convoqué, et la majorité se montra disposée à la retraite. Thémistocle prit, dans cet extrême danger, une résolution extrême. Il sortit du conseil et envoya un homme sûr au général des Perses avec cette commission : « Thémistocle, général des Athéniens, est secrètement dévoué au roi de Perse ; il m'envoie vous dire que les Grecs ne se méfient de rien et que vous pouvez leur fermer les deux bouts du détroit ; cernés ainsi, ils seront facilement vaincus. » Xerxès crut cet avis sincère et donna aussitôt l'ordre d'envelopper les Grecs. Thémistocle était retourné au conseil, prolongeant à dessein le débat. Un homme le demande, c'est Aristide, qui venait de traverser la flotte persique pour combattre avec ses concitoyens. « Soyons toujours rivaux, lui dit l'exilé, mais rivalisons de zèle pour le salut de la patrie. Pendant que vous perdez le temps ici en de vaines paroles, les barbares vous entourent. — Je le sais, répond Thémistocle, c'est par mon avis que cela s'exécute, » et il introduit Aristide dans le conseil pour y porter cette nouvelle. Il fallait donc combattre, aux lieux que Thémistocle, avec l'audace du génie, imposait comme champ de bataille à ses concitoyens[1].

Le jour où l'action s'engagea, 19 boédromion ou 20 septembre, était une des grandes fêtes religieuses de l'Attique. Ce jour-là, une théorie sacrée portait solennellement à Éleusis Iacchos, le dieu des mystères, et un navire ramenait d'Égine les saintes images des Éacides, descendants de Jupiter. Les Grandes Déesses allaient certainement punir les sacrilèges qui empêchaient l'accomplissement des rites habituels. « En ce moment, dit Hérodote[2], l'Athénien Dicéos, réfugié chez les Mèdes, se promenait avec Démarate dans la plaine de Thrias. Ils virent s'élever au-dessus d'Éleusis un nuage de poussière, comme celui qui se forme sous les pas des pèlerins, et il en sortit une grande voix qu'ils reconnurent pour être celle d'Iacchos. Le nuage s'étendit du côté de Salamine » : c'étaient les Grandes Déesses qui se réfugiaient près de la flotte. Minerve

[1] Sur plusieurs plans de la bataille, on place une escadre perse à l'autre extrémité de l'île, pour fermer le détroit du côté de Mégare. Le récit d'Hérodote lu attentivement et plusieurs raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici s'y opposent ; c'est l'aile droite des Perses, qui, en s'étendant de la côte d'Éleusis à celle de Salamine, cherche à envelopper la flotte grecque. La portion du détroit comprise entre Salamine et le cap Amphialé, sur le continent, n'a que 400 mètres. (Voyez la carte, p. 63.)

[2] VIII, 69. Hérodote prétend rapporter le récit de Dicéos.



d'après Blavette et Dörpfeld.

Paris. Im



Mur de l'Acropole

Construction romaine

Emplacement présumé du Temple de Déméter

Eglise de la Panaghia

Grands Propylées

Esplanade dallée

Temple d'Artémis Propylée?

Propylées

Porte d'Appius Pulcher

Contreforts du mur du Sékos

ÉLEUSIS.

Enceinte sacrée de Déméter

(Fouilles de 1882-1885)

LÉGENDE:

- Constructions polygonales.
- ......id...... Helléniques et Romaines.
- ......id......modernes.
- Première salle d'initiation ?
- Seconde salle d'initiation ?
- Murs de l'Acropole et de l'Enceinte Sacrée.

…ullery

L. Thuillier, Delt.

y était déjà et les héros Éacides y vinrent avec la galère éginétique pour assister dans le combat ceux qui les honoraient d'un culte pieux.

Croire à la protection des dieux, c'est l'obtenir, parce que le cœur en est mieux affermi. Mais, pour le devin Euphrantidès, ce n'était pas assez : il demanda le sacrifice de trois prisonniers, et la foule



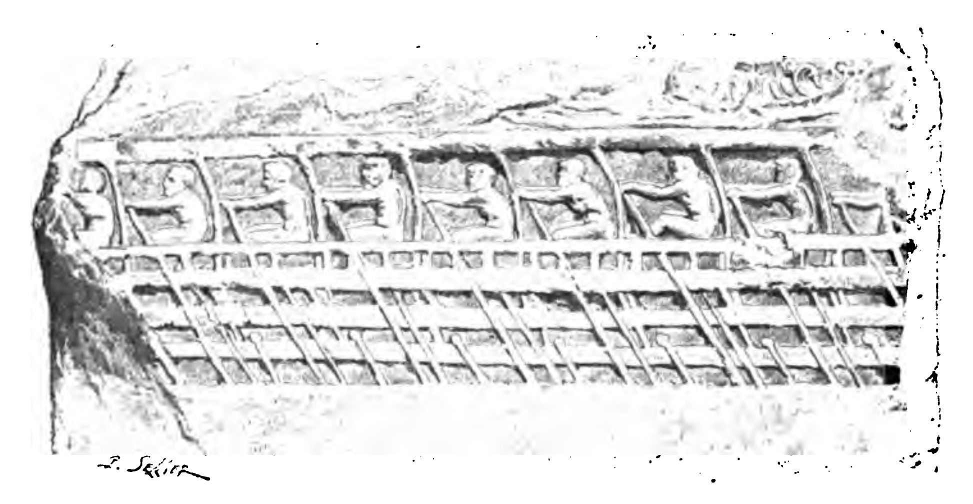
Naissance de Iacchos [1].

superstitieuse pensa racheter le sang de la Grèce en faisant couler celui des captifs. Et maintenant écoutez un soldat de Salamine faisant raconter par un messager à la reine Atossa la victoire des Grecs.

« Bientôt le Jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant, une clameur immense, modulée

[1] Peinture d'un vase de Panticapée (d'après le *Compte rendu de la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg*, 1859, pl. I). — Hermès et Athéna, debout au centre de la scène, reçoivent des mains de Kora le jeune Iacchos. Hermès est coiffé du pétase, Athéna est entièrement armée ; la déesse de la Victoire vole au-dessus d'elle. Kora, debout dans une grotte (voy. Stephani, *Compte rendu*, 1859, texte, p. 49), n'apparaît pas encore tout entière. La jeune mère est couronnée de lierre et tourne les yeux vers Hermès, qui va porter le nouveau-né à Zeus, son père : celui-ci est assis à droite sur un trône richement orné, auprès de Déméter. La déesse est debout et coiffée du *kalathos*. Au premier plan, une nymphe fait résonner le *tympanon*. A gauche, Hékaté, qui a précédé Kora, est assise au-dessus de la grotte, tenant en main deux torches. Une nymphe, peut-être Éleusis, s'appuie sur Hékaté.

comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs, et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Les barbares sont saisis d'effroi, car il n'était pas l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs. Le signal est donné; soudain les rames frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit, et leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première, en bel ordre; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce! délivrez



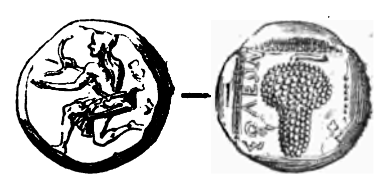
Trière athénienne[1].

votre patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de vos aïeux : un seul combat va décider de tous vos biens. » A ces cris, nous répondons par le cri de guerre des Perses : il n'y a plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc; il fracasse les agrès d'un bâtiment phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, l'armée des Perses ne recule pas. Mais, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne sont les uns pour les autres d'aucun secours.

[1] Fragment d'un bas-relief découvert sur l'Acropole d'Athènes (d'après une photographie). — On voit que dans la trière les trois rangs de rameurs étaient superposés. Sur la disposition des rameurs dans la trière antique, voy. A Cartault, *La trière athénienne*, ch. v, p. 120 et suiv., et le très intéressant mémoire de R. Lemaître dans la *Revue archéologique*, 1883, I, p. 89 et 133, avec 3 planches. Un dessin du cavalier dal Pozzo (Cartault, pl. IV) reproduit l'avant d'un navire, et M. Cartault suppose que l'avant de ce navire et la trière de l'Acropole ne formaient primitivement qu'un seul et même monument, brisé à une époque qui ne nous est pas connue (p. 131, note).

Ils s'entre-choquent mutuellement de leur bec d'airain et brisent les uns contre les autres leurs rangs de rames, tandis que la flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, et porte ses coups de tous côtés. Nos vaisseaux sont rompus; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils, se couvrent de cadavres. Nos navires font force de rames et fuient en désordre. Comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, les Perses sont écrasés à coups de tronçons et de débris. Enfin la nuit montra sa sombre face et nous déroba le vainqueur. Je ne détaille point; à énumérer toutes nos pertes, dix jours ne suffiraient pas. Sache seulement que jamais en un seul jour il n'a péri une telle multitude d'hommes.

« Artembarès, le chef des dix mille cavaliers, a été tué sur les rochers escarpés de Silénie. Dadacès, qui commandait mille hommes, frappé d'un coup de lance, est tombé de son bord. Ténagon, le plus brave des guerriers bactriens, est resté dans cette île d'Ajax tant battue par les vagues. Lilée, Arsamès, Argestès, renversés tous les trois sur les rivages de l'île chère aux colombes, se sont brisé la tête contre les rochers.... Celui qui commandait à trente mille cavaliers montés sur des coursiers noirs, Matallos de Chryse, est mort; sa barbe rousse, épaisse, au poil hérissé, dégouttait de son sang; son corps s'est teint de la couleur de la pourpre. Le mage Arabus, Artamès le Bactrien, ne sortiront plus de l'âpre contrée.... Ah! la ville de Pallas est une ville inexpugable. Athènes contient des hommes : c'est là le rempart invincible. »



Monnaie d'un satrape[1].

Le messager qui apporte à la reine Atossa ces funèbres nouvelles n'a pas tout dit encore : « Une autre calamité a frappé les Perses.... Cette jeunesse de Perse, si brillante par son courage, si distinguée par sa noblesse, par sa fidélité au roi, a péri misérablement d'une mort sans gloire. Une île est en face de Salamine, petite, d'un accès difficile aux vaisseaux, où le dieu Pan mène souvent ses chœurs[2]. C'est

[1] Archer perse agenouillé, son carquois suspendu à son côté et tenant son arc des deux mains: derrière, un symbole incertain. ℞. ΣΟΛΕΩΝ. Grappe de raisin; à côté, un symbole incertain. Le tout dans un carré creux. (Argent.)

[2] Psyttalie, où Aristide, qui n'avait pas de commandement sur la flotte, débarqua avec des hoplites et des archers.

là que Xerxès envoie ses guerriers; ils devaient, quand la flotte des ennemis serait en déroute, faire main basse sur tous les Grecs qui se réfugieraient dans l'île et recueillir ceux des leurs qu'y jetterait la mer. Il lisait mal dans l'avenir; car les dieux donnèrent la victoire à la flotte des Grecs. Ce jour-là même, les vainqueurs, armés de toutes pièces, débarquent dans l'île, et la cernent : les Perses ne savent où fuir; la main des Grecs les écrase sous une grêle de pierres; ils tombent percés par les flèches des archers ennemis. Puis les assaillants s'élancent tous ensemble d'un même bond : ils frappent, ils hachent; tous sont égorgés jusqu'au dernier. Xerxès sanglote à l'aspect de cet abîme d'infortunes, car il était assis en un lieu d'où l'armée entière se découvrait à sa vue : c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. Il déchire ses vêtements, il pousse des cris de désespoir, et, donnant le signal, il fuit avec son armée de terre, précipitamment, en désordre[2]. »



Roi Akhéménide[1].

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit d'Eschyle pour citer quelques particularités du combat que nous trouvons ailleurs. Un vent s'élevait à une certaine heure dans le détroit ; Thémistocle avait attendu qu'il soufflât pour attaquer. Au milieu des vagues soulevées, les lourds vaisseaux perses s'entre-choquaient et évitaient difficilement les coups rapides que leur portaient les navires plus légers des Grecs. A cette première cause de désordre se joignaient les défiances que les Ioniens inspiraient aux Phéniciens, la difficulté pour tant de nations de s'entendre et de suivre les mêmes ordres, enfin la disposition des lieux, très défavorables aux Perses. Dans ce détroit, ils ne





Galère phénicienne[3].

[1] Roi akhéménide coiffé de la tiare crénelée, debout, et tenant par les cornes deux bouquetins ailés. Au-dessous, la barque qui, chez les Égyptiens, était le symbole de la domination. On voit sur cette pierre gravée akhéménide, l'alliance du style assyrien et du style égyptien. (Jaspe vert, Cône scarabéoïde du Cabinet de France, *Catalogue*, n° 1031. Haut. 20 mill.; larg. 15 mill.)

[2] Eschyle, *Perses*. Athènes attacha le nom de ses trois grands poètes au souvenir de cette journée fameuse. Eschyle y combattit, disait-on ; Sophocle menait le chœur des adolescents qui, la lyre en main, chanta l'hymne de la victoire et dansa autour des trophées; Euripide serait né à Salamine même pendant l'action.

[3] Galère phénicienne terminée par une tête de lion, voguant à gauche et portant trois

pouvaient déployer leurs forces, et ils gênaient réciproquement leurs mouvements.

Les Phéniciens, opposés aux Athéniens, commencèrent l'attaque. Leur amiral Ariabignès, un frère de Xerxès, s'étant bravement élancé sur une galère athénienne qui venait de fondre sur son vaisseau amiral, fut percé de coups, et sa mort jeta le désordre dans l'aile droite qu'il commandait.

Une femme se signala : Artémise, reine de Carie. Comme sa galère était vivement pressée par un navire athénien[1], elle se détourna sur un vaisseau perse et le coula. L'Athénien, croyant qu'il poursuivait un ami, chercha un autre adversaire. Xerxès vit l'action d'Artémise ; il pensa que le vaisseau brisé par elle était grec, et s'écria qu'en ce jour les femmes se battaient comme des hommes, les hommes comme des femmes. Pour honorer son courage, dans la retraite il lui confia ses enfants, qu'elle ramena à Éphèse.

Les Perses avaient perdu 200 vaisseaux, les Grecs 40 : la flotte barbare avait donc encore la supériorité du nombre. Xerxès affecta un moment le courage et l'assurance : il ordonna de joindre Salamine au continent par une chaussée et de préparer une nouvelle attaque. Mais, au fond, il avait perdu tout espoir, et déjà il craignait d'être coupé de l'Asie, s'il ne se hâtait d'y repasser. Mardonius, le conseiller de cette fatale expédition, voyait sa ruine dans cette défaite. Pour la conjurer, il s'offrit à rester en Grèce avec 300 000 hommes (?), qui suffiraient à en achever la conquête ; « car les Cypriotes et les hommes de Phénicie, de Cilicie et d'Égypte seuls, disait-il, ont été vaincus, non les Perses, qui n'ont pu combattre. » Xerxès, pressé de fuir, accueillit avec joie cette proposition, et dès qu'il eut, dans sa retraite précipitée, atteint la Thessalie, il autorisa Mardonius à choisir dans l'armée les soldats qu'il avait demandés. Pendant que le roi fuyait à travers la Macédoine et la Thrace, sa flotte, partant de Phalère au milieu de la nuit, se hâta de gagner l'Hellespont. Les Grecs, avertis trop tard, la poursuivirent jusqu'à Andros sans la joindre. Là, se tint un conseil de guerre : Thémistocle proposa de se porter en toute hâte vers la Chersonèse, pour fermer à Xerxès et à son armée le passage en Asie. Eurybiade

hoplites armés du casque et du bouclier. Dessous, un hippocampe ailé, à gauche, et le murex. ℞. Légende en caractères phéniciens : עינאל מלך גבל, *Ainel, roi de Gébal*. Lion dévorant un taureau, à gauche. Tétradrachme d'Ainel, roi de Gébal (Byblos), qui paraît avoir été contemporain de Xerxès ou d'Artaxerxès I[er].

[1] Ce navire était monté par Amynias qui, après l'action, eut le prix de la valeur parmi les Athéniens et dont, malgré le silence d'Hérodote, on a fait un second frère d'Eschyle.

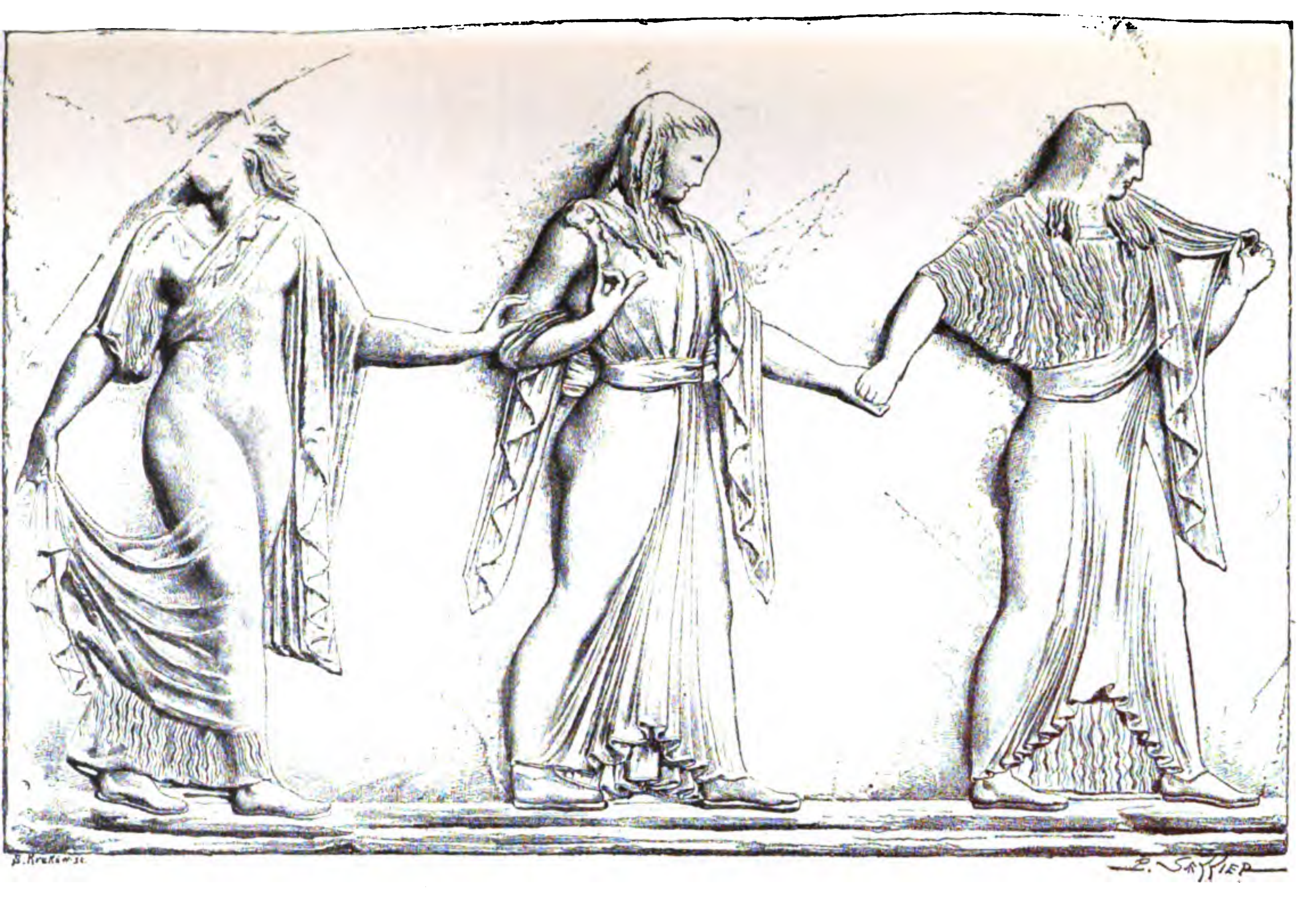
fit prévaloir l'avis contraire, dans l'idée que la Grèce, loin de retenir chez elle les barbares et de les pousser au désespoir, devait plutôt leur ouvrir toutes les issues, Thémistocle se rendit; mais, en secret, il dépêcha un nouveau messager à Xerxès, soit pour s'attribuer le mérite



Tour grecque, à Andros [1].

de cette décision, soit pour hâter encore la fuite du roi. Xerxès mit pourtant quarante-cinq jours à traverser la Macédoine et la Thrace, laissant derrière lui une longue traînée de morts, tombés sous les flèches des habitants ou tués par la faim, la soif et les maladies. Une

[1] D'après Fiedler, *Reise durch Griechenland*. II, Taf. 4, p. 256, fig. 1. — Cette tour, qui servait sans doute à défendre les mines de fer d'Andros, est située près du village d'Haghos Pétros, à une demi-heure du port. Voy. L. Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres*, II, p. 12.



APHRODITE, HÉBÉ ET LA DÉESSE DE LA PERSUASION (Πειθώ). (Voy. p.e 73.)

tempête avait brisé les ponts, mais sa flotte l'attendait : elle le transporta à Abydos, et, pendant que le roi se dirigeait sur Sardes, elle gagna Cymé et Samos pour comprimer les idées de révolte qui fermentaient dans les cités de l'Ionie.

Les Grecs, de leur côté, levaient des contributions dans les Cyclades, pour les punir d'avoir trahi la cause commune. Ils assiégèrent Andros. « Je viens à vous, disait Thémistocle aux habitants, avec deux divinités puissantes, la Persuasion[1] et la Nécessité. — Nous en avons deux autres, répondirent-ils, qui ne quittent jamais notre île, la Pauvreté et l'Impuissance. » Ils résistèrent si bien qu'il fallut les laisser. D'autres îles se rachetèrent par quelque argent donné en secret à Thémistocle. De retour à Salamine, on partagea le butin, et, des prémices réservées pour Apollon, on fit une statue colossale qui fut envoyée à Delphes. A l'isthme on décerna le prix de la valeur. Chacun des chefs se donna le premier, mais la plupart accordèrent le second à Thémistocle. Sparte, où il alla quelque temps après, montra bien l'opinion de toute la Grèce, par les honneurs inaccoutumés qu'elle lui rendit. Elle lui décerna une couronne d'olivier, lui offrit le plus beau char qui se trouvât dans la ville, et le fit escorter à son retour jusqu'aux frontières de Tégée par trois cents jeunes gens des premières familles.


Thémistocle[2].



Thémistocle portant la couronne[3].

[1] La déesse de la Persuasion paraît sur un bas-relief, de style archaïque, qui dans l'antiquité décorait une fontaine de Corinthe. Il était naguère conservé en Angleterre dans la collection de lord Guilford. — Le bas-relief représente les noces d'Héraklès et d'Hébé. Sur le fragment que nous publions, p. 71, d'après le *Journal of Hellenic Studies*, IV (1885), pl. 56, et Gerhard, *Antike Bildwerke*, Taf. 14-16, on voit Hébé guidée par Aphrodite et doucement poussée par la déesse de la Persuasion. Pour l'ensemble du bas-relief, voy. encore Overbeck, *Geschichte der griechischen Plastik*, I, p. 142, fig. 22.

[2] Thémistocle debout sur sa galère, portant la couronne que lui ont décernée les Grecs, et le trophée qu'il va consacrer dans le temple d'Artémis à Salamine. Légende : ΑΘΗΝΑΙΩΝ. [Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes (Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 305-306).]

[3] Thémistocle(?) debout sur sa galère et revenant triomphant de Salamine; il tient la couronne que lui a décernée le suffrage de tous les Grecs et porte le trophée qu'il va consacrer dans le temple d'Artémis à Salamine. La chouette et le serpent de l'Erechthéion sont sur l'avant de la galère. En légende, ΑΘΗ. [Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes (Beulé, *Monnaie d'Athènes*, p. 305-306).]

IV. — PLATÉE ET MYCALE.

La Grèce célébrait son triomphe, et la moitié du territoire était encore occupée par l'ennemi; mais un légitime espoir remplissait tous les cœurs. Tandis que Xerxès était en Thessalie, les Lacédémoniens reçurent un oracle de Delphes qui leur prescrivait de demander à Xerxès satisfaction pour la mort de Léonidas, et d'accepter tout ce qu'il leur donnerait en compensation. Les Spartiates firent partir un héraut, qui, conduit en présence de Xerxès, lui parla en ces termes : « Roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Héraclides de Sparte demandent satisfaction de la mort de leur roi, tombé sous vos coups, lorsqu'il combattait pour la défense de la Grèce. » Le roi, étonné de ce discours, fut quelque temps sans répondre. Enfin, comme dans ce moment Mardonius se trouvait à ses côtés, il le montra de la main au héraut, et lui dit : « Mardonius, que voilà, donnera aux Lacédémoniens ce qu'ils demandent. » Le héraut accepta la satisfaction offerte, et s'éloigna. C'était bien en effet Mardonius qui était la victime réservée pour le sacrifice expiatoire.

« Débarrassé plutôt qu'affaibli par le départ du roi et de la foule tumultueuse qui le suivait, Mardonius hiverna dans la Thessalie; au printemps, il envoya aux Athéniens Alexandre de Macédoine pour leur proposer la paix. Admirant, disait-il, leur valeur, le grand roi désirait les avoir pour alliés; il leur rendrait leur territoire, relèverait leurs temples et leur donnerait en plus telles autres terres qu'ils désireraient. Sparte, effrayée de ces offres, envoya aussitôt, pour les combattre, des députés, qui parlèrent longtemps. Athènes fit une brève et mâle réponse : « Tant que le soleil suivra dans les cieux sa course accoutumée, les Athéniens ne contracteront pas d'alliance avec Xerxès; ils combattront contre lui, se confiant dans les dieux protecteurs et dans ces héros de la Grèce, dont le roi a sans respect livré aux flammes les images et les temples. »

Un décret ordonna aux prêtres de dévouer aux dieux infernaux quiconque entretiendrait des intelligences avec l'ennemi. Il est triste d'avoir à ajouter qu'un parti, celui des grands, qui avait déjà commencé la longue série de ses trahisons envers la liberté, trouvait insensé ce généreux dévouement. Un d'eux va proposer de se soumettre; d'autres, à Platée même, méditeront une défection.

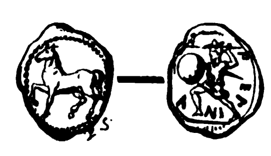
Sparte avait offert de nourrir pendant toute la campagne les familles des Athéniens : ils refusèrent, et demandèrent seulement que l'armée du Péloponnèse se tînt prête d'assez bonne heure pour que l'Attique ne fût pas une troisième fois sacrifiée.

Elle le fut. Les Lacédémoniens, contents d'avoir rompu cette négociation, retournèrent dans leur presqu'île et ne s'occupèrent que d'achever la muraille qui en barrait l'entrée : « L'isthme étant fermé, dit Hérodote, ils crurent n'avoir plus besoin des Athéniens. » Mardonius put donc traverser la Béotie sans obstacle et rentrer dans Athènes. Le peuple s'était encore réfugié à Salamine ; Mardonius lui envoya les mêmes offres. Un sénateur qui osa proposer d'en délibérer fut lapidé, et les Athéniens firent subir le même sort à sa femme et à ses enfants. Pour immortaliser l'infamie comme ils immortalisaient la gloire, une colonne de bronze fut plus tard élevée dans la citadelle, qui contint le récit de la trahison et du châtiment. Il y avait presque autant de colère contre Sparte. Des députés allèrent lui reprocher son lâche abandon. Les Spartiates, alors occupés à célébrer la fête des Hyacinthies, ne s'émurent pas de ces plaintes, et les ambassadeurs étaient à la veille de leur départ qu'aucun soldat n'était encore sorti de la ville. Mais un Tégéate remontra aux éphores que si Athènes traitait avec les Perses, il y aurait mille portes ouvertes à l'ennemi pour entrer dans le Péloponnèse. Cette considération les convainquit enfin de la nécessité de tenir parole ; ils firent partir la nuit même cinq mille hoplites, suivis chacun de sept hilotes armés et quand, au matin, les députés athéniens vinrent dire aux magistrats que l'indigne inaction de Sparte était une rupture avec Athènes, les éphores jurèrent que l'armée était en marche.

Averti de ce mouvement par les Argiens, Mardonius quitta l'Attique, où il avait tout saccagé, et chercha dans les plaines de la Béotie un terrain plus favorable à sa cavalerie : il s'établit en un camp retranché sur la rive gauche de l'Asopos. L'armée lacédémonienne, sous les ordres de Pausanias, traversa l'isthme, en recueillant sur son passage les Grecs restés fidèles à la patrie. A Éleusis, ils trouvèrent les Athéniens descendus de la flotte, et se dirigèrent vers le bassin de l'Asopos : l'armée libératrice compta alors cent dix mille combattants[1]. La Grèce

[1] Les forces grecques étaient, d'après Hérodote (IX, 28), de 38 700 hoplites ou soldats pesamment armés, savoir : 10 000 Lacédémoniens, dont 5000 Spartiates ; 8000 hommes d'Athènes, 5000 de Corinthe, 800 de Leucade et d'Anactorion, 500 d'Ambracie, 300 de Potidée, 3000 de Mégare, 3000 de Sicyone, 1500 de Tégée, 600 d'Orchomène, 800 d'Épidaure, 1000 de Trézène,

n'en reverra plus de pareille. Elle campa sur des collines près d'Érythrées en face de l'ennemi, fort de trois cent mille hommes et peut-être de cinquante mille Grecs auxiliaires. Plusieurs jours se passèrent en escarmouches ; Mardonius, pour tirer les Grecs de la forte position où ils s'obstinaient à rester, les fit attaquer par sa cavalerie, que commandait Macistios, homme de grand renom parmi les Perses. Les Mégariens eurent à supporter seuls le choc. Après une brave résistance, ils firent demander du secours à Pausanias. Le danger était tel, que tous hésitaient. Un Athénien, Olympiodore, s'offrit à couvrir avec trois cents hommes la retraite des Mégariens. Une charge vigoureuse ébranla l'ennemi, dont le chef tomba. Le cheval de Macistios, frappé d'une flèche, s'abattit sous son maître qui, couvert d'une cuirasse d'or, était invulnérable comme le seront les cataphractaires des Arsacides : un Athénien ne réussit à le tuer qu'en le frappant dans l'œil. Un combat acharné se livra sur son corps, qui resta aux Grecs. « Pendant que l'armée perse marquait sa douleur par des cris lugubres dont retentissait toute la Béotie, un char promenait à travers les lignes des Grecs le corps de Macistios, et

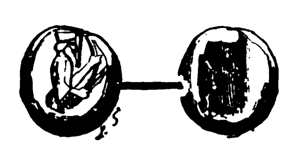


Guerrier combattant[1].





Cavalier combattant un fantassin[2].



Archer, sur un sicle perse[3].

400 de Mycènes et de Tyrinthe, 200 Lépréates, 1000 de Phlionte, 300 d'Hermione, 600 d'Érétrie et de Styrée, 400 de Chalcis, 200 de Céphallénie, 500 d'Égine, 600 de Platées. Il y avait 69500 hommes d'infanterie légère, dont 35000 hilotes, 7 pour chaque Spartiate. Pour chaque hoplite des autres peuples, il n'y avait qu'un seul soldat armé à la légère. Quelques troupes étaient venues de Mélos, Céos, Ténos, Naxos et Cythnos, et 1800 hommes de Thespies. Les Éléens et les Mantinéens arrivèrent après la bataille. Ces derniers poursuivirent jusqu'en Thessalie le corps d'Artabaze, et au retour exilèrent les généraux dont les lenteurs leur avaient ôté l'honneur de combattre.

[1] Cheval en liberté, à gauche. ℟. ΓΕΛΙΝΑ. Guerrier combattant à pied ; il tient son bouclier à son bras gauche, et lance son javelot de la main droite. [Argent. Musée de Berlin (Friedlænder et A. von Sallet, *Das königliche Munzcabinet*, n. 71).]

[2] Monnaie de Patræos, roi de Péonie (340-315 environ). Tête laurée de Patræos, à droite. ℟. ΠΑΤΡΑΟΥ. Cavalier perçant de sa lance un fantassin renversé sous son cheval et qui se défend en lançant un javelot à son adversaire. (Tétradrachme.)

[3] Buste d'un archer perse, coiffé de la tiare dentelée, tenant d'une main son arc et de l'autre une poignée de flèches. ℟. Carré creux. (Argent.)

chacun quittait son rang pour voir celui qui était après Mardonius le plus estimé des Perses et du roi. »

Cependant, dans la position que les Grecs occupaient, ils étaient exposés à manquer d'eau. Pausanias descendit dans la plaine de Platée, que de nombreux ruisseaux arrosent, et campa avec ses Lacédémoniens près de la fontaine de Gargaphie. Quand on distribua les



Guerriers grecs luttant contre les Amazones [1].

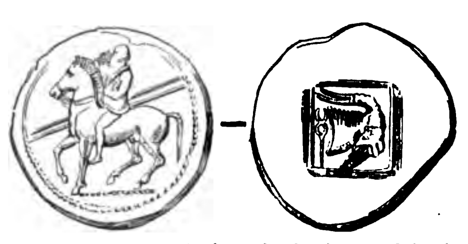
autres postes, une dispute violente s'éleva entre les Athéniens et les Tégéates. Ceux-ci prétendaient au commandement de l'aile gauche, que les Athéniens réclamaient. Des deux côtés on rappela les exploits des aïeux : Tégée ceux du héros Échémos, Athènes sa victoire sur les Amazones. Aristide trouva de meilleures paroles. « Nous sommes ici non pour disputer un poste, mais pour combattre. Que les Lacédé-

[1] Peinture sur un vase de la collection Sabouroff, au musée de Berlin (d'après A. Furtwängler, *Collection Sabouroff*, 13ᵉ livraison). — Deux Amazones, dont l'une est montée sur un cheval blanc, combattent contre deux Grecs; un de ceux-ci est entièrement nu. Dans le haut, à gauche, un guerrier sonne de la trompette. L'artiste n'a rajouté cette figure et celle de l'Amazone à pied que pour combler les vides : encore n'a-t-il cherché ni à les terminer ni à les cacher derrière quelque accident de terrain.

moniens décident : en quelque lieu que nous soyons placés, notre courage en fera un poste d'honneur. » Les Spartiates se prononcèrent tout d'une voix pour Athènes.

Les Perses avaient fait aussi un mouvement, et les deux armées n'étaient séparées que par le lit de l'Asopos. Aucune n'osait le franchir, parce que les présages menaçaient d'une défaite celle qui engagerait le combat. Les Grecs avaient intérêt à cette sorte de trêve, car ils recevaient continuellement des secours et des vivres, tandis qu'il devenait difficile à Mardonius de nourrir son immense armée. Mais il espérait mettre ce temps à profit pour acheter quelques chefs alliés et dissoudre la ligue. Au bout de dix jours, il perdit patience; malgré les avis et les craintes de ceux qui l'entouraient, il annonça l'attaque pour le lendemain. « Au-dessus des oracles était, disait-il, cette vieille loi du pays qui ordonnait de conduire sans retard les Perses au combat. »

Durant la nuit, un cavalier se présenta au camp des Grecs, en demandant à parler aux généraux : « Soyez sur vos gardes, leur dit-il; Mardonius, malgré les présages, vous attaquera à la pointe du jour. Recevez en bonne part l'avis que je vous donne. Forcé de suivre malgré moi l'armée des Perses, je vous apporte une preuve évidente de mon dévouement à la Grèce; j'espère que vous ne me trahirez pas et que vous me saurez gré de m'être exposé, pour vous avertir, aux plus grands dangers. Je suis Alexandre, roi de Macédoine. » Ces mots dits, il tourna bride en toute hâte.



Monnaie attribuée à Alexandre Ier de Macédoine[1].

Sur cet avis, Pausanias changea son ordre de bataille. Aux Perses il opposa les Athéniens, qui connaissaient leur manière de combattre, et il plaça les Spartiates en face des Grecs auxiliaires. L'ennemi fit un changement semblable, de sorte que les deux armées se trouvèrent dans leur ancienne position. Ces mouvements parurent à Mardonius un aveu de crainte; il envoya à Pausanias un défi insultant, et offrit de tout terminer par un combat singulier entre un nombre égal de Perses et de Spartiates. Le roi ne répondit pas. Deux circonstances

[1] Guerrier à cheval, à gauche, armé de deux lances. ℞. Dans un carré creux, tête de bouc à droite; derrière un caducée. (Argent. Musée britannique.) L'attribution de cette monnaie à Alexandre Ier est conjecturale.

ARCHERS ROYAUX [illegible]

[illegible]

[illegible] provenant [illegible]

[illegible] Mais [illegible]

[illegible] attaque [illegible]

[illegible] Perses [illegible]

[illegible] Aux Perses [illegible] les Athéniens, qui connaissaient leur manière de combattre, et il plaça les Spartiates [illegible] un changement semblable [illegible] se trouvèrent dans leur [illegible] parurent à Mardonius un aveu [illegible] un défi insultant, et offrit de [illegible] entre un nombre égal de [illegible] ne dit pas. Leurs circonstances [illegible]

[illegible] de Sparte [illegible]

[illegible] à cheval, à gauche, [illegible] Conjecture [illegible]



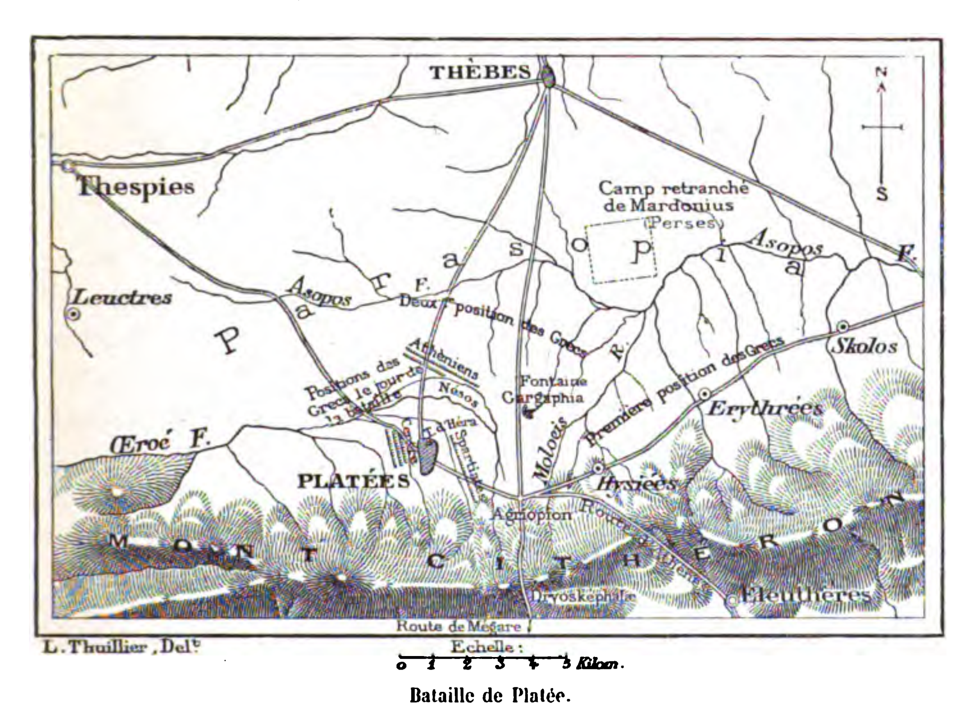
Dambourgez chromolith. Imp. Fraillery

ARCHERS ROYAUX DE DARIUS

(MUSÉE DU LOUVRE)

Briques émaillées provenant des fouilles exécutées à Suze, par M. Dieulafoy

forcèrent encore les alliés à changer leur ordre de bataille: la cavalerie persique parvint à détruire la fontaine de Gargaphie d'où les Grecs tiraient toute leur eau, car les archers ennemis les empêchaient d'approcher de l'Asopos, et les coureurs thébains inquiétaient les convois de vivres qui arrivaient par les défilés du Cithéron. Il fut résolu que l'on décamperait à la nuit pour se rapprocher de Platée et des montagnes par où l'on communiquait avec le Péloponnèse. Le moment venu, une grande partie des troupes se mirent en marche;



Bataille de Platée.

mais, au lieu de s'arrêter aux points fixés, elles allèrent jusqu'à un temple de Junon qui tenait à la ville même de Platée. Les Lacédémoniens et les Athéniens ne partirent qu'à la fin de la nuit : Pausanias n'avait pu décider à la retraite un brave officier lacédémonien qui regardait comme une honte de reculer. Il résulta de ce retard que les deux corps n'étaient pas encore bien éloignés lorsque les Perses s'aperçurent, au lever du soleil, que l'ennemi était en retraite.

Mardonius, tout joyeux, traversa l'Asopos et lança ses barbares en désordre à la suite des Lacédémoniens, qui filaient par le pied de la montagne. Les Athéniens avaient pris tout droit par la plaine et ils atteignaient déjà les collines qui descendent de Platée, lorsqu'ils furent avertis par un pressant message de Pausanias de l'attaque des

Perses. Ils se portèrent à son secours; mais les Grecs, alliés de Mardonius, les chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils n'eurent plus à songer qu'à se défendre eux-mêmes. Les Lacédémoniens et les Tégéates, restés seuls avec leurs troupes légères, formaient une armée de 53 000 hommes très capable de se défendre. Mais, d'abord, on consulta les dieux par des sacrifices, et les premières victimes n'ayant pas donné d'heureux présages, on différa l'attaque. Cette inaction fut fatale aux Lacédémoniens, qui eurent beaucoup de soldats tués ou blessés; car les Perses, après avoir planté en terre leurs gerrhes ou boucliers, lançaient les traits à l'abri de ce rempart, et sans aucun risque en accablaient les Lacédémoniens. Pausanias, désespéré de ne pouvoir obtenir de réponses favorables des victimes, tourna ses regards vers le temple de Junon et supplia la déesse de ne point permettre que les espérances de la Grèce fussent trompées.



Guerrier tégéate [1].

« Il parlait encore, quand les Tégéates, impatients, se levèrent et

[1] Stèle funéraire en marbre découverte sur l'emplacement de l'ancienne Décélie (d'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, IV (1880), pl. 7. E. Pottier). — L'inscription nous donne le nom et la patrie du personnage représenté sur la stèle, Lisas de Tégée. Le bas-relief nous apprend qu'il était archer : peut-être l'arc n'a-t-il jamais été appliqué, ni même indiqué sur le relief, mais l'attitude du combattant, le corps penché en avant, l'expression attentive de la physionomie, le bras droit, que la tunique laisse entièrement à découvert, replié en arrière, et l'index allongé, tout prouve que l'artiste a représenté le moment où Lisas vient de lancer une flèche et la suit du regard. Le bouclier ne pouvait gêner le maniement de l'arc : car il est passé au bras gauche et laisse la main libre.



JUNON LUDOVISI.

Buste colossal en marbre, conservé à Rome dans la villa Ludovisi ; d'après une photographie. — C'est une des images les plus justement célèbres de la déesse aux grands yeux (βοῶπις), épouse de Zeus et reine de l'Olympe. L'œuvre est postérieure de plus d'un siècle à la statue que l'Argien Polyclète avait exécutée pour l'Héræon d'Argos, et qui avait fixé le type de la déesse.

marchèrent à l'ennemi. Un instant après, les Spartiates obtenaient enfin l'assentiment du ciel et se mettaient en mouvement. Les arcs des Perses étaient une faible défense contre la phalange lacédémonienne. D'abord la lutte s'engagea en avant des gerrhes, et, lorsque ce rempart fut forcé, un second combat plus acharné eut lieu près du temple de Déméter; il dura longtemps, et l'on se battit presque corps à corps, les barbares saisissant les piques des Grecs et les brisant avec leurs mains. Ils se montraient aussi braves que leurs adversaires, mais sans adresse, mal armés et combattant presque nus contre des hommes couverts d'une armure complète. Ils ne mettaient point d'ensemble dans leurs attaques, et venaient tantôt isolément, tantôt par troupes de dix, plus ou moins, et toujours en désordre, se ruer sur les Spartiates, qui les taillaient facilement en pièces.

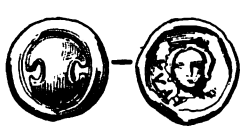
« Le point où les Grecs se virent serrés le plus près fut celui où se trouvait Mardonius, monté sur un cheval blanc, et entouré d'un corps de mille hommes choisis parmi les plus braves des Perses. Tant qu'il fut vivant, ses troupes soutinrent les efforts des Lacédémoniens; mais, quand il tomba et que ce corps d'élite eut été détruit, le reste des troupes tourna le dos. »

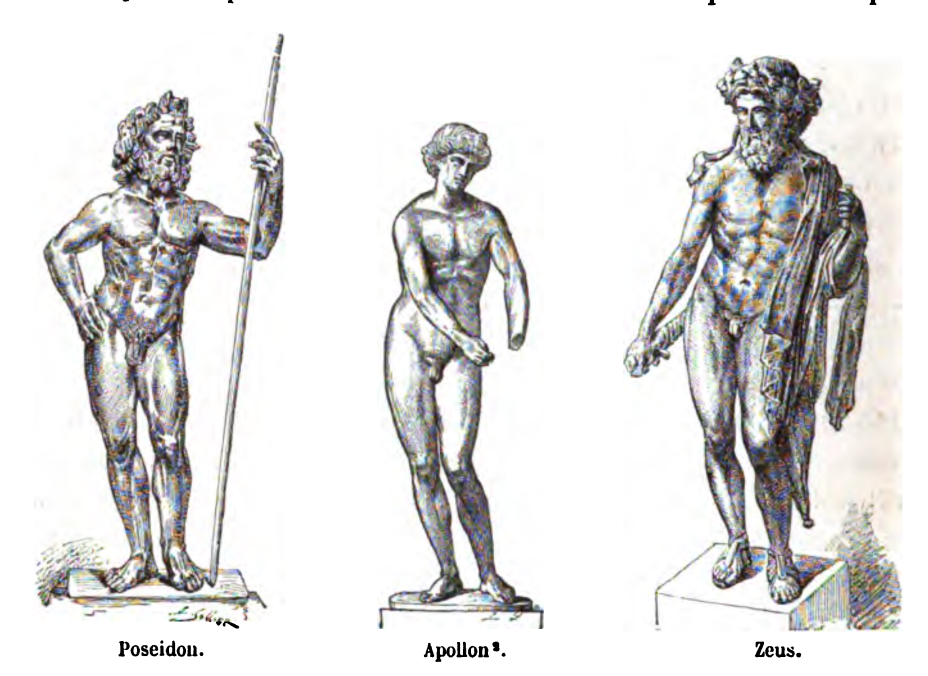
Les fuyards s'étaient retirés dans le camp que Mardonius avait fait construire; les Lacédémoniens les poursuivirent jusque-là, mais lorsqu'il fallut forcer le retranchement, leur inexpérience se montra : constamment repoussés, ils furent obligés d'attendre les Athéniens, qui avaient eu à supporter le choc des Grecs auxiliaires. De ce côté, les Thébains seuls se battirent vaillamment. Quand ils eurent été mis en fuite, les Athéniens accoururent et, après un rude combat, jetèrent bas une partie du mur. Les Grecs se précipitèrent en foule dans cet étroit espace, où ils firent un grand carnage. A en croire Hérodote, des 300 000 hommes qu'avait conservés Mardonius, à peine 3000 auraient survécu, si l'on excepte les 40 000 qu'Artabaze n'engagea pas, et qu'à la vue du désastre il emmena précipitamment vers la Thrace, en répandant sur sa route le bruit que Mardonius était victorieux. Les Lacédémoniens n'avaient perdu que 91 soldats, les Tégéates 16 et les Athéniens 52. Les autres Grecs n'avaient pas combattu, à l'exception des Mégariens, qui, surpris en plaine par la cavalerie thébaine, avaient été rompus et perdirent 600 hommes[1].

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputaient vivement le prix

[1] Ces chiffres d'Hérodote sont bien faibles. Plutarque parle de 1360 morts; mais Diodore va trop loin en disant 10 000.

de la valeur; un Mégarien leur proposa d'y renoncer, et tous les suffrages se réunirent en faveur des Platéens, qui, suivant l'usage, avaient combattu avec les Athéniens. Aristide fit passer ce décret : « Les peuples alliés formeront contre la Perse une ligue défensive qui armera 10 000 hoplites, 1000 cavaliers et 100 trirèmes. Tous les ans ils enverront des députés à Platée pour y célébrer, par de solennels sacrifices, la mémoire de ceux qui ont perdu la vie dans le combat. De cinq ans en cinq ans


Monnaie de Platée[1].


Poseidon. Apollon[2]. Zeus.

on y donnera des jeux, qu'on appellera les fêtes de la liberté, et les Platéens, chargés de faire des sacrifices et des vœux pour le salut de la Grèce, seront regardés comme une nation inviolable et sacrée. « Un autel fut dressé sur la place publique de la ville à Jupiter libérateur;

[1] Bouclier béotien. ℟. ΠΛΑ. Tête de Héra de face, couronnée d'une haute stéphané. (Argent. Musée Britannique.)

[2] Statuettes de bronze du Cabinet de France (*Catalogue*, n° 2922), du musée de Naples et du musée Britannique; (d'après l'original, d'après Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II. Taf. 2, n° 1, et une photographie). — Zeus, lauré, tient de la main droite le foudre et de la gauche s'appuyait sur son sceptre. Les pieds sont chaussés de sandales, les yeux incrustés d'argent. La statuette a été découverte avec dix-sept autres dans un coffre de bois de chêne, en France, à Châlon-sur-Saône. — Poseidon entièrement nu s'appuyait sur son trident : le bâton (κοντός) est une restauration moderne. (Bronze d'Herculanum.) — L'Apollon du musée Britannique, également nu, a été découvert à Paramythia, en Épire.

pour y offrir le premier sacrifice, le Platéen Euchidas courut du camp à Delphes prendre le feu du sanctuaire national, le seul temple de la Grèce centrale que la présence des barbares n'eût pas souillé. La distance était de plus de 96 kilomètres, le même jour il le rapporta; mais, comme on le dit du soldat de Marathon, il tomba mort en remettant aux prêtres le feu sacré[1].

D'immenses richesses couvraient le champ de bataille. On fit d'abord



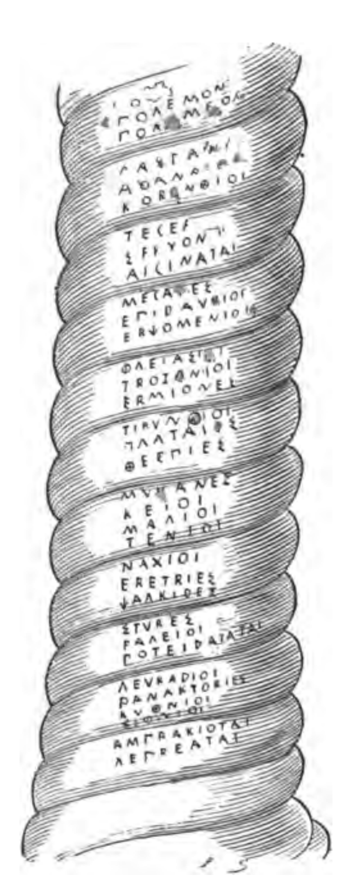
Sarcophages à Platée[2].

la part des dieux. Apollon Delphien, Zeus d'Olympie et Neptune Isthmique reçurent chacun un dixième des dépouilles; Pausanias en eut un autre; on partagea le reste entre les vainqueurs. Des monuments funèbres furent élevés aux Spartiates, aux hilotes, aux Tégéates, aux Athéniens et aux Mégariens morts dans le combat, et les Platéens furent institués gardiens de ces tombeaux. Ceux des Grecs qui n'avaient pas pris part à la lutte cherchèrent dans la suite à tromper la postérité : ils construisirent auprès de ces tombeaux véritables des cénotaphes, comme s'ils avaient eu des guerriers tués à ce grand jour

[1] La Pythie ordonna d'éteindre tous les feux souillés par les barbares et de les rallumer avec la flamme prise au foyer de Delphes. (Plutarque, *Arist.*, 19.)

[2] D'après le *Tour du Monde*, XXXII, p. 48. — Ces sarcophages sont certainement bien postérieurs au cinquième siècle.

de la commune délivrance. Mais, sur le trépied d'or déposé par les vainqueurs dans le trésor de Delphes, on grava les noms des peuples qui, depuis le commencement de la lutte, avaient pris part à la guerre de l'indépendance. Le roi de Lacédémone y avait d'abord fait écrire : « Le chef des Grecs, Pausanias, après avoir détruit l'armée des Mèdes, a consacré cette offrande à Apollon »; orgueil qui annonce le faible et vaniteux personnage que nous allons bientôt retrouver. Les Platéens intentèrent, par-devant les Amphictyons, un procès aux Spartiates pour cette confiscation, par un d'entre eux, de la gloire commune; le conseil condamna Lacédémone, et le distique qu'avait rédigé Simonide fut remplacé par la liste d'honneur des trente et une cités qui avaient combattu[1].



Inscription du trépied de Platée[2].

A Platée, les Thébains avaient donné une vigoureuse assistance à Mardonius. Le onzième jour après la victoire, l'armée grecque parut devant leurs murs, et les contraignit de livrer les auteurs de la défection, que Pausanias fit mettre à mort dans Corinthe (479).

Pendant que les Grecs frappaient ce grand coup, leur armée de mer, commandée par le Spartiate Léotychidas, s'illustrait par une éclatante victoire qu'on a placée au même jour que la bataille de Platée. La flotte stationnait à Délos, n'osant s'aventurer plus loin, malgré les prières des bannis ioniens, qui la pressaient d'arriver sur les côtes

[1] Thucydide, I, 132; III, 57; Pseudo-Démosthène, *Contre Næera*, 97. Les Phocidiens, durant la guerre Sacrée, enlevèrent l'or du trépied. Les trois serpents de bronze qui lui servaient de support ont été retrouvés, en 1856, à Constantinople, où Constantin l'avait transporté. On y lit encore les 31 noms dont nous venons de parler (voyez, ci-dessus, notre gravure).

[2] D'après les *Jahrbüch. des kaiserlich. deutschen archäologischen Institutes*, I (1886), p. 176 et suiv. (E. Fabricius.) Les trois premières lignes de l'inscription ont été longtemps lues : Ἀπόλλωνι θεῷ στάσαντ' ἀνάθημ' ἀπὸ Μήδων (Rœhl, *Inscript. gr. antiquiss.*, n° 70). M. Fabricius lit et complète : το[ίδε τὸν] πόλεμον [ἐ]πολ[έ]μεον. Suivent 31 noms, que nous connaissions déjà par Hérodote (IX, 81). Λακεδαιμόνιοι. Ἀθαναῖοι. Κορίνθιοι. Τεγεᾶται. Σικυώνιοι (Fabricius, et non Σεκυώνιοι). Αἰγινᾶται. Μεγαρῆς. Ἐπιδαύριοι. Ἐρχομένιοι. Φλειάσιοι. Τροζάνιοι. Ἑρμιονῆς. Τιρύνθιοι. Πλαταιῆς. Θεσπιῆς. Μυκανῆς. Κεῖοι. Μάλιοι. Τήνιοι. Νάξιοι. Ἐρετριῆς. Χαλκιδῆς. Στυρῆς. Ϝαλεῖοι. Ποτειδαιᾶται. Λευκάδιοι. Ϝανακτοριῆς. Κύθνιοι. Σίφνιοι. Ἀμπρακιῶται. Λεπρεᾶται.

d'Asie. Des envoyés de Samos furent plus heureux. Léotychidas fit route pour cette île, et, voyant les Perses fuir à son approche, il les suivit jusqu'à Mycale. Ceux qui montaient la flotte perse descendirent à terre pour se mettre sous la protection d'une armée de 60 000 hommes que Xerxès, encore à Sardes, tenait dans l'Ionie. Les Grecs débarquèrent à leur tour et virent avec étonnement une grande confusion chez les Perses qui, par crainte d'une trahison, désarmaient les Samiens et éloignaient les Milésiens du camp, sous prétexte de leur faire garder les passages des montagnes. Au moment du combat, le bruit se répandit que Mardonius venait d'être vaincu en Béotie. Cette nouvelle accrut l'audace et la confiance des Grecs; le camp fut forcé, les généraux perses périrent, et avec eux presque tous leurs soldats. C'était la dernière armée de Xerxès. Les Athéniens, que commandait Xanthippe, père de Périclès, eurent la principale gloire de cette journée; car ils vainquirent presque seuls, les Lacédémoniens s'étant égarés en voulant tourner l'ennemi.



Restauration du trépied de Platée[1].

Ainsi, non seulement les Grecs avaient repoussé la guerre de leurs foyers, mais ils la portaient déjà chez leur ennemi. Cette dernière victoire équivalait à la conquête de la mer Égée. En moins d'un an, ils avaient battu les Perses à Salamine, à Platée, à Mycale, et, d'attaqués qu'ils avaient été, étaient devenus agresseurs et conquérants. Qui eût cru, quelques mois auparavant, que la grandeur de l'Asie trouverait en Grèce son tombeau? Toutes les multitudes de l'Orient ne purent pré-

[1] D'après E. Fabricius, *Jahrb. d. k. d. arch. Inst.*, I (1886), p. 184 et suiv. — Outre la colonne formée par les corps des trois serpents, il ne reste du monument qu'une moitié supérieure de l'une des têtes des serpents. (S. Reinach, *Catalogue du musée impérial d'antiquités de Constantinople*, n° 603). L'inscription gravée sur la base :

Ἑλλάδος εὐρυχόρου σωτῆρες τόνδ' ἀνέθηκαν
δουλοσύνης στυγερᾶς ῥυσάμενο: πόλιας,

nous est donnée parDiodore. XI, 33, 2.

valoir contre cette petite nation qui avait en elle le double génie de la civilisation et de la liberté. C'était aussi un monde jeune qui l'emportait sur un monde vieillissant et épuisé. Les Grecs le sentaient eux-mêmes. La divinité qu'ils invoquèrent à Mycale, leur cri de ralliement, fut Hébé, la Jeunesse. Au temps de la bataille de Salamine, les Grecs Siciliens avaient été victorieux comme ceux de la mère-patrie : Gélon de Syracuse avait taillé en pièces, près d'Himère, 300 000



Milet et le mont Mycale[1].

Carthaginois. L'heure du triomphe de la race hellénique avait sonné partout.

Aussi quelle longue et légitime ivresse! Cette grande épopée des guerres Médiques eut son inimitable historien dans Hérodote, et son poète dans Eschyle : Hérodote, qui lut des fragments de son histoire aux grands jeux de la Grèce ravie et enthousiasmée; Eschyle, le soldat de Marathon et de Salamine, dont les vers brûlant soulevaient, au théâtre d'Athènes, de frénétiques applaudissements. Quels transports ne devait pas exciter chez ces âmes ardentes la vue d'Atossa, cette reine superbe qui demandait à Darius de lui

[1] D'après une photographie. — A droite, on voit les maisons du village de Palatia, situé sur l'emplacement de Milet, dans la vallée du Méandre. A l'horizon, le mont Mycale.

donner, pour la servir, des femmes de Sparte, d'Argos et d'Athènes, et qui, maintenant que son fils Xerxès est allé chercher ces esclaves, sans nouvelles de lui et pleine d'inquiétude, raconte au chœur des vieillards qu'elle a vu un épervier terrible fondre sur l'aigle de la Perse et le déchirer. Le chœur, qui déjà connaît le désastre, lui répond que le rêve s'est réalisé. Elle veut tout savoir et interroge.

« Atossa. Amis, où dit-on qu'est située cette ville d'Athènes?

« Le chœur. Bien loin vers le couchant, aux lieux où disparaît le soleil, notre puissant maître.

« Atossa. Et c'est la ville que mon fils a voulu conquérir?

« Le chœur. Oui, car, après elle, toute la Grèce serait sujette du grand roi.

« Atossa. Ont-ils donc chez eux d'innombrables guerriers?

« Le chœur. Assez nombreux pour avoir fait déjà bien du mal aux Perses.



Hébé [1].

« Atossa. Et possèdent-ils d'abondantes richesses?

« Le chœur. Ils ont une source d'argent, trésor que leur fournit la terre.

« Atossa. Quelles armes brillent dans leurs mains? Est-ce l'arc et les flèches?

« Le chœur. Non, ils combattent de près avec la lance, et se couvrent du bouclier.

[1] Tête en marbre, d'une collection particulière (d'après R. Kékulé, *Hebe*, 1867, Taf. 1). — Hébé était fille de Zeus et d'Héra; il faut rapprocher de ce marbre la tête d'Héra dite Junon Ludovisi; voy. ci-dessus, p. 81.

« Atossa. Quel monarque les conduit et gouverne leur armée?

« Le chœur. Nul homme ne les a pour esclaves ni pour sujets.

« Atossa. Comment donc résisteraient-ils à l'attaque de nos guerriers?

« Le chœur. Comme ils ont fait jadis pour cette immense, cette belle armée de Darius : ils l'ont détruite.

« Atossa. Quelles terribles choses tu dis là pour les mères de ceux qui sont partis ! »

Et plus loin l'ombre de Darius paraît, et les vieillards lui demandent comment ils devront se conduire désormais pour le bonheur du peuple des Perses.

Monnaie d'un satrape incertain[1].

« Gardez-vous, leur répond Darius, d'attaquer jamais le pays des Grecs, votre armée fût-elle encore plus nombreuse que celle de Xerxès, car la terre elle-même combat pour eux.... Elle tue par la faim nos armées trop nombreuses. » Ailleurs, c'est l'Asie abattue « qui tombe lourdement sur le genou », et le chœur qui s'écrie : « O Jupiter! tu viens donc de la détruire cette armée des Perses, superbe, innombrable: tu as plongé dans les ténèbres du deuil les villes de Suse et d'Ecbatane. Que de femmes déchirent leurs voiles et arrosent leur sein de larmes amères!.... L'Asie entière gémit dépeuplée! Xerxès a tout emmené. Hélas! Xerxès a tout perdu, hélas! Xerxès, sur de frêles navires, a tout livré, l'imprudent, à la merci des flots. » Et plus loin : « Chez les nations de l'Asie, plus d'obéissance, plus de tributs, plus de fronts prosternés dans la poussière, devant la majesté souveraine. La langue des hommes est libre comme leur pensée. » Ces mots du poète disaient aux spectateurs que deux choses, qu'ils aimaient autant que leur délivrance, avaient été gagnées par leur victoire : la forme républicaine l'avait emporté sur la royauté orientale, et la liberté de l'esprit sur son asservissement.

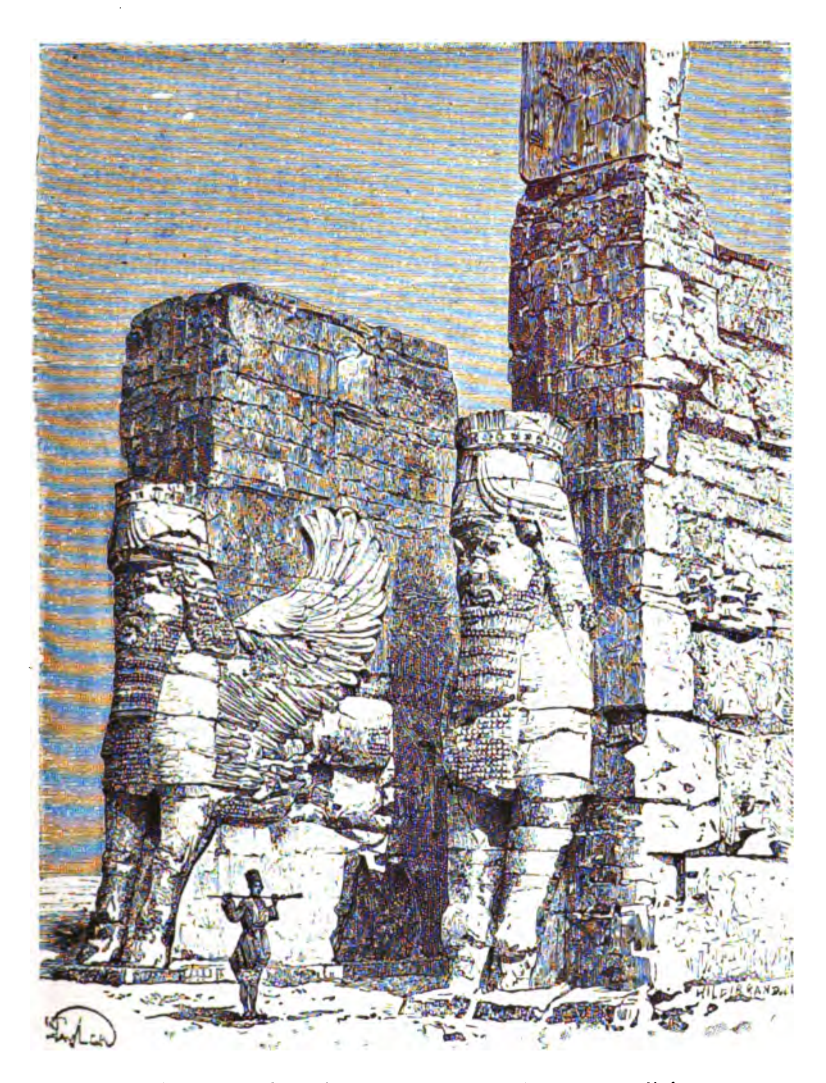


Jupiter[2].

[1] Baaltars ou Jupiter de Tarse, assis à gauche, appuyé sur un sceptre et tenant de la main droite un bouquet formé d'un épi et d'une grappe de raisin; sous son trône, la croix ansée. Légende araméenne : בעלתרז (*Baaltars*). ℞. Dans un carré creux; lion dévorant un cerf, à gauche. Légende araméenne : מזדי (*Mazda*). L'interprétation de cette légende a donné lieu à de nombreuses controverses. (Tétradrachme frappé à Tarse.)

[2] Jupiter debout, à gauche, tenant le foudre de la main droite et probablement un aigle sur la main gauche. Devant lui, une chouette. En légende, ΑΘΕ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.)

Enfin Xerxès arrivait sur la scène, ses habits magnifiques en lambeaux; et, comme pour les anciens la vengeance était un fruit déli-



Taureaux androcéphales du palais de Darius, à Persépolis[1].

cieux, les Grecs savouraient ces humiliations du grand roi, alternant avec le chœur ses gémissements.

« XERXÈS. Fonds en larmes.

« LE CHŒUR. Mes yeux en sont baignés.

« XERXÈS. Réponds à mes cris par tes cris.

« LE CHŒUR. Hélas! hélas! hélas!

[1] D'après une photographie de Mme Jane Dieulafoy.

« Xerxès. Retourne en gémissant à ton foyer.

« Le chœur. Hélas! hélas! ô Perse! Perse! pousse un cri de douleur!

« Xerxès. Oui, que le cri de douleur remplisse la ville.

« Le chœur. Poussons des sanglots! des sanglots! encore des sanglots!

« Xerxès. Hélas! hélas! notre flotte: hélas! hélas! nos vaisseaux ont péri!

« Le chœur. Je t'accompagnerai avec de tristes lamentations. »

Et le chœur se retirait en poussant des cris déchirants qu'étouffait enfin le bruit des applaudissements des Athéniens, spectateurs radieux du drame qu'ils avaient joué naguère sur les flots sonores de Salamine.

[1] Cavalier armé du bouclier et galopant à gauche; une Victoire, de proportions colossales, est debout à côté du cheval qu'elle dirige et saisit par la crinière. ℞. Le héros Taras agenouillé sur un dauphin qui nage à gauche; il étend la main droite en signe de triomphe et tient de la main gauche son bouclier et deux lances. Dans le champ, ΙΟΡ (—178). (Monnaie d'argent de Tarente. Voy. t. I, p. 650.)



La Victoire dirigeant un cavalier[1].

QUATRIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE D'ATHÈNES (479-431).

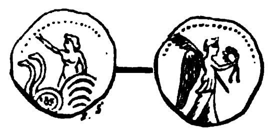
GRANDEUR DES LETTRES ET DES ARTS.

CHAPITRE XVIII

DEPUIS LA FIN DE L'INVASION PERSIQUE JUSQU'A LA TRÊVE DE TRENTE ANS (479-445).

I. — LES LONGS MURS; LE PIRÉE; CONFÉDÉRATION ATHÉNIENNE.

Si le triomphe de la Grèce était général, il y avait cependant un peuple qui triomphait plus qu'aucun autre. Le principal honneur de la résistance à l'invasion revenait à Athènes. « Un dieu, dit Pindare, a écarté de nos têtes le rocher de Tantale[1] .» Hérodote, qui, à titre d'historien, cherche la vérité dans les faits plutôt que dans les souvenirs mythologiques, écrit : « Athènes a été la libératrice de la Grèce[2]. » Seule, elle avait vaincu à Marathon; à Salamine, elle avait forcé les alliés de vaincre malgré eux. La gloire de Mycale lui appartenait presque tout entière, et elle avait partagé celle de Platée, où les Athéniens avaient déployé leur valeur ordinaire, moins théâtrale que celle de leurs rivaux, mais plus habile et plus sûre. Quel peuple grec pouvait citer un nom à côté de ceux de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de celui-ci surtout, le plus fidèle représentant de la race grecque par ses


Monnaie d'Athènes[3].

[1] *Isthmiques*, VII, 19.
[2] VII, 39.
[3] Triptolème debout sur un char traîné par deux dragons ailés. ℞. Victoire marchant à droite, tenant une palme et une couronne. (Bronze.)

qualités comme par ses défauts? Dans sa part du butin elle eut le trône aux pieds d'argent de Xerxès et le sabre de Mardonius, estimé 300 dariques[1] : c'était justice.

Nous connaissons Thémistocle, génie souple, rusé, hardi, plein de ressources, même au milieu du péril; peu scrupuleux sur les moyens, pourvu qu'ils le menassent au but. Il n'eut pas toujours les mains pures, disent Hérodote et Plutarque; il se laissa acheter, mais il sut concilier la vénalité avec le patriotisme, et il fit souvent servir l'argent de la corruption à la cause de la liberté. La postérité, qui n'aime point ces alliances adultères, est sévère pour lui, ainsi que le fut Athènes : au-dessus de son nom, elle a placé celui de l'homme qui fut comme le bon génie de la cité, Aristide, que le peuple, assemblé au théâtre, salua du nom de juste, et qui retenait, par sa modération, Thémistocle et les Athéniens. Thémistocle, après la guerre, proposait une résolution importante qui exigeait le secret. Tout d'une voix l'assemblée chargea Aristide d'en prendre connaissance et de décider pour elle-même. Il déclara que le projet était très utile, mais très injuste, et le peuple, sans plus en savoir, le rejeta : il s'agissait, dit-on, de brûler tous les vaisseaux des alliés alors réunis au port de Pagase, ce qui eût fait d'Athènes la seule puissance maritime. Aristide avait combattu à Salamine; à Platée, les Athéniens s'irritaient des continuels changements que les Lacédémoniens leur imposaient pour qu'ils fissent toujours tête aux Perses; Aristide les calma : « Toute place est bonne, dit-il, pour remplir fidèlement son devoir et mourir à son poste. » Après le combat, ce fut encore le Juste qui apaisa la rivalité des deux peuples.



Tétradrachme d'Athènes portant le nom de Thémistocle[2].



Proue de galère[3].

Tels s'étaient donc montrés, sous leurs illustres chefs, les Athéniens : courageux, intelligents, résolus à servir en tous lieux et de toutes façons, la cause commune.

[1] Démosthène, *Contre Timocratès*, 129.

[2] Noms de magistrats : ΘΕΜΙΣΤ., ΘΕΟΠΟΜΠΟΣ, ΛΥΣΑΝΙ. Au-dessus, ΑΘΕ. Chouette debout sur une amphore; dans le champ, à droite, la proue de la galère de Thémistocle surmontée d'un trophée en souvenir de la victoire de Salamine. Lettre d'amphore, H; dessous ME, marque d'atelier. Le tout dans une couronne d'olivier (Beulé, *Monn. d'Athènes*, p. 305-306).

[3] Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. Chouette debout sur l'extrémité de la proue d'une galère. Au droit; la tête casquée de Pallas (Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 313). Voyez ci-dessus, p. 51, une autre monnaie au même type.

Sparte, au contraire, était restée dans l'ombre, bien que placée, du consentement unanime, au premier rang. Dans l'une et l'autre guerre, ses inconcevables lenteurs avaient laissé Athènes sans assistance. Elle avait donné le glorieux soldat des Thermopyles, Léonidas; mais Eurybiade, qui reçut le prix du courage, ne méritait pas celui de la prudence; et Pausanias, le vainqueur de Platée, qui avait peu fait pour la victoire, souilla bientôt son nom par une ambition coupable.



Thémistocle[1].

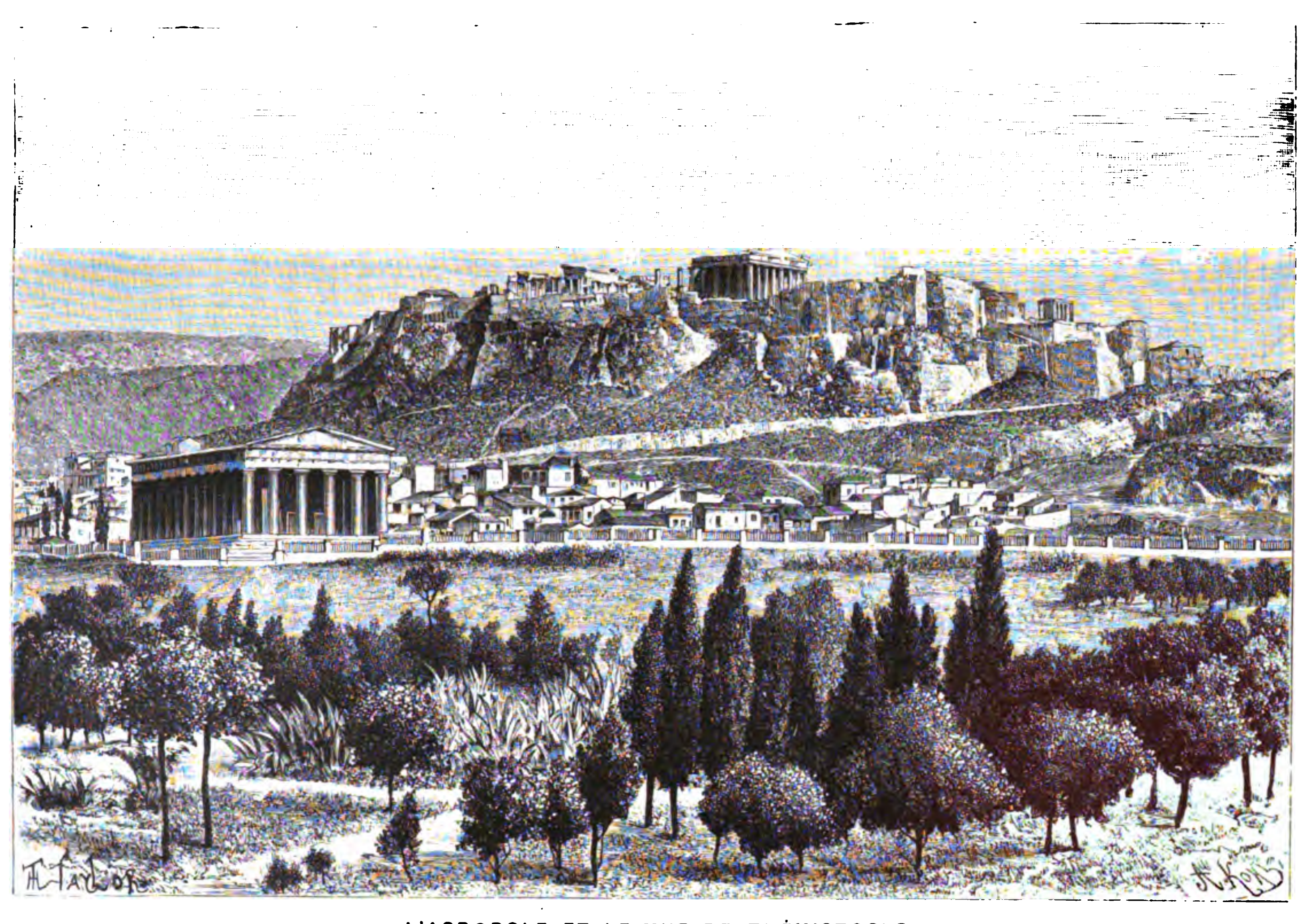
Cependant tel était l'ascendant du vieux renom de Lacédémone, qu'Athènes, malgré ses services, ne trouvait partout que froideur ou envie. C'était une parvenue dont la gloire blessait. Thémistocle ne s'était pas laissé éblouir par les honneurs dont Sparte l'avait comblé, et peut-être lui valurent-ils, de la soupçonneuse démocratie qu'il servait, des défiances qui le retinrent loin des commandements dans la mémorable année de Mycale et de Platée. Il vit le danger et trouva le remède. Athènes était en ruines et les statues de ses dieux brisées : six siècles plus tard, Pausanias les vit encore noircies et calcinées par les flammes. Elle avait gardé ces débris informes pour n'oublier jamais l'injuste agression de celui qui devint l'ennemi héréditaire. En ce moment, il ne restait plus de la cité de Minerve que l'inexpugnable rempart dont parle le poète, de vaillantes poitrines. Thémistocle arracha au peuple une patriotique déclaration. Défense fut faite à chacun de relever sa maison, de toucher à ses propres ruines, avant que la ville eût été entourée d'une forte muraille. Le peuple entier se mit à l'œuvre; pour matériaux on prit tout : les pierres des tombeaux, les colonnes des temples, les statues des héros et des dieux. Le mur en allait plus vite et semblait devoir en être plus fort.

[1] D'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. 14, 4. La dénomination donnée à ce buste est incertaine.

Il fallait se hâter, car déjà des émissaires d'Égine étaient accourus à Lacédémone pour dénoncer l'entreprise. Sparte envoya une députation à Athènes : « Il convient, disait-elle, de ne fortifier aucune ville en dehors de l'isthme de Corinthe; c'est préparer une citadelle pour les barbares, un repaire d'où ils ne sortiront plus. La vraie forteresse de la Grèce, c'est le Péloponnèse dont Sparte rendra l'entrée inexpugnable.... » Comme s'il était possible d'empêcher les barbares de débarquer sur mille points de la presqu'île! Thémistocle s'attendait à cet hypocrite conseil, mais le mur n'était pas assez haut pour braver une attaque; afin de gagner du temps, il se fit envoyer solennellement à Sparte pour y porter la réponse d'Athènes, ne voyagea qu'à petites journées, et, une fois arrivé, ne chercha à voir ni le sénat ni les éphores. Ceux-ci s'en étonnaient : « J'attends, répondit-il, pour demander audience, l'arrivée de mes collègues, que sans doute quelque affaire urgente a arrêtés. » Cependant, à Athènes, hommes, femmes, enfants, vieillards, travaillaient. Le bruit en vint de toutes parts à Lacédémone. Thémistocle, interrogé, nia encore et conseilla aux éphores de charger quelques-uns de leurs concitoyens d'aller s'assurer par leurs propres yeux de la vérité. C'étaient des otages pour sa propre sûreté qu'il envoyait à Athènes. Il fit dire sous main qu'on les gardât jusqu'à son retour; et lorsque, enfin, il sut que la muraille était assez avancée pour mettre la cité renaissante à l'abri de l'insulte[1], il vint dire fièrement au sénat de Lacédémone : « Les Athéniens n'avaient pas attendu vos conseils pour abandonner leur ville et monter sur leurs vaisseaux, ils n'en ont pas eu besoin davantage pour rebâtir leurs murs. Qu'on leur envoie des députés pour traiter de choses raisonnables, et ils prouveront qu'ils sont en état de comprendre ce que demande l'intérêt général de la Grèce. » Les Spartiates savaient dissimuler. Ils feignirent de prendre cette nouvelle sans colère, et regrettèrent qu'on eût si mal compris leurs intentions. Un ancien auteur prête à Thémistocle une manœuvre encore plus sûre : avant Salamine, il avait acheté Eurybiade; cette fois, il acheta les Éphores[2]

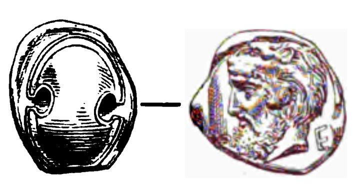
[1] La vue de l'Acropole, de la p. 97, est prise du N.-N.-O. Au premier plan est le temple connu sous le nom de Théséion (voy. t. I, p. 425); à gauche est le mont Hymette. Le mur de Thémistocle s'élevait sur les rochers à pic qui forment la paroi N. de l'Acropole et qu'on appelait dans l'antiquité les *Longues Roches* (Μακραὶ Πέτραι) : il existe aujourd'hui encore en partie et présente l'aspect décrit par Thucydide (I, 93, 1). On y distingue encore (immédiatement au-dessus de l'angle N.-O. du Théséion) des tambours de colonnes et un entablement dorique, qui provenaient du vieux Parthénon brûlé par Xerxès.

[2] Théopompe cité par Plutarque, *Thémist.*, 19.



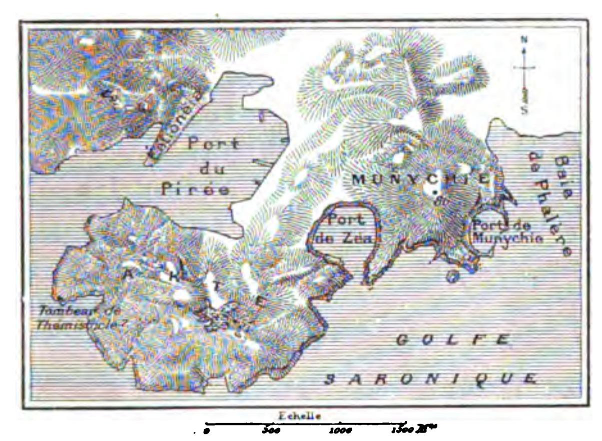
L'ACROPOLE ET LE MUR DE THÉMISTOCLE
d'après une photographie.

Quelque temps après, il excita encore leur dépit : ils voulaient exclure du conseil amphictyonique les peuples qui n'avaient pas combattu contre les Perses. Ce n'eût été qu'une bien faible punition pour leur lâche abandon. Mais Athènes avait intérêt à s'appuyer, contre la suprématie continentale de Sparte, sur les États secondaires, sur Argos, Thèbes et les Thessaliens. Thémistocle représenta que si l'on accueillait la proposition, on livrerait le tribunal suprême de la nation hellénique à deux ou trois cités : elle fut rejetée. Sparte n'oublia pas celui qui déjouait ainsi tous ses projets.



Monnaie de Thèbes[1].

Athènes était fortifiée; il lui fallait un port digne de sa puissance.



Presqu'île du Pirée.

Phalère était trop petit et peu sûr. A l'ouest de ce havre et à 40 stades de la ville, la côte présentait trois déchirures assez profondes pour abriter 400 vaisseaux. Depuis longtemps Thémistocle avait jeté les yeux sur ce point du littoral. Des travaux considérables y avaient même été exécutés, il les reprit et enceignit le Pirée et Munychie d'un mur haut de 14 coudées ($6^m,47$), long de 60 stades (11 kil.), assez large pour que deux chariots pussent y passer de front et formé d'énormes pierres équarries scellées avec des tenons de fer. Il restait à relier le Pirée à la ville par une autre muraille qui assurât les communications[2]. Thémistocle en conçut le projet; Cimon et Périclès

[1] Le bouclier béotien. ℞. ΘE. Tête d'Hercule couverte de la peau de lion, à gauche. (Argent.)

[2] Dans leur pays hérissé de montagnes, beaucoup de Grecs habitaient près du rivage, et ils

l'exécutèrent. Pour maintenir la suprématie maritime d'Athènes, il voulait que chaque année elle construisît 20 trirèmes; et, pour accroître le nombre de ses habitants, il engagea ses concitoyens à promettre des immunités aux étrangers, surtout aux ouvriers qui viendraient s'établir dans la ville[1]. Ce dernier conseil, libéralement suivi, eut les plus heureuses conséquences. De toutes parts on accourut vers la cité hospitalière, et Athènes trouvera dans sa population croissante les moyens d'envoyer au dehors de nombreuses colonies qui contribueront à sa prospérité.



Monnaie d'Athènes[2].

Après la victoire de Mycale, les vainqueurs avaient tenu conseil pour décider du sort des Ioniens. Les Spartiates, déclarant qu'on ne pouvait protéger des villes assises sur le continent asiatique, demandaient aux Ioniens d'abandonner leurs cités et de s'établir sur les terres des peuples grecs qui n'avaient pas combattu pour la liberté. Détruire Milet, Phocée, Smyrne, Halicarnasse, c'était rendre l'Asie à la barbarie. Mais Sparte s'en inquiétait peu. Athènes répondit que personne n'avait rien à voir aux affaires de ses colonies, et elle laissa pour le moment les Ioniens s'accommoder comme ils pourraient avec les Perses, en attendant qu'elle fût assez forte pour les délivrer. Chios, Lesbos, Samos et la plupart des cités insulaires furent déclarées membres du corps hellénique.





Tétradrachme de Smyrne[3].

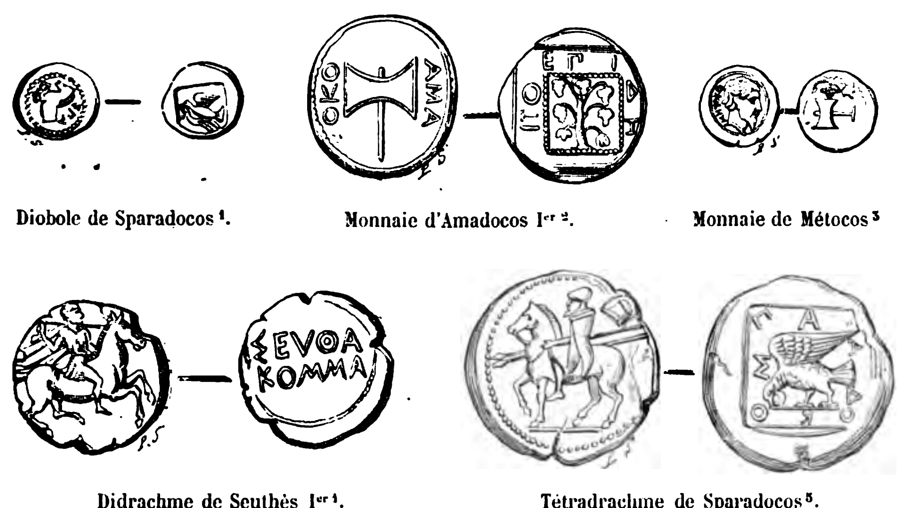
avaient pour leurs villes un double besoin : dans l'intérêt de la défense, un site d'accès difficile, qu'ils poussent fortifier encore en y élevant une citadelle ou acropole, et pour leur commerce un port qui les tint en communication avec la mer. Ils atteignirent ce but en rattachant le port à la ville par de longs murs qu'ils appelaient des jambes, σκέλη, comme à Athènes et à Mégare, où ils ont disparu, mais qu'on a retrouvés en Épire, à Limnoa (Karavassasos). (Heuzey, *Acarnanie*, p. 320, pl. 4.)

[1] Il fit affranchir, pour un certain temps, de tout impôt les locataires des maisons et les artisans, afin d'attirer dans la ville des ouvriers de tout genre. (Diodore, l. XI, ch. XLIII.)

[2] Chouette debout de face sur la proue d'une galère. A l'extrémité de la proue, une autre chouette, en symbole; légende, ΑΘΕ. Le tout dans une couronne d'olivier. (Bronze.) (Beulé, *monnaies d'Athènes*, p. 313.)

[3] Tête de Cybèle avec une couronne murale, à droite. ℟. ΖΜΥΡΝΑΙΩΝ. Lion rugissant et levant la patte; devant, le monogramme d'un nom de magistrat; dessous, ΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥ, nom d'un autre magistrat. Le tout dans une couronne de chêne.

La victoire de Mycale donnait aux Grecs la mer Égée, mais l'ennemi possédait encore la Thrace; un grand nombre de Perses, même des premiers de la cour, s'y étaient établis ou y tenaient garnison. Avant tout, il fallait en débarrasser le continent de l'Europe et les rejeter en Asie, sauf à les y suivre plus tard. La flotte fit donc voile vers l'Hellespont pour détruire les ponts de Xerxès qu'on croyait encore debout. Léotychidas trouva que la mer avait fait elle-même cet ouvrage, et ramena ses vaisseaux sur les côtes du Péloponnèse. Mais Xanthippe



Diobole de Sparadocos [1]. Monnaie d'Amadocos I[er] [2]. Monnaie de Métocos [3]

Didrachme de Seuthès I[er] [4]. Tétradrachme de Sparadocos [5].

Monnaies de rois Thraces.

et les Athéniens ne voulurent pas être venus jusque-là sans tenter quelque entreprise, sans recouvrer au moins la Chersonèse, qui, avant cette guerre, leur appartenait. Un Perse, Artayctès, y comman-

[1] ΣΠΑ. Partie antérieure d'un cheval galopant à droite. ℟. Dans un carré creux, un aigle qui vole en emportant un serpent dans son bec. (Argent.)

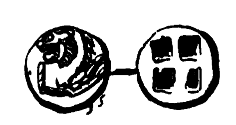
[2] ΑΜΑΔΟΚΟ. Bipenne. ℟. Dans un carré creux, le nom du magistrat : ΕΠΙ ΔΗ[ΜΟΚΡ]ΙΤΟ; au centre, dans un carré de grénetis, un cep de vigne. Amadocos I[er] fut roi des Thraces Odryses vers l'an 420 av. J.-C.

[3] Tête de Métocos (ou de Dionysos), à droite; en légende, ΜΗΤΟΚΟ. ℟. Bipenne et grappe de raisin. (Argent.) Métocos fut, d'après Xénophon, roi des Thraces Odryses vers l'an 400 av. J.-C. (Voyez *Zeitschrift für Numismatik*, t. V, p. 95 et pl. II, 1.)

[4] Cavalier armé de la lance, sur un cheval lancé au galop, à droite. ℟. En deux lignes, ΣΕΥΘΑ ΚΟΜΜΑ. Seuthès I[er] fut roi des Thraces Odryses vers l'an 424 avant J.-C. Le mot ΚΟΜΜΑ paraît signifier *monnaie*. (Voyez Barclay V. Head, *Historia numorum. A manual of Greek numismatics*, p. 240.)

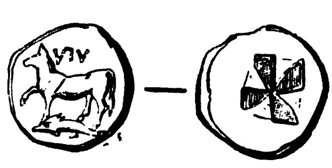
[5] Cavalier armé de deux lances, sur un cheval allant au pas, à gauche. Dans le champ, un casque. ℟. Dans un carré creux ΣΠΑΡΑΔΟΚΟ. Aigle à gauche, déchirant un serpent avec son bec. (Argent.) Sparadocos, frère de Sitalcès, fut, d'après Thucydide, roi des Thraces Odryses vers 530 av. J.-C. (Voyez *Bulletin de correspondance hellénique*, t. III, p. 409 et suiv.).

dait; ses violences, ses exactions, l'avaient rendu odieux à toute la population grecque; Éléonte ne lui pardonnait pas d'avoir profané et pillé son temple du héros Protésilas. Les Athéniens l'assiégèrent dans Sestos. Ils restèrent tout l'automne devant la place. La famine en chassa enfin Artayctès, qui, pris dans sa fuite, offrit 300 talents pour sauver sa vie. Livré aux Éléontins, il fut mis en croix après avoir vu tuer son fils sous ses yeux (478). En quittant ces parages, la flotte victorieuse emporta, pour les consacrer dans l'Acropole, les câbles des ponts de Xerxès, ces chaînes dont il avait prétendu lier l'Océan.



Monnaie de la Chersonèse de Thrace[1].

Ainsi, avant même qu'Athènes fût sortie de ses ruines, sa flotte reconstruisait son empire maritime. Dès l'année suivante, les hardis marins reprirent la mer. Aux 30 vaisseaux d'Athènes commandés par Aristide et par Cimon, fils de Miltiade, se joignirent 20 galères du Péloponnèse, et la flotte, sous le commandement de Pausanias, fit voile vers Chypre, chassa les Perses de la plus grande partie de l'île, puis remonta vers l'Hellespont, et s'empara de Byzance, où furent pris plusieurs nobles perses et beaucoup de richesses.



Monnaie de Byzance[2].

Pausanias n'avait pu supporter sa fortune et sa gloire. Il ne comprenait pas que le vainqueur des Perses restât un simple roi de Sparte, étroitement surveillé et contenu par les éphores. La dîme du butin de Platée n'avait fait qu'allumer sa soif de richesses. Ses captifs l'initiaient aux mœurs de la cour de Suse; ils lui contaient comment vivaient les grands, leur mollesse, leurs plaisirs, leur pouvoir sur tout ce qui était au-dessous d'eux; et ce séduisant tableau, mis en regard des lois sévères de Sparte, acheva de troubler cette faible et vaniteuse intelligence. Parmi ces captifs était un Érétrien qui, pour une trahison inutile, avait reçu de Darius quatre villes considérables de l'Éolide. Que ne donnerait donc pas le grand roi à qui lui livrerait la Grèce? De ce jour Pausanias s'abandonna aux plus vastes espérances. A l'aide de ses prisonniers, qu'il laissa échapper, il entra en secrètes relations

[1] Partie antérieure d'un lion tournée à droite et détournant la tête, la gueule béante. ℞. Carré creux. (Argent.) On considère ces monnaies comme frappées à Cardia, ville de la Chersonèse.

[2] Taureau tourné à gauche; dessous, un dauphin; dans le champ, la syllable BY, initiale du nom de Byzance. ℞. Carré creux. (Argent.) On remarquera la forme particulière de la lettre B, forme usitée dans l'ancien alphabet dorien.



Bas côté.

PROTÉSILAS ET LAODAMIE.

Sarcophage conservé à Naples (d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, III, tav. 40). — Sur la face, Protésilas est représenté revenant du royaume d'Hadès. Le héros était parti pour la guerre de Troie le lendemain de ses noces, et, le premier de tous les Grecs, il était mort sur le sol troyen. Laodamie, son épouse, ne cessait de le pleurer et de lui offrir des sacrifices. L'artiste l'a représentée dans sa demeure : un autel, chargé de bois, est dressé auprès d'un hermès de Dionysos, et Laodamie, une phiale à la main, est occupée à faire des libations, évoquant l'ombre de son époux, qui apparaît derrière l'autel, enveloppée dans son linceul. Autour d'elle sont ses femmes : deux portent les corbeilles qui renferment les objets nécessaires au sacrifice. Cependant Protésilas, ayant obtenu d'Hadès de revenir, pour un jour, sur la terre, paraît tout à coup, à gauche, accompagné de Charon et d'Hermès psychopompe : à sa vue, Laodamie, troublée, tombe à terre. — Sur les bas côtés, à droite d'Hélios, sont représentés les adieux des deux époux, entre lesquels on voit Éros Laodamie tient à la main le poignard dont elle se frappera, dès qu'elle sera redevenue veuve. A gauche d'Hécate, est représenté le retour du héros aux enfers. Il est enveloppé dans son linceul et s'avance lentement, guidé par Éros, auprès du trône d'Hadès : Perséphoné se tient debout à côté du dieu.



Bas côté.

avec Xerxès : il lui demandait sa fille en mariage, promettant d'apporter pour dot la soumission de Lacédémone. Et, comme s'il eût été déjà le gendre du grand roi, il quitta l'habit grec pour la robe persique, afficha un luxe asiatique dont l'or des Perses faisait les frais, et s'entoura d'une garde de Mèdes et d'Égyptiens. Oubliant même qu'il commandait à des hommes libres, il traita les alliés avec la hauteur et l'insolence d'un satrape. Ceux-ci l'en firent souvenir. Les hommes d'Égine et du Péloponnèse retournèrent chez eux; les autres, refusant de lui obéir,



Galère à voiles sur une monnaie akhéménide [1].



Vue du temple primitif d'Apollon, à Délos [2]. (Voy. p. 107.)

se rangèrent sous le commandement d'Aristide et de Cimon. La modération de ces deux chefs avait préparé cette révolution autant que la violence de Pausanias (477).

C'était en effet une révolution. Sparte eut beau rappeler Pausanias

[1] Roi akhéménide, debout à droite et tirant de l'arc; M. Imkoof croit reconnaître devant lui, le buste d'un bouquetin, gravé en creux et derrière lui, également en creux, une grande tête humaine barbue. ℞. Galère à quatre voiles voguant sur les flots. (Monnaie d'argent d'un roi akhéménide incertain. — Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 418, et pl. J, n° 8.)

[2] D'après A. Lebègue, *Recherches sur Délos*, pl. 1. — Ce temple est situé sur les flancs du Cynthe, qui domine la petite île de Délos. Il est creusé dans la montagne même et construit en appareil cyclopéen de l'époque la plus reculée : c'est là qu'était l'oracle de Délos. De ce temple, il faut rapprocher celui du mont Ocha en Eubée (tome Ier, p. 522).

en toute hâte et lui substituer un autre amiral, les alliés persistèrent dans leur résolution. La suprématie maritime passait de Sparte à Athènes; le corps hellénique se divisait, la nation avait deux têtes. Division heureuse, parce qu'elle est suivant la nature des choses. Mais n'en sortira-t-il pas quelque jour une guerre terrible? A Sparte déjà on parle de recourir aux armes pour conserver ce commandement suprême qu'Athènes elle-même avait maintes fois reconnu aux Spartiates. Mais, au même temps, le second roi Léotychidas, le vainqueur de Mycale, envoyé en Thessalie pour en chasser les Aleuades et les autres alliés de Xerxès, s'était laissé acheter à prix d'argent. Les vieillards s'effrayèrent de cette corruption qui pénétrait par toutes les voies dans la cité de Lycurgue, et un sénateur montra, en citant l'exemple de Pausanias, le danger pour Sparte d'envoyer ses guerriers si loin, au milieu des barbares et des tentations de l'Asie. Sparte n'aura pas toujours cette sagesse.



Apollon[1]. (Voy. p. 107.)

Aristide était pour beaucoup dans la résolution des alliés. Reprenant l'idée qu'il avait eue à Platée d'une ligue permanente contre l'ennemi commun, il la fit cette fois accepter. D'un consentement unanime, il fut chargé de rédiger les stipulations de l'alliance et de régler les obligations des confédérés. Il fut convenu que les Grecs d'Asie et des îles formeraient une ligue dont les intérêts seraient discutés par une assemblée générale; qu'Athènes aurait la direction des opérations militaires,

[1] Bronze du musée Britannique, connu sous le nom de bronze Payne-Knight (d'après une photographie). — C'est une copie de l'Apollon Didyméen, œuvre célèbre du Sicyonien Kanachos. Le dieu tient de la main droite un cerf : il tenait son arc de la gauche. Cf. l'*Apollon de Piombino*, t. Ier, p. 620, et une monnaie de Milet, *ibid.*, p. 616.

mais que chaque cité conserverait une complète indépendance dans son gouvernement intérieur; qu'elle n'aurait à fournir pour la cause commune que les hommes, les vaisseaux ou l'argent, suivant le tableau approuvé par la diète. Ce tableau fut dressé par l'homme qui n'était plus seulement le juste d'Athènes, mais celui de toute la Grèce. Pour en déterminer avec équité les chiffres, Aristide parcourut le continent et les îles, releva le produit des terres et étudia les forces et les ressources de chaque cité. La cotisation annuelle, qui fut peut-être d'un dixième[1], comme la part du butin offerte aux dieux après la

	1		2	
	ΙΤΟΝΗ ··		ΛΜΙΟΝΗΟ..	
	ΤΡΙΑΚΟ		ΕΟΑΝΘΕ..Ν	
	ΡΧΟΝΤΟΣΙ		ΑΙΟΙΣ:ΜΝΛΛ	
	ΟΝΙΤΑΙ:ΗΡ	ΗΑΒ	ΓΑΙ:ΧΗΗΡΔΔΔΓΝΑ..Σ	
	ΝΔΙΟΙ:ΡΗΗΗΔΔΔΔ..	ΟΛΥΝΘ	:ΣΚΑ	////ΜΥΔ.ΝΕΣ
	ΝΑΙΟΙΕΝΙ	>ΛΑΙΟ	ΣΕ	ΚΙΑ.ΟΙ:Λ
	ΝΑΡΟΙ:ΗΔΔΔ⊢⊢⊢· ·	ΡΙΤΑΙ:⊢	⊢//	Α.¯ΑΚΕΝC
	ΓΣΣΙΟΙ:Η	.ΣΕΡΜΥΛ	< ΡΗΗΡΔΔ⊢⊢///	.ΕΑ.ΟΛΙΣ
	ΝΕΑΝΔΡΕΙΑ:ΔΔΔ⊢⊢⊢///	ΜΕΚΥΓΕΡ	ΙΟΙ vac.	.Ν..ΛΙΚΕΙ:ΔΓ
	ΛΑΜΓΟΝΕΙΑ Ι ΔΓ⊢ΙΙΙ.	ΣΤΟΛΙΟΙ:Ρ	Ι	ΒΕΡ.ΣΙΟΙΗΥΓΟ
ΙΙΙ	ΗΑΛΙΚΑΡ	ΧΑΣΤΑΙ:ΗΗΛ	Δ⊢ΙΙ	¯ΕΙ.ΔΕΙ:ΔΓ⊢ΙΙΙΙ
ΓΗΗ	ΝΑΣΣΕΣ:ΗΡΔΓ⊢ΙΙΙΙ	ΣΙΛΛΙΟΙ:ΗΗ	⊢⊢ΙΙ	ΑΥΛΙΑΤΑΙΚΑΡΕΣ Γ⊢⊢////
ΗΙΗ	ΣΤΡΕΦΣΑΙΟΙ:Η	ΘΑΣΙΟΙ:ΗΗΗ		ΙΑΤΑΙ:Η
Η	ΛΑΛΕΦΣΙΟΙ:ΗΡ	Μ.ΥΣΟΙ:ΔΔΔ⊢//		ΓΑΡΙΑΝΟΙ:Η
ΓΗΗΗΗ	ΚΥΡΒΙΣΣΟΣ:ΔΔΔ⊢⊢ΙΙ	ΓΙΚΡΕΣΣΥΑΙ		.ΑΣΚΥ'ΕΙΟΝ
ΔΙ	ΔΙΔΥΜΟΤΕΙ	ΚΕΔΡΙ'ΕΤΑ		..ΓΡΟΓΟΝΤΙΔΙ:Γ⊢⊢⊢ΙΙ
Δ⊢⊢⊢ΔΔ⊢	ΧΙΤΑΙ:ΔΓ⊢ΙΙΙΙ	ΚΕΡΑΜΙΟΙ:		.ΙΛΙΝΕΤΑΙ:ΧΧΧ
	ΛΙΟΓΟ	ΒΟΥΘΕΙΕΣ:		ΑΙΛΕΣΙΟΙ
	ΣΙΙΗΗ	ΚΥΛΛΑΝΑΙ		ΧΣΛΕΡΟ:ΗΗΗ
		ΟΙΙ		ΛΕΣΙΟΙ
				ΓΙΧΙΟΣΣΓ

Fragment d'une liste des sommes perçues pour le trésor d'Athéna sur les tributs des alliés[2].

victoire, monta à 460 talents (2 587 500 fr.), somme considérable, et preuve que tous les Grecs de la mer Égée se portaient de cœur à cette alliance.

Délos avait été de tout temps le sanctuaire de la race ionienne, qui, comme les Doriens, avait pris Apollon pour sa grande divinité.

[1] Thasos avait un revenu de 300 talents (Hérodote, VI, 46); elle en donne 30, comme Paros. L'une devait sa richesse à ses mines d'or, l'autre à ses carrières de marbre.

[2] *Corpus inscr. Attic.*, I, 226, p. 96. — C'est dans le trésor d'Athéna, dans l'*opisthodome* du Parthénon, qu'étaient déposés les tributs, sur lesquels on prélevait à titre d'offrandes (ἀπαρχαί) une mine par talent, c'est-à-dire un soixantième, pour la déesse. Les trente magistrats appelés les *logistes* étaient chargés de ces comptes et les inscrivaient sur des stèles qui nous ont été conservées, presque sans interruption de l'Ol. 81.3 (454/3), date de la translation du trésor de Délos à Athènes, jusqu'à l'Ol. 89.4 (421|0). Le fragment que nous publions est gravé en tête de la première de ces stèles. Il faut lire et restituer : Αἵδε τῶν φόρων τῶν παρὰ τῶν Ἑλληνοταμιῶν οἷς... ἐγραμμάτευε, ὑπὸ τριάκοντα ἀπεφάνθησαν ἀπαρχαὶ τῇ θεῷ ἐπὶ Ἀρ-

Thucydide[1] montre le concours antique des Ioniens dans cette île, leurs fêtes, leurs jeux, les combats des musiciens et des athlètes, sous les yeux des théories envoyées par toutes les cités. « O Phœbus! dit un vieil Homéride, tu chéris surtout Délos, où se rassemblent, avec leurs enfants et leurs chastes épouses, les Ioniens aux robes traînantes. » Athènes, qui s'efforça de rendre à ces fêtes leur ancienne splendeur, fit de l'île sainte le centre de la confédération. C'est aux solennités du dieu que les députés se réunirent, c'est dans le trésor de son temple que la contribution commune fut déposée. La protection du dieu couvrait l'alliance et la sanctifiait. Aristide fut élu gardien de ce trésor, et il l'administra avec une telle probité, qu'après lui il sembla aux alliés qu'ils ne pouvaient en confier la garde à d'autres mains qu'à celles d'un Athénien. Sa vertu fut utile à sa patrie, même après sa mort.



Apollon de Délos, sur un tétradrachme d'Athènes [2].

II. — DÉVELOPPEMENT DES INSTITUTIONS DÉMOCRATIQUES A ATHÈNES; ARISTIDE, THÉMISTOCLE ET PAUSANIAS.

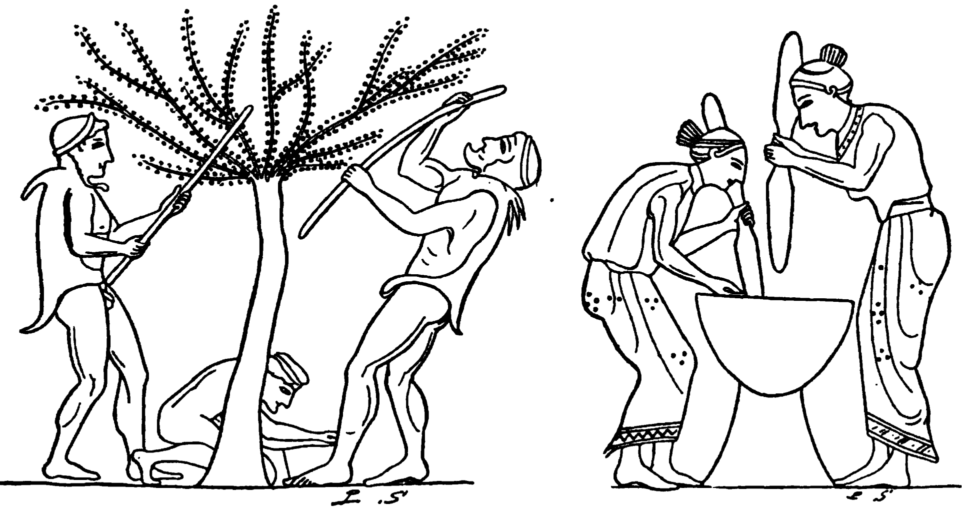
On dit que Thémistocle avait déplacé la tribune aux harangues, pour que les orateurs pussent de là montrer sans cesse au peuple la mer qui s'étendait à ses pieds comme son domaine. C'était de ce côté qu'il avait tourné son attention et ses forces. Il avait réussi : Athènes avait maintenant une flotte de guerre, une flotte marchande et une population nombreuse de négociants et d'industriels; mais il

στωνος ἄρχοντος Ἀθηναίοις, μνᾶ ἀπὸ τοῦ ταλάντου. « Voici, prélevées sur les tributs entre les mains des Hellénotamiai qui avaient pour secrétaire..., les offrandes à la déesse qui ont été déclarées par les trente [logistes], sous l'archontat d'Ariston, à raison d'une mine par talent. » Suivent, groupés par régions, les noms des alliés tributaires. On lit, à notre seconde colonne : Μαρωνῖται HΓ; à notre troisième colonne ; Ἀβδηρῖται XHHΓΔΔΔΓ. En multipliant ces chiffres par 60, nous avons le montant du tribut pour chacune de ces cités. Ainsi, le soixantième du tribut de Maronéia étant de 150 drachmes, le montant du tribut sera, pour cette période, de 9000 drachmes, soit 1 talent 3106 drachmes. Sur ces listes, voyez le travail classique de M. Köhler, *Urkunden und Untersuchungen zur Geschichte des delisch-attischen Bundes*, dans les *Abhandl. der königl. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 1869, 211 pages. Sur cette question du tribut des alliés, voyez, plus loin, le chapitre XIX.

[1] II, 104.

[2] Revers d'un tétradrachme athénien signé des magistrats suivants : ΣΩΚΡΑΤΗΣ, ΔΙΟΝΥΣΟΔΩ[ρος], ΑΠΟΛΛΟΦΑ[νης]. En symbole, à côté de la chouette, on voit Apollon, de face, tenant de la main droite les statues des trois Grâces, sur une seule base, et de la main gauche,

avait donné une telle importance au Pirée[1], que, suivant l'expression d'Aristophane, il avait mêlé et confondu la ville et le port; celui-ci dominant celle-là, car lorsque la foule des marins accourait à l'agora elle y assurait la prépondérance à l'élément populaire. Aristide, plus réservé, tenant plus de compte des vieilles familles et des intérêts des propriétaires fonciers, inclina cependant, à la fin de sa vie dans le même sens, en rendant toutes les charges publiques, même celle d'ar-



Récolte des olives[2].

Femmes pilant du blé[3].

chonte, accessibles à tous les citoyens[4]. C'était la suppression des privilèges reconnus à la propriété foncière et une nouvelle atteinte à

un arc; de chaque côté, deux petits griffons. Au sujet de cette interprétation, voyez Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 364 et suiv., et Furtwängler dans l'*Archäologische Zeitung*, 1882, p. 332).

[1] Voyez, p. 111, une vue du Pirée, d'après une photographie. — L'entrée du port, large de 50 mèt., est indiquée par les deux piliers qui se dressent à l'extrémité de môles dont la construction remonte à l'antiquité. Au fond s'ouvre le port de commerce (l'ancien ἐμπόριον); le port militaire (τὰ νεώρια) occupait, à droite, le bassin appelé *Kantharos*. On découvre l'Acropole d'Athènes et les ruines du Parthénon, entre le mont Anchesmos à gauche et la colline du Mouséion à droite. Les hautes montagnes qui ferment l'horizon sont, à gauche, le Parnès et l'Ægaléos; à droite, le Pentélique et l'Hymette.

[2] Peinture sur un vase du musée de Berlin (A. Furtwängler, *Beschreibung.*, n° 1855), d'après O. Jahn, *Berichte über die Verhandl. der kön. sächs. Gesellsch. der Wissensch. zu Leipzig*, 1867, Taf. III, 1. — Deux paysans, vêtus d'une peau de chèvre, sont occupés à abattre des olives que ramasse un troisième. Cf., au tome I, la peinture de vase que j'ai publiée à la p. 716.

[3] Peinture de vase, d'après O. Jahn, *ibid.*, Taf. I, 4. — Deux femmes, armées de pilons (ὕπερος) sont occupées à broyer du blé dans un mortier (ὅλμος) : l'une en a pris une poignée pour l'examiner. Andromaque, sur un vase que j'ai publié au premier volume, p. 265, se défend avec un pilon de même forme.

[4] Plutarque dit (*Aristide*, chap. 22) : κοινὴν εἶναι τὴν πολιτείαν.

la constitution de Solon. Mais cette constitution, qui datait de plus d'un siècle, ne pouvait rester immuable quand, autour d'elle, tout changeait. Si Solon eût vécu au temps d'Aristide, il eût fait ce que le sage venait de faire. Pourquoi quelques champs d'oliviers dans l'Attique, ou des terres en Thrace, eussent-ils donné le droit de commandement sur ces vingt mille citoyens qui eux-mêmes commandaient à une partie de la Grèce et des îles? D'ailleurs une récompense était due à cette glorieuse démocratie : elle méritait bien l'égalité dans les droits politiques, puisqu'elle avait eu l'égalité dans le dévouement et les sacrifices. Les distinctions anciennement établies entre les diverses classes furent donc effacées. Les thètes de la quatrième purent aspirer à toutes les charges, mais aussi ils furent astreints à l'impôt dont Solon les avait libérés.

Ainsi les guerres Médiques avaient décidément assuré à Athènes ce gouvernement démocratique qu'Hérodote ne cesse d'admirer. « C'est le plus beau nom, dit-il, car il s'appelle l'*égalité*. La délibération y appartient à tous, l'action à quelques-uns, aux magistrats; et ceux-là sont responsables de leurs actes[1]. »

Un fait qui n'a pas été assez remarqué, et qui réduit à néant bien des accusations banales, est celui que Strabon atteste[2]. Après la guerre Médique, dit-il, ce fut la tendance générale en Grèce de réunir des bourgades séparées en une seule cité. Élis, Thèbes, Argos, Mantinée, Phigalie, détruisirent les bourgs ou villes de leur voisinage, et obligèrent les habitants à résider dans la capitale. Ce changement amena presque partout où il eut lieu une révolution politique. La direction des affaires communes, jusqu'alors abandonnée à un petit nombre de citoyens établis dans la ville forteresse, tomba aux mains du peuple, devenu l'hôte habituel de l'agora, et le gouvernement démocratique prévalut à Argos, à Mantinée, comme à Athènes, dont ces deux villes devinrent les alliées et les points d'appui dans le Péloponnèse contre l'aristocratique Lacédémone.


Monnaie de Phigalie[3].

[1] Hérodote, III, 80. Voy. aussi le discours de Périclès dans Thucydide, II, 35-46, et II, 60-64; même le discours du chef de la faction des grands, Nicias, VII, 61-69, et notre chapitre XIX.

[2] VIII, 3, 2.

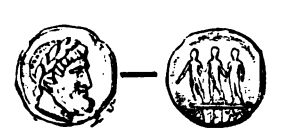
[3] En légende : ΦΙΑΛΕΩΝ. Le Néda personnifié, assis sur un rocher à droite, détournant la tête. Le fleuve tient d'une main une longue plante marine, et de l'autre un canthare d'où s'échappent des flots. (Revers d'une monnaie de bronze, à l'effigie de l'impératrice Plautille.)



VUE DU PIRÉE (voy. p. 109, n. 1)

d'après une photographie.

Mais Athènes avait encore des eupatrides, et son commerce va lui donner de nouveaux riches; les uns et les autres formeront une seconde noblesse qui disputera l'influence aux orateurs du peuple et contiendra longtemps cette démocratie dans les voies glorieuses où la conduiront Cimon et Périclès. Dans toute société qui vit, c'est-à-dire qui se développe, il faut un frein qui empêche le mouvement de se précipiter, comme il en faut un à l'homme pour contenir ses emportements. Ce frein, Athènes l'eut pendant quelques générations, Rome durant des siècles. La grandeur de l'une et de l'autre république fut au prix de cette lutte de la faction aristocratique et de la faction populaire, la première modérant la seconde, mais aucune assez forte pour étouffer sa rivale et aller se perdre dans ses propres excès.



Le Démos athénien personnifié[1].

Depuis qu'Hérodote a terminé son histoire au siège de Sestos, nous sommes sans guide, et les faits nous manquent pour remplir les derniers jours d'Aristide et de Thémistocle. Nous ne savons même avec certitude ni l'époque, ni le lieu, ni les circonstances de leur mort. Notre ignorance est grande, surtout en ce qui concerne Aristide. On sait seulement qu'il était si pauvre, après avoir administré longtemps les plus riches finances de la Grèce, que l'État fut obligé de faire les frais de ses funérailles et de doter ses filles. Un monument public consacra sa mémoire, et ses descendants, pendant plusieurs générations, reçurent une pension du trésor public.

Thémistocle fut moins heureux. Il eut le tort de rappeler trop souvent à ses concitoyens qu'il les avait sauvés : le temple qu'il éleva à la déesse du Bon-Conseil, et où il mit sa statue, semblait vouloir éterniser le reproche. Ses rapines lui suscitaient aussi des ennemis. Il était entré aux affaires avec 3 talents; une partie seulement de ses biens, celle que ses amis ne purent soustraire à la confiscation et lui faire passer en Asie, rapporta au trésor 80, selon d'autres, 100 talents.

[1] Tessère en plomb, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, VIII, tav. 32, n° 85 (cf. *Annali*, 1868, p. 273, 305 et 314, et O. Benndorf, *Beiträge zur Kenntniss des attischen Theaters*, dans la *Zeitschrift für die œsterreichischen Gymnasien*, XXVI (1875), p. 601). — Au droit, tête laurée du Démos barbu; au revers, les trois Kharites se tenant par la main et l'inscription ΔΗΜόσιον. Cette tessère est un σύμβολον ἐκκλησιαστικόν, un jeton de présence à l'Assemblée, que l'on échangeait ensuite contre le triobole. Pour la personnification du Démos athénien, voy. au tome I, p. 401 et 472; pour la représentation des Kharites athéniennes, *ibid.*, p. 521. Le Démos athénien était adoré à Athènes dans le même sanctuaire que les Kharites. Pour ce culte, voy. l'article de B. Haussoullier dans le *Dictionnaire des antiq. grecques et romaines*, au mot *Démos*.

Il n'estimait pas que la probité dans les affaires publiques fût quelque chose de plus que la vertu du coffre-fort qui rend fidèlement ce qu'on lui a confié; et, un jour qu'il parlait des qualités d'un général, il s'attira cette réplique sanglante d'Aristide : « Tu en oublies une, c'est d'avoir les mains pures. » Thémistocle ne les avait pas. Plutarque nous a conservé quelques vers du Rhodien Timocréon, qui vécut longtemps à Athènes, où il fut l'hôte et quelque temps l'ami de Thémistocle. Il l'accuse de l'avoir trahi; nous ne pouvons vérifier le fait, mais la poésie vengeresse subsiste. « Loue, si tu veux, Pausanias, Xanthippe et Léotychidas, moi je loue Aristide, l'homme le plus vertueux qui soit né dans Athènes la grande. Quant à Thémistocle, ce menteur, ce traître, Latone le déteste. Il s'est laissé corrompre par un vil argent, et il a refusé de ramener Timocréon dans Ialysos sa patrie. Pour 3 talents, il a rappelé ceux-ci d'exil, banni ceux-là et en a mis d'autres à mort. Repu d'or, il étale insolemment sa richesse aux jeux que la Grèce célèbre; il y tient table ouverte, mais avec quelle lésine[1] ! » Il est juste d'ajouter que ce Rhodien était une bien mauvaise langue. Simonide de Céos lui fit cette épitaphe : « J'ai bien bu, bien mangé et dit beaucoup de mal d'autrui, moi qui repose ici, Timocréon de Rhodes. »

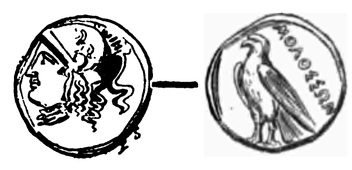
Les bruits qui couraient sur le vainqueur de Salamine finirent par trouver de l'écho dans la foule, et par susciter un orage contre Thémistocle; il souffrit la peine qu'il avait infligée à Aristide : il fut condamné à un exil de dix ans. « Comme un platane au large feuillage, disait-il, sous lequel on cherche abri pendant l'orage et dont on coupe les branches dès que le beau temps revient, je vois les Athéniens courir à moi quand le danger les presse, et me chasser dès que la paix revient. » Il se retira à Argos, qui fit bon accueil à l'ennemi de Sparte (470). Sa prétendue complicité avec Pausanias le força plus tard de fuir chez les Perses.

Rappelé, comme on l'a vu, à Lacédémone, Pausanias s'en était échappé au bout de quelque temps, et était retourné à Byzance, pour traiter de plus près avec l'agent de Xerxès, Artabaze, satrape de Bithynie. Il fut encore rappelé. Comptant sur ses trésors, il osa revenir, car il savait que la vieille vertu de Sparte était bien ébranlée. La vénalité, ce mal que les Perses inoculèrent à la Grèce et qui la tua, s'y montrait audacieusement. Cependant, à son arrivée, il fut jeté en prison; faute de preuves, il obtint ou acheta sa liberté, et n'en con-

[1] Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 26.

tinua que plus audacieusement ses menées. On le surprit essayant de soulever les hilotes, pour renverser les éphores et se saisir d'un pouvoir absolu. Mais la loi n'admettait pas contre un Spartiate le témoignage d'un esclave. Il fournit lui-même les preuves. Un des messagers qu'il envoyait à Artabaze remarqua qu'aucun de ceux qui avaient fait avant lui ce voyage n'était revenu; il ouvrit la lettre et y lut la recommandation de tuer, ainsi que tous les autres, le porteur de la dépêche. Celui-ci remit la lettre aux éphores. Ils lui ordonnèrent de se réfugier dans un temple, comme s'il redoutait la colère de Pausanias, qui, bientôt averti, accourut et le pressa d'accomplir sa mission. Des éphores, cachés dans le temple, avaient tout entendu; la trahison était manifeste; on se décida à le saisir. Aux signes d'un d'entre eux, il comprit le sort qui le menaçait et se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos. Comme on n'osait le tirer de force de cet asile sacré, on en mura la porte pour l'y laisser mourir de faim. Sa mère apporta la première pierre. Au moment où il allait rendre le dernier soupir, on l'emporta hors du temple, afin que son cadavre ne souillât pas le lieu saint (467). L'illégalité était flagrante, puisqu'il n'y avait pas eu de jugement, mais il y avait eu certainement un coupable.

Pausanias avait fait quelques ouvertures à Thémistocle. L'Athénien était trop habile pour se lier avec un tel insensé. Mais des traces de ces rapports furent découvertes, et les Spartiates se hâtèrent d'accuser, à Athènes, Thémistocle de trahison. Il s'enfuit d'Argos à Corcyre, qui lui devait la possession de Leucade, et de là en Épire, auprès d'Admète, roi des Molosses (466). Il avait jadis offensé ce prince, et il redoutait sa colère. Admète était absent. A son retour, il trouva Thémistocle assis à son foyer. L'exilé tenait dans ses bras un des enfants du roi, qui suppliait pour lui. Admète, oubliant sa haine, refusa de livrer le fugitif et, quelque temps après, lui donna les moyens d'atteindre Pydna, en Macédoine, où il s'embarqua pour l'Ionie. Poussé par les vents au voisinage de la flotte athénienne stationnée à Naxos, il se nomma au capitaine du navire, qui voulait y chercher un refuge, et obtint, par prières et promesses, que malgré la tempête on restât au large. Arrivé



Monnaie des Molosses, *in genere*[1].

[1] Tête casquée de Pallas à gauche. ℞. ΜΟΛΟΣΣΩΝ. Aigle à gauche. (Bronze.)

en Asie, il se rendit hardiment à la cour de Suse, où Xerxès venait de mourir (465). Quand l'Athénien parut devant son successeur : « Je



Vue d'une porte de l'acropole de Mycènes[1]. (Voy. p. 119.)

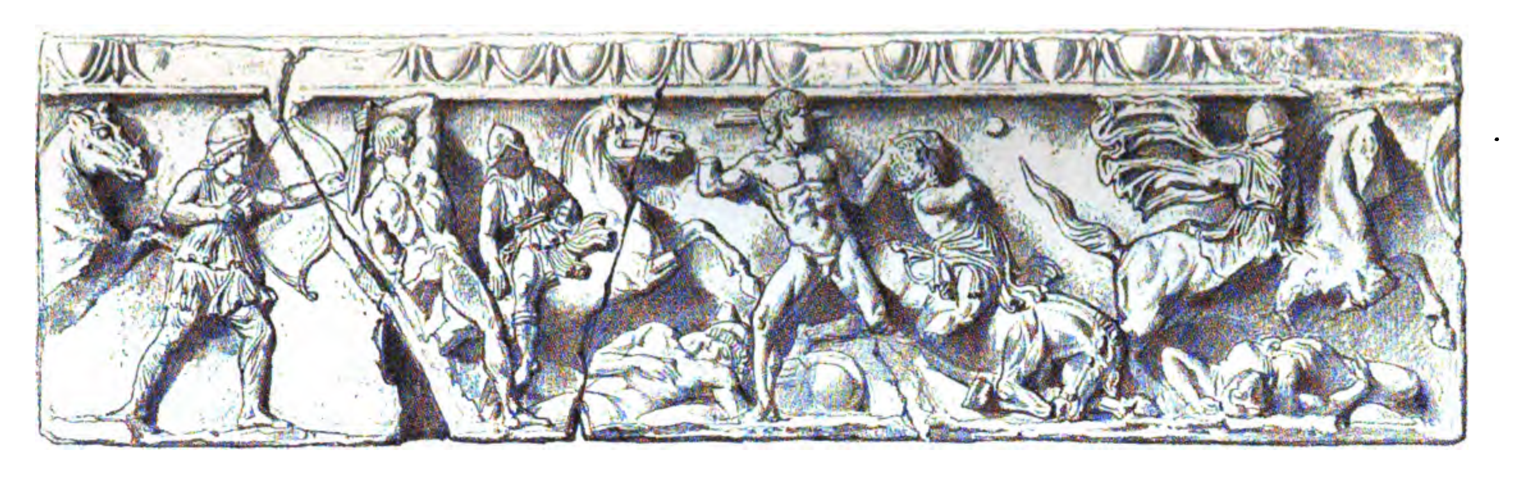
suis Thémistocle, dit-il, celui des Grecs qui t'a fait le plus de mal, mais aussi celui qui vient aujourd'hui te faire le plus de bien. » Il invoqua le prétendu service qu'il avait rendu à Xerxès en l'engageant à fuir précipitamment, après Salamine, et demanda une année pour apprendre la langue des Perses, afin de pouvoir dévoiler ses plans sans recourir à un interprète. Artaxerxès, admirant son génie et son audace, l'accueillit avec faveur et lui donna trois villes de l'Asie Mineure : une, Magnésie du Méandre pour le pain, une autre pour la viande, la troi-

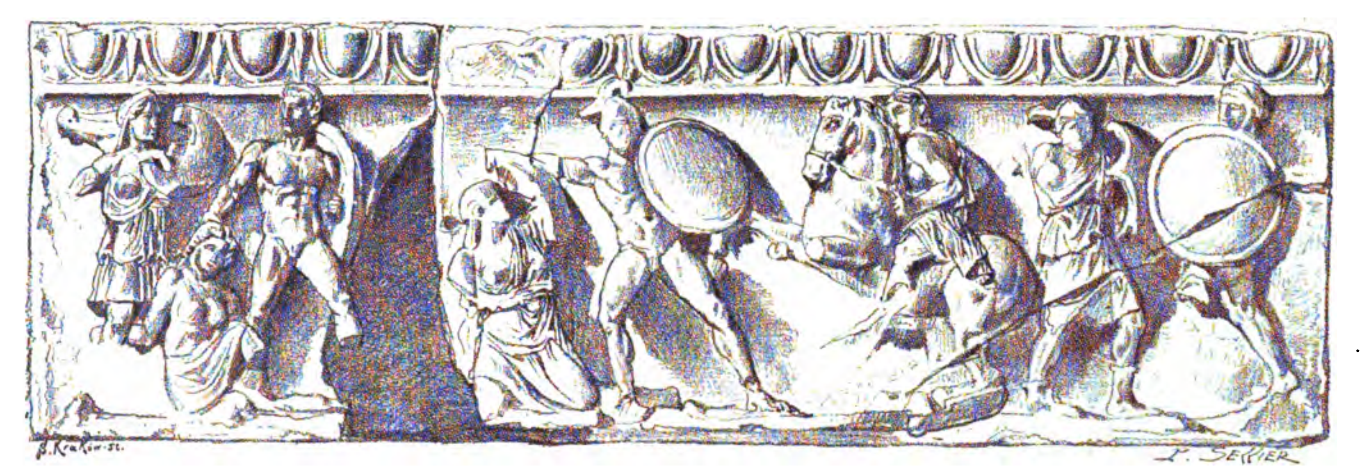


Monnaie de Thémistocle, à Magnésie[2].

[1] D'après une photographie. Comparez la Porte aux lions, tome Ier, p. 59.

[2] Apollon debout à droite, la chlamyde sur les épaules, s'appuyant de la main gauche sur une longue branche d'olivier; en légende, ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΕΟΣ. ℞. Un oiseau, probablement un corbeau, les ailes éployées. En légende, MA, initiales du nom de Magnésie. (Argent.) Monnaie unique, de la collection de Luynes (voy. Waddington, *Mélanges de numismatique*, 1861, p. 1).





FRAGMENTS DE LA FRISE DU TEMPLE D'ARTÉMIS A MAGNÉSIE DU MÉANDRE.

Musée du Louvre. Le sujet, fréquemment traité par les sculpteurs anciens, est le combat des Grecs contre les Amazones. Les bas-reliefs du temple de Magnésie ne datent sans doute pas de l'époque grecque.

sième pour le vin[1]. Divers récits coururent sur sa mort. On dit que, pressé d'exécuter ses promesses, il s'empoisonna pour n'être pas réduit à porter les armes contre sa patrie. Cette fin ferait oublier ses fautes, et cette expiation volontaire rendrait sa gloire plus pure; mais au récit de Diodore il convient de préférer celui de Thucydide, qui le fait mourir de maladie. Ses ossements furent, dit-on, secrète-



Tirynthe et les montagnes de Mycènes[2].

ment rapportés à Athènes. On montrait, au Pirée, son tombeau, qui n'était peut-être qu'un cénotaphe.

La grande guerre est finie. Les hommes de l'époque héroïque viennent de disparaître. D'autres temps commencent. Bientôt les fils des vainqueurs de Platée et des Thermopyles ne craindront pas de prendre pour une guerre fratricide les armes de leurs pères, chaudes encore du sang des barbares.

Deux vieilles et glorieuses cités disparurent aussi en ce temps-là. Mycènes et Tirynthe furent détruites par les Argiens; il ne resta d'elles

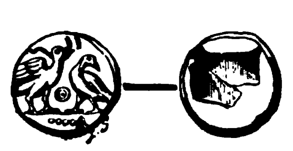
[1] Ces dons étaient considérables, car une seule de ces villes, Magnésie, lui donnait pour son pain 50 talents par an. (Thucydide, I). Cette même ville lui bâtit un magnifique monument funèbre. Démarate, Métiochos, fils de Miltiade (Hérodote, VI, 41), et Gongyle d'Érétrie (Xénophon, *Hellén.*, III, 1, 6) avaient reçu pareil don. Le temple ionien d'Artémis Leucophryne, à Magnésie, fut un des plus beaux de l'Asie Mineure (voy. p. 117).

[2] D'après une photographie. La vue est prise de l'acropole de Tirynthe, de l'E.-N.-E.

que les souvenirs homériques, des ruines imposantes[1] et quelques objets curieux trouvés dans les fouilles récentes.

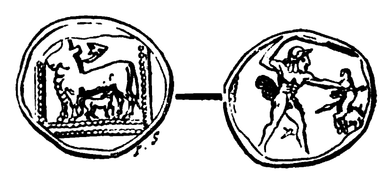
III. — CIMON.

Cimon, fils de Miltiade, appartient par ses exploits et sa politique à la première époque, celle des héros de la guerre d'indépendance. Il n'avait ni l'éloquence ni aucun de ces talents qui donnaient à Athènes la popularité. Sa vie était peu régulière, mais on l'aimait pour son caractère décidé et bienveillant. La vivacité avec laquelle il avait appuyé Thémistocle au moment de l'invasion perse et la valeur déployée par lui à Salamine l'avaient rendu célèbre; aussi, lorsque Aristide, pour maintenir l'équilibre des partis, le poussa sur la scène politique et l'opposa à l'influence trop démocratique de Thémistocle, il fut accueilli avec faveur. Il paraît avoir contribué au décret qui bannit le vainqueur de Salamine. Plutarque l'accuse même d'avoir fait condamner à mort l'homme qui amena secrètement à Thémistocle exilé sa femme et ses enfants. Que la honte de toutes ces ingratitudes retombe moins sur le peuple d'Athènes que sur ses chefs qui lui représentent tour à tour, et par les mêmes raisons, la condamnation ou l'exil de ses plus grands citoyens comme nécessaire à son repos ou à sa liberté! Aujourd'hui, les partis politiques se repoussent du pouvoir dans l'opposition; à Athènes, ils se repoussaient du pouvoir dans l'exil.



Monnaie d'Éion[2].

Le défaut d'éloquence interdisait à Cimon les succès de la place publique. Il en chercha d'autres dans le vaste champ ouvert aux Athéniens sur la mer, et saisit l'occasion de servir à la fois la cause nationale de tous les Grecs et les intérêts particuliers de sa patrie. En 476, il débuta par deux expéditions très populaires. En Thrace, il enleva Éion, dont le com-



Monnaie de Bogès[3].

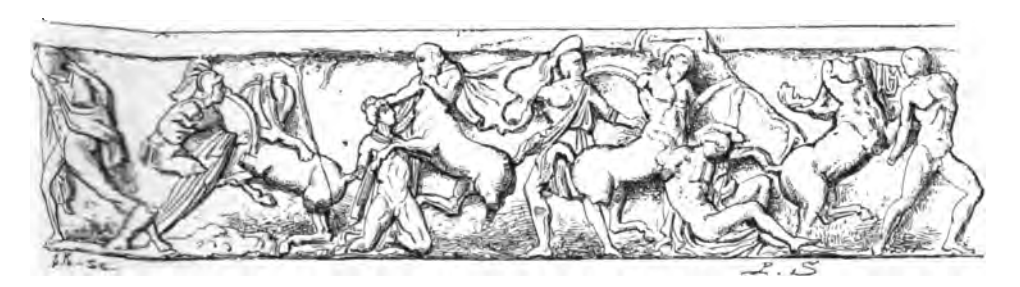
[1] Diodore, XII, 66.

[2] Deux oies, l'une d'elles tenant une anguille dans son bec; entre elles, la lettre Θ. ℞. Carré creux. (Argent.) L'attribution de cette monnaie est conjecturale.

[3] Vache allaitant son veau, debout à gauche; dans le champ, un monogramme en lettres

mandant, le Perse Bogès, plutôt que de se rendre, mit le feu à la ville et périt dans les flammes avec sa femme, ses enfants, ses esclaves et ses trésors. Par la prise d'Éion, Cimon donnait à sa patrie des terres, qu'on put distribuer aux citoyens pauvres, et une importante position militaire aux bouches du Strymon. Par la conquête de l'île de Scyros, il purgea la mer de pirates que le conseil amphictyonique venait de mettre au ban de la Grèce, et la colonie qu'Athènes y fonda devint le premier anneau de la longue chaîne de ses établissements dans le nord de la mer Égée. A Scyros, Cimon prétendit avoir retrouvé les





Fragments de la frise du Théséion[1].

ossements de Thésée (469). Il avait vu un aigle, le messager de Jupiter, gratter la terre de ses ongles puissants au lieu où les os avaient été trouvés; il n'en fallut pas plus et il n'en faudra jamais davantage pour convaincre la crédulité populaire. Les Athéniens reçurent les restes du héros au milieu de fêtes solennelles, et les déposèrent dans un temple qui fut consacré comme un asile inviolable, en mémoire de celui dont la vie entière avait été vouée, disaient-ils, à la défense des malheureux. A cette occasion eut lieu un concours de poésie, dans lequel Sophocle, encore jeune, l'emporta sur Eschyle.

Le Théséion, long de 32 mètres sur 14 de large, le plus an-

araméennes, commençant par la lettre ב, initiale du nom de Bogès. Le tout dans un carré de grènetis. ℞. Hercule nu, l'arc et le carquois au côté, tenant par la queue un lion qu'il frappe de sa massue. (Argent.) Cette monnaie peut être aussi attribuée à un autre satrape du nom de Bahana.

[1] D'après Overbeck, *Geschichte der griechischen Plastik*, 3e édit., I, p. 348, fig. 77. Ce sont

ciennement achevé et le mieux conservé des monuments d'Athènes, était bâti au milieu de la ville, près de l'endroit consacré aux exercices gymnastiques de la jeunesse athénienne. Il ressemble au Parthénon, est comme lui d'ordre dorique et d'une forme très élégante, mais beaucoup plus petit; aussi est-il bien loin de produire le même



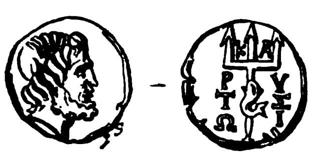
Coupe d'Euphronios[1].

effet. Il n'était point d'ailleurs décoré des chefs-d'œuvre dont l'autre temple fut orné, sauf de belles peintures dues à Polygnote et à Micon. La belle coupe d'Euphronios nous conserve peut-être le sujet d'une de ces peintures.

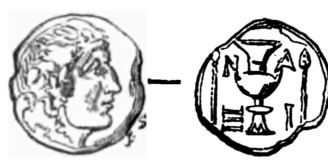
des fragments de la frise occidentale; l'artiste y a représenté le combat des Lapithes et des Centaures. A droite, à l'extrémité supérieure de notre gravure, on reconnait le roi des Lapithes, Kæneus, menacé par deux Centaures. Kæneus est à genoux et se protège avec son bouclier : les deux Centaures cherchent à l'écraser sous un quartier de roc. Le même groupe se retrouve dans la frise du temple d'Apollon à Phigalie.

[1] Cette coupe a été acquise en 1871 par le musée du Louvre. (Cf. *Annuaire de la Société*

Ainsi Athènes poursuivait glorieusement la lutte contre les Perses et assurait la sécurité de la mer. La conscience de ses services la rendit dure vis-à-vis des alliés qui tardaient à livrer leur contribution ou leur contingent de guerre. Deux villes furent rudement châtiées : Carystos, en Eubée, et la riche Naxos furent toutes deux prises après un long siège et restèrent sujettes d'Athènes (467).

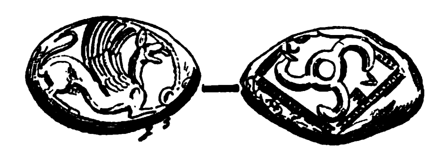


Monnaie de Carystos [1].



Monnaie de Naxos [2].

Cet événement était grave : il annonçait qu'Athènes, usant d'un droit légitime, ne permettrait pas à une ville alliée de se retirer de la confédération, ni à un membre de la ligue de se soustraire aux obligations communes, en profiant de la sécurité acquise aux dépens de tous. C'était justice. Les alliés eux-mêmes l'avaient compris, et Athènes n'avait fait, dans cette guerre, qu'exécuter les ordres de la diète de Délos. La seule réclamation que les alliés fissent entendre alors était la demande de remplacer par une augmentation du tribut les secours d'hommes et de vaisseaux qu'ils avaient fournis jusque-là. Cimon s'empressa d'accepter un changement qui, en désarmant les alliés, devait donner à sa patrie la suprématie maritime.



Monnaie d'un dynaste de Lycie [3].

Au reste, ce n'était pas une royauté fainéante que celle d'Athènes. L'année même de la prise de Naxos, et comme pour effacer le souvenir

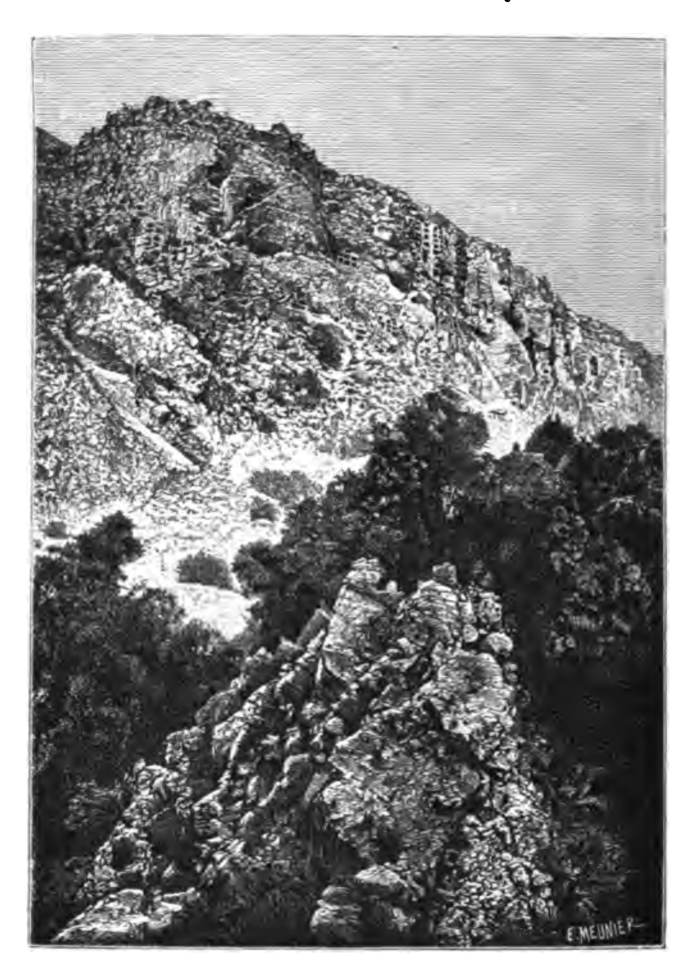
pour l'encouragement des *Études grecques*, 1872, p. 453; J. de Witte, dans les *Monum. publiés par l'Assoc. pour l'encour. des Ét. gr.*, 1872, pl. I et II; W. Klein, *Euphronios*, 2e édit. 1886, p. 182 et suiv.) — Sur le fond de la coupe est représentée Amphitrite accueillant Thésée. La scène se passe au milieu des flots, ainsi que l'indiquent les trois dauphins qui sautent derrière le jeune héros. Celui-ci (ΘΕSΕΥS) sort des flots, porté sur les mains et la tête de Triton (ΤΡΙΤΟ[ν]): Amphitrite (ΑΜΦ[ιτρί]ΤΕ), assise à droite sur un siège richement orné, tend la main à Thésée, qui de son côté répond à ce geste d'amitié. Athéna (ΑΘΕΝΑΙ[α]), debout et tout armée, tenant une chouette de la main droite, accompagne le héros athénien. Derrière Thésée, on lit la signature du peintre : Εὐφρό[νιος ἐ]ποίε

1. Tête de Neptune, à droite. ℞. ΚΑΡΥΣΤΙΩΝ. Trident autour duquel est enroulé un dauphin. (Bronze.)

2. Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite. ℞. ΝΑΞΙ. Canthare dionysiaque entre deux thyrses. (Bronze.)

3. Griffon accroupi à droite. ℞. K....ΛΕ. Triquetra. Le tout dans un carré creux. (Monnaie d'argent de Kuperllis, dynaste de Xanthos, de 440 à 400 av. J.-C.)

de ce triste succès, Cimon arma deux cents galères athéniennes; les alliés en donnèrent cent, et avec cette flotte il fit voile vers la Carie et la Lycie, souleva toutes les villes grecques de ces deux provinces et chassa les Perses de celles où ils tenaient garnison. Il y avait deux cents vaisseaux ennemis aux bouches de l'Eurymédon, en Pamphylie,



Tombeaux lyciens, creusés dans le roc, à Pinara[1]

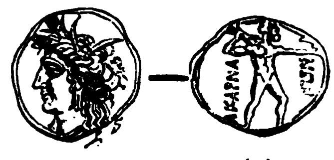
attendant un renfort de quatre-vingts trirèmes phéniciennes. Cimon prévient leur jonction et prend ou coule toute la flotte. Il débarque aussitôt sur le rivage voisin où campait une nombreuse armée, fait revêtir à quelques-uns de ses soldats les vêtements de ses prisonniers, surprend l'ennemi par cette ruse, le tue ou le disperse, et a le temps de courir encore au-devant des quatre-vingts vaisseaux phéniciens qu'il détruit jusqu'au dernier (465). Sur le trépied qu'Athènes con-

1. D'après O. Benndorf et G. Niemann, *Reisen in Lykien und Karien*, I, 1884, Taf. 18.

sacra, avec un palmier de bronze, dans le temple d'Apollon à Délos, on lisait : « Jamais la mer qui sépare l'Asie de l'Europe n'a vu pareil exploit. Ceux qui ont consacré ce trépied, ont vaincu deux fois en un jour sur mer et sur terre. L'Asie a gémi deux fois frappée par leurs mains puissantes. »

Ce grand succès enhardit Cimon à reprendre ses projets sur la Thrace. Les Perses y occupaient une foule de postes; il les en chassa, à l'exception de Doriscos qu'il ne put prendre. Une affaire importante attira alors son attention d'un autre côté. Athènes avait bien vite reconnu l'importance de ses acquisitions aux bouches du Strymon. Là se trouvaient des terres fertiles, des bois de construction, le goudron et les choses nécessaires à la marine. Par le fleuve on pénétrait au cœur de la Macédoine, et l'on pouvait nouer d'utiles relations avec les barbares; enfin dans le voisinage étaient les célèbres mines d'or du mont Pangée. Aussi de nombreux colons accourus de l'Attique et des villes alliées, furent établis aux Neuf-Voies, au-dessus d'Éion. Athènes aurait voulu surtout mettre la main sur les mines qui appartenaient aux habitants de Thasos. Elle les réclama comme faisant partie du territoire qu'elle avait enlevé aux Perses, et, sur le refus des Thasiens, elle fit attaquer leur île par Cimon qui, après une victoire sur mer, assiégea leur capitale. Ce siège dura trois années. Quand les Thasiens implorèrent le secours de Lacédémone, qui voyait avec une croissante jalousie la renommée d'Athènes et sa puissance, les Spartiates promirent leur appui; mais une affreuse calamité les empêcha de tenir parole. Un tremblement de terre qui ébranla toute la Laconie fit périr vingt mille personnes; à Sparte, il ne resta debout que six maisons (464).

À la nouvelle de ce désastre, les hilotes et les Messéniens soulevés marchèrent sur Lacédémone. Le roi Archidamos avait prévu ce mouvement et réuni en toute hâte les citoyens en armes. Sa ferme attitude sauva la fortune de l'État sur les ruines mêmes de la ville. Les hilotes, tremblants d'avoir un jour regardé leurs maîtres en face, se dispersèrent. Les plus braves d'entre eux suivirent les Messéniens sur le mont Ithôme, où ils se retranchèrent, et une



Drachme de Messénie[1].

[1] Tête de Déméter couronnée d'épis, à gauche. ℞. ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ. Jupiter Ithomatas, nu, debout à droite, lançant la foudre de la main droite et étendant le bras gauche sur lequel est posé un aigle.

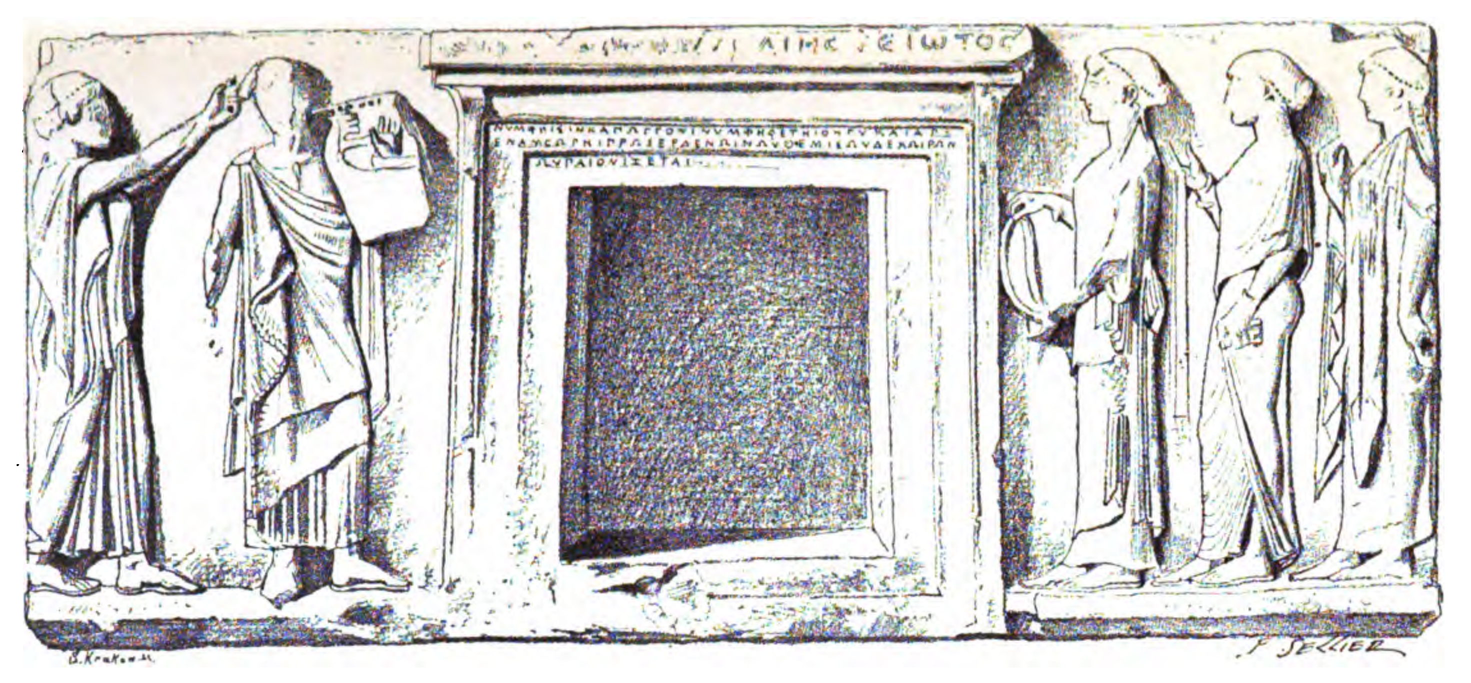
troisième guerre de Messénie commença (464). Elle dura dix années, non sans gloire pour les rebelles, car plus d'un lieu illustré jadis par Aristomène reçut une nouvelle consécration. Un jour ils défirent, aux champs de Stényclaros, un corps de Spartiates, qui laissa trois cents morts sur la place, et parmi eux cet Alimnestos qui avait tué Mardonius à Platée.





Bas-reliefs de Thasos : Hermès et les Kharites. (Voy. page suiv.)

Les Thasiens étaient donc abandonnés à eux-mêmes; il fallut se rendre et accepter de dures conditions : démanteler leur ville, livrer leurs vaisseaux, leurs mines d'or de Scapté-Hylé (le Bois Creux), leurs possessions sur le continent, payer une forte amende et un tribut annuel (463). Comme butin de victoire, Cimon ramena dans Athènes un grand peintre, Polygnote. Durant cette guerre, les colons athéniens des Neuf-Voies, surpris par les Thraces dans une expédition à l'intérieur du pays, avaient été exterminés. Cimon reçut commission de les venger. Les moyens sans doute lui manquèrent, car il ne donna



BAS-RELIEF DE THASOS : APOLLON ET LES NYMPHES.

Bas-reliefs archaïques découverts, en 1864, à Thasos par M. Miller, et conservés au musée du Louvre. — Bas-relief principal (p. 127) : à droite et à gauche d'une porte, vers laquelle ils semblent se diriger, sont cinq personnages : à gauche, Apollon tenant de sa main gauche une lyre dont les cordes étaient en métal ; puis une nymphe, qui s'apprête à poser une couronne sur la tête du dieu ; à droite sont trois nymphes. L'inscription gravée sur le linteau de la porte permet de nommer ces personnages : νύμφῃσιν κἀπόλλωνι νυμφηγέτῃ θῆλυ καὶ ἄρσεν ἂμ βούλῃ προσέρδεν. Ὄϊν οὐ θέμις οὐδὲ χοῖρον. Οὐ παιωνίζεται, c'est-à-dire : « Aux Nymphes et à Apollon Nymphégète, sacrifie les victimes que tu veux, mâles ou femelles. La brebis et le porc sont interdits. On ne chante pas de péan. » — Sur les deux autres plaques plus petites (p. 126), on voit, d'un côté, trois femmes se dirigeant vers la droite. Elles sont semblables aux nymphes du bas-relief principal : les unes et les autres portent des bracelets, ont une guirlande ou une couronne à la main, et une couronne sur la tête. Il faut également y reconnaître des nymphes. — De l'autre côté est Hermès coiffé du pilos conique : il étend le bras droit en avant et de la main gauche tient un caducée dont les serpents entrelacés étaient en métal. Derrière lui s'avance une femme qui tient une guirlande à la main. L'inscription gravée sur la plinthe, au-dessous des pieds d'Hermès, permet de reconnaître dans cette dernière figure l'une des Kharites ou Grâces. Sur une plaque faisant suite à celle-ci, et qui n'a pas été retrouvée, étaient sans doute les deux autres Grâces. Ces marbres qui, selon l'hypothèse de M. Rayet, décoraient le pourtour de quelque autel monumental situé en plein air devant un temple, comptent parmi les plus précieux restes de la sculpture grecque de la première moitié du cinquième siècle.

pas satisfaction à l'honneur national. Le peuple en montra un vif mécontentement; et Cimon, accusé de s'être laissé acheter par le roi de Macédoine, auquel il ne plaisait pas d'avoir les Athéniens pour voisins, fut, selon les uns acquitté, selon les autres condamné à une amende de 50 talents.

Il ne s'était pas reposé sur ses victoires du soin de sa popularité.



Offrande à Athéna Poliade, à l'occasion d'une victoire navale [1].

Son patrimoine et ses richesses, glorieusement conquises, semblaient être moins à lui qu'à ses concitoyens. Il les employait à orner d'arbres et de statues les places de la ville, à construire un des remparts de la citadelle et une partie des *longs murs* projetés par Thémistocle. Il

1. Bas-relief conservé au Musée du Louvre (Cf. Clarac, *Mus. de sculpt.*, II, 1re partie, n° 255, p. 692). Au centre, sur un pilier autour duquel s'enroule le serpent, se dresse l'image d'Athéna Poliade : derrière le pilier est un bouclier. A droite, dans une attitude pleine de gravité, se tient un guerrier tout armé : dans la main droite, il porte un branche de palmier qu'il va offrir à la déesse. La figure de gauche donne le sens de la scène : la déesse de la Victoire s'approche de la statue d'Athéna, tenant d'une main une patère, de l'autre un aplustre, ornement de vaisseau. L'offrande est donc faite à l'occasion d'une victoire navale (Cf. O. Iahn, *de antiquissimis Minervæ simulacris atticis*, Taf. II, 3 et p. 15). Quant au nom du guerrier victorieux, en qui l'on a voulu reconnaître Thémistocle ou Cimon, il est tout à fait incertain.

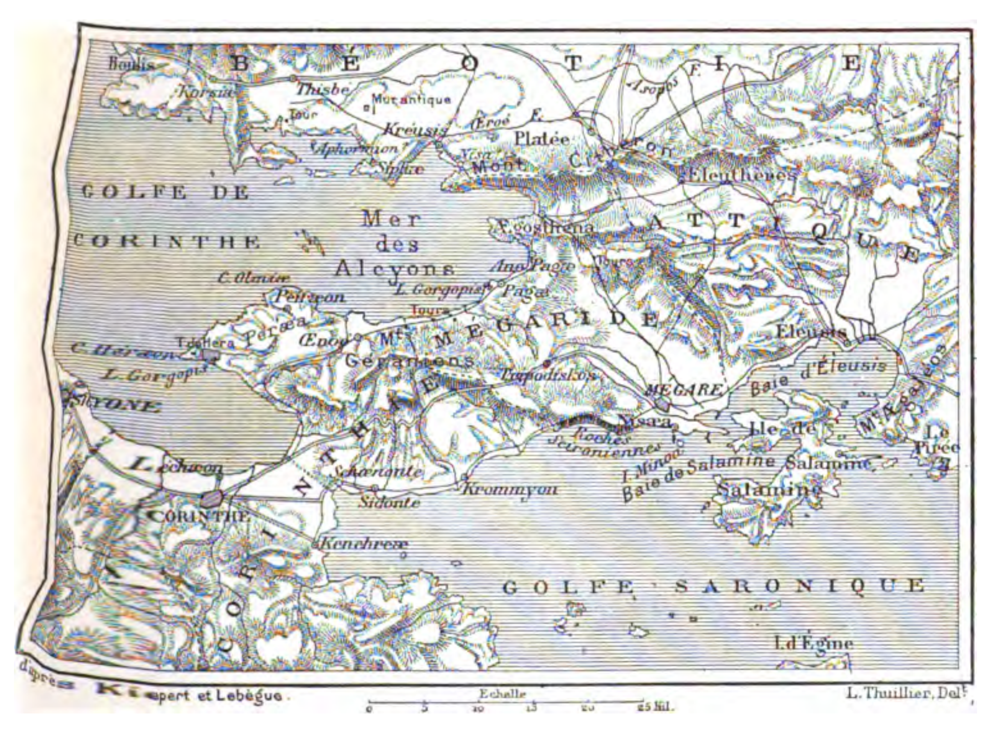
fit abattre la clôture de ses jardins pour les livrer au public; chaque jour il tenait table ouverte pour les citoyens de son dème, et jamais il ne sortait sans être suivi d'un esclave, qui distribuait aux pauvres honteux de l'argent et des vêtements. Tout cela par humanité, sans doute, mais aussi dans l'intérêt du parti dont il était le chef.

La popularité cependant lui échappait. Les pauvres comprenaient que ces largesses intéressées étaient la rançon des honneurs dont par leurs votes, ils le comblaient. On se souvenait de Pisistrate distribuant aussi le produit de ses jardins au peuple, et on écoutait plus volontiers un nouvel orateur qui déclarait que l'État était assez riche pour ne pas laisser à un particulier le soin de nourrir ses pauvres. Ce nouveau venu était Périclès, le vengeur de Thémistocle, l'exécuteur de ses projets, mais plus grand que lui parce qu'il se respecta toujours. Cimon, l'allié des Spartiates dans le procès de Thémistocle, l'admirateur de leurs vertus guerrières et de leur forte discipline, au point de donner à un de ses enfants le nom de Lacédémonios[1], oublia qu'Athènes était trop grande maintenant pour aimer à entendre sans cesse l'éloge d'une rivale, qui au fond était une ennemie. Depuis vingt ans Sparte faisait à Athènes, en toute circonstance, une opposition haineuse. Elle avait voulu l'empêcher de reconstruire ses murailles; dans son irritation d'avoir perdu le commandement de la flotte et de voir que, sans elle, il s'était formé une ligue puissante dont Athènes était à la fois la tête et le bras, elle venait de promettre aux Thasiens son alliance et, pour sauver ce peuple, elle avait médité une invasion dans l'Attique. La concorde établie naguère par Aristide et le serment prêté sur le tombeau des glorieux morts de Platée n'existaient donc plus; la faute en était à ceux qui prétendaient faire reconnaître de la Grèce entière leur pesante et inutile suprématie. Cependant, il y avait toujours dans Athènes une faction qui, par haine ou effroi de la démocratie, ne tenait compte ni de ces affronts ni de ces menaces, et qui, pour conserver son influence, avait besoin d'être soutenue par la ville aristocratique, dont le gouvernement était l'opposé de celui d'Athènes. Les services de Cimon le dispensaient de recourir à cet appui. Malheureusement sa naissance, ses goûts, sa richesse, son esprit de commandement, fortifié par tant de succès, avaient fait de lui le chef de ce parti. Avait-il à critiquer quelque mesure proposée, il ajoutait : « Ce n'est pas ainsi que l'on se conduit à Lacédémone. » Aussi, quand

[1] Il était à Athènes proxène de Sparte, dont tous les envoyés recevaient chez lui l'hospitalité.

les Spartiates, incapables de prendre Ithôme, vinrent implorer l'assistance d'Athènes : « Il ne faut pas, dit Cimon, laisser la Grèce boiteuse ni ôter à Athènes un utile contrepoids. »

Les Athéniens furent peu touchés de cette nécessité d'avoir un contrepoids. « Laissez-la ensevelie sous ses ruines, s'écria Éphialte, et foulez aux pieds l'orgueil de Lacédémone. » Pourtant les sentiments d'honneur et de magnanimité l'emportèrent : Cimon fut en-



Plan des ports de la Mégaride.

voyé avec une nombreuse armée devant Ithôme. Le siège ne paraissant pas en aller plus vite, les Spartiates crurent à quelque trahison, et, tout en gardant leurs autres alliés, ils congédièrent les Athéniens, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de leur assistance (461). C'était un affront sanglant. Athènes y répondit par une alliance avec Argos, qui venait de profiter des embarras de Sparte pour assouvir sa haine séculaire contre Mycènes[1]. Les Thessaliens entrèrent dans la même ligue, et, à quelque temps de là, Mégare, par opposition à Corinthe, admit une garnison athénienne dans ses murs et dans son port de Pagées, sur le golfe Corinthien. Les Athéniens occupèrent aussi l'autre port,

[1] On a pensé que la pièce des *Suppliantes*, représentée en 461 et où les Argiens sont

Nisée, sur le golfe Saronique, qu'ils rattachèrent à Mégare, comme le Pirée l'était à Athènes, par deux murs longs de 8 stades dont ils eurent la garde.

Monnaie de Mégare [1].

Ces événements étaient autant d'échecs pour l'ami de Sparte, et Cimon irrita encore le mécontentement populaire en combattant une mesure qui devait compléter celles d'Aristide.

Le Juste avait ouvert les charges aux plus pauvres citoyens, par conséquent aussi l'aréopage; mais l'aristocratie, cantonnée dans ce conseil suprême, en faisait un foyer d'opposition au gouvernement. Un ami de Périclès, Éphialte, homme qui avait, avec une fougueuse éloquence, la pauvreté et la vertu d'Aristide, proposa d'ôter à ce tribunal vénéré la plus grande partie des causes dont la connaissance lui appartenait, celles sans doute qu'il jugeait en vertu du pouvoir censorial que Solon lui avait reconnu. Composé de membres à vie et irresponsables, l'aréopage était essentiellement, dans la constitution athénienne, l'élément conservateur, l'obstacle aux nouveautés[2]. En vain Eschyle, qui était un eupatride, plaida pour l'aréopage, en faisant jouer sa tragédie des *Euménides*, où il montrait Minerve fondant elle-même le tribunal, gardien incorruptible de la justice et des lois[3] : la proposition passa. Les aréopagites n'eurent donc plus à connaître que des causes de meurtre prémédité, φόνος ἐκ προνοίας, des cas d'incendie et d'empoisonnement. Les peines étaient la mort et la confiscation des biens (460). « Cimon, dit Plutarque, ne put retenir son indignation de voir la dignité de l'aréo-

honorés pour avoir refusé de livrer les filles de Danaüs aux barbares d'Égypte, fut composée par Eschyle à cette occasion. Trois ans après, dans les *Euménides*, il faisait jurer par Oreste une alliance éternelle entre Argos et Athènes : « Je jure à ton peuple, dit-il à Minerve, que jamais roi d'Argos ne portera la guerre chez les Athéniens. A ceux qui violeraient les serments que je prononce j'opposerais, du fond de mon tombeau, d'insurmontables obstacles et de funestes augures. Ils ne tarderaient pas à se repentir de leur entreprise! Mais, s'ils sont fidèles à ma parole, si toujours ils honorent la ville de Pallas et lui prêtent l'appui de leur glaive, alors mes mânes leur resteront favorables. » Vers 762-774.

[1] Artémis Agrotera vêtue d'un long chiton, tenant de la main gauche un arc et prenant un javelot dans son carquois; en légende ΜΕΓΑΡΕΩΝ. Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Caracalla. Le temple d'Artémis Agrotera à Mégare est signalé par Pausanias (I, 41, 3).

[2] C'est ce qui fait dire à Aristote : « Dans la démocratie, c'est la classe distinguée qui conspire. » (*Politique*, liv. V, ch. III.) Jusqu'en 477, l'aréopage s'était recruté d'archontes élus dans les trois premières classes (voy., tome I, p. 391 et suiv.), mais qui n'étaient admis dans l'aréopage qu'après enquête : ....οἱ δοκιμασθέντες ἀνέβαινον εἰς Ἄρειον πάγον. (Plutarque, *Périclès*, 9.) C'est à ce moment que doit avoir été établi le tirage au sort des archontes.

Euménides, 681 et suiv.

page avilie. Il fit tous ses efforts pour le remettre en possession des jugements, et rétablir le gouvernement aristocratique. » Jusqu'où ces efforts allèrent-ils? On ne le sait. Le peuple les arrêta par l'ostracisme; Cimon fut banni (459).

Eschyle, qui l'avait soutenu, craignit un sort pareil. Il avait déjà été traduit devant l'aéropage sous l'inculpation d'avoir dévoilé au théâtre des mystères dont la connaissance était interdite aux profanes, et allait être condamné, quand son frère (?) Amynias, relevant son



Les Euménides[1].

manteau, montra son bras mutilé à Salamine et demanda aux juges pour récompense la vie du poète. Cette fois Eschyle s'exila lui-même et se retira en Sicile, où il était déjà allé au temps du roi Hiéron, vers 476[2].

[1] Relief sur une grande base de trépied conservée au Louvre et connue sous le nom d'Autel des Douze-Dieux. (Fröhner, *Notice de la sculpture ant.*, n° 1, p. 6). — Les trois Euménides, Alekto, Tisiphoné et Mégæra, portent un diadème et s'appuient sur un sceptre que surmonte une fleur de grenadier. Elles sont vêtues d'un long chiton et d'un manteau : leur attitude est calme et grave. Le nom qui est donné par Fröhner à ces trois figures est d'ailleurs incertain : d'autres savants les appellent les Ilithyies ou les Parques. Pour l'ensemble du monument, voyez *Hist. des Rom.*, t. I, p. 570.

[2] Voyez notre chapitre xx. Il mourut à Géla en 455. A 'époque du premier voyage d'Eschyle

L'aréopage avait été dans l'État le pouvoir modérateur avec un droit de véto contre toute mesure qui lui paraissait téméraire ou dangereuse. Pour conserver à la république cette garantie que la réforme



Exercices des Éphèbes [1].

lui ôtait, il fut décidé que sept gardiens des lois, *nomophylaques*, choisis au sort chaque année parmi les citoyens, pourraient s'op-

à Syracuse, le roi Hiéron avait fait représenter la trilogie dont les *Perses* font partie et avait assisté au spectacle. La chronologie de la vie d'Eschyle, offre des difficultés inextricables.

[1] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, IV, Taf. 269-270). — I. Deux éphèbes sont occupés à s'armer. Le premier, à gauche, est entouré de trois personnages dont l'un lui tend des deux mains sa chlamyde, l'autre lui tient ses cnémides, le troisième, appuyé sur un bâton, le regarde. Le second éphèbe, à droite, revêt sa cuirasse : un jeune garçon lui tend des courroies. Son bouclier est à ses pieds. Derrière le premier personnage de gauche est suspendu un sac. — II. Au centre, un jeune garçon, presque entièrement caché sous un large bouclier, tend son casque à un personnage barbu, qui est occupé à ceindre son baudrier. Le dernier éphèbe, à droite, s'attache une cnémide à la jambe gauche.

poser aux propositions contraires à la constitution. Ils conservaient les décrets du peuple dans le sanctuaire de la Mère des Dieux et portaient au front un bandeau blanc qui les sacrait prêtres de la loi[1]. Quant à l'autorité censoriale des aréopagites, elle passa aux *sophronistes* et aux *gynæconomes* qui eurent la surveillance des éphèbes dans les gymnases et des femmes dans la ville, c'est-à-dire la garde de l'instruction et de la moralité publique (460).

IV. — GUERRES INTESTINES EN GRÈCE.

Les troubles intérieurs n'avaient pas ralenti les efforts d'Athènes pour étendre ou consolider sa puissance; jamais elle n'avait déployé une activité plus grande. Nous avons une inscription dans laquelle la tribu d'Érechthée célèbre, avec la magnifique simplicité de ce temps, ses guerriers morts en une même année aux rivages de Chypre, de Phénicie et d'Égypte, à Haliées dans l'Argolide, devant Égine et Mégare.

Athènes s'était proposé d'expulser les Perses des îles et des côtes de la Méditerranée; elle n'oubliait pas cette mission généreuse. Deux cents galères avaient été envoyées en Chypre pour en chasser ce qu'il y restait de troupes persiques. L'Égypte, révoltée sous Inaros, appela les Athéniens; ils coururent au bord du Nil, et vainquirent une armée dont ils assiégèrent les débris dans Memphis. Ainsi l'exemple de la Grèce encourageait les nations sujettes à secouer leurs chaînes. Les victoires de Marathon et de Salamine n'avaient pas seulement sauvé l'Hellade, elles avaient ébranlé le grand empire qui, déjà, chancelait sous les coups répétés que lui portait la main audacieuse des Athéniens.

Mais ceux-ci, victorieux au loin, voyaient du haut du Parthénon, par-delà Salamine, des îles et des rivages habités par des ennemis, de sorte qu'il leur fallait garder au Pirée une partie de leur flotte pour parer à quelque entreprise imprévue tentée par leurs adversaires. C'était d'une sage prévoyance, car pendant qu'ils avaient 200 galères et une armée en Égypte, une guerre éclata à leurs portes. Contre

[1] Il y a beaucoup d'incertitudes au sujet des nomophylaques, dont certains auteurs reculent l'institution jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, qui ne fit sans doute que la réorganiser : Cf. Starker, *De Nomophyl. Atheniensium*, 1880. Mais il n'est pas possible de rejeter ce que dit de ce collège Philochoros, *Fragm. des Hist. grecs*, 141, Didot, t. I, p. 407.

Mégare, leur alliée, qui pouvait fermer aux Spartiates la sortie de l'isthme et l'accès de l'Attique, Corinthe, Égine et Épidaure armèrent des troupes et des vaisseaux. Repoussés dans une descente sur le territoire d'Épidaure, les Athéniens furent plus heureux dans une bataille navale : ils défirent la flotte alliée, qui perdit 70 galères, et assiégèrent Égine, leur mortelle ennemie : elle avait fait cette loi : « Tout Athénien surpris sur le territoire d'Égine sera mis à mort sans jugement ou vendu comme esclave[1]. » Pour sauver cette place, les Corinthiens marchèrent sur Mégare. Il ne restait à Athènes que des enfants et des vieillards; Myronidès en tira pourtant une armée, sans affaiblir d'un soldat le corps qui opérait contre les Éginètes, lutta deux fois contre l'ennemi dans les gorges de l'isthme et lui infligea un sanglant désastre (458). Le siège d'Égine dura neuf mois; la ville fut démantelée; les habitants livrèrent ce qui leur restait de vaisseaux et promirent un tribut.



Hémi-drachme d'Épidaure[2].

Ainsi la Grèce se déchirait de ses propres mains, et une première guerre du Péloponnèse commençait. Qui devait en porter la responsabilité? Toutes ces cités sans doute, entre lesquelles fermentaient des haines séculaires : Égine et Athènes, Corinthe et Mégare, Argos et Mycènes; Sparte surtout, qui donna le signal de cette lutte sacrilège, par son outrageante conduite envers les Athéniens. En ce moment même, elle recevait d'Artaxerxès effrayé un agent qui venait marchander le prix d'une invasion des Péloponnésiens dans l'Attique, comme les Thasiens en avaient obtenu déjà la promesse. La guerre de Messénie durait toujours, et « Sparte ne pouvait rien au dehors[3]. » Elle n'osa, en ce moment, tenter une si grosse entreprise, mais elle garda l'argent, pour un temps meilleur. Périclès, averti, pressa l'achèvement des *longs murs*[5].



Monnaie des Phocidiens, *in genere*[4].

[1] Diogène Laërte, III, 19; Plutarque, *Dion*, 5.

[2] Tête laurée d'Esculape, à gauche. ℟. Dans une couronne de laurier, un monogramme formé des deux lettres ΕΠ, initiales du nom d'Épidaure.

[3] Thucydide, I, 118.

[4] ΦΩΚΕΩΝ. Trois bucranes ornés de bandelettes, et dont les museaux se touchent au centre de la médaille. ℟. Couronne de laurier avec la lettre Τ(ρίχαλχον?) (Bronze.)

[5] Celui qui s'étendait de la ville à Phalère avait 35 stades ; l'autre, allant au Pirée, en mesu-

En 457, les Spartiates se crurent en état de faire une incursion dans la Grèce centrale. Sous prétexte de secourir les Doriens contre les Phocidiens, ils pénétrèrent en Béotie, et, oubliant le rôle de Thèbes



Héraklès combattant. (Marbre d'Ég ne [1].)

dans l'invasion persique, ils aidèrent cette ville à faire reconnaître des

rait 40. (Thucydide, II, 13.) Un troisième mur, celui du milieu, fut construit plus tard. Le stade équivaut à 185 mètres.

[1] D'après un moulage. — Le héros est coiffé d'une tête de lion et porte une cuirasse en cuir. C'était l'une des figures du fronton oriental du temple d'Athéna à Égine. La scène re-

Béotiens sa suprématie, afin d'élever, en face d'Athènes, une cité puissante et ennemie. Appelée par un secret avis des nobles d'Athènes[1], leur armée vint camper jusque sur les frontières de l'Attique, à Tanagra. Les Athéniens coururent à sa rencontre. Cimon, qui était dans le voisinage, demanda à combattre avec sa tribu. Il y avait contre son parti, sinon contre lui-même, de très légitimes soupçons : on refusa. En s'éloignant, il laissa son armure à ses amis. Ils se réunirent autour de ce noble trophée et s'y firent tuer jusqu'au dernier. Le combat fut acharné; Périclès s'y distingua par la plus brillante valeur; la trahison des Thessaliens donna la victoire aux Spartiates (457). Ils n'y gagnèrent que de trouver libres les passages de l'isthme. Par la prise d'Égine les Athéniens avaient « ôté la paille de l'œil du Pirée ». Avant même cet important succès, Myronidès avait réparé la défaite de Tanagra par la destruction d'une nombreuse armée de Béotiens à Œnophyta, et cette victoire, donnant, dans la Béotie, la Phocide et la Locride opuntienne, la suprématie au parti populaire, avait assuré sur toute la Grèce centrale l'influence athénienne.



Figurine de Tanagra[2].

En l'année 456, une flotte, sous le commandement de Tolmidès, alla brûler Gythion, le port de Sparte, insulter Corinthe jusque dans son golfe, battre les Sicyoniens et enlever Naupacte. La guerre de Messénie finissait alors. Les défenseurs d'Ithôme avaient obtenu de sortir librement du Péloponnèse; Athènes les accueillit et leur donna Naupacte, qu'elle

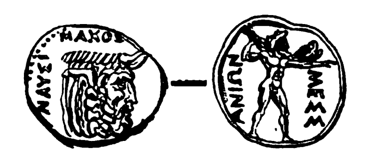
présentée était le combat d'Héraklès et de Télamon, fils d'Éaque, roi d'Égine, contre Laomédon. Comme sur le fronton occidental (voy. t. I[er], p. 492), Athéna était présente à la lutte.

[1] Thucydide, I, 107, dit : « Les Lacédémoniens, en entreprenant cette campagne avait un peu cédé aux instances secrètes de quelques Athéniens qui espéraient détruire la démocratie et empêcher la construction des Longs Murs. »

[2] D'après l'original, conservé au Louvre (cf. L. Heuzey, *Les figurines de terre cuite du musée du Louvre*, pl. XX, fig. 1). « Jeune femme, demi-nue, assise sur une chaise à dossier bas, portant la main à sa chevelure. »

venait de prendre. C'est de là que leurs ancêtres étaient partis pour faire la conquête de la presqu'île; ils pouvaient y rêver le même avenir.

Ces succès rendirent moins douloureux les désastres éprouvés en Égypte, où l'armée expéditionnaire et une escadre de 50 galères envoyée à son secours avaient été détruites. Mais une tentative pour rétablir un chef thessalien et punir la trahison de la cavalerie thessalienne à Tanagra n'eut point de succès; une expédition en Acarnanie, conduite par Périclès, ne réussit pas mieux (454). On se souvint alors du chef à qui la victoire n'avait jamais été infidèle. Cimon fut rappelé, sur la proposition de Périclès. Sa noble conduite et celle de ses amis à Tanagra avaient montré qu'il ne fallait pas le comprendre dans la faction qui intriguait avec l'ennemi, comme, à Marathon, à Platée, elle avait intrigué avec les Perses, et qui venait de faire assassiner le vertueux Éphialte. Il était tombé sans doute pour le même crime que lui reproche Platon : pour avoir mutilé l'aréopage et fait boire à longs traits aux Athéniens la coupe de la liberté. Plutarque, un ennemi cependant des démocrates, nous dit mieux quel fut le crime de cet ami de Périclès : « Il s'était rendu redoutable aux grands par son inflexibilité à poursuivre les concussionnaires et tous ceux qui avaient commis quelque injustice. »


Drachme des Acarnaniens, *in genere*[1].


Grec cypriote luttant contre un Perse[2].

Les temps qui suivirent sont mal connus. La guerre languit des deux côtés; on négocia longtemps pour la paix, et Cimon ne parvint à ménager qu'une trêve de cinq ans (451). Ce dernier service rendu à sa patrie, il fit voile vers Cypre avec 200 galères et assiégea Kition, comptant de là passer en Égypte. Il mourut devant cette place,


Monnaie de Baalmélek, roi de Kition[3].

1. La tête cornue du fleuve Achéloos personnifié; en légende, ΝΑΥΣΙΜΑΧΟΣ, nom d'un magistrat. ℞. AKAPNANΩN. Jupiter nu, à droite, lançant la foudre.

2. Scarabéoïde en sardoine brune, du trésor de Curium; d'après G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 646, fig. 448. — Le Perse est à gauche et tombe à genou frappé d'un coup de lance en pleine poitrine : on le reconnaît à la tiare qui lui couvre la tête.

3. Hercule debout à droite, la peau de lion sur les épaules, tenant sa massue de la main droite, son arc de la gauche. ℞. Dans un carré creux, un lion qui dévore un cerf; en légende

d'une maladie ou d'une blessure (449). Ses compagnons lui firent les funérailles qu'il eût souhaitées. En rapportant ses restes à Athènes, ils tombèrent au milieu d'une grande flotte phénicienne et perse, qu'ils détruisirent en vue de Salamine en Chypre; et, débarquant le même jour, ils dispersèrent une armée qui les avait attendus sur le rivage opposé. Cette double victoire fut le dernier acte des guerres Médiques. Athènes la termina par un traité où elle s'engageait à ne plus troubler le grand roi dans ses domaines et à ne donner aucun secours aux Égyptiens. Mais, de son côté, le roi renonçait à la possession des villes grecques du littoral asiatique, c'est-à-dire les laissait dans la clientèle d'Athènes, et, reconnaissant la mer Égée pour une mer grecque, s'ôtait le droit d'envoyer un vaisseau de guerre au delà des îles Chélidoniennes, sur les côtes de Lycie, et au delà des roches Cyanées à l'entrée du Bosphore de Thrace[1].



Monnaie des Éléens[2].

Athènes renonçait à la guerre médique; c'est que déjà les nuages s'amoncelaient sur la Grèce. La dévorante activité de la race hellénique ne pouvait s'accommoder d'une longue paix. Bien vite on était revenu aux antiques habitudes des discordes civiles, que l'invasion perse avait un moment suspendues. Nous avons vu

phénicienne לבעלמלך (*de Baalmélek*). Baalmélek fut roi de Kition de 450 à 420 environ. On vient de trouver à Dali (l'ancienne Idalion) une inscription concernant ce personnage ou son petit-fils. (*Acad. des Inscr. et Belles-L.*, mars 1887.)

[1] On a nié ce traité, parce que Thucydide ne le rapporte pas et qu'on ne le trouve que dans des écrivains postérieurs, notamment dans Diodore et Plutarque, qui en donnent d'une manière fort différente la date et les conditions. On a mal lu Thucydide. Il n'en dit rien, il est vrai, et n'en pouvait rien dire dans les cinq ou six lignes où il mentionne cette expédition; mais, à son livre VIII, ch. 56, il en prouve formellement l'existence. Il y montre les Perses demandant aux Athéniens : 1° l'abandon de l'Ionie et des îles adjacentes; 2° le droit de construire une flotte et de naviguer dans la mer Égée avec autant de vaisseaux qu'ils en avaient au temps de Darius, droits qu'Athènes leur avait évidemment ôtés par un traité, puisqu'ils les redemandent par un traité nouveau. La paix dite de Cimon, que Plutarque a tort de mettre en 466, quand rien n'était fini, et qui se place en 449, quand cessent les hostilités, est attestée par Isocrate qui, né en 436, en fut presque contemporain (*Panég.*, 118 et 120; *Aréop.*, 80, édit. Didot), par Démosthène (*de la Fausse ambassade*, 273, et *Pour les Rhodiens*, 29), et par Lycurgue (*Contre Léocratès*), qui sont de la seconde génération. Le témoignage de ces quatre hommes, d'accord au reste avec les faits, me semble devoir être préféré à la vague assertion de Théopompe, contenue dans trois lignes d'Harpocration (*Fragm. des Hist. grecs*, édit. Didot, t. I, p. 306, n° 168); la seule raison alléguée étant qu'on s'était servi, pour graver le traité sur le marbre, de lettres ioniennes au lieu des anciennes lettres attiques; il se peut que ce fût une copie faite plus tard pour remplacer l'original avarié ou disparu.

[2] Tête diadémée de Héra, à droite. ℞. Dans une couronne de feuilles d'olivier, un foudre et les lettres FA, initiale de Ϝαλείων. Tétradrachme.

Argos profiter des embarras de Sparte pour écraser Mycènes, qui lui reprochait sa défection dans la guerre de l'indépendance, et Corinthe menacer Mégare. Plus anciennement, à l'issue de la seconde guerre de Messénie, Sparte avait encouragé les Éléens à chasser les habitants de la Pisatide; et ils s'étaient si bien acquittés de cette mission, que Pausanias ne savait où chercher les ruines de Pise. Il n'y avait pas seulement guerre de ville à ville : les siècles passés avaient légué à chaque cité deux factions, entre lesquelles n'avait pu s'élever, pour leur imposer la paix, cette classe intermédiaire qui naît de l'industrie et du commerce. Sauf Athènes, Corinthe et Corcyre, les États grecs étaient tous agricoles, presque tous aussi pleins de mépris pour l'industrie, qu'ils laissaient aux esclaves. Mais une conséquence nécessaire de l'esclavage, c'est d'empêcher la formation d'une classe moyenne. Il n'y avait donc dans ces cités que des riches et des pauvres, se jetant des regards de haine ou d'envie, quand ils ne pouvaient pas se jeter l'insulte, la guerre et la mort. De là ces déchirements intérieurs, ces constitutions si souvent renversées, et une moitié du peuple qui bannissait l'autre ou l'égorgeait, sans comprendre que les taches de sang ne s'effacent point; que les violences appellent d'autres violences; que la moralité, le patriotisme s'y perdent, et que l'insurrection contre la loi, contre la cité, finit par apparaître comme un droit légitime. Quels citoyens honnêtes et dévoués pouvaient faire ces proscrits qu'on trouve rôdant sans cesse autour des murs, et en tel nombre que nous les allons voir former des armées ?

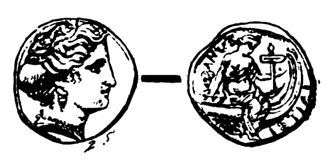


Jeunes grecques, terre-cuite de Corinthe [1].

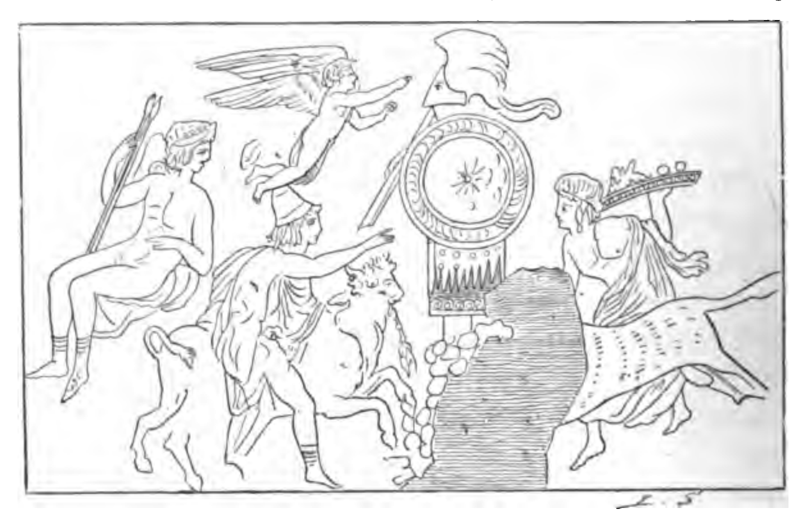
Les Delphiens, alliés de Lacédémone, avaient l'intendance du temple d'Apollon; les Phocidiens, alliés d'Athènes, la leur enlevèrent. Une armée spartiate la rendit aux premiers; une armée athénienne con-

1. Groupe conservé au musée du Louvre (cf. L. Heuzey, *Les figurines de terre cuite du musée du Louvre*, pl. XXIV, fig. 1, et p. 17). — Une jeune grecque, le cou dégagé, le torse à demi découvert, s'appuie sur une seconde jeune fille enveloppée dans son voile. Le bras droit de la première est posé sur l'épaule de sa compagne et, dans la main, elle tient une pomme.

duite par Périclès la reprit pour les seconds (448). Ces promenades militaires des deux peuples dominateurs à travers la Béotie avivèrent les haines des partis. Les exilés béotiens de la faction aristocratique se réunirent en corps d'armée et surprirent plusieurs villes. L'Athénien Tolmidès, méprisant leur faiblesse, courut à eux avec une petite troupe, malgré les avis de Périclès : il fut battu et tué à Coronée (447). Cette défaite rendit l'influence dans toutes les villes à la faction aristocratique, et la Béotie fut perdue



Monnaie d'Histiæa [1].



Sacrifice à Athéna, sur un vase de Mégare [2].

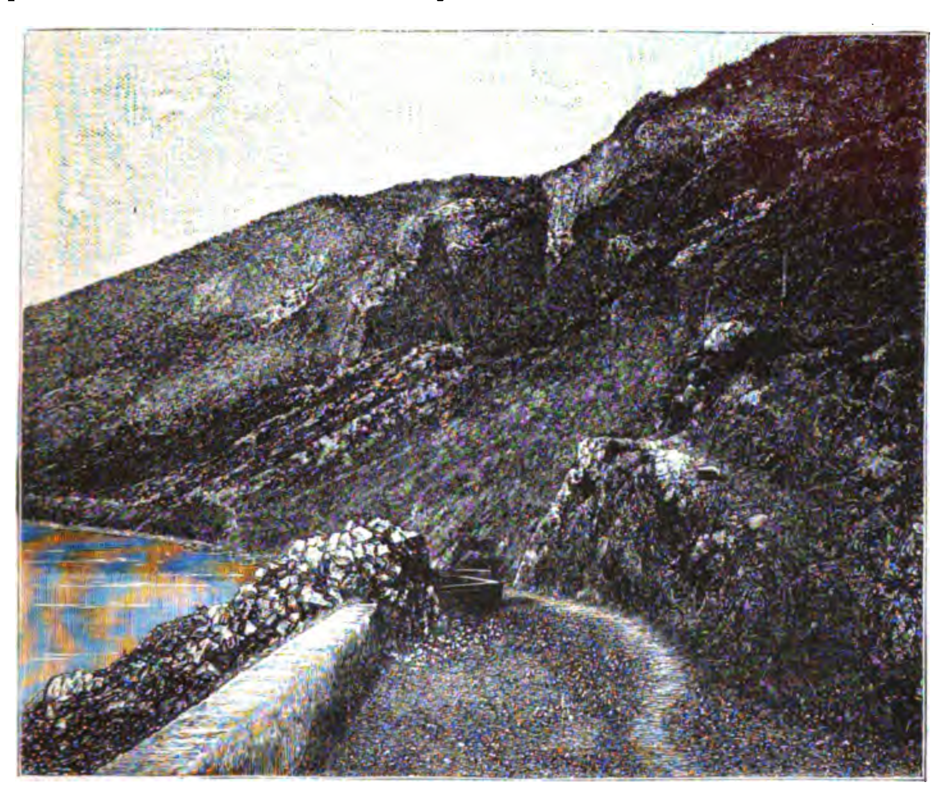
pour Athènes. Le mouvement gagna l'Eubée, où les Histiéens, ayant pris une galère athénienne, en massacrèrent tout l'équipage. Athènes fit cette fois un vigoureux effort, Périclès partit pour l'Eubée avec cinquante galères et cinq mille hoplites. Tout céda devant lui ; la répression fut sévère, pourtant il n'y eut pas d'exécution sanglante : quelques riches de Chalcis, les Hippobotes, furent chassés, et il dépos-

[1] Tête de la nymphe Histiæa, à droite. ℞. ΙΣΤΙΑΙΕΩΝ. La nymphe Histiæa assise sur une proue de galère et tenant la hampe d'un trophée. En symbole, une grappe de raisin. (Drachme.)

[2] D'après O. Iahn, *De antiquissimis Minervae simulacris Atticis*. Bonn, 1866, Taf. III, 2. — Aux pieds d'une image d'Athéna en forme de trophée, qui se dresse au milieu d'un tas de pierres et vers laquelle vole la Victoire, deux personnages s'apprêtent à célébrer un sacrifice, sans doute à l'occasion d'une victoire. Celui de gauche amène un taureau dont la tête est ornée de bandelettes ; celui de droite, un bélier qu'il retient de la main droite, tandis que de la main gauche il porte une corbeille remplie de fruits. Un troisième personnage, tranquillement assis, à gauche, assiste à la scène.

séda les Histiéens de leur ville et de leurs terres, qui furent données aux pauvres d'Athènes. Mais Mégare avait égorgé sa garnison athénienne; et une armée spartiate, profitant de cette révolte qui lui ouvrait enfin les passages de l'isthme, vint ravager le territoire d'Éleusis (446).

Elle était commandée par le jeune roi Plistoanax, que les éphores avaient placé sous la direction de Cléandridas. Celui-ci se laissa acheter par Périclès et ramena les troupes sans avoir combattu. Accusé de



Les roches Scironiennes. — Route de Mégare à Corinthe[1].

trahison, il fut condamné à mort, mais réussit à s'enfuir à Thurion: Plistoanax, frappé d'une lourde amende qu'il ne put payer, perdit ses droits de citoyen et se réfugia en Arcadie. En rendant ses comptes au peuple, Périclès porta une somme de 10 talents sous le titre de « dépenses nécessaires. » Le peuple comprit et ratifia. Cette dépense resta inscrite au budget annuel d'Athènes. Le soupçonneux peuple en abandonna, les yeux fermés, l'emploi à Périclès, qui les envoyait à

[1] D'après une photographie. — La route est taillée dans le roc, sur le bord même de la mer. C'est de là, suivant la légende, que le brigand Sciron précipitait les voyageurs dans les flots jusqu'au jour où Thésée lui fit subir le même sort.

Sparte pour y acheter les voix à vendre. C'étaient ses frais de police secrète.

Cependant cette guerre finit mal. Par le traité de 445, qui établit une trêve de trente ans entre Sparte et Athènes, celle-ci abandonna les deux ports de Mégare, qu'elle ne pouvait plus garder depuis le soulèvement de cette ville, Trézène et les points qu'elle occupait dans l'Achaïe sur le golfe de Corinthe. Ce traité fut-il une concession arrachée par la faction aristocratique? On le croirait, en voyant son chef, Thucydide, banni l'année suivante par l'ostracisme et se réfugiant à Sparte; à moins qu'on ne préfère y trouver un acte de haute prudence de Périclès, qui, depuis la chute de l'influence athénienne en Béotie, aurait compris qu'il n'était pas bon pour Athènes de chercher des agrandissements dans la Grèce continentale, où ses flottes lui étaient inutiles et où elle rencontrait Lacédémone. Cette vue était juste et sage. D'ailleurs Athènes gardait l'hégémonie sur les îles de l'Archipel, l'Eubée, qui devait la nourrir, et Égine, qui lui servait de poste avancé contre le Péloponnèse. Toutefois les concessions qu'elle fit sur le continent coûtèrent à son orgueil. Elle en garda un long et légitime ressentiment contre Mégare, cause première de cette guerre; cause aussi, par l'odieuse trahison dont elle avait payé les services d'Athènes, du traité qui marquait le point d'arrêt et peut-être le commencement de la décadence de l'empire athénien.



Monnaie de Trézène[1]

[1] Vue de la citadelle de Trézène surmontée du temple d'Athéna Sthéniade; en légende, ΤΡΟΙΖΗΝΙΩΝ. Revers d'une monnaie de bronze de Trézène, à l'effigie de Commode. Sur le temple d'Athéna Sthéniade, voyez Pausanias, II, 30, 6, et 32, 5.

[2] Cornaline gravée du Cabinet de France (n° 1542). Nous avons publié cette jolie pierre, au double de sa grandeur, dans l'*Histoire des Romains*, t. I, p. 360.



La Victoire écrivant sur un bouclier[2].

CHAPITRE XIX

L'EMPIRE ATHÉNIEN AVANT LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

I. — PÉRICLÈS.

Périclès naquit en 494, quatre années avant le premier choc de la Grèce et de l'Asie. Sa mère était nièce de Clisthénès, le chef du peuple après l'exil des Pisistratides, et il avait pour père Xanthippe, le vainqueur de Mycale. Il était beau de corps, et la nature, comme pour montrer sa vaste intelligence, avait donné à sa tête une ampleur démesurée, d'où vint que les artistes eurent toujours soin de le représenter couvert d'un casque[1]. Mais quelles qu'aient été ses qualités naturelles, il fut, plus qu'aucun des grands hommes de l'histoire, l'ouvrage de son éducation.

Il aborda dès sa jeunesse les plus hautes connaissances où se fût encore exercé l'esprit humain, et il les reçut de la bouche des plus beaux génies qui, alors, accouraient à Athènes comme dans leur commune patrie. Zénon d'Élée lui fit part des doctrines sévères de son école et de sa puissante dialectique. Le musicien Damon passait pour lui enseigner la musique[2], mais on soupçonnait qu'il lui apprenait l'art de gouverner les hommes, surtout l'art de se gouverner soi-même, en mettant dans son âme une parfaite harmonie. C'est ce Damon qui disait, suivant Platon, qu'on ne pouvait toucher aux règles de la musique sans ébranler les lois fondamentales de l'État. Attaqué par les poètes comiques, il fut, comme partisan de la tyrannie, banni

[1] A moins qu'ils n'aient voulu rappeler ainsi la charge de stratège, ou général, dont il fut constamment investi. (Plutarque, *Périclès*, 16.) Ce serait plus probable, si les poètes comiques n'avaient fait de cette conformation de sa tête le continuel objet de leurs plaisanteries : « Voilà, dit Cratinos, notre Jupiter qui s'avance avec sa tête d'oignon marin; il semble porter l'Odéon. »

[2] Ce mot avait, chez les Grecs, un sens bien plus large que chez nous; il s'étendait à tout le domaine des neuf sœurs. C'étaient les Muses qui devaient faire l'éducation de l'esprit, comme la gymnastique faisait celle du corps.

par l'ostracisme. Périclès eut encore un troisième conseiller dans Anaxagore de Clazomène, surnommé l'*Esprit*, soit à cause de son habileté à pénétrer les choses abstraites, soit parce que, le premier, il exprima clairement la notion d'une intelligence répandue dans l'univers[1]. Le philosophe qui avait cherché par-delà le monde physique le principe de l'harmonie du Cosmos, aimait dans Périclès cette élévation de pensée, cette dignité de caractère qu'on retrouve dans son éloquence et dans sa conduite. Les contemporains furent si frappés de cette magnifique intelligence qu'ils donnèrent à Périclès le surnom d'Olympien; et Thucydide, même Platon, ses adversaires politiques, sont prêts à parler de lui comme le peuple d'Athènes[2].

Il n'agissait point par mouvements soudains, mais avec calme et sérénité. La prudence, dans sa plus haute acception, dirigeait sa conduite. Tout pour lui était sujet de réflexion. « Jamais, dit Plutarque, il ne monta à la tribune sans prier les dieux de ne laisser échapper de sa bouche une parole qui ne fût utile à la question qu'il allait traiter. » Il avait étudié la physique et la philosophie, il médita aussi sur le gouvernement, surtout il étudia les Athéniens. Nul ne connut ce peuple plus à fond; nul ne vit mieux ses faiblesses, non pour en tirer profit, mais pour les combattre. Le premier, il comprit qu'il n'était, pour un homme politique, d'influence durable dans une telle ville qu'à la condition d'une grande réserve; et, ce qui est plus difficile encore, il agit en conséquence. Il sut qu'on lui trouvait quelque ressemblance avec Pisistrate dans les traits et dans le langage; il se garda bien de braver les puériles alarmes qui déjà s'éveillaient. Il attendit, se tint longtemps à l'écart et ne se produisit qu'avec lenteur; seulement, à l'armée, il montrait le plus brillant courage. De noble race, il avait peu de penchant naturel pour le peuple; mais la politique et la raison lui conseillèrent d'étouffer ses préférences. Cimon, alors dans l'éclat de ses victoires, tenait le premier rang au milieu du parti aristocratique, et cette place n'était remplie par personne à la tête du parti populaire : il la prit. Depuis Marathon, la faction des nobles n'était qu'une minorité tracassière, une opposition stérile; avec le peuple seul il y avait de grandes choses à faire. Périclès se donna à lui.

Dès qu'il commença à se mêler des affaires de l'État, il s'y dévoua

[1] On verra plus loin qu'Anaxagore n'avait cependant pas dégagé de la matière la personnalité de l'Esprit ordonnateur du monde. Sa doctrine n'en était pas moins un grand effort pour constituer un seul principe divin.

[2] Οὕτω μεγαλοπρεπῶς σοφὸν ἄνδρα. (Dans le *Ménon*.)

sans réserve; mais, pour ne point se prodiguer, il agit rarement par lui-même, le plus souvent par des agents qu'il lançait sur la place publique. On sentait sa main, on ne la voyait pas : « Comme la galère *salaminienne*, dit Plutarque, que l'on gardait à Athènes pour les solennités », il ne paraissait en public que dans les grandes occasions. Mais alors il déployait une souveraine autorité de parole. Aristophane le représente « lançant, comme Jupiter, des foudres et des éclairs qui vont bouleverser la Grèce[1] ». C'est une satire du poète. Périclès n'avait



Zeus olympien brandissant le foudre[2].

point de ces éclats d'éloquence et de passion. « La persuasion, dit Eupolis, était sur ses lèvres », parce qu'il ne donnait que de sages conseils dans un langage élevé, digne des grands intérêts qu'il voulait servir. Ce qu'on a quelquefois appelé son règne fut l'empire du bon sens. L'ami d'Anaxagore pensait comme lui que la raison devait tout ordonner, πάντα διεκόσμησε νόος. Le temps n'a malheureusement rien épargné de ses discours, si ce n'est quelques mots qui étaient restés dans toutes les mémoires : « Ils sont immortels, s'écriait-il un jour en parlant des guerriers morts pour la patrie, immortels comme les

[1] *Acharniens*, 530-531.

[2] Fragment d'une peinture qui décore une amphore conservée au musée du Louvre et sur laquelle est représentée la Gigantomachie. (*Monum. gr. publ. par l'Ass. pour l'enc. des Ét. gr.*, 1875, pl. 1.) — Zeus, debout à côté de son char que dirige la déesse de la Victoire, brandit le foudre contre un géant qui le menace : le dieu est couronné de laurier et tient son sceptre de la main gauche.

dieux; car à quel signe reconnaissons-nous les dieux, dont l'essence nous échappe? Nous ne les voyons pas; les hommages qui les honorent, seuls les révèlent. Ainsi connaissons-nous ceux qui sont tombés pour le salut commun. » Dans la discussion il avait l'adresse qui tourne les obstacles et la vigueur qui ne se laisse point dompter : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, disait un de ses adversaires, il s'écrie qu'il n'est point vaincu et le persuade à tous. » La grâce se retrouvait aussi dans sa mâle éloquence : « Notre jeunesse a péri dans le combat, disait-il un jour, l'année a perdu son printemps[1]. »



Périclès[2].

La réserve de Périclès en public n'était point un rôle appris et bien joué. Il apportait dans sa conduite privée la même mesure et la même dignité. Sa vie était simple, modeste, frugale; son âme

[1] Plutarque (*Périclès*, 8) dit que le puissant orateur n'avait ni publié ni laissé par écrit aucun de ses discours. Les trois que lui prête Thucydide, mais que l'historien put entendre, ne sont donc qu'un écho peut-être lointain.

[2] Buste en marbre, conservé au Vatican; d'après un moulage. (Cf. *Museo Pio-Clementino*, VI, tav. 29.) Voyez le buste du Vatican, placé en tête de ce second volume, et sur lequel est gravée l'inscription : Περικλῆς Ξανθίππου Ἀθηναῖος. Il existe d'autres bustes de Périclès, notamment un au Musée Britannique, qu'on trouvera plus loin.



LES LUTTEURS.

Groupe en marbre de la Galerie des Offices à Florence (d'après une photographie et un moulage).

toujours égale, inaccessible à l'ivresse du succès, comme au ressentiment de l'outrage. Un de ses ennemis, homme bas et vil, s'attacha tout un jour à ses pas sur la place publique en l'injuriant, et le poursuivit encore de ses insultes quand il rentra chez lui : Périclès ne se retourna même pas; mais, arrivé à sa demeure, il appela un esclave et lui ordonna de prendre un flambeau et de reconduire cet homme. Point de bruyants plaisirs; il refusait toute invitation à des festins ou à des fêtes. Jamais on ne le voyait hors de sa maison, si ce n'était pour aller au conseil ou à la place publique. Afin de n'être point détourné des affaires de l'État par le soin de sa fortune particulière, et peut-être aussi pour que sa frugalité fût connue, il faisait vendre chaque année et à la fois tous les produits de ses terres; et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison, où régnait une économie sévère. Non qu'il fût d'humeur triste et farouche; à ses loisirs, il recevait quelques amis et se reposait de ses travaux en causant d'art avec Phidias, de littérature avec Euripide et Sophocle, de philosophie avec Protagoras, Anaxagore ou Socrate. La Milésienne Aspasie, lien de cette société des plus beaux génies, jetait sur toute question les grâces d'un esprit inimitable qui, bien plus que sa beauté, charmait Socrate et avait séduit Périclès.



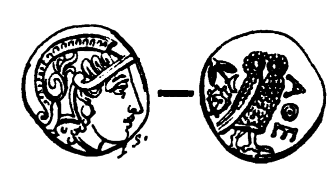
ΑϹΠΑϹΙΑ
Aspasie[1].

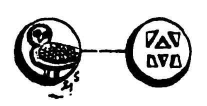
Cette conduite de Périclès, à la fois si réservée et si digne, était la critique des libéralités intéressées de Cimon, comme son irréprochable intégrité ravivait, par un heureux constraste, le souvenir

[1] Hermès en marbre, conservé au Vatican; d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. 15ª, nº 3. — L'inscription, gravée tout au bas de la gaîne, semble douteuse : la coiffure non plus ne convient pas à une Athénienne du cinquième siècle. La désignation est donc tout à fait incertaine, et nous donnerons plus loin un buste où l'on peut avec plus de vraisemblance reconnaître Aspasie. Cf. *Bull. dell' Inst. archeol.*, 1869, p. 69, et *Archäol. Zeitung*, 1877, p. 57 et suiv.

récent des rapines de Thémistocle. Thucydide et Plutarque lui rendent ce témoignage qu'il n'augmenta pas d'une drachme le bien qu'il avait hérité de son père.

Le peuple avait donc enfin trouvé un chef qu'il pût estimer et ne pas craindre. Aussi lui accorda-t-il une confiance sans bornes. Jamais homme n'eut dans Athènes un pareil pouvoir; et, ce qui est à l'honneur du peuple et de son chef, jamais pouvoir ne fut acquis et conservé par des voies plus pures. Sans titre particulier, sans commandement spécial[1], « et par la seule autorité de son génie et de ses vertus, » Périclès fut, durant quinze années, aussi maître dans Athènes, et plus noblement, qu'Auguste dans Rome. Maintes fois il gourmanda impunément cette foule si volage, assure-t-on, et si capricieuse; le scrutin de l'ostracisme, qui frappa son rival Thucydide, ne s'ouvrit pas pour lui. Un ancien dit bien « qu'on ne pouvait tenir le peuple, non plus qu'un jeune cheval à qui l'on a ôté la bride, et qu'il prit une audace telle, qu'il ne voulut plus obéir, mais mordit un jour l'Eubée, et un autre jour s'élança sur les îles. » La comparaison est plaisante; mais c'est de l'histoire écrite avec des pamphlets. Plutarque l'a prise en effet aux poètes comiques. Il faut se bien représenter les Athéniens de ce temps non comme la plèbe ignoble de Rome, qui n'avait qu'un souci, du pain et des jeux, mais comme une aristocratie élevée par ses goûts, son élégance, sa culture intellectuelle et l'habitude du commandement, au-dessus de la condition ordinaire des autres peuples[4]. La populace, à Athènes, comprenait les esclaves, les étran-


Drachme d'Athènes[2].


Monnaie d'or d'Athènes[3].

[1] Périclès fut bien élu chaque année stratège; mais c'est un titre qu'il partageait toujours avec neuf collègues, et il ne fut jamais archonte. Ahrens et Müller veulent qu'un des dix stratèges ait eu une autorité beaucoup plus grande que celle de ses collègues, comme, plus tard, le stratège ἐπὶ τὰ ὅπλα de l'époque romaine; qu'ainsi, dans l'expédition de Samos, Périclès n'ait eu que des collègues subordonnés. C'est aussi l'opinion de Curtius. A Marathon, on avait jugé bon de reconnaître à chaque stratège une autorité supérieure pour son jour de commandement; l'expérience avait dû apprendre que l'unité de commandement était encore bien plus nécessaire durant une expédition lointaine. Aussi je pense que ce que l'on fit un jour pour Miltiade fut fait souvent pour Périclès, sans qu'on lui ait déféré à Athènes une autorité supérieure.

[2] Tête casquée d'Athéna, à droite. ℞. ΑΘΕ. Chouette debout à droite; dans le champ, la branche d'olivier et une tête de Méduse, de face, en symbole.

[3] Chouette debout à gauche. ℞. Carré creux. (Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 64.)

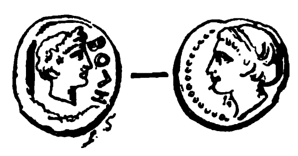
[4] « Quels hommes, en général, que les Athéniens! et quelle ville qu'Athènes! quelles lois!

gers, les métèques, cette foule de plus de cent mille âmes qui encombrait la ville et le Pirée; l'aristocratie, c'était les quinze à vingt mille citoyens qui, seuls, jugeaient et légiféraient, qui nommaient aux charges, que seuls ils remplissaient, et qui décidaient du sort de la moitié de la Grèce. Encore leur assemblée souveraine comptait-elle rarement cinq mille membres présents[1].

quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! Mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage! Théophraste, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimait divinement, fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'était pas Athénien; et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine. » (La Bruyère, *Discours sur Théophraste.*)

[1] Hérodote, VI, 97, et Aristophane, dans *Lysistrata*, parlent de 30 000 citoyens; ce sont des chiffres en l'air. Plutarque (*Périclès*, 37) cite le recensement de 444, qui fit reconnaître 14 040 citoyens véritables; 5000 individus qui avaient usurpé ce titre furent vendus comme esclaves. Mais ces usurpations étaient fréquentes; aussi le chiffre de la population souveraine ne variait pas seulement par les naissances et les morts. Selon Démosthène, *Contre Aristogiton*, ou l'auteur de ce discours, Athènes avait 20 000 citoyens : c'est le nombre qu'Aristophane donne dans les *Guêpes* et celui qu'on peut tirer des listes de Thucydide, lorsqu'il énumère avec Périclès les forces d'Athènes au commencement de la guerre du Péloponnèse : pour l'armée active quelques centaines de cavaliers et 13 000 hoplites; pour garder les forteresses, 16 000 autres hoplites comprenant les vieillards, les jeunes gens de 18 à 20 ans et les métèques; ceux-ci, certainement de beaucoup les plus nombreux. Si, de ce chiffre de 20 000 citoyens, vous ôtez les vieillards qui ne veulent plus s'occuper des affaires publiques, les absents pour commerce ou voyages, les clérouques (voyez plus loin) et ceux qui, établis dans l'Attique, ne se souciaient pas de faire, les jours d'assemblée ou d'assises judiciaires, le voyage d'Athènes, vous trouverez qu'il ne restait que quelques milliers de citoyens prenant part au gouvernement de la république. Thucydide, qui a fait la remarque que rarement l'assemblée ordinaire s'élevait à 5000 membres, montre (II, 14 et 18) que l'obligation de venir s'enfermer dans la ville à l'approche des Lacédémoniens, était, « pour des hommes habitués à vivre aux champs, une dure nécessité, ...peu d'entre eux ayant une habitation dans Athènes. » Il ne faut pas s'étonner que le nombre des citoyens *pleno jure* fût si petit; il s'en trouvait bien moins à Sparte, moins encore à Épidaure, où Plutarque (*Questions grecques*, I) n'en comptait que 180, à Héraclée, à Cnide, à Istros, à Théra, etc. C'était chose grave pour une ville grecque que de conférer son droit de cité, car c'était accorder en même temps aux nouveaux venus le partage des droits religieux, μετεῖναι τῶν ἱερῶν, et il y avait à craindre que les divinités poliades n'en fussent point satisfaites. Mais c'était par là qu'une cité pouvait grandir. Le chiffre des faux citoyens d'Athènes en 444 prouve que l'usurpation du droit de cité était fréquente dans cette ville, et cette heureuse facilité a permis aux Athéniens de combler les vides que la guerre, l'émigration, la peste et les naufrages faisaient dans leur population : après la désastreuse guerre du Péloponnèse, ils étaient aussi nombreux qu'auparavant. C'était du reste une sorte d'axiome en Grèce qu'une cité ne devait compter qu'un nombre restreint de citoyens. On sait de quel chiffre se contentaient Platon et Aristote. Hippodamos, l'auteur d'un traité de *Politique*, n'en voulait pas dans sa cité modèle plus de 10 000. A en croire Diodore (XVIII, 18, 4), la réforme constitutionnelle de 322, qui réduisit le nombre des citoyens à neuf mille, en força douze mille autres, qui possédaient moins de 2000 drachmes, à aller chercher fortune ailleurs.

A ce point de vue, tout s'éclaircit et s'explique. Périclès, pour consolider une domination nécessaire, fit ce que la force des choses produisait d'elle-même : il constitua à la tête de cet empire une classe privilégiée dont il chargea ses artistes et ses poètes d'élever chaque jour les sentiments. Traduisons donc, quand il s'agit des Athéniens de ce temps, le mot peuple par celui de noblesse ou de corps aristocratique.



Le Conseil personnifié [1].

Le nom de Périclès reviendra sans cesse dans ce chapitre. Cependant il ne peut être question pour lui de dictature, à moins qu'on n'entende par ce mot l'empire de la raison et de l'éloquence. Les anciennes institutions continuaient à fonctionner. Toute proposition était présentée au conseil des Cinq-cents, qui l'examinait et, s'il la jugeait bonne, la renvoyait comme projet de décret, προβούλευμα, à l'assemblée du peuple, où les prytanes la portaient. La décision appartenait donc au peuple seul, mais avant le vote, il écoutait ou regardait Périclès.

II. — ORGANISATION DE L'EMPIRE ATHÉNIEN.

Toute l'administration de Périclès peut être ramenée à deux ordres de faits :

1° Consolider la domination athénienne;

2° Rendre Athènes et le peuple athénien dignes de leur empire.

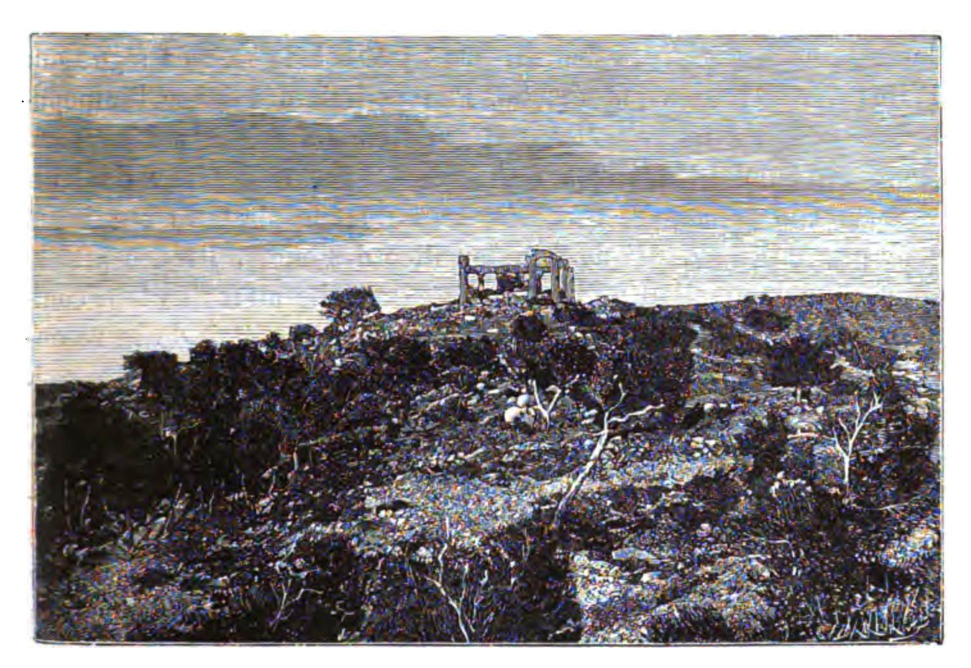
Étudions ses efforts dans cette double voie.

Aristophane prétend qu'Athènes commandait à mille cités, chiffre évidemment exagéré. Nous n'en connaissons que 280; il est vrai que nous ne les connaissons pas toutes. Ces villes étaient de trois sortes : sujettes, alliées ou colonies athéniennes.

Les conquêtes de Cimon et de Périclès avaient donné à Athènes

[1] Tessère en plomb; d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, VIII, tav. 32, n° 281 (cf. *Annali*, 1866, p. 354, et O. Benndorf, *mémoire cité*, dans la *Zeitschrift für die œsterreichischen Gymnasien*, XXVI (1875), p. 600). — Au droit, tête de femme avec une couronne d'olivier, et une boucle d'oreille; dans le champ l'inscription ΒΟΛΗ (= βουλή). Au revers, tête de femme avec la *sphendoné*. Cette tessère est un jeton de présence que les membres du conseil échangeaient contre leur indemnité, qui était d'une drachme par jour (voy. plus haut, p. 113). Pour la personnification du Conseil, voy. le bas-relief publié au premier volume, p. 396.

Égine et l'Eubée, les deux boulevards de l'Attique, Thasos, qui commande la côte de Thrace, Naxos, à mi-chemin de l'Asie, Éion, la clef de la Macédoine, enfin une foule de points au nord de la mer Égée et dans la Chersonèse. Les Messéniens occupaient pour elle Naupacte, qui commandait l'entrée du golfe de Corinthe. Trois conditions avaient été imposées aux sujets : démanteler leurs villes, ou au moins



Vue des ruines du temple d'Athéna, à Égine [1].

les fortifications des ports, livrer leurs vaisseaux de guerre, payer un tribut.

La confédération dont Aristide avait arrêté les bases s'était peu à peu changée, pour Athènes en suzeraineté, pour les alliés en dépendance. Ce changement résultait de la nature des choses : il était inévitable que la confédération se briserait ou serait remplacée par un empire athénien[2]. Du jour où ils avaient accepté l'offre de Cimon, de donner leurs vaisseaux et de l'argent au lieu de soldats, les alliés

[1] D'après une photographie. La vue est prise de l'est. Cf., au tome Ier, la p. 497.

[2] Thucydide, I, 99. Heeren, *Idées sur le Commerce*, t. VII, p. 192, dit : « Celui qui connaît la nature d'une confédération et la difficulté de la maintenir accordera qu'il était presque impossible d'éviter l'apparence d'abuser de la suprématie; ce qui paraît à l'un un abus semble à l'autre un moyen nécessaire pour atteindre le but. » Ajoutons une cause très active de rupture : la haine de toutes les aristocraties contre la démocratie athénienne, dont l'éclat seul était pour elles un danger de mort.

avaient laissé toutes les forces de la ligue se concentrer dans Athènes, toute l'habileté, tout l'orgueil militaire devenir le seul partage des Athéniens. Pendant qu'ils labouraient et trafiquaient, Athènes portait sur tous les rivages son pavillon victorieux. En vain eussent-ils voulu rompre une alliance qui, pour le moment, paraissait sans but. Athènes avait le droit de leur rappeler l'honorable fondement de son empire, et le serment des confédérés, et les sacrifices, et les boules de fer, rougies au feu, solennellement jetées à la mer en signe que l'alliance devait être perpétuelle. Elle pouvait dédaigner l'impopularité encourue en remplissant un devoir impérieux[1]; bien plus, montrer du doigt les flottes phéniciennes prêtes à sortir de leurs ports, si elle retirait ses escadres, et partout la piraterie renaissant pour peu qu'elle cessât de faire la police des mers. Ils acceptaient donc cette domination nécessaire, sous laquelle au moins leur commerce prospérait. A l'époque où nous sommes, c'était de la reconnaissance, non de la haine, qu'ils avaient pour la glorieuse cité. Lemnos lui faisait hommage d'une statue de bronze de Minerve[2], la *Lemnienne*, le premier ouvrage sur lequel Phidias ait inscrit son nom, et, au témoignage de Pausanias et de Lucien, la plus belle de toutes ses statues de déesses. Ce fut même la ville tenant le second rang dans la confédération, Samos, qui demanda que le trésor commun déposé à Délos, 800 talents, fût transporté à Athènes pour y être hors de l'atteinte des Péloponnésiens (vers 460). La contribution en argent fut augmentée : de 460 talents, on la porta à 600[4]. Mais cette augmentation fut probablement due à l'introduction de nouveaux membres dans l'alliance. Eût-elle pesé seulement sur les anciens, qu'ils l'eussent à peine sentie; car, de 479 à 445, l'argent, bien plus abondant en Grèce, baissa certainement de valeur, et une aggravation d'un tiers dans l'impôt ne fit guère que payer la différence[5]. Aussi ne voit-on s'élever sur ce point aucune récla-



Monnaie de Lemnos[3].

[1] Thucydide, I, 75-76; II, 63.

[2] Le buste en marbre de Pallas Athéna, publié à la page 157, d'après une photographie, est conservé dans la Glyptothèque de Munich (n° 92).

[3] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Satyre debout à droite; devant lui, peut-être un autel de Bacchus. (Bronze.)

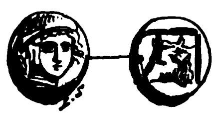
[4] Par des causes qu'on trouvera exposées dans Busolt, *Der Phoros*, etc., dans le *Philologus*, t. XLI, p. 652 et suiv., ces chiffres variaient beaucoup.

[5] D'après deux passages de Plutarque et d'Aristophane, on pourrait conclure que, de



PALLAS ATHÉNA. (Voy. p. 156, n. 2.)

mation; et ils n'avaient, quoi qu'on avance tous les jours, d'autre accusation à porter contre Athènes que leur inévitable dépendance. Les Mytiléniens révoltés ne disent pas autre chose, et l'orateur d'Athènes à Sparte l'affirme.



Hecté de Mytilène[1].

Les alliés conservaient leurs lois, leur constitution intérieure, lors même que celle-ci était, comme à Samos, à Chios et à Lesbos, contraire au principe démocratique. Ce ne fut que durant la guerre du Péloponnèse qu'il devint de principe, à Athènes, de combattre partout



Vue de Délos[2].

l'aristocratie, que partout Lacédémone relevait. Ils gardaient aussi le droit de guerre privée : le différend entre Samos et Milet en est la preuve; et Athènes continua si bien de les tenir pour de véritables États, que Périclès leur adressa des ambassadeurs, lors-

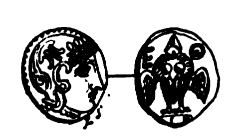
Solon à Périclès, le pouvoir de l'argent baissa de 3 à 1, ou des 2/3. En France, il a baissé, de 1814 seulement à 1849, de 10 à 8, ou de 1/5. (Léon Faucher, *Revue des Deux Mondes*, juin 1849.)

[1] Tête diadémée de femme vue de trois quarts (peut-être Sappho). ℞. Tête de bœuf à gauche, dans un carré creux. (Hecté en électrum.)

[2] D'après l'*Expédition scientifique de Morée*, t. III, pl. 2. — La vue est prise à une faible distance du port; au-devant sont les restes du temple d'Apollon; au fond, à gauche, se voit l'acropole ou le mont Cynthe, et à droite les ruines du théâtre. L'École française d'Athènes a fait à Délos de très importantes fouilles, dont nous publions plus loin le plan.

qu'il en envoya dans le Péloponnèse et la Béotie pour le congrès panhellénique qu'il songea un instant à réunir. Athènes eut un tort, celui de laisser tomber en désuétude l'assemblée de Délos. Elle aurait dû conserver à ses alliés cette participation peu gênante pour elle-même à la discussion des intérêts de la ligue. L'idée de maîtres et de sujets, qui poussa les uns à la révolte et les autres à la violence, ne se serait pas enracinée dans les esprits. Mais, pour que les Athéniens refusassent cette domination sans contrôle, qui d'elle-même leur venait, quelle abnégation ne leur eût-il pas fallu? Ils n'ont point été un peuple de sages; où s'en est-il trouvé? Périclès lui-même n'y pensa point. Dès qu'Athènes tenait les mers libres et les Perses éloignés, nul, disait-il, n'avait de comptes à lui demander[1].

La cessation de la diète de Délos entraîna une autre innovation. En formant la confédération, les alliés avaient très certainement décidé que la diète jugerait toutes les affaires fédérales. Ce droit passa de Délos à Athènes avec la garde du trésor commun, et elle fut exercée par les héliastes. Mais cette juridiction, bornée dans l'origine à toute cause regardée comme une infraction à l'alliance, empiéta peu à peu sur la juridiction civile[3]. Cet empiètement fut favorisé par l'assentiment des petites cités, qui se trouvèrent ainsi protégées contre la violence des grandes; et par l'idée familière aux Grecs, malgré leur égoïsme municipal, d'une justice quelquefois cherchée et rendue hors de leurs murs.


Monnaie d'or d'Athènes[2].


Didrachme d'Argos[4].

Ce recours à des juges étrangers n'était pas une coutume inconnue à la Grèce; les Éginètes faisaient décider leurs différends à Épidaure[5]. Quand Argos songea, en 421, à

[1] Périclès disait que les Athéniens ...χρημάτων μὲν οὐκ ὀφείλουσι τοῖς συμμάχοις λόγον. (Plutarque, *Périclès*, 12.) Non-seulement ils ne rendaient pas de comptes, mais ils stipulaient seuls au nom de tous. Ainsi ils exclurent les Mégariens de tous les ports des alliés.

[2] Tête d'Athéna, casquée à droite. ℞. ΑΘΕ. Chouette de face, les ailes éployées. (Beulé, *monnaies d'Athènes*, p. 64.)

[3] Thonissen, *le Droit pénal à Athènes*, p. 231.

[4] Tête diadémée de Héra, à droite. ℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. Diomède emportant le palladium.

[5] Hérodote, V, 83. M. Bœckh dit même (III, 16) : « Athènes agit de la sorte, vraisemblablement, à l'exemple de Thèbes, d'Élis, d'Argos et de beaucoup d'autres. » Les Italiens du moyen âge demanderont ainsi à leurs voisins des *podestats*, pour être assurés d'une justice plus impartiale.

former une confédération dont Sparte et Athènes seraient exclues, elle décida qu'on n'y admettrait que des villes ayant leur constitution propre et une juridiction indépendante[1]. Il y en avait donc qui manquaient de l'une ou de l'autre. Les Péloponnésiens avaient aussi un tribunal fédéral, où les Spartiates citèrent Athènes bien souvent.

Cette autorité judiciaire d'Athènes sur ses alliés s'étendit comme son autorité politique. Il ne put y avoir de sentence de mort prononcée qu'à Athènes, sans doute pour cause politique[2]; tout différend entre citoyens de deux villes, peut-être même tout litige dépassant une certaine somme, y fut porté[3]. De là des retards, des frais de voyage et de séjour fort préjudiciables aux alliés, mais très probablement aussi une justice plus à l'abri des passions locales. Thucydide le dit : les alliés préféraient avoir le peuple entier d'Athènes pour juge, car cette justice populaire était leur refuge et leur défense contre les excès des grands[4]. Et ailleurs : « Dans leur commerce avec nous, les alliés sont habitués à la plus parfaite égalité. Nous sommes soumis aux mêmes lois d'après lesquelles ils sont jugés, et nous perdons souvent nos procès contre eux[5]. » Cette intervention dans l'administration intérieure des cités ne deviendra une véritable gêne que durant la guerre

[1] Thucydide, V, 27 : ἥτις αὐτόνομός τέ ἐστι καὶ δίκας ἴσας καὶ ὁμοίας δίδωσι.

[2] C'est du moins ce qui semble résulter du discours d'Antiphon, *Sur le meurtre d'Hérode* (chap. 7).

[3] Le sycophante d'Aristophane, dans les *Oiseaux*, se donne le titre d'accusateur des îles, κλητήρ εἰμι νησιωτικός.... « Je suis, dit-il, un dénicheur de procès, et je rôde autour des villes pour les citer en justice » (vers 1422-1425). Xénophon montre aussi dans *la République des Athéniens* (*ad fin.*), qu'une multitude de procès des alliés étaient jugés à Athènes. Mais ce livre est-il de Xénophon? Cette question a donné lieu à de nombreuses controverses, ainsi que celle de la date de la naissance de Xénophon. Letronne (*Vie de Xénophon*) donne 445; Croiset (*Xénophon*), 435; Curtius, 431, Grote et Belot, 430. Le dernier (*la Républ. d'Athènes*) suppose que le mémoire sur la *République d'Athènes* a été composé par Xénophon en 378. Curtius, Kirchhoff, etc., en mettent la rédaction par un auteur inconnu en 425, et cette date paraît la plus vraisemblable. En effet, il ne peut être de Xénophon, car il montre Athènes dans toute sa puissance, et Xénophon n'est arrivé à l'âge d'homme qu'au temps des désastres. Une phrase sur les satires du théâtre prouve que le livre a été composé avant la représentation des *Chevaliers* et des *Guêpes*. M. Adalbert Roquette (*De vita Xenophontis*, 1884) regarde comme apocryphes la *République des Athéniens*, l'*Apologie*, l'*Agésilas* et les *Lettres*.

[4] ...τὸν δὲ δῆμον σφῶν τε καταφυγὴν εἶναι καὶ ἐκείνων [καλῶν κἀγαθῶν] σωφρονιστήν. (Thucydide, VIII, 48, 6.) J'ai montré ailleurs combien il était difficile à un sujet de Rome d'obtenir justice d'un consul ou d'un préteur. Il n'y a pas plus à comparer la condition des sujets dans les deux empires, que l'organisation aristocratique des tribunaux romains du dernier siècle de la République, où tout était à vendre, avec les δικαστήρια athéniens, qui obéissaient plus quelquefois à la colère ou à la pitié qu'à la justice et à la raison, mais qui du moins ne pouvaient pas être achetés, à cause du nombre de leurs membres. En France même, n'arrive-t-il pas souvent qu'un délit est déféré, pour cause de suspicion légitime, à un tribunal autre que celui du lieu où le délit a été commis?

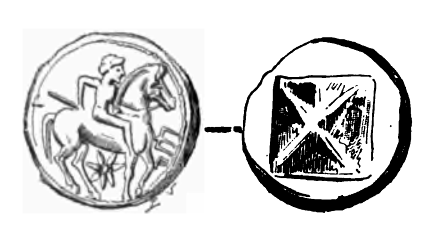
[5] I, 77.

du Péloponnèse, quand Athènes sera contrainte, pour sa propre défense et pour celle d'un empire utile à la Grèce, de frapper de nombreuses réquisitions sur ses alliés, et, ce qui était une double faute, de fermer les yeux sur les excès de quelques-uns de ses agents[1]. Accoutumés aux bienfaits qu'ils devaient à la protection des flottes athéniennes, les alliés finirent par oublier ce service, et ne sentirent plus que leur double sujétion financière et judiciaire. L'oligarchie partout étouffée attendit pour se relever une occasion favorable; la guerre du Péloponnèse la lui fournira.



Monnaie de Samos[2].

Certaines cités échappèrent à cette condition. Chios, Samos, Lesbos, peut-être aussi Potidée, qui, malgré son origine dorienne, demanda à être reçue dans l'alliance, n'étaient pas soumises à l'obligation de reconnaître pour certains cas la juridiction des héliastes. Gardant leurs soldats, leurs vaisseaux et leurs fortifications, sans payer tribut, et fournissant un contingent militaire, ces villes étaient, à vrai dire, les seules pour qui subsistât la primitive alliance. Mais Athènes ne pouvait, ne devait pas plus leur permettre qu'aux petites cités d'en sortir. Il était juste que toutes contribuassent aux frais d'une sécurité dont toutes profitaient[4]. Samos pourtant voulut s'en affranchir. Un différend s'était élevé entre cette ville et Milet. Il en résulta une guerre où les Milésiens eurent le dessous. Mais un parti


Tétradrachme de Potidée[3].

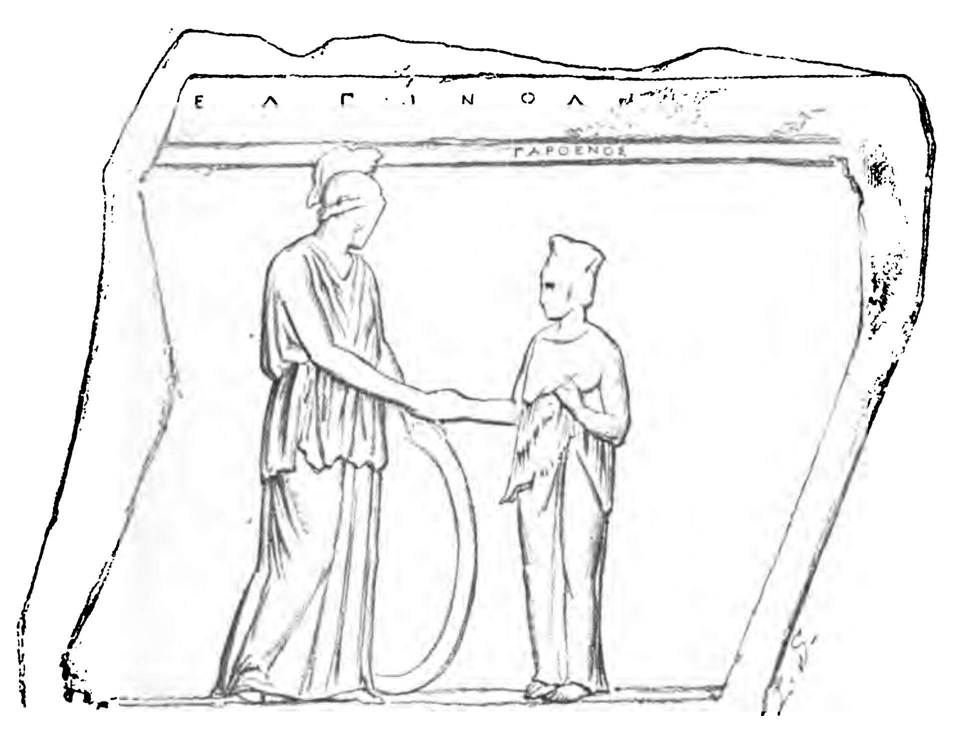
[1] Ils envoyaient des *épiscopes* ou surveillants et des φύλακες ou gardiens, pour contrôler la conduite des alliés et les maintenir dans l'alliance. (Harpocration, *s. v.* ἐπίσκοποι; Sainte-Croix, Introd. à son *Hist. d'Alex.*, p. 17.) Ces surveillants, que nous connaissons mal, ont dû être l'objet de la haine des alliés.

[2] ΣΑΜΙΩΝ. Androclos, fondateur des colonies d'Éphèse et de Samos, debout, devant une galère, tenant un sceptre et une patère. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de l'empereur romain Philippe père.)

[3] Poséidon Hippios, armé du trident, sur un cheval à droite; dessous, une étoile; devant, la lettre Γ, initiale du nom de Potidée. ℞. Carré creux.

[4] Cf. Thucydide, I, 75, 76, 99. Dès qu'on apprit en Asie le désastre des Athéniens en Sicile, les satrapes exigèrent le tribut des villes grecques, qu'elles ne payaient pas depuis plus de cinquante années (Thucyd., VIII, 5). La flotte athénienne couvrait également les Grecs siciliens et italiotes. De 480 à 410, Carthage n'osa diriger contre eux une seule attaque, craignant d'appeler sur elle les armes de la grande cité. Cf. Thucydide, VI, 34 : Hermocrate conseille aux Syracusains de solliciter le secours des Carthaginois qui, dit-il, ἀεὶ διὰ φόβου εἰσὶ μή ποτε Ἀθηναῖοι αὐτοῖς ἐπὶ τὴν πόλιν ἔλθωσιν.

démocratique s'était formé à Samos, qui ne cherchait que l'occasion de renverser la faction oligarchique, alors maîtresse du gouvernement : ce parti se joignit aux Milésiens pour invoquer l'appui d'Athènes. Les Samiens reçurent l'ordre de suspendre les hostilités, et de soumettre la contestation à un tribunal athénien. Sur leur refus, Périclès vint à Samos avec 40 galères, y établit une constitution démocratique, leva une contribution de 20 talents pour les frais de



Athéna et la déesse Parthénos, ou Athènes et Néopolis personnifiées ; souvenir d'un traité d'alliance entre Athènes et Néopolis de Thrace[1].

l'expédition, et emmena comme otages 50 jeunes garçons et 50 hommes faits, qu'il déposa à Lemnos.

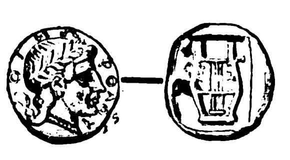
Une troupe de Samiens du parti vaincu avait fui auprès de Pisuthnès, satrape de Sardes. A peine les Athéniens étaient-ils partis, que ces bannis, aidés de l'or du satrape, levèrent 700 hommes, passèrent à Samos pendant la nuit, et y renversèrent le gouvernement démocra-

[1] Bas-relief sculpté en tête d'un traité d'alliance (d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, Taf. VII, n° 48). — Athéna, qui personnifie Athènes, est représentée pressant la main de la déesse Parthénos (ΓΑΡΘΕΝΟΣ) qui personnifie Néopolis : celle-ci est de taille inférieure. Le traité d'alliance a été conclu sous l'archontat d'Elpinès ([Ἐπὶ] ΕΛΓΙΝΟ ΑΡ[χοντος]), en l'année 356. Sur le Parthénon de Néopolis, voyez une note de M. Heuzey dans les *Monum. publiés par l'Assoc. pour l'enc. des Ét. gr.*, 1875, p. 27, et *Mission archéol. de Macédoine*, p. 457

tique. Périclès avait laissé dans l'île une faible garnison athénienne, ils la livrèrent aux Perses; et, avant que le bruit de leur audacieux coup de main se fût répandu, ils enlevèrent leurs otages déposés à Lemnos. Byzance s'associa à ce mouvement; ils tentèrent même d'entraîner le Péloponnèse à une guerre générale contre Athènes (440). Dans une assemblée des alliés de Sparte, la question fut vivement débattue[1]. Corinthe, fort animée elle-même en ce moment contre une de ses colonies, traita, quoique ennemie d'Athènes, la conduite des Samiens de rébellion et fit rejeter leur demande; dans dix ans, elle plaidera la cause contraire.

Mais ses premières paroles étaient fondées en droit. Les alliés avaient formellement promis de rester étroitement unis aux Athéniens; plusieurs inscriptions nous ont conservé la formule de ces engagements.

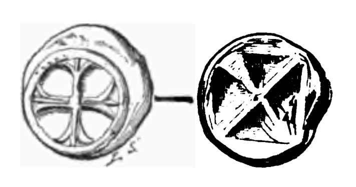
Serment des habitants d'Érythrée : « Je ne me séparerai pas du peuple d'Athènes, ni de ses alliés, et je refuserai de suivre quiconque le fera. »



Monnaie de Colophon[2].

Serment des sénateurs de Colophon : « Nous ne nous séparerons des Athéniens ni en actions ni en paroles; et soit maudit avec tous les siens celui de nous qui manquera à cette promesse. »

Serment des citoyens de Chalcis : « Je ne me séparerai des Athéniens ni en paroles ni en actions; si quelqu'un pousse à la défection, je le dénoncerai aux Athéniens[3]. »



Monnaie de Chalcis[4].

Athènes avait donc pour elle la légalité, lorsqu'elle contraignait par la force les confédérés à rester dans les conditions de l'alliance.

A la nouvelle de la révolution opérée à Samos, les Athéniens nommèrent pour réprimer l'insurrection dix généraux, au nombre desquels furent Sophocle et Périclès. Ils avaient sous leurs ordres 60 vaisseaux; une partie alla surveiller la flotte phénicienne, que les grands de Samos n'hésitèrent pas à appeler; les 44 autres battirent les

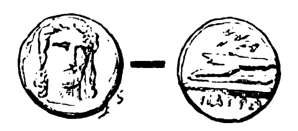
[1] Thucydide, I. 40.

[2] Tête laurée d'Apollon Clarios à droite, avec de longs cheveux, en légende, ΚΟΛΟΦΩΝΙΟ[Ν]. ℞. Lyre dans un carré creux. (Argent.)

[3] *Corpus inscr. Attic.*, t. IV, n° 27 *a;* Foucart, *Revue archéol.*, avril 1877, p. 242; P. Guiraud. *De la condition des alliés*, p. 17.

[4] Roue à quatre jantes. ℞. Carré creux en quatre compartiments. (Drachme.)

70 galères de Samos. Des secours venus d'Athènes, de Chios et de Lesbos, permirent de débarquer dans l'île et d'assiéger la capitale, tandis que Périclès allait croiser avec 60 voiles sur les côtes de la Carie, à la rencontre des Phéniciens. Si les Athéniens avaient pour chef un poète tragique, les Samiens étaient commandés par un philosophe, disciple de l'austère Parménide, Mélissos, qui, redescendu de ses spéculations abstraites à la réalité, se battit bravement : il surprit et coula une partie de la flotte athénienne, défit l'autre, et introduisit des renforts dans la ville. Périclès, aussitôt accouru, rejeta les Samiens dans leurs murs qu'il entoura d'une contrevallation, et resserra étroitement le blocus avec 200 galères. Les Samiens se défendirent neuf mois entiers, malgré la famine et les machines nouvelles dont Périclès battait leurs murailles. Cette guerre fut poussée avec tant de colère, que, de part et d'autre, les prisonniers, dit Plutarque[2], étaient marqués d'un fer chaud. Il fallut pourtant se rendre, car aucun secours n'arrivait ni de l'Asie ni du Péloponnèse. Les Samiens durent renverser leurs fortifications, livrer leurs vaisseaux, changer leur constitution et rembourser les frais du siège, plus de 1200 talents, payables en un certain nombre d'annuités (439). La soumission de Byzance suivit de près.


Monnaie de Samos[1].


Monnaie d'Athènes[3].

Cette guerre tint quelque temps la Grèce en suspens. Elle n'avait point manqué de périls, car les Perses et les Péloponnésiens n'attendaient qu'un revers sérieux des Athéniens pour agir; et Thucydide dit[4] que Samos fut sur le point de ravir à la cité de Cécrops l'empire de la mer. Cette île, en effet, avait toujours conservé de son ancienne prospérité une marine considérable, qui aurait pu devenir le noyau

[1] Tête de Héra, vue de face. ℞. ΣΑ. Partie antérieure d'une galère, dessous, ΠΑΤΡΩΝ, nom d'un magistrat. (Bronze.)

[2] *Périclès*, 40; mais Thucydide ne dit rien de ces cruautés. — Plutarque, *ibid.*, d'après Ephore, parle de machines de guerre que Périclès aurait fait construire, pour la première fois, devant Samos. Ce n'est point certain, mais Thucydide (II, 76) mentionne celles dont les Lacédémoniens se servirent devant Platée. C'est le commencement de l'artillerie de siège que les Grecs d'Homère et de Solon n'avaient point connue.

[3] Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. Beulé propose timidement d'y reconnaître Cérès dans un char traîné par deux dragons; devant le char, Proserpine, et derrière, Diane Propyléenne. (Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 291 et 293.)

[4] VIII, 76.

d'une ligue maritime. Si cette guerre eût été moins sérieuse, Périclès n'eût pas eu la présomptueuse légèreté de la comparer au siège de



Le siège de Troie[1].

Troie, qui, disait-il, avait duré dix ans, tandis que celui de Samos n'avait duré que neuf mois.

[1] Fragment d'un bas-relief aujourd'hui perdu (d'après un dessin d'E. Sartis, reproduit dans O. Jahn, *Griechische Bilderchroniken*, Taf. II, B.). Le relief était analogue à la *Table Iliaque* dont

On doit remarquer plusieurs choses encore au sujet de cette guerre. D'abord la hâte des dissidents à mêler les Perses à leur querelle, ce qui légitime l'empire d'Athènes en montrant que, sans sa fermeté à tenir ces cités réunies, leurs divisions les eussent bien vite livrées sans défense au grand roi; ensuite la fidélité des alliés, dont aucun ne broncha, preuve que cet empire n'était point si odieux; la modération d'Athènes, qui n'inflige à Samos, vaincue après une opiniâtre résistance, que les conditions imposées à Thasos et à Égine, sans vengeances particulières; enfin, son droit à punir une défection coupable, puisqu'elle n'avait fait en cette circonstance qu'appliquer le principe proclamé par Corinthe, sa rivale et naguère son ennemie, au milieu du congrès des Péloponnésiens : « Chaque État confédéré a le droit de contraindre les membres rebelles[1]. » Isocrate prétend qu'en trois mois les harmostes lacédémoniens ont fait périr, sans jugement, plus de citoyens grecs qu'Athènes n'en a condamné pendant toute la durée de son empire[2]. Bientôt l'on verra que la Grèce n'a pu supporter dix ans la domination pesante des Spartiates, tandis que la confédéra-

j'ai publié un fragment au tome I[er], p. 718. On lisait à la partie supérieure, à la première ligne de l'inscription, l'indication du sujet représenté : Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσσειαν ῥαψῳδιῶν μή (=XLVIII). Ἰλίου πέρσ[ιν. Au centre, on voit la ville d'Ilion avec ses murailles et ses hautes tours : au-dessus est le bouclier d'Achille, que Thétis (ΘΕΤΙΣ) soutient à gauche. Dans les neuf registres conservés, sont représentées des scènes tirées des neuf premiers chants de l'*Iliade*; en tête de chaque registre, une courte inscription donne le résumé du chant tout entier. D'autres inscriptions, gravées à côté des personnages, donnent leurs noms ou expliquent la scène. — I. Χρύσης ἱ]ερεὺς Ἀπόλλωνος [λίσσεται το]ὺς Ἀχαιοὺς [Χρυσηΐδα τὴν ἑα]υτοῦ θυγατέρα λυτρω[σόμε]νος. Ἀγαμέμνων δ' αὐ[τὸν ἐ]κ τοῦ στρατοπέδου [κακῶς] ἐκδιώκει. Chrysès est à genoux devant Agamemnon, pendant que ses serviteurs déchargent le chariot qui apporte la rançon de Chryséis. Plus loin est le temple d'Apollon Smintheus, devant lequel Chrysès invoque le dieu. — II. Un homme est occupé à pousser son vaisseau à la mer. — III. Combat de Pàris et de Ménélas, en avant des Portes Scées. Aphrodite s'élance pour sauver Pàris. A l'intérieur des murailles, deux Troyens conversent. — IV. ...σύγχυσιν ὅρκων. ἐπιπωλεῖται δ' Ἀγαμέμνων. Combat de Pandaros, qu'assiste Athéna, et d'Agamemnon. Machaon, à genoux, implore Ménélas. — V. E. Εἶ· Διομήδης μὲν ἀριστεύει, πρὸς δὲ Ἴλιον ἔρχεται Ἕκτωρ. Diomède, suivi d'Athéna, foule aux pieds le cadavre de Pandaros. Vient Énée, derrière lequel on croit reconnaître Aphrodite, accourant au secours de son fils. Combat de Diomède et d'Arès. — VI. Z. Ζῆτα δ' ὁμιλεῖ τὰ πρὸς Ἀνδρομάχην, καὶ Πάριν ἐς χάριν ἕλκει. Diomède converse avec Glaukos. En avant de la Porte Scée, que franchit Pàris, Andromaque portant Astyanax dans ses bras prend congé d'Hector qui s'éloigne. Hécube, suivie de deux Troyennes; elles tendent les mains en suppliantes vers la statue d'Athéna et offrent un péplos à la déesse. — VII. H. Ἦτα· Αἴας Ἕκτορι μουνομαχεῖ, καὶ νὺξ αὐτοὺς διαλύει. Ajax, suivi de Talthybios, se précipite contre Hector, qui est étendu à terre auprès d'Agamemnon et s'appuie sur son bouclier. Apollon est derrière le héros troyen. Plus loin Ajax et Hector échangent leurs armes (ἀλλήλοις ὅπλα δωροῦνται). — VIII. Θ. Combat de Pàris et d'un Grec. Hector, debout sur son char, poursuit le char de Nestor. — IX. Achille, debout devant sa tente, reçoit la députation que lui adressent les Grecs.

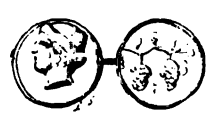
[1] C'est le principe qui a été invoqué par les Américains du Nord contre ceux du Sud.

[2] *Panégyr.*, § 113, édit. Didot.

tion athénienne a longtemps vécu, et ce sera d'eux-mêmes que les anciens alliés d'Athènes viendront, en 377, se serrer encore une fois autour d'elle, en renouvelant le pacte fédéral.

Il est bon d'insister sur ces faits, car on a bien rarement été juste pour le peuple d'Athènes, pour cette glorieuse démocratie, quelquefois sans doute ingrate, violente et mobile, mais qui a racheté ses fautes par son enthousiasme pour tout ce qui était beau et grand, par les chefs-d'œuvre qu'elle a inspirés, par les artistes, les penseurs et les poètes qu'elle a donnés au monde. Eschyle, Sophocle et Euripide, Phidias et Aristophane, Socrate et Platon, tous, quelques-uns malgré eux-mêmes, plaident encore pour elle devant la postérité[1].

A côté des villes sujettes et alliées, Athènes possédait de nombreuses colonies. Périclès avait compris le triple avantage des établissements coloniaux, ou clérouquies, pour diminuer dans la ville le nombre des pauvres[2]; pour occuper au loin, dans l'intérêt du commerce et de la puissance d'Athènes, des positions importantes; pour donner enfin aux citoyens des terres d'un rapport plus certain que celles de l'Attique, exposées, depuis la défection de Mégare, aux ravages des Péloponnésiens. L'Eubée avait déjà reçu 4000 colons; 2000 citoyens allèrent encore fonder sur les ruines d'Histiée la ville d'Orée, qui commanda la navigation des golfes Maliaque et Pagaséen; d'autres étaient à Chalcis, la porte de l'Eubée. Ils



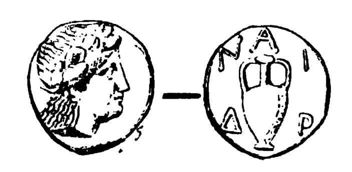
Monnaie de l'Eubée[3].

[1] Un savant historien de la Grèce, l'évêque Thirlwall, parle de *all the attempts which for the last forty years have been systematically made in our own literature, the periodical as well as the more permanent, for political and other purposes, to vilify the Athenians.* En Allemagne, le professeur Drumann (*Geschichte des Verfalls der griechischen Staaten*) a dépassé, dans ce sens, toute violence. Il est vrai qu'il n'épargne pas plus Cicéron à Rome que Périclès à Athènes. N'oublions pas non plus que *tous* nos renseignements nous viennent des amis de l'oligarchie, de ceux qui sont systématiquement contraires à la démocratie ou qui ont souffert par elle : Thucydide, à qui Denys d'Halicarnasse reproche son amertume et sa sévérité pour sa patrie (*Jugement sur les principaux historiens*, éd. Reiske, p. 774); Aristophane, dont les virulentes satires ne sont pas plus impartiales que ne le sont nos pièces politiques; Platon, l'élève de Lycurgue autant que de Socrate, et Xénophon, qui est bien plus de Sparte que d'Athènes. Parmi les ennemis du peuple athénien, il faut compter même Voltaire, qui, dans Athènes, attribuait tout, sa gloire, sa puissance, à ses grands hommes; mais, en soutenant cette thèse, il plaidait sa propre cause. Montesquieu aussi, qui ose écrire (*Esprit des lois*, liv. VIII, ch. IV) : « La victoire de Salamine corrompit la république d'Athènes. » Mais qu'est-ce donc que cette corruption d'où naissent de si grandes choses? Qu'est-ce que ce mal qui est la vie et la force?

[2] Ces colons étaient appelés *clérouques.* L'État leur donnait des armes et de l'argent pour leur voyage. Thucydide, III, 50. Plutarque, *Périclès*, 36; *Corp. inscr. Attic.*, I, 31, ligne 30, et l'argument du discours *sur la Chersonnèse.* Sur les clérouquies, voy. p. 174.

[3] Tête de la nymphe Eubœa, à gauche. ℞. ΕΥΒ. Grappe de raisin. (Diobole.)

tenaient ainsi par les deux bouts l'île qui devait être le grenier de l'Attique, si les blés de l'Euxin venaient à manquer; et ils possédaient les deux tiers de son territoire. 500 furent envoyés à Naxos et 250 à Andros, les deux citadelles des Cyclades. Les terres de Scyros, une des étapes dans la traversée du Pirée à la côte de Thrace, appartenaient à des propriétaires athéniens. On sait l'importance que donnaient à la Thrace les mines d'or du mont Pangée, ses bois de construction, ses terres fertiles et ses fleuves qui pénétraient dans l'intérieur de vastes régions; 1000 colons furent établis dans la Bisaltienne; Agon, fils de Nicias, reprenant, en 437, le projet qui avait d'abord si mal réussi d'une colonie aux Neuf-Voies, enleva aux Édoniens ce territoire et y fonda, entre deux bras du Strymon, la ville d'Amphipolis destinée par sa position à une brillante prospérité. Imbros et Lemnos, à l'entrée de l'Hellespont, étaient encore occupées par les descendants des colons de Miltiade, qui gardaient leurs droits de citoyens d'Athènes. Alors, comme aujourd'hui, on vantait les pêcheries de l'Euxin, surtout la fécondité des immenses plaines qui enferment cette mer du côté du nord. La stérile Attique tirait de là presque tous ses approvisionnements; aussi avait-elle cherché de bonne heure à y prendre pied. Avant même la guerre médique, Miltiade l'Ancien avait occupé la Chersonnèse, d'où l'on peut ouvrir ou fermer à son gré le passage de la mer Égée dans l'Euxin. Après Salamine, la première préoccupation d'Athènes fut de chasser les Perses de ce point; Périclès y fit envoyer encore 1000 colons et, pour fermer cette presqu'île aux incursions des barbares, il releva le mur garni de forts de distance en distance, que l'ancien Miltiade avait construit sur l'isthme. On a vu qu'il avait mis aussi la main sur Byzance, après la réduction de Samos.

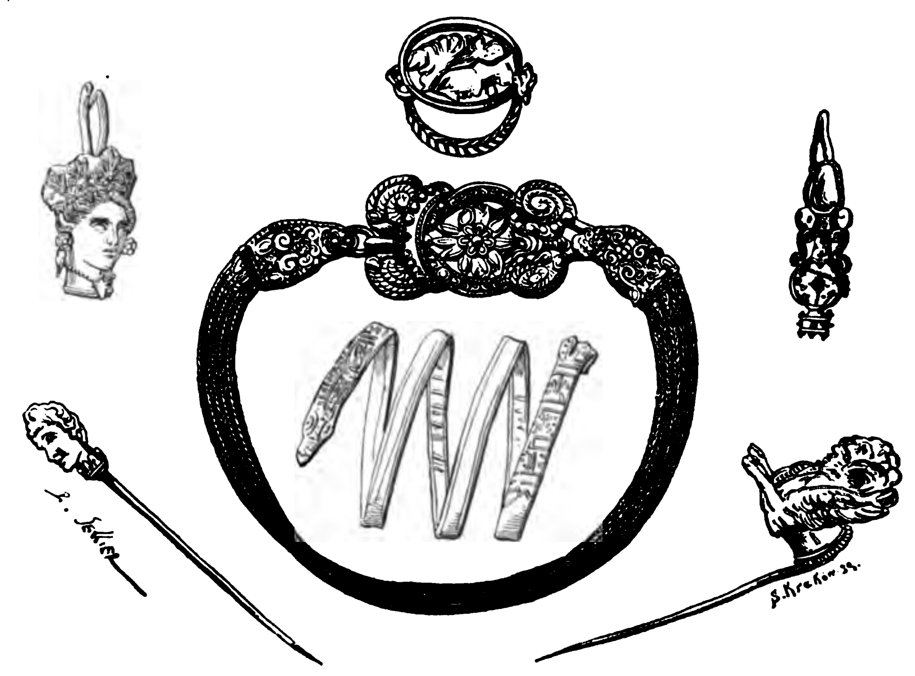


Monnaie d'Andros [1].

Il forma des établissements jusqu'au fond de l'Euxin. Sinope, colonie milésienne, était déchirée par les factions; le parti démocratique, en lutte avec le tyran Timésilaos, ne pouvait rien espérer de Milet, alors trop faible; il appela à son secours Périclès, qui, à la tête d'une flotte nombreuse, visitait ces parages pour y montrer avec éclat la puissance athénienne. Périclès laissa à Sinope 13 vaisseaux, sous les ordres de Lamachos, qui chassa le tyran. Le parti vainqueur offrit

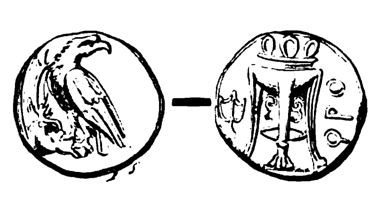
[1] Tête de Dionysos couronnée de lierre à droite. ℞. ΑΝΔΡΙ. Amphore. (Bronze.)

en récompense à 600 Athéniens les biens de Timésilaos et des exilés. Vers la même époque, Amisos reçut sur son territoire un assez grand



Bijoux du Bosphore Cimmérien [1].

nombre d'Athéniens pour que, au temps de Mithridate, la population de cette ville fût regardée comme originaire de l'Attique. En face, de l'autre côté de l'Euxin, régnaient dans la Tauride les princes du Bosphore Cimmérien, qui restèrent fidèles à l'alliance d'Athènes, même quand vinrent pour elle les jours de malheur; ils assuraient à son commerce d'importants privilèges, et les blés de la Tauride nourrissaient l'Attique et les îles.



Monnaie de Crotone [2].

Même à l'occident, Athènes envoyait des colons. Les habitants de Sybaris, cinquante-huit ans après la destruction de leur ville, avaient tenté de la relever. Les Crotoniates les dispersèrent. Ces malheureux implorèrent l'appui de Sparte, qui refusa de s'engager dans une entreprise si lointaine; puis celui

[1] Bague, collier, bracelet, boucles d'oreille, épingles en or (d'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XVI, 4; IX, 2; XIV, 5; VII, 11 et 19; XII[a], 12 et 14).

[2] Aigle debout sur une tête de cerf. ℞. ϘPO. Trépied; dans le champ, une feuille de lierre. (Argent.)

PLAINE DE SYBARIS.

d'Athènes, où leur demande fut appuyée par Périclès. On fit appel à tous les étrangers qui voulurent prendre part à l'expédition, parmi eux se trouvèrent l'historien Hérodote et l'orateur Lysias. La ville de



Lysias[1].

Thurion, qui eut l'honneur de compter ces deux noms illustres parmi ceux de ses fondateurs, n'en fut pas plus heureuse dans le commencement. Ceux qui restaient de l'ancienne population sybarite, montrèrent un orgueil et des prétentions qui blessèrent les nouveaux venus; dans la lutte furieuse qui suivit, ils furent complètement exterminés. Depuis ce temps, Thurion, qui adopta les institutions de Charondas, vécut en paix au dedans et au dehors. Quelques Athéniens semblent avoir aussi pris part à la fondation de Parthénopé, sur la mer Tyrrhénienne, et une inscription de date postérieure a conservé un décret du peuple qui envoyait des colons sur



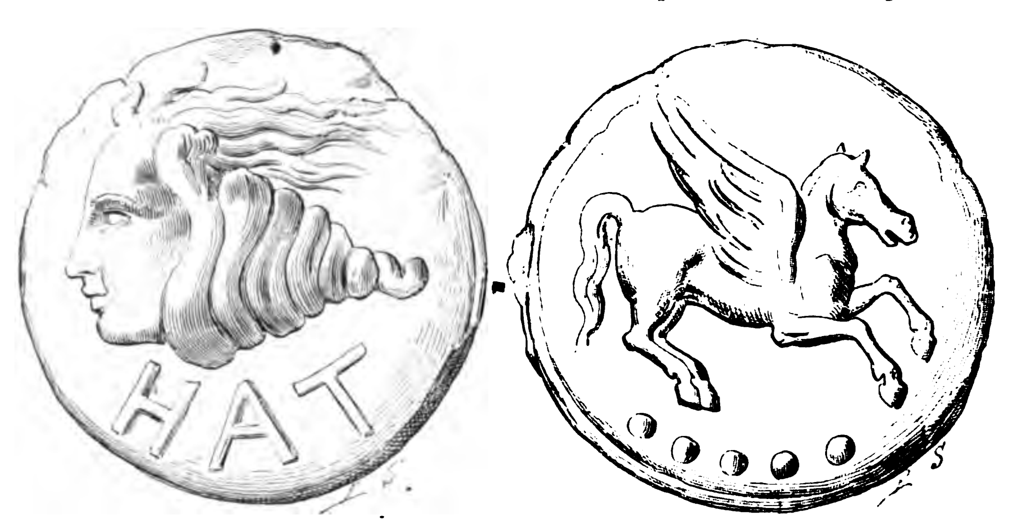
Didrachme de Thurion[2].

[1] Buste de l'orateur Lysias (ΛΥΣΙΑΣ), conservé au musée de Naples (d'après une photographie).

[2] Tête casquée de Minerve Kratheia à droite. Le casque est orné de la figure du monstre Scylla; derrière, le monogramme TE. ℞. ΘΟΥΡΙΩΝ. Taureau cornupète à droite; dessous, ΜΟΛΟΣΣΟΣ, nom de l'artiste qui a gravé cette magnifique monnaie. A l'exergue, un poisson.

le littoral italien de l'Adriatique, afin de combattre les pirates étrusques d'Hadria et de Spina[1].

Dans l'ancien système colonial des Grecs, la colonie devenait bientôt étrangère à la métropole. Il en fut encore ainsi pour quelques établissements coloniaux du cinquième siècle, tels que Thurion, Amphipolis, etc. Les clérouquies de Périclès eurent un caractère tout différent. Elles furent un acte de la puissance publique, et les pays où Athènes les établissait étaient une véritable extension du territoire de l'Attique. Les clérouques y conservaient tous leurs droits de citoyens; ils étaient inscrits, eux et leurs fils, dans leur dème d'origine, ils pouvaient sacrifier aux autels des divinités poliades[2]; Aristophane



Quincunx d'Hadria[3].

et Platon seront fils de clérouques établis à Égine. Dans les contestations judiciaires, et au moment de la répartition des charges liturgiques, ces colons avaient une excuse légale, étant considérés comme absents « pour le service de la république[4] ». Aussi étaient-ils appelés : « Le peuple qui est à Samos, le peuple qui est à Imbros » : ὁ δῆμος ὁ ἐν Σάμῳ. On leur donnait des terres conquises, sauf un dixième qui était réservé à Athéna, de sorte que le revenu du domaine sacré, et par suite le trésor gardé sur l'Acropole, s'accroissait en

[1] Bœckh, *Seewesen*, p. 462. ....περὶ τῆς εἰς τὸν Ἀδρίαν ἀποικίας.

[2] *Corp. inscr. Attic.*, II, 593.

[3] En légende HAT. Tête de Méduse à gauche, les cheveux hérissés et enveloppés dans les enroulements d'un serpent. ℞. Pégase galopant à droite; dessous, les cinq globules, marque du quincunx.

[4] M. Foucart a nettement établi, dans un savant mémoire sur les colonies athéniennes au

même temps que la puissance publique[1]. Enfin la clérouquie s'organisait comme la métropole, en se donnant une constitution calquée sur celle d'Athènes, qui envoyait dans la colonie un épimélète ou surveillant[2].

Il y a bien dans cette politique quelques rapports avec le système romain, mais plus encore de différence. Rome, puissance continentale, placée au centre de son empire à portée de ses colonies, pourra les défendre et les tenir dans sa dépendance; Athènes ne gardera les siennes, éparses dans les îles et sur les côtes lointaines, qu'autant qu'elle restera maîtresse de la mer : de là, pour elle, la nécessité d'y commander toujours. Lorsque son empire maritime tombera, ses clérouques seront chassés ou conquis. Le système de Périclès, excellent pour étendre et soutenir la fortune maritime d'Athènes, ne pouvait empêcher ni la perte d'une bataille navale, ni la prise du Pirée. Les colonies romaines, au contraire, sauveront la domination continentale de Rome, en couvrant leur métropole d'un bouclier impénétrable contre Pyrrhus et les Carthaginois.

La fondation de colonies nombreuses n'est d'ailleurs que la moitié du système romain; ce système se complétait par l'admission, dans une très grande proportion, des étrangers au titre de citoyens. Or Athènes ne pratiqua jamais que parcimonieusement cette politique libérale qui, de nos jours, a fait la rapide grandeur des États-Unis d'Amérique. En 444, un prince libyen, maître d'une grande partie de la basse Égypte, fit un présent de blé pour être distribué au peuple. Périclès ordonna un recensement des vrais citoyens, et fit exclure tous ceux dont le père ou la mère n'étaient pas athéniens. Près de 5000 habitants furent déchus de leur titre, et le nombre de ceux qui le gardèrent, après cette épreuve, ne s'éleva qu'à un peu plus de 14000. Thémistocle n'eût été, à ce compte, qu'un étranger dans Athènes, car sa mère n'était pas Athénienne, et la ville qu'il avait sauvée l'eût vendu comme esclave, s'il est vrai, comme le veut un ancien récit, que Périclès ait fait appliquer aux 5000 métèques la loi

cinquième et au quatrième siècle, la condition du clérouque. « Pour lui, il n'y a d'autres changements dans sa condition de citoyen athénien que ceux que l'absence entraîne nécessairement; ce qu'il y a de particulier dans cette situation, c'est qu'elle peut durer pendant toute la vie du clérouque, et se transmettre sans altération à ses héritiers. »

[1] Hérodote, V, 77; VI, 100; Thucydide, III, 50. Démosthène, *contre Timocratès*, § 120, dit aussi qu'un dixième des amendes, du produit des prises, etc., était alloué au trésor d'Athéna, un cinquantième à celui des autres divinités.

[2] Cf. *Bull. de Corr. hellén.*, 1885, p. 51.

rigoureuse portée contre ceux qui usurpaient le titre de citoyen. Quelle différence, si Périclès avait, comme le sénat de Rome, largement ouvert la cité aux étrangers; si les droits politiques, au lieu de rester réservés à un petit nombre, avaient été successivement conférés à beaucoup! Au lieu de compter quelques milliers de citoyens, Athènes en aurait eu une multitude, et l'empire, reposant sur une large base, ne se fût pas écroulé au premier choc. Selon quelques écrivains, Athènes commandait à une multitude d'hommes. Leurs chiffres sont sans doute exagérés. Mais, le fussent-ils de moitié, ce n'était pas avec une imperceptible minorité de 14 000 citoyens qu'elle pouvait contenir tant de peuples. Là est le secret de sa faiblesse, et Périclès, qui vit tant de choses, eut le tort de ne pas voir qu'Athènes devait renoncer à son empire ou à son égoïsme municipal [2].



Thémistocle [1].

Xénophon, qui vécut, il est vrai, une génération plus tard, comprit que là était le salut. « Favorisons les métèques, écrivait-il, nous assu-

[1] Buste en marbre de l'ancien cabinet Pastoret (d'après un moulage). — La désignation est incertaine, et le buste a été publié sous le nom de Périclès (*Archäol. Zeitung*, 1868, Taf. 1).
[2] Voy. *Histoire des Romains*, Ier vol., ch. XVII, p. 374 et suiv.

rerons ainsi un de nos plus beaux revenus, puisque les métèques versent dans notre sein l'abondance, et que, loin de nous être à charge, le gouvernement retire d'eux un impôt pour leur habitation. Supprimons toutes les servitudes, aussi odieuses qu'inutiles à l'État, dont nous



L'examen (δοκιμασία) des cavaliers athéniens [1].

les avons frappés; dispensons-les encore de servir dans l'infanterie pesante. Faisons plus, recevons-les même dans le corps des cavaliers;

[1] Peinture sur une coupe d'Orvieto, conservée au musée de Berlin (A. Furtwängler, *Beschreibung...*, n° 1899); d'après l'*Archäol. Zeitung*, XXXVIII (1880), Taf. 15. — Trois cavaliers se présentent, tenant leur cheval par la bride, devant la commission du conseil (βουλή), qui doit les examiner. Le peintre n'a représenté que deux commissaires : tous deux s'appuient sur un sceptre et sont chaussés de souliers. Le premier (dont le torse manque) est debout devant un secrétaire qui tient un diptyque sur ses genoux et semble occupé à noter les observations du commissaire. Lui-même examine le cheval d'un cavalier arrêté devant lui. Derrière ce cavalier est sans doute un officier, peut-être un des hipparques. Suivent deux cavaliers qui

par là nous gagnerons leur amitié; par là nous attirerons tous ceux qui n'auront point ailleurs le droit de cité, et dont l'affluence augmentera la richesse, la population et la puissance de notre république[1]. »

Voilà, en théorie, la vraie politique. Mais était-elle applicable en Grèce, comme elle le fut à Rome? Les institutions religieuses n'y faisaient-elles point obstacle, et plus encore les idées qui régnaient sur le caractère qu'une république hellénique devait garder? Périclès, comme Platon, comme Aristote, ne comprenait une cité qu'avec une bourgeoisie souveraine peu nombreuse, et l'on a vu que les 5000 votants étaient moins un peuple qu'une corporation gouvernant un empire.

Mais, s'ils étaient peu nombreux, quelle émulation! « L'univers les regardait; ils réunissaient le double avantage des petits États et des grands théâtres[2]. »

Cet empire possédait, pour se défendre, des ressources qui semblaient lui permettre de tout braver[3]. Il n'avait point, pour sa marine, de fleuve débouchant dans la mer; le plus grand des cours d'eau de l'Attique n'était qu'un torrent, qui se traînait, au milieu des sables,

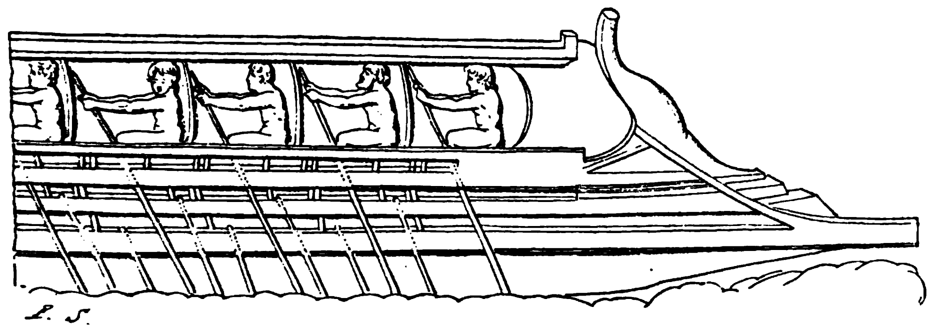
amènent leur monture. Le dernier personnage est un des commissaires : c'est un homme d'âge, et le peintre l'a représenté barbu. — Au fond de la coupe est peint un des deux cents archers scythes qui complétaient la cavalerie athénienne. Il est debout, derrière son cheval, et dans son costume barbare : il regarde si la flèche qu'il tient des deux mains est bien droite. Sur l'examen ou *dokimasia* de la cavalerie par le Conseil, voy. A. Martin, *Les cavaliers athéniens*, 1886, p. 326 et suiv. — Les *cavaliers* athéniens, qu'il ne faut pas appeler des *chevaliers*, parce qu'ils ne formaient pas une classe du peuple, mais seulement une division de l'armée, étaient, au commencement de la guerre du Péloponnèse, au nombre de 1000 citoyens, auxquels on adjoignit 200 archers à cheval. Aristote (*Politique*, IV, III, 2, et IV, X, 10) fait de la prépondérance des cavaliers dans l'organisation militaire d'une cité la caractéristique des gouvernements aristocratiques. On verra, en effet, les cavaliers d'Athènes, c'est-à-dire les riches, être les ennemis invétérés de la démocratie; mais ils ne furent jamais assez nombreux pour établir une domination durable. Leur rôle politique est facile à déterminer, il n'en est pas de même pour leur rôle militaire. On peut douter qu'Athènes ait jamais eu ses mille cavaliers effectivement montés.

[1] *Des revenus de l'Attique*, 2. Si ce traité n'est pas de Xénophon, il a été certainement écrit par un de ses contemporains.

[2] Mme de Staël, *De la Littérature*, etc., partie I, ch. I.

[3] Nous exposons avec quelques détails le budget athénien, parce que les autres États grecs avaient, dans une moindre proportion, et suivant les circonstances, des recettes et des dépenses semblables. « A l'exception des tributs, dit Bœckh (*Écon. polit. des Athén.*, t. II, p. 4), les autres États grecs avaient les mêmes revenus. » L'étalon de la monnaie athénienne était une pièce d'argent, la drachme, qui avait une valeur intrinsèque d'environ 0 fr. 93. Voy. tome I, p. 385. Le talent, ou 6000 drachmes, était une monnaie de compte. Sur l'avantage qu'avaient les marchands étrangers à vendre au Pirée leur cargaison à prix d'argent au lieu qu'en d'autres ports ils étaient réduits au commerce de troc, voy. les *Rev. de l'Attique*, ch. III.

jusqu'à la baie de Phalère. Mais le Pirée n'était pas loin, et il offrait un port magnifique à 300 trières, montées par une nombreuse armée de rameurs, soit esclaves et mercenaires soudoyés de toutes parts, soit métèques, même citoyens. Ajoutez à ces forces 13 000 hoplites, citoyens et métèques, qui pouvaient au premier signal entrer en



Avant d'une trière [1].

campagne; 16 000 jeunes gens ou vieillards chargés de la garde des forteresses; 1200 cavaliers, y compris 200 archers à cheval, 1600 archers scythes et crétois à pied. Des chantiers, que Thémistocle avait commencés, permettaient de réparer promptement les avaries fréquentes dans les navires, à cause de la mauvaise qualité du bois employé. Enfin, 9700 talents étaient dans le trésor public, sans compter 500 talents représentés par les offrandes déposées dans les temples, par le butin fait sur les Mèdes et par les 40 talents d'or

[1] Dessin du cavalier del Pozzo, rectifié par Graser (d'après A. Cartault, *La trière athénienne*, pl. 4). L'original est perdu; peut-être, comme l'a supposé M. Cartault (p. 131, en note), n'était-ce qu'un fragment du bas-relief de l'Acropole publié plus haut, p. 66. — On distingue nettement l'éperon (ἔμβολον) à extrémité carré, qui est au-dessus de la ligne d'eau. Au-dessus de l'éperon est le προεμβόλιον formé de trois poutres, en retraite l'une sur l'autre et à extrémité carrée.

Une loi, dont nous ne savons pas la date, mais dont Démosthène parle dans son discours *Contre Androtion*, défendait d'offrir une couronne au sénat sortant, s'il n'avait pas, durant sa gestion, mis à la mer un ou plusieurs navires de guerre. De grandes discussions se sont élevées en France, en Allemagne et en Italie, sur la construction des galères anciennes, la disposition des bancs de rameurs, le nombre d'hommes manœuvrant chaque aviron, etc. La question n'est pas encore résolue pour les constructeurs, mais elle l'est pour les historiens, en ce sens que les auteurs anciens, les monuments figurés et les inscriptions s'accordent à donner aux galères athéniennes plusieurs rangs, ou, comme disaient Virgile (*Énéide*, V, 271) et Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, VII, 57), plusieurs ordres de rameurs :

Amissis remis atque ordine debilis uno.

Ce mot *ordo* suppose nécessairement une superposition de rames, et les noms que l'on rencontre partout de thalamites, zygites et thranites, correspondent à trois rangées de rameurs. Pour l'expédition de Sicile, Thucydide (VI, 31) raconte que les triérarques chargés de l'armement des galères avaient donné une haute paye aux thranites, ou rameurs du rang supérieur, parce que, dit son scholiaste, ayant une rame plus longue, ils avaient plus de fatigue :

qui décoraient la statue de Minerve. A cette réserve importante, il fallait joindre les revenus annuels de la république.

Si l'entretien des armées, à cette époque, coûtait moins cher que dans les temps modernes, parce qu'il n'y avait pas ou qu'il y avait fort peu d'artillerie[1] et que tout citoyen était tenu de s'équiper à ses frais, il est néanmoins certain que de pareilles forces exigeaient des dépenses considérables. La construction des vaisseaux, la solde des hoplites, des cavaliers et des rameurs, le traitement des juges, l'indemnité aux citoyens qui venaient aux assemblées, les distributions gratuites de blé, les frais considérables pour les fêtes, surtout pour les grands travaux que Périclès exécuta, devaient aisément prendre en pleine paix, 1000 talents par année. Comment faire face à de telles dépenses que la moindre guerre augmentait?

Dans nos vieilles sociétés, la richesse acquise et transformée en biens-fonds, s'accumule et s'accroît chez les familles qui savent la garder. C'est elle que la démocratie moderne aime à atteindre par le fisc, afin de diminuer d'autant les impôts de consommation dont les pauvres, à raison de leur nombre, payent la plus forte part. Les Grecs, au contraire, peuple jeune qui arrivait à la fortune par le commerce et l'industrie, bien plus que par la propriété foncière, n'aimaient pas les contributions directes. A Athènes on répugnait, à moins de nécessité urgente, à imposer la propriété et le travail, comme cela eut lieu en 428, quand les citoyens fournirent à l'État 200 talents[2].

οἱ δὲ θρανῖται, μετὰ μακροτέρων κωπῶν ἐρέττοντες, πλείονα κόπον ἔχουσι τῶν ἄλλων. Thucydide dit encore (IV, 32) : « Au point du jour, tout le reste des troupes, excepté le dernier rang des rameurs, débarqua des vaisseaux. » Le scholiaste d'Aristophane (*Grenouilles*, 1106), l'*Onomasticon* de Pollux (I, 87), etc., distinguent aussi trois rangées de rameurs.

Enfin les inscriptions récemment trouvées au Pirée, sur l'emplacement de l'arsenal, mentionnent trois jeux de rames de différentes grandeurs. Les Athéniens, d'ailleurs, n'armaient point que des galères à trois rangs de rameurs; ils en avaient de plus petites, avec des navires de transport pour les chevaux, les bagages, les vivres, etc. Lorsque Thucydide (III, 17) dit que, dans l'année 431, Athènes tint à la mer 250 navires, on ne peut croire que tous fussent des galères de combat ayant un puissant équipage. En ne comptant que 25 rameurs pour chaque bord et chaque rang, on arriverait à donner à ces 250 vaisseaux 37 500 rameurs. C'est une multitude qu'Athènes n'a certainement pas réunie. Un autre passage de Thucydide (II, 93) conduit à même conclusion. « Il fut décidé, dit-il, que chaque matelot prendrait sa rame, la courroie qui sert à l'attacher et son coussin, qu'il traverserait ainsi l'isthme de Corinthe et s'embarquerait sur quarante vaisseaux de Mégare, etc. » Ces rames ainsi portées par un seul homme, de Corinthe à Mégare, durant un trajet de 8 à 9 kilomètres, ne pouvaient avoir la longueur et le poids de rames du premier banc.

Dans *la République d'Athènes*, on montre les citoyens habitués à manier la rame.

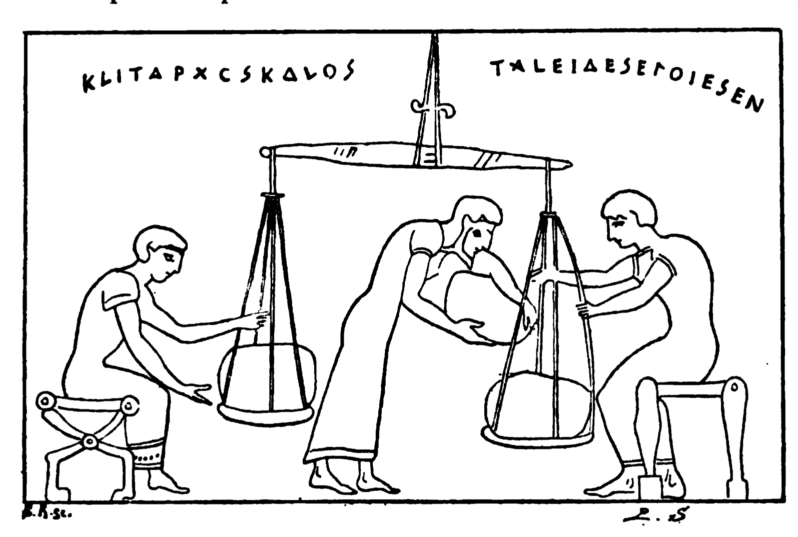
[1] Périclès employa des machines au siège de Samos.

[2] Thucydide, III, 19 : « Ce fut la première fois, dit-il, que les Athéniens furent obligés de se mettre eux-mêmes à contribution. » De savants hommes ont compris que ce fut la première fois *durant la guerre du Péloponnèse*, que l'εἰσφορά fut établie.

Les meilleurs revenus paraissaient être ceux qui provenaient des biens de l'État et des impôts indirects. On comptait, en cas de péril, sur les dons volontaires, qui bien rarement manquaient et, en temps ordinaire, sur les prestations des riches. Quant aux étrangers, métèques, habitant dans la ville et y trafiquant à l'abri de ses lois et de sa puissance, ils devaient un tribut, le *metoikion*, comme prix des facilités qu'Athènes donnait à leur commerce, et l'esclave une capitation pour le rachat de sa tête : c'était le maître qui la



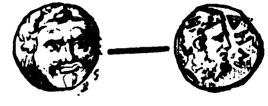
Marque monétaire portant l'inscription : τριώβολον [1].



Scène de commerce [2].

payait [3]. En vertu de ces principes, il y avait à Athènes sept principales sources de revenus :

1° Le produit des *domaines* de l'État, forêts, pâturages, terres labourables, maisons, salines, eaux, mines, etc. [4]. Ces domaines étaient affermés à temps ou à perpétuité, afin d'épargner à l'État l'obligation de créer une armée de fonctionnaires publics



Tessère de plomb [5].

[1] Plomb, d'après le *Bull. de corr. hellén.*, VIII (1884), pl. III, n° 64. — Ornement isiaque entre les bonnets des Dioscures; au-dessous, TPIΩBO[λον]. Peut-être cette pièce a-t-elle été une sorte de monnaie conventionnelle ayant cours dans les temples.

[2] Scène peinte sur une amphore de la fabrique de Taléidès (d'après O. Jahn, dans les *Berichte über die Verhandlungen der königl. sächs. Gesellsch. der Wissens. zu Leipzig*, 1867, Taf. IV, 1. — Trois hommes sont occupés à peser des ballots de marchandises.

[3] Sur la condition des métèques et des esclaves, voy. t. I, p. 423-8.

[4] Les temples, propriété de l'État ou des communes, avaient leurs biens qu'on affermait pour subvenir aux frais du culte. Voy. ci-dessous, p. 187.

[5] Masque de Gorgone de face. ℞. Tête barbue à droite; en légende, ΔΗΜ. Cette tête barbue

pour les administrer. Le prix du bail était généralement payé en argent. Les mines d'argent du Laurion s'étendaient sur une longueur de 11 000 mètres, d'un rivage à l'autre, entre Anaphlystos et Thoricos, bourg près duquel on trouvait de fausses émeraudes. Ces mines rapportaient jusqu'à 40 talents, au temps de Thémistocle, qui fit appliquer ce revenu à la construction des vaisseaux. Durant la guerre du Péloponnèse, elles manquèrent de bras et devinrent moins productives, mais la paix y ramènera l'activité[1]. L'État vendait aux citoyens et aux étrangers admis aux droits civils, la faculté d'exploiter des portions de mines dont le prix était d'un talent environ. Outre ce prix, une fois payé, l'État percevait annuellement un vingt-quatrième du produit. Hors de l'Attique, les Athéniens avaient les mines d'or de Thasos et celles de Scapté-Hylé, en Thrace, qui rapportaient ensemble de 200 à 300 talents. L'historien Thucydide possédait une portion des mines de Scapté-Hylé, où il écrivit son histoire. Il se peut qu'une redevance ait aussi été payée à la métropole par les clérouques pour les terres qu'ils avaient reçues d'elle[2].

2° Les *amendes*, les *frais de justice* et les *confiscations*. Ces recettes montaient très haut, car Xénophon donne à entendre qu'elles suffisaient pour fournir le salaire des juges.




1 2 3
Jetons d'agoranomes[3].

3° *Douanes*. Des taxes étaient perçues à l'*emporion*, où se faisait le commerce maritime en gros, et sur le *marché*, où l'on vendait en détail. Toute marchandise importée ou exportée par mer était, de plus, soumise à un droit d'un cinquantième ou de 2 pour 100, le πεντηκοστή, toujours perçu en argent, jamais en nature[4]. Les grains payaient à

est peut-être celle du Dème personnifié. (Voyez *Bulletin de correspondance hellénique*, t. VIII, p. 7, n° 27.)

[1] Les scories que les anciens ont laissées sont encore assez riches pour être exploitées avec profit.

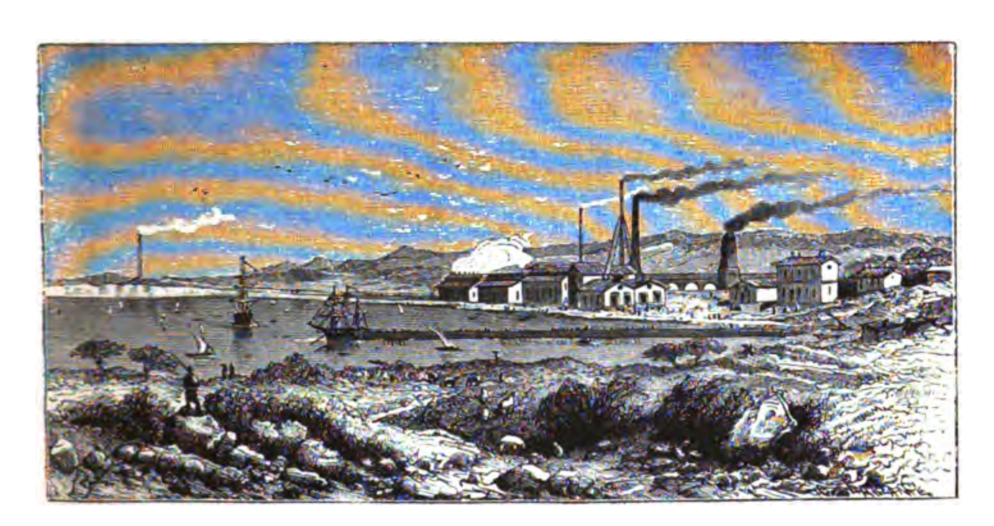
[2] Élien, *Hist. var.*, VI, 1.

[3] Tessères en plomb, d'après le *Bull. de corr. hellén.*, VIII, pl. I, n[os] 24, 23, 26. — N° 1. Cigale accostée des lettres ΑΓΟ[ρανόμων]. — N° 2. Cheval marin à droite, sur son dos une corne d'abondance, à son poitrail un masque de profil; au-dessus, une inscription incomplète; autour, ['Αγο]ΡΑΝΟΜ[ων]. — N° 3. Caducée accosté des lettres ΑΓΟΡ.

[4] Cet impôt, en l'année 400, après les grands désastres, donna encore 36 talents à l'État et 6 au fermier. Ce qui n'accuse qu'un mouvement d'affaires d'environ 2000 talents, ou, en francs, de 11 200 000, valeur absolue. (Andocide, *Sur les mystères*, 23.)

l'importation environ 10 talents de produit brut par an[1]. Les autres marchandises, bétail, salaisons, vin, huile, miel, métaux, etc., donnaient davantage. Il est probable que tout navire était taxé à 1 pour 100 de la valeur de sa cargaison pour stationner dans le port, et que les étrangers payaient autant pour vendre au marché. On ne sait rien sur le commerce de terre.

L'exportation des produits du sol et des choses nécessaires à la construction et à l'équiquement des vaisseaux était interdite. Il n'y avait d'exception que pour l'huile dont la production dépassait les besoins



Le Laurion[2].

de la consommation locale. Les *sycophantes*, ou accusateurs de ceux qui faisaient sortir des figues, sont devenus aussi tristement fameux que les délateurs romains.

On peut considérer comme un produit de douane, la taxe de 10 pour 100 qu'Athènes prélevait, à la traversée du Bosphore de Thrace, sur la valeur des cargaisons venant du Pont-Euxin, afin de s'indemniser des dépenses qu'elle faisait pour la police de ces mers[3].

4° *La taxe des étrangers* domiciliés à Athènes (*métèques*). Elle était de 12 drachmes par an pour le chef de famille et de 6 pour les enfants.

[1] Voyez Perrot, *Le commerce des céréales en Attique*, dans la *Revue histor.*, t. IV, 1877.

[2] D'après une photographie. — La vue est prise du N. E. On voit le port et les usines modernes du Laurion (Ergastiria).

[3] Démosthène, *Contre Lepline*, 60. Ce droit fut rétabli, après Ægos-Potamos, par Thrasybule. (Xénophon, *Hellén.*, IV, 8, 27.)

Une veuve de métèque payait 6 drachmes. Les affranchis étaient, en outre de cette taxe, soumis à une contribution de 3 oboles, qui était probablement la capitation imposée sur chaque esclave et payée par son maître. Un impôt particulier frappait les courtisanes. Le métèque qui ne payait pas sa contribution était vendu. Mais il ne faut pas le confondre avec l'*isotèle*, ou étranger assimilé aux



Courtisane, joueuse de lyre[1].

citoyens qui, sans exercer les droits politiques, était libéré de la taxe de séjour et de l'obligation de se choisir un patron.

5° Les *tributs* des alliés. Ils montaient, en 438, à 600 talents, dont un soixantième, une mine par talent perçu, était attribué à Minerve, gardienne du trésor public. En 425, on les doubla et, sur les plaintes des alliés, ils furent remplacés en 413 par un vingtième que levaient des percepteurs athéniens sur les marchandises, à l'entrée et à la

[1] Peinture sur le fond d'une coupe de la fabrique d'Euphronios, aujourd'hui conservée au musée Britannique (*A Catalogue of the Greek and Etruscan vases in the British Museum*, n° 822); d'après W. Klein, *Euphronios*, 2° édit., p. 98. — Debout à côté d'un homme, assis sur une κλίνη peu élevée, se tient une courtisane.

sortie dans tous les ports des villes alliées. Cette combinaison prêtait à beaucoup d'abus et dura peu. Dès l'année 409, il est de nouveau question de la levée des tributs[1].

6° Les *contributions* des citoyens. Elles étaient de deux sortes : l'*impôt sur les biens*, qui n'était levé que dans les cas d'urgence, et les *liturgies* ou prestations dues à l'État par ceux dont la fortune dépassait 3 talents. Les orphelins étaient exempts de la liturgie, non



Le *Chorégéion*[2].

de l'impôt. Il existait quatre liturgies principales : la *chorégie*, ou préparation et direction des chœurs pour les fêtes et les spectacles[3]; la *gymnasiarchie* ou entretien des gymnases qui fournissaient des lutteurs pour les jeux publics; l'*hestiase*, ou soin des festins publics qui étaient célébrés dans certaines circonstances; l'*archithéorie*, pour conduire à Délos ou à Delphes des députations solennelles.

[1] Xénophon, *Hellén.*, I, 3, 9.

[2] Mosaïque de Pompéi, d'après le *Museo Borbonico*, II, tav. 56. — Le *chorégéion* était l'endroit où se réunissaient choreutes et acteurs pour s'exercer et répéter. Sur la mosaïque de Pompéi, on voit les acteurs et figurants d'un chœur de satyres debout autour d'un homme d'âge qui leur donne des conseils. Celui-ci est le χοροδιδάσκαλος ou maître du chœur. Le joueur de flûte a déjà revêtu son costume et mis sa couronne : plus loin, un figurant s'habille, aidé d'un serviteur.

[3] La loi avait fixé un âge légal, quarante ans, pour les chorèges chargés de conduire les chœurs d'enfants : scrupule méritoire dont témoignent d'autres lois d'Athènes. Cf. Eschine, *Contre Timarchos* (*Oratores attici* de Didot, t. II, p. 31).

La *triérarchie*, liturgie fort ancienne, consistait dans l'obligation imposée aux plus riches citoyens de subvenir aux dépenses de l'armement et de l'entretien des galères construites par l'État, qui fournissait le bâtiment, les agrès, vieux ou neufs, et la solde. Cette sorte d'impôt sur le revenu, même sur le capital, ne durait, pour chacun d'eux, qu'une année,. mais revenait deux ans après. Il y avait douze cents *triérarques;* chacune des dix tribus en nommait cent vingt. Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, les moins riches d'entre eux se réunissaient pour fournir à la dépense qu'un seul n'eût pu supporter. En 357, on les répartit en vingt classes subdivisées, suivant la fortune, en sections de cinq à seize membres, et chaque section fut chargée de l'entretien d'une galère, qu'un de ses membres commandait. Démosthène introduisit encore, en 340, une organisation qui empêcha cette liturgie d'être un fardeau trop pesant. Elle n'en était pas moins onéreuse : aussi ceux qui avaient à subir cette obligation pouvaient s'y soustraire en indiquant quelqu'un qui fût plus riche qu'eux. C'était l'ἀντίδοσις. Le citoyen désigné pour une liturgie avait le droit de rejeter cette charge sur un autre en lui offrant l'échange de leurs biens[1]. Le triérarque dont la galère était prête la première recevait une couronne[2], et tous rivalisaient de zèle pour décorer leurs navires de brillantes sculptures[3].

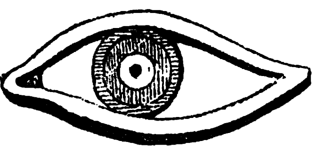
Il ne faudrait pas croire que ces charges fussent la rançon des grandes fortunes, qu'Athènes ne respectât la richesse qu'à la condition que celle-ci donnât au peuple des fêtes et du travail, et qu'elle fournît à l'armée de terre sa cavalerie, aux marins les navires sur lesquels

[1] Sur l'ἀντίδοσις, voyez le discours de Démosthène *Contre Phenippos*, et celui d'Isocrate, *De l'Antidose*, avec la savante introduction d'E. Havet. A. Bœckh, qui n'est pas, il s'en faut, ami de la démocratie athénienne, ne réclame point contre la triérarchie, la plus dispendieuse de ces liturgies et qui a soulevé tant de déclamations contre les Athéniens. Il a aussi remarqué que l'inégalité des fortunes ne fut jamais grande à Athènes. Ajoutons que cette inégalité, avec son double danger de donner naissance à une classe trop riche, souvent ambitieuse et servile, et à une classe trop pauvre, servile aussi et toujours prête aux révolutions, ne commença à être sensible qu'au temps de Démosthène. Encore cet orateur dit-il que les citoyens croient jouir d'une fortune honnête quand ils ont en biens-fonds 15 à 20 talents et qu'ils peuvent donner 100 mines de dot à leurs filles. Même après les Trente Tyrans, il n'y avait pas cinq mille citoyens qui n'eussent pas un fonds de terre. (Denys d'Halicarnasse, *Lysias*, 32.) Aux beaux jours d'Athènes, il s'y trouvait peu de riches et peu de pauvres; c'était l'*aurea mediocritas* d'Horace, bonne pour l'État comme pour l'individu. Montesquieu approuve les liturgies. — Des σύνδικοι, institués plus tard, furent chargés de défendre les intérêts du Trésor. Les Romains auront aussi des avocats du fisc.

[2] Voy., dans la collection des plaidoyers de Démosthène, le discours *Pour la couronne triérarchique*.

[3] Thucydide, VI, 31.

ils défendaient de leurs bras et de leurs poitrines la puissance de la république. Les liturgies avaient un caractère religieux et patriotique, car, sans elles, le culte eût été réduit à de froides cérémonies qui auraient eu peu d'action sur les âmes, et l'éducation de la jeunesse aurait manqué de ces exercices qui, dans le citoyen, préparaient le soldat. Elles n'étaient donc pas le produit d'un socialisme farouche et n'avaient pas été instituées en vue d'établir une égalité que la nature ne connaît pas, que Sparte elle-même n'a pu réaliser[2]. La cité étant considérée comme la famille agrandie et les riches comme les aînés de la maison, ceux-ci devaient à l'État une assistance que les plus jeunes, je veux dire les pauvres, ne pouvaient lui donner. Cette pensée que les charges onéreuses devaient être réservées aux riches, était le principe même de l'organisation financière des cités grecques et une coutume générale de l'antiquité classique[3]. Démosthène dira dans la *IVe Philippique :* « Il faut qu'aux jours de péril les riches offrent leurs biens à l'État. » Ceux-ci, du reste, trouvaient à ces dépenses une compensation : on se signalait ainsi au peuple, qui en tenait compte aux jours d'élection.


Œil de trière [1].

7° Les *biens religieux*. Enfin le trésor d'Athéna, sur l'Acropole, et celui des autres dieux étaient une ressource considérable. En cas de nécessité, la république empruntait à la déesse aux conditions déterminées par une loi de 435, qui fixa à 1 et demi pour 100 l'intérêt des sommes prêtées. Ce domaine des dieux s'accroissait avec l'empire d'Athènes, puisque chaque fois qu'une colonie était fondée, un dixième des terres était réservé pour les temples[4]. Aussi l'adminis-

[1] D'après E. Curtius et Kaupert, *Karten von Attika*, I, *Athen und Peiraieus*, p. 58. — On a retrouvé sur le rivage oriental du port de Zéa des plaques de marbre de Paros en forme de grands yeux, qui servaient évidemment à décorer l'avant des trières. Les yeux (ὀφθαλμοί) sont plus d'une fois mentionnés dans les inscriptions de la marine athénienne (*Corp. inscr. Att.*, t. II, 791, l. 68 et 75 : ὀφθαλμὸς κατέαγεν. « l'œil a été brisé. » Cf. Bœckh, *Seewesen*, p. 102). Les dimensions de ces marbres varient : par exemple, 0,465 de long sur 0,165 de large, ou bien 0,540 sur 0,240. Ils étaient peints : l'iris en rouge et bleu. Au centre de la pupille est un trou rond, où l'on enfonçait le clou, probablement doré, qui servait à fixer l'œil sur le navire. Ces yeux en marbre sont, jusqu'à présent, les seuls restes que nous possédions d'une trière antique.

[2] Ces charges imposées à la richesse l'ont peut-être sauvée, en détournant la démocratie athénienne de décréter, comme Solon, une abolition des dettes ou une dépréciation de la monnaie. Voy. t. Ier, p. 385.

[3] Voy. *Bull. de Corr. Hellén.*, janv. 1887, p. 37 ; et *Histoire des Romains*, t. V, p. 404-408.

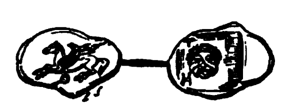
[4] Outre le soixantième du tribut des alliés, le revenu de ses terres, le produit de cer-

tration de ces biens était une charge très sérieuse : les dieux avaient leurs trésoriers qui, chaque année, en fin d'exercice, rendaient leurs comptes au conseil des Cinq Cents et remettaient à leurs successeurs un état de tous les objets dont ils avaient eu le dépôt. Du temps de Périclès, les trésoriers d'Athéna et ceux des autres dieux formaient deux collèges, chacun de dix membres, annuellement élus, un par tribu; plus tard, vers 400, ils furent réunis en un seul[1].

Presque tous les impôts étaient affermés à des individus ou à des compagnies qui percevaient les taxes à leurs risques et périls. Le cinquantième, à lui seul, rapportait 36 talents à l'État, sans compter les profits des fermiers qui s'enrichissaient aussi vite et n'étaient pas plus estimés que les traitants de notre ancienne monarchie.

Diobole[2].

L'*Emporion* ou marché comprenait cinq portiques dont un, le *δεῖγμα*, ou échantillon, placé sous la surveillance des inspecteurs (*épimélètes*), était le lieu de réunion des négociants et comme la Bourse ou le Palais du commerce. On y gardait les échantillons des denrées entreposées dans les docks, et c'était sur eux que s'établissaient les contrats.



Trihémiobole[3].

Pour les simples contestations entre négociants, les inspecteurs du marché prononçaient; mais quand il s'agissait de contraventions, il fallait les héliastes. Dans ce cas, le citoyen qui s'était porté accusateur, recevait, s'il gagnait sa cause, la moitié des sommes qu'il faisait rentrer au trésor; s'il la perdait sans avoir obtenu le cinquième des suffrages, il payait une amende de 1000 drachmes[4].

Il n'est pas possible d'arriver à une évaluation précise des revenus publics. Les uns estiment qu'ils s'élevaient à 1000 talents; Aristo-

taines amendes, la part qui lui revenait sur les *prises*, etc., Athéna recevait encore des redevances en nature pour chaque naissance et chaque mort, une mesure d'orge, une autre d'avoine et une obole. (Aristote, *Économ.*, II, 2.)

[1] *Bull. de Corr. hell.*, t. II, p. 36 et suiv. Ce qui appartenait aux dieux était dit : τὰ ἱερὰ χρήματα; les biens du trésor de l'État s'appelaient τὰ ὅσια. De même, chez les Romains : *Res sacræ et res sanctæ*. (Dareste, *Plaidoyers politiques de Démosth.*, I, 172.) Sur cette question des biens sacrés, voyez Homolle, *Les archives et l'intendance sacrée à Délos*, 1887.

[2] ΔΙΟ. Pégase galopant de face. ℞. Pégase galopant à gauche. (Argent. Monnaie de Corinthe frappée vers le milieu du cinquième siècle.)

[3] Pégase volant à gauche; dessous, le koppa, initiale du nom de Corinthe; dans le champ, un trident. ℞. TPIH. Tête de Gorgone de face; le tout dans un carré creux. (Monnaie de Corinthe frappée aussi vers le milieu du cinquième siècle.)

[4] Démosthène, *Contre Théocrinès*, 6.

phane les porte à 2000; ce chiffre est fort exagéré sans doute. Souvenons-nous pourtant que, avant les grandes constructions de Périclès, il y avait une épargne de 9700 talents dans le trésor. Or l'argent



En-tête d'un inventaire dressé par les trésoriers d'Athéna et des autres dieux [1].

valait 8 à 10 fois plus qu'aujourd'hui, peut-être davantage[2]; c'était

[1] D'après R. Schöne, *Griechische Reliefs*, Taf. X, n° 54. L'inscription (*Corp. inscr. Att.*, II, 643) débute ainsi : Τάδε οἱ ταμίαι τῶν ἱερῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίας καὶ τῶν ἄλλων θεῶν οἱ ἐπὶ Λάχητος ἄρχοντος.. (400/399 a. Ch.) — Athéna, debout à gauche, et la main gauche appuyée sur sa lance, presse la main d'une femme, de même taille qu'elle, et qui s'appuie sur un sceptre. Celle-ci n'est ni une déesse, ni le Conseil (βουλή) personnifié : c'est la personnification du collège (ἀρχή) des trésoriers. Voy. les bas-reliefs athéniens, publiés dans notre premier volume, où la déesse Athéna donne la main à Démos, p. 401 et 472.

[2] Des écrivains font l'écart beaucoup plus grand. Pour avoir la valeur d'échange de l'ar-

donc un revenu à peu près égal à celui de quelques royaumes européens.

Un autre signe de la richesse publique, une autre ressource pour l'État, c'était la richesse des particuliers. Pour tous, elle avait augmenté; pour quelques-uns, elle était déjà trop grande. Dans le siècle de Solon, on regardait un bien de 7 talents comme une grande fortune. Du temps de Cimon, le riche Callias payait sans s'appauvrir une amende de 50 talents; Thémistocle en possédait le double ou le triple. Nicias en avait 100, comme Alcibiade, et plus de mille esclaves qui travaillaient pour lui aux mines. Si la guerre vidait le trésor public, les particuliers étaient donc en état de le remplir, et l'on vient de voir que le gouvernement ne se faisait pas faute de demander à ceux qui pouvaient donner.

Ces fortunes ne consistaient pas en biens-fonds; car l'Attique, comme le reste de la Grèce, était un pays de petite culture et de petite propriété. Les domaines d'Alcibiade, qui n'excédaient pas 28 hectares, passaient cependant pour très considérables, et tout le sol de l'Attique fournissait à peine, en blé, les deux tiers de la consommation. La richesse provenait du commerce, de l'industrie, de la banque, qui la répartissaient entre un très grand nombre de citoyens : elle était si divisée, qu'Isocrate pouvait dire : « Il n'y a personne qui soit assez pauvre pour faire honte à l'État par la mendicité[1]. »

Athènes ne partageait pas le mépris de Lacédémone pour le travail des mains. Elle avait une industrie florissante et, comme *nos articles de Paris*, ses armes, ses ouvrages en métal, ses meubles, sa corroierie primaient, sur tous les marchés, les produits similaires; ses poteries allaient jusqu'à Gadès; ses objets d'art, ses livres, ses tissus, partout. A l'importation arrivaient le poisson et le vin des îles; la pourpre et la verrerie de Tyr; l'étain que les armateurs phéniciens allaient chercher au loin;

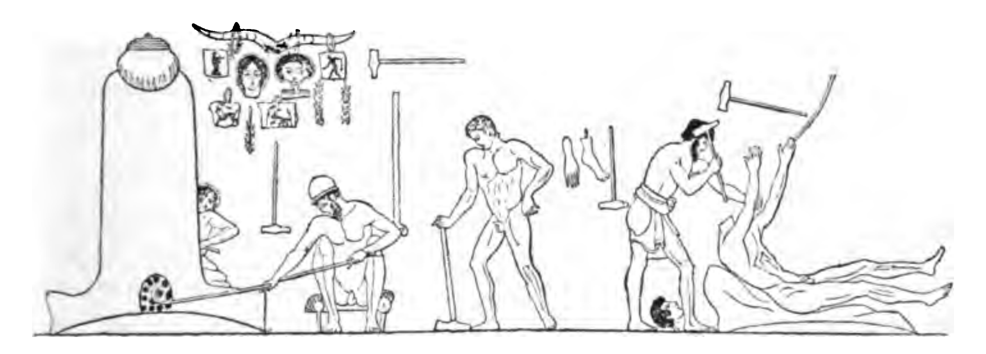
Le Murex [2].

gent au temps de Périclès, ils multiplient par 12 les chiffres que les anciens nous donnent. C'est le chiffre que J.-B. Say propose, en se fondant sur le prix du blé à cette époque. Mais, à propos de l'inscription mentionnée à la page 212, n. 8, on peut voir que le salaire quotidien était d'une drachme, ou d'un franc environ, qui, multipliée par 3 ou 4, donnerait le prix moyen du salaire actuel de nos journaliers. Ces multiplicateurs seraient même trop forts si on les appliquait aux 3 oboles que l'esclave public recevait pour sa nourriture quotidienne. Le problème de la valeur relative de la monnaie est à peu près impossible à résoudre. Même en France et de nos jours, est-ce qu'une pièce de 5 francs vaut autant à Paris qu'au fond de la Bretagne ou des Landes?

[1] Isocrate, *Aréop.*, 38; Bœckh, liv. IV, ch. III.

[2] Pierre gravée, trouvée en Phénicie (d'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 902).

les papyrus d'Égypte; l'or, le fer, la laine et les tissus de la côte d'Asie; les grains, les cuirs, le goudron, les cordages, les bois de construction et les nombreux esclaves achetés dans les pays riverains de l'Hellespont et de l'Euxin. Le commerce, protégé sur toutes les mers helléniques par la flotte de guerre, avait une telle activité, qu'Isocrate appelle le Pirée « le marché de la Grèce entière ». Et il l'était, non seulement par les habitudes des négociants, mais en vertu de traités et de lois. Les alliés s'étaient engagés à n'envoyer que dans ce port certaines marchandises, et un Athénien ne pouvait prendre un intérêt



Atelier de fondeur[1].

sur un navire quittant le Pirée qu'à la condition que ce navire y rentrerait avec un chargement de retour. Athènes avait un autre avantage : une excellente monnaie, partout recherchée. « Dans la plupart des villes, dit Xénophon, la monnaie n'a qu'une valeur locale, et les marchands sont, en conséquence, forcés d'échanger leurs denrées contre d'autres denrées. Athènes fait exception : ses drachmes ont cours partout[2]. » Afin d'en augmenter le crédit, elle punissait de

[1] Fragment d'une coupe du musée de Berlin (A. Furtwängler, *Beschreibung*, n° 2294); d'après Gerhard, *Trinkschalen und Gefässe*, Taf. XII et XIII (cf. O. Jahn, dans les *Ber. über die Verh. d. k. s. Gesells. der Wissensch. zu Leipzig*, 1867, p. 106 et suiv.). —A gauche est un four allumé au-dessus duquel est placé un vase clos, sans doute plein de métal en fusion. Un ouvrier, assis à droite, active le feu dans le foyer à l'aide d'un tisonnier, tandis qu'un jeune garçon, derrière le four, agite le soufflet. Un second ouvrier attend debout, appuyé sur son marteau. Plus loin un troisième martèle une statue de bronze dont les morceaux ont été fondus séparément et ajustés : la tête gît encore à terre, derrière le lit en terre sur lequel est couchée la statue. Au mur sont suspendus différents outils et objets : des marteaux de différentes formes, une longue scie droite, les modèles d'un pied, d'une main, et, près du fourneau, attachées à une paire de cornes, deux têtes d'homme et de femme, quatre petites tablettes en argile peintes et des branches de feuillage. Peut-être, comme l'a supposé Jahn (p. 107), ces objets sont-ils des offrandes : le four de l'atelier serait un lieu sacré comme le foyer de la maison.

[2] *Revenus de l'Attique*, 3.

mort le faux-monnayeur[1]. Aussi le commerce de l'argent y était très actif. On y trouvait des sociétés en participation et des bailleurs de fonds touchant des dividendes. Les banquiers faisaient des avances sur dépôt de titres ou d'objets précieux; ils avaient leurs livres de compte où étaient marquées les entrées et les sorties de fonds, leurs correspondances, et, sinon la lettre de change, du moins le chèque. Sans avoir un caractère officiel, les banquiers étaient les dépositaires des actes et contrats que reçoivent nos officiers ministériels. Ils prêtaient aux villes et souscrivaient en quelque sorte des emprunts d'État[3]. Enfin ajoutez que la république ne levait qu'un droit de 2 pour 100 *ad valorem;* que ses tribunaux de commerce expédiaient l'hiver tous les procès; que la sévérité de sa législation sur les dettes garantissait l'exécution des contrats[5]; qu'enfin le haut prix de l'argent qui se prêtait quelquefois à 18 pour 100 et même plus haut, permettait aux détenteurs de capitaux d'accroître rapidement leur fortune.



As ou *assarion* de Chios[2].



Double as de Chios[4].



Triple as de Chios[6].

Mais à quoi allaient servir cette puissance et ces trésors? Lorsque Périclès revint de Samos à Athènes, après la réduction de l'île, il fit l'oraison funèbre des guerriers morts dans

[1] Démosthène, *Contre Timocr.*, 213.

[2] ACCAPION. Amphore; à droite, une étoile. ℞. ΧΙΩΝ. Sphinx à droite, levant la patte sur une grappe de raisin; dessous, une massue. (Bronze.)

[3] G. Perrot, *Le commerce de l'argent à Athènes.* L'intérêt courant était de 1 pour 100 par mois, et dans certains cas de 1 1/2 pour 100. En matière de prêt maritime, il n'y avait pas de limite.

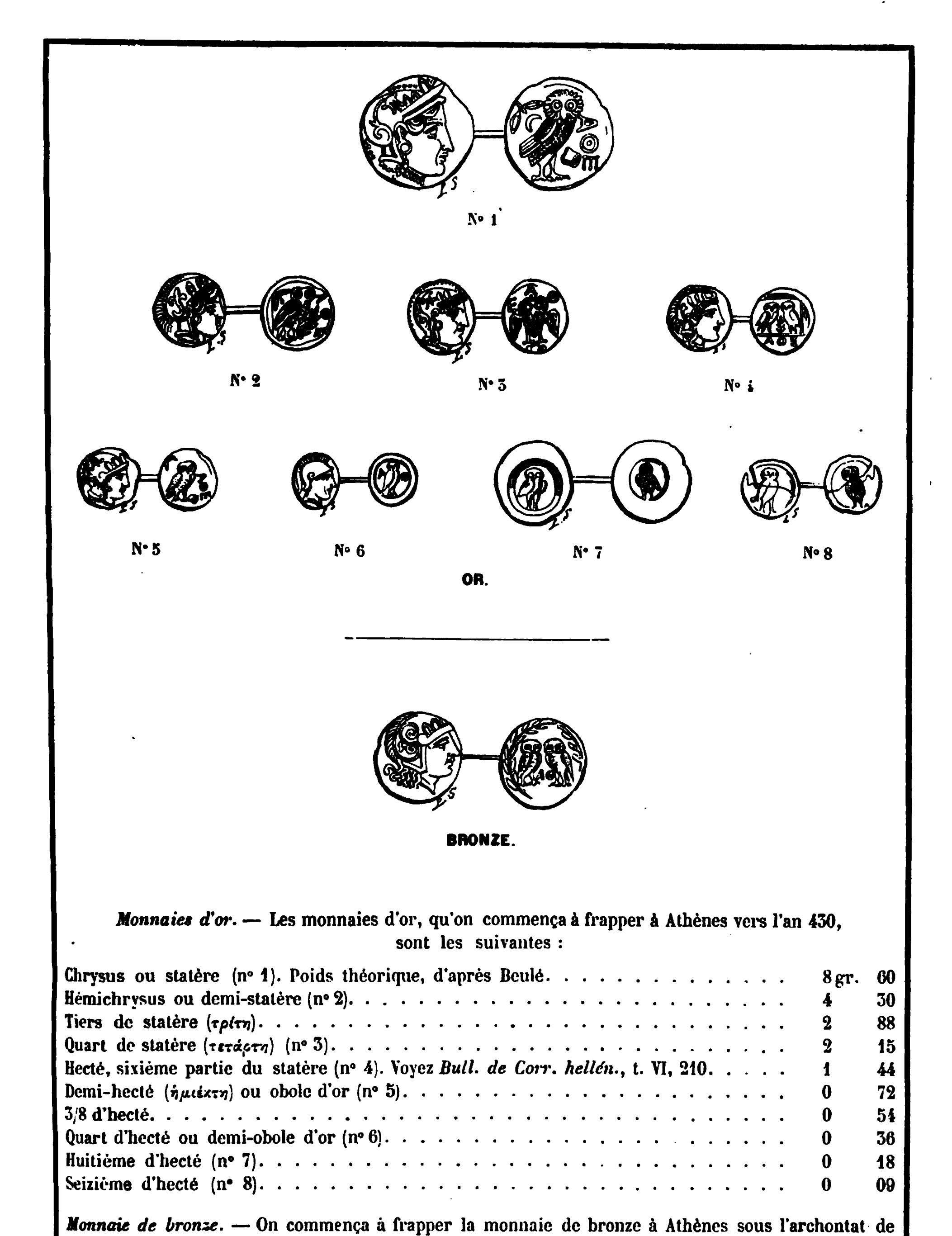
[4] ΕΠΙ ΑΡΧ ΟΥΑ ΠΡΕΙΜΟΥ. Bacchus debout de face, couronné de lierre, tenant un thyrse et un canthare; dans le champ, deux lettres d'atelier. ℞. ACCAPIA ΔΥΟ. Sphinx à droite, levant la patte sur une proue de navire. (Bronze.)

[5] Je note en passant que le contrat de louage était le même à Athènes que chez nous.

[6] ΧΙΩΝ. Apollon et Bacchus debout de face, de chaque côté d'un autel. Le premier tient un arc et une patère; le second, un thyrse et un canthare. ℞. ACCAPIA ΤΡΙΑ. Sphinx à droite, posant la patte sur une proue de navire. (Bronze.)

TABLEAU DES PRINCIPALES MONNAIES D'ATHÈNES (OR ET BRONZE)

AU Ve ET AU IVe SIÈCLE.



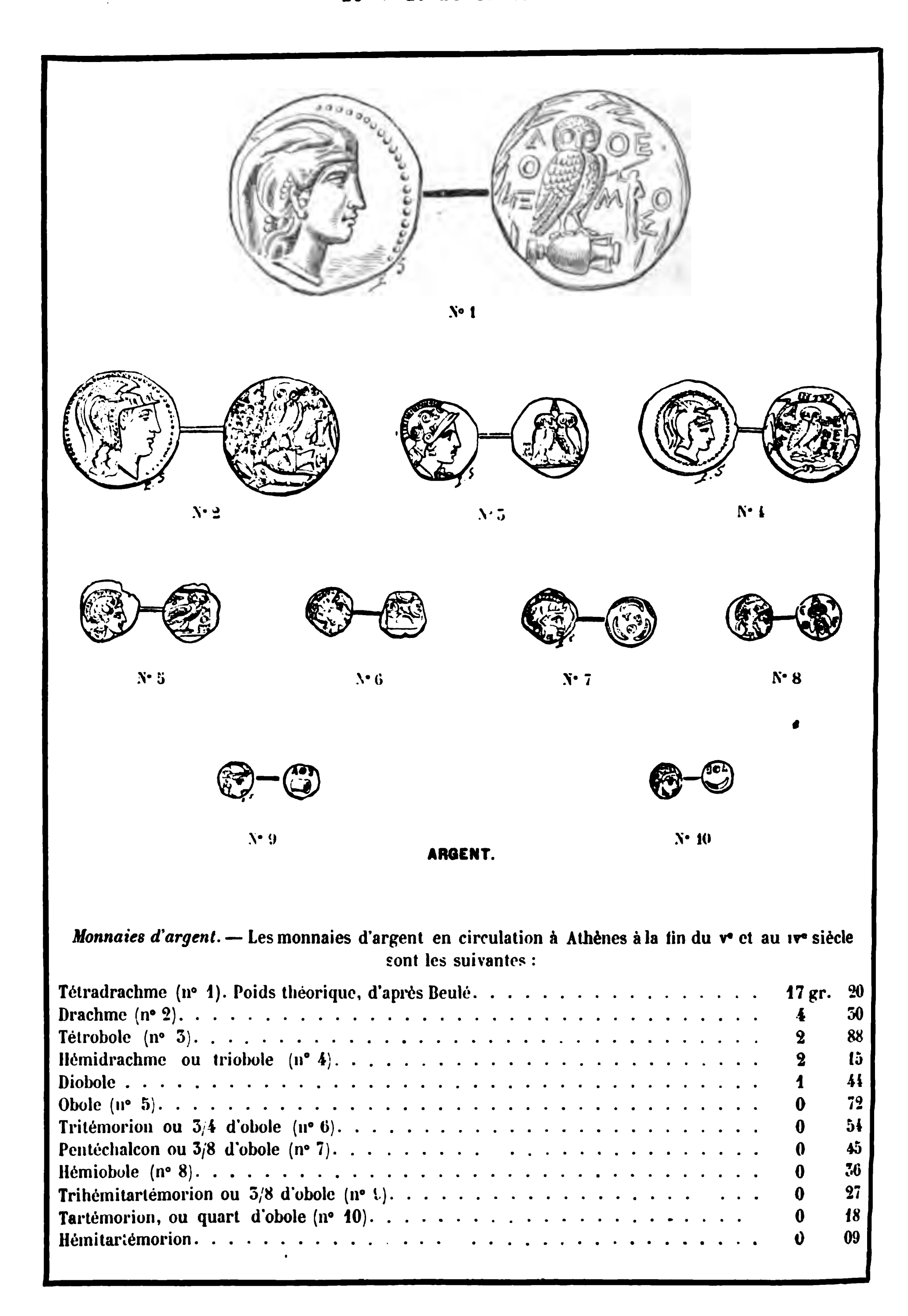
Monnaies d'or. — Les monnaies d'or, qu'on commença à frapper à Athènes vers l'an 430, sont les suivantes :

Chrysus ou statère (n° 1). Poids théorique, d'après Beulé	8 gr.	60
Hémichrysus ou demi-statère (n° 2)	4	30
Tiers de statère (τρίτη)	2	88
Quart de statère (τετάρτη) (n° 3)	2	15
Hecté, sixième partie du statère (n° 4). Voyez *Bull. de Corr. hellén.*, t. VI, 210	1	44
Demi-hecté (ἡμιέκτη) ou obole d'or (n° 5)	0	72
3/8 d'hecté	0	54
Quart d'hecté ou demi-obole d'or (n° 6)	0	36
Huitième d'hecté (n° 7)	0	18
Seizième d'hecté (n° 8)	0	09

Monnaie de bronze. — On commença à frapper la monnaie de bronze à Athènes sous l'archontat de Callias, l'an 406. Cette monnaie avait pour type, au droit, la tête casquée de Minerve, et au revers, la légende ΑΘΕ, avec une ou deux chouettes dans une couronne d'olivier.

TABLEAU DES PRINCIPALES MONNAIES D'ATHÈNES (ARGENT)

AU Ve ET AU IVe SIÈCLE.



ARGENT.

Monnaies d'argent. — Les monnaies d'argent en circulation à Athènes à la fin du ve et au ive siècle sont les suivantes :

Tétradrachme (n° 1). Poids théorique, d'après Beulé	17 gr.	20
Drachme (n° 2)	4	30
Tétrobole (n° 3)	2	88
Hémidrachme ou triobole (n° 4)	2	15
Diobole	1	44
Obole (n° 5)	0	72
Tritémorion ou 3/4 d'obole (n° 6)	0	54
Pentéchalcon ou 3/8 d'obole (n° 7)	0	45
Hémiobole (n° 8)	0	36
Trihémitartémorion ou 3/8 d'obole (n° 9)	0	27
Tartémorion, ou quart d'obole (n° 10)	0	18
Hémitartémorion	0	09

cette guerre. Ses paroles jetèrent tant d'émotion dans la foule, que les Athéniennes, quand il descendit de la tribune, ornèrent à l'envi sa tête de guirlandes, comme, au retour d'Olympie, on couronnait de fleurs les athlètes victorieux. Mais Elpinice s'approchant de lui : « Vraiment, dit-elle, ce sont de beaux exploits que les tiens, Périclès ! Tu nous as fait perdre beaucoup de bons citoyens, non point en faisant la guerre aux Mèdes, aux Phéniciens et aux barbares, comme mon





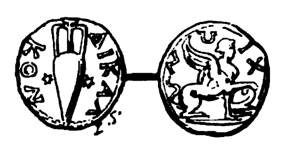
Vainqueur couronné[1].

frère Cimon, mais en détruisant une cité qui est de notre propre sang et notre alliée. »

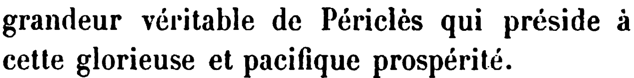
Ces mots d'Elpinice montrent le changement qui s'était opéré depuis quelques années dans le gouvernement d'Athènes. Périclès ne songeait plus aux barbares, maintenant chassés des mers de la Grèce, et qu'il était inutile d'aller chercher en Asie; et il reprenait durement

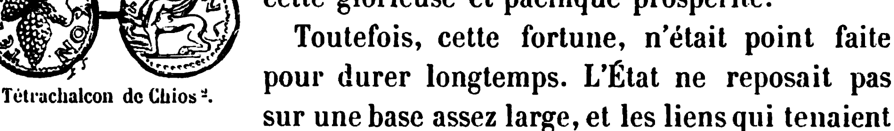
[1] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Auserl. Vasenb.*, Taf. 275). — Le personnage est entièrement nu. La couronne de myrte et les *ténies* attachées à son bras et à sa jambe montrent qu'il vient de remporter une victoire. Au bras gauche est suspendu dans un sac un petit vase rempli d'huile; au bras droit est attaché un lièvre, présent amoureux. (Voy., au tome Ier, p. 525, la peinture de vase et la note qui l'explique.) Le vainqueur étend la main vers la couronne que lui présente un autre jeune homme debout devant lui et, comme lui, couronné de myrte.

ceux qui parlaient déjà de conquérir l'Égypte ou d'attaquer la Sicile. Comme ce sage Romain, qui demandait aux dieux non d'accroître, mais de conserver la fortune de Rome, il pensait que mieux valait employer les ressources d'Athènes à garder ses possessions qu'à les étendre; qu'il fallait faire profiter la paix de toutes les forces que la guerre n'employait plus. Athènes livrait au génie du commerce et des arts ces mers pacifiées et ces villes qu'elle couvrait de sa puissante protection. A l'abri derrière cette égide, le peuple grec était tout entier aux labeurs féconds de la civilisation, guidé encore dans cette voie par la noble cité qui s'était mise à sa tête. Pour celle-ci, le temps des folles entreprises n'était pas arrivé. Tout occupée d'art, de littérature et de commerce, elle renonçait à la politique agressive de Cimon et elle ne prenait pas encore la politique aventureuse d'Alcibiade. C'est là ce qui fait la beauté de ce moment de la vie du peuple athénien et la grandeur véritable de Périclès qui préside à cette glorieuse et pacifique prospérité.



Dichalcon de Chios[1].





Tétrachalcon de Chios[2].

Toutefois, cette fortune, n'était point faite pour durer longtemps. L'État ne reposait pas sur une base assez large, et les liens qui tenaient réunies toutes les portions de l'empire étaient trop tendus pour ne pas blesser. Les impôts mis sur les alliés, l'abandon forcé d'une partie de leurs terres aux clérouques athéniens et l'obligation de porter certains de leurs procès à Athènes, quelques-unes de leurs marchandises au Pirée, constituaient une triple servitude financière, judiciaire et commerciale qui devait causer la sourde irritation qu'on verra éclater durant la guerre du Péloponnèse.

III — LA CONSTITUTION ATHÉNIENNE.

La constitution prit, au temps de Périclès, la forme qu'elle garda jusqu'aux derniers jours de l'indépendance d'Athènes. Deux principes la régissent : l'un est le droit souverain du peuple qui légifère, juge et

[1] ΔΙΚΑΛΚΟΝ. Amphore entre deux étoiles. ℞. ΧΙΩΝ. Sphinx à droite, posant la patte sur une proue de navire. (Bronze.)

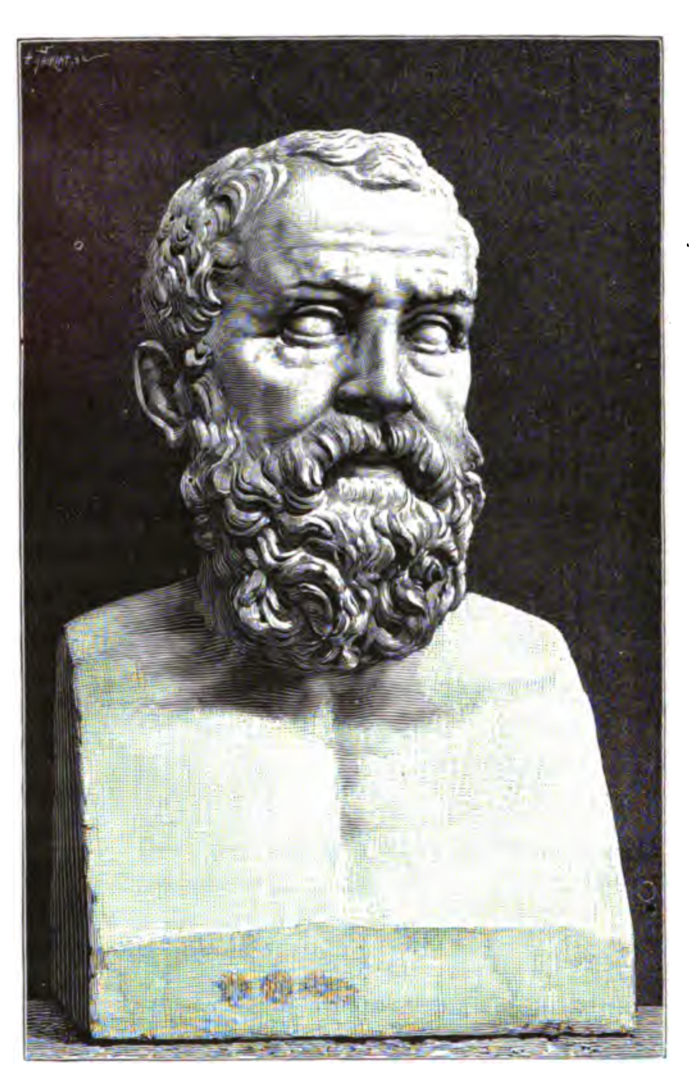
[2] ΤΕΤΡΑΧΑΛΚΟΝ. Grappe de raisin. ℞ ΧΙΩΝ. Sphinx à gauche posant la patte sur une proue de navire. (Bronze.)

administre, ou du moins détermine la direction que le pouvoir exécutif suivra ; l'autre est le renouvellement annuel des magistrats élus ou tirés au sort.

La démocratie, qui reprend aujourd'hui le mot de Louis XIV : « L'État, c'est moi », avait, chez les anciens, mis naturellement cette doctrine en pratique, parce que, pour de petites cités entourées de périls, la sécurité ne se pouvait trouver que dans une concentration énergique de la vie sociale. La liberté, la fortune et la vie des citoyens, le droit, la justice, la morale, tout était subordonné à l'intérêt de l'État ; et la formule romaine, *salus populi suprema lex esto*, semble avoir été faite pour les républiques grecques. On a déjà dit[1] qu'il ne faut pas s'étonner de trouver à Athènes des coutumes qui paraissent, aux esprits libéraux, singulièrement vexatoires, telles que les *liturgies*, lourd impôt établi sur la richesse. Pour l'État, le pauvre donnait au besoin sa vie ; il était juste que le riche donnât sa fortune ; et contre cette exigence, qui date de Solon, même de plus loin encore, nul ne réclamera, si ce n'est quand on en fera, au lieu d'une obligation patriotique, un moyen de vengeance particulière contre l'eupatride qu'on voudra ruiner. Hérodote admire le gouvernement d'Athènes[2]. Ce ne sera pas l'avis de Platon : « Dévoré d'une soif ardente de liberté que de mauvais échansons lui versent toute pure et lui font boire jusqu'à l'ivresse, l'État démocratique arrive par la licence générale à l'esclavage ; la liberté excessive devant amener tôt ou tard une extrême servitude[3]. » Mais si Platon a dit vrai pour certains moments de la vie démocratique, on préférera, pour la constitution d'Athènes au temps de Périclès, à l'opinion du philosophe, ami de Denys le Jeune et des grands, celle de l'historien qui avait vu et comparé tant de régimes différents. C'est le sage Aristide qui avait ouvert l'accès des charges à tous les citoyens : principe qui fera le fond de la *Politique* d'Aristote ; c'est Éphialte qui avait dépouillé l'Aréopage, foyer d'opposition aristocratique, de ses plus importantes prérogatives, sans lui ôter l'estime publique. Démosthène ne disait-il pas, un siècle plus tard : « Ce tribunal est le seul auquel les causes de meurtre n'aient pas été enlevées, et jamais accusateur débouté de sa plainte, ou coupable condamné, n'ont accusé l'Aréopage d'injustice[4]. »

[1] Ci-dessus, p. 185.
[2] Voyez ci-dessus, p. 110.
[3] Au livre VIII de *la République*.
[4] *Contre Aristocratès*, 66.

Dans son discours *de la Couronne*, il racontait encore les deux faits suivants : un banni rentre, malgré la loi, dans la cité; le peuple, séduit par de belles paroles, l'absout d'avoir rompu son ban; l'Aréopage fait recommencer le procès et condamner le coupable. Un autre jour, le peuple désigne comme député au conseil amphictyonique l'orateur Eschine, dont l'intégrité était suspecte; l'Aréopage déclare qu'il convient de lui préférer Hypéridès, et le peuple, acceptant la leçon et le nouveau choix, nomme Hypéridès[1].



Solon[2].

Il y a quelque chose de plus démocratique que l'élection par le suffrage universel, c'est l'élection par le sort, car les places ouvertes à tous ne sont souvent données par le peuple qu'aux grands, comme il arriva dans Rome après la création du tribunat militaire. Nous ne savons pas à quelle époque la désignation par le sort fut instituée.

[1] Cette autorité morale de l'Aréopage dura longtemps. Aulu-Gelle (XII, 7) rapporte qu'un proconsul d'Asie, Dolabella, renvoya aux Aréopagites d'Athènes une femme de Smyrne, accusée d'empoisonnement, *ut ad judices graviores exercitatioresque*.

[2] Buste en marbre, du musée de Naples (d'après une photographie). — L'attribution de ce buste à Solon ne paraît pas suffisamment justifiée. Cf. t. Ier, p. 429.

Plutarque la représente comme ancienne et, en effet, il en est déjà question au temps de Solon, de Clisthénès et d'Aristide. C'étaient les thesmothètes qui, dans le temple de Thésée, tiraient les noms [1]. On s'étonne, on se récrie de voir les pilotes pris au hasard; mais ce procédé, détestable dans un grand État, même dans une grande ville, était sans danger dans une petite cité dont le peuple formait une véritable aristocratie [2], où chaque citoyen avait une part réelle de souveraineté, et faisait chaque jour son éducation politique dans les discussions de l'agora ou dans les débats des cours de justice. Encore eut-on soin d'excepter les fonctions les plus importantes. Les dix stratèges qui réglaient toutes les affaires militaires et la politique étrangère, qui même pouvaient interdire une assemblée ou la rompre, en un mot les vrais magistrats de la cité, furent toujours élus [3]. Il en sera de même à Florence où toutes les charges seront tirées au sort, excepté celles de la *Balie* ou Commission de la guerre, qui resteront électives. Quant aux archontes et aux sénateurs, le sort ne les prenait que parmi ceux qui avaient publiquement brigué ces charges, ce qui devait réduire le chiffre des candidats à un très petit nombre; on vit même plusieurs fois des candidats se retirer devant un citoyen désigné par ses services à la confiance générale. Ajoutez qu'en donnant leurs noms, ils devaient se soumettre à un examen, δοκιμασία, dont le résultat pouvait être une sentence d'indignité [5]; qu'au sortir de charge



La personnification du sénat [4].

[1] Devant eux étaient deux urnes contenant : l'une des fèves blanches ou de couleur; l'autre, les noms des candidats. Le candidat heureux était celui dont le nom sortait en même temps qu'une fève blanche. Est-ce de là qu'est venue notre royauté de la fève?

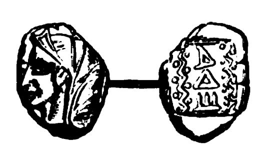
[2] Voy. ci-dessus, p. 152.

[3] Sur ces magistrats, voy. Hauvette-Besnault, *Les stratèges athéniens*, 1884. A l'élection par main levée, ἐπιχειροτονία, étaient soumis encore les commissaires nommés pour une affaire déterminée. Dans ce cas, comme à Rome, le président de l'assemblée arrêtait la liste des candidats qu'il proposait et c'était sur ces noms que le vote était émis.

[4] ΙΕΡΑ ΓΕΡΟΥϹΙΑ. Buste diadémé du génie du Sénat, à droite. ℞. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. La Fortune debout tenant une corne d'abondance et un gouvernail, sous un portique à quatre colonnes. Monnaie de bronze de la ville d'Antioche en Carie.

[5] M. Fustel de Coulanges, dans son mémoire sur le *Tirage au sort*, a réuni toutes les questions qui étaient adressées au candidat dans l'examen appelé δοκιμασία. On lui demandait : 1° si ses parents étaient athéniens depuis trois générations, en ligne paternelle et en ligne maternelle; 2° s'il possédait des autels d'Apollon πατρῷος et de Zeus ἕρκειος, c'est-à-dire la religion domestique des familles anciennes et le culte de la propriété foncière; 3° s'il honorait ses ancêtres, s'il avait un tombeau de famille et s'il y accomplissait régulièrement les sacrifices; 4° s'il avait fait toutes les campagnes exigées par la loi; 5° s'il possédait le capital imposable et s'il payait les contributions foncières, clause qui excluait les citoyens indigents. Ainsi l'on

ils avaient à rendre compte, tout citoyen ayant le droit alors de les appeler en jugement; que, pendant la durée même de leurs fonctions, ils étaient sous la surveillance des sept gardiens de la constitution, les nomophylaques[1], qui avaient le droit de les contraindre à agir conformément aux lois; qu'enfin le sort supprimant la brigue, les ambitieux perdaient leur plus puissant moyen d'action, de sorte qu'il était difficile que le gouvernement tombât aux mains d'un parti. Une idée religieuse s'attachait d'ailleurs à cette désignation : le sort semblait un arrêt des dieux et, avec les moyens dont les anciens disposaient, une élection ne pouvait se faire par un corps électoral nombreux, comme l'était celui de l'Agora, qu'à l'aide d'un vote à mains levées, sur des noms proposés par le président de l'assemblée. C'est ainsi que les choses se passaient à Athènes pour les magistratures électives, mais dans ce cas, l'influence du président redevenait considérable : c'était lui qui, le plus souvent, déterminait le vote. La liberté athénienne avait donc à gagner à ce mode d'élection; et la part laissée au hasard était assez restreinte pour qu'il ne pût en abuser beaucoup. Aussi Hérodote et Platon approuvent ce système[2], qu'Aristote et Montesquieu regardent comme étant de l'essence même de la démocratie[4]. « A Héræa, ville d'Arcadie, on supprima, dit Aristote, le vote au scrutin pour l'élection des magistrats, et on le remplaça par le tirage au sort, parce que l'élection ne donnait le pouvoir qu'à des


Monnaie d'Heræa[3].

ne demandait pas au candidat des preuves de capacité politique, ni d'intelligence; on s'assurait qu'il appartenait à une famille ancienne et dans l'aisance. Ces questions montrent le caractère religieux et aristocratique de l'institution. Ajoutons que de mauvaises mœurs, une difformité corporelle ou une dette envers le trésor empêchaient d'arriver à l'archontat, même de prendre la parole dans l'assemblée du peuple : c'était l'ἀτιμία. Cf. Eschine, *Contre Timarchos*.

[1] Voy. ci-dessus, p. 134.

[2] Hérodote, III, 80; Platon, *Lois*, liv. VI.

[3] Tête voilée de Héra, à gauche. ℞. EPA, entre deux lignes ondulées bordées de points. Le tout dans un carré creux. (Triobole.)

[4] Montesquieu, *Esprit des Lois*, II, chap. II. Aristote, *Polit.*, VI, 5, dit : « Il est bon que les fonctions publiques soient données, les unes au sort, les autres au suffrage. Le premier procédé ouvre au peuple la carrière des honneurs; le second donne à l'État de bons administrateurs. » Curtius regarde le tirage au sort comme le seul moyen de tuer l'esprit de faction et ajoute (I, 314) : « Für die bewegte Zeit des Kleisthenes gab es keine segensreichere Einrichtung als die Loosurne. Sie hatte eine beruhigende und versöhnende Macht. Das Loos war etwas den griechischen Göttern genehmes; durch das Loos liess man die Götter entscheiden, welche über dem Wohle der Stadt wachten. » Divers écrivains ont pensé que le tirage au sort pour les archontes était fort ancien (Plut., *Périclès*, 1 et 9), mais qu'on ne mettait dans l'urne que des noms d'hommes appartenant à de grandes familles. C'est possible, puisque Démétrius de Phalère l'a dit. Du reste, je crois que, quand le peuple avait besoin d'un homme supérieur

artisans de désordre[1] ». A Rhodes, le prêtre du Soleil était désigné par le sort[2]; à Syracuse, tous les magistrats le furent, après l'expédition athénienne. Même procédé pour des œuvres de bienfaisance qui, chez nous, supposent un choix sévère. Trois inscriptions, récemment trouvées, mentionnent des legs faits au sénat d'Aphrodisias pour être distribués à deux cents citoyens dont le sort donnerait les noms[3]. Un des



Le lever du soleil (Hélios) [4].

sentiments les plus vifs en Grèce, à Athènes surtout, était celui de l'égalité; Hérodote nous l'a dit[5]. L'importance donnée en diverses constitutions à la désignation par le sort le montre mieux encore. Mais il faut se hâter de reconnaître que ce singulier système électoral n'est possible que dans de très petits États, où n'existe point de foule famélique, et dont les citoyens, ayant tous à peu près même culture d'esprit, pouvaient, sans inconvénients graves, être appelés, tous aussi, à certaines fonctions publiques. A Athènes, il n'était réservé aux élus du sort que des charges

pour conduire ses affaires, en de graves circonstances, il le faisait, d'une manière ou d'une autre, arriver au pouvoir. Il ne faut pas donner aux hommes de ce temps des scrupules constitutionnels, que nous-mêmes n'avons pas.

[1] Ἡιροῦντο τοὺς ἐριθευομένους. (*Polit.*, V, 2, 9.)

[2] *Bull. de Corr. hell.*, 1885, p. 99.

[3] *Ibid.*, p. 77.

[4] Peinture de vase (d'après T. Panofka, *Musée Blacas*, pl. 17). — Hélios, jeune, imberbe et la tête radiée, s'élève au-dessus des flots sur un char traîné par quatre chevaux ailés. A l'aspect du dieu, les étoiles de la nuit, sous la forme de jeunes garçons nus, plongent précipitamment dans la mer (cf. *Iliade*, V, 6); seule l'étoile du matin, debout sous les pieds des chevaux, disparaît lentement.

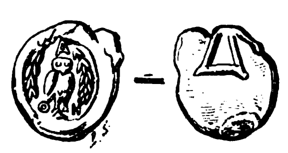
[5] Voyez ci-dessus, p. 110.

secondaires. Les archontes, le sénat, dépouillés de leur autorité judiciaire, n'infligeaient plus que de faibles amendes et l'Aéropage ne gardait de sa vieille juridiction que certaines causes d'homicide[1]. Comme toute l'autorité militaire et politique était passée aux stratèges, presque toute la juridiction civile et criminelle fut remise aux cinq mille héliastes[2], qui se répartissaient entre dix cours tirées au sort pour chaque affaire, ce qui rendait la vénalité impossible; au nombre quelquefois de plusieurs milliers, ce qui empêchait l'intimidation; et avec le vote secret, ce qui permettait bien au condamné de maudire ses juges, mais non de se venger d'un seul[4].



La personnification du sénat[3].

L'archonte qui avait fait l'instruction préliminaire de la cause présidait la cour. Ainsi se produisait à Athènes le grand principe de la division des pouvoirs que Rome et le moyen âge n'ont pas connu[6].


Tessère d'héliaste[5].

Dans le monde industriel, les ingénieurs augmentent la puissance des freins, à mesure qu'ils accroissent la force des machines. Il en devrait être de même dans leur politique. Mais si la matière obéit à la science, les politiciens obéissent bien plus à la passion qu'à la sagesse. Cependant, à Athènes, malgré les changements opérés par

[1] Comme il était impossible de réunir 500 héliastes pour juger de petites affaires, on institua dans les tribus 40 *dictètes*, sorte de juges de paix ou d'arbitres, qui parcouraient les dèmes et prononçaient sur les contestations de peu d'importance, jusqu'à une valeur de 10 drachmes. Les magistrats eurent aussi le droit d'infliger des amendes de 50 drachmes; le sénat, des amendes de 500.

[2] Aristophane (*les Guêpes*, 662) parle de 6000 héliastes, en comptant 1000 juges suppléants désignés pour remplir les vides qui pouvaient se produire parmi les juges titulaires. Avant que les plaidoiries commençassent, les héliastes juraient d'écouter les deux parties.

[3] ΒΟΥΛΗ. Tête féminine laurée et voilée à droite. ℞. ΚΙΒΥΡΑΤΩΝ, en trois lignes dans une couronne de laurier. Monnaie de bronze de Cibyra, en Phrygie.

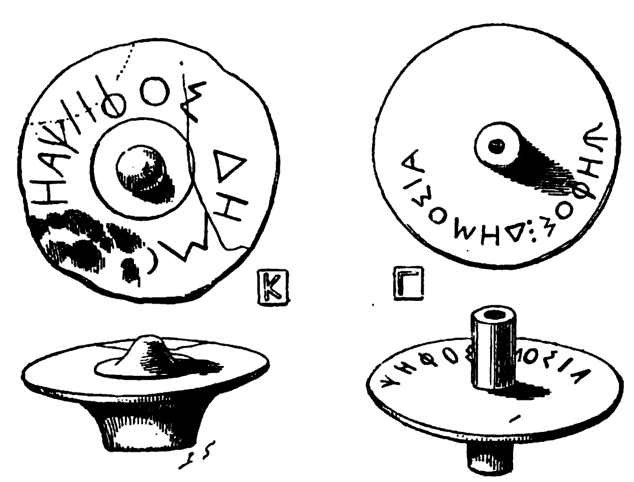
[4] Voy. p. 232. Anytos, l'accusateur de Socrate, mis en jugement en 409, est représenté comme le premier à Athènes qui ait corrompu ses juges. (Aristote, *Fragm. des Hist. Grecs*, édit. Didot, t. II, p. 127, n° 72.) Aristote ne croyait donc pas à la vénalité des juges avant 409.

[5] Tessère en plomb (d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, VIII, tav. 32, n° 57). — Au droit, chouette dans une couronne de laurier. ΑΘΕ. Au revers, la lettre Δ, lettre de série indiquant la section de l'Héliée à laquelle appartenait le porteur (cf. les tablettes d'héliaste que j'ai publiées dans le premier volume, p. 399). L'héliaste échangeait ce jeton de présence contre sa solde (μισθὸς δικαστικός).

[6] Rome ne l'a sérieusement pratiqué que très tard par la séparation du pouvoir militaire et de l'autorité civile.

Clisthénès, Éphialte et Aristide, la constitution gardait quelques-unes des forces de conservation que Solon lui avait donnése.

Le pouvoir législatif restait à l'assemblée générale qui se réunissait deux ou trois fois par mois et, au temps de Démosthène, quatre fois par prytanie [1]. Mais de combien de liens cette démocratie qu'on se plaît à représenter si folle et si mobile s'était d'elle-même enchaînée [3] ! D'abord elle ne pouvait voter que sur une proposition du sénat [4] ou conseil des Cinq Cents, qui arrêtait ce que nous appellerions l'ordre du jour [5]; et si elle voulait changer une loi, il fallait



Bulletins de vote athéniens [2].

[1] La prytanie, dixième partie de l'année, était de trente-cinq à trente-six jours. Le débiteur de l'État qui ne s'était pas libéré à la fin de la neuvième prytanie était mis en prison. (Démosthène, *Contre Timocr.*, 40.)

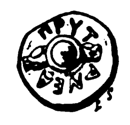
[2] D'après l' 'Εφημερὶς ἀρχαιολογική, 1862, tab. 46; et W. Vischer, *Kleine Schriften*, II, p. 288, Taf. 15. (Cf. *Annali dell' Inst. archeol.*, 1861, p. 388, *tav. d'agg.* M. G.) — « Les bulletins de vote étaient en bronze avec une petite tige au milieu; dans les uns, cette tige est pleine; dans les autres, elle est creuse. » Cette description d'Aristote, citée par Harpocration (au mot Τετρυπημένη), convient parfaitement aux bulletins de vote que nous publions et qui portent d'ailleurs l'inscription ψῆφος δημοσία : bulletin de vote public. Aristote ajoute qu'après l'audition des plaidoieries, on remettait deux bulletins à chacun des juges, l'un plein, l'autre creux. Le bulletin creux condamnait; l'autre acquittait, et le juré, au moment de le déposer, le tenait par les deux extrémités du cylindre, si bien que nul ne pouvait distinguer s'il votait pour ou contre. Le K et le Γ gravés sur l'autre face du disque circulaire sont peut-être des lettres de série, comme celles que nous avons vues sur des tessères en plomb et des tablettes d'héliastes; mais deux bulletins portent la lettre M (40) qui ne peut certainement pas désigner une section de l'Héliée. Voy. *Bull. de Corr. hellén.*, XI (1887), p. 210.

[3] Sur ces lenteurs, voyez Démosthène, *Procès de l'Ambassade*, 186.

[4] Cette restriction fut levée ou mal observée, comme le prouvent les exemples cités par Schœmann, *de Comitiis Atheniensium*, p. 98; mais à quelle époque? On l'ignore. Le plus ancien exemple est de l'année 405. (Xénophon, *Helléniques*, I, 7).

[5] Le Sénat était formé annuellement de cinq cents citoyens âgés de plus de trente ans et désignes par le sort, cinquante dans chacune des dix tribus. Ce corps ayant un droit de surveillance sur l'administration tout entière, c'était devant lui que les candidats aux fonctions publiques devaient subir la δοκιμασία, ou peut-être, pour certains emplois, devant les Héliastes, comme cela eut lieu du temps de Démosthène (*Contre Boetos*, et *Contre Tirmarchos*). — On appelait les vingt-huit sénateurs de Sparte des maîtres, δεσπόται; une oreille athénienne n'aurait pu entendre ce mot-là.

recourir à la procédure des nomothètes[1], de sorte que le corps judiciaire des héliastes qui appliquaient la loi et parmi lesquels les nomothètes étaient pris, exerçait son influence sur la loi même et pouvait arrêter les écarts ou les témérités de l'assemblée générale. Aussi se glisser illégalement parmi les héliastes était usurper un droit souverain. Pyrrhos, d'une des plus nobles familles d'Athènes, un Étéobu-

1 2
Tessères de prytane[2].



Le peuple et le conseil personnifiés[3].

tade, mais un débiteur du trésor et, pour cela, frappé d'*atimie*, ayant

[1] Voy. t. Ier, p. 399. Démosthène (*Contre Tim.*, 27) dit que pour l'examen d'une proposition de loi, on nomma mille nomothètes. (Voyez plus loin, *ad ann.* 403.) Pour d'autres cas, ils étaient bien moins nombreux. (Voy. Andocide, *Sur les Mystères*, 84.)

[2] Tessères en plomb, d'après O. Benndorf, *Beiträge zur Kenntniss des attischen Theaters*, Taf., n° 39, et les *Monum. dell' Inst. archeol.*, VIII, tav. 32, n° 281. — 1. Figure d'homme debout, à gauche, avec la chlamyde, le casque, le bouclier et la lance; dans le champ : ΠΡΥ[τανεί]Α. — 2. Bouclier sur le bord duquel sont posées deux chouettes diamétralement opposées; dans le champ : ΠΡΥΤΑΝΕΑ (Πρυτανεία). Ce sont des jetons de présence que le prytane échangeait contre son salaire (μισθὸς βουλευτικός) qui était d'une drachme par jour.

[3] Bas-relief sculpté en tête d'un décret honorifique rendu par les Athéniens et dont il ne reste que les deux premières lettres de la première ligne : ΘΕ[οί] (d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, Taf. XVI, n° 75). — En présence d'Athéna, qui debout à gauche tient une couronne, le Conseil personnifié (βουλή) et le Peuple couronnent le personnage en l'honneur de qui est rendu le décret.

été surpris, comme il siégeait au nombre des juges, fut condamné à mort et exécuté[1].

Quant à l'initiative des lois, elle appartenait à tout citoyen, à la condition d'une responsabilité rigoureuse. Avant de présenter une disposition nouvelle, un orateur devait veiller à ce qu'elle ne fût pas en contradiction avec une ancienne loi: ou, si cette contradiction existait, il devait la faire connaître et obtenir la modification nécessaire, afin que l'unité de la législation fût maintenue. Faute de ces précautions, il pouvait être mis en jugement et sévèrement puni. Nous-mêmes, n'aurions-nous pas besoin de quelque institution semblable, pour prévenir le chaos de notre *Bulletin des lois?*



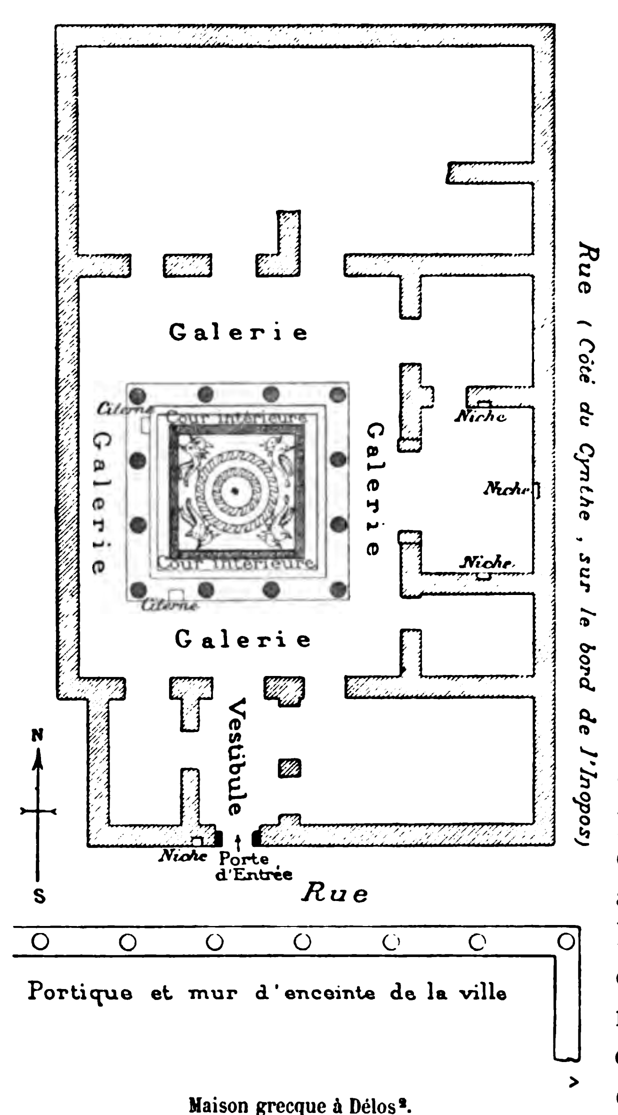
La personnification du peuple[2].

J'ai déjà parlé des gardiens des lois, les sept *nomophylaques*, qui furent institués après la réforme de l'Aréopage, par Éphialte, et auxquels on conserva un droit de *veto* contre les actes et les propositions qui blessaient les lois existantes. C'était comme le pouvoir conservateur de la société athénienne.

Athènes avait bien d'autres fonctionnaires. Les uns veillaient à l'entretien des édifices sacrés, les autres à la police de la ville et des marchés, à la vérification des poids et mesures, aux affaires intéressant les dîmes, etc., *astynomes*, *agoranomes*, *métronomes*, *démarques*, ceux-ci avec l'assistance des ἀγρονόμοι, ou gardes-champêtres, et des ὑλωροί, ou forestiers. Quarante juges de paix, δικασταὶ κατὰ δήμους, décidaient les contestations qui n'étaient point portées à Athènes. Tous ces fonctionnaires étaient désignés par le sort, mais soumis avant leur entrée en fonction à la δοκιμασία. L'organisation judiciaire d'Athènes se complétait par des tribunaux de commerce, par les arbitres que les parties choisissaient et payaient, διαιτηταί, et par l'antique cour des éphètes dont les attributions[3], renouvelées en 409, étaient encore en vigueur au temps de Démosthène[4].

[1] Démosthène, *Contre Midias*, 182.
[2] ΔΗΜΟC. Tête laurée, imberbe, à droite. ℞. ΚΑΙC ΚΙΒΥΡΑΤΩΝ. Jupiter Sérapis, assis à gauche sur un trône, et s'appuyant sur une haste; à ses pieds, un aigle. (Monnaie de bronze de Cibyra qui prend le titre de *Cæsarea*, probablement en l'honneur d'Auguste.)
[3] Voy. t. I, p. 374.
[4] *C. I. A.*, t. I, n° 61.

La gloire a souvent tué la liberté. Que de fois, comme le disait un Romain, le bruit des armes n'a-t-il pas étouffé le cri de la loi violée! Les victoires populaires de Marathon, de Salamine et de Mycale étendirent au contraire les libertés publiques. Ce fut sous leur influence et sous la direction d'Aristide, d'Éphialte, surtout de Périclès, que la constitution se transforma et devint à la fois si libre et si contenue; image de l'âme même de celui qui lui donna ce grand caractère, de l'orateur puissant et réservé, de l'homme d'État prudent et novateur : force immense, et cependant maîtresse d'elle-même.



Maison grecque à Délos[2].

Périclès savait que dans les âmes mal trempées la pauvreté avilit et dégrade[1]; qu'elle pousse à l'émeute en mettant l'envie et la haine au cœur de celui qui n'a rien contre ceux qui ont quelque chose, qu'enfin elle fournit aux riches le moyen d'acheter des partisans, à l'aide d'aumônes intéressées. Il voulut que tout citoyen fût assuré de sa subsistance. Les plus pauvres furent envoyés dans les nombreuses colonies qu'il fonda, et où ils devenaient proprié-

[1] Franklin a dit énergiquement : « Il est bien difficile qu'un sac vide se tienne debout. »

[2] Plan d'une maison grecque, du second siècle avant notre ère; d'après le *Bull. de Corr. hellén.*, VIII (1884), pl. 21 (P. Paris). — La maison est un long rectangle de 28 mètres sur 17, très régulier, sauf à l'angle S. O., où se trouve un léger retrait. La *porte*, large de 1 mètre 50 est percée sur le mur S. et donne accès dans un *vestibule* pavé en mosaïque blanche, sur

taires[1]. Pour ceux qui restaient dans la cité, ils trouvaient d'amples ressources dans le travail des arsenaux et des chantiers ouverts pour les grandes constructions dont Périclès décora la ville, dans l'immense commerce dont Athènes fut le centre, dans l'indemnité d'une obole accordée aux juges[2] et à tout homme du peuple qui assistait aux assemblées; enfin dans le service militaire, auquel était attachée une solde considérable[3]. Grâce à la douceur du climat, l'Athénien n'avait pas à faire, pour son vêtement, son logis et sa nourriture, les dépenses auxquelles l'homme du Nord est condamné. Tous les ans on armait une escadre de soixante galères pendant huit mois, et des garnisons étaient entretenues dans plusieurs postes. Or chaque hoplite recevait par jour 2 oboles pour solde et autant pour son entretien, les officiers le double, les cavaliers le triple. Des distributions gratuites de blé, mais non périodiques comme à Rome, et des sacrifices, faits aux frais de l'État, où l'on immolait jusqu'à trois cents bœufs et cinq cents chèvres, soulageaient le peuple sans nourrir sa paresse. Deux choses ne se trouvent, pour toute l'antiquité, que dans la seule Athènes : l'État secourait les citoyens empêchés par leurs infirmités de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance[4], et il élevait les enfants de ceux qui étaient morts pour lui.

lequel ouvrent deux pièces, l'une à l'O., l'autre, beaucoup plus grande et avec deux portes, à l'E. Du vestibule, comme de ces deux pièces, on passe dans une *galerie*, au centre de laquelle est une *cour* carrée pavée en mosaïque et entourée d'un péristyle. Cette cour est construite sur un réservoir central hermétiquement clos et dont l'eau lui communiquait un peu de sa fraîcheur. Deux *citernes* sont d'ailleurs ménagées dans le stylobate; l'une, à l'angle O., a peut-être servi de cave. Sur la galerie, dans l'axe de la cour intérieure, ouvre une belle salle dont la porte est large de 2 mètres 70 et qui communique au N. avec une pièce plus petite qui ouvre également sur la galerie. La distribution de toute la partie N. de la maison est plus incertaine. L'étude des fragments d'architecture permet de supposer qu'un second péristyle était superposé en premier, et que la maison avait par conséquent un étage. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle était habitée par une famille riche. Elle était entièrement pavée en mosaïque blanche sauf la cour intérieure qui était en mosaïque de différentes couleurs. Si tous les murs sont formés de moellons informes et de mortier, ceux de l'intérieur sont revêtus de stuc teinté en bleu clair, rose ou jaune. Le marbre a été aussi employé en plus d'un endroit, notamment pour la décoration de la grande salle qui a vue sur la cour intérieure. C'était la plus riche et aussi la plus claire de toute la maison : car c'est seulement par la cour que pénétrait la lumière. Il n'y avait sans doute pas de fenêtres. Notons qu'au temps de Périclès, on n'aurait pas trouvé une maison aussi somptueuse à Athènes.

[1] Plutarque l'affirme (*Périclès*, 11), et le décret pour la fondation de la colonie de Bréa, entre 444 et 440, le prouve. Il y est dit que les colons seront pris dans les deux dernières classes, celle des thètes et celle des zeugites. (*Corp. insc. Attic.*, t. I, 31 B.)

[2] Aristote, *Politique*, II, 10. Le service militaire appelant au dehors les jeunes gens, c'étaient les vieillards qui, en temps de guerre, composaient surtout les tribunaux.

[3] Au fantassin, 2 oboles pour la solde, μισθός; et 2 pour les vivres, σιτηρέσιον; au cavalier, le double.

[4] Aristote, *Politique*, II, 6; Lysias, περὶ τοῦ ἀδυνάτου. Le sénat examinait les demandes;

Dans ces mesures, on a hautement blâmé la solde allouée, pour chaque jour de séance, aux juges et aux membres de l'assemblée générale, laquelle, cependant, n'était que le tiers de ce que coûtait à l'État la nourriture de l'esclave employé aux travaux publics. On a oublié que cette aristocratie qui s'appelait le peuple athénien, faisant, dans les cours de justice et dans les assemblées, non ses propres affaires, mais celles de la moitié du monde grec, avait droit d'exiger une indemnité pour le temps qu'elle perdait au service d'autrui. L'honneur de ces fonctions eût dû suffire, et il avait suffi longtemps. Le citoyen devant à la ville, durant la guerre, son bien et sa vie, il était naturel que, dans la paix, il lui donnât son temps et son intelligence, sans les faire acheter. « Quand vivait le noble Myronidès, dit Aristophane, personne n'était payé pour servir l'État. » Il put en être ainsi tant qu'Athènes resta une ville; ce ne fut plus possible lorsque, devenue un empire, elle imposa des services onéreux même à ses pauvres. Ceux-ci, contraints de quitter leur champ ou leur comptoir pour s'occuper des intérêts communs, avaient droit à une indemnité et ils la reçurent légitimement. Aristote dit bien : « Faire des largesses à la démagogie,



Tétradrachme attique [1].



Didrachme attique [2].

l'assemblée allouait les secours; le payement se faisait par prytanie; et, à chaque prytanie, nouvel examen fait par le sénat. (Cf. Bœckh, liv. II, ch. XVII.) Ce secours, d'abord de 1 obole, fut ensuite porté à 2. Les juges n'avaient pas davantage Quand, à l'approche de Xerxès, les Athéniennes se réfugièrent à Trézène, cette ville leur alloua pour leur subsistance 2 oboles par jour. (Plut., *Thémist.*, 10.) 1 obole valait à peine 15 centimes. Aussi l'un des soins les plus constants du gouvernement athénien fut de tenir le pain à bon marché. Le navire athénien qui avait pris du blé en Crimée ne pouvait l'aller vendre là où des prix élevés auraient été offerts; il devait débarquer son chargement au Pirée.

[1] Tête casquée de Pallas-Athéna, à droite. ℞. ΚΝΩΣΙΩΝ. Chouette debout sur une amphore. Dans le champ, en symbole, le labyrinthe. Les types de cette monnaie de Knossos (Crète) sont imités de ceux des tétradrachmes d'Athènes.

[2] Tête d'Athéna à droite, comme sur les monnaies d'Athènes. ℞. ΑΙΝΙΑΝΩΝ. Phénios armé d'une fronde avec laquelle il lance une pierre à droite; son glaive est suspendu à son côté et deux javelots sont à ses pieds; ΑΜΕΜΠΤΟΣ est un nom de magistrat local. (Monnaie des Ænianes de Thessalie. Musée Britannique)

c'est verser de l'eau dans un tonneau sans fond[1]. » Il en fut ainsi dans l'Athènes dégénérée et dans la Rome impériale. Mais, au temps de Périclès, Athènes appliquait, comme nous, le principe de l'indemnité aux fonctions de l'administration, de l'armée, de la justice, et aux corps politiques, au sénat, aux dix orateurs du Gouvernement et à l'assemblée générale qui, placée à la tête de l'empire, n'était qu'une *chambre des représentants* plus nombreuse que la nôtre. L'indemnité aux sénateurs était d'une drachme pour chaque jour de séance[2].

Il en résulta des travers qui firent la joie des satiriques et des philosophes moroses; mais les reproches ne furent fondés qu'à l'époque où l'institution, ayant survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître, cessa d'être légitime. Quand Athènes eut perdu son empire et qu'elle n'eut plus qu'à traiter ses propres affaires, loin d'abolir l'indemnité établie pour l'assemblée, on l'augmenta; de 1 obole on la porta à 3[3], et Aristophane prétend que Cléon avait voulu l'élever à cinq[4]. C'est ainsi que les institutions bonnes d'abord se dépravent; que ce qui était légitime et juste cesse de l'être; que la cité s'affaisse et tombe sous le poids d'anciens droits dégénérés en abus.

Il est d'ailleurs un rapprochement qu'on n'a point fait et qui a son importance. Du temps de Périclès, les salaires journaliers étaient de

[1] *Polit.*, VI, 5.

[2] L'indemnité, ou droit de présence à l'assemblée générale, a été attribuée à tort à Périclès. Elle semble avoir eu lieu sur la proposition d'un certain Callistrate, que nous ne connaissons pas. Le même usage existait à Rhodes (Aristote, *Politique*, V, 5), à Iasos en Carie (*Bull. de Corr. hell.*, t. VIII, p. 218), et probablement dans un grand nombre de villes grecques. On retrouve, jusqu'aux derniers jours de la Grèce, dans l'assemblée achéenne, cette indemnité, que nous appelons des jetons de présence, qui nous semble bonne pour nos académies et que nous avons décrétée pour nos législateurs. Ne serions-nous pas injustes de l'estimer mauvaise pour l'assemblée publique d'Athènes, qui avait, elle aussi, d'après la nature de la puissance athénienne en ce temps-là, un caractère représentatif?

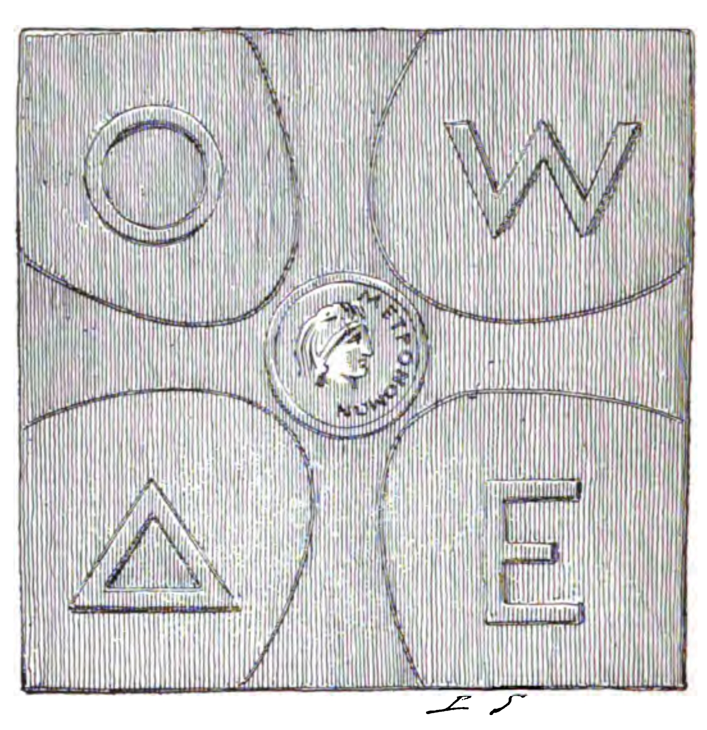
[3] Aristophane ne parle du triobole pour l'ἐκκλησία que dans l'*Assemblée des femmes*, jouée en 393, et dans le *Plutus* représenté, après remaniement, en 390. Boeckh (liv. II, ch. XIV) porte cette dépense, quand l'indemnité fut de trois oboles, à 30 ou 35 talents par an. Nous croyons qu'en fixant à huit mille le nombre des assistants aux assemblées ordinaires, il l'évalue, comme il l'a reconnu plus tard, beaucoup trop haut, et qu'il faudrait réduire ce chiffre de près de moitié. Mettons 20 talents, nous n'aurons encore qu'une dépense bien minime, laquelle n'exista ni du temps de Périclès, ni peut-être pendant la guerre du Péloponnèse. Le salaire des juges fut d'abord d'une obole, plus tard de trois. C'est ce que l'État allouait aux esclaves publics pour leur nourriture. Aristophane, dans les *Acharniens*, parle de 3 drachmes par jour, ou trois fois le salaire d'un journalier, allouées aux ambassadeurs envoyés en Thrace. Et il exagère; car les députés adressés à Philippe de Macédoine ne reçurent chacun, après une absence de près de trois mois, qu'une indemnité de 100 drachmes. (Boeckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 37.) Conclusion : la démocratie athénienne payait fort mal ceux qu'elle employait et, au nom de la patrie, demandait beaucoup aux riches.

[4] *Les Chevaliers*, 797.

1 drachme, soit moins de 1 franc, de sorte que l'obole ou la sixième partie de la drachme ne valait que 15 ou 16 centimes. Or, l'on





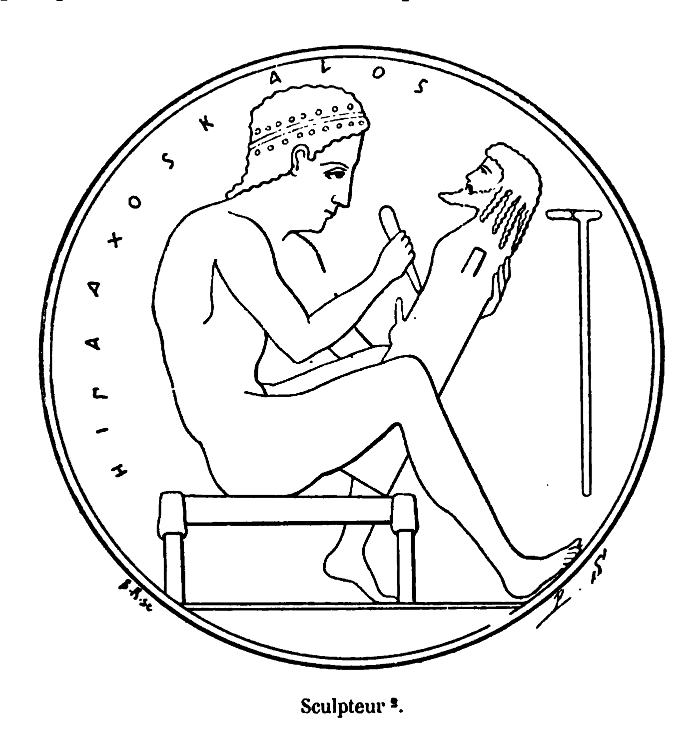


Poids publics [1].

ne pouvait vivre avec 1 obole, puisque la nourriture d'un esclave

[1] Poids athéniens en plomb, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, VIII, tav. XIV, nos 79, 45, 64. — Le plus grand (79) pèse 1854 gr, 3/8 et porte deux inscriptions : ΔΕΜΟ[σιον] et au milieu, autour d'une tête casquée de Pallas, le mot Μετρονόμων. C'est un poids public, portant le timbre des métronomes. Ces derniers formaient un collège de quinze membres, dont dix résidaient au Pirée, cinq à Athènes : ils étaient chargés de la surveillance des poids et mesures. — Le second (45) pèse 117 gr, 895 et porte, autour de la partie antérieure du corps d'une tortue, l'inscription : ἡμιτέταρτον. — Le troisième (64) pèse 55 gr, 37 et porte dans un carré creux, en lettres rétrogrades, l'inscription μετρο[νόμων] : à côté est la moitié d'un quartier de la lune.

employé par l'État aux travaux publics en coûtait 3 par jour au trésor. En outre, l'industrie était active, ses produits très recherchés, et il y avait du travail pour tout le monde[1]. Contrairement à l'opinion constante qui veut qu'à Athènes comme à Rome toute œuvre des mains fût réservée aux esclaves, les citoyens ne négligeaient aucun des profits de l'industrie et du négoce. Socrate fut sculpteur, au moins durant quelques années, et s'il resta pauvre toute sa vie, c'est qu'il



Sculpteur[2].

renonça volontairement au travail pour philosopher. Cléon était corroyeur; le père de Sophocle, Démosthène et Lysias, armuriers; Anytos,

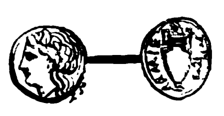
[1] Tous les témoignages attestent que l'esclave était doucement traité à Athènes. Mais sa nourriture, son entretien, son logement, le prix dont il avait été payé, représentaient au moins pour le maître une dépense d'une drachme par jour; d'où je conclus que la mère d'Euripide, cette pauvre marchande d'herbe, celle d'Eschine, qui n'était pas plus riche, n'en avaient certainement pas, et que beaucoup d'Athéniens, étant comme elles, devaient demander au travail des moyens de subsistance. Xénophon (*Mém.*, I, 3) dit qu'il suffit à Athènes de bien peu de travail pour gagner sa nourriture de chaque jour, si l'on a la sobriété de Socrate. Voy. plus loin, p. 219 et vers la fin de ce chapitre.

[2] Peinture de vase, d'après O. Jahn, *Berichte der königl. sächs. Gesells. der Wissenschaften zu Leipzig*, 1867, Taf. V, n° 1. — Un sculpteur (ἑρμογλύφος), nu et couronné de myrte, est occupé à terminer la gaîne d'un hermès, qu'il tient entre ses jambes. Il travaille avc un ciseau : devant lui est pendu un marteau. On lit dans le champ l'inscription Ἱππαρχος καλός. Voy. Vol. I, p. 648, n. 2.

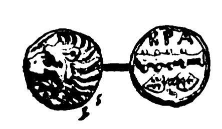
tanneur; Psamménès, orfèvre[1], etc. Beaucoup de patrons, comme ceux-là, occupaient des esclaves, mais beaucoup aussi embauchaient des ouvriers libres. Socrate, qui ne travaillait pas, si ce n'est à sa manière, voulait qu'on travaillât de ses mains[2]. Dans les *Oiseaux*, Aristophane parle du coq dont le chant matinal fait sortir du lit forgerons, potiers, corroyeurs, cordonniers, baigneurs, marchands de farine, fabricants de lyres et de boucliers. Tous se chaussent et courent à l'atelier, alors qu'il fait encore nuit[5]. Nombre d'hommes, en effet, avaient intérêt à gagner 1 drachme au minimum en travaillant, plutôt qu'à se réduire à 1 ou 2 oboles que rapportait l'assistance aux longues séances de l'assemblée publique ou du tribunal des héliastes. Avec le temps, le salaire quotidien augmenta. En 329, et sans doute bien avant cette date, il était de 2 drachmes[8]; l'indemnité aux juges dut suivre la progression des salaires. et le triobole fut établi.



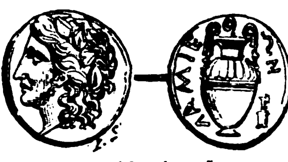
Triobole[3].



Hémiobole[4].



Obole[6].



Hémidrachme[7].

Ces chiffres sont la confirmation de ce qui vient d'être dit relativement à la légitimité des jetons de présence et au petit nombre des membres composant l'assemblée publique.

Malgré toutes les justifications que l'on peut trouver en faveur des institutions d'Athènes, il reste contre elles une accusation grave.

[1] Démosthène, *Contre Midias*, 21. L'orateur Hyperbolos était lampiste; Eucratès, marchand d'étoupes; Lysiclès, marchand de moutons, etc., etc.

[2] Xénophon, *Mém.*, I, 2, 56.

[3] Tête laurée de Jupiter à droite. ℟. ΑΙΝΙΑΝΩΝ. Phaemius vêtu de la chlamyde, combattant avec un javelot et tenant de la main gauche son pétase dont il se sert comme d'un bouclier. Monnaie des Ænianes en Thessalie.

[4] Hémiobole de Lamia en Thessalie. Tête jeune de Bacchus couronné de lierre, à gauche. ℟. ΛΑΜΙΕΩΝ. Amphore; à droite, en symbole, le vase appelé *prochous*.

[5] Vers 488-492.

[6] Tête de lion à gauche. ℟. ΗΡΑ. Massue; au-dessous, deux feuilles de lierre. (Obole d'Héraclée de Thessalie.)

[7] Tête jeune de Bacchus couronné de lierre, à gauche. ℟. ΛΑΜΙΕΩΝ. Amphore; à droite en symbole, le vase appelé *prochous*. (Monnaie de Lamia.)

[8] Sur cette question, voyez au *Bull. de Corresp. hellén.*, t. VIII, p. 194 et suiv., la grande inscription récemment trouvée et concernant les comptes du temple d'Éleusis, avec les commentaires de M. Foucart.

Le problème à résoudre pour l'ordre social consiste à mettre l'individu en état de déployer toutes ses facultés, et l'association en mesure de faire servir les forces particulières au bien de la communauté. A l'État nous ne demanderions volontiers que de garantir la sécurité des personnes et des biens par une bonne organisation de l'armée, de la justice et de l'administration. C'est, du moins, l'idéal que nous concevons pour nos grandes sociétés modernes; ce n'était pas



Potiers[1].

celui de l'antiquité. Athènes avait bien assuré à son peuple la plus large liberté politique et à chaque citoyen le plus libre développement des

[1] Pierre gravée et peinture de vase (d'après O. Jahn, *Berichte... der königl. sächs. Gesells. der Wissenschaften zu Leipzig*, 1854, Taf. I, 4 et 1). — Devant un four fermé, au-dessus duquel sont posés deux vases, un jeune homme assis et nu est occupé à terminer un vase qu'il tient de la main gauche. — La peinture représente l'intérieur d'une fabrique de vases. A droite est le four surmonté d'un masque de satyre. Un ouvrier entièrement nu attise le feu, pendant qu'un autre, lourdement chargé, apporte un sac de charbon. Suit l'épistate ou surveillant : il est chauve, vêtu d'un manteau et s'appuie sur un long bâton. Plus loin, des ouvriers sont occupés à fabriquer des vases, qu'ils porteront ensuite au four. L'un, à gauche de la colonne, est assis sur un escabeau et fait mouvoir la roue sur laquelle un ouvrier, plus âgé,

ressources mises en lui par la nature et l'éducation; aussi a-t-elle été la ville où le génie humain s'est élevé le plus haut. Mais, comme beaucoup d'autres cités grecques, elle croyait que la richesse imposait des devoirs particuliers à ceux qui la possédaient; et un temps viendra où les riches, menacés dans leur fortune par l'exagération des armements maritimes et des fêtes publiques, prendront en haine des institutions qui les ruinent et maudiront le gouvernement démocratique qu'ils essayeront de renverser.

Athènes manquait encore de la plus essentielle des conditions qui font les États paisibles, la stabilité. Le sort y donnait les charges, et tous les ans les magistrats changeaient. Quelle différence entre le sénat de Rome et celui d'Athènes: l'un, incessamment renouvelé et composé au hasard; l'autre, inamovible et dont les membres avaient tous géré les affaires de la république. Ce sera un miracle de bon sens si, au milieu de cette mobilité perpétuelle, le peuple met de la suite dans ses desseins[1], et les miracles de cette sorte ne se produisent qu'autant que la foule consent à subir l'ascendant d'un ou de plusieurs hommes qui ont dans l'esprit la sagesse qu'on n'a pas mise dans les institutions. Ces hommes-là sont rares, mais Périclès en était un.

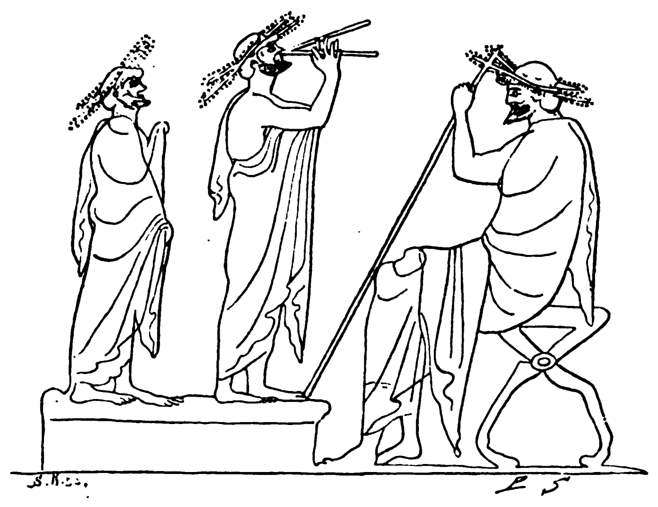
IV. — EMBELLISSEMENTS D'ATHÈNES.

Auguste et Louis XIV encouragèrent, parmi ceux qui les approchaient, le goût des arts et des lettres qui élèvent l'esprit, ennoblissent les sentiments et donnent la réalité ou tout au moins l'apparence de la dignité personnelle et du respect de soi-même. Ce qu'ils feront pour leur cour, Périclès le fit pour Athènes entière; et, plus que tout autre chef d'État, il se préoccupa des intérêts supérieurs de l'esprit, autant que du bien-être et de la puissance de son peuple.

façonne une motte d'argile : le vase a déjà pris forme, et l'ouvrier le maintient des deux mains : la main gauche maintient la paroi intérieure, la main droite la paroi extérieure. Le vase, aussitôt façonné, était exposé à l'air : c'est ainsi que l'ouvrier qui suit le surveillant porte un vase inachevé, qu'il va exposer au soleil. Enfin le vase complètement achevé, muni de ses anses et de son col, était porté au four : le personnage assis à l'extrémité gauche remet ainsi une amphore complètement terminée à un ouvrier qui la portera au four. Cf. Birch, *History of ancient pottery*, p. 177.

[1] Une proposition funeste repoussée par les Cinq Cents pouvait être présentée de nouveau, l'an d'après, à leurs successeurs et adoptée par eux. Malgré la loi, des orateurs, surtout au quatrième siècle, en porteront directement à l'assemblée publique sans qu'il y ait eu un προβούλευμα, ou instruction préalable, et consentement du Sénat à ce que le projet fût présenté au peuple.

Athènes avait reçu des événements de son histoire le caractère d'une société démocratique : il fallait, par un grand système d'éducation publique, diminuer les différences de culture intellectuelle qui existaient entre les citoyens, pour que l'égalité morale garantît le



Concours musical[1].

bon usage de l'égalité politique. Périclès institua des combats de musique pour les Panathénées, ces fêtes solennelles où assistait toute



Course armée[2].

la population de l'Attique; où les coureurs, les athlètes et les poètes

[1] Peinture de vase (d'après Benndorf, *Griechische und sicilische Vasenbilder*, Taf. XLIII, 4[a]). — Deux personnages couronnés sont debout à gauche sur une estrade : le premier chante, le second l'accompagne sur la double flûte. Un troisième personnage, également couronné, est assis à droite : peut-être faut-il y reconnaître le juge du concours.

[2] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Auserles. Vasenbilder*, Taf. 256, 257). — Quatre coureurs, armés du casque, du bouclier et de jambières, approchent du but, auprès duquel se tiennent deux personnages dont l'un est sans doute le juge. Les trépieds, placés à droite et à gauche de la scène, montrent que la course a lieu dans quelque fête célébrée en l'honneur de Dionysos : c'est en effet un trépied que recevait le vainqueur. Cf. t. I[er], p. 759.

venaient disputer la couronne d'honneur offerte par la république, où enfin une loi ordonnait de lire au peuple les poèmes d'Homère et la *Perséide* de Chærilos, cet esclave de Samos, chantre de la victoire et de la liberté, qui, dit-on, reçut d'Athènes une pièce d'or pour chacun de ses vers[1]. Il multiplia les fêtes au point que la ville en eut, dit Xénophon, plus qu'aucune autre cité de la Grèce, quatre-vingts par an[2]; non quatre-vingts jours de paresse ou de débauche, mais de grandes solennités nationales, durant lesquelles les plaisirs les plus relevés de

Citharède victorieux[3].

l'esprit se trouvaient associés aux plus imposants spectacles des pompes religieuses, de l'art le plus parfait et de la plus riante nature. C'était alors que peintres, orateurs et poètes s'accordaient à raviver les souvenirs glorieux ou vénérés; que le théâtre, malgré le drame

[1] Mais Chærilos finit mal, il devint un des familiers de Lysandre. (Plutarque, *Lys.*, 18.)

[2] Les fêtes des Bacchanales furieuses et lubriques de la Béotie et de la Thrace ne furent jamais populaires à Athènes.

[3] Peinture de vase (d'après A. Dumont et Chaplain, pl. 16. — Collignon, *Catal. des vases peints du musée de la Société archéolog. d'Athènes*, n° 539). — Au centre, debout sur une estrade de deux degrés, est un jeune garçon qui regarde à droite. Il est vêtu d'une robe longue et d'une riche tunique serrée à la taille; ses cheveux sont ceints d'une bandelette. De la main droite il tient une lyre ornée de bandelettes; de la gauche, le plectre. A droite, assis sur un fauteuil, la tête ceinte d'une bandelette, la main droite appuyée sur un long bâton, se tient le juge du concours. A gauche, la déesse ailée de la Victoire apporte deux longues bandelettes dont elle s'apprête à couronner le jeune homme.

satirique et la comédie, était, avec les œuvres des grands tragiques, une école de morale et de patriotisme, alors enfin que se chantaient les vers qui attendrirent les Syracusains et Lysandre, et, deux fois, sauvèrent Athènes et les Athéniens.

Les représentations dramatiques furent d'abord à Athènes, comme à Rome et chez nous au moyen âge, des fêtes religieuses. On croyait la prospérité de la ville intéressée à ce que les solennités fussent célébrées avec une magnificence qui plût aux dieux. Spectateurs au théâtre, fidèles près des autels accomplissaient un acte pieux. Aussi le théâtre de Bacchus avait-il été construit de manière que le peuple entier pût venir s'y asseoir. A nos mystères tous les habitants des paroisses étaient convoqués, comme à Athènes, et, comme à Athènes encore, les riches avaient l'obligation d'en faire les frais. Aux deux époques, les représentations théâtrales étaient une institution liturgique[2]. Cela se voit jusque dans les pièces les plus hardies d'Aristophane où, entre deux obscénités, on entendait une chaste prière.



Théâtre rempli de spectateurs[1].



Le théâtre de Bacchus à Athènes[3].

Pour que tout citoyen pût y assister, Périclès rétablit l'ancien usage des entrées publiques au théâtre de Dionysos, du moins en faveur des pauvres; il fonda une caisse, le *théoricon*, qui paya leur place, 2 oboles (0 fr. 31 centimes) : ce sont nos représentations gratuites, et elles étaient à peine plus fréquentes que les nôtres[4]. Comme plusieurs de ses institutions, celle-ci fut après lui pervertie. On grossit démesurément, aux dépens du trésor, cette caisse

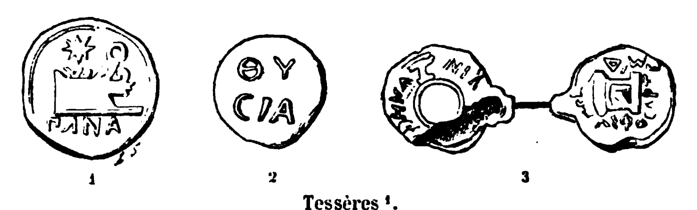
[1] ΗΡΑΚΛΕΩΤΑΝ ΜΑΤΡΟC ΑΠΟΙΚΩΝ ΠΟΛΙΩΝ. Théâtre rempli de spectateurs; à droite, sur une estrade, la statue d'Hercule; au milieu, un athelète vainqueur; à gauche, un temple vu de trois quarts; sur le devant, la façade du théâtre; dans le fond, les spectateurs sur les gradins. (Revers d'un médaillon de bronze d'Héraclée de Bithynie, au type de Gordien-le-Pieux.)

[2] Dans un procès-verbal de la représentation du mystère de saint Martin, à Seurre, en 1496, on lit que le commandement fut fait à son de trompe, par le maires et les échevins, pour que nul ne fût si osé ou si hardi de faire œuvre mécanique en ladite ville, l'espace de trois jours pendant lesquels on devait jouer le mystère. (Onésime Leroy, *Étude sur les mystères;* voyez aussi Magnin, *Les Origines du théâtre moderne.*)

[3] ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Vue du théâtre de Bacchus, au pied de l'Acropole; on aperçoit dans la partie supérieure la grotte décorée par Thrasyllos, puis le mur de Cimon et enfin le temple d'Athéna, et dans le lointain le sommet des Propylées. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. Beulé, *Monn. d'Athènes*, p. 394.)

[4] Les étrangers payaient leur place.

des plaisirs du peuple, laquelle dut pourvoir à la magnificence de toutes les fêtes; et une loi prononça la peine de mort contre l'orateur qui proposerait d'en employer les fonds aux dépenses de la guerre. Périclès ne pouvait prévoir cette exagération malheureuse. Montesquieu l'a dit à propos des meilleures lois, qui deviennent détestables : « Ce n'est pas la liqueur qui est corrompue, c'est le vase. » Le peuple de Démosthène n'était plus celui de Périclès[2].



Tessères[1].

Cependant il faudrait, même sur ce point, faire encore des réserves. Ceux qui ont tant accusé Athènes et Périclès de folles prodigalités, veulent bien excepter de leurs reproches les dépenses pour les monuments. Ils ont fait retomber tout le poids de leur colère sur les fêtes et les spectacles. Ils oublient que les dépenses d'un État ne sont pas déterminées par les seuls besoins de nécessité, mais aussi par les besoins d'opinion, lesquels sont aussi impérieux que les autres. Ce que nous donnons à notre bien-être, à notre luxe personnel, les Grecs le donnaient à l'État et à la religion. Les maisons étaient petites, le mobilier pauvre; mais les temples étaient grands, les statues des olympiens, d'ivoire et d'or, et les plus précieuses tentures décoraient l'habitation du dieu. A quoi tenait la renommée d'une ville grecque? Dans le passé à ses exploits; dans le présent, après sa puissance, à ses monuments et à ses spectacles. Plus ceux-ci étaient brillants et multipliés, plus grand était l'éclat de la patrie, plus certaine semblait la protection des dieux. Et ils ne se trompaient pas; l'argent

[1] Tessères en plomb, d'après les *Monum. dell' Inst. archeol.*, VIII, tav. 32, nos 231 et Benndorf, *Beiträge zur Kenntniss des attischen Theaters*, Taf., nos 15 et 46. — Ces tessères étaient échangées contre les 2 oboles du théorikon. La première a été donnée à l'occasion des Panathénées, ainsi que l'atteste l'inscription ΠΑΝΑ(θηναίων) placée au-dessous de l'avant d'un navire. Au-dessus est une étoile. Le navire est une allusion aux régates qui faisaient partie de la fête; l'étoile est Sirius, l'étoile du mois Hécatombéon. — La seconde tessère avec le mot θυσία donnait droit à une part des victimes dans quelque sacrifice. Enfin la troisième porte au droit l'inscription Ἀρτέμιδ[ος Φ]ωσφόρ[ου] autour d'un autel sur lequel brille la flamme; au revers les mots ['Α]θηνᾶ Νίκ[η] autour d'un trophée. Or nous avons, dans des textes épigraphiques du cinquième siècle, plus d'un exemple d'une distribution de 2 oboles en l'honneur d'Athéna Niké : Διωβελία Ἀθηναίᾳ Νίκῃ. (*Corp. inscr. Attic.*, I, n° 189a, l. 3 et 6.)

[2] Démosthène (*Phil.*, I, 50) se plaint que la célébration des Panathénées ou des Dionysiaques coûtait de son temps plus qu'une expédition militaire.

qu'un peuple dépense en fêtes patriotiques ou religieuses est bien vite regagné. Les grands spectacles inspirent les grandes pensées, parce qu'ils vont remuer jusqu'au fond de l'âme les nobles sentiments. Ils devraient être une partie de l'éducation du peuple; mais nos sociétés modernes ne les connaissent plus[1].

Il fallait qu'Athènes fût digne de son peuple et de son empire. Pour l'embellir d'immortels monuments, Périclès ne se fit point scrupule d'employer l'argent du trésor des alliés. Du moment, disait-il, qu'Athènes remplit ses engagements en exerçant une protection efficace, nul n'a de compte à lui demander. Le peuple et la ville profitaient de cette morale peu rigoureuse. Une foule d'ouvriers de toutes les industries trouvèrent à employer leurs bras et à soutenir leur vie par un gain légitime, dans l'immense atelier que leur ouvrit Périclès[2]. Il y eut comme des corps de métiers qui s'organisèrent sous des chefs pour extraire et tailler le marbre, couler le bronze, travailler l'or, l'ivoire, l'ébène et le cèdre employés dans la construction des édifices publics ou les statues des dieux, pour sculpter la riche ornementation des temples ou les décorer de brillantes peintures.


Tête de Phidias (agrandie)[3].

Périclès investit de la suprême direction de ces travaux Phidias qui, comme Alexandre, eut des lieutenants dignes de commander en chef. Le Parthénon, ou temple de la Vierge, tout en marbre du Pentélique et surnommé *Hécatompédon*, à cause de la longueur de la *cella* (100 pieds grecs)[4], fut l'ouvrage d'Ictinos. Corœbos commença le temple d'Éleusis, un des

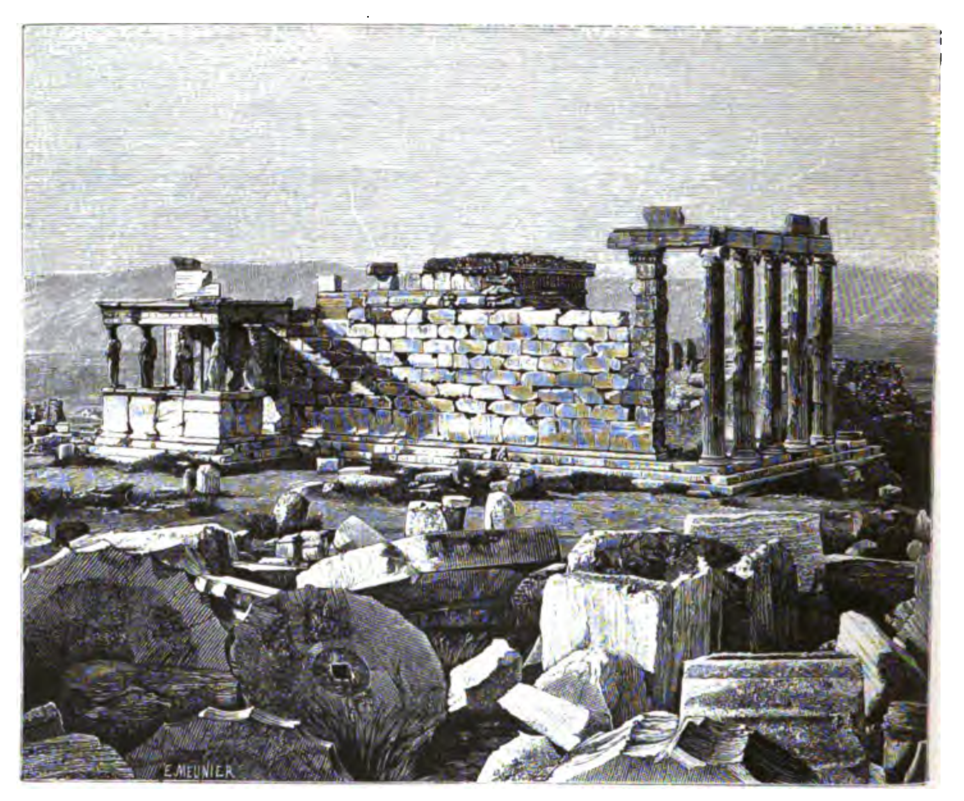
[1] Le théâtre d'Athènes pouvait contenir trente mille spectateurs; du moins Platon l'affirme dans le *Banquet*. M. Grote dit avec beaucoup de raison (t. XI, p. 495) : « The Theoric Fund was essentially the Church-Fund at Athens; that upon which were charged all the expenses incurred by the state in the festivals and the worship of the gods. The Dioboly or distribution of two oboli to each present citizen, was one part of this expenditure, given in order to ensure that every citizen should have opportunity of attending the festival, and doing honour to the god. » L'auteur du traité des *Revenus de l'Attique* (VI, 1) exprime bien cette pensée en disant que si l'on adopte ses plans, les fêtes pourront être célébrées avec plus de magnificence.

[2] Voyez, plus loin, vers la fin de ce chapitre.

[3] Elle est empruntée au bouclier Strangford, copie en marbre du bouclier décoré de sculptures, que Phidias avait donné à sa grande statue chryséléphantine d'Athéna, et sur lequel il s'était représenté lui-même. Nous publions plus loin le bouclier Strangford, d'après une photographie.

[4] Ce qui donne pour mesure du pied grec 0m,296. (Cf. S. Reinach, *Manuel de philologie classique*, t. II, p. 161 et 96.) Le Parthénon a 69m,51 de long. sur 30m,86 de large et 21 de haut; 8 colonnes de face, 17 de profil, les colonnes d'angle deux fois comptées. Il fut achevé en 435.

plus vastes de la Grèce. Callicratès dirigea la construction d'un troisième mur qui coupa en deux zones la longue et large avenue menant d'Athènes à la mer, de telle sorte que si l'ennemi venait à s'emparer de l'un, l'autre restât libre, pour les communications entre la ville et les ports[1]. Le Milésien Hippodamos acheva le Pirée, la première ville de la Grèce bâtie sur un plan régulier, la première aussi dont la prospérité commerciale et la défense aient été assurées



L'Érechthéion[2].

par d'immenses et coûteux ouvrages. Des inscriptions récemment trouvées au Pirée montrent que l'arsenal maritime contenait des loges pour 372 vaisseaux. L'*Odéon*, destiné aux concours de musique, fut élevé sur le modèle de la tente de Xerxès, et l'on reconstruisit l'*Érechthéion*, le chef-d'œuvre accompli de l'ordonnance ionique, comme le Parthénon est le chef-d'œuvre de l'ordonnance dorique. On fût à l'architecte Mnésiclès le magnifique vestibule de l'Acropole, les

[1] Les deux murs qui descendaient au Pirée avaient 7200 mètres: celui qui allait à Phalère 6400.

[2] D'après une photographie.



LE PARTHÉNON
d'après une photographie.

Propylées, qui tout de marbre, coûtèrent 2012 talents, plus que le revenu annuel de la république[1].

Cependant plusieurs murmuraient des sommes considérables employées à ces travaux. Les riches surtout accusaient une prodigalité qui ruinait le trésor, et invoquaient les droits des alliés, dont on



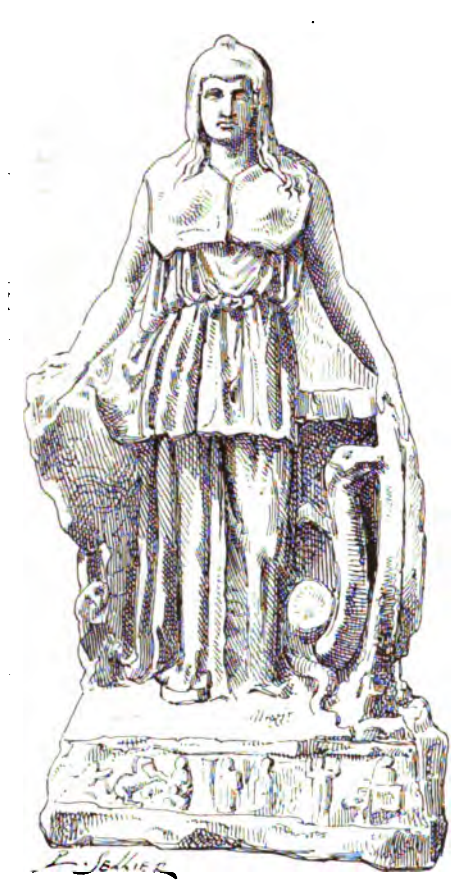
Les Propylées[2].

employait les tributs à « dorer, à embellir la ville comme une femme coquette que l'on couvre de pierres précieuses; à ériger des statues magnifiques; à construire des temples dont un seul a coûté 1000 talents. » Périclès, assure-t-on, les fit taire d'un mot. « Athéniens, dit-il un jour en pleine assemblée, trouvez-vous que je fais trop de

[1] Plus de 11 millions de valeur absolue. Le Parthénon et l'Odéon étaient construits avant 435; les Propylées avant 431, mais ne furent pas terminés. La guerre du Péloponnèse empêcha aussi d'achever l'Érechthéion et les temples de Cérès à Éleusis, de Minerve à Sunion, de Némésis à Rhamnonte.

[2] D'après une photographie. La vue est prise de l'ouest.

dépenses? — Oui, répondit-on de toutes parts. — Eh bien! reprit-il c'est moi seul qui les supporterai; mais aussi mon nom seul, comme il est juste, sera gravé sur tous ces monuments. » Le sentiment de la vraie gloire étouffa de mesquines rancunes. Le peuple, tout d'une voix, s'écria que Périclès avait bien fait et qu'il devait continuer à embellir la cité sans y rien épargner[1].



Minerve, dite Pallas Lenormant[2].

Le mot n'est pas sérieux, car jamais Périclès n'a pu dire qu'il verserait 1000 talents au trésor; mais le sentiment que l'on prête au peuple est vrai. Une autre anecdote, tout aussi suspecte, rappelle les mêmes sentiments qui, eux, existaient bien. « Un jour, dit Valère-Maxime, les Athéniens discutaient avec Phidias, à l'assemblée générale, le dessin et la matière de la statue de Minerve. L'artiste la voulait de marbre, parce que l'éclat du marbre subsiste plus longtemps; mais il ajouta qu'ainsi elle coûterait moins; à ces mots, et comme si l'économie envers les dieux était une impiété, on lui cria de se taire, qu'il la fallait d'or et d'ivoire, et d'or le plus pur; on lui en donna pour les ornements le poids de 40 talents[3]. Il sera beaucoup pardonné à ce peuple qui consentait à dépenser des richesses acquises par son travail ou ses armes, non comme la plèbe de Rome, pour des fêtes

[1] Une inscription porte qu'en une seule année les trésoriers des richesses sacrées donnèrent pour achat d'or, 34 talents d'argent. (*C. I. A.*, t. I, 299.)

[2] Statuette en marbre, conservée à Athènes, d'après une photographie. Elle porte le nom de Ch. Lenormant qui, le premier, y a reconnu une réduction grossière de la statue de Phidias. Récemment, en 1880, on a découvert à Athènes une statue qui est une copie beaucoup plus exacte et plus soignée du chef-d'œuvre de Phidias : elle sera reproduite lus loin.

[3] Je prends la somme la plus faible, car d'autres disent 44 talents.

grossières ou les jeux sanglants de l'amphithéâtre, mais en de nobles travaux, qui ont fait l'admiration des siècles. Souvenons-nous, d'ailleurs, pour repousser de Périclès et du peuple le reproche de folle prodigalité, qu'à côté des œuvres d'art il y avait les œuvres utiles : les trois murs qui reliaient Athènes à ses ports, les fortifications de la citadelle, l'arsenal et les bassins du Pirée, qui seuls coûtèrent 1000 talents; qu'enfin toutes ces dépenses étaient ménagées avec une économie si sévère, que le trésor public gardait une réserve de près de 10 000 talents.

V. — LE PEUPLE ATHÉNIEN.

Les Perses avaient contraint les Athéniens à faire de grandes choses; pendant deux générations ils marchèrent d'eux-mêmes dans cette voie de l'héroïsme. Périclès ne les y fit pas entrer, mais il les y soutint, et ce noble labeur suffit à sa gloire. Il faut dire aussi que nul n'eut de plus glorieux auxiliaires. La nature, prodigue pour son peuple favori, avait réuni dans Athènes le plus brillant concours de génies éminents. Tous s'y rendaient comme dans la capitale de l'intelligence, devenue leur patrie véritable; et l'on vit alors un des plus vifs éclairs de civilisation qui aient brillé sur le monde. Quel temps, en effet, que celui où pouvaient se rencontrer, dans la même cité, à côté de Périclès, Sophocle et Euripide, Hérodote et Thucydide, Méton et Hippocrate, Aristophane et Phidias, Socrate et Anaxagore, Apollodore et Zeuxis, Polygnote et Parrhasios; dans une cité qui venait à peine de perdre Eschyle, et qui allait avoir Xénophon, Platon et Aristote[1]; qui enfin, pour faire des morts illustres ses concitoyens, leur dressait des statues! Pindare, resté à Thèbes sans honneur, siégeait en bronze, à Athènes, sous le portique royal, un livre sur les genoux, la lyre à la main et un diadème sur la tête! Que devaient être les élèves de tels maîtres? Ce qu'ils furent : les maîtres de la Grèce. Thucydide le dit : Athènes était alors l'institutrice de la Grèce, comme elle en était la cité nourricière[2]. Voyez cette démocratie d'élite allant

[1] Aristote n'est pas d'Athènes, mais il y étudia et y enseigna treize ans. Périclès attirait à Athènes les étrangers de distinction. Lysias dit : « Céphalon mon père y vint par le conseil de Périclès. »

[2] Athènes était le plus grand marché de céréales du monde. C'était au Pirée que les insulaires et nombre de cités du continent venaient s'approvisionner. Chaque année, les villes lui envoyaient les prémices de leurs moissons. Sur le commerce des céréales en Attique, voy. Perrot, *Revue historique*, mai-juin, 1877.

du théâtre de Sophocle au Parthénon de Phidias, ou à la tribune d'où Périclès fait entendre la langue des dieux; écoutant Hérodote, qui lui



Fragments d'un calendrier liturgique athénien[1]

raconte les grands chocs de l'Europe et de l'Asie; Hippocrate de Cos et l'Athénien Méton, dont l'un fonda la médecine scientifique, l'autre, l'astronomie mathématique[2]; Anaxagore, qui sépare Dieu du monde; Socrate, qui établit la morale humaine. Quelles leçons! l'art, la poésie, la science, l'histoire, la philosophie, prennent un sublime essor. Il n'y a place pour aucun talent, pour aucun genre secondaire. L'art qu'Athènes honore entre tous est l'art par excellence, l'architecture; sa poésie est le drame, la plus haute expres-


Portrait d'un poète inconnu[3].

[1] D'après Bœtticher, *Philologus*, XXII (1865), p. 385-420. — Des représentations figurées indiquent les fêtes célébrées dans chaque mois. Le calendrier commence au mois Pyanepsion, à l'équinoxe d'automne, et chacun des mois est caractérisé par son signe zodiacal. I. **Pyanepsion** (octobre-novembre). Promenade de l'*eirésioné* (branche d'olivier entourée de laine), à la fête d'Apollon. Un eupatride (1) suit son jeune fils qui porte le rameau (2). II. Lénéennes. Vendanges et fabrication du vin. Vendangeur foulant le raisin (3). Canéphore de Dionysos (4). Signe du *Scorpion* (5). — **Mémactérion** (nov.-déc.). III. Fête de Zeus γεωργός, représentée par le travail des bœufs laboureurs. Inspecteurs de l'opération (6, 7). L'attelage qui laboure et le semeur (8, 9). Le *Sagittaire* (10). — **Posidéon** (déc.-janvier). IV. Fête annuelle des combats de coqs au théâtre. Un homme et une femme (1 , 12) représentant le peuple d'Athènes se divertissant au spectacle d'un combat de coqs. Trois athlothètes (13, 14, 15) assis en arrière d'une table chargée de cinq couples de palmes ou couronnes; devant eux, deux coqs combattant. Le *Capricorne* (17). — Le mois de **Gamélion** manque. — **Anthestérion** (janvier-févr.?). V. Les Anthestéries. Un homme paraissant couronné (18). Le *Bélier* portant Phryxos. — Pour l'ensemble du monument, voy. l'article *Calendarium* de C. É. Ruelle, dans le *Dictionnaire des antiq. gr. et rom.* de Daremberg et Saglio.

[2] Pour Hippocrate, voy. p. 631. Méton construisit sur le Pnyx, en 433, un ἡλιοτρόπιον ou calendrier solaire qui marquait le jour du solstice d'été, et il établit le cycle de 19 années, ἐννεακαιδεκαετηρίς, ou « la grande année » de 235 mois et de 6940 jours, dit aussi *Nombre d'or*. Cette année de 365 jours 1/4 plus 1/76 était un peu trop longue.

[3] Tête laurée à droite; au-dessous, un thon, symbole des monnaies de Cyzique. Le revers est formé par un carré creux. (Monnaie d'électrum.)

sion du talent poétique, car il réunit en lui-même tous les genres, comme l'architecture appelle à son service tous les arts. En ce fortuné moment, tout est grand, la puissance d'Athènes, comme le génie des hommes supérieurs qui la conduisent et l'honorent.

Aussi un patriotique orgueil anime ce peuple fier de sa belle cité. Le citoyen, même le plus obscur, se sent un personnage important, car il ne voit pas de différence d'éducation entre le riche et le pauvre, et il a sa voix dans ces assemblées souveraines, où rarement plus de cinq mille votants assistent. Il fait la loi et il l'applique dans ces tribunaux où la moitié du monde grec vient se faire juger par lui. Il entend les orateurs les plus habiles; il discute avec Phidias une question d'art et il décide au concours des tragédies entre Sophocle et Euripide. Chaque jour, l'Athénien voit ses navires partir du Pirée, les uns pour l'Euxin, la Thrace ou l'Égypte; les autres pour l'Adriatique ou les côtes d'Italie et de Sicile. Si, de la mer, son domaine, il reporte autour de lui ses regards, il voit Athènes répondre par ses monuments à la grandeur de son empire; et, parmi ses concitoyens, il trouve si peu de misère, tant d'activité des bras et de l'intelligence, qu'il se dit, à ce spectacle, que son peuple est le premier peuple de la terre. Et ce cri d'orgueil n'est que l'écho de la pensée générale. « Tout alors était commun entre les Grecs, dit un des interlocuteurs d'Athénée; les Athéniens seuls avaient su trouver le chemin de l'immortalité. » Athènes était bien alors la cité de Minerve, l'intelligence armée.



Minerve sur une monnaie d'Athènes[1].

Cette fortune d'Athènes était due à sa situation géographique et au mélange heureux des éléments divers dont sa population se composait, mais bien plus encore aux grands hommes qui y étaient nés et au système d'éducation qui les avait formés. Ce n'était pas une instruction bien savante, et elle ne risquait pas d'étouffer l'esprit de l'enfant sous un amas de connaissances inutiles à cet âge. Tout y était calculé pour provoquer le libre développement des facultés, et l'équilibre y était harmonieusement maintenu entre l'éducation du corps et celle de l'âme. Pour la sécurité de l'État, accroître les qualités physiques : la résistance à la fatigue, la vigueur dans la lutte, la légèreté à la course, l'adresse dans le maniement des armes; pour sa grandeur,

[1] ['Αθη]ΝΑΙΩ[ν]. Minerve debout devant un autel et faisant une libation. L'autel est au pied d'un olivier autour duquel est enroulé le serpent Erichthonios; sur l'olivier, est posée la chouette. (Bronze. — Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 256).

développer les qualités morales en retenant l'esprit de l'élève dans un milieu comme imprégné d'héroïsme. A la palestre, l'éphèbe fortifiait son corps par la gymnastique et les exercices militaires. Au gymnase, il vivait avec les poètes, chantres inspirés des dieux et des mortels qui avaient dépassé la mesure commune de l'humanité. Ses maîtres étaient Homère, Eschyle, Sophocle, qui nourrissaient son âme de nobles pensées; les poètes gnomiques, dont les sentences étaient l'expression de la sagesse antique, et les lyriques, qui habitent dans les hautes régions de l'idéal



Éphèbe à cheval[1].



Leçon de grammaire et de musique dans une classe athénienne[2].

humain. De tels maîtres lui apprenaient à aimer sa patrie avec le plus absolu dévouement, à fuir le vice, à éviter les fautes et les crimes que Némésis poursuit jusque dans les fils des rois; en même temps, des études moins sévères, le chant, la musique, lui donnaient le sentiment de l'ordre et de la mesure, qui fut dans l'art et les lettres un des traits du génie athénien. De dix-huit à vingt ans,

[1] Éphèbe nu, sur un cheval tourné à droite; au-dessus, ΣΑ; au-dessous, ΦΙΛΙΑΡΧΟΣ, nom d'un magistrat. (Revers d'une monnaie d'argent de Tarente; sur l'autre face, on voit le héros Taras sur un dauphin.)

[2] Coupe signée du peintre Douris et conservée au musée de Berlin (A. Furtwängler, *Beschreibung der Vasensammlung*, etc., n° 2285); d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1873, Taf. 1 (Le côté opposé est publié dans le premier vol., p. 650). — A droite se tient le pédagogue : il est assis et tourne la tête vers son élève, qui est debout devant le maître. Celui-ci tient un triptyque et de la main droite un style; peut-être est-il occupé à corriger le devoir. Plus loin, l'élève prend une leçon de musique : il est debout devant son maître, qui lui donne une leçon de flûte. Dans le champ, sont suspendus un rouleau, un diptyque et une lyre : il est difficile de déterminer l'objet qui suit et qui a la forme d'une croix.

les éphèbes apprenaient : dans les forteresses, l'attaque et la défense des places; sur la frontière, la vigilance des sentinelles perdues; à l'assemblée publique, les devoirs du citoyen; aux fêtes religieuses, le respect des dieux; aux solennités patriotiques, celui des morts tombés pour le salut commun. On les initiait ainsi à la vie publique, tout en les retenant à l'étude; et, à ces futurs citoyens du plus libre pays de la terre, on enseignait, par-dessus tout, l'esprit de sacrifice. Le jour où ils recevaient de l'État leurs armes, ils prêtaient le serment gravé dans le temple d'Aglaure, qui se terminait par ces mots : « Je jure de laisser après moi la patrie, non pas diminuée, mais plus forte[1]. »

On a vu, par l'énumération des liturgies[2], que les plus riches citoyens ne se désintéressaient pas de l'instruction des enfants. Une inscription parle des services rendus par Derkitos, contemporain de Démosthène, qui avait pris sous sa surveillance les écoles du dème d'Éleusis[3].

Si les Athéniens eurent les vices que développent l'esclavage, la mollesse du climat et la morale facile qu'on tirait de la religion; si la réclusion des femmes, moins étroite cependant qu'on ne l'a dit, eut pour conséquence une double corruption qui ne scandalisait ni Socrate, enseignant à l'hétaïre Théodote les règles lucratives de son industrie, ni Xénophon et Platon, parlant sans colère, dans leur *Banquet*, de l'amour grec qu'Homère n'avait point connu; si, enfin, loin du noble cortège qui entourait Périclès, se trouvait une *bohème* dont Alcibiade sera le chef; à l'agora,



Laïs, courtisane corinthienne[4].

[1] Voy. t. I, p. 415-6. Nous ne connaissons l'*Éphébie* que par des monuments de l'époque macédonienne, mais des paroles de Périclès en prouvent l'existence au cinquième siècle et sans doute beaucoup plus tôt.

[2] Voy., ci-dessus, p. 185-7.

[3] ...ὅπως ἂν οἱ παῖδες παιδεύωνται οἱ ἐν τῷ δήμῳ. Plus tard, il y eut à Téos (*C. I. G.*, 3059 et *Bull. de Corr. hell.*, t. IV, p. 110), à Delphes (Haussoullier, *Bull. de Corr. hell.*, t. V, p. 157) et ailleurs sans doute, des maîtres payés par l'État et institués par l'autorité publique. Rome n'eut d'abord, comme Athènes, que des écoles libres. Mais, sous l'empire, il y eut des chaires subventionnées. Voy. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 649, les renvois de la table analytique au mot *Écoles*.

[4] Tête de la courtisane Laïs, à droite, les cheveux noués derrière la tête. ℞. COL. L. IVAI. COR. (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Chapiteau d'ordre dorique supportant un groupe qui représente une panthère dévorant un bélier. (Monnaie de bronze frappée vers la fin de la république romaine.)

des gens « marchant trop vite ou parlant trop haut[1] », et au Pirée, des fripons qui trompaient l'acheteur ou produisaient artificiellement la hausse et la baisse[2], nous dirons qu'il faut faire la part de la sensualité orientale, laquelle est de tous les temps dans les pays où le soleil anime d'une vie ardente la nature entière[3]; que, dans les États riches, il se forme toujours des déclassés qui aiment trop leurs vices pour se plaire à la vie régulière, et qu'en tout temps on a vu des gens courir à la fortune par



Aphrodite[4].

[1] Théophraste, 4. C'était le signe caractéristique des gens mal élevés.

[2] Dans ses *Études sur les antiquités juridiques d'Athènes*, M. Caillemer dit, en parlant du Pirée : « On se croirait transporté dans une de nos grandes villes maritimes; car ce sont toujours les mêmes contrats, les mêmes fraudes, les mêmes dangers que l'on rencontre. Ici, l'on tire des lettres de change sur les négociants étrangers, et des cautions interviennent pour augmenter le crédit qui s'attache à la signature du tireur; là, un contrat de prêt à la grosse se forme entre un riche banquier et l'armateur d'un navire, et, si des intérêts énormes sont mis à la charge de l'emprunteur, celui-ci est en même temps protégé contre les dangers de la navigation par une sorte d'assurance imparfaite; — plus loin, des spéculateurs exploitent habilement les nouvelles récemment arrivées, afin de provoquer sur le marché la hausse ou la baisse des marchandises (Lysias, *Adversus frumentarios*, § 14); — ailleurs un trapézite dirige contre un capitaine l'accusation de baraterie, parce qu'il a fait périr frauduleusement le vaisseau qui lui était confié, afin de se soustraire à l'obligation de rembourser le *nauticum fœnus*. — Puis des négociants colportent frauduleusement des bruits mensongers qui vont brusquement modifier le cours des céréales et permettre à leurs auteurs de réaliser de honteux bénéfices (Id., *ibid.*, § 14). — Des sociétés se forment pour la perception des impôts, ou pour l'exploitation d'une certaine industrie. — Tandis que les uns arrivent à la fortune, des revers inattendus ébranlent le crédit des autres et amènent des liquidations ou des faillites. » (E. Caillemer, *Des institutions commerciales d'Athènes au siècle de Démosthène*, p. 15-16.)

[3] Démosthène, ou l'auteur du *Discours contre Næera*, dit, *ad fin.* : « Nous prenons une courtisane pour nos plaisirs; une concubine pour recevoir les soins journaliers que notre santé exige; une épouse pour avoir des enfants légitimes et une gardienne assurée de notre maison. » Ce n'était pas très moral; mais on vit à peu près même chose à Rome, et ce serait un progrès de trouver ces habitudes dans bien des harems de l'islam.

[4] Plaque de cuivre, de travail romain, d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1862, Taf. 166, 4 et

des voies malhonnêtes[1]. Dans leurs drames satiriques, même dans leurs comédies les plus admirées, la crudité des mots, l'inconvenance des gestes, nous répugnent[2]; et la *Vénus céleste* de Socrate qui, par l'amour, porte aux nobles actions, ne nous fait pas oublier la *Vénus terrestre*, beaucoup plus populaire, qui se plaisait au désordre[3]. Mais bientôt on verra que le théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide fut une grande école de moralité comme de patriotisme, et que les philosophes élèveront l'âme humaine aussi haut qu'elle peut aller.



Aphrodite et Éros[5].

Pour la vie domestique, nous savons qu'il y avait peu ou point d'eunuques à Athènes[4], que la polygamie y était interdite et qu'une loi de Solon défendait de parler mal des morts, sous peine d'une amende envers leurs en-

p. 304. — Vénus, le torse nu, est assise sur un bélier au galop : au-dessus d'elle sont les Pléiades, qui marquent le printemps; derrière est la colombe, l'oiseau favori de la déesse.

[1] Il convient même de faire la part de certaines aberrations philosophiques. Hipparchie épousa le philosophe cynique Cratès et s'abandonna à lui sur la place publique. Diogène Laërte l'affirme, et Zeller est bien près de le croire.

[2] Les comédies d'Aristophane et le Musée secret de Naples ont fait une bien mauvaise réputation aux artistes grecs. Letronne, dans sa *Lettre sur la rareté des peintures licencieuses dans l'antiquité*, a essayé de les disculper, en plaidant pour eux les circonstances atténuantes et en réduisant de beaucoup le nombre des cas.

[3] Voyez, dans Xénophon, *Le Banquet*, 8, la distinction entre la *Vénus Uranie* et la *Vénus populaire*. Pausanias (VI, 25, 1) vit, dans un temple de l'Élide, une *Vénus céleste* de Phidias, Οὐρανίαν, dont un pied reposait sur une tortue, l'emblème, pour les femmes, de la vie domestique et du silence; et en dehors du sanctuaire, une *Vénus populaire* de Scopas, Πάνδημον, assise sur un bouc, l'image de la luxure. (Plutarque, *Préc. conj.*, 32.)

[4] Dans le *Protagoras* de Platon, le portier de la maison est un homme de cette espèce; mais on peut être assuré qu'il avait été acheté en Asie.

[5] Relief de la frise orientale du Parthénon, d'après un moulage et le dessin de Carrey (cf. Michaelis, *der Parthenon*, p. 259). — Aphrodite, voilée, a le bras gauche posé sur l'épaule du jeune Éros, qui s'appuie sur elle. La déesse elle-même s'appuie sur Peitho. Le torse d'Aphrodite ne nous est connu que par le dessin de Carrey : pour la partie inférieure du corps et la

fants[1]; nous avons le droit d'en conclure que la famille y était constituée, sinon aussi sévèrement qu'à Rome, du moins dans de meilleures conditions qu'en Orient. Telle était la force du lien de parenté que, pour les successions, la représentation était admise à l'infini dans les deux lignes, directe ou collatérale; qu'au besoin une adoption posthume pouvait continuer la famille, et que, dans la vie civile, une convention contraire aux bonnes mœurs ou à l'ordre public était considérée par la loi comme non avenue[2]. Malgré des exemples fameux de dureté politique, le fond du caractère athénien était « la mansuétude, la douceur et la pitié[3] ». Les œuvres de charité qu'on a vu des Athéniens accomplir[4], n'étaient point rares; Démosthène se vante d'avoir, lui aussi, racheté des captifs et aidé des citoyens pauvres à doter leurs filles[5]. Beaucoup d'autres, sans doute, avaient fait comme lui : ceux-ci, en petit nombre, par mobile religieux; ceux-là, plus souvent, par calcul politique, pour établir leur crédit dans l'assemblée générale. Mais quand nous entendons le grand orateur s'écrier : « Vous connaissez, Athéniens, cette loi d'humanité qui ne veut pas qu'on outrage, même un esclave.... et vous avez puni de mort plusieurs de ceux qui l'ont violée[6], » nous avons le droit de demander combien de temps ne fallut-il pas pour que cette parole entrât dans la conscience de tous les peuples civilisés[7].

Dans cette société se rencontre à chaque pas le sycophante, pour lequel nous n'avons pas assez de mépris. Mais ce fut la faute des institutions et non celle des hommes si cette race pullula. Elle était nécessaire à Athènes qui n'avait point de ministère public et où le seul zèle des citoyens pouvait mettre en jeu la justice civile et la justice criminelle. Encore était-ce à leurs risques et périls : quand le défendeur

figure d'Éros, nous avons des moulages que Choiseul-Gouffier a rapportés en France et qui probablement ont été pris par Fauvel.

[1] Plutarque, *Solon*, 21. Démosthène, *Contre Leptine*, 104. En outre de l'amende due à la famille, il était dû une amende double à l'État.

[2] Dareste, *Plaidoyers civils de Démosthène*, II, p. 2.

[3] Démosthène, *Contre Leptine*, 13-17; *Contre Androtion*, 51, 57; Isocrate, *Antidrosis*, 20.

[4] Tome I, p. 787.

[5] *Procès de la Couronne*, 267.

[6] Démosthène, *Contre Midias*, 45. L'action de dommage pouvait être intentée contre l'esclave, s'il avait agi de son chef. Id., *Contre Calliclès*. Dans la III[e] *Philippique*, il dit encore : « Vos esclaves parlent plus librement qu'ailleurs les citoyens. » A la fête de Kronos, ils étaient libres. Hermann, t. II, § 54, n. 8. Et pourtant l'esclave ne coûtait que 200 drachmes, dit Démosthène (*Contre Spondias*).

[7] On trouve même, dans son discours *Contre Panténète*, une protestation contre la torture infligée à un esclave, comme moyen de découvrir la vérité dans les procès intentés à son maître. C'est, il est vrai, la seule que l'on rencontre chez les orateurs attiques.

n'obtenait point le cinquième des suffrages, son action était jugée téméraire. Au civil, il payait à son adversaire l'*épobélie*, c'est-à-dire le sixième de la demande. Au criminel, il encourait une amende de 1000 drachmes envers l'État et devenait incapable d'intenter à l'avenir aucune accusation de même genre[1]. L'accusation fut donc d'abord un acte de dévouement civique et une affaire sérieuse pour de bons citoyens comme Éphialte; plus tard, il est vrai, elle devint un métier, mais un métier toujours dangereux. Eschine en fit l'épreuve quand il s'en prit à Démosthène.

Accusateurs ou défendeurs étaient soumis à une coutume qu'on ne retrouve malheureusement pas ailleurs. Ce peuple d'habiles parleurs mesurait l'éloquence à la clepsydre. Il ne pensait pas que l'affaire la plus difficile ne pût être plaidée en une séance et qu'un orateur dût remettre au lendemain la fin de son discours : tout procès devait être vidé en un jour[2].

Avec un régime politique qui était allé jusqu'aux dernières limites de la démocratie, on pourrait croire qu'Athènes fut une cité constamment orageuse. Mais il y avait dans l'esprit de ses habitants un contrepoids à la passion du changement, qu'on trouve dans les sociétés où la multitude est souveraine. Le droit de modifier une disposition législative avait été entouré de telles précautions, que, malgré les démagogues qui auraient voulu changer tout et malgré les poètes comiques qui ne respectaient rien, cette foule, tant sollicitée par les politiciens d'en haut et d'en bas, conservait le sentiment de la légalité. Dans son *Assemblée des femmes*, le grand détracteur du peuple athénien montre un citoyen qui se soumet à un décret absurde, « parce que le premier devoir de l'honnête homme est d'exécuter la loi ».

Ce serait aussi une erreur de ne voir à Athènes qu'une tourbe bavarde et frivole : une loi de Solon punissait l'oisiveté[3]. « Dans notre ville, dit Thucydide, il n'est pas honteux pour un citoyen d'avouer qu'il est pauvre; mais ne pas chasser la pauvreté par le travail, voilà où est la honte[4]. » Et le travail ne manquait pas. Voyez le tableau que

[1] Dareste, *Plaidoyers civils de Démosthène*, II, p. 138. Le système pénal de l'amende sera suivi dans les cités romaines. (Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 314 et 413.) Il est aussi largement pratiqué en Angleterre, mais il ne l'est que très médiocrement en France, ce qui lui ôte toute efficacité.

[2] Il pouvait y avoir réplique dans les procès civils, mais non dans les procès criminels. Voy. Démosth., *Procès de l'ambassade*, 214, et R. Dareste, *Plaidoyers polit. de Dém.*, II, p. 197.

[3] Démosthène, *Contre Eubulide*.

[4] II, 40. Xénophon ou plutôt Théophraste, dans l'*Économique*, 3, dit aussi : « C'est l'homme qui, par son travail, fait venir le bien à la maison. » Et Plutarque signale l'étonne-

trace Périclès de l'activité industrielle des Athéniens : « Ceux qui ne portent pas les armes et sont obligés de vivre de leurs bras ont une part des deniers publics; mais ce qu'ils reçoivent n'est pas le prix de leur paresse. Ils sont appliqués à la construction de grands édifices où ils trouvent dans les arts de toute espèce, à s'occuper longtemps. Ainsi ceux qui restent dans la cité ont un moyen de tirer des revenus de la république les mêmes secours que les matelots, les soldats et ceux qui sont préposés à la garde des frontières. Nous avons à acheter la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, le cyprès; et des ouvriers sans nombre, charpentiers, maçons, forgerons, tailleurs de pierre, teinturiers, orfèvres, brodeurs[1], tourneurs, ébénistes, peintres, sont occupés à les mettre en œuvre. Les armateurs, matelots et pilotes conduisent par mer une immense quantité de matériaux; les voituriers, les charretiers en amènent par terre; les charrons, les cordiers, les tireurs de pierres, les bourreliers, les paveurs, les travaillent; et chaque patron,



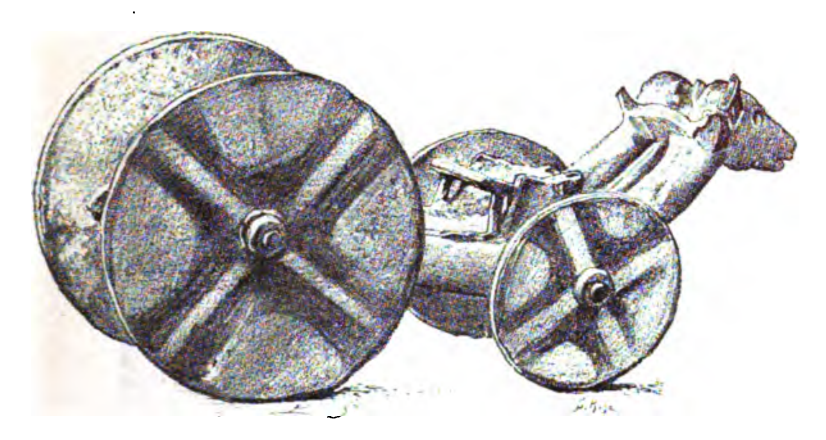
Jeune homme occupé à peindre une stèle[2].

ment d'un Spartiate, apprenant dans Athènes qu'un citoyen venait d'être condamné à l'amende pour cause d'oisiveté. Dans les *Mémorables*, III, 7, Socrate montre à Charmidès que l'assemblée est composée en grande partie de foulons, cordonniers, maçons, ouvriers sur métaux, laboureurs, petits marchands, colporteurs, brocanteurs, « car voilà, dit-il, ceux qui composent l'assemblée du peuple. » Et ailleurs, il explique à Aristarchos qu'il vaut mieux exercer un métier que vivre dans l'oisiveté et être à charge aux siens. Athénée (XV, 34, p. 687, édit. de Schweighæuser) dit que Solon n'avait interdit aux citoyens qu'un métier, celui de marchand de parfums.

[1] M. de Ronchaud (*La tapisserie dans l'antiquité*) montre l'importance qu'avaient en Grèce l'art des tissus brodés et l'industrie des tapisseries.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Festgedanken an Winckelmann*, 1841, Taf. II, 1 (cf. *Berichte über die Verhandl. der königl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, 1867, p. 111, et la note de Michaelis, p. 113). — On ne se contentait pas de peindre des ornements sur ces stèles funéraires : on y représentait aussi des figures humaines et le portrait du mort. Voy., par exemple, l'article d'A. Milchhöfer, *Gemalte Grabstelen*, dans les *Mittheil. d. d. archäol. Instit. in Athen*, V (1880), p. 164 et suiv.

tel qu'un général d'armée, a autour de lui une troupe d'artisans sans profession déterminée, qui sont comme un corps de réserve, employé en sous-ordre. Par là les hommes de tout âge et de toute condition partagent l'abondance que ces travaux répandent[1]. » En face de cette activité laborieuse, ne se croirait-on pas dans une des capitales modernes que l'industrie transforme? Nos utilitaires disent : « Quand le bâtiment va, tout va. » Périclès ne se serait jamais servi de pareille formule et de tout autres idées étaient en son esprit. Il avait bien



Chariot grec[2].

compris, on vient de le voir, vingt-quatre siècles avant nous, que les travaux publics sont le gage du bien-être de la population ouvrière, plus nombreuse à Athènes qu'on ne l'imagine. Mais il pensait que l'art, et non pas seulement l'utile, devaient être, pour ces travaux, le principe et la fin. Ses maçonneries, il les faisait de marbre; pour maisons, il bâtissait des temples et s'il voulait que sa ville fût rayonnante de beauté, c'était afin que le citoyen l'aimât davantage et que l'étranger la respectât mieux. « Si, comme le dit Bossuet et comme devrait le dire la sagesse des nations, si la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux », la constitution athénienne du temps de Périclès avait atteint son but.

Ce peuple athénien tel que nous le connaissons en ses beaux jours, ne ressemble donc pas au portrait qu'ordinairement on trace de lui en

[1] Plutarque, *Périclès*, 19.
[2] Terre-cuite du musée Britannique (d'après une photographie). — C'est un jouet d'enfant : les deux chevaux, le timon, la caisse où se tenait le conducteur sont grossièrement indiqués. La terre-cuite est peinte. Cf. un chariot traîné par un enfant, dans Stackelberg, *Die Gräber der Hellenen*, Taf. 17.

s'aidant d'Aristophane ou de Platon. Le philosophe, qui avait tant de dédain pour la démocratie, ne voit dans Athènes qu'une foule paresseuse, bavarde et cupide, bien que sa cupidité, se réduisant à une ou deux oboles par jour, ne sortît pas des bornes d'une modération très philosophique. C'est au théâtre, en face de ceux qu'il travestit et qui l'applaudissent, que le poète se moque du *peuple jugeur*, du Pnycien, mangeur de fèves[1] et des badauds de l'assemblée : « Vois, dit un personnage des *Guêpes* à Philocléon, lorsqu'il te serait si facile de t'enri



Jeune homme vainqueur à la course[2].

chir, vois comme tu es toujours berné par ces prétendus amis du peuple. Toi qui es le maître de tant de villes, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Sardaigne, tu as à peine la jouissance d'un misérable salaire! Encore pour que tu vives, te l'exprime-t-on goutte à goutte, comme on fait l'huile de la laine; c'est qu'ils veulent que tu sois pauvre. Et pourquoi le veulent-ils? Je vais te le dire : c'est pour que tu connaisses la main qui te nourrit, et que, lorsqu'ils t'excitent et te lancent sur quelqu'un de leurs ennemis, tu leur obéisses et déchires ceux qu'ils te désignent; car, s'ils voulaient donner au peuple les moyens de vivre, rien ne serait plus facile. N'avons-nous pas mille cités qui nous

[1] C'est avec des fèves, blanches ou noires, qu'on donnait les suffrages

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, Taf. 247 (Revers d'une amphore panathénaïque conservée au musée Britannique, n° 573**). — Au centre, sur son cheval de course (κέλης) est le jeune vainqueur. Il est précédé d'un héraut qui, s'adressant sans doute aux juges, fait connaître le nom du vainqueur : Δυνεικέτου Ἵππος νικᾷ, c'est le cheval de Dysnikétos qui remporte la victoire. Derrière le cheval s'avance un homme qui porte un trépied, prix de la victoire, et une couronne.

payent tribut aujourd'hui ? Si à chacune d'elles on assignait vingt hommes à nourrir, nos vingt mille citoyens vivraient au sein des délices, parés de couronnes, nourris de lièvres et de lait nouveau, et goûteraient des jouissances dignes des habitants de cette terre et des vainqueurs de Marathon. Mais maintenant, comme les cueilleurs d'olives, vous suivez celui qui a la monnaie à la main. »

Ailleurs il montre Athènes changeant les bonnes vieilles mœurs rustiques contre un luxe ruineux. Ici les deux peuples, celui de Solon



Scène de la vie à la campagne[1]. (Voy. p. 258.)

et celui d'Alcibiade, sont représentés par le vieux bonhomme Strepsiade et par son fils Phidippide qui le ruine en chevaux; le père n'est plus qu'une machine à payer les dettes de son fils. Éveillé la nuit par le souci qu'elles lui causent, il se retourne agité sur son lit, il entend Phidippide qui, jusque dans ses rêves, parle chevaux et dépenses : « Aïe ! s'écrie le malheureux père, un démarque[2] qui me mord ? » Strepsiade était un bon campagnard, qui possédait le bonheur loin de la ville; mais quoi! le luxe et la civilisation fascinent; tout y court, tout s'y brûle, comme le moucheron à la lumière. « Ah ! s'écrie Strepsiade

[1] Peinture de vase, d'après Dubois-Maisonneuve, *Introduction à l'Étude des vases peints*, pl. LIV, 3. — Deux paysans, chargés de provisions et suivis de deux porcs, font route ensemble.
[2] Comme qui dirait chez nous l'*huissier;* mais l'exclamation a deux sens.

en s'adressant à son fils endormi, maudite soit celle qui me fit jadis épouser ta mère ? Je menais aux champs une vie heureuse, grossière, inculte, sans élégance, au milieu des abeilles, des brebis, du marc d'olives. Je m'avisai d'épouser la nièce de Mégaclès, fils de Mégaclès, moi, campagnard, une femme de la ville, pompeuse, aimant le luxe, formée à l'école de Cœsyra. Quand je l'approchais, j'apportais avec moi l'odeur de la lie de vin, des claies chargées de fruits et des monceaux de laine; elle, toute parfumée d'onguents, de safran, ne parlait que dépenses, régals et festins. Je ne dirai pas qu'elle demeurait oisive,



Scène de vendange[1].

elle tissait, et moi, lui montrant ce manteau, je lui disais : « Ma mie, « tu tisses trop serré.... » Puis il me vint ce fils que voilà.... Elle le prenait tendrement sur son sein, et lui disait : « Quand seras-tu assez « grand pour conduire un char vers la ville, comme Mégaclès, couvert « d'un manteau couleur de safran? » Et, de mon côté, je lui disais : « Quand seras-tu assez grand pour ramener les chèvres de Phellée, « comme ton père, vêtu d'une peau de bête ? » Mais il n'a point suivi mes conseils, et il a donné à ma fortune la maladie des chevaux. »

Dans les *Chevaliers*, c'est encore le peuple qui est bafoué, comme le plus débonnaire des souverains ne l'a jamais été. Pour répondre au poète, il n'est besoin que d'écouter les paroles d'un violent ennemi des Athéniens, conservées par un banni d'Athènes : « Il est un peuple

[1] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserl. Vasenbilder*, Taf. XV. — La vendange est faite par des Silènes : les uns, perchés sur les ceps ou juchés sur des tréteaux, cueillent les raisins; un autre porte une corbeille pleine; un troisième, tout en cueillant une lourde grappe, foule les raisins aux pieds et le vin coule dans une large cuve.

qui ne respire que les nouveautés : prompt à concevoir, plus prompt à exécuter ; fort, et ayant encore plus d'audace que de force, plus de confiance que d'audace, même dans le péril. Vainqueur, il s'avance et suit la victoire ; vaincu, il ne se laisse point abattre. Pour les Athéniens, la vie n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant ils la sacrifient aisément à leur pays. Ils n'ont en propre que leur pensée ; et elle conçoit sans relâche de nouveaux desseins pour le bien de l'État. Remplir la tâche qu'ils se sont donnée, voilà leur plus belle fête[1]. »

Qu'était-ce donc que ce peuple dont une main ennemie traçait un



Scène d'intérieur : femme travaillant à une tapisserie[2]. (Voy. p. 238.)

tel portrait ? Ce peuple, qui traitait doucement l'esclave et accueillait l'étranger ; qui assurait aux vieillards, aux infirmes, leur subsistance, et donnait la patrie pour mère aux enfants que la guerre avait faits orphelins[3] ; qui enfin, au milieu de sa place publique, avait dressé l'autel de la Pitié, pour que les suppliants vinssent y suspendre leurs bandelettes. Car, « seuls des Grecs, les Athéniens honoraient la Pitié, déesse secourable dans les vicissitudes de la vie humaine[4]. »

[1] Thucydide, I, 81. Discours d'un Corinthien pour déterminer Sparte à la guerre. Après ces paroles d'un ennemi, je n'ai pas besoin de renvoyer à l'éloge d'Athènes par Périclès (Thucydide, II, 35-46). Mais là, quelle élévation ! quelle magnificence !

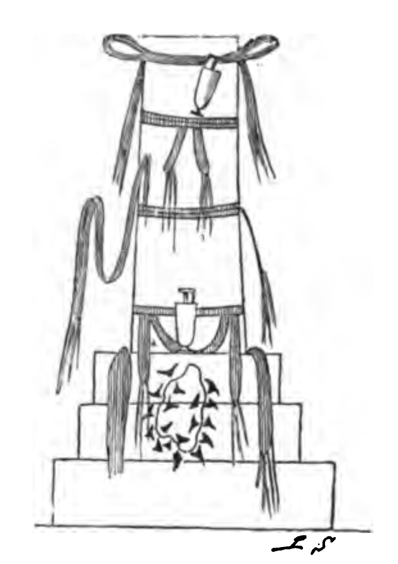
[2] Peinture de vase d'après Stackelberg, *Die Gräber der Hellenen*, Taf. 33. — Au centre, une femme assise travaille au métier : devant elle, se tient une femme qui regarde son ouvrage ; derrière, une servante porte une corbeille vide.

[3] Cet usage ne survécut pas aux beaux temps d'Athènes. Isocrate, *Sur la Paix*, 82, et Eschine, *Contre Ctésiphon*, 154, en parlent comme d'une coutume oubliée.

[4] Pausanias, I, 17,1. Un des esprits les plus graves de ce temps, l'auteur de la *Philosophie*

L'histoire peut donc dire avec Périclès : « Athènes, pour être admirée, n'aura pas besoin d'un Homère; la seule vérité suffit à sa gloire. »

Aristophane, qui ne commença d'écrire que trois ans après la mort de Périclès, n'eut point occasion de l'attaquer de son vivant; mais il y avait trop d'esprit dans Athènes pour que beaucoup de gens ne fussent pas en humeur de se venger par des bons mots de celui qui, les éclipsant tous, les retenait dans l'ombre. C'est le rôle auquel, dans les temps heureux, l'opposition est réduite, et Aristophane eut des précurseurs qui n'épargnèrent pas l'*Olympien* : « Gens habiles à rire de ce que chacun respecte, à bafouer ce qu'il y a de plus honnête[1]. » Cratinos, qui fut un poète renommé, appelait Périclès « le père des dieux, le plus grand des tyrans, le fils aîné des temps et de la brigue. » Un autre le sommait de jurer qu'il ne se ferait pas roi; Téliclidès disait qu'il l'était déjà. On ne désignait ses amis que sous le nom odieux des *Pisistratides*. Aspasie, qu'il avait épousée après avoir répudié sa femme, était « la nouvelle Omphale, » ou « Déjanire qui avaient dompté le nouvel Hercule ». D'autres le représentaient comme « le prince des satyres » et parlaient des belles Athéniennes qu'il rencontrait dans l'atelier de Phidias, de la femme de Ménippos, « qui avait aidé son mari à devenir stratège. » Périclès ne se laissa pas détourner de sa



Stèle ornée de bandelettes[2]. (Voy. p. 239.)

des Grecs, Ed. Zeller, dit. t. II, p. 450 de la traduction française : « Athènes qui, par ses actions d'éclat, s'était placée à la tête des villes grecques et qui depuis Périclès réunit dans son sein tous les hommes célèbres par leurs talents et par leur ardeur scientifique, entra brillamment dans la voie démocratique. Il en résulta des progrès singulièrement rapides dans tous les domaines de l'intelligence, une vive émulation, un développement libre et heureux de toutes les facultés, développement que la haute intelligence de Périclès dirigea vers les fins les plus élevées. C'est ainsi que cette ville réussit à atteindre, dans l'espace d'une génération, un degré de bien-être, de puissance, de gloire et de développement intellectuel sans exemple dans l'histoire. »

[1] Lucien, *La double accusation*, 33 : ...δεινοὺς ἄνδρας ἐπικερτομῆσαι τὰ σεμνὰ καὶ χλευάσαι τὰ ὀρθῶς ἔχοντα.

[2] D'après un vase peint, dans Stackelberg, *Die Gräber der Hellenen*, Taf. 45. — C'est une stèle funéraire.

route par ces clameurs, qui n'étaient que la rançon obligée de sa gloire et de sa puissance. On ne peut même lui attribuer sûrement une loi, votée en 440, pour restreindre l'insolence des auteurs comiques; comme toutes les lois de ce genre, elle tomba vite en désuétude: deux ans après, l'archonte Épigénès la supprimait.


Omphale [1].

Pourtant, à la longue, on vit poindre dans la foule le sentiment qui faisait dire au paysan d'Aristide : « Il m'ennuie de l'entendre toujours appeler le Juste. » Ceux qui reprochaient à Périclès le gaspillage des finances commençaient à être écoutés; les restes du parti aristocratique ne lui pardonnaient pas d'avoir consommé leur ruine en élevant si haut la démocratie athénienne; les prêtres, les dévots, affectaient de craindre pour leurs dieux les audaces philosophiques de ses amis; et, suivant l'usage des temps où la conscience publique se trouble, les factions contraires se donnaient la main pour renverser celui qui faisait obstacle à leurs visées particulières. Les traits acérés des comiques avaient été le prélude de batailles plus sérieuses. On s'en prit d'abord à ceux qu'il aimait. Phidias fut accusé d'avoir détourné une partie de l'or qui lui avait été remis pour la statue d'Athéna. Périclès, prévoyant l'accusation, ou plutôt voulant que cet or pût être pour Athènes une ressource dans les jours difficiles, avait conseillé à l'artiste de l'appliquer sur la statue de manière qu'on pût l'ôter sans nuire à l'ouvrage. Il fut donc facile à Phidias de se disculper; mais il s'était représenté lui-même sur le bouclier de la déesse sous les traits d'un vieillard, et dans une autre figure on reconnaissait aisément l'image de Périclès. C'était, dans les idées religieuses de cette époque, un sacrilège. Phidias, menacé peut-être d'une condamnation capitale, se retira chez les Éléens[2].

Cette condamnation, un des torts du peuple athénien, était un échec pour Périclès, un encouragement pour ses adversaires. Ils obtinrent le vote d'un décret qui fit un crime d'État de philosopher sur les choses

[1] Pierre gravée du Cabinet de France, n° 1784.

[2] C'est le fond du récit de Philochore, qui avait écrit une histoire d'Athènes. Plutarque, postérieur de 400 ans à Philochore, fait mourir Phidias à Athènes, en prison. Voyez, sur ce point, la discussion d'Émeric David et de Ronchaud, *Phidias, sa vie et ses ouvrages*; Max. Collignon, *Phidias*, etc. Müller-Strübing, dans les *Jahrbücher für class. Philol.* de 1882, p. 289 et suiv., ne voit dans ces récits que des légendes et il a raison, surtout pour l'accusation de détournement. La cérémonie annuelle du *lavage* (voy. notre ch. XXI) prouve que la précaution prise par Phidias était nécessaire et habituelle

divines[3]; puis ils accusèrent Anaxagore, un des plus chers amis de Périclès, de nier l'existence des dieux, et de professer sur les corps célestes des doctrines contraires à la religion nationale. Plus vraiment religieux que ses accusateurs, puisqu'il enseignait une notion plus pure de la divinité[1], Anaxagore fut, comme plus tard Galilée, victime de l'intolérance : il n'échappa à une sentence probablement capitale qu'en s'exilant à Lampsaque où il mourut. Aspasie fut enveloppée dans la même accusation.



Aspasie [2].

Cette Milésienne exerçait à Athènes, par sa rare intelligence et sa beauté, une influence que les plus grands esprits acceptaient. Périclès subit le charme de l'étrangère au point de la faire entrer dans sa maison comme épouse légitime. A raison de son origine, Aspasie ne pouvait être sa femme selon la loi civile, elle le fut par le lien d'une affection que rien n'altéra jamais[3]. C'était donc en plein cœur qu'on vou-

[3] C'est le décret présenté par Diopithès : εἰσαγγέλλεσθαι τοὺς τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας, ἢ λόγους περὶ τῶν μεταρσίων διδάσκοντας. (Plutarque, *Périclès*, 32.)

[1] Voyez l'histoire de Socrate au chapitre XXIV.

[2] Buste en marbre, conservé au musée du Louvre. — Nous avons dit plus haut, p. 150, que l'hermès du Vatican qui porte l'inscription ΑΣΠΑΣΙΑ ne pouvait être regardé comme un portrait authentique ni comme la copie d'un portrait d'Aspasie. Il semble que l'inscription placée tout au bas de la gaine a été ajoutée sans raison. M. Bernoulli propose le nom d'Aspasie pour le buste que nous publions ici. Il en existe un second exemplaire au musée de Berlin (*Archäologische Zeitung*, 1868, p. 56 et suiv., et pl. 8).

[3] Sur la condition de la femme grecque aux anciens jours, voy. t. Ier, p. 164. Quand les mœurs

lait le frapper. Il la sauva, mais ses ennemis eurent la joie de voir le plus grand orateur de la Grèce réduit à mêler des larmes à son éloquence. Enfin on osa s'en prendre à lui-même et demander qu'il rendît ses comptes. Le peuple, cette fois, recula et, jusqu'au dernier jour de ce grand citoyen, il respecta en lui la sagesse et l'intégrité qui avaient porté si haut la puissance d'Athènes[1].

nouvelles l'eurent enfermée au fond du gynécée, il lui arriva ce qui arrive en tout pays où s'établit la clôture des femmes, son intelligence se resserra comme son horizon. Il n'y eut plus entre elle et son époux échange d'idées, et celui-ci, repoussé de son intérieur, où déjà il vivait si peu, rechercha d'autres sociétés. De là, une dépravation d'une espèce particulière, qui, pour nous, est si difficile à comprendre, et, d'autre part, l'influence que saisirent certaines femmes, belles, spirituelles et libres. Les courtisanes prirent la place de l'épouse, mais pour une dont l'influence était heureuse, combien qui ne firent que développer la corruption dont elles vivaient ! La famille grecque y périt, et, la famille morte, l'État ne dura guère. Rome, où elle était si forte dans les premiers siècles, chancela avec elle, quand la courtisane, là aussi, éclipsa la matrone, ou que la matrone se fit courtisane, et que Rome, au lieu de Lucrèces, n'eut plus que des Laïs. Des poètes comiques ont fait d'Aspasie une hétaïre; mais Socrate l'honore, Xénophon la respecte et Périclès l'épouse. Rien ne peut prévaloir contre de tels témoignages.

[1] Le peuple lui avait sacrifié, en 444, le chef du parti aristocratique, Thucydide, parent de Cimon qui fut banni par l'ostracisme et se retira à Lacédémone; mais Éphialte qui l'avait aidé dans ses réformes, fut assassiné. Plut., *Pér.*, 14, d'après Aristote.

[2] Aphrodite vêtue du *chiton* à manches, la tête ceinte d'un *stéphanos*, et tenant une fleur qu'elle tourne du côté de son visage. La déesse est assise sur un siège orné de deux sphinx accroupis. ℟. Athéna debout, de face, vêtue du *chiton* à manches, l'égide sur la poitrine; elle est coiffée d'un casque à triple aigrette; de la main droite elle porte une Victoire tenant une guirlande, et de la main gauche elle s'appuie sur son bouclier posé à terre; dans le champ, à gauche, un tronc d'arbre. (Argent : poids 9 gr. 95. Collection de Luynes. Cette monnaie a été frappée à Tarse ou à Mallus en Cilicie. — Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 370, n° 76.)



Aphrodite et Athéna[2].

CHAPITRE XX

LES LETTRES A ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCLE.

I. — LE THÉATRE DE BACCHUS.

Avant les guerres Médiques, les Spartiates étaient regardés comme de bons juges en fait d'art, quoiqu'ils dédaignassent d'être eux-mêmes des artistes et des poètes. C'est Aristote qui leur rend ce témoignage[1]. Cette réputation était quelque peu usurpée; il n'en fut pas de même pour Athènes. Les journées de Marathon, de Salamine et de Platée, où elle gagna tant de gloire, donnèrent l'essor à son génie, et le cinquième siècle avant notre ère, l'époque du plus heureux développement de l'esprit humain, dut son principal éclat aux chefs-d'œuvre inspirés par Pallas-Athèna[2]. Ce temps est souvent appelé le siècle de Périclès. Le grand modérateur de la politique athénienne n'est pour rien dans l'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, d'Aristophane et de Thucydide; mais Athènes y est pour beaucoup; si elle n'enfanta pas tous les hommes supérieurs de cet âge, elle fut leur commune patrie, et leur esprit s'échauffa au contact du sien.

Du milieu des glorieuses manifestations de la pensée et de l'art qui se produisirent alors, nous détacherons pour la mettre, comme il est juste, à la place d'honneur, la poésie dramatique qui fut la plus magnifique floraison du génie athénien. Mais, faisant œuvre d'histoire et non d'archéologie, notre étude sera une revue rapide, et, sur ce théâtre, nous ne ferons passer que les grandes figures des trois ou quatre poètes qui ont relégué leurs rivaux dans l'ombre, d'où la plus patiente érudition ne parvient pas à les tirer. Il ne sera donc question

[1] *Polit.*, VIII, 4. Οἱ Λάκωνες... οὐ μανθάνοντες ὅμως δύνανται κρίνειν ὀρθῶς, ὡς φασί, τὰ χρηστὰ καὶ τὰ μὴ χρηστὰ τῶν μελῶν.

[2] « Depuis la guerre des Mèdes, dit Aristote (*Polit.*, VIII, 10), les Athéniens, excités par la grandeur de leurs actions, se livrèrent à l'étude des sciences et des arts. »

 HACHETTE ET Cie





Dambourgez chromolith

Imp. Fraillery

ACTEUR TRAGIQUE

Statuette d'ivoire

ici ni des conditions du théâtre grec[1], ni des qualités littéraires des maîtres de la scène tragique, ni de l'idiome qu'ils ont parlé :

« Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines. »

Ces détails se trouvent partout. Il suffira de rappeler que la comédie et tragédie eurent un dieu près de leur berceau. Toutes deux sont nées



Dionysos instituant la tragédie[2].

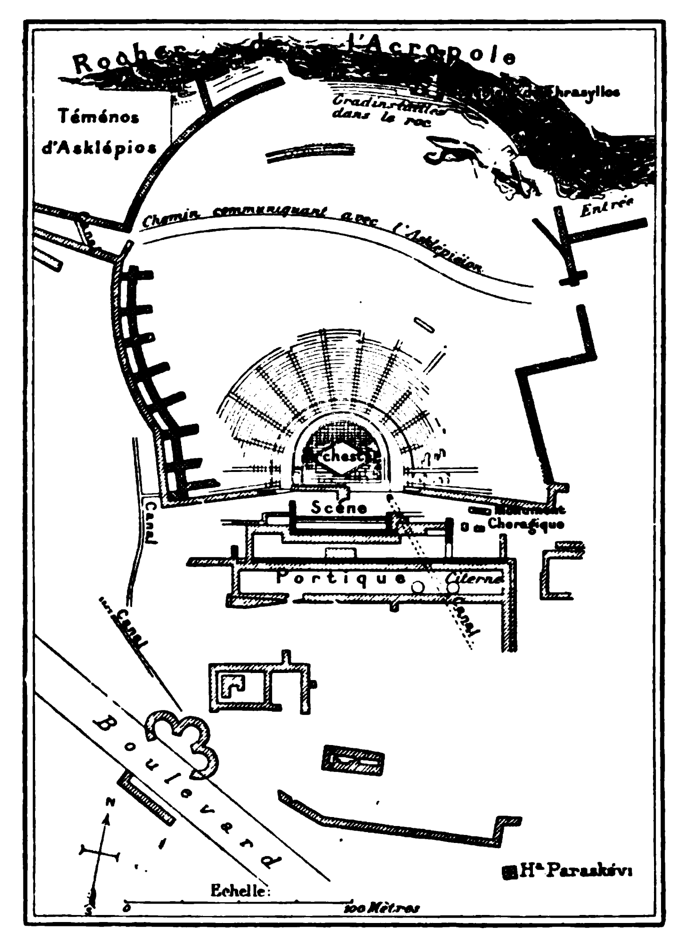
du dithyrambe de Dionysos, tour à tour chant joyeux, pour célébrer le don de la vigne et les licences de l'ivresse, ou lamentation funèbre, en mémoire de la *passion* de Bacchus, mis à mort par les Titans, descendu aux enfers et ressuscité[3]. Ce chant funèbre, appliqué aux vieilles légendes qui formaient le patrimoine poétique de la Grèce, devint le chant tragique, le drame. Sans parler des précurseurs, dont il ne subsiste que d'informes fragments, nous chercherons quelles opinions, quelles

[1] Le XXII[e] chapitre d'Otfried Müller a pour titre : *De l'organisation matérielle du théâtre grec.*

[2] Peinture de vase du musée de Munich (d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1855, Taf. 83). — Dionysos, assis sur un siège, à dossier et tenant de la main gauche une longue branche de férule, remet un masque tragique à un homme qui est debout devant lui et tient de la main gauche un thyrse auquel flotte une bandelette. Derrière le dieu sont un Silène et une Nymphe, celle-ci tient deux flûtes ; derrière le mortel est un Satyre.

[3] Le théâtre d'Athènes, dont une partie subsiste encore (voy. p. 247), s'appelait le théâtre de Dionysos, et les acteurs étaient dits les artistes du dieu. Le Louvre possède (n° 584 du catalogue de Clarac) une inscription relative à une corporation de musiciens et d'*artistes de Bacchus*, en l'honneur de leur chorège et agonothète.

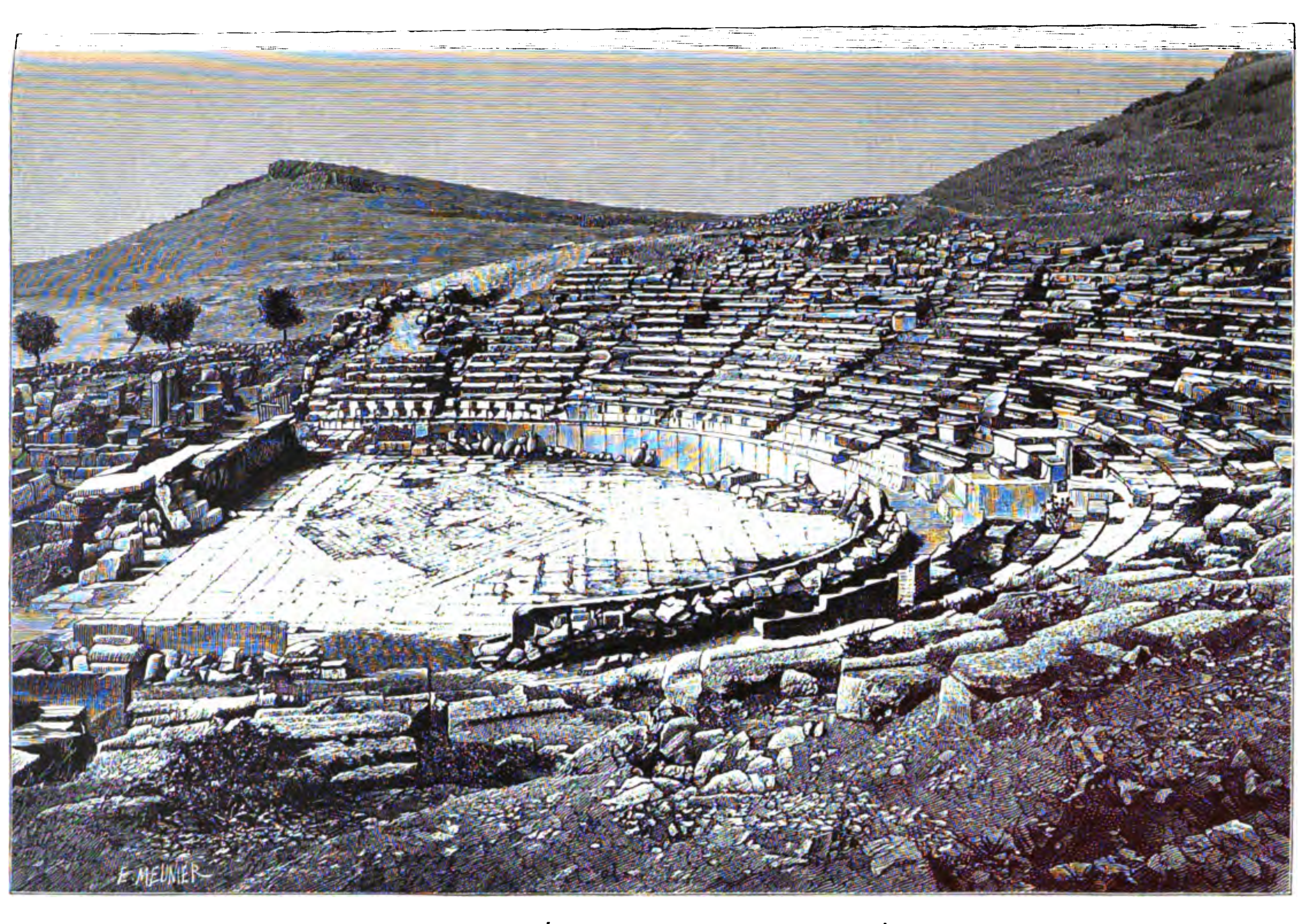
croyances les maîtres de la scène partageaient avec leurs contemporains, ou voulaient faire passer dans leur esprit. Cette étude est d'autant mieux à sa place, dans une histoire politique, qu'aucun théâtre n'a été plus national que celui d'Athènes. La vie morale de la cité, ses dieux et ses héros, ses croyances et ses idées, ses craintes et



Plan du théâtre d'Athènes.

ses espérances, tout est là[1]. Les œuvres de ses poètes sont un document historique autant qu'un chapitre d'histoire, même davantage, puisque c'est l'âme de ce peuple qu'elles nous montrent. Aristote n'a-t-il point dit, au sujet de la tragédie, ce mot à la fois dangereux et profond : « Il y a plus de vérité dans la poésie que dans l'histoire. »

[1] Sur le caractère religieux de ces représentations théâtrales, qui avaient lieu à époques fixes, aux Lénéennes ou Dionysies d'hiver et aux grandes Dionysies ou Dionysies d'été, voy. t. I', p.ch. xv. § III..



RESTES DU THÉATRE DE DIONYSOS A ATHÈNES

D'après une photographie.

II. — ESCHYLE.

Le premier en date de ces hommes qui, au cinquième siècle, poussèrent les esprits vers un idéal supérieur, fut Eschyle, dont les drames ont le double caractère des œuvres puissantes : la simplicité et la grandeur. On sait que le poète fut encore un vaillant soldat, un bon citoyen et un croyant[1]. Aussi son théâtre est-il agité par l'enthousiasme patriotique et religieux.


Eschyle[2].

Le génie, c'est-à-dire l'esprit, ou certaines facultés de l'esprit portées à la plus haute puissance, est un don de nature; il ne s'acquiert point par le seul travail, mais il peut être préparé, puis développé par les circonstances d'origine et de milieu. Eschyle, né en 525, à Éleusis, d'une race d'eupatrides, se trouva contemporain de deux poètes qui ferment avec éclat le cycle de la poésie élégiaque et lyrique : le béotien Pindare, « chantre des victoires olympiques[3], » et Simonide de Céos, son émule, qui mérita, par ses sentences morales, d'être mis dans la société des philosophes, et, par ses complaisances à l'égard des riches et des grands, ne méritait pas d'y être reçu[4]. Eschyle n'eut donc qu'à écouter autour de lui pour entendre la voix de Muses glorieuses qui éveillèrent dans son âme de puissants échos. Les premières impressions de sa jeunesse donnèrent aussi un tour particulier à sa pensée et une austère gravité à son caractère. Fils d'un prêtre d'Éleusis, initié lui-même aux mystères[5] et élevé, à ce qu'il semble, dans les pieuses doctrines de l'institut pythagoricien[6], il eut cette constante préoccupation des choses divines qui a fait de lui, en un temps où le doute commençait, non pas le plus orthodoxe, mais le plus

[1] J'ai déjà parlé souvent d'Eschyle et même cité de lui d'éloquents passages que je ne puis reproduire ici. Voy. t. I[er], ch. vi, p. 203, 205, 209, 219, 222, 233, 249; t. II, p. 20, 88-92, etc., et tous les renvois de la table analytique.

[2] Buste de profil, la tête nue. Jacinthe gravée du Cabinet de France. Haut. 16 mill.; larg. 13 mill. *Catalogue*, n° 2035.

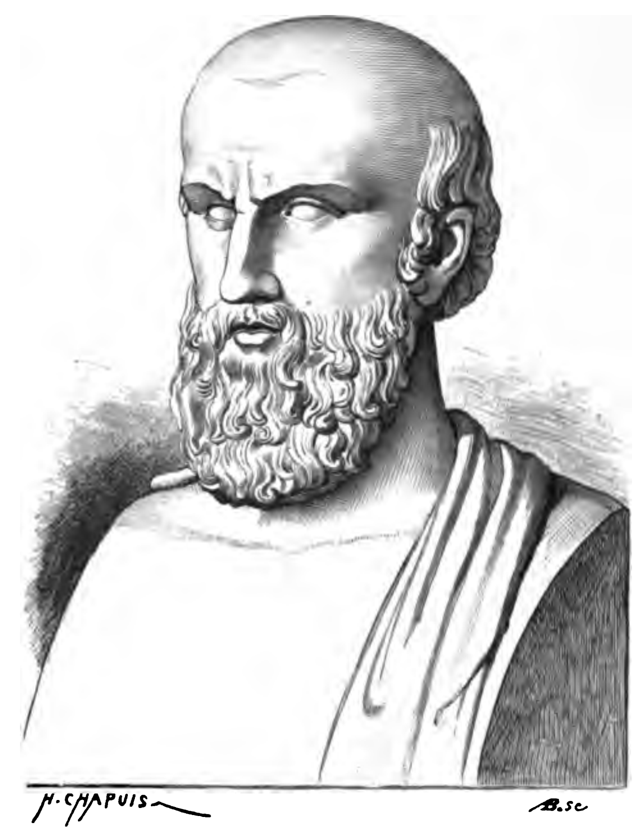
[3] Horace, *Odes*, IV, ii.

[4] Platon lui reproche, dans le *Protagoras*, xxxi, d'avoir vendu ses éloges à des tyrans et à des hommes puissants qui ne les méritaient pas. Le mot *vendu* n'est pas dans le texte, mais il est dans l'esprit de l'interlocuteur. Aristophane, dans la *Paix*, 698-699, l'accuse plus nettement encore de vénalité.

[5] Aristophane lui fait dire dans les *Grenouilles*, 886 : « O Déméter, toi qui as nourri mon âme, fais que je sois digne de tes mystères. »

[6] Cicéron, *Tuscul.*, II, 10

religieux des poètes de la Grèce. Des événements extraordinaires au milieu desquels la vie le plaça, son esprit reçut une secousse profonde, et sa seconde religion, peut-être la première, fut l'amour de la Grèce et d'Athènes. Ses exploits à Marathon, dans l'Artémision et à Salamine[1] l'attestent, mieux encore ses drames des *Perses* et des *Euménides :*



Eschyle[2].

l'un, chant de triomphe des Grecs victorieux du grand empire oriental[3]; l'autre, glorification d'Athènes, de son esprit de justice et de ses institutions.

A vingt-cinq ans, Eschyle débuta dans le concours pour les fêtes de Bacchus; il fut battu par Chœrilos et Pratinas et ne gagna qu'en 484 sa première victoire que beaucoup d'autres suivirent[4]. On dit que

[1] Pausanias, I, 14, 5.

[2] Buste en marbre du musée Capitolin, d'après les *Monumenti dell' Instit.*, V, tav .4 .Cf. la pierre gravée de la page 249 et, plus loin, une seconde pierre sur laquelle est représentée la mort d'Eschyle.

[3] Voy. ci-dessus, p. 65 et suiv.

[4] Au concours des Dionysies il fallait présenter une trilogie, ou trois pièces suivies d'un drame satyrique.

sa défaite, en 468, par Sophocle et une accusation d'impiété pour de prétendues révélations des mystères d'Éleusis[1] le décidèrent à se retirer en Sicile, où il alla plusieurs fois, appelé par Hiéron de Syracuse, « qui tenait le sceptre de la justice dans l'île aux grands troupeaux. » Pindare en parlant ainsi oubliait les cruautés du tyran, mais ce grand poète n'avait pas le cœur à la hauteur de son talent. Il avait glorifié la trahison de Thèbes se tenant à l'écart de la guerre médique, et il célébrait les bienfaits de cette paix honteuse, tandis que Léonidas mourait aux Thermopyles et que les Athéniens combattaient sur la mer Salaminienne[2]. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'à « la table hospitalière d'Hiéron, où retentissaient de si douces mélodies, » il n'ait pas entendu les cris des victimes. Rien ne nous dit qu'Eschyle ait été un flatteur du roi; nous aimerions mieux cependant que, comme Sophocle, il fût toujours resté dans Athènes[4].



Melpomène, muse de la tragédie[3].

[1] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 1, 17. Quant à ses voyages en Sicile, il paraît y avoir été appelé par Hiéron vers 478 et y être retourné après la représentation de l'*Orestie* en 458. Mais les dates relatives à ces voyages sont incertaines

[2] Polybe, IV, 31, 5.

[3] Statue en marbre, du Vatican (d'après une photographie).

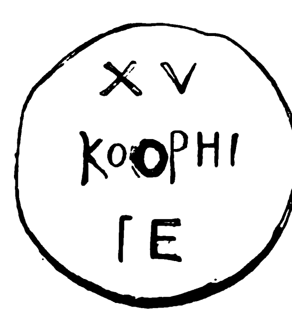
[4] A Syracuse, Eschyle vit peut-être Épicharme. S'ils se sont rencontrés, le poète de Sicile aura charmé l'Athénien par son esprit élevé, mais il a dû lui déplaire par ses satires contre

Eschyle disait de ses drames qu'ils n'étaient que des débris du grand festin d'Homère : il avait raison[1]. Ses tragédies, véritables fragments d'épopée, ont un sombre éclat et une majesté mystérieuse; une divinité redoutable, le Destin, les traverse, silencieuse, invisible, suivie de Némésis, la Jalousie divine, qui ne permet à aucune grandeur humaine de dépasser le niveau qu'elle a fixé; et toutes deux remplissent l'âme des spectateurs de poignantes émotions et de superstitieuses terreurs. La lutte contre cette puissance par qui l'homme est enveloppé de mille liens, que les plus forts ne réussissent pas toujours à briser[3], suscite de fiers courages et de superbes dédains qui donnent aux personnages du poète une taille surhumaine. Quelle scène grandiose entre les envoyés de Zeus et Prométhée, le héros qui, par son énergie contre le sort contraire et sa haine de l'injustice, représentait une humanité où l'Athènes de Marathon et de Salamine se reconnaissait! La conception est si large, que les générations suivantes ont pu voir dans le Titan la figure du sage d'Horace s'écriant : « Que le monde brisé s'écroule, mon âme n'en tremblera pas »; du Rédempteur



Némésis[2].





Kora sur une tessère de théâtre[4].

les dieux. Épicharme avait déjà l'audace d'Aristophane et il doit avoir fort scandalisé le pieux Pindare.

[1] Eschyle avait composé 70 pièces, dont 63 sont tombées dans l'abîme qui a englouti tant de chefs-d'œuvre. Les 7 qui nous restent sont : Les *Perses*, représentés en 476; les *Suppliantes*, vers 461; l'*Orestie* (*Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*) en 458; les *Sept contre Thèbes*, le *Prométhée enchaîné*.

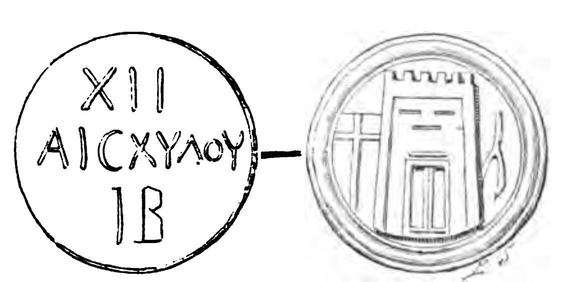
[2] Némésis debout, à gauche, tenant une corne d'abondance et des balances; à ses pieds, une roue et un serpent. En légende, AMACTPIANΩN. (Revers d'une monnaie de bronze d'Amastris, en Paphlagonie, à l'effigie de Faustine mère.)

[3] Le Destin des Grecs, le *Fatum* des Latins, devenus, avec des idées de justice plus nettement accusées, la Providence des chrétiens, ne sont plus aujourd'hui que l'ensemble des influences de temps, de lieu, d'éducation et d'hérédité, dont l'esprit, armé de la science et d'une volonté énergique, peut s'affranchir, ou tout au moins diminuer considérablement les effets. Le progrès est donc dans le sens de la liberté morale qui, avec les siècles et l'augmentation du nombre de ceux qui pensent, agrandit sa sphère d'action.

[4] D'après les *Monumenti dell' Instit. di corrisp. archeol.*, IV, tav. 52, n° 7. — Cette tessère

des Pères de l'Église, rachetant l'humanité par ses souffrances[1]; de l'Hercule, destructeur des monstres, libérateur des victimes, qui, au Caucase, brise les chaînes du fils d'Ouranos, et qui, plus tard, brisera celles de l'esprit[2]; enfin à lui se rattachera cette postérité lointaine qu'on entendra répéter, après son grand aïeul : « Zeus aussi mourra. » La parole est audacieuse, et ce trait semble achever le caractère du Titan, qui a voulu défendre les droits de la volonté humaine contre la jalousie des dieux. Mais le pieux Eschyle n'a pas dû s'arrêter là. Il croyait à une force fatale et, en même temps, à la puissance de Zeus. Les Océanides qu'il amène auprès du captif essayent de calmer son âpre colère et d'arrêter ses menaces prophétiques. « Les sages, lui disent-elles, vénèrent et craignent Adrasteia, la Nécessité »; et quelques vers plus haut, il écrit : « Jamais les conseils de l'homme ne troubleront l'ordre harmonieux établi par la divinité[4]. » Aussi peut-on conjecturer que le tyran envieux et violent du *Prométhée enchaîné* devenait, dans le *Prométhée délivré*, le dieu pacifique qui pardonne. Le monde était replacé sous un gouvernement bienveillant, celui du dieu sauveur, Ζεὺς σωτήρ, et un effort avait été fait par le poète pour concilier les deux idées contradictoires dont la Grèce avait vécu : la liberté morale et l'empire inéluctable de la Moïra.


Dynamis[3].



Tessère de théâtre (billet d'entrée)[5].

en os, qui correspond à un billet de théâtre, provient d'Herculanum : elle porte au droit le numéro XV, IE et l'inscription Κόρηι. Le numéro est celui du *cuneus* du théâtre ou de l'amphithéâtre, ou bien celui de la porte d'entrée : quant au mot Κόρηι, il faut sans doute le traduire : « du côté de la statue de Kora ». Les théâtres étaient en effet décorés de statues qui servaient de points de repère.

[1] Pour Tertullien entre autres, Prométhée est une figure du Christ.

[2] Les stoïciens ont fait d'Hercule le dieu moral avec l'aide duquel l'homme étouffe en soi les passions mauvaises. Cf. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 714.

[3] Dynamis (la Force ou la Puissance) debout, à gauche, tenant de la main droite un casque et de la gauche un bouclier sur lequel on lit son nom ΔΥΝΑΜΙC; elle appuie le bouclier sur un cippe. Revers d'une monnaie de bronze frappée à Alexandrie d'Égypte, à l'effigie de Lucius Verus. Dans le champ, la date LE.

[4] Vers 936 et 552. Il ne reste du *Prométhée délivré* que des fragments.

[5] Tessère en os, découverte à Herculanum, d'après les *Monumenti*, IV, Tav. 52, n° 1. — Elle porte au droit le numéro XII, l'B, et l'inscription Αἰσχύλου, qui désigne sans doute la

L'*Orestie*, la plus grande œuvre poétique de la Grèce après l'*Iliade*, a un autre caractère, c'est la plus tragique des trilogies du théâtre grec : à une des scènes, l'auditoire tout entier trembla et des femmes s'évanouirent. Mais elle est aussi la plus morale, car elle est une magnifique exposition de la doctrine de l'expiation, c'est-à-dire du rachat de la faute ou du crime involontaire, et par conséquent l'avène-



Le meurtre d'Égisthe par Oreste[1].

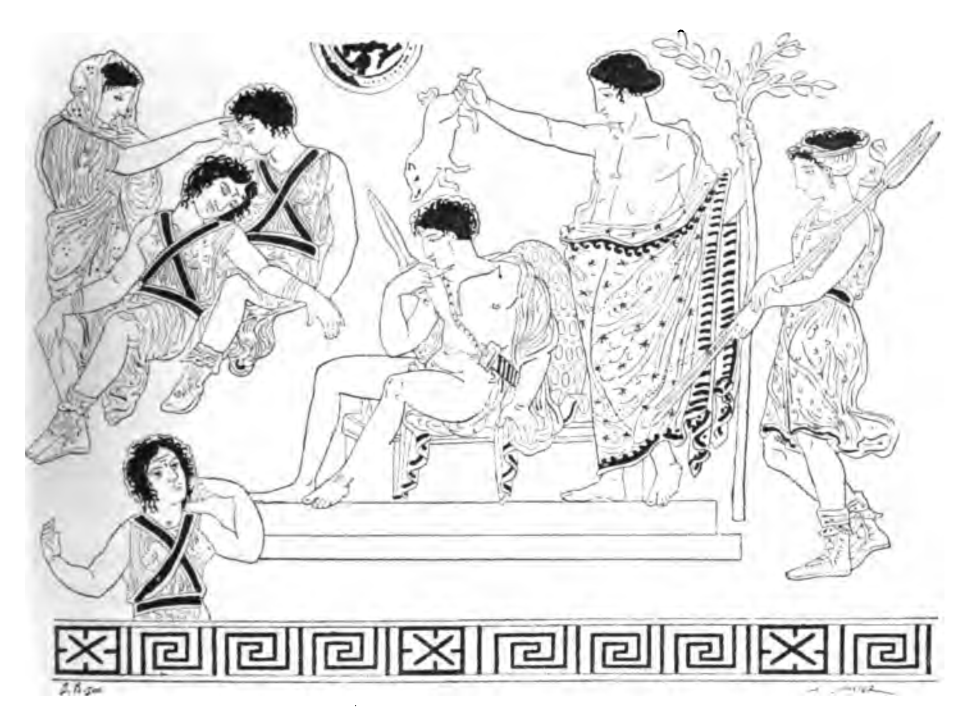
ment de la justice véritable. Elle raconte les catastrophes qui s'étaient succédé dans l'effroyable famille des Atrides, sur laquelle depuis un premier forfait plane incessamment Alastor, le démon des vengeances divines : Agamemnon, fils d'Atrée et neveu de Thyeste, immole sa fille pour s'assurer une victoire; Clytemnestre, afin d'être libre dans l'adultère, égorge son époux; Oreste tue sa mère et le complice dont elle avait dirigé le bras. « Trois fois, dit le Chœur, la tempête a rugi sur ce palais... Quand donc Até arrêtera-t-elle ses vengeances[2]? » Par

partie du théâtre où se trouvait la statue d'Eschyle; au revers est représenté un édifice, peut-être la scène d'un théâtre.

[1] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Etruskische und Volcentische Vasenbilder*, Taf. 24). Le vase est au musée de Berlin : A. Furtwaengler, *Beschreibung der Vasensammlung*, n° 2184. — Oreste (ORESSTES) a saisi Égisthe (AIAISΘOS) à la tête et le transperce de son épée : derrière le meurtrier s'avance Clytemnestre (KVYTAIMESTRA) qui le menace d'une double hache. Électre (EV[ε]KTRA), debout derrière Égisthe, semble exciter son frère ou l'avertir du danger qui le menace.

[2] *Choéphores*, 1052. Dans Euripide, Hippolyte mourant s'écrie : « O crimes de ma race!

l'intervention du dieu de Delphes, qui aime l'équité, et de la Vierge du Parthénon, qui sait découvrir les vrais motifs des actions des hommes, la déesse fatale sera pour un moment désarmée. Le ciel jusque-là si sombre s'éclaire; les sentiments s'adoucissent. Devant le tribunal de l'Aréopage que Minerve vient de fonder, et où les Furies poursuivent



Oreste réfugié à Delphes et protégé par Apollon [1].

celui dont les oracles de Zeus ont fait l'exécuteur impie d'une juste sentence, Apollon plaide pour le meurtrier involontaire, et Oreste est

Leur fatalité me poursuit ; mais pourquoi retombe-t-elle sur moi qui ne suis pas coupable? » (*Hippol.*, 1379.)

[1] Peinture de vase (d'après les *Monumenti*, IV, Tav. 48). Le peintre s'est inspiré de la tragédie d'Eschyle. « Je ne te trahirai pas, dit Apollon à Oreste, qui s'est réfugié dans son temple, mais je te garderai jusqu'à la fin, me tenant debout à côté de toi » (vers 64 et suiv. des *Euménides*). Le peintre a représenté Oreste assis sur l'autel d'Apollon : le dieu, debout à côté de lui, élève au-dessus de sa tête un porc, victime expiatoire. Derrière Apollon se tient Artémis. « Tu vois, dit Apollon à Oreste, ces femmes que le sommeil a saisies » (v. 67 et s.; cf. 46 et s.); ce sont les Euménides. Puis apparaît l'ombre de Clytemnestre, qui réveille les terribles déesses et les excite à la vengeance, leur montrant ses blessures, leur rappelant les sacrifices dont elle les a si souvent honorées (v. 94 et s.). Telle est aussi la scène représentée par le peintre : derrière les Euménides endormies apparait l'ombre de Clytemnestre, enveloppée dans un voile, et du doigt elle leur montre le parricide. Déjà l'une des Furies s'est éveillée, aux pieds d'Oreste, et se tourne vers lui. « Debout, debout... le sommeil m'a domptée et j'ai perdu ma proie. » (*Euménides*. 141, 148 et s.).

absous par le suffrage de Minerve, sans que le parricide soit justifié. « Voilà la justice bouleversée, » s'écrient les Érinnyes. Mais non;



Le vote d'Athéna (Vase Corsini)[1].

c'était une loi d'humanité qui remplaçait l'ancienne et dure loi du



L'absolution d'Oreste (développement des figures du vase Corsini ; 2e face).

talion, et la doctrine morale de l'expiation par la souffrance et la

[1] Vase en argent connu sous le nom de vase Corsini (d'après A. Michaelis, *Das Corsinische Silbergefäss*, Taf. I, 1 et 2). — Athéna dépose dans l'urne le bulletin (ψῆφος Ἀθηνᾶς) qui doit absoudre Oreste : de l'autre côté de la table se tient une Érinnye qui porte une torche. On ne sait quel nom donner au personnage qui est assis derrière Athéna : les uns y reconnaissent Oreste, assis sur la pierre du crime (λίθος ὕβρεως) ; les autres, un accusateur. Il semble, en effet, que le nom d'Oreste convient mieux au personnage qui est debout derrière l'Érinnye : la

prière qui triomphe de la Fatalité. La chaîne qui liait le meurtre au meurtre est brisée, l'hérédité du crime abolie et le jugement des dieux remplacé par celui des hommes, ou la justice inexorable par l'équité. La morale se dégage de la religion, la conscience apparaît, et la raison y trouvera bientôt des règles de conduite qui ne dépendront plus d'une vue dogmatique de l'esprit ou d'un intérêt sacerdotal. Les Furies s'en irritent : « Ah! Divinités nouvelles! vous ne respectez pas d'antiques déesses et des lois vénérables »; et elles menacent le peuple athénien de leur colère. Mais Pallas les apaise; elle leur promet en Attique un temple, des fêtes, un culte qui ne sera nulle part aussi brillant. Les Érinnyes, gagnées par les honneurs qui seront rendus à leur divinité, se transfigurent : elles deviennent les déesses bienfaisantes, et elles consentent à prendre, elles aussi, la cité de Minerve sous leur protection[1]. Aux anathèmes des puissances infernales succède un cantique de paix et d'amour, et les dieux, réconciliés, font, pour les Athéniens, des vœux de victoire. « Qu'avec eux conspirent la terre et les flots, le ciel et les vents; que le soleil envoie des rayons propices sur leurs champs féconds en fruits et en troupeaux; que jamais n'y soufflent l'air empesté ou les frémissements de la Discorde; et que toujours les citoyens y soient animés, pour eux-mêmes d'une affection mutuelle, pour l'ennemi d'une haine unanime. » Puis la procession des Panathénées se forme pour conduire « les augustes et chastes déesses », au temple demi-souterrain que Pallas leur a préparé. Les flambeaux



Érinnye en costume de théâtre[2].

tête appuyée sur sa main, le coupable attend tristement le résultat du vote. Derrière lui, sa sœur Électre, et son ami Pylade se tournent avec anxiété vers la déesse.

[1] Cette transformation est un effet de théâtre, mais n'est pas un changement radical dans le caractère des Érinnyes. Elles-mêmes, aux vers 313 et 532 des *Euménides*, donnent une magnifique et très morale explication de leur pouvoir comme gardiennes de la justice et vengeresses des morts.

[2] D'après une peinture de vase, publiée par Millin, *Monuments inédits*, I, pl. 26.

sacrés s'allument; les prêtres amènent les victimes qui vont être immolées, et Athéna marche en tête du pieux cortège. Derrière elle s'avancent les prêtresses, gardiennes de son image sainte, les vieillards de l'Aréopage portant de verts rameaux, les matrones en longues robes de pourpre, et les jeunes filles, « fleurs du pays de Thésée. » Des chants accompagnent leur marche; les derniers qui sortent de la scène répètent encore : « Chantons, chantons des hymnes. » Et les citoyens se retiraient le cœur rempli des nobles sentiments que le poète y avait versés. Ainsi les spectateurs du *Cid* et d'*Horace* emportaient quelque chose de l'âme de Corneille.

Le théâtre d'Eschyle est toujours un enseignement moral, quelquefois politique. Les *Suppliantes* sont un chant en l'honneur de l'antique vertu qui faisait de l'hospitalité un devoir religieux, une avance aux Argiens de son temps pour qu'ils restent fidèles à l'alliance d'Athènes et une menace contre les Perses d'Égypte que Cimon allait attaquer[1]. Dans les *Sept devant Thèbes*, où Aristide paraît sous les traits du sage Amphiaraos, le poète montre le chef intrépide dont les plus grands périls n'ébranlent pas le courage; dans les *Perses*, le dévouement à la patrie; dans l'*Agamemnon*, le châtiment de l'adultère; dans les *Euménides*, l'équité représentée par l'Aréopage, que les démocrates attaquaient. Il croit au Destin, mais aussi à la Justice, sans expliquer l'inexplicable problème. Son libre esprit résiste, tout en l'admettant, à l'énervante doctrine de la Fatalité. « Les hommes, dit-il avec une fierté légitime, répètent qu'une fortune heureuse attire nécessairement une inénarrable misère. Moi seul, je pense autrement. Une action impie en fait naître bien d'autres; le bonheur, dans la maison du juste, engendre toujours le bonheur[3]. Et il explique comment ce bonheur peut s'acquérir, par la modération dans les désirs, dans la fortune et dans l'orgueil. « L'homme prudent, dit-il, sait renoncer à une partie de ses biens pour conserver le reste; il sauve sa maison qui se serait écroulée sous le poids des malheurs[4]. » C'est le « Rien de



Amphiaraos[2].

[1] Dans cette pièce, vers 458, Oreste jure encore une alliance éternelle entre Argos et Athènes.

[2] Tête laurée d'Amphiaraos, à droite. ℞. ΩΡΩΠΙΩΝ. Serpent autour d'une massue. (Monnaie de bronze d'Oropos. Collection de la Banque d'Angleterre, au musée Britannique.)

[3] *Agamemnon*, 750 et suiv.

[4] *Ibid.*, 1008.

trop » de l'inscription delphique, si nécessaire pour désarmer l'Envie des dieux; et c'est la pensée morale qu'on retrouve dans toute l'œuvre d'Eschyle. Mais il veut aussi une vertu plus active. Dans la bouche des Furies, il met ces paroles : « Honore tes parents; ne renverse pas d'un pied impie l'autel de la justice et réserve à l'hôte qui arrive sous ton



Scène de tragédie[1].

toit un accueil bienveillant. » Ailleurs il écrit : « Tout ce que tu fais de mal, un œil le voit. » Ce sont des préceptes bibliques.

Mais écoutez Aristophane racontant la dispute élevée aux Enfers, entre Eschyle et Euripide, en présence de Bacchus, le dieu du drame et le juge du camp. Le poète aux fortes pensées et au grand style s'irrite d'avoir à combattre « le beau diseur, à la langue souple et

[1] Peinture murale de Pompéi, conservée au musée de Palerme; d'après une photographie. — Deux personnages, chaussés de cothurnes de hauteur différente, sont représentés conversant. Celui qui tient un bâton à la main est sans doute un personnage secondaire. Sur le cothurne, voy. l'article *Cothurnus* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Saglio.

effilée qu'il va terrasser de ses mots immenses, hauts comme des montagnes, de ses vers ajustés comme les charpentes d'un navire[1]. »

« ESCHYLE. Réponds-moi : qu'admire-t-on dans un poète?

EURIPIDE. Les habiles conseils qu'il donne.

ESCHYLE. Vois alors les hommes grands et beaux que je t'avais laissés. Ils ne fuyaient pas les charges publiques et n'étaient pas, comme aujourd'hui, des discoureurs de carrefour, des charlatans et des fourbes; ils ne respiraient que les combats.

BACCHUS. Et comment leur avais-tu enseigné la bravoure?

ESCHYLE. En composant un drame tout plein de l'esprit d'Arès (Mars).

BACCHUS. Lequel?

ESCHYLE. Les *Sept chefs devant Thèbes;* puis en donnant les *Perses*, qui vous ont appris à vaincre. Voilà les sujets que doivent traiter les poètes. Combien ont été utiles les plus illustres d'entre eux! Orphée nous a enseigné les saints mystères et l'horreur du meurtre; Musée, la guérison des maladies et les oracles; Hésiode, les travaux de la terre et le temps des semailles et des récoltes. Et le divin Homère ne doit-il pas sa gloire immortelle aux grandes leçons qu'il a données? N'est-ce pas de lui que nous tenons l'art de s'armer et de combattre vaillamment? C'est à lui que j'ai emprunté les Patrocle et les Teucer au cœur de lion, pour inspirer à chaque citoyen le désir de les égaler, dès que retentira la trompette guerrière. Mais je ne leur ai pas montré une Phèdre impudique et je ne crois pas avoir jamais mis sur la scène une femme amoureuse[3]. »



Combat autour du corps de Patrocle[2].

Aristophane aurait pu donner un autre exemple des sentiments virils et de l'ardent patriotisme du poète, en rappelant la tragédie des *Perses*, jouée moins de huit années après Salamine. Les Athéniens virent alors, sur leur théâtre, la reine Atossa en larmes, Xerxès en haillons, les chefs de la Perse dans la douleur et le grand empire oriental dans l'humiliation[4].

[1] Allusion faite par Aristophane à l'emphase, au style sonore et aux images gigantesques dont Eschyle use souvent. Horace (*Art poét.*, 97) parle aussi de ses mots longs d'une aune, *sesquipedalia verba*.

[2] Quatre guerriers combattent pour enlever du champ de bataille le corps de Patrocle, qui vient de succomber et s'affaisse en se couvrant de son bouclier. (Cornaline gravée du Cabinet de France. Haut. 15 mill.; larg. 25 mill. n° 1817 du catalogue.)

[3] Aristophane, *les Grenouilles*. J'ai supprimé les plaisanteries qui rendaient à la pièce d'Aristophane son caractère comique, mais qui eussent été déplacées ici.

[4] Voyez cette scène, ci-dessus, p. 89.

Les *Perses* étaient le centre d'une trilogie dont les deux autres pièces sont perdues. On conjecture que la première racontait la conquête de la Toison d'or, par les Argonautes, au fond de l'Euxin, et la troisième la défaite des Carthaginois par les Grecs siciliens, dans la Méditerranée occidentale. La trilogie était donc la glorification de l'Hellade, victorieuse de la barbarie asiatique et africaine; et l'on se figure les transports qui éclataient dans Athènes et Syracuse, quand le poète montrait « l'Asie tombée lourdement à genoux sous la lance dorienne ».



Arès (Mars)[1].

Quand de tels accents retentissaient sur la scène, le théâtre devenait l'école où se formaient les soldats de Cimon et de Périclès, ceux dont Thucydide dira : « Ce sont les hommes et non les remparts qui font la force des cités[2]. » Mais le poète religieux, tout en exaltant

[1] Relief de la frise est du Parthénon; d'après un moulage. Cf. A. Michaelis, *der Parthenon*, Atlas, Taf. XIV, n° 27. — Le nom donné à ce dieu est incertain; on a longtemps pris pour une lance le bâton sur lequel s'appuie la jambe gauche, aussi le nom de Triptolémos conviendrait sans doute mieux. La divinité qui précède immédiatement est, en effet, Déméter.

[2] Thucydide, VII, 77. Qu'il me soit permis de dire que je me souvenais de cette parole de Thucydide lorsque, il y a vingt-quatre ans, je donnais pour mot d'ordre à l'Université : « Faisons des hommes. » Et l'on n'en fera que si l'on reste en commerce intime avec ces grands esprits

l'orgueil de son peuple, avait soin de lui montrer, au-dessus des trophées de la guerre d'indépendance, la justice divine qui avait précipité l'insolente fortune du grand roi : une leçon de morale et de modération, après un chant de victoire.

Eschyle mourut en Sicile (455). Dans l'épitaphe qu'il composa pour son tombeau, ce mâle et fier génie, sûr de l'immortalité de ses vers, ne parla que de ses exploits : « Ce monument couvre Eschyle. Né Athénien, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. Le bois tant renommé de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fut brave ; ils l'ont bien vu. » Athènes ne ratifia pas cet exil volontaire de son grand poète. Au siècle suivant, l'orateur Lycurgue lui fit dresser une statue d'airain, comme à Sophocle et à Euripide, et un décret ordonna qu'une copie de leurs œuvres, faite aux frais de l'État, serait remise à la garde du greffier de la république et que les acteurs seraient contraints de la suivre, sans y rien changer.


Monnaie de Géla, en Sicile, contemporaine de la mort d'Eschyle[1].


Mort d'Eschyle[2].

III. — SOPHOCLE.

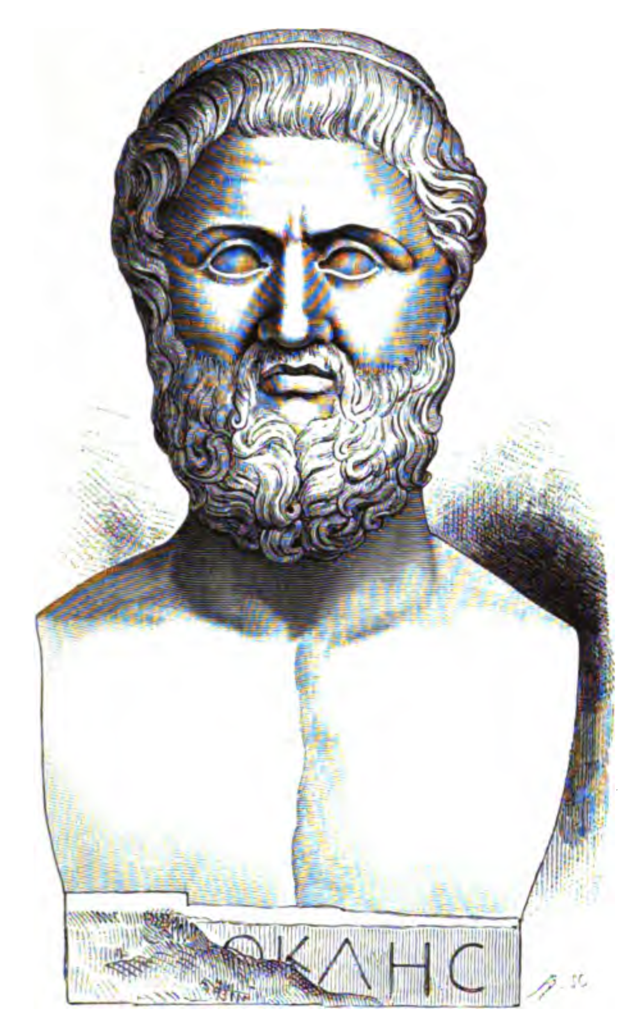
Sophocle était presque du même âge que Périclès, puisqu'on place sa naissance en 498, plus probablement en 495 ; contemporain aussi d'Eschyle, plus vieux de trente ans, d'Euripide, plus jeune de quinze

que des utilitaires voudraient proscrire, comme si la plus précieuse de toutes les utilités n'était pas d'avoir des hommes, c'est-à-dire de hautes intelligences et de grands cœurs.

[1] En légende rétrograde, ΓΕΛΟΙΟΝ. Femme dans un quadrige au pas, au-dessus duquel vole une Victoire tenant une couronne. ℞. ΣΟΣΙΠΟΛΙΣ. Partie antérieure d'un taureau à tête humaine barbue (le fleuve Gélas personnifié) ; devant lui, une femme debout lui pose une couronne sur la tête. (Tétradrachme de la collection Lucien de Hirsch.)

[2] Pierre gravée de l'ancien cabinet Stosch (d'après Visconti, *Iconografia greca*, III, 8). — Valère Maxime (IX, 12, 2) et d'autres auteurs racontent la légende qui a inspiré l'artiste :

et ami d'Hérodote, qu'il célébra dans un poème[1]. A Salamine, il avait été choisi, à cause de sa beauté, pour conduire le chœur des



Sophocle [2].

adolescents qui chantèrent, en dansant autour du trophée, l'hymne de

un aigle tenait une tortue dans ses serres et, voulant la briser contre une pierre, la laissa tomber sur le crâne du poète, dont l'éclat l'avait trompé. Le vieil Eschyle est représenté une coupe à la main, sans que peut-être l'artiste se soit souvenu qu'un biographe du poète, Chamæléon, prétendait qu'Eschyle était en état d'ivresse quand il composait ses tragédies (Plutarque, *Banquet*, VII, 10). L'authenticité de cette pierre pourrait être suspectée.

[1] Le père de Sophocle exerçait, peut-être en grand, un métier manuel, mais n'en était pas moins eupatride, puisque Sophocle paraît avoir eu le sacerdoce du héros Alcon, ce fils d'Érechthée, sur lequel on faisait courir l'histoire qui était la plus haute glorification d'un archer habile : il aurait tué d'une flèche, sans blesser son fils, un serpent qui avait entouré l'enfant de ses replis. (Valerius Flaccus, I, 399-401. Cf. Hirschfeld, *Hermes*, VIII, p. 356.)

[2] Buste en marbre, conservé au Vatican (d'après le *Musée Pio-Clémentino*, VI, pl. 27).

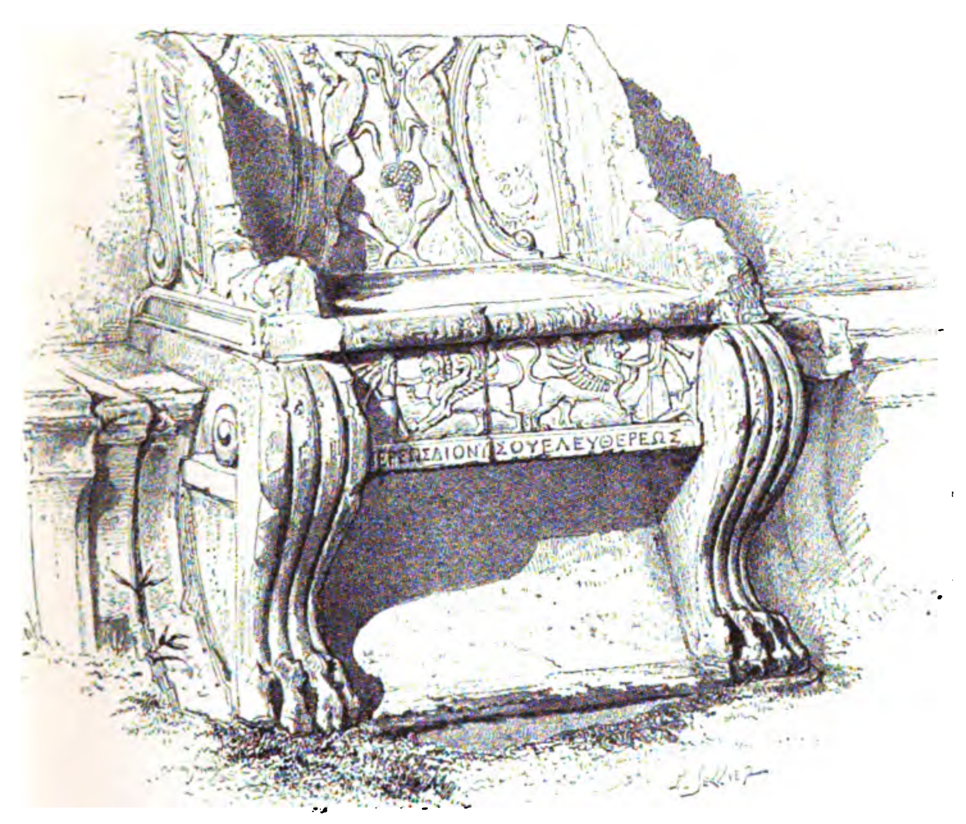
la victoire, et il prolongea sa vie jusqu'en 406, ce qui lui donne bien près de quatre-vingt-dix années d'existence, un peu moins qu'il n'a composé de tragédies. Il a donc vu toute la grandeur d'Athènes et le commencement de son déclin, mais il n'eut pas la douleur d'entendre le nom fatal d'Ægos-Potamos.

Dans le concours pour les grandes Dionysies de l'année 468, Eschyle et Sophocle se disputèrent le prix. Au moment où l'archonte éponyme, chargé d'instituer les juges, allait tirer leurs noms au sort, un par chaque tribu, Cimon et les neuf généraux ses collègues, au retour d'une expédition heureuse, entrèrent au théâtre de Bacchus pour faire au dieu les libations accoutumées. L'archonte les arrêta près de l'autel et leur fit prêter le serment des juges : ils donnèrent le second prix au vieux lutteur, le premier à son jeune rival. C'était pour Sophocle, alors âgé de vingt-sept ans, une victoire doublement mémorable, puisqu'il triomphait d'un poète, peut-être plus grand que lui, par le suffrage d'un glorieux général[1].

A la fin de leur vie, Eschyle et Euripide se retirèrent en pays étrangers, à la cour de deux rois[2]; Sophocle ne quitta jamais Athènes, qu'il glorifia dans son *Triptolème*, comme le foyer de la civilisation hellénique, et dans l'*Œdipe à Colone*, comme l'asile où les grands infortunés venaient chercher un repos inviolable. Il y remplit même des charges importantes : en 440, il fut, avec Périclès, au nombre des stratèges envoyés contre les Samiens révoltés. On peut s'étonner qu'Athènes associe un poète à son grand homme d'État pour une opération militaire; mais la poésie et la guerre vont ensemble, et des paroles enflammées valent d'habiles combinaisons tactiques. Lacédémone avait pris autrefois Tyrtée comme général, et Sophocle venait de soulever l'admiration des Athéniens par sa tragédie d'*Antigone*, où il avait peint ce qu'il y a de plus beau dans l'âme humaine : l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'immolation volontaire pour obéir à la loi morale[3]. En nommant Sophocle stratège, les Athéniens ont certainement pensé qu'ils donnaient à leurs soldats un chef capable de surexciter le courage; quant à la stratégie, Périclès était là, et Sophocle n'était pas homme à lui disputer le commandement. Ion, le poète de Chios, qui le vit durant cette expédition, prétend qu'il plaisantait lui-même sur son rôle militaire; Plutarque raconte à peu près la même chose à

[1] Plutarque, *Cimon*, 8.
[2] Simonide, Pindare, Platon, etc., firent de même.
[3] Cf. t. I, p. 96, 99 et 273, et ci-dessous, p. 279.

propos d'une seconde stratégie avec Nicias, en 415, sans que ces anecdotes, provoquées par le contraste entre la lyre triomphante du poète et l'épée modeste du général, soient plus authentiques que tant d'autres, où s'est complu l'esprit des Grecs. Son élection, en 413, comme un des dix πρόβουλοι que leur charge mettait au-dessus de l'assemblée générale[1] prouverait du moins, si elle était certaine, la



Siège du prêtre de Dionysos, au théâtre d'Athènes[2].

confiance persistante du peuple. Alors nous aurions le droit de dire qu'Eschyle finit en homme de parti par un exil volontaire, tandis que Sophocle resta toujours le citoyen qui sert la patrie sans regarder à ceux qui la gouvernent. Il mourut en 406, la même année qu'Euripide. On dit que, sur ses derniers jours, Iophon, son fils, voulut le faire interdire comme n'ayant plus la liberté de son esprit. Pour sa défense,

[1] Sur ces magistrats, voy. Thucydide, VIII, 1, et plus haut p. 85. On n'est pas certain que le πρόβουλος du nom de Sophocle que mentionne Aristote (*Rhét.*, III, 18) soit le poète tragique la stratégie de 415 est également suspecte : à cette époque, Sophocle avait quatre-vingts ans.

[2] D'après une photographie et un moulage qui est à la Sorbonne. — Le fauteuil du prêtre de Dionysos d'Éleuthères ('Ιερέως Διονύσου 'Ελευθερέως. *Corp. inscr. Att.*, III, 240) fait directe-

il récita aux juges une description de l'Attique qu'il venait d'écrire à quatre-vingt-neuf ans. Les voyageurs la trouvent encore exacte, mais nulle traduction n'en peut rendre la grâce harmonieuse; en voici quelques vers : « Étranger, tu es arrivé dans la plus belle région de la terre, au pays des chevaux rapides, où le rossignol chante mélodieusement, sous le feuillage sacré, à l'abri des feux du soleil et des froids de l'hiver. Là, Bacchus se promène avec les nymphes, ses divines nourrices; là, fleurissent toujours, sous une rosée céleste, le



Le monticule de Colone et le bois des oliviers[1].

narcisse, couronne des Grandes Déesses, et le safran doré. Le Céphise répand ses eaux limpides et fraîches dans la plaine, séjour des Muses et d'Aphrodite aux rênes d'or[2]. L'Asie et l'île de Pélops n'ont pas l'olivier sacré que gardent Jupiter et Minerve aux yeux d'azur, ni

ment face à la scène. Il occupe la place d'honneur et est aussi plus richement orné que les autres : sur le dossier sont deux satyres, traités dans le style archaïque, portant une lourde grappe de raisin; sur le rebord, au-dessus de l'inscription, sont deux Arimaspes luttant contre des dragons; enfin sur chacun des deux côtés est figuré Agôn, le génie des combats de coqs qui se livraient dans l'enceinte du théâtre. L'inscription et le fauteuil datent de l'époque impériale, très probablement du temps d'Hadrien qui restaura et embellit le théâtre de Dionysos. Une légende faisait du bourg d'Éleuthères, dans l'Attique, le lieu de naissance de Bacchus.

[1] D'après une photographie. — Le monticule de Colone est à gauche, et deux stèles funéraires le dominent, celles d'O. Müller et de C. Lenormant, morts en Grèce. Derrière le bois d'oliviers, on voit à gauche le mont Ægaléos, à droite les contre-forts du Parnès.

[2] Χρυσάνιος Ἀφροδίτα. (*Œdipe à Colone*, 693.)



SOPHOCLE.

Statue de marbre, découverte à Terracine; maintenant au musée du Latran (d'après une photographie).

les nefs qui, poussées par nos bras, bondissent sur les flots, rivales des Néréides[1]. »

Simmias de Thèbes composa pour le poète cette épitaphe : « Sur le tombeau de Sophocle rampe paisiblement, ô lierre! Couvre-le, en silence, de tes rameaux verdoyants. Que la rose vienne y éclore; la vigne, y attacher ses pampres pour honorer le poète aux pensées sages et mélodieuses, que les Muses et les Grâces avaient formé[2]. »

D'après les œuvres qui nous restent, il semblerait qu'Eschyle et Sophocle se soient partagé les plus lugubres légendes de la Grèce : l'un chante les drames d'Argos et de la famille des Atrides; l'autre les tragédies de Thèbes et de la maison des Labdacides. Mais il y a entre eux plusieurs différences : Sophocle était encore religieux, puisque son biographe, un ancien qui ne nous a point dit son nom, l'appelle « l'ami des dieux », θεοφιλής, et croit qu'il recevait des révélations d'en haut. Cependant il ose déjà faire entendre de menaçantes paroles : « Les choses divines s'en vont[3] », dit le chœur de l'*Œdipe roi*, et, dans son théâtre vu d'ensemble, il y a moins de place pour les dieux, davantage pour l'humanité, de sorte que la distance qui séparait les spectateurs des personnages du drame a diminué. Il introduit sur la scène un troisième acteur, qui donne plus de liberté au poète, plus de vie à l'action, et, tout en portant le nombre des choristes de douze à quinze, il réduit l'importance du chœur et le caractère lyrique qu'il avait sous ses prédécesseurs, afin de concentrer l'intérêt sur le développement des caractères. Eschyle fait un seul poème des trois pièces de la trilogie, ce qui est une gêne, mais aussi une force, tandis que Sophocle les sépare. Dans son œuvre, rien ne rappelle l'*Orestie* où la tragique histoire d'une race entière se déroule, en causant une impression de terreur religieuse par la continuité des coups dont cette famille est frappée. Cependant les deux poètes agitent la même question, celle de la souveraine justice : Eschyle, avec plus de sombre grandeur, Sophocle, avec une pensée aussi haute, rendue en un style plus souple; et tous deux terminent leur drame par le relèvement de la victime du Destin. Œdipe a-t-il été justement condamné pour des crimes qu'il a commis, mais dont il est innocent, ne sachant pas qu'en défendant sa vie contre un

[1] ...τῶν ἑκατομπόδων Νηρῄδων ἀκόλουθος. (*Œdipe à Col.*, 717-718). Je pense que l'épithète « aux cent pieds » a ici le sens d'*innombrables*, à moins qu'il ne faille traduire : *les cent Néréides*.

[2] Jacobs, *Anthol. Græca*, t. I, p. 100.

[3] ἔρρει δὲ τὰ θεῖα (910).

[4] Les premières pièces d'Eschyle n'avaient que deux personnages; Sophocle en introduisit un troisième.

inconnu, il tuait son père; qu'en devenant le mari de Jocaste, il épousait sa mère, qu'enfin il était tout à la fois le père et le frère de ses enfants? Ce problème de haute philosophie a traversé tous les âges; les spectateurs du théâtre de Bacchus le discutaient, ainsi que le feront les grands esprits du siècle de Louis XIV, et les poètes d'Athènes en ont cherché la solution dans le sens de l'humanité, en mettant la conscience et ses droits au-dessus du fait brutal et des châtiments qu'il entraîne. Quel était donc ce peuple athénien que l'on pouvait convier à de telles fêtes de l'intelligence?

Dans la conception dramatique des deux poètes, il est une autre dif-



La mort d'Ajax[1].

férence qui annonce de prochains et considérables changements. Sophocle, dans l'*Œdipe roi*, fait apparaître l'amour sans oser encore le faire parler, et il donne aux femmes une place qu'Eschyle ne leur accordait pas. Assez de héros avaient été célébrés par la muse épique et sur la lyre de Pindare. En face de ces vaillants, Sophocle met Antigone qui les égale par le courage et les surpasse par le dévouement.

On attribuait à Sophocle cent trente pièces, ou tout au moins cent treize, dont vingt furent couronnées et dont pas une ne descendit au-dessous du troisième rang[2]. De cette œuvre considérable, il reste neuf cent cinquante-six fragments, tous très courts, et sept tragédies entières, dont deux, l'*Ajax* et les *Trachiniennes*, n'intéressent que les

[1] Peinture de vase, d'après les *Monumenti dell' Instituto*, II, tav. 8. — Seul à l'intérieur de sa tente, où sont suspendus ses vêtements et le fourreau de son épée, Ajax (AIFAϟ) se donne la mort : il s'est jeté sur son épée, fichée en terre. Devant lui est son bouclier.

[2] Sur le chiffre de 130 pièces, Aristophane de Byzance, un des plus fameux grammairiens d'Alexandrie, en retranchait 17, comme n'étant pas du poète; on croit qu'il aurait pu être plus sévère.

lettrés. Les fureurs du fils de Télamon et la jalousie de Déjanire sont des sujets de tous les temps. La poésie en est charmante ou terrible, mais on n'y trouve rien de particulier à la Grèce et, par conséquent, rien à prendre pour l'histoire. Nous y marquerons seulement la part faite par Sophocle aux passions humaines, sur cette scène qu'Eschyle avait peuplée de dieux et de héros. Quand Ajax a reconnu les tristes effets de sa colère, il plie sous la honte de son égarement et, lui qui bravait la foudre[1], il reconnaît qu'il faut se soumettre aux dieux et aux rois. « L'Hiver chargé de neige recule devant l'Été qui apporte les fruits. L'astre de la Nuit ténébreuse s'efface, lorsque l'Aurore aux blancs coursiers ramène le jour, et un


Le désespoir d'Ajax, fils de Télamon[2].


L'Aurore[3].

souffle léger calme la mer mugissante. Pourquoi donc, nous aussi, refuserions-nous de nous humilier? » Voilà le plus audacieux des révoltés qui enseigne au peuple la soumission aux lois établies; mais son caractère indomptable revient bien vite. Il a versé un sang impur; son honneur exige une expiation; pour le racheter, il va se jeter sur l'épée d'Hector, et les douces plaintes de sa femme, Tecmessa, ne le peuvent détourner de son funeste dessein : « O Roi! lui dit-elle, aie pitié de ton fils! Que de misères tu nous laisseras, si tu meurs! Pense à moi; l'homme ne doit pas oublier ce qui lui a plu[4]. »

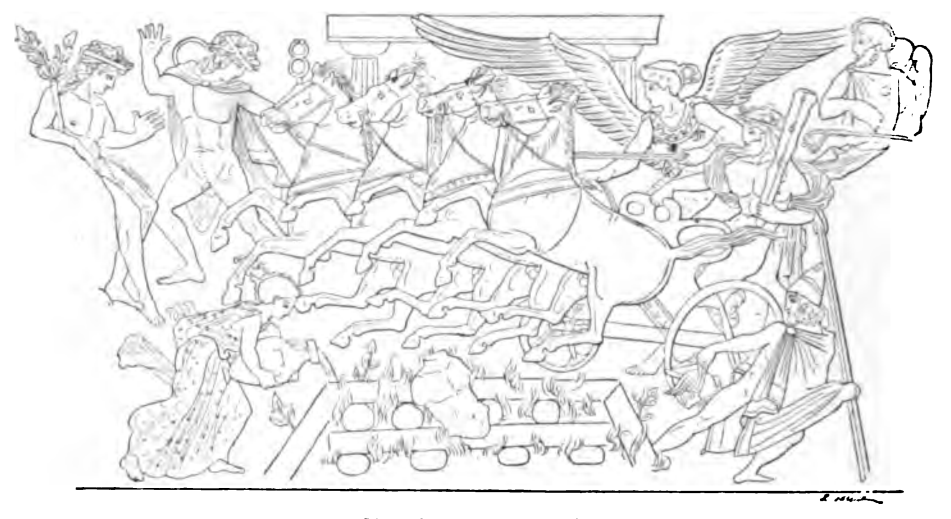
[1] Voyez t. I, p. 128.

[2] Le héros est assis sur un rocher; son casque est à ses pieds; il soutient sa tête de la main gauche et de la droite il tient l'épée dont il va se percer. (Pierre gravée du Cabinet de France. Jaspe blanc. Haut. 13 mill., larg. 12 mill., n° 1819 du Catalogue.)

[3] L'Aurore debout, vêtue d'un long péplos, dirige les chevaux de son bige, lancés au galop. Un long voile flotte au-dessus de la tête de la déesse. (Camée de la collection de M. le baron Roger, qui l'a acheté à la vente de la collection Louis Fould. Sardonyx à trois couches. Haut. 36 mil.; larg. 54 mill. Chabouillet, *Catalogue de la coll. Louis Fould*, n° 904.)

[4] ...Ἀνδρί τοι χρεὼν μνήμην προσεῖναι, τερπνὸν εἴ τί που πάθοι. (*Ajax*, 520-521.)

Le sujet des *Trachiniennes* est la mort et l'apothéose d'Hercule. Ce poème aurait peu d'intérêt sans le rôle de Déjanire, femme dévouée du héros, compatissante au malheur des captives, même lorsqu'elle trouve parmi elles une rivale. Elle n'a point contre la jeune Iole les duretés de la jalousie, c'est l'amour qu'elle accuse : « Éros règne jusque sur les dieux; moi-même il m'a domptée, pourquoi ne dompterait-il pas une autre femme? Je serais insensée d'accuser mon mari, s'il est atteint de ce mal, ou cette femme, qui ne m'a fait aucun outrage. Pour elle, j'ai une pitié profonde en voyant que sa beauté l'a perdue[1]. » De beaux vers ne suffisent pas à porter bien haut cette tragédie qui



L'Apothéose d'Hêraklès[2].

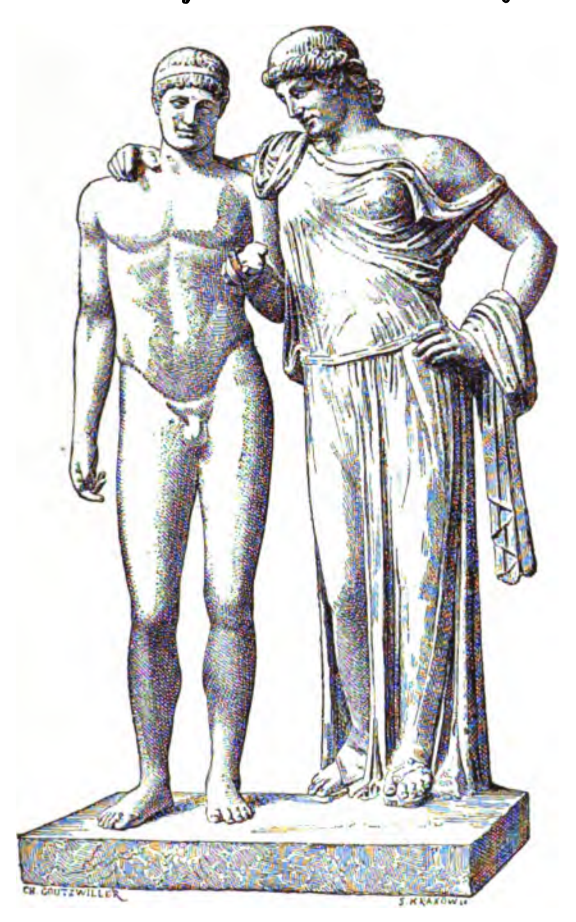
est déparée par de tels défauts, qu'on a pu en contester l'authenticité.

L'*Électre* de Sophocle, inférieure à celle d'Eschyle pour la conception des personnages, lui est supérieure par le style. Mais cette seconde Électre est trop virile; elle usurpe sur Oreste par la violence de sa

[1] *Trach.*, 445-465.

[2] Peinture de vase, d'après Milani, *Il mito di Filottete*, tav. I, 3. — Au bas, sur le bûcher encore enflammé brûle le torse nu d'Hêraklès. A gauche, une nymphe verse de l'eau sur les flammes : elle personnifie sans doute la rivière Dyras qui déborda pour porter secours à Hêraklès (*Hérodote*, VII, 198, 3) ; à droite, Philoctète s'enfuit emportant le carquois que lui a donné le dieu. Au-dessus, l'artiste a peint l'apothéose du fils de Zeus et d'Alcmène : il est debout sur un char traîné par quatre chevaux et conduit par la déesse de la Victoire ; de la main gauche il tient sa massue, et sa tête est ceinte d'une couronne de laurier. Le char guidé par Hermès, reconnaissable à son caducée, passe devant le portique de l'Olympe, et s'avance vers Apollon, qui est assis à gauche et tient à la main une branche de laurier. Le personnage que l'on voit derrière Hêraklès est peut-être le mont Œta personnifié.

haine et de ses imprécations[1]. L'autre n'ose maudire sa mère, tout en ne lui pardonnant pas; celle-ci la hait, la méprise et voudrait la tuer. A ce titre, elle est plus tragique; on aimerait qu'elle le fût moins. « Tu m'accuses, dit-elle à Clytemnestre, d'avoir élevé Oreste pour qu'il t'arrache la vie. Si j'en avais eu la force, je ne l'aurais pas



Oreste et Électre[2].

attendu. » Quand Oreste égorge sa mère : « Frappe, lui crie-t-elle, frappe encore une fois »; et lorsqu'il tient Égisthe sous son épée :

[1] Dans la conception de l'enfant, les Grecs attribuaient tout au père; pour eux, la mère n'était que l'abri qui avait reçu le germe de l'être futur et qui en protégeait la première existence. Eschyle met cette thèse dans la bouche même d'Apollon : Τίκτει δ' ὁ θρώσκων, ἡ δ'ἅπερ ξένῳ ξένη ἔσωσεν ἔρνος. (*Eumén.*, 661). Cette croyance diminue l'odieux qu'on trouve dans la haine d'Électre pour Clytemnestre qui a tué son père.

[2] Groupe en marbre, du musée de Naples, d'après un moulage. Électre, tendrement appuyée sur son frère, dont elle a été si longtemps séparée, l'écoute avec attention. Pour les monuments analogues, où le frère et la sœur sont représentés s'entretenant de leurs projets de vengeance, voy. Overbeck, *Bildwerke*..., p. 683 et suiv.

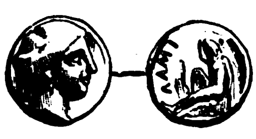
« Achève-le vite et jette-le aux chiens, qui seront son tombeau. » Le doux poète dépasse la mesure.



Le meurtre d'Égisthe [1].

Arrivons maintenant aux vrais chefs-d'œuvre.

Le *Philoctète* et l'*Œdipe à Colone*, écrits par Sophocle dans l'extrême vieillesse, montrent que l'âge n'eut aucune prise sur ce noble esprit et que, jusqu'à la fin, il garda la sérénité de son génie, l'abondance de sa pensée, la douceur de son style, qui l'avait fait appeler l'Abeille attique. D'un fonds en apparence stérile, d'une action ne comportant qu'un petit nombre de personnages, il tire un poème qui va remuer l'âme jusque dans ses profondeurs. Tel est le *Philoctète*, œuvre simple et pourtant émouvante, qui a la nudité d'un beau marbre antique. Trois personnages suffisent à l'action, mais au-dessus d'elle planent deux idées qui, pour les spectateurs, sont toujours présentes : l'une patriotique, la nécessité d'en finir avec cette guerre de dix ans contre les barbares



Philoctète [2].

[1] Bas-relief découvert à Aricia; d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1849, Taf. XI, 1. (Il faut le rapprocher de la peinture de vase publiée ci-dessus, p. 254.) — Oreste, un poignard à la main, vient de frapper Égisthe qui est tombé à terre, mortellement blessé. Le meurtrier semble vouloir s'éloigner de sa mère qui, suppliante, lui met la main sur l'épaule. Derrière Clytemnestre se tient Électre. A droite et à gauche, deux servantes poussent des gémissements, les bras levés au ciel.

[2] Tête de la nymphe Lamia, à droite. ℞. ΛΑΜΙ[ΕΩΝ]. Philoctète assis sur un rocher, portant la main droite à son pileus, et s'appuyant de la gauche sur le rocher; dans le champ, son arc et ses flèches. Monnaie de bronze de Lamia (Musée britannique).

d'Asie, en donnant Troie à la Grèce; l'autre, religieuse, le devoir d'obéir aux dieux. Les oracles avaient dit que Troie ne serait prise qu'avec les flèches d'Hercule; les Grecs chargent Ulysse de les enlever à Philoctète, qui les possède. Puni d'une plaie incurable pour avoir trahi un serment, le héros avait été abandonné dans une île déserte à cause de l'infection qu'exhalait sa blessure. L'astucieux roi d'Ithaque justifie sa réputation; il ment et ruse, sans plus de scrupules que n'en avait son peuple qui faisait d'Hermès le dieu du mensonge, et estimait une fraude habile à l'égal d'un vaillant exploit. En face de cet aïeul de Thémistocle et de Lysandre, le poète place le fils d'Achille, Néoptolème, qui, étant de la race des héros, refuse de se prêter à cette duplicité. « Je sais, lui dit Ulysse, que tu n'aimes ni les paroles ni les actions artificieuses. Mais il est doux de réussir; après, nous redeviendrons justes. » A quoi Néoptolème répond : « Fils de Laërte, les conseils que j'ai peine à entendre, j'aurais horreur de les suivre... J'aime mieux échouer avec honneur que réussir avec honte. » Il cède cependant, séduit par la gloire qui lui est promise, s'il rapporte au camp des Grecs les flèches d'Hercule, et il les ravit par surprise. Mais bientôt, saisi de honte, il les rend à Philoctète qui, obstiné dans sa haine contre les Atrides, refuse de quitter son île. Hercule, alors, descend du ciel et décide l'ancien compagnon de ses travaux à accomplir les oracles. En remettant ses armes au fils d'Achille, Philoctète ajoute un conseil : « Prends garde à Némésis; » c'est-à-dire, ne tire pas trop d'orgueil des coups que tu vas frapper; les dieux n'aiment pas les fortunes trop grandes[2].



Philoctète[1].

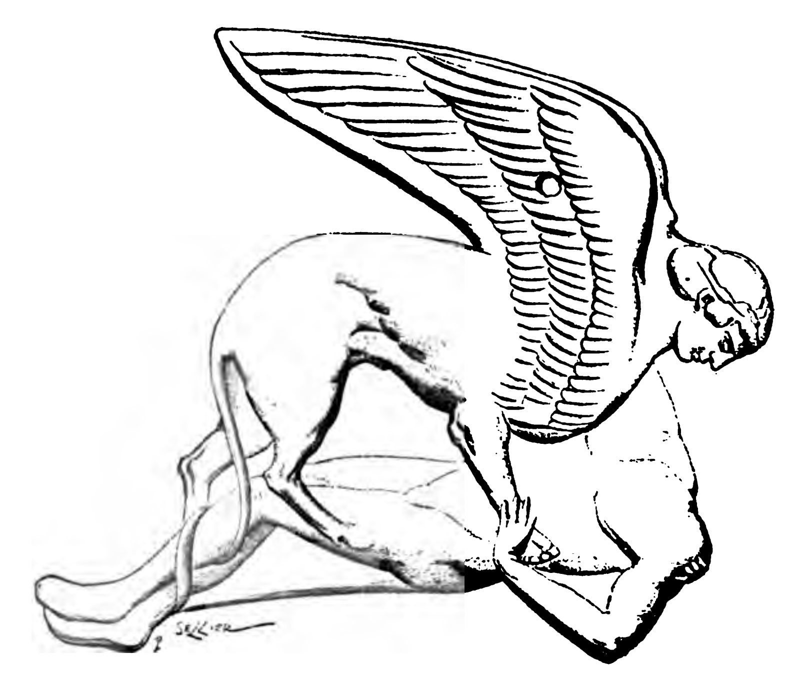
Deux choses font l'intérêt puissant de cette tragédie : l'opposition de caractère d'Ulysse et de Néoptolème, double portrait du peuple grec, et les plaintes du malheureux dépossédé des armes qui assuraient sa subsistance. Ses prières rappellent celles de Priam aux genoux d'Achille, et ses souffrances physiques et morales, que Sophocle peint avec une complaisance cruelle, sont d'un pathétique plus humain et, pour

[1] Philoctète assis sur un siège, casqué et à demi-nu; son carquois est devant lui; il appuie sa tête sur sa main droite. (Pierre gravée du Cabinet de France. Agate rubanée. Haut. 18 mill.; larg. 13 mill.; n° 1823 du Catalogue.)

[2] La croyance à l'envie des dieux dont parle Hésiode (voy. t. I, p. 226 et suiv.; et ci-dessus, p. 252 et 120) était très vivace encore au cinquième siècle. On la retrouve même dans Euripide, *Iphig. en Tauride*, 390, et dans plusieurs autres de ses pièces. Mais on ne la trouve plus dans Thucydide.

nous, plus touchant que les tortures grandioses et divines de Prométhée.

On croirait que l'*Œdipe roi*, l'*Œdipe à Colone* et l'*Antigone* ont formé une trilogie, comme l'*Orestie* d'Eschyle. Les événements se suivent et s'enchaînent, mais les dates de la représentation de ces pièces sont différentes. Œdipe régnait à Thèbes, heureux et respecté, lorsqu'une peste terrible, qui s'étend sur la cité, annonce la colère des



Le Sphinx thébain [1].

dieux; cette fois encore, des innocents sont frappés au lieu du coupable. C'est l'ancienne loi : le peuple puni pour son prince. Mais le



Œdipe et le Sphinx [2].

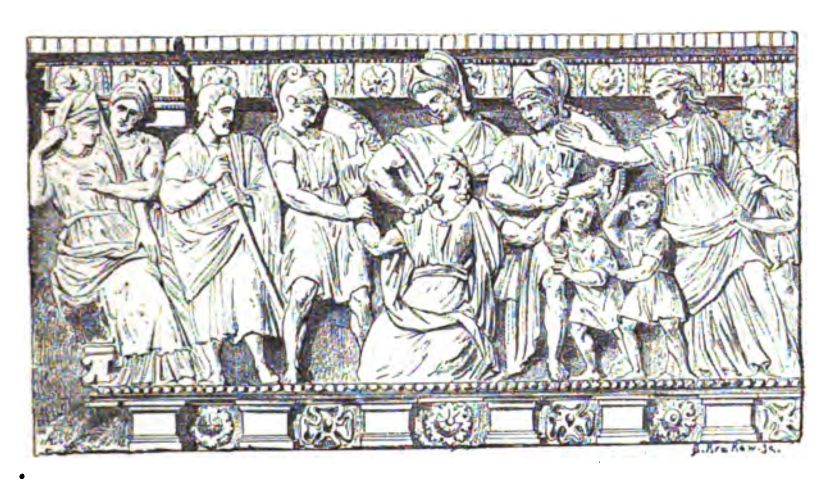
malheur approche de celui-ci. La nouvelle de la mort de son prétendu père, le roi de Corinthe, produit des complications qui font découvrir les crimes involontaires d'Œdipe. Il s'arrache les yeux, se couvre de haillons et, après avoir erré en mendiant, conduit par sa fille Antigone, il vient mourir près d'Athènes, au bois des Euménides. Ses deux fils, qui se disputent son trône, se tuent l'un l'autre en combat singulier. Leur oncle, Créon, devenu roi,

[1] Plaque en terre cuite, découverte, dit-on, à Milo et conservée à Athènes; d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, Taf. XXX, n° 125. — Le sphinx tient dans ses griffes un homme qu'il a déjà terrassé.

[2] Le monstre est accroupi sur un rocher. Œdipe est debout, tenant un bâton et portant la

décrète que Polynice, traître à sa patrie, n'aura point de funérailles; Antigone brave cette défense impie et est enterrée vivante. Le tissu est simple, mais que de magnifiques broderies et de scènes terribles le poète y a tracées!

Sophocle croit à la nécessité de l'expiation par la souffrance : c'est le fond même de la morale; à la purification par la douleur, comme le feu affine le métal, en éliminant les scories; et il éclaire d'une pure lumière la sombre majesté des antiques légendes. Il fait résonner la note triste qui est un des éléments de la poésie, comme opposition aux notes éclatantes et joyeuses : « Le premier des biens, dit le chœur



Les serviteurs de Laïus crevant les yeux d'Œdipe[1].

d'*Œdipe à Colone*, est de ne pas naître, et le meilleur après celui-là, c'est de retourner bien vite d'où l'on est venu[2]. » Mais, à côté du vieillard que la fatalité a poursuivi dès sa naissance, il place sa fille qui soutient pieusement ses pas et le conduit à la délivrance. En face de Créon qui viole la loi sacrée des funérailles, il montre Antigone protestant, au nom de la conscience, contre toutes les tyrannies, qu'elles

main gauche à son front. Améthyste du cabinet de France. 15 millim. sur 13. N° 1807 du catalogue.

[1] Relief d'une urne étrusque, d'après Gori, *Mus. etrusc. Volt.*, I, tav. 142. — Au centre est Œdipe agenouillé : deux serviteurs le maintiennent à terre, pendant qu'un troisième, armé d'un poignard, lui crève les yeux. Créon, à gauche, assiste impassible au supplice qu'il a ordonné, tandis que, derrière lui, sa femme Eurydice est soutenue par une servante. A droite, Jocaste et ses deux enfants expriment leur épouvante et leur douleur : Jocaste est accompagnée d'une servante. On sait que, dans la tragédie de Sophocle, c'est Œdipe lui-même qui s'arrache les yeux; la légende dont s'est inspiré le sculpteur, avait été suivie par Euripide dans son *Œdipe* (Schol. d'Euripide, *Phéniciennes*, 61).

[2] Vers 1215 et suiv.

viennent de la terre ou du ciel; et, du meurtrier de son père, de l'époux de sa mère, du roi déchu, du vieillard aveugle que tout le monde repousse, du grand coupable selon les hommes, mais de la victime innocente suivant l'éternelle justice, il fait un mort glorieux et le génie protecteur de la cité de Minerve.

L'*Œdipe roi* est le chef-d'œuvre de Sophocle. J'y relèverai seulement, pour marquer le progrès des idées, le caractère moral que le poète donne au Destin et que l'ancienne croyance ne lui reconnaissait pas; le tableau de l'activité humaine, non plus dans les œuvres de la guerre, mais dans celles de la paix, ce qui substitue les héros de la pensée aux héros des combats homériques; enfin cette heureuse proclamation des droits de la conscience qui a traversé les siècles, invoquée par toutes les victimes de lois iniques.

Pour Sophocle, quand le Destin frappe un innocent, c'est que cet homme a eu parmi ses ancêtres un coupable. Le châtiment suppose la faute; mais la justice du dieu est lente à venir pour l'individu, comme celle de l'histoire arrive tardivement pour les peuples; la loi de l'expiation héréditaire explique cette injustice par la solidarité des générations. « O le plus impudent des hommes! répond Œdipe à Créon. Sur qui penses-tu que retombent tes outrages? Est-ce sur moi, vieillard, ou sur toi-même, qui me reproches des meurtres, des incestes, des malheurs involontaires, envoyés par les dieux, irrités sans doute depuis longtemps contre notre race, pour quelque faute ancienne[1]. Contre moi, tu ne saurais trouver un juste sujet de reproche, ni pour l'hymen avec ma mère, ni pour le meurtre de mon père. » Voilà donc la déité farouche de l'ancien temps justifiée de ses apparents caprices par une vieille croyance qui reste encore, pour la science et pour l'histoire, une demi-vérité : l'héritier du sang est aussi l'héritier de la faute. Mais ce qui est nouveau dans ce monde toujours si dur, c'est que les droits de l'innocence sont à la fin reconnus; Œdipe ayant expié les fautes de sa race, la foudre gronde. On entend une grande voix crier : « Œdipe, qu'attends-tu? tu tardes bien longtemps, viens! » et il disparaît au milieu des éclairs qui illuminent le bois des Euménides. Mais c'est une apothéose : il est reçu parmi les bienheureux.

[1] Θεοῖς γὰρ ἦν οὕτω φίλον,
τάχ' ἄν τι μηνίουσιν ἐς γένος πάλαι.
(*Œdipe à Col.*, 964-5.)

Clytemnestre dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, dit la même chose pour excuser son crime Voy. ci- dessus, p. 254.

Cette transformation du vieux dogme de la Fatalité se complète par une glorification du génie humain. Tandis que Créon s'éloigne, le chœur, resté seul en face des spectateurs, leur raconte les conquêtes faites par l'homme sur la nature, par conséquent sur les dieux, malgré leur jalouse envie : « Le monde est plein de merveilles, et la plus grande de ces merveilles, c'est l'homme. Il franchit la mer écumante et, poussé par les vents orageux, il s'ouvre un chemin au travers des vagues qui mugissent. Chaque année, il promène sur la terre le soc de la charrue et il a contraint le cheval à en retourner les sillons. Il sait industrieusement construire des filets dont les replis enveloppent la race légère des oiseaux, les bêtes farouches et les humides habitants des mers. Par son adresse, il dompte l'hôte sauvage des forêts et il force à courber la tête sous le joug le coursier à la belle crinière et le taureau indompté des montagnes. Il s'est formé à la parole, à la pensée aussi rapide que le vent, aux lois propres à régler les États; et il sait préserver sa demeure des atteintes importunes de la pluie et du froid. Fécond en ressources, il sait parer tous les coups qui le menacent; même il a trouvé l'art d'échapper aux maladies. Il n'est qu'une chose qu'il ne pourra éviter, la mort[1]. »

Nous sommes habitués à de pareils discours et ne nous en étonnons plus. Mais quel effet de telles paroles devaient-elles produire sur des spectateurs dont l'imagination était pleine encore de la légende de Prométhée qu'Eschyle leur avait contée en vers audacieux. Enfin le Titan a vaincu; le feu et les arts qu'il a donnés aux hommes, ont fait d'eux les maîtres du monde, et les deux grands poètes d'Athènes s'accordent pour célébrer l'humanité affranchie non pas de la Némésis qui punit l'orgueil, mais de celle qui satisfaisait la jalousie envieuse des Olympiens.

Ces pensées sont grandes, et cependant il est des paroles d'Antigone qui vont plus haut et plus loin, parce que les persécutés de tous les temps les répéteront et, avec elles, finiront par tuer la persécution. Aucun poète, parmi les anciens, n'a créé un type aussi pur que cette fille d'Œdipe, qui est un héros et qui reste une femme, qui s'obstine jusqu'à la mort dans son dévouement filial et fraternel, et qui marche fièrement à un supplice terrible, tout en pleurant sa jeunesse perdue et les joies inconnues de la vie. Au tyran qui lui demande un acte impie, elle oppose la coutume des aïeux et la loi de nature qui lui fait un devoir de s'y refuser. Ce n'est point une révolte contre la loi de la cité; c'est l'accomplissement d'un devoir impérieux imposé par la religion

[1] Πολλὰ τὰ δεινὰ.... (*Antigone*, 332-363.)

domestique. Son frère est mort : que, du moins, il ne perde pas encore l'autre vie, celle du tombeau.

« Créon. Connaissais-tu ma défense?

Antigone. Je la connaissais. Mais une telle loi, ce n'est ni Zeus ni la justice qui l'ont promulguée. Les décrets d'un homme ne peuvent prévaloir contre les lois non écrites, œuvre immuable des dieux. Celles-là ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier. Elles existent de tous les temps... Si j'avais laissé sans sépulture le corps de mon frère, voilà ce qui m'eût rendue malheureuse; le reste m'est indifférent[1]. » Elle veut emporter dans la mort, où sera sa récompense, le mérite de son



Antigone et Créon[2].

sacrifice : « J'ai plus longtemps à plaire aux dieux d'en-bas qu'aux hommes qui vivent sur cette terre; quand je reposerai chez eux, ce sera pour toujours; » et elle jette à Créon cette dernière

[1] *Antig.*, 446-468. La même affirmation « de ces lois émanées des cieux, dont l'Olympe est le père et que jamais on ne saura abolir » se trouve dans l'*Œdipe roi*, vers 863 et suiv.

[2] Peinture de vase, d'après les *Monumenti dell' Instit.*, X, tav. 27 (*Annali*, 1876, p. 176 et suiv.). — A gauche d'un édifice richement orné sous lequel se tient Hercule (ΗΡΑΚΛΗΣ), est Antigone (ΑΝΤΙΓΟΝΗ). Elle a les mains liées derrière le dos et un gardien, armé de deux lances, l'accompagne. Derrière est Hémon (ΑΙΜΩΝ), son fiancé : en proie à la douleur, il soutient sa tête de la main droite. Hercule adresse la parole à Créon (ΚΡΑΩΝ) qui, debout à côté du dieu, s'appuie sur son sceptre; derrière le roi est un jeune homme qui tient une phiale à la main, et une femme âgée. Au-dessus est assise Ismène (ΙΣΜΗΝΗ). Tous ces personnages semblent écouter Hercule, qui demande en effet la grâce d'Hémon et d'Antigone. D'après une légende qu'Euripide semble avoir suivie dans sa tragédie d'*Antigone*, Hémon au lieu d'exécuter les ordres de son père et de mettre la jeune fille à mort, l'avait sauvée; de leur union était né un fils, Méon, qui, parvenu à l'adolescence, fut reconnu par Créon. Le vieux roi, sans écouter les prières d'Hercule, condamna Hémon, qui se donna la mort avec Antigone. Le peintre de notre vase s'est inspiré de cette légende qu'a racontée Hygin (*Fab.* 72) : peut-être le jeune homme qui se tient derrière Créon est-il Méon. La même scène est peinte sur un vase du musée de

et adorable parole : « Mon cœur est fait pour aimer, non pour haïr[1] ».

Sophocle est de la famille de Phidias et de Virgile, de Raphaël et de Racine, les génies de la beauté pure, et ce siècle est bien le premier printemps de la jeune humanité, *primavera della gioventù*.

IV. — EURIPIDE

Sophocle, rejeton d'une grande race, honoré de ses concitoyens et mort plein de jours et de gloire, fut un homme heureux, étant de ceux qui, par le talent et la modération dans la vie, commandent à la fortune. Euripide, né, au dire d'Aristophane, d'un cabaretier et d'une marchande d'herbes (480)[2], eut l'existence difficile et l'esprit ombrageux du parvenu qui ne réussit pas au gré de ses désirs : dans sa maison, des querelles, des répudiations, et jamais, sur sa figure attristée, un sourire[3]; au théâtre, de rares applaudissements, quelquefois des révoltes[4] et, sur plus de quatre-vingt-dix pièces présentées, seulement quatre victoires[5]; pour adversaire, Aristophane; pour fin, une mort atroce sous la dent des chiens[6]; et, dernière iniquité du sort ou de la médisance, près de son tombeau, en Macédoine, coulait une source empoisonnée[7]. Cependant Euripide est un grand poète et le plus populaire des tragiques grecs.

Berlin (Furtwängler, *Beschreibung* n° 3240). Voy J. Vogel, *Scenen Euripideischer Tragödien in Griechischen Vasengemälden*, Leipzig, 1886, p. 47 et suiv.

[1] Οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν. (*Antigone*, 523.)

[2] Le témoignage d'Aristophane est suspect, mais d'autres anciens l'ont répété, bien que quelques-uns l'aient contredit. Parmi les spectateurs d'Aristophane, tant de gens avaient dû connaître la famille du poète qu'il est difficile d'admettre que, malgré son audace, le satirique ait pu mentir à ce point et à plusieurs reprises, dans les *Acharniens*, 454, les *Thesmophories*, 387, 456, 910, les *Chevaliers*, 19, les *Grenouilles*, 839; toutes pièces, excepté la dernière, jouées du vivant d'Euripide.

[3] Il avait une fâcheuse infirmité qui doit avoir contribué à le rendre μισογύνης. Aristote (*Polit.*, V, 10) raconte que le roi Archélaos lui avait livré un Macédonien qui avait raillé le poète sur sa mauvaise haleine et qu'Euripide le fit fouetter cruellement. Un poète cité par Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, XV, 20), l'appela στρυφνός, le morose, et μισογέλως, l'ennemi de la joie.

[4] Il met dans la bouche d'Hécube des paroles comme celles-ci : « C'est pour nous conformer à la tradition que nous croyons aux dieux »; et encore : « Prions Jupiter, quel qu'il soit, nécessité de la nature, ou esprit des hommes. » (*Hécube*, 794, et les *Troyennes*, 893.)

[5] Cinq furent couronnées, mais, les *Bacchantes* ne le furent qu'après sa mort.

[6] Les bergers valaques des frontières de la Macédoine ont encore, pour garder leurs troupeaux, d'énormes chiens qui mettraient vite en pièces un voyageur isolé.

[7] Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 19.

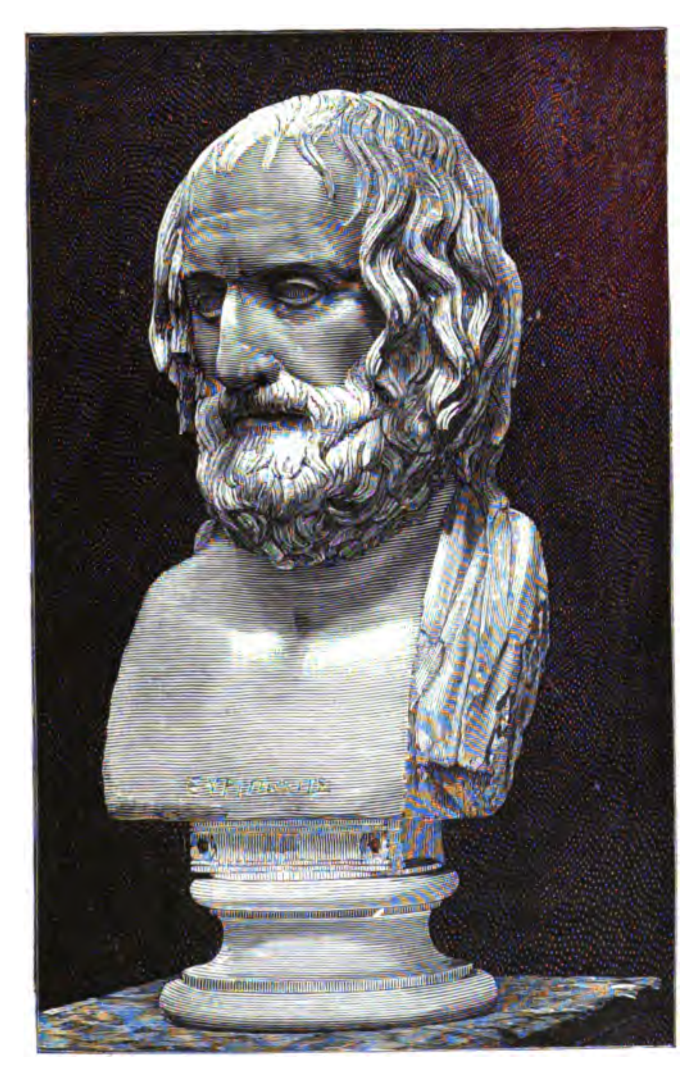
Quelques années à peine le séparent de ses deux devanciers et il semble que plus d'un siècle se soit écoulé entre eux et lui. « J'ai peint les hommes tels qu'ils devraient être, disait Sophocle; Euripide les peint tels qu'ils sont. » Si l'on rapproche Euripide d'Eschyle, la différence est plus frappante encore. Tout le théâtre, dieux et hommes, est descendu d'un degré. Au lieu de dominer la scène, les êtres divins y servent de machines, soit pour le prologue, soit pour le dénouement. La représentation étant une fête religieuse, le poète est obligé de montrer encore au peuple les vieilles idoles, mais lui-même n'y croit plus, et beaucoup le comprennent à demi-mot, lorsqu'il dit « qu'il règne une aussi grande confusion dans les choses divines que dans les affaires humaines ». Dans la tragédie de Sophocle et d'Eschyle, le grand combat est contre le Destin, et les oracles sont la voix des dieux; Euripide met ses héros aux prises avec la passion, et il ne se préoccupe point des arrêts d'en haut. Tout le passé religieux ou épique de la Grèce vient mourir dans ses drames. Les dieux qui étaient derrière les victimes d'Aphrodite ou d'Apollon disparaissent : Hélène n'est plus qu'une prostituée, Ménélas un sot, Oreste un vulgaire assassin[1]. Le drame ne se passe donc plus entre le ciel et la terre; il s'agite dans le cœur de l'homme, et nous l'y mettons encore. De cette lutte, dont la conscience est le théâtre, Euripide tire de puissants effets; mais, comme nous aussi, il aime trop à parler aux yeux et il y emploie des procédés vulgaires : il montre des vieillards décrépits qui se traînent péniblement sur la scène, et la remplissent de leurs cris plaintifs; des hommes couverts de haillons, abattus par la maladie, le malheur et toutes les misères de l'existence; si ce sont des rois, il les dégrade de leur dignité, et par tous ces moyens il excite la pitié ou la terreur. C'est pourquoi Aristote le déclare le plus tragique des poètes[2], mais il en est aussi le plus énervant, parce qu'il ne fut souvent que le peintre des faiblesses humaines, tandis que ses prédécesseurs avaient été ceux de l'héroïsme. Aristophane l'appelle « le corrupteur des cités et l'ennemi des dieux »; double accusation que mériterait mieux l'auteur de *Lysistrata* et des *Oiseaux*[3].

[1] Voyez, dans Senèque, *Lettre* CXV, à quel rôle il réduit le héros Bellérophon. Les spectateurs en furent si indignés, qu'ils faillirent chasser du théâtre les acteurs et le poète.

[2] *Poétique*, 13, mais le philosophe repousse comme étant plutôt de l'art du costumier que de celui du poète les effets de pathétique vulgaire, où se complait Euripide. (*Ibid.*, 18.)

[3] C'est encore Aristophane qui lui reproche d'avoir changé le caractère de la tragédie,

D'où vient cette différence? De Marathon à Ægos-Potamos il s'était accompli une évolution morale. Athènes n'avait plus, dans la dernière partie du siècle, les sentiments, les croyances qui l'avaient faite si



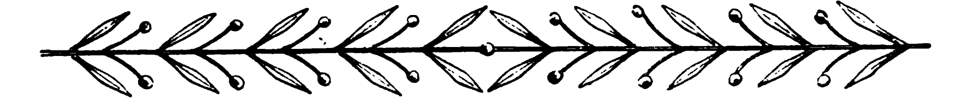
Euripide [1].

simplement grande durant les guerres Médiques. Deux mots lui suffisaient alors : les dieux, la patrie. Mais les dieux meurent comme les hommes, et l'idée de patrie, à force de s'étendre, peut se perdre. A l'Agora, au Céramique ou dans les jardins du héros Académos, il était

« l'amaigrissant d'un côté et l'engraissant de l'autre par des chœurs chantés et dansés » (*Grenouilles*, 941, 1200-1247 et 1330.)

[1] Buste d'Euripide (ΕΥΡΙΠΙΔΗΣ), conservé au musée de Naples (d'après une photographie).

question de choses qui n'étaient plus celles qu'avaient entendues Miltiade et Cynégire. On y discutait d'art, de science et de philosophie; de l'art qui transfigurait les vieilles déités; de la science qui les tuait en les expliquant; de la philosophie qui bouleversait les doctrines reçues et apprenait à être citoyen du monde; de la sophistique, enfin, qui, avec toutes les audaces de l'esprit, toutes les habiletés de la parole, enseignait à ranger les idées en un ordre savant qui permettait de persuader tout ce qu'on voulait faire croire. Dans l'âme d'Eschyle et de Sophocle



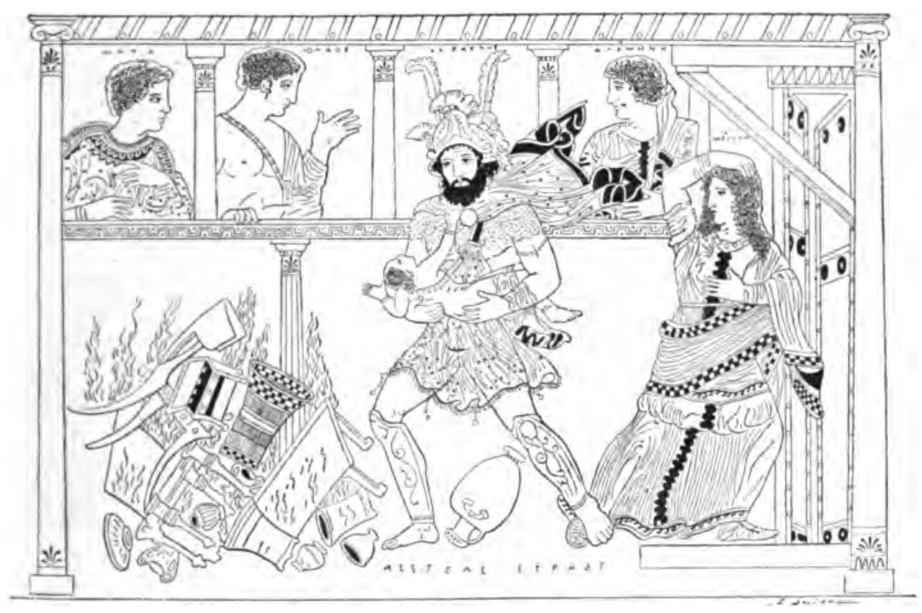


L'apothéose d'Hercule (caricature)[1].

résonnaient les échos de Salamine et les mille voix des légendes divines; Euripide entend « des prières d'un genre nouveau »; il voit arriver des dieux inconnus ou plutôt le dieu qui va détrôner les anciens, et il raille ceux-ci de leurs amours impudiques; il se moque de leurs miracles : du cygne de Léda, du Soleil qui se détourne de sa route pour ne pas voir le festin d'Atrée; contes inventés, dit-il, pour faire peur aux gens et enrichir les temples, « qui ne sauraient enfermer dans leurs murs la substance divine. » Ce n'est plus Apollon qui ordonne à Oreste de tuer Clytemnestre : un démon malfaisant a pris

[1] Peinture qui décore un vase de la Cyrénaïque, conservé au musée du Louvre (cf. G. Perrot, *Monum. publ. par l'Assoc. pour l'encour. des étud. grecq.*, 1876, pl. 3). — Sur un char traîné par quatre Centaures et guidé par un satyre qui porte deux longues torches dans les mains, se tient Hèraklès, la massue à l'épaule, l'arc au bras. La déesse de la victoire, Niké, conduit elle-même cet attelage bizarre. Il ne saurait y avoir de doute sur les intentions du peintre : c'est une caricature qu'il a voulu faire, et il s'est inspiré des représentations comiques. L'œuvre est parfaitement réussie. Cf. l'apothéose d'Hèraklès sur un vase que nous avons publié ci-dessus, p. 272.

sa figure; ce ne sont plus les Érinnyes qui le poursuivent, mais ses remords. Hercule n'est pas bien assuré de sa descendance paternelle[1], et lorsque Thésée lui raconte la vie peu édifiante de Jupiter, le héros à l'esprit court, mais honnête, lui répond : « Si les dieux sont adultères, ils ne sont pas des dieux. » Enfin un personnage d'une pièce perdue s'écrie : « Zeus! qu'est-ce que Zeus? Je ne le sais que par ouï-dire[2]. » Comme se fanent et tombent les fleurs gra-



Hercule furieux[3].

cieuses que la légende avait semées le long de la route joyeuse où les Grecs avaient si longtemps marché!

Avant Euripide, tout était divin et héroïque, avec lui tout s'humanise et l'horizon se rétrécit. Toutefois, si sa vue porte moins loin,

[1] L'auteur du Πειρίθους, Euripide ou Critias, fait dire à Hercule racontant sa naissance, ὡς λέλεκται τῆς ἀληθείας ὕπο. (Eurip., édit. Didot, t. II, p. 764, fr. 595.)

[2] Ζεὺς οὐ γὰρ οἶδα πλὴν λόγῳ. (*Ibid.*, fr. 483.)

[3] Peinture de vase d'après les *Monum. dell' Instit.*, VIII, tav. 10. La peinture est signée d'Asstéas (ΑΣΣΤΕΑΣ ΕΓΡΑΦΕ). — Hercule (ΗΕΡΑΚΛΗΣ) furieux, court à gauche vers le bûcher qu'il a lui-même allumé et où il a jeté pêle-mêle, meubles, sièges, vases et corbeille : il va y jeter son fils qu'il tient dans ses bras. L'enfant le supplie en vain, comme dans la tragédie d'Euripide (v. 988 et suiv.). La mère épouvantée, Mégare (ΜΕΓΑΡΗ), s'enfuit, non sans détourner la tête vers son fils, et gagne la porte entr'ouverte. A l'étage supérieur, qui s'élève sur un portique dont une des colonnes est visible, Alcmène (ΑΛΚΜΗΝΗ) et Iolaos (ΙΟΛΑΟΣ) effrayés assistent à cette terrible scène, tandis que la déesse de la folie (ΜΑΝΙΑ) contemple son œuvre; elle-même semble épouvantée à la vue de l'acte qu'elle a inspiré. Voy. J. Vogel, *dissert. citée* p. 145.

elle est plus pénétrante. La sophistique lui a rendu de mauvais services. On retrouve son influence jusque dans les chefs-d'œuvre du poète, lorsqu'il déclame au lieu de toucher et qu'il compromet par de froides sentences les plus pathétiques discours; quand ses personnages plaident une thèse, alors que devrait éclater le cri de la passion, ou que soutenant le pour et le contre en de subtiles argumentations, ils finissent par oser dire : « La langue a juré, mais non l'esprit.[1] » Quintilien conseille la lecture d'Euripide aux futurs avocats. Cette recommandation ne serait pas pour lui concilier les poètes, si ses drames n'avaient pas d'autres mérites que celui-là. Mais le raffinement de la pensée sert d'aiguillon à l'esprit, et l'analyse patiente des sentiments profite à la vérité de l'observation. Aussi les drames d'Euripide ont-ils été une mine précieuse pour ses successeurs; on y peut faire une riche moisson de ces belles sentences morales dont la littérature grecque abonde et qui sont comme le bon grain jeté dans le sillon de l'humanité[3].



Muse et philosophe, ou Melpomène et Euripide[2].

D'autre part, si la vieille mythologie n'était à ses yeux qu'une matière poétique; s'il parle des Olympiens avec le scepticisme de Protagoras; si la divination, les sacrifices, les entrailles brûlées sur les autels, lui semblent d'ineptes pratiques; par contre, il avait de la divinité la haute idée que commençaient à s'en faire les grands esprits de son temps. Il croit au Logos ou à la Raison d'Héraclite, qui est le principe de toutes choses; à l'Esprit d'Anaxagore, qui sait tout et peut tout; et il adresse au dieu suprême cette belle prière : « A toi qui existes par toi-même et as formé l'assemblage de tout ce qu'enveloppe le tourbillon éthéré; à toi qui, tour à tour, es vêtu de la lumière et de la nuit ténébreuse, tandis que la troupe innombrable des astres mène autour de toi ses chœurs éternels[4]. » Ou cette autre : « A toi, Maître souverain, sous quelque nom que tu veuilles être appelé, Zeus ou Hadès, je t'offre ces libations et ces gâteaux

[1] *Hippol.*, 607. Dans les *Phéniciennes*, 504, 545; 10, 1051 et suiv., il dit, comme les sophistes, que tout est permis, même le crime, pour arriver au pouvoir.

[2] Muse conduisant un vieillard revêtu du manteau des philosophes à une jeune femme assise sur un rocher; derrière cette jeune femme, un Hermès. (Camée du cabinet de France; Sardonyx à deux couches. Haut. et larg. 20 millim. Chabouillet, *Catalogue*, etc., n° 18.) Visconti a vu, dans la représentation de ce joli camée, Melpomène et Euripide devant la Palestre. (Visconti, *Iconogr. grecque*, t. I, p. 82.)

[3] Havet, *Le Christianisme et ses origines*, t. I, p. 109 et suiv.

[4] Euripide, fr. 593. Mais ce fragment est-il d'Euripide ou de Critias? Sur cette question, voyez l'Euripide de Didot, t. II, p. 763.



EURIPIDE.

Statue de marbre, conservée au Vatican (*Braccio nuovo*) ; d'après une photographie.

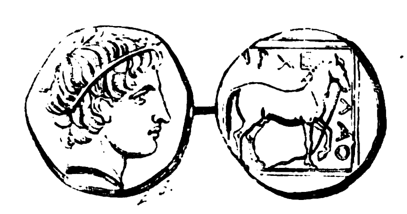
de pure farine. Tu tiens, entre les dieux du ciel, le sceptre de Zeus et tu gouvernes avec Hadès le sombre royaume[1]. Envoie la lumière de l'esprit aux mortels qui veulent savoir d'où vient le mal et quel est celui des bienheureux qu'ils ont à fléchir pour trouver la fin de leurs maux[2]. » Voilà l'annonce d'une révolution morale. De telles paroles, négation d'un côté, affirmation de l'autre, une fois lancées, ne s'arrêtent plus.


Zeus[3].

Mais Euripide n'aurait pas bu la ciguë de Socrate. Avec la facilité des sophistes à soutenir les thèses les plus différentes, en changeant de lieu il changeait de doctrines. La cour du Macédonien Archélaos, où il passa les dernières années de sa vie, n'était pas encore arrivée au doute philosophique. Dans la tragédie des *Bacchantes*, qu'il y composa et qui ne fut représentée à Athènes qu'après sa mort, il fit l'éloge de la piété populaire et il condamna les témérités de la raison. « Avec les dieux, dit Tirésias, ne faisons pas les habiles. Aucune parole ne peut prévaloir sur les traditions que nous avons reçues de nos pères, pas même celles des subtils esprits qui croient avoir trouvé la sagesse[5]. »


Hadès[4].

Pour l'histoire générale du théâtre, on pourrait établir deux périodes: dans la première, les mystères ou le drame religieux; dans la seconde, le drame humain. Euripide appartient à la dernière : il a commencé le théâtre moderne, en faisant monter, sous des noms anciens, ses contemporains sur la scène, avec des passions de tous les temps. Un trait caractéristique de sa tragédie est la place


Monnaie d'Archélaos, roi de Macédoine[6].

[1] Platon, dans le *Cratyle*, dit que, pour ne pas prononcer le nom redouté d'Hadès, on réserva ce mot pour désigner le royaume du monde inférieur, dont le sombre maître fut alors appelé Pluton, dieu de la richesse, à cause des métaux précieux que la terre renferme.

[2] Euripide, fr. 967.

[3] Camée en agate-onyx, à deux couches, du Cabinet de France (haut. 15 millim.; larg. 12 millim. N° 3 du *Catalogue*).

[4] Hadès, vu de face, assis sur son trône, le modius sur la tête, l'aigle sur la main gauche; à ses pieds, Cerbère assis. (Camée du Cabinet de France, Sardonyx à 3 couches. Haut. 36 millim.; larg. 22 millim. *Catalogue*, n° 88.)

[5] *Bacchantes*, 200 et suiv.

[6] Tête diadémée d'Apollon à droite. ℞. Dans un carré creux, un cheval en liberté, et la légende ΑΡΧΕΛΑΟ. (Argent.)

qu'il donne aux femmes et à l'amour : c'est le nœud de tous nos drames. Sa Phèdre, la victime d'Aphrodite, est l'aïeule de toutes celles qu'Éros agite, charme ou torture[1]. Il avait dû à ses deux femmes bien des tristesses de sa vie, il s'en est vengé dans son théâtre par de telles duretés contre leur sexe, qu'on l'appela le *misogyne*[2]; et pourtant plusieurs de ses héroïnes sont restées des types immortels de dévouement et de sacrifice. Polyxène accepte la mort pour échapper à la servitude, aux outrages d'un maître, à l'opprobre « d'une couche naguère désirée des rois[3]. » Beaucoup ont fait comme elle. Mais Macaria « sort de la vie par la voie la plus glorieuse », en s'offrant à la mort pour délivrer Athènes; Évadné refuse de survivre à son époux; Alceste meurt pour sauver le sien et Iphigénie veut mourir pour la Grèce[4]. La mort d'a-



Aphrodite[5].

[1] Les vers 198 et suiv. sont la description d'un véritable cas pathologique.

[2] « L'ennemi des femmes. » Pour lui, le plus grand mérite d'une femme est de se taire et de rester tranquille en son logis. (*Héracl.*, 476.) Hermione conseille au mari de ne pas laisser pénétrer de femmes chez lui : elles lui gâteraient la sienne par leurs mauvais propos. (*Andromaque*, 944.)

[3] Λέχη ....τυράννων πρόσθεν ἠξιωμένα. (*Hécube*, 365-366.)

[4] Un fragment d'une pièce perdue, l'*Érechthée*, montre aussi une mère, Praxithéa, donnant pour Athènes la vie de sa fille; mais ce long monologue aurait beaucoup gagné à être plus court.

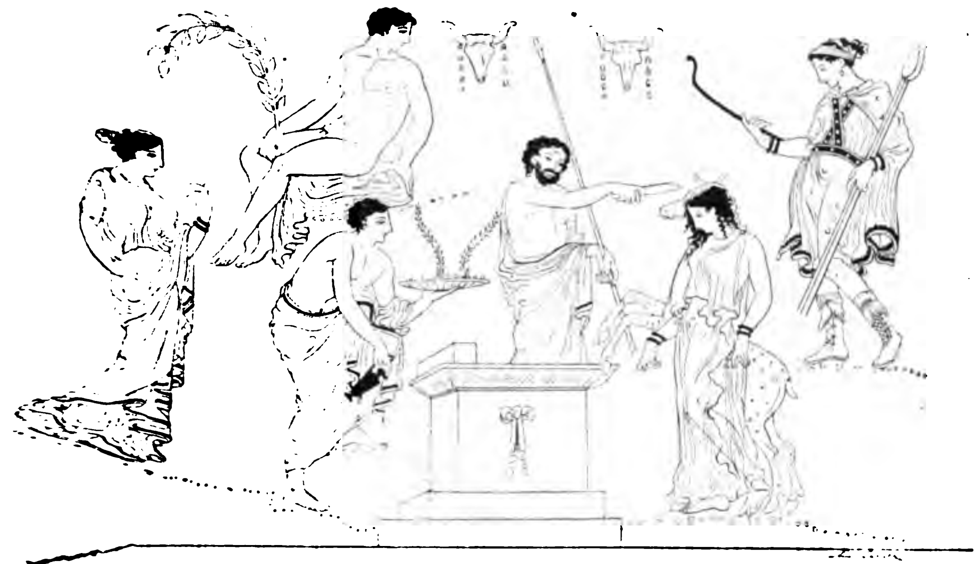
[5] Miroir grec en bronze, de la collection Castellani (*Catalogue de la collection Castellani*,



ACTEURS, CHOREUTES ET MUSICIENS AVANT LA REPRÉSENTATION D'UN DRAME SATYRIQUE.

Fragment d'une peinture qui décore une grande amphore conservée au musée de Naples (d'après les *Monumenti dell' Instit.*, III, tav. 31. Cf. Heydemann, *die Vasensammlungen des Museo Nazionale zu Neapel*, n° 3240). — Au centre est la divinité qui préside à la fête et à laquelle est consacré le lieu où va être donnée la dernière répétition du chœur satyrique : c'est Dionysos (ΔΙΟΝΥΣΟΣ). Il est étendu sur un lit de repos, à côté de son épouse Ariane ; plus bas est assise la Muse qui élève un masque de sa main gauche et à qui le jeune Himéros (ΙΜΕΡΟΣ) ailé tend une couronne. A droite et à gauche du groupe principal sont trois acteurs, revêtus de leur costume : à gauche un héros inconnu, à droite Hèraklès armé de sa massue et Silène. Tous trois portent leur masque à la main. Au-dessous sont deux musiciens et le maître du chœur : d'abord un joueur de cithare (ΧΑΡΙΝΟΣ), puis un joueur de flûte auprès duquel on lit le nom du célèbre Pronomos; enfin, séparé de Pronomos par un satyre, le maître du chœur (*χοροδιδάσκαλος*), appelé ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ : il est assis et tient un rouleau à la main. Derrière lui est une lyre. Tous les autres personnages sont des choreutes, habillés en satyres. L'un s'exerce devant le maître du chœur et danse la *sikinnis :* tous les autres sont occupés à causer. Tous, à l'exception d'Eunikos (ΕΥΝΙΚΟΣ), portent un caleçon de peau de bouc : Eunikos porte un caleçon d'étoffe brodée.

bord l'effraye, et elle supplie Agamemnon de ne pas céder aux instances meurtrières de Calchas : « O mon père! je n'ai d'autre science que mes larmes; je mets à tes pieds le rameau des suppliants et je presse contre tes genoux le corps que ma mère a mis au monde pour toi : ne me fais pas mourir avant le temps. La lumière du jour est si douce! ne m'envoie pas aux abîmes souterrains. Je suis la première qui t'aie appelé mon père, la première que tu appelas ta fille. Assise sur tes genoux, je t'ai donné de tendres caresses et j'en ai reçu de toi.



Sacrifice d'Iphigénie[1].

Alors tu me disais: O ma fille! te verrai-je quelque jour heureuse au foyer d'un puissant époux? Et moi, suspendue à ton cou, touchant ta barbe, comme je le fais encore, je répondais : Pourrai-je, mon père, offrir à ta vieillesse la douce hospitalité de ma maison, pour te rendre les soins dont tu as entouré mon enfance. » Racine a imité cette prière en des vers d'une solennelle harmonie, mais combien

n° 265, pl. 6). — Une statuette d'Aphrodite forme le pied du miroir : de chaque côté de la déesse vole un Éros.

[1] Peinture de vase (d'après Raoul-Rochette, *Monum. inéd. d'antiquité figurée*, pl. 26[b]). — Au centre se dresse l'autel, derrière lequel se tient Calchas. Celui-ci lève le poignard sur la victime, sur Iphigénie, qui, pleine de résignation, est debout à côté du prêtre, les yeux fixés sur l'autel : mais derrière la jeune fille paraît la biche sur laquelle va s'abaisser le couteau de Calchas. Artémis, qui sauve Iphigénie, se tient debout au-dessus d'elle, en costume de chasseresse. De l'autre côté de Calchas est Apollon, frère d'Artémis, et, plus bas, le serviteur de Calchas, suivi d'une femme. Voy. Vogel, *Scenen Euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemälden*, p. 116.

ceux d'Euripide ont plus de naturel et de grâce touchante[1]! André Chénier, cet autre Grec, s'en est souvenu en écrivant sa *Jeune Captive*, qui, elle aussi, disait :

« Je ne veux pas mourir encore. »

Mais quand Iphigénie sait que l'oracle exige sa mort pour la victoire de la Grèce, son âme se relève; l'enthousiasme la saisit, l'exalte, et elle court d'elle-même au-devant du couteau du prêtre. « Eh quoi! des milliers d'hommes sont armés pour venger la patrie, et la vie d'une femme leur serait un obstacle! Je me donne à la Grèce. Immolez-moi et renversez la cité de Priam. Ses ruines rappelleront à jamais mon nom. Voilà mon hymen, mes enfants, mon triomphe! » Après avoir lu ces vers, on pourra pardonner à Euripide d'avoir écrit que la femme est le plus impudent des animaux[2].

Il respecte Sophocle ou du moins il ne fait pas contre lui de méchantes allusions; mais il n'aime pas Eschyle; cela se conçoit, et Aristophane lui fera payer cher cette injustice. Quant à la politique, il y en a peu dans Euripide, sauf quelques allusions à des événements de la lutte entre Sparte et Athènes.

On voit cependant qu'il n'aime ni les eupatrides ni les orateurs populaires et que le gouvernement par la multitude lui semble « un terrible fléau ». Comme Aristote, il donne la sagesse à la classe moyenne, qui ne l'a pas toujours; et, tout en glorifiant maintes fois le patriotisme, il peint dans l'*Ion* le premier de ces solitaires, oublieux des devoirs de la cité, qui, prêtres du dieu, se contentent de la tranquille oisiveté du temple. Son homme juste est même celui qui a pour patrie la terre entière, « comme l'aigle a pour son vol toute la région de l'air[3] ». Où es-tu, soldat de Marathon[4]?

[1] C'est aussi le sentiment de M. Patin (*les Tragiques grecs*, t. III, p. 35). Voy., t. I, p. 119, un fragment d'*Iphigénie en Tauride*.

[2] Aristophane, *Lysistrata*, 569; les *Fêtes de Cérès*, 386-432, etc.

[3] On a vu, p. 260, Aristophane faire attaquer par Eschyle ceux qui, en fuyant les charges, se refusaient à remplir les devoirs civiques. Anaxagore ne voulut pas en accepter, et Socrate se vante, dans l'*Apologie*, d'avoir évité toutes celles que le tirage au sort ne lui avait pas imposées. Cette abstention était le commencement de la destruction de l'ancienne cité et de l'ancien patriotisme.

[4] Il reste d'Euripide dix-huit tragédies, 1086 fragments et un drame satyrique, le *Cyclope*. Dans le canon alexandrin des auteurs classiques, deux autres tragiques avaient été compris, Ion et Achéus, mais il ne reste d'eux que d'informes débris. Pour les autres tragiques de ce temps, voyez l'*Histoire de la littér. grecque* d'Otf. Müller, chap. XXVI.

V. — ARISTOPHANE.

Molière a pris place entre Corneille et Racine; Aristophane aussi a été mis à côté des grands tragiques d'Athènes, mais il reste au-dessous d'eux parce que l'esprit seul ne suffit pas à faire monter au premier rang[1]. L'historien, qu'il renseigne sur une foule d'usages, doit le lire tout entier, aussi bien que le lettré, mais tous deux en fermant les



Dionysos, Kômos et la Tragédie[2].

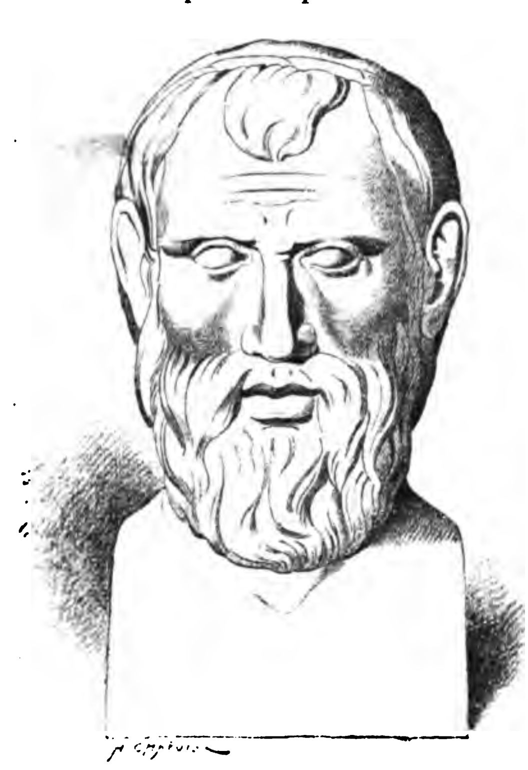
yeux de temps à autre, car il a trop souvent l'indécence qui salit l'imagination, et n'a jamais la passion qui l'élève. Lorsqu'on parle de ses pièces comme de comédies satiriques, il faut entendre qu'elles sont autre chose que la satire ordinaire. Les êtres difformes qui composent le cortège lascif de Dionysos, où ils représentent le dieu et l'homme

[1] Sa vie s'écoula entre 452 (?) et 380. Sa première pièce fut représentée sous un faux nom en 427, parce qu'il n'avait pas alors trente ans, âge nécessaire pour obtenir un chœur. Voyez la parabase des *Nuées*. Sur les précurseurs d'Aristophane, voy. p. 240.

[2] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Auserles. Vasenb.*, Taf. 56). — Dionysos (ΔΙΟΝΥϟΟϟ) assis tient son thyrse de la main gauche, et, de la main droite, un canthare qu'il incline vers le jeune Kômos (ΚΟΜΟϟ): celui-ci, les deux mains appuyées sur les genoux du dieu, s'apprête à boire, pendant qu'Ariane (ΑΡΙΑΔΝΕ) debout derrière lui remplit le canthare. Derrière Dionysos est la Tragédie (ΤΡΑΓΟΙΔΙΑ) : de la main droite elle tient le thyrse, dans la gauche elle porte un lièvre, qui est peut-être un présent destiné au jeune Kômos.

redescendus à l'animalité, sont en mille endroits ses inspirateurs. Rabelais, comparé au grand comique d'Athènes,est un écrivain chaste, et le Karagheuz de Stamboul et du Caire est presque dépassé.

La comédie, qui était née aux fêtes de Dionysos à côté de sa grande sœur la tragédie, fut dans ses mains une arme de combat, qui frappa surtout la philosophie et la science, les généraux les plus braves, les orateurs les plus éloquents et les hommes les plus sages. Il n'a manqué à ce grand rieur que de rire de lui-même.



Aristophane[1].

On lui a donné un rôle de moraliste et de réformateur social; il n'eut que celui d'amuseur public, et il le garde encore. Que dans ses satires il ait mis infiniment d'esprit, une verve endiablée, des vérités utiles et des tableaux de la plus gracieuse poésie, on ne le conteste pas; on accorde aussi que bien des abus avaient grandi dans Athènes et dans son empire. Devant le spectacle de sa puissance, le peuple s'était enflé d'orgueil, au point d'en oublier, à l'intérieur, toute sagesse, au dehors, toute prudence. « Nos alliés, disait le poète, ne sont plus que des esclaves tournant la meule. » Pourtant ne le prenez pas au mot. Il y avait encore de la justice dans la cité, puisque Cléon fut un jour condamné à restituer 5 talents[2], et du bon sens dans les esprits, puisque la pièce des *Chevaliers*, sanglante

[1] Buste en marbre (d'après les *Monum. dell' Inst.*, V, tav. 55). — Le buste ne porte aucune inscription, mais il est double et de l'autre côté est la tête de Ménandre, qui était déjà connue. Or nous avons déjà dit combien ces rapprochements entre grands poètes, grands philosophes, grands historiens, etc., étaient familiers aux sculpteurs anciens. Ainsi, Hérodote et Thucydide sur le double buste du musée de Naples (voy. p. 323). Welcker a donc eu raison de donner le nom d'Aristophane au buste que nous publions (*Annali*, 1853, p. 250 et suiv.).

[2] *Acharn.*, 6. Il y a de longues discussions sur ce fait : Voyez A. Martin, *Les cavaliers Athéniens*, p. 460-8.



DIONYSOS AU MILIEU DE SON CORTÈGE.

Peinture qui décore un aryballe découvert en Attique et conservé aujourd'hui au musée de Berlin (Furtwängler, *Beschreibung...*, n° 2471); d'après A. Dumont et Chaplain, *les Céramiques de la Grèce propre*, pl. 12-13. — La scène se passe sur un terrain accidenté, couvert de gazon et de fleurs. Dionysos (ΔΙΟΝΥϟΟϟ) est au milieu des siens : imberbe, la tête couronnée de lierre, la main droite appuyée sur son thyrse, le dieu est assis à droite et tourne la tête vers la nymphe Phanopé (ΦΑΝΟΠΕ) qui occupe le milieu de la scène. Phanopé danse aux sons du tympanon que frappe Périclyméné (ΠΕΡΙΚΛΥΜΕΝΗ), assise à gauche, tandis que Nymphé (ΝΥΜΦΗ) soutient dans ses bras sa compagne Næa (ΝΑΙΑ) épuisée par la danse et la fureur bachique. A droite et à gauche sont groupés les spectateurs : à droite, le satyre Kômos (ΚΟΜΟϟ) et les nymphes Choro (ΧΟΡΩ) et Kalé (ΚΑΛΕ); à gauche les nymphes Macaria (ΜΑΚΑΡΙΑ) et Anthéia (ΑΝΘΕΙΑ), et un Silène (ϟΙΛΕΝΟϟ). Un dernier groupe est formé de deux nymphes qui conversent à gauche, Kisso (ΚΙϟϟΟ) et Chrysis (ΧΡΥϟΙϟ) : celle-ci est debout et tient une double flûte à la main. Tous ces personnages sont, comme le dieu, couronnés de lierre.

satire des mœurs démagogiques, obtint le premier prix et fut représentée sur le théâtre de Bacchus, aux fêtes lénéennes. Accusé deux fois par le tout-puissant démagogue, le poète fut aussi deux fois acquitté. Dans son ardeur de guerre contre la nouvelle Athènes, Aristophane calomnie son peuple[1], ainsi qu'il a calomnié Socrate et Périclès, Phidias et Euripide, même Cléon qui n'a pas toujours mérité d'être traité comme un pendard. Dans les *Chevaliers*, c'est bien le peuple lui-même dont le bonhomme Dèmos joue le rôle et porte le nom : vieillard irascible, radoteur et quelque peu sourd, qui se laisse mener par les flagorneurs et les charlatans. Il a deux fidèles serviteurs, Nicias et Démosthène; mais un méchant esclave, Cléon, est venu mettre le désordre dans la maison : « Ce corroyeur, connaissant l'humeur du maître, fait le chien couchant, flatte, caresse et enlace le vieillard dans ses réseaux de cuir, en lui disant : « O Peuple ! c'est « assez d'avoir jugé « une affaire[3]; va « au bain, prends « un morceau, bois, mange, reçois les 3 oboles. Veux-tu que je te serve



Le Dèmos[2].


Un cordonnier[4].

[1] Dans sa *Vie de Périclès*, 23, Plutarque parle des historiens dont le témoignage n'a pas plus de valeur que celui des poètes comiques : bonne parole à retenir par ceux qui, dans tous les temps, vont demander à la comédie ce qu'elle ne peut ni ne veut donner.

[2] ΙΕΡΟϹ ΔΗΜΟϹ. Tête laurée du Dèmos, à droite. (Monnaie de bronze de Tralles en Lydie.) Mais on voit bien que ce *Dèmos*, comme dans la monnaie suivante, n'est pas celui d'Athènes.

[3] C'est dans les *Guêpes* qu'Aristophane montra surtout le *peuple jugeur* dont Racine a fait son Perrin Dandin, et il est encore des gens qui se persuadent que le plus fidèle portrait des Athéniens est ce ridicule personnage, bien que Thucydide (I, 77) ait dit depuis longtemps ce qu'il fallait penser de la φιλοδικία athénienne.

[4] Peinture sur le fond d'une coupe, aujourd'hui conservée au musée Britannique; d'après

« à souper? » Puis il s'empare de ce que nous avons apprêté et l'offre généreusement à son maître. Dernièrement j'avais préparé à Pylos un gâteau lacédémonien; il vint à bout, par ses ruses et ses détours, de me l'escamoter et de l'offrir à ma place. Soigneux de nous éloigner du maître, il ne souffre pas qu'un autre le serve. Debout, le fouet de cuir en main, il écarte les orateurs de sa table, il lui débite des oracles, et le vieillard raffole de prophéties; quand il le voit dans cet état d'imbécillité, il en profite pour mettre en œuvre ses intrigues; il nous accuse, nous calomnie, et les coups de fouet pleuvent sur nous. »



La personnification du peuple[1].

Jamais poète n'eut liberté si grande et n'en usa si largement. Au lieu d'en tenir compte au peuple, qui se laisse débonnairement bafouer en face et traiter de canaille, on prend le comique au mot, et la caricature devient un portrait. Le Dèmos d'Athènes ne ressemble pas plus au Dèmos des *Chevaliers*, que le Socrate d'Aristophane au Socrate de Platon. Le bonhomme qui entend bien, mêm à demi-mot, ne radote pas, car il protège le poète qui l'amuse contr la colère de Cléon, et l'homme qui le sert contre les violences d poète. Il laisse l'un continuer ses chefs-d'œuvre et envoie l'autre s faire tuer bravement pour lui devant Amphipolis[2].

Écoutez encore ce dialogue entre Démosthène et le charcutier qu les oracles destinent à gouverner Athènes et que les conservateurs veulent opposer à Cléon :

« DÉMOSTHÈNE. Es-tu de naissance honnête?

Iahn, *Berichte der Kön. sächs. Gesells.*, 1867, Taf. IV, n° 5. — Un cordonnier (σκυτοτόμος) travaille devant sa petite table : de la main gauche posée à plat, il maintient un long morceau de cuir qu'il découpe en lanières à l'aide d'un instrument appelé τομεύς. Au mur sont suspendus un instrument analogue, un soulier déjà prêt, une forme, un marteau, un morceau de cuir et un objet qu'on ne saurait déterminer.

[1] ΔΗΜΟϹ· ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ. Tête jeune du Dèmos, à droite. ℞. ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ· ΜΑΚΕ(δόνων) ΙΠΠΟΥΡΙΟϹ. Le fleuve Hippourios assis à gauche, tenant une plante fluviale et une corne d'abondance; à son côté, une urne d'où s'échappent des eaux. (Monnaie de bronze de Blaundus en Lydie; ville qui se prétendait fondée par une colonie de Macédoniens.)

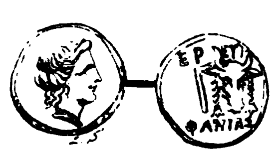
[2] Un décret de 440 défendit de mettre en scène un citoyen, mais il tomba vite en désuétude. Celui de Syracosios, en 414, n'eut pas plus d'efficacité, puisque, la même année, Phrynichos prit violemment l'auteur à partie. Le peuple trouvait évidemment plaisir à ces personnalités. Machiavel disait très bien, il y a trois cents ans : « Du peuple on peut toujours médire sans danger, même là où il règne; mais, ajoute-t-il, *dei principi si parla sempre con mille timori e mille rispetti.* » (*Discorsi supra Tito Livio*, liv. IV, ch. LVIII.) Le peuple, en effet, c'est tout le monde et, par conséquent, ce n'est personne.

LE CHARCUTIER. Non, par les dieux! je sors de la canaille.

DÉMOSTHÈNE. Heureux homme! comme tout s'arrange bien pour toi.

LE CHARCUTIER. Mais je n'ai pas la moindre instruction, si ce n'est que je sais mes lettres, encore assez mal.

DÉMOSTHÈNE. Ah! voilà qui te peut nuire de connaître à peu près tes lettres. La république[1] ne demande pour le gouvernement ni un savant ni un honnête homme. Il lui faut un ignorant et un coquin[2]. »



Triobole[3].

Le dialogue continue longtemps sur ce ton, puis survient Cléon qui s'écrie selon l'usage des démagogues au pouvoir : « Malheur à vous qui conspirez toujours contre le peuple[4]! » A quoi le chœur répond en l'appelant scélérat, voleur public.

« CLÉON. O vieillards héliastes, confrérie du triobole, que je nourris en hurlant du bien et du mal, secourez-moi; des conjurés me frappent.

LE CHŒUR. Et c'est justice; tu dévores les revenus publics.

CLÉON. Je le reconnais; je suis un voleur[5].

LE CHŒUR. O coquin, impudent braillard! Tu as bouleversé notre ville tel qu'un torrent furieux et, posté sur une roche élevée, tu guettes l'arrivée des tributs, comme le pêcheur guette l'arrivée des thons[6]. »

Cratinos, Eupolis, avaient égalé ces licences; elles sont, dans la démocratie, la rançon du pouvoir, et le sage ne s'en irrite pas. Cléon n'avait nul droit à ce titre; cependant il me semble le voir assis, au théâtre de Bacchus, dans la stalle de marbre des magistrats, et recevant impassible toutes ces injures. Du reste, en fait de méchancetés, ils étaient de compte à demi l'un avec l'autre : à plusieurs reprises, Cléon avait essayé de faire enlever au poète, par arrêt de justice, ses droits de citoyen[7], et Aristophane se plaisait à rappeler à vingt mille spectateurs que son ennemi avait été condamné à rendre de l'argent volé par lui[8].

[1] Le texte dit ἡ δημαγωγία qu'on a tort de traduire habituellement par démagogie.

[2] Les *Chevaliers*, vers 185-193. Voyez plus loin, le portrait de Δῆμος.

[3] Tête d'Artémis Amarynthienne à droite. ℞. ΕΡΕΤΡΙ. Tête de bœuf ornée de bandelettes; dessous ΦΑΝΙΑΣ, nom d'un magistrat. (Monnaie d'Érétrie en Eubée.)

[4] Aristote explique ces conspirations des riches au chapitre de sa *Politique* (liv. V, ch. v) qui a pour titre : *Des causes de révolution particulières aux gouvernements démocratiques.*

[5] On dit qu'aucun ouvrier n'avait voulu fabriquer le masque qui devait représenter Cléon et qu'aucun acteur n'avait osé se charger du rôle qu'Aristophane dut jouer lui-même.

[6] Le grec est d'une concision intraduisible : τοὺς φόρους θυννοσκοπῶν (313).

[7] Il l'accusa aussi de livrer le peuple à la risée des étrangers parce que sa comédie des *Babyloniens* avait été représentée au printemps, quand les alliés arrivaient en grand nombre à Athènes pour y apporter le tribut des îles.

[8] *Acharniens*, 6. — Platon, dans le *Banquet*, dit que le théâtre de Bacchus pouvait contenir

Les *Chevaliers* furent joués quatre ans après la mort de Périclès; le mal n'était pas encore bien grand; dans les *Guêpes*, représentées en 423, s'accuse plus fortement une des maladies démocratiques : la peur des trahisons. « Pour nous, tout est conspiration, dit un personnage. Je n'ai pas, en cinquante ans, entendu parler une fois de tyrannie. Aujourd'hui, ce mot-là est plus commun au marché que le poisson salé. Veut-on des rougets au lieu de sardines, le marchand crie : « La table de cet homme sent furieusement la tyrannie! » Un autre demande-t-il de la ciboule pour assaisonner des loches, la marchande le regarde de travers, et lui dit : « Est-ce que tu vises à la tyrannie? »

Passons quelques années; arrivons au *Plutus*, joué une première fois en 408, une seconde fois après remaniements en 388, et nous toucherons à une des plaies vives d'Athènes. Sous un gouvernement vigilant et ferme, les accusateurs étaient contenus par la loi qui leur imposait une amende de 1000 drachmes s'ils n'obtenaient pas au moins le cinquième des suffrages. Avec des gouvernants plus amoureux de popularité que de justice, les sycophantes pullulaient.

« CHRÉMYLE. Es-tu laboureur?

LE SYCOPHANTE. Tu me crois donc bien fou!

CHRÉMYLE. Marchand?

LE SYCOPHANTE. J'en prends le nom, quand cela m'est utile.

CHRÉMYLE. Mais enfin n'as-tu pas un métier?

LE SYCOPHANTE. Non, par Jupiter.

CHRÉMYLE. De quoi donc vis-tu, si tu ne fais rien?

LE SYCOPHANTE. Je surveille les affaires publiques et privées. »

Il n'a pas plus de respect pour la loi, témoin ce brave homme qui, dans l'*Assemblée des femmes*, est traité de niais et d'imbécile, parce qu'il croit que tout bon citoyen doit obéissance aux décrets du peuple[1]. On verra plus loin les sophistes parler à peu près de même.



Drachme[2].

Tout en faisant la part des exagérations du poète, on reconnaît sous ces tableaux satiriques un fond de vérité. C'est qu'Aristophane, mort plus d'un demi-siècle après le commen-

plus de trois myriades de spectateurs. Mais on ne regarde pas ces mots comme exprimant un chiffre positif.

[1] Sophocle avait déjà montré, dans son *Ajax*, le plus audacieux des héros d'Homère reconnaissant qu'il faut se soumettre aux lois qu'elles viennent des dieux, c'est-à-dire, de la nature, ou des hommes. Voy., ci-dessus, p. 547.

[2] Aigle au repos à gauche. ℞, AB. Tête de Gorgone de face, tirant la langue, et les cheveux

cement de la guerre du Péloponnèse, avait vu se développer, au sein de la glorieuse démocratie de Périclès, les défauts particuliers au gouvernement populaire, lorsque au-dessous de lui se trouve une foule turbulente qu'il ne sait ni maîtriser ni conduire. Il y avait maintenant deux peuples dans la ville : les vieux Athéniens, parmi lesquels



Scène de comédie : Xanthias, Chiron et les nymphes[1].

subsistait un reste d'aristocratie, trop faible pour dominer, mais qui eût été assez forte pour aider à contenir; et la populace que le commerce maritime et la guerre avaient accumulée au Pirée. Celle-ci,

formés de serpents qui se dressent. (Drachme d'Abydos. Imhoof-Blumer, *Choix de monnaies grecques*, pl. IX, fig. 106.)

[1] Peinture de vase (d'après une photographie et l'*Élite des Monum. céramograph.*, II, Taf. 94). — La peinture n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante : deux personnages, dont l'un porte sans doute le nom de [Ξαν]ΘΙΑΣ, s'efforcent d'entraîner et de pousser Chiron (ΧΙΡΩΝ) sur une estrade qui se dresse à gauche. Deux nymphes, à droite (ΝΥ[μφ]ΑΙ), sont témoins de la scène, ainsi qu'un troisième personnage dont le nom est absolument incertain. Cf. Heydemann, *Jahrbuch des kaiserl. d. Instit.*, I, p. 287.

foule inquiète, envieuse et famélique, voulait vivre du butin sur l'ennemi, des exactions sur les alliés, des amendes et des confiscations sur les riches. Réunis à l'Agora, ces deux peuples n'en faisaient plus qu'un, et le second accru des pauvres de la ville, dominait. C'était lui qui légiférait, administrait, jugeait, et il n'était pas exigeant quant aux mérites de ceux qu'il prenait pour chefs ; de Périclès il était tombé à Cléon, de Cléon à Hyperbolos, de celui-ci à Syracosios, et tout beau parleur qui le flattait devenait bien vite un important personnage. Ces démagogues dirigeaient moins la multitude qu'ils ne se laissaient mener par elle, en justifiant à ses yeux, par des apparences de raison, toutes les passions du moment[1]. De là des décisions irréfléchies, de la légèreté dans les affaires les plus graves et un relâchement des liens de l'État qui autorisait parfois l'arbitraire dans les fonctions et l'injustice dans les tribunaux[3]. De plus en plus la fortune publique était considérée comme une propriété commune qui devait être partagée entre les citoyens sous forme de triobole, de distributions gratuites plus fréquentes, et de dépenses sans cesse accrues pour leurs fêtes et leurs plaisirs. On comprend que ces abus aient excité la verve du poète : le peuple en riait et nous faisons comme lui, tout en croyant qu'Athènes n'était pas si coupable.





Tessères donnant droit au *théorikon*[2].

Mais nous aurons moins d'indulgence pour la guerre qu'il déclara aux institutions religieuses de son pays, parce que, si dans le premier cas il attaquait des travers ou des fautes qu'on retrouverait sous d'autres gouvernements, dans le second il minait les bases mêmes de la cité. Il était trop le fils de son siècle pour ne pas en subir l'influence. L'air ambiant le pénètre ; et ce conservateur à outrance, cet amoureux du temps passé est le plus hardi des libres penseurs du temps présent.

[1] Thucydide, IV, 21, dit de Cléon, ἀνὴρ δημαγωγός... ὢν καὶ τῷ πλήθει πιθανώτατος.

[2] Tessères en plomb (d'après les *Monumenti, dell' Instit.*, VIII, tav. 52, nos 717, 721, 720). — Les deux premières sont ornées d'un masque comique ; la troisième d'un masque tragique. Ces tessères étaient distribuées dans les dèmes aux citoyens présents, qui les échangeaient à Athènes contre les 2 oboles du *Théorikon*. Voy. Benndorf, *Beiträge zur Kenntniss des attischen Theaters*. p. 605 et suiv.

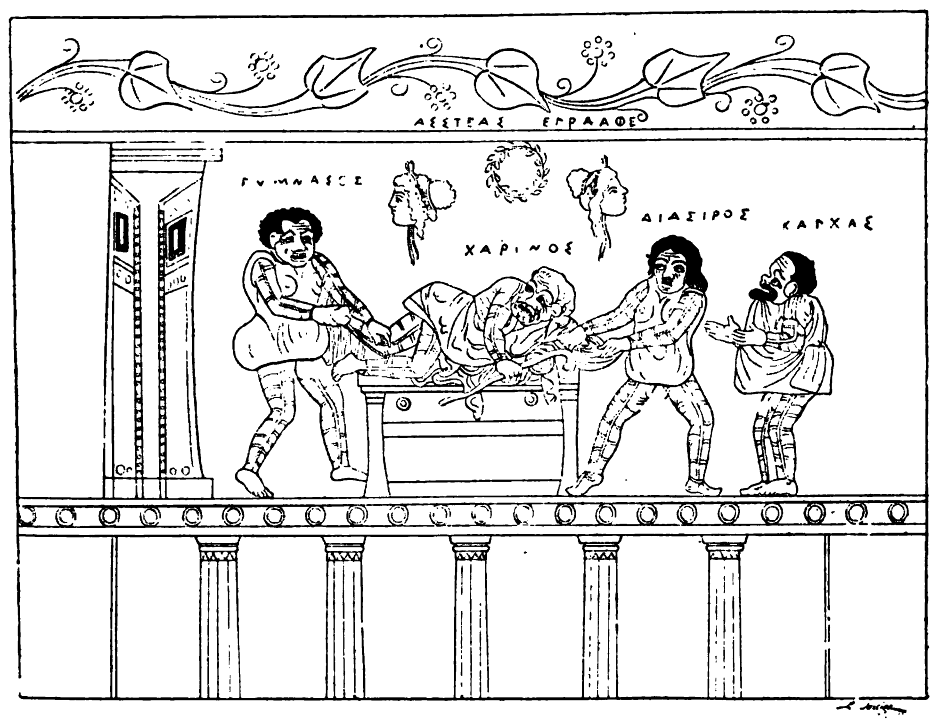
[3] On a vu, p. 202, n. 4, qu'Aristote ne croyait pas à la vénalité des juges avant 409 ; mais, dans sa *Politique* (V, 5), il peint la démocratie comme préoccupée partout de ruiner les riches par des sentences entraînant la confiscation des biens ; et Aristophane (*les Guêpes*, 659) compte les confiscations au nombre des sources du revenu public.

Il demande le retour des anciennes mœurs et il travaille à détruire ce qui en reste. On a vu plus d'une fois pareille chose; mais on a le droit de reprocher au poète cette contradiction.



Apollon rendant un oracle[1].

Une croyance tenait fort au cœur des Grecs, même dans la frivole Athènes: la foi aux oracles. Aristophane s'en moque et malmène prophètes et devins. Un d'eux, le Béotien Bacis, dont la vie se perdait dans la nuit des temps et les brouillards de la légende, était d'autant plus en faveur. On avait collectionné ses prétendus hexamètres, et on y cherchait les arrêts du Destin, comme les Romains croiront en trouver



Scène de comédie[2].

dans les livres de la Sibylle. Cléon, suivant le poète, en avait fait provision. Pendant qu'il dort, Nicias lui vole ses oracles. Mais le Paphlagonien en a une caisse entière, et le charcutier deux chambres pleines.

[1] Apollon nu, debout, appuyé sur un trépied et tenant un rameau d'olivier; dans le champ, l'inscription ΧΡΗΣΜΟΔΟΤΩΝ (celui qui rend un oracle). (Pierre gravée de la collection de Luynes, au Cabinet de France.)

[2] Peinture de vase (d'après Millingen, *Peintures de vases grecs tirées de diverses collections*, pl. 46); mais les inscriptions, mal lues ou mal complétées, sont inexactes. Le vase est aujourd'hui au musée de Berlin et nous rectifierons les inscriptions d'après le catalogue (*Beschreibung...*, n° 3044). Le vase est signé du peintre Asstéas : Ἀσστέας ἔγραφε. — Le *proskénion* est

« DÈMOS. Et de quoi parlent-ils?

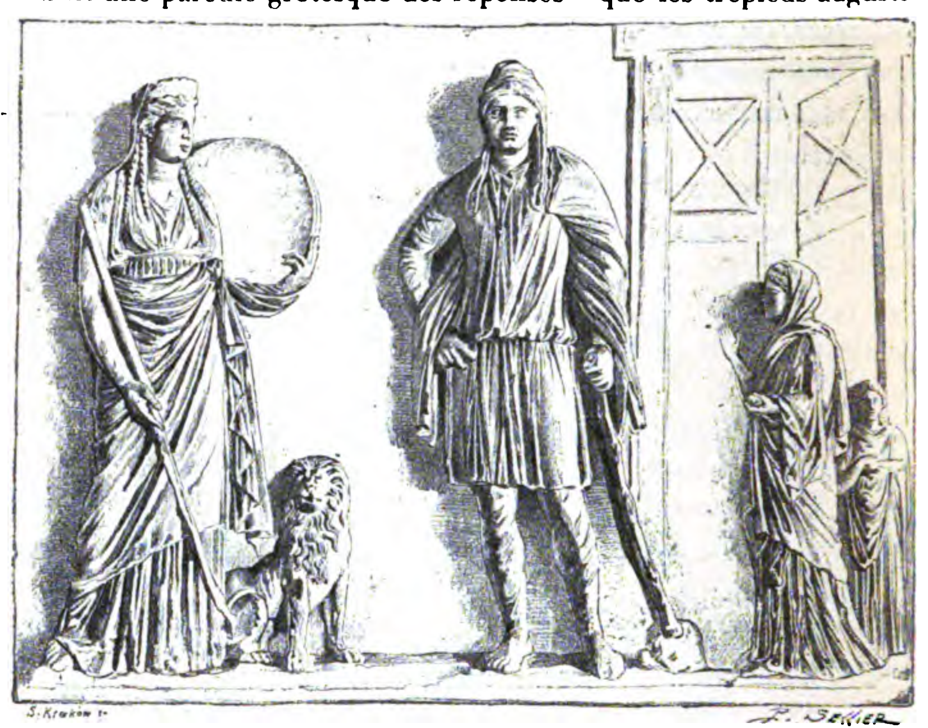
CLÉON. D'Athènes, de Pylos, de toi, de moi, de tout.

DÈMOS au charcutier. Et les tiens?

LE CHARCUTIER. D'Athènes, de lentilles, de Lacédémoniens, de maquereaux frais, de toi, de moi.

DÈMOS. Eh bien! lisez-les-moi, surtout celui que j'aime tant où il est dit que je serai un aigle planant dans les nues. »

Suit une parodie grotesque des réponses « que les trépieds augustes



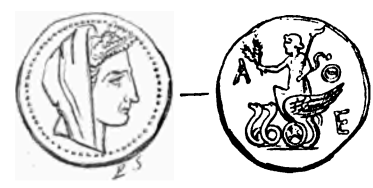
Ex-voto à une divinité étrangère : Cybèle et Attis [1].

ont fait retentir dans le sanctuaire d'Apollon ». Il n'est point favorable aux nouveaux dieux qui s'introduisaient dans Athènes : au phrygien Sabazios, au phénicien Adonis, à l'Artémis thrace, Bendis,

porté par cinq colonnes basses d'ordre dorique. La scène représente l'intérieur d'une maison: à gauche s'ouvre une porte; au mur sont suspendus, de chaque côté d'une couronne, des masques de femme. Au centre un vieillard (ΧΑΡΙΝΟΣ), reconnaissable à la couleur de sa barbe, est étendu sur une large caisse (peut-être son trésor), de laquelle il semble ne vouloir pas se séparer. Deux personnages, à droite et à gauche, le saisissent par le bras et par la jambe comme pour l'en arracher : l'un est Εὔμνηστος, l'autre, à droite, Κώσιλος. Un troisième personnage (ΚΑΡΙΩΝ), sans doute l'esclave de Charinos, assiste à la scène et se borne à manifester son effroi. Cf. Heydemann, *Phlyakendarstellungen auf bemalten Vasen*, dans le *Jahrbuch des Kaiserl. d. archäol. Instit.*, I (1886), p. 282, P.

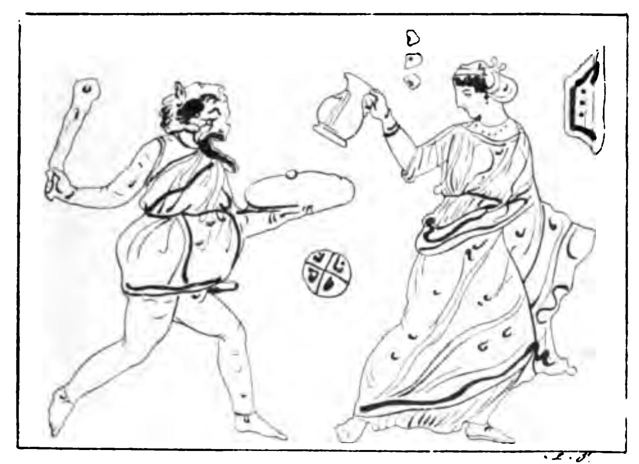
[1] Bas-relief grec du musée de la Marciana, à Venise (Dütschke, *Antike Bildwerke in Oberitalien*, V, p. 116, n° 297); d'après les *Monum. pub. par l'Ass. pour l'enc. des Ét. gr.*, 1881, pl. 2.

dont la fête était très populaire pour les matelots du Pirée, à Cotytto, autre étrangère venue aussi de la Thrace; et il avait raison, car ces cultes orgiastiques convenaient mieux Corinthe la voluptueuse qu'à la cité placée sous l'invocation de la chaste Minerve. Mais il respecte bien peu les vieilles déités de la Grèce et leur culte.



Cérès [1].

Le sacrifice est le fond de toute religion; dans les rites grecs, il était de plus la communion du fidèle avec le dieu, par conséquent un acte deux fois saint. Pour Aristophane, c'est un festin comme un autre dont les dieux ont grand besoin. « Quand le calendrier est en désordre, dit-il, l'Olympe est réduit à jeûner[2], car on passe des fêtes et on immole



Hercule volé [3].

moins de victimes. » Il respecte Minerve et Cérès auxquelles, dans Athènes, il ne serait pas permis de toucher; mais Mercure devient un chevalier d'industrie, protecteur des fripons; Hercule, un goinfre qui

— Deux femmes, pénétrant dans le temple dont la porte est entr'ouverte, apportent leur offrande à Cybèle et à Attis. La première, la main droite levée en signe d'adoration, tient une petite coupe; l'autre, la servante, un objet de forme indistincte. Toutes deux sont de taille inférieure aux deux divinités. Cybèle est debout, coiffée du *modios* et du voile; d'une main elle porte le tympanon, de l'autre elle tient le sceptre : à ses pieds est un lion. Attis est revêtu du costume phrygien et coiffé d'une longue mitre dont les bouts flottants encadrent son visage; de la main gauche, il tient un bâton recourbé ou *pedum*.

[1] Monnaie de bronze d'Athènes. Tête de Cérès couronnée d'épis et voilée, à droite. ℟. Cérès tenant un flambeau et des épis debout dans un char traîné par deux dragons ailés. Légende : AΘE. (Beulé, p. 289.)

[2] *Les Nuées*, 621 : τῶν θεῶν ἀπαστίαν.

[3] Peinture de vase (d'après Panofka, *Musée Blacas*, pl. 26 B). — Héraklès poursuit, la mas-

a toujours faim; Bacchus, « le fils de la cruche à vin », un poltron qui a toujours soif. Pluton, Neptune, ne sont pas épargnés, et le prêtre de Jupiter a grande envie « d'envoyer promener son dieu, » qui, dit Plutus, « est jaloux de tous les gens de bien ».

Grâce aux mystères, il s'était répandu des doctrines qui faisaient s'envoler les âmes vertueuses vers les régions de la lumière, au voisinage des dieux, pour devenir, elles aussi, des êtres incorruptibles et impérissables : le poète s'en moque[1]. Les étoiles filantes sont des riches qui sortent d'un banquet, une lanterne à la main; car on



Zeus en expédition amoureuse (Ζεὺς μοιχός)[2].

festoie là-haut; il s'y trouve même, tout aussi bien que sur la terre, des maisons de plaisirs faciles.

Enfin, comme s'il ne voulait rien laisser dans les croyances à quoi sa fantaisie irrévérencieuse n'ait touché, il fait une cosmogonie, parodie de celle d'Hésiode, et dont les héros sont les nouveaux dieux

sue haute, une femme qui semble lui avoir dérobé son œnochoé. Le dieu porte de la main gauche un énorme pain : dans la comédie des *Grenouilles*, le héros glouton est accusé par une cabaretière d'avoir volé et dévoré seize pains! (Cf. Heydemann, *Jahrbuch des Kaiserl d. archäol. Instit.*, I (1886), p. 294, suiv.)

[1] *La Paix*, 827 et suiv.

[2] Peinture de vase (d'après d'Hancarville, *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, tome IV, pl. 105). — Zeus, le *modios* en tête et la tête passée dans les barreaux d'une longue échelle qu'il tient des deux mains, est sous une fenêtre à laquelle apparaît Alcmène. Son fidèle compagnon, Hermès, lève sa lampe à la hauteur de la fenêtre pour mieux éclairer le visage de la belle C'est la scène bien connue de l'*Amphitryon*. (Cf. Heydemann, *article cité*, p. 276, I.)

qu'il met à la place des Olympiens, les *Oiseaux* (414). Une loi du démagogue Syracosios venait d'interdire aux poètes dramatiques des allusions aux hommes et aux choses du jour. Aristophane s'était soumis : il ne nommait plus personne, mais les dieux payaient pour les démocrates.

Si quelques pieuses parabases, précautions semblables à celles que Voltaire prendra contre la Bastille, suffirent à garantir le poète contre l'action d'impiété, ἀσέβεια, il n'est pas possible que cette façon de traiter les choses du ciel devant un auditoire très intelligent



Personnages avec tête de coq[1].

n'ait pas été menaçante pour les Olympiens. Ceux-ci, tout aussi débonnaires que le Dèmos, ne se vengeaient point par la main de leurs prêtres et des magistrats préposés à la garde du culte. Des religions bien autrement sévères ont supporté, elles aussi, de grossières bouffonneries qui amusaient leurs fidèles et ne scandalisaient personne. Il en fut longtemps de même chez les Grecs, qu'Homère avait habitués de bonne heure à l'irrévérence envers les dieux[2]. Tout en les adorant, le dévot prenait avec eux les libertés du fils avec son père, sans que le respect et la crainte en fussent diminués. Mais ces jeux, inoffensifs aux époques de foi, deviennent singulièrement dangereux

[1] Peinture de vase (d'après Gerhard, *Trinkschalen und Gefässe*... Taf. XXX, n° 1. A. Furtwängler, *Beschreibung*..., n° 1830). — Deux personnages, enveloppés dans leur manteau, affublés de masques en forme de tête de coq, suivent un joueur de flûte.

[2] Voy. t. I, p. 183.

lorsque la religion cesse d'être sûre d'elle-même et que de graves personnages l'ébranlent en jetant au milieu de la foule des idées qui font le vide dans les temples.

Alors on a le droit de demander au poète ce qu'il propose de mettre à la place de ce qu'il cherche à renverser. Il vit au milieu d'un peuple renommé pour sa sobriété, et sa morale est celle du ventre; sa sagesse consiste à jouir, à boire sec, à manger tranquillement un filet de lièvre ou une anguille du lac Copaïs, tandis que les autres vont à la bataille; le courage est une sottise et le brave Lamachos, qui revient blessé du combat, n'est qu'un niais. Et puis quelle sensualité épaisse, que de réalités triviales, de grossièretés repoussantes, bien qu'elles se trouvent souvent enchâssées dans l'or pur! *Lysistrata*, ou la grève des femmes, la plus salement impudique de ses comédies, a des chœurs dignes d'Eschyle.



Silène sur son âne[1].

Sur ce point on l'excuse en rappelant les rites impurs que la Grèce avait reçus de l'Orient et le culte de Dionysos, ce représentant de la Nature ivre d'une sève exubérante, qui se plaisait aux libres manifestations de la vie et du plaisir[2]. Sans doute, la pudeur antique ne ressemblait pas à la nôtre; le vieux naturalisme avait laissé, dans les fêtes les plus solennelles, d'étranges emblèmes qui n'étonnaient ni femmes ni jeunes filles[3]; et Aristophane avait affaire à un auditoire tout à la fois très délicat et très grossier, amoureux de la poésie la plus pure comme des plaisanteries les plus graveleuses, et habitué depuis longtemps à être servi selon ses goûts. Mais, à un certain âge de la civilisation, le poète n'est plus forcé de suivre la foule, en lui deman-

[1] Silène assis sur son âne et tenant un canthare de la main droite; devant l'âne, un cep de vigne sur lequel est posé un corbeau; dessous, un chien. ℟. MENΔAION. Cep de vigne chargé de raisins. Le tout dans un carré creux. [Tétradrachme de Mendé (Macédoine).]

[2] Il faut dire, à la décharge d'Athènes, que même la sévère race dorienne prenait aux phallophories des licences aussi grandes, à Sicyone, à Mégare, à Tarente, qui avait plus de fêtes que de jours de travail et dont un des interlocuteurs des *Lois* de Platon dit : « J'ai vu, aux fêtes de Bacchus, la ville entière plongée dans l'ivresse. » On a trouvé, dans les tombes de Myrina, un φαλλός avec anneau, ayant été porté comme amulette. (*Bull. de Corr. hell.*, mars 1885, p. 170.)

[3] Aristote (*Pol.*, VIII, 4) voudrait qu'il fût défendu aux enfants d'assister aux drames satiriques, mais c'est une demande qu'il adresse au législateur de l'avenir, ce n'est pas une ancienne loi qu'il invoque.

dant ses inspirations; il la doit précéder. Aristophane, avec son génie, avait le pouvoir d'attirer ses auditeurs à d'autres spectacles et il les entraîne trop souvent au plus épais des bas instincts[1].

L'histoire littéraire n'a pour lui que de l'admiration, séduite qu'elle est par tant d'esprit et de grâces incomparables[2]. Mais puisque le



Dionysos en voyage[3].

poète s'est donné un rôle politique, il devient justiciable d'une autre histoire. Alors la question ne se résout plus au théâtre; c'est à l'Agora

[1] La société ancienne a souffert, dans sa réputation, pour les mauvais lieux où Aristophane la fait vivre. Un très savant homme, Letronne, dans sa *Lettre à Fr. Jacobs sur la rareté des peintures licencieuses dans l'antiquité,* lui reproche d'avoir allongé à l'excès la liste des représentations obscènes. Il montre que, à part quelques exceptions, on n'a trouvé de peintures licencieuses, à Pompéi et à Herculanum, que dans les endroits où l'on se préoccupe peu des choses de l'art.

[2] Je dois faire une exception pour un savant livre qui vient de paraître : *La Comédie grecque*, par M. Denis, doyen de la Faculté des lettres de Caen. Je regrette que cet ouvrage me soit arrivé trop tard pour que j'aie pu en profiter; mais je suis heureux de me trouver d'accord avec l'auteur sur le caractère de la comédie aristophanesque.

[3] Plaque estampée en terre cuite, d'ancien style, conservée au musée de Berlin (d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1875, Taf. XV, n° 2). — Dionysos assoupi, tenant d'une main son canthare vide et s'appuyant de l'autre sur son thyrse, voyage péniblement sur un mulet que conduit un jeune garçon. Un satyre, debout à côté du dieu, le soutient de ses deux bras. C'est ainsi que Dionysos allait de bourg en bourg, κωμηδόν.

qu'il faut aller; je veux dire que, pour juger le poète, il faut connaître la constitution d'Athènes et la vraie nature de son gouvernement; les intérêts et les passions des partis en présence; les nécessités d'une ville maîtresse d'un empire maritime, remplie de négociants, d'industriels, de marins, et à qui ses antécédents, comme sa situation présente, imposaient un régime très démocratique. Sur tout cela, il a régné longtemps bien des erreurs que la critique moderne commence à dissiper. Ces discussions ne seraient pas ici à leur place. Je les ai exposées ailleurs; il suffira de dire qu'Aristophane, en avance sur beaucoup de ses concitoyens à l'égard de certaines questions, est en retard d'un siècle pour quelques autres.

Quelle influence utile a donc exercée ce politique qui ne voyait que le mal ou ce qu'il croyait l'être, et qui ne sut indiquer d'autre remède qu'un retour au passé, comme si les peuples pouvaient, mieux que les fleuves, remonter le courant qu'ils ont descendu? Sans doute, aux yeux de ceux à qui le présent déplaît, le passé se colore d'une teinte de poésie, comme la colline dont le soleil du soir dore le sommet, quand elle a déjà le pied dans la nuit. Mais le passé d'Athènes avait subi la loi commune : il était mort, et des conditions nouvelles d'existence s'étaient produites. Aristophane les réprouve, parce qu'il ne les comprend pas ou ne veut pas les comprendre. L'important pour lui n'était pas de savoir, mais de rire. Or l'éloge ennuie; la caricature amuse; il se décida pour elle et il se fit applaudir en travestissant toutes choses, même les bonnes, et en donnant pour cause aux plus graves événements les circonstances les plus futiles : « C'est pour trois filles de joie, dit-il, que la Grèce est en feu. » A cette explication des causes de la plus terrible des guerres répond l'austère et véridique introduction de Thucydide, qui fut cependant une des victimes de cette lutte formidable. En la lisant vous direz que parmi les privilèges de la comédie n'est pas le droit de fausser à ce point l'histoire d'un peuple qui, durant un siècle et demi, a fourni la glorieuse carrière commencée à Marathon et finie à Chéronée, sur ce cri de Démosthène : « Non, non, Athéniens, vous n'avez pas failli, en courant au-devant de la mort pour le salut de la Grèce! » Ah! l'esprit, quelle chose charmante, mais parfois redoutable!

Il est inutile d'ajouter que le poète irascible n'a pas épargné ses émules : Eupolis, le poète qui écrit pauvrement, tout en dévalisant ses confrères; Théognis, l'homme de neige, dont la poésie glacée ressemble aux frimas de la Thrace; Morsimos, qui a grand tort de donner

ses pièces au printemps, saison qui ne leur convient pas; Mélétos, qu'Aristophane envoie chez Pluton consulter les vieux maîtres, « et cette foule de petits jeunes gens qui font des tragédies par milliers, rameaux sans sève, babillards qui jacassent comme des hirondelles[1] ». S'il honore Eschyle, on a vu comme il traite Euripide; et s'il respecte Sophocle, il lui donne un vilain défaut, l'avidité au gain[2]. Périclès du moins ne reprochait au doux poète que de trop sacrifier à Vénus.

Le poète a des privilèges; il ne faut pas lui demander à quoi ses vers peuvent servir, car les plus belles choses sont souvent les plus inutiles. Cependant lorsqu'il veut faire la leçon à son temps, il est tenu de frapper juste. Molière corrige en riant : les copistes de l'hôtel de Rambouillet sont morts des *Précieuses ridicules*, et Tartufe a tué la dévotion hypocrite; mais Aristophane n'a corrigé ni rien ni personne. Le triobole et le peuple jugeur ont survécu à ses sarcasmes, parce que, si le poète peut détruire une mode, un travers momentané de l'esprit, le temps seul défait les institutions qu'il a formées.

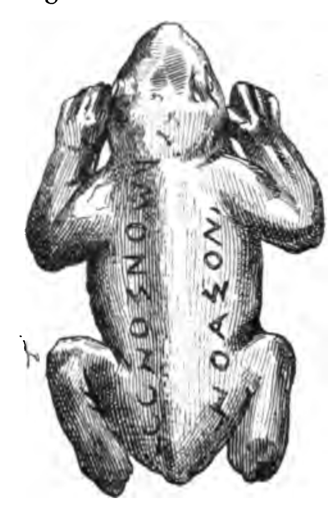
Les religions surtout sont très résistantes; aussi ne saurait-on dire qu'Aristophane avait beaucoup ébranlé celle d'Athènes; du moins a-t-il aidé à l'œuvre de destruction qui commençait. Pour nous, les dieux helléniques, admirables sujets de poésie et d'art, vivent toujours, et nous nous consolons facilement des attaques qu'ils ont subies, en pensant que la ruine du polythéisme a élargi la conscience morale de l'humanité. Mais elle perdit la Grèce, car ces petits États étaient constitués de telle sorte, que d'eux on peut dire : « Morte la religion, morte la cité. » Et nous aurions voulu que la cité de Périclès durât plus longtemps.

Peut-être exagérons-nous l'importance du poète. Les Athéniens aimaient à rire, mais il n'y avait que deux représentations théâtrales dans l'année, l'une au printemps, l'autre à l'entrée de l'hiver; et une pièce n'y paraissait qu'une fois. On la copiait, il est vrai, et sous cette forme elle se répandait, sans aller bien loin, à moins que « les artistes de Dionysos » ne la portassent aux villes qui s'approvisionnaient à Athènes de poésie dramatique. Les pièces d'Aristophane sont donc un effet plutôt qu'une cause; et elles marquent un certain état des esprits, qu'elles n'ont pas été seules à créer.

On a gardé d'Aristophane onze pièces sur cinquante-quatre que Suidas

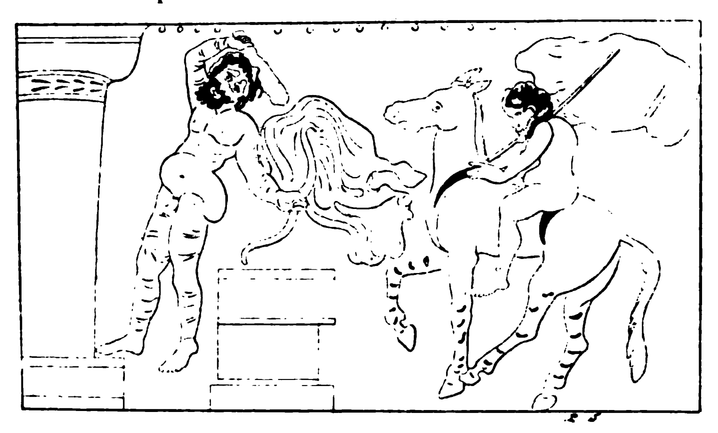
[1] *Les Grenouilles*, 13-14, 89 et suiv. Cratinos seul trouva grâce devant lui. Il proposa même, dans la parabase des *Chevaliers*, qu'on le nourrît au Prytanée.
[2] *La Paix*, 695-699.

lui attribue : les *Acharniens*, *Lysistrata* et la *Paix*, trois plaidoyers contre la guerre; les *Chevaliers*, contre Cléon; les *Nuées*, contre les sophistes et Socrate[1]; les *Fêtes de Cérès* et les *Grenouilles* contre Euripide; les *Guêpes* contre le peuple et ses tribunaux; l'*Assemblée des femmes*, pour combattre l'utopie que Platon développait déjà ou qu'il soutiendra bientôt dans sa *République*, la communauté des femmes et celle des biens; le *Plutus*, protestation contre l'aveugle répartition de la richesse et apologie du travail sans lequel toute prospérité disparaît; enfin, les *Oiseaux*, fantaisie charmante, mais satire du ciel et de la terre : des hommes qui ne font que des sottises, et des dieux qui gouvernent si mal le monde.



Grenouille en bronze[2].

Plusieurs de ces pièces se rattachant à des événements historiques



Première scène des *Grenouilles* d'Aristophane[3].

ou représentant un certain état des esprits, les citations que nous en

[1] Il est à noter que Cratinos, alors très âgé, fut, au concours des comédies, vainqueur d'Aristophane. Sa pièce de *la Bouteille* l'emporta sur les *Nuées*. Les anciens plaçaient aussi Eupolis à côté d'Aristophane, dont il fut contemporain.

[2] Grenouille en bronze, provenant du Péloponnèse, très probablement de Corinthe, et conservée au musée de Berlin; d'après le *Jahrbuch des Kaiserl. d. archäol. Instit.*, I (1886), p. 48. — L'inscription, qui est une dédicace, doit être lue : Ἄμων Σωνόου Βοάσονι. (Amon, fils de Sonoos à Boason.) Ce dernier mot, selon M. Fränkel, serait une épithète d'Apollon, et c'est à ce dieu qu'Amon aurait dédié cette grenouille.

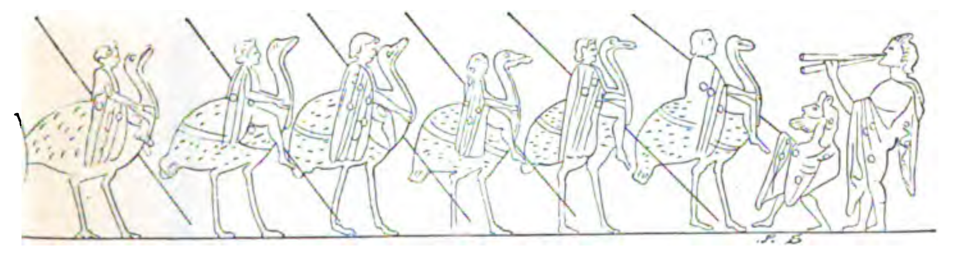
[3] Peinture de vase (d'après l'*Archäol. Zeitung*, 1849, Taf. III, 1. Le vase est au musée de Berlin. Furtwängler, *Beschreibung...*, n° 3046). — On se rappelle la première scène des *Grenouilles :* Dionysos, lassé des mauvais poètes qui se font entendre dans ses fêtes, a résolu de

pourrions faire seront mieux à leur place dans la suite de nos récits.

Platon, ennemi de la démocratie, fait naturellement grand cas de l'écrivain qui la combattit si vaillamment. Dans son *Banquet*, il lui donne place à côté de Socrate, bien que le poète ne se soit jamais réconcilié avec le philosophe; et lorsque Denys de Syracuse voulut connaître le gouvernement d'Athènes, il lui envoya les *Acharniens* et les *Chevaliers*, ce qui était, de sa part, une nouvelle satire, et peut-être une mauvaise action contre sa patrie. Enfin il est de Platon cet éloge qui nous surprend : « Les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible trouvèrent l'âme d'Aristophane. » Pour sauver la réputation du philosophe comme moraliste, il faut croire que, en parlant ainsi, il ne pensait qu'aux



Coq à tête de femme [1].



Chœur comique. Personnages montés sur des autruches [2].

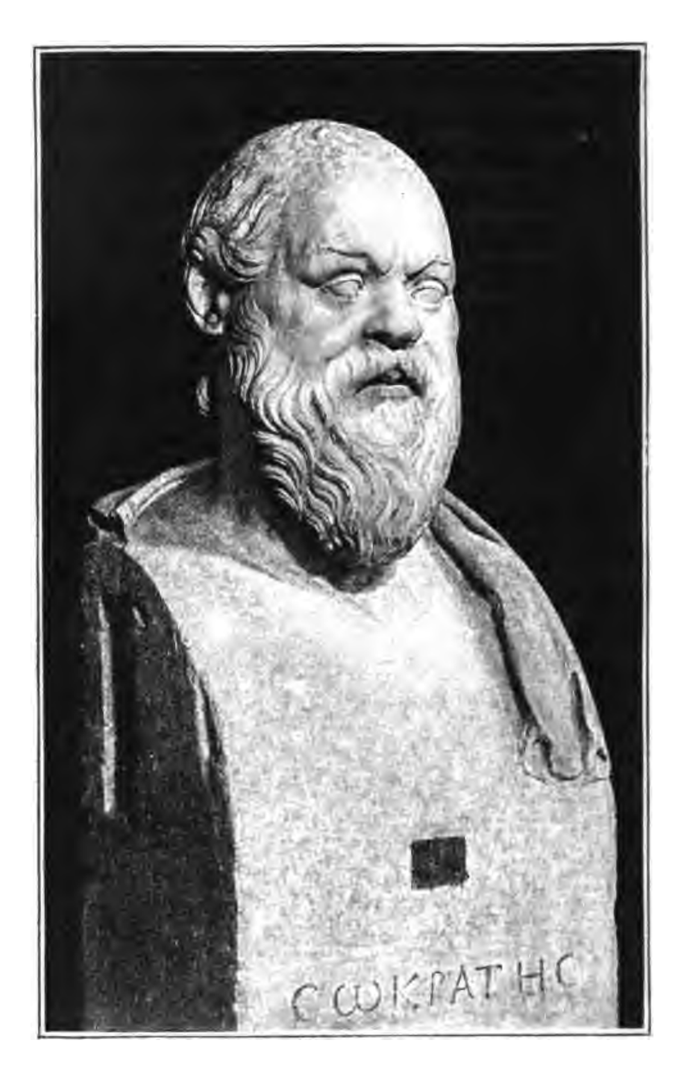
nombreux passages qui, sur un fond trop souvent ordurier, se déta-

ramener Euripide des enfers. Il lui faut tout d'abord s'informer du chemin qui mène chez Pluton, et c'est Héraklès qu'il interroge. Il s'arme donc d'une massue, d'un arc, et se faisant escorter de son esclave Xanthias, qui, monté sur un âne, porte le bagage, il va frapper à la porte d'un temple d'Héraklès. C'est ce moment que le peintre a représenté : Dionysos frappe à coups redoublés, « à la façon d'un centaure » (κενταυρικῶς, *Grenouilles*, 38); derrière lui, l'on voit Xanthias qui, monté sur un âne, porte au bout d'un bâton (ἀνάφορον, *ibid.*, 8) le lourd paquet. Cette interprétation n'est pas admise par Heydemann, *Jahrbuch der Kaiserl. d. Institutes*, I (1886), p. 283, R.

[1] Bronze de l'ancienne collection Castellani (d'après le *Catalogue*, n° 262). — Ce bronze est de provenance inconnue. La tête de la femme porte en guise de casque la dépouille de la tête de l'oiseau et le coq est perché sur un crâne humain.

[2] Peinture de vase (d'après le *Bullet. archeol. napolitano*, nouvelle série, V (1857), tav. 7,

chent en étincelantes saillies de bon sens, comme la dispute fameuse du Juste et de l'Injuste, ou en doux éclat de pure poésie, la strophe,



Socrate [1].

par exemple, où les Nuées, images des subtilités métaphysiques, sont invoquées par Socrate.

« Socrate. Venez, Nuées que j'adore, soit que vous reposiez sur les sommets sacrés de l'Olympe, couronnés de frimas, ou que vous formiez

n° 1). — Montés sur des autruches et tenant tous une longue baguette à la main, les choreutes défilent, au son de la double flûte, devant un petit personnage qui est affublé d'un masque.

[1] Buste en marbre, trouvé à Roma Vecchia et conservé au Vatican, musée Pie-Clém. (d'après une photographie). — L'inscription CΩKPATHC est gravée sur la gaîne de l'hermès

des chœurs sacrés avec les nymphes, dans les jardins de l'Océan, votre père; soit que vous puisiez les ondes du Nil dans des urnes d'or, ou que vous habitiez les marais Méotides ou les rochers neigeux du Mimas, écoutez ma prière, acceptez mon offrande. »

Et elles répondent :

« Le Chœur. Nuées éternelles, paraissons : élevons-nous des mugissants abîmes de l'Océan notre père vers les hautes montagnes; étendons nos voiles humides sur les cimes chargées de forêts d'où nous dominerons les collines lointaines et les moissons que nourrit la terre sacrée, et le murmure des divins fleuves, et les flots retentissants de



Cuisinier[1].

la mer que l'astre infatigable illumine de ses éclatants rayons. Mais secouons ces brouillards pluvieux qui cachent notre immortelle beauté. »

Ou encore, en traits plus humble, cette pastorale de la Paix. Le traité vient d'être conclu. Les armuriers, les fabricants de casques, d'aigrettes et de boucliers se désolent : pour eux, c'est la ruine; mais les laboureurs sont dans l'allégresse.

« Le Chœur. O joie! ô joie! Plus de casques, plus de fromage, ni d'oignons[2]. Non, je n'ai point la passion des combats. Ce que j'aime, c'est de boire avec de bons camarades au coin du foyer où pétille un bois bien sec, coupé au cœur de l'été; c'est de faire griller des pois sur les charbons et des glands de hêtre sous la cendre.... Non, rien n'est

[1] Terre-cuite de Tanagra, conservée au musée de Berlin (d'après O. Rayet, *Monuments de l'art antique*). — Le personnage tient de la main gauche une planche à pâtisserie, et de la main droite prend ou retourne sur le gril un gâteau qui a disparu.

[2] Nourriture du soldat.

plus charmant, quand la pluie féconde nos semences, que de causer avec un ami. Dis donc, Comarchide, je boirais volontiers pendant que le ciel arrose nos terres. Allons, femme, fais cuire trois mesures de haricots, où tu mêleras un peu de froment et donne-nous des figues.... Qu'on m'apporte la grive et les deux pinsons; il y avait aussi du caillé et quatre morceaux de lièvre.... Quand la cigale chante sa douce mélodie, j'aime à voir si mes vignes commencent à mûrir. Je regarde aussi grossir la figue et, lorsqu'elle est à point, je la mange en connaisseur et je m'écrie : O aimable saison! »

Enfin il ne sera pas sans intérêt de connaître l'opinion qu'Aristo-



Scène de comédie : Parodie d'Hercule[1].

phane avait de lui-même et celle qu'il voulait qu'on en eût. Dans la parabase de la *Paix*, il énumère les services qu'il prétend avoir rendus à la scène comique et, avec la persévérance de la haine, il se glorifie, trois ans après que Cléon était tombé devant Amphipolis, d'avoir déchiré à belles dents celui qu'il appelle encore le monstre[2].

« Le Chœur. Notre poète croit avoir mérité une renommée glorieuse. D'abord c'est lui seul qui a contraint ses rivaux à ne plus rire des haillons; et ces Hercules mâchant toujours, et toujours affamés, poltrons et fourbes, qui se font battre à plaisir, il les a le premier couverts de

[1] Peinture de vase (d'après F. Wieseler, *Theatergebäude und Denkmäler des Bühnenwesens bei den Griechen und Römern*, Taf. IX, n° 9). — Hercule, armé de sa massue, rapporte au roi Eurysthée les Cercopes qu'il a enfermés dans des corbeilles d'osier : le roi est assis à droite, porte une couronne et tient son sceptre de la main gauche. Pour les Cercopes, voy. au Ier vol., p. 605 et 606.

[2] *La Paix* fut jouée en 419, et Cléon était mort en soldat devant Amphipolis, en 422.

ridicule et chassés de la scène[1]; il a aussi congédié cet esclave qu'on ne manquait jamais de faire pleurnicher devant nous, pour que son camarade eût occasion de le railler sur les coups qu'on lui distribuait... Après nous avoir délivrés de ces ignobles bouffonneries, il nous a créé un grand art, semblable à un palais aux tours élevées, construit avec de belles paroles, de grandes pensées et des plaisanteries qui ne courent pas les rues. Et ce ne sont pas des particuliers obscurs, ni des femmes qu'il met en scène; intrépide comme Hercule, c'est aux plus grands qu'il s'attaque. Il a le droit de dire : Je suis le premier qui ait osé marcher droit à cette bête aux dents aiguës[2]... A la vue d'un tel monstre, je n'ai pas reculé d'horreur, mais pour votre salut, pour celui des insulaires, j'ai lutté contre lui sans relâche. Tels sont les services qui doivent me mériter votre reconnaissance[3]. »



Dionysos[4].

Les spectateurs du théâtre de Dionysos et, après eux, bien des Athéniens qui n'étaient pas d'Athènes, lui ont accordé la reconnaissance qu'il exige. L'historien serait plus diffi-

[1] Son Hercule des *Oiseaux* est cependant bien ridicule.

[2] Cléon.

[3] Voy. aussi la parabase des *Acharniens* et celles des *Nuées* et des *Guêpes*. Pour ces dernières citations, j'ai suivi l'élégante traduction de M. Poyard.

[4] Buste en bronze, conservé au musée de Naples (d'après une photographie). — Le buste a longtemps porté le nom de Platon, le philosophe : on lui donne aussi celui de Poseidon.

cile; cependant, pour n'être pas accusé d'une sévérité trop grande, je citerai encore un passage des *Guêpes* où se trouvent du moins quelques accents virils.

« Le Chœur. Si vous vous étonniez, spectateurs, de me voir une taille si fine, avec cet aiguillon des guêpes, je vous expliquerais la chose : nous sommes la vraie race attique. C'est nous qui, dans les combats, avons rendu de si grands services à la république, quand arriva le Barbare, remplissant le pays de flammes et de fumée pour nous ravir nos ruches. Nous accourûmes avec la lance et le bouclier, animés d'une âpre colère, homme contre homme, et les lèvres serrées de rage. Le ciel était obscurci par les traits. Cependant, avec l'aide des dieux, nous les mîmes en déroute et nous les poursuivîmes l'aiguillon dans le flanc, comme on harponne les thons. Aussi pensent-ils, aujourd'hui encore, qu'il n'est rien de plus redoutable que la guêpe attique. »


Dionysos [1].


Faune bachique [2].

Accordons à Aristophane le bénéfice des circonstances atténuantes, que les Grecs ont réclamé pour les gaillardises du théâtre comique. « Dionysos, dirent-ils, a inventé les leçons d'une Muse amie des jeux; il conduit le joyeux cortège qui cache le blâme sous la grâce et l'aiguillon sous le rire. C'est l'ivresse qui enseigne la sagesse à la cité [3]. » Mais était-ce toujours la sagesse qu'enseignait Aristophane? Du moins, si aucun de ses conseils n'a été suivi; s'il n'a ni ramené la paix, ni chassé les démagogues, il a égayé quelques-uns des jours sombres d'Athènes, et il nous charme encore. Il mériterait peut-être qu'on lui appliquât le mot de La Bruyère sur Rabelais; n'en


Poëte ou philosophe inconnu [4].

[1] Tête de face couronnée de pampres, avec des ailes de mouches qui figurent sa barbe. Cette figure a été longtemps appelée *Jupiter Muscarius*. (Pierre gravée du Cabinet de France. Nicolo. Haut. 14 mill.; larg. 8 mill. *Catalogue*, n° 1625.)

[2] Le faune joue du chalumeau et tient un thyrse; son corps est en partie couvert d'une nébride. (Camée sur sardonyx à deux couches. Haut. 46 mill.; larg. 37 mill. Cabinet de France, n° 77.)

[3] *Anthologie palatine*, XI, 32.

[4] Jeune homme assis sur un siège décoré d'un griffon en relief, dessinant ou écrivant sur une tablette; à ses pieds une panthère, devant lui, une colonne surmontée d'un vase, et sur la base de la colonne, une tête jeune sculptée en relief. (Cornaline gravée. Hauteur 11 mill., largeur 8 mill , Cabinet de France, n° 1899.)

prenons que la moitié et disons : Ses comédies « sont le mets des plus délicats ».

VI. — THUCYDIDE.

L'Athènes du cinquième siècle a eu toutes les gloires littéraires : par Eschyle, Sophocle et Euripide, la poésie lyrique et dramatique; par



Thucydide [1].

Aristophane, la comédie; par Périclès, l'éloquence; par Thucydide, l'histoire et sa prose sévère; par Socrate, la philosophie.

Périclès et Socrate n'ont rien écrit; mais l'un a laissé le souvenir

[1] Buste en marbre, conservé au musée de Naples (d'après une photographie). — L'hermès est double et la tête de Thucydide (ΘΟΥΚΥΔΙΔΗC) est accolée à celle d'Hérodote. Voy. p. 323.

d'une éloquence incomparable; l'autre a formé, par ses entretiens, des élèves qui ont recueilli sa doctrine, et c'est par eux qu'a été déterminé le grand mouvement philosophique qui a conduit le monde dans la recherche des lois de la pensée, des vérités morales et des problèmes insolubles de la métaphysique. Du premier, nous avons déjà parlé en montrant ce qu'il fit d'Athènes; du second et de ses élèves, il sera question après la guerre du Péloponnèse, lorsqu'on pourra distinctement reconnaître la nouvelle direction prise par l'esprit humain. Quant à Thucydide, son ouvrage sera longtemps notre guide pour les faits que nous aurons bientôt à raconter, et il le sera toujours pour l'esprit qui le dirigea dans son travail.

Il était apparenté à Cimon, car sa mère descendait peut-être d'un roi thrace dont une fille avait épousé Miltiade, et, du temps de Plutarque, on voyait son tombeau parmi ceux de cette famille glorieuse des Philaïdes. Agé de 35 ou de 40 ans lorsque commença la guerre du Péloponnèse, il lui survécut plusieurs années. Il était donc, au début des hostilités, dans la pleine maturité de son esprit, et il se proposa de suivre attentivement les péripéties de cette lutte, « la plus grande qui se soit produite en Grèce, à laquelle se mêla une partie des barbares et qui ébranla pour ainsi dire l'univers. » — « L'Athénien Thucydide, dit-il en tête de son livre, a rédigé l'histoire de la guerre que se sont faite les hommes d'Athènes et ceux du Péloponnèse. Il a commencé son travail dès l'origine des hostilités, persuadé que cette guerre aurait plus d'importance que toutes les précédentes à cause des immenses ressources des deux peuples qui allaient s'entre-choquer. » Nous sommes assurés qu'il a usé de tous les moyens que lui donnèrent sa fortune[1], sa naissance, ses nombreuses relations, même son exil de vingt années, dont quelques-unes se passèrent dans le Péloponnèse, pour recueillir les renseignements qui lui ont permis de composer une œuvre véridique, écrite, comme il l'a dit lui-même, pour l'éternité[2].

Il étudie de près les événements et les hommes, mais ensuite il les regarde de haut et ne s'arrête pas aux détails qui font la joie des anecdotiers. Il suit ses personnages à l'agora, au conseil, à la bataille; il ne pénètre pas dans l'antichambre ou l'alcôve, parce qu'il pense que les hommes publics doivent être jugés sur les conseils qu'ils donnent, sur

[1] Il était propriétaire ou fermier des mines d'or de Skapté-Hylé, *la Forêt brûlée*, et l'on montra longtemps le platane sous lequel, disait-on, il avait écrit son histoire.

[2] Κτῆμα ἐς ἀεί. (Thucydide, I, 22.) En un autre endroit (VI, 55), il montre, pour un fait qui ne rentrait pas dans son grand travail, quel soin il mettait à se bien renseigner.

les actes qu'ils accomplissent et que l'histoire n'a intérêt à entrer dans la vie privée qu'autant que celle-ci a exercé une influence sur la vie publique. Il n'a point fait d'histoire amusante, et on ne peut la lire comme celle d'Hérodote pour se donner la plus aimable distraction; il a fait de la grande histoire, celle qui s'écrit après de sévères



Hérodote et Thucydide [1].

études, *sine ira, sine studio*, et la sienne a mérité d'être, à cause de l'expérience qu'elle donne, l'école des esprits politiques[2].

Thucydide a le premier introduit l'usage des discours dans l'histoire, comme Homère en avait mis dans l'épopée et les poètes tragiques dans le drame, comme les orateurs en remplissaient chaque jour la place publique : c'est une tradition qu'il continue. Son livre en contient

[1] Buste double du musée de Naples (d'après une photographie).

[2] Aussi Marcellinus, son biographe, dit-il de lui : δεινὸς ἠθογραφῆσαι.

trente-neuf, sans compter ceux qui sont écrits sous forme indirecte. Là où les modernes introduisent des explications pour faciliter l'intelligence des faits, les anciens mettaient dans la bouche de leurs personnages les raisons qui devaient engager à prendre telle ou telle résolution. Au fond, le procédé est le même et la différence n'est que dans la forme. Nous avons justement renoncé à ces harangues qui donnaient l'illusion de documents authentiques. Mais, aux mains d'un observateur aussi attentif que Thucydide, qui étudiait soigneusement les faits et les caractères, le procédé oratoire avait des avantages et peu d'inconvénients, parce que dans ses discours on est certain de trouver une grande somme de vérités avec l'éloquence en surcroît. Quant aux actes officiels, tels que les traités, nous avons la preuve, au moins pour la convention entre Athènes et Argos, qu'il les transcrit à peu près textuellement.

Entre Sparte et Athènes, il s'est établi juge du camp, et son office est de rendre de justes sentences. Bien que ses préférences soient pour l'aristocratie, il sait que, les violents exceptés, tous les gouvernements sont bons selon le temps et les circonstances; que l'intérêt dirige la politique des peuples, mais aussi que les idées et les sentiments ont leur influence; et il s'applique à montrer comment les faits résultent de cette triple action. On l'a appelé un athée[1]; il n'attaque point les dieux, comme l'ont fait tant de ses contemporains, mais il ne croit pas avoir besoin d'eux pour son œuvre. Au lieu d'actions arbitraires, il trouve dans l'univers des lois générales. Laplace, non plus, ne niait pas la divinité en ne voyant que de la géométrie dans la mécanique céleste.

Il renonce à la vieille doctrine du Destin pour ne croire qu'à la raison; par là il marque le commencement d'un âge nouveau du monde qui, malheureusement, ne dura pas. Au lieu de tout remettre à la puissance mystérieuse de la Fatalité, de la Fortune ou de la providence des dieux, il chercha, dans la plus complète indépendance de sa pensée, les causes humaines des événements et il eût été prêt à dire avec Anaxagore : « Le Hasard est une cause inintelligible, le Destin un mot vide de sens »; ou comme Polybe : « Attribuer la prospérité de la ligue achéenne à la Fortune serait chose ridicule et folle. Il faut en chercher la cause, puisque sans cause il ne se fait rien de bon ni de mauvais. » Il ne reconnaît pas plus l'action divine dans les phéno-

[1] Ἄθεος ἠρέμα ἐνομίσθη. (Marcellinus, *Vie de Thucyd.*, § 22.) Sur cette question, voy. le *Thucydide* de Croiset, t. I, p. 32.

mènes naturels qui épouvantent les populations, que dans les événements politiques. Pour lui Némésis est morte[1], et ce n'est plus Neptune qui soulève la mer et la jette sur l'Eubée, dont une partie disparaît pour toujours sous les flots. Les Lacédémoniens, prêts à envahir l'Attique, s'effrayent et reculent en apprenant ce raz de marée. Thucydide l'explique, comme nous le faisons aujourd'hui, par un tremblement de terre sous-marin[2]. A propos d'un phénomène semblable, il écrit avec une ironie qui se cache à peine : « On disait et on croyait que c'était un signe de l'avenir[3]. » Charybde, le monstre dévorant, déchoit de sa condition pour n'être plus que le point de rencontre, et par cela même très dangereux, de deux courants contraires[5], et tandis que le pieux et niais Nicias s'épouvante d'une éclipse de lune qui lui fait prendre une résolution désastreuse, Thucydide remarque, à propos d'une éclipse de soleil, que ce phénomène s'était produit à la nouvelle lune, « le seul temps où il paraît que cela puisse arriver[6] ». C'était retirer aux dieux le gouvernement du monde. Il ne parle ni de la bonté ni de la justice dont on a fait les attributs nécessaires de la divinité. La théologie a eu raison d'enseigner cette croyance salutaire; mais, en constatant que sur la terre il y a toujours eu une infinité de misères et d'iniquités dont la somme ne diminue que par le progrès de l'intelligence et de la moralité parmi les hommes, l'histoire a dû considérer comme une impiété sacrilège d'attribuer ces maux à la volonté du *demiourgos*. Il nous a faits intelligents et libres; c'est à nous de chasser ces misères et d'établir la justice : cette virile pensée est au fond du livre de Thucydide.



Neptune[4].

S'il regarde peu au ciel, il voit bien ce qui se passe sur la terre. Il ne lui échappe pas que de fâcheux changements se sont produits dans la société grecque et que les démocraties, lorsqu'elles sont conduites

[1] Par condescendance pour la superstition populaire, Périclès dit bien au peuple que la peste est un mal divin, qu'il faut supporter avec résignation, mais il se hâte d'ajouter qu'il faut résister avec courage aux maux qui nous viennent des hommes. (Thucyd., II, 64.)

[2] III, 89.

[3] II, 8, 3 et 17, 2.

[4] Neptune debout à droite, combattant avec le trident; derrière, ΓΟΜ (Ποσ... en légende rétrograde). Le tout dans un collier. Le revers offre le même type en creux. (Monnaie archaïque, en argent, de Posidonia (Pæstum), en Lucanie.)

[5] IV, 24.

[6] II, 28. Un orage effraie les soldats; il n'y voit qu'un effet de la saison, VI, 70.

par des courtisans de la multitude, sont incapables d'avoir un empire au dehors[1]. Il voit que les notions morales ont été bouleversées par la peste, la guerre et tant de vicissitudes qui ont mis, tour à tour, les peuples et les individus dans la puissance et dans l'accablement; qu'enfin une seule divinité règne, la Force, et que le fort se donne maintenant tous les droits, même celui de violer la justice et l'humanité. C'est un moraliste, comme tout historien doit l'être.

Thucydide a eu une glorieuse postérité : les historiens de Rome l'ont imité; il fut le précurseur de Polybe, de Machiavel, de Montesquieu, et il reste le maître des écrivains de nos jours qui expliquent les affaires de ce monde par la sottise ou la sagesse de ceux qui les conduisent.

Il faudrait faire une place à la Philosophie à côté de l'Histoire, car ce sont deux sœurs qui, surtout en Grèce, ne doivent pas se quitter. Mais le conflit entre les croyances populaires et les idées qui se répandent sous l'influence des écoles philosophiques, ne se manifestera sérieusement qu'au milieu et à la fin de la guerre du Péloponnèse; la mort de Socrate en sera le signe éclatant. C'est à ce moment qu'il conviendra de montrer comment cette population athénienne si douce, si libérale, en vint à traiter un juste en criminel, non pour des actes, mais pour des paroles, et à défendre par des supplices ses dieux qu'elle avait tant de fois laissé bafouer au théâtre.

[1] Thucydide, III, 37.

[2] Masques en marbre découverts à Pompéi (d'après le *Museo Borbonico*, XI, tav. 42, n°s 4, 5, 3). — Les deux grands masques sont des masques tragiques; le plus petit est un masque comique.







Masques[2]

CHAPITRE XXI

LES ARTS A ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCLE[1].

I. — L'ARCHITECTURE.

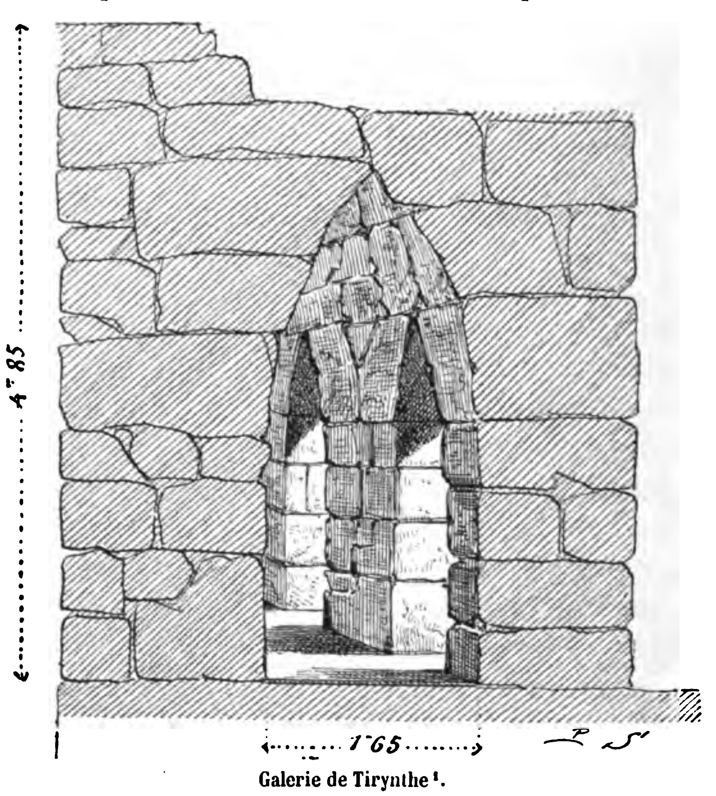
J'ai vu le Colisée et les Pyramides, les thermes de Caracalla et les tombeaux des Khalifes, mais c'est Athènes qui a fait sur moi la plus vive impression, parce que, dans ses monuments comme dans sa littérature, tout est juste mesure, proportion exquise et harmonie de l'ensemble; parce que les merveilles de l'art se mêlent aussi en ce lieu béni à celles de la nature et de l'histoire. Du haut du roc qui domine ce qu'on a longtemps pris pour la tribune d'Athènes, et qui le fut sans doute, j'avais devant moi le temple de Thésée; à droite, celui de la déesse vierge et les gigantesques colonnes de l'Olympiéion[2] que le soleil a revêtues de la couleur dorée des épis mûrs; à gauche, la mer qui, malgré le bleu profond de ses ondes, scintillait en fuyant vers Salamine, l'île aux teintes roses, et, plus loin, l'Acrocorinthe avec sa redoutable forteresse. Dans les entre-colonnements du Parthénon, je voyais passer les grands hommes qui ont été la plus éclatante figure du génie humain, et je replaçais sous la voûte écroulée du temple la Minerve de Phidias, la déesse de l'intelligence, qui avait rempli la *cella* de sa divinité et Athènes de son esprit. Ces pierres ne sont si belles que parce qu'elles ont vécu. La vie qu'elles ont abritée s'est attachée à elles, et les souvenirs qu'elles évoquent la font renaître dans la pensée.

Les Grecs ne sont pas arrivés du premier coup à la perfection architecturale qu'on admire sur l'Acropole. Ils avaient donné à leurs dieux pour premier séjour la cime des monts ou les forêts profondes; ils voulurent les avoir plus près d'eux, et, dès les temps les plus anciens, ils

[1] Pour la bibliographie de cette question, voyez le *Manuel de Philologie classique* de S. Reinach, livre IV, p. 53-97.

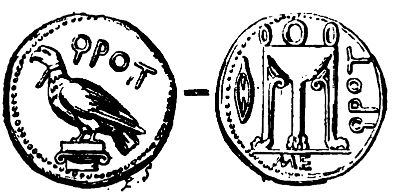
[2] Les colonnes de l'Olympiéion (voy. t. Ier, p. 441) sont de l'époque romaine. Elles sont d'ordre corinthien

leur construisirent des demeures d'abord rustiques et grossières, qui peu à peu s'embellirent et attirèrent les autres arts avec les pompes religieuses, les poètes célébrant les dieux et la patrie, les philosophes



Galerie de Tirynthe [1].

agitant les grands problèmes de la nature et de l'âme. Le temple a été le foyer de la vie hellénique.



Colone ionique sur une monnaie de Crotone [2].

Mais les dieux doivent, comme les hommes, compter avec le temps. Avant de faire rayonner leur majesté divine au milieu des merveilles de l'art, ceux qui deviendront les glorieux Olympiens furent d'abord d'obscurs et informes personnages, habitant le tronc d'un chêne, puis de misérables constructions en bois, plus tard des maisons de pierre, quelquefois

[1] D'après Schliemann, *Tirynthe*, p. 171. — Cette galerie, percée dans le mur sud de la citadelle, servait de passage aux défenseurs de l'Acropole. Voy. tome Ier, p. 66.

[2] Colonne d'ordre ionique sur laquelle est posé un aigle; en légende ϘΡΟΤ. ℞. ϘΡΟΤ. Trépied; à gauche, un grain d'orge; à l'exergue, ΜΕ, initiales d'un nom de magistrat. (Monnaie d'argent de Crotone.)

d airain, comme l'Athéna Khalkiœcos de Sparte[1]. Ce n'est qu'avec les progrès de la vie civilisée que leur demeure s'agrandit et s'éleva. Les vrais temples, et les plus anciens, ceux de Corinthe, de Samos et de Métaponte, ne datent que du septième siècle.

Les Grecs n'ont connu ni l'ogive ni le dôme. On a cru les trouver à Tirynthe et à Mycènes, mais si des baies et des galeries se terminent en pointe, c'est parce que les assises se rapprochent successivement et finissent par se toucher au sommet. Le procédé est donc grossier et barbare; il fut abandonné pour la plate-bande et le fronton.



Colonne dorique du temple d'Assos (Asie Mineure)[3].

Tous les temples grecs se ressemblent par le plan général de la construction[2]; et cependant les combinaisons architectoniques purent être nombreuses, attendu que toutes diffèrent par la nature des matériaux employés et l'ornementation qui les décore, par le nombre des colonnes et la largeur des entrecolonnements, qui déterminent les proportions de l'édifice, surtout par le caractère spécial à chacun des trois ordres, le dorique, l'ionique et le corinthien. Un seul membre de la construction, la colonne avec la portion de l'entablement qu'elle supporte, détermine ce caractère.

Les premiers temples dignes de ce nom furent d'ordre dorique. Les murailles en étaient larges et pesantes, les colonnes courtes et trapues, sans base, comme le poteau qui avait été le

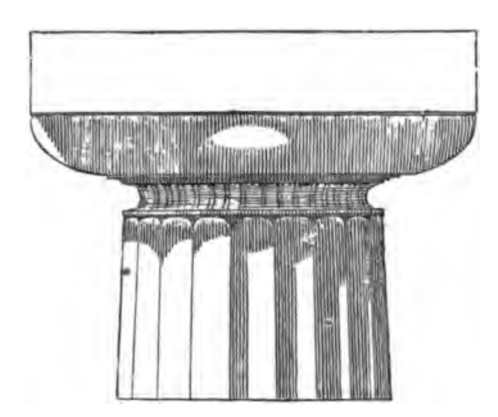
[1] Pausanias cite plusieurs de ces édifices dont les murs étaient revêtus, à l'intérieur, de plaques d'airain, par exemple la chambre où Acrisios renferma Danaé (II, 25 et X, 5), le Trésor de Myron à Sicyone (IV, 19), etc. Sur l'emploi des métaux dans l'architecture ancienne, voyez *l'Architecture métallique antique*, par M. Ch. Normand, dans l'*Encyclopédie d'architecture*, et la *Revue archéol.* de mai et septembre 1885. Pour les temples de bois, les temples cavernes, etc., voy. Chipiez, *Origines et formation des ordres grecs*, p. 174-186.

[2] Cependant on vient de découvrir à Épidaure une construction circulaire qui était peut-être le *Tholos* de Polyclète (Paus. II, 27), orné de colonnes doriques au dehors et corinthiennes à l'intérieur. A Olympie, on a aussi trouvé un petit temple circulaire, entouré de 18 colonnes ioniques et porté à l'intérieur par des colonnes doriques. C'était le *Philippéion* où Alexandre plaça les statues d'Eurydice, d'Amyntas, de Philippe, d'Olympias et la sienne, faites par Léocharès. (Bötticher, *Olympia*, 1886.) Les temples circulaires étaient inconnus aux anciens Grecs; il se peut que le *Philippéion* ait été une imitation des temples italiens de Vesta. Était-il couvert d'une coupole? Le seul édifice grec qui en ait une aujourd'hui est le très petit monument de Lysicrate.

[3] D'après le *Dictionn.* de Saglio, fig. 1752, art. *Columna*, par C. Chipiez.

support primitif[1], mais avec cannelures, chapiteau et double fronton qui s'étendait au-dessus d'une large façade, ainsi qu'un aigle aux ailes éployées[2] : le mot est de Pindare. Tout l'édifice, bâti de pierres communes, se cachait, comme en beaucoup de temples égyptiens, sous un revêtement de stuc qui portait d'éclatantes couleurs. On peut en voir des débris : à Assos, sur la côte d'Asie ; à Corinthe, à Delphes et à Égine, en Grèce ; à Syracuse, Agrigente et Sélinonte, en Sicile ; à Métaponte et surtout à Pæstum, en Italie[4], où se trouvent les plus grandes ruines de l'ancien ordre dorique. Le caractère commun de ces édifices, qui sont presque tous du septième ou du sixième siècle, était leur aspect robuste, mais lourd et ramassé[5]. Les colonnes n'ont en hauteur que quatre diamètres, quatre deux tiers au plus, et le stuc en tombant a laissé voir la pauvreté des matériaux employés. Même le temple d'Olympie avait été bâti de tuf dur et poreux que le stuc avait recouvert d'une robe brillante. Celui d'Égine était aussi de pierre et non de marbre ; il en reste du moins de belles ruines.


Temple de Neptune, à Corinthe[3].


Chapiteau dorique du temple de Poseidon à Pæstum[6].

C'est à Athènes qu'il faut aller pour trouver le dorique dans sa sévère élégance. Déjà, au temple d'Égine, la colonne est plus élancée : cinq diamètres un tiers ; au Théséion, elle en a cinq et demi ; au

[1] Pausanias (V, 20, 6) en vit un à Pise, tout vermoulu et cerclé de fer, qu'on disait avoir été une des colonnes du palais du roi Œnomaos.

[2] La cannelure est toute grecque ; l'Orient ne la connaissait pas. Quant au double fronton, Pindare (*Olymp.*, XIII, 29) en attribue l'invention aux Corinthiens, qui « donnèrent au coursier le frein, au temple des dieux le double aigle qui le surmonte. »

[3] En légende : C L I COR (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Le temple de Neptune, vu de trois quarts avec un escalier et un portique à quatre colonnes ; le fronton est orné de trois tritons, l'un au faîte, les deux autres sur le bord et formant acrotères. Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Géta.

[4] Voyez, au tome Ier, p. 505, les ruines du temple de Corinthe ; p. 568, celles de Métaponte, et p. 569, le temple de Pæstum.

[5] On a fait le temple de Corinthe contemporain de celui d'Égine ; mais la différence entre les deux constructions doit correspondre à un plus grand écart dans le temps.

[6] D'après le *Dictionn. des Antiq. gr. et rom.*, fig. 1753. Voy. tome Ier, p. 569.



LE PARTHÉNON.

D'après une photographie. — La vue est prise du Nord-Est.

Parthénon six, et c'est la proportion qui satisfait le mieux l'œil du spectateur. De ces trois temples, le premier, où se voient encore des traces d'archaïsme, est du sixième siècle; le second, dont les proportions sont plus pures, de la première moitié du cinquième; le troisième est le triomphe architectural du temps de Périclès.

Le Parthénon, bâti tout entier de marbre pentélique, n'est pas le plus vaste des temples grecs, mais l'exécution en est la plus parfaite, et c'est par elle qu'il fut le chef-d'œuvre de l'art hellénique. Un détail bien minime montrera le fini du travail. C'est avec peine, en m'aidant de l'œil et de la main, que je parvins à découvrir les joints des tambours formant la colonnade qui enveloppait l'édifice, tant ces masses énormes ont été habilement ajustées. Jusque dans ses maçons, Athènes trouvait des artistes[1].

L'intérieur du Parthénon comprenait deux salles : la plus petite en arrière, ou l'*opisthodome*, renfermait le trésor public; la plus grande, ou la *cella*, contenait la statue de la déesse née sans mère, de la pensée du maître des dieux, et qui fut comme l'âme dont le Parthénon était l'enveloppe matérielle. Des figures en ronde-bosse, à peu près deux fois plus grandes que nature, ornaient les deux frontons du temple[2]. La frise qui régnait à 13 mètres d'élévation autour de la *cella* et de l'*opisthodome*, sur un développement de plus de 160 mètres, représentait la procession des grandes Panathénées.

Le monument fut achevé en 435. Ce ne sont ni les siècles ni les barbares qui l'ont mutilé. Le Parthénon était encore presque intact en 1687[3], lorsque, le 27 septembre, Morosini bombarda la citadelle. Un des projectiles mettant le feu à des barils de poudre enfermés dans le temple, en fit sauter une partie; puis le Vénitien voulut descendre les statues du fronton et il les brisa. Lord Elgin, au commencement de ce siècle, arracha les bas-reliefs de la frise et des métopes : ce fut un autre désastre. L'Ilissus ou le Céphise, l'Héraklès ou le Thésée, les Kharites, « déesses printanières », appelées par les uns les trois Parques, par les autres Déméter, Kora et Iris[4], sont encore, quelque mutilés qu'ils soient, nos plus précieux restes de l'antiquité. En 1812,

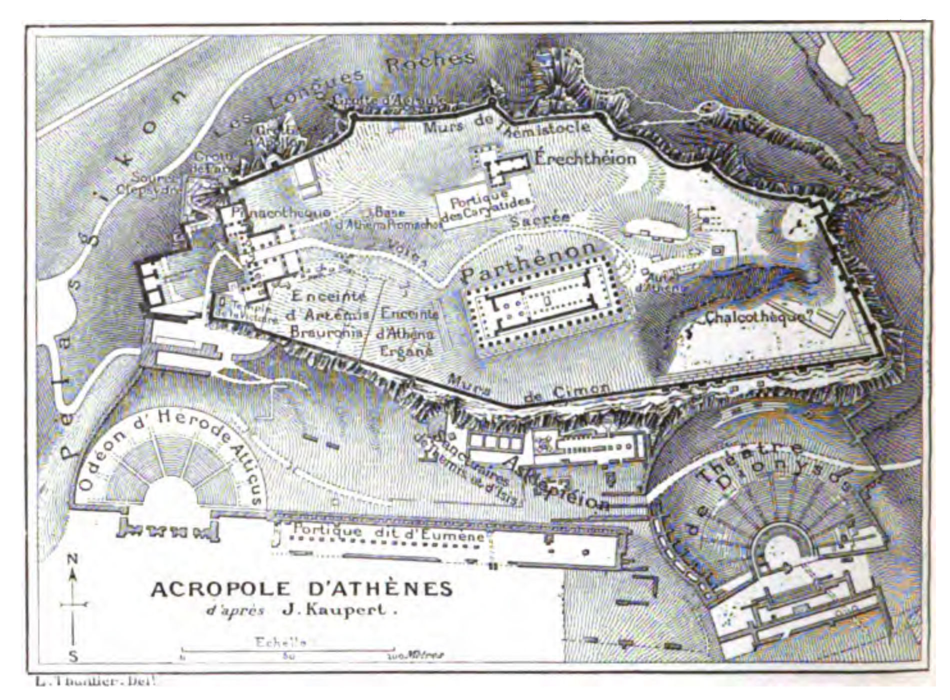
[1] Le Parthénon était un temple périptère, c'est-à-dire entouré de colonnes.

[2] On a calculé que le seul fronton oriental devait contenir dix-neuf figures.

[3] Les Byzantins avaient pratiqué une fenêtre dans un des frontons et établi dans l'intérieur une chapelle.

[4] On leur donne encore d'autres noms, Hestia, Aphrodité et Péitho. Peu nous importe. La seule chose qui nous intéresse est l'admirable et sévère élégance de ces draperies.

d'autres Anglais enlevèrent la frise du temple de Phigalie (Bassæ), construit par Iktinos[1]. Tous ces débris de chefs-d'œuvre ont été vendus argent comptant, et c'est sous le ciel humide et sombre de l'Angleterre qu'on est réduit à aller admirer les restes de ce qui avait été le manteau d'impératrice dont Périclès avait enveloppé Pallas-Athéna[2]. Aussi pour comprendre l'incomparable magnificence du Parthé-



Plan de l'acropole d'Athènes.

non, doit-on lui rendre, par la pensée, ce que les hommes lui ont pris, puis le mettre sur son roc haut de 156 mètres, d'où un panorama magique se déroule aux yeux, et l'entourer des édifices de l'Acropole : l'Érechthéion, qui montrait toutes les élégances de l'art, à côté de la sévère grandeur du temple principal[3]; la statue de bronze

[1] Ce temple était achevé avant 431.

[2] « ....The clothing of Athens in her imperial mantle by ornaments architectural and sculptural. » (Grote, t. VI, p. 238.)

[3] Dans un *Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Erechthéion*, M. Tétaz n'admet, pour ce charmant édifice, qui est de très petite proportion, que deux divisions, bien qu'il y ait trois portiques : le temple de Minerve Poliade, renfermant un autel à Érechthée, avec le Palladium ou statue en bois de Pallas, et le Pandroséion, renfermant l'olivier sacré et le puits d'eau salée que Neptune avait fait jaillir d'un coup de son trident. Le toit de la tribune fameuse des Caryatides, au midi, est soutenu par six jeunes filles, les Erréphores. Ce portique a été restauré par la France, en 1846.



L'ACROPOLE.

D'après une photographie. — La vue est prise du sud-ouest. A droite du Parthénon se dresse le Lycabette et plus loin le Pentélique, en forme de fronton.

d'Athéna Promachos, « celle qui combat au premier rang », à qui l'artiste avait donné une taille colossale, de sorte que les marins arrivant de la haute mer se guidaient sur l'aigrette de son casque et la pointe d'or de sa lance, *maris stella;* plus bas, au seul endroit par où le rocher fût accessible, l'admirable vestibule des Propylées et le temple de la Victoire, qui en formait une des ailes; mais surtout il faut le



Temple de la Victoire [1].

voir enveloppé de l'éclatante lumière du ciel oriental, à côté de laquelle notre jour le plus pur n'est qu'un crépuscule.

On a fait au Parthénon une observation qui prouve combien les Grecs avaient le sens profond de l'art et comme ils savaient corriger la géométrie par le goût. Dans tout le Parthénon, il n'y a pas une surface qui soit absolument plane. De même que les colonnes n'ont toute leur beauté qu'à la condition de présenter vers leur milieu un léger renflement dont l'œil ne se rend pas compte, l'édifice entier,

[1] D'après une photographie. — Le petit temple de la Victoire est *amphiprostyle tétrastyle,* c'est-à-dire qu'il a quatre colonnes à chaque façade. Il est d'ordre ionique. Démoli, en 1687, par les Turcs qui employèrent les matériaux à la construction d'une batterie, il a été relevé en 1835-1836 par L. Ross, Schaubert et Hansen.

colonnades et murs, est légèrement incliné à l'intérieur vers un sommet invisible qui se perdrait dans la région des nuages, et toutes les lignes horizontales sont convexes. Mais avec quelle mesure! suffisamment pour que le regard et la lumière glissent mollement sur les surfaces et que le monument ait à la fois la grâce de l'art et la solidité de la force; pas assez pour qu'il prenne, comme les temples égyptiens, l'aspect écrasé et lourd d'une pyramide tronquée. Sur la façade méridionale la flèche de la courbe n'est que de 125 millimètres[1].



Caryatide de l'Érechthéion[2]. (Voy. p. 339.)

[1] Voy. sur ces questions: Penrose, *An investigation of the principles of Athenian architecture*, où toutes ces courbes sont chiffrées à un millième près; Ch. Blanc, *Gramm. des arts du dessin*, p. 176; Beulé, l'*Acropole et l'architecture au siècle de Pisistrate*. M. John Pennethorne a repris toutes ces observations et tous ces calculs dans un grand ouvrage intitulé: *The geometry and optics of ancient architecture*, in-folio, 1878, où les architectes trouveront une foule de renseignements utiles. L'auteur a visité l'Égypte pour comparer l'architecture de ce pays avec celle de la Grèce, et il établit entre les deux arts une filiation qui ne va peut-être pas aussi loin qu'il le suppose.

[2] D'après une photographie et un moulage. — Selon Vitruve, le nom de Caryatides viendrait de la ville de Caryæ, dans le Péloponnèse, dont les habitants, hommes et femmes, furent réduits en esclavage pour avoir favorisé les Perses. Mais la même ville était également célèbre pour ses danses, graves et lentes, et les belles attitudes des jeunes filles de Caryæ, ou Caryatides, avaient plus d'une fois inspiré les sculpteurs. Voy. O. Rayet, *Monum. de l'art antique*, Caryatide de l'Érechthéion. Cf. la Caryatide du Vatican, tome I[er], p. 347.



L'ÉRECHTHÉION (LA TRIBUNE).

D'après une photographie. — La « *tribune* » est le nom que l'on donne généralement, et sans aucune raison, au portique (προστασις) des Caryatides. On l'appelait dans l'antiquité le portique des Jeunes Filles (Κόραι). (Voy. ci-dessus, p. 220, la vue d'ensemble de l'Érechthéion.)

Les Propylées, chef-d'œuvre d'architecture civile et militaire, étaient, comme le Parthénon, d'ordre dorique et s'élevaient au seul point accessible de l'Acropole. L'architecte Mnésiclès en calcula toutes les parties de manière à donner un aspect grandiose à l'entrée du Saint des Saints de l'Athènes païenne[1], et aussi à en assurer la défense. Épaminondas aurait voulu les transporter à Thèbes pour en orner la Cadmée; six siècles après, Pausanias les admirait plus que le Parthénon, et Plutarque disait : « Ces ouvrages ont conservé une fraîcheur, une virginité que le temps ne peut flétrir; ils paraissent encore brillants de jeunesse, comme si un souffle les animait et qu'ils eussent une âme immortelle[2]. »

Athènes eut encore d'autres monuments dont je n'aurai pas à parler et qui furent construits à des époques très diverses : l'Anacéion, temple de Castor et Pollux, où se faisait la vente des esclaves; le Panthéon ou temple de tous les dieux, œuvre de l'empereur Hadrien; la tour octogonale des Vents, monument médiocre construit vers le premier siècle av. J.-C. Sur chacune de ses huit faces, répondant à la direction d'où soufflent les vents principaux, était sculptée l'image d'un d'entre eux. Cette tour subsiste encore, ainsi que le Monument choragique, érigé par le chorège Lysicrate, en 334 av. J.-C., à l'occasion d'une victoire de la tribu Acamantide dans un chœur. On voit encore sur la pente sud-est de la citadelle les restes du théâtre de Bacchus dont quelques fauteuils de marbre portent de fort belles sculptures. Mais le Stade, au delà de l'Ilis-

[1] Beulé crut avoir retrouvé, dans un escalier de construction romaine, l'ancienne entrée des Propylées; son opinion est aujourd'hui abandonnée. Cf. Bohn, *Die Propylæen auf der Akropolis*, avec 21 planches. L'auteur, qui, en 1882, a fait des fouilles à l'Acropole, ne croit pas qu'on puisse encore tracer exactement le chemin qui menait à la citadelle. L'escalier de Pan, découvert en 1873, par E. Burnouf, et dont on peut aujourd'hui gravir librement les 51 marches, était pour les piétons isolés une des entrées de l'Acropole. Cet escalier, qui date des plus anciens temps, est figuré sur la monnaie publiée au tome Ier, p. 25.

[2] *Vie de Périclès*, 11. Le Musée, colline voisine de la citadelle, devint un fort souvent occupé par une garnison macédonienne. Au Pompéion, à l'entrée de la ville, du côté de Phalère, se préparait la pompe des Panégyries ; on y conservait les objets sacrés. Le Céramique était en partie hors des murs, où il servait de cimetière public, en partie enclavé dans la ville, où il renfermait plusieurs temples et une ἀγορά, la plus fréquentée d'Athènes. Le Lycée, l'Académie et le Cynosarge, trois gymnases et promenades ombragées, étaient hors des murs. Aristote enseigna dans l'un, Platon dans l'autre, Antisthène dans le troisième. De là les noms des deux premières écoles et même de la troisième, l'école cynique. Le Lycée, situé sur les bords de l'Ilissus, avait été ainsi appelé à cause d'Apollon tueur de loups, Λύκιος, auquel il était dédié. Une statue du dieu ornait sa principale entrée. Il y avait des tableaux le long des murs, et ses jardins renfermaient de magnifiques allées où Aristote enseignera en se promenant, περιπατῶν ; de là un autre nom de ses élèves, les péripatéticiens. L'Académie, jardins consacrés au héros Académos, était dans la partie du Céramique située hors de la ville, à 6 stades environ des remparts. On y trouvait des allées couvertes, des sources limpides et de beaux platanes. A l'entrée étaient un autel et une statue de l'Amour. Le Cynosarge était non loin du Lycée.

sus, une des merveilles d'Athènes, suivant Pausanias, a disparu, et les fouilles que j'y ai vu faire n'ont encore rien donné de remarquable. Il datait de l'orateur Lycurgue et avait été embelli par Hérode Atticus[1].

L'Attique eut, ainsi que sa capitale, des monuments de victoire, de patriotique orgueil et de pieuse reconnaissance envers les dieux : tous construits dans l'ordonnance sévère dont nous venons d'étudier les principaux modèles. Dans la ville sainte d'Éleusis, en face de Salamine, fut bâti un vaste édifice religieux capable de contenir la multitude des initiés aux mystères de Cérès. Rhamnonte, qui domine la plaine de Marathon, éleva un sanctuaire à Némésis, la déesse des justes vengeances[2]; et au sommet du cap Sunion, deux temples consacrés aux dieux tutélaires de l'Attique, Poséidon et Athéna, signalèrent de loin aux navigateurs venant des îles ou de la côte d'Asie, l'approche de la terre où les Perses avaient trouvé leur tombeau et les Grecs la liberté. Quand, aux jours des fêtes sacrées, le peuple arrivait en longues théories au promontoire qui s'appelle aujourd'hui le cap Colonnes[3], il voyait. étendue à ses pieds, cette mer devenue son domaine, et il remerciait avec ferveur les deux divinités qui lui avaient donné : pour ses chefs, la sagesse politique; pour ses marins, les vents favorables. Plus tard, auprès du temple des dieux, la philosophie viendra s'asseoir et l'on aime à croire que Sunion entendit quelques-uns des entretiens de Platon[4].

L'école d'Athènes rayonna au loin. Ce ne fut pas elle qui bâtit le temple d'Olympie, mais Phidias fit la statue de Zeus; l'on attribue, sans preuve certaine, à Pæonios de Mendé et à Alkaménès de Lemnos, les sculptures des deux frontons qui représentaient, sur l'un le combat de Pélops et d'Œnomaos, sur l'autre, les luttes des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoos[5].

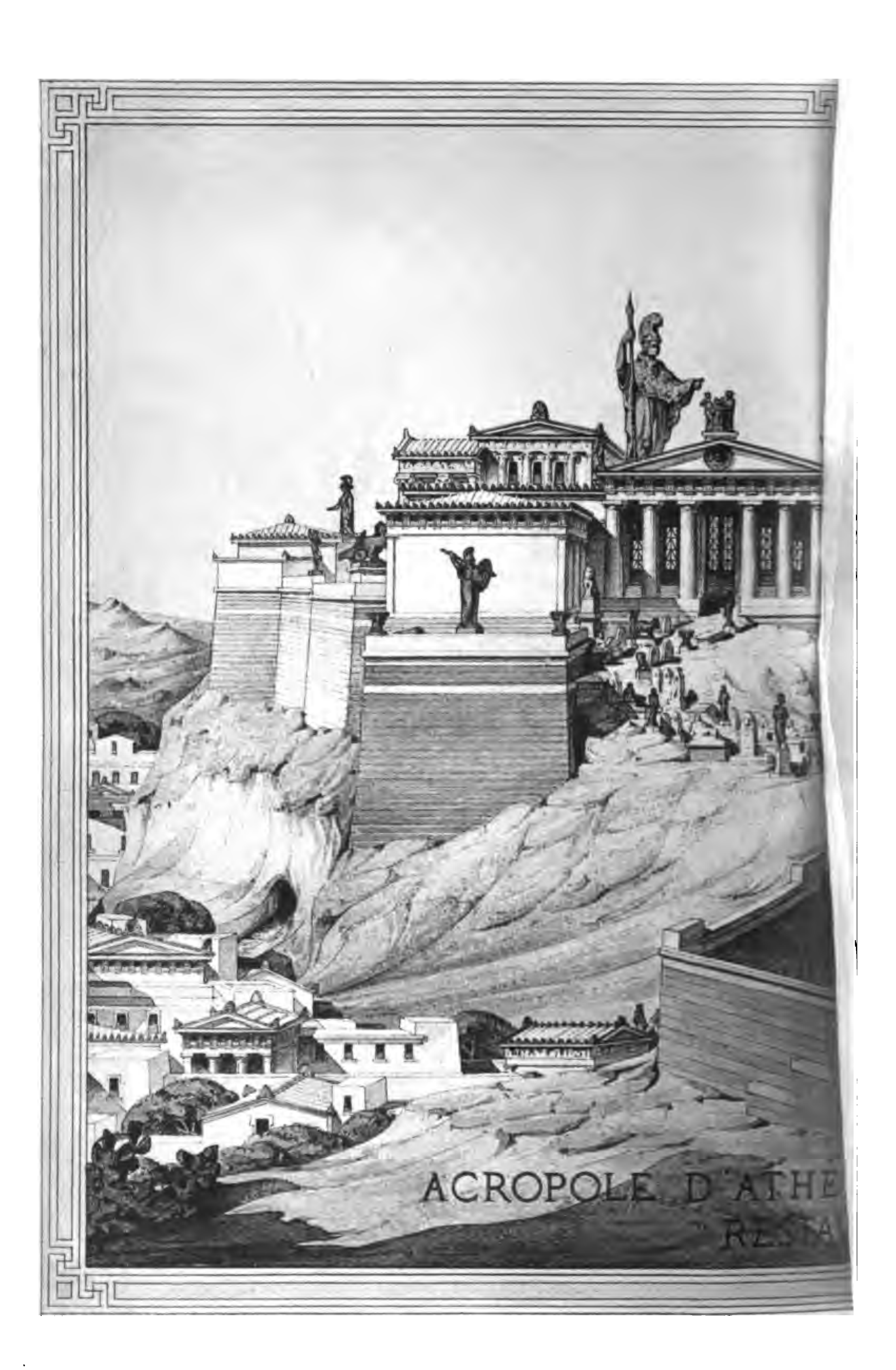
[1] Ces monuments, d'âges différents et de mérite très inégal, sont indiqués sur le plan en couleur publié au t. I[er], p. 453. et les plus importants d'entre eux sont reproduits dans le cours de cet ouvrage. Ainsi, le théâtre de Dionysos, t. II, p. 247; le siège du prêtre de Dionysos à ce même théâtre, p. 263. On trouvera plus loin le Céramique, l'Académie, etc., et une vue restaurée de l'Acropole due à l'un de nos architectes les plus distingués.

[2] Voy. ci-dessus, p. 25, un essai de restauration du temple de Rhamnonte.

[3] Il subsiste quinze des colonnes du temple (voy. t. II, p. 21). Par terre, la route d'Athènes à Sunion est de douze heures.

[4] Aristote (*Polit.*, VII, 12) voulait que les temples fussent bâtis sur une éminence. C'était un vieil usage. La plupart des villes grecques s'étaient établies au pied d'une colline dont elles couronnaient la cime par une forteresse, l'acropole, où les citoyens mettaient en sûreté leurs dieux, leurs trésors et eux-mêmes, en cas de péril. Pour le cap Sunion, ce qui lui valut cette magnifique décoration, ce fut le sens esthétique des Athéniens qui leur révéla l'aspect imposant qu'auraient ces monuments en un pareil site. Sans compter que les serviteurs des deux temples seraient au besoin d'utiles vigies pour surveiller la mer.

[5] Ce temple, dont la construction fut commencée par Libon d'Élis, après la destruction de


ACROPOLE D'ATHE
RESTA


ACROPOLE D'ATHE
RESTA

Le temps, les barbares, peut-être le feu, détruisirent le temple, et l'Alphee, dans ses débordements, recouvrit de 8 à 10 mètres d'alluvions la plaine de l'Altis que Pausanias avait vue si belle. Jusqu'à l'*Expédition de Morée*, qui en rapporta quelques fragments au Louvre, on ne savait même pas en quelle place s'était élevée tant de magnificence[1]. Les fouilles heureuses de la commission allemande ont ramené au jour une Victoire de Pæonios, un Hermès de Praxitèle, et d'autres chefs-d'œuvre.

L'ordre ionique est aussi originaire de la côte d'Asie, où le dorique l'avait précédé. Il s'y montra dans toute sa grâce, au sixième siècle, quand s'éleva le temple d'Éphèse[2]. Le Crétois Chersiphron et son fils Métagènès en commencèrent la construction, qui se continua, comme celle de nos cathédrales gothiques, avec une lenteur deux ou trois fois séculaire. Ses colonnes, dont plusieurs furent données par Crésus, avaient en hauteur huit diamètres avec des bases dont manquaient les colonnes doriques, et des chapiteaux à volutes que les anciens comparaient aux boucles retombantes de la chevelure des femmes. Du temple ionique de Samos, brûlé par les Perses, une seule colonne reste debout; d'après le diamètre de la base, elle devait avoir 16 mètres de hauteur : ce temple était donc une construction colossale. Du même ordre, mais de très petite dimension, sont à Athènes, l'Érechthéion et le temple de la Victoire Aptère. Le premier renfermait la plus vieille image d'Athéna : une statue en bois d'olivier qui passait pour être tombée du ciel[3]. Dans le second était une Minerve Guerrière; pour l'attacher toujours à la fortune d'Athènes, le sculpteur ne lui avait point donné les ailes qui sont l'attribut de la déesse volage des combats heureux.

Au temps de Périclès, l'ordre corinthien n'est pas encore trouvé, mais il va l'être[4]. On raconte que Callimachos, ayant vu à Corinthe, sur la tombe d'un enfant, une corbeille remplie de ses jouets qu'avaient enveloppée les courbes gracieuses des feuilles d'un acanthe, en fit le

Pise par les Éléens, était haut de 21 mètres, large de 30 et long de 70. Phidias ne vint probablement qu'en 436 en Élide, où son frère, le peintre Panænos, et l'habile ciseleur Colotès, son élève, le suivirent. Sur son séjour en Élide, voir la *Revue Historique*, déc. 1884, p. 388.

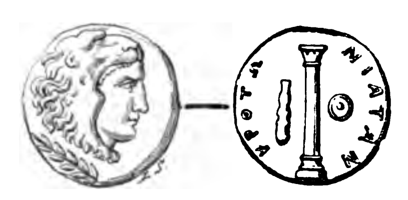
[1] Voy. t. Ier, p. 799, n. 3.

[2] Voy. t. Ier, p. 615 et n. 4.

[3] On ne sait à quelle date fut commencé l'Érechthéion ; il semble n'avoir été terminé qu'après la guerre du Péloponnèse; il en fut peut-être de même pour le temple de la Victoire Aptère.

[4] Vitruve place en 440 l'invention de Callimaque.

motif du chapiteau corinthien. On ne sait pas la date de sa naissance; mais, puisque Iktinos, après la peste d'Athènes, et Scopas, en 396, construisirent, l'un à Phigalie, l'autre à Tégée, deux temples où l'on a trouvé quelques restes du nouvel ordre d'architecture, il faut que l'invention de cette ordonnance ait suivi de bien près la construction des Propylées.



Colonne corinthienne sur une monnaie de Crotone[1]

Il est, au sujet de l'architecture grecque, une question qui n'a été résolue que de nos jours, celle de la polychromie. Malgré notre goût bien décidé pour la pierre nue, nous avons été forcés de reconnaître que les Grecs avaient un goût différent. La lumière et la couleur sont la joie des yeux; mais leur rôle n'est pas le même dans les pays où le ciel paraît souvent un linceul suspendu au-dessus de la terre et dans ceux où cette terre vivifiée par le soleil chante de ses mille voix le poème de la nature. Au nord, une lumière blafarde assombrit les monuments; aussi ne nous déplaît-il pas de les construire avec des matériaux qui leur donnent d'abord une éclatante blancheur. Au Midi, ils sont trop vivement éclairés et l'éclat éblouissant du marbre brûlerait les yeux, si le soleil ne revêtait lui-même la pierre d'une teinte dorée qui repose le regard. La couleur indifférente et plutôt fâcheuse pour le statuaire, dont la grande affaire est le soin de la forme et la vérité des contours, fournit, au contraire, à l'architecte une ressource précieuse pour animer ces grandes surfaces planes qui, dans leur nudité, seraient froides et sans vie. Il ne cherche pas à créer, comme la statuaire polychrome, une illusion trompeuse; la couleur et l'ornementation ne dissimulent rien et sont un charme de plus, lorsque, l'édifice s'élevant au milieu d'un bois sacré, il s'établissait une harmonie nécessaire entre l'œuvre de l'art et celle de la nature.

L'Égypte et l'Asie prodiguaient la couleur, soit par la peinture, soit par l'emploi de faïences émaillées dont les monuments de la Perse sont encore couverts[2]. Les plus anciens habitants de l'Hellade subirent

[1] Tête imberbe d'Hercule, couverte de la peau de lion, à droite; dessous, une branche de laurier. ℞. ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΝ. Colonne corinthienne entre une massue et un bouclier. (Monnaie d'argent.)

[2] Voyez, dans *la Perse, la Chaldée et la Susiane*, de Mme Dieulafoy, la description des matériaux coloriés qui étaient entrés dans la construction du palais de Darius (p. 399), et, au Louvre, les briques émaillées rapportées par M. Dieulafoy. L'usage de ce genre de décoration avait pénétré dans l'Asie Mineure : on a trouvé des enduits coloriés en Phrygie et en Lydie. Les Indiens



TEMPLE D'APOLLON ÉPIKOURIOS, A BASSÆ. (Ancienne Phigalie.)

D'après une photographie. — Ce temple, dédié à Apollon secoureur (ἐπικούριος), fut construit dans la seconde moitié du cinquième siècle par le célèbre architecte Iktinos, le même qui avait construit le Parthénon. Il était d'ordre dorique, mais, à l'intérieur, les colonnes de la cella étaient ioniques.

Voy. t. I[er], p. 615, le chapiteau ionique du temple de Bassæ.

cette influence. On a trouvé de la couleur sur les murs d'habitations qui étaient plus vieilles qu'Homère de dix siècles; il y en avait à Tirynthe, une des capitales des temps héroïques, et sur la proue des premiers navires qui s'aventurèrent au milieu des flots. Cet usage se perpétua à travers les âges suivants; mais, comme les Grecs ont fait dans tout le domaine de l'art, ils modifièrent, selon les besoins d'un goût délicat, ce legs de leurs aïeux et des peuples qui les avaient précédés dans la vie civilisée. Des teintes plus ou moins fortes couvrirent la pierre du temple, même les sculptures de la frise, des métopes et du fronton; des terres-cuites, dont les couleurs mélangées avec la pâte étaient indestructibles, décorèrent les parties hautes du monument et égayèrent ces constructions sévères. Encore faut-il distinguer la polychromie d'Athènes au temps de Périclès et celle d'autres pays helléniques. Il se peut qu'en Sicile, dans la Grande-Grèce, même à Égine[1], où les matériaux dont les architectes disposaient étaient grossiers, les temples aient reçu un coloris éclatant. Mais, à Athènes, le beau marbre pentélique employé dans la construction des temples n'a certainement pas été partout caché sous des couleurs violentes et crues. Les paroles de Plutarque citées plus haut[2], sur la fraîcheur et la jeunesse que gardaient les monuments de l'Acropole, alors que six siècles avaient déjà passé sur eux, ne permettent d'accepter pour les colonnes et les murailles qu'une coloration discrète. Sur un point seulement de l'édifice, il y eut certainement plus de variété. En tout pays, les femmes, qui sont d'ingénieux artistes, s'appliquent à orner leur tête et elles ont raison : c'est la place d'armes d'où partent les traits redoutables. Iktinos, lui aussi, décora les parties hautes du Parthénon de toutes les élégances qu'il put réaliser : ornements en bronze doré attachés aux draperies des personnages, émaux incrustés et sculptures magnifiques courant tout le long de la frise. Les jours de fête on y attachait encore des bandelettes et des guirlandes, de sorte que l'édifice portait au front comme une couronne de fleurs et de feuillage placée sur un bandeau de pierreries[3].

du nouveau monde, surtout ceux du Yucatan, ont aussi pour leurs monuments aimé la couleur. (D. Charnay, *aux Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1886.)

[1] Voyez, au t. Ier, p. 492, la restauration du fronton d'Égine, par Charles Garnier. La plupart des sculptures exhumées à Olympie portent des traces de polychromie : de même les statues récemment trouvées au Parthénon, mais qui sont antérieures à Phidias.

[2] Page 341.

[3] On a trouvé dans l'aile droite des Propylées, en 1836, une inscription des dépenses faites pour l'édifice. Il y est beaucoup question de peintures à l'encaustique, ἐγκαυστικαί, et l'on

J'ai déjà nommé les grands architectes de ce temps : Iktinos construisit le Parthénon, le temple d'Apollon Épikourios dans la ville arcadienne de Phigalie et le vaste édifice où se célébraient les mystères d'Éleusis. Callicratès fut son collaborateur au Parthénon; Mnésiclès, l'auteur des Propylées, passait pour avoir mérité de Minerve, comme prix de ce chef-d'œuvre, une guérison miraculeuse.

Corœbos commença le temple de Déméter Éleusinienne, que Métagénès et Xénoclès achevèrent; Hippodamos fut moins un constructeur de temples que de cités, comme le Pirée, Thurion et Rhodes, dont les rues se coupaient à angles droits. Mais il voulut être aussi un ordonnateur de république, ce qui le fit malmener par Aristote [1].

L'antiquité ne nous a point conservé de détails sur ces artistes; de la plupart nous ne connaissons pas même la patrie. Durant des siècles, leurs œuvres ont parlé pour eux, mais les ruines mêmes des monuments qu'ils avaient élevés ont péri. Seul, le Parthénon élève encore fièrement au-dessus des décombres sa tête mutilée [2].

Un grand poète a vu, dans un rêve sombre, l'Europe mourir et Paris disparaître. Vingt-cinq siècles auparavant, Thucydide avait fait, pour Athènes et Lacédémone, un rêve moins poétique, mais plus vrai. Comparant la stérilité de l'une à la fécondité de l'autre, il disait : « Que les deux villes soient détruites, les seuls débris des monuments et les temples d'Athènes révéleront une glorieuse cité; les ruines de Lacédémone ne seront que celles d'un grand village [3]. »

peut voir dans le musée de l'Acropole des fragments encore couverts des restes de la couleur antique, du vert, du bleu, du rouge. M. Beulé distingue trois époques : « D'abord les contours sont arrêtés par un trait profond qui, seul, est peint en rouge. La rainure retenait la couleur qu'on ne savait point, sans doute, fixer sur le marbre lisse, à l'aide du feu et de la cire : ce fut la première époque. Plus tard, au temps de Cimon et de Périclès, sur les temples de Thésée et de la Victoire, comme sur le Parthénon et les Propylées, on esquissa à la pointe un léger dessin, et la couleur appliquée à l'encaustique remplit de ses couches tout l'intérieur du trait; ce fut la seconde époque. Enfin les ornements furent sculptés avant d'être peints et se détachèrent en relief sur les fonds unis : ce fut le principe de l'Érechthéion et des monuments postérieurs. De là, il n'y avait qu'un pas à l'architecture de l'époque romaine qui sculpta les ornements sans les peindre. » (*L'Acropole*, t. II, p. 12.) Il dit plus loin (II, p. 59) : « Au Parthénon, les triglyphes étaient bleus; le fond des métopes, rouge; les mutules, bleues, et la bande qui les sépare, rouge. Les gouttes étaient dorées. » Les fouilles de M. Fr. Lenormant à Éleusis, en 1860, lui ont fait aussi retrouver beaucoup de fragments qui ne laissent pas de doute sur l'emploi de la polychromie dans la décoration des temples, même en Attique.

[1] *Polit.*, II, 6.

[2] Voyez, ci-dessus, p. 335.

[3] Thucydide, I, 10.

II. — SCULPTURE[1].

L'art est un instinct naturel qui se retrouve jusque chez les derniers des sauvages, qu'ont eu les habitants préhistoriques de la Gaule et que ne possèdent point les plus intelligents des animaux. Cet instinct se développe ou s'arrête, non pas, comme on l'a dit, suivant la race, mais selon les influences sociales qu'un peuple subit, au milieu d'une nature triste et sévère ou douce et riante, et qui éteignent ou font épanouir en lui l'imagination créatrice. Ces influences, agissant durant des siècles, prédisposèrent l'Hellade à changer les voies où l'art s'était engagé dans l'Orient; et des habitudes qui s'acclimatèrent facilement en Grèce, mais qui n'auraient pu naître sur les rives du Nil et de l'Euphrate, favorisèrent cette lente évolution.



Sculpteur ciselant un vase[3].

Grâce à un bon régime d'éducation, à des exercices gymnastiques longtemps continués[2] et à la vie en plein air, souvent sans vêtement et toujours sans costume qui gênât le développement harmonieux du corps, les Grecs devinrent la race la plus belle qui fût sous le soleil. Comme ils avaient sans cesse devant les yeux ces éphèbes si légers à la course, ces lutteurs, ces athlètes, qui déployaient tant de grâce virile, le sens esthétique se développa en eux avec une force qui produisit des chefs-d'œuvre, quand la nature eut donné le génie aux artistes. La religion augmenta encore cette disposition. Leurs dieux ayant été conçus à l'image de l'homme, comme une humanité supérieure, les sculpteurs, à me-

[1] Sur les sculptures du Parthénon, voyez Michaelis, *Der Parthenon*, 1871; de Laborde, *Athènes aux* XV[e], XVI[e] *et* XVII[e] *siècles*, 1854, qui a reproduit les dessins de Carrey, antérieurs au désastre causé par Morosini, et les ouvrages récents de MM. de Ronchaud et Collignon sur *Phidias*.

[2] Au VII[e] livre des *Lois*, Platon dit que la gymnastique développe la vigueur, la proportion et la beauté du corps; et, dans le *Timée*, il insiste sur la nécessité de l'harmonie entre l'âme et le corps. « Ce qui est bon, dit-il, est beau, et rien n'est beau sans harmonie..... Il n'y a qu'un moyen de conserver la santé: ne pas exercer l'âme sans le corps, ni le corps sans l'âme....; on imitera ainsi l'harmonie de l'univers. » (Traduction de Cousin, t. XII, p. 34.)

[3] Sculpteur ciselant un vase de marbre; il est représenté à demi nu, assis sur le sol, devant la *diota* qu'il sculpte; il tient son manteau de la main gauche, tandis que de la droite il creuse au ciseau les cannelures du vase; derrière la diota, un arbre. (Cornaline gravée du Cabinet de France, hauteur 15 mill.; largeur 16 mill. — *Catalogue*, n° 1900.)

sure que s'éleva la conscience religieuse et que le goût s'épura, eurent pour idéal, dans la représentation des Olympiens, la beauté humaine portée à la perfection. De celle-ci, les peuples firent même un don du ciel, et des hommes reçurent après leur mort les honneurs héroïques, à cause de leur beauté.



Éphèbe grec[2].

Hérodote nous a conservé un fait qui est bien grec : Philippe de Crotone fut, après sa mort, vénéré comme un héros dans un édicule qu'on lui éleva, parce qu'il était le plus beau des hommes de son temps, et le vieil historien pense comme les Égestains qui avaient fait ce dieu d'une espèce particulière. Il ne se demande pas si Xerxès avait des qualités vraiment royales : « Dans son immense armée, dit-il, nul par sa beauté n'était plus digne que lui du souverain pouvoir[1]. » Dans une de ces chorégies où il fut souvent vainqueur par sa magnificence, Nicias avait donné le rôle de représentant de Dionysos à un jeune esclave si parfaitement beau et si noblement costumé, qu'à son apparition, le peuple éclata en applaudissements. Nicias l'affranchit sur l'heure, regardant, dit-il, comme une impiété de retenir en

[1] V, 47 ; VII, 187. Bien des choses le frappent à Platée, mais celle-là aussi que le premier Spartiate qui tomba était le plus beau des Grecs (IX, 72). A Sparte, à Lesbos, chez les Parrhasiens, les femmes se disputaient dans un concours public le prix de la beauté. En Élide, un même concours existait pour les hommes. (Athénée, XIII, 20.)

[2] Statuette en bronze, autrefois dans la collection Pourtalès, puis dans la collection Gréau; aujourd'hui conservée au musée du Louvre.

servitude l'homme qui avait été salué par les Athéniens, sous la figure d'un dieu[1]. Au fond, Nicias faisait un acte très populaire; c'était le bel éphèbe et non pas le dieu qui avait excité l'admiration des spectateurs.

Du premier au dernier jour, la Grèce pensa ainsi. Maintes fois, dans l'*Odyssée*, Ulysse et Télémaque croient voir un dieu lorsqu'ils rencontrent à l'improviste un homme grand et beau; et le froid, le sévère Aristote écrit : « S'il naissait des mortels semblables aux images des dieux, le reste des hommes s'accorderaient pour leur jurer une éternelle obéissance[2]. » Simonide, sans aller aussi loin, faisait de la beauté la seconde des quatre conditions nécessaires au bonheur[3] et Isocrate dira : « La vertu n'est si honorée que parce qu'elle est la beauté morale. » C'est parce qu'il était le plus beau des éphèbes, que Sophocle fut chargé, après Salamine, de conduire le chœur qui chanta l'hymne de la victoire[5]; et l'on dit que Phidias grava sur le doigt de Zeus à Olympie : « Pantarcès est beau », sa-



La déesse de la Victoire portant une couronne[4].

[1] Plutarque, *Nicias*, 3.

[2] *Polit.*, I, 3, *ad fin.*

[3] Au *Gorgias* de Platon.

[4] Peinture de vase, d'après O. Benndorf, *Griechische und sicilische Vasenbilder*, Taf. XLVIII, I. — La déesse de la Victoire (NIKE) vole au-dessus d'un autel sur lequel brille la flamme. Elle tient dans ses mains une couronne. Au-dessus de l'autel est l'inscription : HIΠΠΟΝ ΚΑΛΟΣ « Hippon est beau ! »

[5] Le poète fut lui-même séduit par ce charme, ce qui lui attira un jour une parole sanglante de Périclès. (Plutarque, *Périclès*, 11.)

crilège qui l'aurait exposé à de grands dangers. Nous n'avons plus cette inscription, si elle a jamais existé, mais nous en trouvons une semblable sur un vase peint, où la Victoire offre une couronne à un bel éphèbe. Les dieux mêmes passaient pour être sensibles à cet avantage qui avait valu à beaucoup de mortelles l'honneur de leur amour. A Ægion, Jupiter voulait que ses prêtres fussent choisis parmi les jeunes gens qui avaient remporté le prix de la beauté; pour ce mérite, Ganymède fut ravi au ciel, afin de servir d'échanson aux dieux[1], et Apollon, admit dans son sanctuaire la statue de Phryné, la plus admirée des courtisanes de la Grèce. On sait comment Hypéridès sauva la belle hétaïre d'une accusation capitale, en déchirant devant les juges, dans un mouvement d'éloquence, les voiles qui cachaient sa beauté. Ces souvenirs expliquent les honneurs divins rendus à Antinoüs par le plus grec des empereurs romains[3]; mais ils montrent aussi comment ce culte de la beauté, dont les Grecs avaient fait une religion, dont Platon fera la théorie[4], a formé les artistes de la Grèce et, dans une certaine mesure, ses philosophes. Platon n'a-t-il pas dit des paroles d'où l'on a pu légitimement tirer la formule fameuse que le beau est la splendeur du bien? Les jurisconsultes de l'empire romain s'appelaient les prêtres du droit; les Phidias, les Polyclète, auraient pu s'appeler les prêtres du beau; et ce trait suffit pour marquer la différence entre les deux civilisations, la grecque et la romaine. Cette religion nous l'avons encore. La beauté est la perpétuelle aspiration de notre esprit qui la cherche en tout, dans les grands spectacles de la nature ou dans les œuvres des écrivains et des artistes que la gloire a couronnées.


Ganymède[2].

[1] Voyez le curieux chapitre d'Athénée, XIII, 20.

[2] Ganymède assis, présentant une coupe à l'aigle de Jupiter; derrière Ganymède, un arbre. (Pierre gravée sur cornaline du Cabinet de France. Haut. 16 mill.; larg. 21 mill. — Chabouillet, *Catalogue*, n° 1430.)

[3] Voy. *Hist. des Rom.*, V, p. 92 et 93.

[4] Dans le *Banquet* et le *Phèdre*. Voyez, à notre chap. XXX, la théorie de Platon, où toutes les beautés terrestres ne sont que le reflet de la pensée divine. Aristote, dans sa *Poétique* et dans sa *Politique*, opposant Polygnote à Pauson, la peinture idéale aux réalités, interdit de laisser voir aux jeunes gens les laideurs de l'un et recommande de leur montrer les beautés de l'autre. Pour Socrate et Platon, on peut même dire pour tous ceux qui, en Grèce, avaient l'âme élevée, l'amour noble entre jeunes gens était le mobile des pensées pures et des grandes actions.

Je n'ai pas à énumérer les œuvres des sculpteurs de la Grèce. On peut admirer chaque jour dans nos musées ce que le temps en a épargné, en se rappelant que ce que nous avons gardé n'est presque rien, comparé à ce que nous avons perdu. Il suffira d'avoir montré, au cours de cet ouvrage, quelques-uns de ces débris glorieux, car nulle description ne vaut la vue d'un objet d'art[1]. Mais il me sera permis de m'arrêter un instant à deux questions qui relèvent de l'histoire, parce qu'elles appartiennent plus à l'étude des idées qu'à celle des procédés techniques.

Parmi les statues que les anciens ont le plus vantées, il en est qui nous étonnent par une taille colossale et d'autres qui choquent notre goût par la diversité des couleurs et des matériaux employés. En thèse générale, un colosse n'exige ni le fini du modelé, ni celui des détails, et comme, à la distance où il faut se placer pour le voir, on ne saisit que l'ensemble, on n'a aussi qu'une moitié de l'impression qui doit être produite par une œuvre d'art. Mais il serait bien téméraire d'accuser des artistes incomparables d'avoir méconnu certaines conditions de l'art qu'ils ont porté si haut; et quand les auteurs de ces colosses s'appellent Phidias, Polyclète ou Lysippe, il faut admettre que, pour s'être complu en de telles œuvres, ces maîtres avaient leur raison; or cette raison, c'est dans le sentiment religieux des populations et d'eux-mêmes qu'il faut la chercher. Les Grecs croyaient, avec Homère, que les dieux avaient une stature qui, par sa grandeur, répondait à leur puissance et, jusqu'aux derniers jours de l'Hellade, sur les stèles funéraires et dans les bas-reliefs où des divinités paraissent, elles ont toujours une taille supérieure à celle des mortels dont elles sont suivies[2]. C'est un trait qui aide à constater leur présence. Les Égyptiens agissaient ainsi avec leurs pharaons et leurs dieux, les Perses avec leurs rois[3], les Athéniens avec le Peuple ou le Sénat personnifiés[4], et nous faisons de même pour traduire certaines idées : le Saint Borromée du lac Majeur et la Liberté de New-York sont des colosses. Exécutés pour être vus de loin, ils frappent par leur masse et sont l'expression plastique de sentiments élevés : la Sainteté, la Patrie, l'Indépendance.

[1] On trouvera, du moins, dans les gravures réunies de l'*Histoire des Grecs* et de l'*Histoire des Romains*, la représentation des plus beaux restes de l'art antique.

[2] Voyez tome Ier, pages 240 et 724, le bas-relief de Thésée et l'ex-voto à Déméter, et page 207, quelle taille Homère donnait aux dieux.

[3] Pour les bas-reliefs persans, où les rois ont une taille supérieure à celle des autres hommes, voyez notre gravure du tome II, page 2.

[4] Voy. t. II, p. 203.

Sur le promontoire où ils sont placés, entre terre et ciel, ils apparaissent comme le génie même des peuples qui les ont dressés, comme un témoignage éclatant de leur reconnaissance et la représentation figurée de leur pensée la plus intime.

Nous comprenons que la Minerve martiale de Platée, aussi haute que l'Athéna Promachos de l'Acropole[1], ait dû produire un grand effet, quoiqu'elle fût en bois doré, avec la tête, les mains et les pieds de marbre. Le souvenir de la journée qui avait vu le triomphe définitif de la Grèce sur le grand empire oriental, la consacrait trois fois sainte pour les fils des vainqueurs. Mais le serait-elle pour nous? L'idée qui la transfigurait n'existant plus, l'art seul resterait, et cet art composite ne nous dirait rien. A ces monstres de bois, de bronze ou de pierre, il faut un cœur, une âme qui répondent au cœur, à l'âme de l'artiste et de son peuple, sans quoi ils ne sont, comme les colosses de Rhodes, de Néron et de Munich, que des formes vides et, tout au plus, un triomphe de l'industrie.

Les colosses de Phidias, au contraire, satisfaction donnée à la foi religieuse, seraient demeurés dans tous les temps des œuvres de grand art, parce qu'aucun détail n'avait été négligé. Pour les colosses ordinaires, il faut chercher, dans l'éloignement, le point exact de la perspective. Ceux de Phidias échappaient, dans l'étroite enceinte du sanctuaire, à cette nécessité. Minerve, dans sa *cella*, Jupiter, au fond de son temple, laissaient approcher d'eux leurs adorateurs; aussi l'art, devenu un acte de foi, s'était ingénié à ce que la piété la plus sévère trouvât partout la perfection du travail qui se révélait jusque dans les accessoires les moins importants. Sur l'épaisseur des sandales d'Athéna était gravé le combat des Lapithes avec les Centaures, et les fidèles pouvaient vérifier que l'artiste n'avait manqué à aucune des exigences du dessin.

D'autres cités plus riches de piété que d'argent ne purent réaliser cette perfection. Mégare, jalouse d'égaler Athènes, voulut, elle aussi, posséder un colosse et que ce colosse fût l'œuvre de celui qui était le maître par excellence; mais les ressources manquèrent, et le dieu n'eut qu'une tête d'ivoire et d'or sur un corps d'argile et de plâtre.

La statuaire colossale était au service des dieux et, dans les temples ou près d'eux, elle était à sa place. Il en fut de même et par les mêmes raisons de la sculpture chryséléphantine.

[1] Voyez, tome Ier, page 25, Athéna Promachos sur la monnaie d'Athènes portant une vue de l'Acropole.



ATHÉNA PARTHÉNOS. (Voy. p. 357.)

Statue en marbre pentélique, découverte à Athènes au mois de décembre 1880 (d'après une photographie). — C'est une imitation de l'œuvre de Phidias, faite à l'époque romaine : il faut la rapprocher de la Pallas Lenormant que nous avons publiée plus haut, p. 224. Voy. M. Collignon, *Phidias*, p. 26 et suiv., dans la collection des *Artistes célèbres*, Paris, 1886.

Les plus célèbres de ces statues, celles que, par les descriptions des anciens, nous connaissons le mieux, furent l'Athéna du Parthénon et le Zeus d'Olympie.

Haute, avec son piedestal, de 15 mètres[1], Minerve était debout. enveloppée d'une tunique talaire, le vêtement des vierges. D'une main, elle tenait une Victoire[2], de l'autre la lance où s'enroulait le serpent Érichthonios. Un sphinx et des griffons, emblèmes de l'intelligence qui pénètre et saisit la vérité, surmontaient son casque dont la visière portait huit chevaux lancés de front au galop, image de la rapidité de la pensée divine[3]. Les draperies étaient en or, les parties nues en ivoire, la tête de Méduse, sur l'égide, en argent, les yeux en pierres précieuses. Sur le bouclier placé aux pieds de la déesse étaient représentés: au dehors, le combat des Athéniens et des Amazones[5]; à la face interne, celui des Géants et des Dieux; sur le piédestal, la naissance de Pandore. Cette Minerve était bien la déesse pure dont le corps et l'âme n'avaient subi aucune souillure. Elle porte la lance et la redoutable égide; mais ce sont les armes de l'esprit, non celles des combats, et ses yeux sondent l'infini pour y trouver la raison des choses éternelles, la science du ciel et de la terre[6].



Tête d'Athéna. Gemme d'Aspasios (agrandie)[4].

[1] La statue seule avait $11^{m},96$.

[2] Cette Victoire avait $1^{m},80$ de hauteur.

[3] On a contesté l'existence de ce groupe qui devait donner au casque bien de la lourdeur; mais les proportions de la statue rendaient nécessaire la décoration du sommet de la tête.

[4] Intaille en jaspe rouge, du cabinet de Vienne, d'après Stosch, *Pierres antiques gravées*, tav. 13. L'intaille porte, au génitif, la signature du graveur Aspasios (ACΠACIOY). — La gemme d'Aspasios nous donne de précieux renseignements sur le type du visage et l'ornementation du casque de l'Athéna Parthénos de Phidias. Voy. M. Collignon, *op. cit.*, p. 28 et suiv.

[5] Le Louvre croit posséder une copie de l'Amazone blessée de Crésilas, un contemporain de Phidias.

[6] Nous devons à la gracieuse bienveillance de Mme la duchesse de Luynes, la copie que

Comment cette Minerve, que Julien vit encore au quatrième siècle de notre ère, a-t-elle péri? On accuse les chrétiens; il faut accuser sa richesse. Tant d'or ne pouvait échapper aux barbares, quels qu'ils fussent : envahisseurs du Nord, princes besoigneux et même simples voleurs. Le pillage du Parthénon était déjà commencé du temps d'Isocrate et l'Athéna de Julien ne devait être qu'un débris[1].

Phidias fut aussi appelé à Olympie[2]. Les trésors accumulés dans le temple par les offrandes de la Grèce entière lui permirent de faire une œuvre qui surpassa celle du Parthénon. Sur un trône en bois de cèdre, incrusté d'or et d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, couvert de bas-reliefs et de peintures, Zeus était assis majestueusement. Sa vigoureuse chevelure et sa barbe étaient d'or[3]; d'or et d'ivoire, la Victoire qu'il portait dans la main droite, en signe que sa volonté triomphait toujours; d'or aussi, mélangé d'autres métaux, le sceptre royal, surmonté d'un aigle, qu'il tenait de la main gauche. Sur la tête, la couronne en feuilles d'olivier qu'on donnait aux vainqueurs des jeux, mais, comme il convenait, celle du dieu était d'or, ainsi que sa chaussure et son manteau, qui laissait à nu sa poitrine d'ivoire. Le visage avait la beauté virile qui appartenait au Père des hommes et des dieux; son tranquille regard était bien celui du Tout-Puissant qu'aucune passion n'agite et, derrière son large front, devait résider la vaste intelligence de l'Ordonnateur des mondes. Placée au fond du *naos*, au point où le prolongement des lignes architecturales faisait converger les regards, la statue, haute de 15 ou 16 mètres, paraissait plus colossale encore qu'elle ne l'était. « Plus on la contemple, dit Cicéron, plus elle semble grandir; » et, en vérité, si le dieu se fût levé, sa tête eût brisé le toit du temple. Il y avait tout à

nous avons fait prendre au château de Dampierre, de la Pallas-Athéna que le très savant et très regretté duc de Luynes fit exécuter, d'après la description de Pausanias, par le statuaire Simart.

[1] On verra plus loin que, en 296, Lacharès enleva la parure d'or d'Athéna et les boucliers d'or de l'architrave (Pausanias, I, 25, 7). Un autre, précédemment, avait enlevé le *Gorgonéion* en argent doré.

[2] A quelle époque? Nous l'ignorons. Nous avons dit (p. 241, n. 2) que, accusé à Athènes, il s'enfuit chez les Eléens. Philochore, qui raconte cette fuite, ajoute que Phidias fut mis à mort par ce peuple. Mais des critiques ont corrigé son texte de manière à lui faire dire le contraire. L'histoire ne sait point comment se termina la vie du grand artiste; la charge donnée à ses descendants de prendre soin de la statue du dieu fait penser qu'il a dû s'éteindre paisiblement en Élide. Il était né entre 490 et 485; il semble être mort dans les premières années de la guerre du Péloponnèse.

[3] Les anciens ne nous ont pas dit, comme pour l'Athéna du Parthénon, ce que Zeus avait d'or sur lui. Mais la quantité était très considérable, puisque chaque boucle de son abondante chevelure pesait 6 mines, ou 436 gr,3. (Lucien, *Jupiter tragique*, 25.)



MINERVE DE SIMART

Château de Dampierre



Dambourgez chromolith. Imp Fraillery

MINERVE DE SIMART

(Château de Dampierre).

la fois, dans cette merveille d'art, tant de souveraine majesté et de bienveillance paternelle, qu'elle semblait, dit le froid Quintilien, avoir ajouté quelque chose à la religion publique[1]. Épictète considérait comme un malheur de mourir sans avoir fait ses dévotions à Olympie.

Le Jupiter olympien eut le sort de la Minerve du Parthénon : il était trop riche pour des temps devenus trop barbares et pour des croyances trop ennemies. On dit que Théodose le fit, en 393, transporter à Constantinople, où il périt quelques années plus tard dans un incendie; on n'a pas dû le respecter si longtemps. Déjà, au second siècle, Lucien le raillait, « lui le brave, lui l'exterminateur des géants, qui était demeuré assis et tranquille tandis que des brigands tondaient sa chevelure d'or[2]. »

D'autres villes qu'Athènes et Olympie eurent des statues chryséléphantines. Des matières précieuses furent employées pour la Junon d'Argos, l'Esculape d'Épidaure et bien d'autres. Était-ce seulement par vanité et ostentation d'opulence? Un sentiment plus noble avait imposé cette ornementation : ce luxe était une tradition des plus vieux âges et un usage qui venait de loin, du fond de l'Asie. Les statues sacrées que les premiers Grecs ne pouvaient faire belles, avaient été faites riches par le vêtement, la couleur et les parures. Sur le bouclier d'Achille, qu'Homère décrit, Mars et Minerve étaient en or, et, pour gagner la protection d'Athéna, Hector recommande à sa mère de déposer sur les genoux de la déesse le tissu le plus précieux. Au cinquième siècle, on gardait la même pensée[4]. Le marbre nu, dans sa blancheur éclatante, aurait juré avec cette brillante ornementation des vieilles déités, avec ces voiles brodés de mille dessins, avec ces tapisseries précieuses attachées aux parois et à la voûte de la *cella*. La sculpture chryséléphantine était donc une nécessité qu'imposaient la coutume, la religion et l'art. En décorant les statues de leurs divinités avec tant de magnificence, les Grecs montraient la grandeur de leur piété. Ils ne marchandaient pas avec le



Esculape[3].

[1] XII, 10. Voyez aussi l'enthousiasme de Cicéron, dans son *Orator*, 2, et Épictète, *Dissert.*, I, 6, 23.

[2] Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 436.

[3] Esculape debout, à demi nu, lauré, s'appuyant sur son bâton autour duquel s'enroule un serpent. (Pierre gravée sur cornaline. Haut. 32 mill.; larg. 15 mill. Cabinet de France, n° 1490 du *Catalogue*.)

[4] ...πέπλον δ', ὅστις τοι χαριέστατος ἠδὲ μέγιστος... (*Iliade*, VI, 271.)

dieu ; plus forte était la dépense et par conséquent le sacrifice, plus le dieu devait être content et sa protection certaine. Ainsi une hécatombe de cent bœufs assurait à celui qui l'offrait plus de faveur divine que l'immolation d'une brebis[1]. Les Athéniens n'avaient donc pas hésité à couvrir la Minerve du Parthénon d'un poids d'or de 40 talents qui, aujourd'hui, équivaudraient à 20 ou 25 millions de francs[2], et le Zeus d'Olympie en portait probablement davantage : sacrifice facile, car, au cinquième siècle, les citoyens réservaient tout leur luxe pour les monuments publics, c'est-à-dire pour les dieux et pour la cité. Les maisons étaient petites, pauvrement construites, encore plus mal décorées, parce que, dans leur vie passée en plein air, les citoyens ne rentraient chez eux qu'à l'heure des repas du jour ou du repos de la nuit.



Zeus olympien[3].

Une autre idée commandait la même conduite. On a vu[4] que les Grecs et les Latins distinguaient le δαιμόνιον et le *numen*, ou pouvoir divin, du dieu qui en était l'incarnation; et comme cette puissance immatérielle pouvait se diviser sans s'amoindrir, les peuples pensaient que le dieu était présent, par son *numen*, dans chacune de ses images poliades, comme le Dieu des catholiques est présent à la même heure, en mille lieux de la terre, dans l'hostie consacrée. Sur un vase peint qui représente l'enlèvement d'Europe,



Zeus Olympien[5].

[1] La réponse de la Pythie, citée au tome Ier, page 219, était une sentence morale, bonne pour les sages, mais non l'expression du sentiment populaire.

[2] Thucydide, II, 13. 40 talents d'or = 400 talents d'argent ou 5,560 + 400, soit, pour la valeur du métal, 2 224 000 francs, qu'il faut multiplier peut-être par 10 ou 12 pour avoir la valeur relative. Voy. t. II, p. 189 et n. 2.

[3] Revers d'un tétradrachme d'Alexandre frappé à Mésembria. En légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Dans le champ, un casque, symbole de l'atelier de Mésembria, et deux marques d'atelier.

[4] Voy. t. Ier, p. 245. Leur habitude de considérer la double vie de leurs morts, dont j'ai cité tant d'exemples (t. I, p. 247 et suiv.), l'une dans les tombeaux qui les avaient reçus, l'autre aux enfers, dans l'Olympe ou autour des lieux qu'ils avaient habités, rendait familière à leur esprit l'idée du dédoublement de l'être divin. Les Égyptiens croyaient aussi à un dédoublement de l'âme dont une partie habitait le tombeau et prenait pour support la statue du mort. G. Maspero, *Histoire des âmes dans l'ancienne Égypte*, au *Bull. de l'Assoc. scientifique de France*, n° 594, p. 373-384. *Recueil*, t. Ier, p. 152, 599.

[5] En légende : ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ. Tête laurée de Jupiter à gauche. ℟. ΕΙΠΩΝΕΩΝ. Aigle debout sur un foudre. (Monnaie de bronze d'Hipponium, dans le Bruttium. Collection de M. Imhoof-Blumer, à Winterthur.)

Zeus, armé de son sceptre, se contemple lui-même changé en taureau, bondissant au-dessus des vagues et emportant loin de l'Asie la fille du tyran Agénor[1]. Longtemps les chrétiens ont cru que les anciens dieux, dont ils avaient fait des démons, habitaient leurs statues[2]. Il n'y a donc point à s'étonner que les Athéniens aient regardé le Parthénon comme la véritable demeure de leur Pallas-Athéna et sa statue comme son enveloppe matérielle. A l'approche de Xerxès, Minerve ne fut pas seule à s'enfuir; les Grandes Déesses quittèrent Éleusis la veille de Salamine, et, l'hiver, Apollon abandonnait Délos pour la douce région des Hyperboréens[3]. Thésée était venu à Marathon afin d'aider à la grande victoire d'Athènes, ainsi que l'Hercule de Thèbes ira à Leuctres combattre les ennemis de son peuple, et devant Platée, les Spartiates, avant d'attaquer la place, avaient *évoqué* les divinités et les héros indigètes qui devaient la défendre. A la fête des Anthestéries, la βασίλισσα donnée comme épouse à Dionysos étaient conduite, à ce titre, dans son sanctuaire où tout se passait religieusement. Il n'en fut pas de même à Rome, dans la décadence du polythéisme, lorsque les prêtres de Sérapis persuadèrent à une jeune et belle matrone que le dieu la voulait pour femme.



Zeus Nicéphore[4].



Zeus Nicéphore[5].

Chaque année Minerve sortait de son sanctuaire quand, le 24 du mois de thargélion (mai-juin), on enlevait les ornements de sa statue pour en nettoyer les moindres détails. Alors apparaissaient l'armature grossière, les poutres énormes qui la portaient. Ce squelette de la déesse était bien vite caché sous un voile, le *numen* n'était plus là. Aussi le jour de la *plynterie*, ou du lavage, était pour la cité un jour de deuil, et l'on se hâtait de terminer l'ouvrage entre le lever et le coucher du soleil, afin que la déesse pût rentrer dans sa demeure

[1] Voyez la gravure, t. Ier, p. 218.

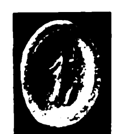
[2] Cf. Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, p. 669 et suiv.

[3] Voy. t. Ier, p. 41 et 746, n. 4.

[4] Zeus Nicéphore assis, et couronné par une Victoire; l'aigle est à ses pieds. (Pierre gravée sur cornaline, du Cabinet de France. Haut. 17 mill.; larg. 13 mill.; n° 1421 du *Catalogue*.)

[5] Zeus assis sur un trône, à gauche; de la main gauche, il s'appuie sur un long sceptre, et il porte sur la main droite une petite Victoire qui le couronne; en légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ; dans le champ, la lettre Γ, marque monétaire. (Revers d'un tétradrachme d'Antiochus Ier Soter, roi de Syrie.) Il est évident que les artistes qui ont gravé ces monnaies, ainsi que la pierre gravée du Cabinet de France, se sont inspirés du type créé par le génie de Phidias. Il en est de même des monnaies de l'Élide portant une tête de Zeus (Voy. t. Ier, p 23, et ci-dessous, p. 382).

préférée et qu'elle continuât à couvrir la cité de sa protection. Lorsque Alcibiade revint à Athènes, après ses grandes victoires dans l'Hellespont, 200 galères prises ou détruites, la foule fut d'abord tout à la joie. Mais il entra dans la ville au moment de la cérémonie lugubre du mois de thargélion; l'absence de la déesse parut un présage fatal : si Athéna n'avait pas voulu qu'Alcibiade approchât d'elle[2], c'est qu'elle repoussait ses offrandes et, pour Athènes, ses services. Les dieux habitaient donc à la fois l'Olympe et leurs temples.



Pallas Nicéphore[1].

Ces idées religieuses étaient celles de tous les Hellènes, et elles n'ont pas régné seulement en Grèce : on les retrouve partout et dans tous les temps. Le poète qui a fait passer par Napoléon sa revue funèbre ne savait probablement pas qu'il copiait les anciens. Après la mort d'Alexandre les Argyraspides lui offrirent des sacrifices et dressèrent au milieu d'eux sa tente royale. Ils croyaient que le héros, passé dieu, y habitait; que, la nuit, il parcourait leur camp pour revoir ses fidèles et que, le jour, dans leurs marches, il précédait leurs colonnes comme un génie invisible[4]. Ces



Athéna[3].

[1] Pallas Nicéphore debout; elle tient de la main droite sa lance et de la gauche la statuette de la Victoire. (Pierre gravée sur calcédoine. Haut. 12 mill.; larg. 10 mill. Cabinet de France, n° 1516.)

[2] Plutarque, *Alcib.*, 42. L'abbé de Guasco, dans un livre de 1768, intitulé *De l'usage des statues chez les anciens*, disait déjà (p. 172) : « Figurez-vous un peuple qui croyoit une vertu divine et agissante dans les objets de son culte. » Voyez, à son chapitre xv, le relevé des nombreuses merveilles accomplies dans les temples par les statues divines, mouvement d'yeux, de tête, etc., qui attestaient que le dieu résidait en elles. Il est aussi question dans les auteurs anciens de beaucoup de statues enchaînées. Pausanias, par exemple, cite, à Sparte, celle d'Aphrodite Morpho et d'Enyalios. Les Lacédémoniens, dit-il (III, 15) pensent de cette statue, ce que les Athéniens pensent de la Victoire Aptère, croyant qu'Enyalios ne les abandonnera jamais, puisqu'il est enchaîné, pas plus que la Victoire, puisqu'elle n'a pas d'ailes. A Orchomène, il vit la statue enchaînée d'Actéon. Avant qu'on lui eût mis des entraves, dit-il (IX, 38), Actéon ravageait la contrée. Durant le siège de Tyr par Alexandre, les habitants enchaînèrent la statue de Baal-Melkart, pour empêcher le dieu de passer dans le camp macédonien. Les statues égyptiennes étaient, elles aussi, animées : elles parlaient et remuaient. Les pharaons les consultaient sur les affaires d'État. Voy. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. I[er], p. 154-166.

[3] Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes, du deuxième siècle av. J.-C. En légende, ΑΘΗΝΑΙΩΝ. La déesse debout, regardant à gauche; sur la main droite elle porte une Victoire qui la couronne; de la main gauche, elle tient sa lance et son bouclier posé à terre.

[4] Diodore, XVIII, 61. Euripide parle quelque part de ces vieux contes « qui enfermaient dans les murs d'un temple la substance divine ». On sait que les Romains *évoquaient* les dieux des villes qu'ils assiégeaient, en leur promettant de plus grands honneurs, s'ils

idées, qu'on retrouve dans toute l'antiquité classique, expliquent comment la tradition, qui voulait de riches matériaux pour les images des dieux, et la piété, qui faisait de celles-ci la résidence habituelle de la divinité, ont conduit les artistes à créer la statuaire chryséléphantine. Lactance ne l'aimait pas. Ces statues si richement habillées lui semblaient de grandes poupées, comme en rêvent les jeunes filles, *grandes pupas*[1]. Nous ne prononcerons pas un pareil blasphème, mais nous serons obligé de dire encore que, pour cette question, le goût des Grecs n'était pas le nôtre; et les essais de restauration qu'on a exécutés ne sont pas pour nous convertir. La raison en est simple, nous n'avons pas les mêmes croyances. Dans la Grèce du temps de Périclès, le sentiment religieux dominait encore le sens esthétique[2].

Il est une autre conclusion à tirer de cette étude. La direction prise au cinquième siècle par la statuaire montre que la religion nationale, malgré les attaques qui commençaient à se produire, était encore très vivante, et nous en aurons maintes preuves dans les récits qui vont suivre.

Phidias ne se borna pas à représenter des dieux[3], c'est-à-dire à faire

venaient à Rome. Ainsi firent Camille à Véies, Fabius à Tarente, etc. Sur cette croyance voyez Cicéron, *de Legibus*, II, 2, et le discours de Lysias, *Contre Andocide*. Rome avait même un nom secret pour son génie tutélaire, afin que l'ennemi ne pût, par des offres brillantes, le décider à abandonner son peuple. (*Hist. des Rom.*, t. Ier, p. 6, n. 2.) Même encore au troisième siècle de notre ère, Dion Cassius (LIX, 28) dit en parlant de Caligula : « Il voulut transformer la statue du Jupiter d'Olympie en sa propre image, mais il ne put y parvenir. Le vaisseau construit pour le transport du dieu fut consumé par la foudre; et chaque fois que les ouvriers s'approchèrent de la statue pour substituer la tête du prince à celle de Zeus, des éclats de rire se firent entendre et les mirent en fuite. »

[1] *De origine erroris*, II, 5. Le mot de poupée est bien plus ancien que Lactance et semble être venu sur les lèvres de quelque envieux de Phidias, car Isocrate, qui fut presque son contemporain, se plaignant qu'on l'accusât de tenir magasin de plaidoyers ajoute : C'est, à peu près, comme si on eût dit de Phidias qu'il était *fabricant de poupées*, χοροπλάθος. (*Antidosis*, 2, édit. Havet), c'est-à-dire de figures *faites au moule*, par un industriel, à la différence de l'œuvre *sculptée* par un artiste.

[2] Les statues chryséléphantines avaient besoin de soins particuliers pour empêcher l'ivoire de se fendre par trop de sécheresse, les ors de se ternir et l'image de se couvrir de poussière. (Voy. Pausanias, II, 27.) Aussi attachait-on aux temples des serviteurs chargés de faire la toilette du dieu. A Olympie, on les nommait les φαιδρυνταί, ceux qui nettoient et rendent brillants, et les descendants de Phidias remplirent héréditairement cet emploi. Au Parthénon, on les appelait les Πραξιεργίδαι, ou les travailleurs.

[3] La gravure de la page 369 représente des fragments de la frise orientale du Parthénon, faisant suite à celui qui a été publié tome Ier, page 365; d'après des moulages et des originaux. Les divinités assises sont à Athènes; les huit premières figures du registre inférieur sont au Louvre; toutes les autres sont à Londres. (Cf. Michaelis, *ouv. cité*, p. 257 et suiv. et Taf. 14.) — Les dieux, « spectateurs invisibles, comme dans les poèmes épiques, des actions des mortels »

des colosses; par lui-même ou plutôt par ceux qui travaillaient sous sa direction, il couvrit de sculptures moins divines la frise, les métopes et le double fronton du temple, dont les figures vues d'en-bas ne paraissent avoir que la taille ordinaire. Celles qu'il avait ciselées sur le



Bouclier Strangford[1].

bouclier de Minerve et sur ses sandales étaient moins grandes encore. Les magnifiques débris qui nous restent des deux frontons, Déméter et

assistent à la procession (Beulé, II, p. 144 et suiv.). Viennent des hommes, appuyés sur leur bâton : ils s'entretiennent gravement. Suit un homme qui semble donner des instructions aux jeunes filles qui se présentent les premières. Le même groupe de trois personnages est reproduit une seconde fois, et les jeunes vierges s'avancent en procession, portant des coupes et des œnochoés : deux d'entre elles portent ensemble un lourd brûle-parfums (θυμιατήριον).

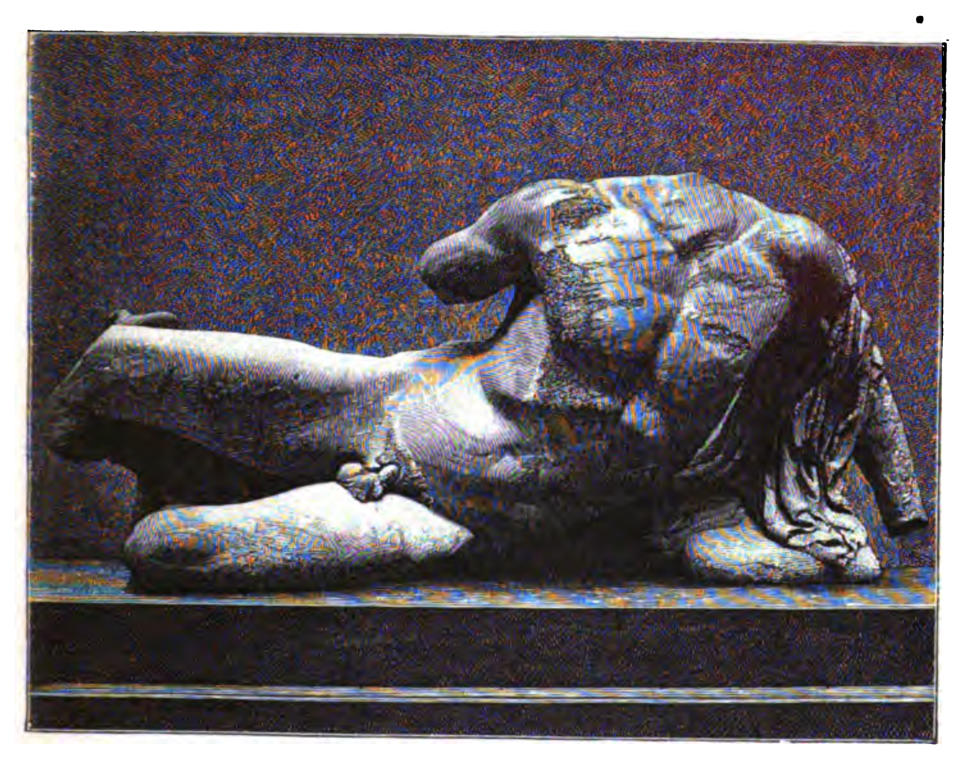
[1] Marbre qui, de la collection Strangford, a passé au musée Britannique (d'après une photographie). — On y a reconnu une copie du bouclier que Phidias avait donné à son Athéna, et sur lequel il avait sculpté le combat des Athéniens et des Amazones. Plutarque (*Périclès*, 31)



DÉMÉTER ET KORA.

Groupe du fronton oriental du Parthénon, aujourd'hui au musée Britannique.

Kora, Iris et le Céphise, les Kharites ou les Parques, l'Héraklès ou le Thésée, sont l'œuvre de son école et l'on peut dire de son esprit[1]. Malgré leurs mutilations, ces marbres, comme celui de la Victoire dénouant sa sandale, se placent à côté, si ce n'est au-dessus des plus glorieuses créations sculpturales de la Renaissance, par la pureté du style et



Le Céphise[2].

la calme sérénité des personnages, qui n'ont ni membres tourmentés par une action violente, ni fronts surchargés de pensées, comme la

rapporte que Phidias s'était représenté lui-même parmi les combattants, « sous les traits d'un vieillard chauve élevant une pierre des deux mains ». C'est le personnage vêtu de l'*exomis* ou tunique de travail, que l'on voit au-dessous de la tête de Méduse, et dont nous avons donné plus haut le visage agrandi (p. 219). Phidias, au dire de Plutarque, avait également introduit un très beau portrait de Périclès. Celui-ci combattait la lance à la main, et la main était placée en avant du visage, mais avec tant d'habileté que l'on pouvait saisir, des deux côtés, la ressemblance du portrait. Sur le bouclier Strangford, Périclès est immédiatement derrière Phidias.

[1] Les métopes, surtout le combat des Lapithes et des Centaures et certaines parties du fronton occidental et de la frise, laissent voir encore de la raideur archaïque.

[2] Marbre du fronton occidental du Parthénon, aujourd'hui au musée Britannique (d'après une photographie).

statuaire en fera quand elle voudra rivaliser avec la peinture. Quelle vie puissante dans ces divinités tranquillement assises aux frontons, et combien sont calmes, sur leurs chevaux fougueux, les cavaliers de la procession panathénaïque! Plus tard viendra l'école de la grâce et de la volupté dont un Athénien, Praxitèle, sera le chef; plus tard encore, la passion agitera le marbre; alors la décadence de l'art commencera. Il n'est point fait pour composer un drame en pierre tel que le Taureau Farnèse.

Ce sera l'éternel honneur de Phidias d'avoir brisé sans retour avec l'art hiératique, dont on reconnaît encore l'influence dans les belles statues d'Égine, aux corps admirablement étudiés, mais sans vie, et dont les têtes grimacent, jusque dans la douleur et la mort, le même rire imbécile. Le grand artiste chercha la beauté, qui est l'essence spirituelle des choses, soit l'âme vue à travers le corps, soit la nature contemplée dans son épanouissement le plus harmonieux; et cette beauté idéale, il l'a réalisée sans qu'on sentît l'effort, ce qui est l'art suprême, car il n'y a de grand que ce qui est simple[1]. Un de ces hommes qui croient que l'art est la copie de la nature demanda un jour à Phidias où il avait pris la majestueuse figure de son Jupiter Olympien. « Dans Homère », répondit-il; et il récita ces trois vers : « Ayant dit, le fils de Saturne fait, de ses noirs sourcils, le signe de commandement; les cheveux du monarque, parfumés d'ambroisie, s'agitent sur sa tête immortelle, et le vaste Olympe est ébranlé. » Malgré cette réponse fameuse, qu'il faut peut-être renvoyer aux légendes, ce n'est pas dans Homère que Jupiter s'est montré à Phidias. L'artiste a son œuvre dans la pensée. Nul ne la voit, excepté lui; par l'exécution, les voiles tombent et l'image apparaît[2]. Mais qui a formé cette première image? La culture intérieure et l'esprit du temps. Si le Zeus d'Olympie était sans émotion et sans colère, c'est que l'artiste n'avait pris au poète que le nom de ses Olympiens et le sentiment de leur

[1] Dans le magnifique portrait que fait Périclès du caractère de son peuple, il exprime bien ce goût sobre et sévère de la beauté grande et simple, qui est le talent des artistes athéniens : φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας. (Thucydide, II, 40.)

[2] Cicéron a dit, dans l'*Orator*, 2 : « Lorsque Phidias créait son Jupiter ou sa Minerve, il ne prenait pas de modèle; mais il avait dans l'âme un type supérieur de beauté que voyait son regard intérieur et que sa main reproduisait. » — Phidias a rarement travaillé le marbre. Sur trente statues qu'on cite de lui, vingt-trois sont en bronze, sept en or et ivoire, trois en marbre. Polyclète préférait aussi, pour ses statues, le bronze au marbre. Les fondeurs d'Égine étaient renommés. Phidias est le maître incontesté du bas-relief, genre de sculpture tout idéal et conventionnel, substitué par lui à la demi-bosse et que les modernes n'ont repris, sauf J. Goujon, que de nos jours.





PROCESSION DES PANATHÉNÉES.

(Frise orientale du Parthénon.) (Voy. t. I, p. 363-368.)

grandeur. Il avait, au contraire, subi la forte empreinte de la philo sophie du siècle de Périclès, qui dépouillait les dieux de leurs passions pour donner, de la divinité, l'idée que commençaient à s'en faire Anaxagore et Socrate : le calme dans la force, la sérénité dans la puissance, l'intelligence dans le gouvernement du *Cosmos*. Aristote écrira : « La divinité meut la nature entière sans se mouvoir. » Le grand sculpteur avait eu la même pensée que le grand philosophe exprimait un siècle après lui. Il faut donc accorder à Phidias, en outre de tous ses dons, le sentiment du divin, tel que le comprenaient les esprits les plus élevés de son temps. Leurs aïeux avaient fait les Olympiens à l'image de l'homme; ils donnaient maintenant pour règle morale la ressemblance avec le dieu idéalisé, ὁμοίωσις τῷ θεῷ, et Phidias appliquait cette formule. L'union de l'art le plus parfait avec la pensée la plus haute explique la grandeur harmonieuse de cette époque qui compta tant de créateurs, ποιηταί.



Tête de Niké ou la Victoire[1].

Les Romains ont aimé l'utile qui rapporte; les Grecs ont cherché le beau qui charme : ils ont eu la meilleure part.

A propos de la statuaire humaine s'est aussi agitée, comme pour les monuments, la question de la polychromie.

Une statue de marbre blanc est de l'art spiritualiste; une statue peinte comme les saints de nos églises de village est de l'art charnel et grossier. Un maître de la jeunesse laissera sans crainte, entre les mains de ses élèves, l'image de la Vénus de Milo; il n'y laisserait pas une image de la Vénus de Médicis recouverte des teintes de la vie[2]. Chez les anciens Grecs il y eut certainement des statues peintes de couleurs violentes et monochromes, puisque cet usage subsista longtemps; les témoignages de Pline et de Quintilien sont formels à cet égard. Mais

[1] Marbre du fronton occidental du Parthénon, faisant partie de la collection de Laborde (d'après une photographie).

[2] On sait ce que l'antiquité (Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 21) raconte *de stuprata Venere Cnidia*

les artistes du siècle de Périclès avaient le goût délicat, et ils n'auraient pas voulu faire de leurs œuvres des objets d'une curiosité sensuelle, ou des figures qui, tout en donnant l'illusion de la vie, ne montrent en réalité que des cadavres raidis par la mort[1]. Pour les statues des dieux qu'ils devaient faire riches, ils employaient les matériaux les plus précieux; pour les héros et les vainqueurs d'Olympie, ils se servaient du bronze et du marbre, en recouvrant celui-ci d'une teinte légère qui rendait la pierre plus douce à l'œil et la préservait des intempéries par une sorte de gaze transparente[3].



Cratère destiné au vainqueur des jeux[2].

Platon atteste cet usage, que la vue des statues chryséléphantines dut encourager; mais il ajoute en même temps un conseil pour corriger ce que ce goût, poussé trop loin, aurait eu d'étrange. « Si nous étions à peindre une statue, dit-il, et qu'un critique vînt nous reprocher de ne pas employer les plus belles couleurs,... nous répondrions à ce fâcheux : Ne t'imagine pas que nous devions peindre les yeux si beaux qu'ils ne seraient plus des yeux; et ce que je dis de cette partie du corps doit s'entendre des autres[4]. » Platon pensait donc que la couleur devait aider à faire valoir la nature, mais non pas à la changer. En cela comme en tout le reste, il s'agissait de ne point dépasser la mesure, cette qualité supérieure du génie grec; et nous pouvons croire que les artistes n'obéirent qu'avec discrétion au goût de la couleur, qui règne encore souverainement dans tous les pays du soleil[5].

[1] A Munich, je vis, dans une chapelle de l'église Saint-Pierre, des paysans qui priaient autour d'un tombeau; j'en fus touché. En m'approchant, je reconnus que ces figures étaient des pierres peintes; aussitôt je m'éloignai : au lieu d'un acte de piété et d'affectueux souvenir accompli par des parents, je n'avais eu sous les yeux que le trompe-l'œil d'un musée vulgaire. Toute la statuaire du moyen âge, jusqu'à la Renaissance, fut polychrome. C'est Michel-Ange qui réagit le plus énergiquement contre cette coutume. Voy. L. Courajod, *La Polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance* (*C. R. de l'Acad. des inscr.*, 6 août 1886).

[2] Sur la panse du cratère est figurée une Victoire ailée conduisant un bige; sur le pied, deux sphinx affrontés; au-dessous des anses, deux masques. Ce vase, par la finesse de l'exécution, est une des merveilles de la glyptique antique. (Pierre gravée sur sardonyx, de la collection de Luynes, au Cabinet de France (n. 95). Haut. 17 mill.; larg. 12 mill..

[3] Pline (XXXV, 11, 28) dit que le peintre Nicias aidait Praxitèle *in statuis circumlinendis*.

[4] *Républ.*, IV, *initio*.

[5] Sur le goût des peuples du Midi pour la couleur, voyez, entre mille autres témoignages, ce que le docteur Gustave Le Bon disait récemment des temples du Népal, « peints d'un rouge intense et dont les toits, de brique et de cuivre, sont supportés par des milliers de dieux et de déesses revêtus des plus éclatantes couleurs. »



VICTOIRE DÉNOUANT SA SANDALE. (T. II, p. 367.)

Fragment de la balustrade du temple d'Athéna Niké (d'après une photographie). (Voy. p. 337 ce qui reste de ce temple.)

III. — LA PEINTURE, LA MUSIQUE, ETC.

Si la description du bouclier d'Achille, dans l'*Iliade*, est une œuvre d'imagination, celles de l'Athéna du Parthénon et du Zeus d'Olympie, faites par Pausanias après l'étude attentive des œuvres mêmes, montrent que l'école d'Athènes avait porté à un haut degré de perfection l'art de ciseler le métal et l'ivoire, aussi bien que celui de travailler les pierres dures, en creux ou en relief. Mais n'avait-elle pas emprunté cette habileté à l'école d'Argos où le travail du bronze était très en honneur?


Taureau dionysiaque (pierre gravée) [1].

Il n'en fut pas de même pour la peinture, qui n'eut jamais en Grèce la perfection de la statuaire, quoi qu'on dise sur la foi d'anecdotes plus fameuses que véridiques. La peinture moderne cherche à émouvoir; celle des anciens fut plutôt sculpturale, en ce sens qu'elle sacrifia le coloris au dessin et les effets de lumière à la forme. Elle ne connut ni ce qu'on pourrait appeler, en songeant à Rembrandt, le drame de la lumière et de l'ombre, ou en pensant aux Vénitiens, le chant harmonieux des couleurs. Panénos, le frère de Phidias, et Micon, le peintre du temple de Thésée, décorèrent, avec Polygnote, le *Pœcile*, ou le Portique peint, de tableaux qui racontaient aux Athéniens les hauts faits de leurs pères[2]. Dans la bataille de Marathon, par Panénos, étaient représentés Miltiade, Callimaque, Cynégire, même Datis et Artaphernès. Phidias étudia la peinture comme l'a fait un autre sculpteur de génie, Michel-Ange, mais il ne voulut peindre que le seul Périclès. Sicyone fut la première ville grecque qui ait eu une école de dessin. Athènes, Milet, plus tard Corinthe, suivirent cet exemple. On verra,


Hémi-drachme de Milet[3].

[1] Le taureau sacré a les flancs entourés d'une guirlande de lierre; il se précipite en avant la tête baissée et agitant sa queue; sous ses pieds, un thyrse orné de bandelettes. Dans le champ, en haut, la signature du graveur Hyllos : ΥΛΛΟΥ. (Agate-calcédoine; haut. 22 mill.; larg. 41 mill. *Catalogue*, etc., n° 1637. Cette pierre gravée est une des plus célèbres de la collection nationale.)

[2] Nous avons dit plus haut (t. II, p. 122) que la scène peinte sur la coupe d'Euphronios, représentant Amphitrite, a peut-être été inspirée par une des peintures de Micon au Théseion.

[3] Tête laurée d'Apollon, vue de trois quarts. ℞. Lion à gauche, détournant la tête; au-



Gilliéron del.^t Imp. Fraillery Dambourgez chromolith.

STATUE DE FEMME

TROUVÉE A L'ACROPOLE D'ATHÈNES EN 1886

(Marbre de Paros)

sante de la musique : Polybe attribuait les malheurs des Arcadiens à l'oubli où était tombé chez eux l'art qui calme les passions et qui, en enseignant les règles de l'harmonie, habitue à ne pas violer la concorde publique[1]. Le musicien Damon, un ami de Périclès et de Socrate, prétendait qu'on ne pouvait changer les modes musicaux sans ébranler les bases de la morale et les lois de la cité. Platon pense de même et Aristote appelait la musique « le plus grand charme de la vie ». On sait quelle importance lui reconnaissait l'école pythagoricienne qui aurait voulu entendre la musique des sphères célestes roulant harmonieusement dans l'infini.

Les poètes aussi croyaient que le nectar et l'ambroisie ne suffisaient pas aux Olympiens et qu'il leur fallait de divins accords pour charmer les ennuis de l'immortalité. « O toi, qui fais les délices d'Apollon e des Muses à la noire chevelure, lyre d'or, sitôt que tes notes mélodieuses résonnent, la foudre s'éteint, le roi des airs, l'aigle de Zeus, arrête son vol; Mars oublie ses armes, et les dieux s'enivrent de ton harmonie[2]. » Aristophane dit mieux : « Des rives de l'Hèbre, les cygnes de la Thrace élèvent leur voix puissante qui monte à travers les nues. Les fauves s'arrêtent étonnés; les vents se taisent; le calme et la paix s'établissent sur les flots; les Grâces et les Muses olympiennes répondent à ces voix de la terre par des chants mélodieux, et les divinités sont ravies en extase[3]. » Le nombre, la mesure, l'harmonie, sont un besoin de l'âme et l'étaient surtout pour l'âme grecque. Mais que penseraient les vieux poètes de l'Hellade s'ils entendaient nos concerts où quelques-uns prétendent nous révéler « l'essence absolue des choses et les secrets mouvements de la vie universelle[4] »? Peut-être s'étonneraient-ils que notre musique, expressive et passionnée, n'ait plus cette tranquille harmonie qui, selon eux, calmait les agitations des dieux, des hommes et de la nature entière[5].

Les Grecs comprenaient aussi la danse autrement que nous, parce qu'ils avaient mis en elle le nombre et la mesure, qui sont, dans

[1] Sur la musique ancienne, voyez le savant livre de Gevaërt, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*, et, dans l'*Histoire de la littérature grecque* d'Ot. Müller, le chapitre XII sur le développement de la musique grecque.

[2] Pindare, *Pythiques*, I, *initio*.

[3] *Les Oiseaux*, v. 774 et suiv.

[4] C'est, il est vrai, un Allemand, Nohl, *Mosaïk*, p. 17-18, qui formule cette esthétique musicale dont nos compositeurs restent heureusement fort loin.

[5] « Les Grecs, dit Vitruve (III, 1, et VI, 2), ont si heureusement combiné une vive imagination avec une raison réfléchie, qu'ils ont imposé les lois de la proportion à leurs architectes comme à leurs statuaires, à leurs poètes comme à leurs musiciens. »

l'art, une manifestation de la beauté, mais qui ne le sont plus, quand la grâce est remplacée par la vitesse tourbillonnante. Chez eux la danse faisait partie des solennités religieuses et de l'éducation militaire. « Les anciens, dit Platon au VII[e] livre des *Lois*, nous ont laissé un grand nombre de belles danses. » Dans les cités doriennes, elles étaient un des rites nécessaires du culte d'Apollon, et les personnages les plus graves y prenaient part. Thésée, revenant de la Crète, dansa, dans l'île sainte de Délos, le γέρανος, pour célébrer sa victoire sur le Minotaure[2], et les Spartiates, pour rappeler chaque année leur triomphe sur les Théréens, dansaient la γυμνοπαιδία, devant les images d'Apollon, de Diane et de Latone, en chantant des vers d'Alcman et du Crétois Thalétas[3]. Les danses bachiques avec thyrses et torches allumées étaient une représentation mimée de la vie de Dionysos.



Thésée et le Minotaure[1].


Satyre dansant[4].

Près d'Éleusis se trouvait la Fontaine des Belles-Danses, *Callichoros*, où les initiés chantaient en dansant l'invocation à Iacchos : « O dieu vénéré, accours à notre voix. Iacchos! Iacchos! viens, dans cette prairie, ton séjour bien-aimé, danser avec le thiase saint; frappe le sol d'un pied hardi et mêle-toi à nos danses libres et joyeuses, inspirées par les Grâces, qui règlent nos chœurs sacrés[5]. »


Apollon[7].

Platon, dans son traité des *Lois*[6], qui est une sorte de commentaire de la législation et des coutumes athéniennes, attache une extrême importance, même pour l'éducation morale de la jeunesse, à ce que les éphèbes possèdent « l'art des chœurs », qui comprend le chant et la danse. « Les dieux, dit-il, touchés de compassion pour l'homme que sa nature condamne au

[1] Thésée couvert d'une peau de lion et tenant l'une des cornes du Minotaure qui s'affaisse devant lui; en légende, ΤΡΟΙΖΗΝΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze de Trézène, à l'effigie de Commode.

[2] Plutarque, *Thésée*, 19. Dans le γέρανος on imitait les détours du Labyrinthe. Voyez, dans Xénophon, *Anabase*, VI, 1, la description de plusieurs danses guerrières.

[3] Pausanias, III, 2, 7.

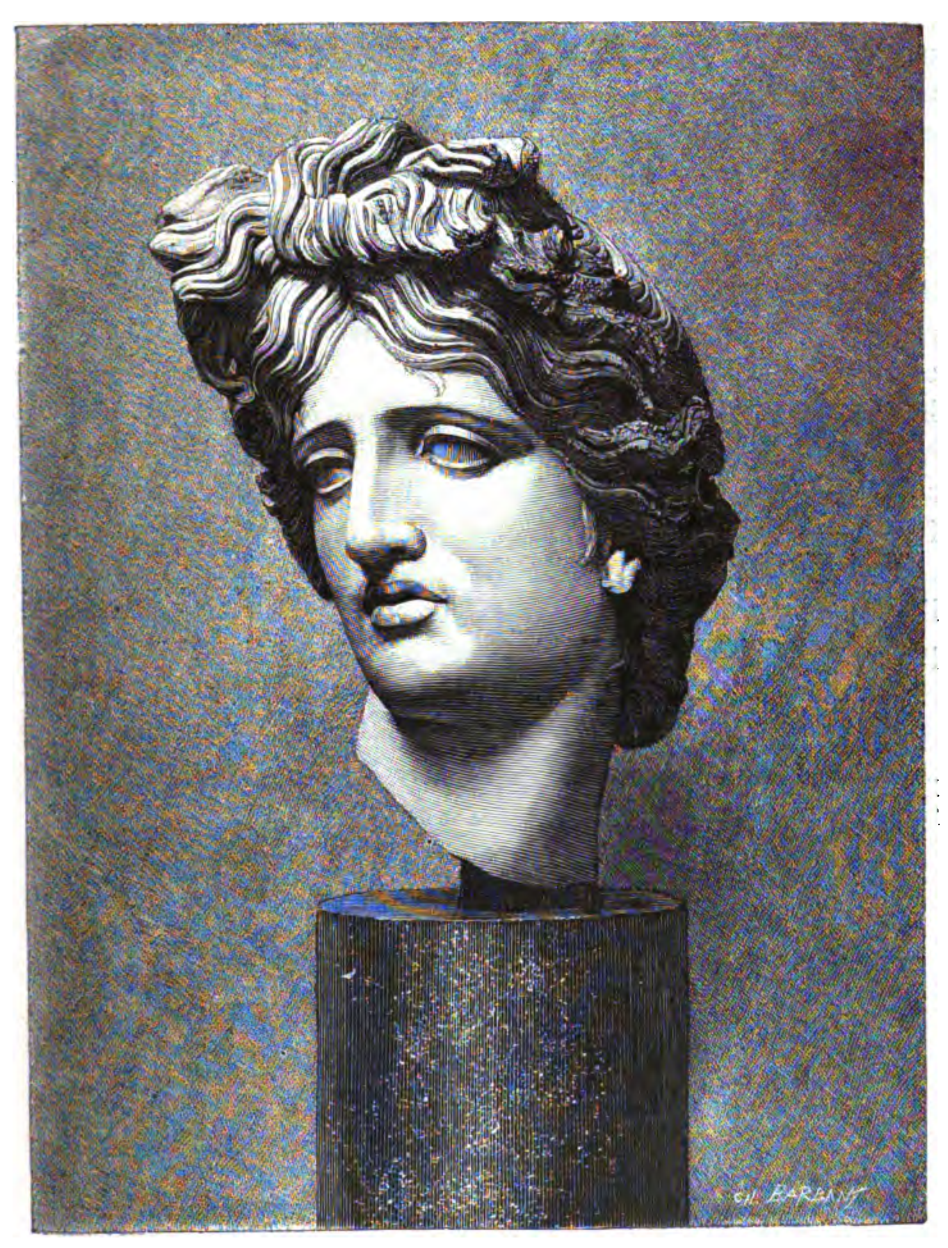
[4] Le satyre agite de sa main droite un thyrse orné de bandelettes; sa nébride flotte sur son bras gauche. (Pierre gravée sur cornaline, de la collection de Luynes, au Cabinet de France (n° 68). Haut. 18 mill., larg. 15 mill.)

[5] Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 324 sqq.

[6] Livre II, ch. 1.

[7] Apollon à demi nu, debout, tenant la lyre et le plectrum. (Agate du Cabinet de France. Haut. 25 mill., larg. 12 mill. *Catalogue*, n° 1464.)

travail, nous ont ménagé des intervalles de repos par la succession des fêtes instituées en leur honneur. Ils ont voulu que les Muses,



Apollon [1].

Apollon leur chef et Dionysos les célébrassent de concert avec nous. Ces divinités, qui président à nos solennités, nous donnent le senti-

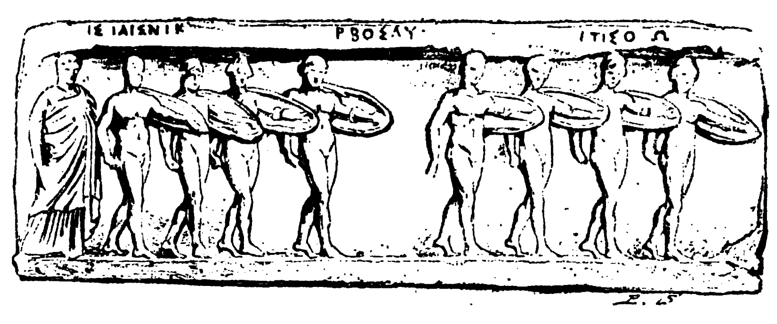
[1] Marbre de l'ancienne collection Pourtalès, maintenant au musée Britannique, d'après une photographie

ment de l'ordre, de la mesure, de l'harmonie; et ce sentiment qui, sous leur direction, règle nos mouvements, nous apprend à former par nos chants et nos danses une chaîne qui nous enlace et nous unit. » Loin de redouter des exercices qui, en d'autres temps, ne servent qu'au plaisir, le poète-philosophe les regarde comme nécessaires au bon ordre des cités et des âmes.

Qu'il y ait eu dans l'Ionie et ailleurs des danses efféminées, on peut le croire; mais c'est à Rome, à Constantinople, qu'on vit des danses lascives. A Sparte, à Athènes, la pyrrhique était un exercice militaire et un enseignement patriotique. Les éphèbes la dansaient aux grandes et aux petites Panathénées[1], en imitant tous les mouvements d'un combat pour attaquer, se défendre ou éviter les traits. Et la ronde héroïque des femmes souliotes ne fut-elle pas un souvenir de ces danses guerrières? Réfugiées au sommet d'une montagne pour échapper au yatagan des Turcs ou au harem, elles entonnèrent leur hymne funèbre, se prirent les mains et dansèrent sur cette cime étroite que des précipices entouraient. Chaque fois que la ronde approchait de l'abîme, le cercle se rétrécissait, car une d'elles s'en détachait pour se précipiter; et toutes, l'une après l'autre, s'y jetèrent.

[1] On les appelait les πυρριχισταί. (Schol. d'Aristophane, *Nuées*, v. 988.)

[2] Bas relief découvert par Beulé sur l'Acropole (d'après l'*Acropole d'Athènes*, II, pl. 4). — Huit jeunes gens, répartis en deux groupes, s'avancent vers la droite : ils sont nus, armés du bouclier, et portent un casque. Derrière eux se tient un personnage, sans doute le chorège.



Danse en armes[2].

CHAPITRE XXII

LES LETTRES ET LES ARTS HORS D'ATHÈNES, AU CINQUIÈME SIÈCLE.

I. — LE PROGRÈS DE LA CULTURE INTELLECTUELLE DANS TOUT LE MONDE GREC

Chaque peuple grec de ce temps n'a point à sa tête un homme comme Périclès dont on puisse, sans trop d'adulation, donner le nom au siècle que nous étudions; mais ceux qui ne cultivent ni les arts ni les lettres, au moins les comprennent, et par leur enthousiasme donnent l'inspiration aux artistes et aux poètes. Aux fêtes de Delphes et d'Olympie, en face de la plus belle nature, sur un sol comme imprégné de divinité et de poésie, sous ce ciel transparent qui jamais ne pèse lourdement sur les âmes, voici que se déroule, le long des rampes du Parnasse ou sur les rives de l'Alphée, les *théories* qui entourent les victimes sacrées, ou l'immense cortège qui suit le poète, le musicien et les athlètes vainqueurs. La foule s'arrête : c'est Hérodote qui récite quelques passages de ses histoires; ou ce sont les rapsodes qu'un décret public appelle à chanter les vers d'Homère, d'Hésiode et d'Empédocle; ou quelque tableau, une statue nouvelle, qu'un artiste expose aux regards. Car ces fêtes sont la publique exhibition de toutes les sortes d'adresse, de courage et de talent. Si la force et l'agilité, qualités essentielles d'un peuple militaire, y reçoivent des couronnes, la beauté dans toutes ses manifestations, qu'elle vienne du corps ou de l'âme, du travail des mains ou des efforts de l'intelligence, y a obtenu un souverain empire. Mais comme le mal se mêle toujours au bien dans notre fragile nature, le Grec va si loin dans ce culte nouveau, qu'il en pervertit les instincts les plus vrais du cœur. Un adolescent aux formes élégantes lui inspire autant d'amour que la plus belle des vierges[1].

[1] Voyez le *Phèdre* de Platon.

De ces fêtes chacun rapporte dans sa cité natale le goût des belles choses qu'il vient d'admirer. Alors les villes rivalisent de magnificence; l'architecture et la statuaire multiplient leurs œuvres, que les Grecs, guidés par leur instinct d'artistes, placent presque toujours en des sites admirablement choisis[1]. Platée demande à Phidias un colosse d'Athéna et une statue de Zeus; Lemnos, une autre Minerve, que l'antiquité appela « la belle Lemnienne; » Delphes, une Diane et un Apollon; Olympie, cette statue de Jupiter qui rendit visible la majesté du maître des dieux[2]. Delphes et Corinthe instituent des concours de peinture, où Panénos est vaincu par Timagoras de Chalcis qui, dans un poëme, chante lui-même sa victoire; où Polygnote de Thasos remporte un si éclatant triomphe que les amphictyons lui donnent les droits de l'hospitalité dans toutes les cités grecques. Sicyone, dont l'école de peinture succédera à celle d'Athènes, a déjà Polyclète, l'émule heureux de Phidias qu'il surpassa peut-être par la correction du dessin; et les Argiens vont lui demander une statue colossale de Junon, en ivoire et en or, dont ils puissent se glorifier, comme Athènes de sa Minerve. L'artiste réussit, et passa pour avoir aussi bien réalisé le type de la beauté noble et pure de Junon que Phidias avait reproduit l'imposante grandeur du souverain des dieux. Olympie vante son temple, Delphes son sanctuaire, dont deux Athéniens, Praxias et Androsthénès, ont sculpté le fronton.



Zeus[3].

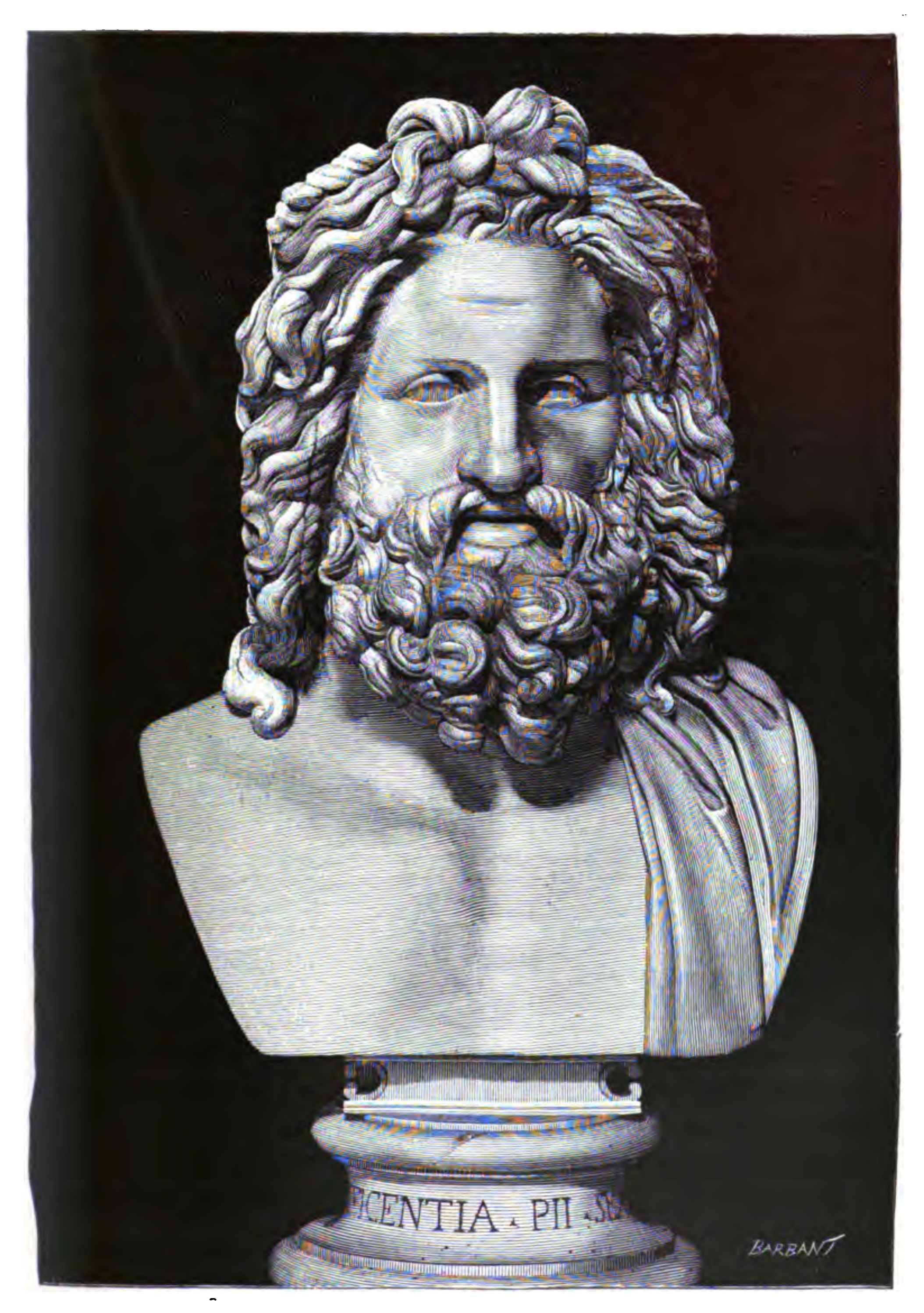

Satyre, imité de Polyclète[4].

[1] « La plupart des promontoires du Péloponnèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel, étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments, environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté : la terre, ainsi décorée, se présentait aux yeux du nautonier sous les traits de la vieille Cybèle, qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandait à Neptune, son fils, de répandre ses flots à ses pieds. » (Chateaubriand, *Itinéraire*, p. 182.)

[2] Le masque de Jupiter Olympien qui nous reste (voy. p. 383, le Zeus d'Otricoli) est-il une réduction de l'original ou une copie d'un Zeus de Lysippe?

[3] Tête laurée de Zeus à droite. ℞. FAΛEIΩN. Aigle debout, à droite, sur un chapiteau d'ordre ionique. (Didrachme de l'Élide, *in genere.*) Cf., t. Ier, p. 23, une autre monnaie au même type.

[4] Satyre debout, se nouant un bandeau autour de la tête; il a autour des reins un sayon de poils de chèvre, et son thyrse est debout à terre, appuyé sur son épaule. La pose de ce satyre rappelle celle du Diadumène de Polyclète. (Intaille sur jaspe noir, de la collection de Luynes au Cabinet des médailles (n° 72). Haut. 17 mill., larg. 11 mill.)



ZEUS D'OTRICOLI.

Buste en marbre trouvé à Otricoli et conservé au Vatican (d'après une photographie).

Égine, rocher stérile, a pourtant cinq temples, dont les ruines ont gardé pour nous de précieux débris; Épidaure, le plus magnifique théâtre de l'antiquité; Tégée, le temple le plus vaste du Péloponnèse.

Argos, punie de son isolement par la stérilité de son génie, n'a pas donné de successeur à la poétique et guerrière Télésilla; tout au plus a-t-elle quelques musiciens et un statuaire, Agéladas, qui eut l'honneur de former les trois plus grands sculpteurs de ce temps, Phidias, Myron et Polyclète de Sicyone, les chefs d'une nouvelle école qui, donnant la vie au marbre et au bronze, commença, si l'on peut dire, la sécularisation de l'art. Corinthe a bâti des sanctuaires à tous les dieux de l'Olympe, et les décore avec magnificence; mais il lui a fallu pour les construire la main d'artistes du dehors; comme si l'art, importation étrangère, n'était, chez elle, qu'un luxe dont ses riches marchands trouvent de bon goût de se parer. N'entrons pas à Sparte; nous cherchons le génie, il n'y a là que de la force, et trop souvent une théâtrale vertu. Sans Pindare, Thèbes, la Béotienne, ne nous attirerait pas davantage; encore l'a-t-elle laissé fuir à la cour d'Hiéron.



Monnaie d'Héraclée de Lucanie[1].

Les îles et les colonies fournissent aussi leur contingent de grands hommes; Héraclée donne Zeuxis; Éphèse, Parrhasios, dignes rivaux qui payèrent l'admiration des Athéniens, l'un en faisant le portrait allégorique de ce peuple violent et doux, humble et glorieux, plein de grandeur et de faiblesse[2]; l'autre, en peignant pour lui cette Hélène que le peintre Timomachos de Byzance contemplait deux heures chaque jour. Cos produisait un des plus vigoureux esprits dont la Grèce s'honore, Hippocrate, qui ne fut pas seulement le père de la médecine, mais un grand philosophe. Polygnote était de Thasos, mais Cnide l'adoptait en lui faisant peindre pour elle, sur les murs de la *Lesché*, à Delphes, la prise de Troie et la descente d'Ulysse aux enfers. C'est dans une de ces îles qu'a été trouvée la plus belle statue que notre musée possède, la Vénus de

[1] ΑΘΑΝΑ. Tête de Pallas, à droite, le casque orné de la figure du monstre Scylla. ℟. ΗΡΑΚΛΗΙΩΝ. Hercule nu et imberbe combattant le lion de Némée; dans le champ, sa massue; à terre, la chouette. (Tétradrachme.)

[2] « Parrhasios, dit Pline, XXXV, 69, avait voulu représenter le peuple à la fois mobile, colère, inconstant, clément, miséricordieux, humble et fier. »

Milo, d'un style large et simple, et si chaste dans sa nudité, si imposante et si noble, sans effort : *vera patuit dea*[1].

La Grande-Grèce, d'un génie plus sévère, était moins riche d'artistes que de législateurs et de philosophes. Elle avait eu Zaleucos de Locres, dont nous savons peu de chose, Pythagore et son institut fameux, l'école d'Élée d'où était sorti Zénon, le disciple favori de Parménide et un des maîtres de Périclès. En Sicile, Agrigente et Syracuse rivalisaient d'efforts. L'une répétait avec orgueil les vers d'Empédocle, où Aristote sentait respirer le génie d'Homère; elle appelait Zeuxis dans ses murs, et faisait poser devant lui les plus belles de ses filles pour que de leur beauté réunie l'artiste composât la beauté divine de Junon. Déjà aussi elle pensait à bâtir son temple de Jupiter, la plus colossale construction que les Grecs aient élevée[2]. L'autre n'avait pas encore les plus illustres de ses concitoyens, Archimède, Théocrite et Moschos; mais Hiéron attirait à sa cour brillante les poëtes qu'avaient chassés de leur patrie l'orgueil blessé ou l'ambitieux désir des faveurs royales. Simonide de Cos, Pindare et Eschyle y étaient venus. Épicharme, philosophe et poëte, y avait joué la première comédie[3].

De l'autre côté de la Grèce, au fond de l'Euxin, à Sinope, naîtra bientôt Diogène le cynique; à Abdère, sur la côte de Thrace, vivait encore Démocrite, de qui Cicéron disait : « C'est à la source de ce

[1] Je n'hésite pas à la préférer à l'Apollon du Belvédère et à la mettre à côté de ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau.

[2] Si toutefois l'on accepte la correction de Winckelmann (*Lettres*, t. I, p. 282) qui change les 60 pieds que donne Diodore (XIII, 82) pour la largeur du temple, en 160. Le premier chiffre est évidemment trop faible, puisque la largeur n'eût été que 1/6 de la longueur, quand, au Parthénon, à Olympie, elle était environ le 1|3; mais le second est peut-être trop fort, car la largeur eût alors été 1|2 de la longueur. Le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, avait 4 stades de circuit (Pausan., I, 18, 6).

[3] Nous avons réuni, sur la planche de la page 387, quelques-uns des types principaux des monnaies de Syracuse, depuis l'origine du monnayage de cette ville, au sixième siècle avant notre ère, jusqu'au commencement du troisième siècle environ. Notre but est de faire embrasser d'un seul coup d'œil le développement graduel de l'art monétaire, dans la ville où cet art nous paraît avoir atteint et gardé longtemps la plus grande perfection. Voici la description sommaire de ces belles médailles, avec la date approximative de leur fabrication.

1. ϟVRAKOϟION. Héros nu, conduisant un bige au pas, à droite. ℞. Carré creux divisé en quatre compartiments. Au centre, dans une aire creuse, circulaire, une petite tête de femme, de style archaïque, à gauche. (Tétradrachme frappé sous l'oligarchie des Geomori, au sixième siècle.)

2. ΣVRAKOΣION, en légende rétrograde. Tête de femme (peut-être la Victoire), ceinte d'une couronne de feuilles de laurier; autour, quatre dauphins. ℞. Héros, vêtu d'une tunique talaire, conduisant un char attelé de trois chevaux allant au pas, à droite. Au-dessus des chevaux, la Victoire volant, une bandelette dans les mains; à l'exergue, un lion. [Pentékontalitron frappé sous Gélon I[er] (485 à 478).]



MONNAIES DE SYRACUSE. (Voyez l'explication p. 386-389.)

grand homme qu'Épicure a puisé pour arroser ses petits jardins[1]. » On raconte que, ruiné par de longs voyages, il allait être noté d'infamie comme dissipateur ; pour sa défense, il lut au peuple son *Diacosmos*, une théorie de l'univers, et ses concitoyens éblouis lui rendirent plus

3. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de la nymphe Aréthuse, à droite, les cheveux enveloppés dans un *cécryphalos* d'une forme particulièrement remarquable; autour, quatre dauphins. ℞. Héros barbu, vêtu d'une tunique talaire, conduisant un char attelé de trois chevaux allant au pas, à droite. Au-dessus des chevaux, la Victoire volant, une bandelette dans les mains. [Tétradrachme frappé sous le régime démocratique qui a précédé le siège de Syracuse par les Athéniens (466 à 415).]

4. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Perséphoné, à gauche, avec une couronne de feuilles de blé et de grands pendants d'oreille; autour, quatre dauphins. A l'exergue, ΕΥΑΙΝΕ. signature d'Événètes, le graveur du coin monétaire. ℞. Femme dans un quadrige au galop, à gauche; elle tient une longue baguette avec laquelle elle dirige les chevaux. Au-dessus, la Victoire volant, une bandelette dans les mains. A l'exergue, un casque, une cuirasse, des cnémides et un bouclier. [Pentékontalitron frappé sous Denys l'Ancien ou ses successeurs immédiats (406-345).]

Les noms d'artistes graveurs des coins monétaires qu'on rencontre sur les monnaies de Syracuse sont les suivants : Cimon, Événètes, Euth..., Eucleidas, Eumène, Parménide, Sosion et Phrygille. A côté du magnifique médaillon signé d'Événètes, nous donnons celui de Cimon qui fut son contemporain et son digne émule.

5. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Perséphoné avec de petits pendants d'oreilles, à gauche. Les cheveux de la déesse sont retenus par un large bandeau sur lequel on voit la lettre K, initiale de ΚΙΜΩΝ, nom de l'artiste graveur du coin monétaire. Autour de la tête, quatre dauphins; sur celui qui est à l'exergue, le mot ΚΙΜΩΝ. Le revers du pentékontalitron de Cimon est pareil à celui d'Événètes.

6. Tête de la nymphe Aréthuse, vue de trois quarts, les cheveux en désordre, et retenus par un large bandeau sur lequel on lit le nom de l'artiste graveur, ΚΙΜΩΝ. Au-dessus de la tête, en caractères très ténus, ΑΡΕΘΟΣΑ. Dans le champ, trois dauphins. ℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. La nymphe Aréthuse dans un quadrige au galop à gauche; elle détourne la tête, de sorte qu'on voit son visage de face. Au-dessus des chevaux, une Victoire tenant une bandelette, paraît s'avancer vers elle en marchant sur la tête de deux des chevaux. A l'exergue, un épi. [Tétradrachme signé de Cimon et frappé sous Denys l'Ancien ou ses successeurs (406 à 345).]

7. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de la nymphe Aréthuse à gauche, avec de grands pendants d'oreilles derrière : ΕΥΑΙΝΕ, signature de l'artiste graveur. ℞. Hercule jeune, agenouillé à droite, étouffant dans ses bras le lion de Némée. [Pièce d'or signée d'Événètes et frappée sous Denys l'Ancien ou ses successeurs (406 à 345).]

8. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Pallas, vue de trois quarts et coiffée d'un casque à cimier et à quadruple aigrette; sur le frontal du casque, on lit en très petits caractères : ΕΥΚΛΕΙΔΑ signature d'Eucleidas, l'artiste graveur du coin monétaire. ℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Leucaspis armé du casque, du bouclier, de l'épée et de la lance, combattant à droite; derrière le héros, un autel, et à ses pieds, une tête de bélier. A l'exergue, ΛΕΥΚΑΣΠΙΣ. [Drachme signée d'Eucleidas et frappée sous Denys l'Ancien ou ses successeurs (406 à 345).]

9. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête laurée d'Apollon, à gauche; derrière, son arc. ℞. ΣΩΤΕΙΡΑ. Tête d'Artémis à droite, les cheveux ceints d'un diadème; derrière, l'arc et le carquois. (Monnaie d'électrum frappée au temps de Timoléon et de la démocratie, entre 344 et 317.)

10. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Perséphoné, à droite, la tête ceinte d'une couronne formée d'une tige de blé. ℞. ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ. La Victoire debout à droite, et érigeant un trophée au-dessus duquel elle enfonce un clou à l'aide d'un marteau. Le trophée est formé d'un casque, d'un bouclier, d'une cuirasse et de cnémides; dans le champ, un monogramme et la triquétra, emblème de la Sicile. (Tétradrachme frappé sous le règne d'Agathocle, entre 310 et 307.)

[1] *Vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit.* (*De Nat. deor.*, I, 43.)

qu'il n'avait perdu à chercher la sagesse. La vie intellectuelle baissait dans les colonies, plus préoccupées à présent des riches cargaisons qui entraient dans leurs ports que de l'art et de la philosophie qu'elles avaient tant aimés. Hérodote s'était éloigné d'Halicarnasse, comme Anaxagore de Clazomène, et Parrhasios d'Éphèse.

II. — LES POÈTES ET LES HISTORIENS; LES PHILOSOPHES ET LES MÉDECINS

Après cette course rapide à travers le monde hellénique, revenons à quelques hommes supérieurs, pour mieux marquer leurs traits et montrer la part qui leur revient dans l'œuvre de la civilisation de l'Hellade.

En dehors d'Athènes, la Grèce eut, à la fin du sixième siècle et dans le cours du siècle suivant, cinq poètes renommés et un historien que nous lisons encore : Simonide de Céos, Épicharme de Cos, Empédocle d'Agrigente, Anacréon de Téos, le Béotien Pindare et Hérodote d'Halicarnasse.

J'ai parlé déjà du premier qui, par le charme de ses vers, avait mérité d'être mis à côté de Pindare, dont il avait aussi les croyances religieuses : « Zeus, dit-il, tient dans sa main la fin de tout ce qui est, et il dispose de toutes choses selon sa volonté. » Mais l'histoire n'a rien à demander à ce grand lyrique, si ce n'est son héroïque épitaphe de Léonidas [1].

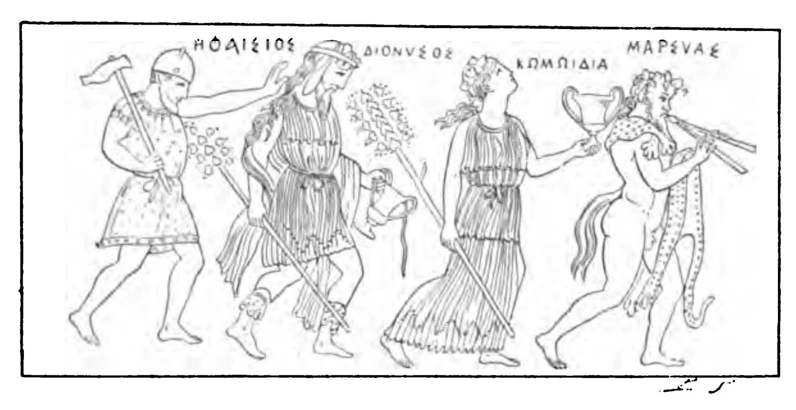
Épicharme était de race dorienne par la langue et par le caractère sentencieux de quelques-uns de ses vers, mais il ne l'était point par la nature de son esprit, puisqu'il fut poète comique très fécond, fort applaudi des Syracusains et admiré d'Horace, qui le met au-dessus de Plaute. Comme il écrivit à la cour d'Hiéron, où il était en grande faveur, et que ce prince ne se serait pas accommodé de la liberté aristophanesque, Épicharme, ne pouvant s'attaquer aux rois, s'en prit aux hommes et aux dieux. Ses comédies furent des pièces à caractères ou des parodies irrévérencieuses des légendes mythologiques [2].

[1] Voyez aussi tome Ier, page 82, ses beaux vers sur les plaintes de Danaé.

[2] Épicharme était né vers 539 d'un Asclépiade de Cos; il vécut longtemps à Syracuse, où il se rencontra avec Eschyle, et paraît être mort vers 454, ou même plus tard. Il nous reste les titres de 35 de ses pièces et 168 fragments qui ne nous donnent que 319 vers. — On a fort exagéré les différences de *race* entre Doriens et Ioniens. La gravité spartiate n'existait qu'à Lacédémone où les circonstances historiques l'avaient imposée. On sait que la dorienne Mégare disputait à Athènes l'invention de la comédie à gros sel.

On sait qu'il inventa, comme personnage comique, le parasite, qui fit, à Rome, si brillante fortune, et nous verrons plus tard comme il traitait les Olympiens. Nous n'avons à peu près rien gardé de lui, et c'est sur des vases peints de la Grande-Grèce qu'il faut aller chercher quelques-uns de ses personnages[1].

Ceux qui veulent faire d'Épicharme un philosophe le rattachent à



Pompe bachique ; les Komastes d'Épicharme[2].

l'école pythagoricienne. Il n'a droit sans doute à ce titre que pour quelques sentences graves, telles qu'on en trouve çà et là dans toute œuvre poétique. Théocrite écrivit sur la statue de bronze que Syracuse lui éleva : « Il a dit beaucoup de choses utiles à la vie et laissé un

[1] Dans sa comédie intitulée *l'Espérance* ou *Plutus*, Épicharme fait dire à un de ses personnages : « Je dîne avec qui veut : il n'y a qu'à m'inviter; et aussi avec qui ne veut pas : nul besoin d'invi tation. A table, je suis plein d'esprit, je fais beaucoup rire et je loue le maître de la maison. Si quelqu'un s'avise de me contredire, j'accable d'injures le contradicteur. Et puis, après avoir bien mangé et bien bu, je m'en vais. Un esclave ne m'accompagne pas avec une lanterne; mais je marche tout seul, en trébuchant dans les ténèbres. Si je rencontre la garde, je mets sur le compte de la bonté divine d'en être quitte pour quelques coups de fouet. Et quand je suis arrivé chez moi tout moulu, je dors par terre sans m'inquiéter de rien, tant que le vin pur engourdit mes sens. » (Jules Girard, *Étude sur Épicharme.*) Avant d'aller à Rome le parasite passa par Athènes, où on le trouve dans le *Banquet* de Xénophon. Sur le parasite latin, voyez mon *Hist. des Rom.*, tome V, page 612.

[2] Peinture de vase, d'après Millin, *Galerie mythologique*, 83, 336. — Épicharme avait écrit une comédie intitulée *les Komastes* ou *Héphæstos :* le sujet était le retour d'Héphæstos dans l'Olympe où il est ramené par Dionysos. C'est le même qu'a représenté le peintre sur le vase que nous donnons ici. Marsyas (ΜΑΡΣΥΑΣ) ouvre la marche : il est couronné de lierre et joue de la double flûte. Vient une Bacchante, qui tient de la main gauche un canthare et le thyrse de la main droite : c'est *Komodia* (ΚΩΜΩΙΔΙΑ), la personnification du Komos, ou procession dionysiaque. Suivent, d'un pas mal assuré, Dionysos (ΔΙΟΝΥΣΟΣ) et Héphæstos (ΗΦΑΙΣΤΟΣ). « Le Komos, cette pompe bachique, dit justement M. Girard, c'est vraisemblablement la tradition figurée de représentations qui avaient égayé les spectateurs de Tarente ou de Syracuse. On peut croire qu'il terminait les *Komastes* d'Épicharme. » (*Études sur la poésie grecque*, p. 61.)

trésor de sages préceptes. » Platon, oubliant son jugement sur l'auteur des *Nuées*[1], fait d'Épicharme « le maître des poètes comiques[2]. »

Empédocle d'Agrigente qui, par certains côtés, se rattache à l'école pythagoricienne et à celle des Éléates, fut un grand poète et un homme d'action[3]. Il donnait des constitutions aux villes, desséchait les marais pestilentiels[4], barrait le haut des vallées pour arrêter les vents funestes et connaissait les remèdes qui sauvent de la mort. Platon et Aristote l'admirent; Lucrèce l'a chanté. C'était un homme de génie, mais le génie confine parfois à la folie : Empédocle se crut dieu et le fit croire, ce qui, chez les anciens, n'était pas difficile, quand on avait la richesse, le génie ou la puissance. « Amis, dit-il en tête de son poème des *Purifications*, vous qui habitez les hauteurs de la grande ville baignée par le blond Acragas, zélés observateurs de la justice, salut! Moi qui ne suis pas un homme, mais un dieu, je viens à vous, ceint de bandelettes et couronné de fleurs. A mon entrée dans les villes florissantes, hommes et femmes se prosternent. Tous me suivent implorant ce qui



Souvenir des travaux d'Empédocle dans le cours du Sélinous[5].



Le fleuve Acragas[6].

[1] Voy., ci-dessus, t. II, p. 315.

[2] Dans le *Théétète*, ὁ ἄκρος [τῆς κωμῳδίας] dit plus que « le créateur », d'autant plus que Platon donne le même titre à Homère pour la tragédie.

[3] Il florissait vers 444. Voyez tome Ier, page 642, ce qui a été dit de ses doctrines sur la nature des choses.

[4] Des médailles ont conservé ce souvenir. L'une le montre assis sur le char d'Apollon et arrêtant le dieu prêt à lancer ses flèches fatales. Voy. *Annali dell' Instit. di corresp. archeol.*, 1845, p. 265. Une autre monnaie (nous la publions ici) rappelle ses travaux dans le lit du Sélinous.

[5] Légende : ΣΕΛΙΝ[ΟΣ]. Le fleuve Sélinous personnifié en jeune homme nu, debout, tenant d'une main une branche d'olivier, et de l'autre une patère avec laquelle il verse l'eau lustrale sur un autel d'Esculape. A côté de l'autel, un coq, symbole d'Esculape; derrière Sélinous, une branche de persil, emblème du nom de la ville de Sélinonte, et le taureau qui doit être sacrifié. Cette scène fait allusion aux travaux d'assainissement et de drainage qu'Empédocle avait fait exécuter dans le cours du fleuve et qui firent cesser une peste qui décimait les habitants de Sélinonte. ℟. ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. Artémis et Apollon tirant de l'arc, debout dans un bige s'avançant au pas, vers la gauche. (Tétradrachme de Sélinonte.)

[6] Le Génie du fleuve Acragas, diadémé et cornu, à gauche; en légende, ΑΚΡΑΓΑΣ. ℟. Aigle debout sur une colonne ionique; dans le champ, un crabe et six globules, marque de l'hémilitron. (Monnaie de bronze d'Agrigente



LE TEMPLE DE LA CONCORDE, A AGRIGENTE.

D'après une photographie. — Le temple de la Concorde, comme tous les temples d'Agrigente, appartient à la période de transition de l'architecture grecque, qui s'étend du milieu du sixième au milieu du cinquième siècle.

leur est profitable. Les uns me demandent des oracles et le sentier qui conduit au bonheur, les autres les remèdes puissants qui les guériront[1]. » Il prétendait avoir des secrets pour arrêter la vieillesse, exciter ou contenir les ouragans et faire sortir les morts des enfers : c'était un illuminé. Il enseigna quelque temps à Athènes et lut aux jeux olympiques, au milieu d'acclamations enthousiastes, son poème des *Purifications*.

Malgré ces triomphes, il y avait dans son âme un écho de la tristesse d'Hésiode. Il croyait à un péché originel, à une déchéance de l'homme qui expie dans la vie présente des fautes passées[2]. « Triste race des mortels, dit-il au commencement de son livre, race malheureuse! de quels désordres êtes-vous sortis? Pour moi, je suis tombé d'un comble de bonheur parmi les hommes et j'ai gémi à la vue de cette terre qu'habitent le meurtre, l'envie et les autres maux. » Il croyait à l'expiation par la métempsycose. L'âme errait pendant trente mille ans d'un corps dans un autre et descendait jusque dans les végétaux, où elle devenait la force vitale de la plante : idée singulière, mais qui, réduite à n'être que l'expression d'une ressemblance entre les principales fonctions de la vie dans la nature organisée, a fait de nos jours une brillante fortune[3]. De cette vue doctrinale Empédocle concluait que tous les êtres vivants devaient être respectés, puisque dans l'un d'eux, même dans le plus humble, pouvait se cacher l'âme d'un parent. Ces âmes immortelles finissaient pourtant, lorsqu'elles avaient pratiqué la vertu, par jouir d'un bonheur sans fin.

Empédocle disparut obscurément. Les Agrigentins n'acceptèrent pas cette fin modeste qui ne convenait ni à l'éclat de sa vie ni aux merveilles qu'on lui avait attribuées : on pensa que, pour pénétrer le grand mystère des feux volcaniques, ou pour faire croire par une subite disparition qu'il avait été ravi au ciel, il s'était précipité dans le cratère enflammé de l'Etna. Le volcan garda le téméraire, mais rejeta sa sandale.

Ses doctrines philosophiques, mélange de physique et de théologie, sont confuses. D'où viennent les vicissitudes des choses, la séparation des éléments, la formation du monde et tous les phénomènes qui s'y produisent? De la domination de deux principes contraires, l'Amour et

[1] Diogène Laërte, VIII, 62.

[2] Suivant la légende, Jupiter envoya le déluge de Deucalion pour punir les crimes des hommes. Voy. t. Ier, p. 71.

[3] C'est le fond de la nouvelle école physiologique. Voy. t. Ier, p. 641, n. 2.

la Discorde, dont l'influence s'exerce par des milliers de bons et de mauvais génies. Et d'où vient cette domination alternante qui pousse, d'un côté, à l'unité absolue, de l'autre, à l'absolue multiplicité? Qui rend inévitables la naissance et la mort, le mélange des parties et leur dissolution? Une seule cause produit ces transformations, la Nécessité. Au fond, le dieu suprême d'Empédocle n'est pas l'*Intelligence*, dont il a parlé une fois après Anaxagore, c'est l'ancien dieu des poètes, le Destin. Mais à cette vieille théologie Empédocle ajoutait la conception dualiste du Bien et du Mal, du Plaisir et de la Douleur, du Juste et de l'Injuste, qui, sous une forme inconsciente ou réfléchie, se trouve au fond de toutes les religions, parce que ce dualisme est dans la nature humaine et dans la vie universelle qui nous enveloppe[1].

Anacréon et Pindare n'intéressent que l'histoire littéraire. En parlant du poète, Platon l'appelait « chose légère, ailée et sacrée ». De ces trois mots, les deux premiers conviennent au vieillard de Téos, qui aimait à trouver près de lui le jeune Bathylle, et à voir le vin rire dans une coupe d'or[2]; mais tous trois semblent faits pour Pindare, qui reçut de ses compatriotes des honneurs divins et qu'Alexandre admira presque à l'égal d'Homère. Aujourd'hui, il ne séduit plus que de fins lettrés[3], parce que ses odes n'ont pas, comme les œuvres de Phidias, une beauté de tous les temps : elles charment sans émouvoir, et, pour les comprendre, la connaissance approfondie de la vie grecque est nécessaire. Nous avons déjà noté, pour le compte de l'histoire, qu'il est encore très religieux, tandis qu'Épicharme ne l'est plus, et qu'au sujet de la vie future il en est resté aux idées d'Homère : le séjour des bienheureux réservé aux victorieux et aux puissants[4].

[1] G. Bréton, *Essai sur la poésie philosophique en Grèce*, p. 224. L'auteur cite, à ce propos, p. 227, le passage suivant de la *Métaphysique* d'Aristote : « L'homme vit que, à côté du bien, le contraire du bien se montrait aussi dans la nature; que, à côté de l'ordre et de la beauté, s'y trouvaient le désordre et la laideur; que le mal semblait l'emporter sur le bien, et le laid sur le beau. Un philosophe introduisit l'Amitié et la Discorde, causes opposées de ces effets contraires; car si l'on pousse à leurs conséquences les opinions d'Empédocle, et qu'on s'attache au fond de sa pensée et non à la manière dont il la bégaye, on verra qu'il fait de l'Amitié le principe du bien et de la Discorde celui du mal. De sorte que si l'on disait qu'Empédocle a proclamé, et qu'il a proclamé le premier, le bien et le mal comme principes, peut-être ne se tromperait-on pas, puisque dans son système le bien en soi est la cause de tous les biens, et le mal, celle de tous les maux. »

[2] Il y a cependant sur lui un témoignage qui lui donnerait un autre caractère. Julien, dans le *Misopogon*, parle de poésies graves d'Anacréon. Il n'en reste rien.

[3] Voyez Villemain, *Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique;* A. Croiset, *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec;* J. Girard, *Étude sur Pindare.*

[4] Voy., t. Ier, p. 271. On peut cependant trouver dans ses vers des traces de l'influence des idées pythagoriciennes et des enseignements orphiques.

L'histoire est née dans l'Ionie. La Grèce continentale, trop occupée de ses légendes, se contentait des chants de ses poètes et des drames puissants d'Eschyle et de Sophocle. Mais, dans les commerçantes cités de la côte d'Asie, retentissaient les grands coups que les conquérants frappaient en Égypte ou en Asie, et ils éveillaient une curiosité intéressée. Cadmos de Milet n'avait raconté, au sixième siècle, que la fondation de sa ville; mais son compatriote, Hécatée, qui florissait au temps où les Ioniens songeaient à braver la puissance persique, fut un grand voyageur. Il rédigea un *Tour du monde*, περίοδος γῆς, dont les deux livres étaient intitulés l'un l'*Europe*, l'autre l'*Asie*, et il écrivit les généalogies de quelques familles illustres, sans accepter le merveilleux dont la légende avait enveloppé certains noms : pour lui, Cerbère était un serpent qui hantait le cap Ténare. Ce scepticisme naissant ne l'empêchait pas de croire que lui-même descendait des dieux[2]. Hécatée fut, comme historien et géo-



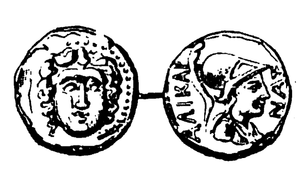
Anacréon [1].

[1] Statue de la villa Borghèse, découverte au même endroit que celle d'Anacréon debout (voy. t. Ier, p. 691); d'après le *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 1884, tav. 2-3. Cf. p. 33 et suiv. — C'est également le buste récemment découvert dans les jardins de César qui a permis de nommer la statue du poète assis. Cf. *Archäologische Zeitung*, 1884, p. 151 et suiv.

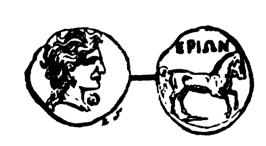
[2] Je me contente de relever les noms de quelques autres logographes, comme Thucydide les appelle : Phérécyde de Léros, Charon de Lampsaque, Xanthos de Sardes, qui précédèrent Hérodote, comme les chantres de l'époque héroïque précédèrent Homère. Hellanicos de Mytilène vécut assez tard, puisqu'il parlait dans son livre de la bataille des Arginuses, 408; quoi-

graphe, le précurseur d'Hérodote, qui le laissa bien loin derrière lui.

Hérodote était citoyen de la ville dorienne d'Halicarnasse en Carie; mais, après ses grands voyages, il vint à Athènes, aima les Athéniens et célébra leurs exploits. On dit qu'après une lecture publique de certains passages de son histoire, qu'il fit à la fête des grandes Panathénées, un décret du peuple lui accorda 10 talents. Il a gardé près de nous sa popularité, car, sans lui, nous n'aurions de la grande lutte entre la Grèce et l'Asie que les échos sonores de Marathon et des Thermopyles. Ses récits ressemblent si bien à un poème épique, que les Grecs lui donnèrent les noms des neuf Muses. Il regarde partout, jusque dans les coins ténébreux où se cachent les légendes domestiques, de sorte qu'il mêle souvent le roman à l'histoire, et c'est le charme de son livre. Comme Pindare, il représente, avec une curiosité toute nouvelle, les anciens temps où les dieux et leurs oracles étaient respectés, où dominait encore la divinité fatale, la Némésis jalouse qui, sans raison apparente, ou par des raisons qui n'en sont pas, abat les fortunes les plus hautes, anéantit les races royales et asservit les peuples ou les délivre[3]. Par ce caractère de son livre, Hérodote fait penser à Bossuet. Rapprocher ces deux noms paraîtra singulier, le puissant orateur semble n'avoir rien de commun avec le conteur charmant. Mais tous deux croient à un gouvernement du monde par l'action divine. C'est elle qui élève et renverse les empires. Rois et grands de la terre sont à leurs yeux dans la main de ce qui est, pour les Grecs, le Destin, pour Bossuet, la Providence, et pour la philosophie, l'expiation des fautes, ou le succès conquis par la sagesse et l'héroïsme. Cependant une pointe de l'esprit nouveau perce dans les paroles d'Hérodote, lorsque, racontant la peste qui décima l'armée persique, il l'attribue à la famine et non pas à la colère d'Apollon[4]; ou lorsqu'il explique la formation de la vallée de Tempé par un tremblement de terre, et non point par un



Drachme d'Halicarnasse[1].



Déméter Erinnys[2].

qu'il ait pu connaître Thucydide, il ne fut encore qu'un chroniqueur se plaisant plus aux légendes qu'à l'histoire.

[1] Tête du Soleil de face. ℟. ΑΛΙΚΑΡΝΑΣ... Buste casqué de Pallas, à droite.

[2] Tête de Déméter Erinnys, à droite, les cheveux en désordre; devant, la lettre Θ, marque d'atelier. ℟. ΕΡΙΩΝ. Le cheval Arion marchant à droite. (Obole de Thelpusa d'Arcadie.)

[3] Il dit (I, 32): « La divinité n'est que jalousie; elle se plaît aux bouleversements »; et, d'un bout à l'autre de son livre, il s'applique à montrer le φθόνος τῶν θεῶν.

[4] VIII, 115.

coup du trident de Neptune[1]. Il annonce l'ère nouvelle qui approche, celle de la politique raisonnée, dans le débat qu'il suppose, entre les meurtriers des Mages, sur l'avantage et les inconvénients de la royauté, de l'oligarchie et du gouvernement populaire[2]. Il serait même de ce temps si, en écrivant que le succès est réservé aux résolutions prises conformément à la raison, la défaite à celles qui lui sont contraires, il n'ajoutait : car le dieu n'aime pas à aider aux résolutions humaines[3]. Ces dernières paroles le replacent dans l'époque où régnait la Némésis divine.



Hérodote[5].

Thucydide et Hérodote sont contemporains, car l'un n'a précédé l'autre au tombeau que de quelques années[4], mais, par leur esprit, ils appartiennent à deux âges différents de la Grèce. Les explications commodes de l'écrivain d'Halicarnasse ne suffisent plus à la curiosité virile de l'historien de la guerre du Péloponnèse, et Thucydide dédaigne cet esprit qui se tient à la surface des choses. La postérité, plus juste, partage entre eux sa reconnaissance.

Anaxagore, Démocrite, le Crétois Diogène et surtout Socrate, commencent, au cinquième siècle, la grande époque de la philosophie. J'ai dit pourquoi je ne m'occuperai pas en ce moment du maître de Platon[6], mais je dois parler de deux

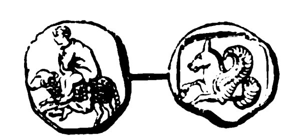
[1] VII, 129.
[2] III, 80.
[3] VIII, 60.
[4] Hérodote est mort en 406, et Thucydide peu de temps après la fin de son exil; il fut rappelé avec les autres bannis, en 404.
[5] Buste du musée de Naples (d'après une photographie).
[6] Voy. t. II, p. 322.

hommes supérieurs, Anaxagore et Démocrite, qui ont engagé l'esprit hellénique dans des voies nouvelles.

Anaxagore, né vers l'an 500 à Clazomène, vécut trente ans à Athènes, dans l'intimité de Périclès, qui le sauva en 431 d'une accusation d'impiété, mais non de l'exil. Il enseignait que le soleil n'était qu'une pierre enflammée et il donnait le même caractère aux astres. C'était bien irrévérencieux pour Apollon, Hélios et toutes les divinités que la piété populaire confondait avec les étoiles. Le surnaturel était du coup frappé au cœur, et, jusqu'alors, la Grèce en avait vécu. Il prévint le jugement et ses conséquences en se réfugiant à Lampsaque, où il mourut vers 428.



Tétradrachme de Clazomène[1].



Statère de Lampsaque[2].

Comme tous les philosophes de l'école ionienne, il chercha une explication du monde sensible, et les anciens l'ont appelé le grand physicien, ὁ φυσικώτατος, ce qui lui valut les dédains de Platon. Pour lui, la matière est éternelle, mais variable dans ses éléments. « Rien ne naît, disait-il, rien ne périt; ce qui est se mêle ou se sépare, se confond ou se distingue. La naissance est une composition, la mort une décomposition. » Un moderne ne parlerait pas autrement. La force qui impose ces modifications à la matière n'est ni le destin, qui a trop longtemps régné dans les croyances, ni le hasard, mot commode pour cacher notre ignorance; c'est l'Esprit. Empédocle, qui était poète, explique le mouvement par l'action contraire de deux puissances mythiques, l'Amour et la Haine. Les atomistes ne voyaient dans l'univers que des effets mécaniques produits par la pesanteur des atomes; Anaxagore enseigna l'existence d'une force incorporelle, ἀσώματος, immuable, pensante et active, qui ne crée pas la matière, mais qui la coordonne. « Toutes choses étaient confondues, dit-il, l'Intelligence, cause formatrice et principe de mouvement, Νοῦς ἀρχὴ τῆς κινήσεως, mit l'ordre

[1] Tête d'Apollon, laurée, vue de trois quarts; dans le champ, la signature de l'artiste graveur du coin monétaire : ΘΕΟΔΟΤΟΣ ΕΠΟΕΙ. ℞. Cygne, à gauche, les ailes à demi éployées; en légende, ΚΛΑΖΟ et le nom d'un magistrat : ΜΑΝΔΡΩΝΑΞ.

[2] Hellé assise sur le bélier et se préparant à traverser l'Hellespont. ℞. Partie antérieure de cheval ailé, à gauche. (Or. — Prokesch d'Osten, *Inedita meiner Sammlung*, pl. IV, fig. 8.)

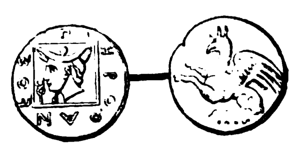
dans le chaos. La matière étant agitée par elle circulairement, les parties pesantes se réunirent au centre, les parties légères à la circonférence. C'est pourquoi la terre est au milieu de l'univers. Audessus d'elles sont les eaux, puis l'air, dont le tourbillon la soutient à la place qu'elle occupe; plus haut, enfin, le feu, qui a enflammé certaines parties solides, détachées de la terre par la violence de la rotation, telles que le soleil et les étoiles. Sur la pluie, le vent, les éclipses, etc., ses idées se rapprocheraient des nôtres, et l'on trouverait encore une certaine ressemblance doctrinale entre lui et les penseurs modernes qui admettent l'uniformité du plan dans la création des êtres du règne organique. L'Intelligence d'Anaxagore, qui est l'âme du monde, ψυχὴ τοῦ κόσμου, se répand en tout et forme les âmes particulières de l'homme, de l'animal, de la plante. Elle est en tous identique à elle-même, mais elle agit en eux, selon que l'organisation du corps qui l'enferme le lui permet. Ainsi l'homme est supérieur à l'animal parce qu'il a des mains et une voix; l'animal l'est à la plante parce qu'il a plus d'organes, conséquemment plus de fonctions. Privée de ses instruments nécessaires, l'Intelligence reste inactive, et les âmes particulières, parcelles de l'âme universelle, meurent avec le corps qui se dissout, ou tout au moins perdent leur individualité spirituelle.

L'impression produite par cette doctrine fut très vive. Un siècle plus tard, Aristote parlait encore du philosophe de Clazomène avec admiration. « Quand un homme vint proclamer que c'est une Intelligence qui, dans la nature aussi bien que dans les êtres animés, est la cause de l'ordre et de la régularité qui éclatent partout dans le monde, ce personnage fit l'effet d'avoir seul sa raison, et d'être en quelque sorte à jeun après les ivresses extravagantes de ses devanciers[1]. »

Mais l'Intelligence d'Anaxagore qui, afin de pourvoir à l'organisation du monde, avait l'omniscience et la pensée, n'avait pas la connaissance du bien et du juste. Elle était une force intelligente de la nature; elle n'était pas le dieu personnel de la conscience; il lui manquait le gouvernement moral du monde. Du moins l'architecte du *cosmos* était trouvé et une route venait de s'ouvrir qui conduira l'humanité à la conception de l'unité divine. Ce sera aux écoles socratiques à donner au principe immatériel d'Anaxagore les attributs que la raison imaginera pour constituer une Providence, sans que les efforts de Socrate et de Platon aient réussi à rendre inutile la révélation qu'un jour saint Paul fera aux Athéniens « du Dieu inconnu ».

[1] *Métaphysique*, I, ch. III, § 28; trad. de M. B. Saint-Hilaire, t. I, p. 35.

La date de la naissance de Démocrite flotte entre 494 et 460; il la faut mettre, paraît-il, plus près de la dernière année que de la première. La date de sa mort est aussi incertaine, et on le fait vivre cent neuf ans, ce qui est un bien grand âge. Il voyagea beaucoup, de l'Égypte à la Grande-Grèce, où il étudia les doctrines des écoles d'Élée et de Pythagore, dont il combattit les principes. On suppose aussi qu'il alla dans la Perse et dans la Chaldée pour interroger les mages. C'était un voyage que les Grecs aimaient à faire accomplir par leurs grands hommes, comme si la source de toute sagesse se trouvait en Orient, et on lui donne pour maître Leucippe, sans que nous puissions distinguer dans la doctrine atomistique la part du maître et celle de l'élève. On prétend même que, perdu au milieu de la foule des auditeurs, il écouta, dans Athènes, les enseignements de Socrate et d'Anaxagore. Nous ne parlerons pas des anecdotes qui racontent les sévérités des Abdéritains à son égard, quand ils le crurent dissipateur et insensé, ni leur admiration pour lui, après qu'il eut fait lecture publique de son Μέγας διάκοσμος; et le rire qu'on voyait souvent sur ses lèvres nous paraîtra ne marquer que la dédaigneuse indifférence du philosophe pour les vains plaisirs ou les inutiles tristesses des hommes. Le souverain bien étant pour lui la tranquillité de l'âme, il ne mettait pas le bonheur dans les choses périssables, comme la richesse, les honneurs, le pouvoir. Conclusion : le sage ne doit s'étonner ni s'émouvoir de rien; et cette indifférence philosophique est, en vérité, une partie de la sagesse. Démocrite ajoute : « Respecte ta raison et ne lui demande jamais rien d'injuste. » Grande parole, car toute la morale peut tenir en deux mots : le respect de soi-même, qui éloigne de tout acte dégradant, le sentiment du devoir, qui impose au besoin tous les sacrifices.



Drachme d'Abdère[1].



Didrachme d'Abdère[2].

Les anciens attribuent à Démocrite soixante-douze ouvrages, qui sont perdus, sauf de rares fragments, et ils le rapprochaient de Platon

[1] ΕΠΙ ΗΡΟΦΑΝΕΟΣ. Tête d'Hermès coiffée du pétase, à gauche; devant, le caducée. Le champ est limité par un carré. ℞. Griffon bondissant à gauche. (Prokesch-d'Osten, *Inedita meiner Sammlung*, pl. 1, fig. 4.)

[2] ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ. Griffon assis à gauche, levant la patte. ℞. ΕΠΙ ΜΟΛΠΑΓΟ[ΡΕΩ]. Danseuse, tournée à gauche et coiffée d'un haut *calathos*.

pour l'éclat du style, du Stagyrite pour la curiosité scientifique. Aristote même disait de lui : « Il semble avoir porté sur toutes choses ses puissantes méditations[1]. »

La théorie des atomes a surtout fait sa renommée. Ce n'est pas ici le lieu de parler de cette doctrine des « indivisibles », qui, entraînés par la pesanteur ou le mouvement, flottent éternellement dans l'espace infini, se heurtent, se combinent pour former le monde et les êtres particuliers qu'il contient, puis se séparent pour revenir à d'autres combinaisons; de sorte que tout se transforme et que rien ne périt. La vie elle-même résulte de la rencontre d'atomes plus subtils qui donnent à l'homme sa supériorité. L'histoire, moins habituée que la philosophie à pénétrer dans ces ténèbres, se borne à constater que le système atomistique qui n'admet qu'un seul être, le corps, une seule force, la pesanteur, est une doctrine naturaliste, comme l'avaient été celles des Ioniens, d'Héraclite et d'Empédocle, qui ne reconnaissent point d'êtres incorporels; que Démocrite, en contestant la vérité de la perception sensible, préparait le scepticisme de Protagoras et de Pyrrhon; qu'en



Démocrite[2].

[1] *De la Génération*, I, 2.

[2] Marbre du musée de Naples (d'après une photographie). — Le nom donné à ce buste est loin d'être suffisamment justifié.

recommandant de fuir tout souci et en particulier le mariage, pour arriver au bonheur, sa morale ouvrait la porte à celle d'Épicure; qu'enfin il ôtait aux âmes un appui dont beaucoup avaient besoin, lorsqu'il enseignait que les dieux étaient une création de l'imagination des hommes effrayés par les convulsions de la nature. Mais Démocrite ne fut pas le seul coupable; pareil reproche peut être fait à toute l'ancienne philosophie. Du jour où la Grèce se prit à interroger la raison, les dieux furent en péril. C'est la marche ordinaire. L'imagination et le sentiment avaient fondé le polythéisme; la science le ruina.

La théorie des atomes est encore en honneur parmi nos savants[1]. Lorsqu'ils cherchent en quels éléments la matière se résout, ils ne peuvent aller ni à l'unité numérique des pythagoriciens, ni à l'unité panthéiste des éléates; l'atome leur fournit l'unité corporelle nécessaire à leurs combinaisons. Les philosophes, eux, demandent à ce système comment, du monde matériel soumis aux lois mécaniques du mouvement, on passera au monde de la pensée où règne la volonté libre. Mais qui a dévoilé ce secret?

En voyant partout des lois physiques, Démocrite rendait le surnaturel inutile. Cependant il admit l'existence de génies aériens, bons et mauvais, mais mortels, qui pouvaient révéler l'avenir, ce qui supposait un gouvernement du monde par les dieux. Cette contradiction provenait-elle de ce qu'il subsistait en lui un reste de la croyance populaire aux démons, qu'il n'avait pu arracher de son esprit; ou fût-ce un acte de prudence envers la religion établie pour sauver la divination si chère à tous ces superstitieux? Il faut plutôt admettre que ce grand logicien qui voulait trouver, derrière chaque idée, un objet réel, se rallia à la doctrine des démons pour expliquer les rêves, les hallucinations, les avertissements donnés par ces êtres supérieurs à l'homme en intelligence.

Reconnaissons à notre philosophe un mérite d'une nature particulière : il a été l'inspirateur du grand poème de Lucrèce.

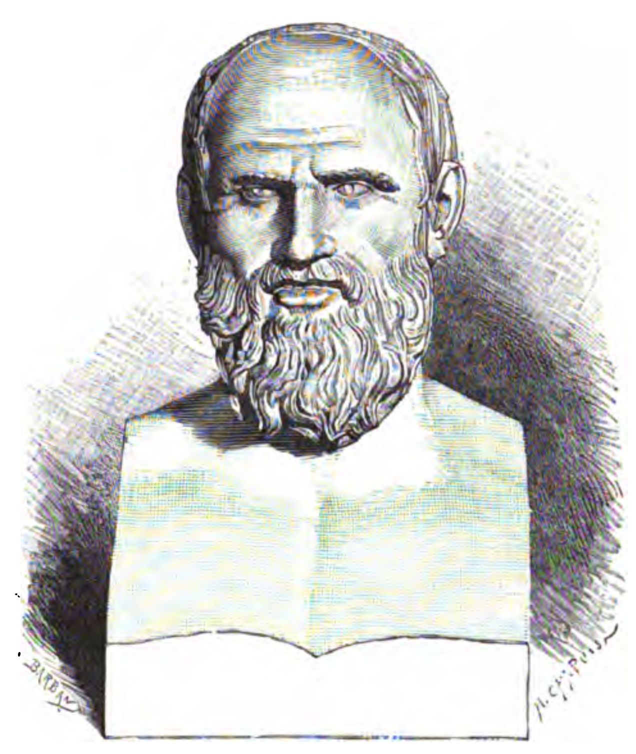
Diogène d'Apollonie en Crète, contemporain de Démocrite, suivit une voie bien différente, qui le rapprocha de celle où Anaxagore avait marché : il regarda l'univers comme le produit d'un principe intelligent qui l'avait vivifié et ordonné; mais il n'osa constituer ce principe rationnel et sensible en un être distinct du monde. C'en fut cependant assez pour que les dévots lui aient fait courir risque de la vie.

On fait de Diagoras de Mélos un affranchi de Démocrite. Il fut poète

[1] Voy. t. Ier, p. 641, n. 2.

et toujours tête légère. D'abord fervent adorateur des dieux, il les abandonna, lorsqu'ils se refusèrent à punir les parjures d'un dépositaire qui l'avait trompé. Il se moqua des mystères de Samothrace, bafoua, dans Athènes, ceux d'Éleusis et n'échappa que par la fuite à la ciguë ou au Barathron.

Comme il arriva en France, il y a un siècle et demi, on voit, dans la Grèce des derniers jours de Périclès, s'avancer par toutes les routes de la pensée, les hardis mineurs qui sapent les temples. La religion populaire se défendra longtemps, parce que, pour les peuples aussi bien que pour les individus, les habitudes sont très lentes à mourir. Mais la cognée est aux racines de l'arbre.



Hippocrate [1].

On veut que Démocrite ait été un des maîtres d'Hippocrate. S'ils se sont rencontrés, le philosophe d'Abdère lui aura parlé de ses études sur les animaux et les plantes. Mais le grand Asclépiade était de ces hommes qui se font tout seuls; et nous avons une autre raison pour le rapprocher des philosophes. N'a-t-il pas écrit, dans son traité *De la Bienséance :* « Le médecin philosophe est égal aux dieux? »

Bien que les Hellènes eussent élevé Esculape à la dignité d'un dieu et qu'Homère ait célébré la science de ses fils, Podalire et Machaon, du devin Mélampos et de son descendant Amphiaraos, qui lisait dans l'avenir, la médecine grecque ressembla longtemps à celle des sorciers

[1] Buste en marbre de la villa Albani (d'après une photographie). — Le buste ne porte aucune inscription, mais la tête d'Hippocrate figure sur des monnaies de Cos et la ressemblance est frappante.

d'Afrique. Elle se pratiquait dans les asclépions, à l'aide de quelques simples et de beaucoup de sortilèges, de longs jeûnes, d'apparitions nocturnes, de rêves provoqués qui agissaient sur l'imagination des malades et, de temps à autre, en guérissaient un[1]. La foi, « qui transporte les montagnes », ne peut-elle déterminer des actions nerveuses dont les effets semblent opérer des miracles sans confondre l'incrédulité[2]? Avec la curiosité croissante des esprits dans toutes les directions de la science, les Asclépiades ou prêtres d'Esculape arrivèrent à trouver des moyens plus rationnels, sans renoncer toutefois aux pratiques superstitieuses qui servaient à gagner la confiance du malade et assuraient sa docilité.



Esculape dans son temple[3].



Apollon, Esculape et Hygie[4].

Ces cures étant lucratives, les dieux se firent concurrence; Apollon ouvrit boutique contre son fils Esculape, et avec tant de succès, que, pour reconnaître ses services, un temple fut élevé à Phigalie, en Arcadie, à l'Apollon Épikourios, ou le Secourable. Dans la suite des temps, les dieux guérisseurs se multiplièrent. Diane, Cérès, Bacchus, Mercure,

[1] Mon savant confrère, M. Perrot, m'a dit qu'aujourd'hui encore, à Lesbos, des malades vont dormir dans les églises pour qu'un songe leur révèle le remède nécessaire. — Une très longue inscription, trouvée à Épidaure en 1883, contient le récit de vingt guérisons miraculeuses par visions, songes, etc. Cf. *Revue archéologique* d'août 1884.

[2] Voyez dans le *Plutus* d'Aristophane, vers 641-801, le singulier collyre qu'Esculape en personne prépare pour Néoclidès et la guérison de Plutus, le dieu aveugle, dont deux serpents viennent, à l'appel d'Esculape, lécher les paupières. On sait par des inscriptions récemment découvertes que, dans certains asclépions, des chiens étaient chargés de cet office (t. Ier, p. 212, n. 3), et cela se comprend mieux. On vient tout récemment de découvrir à Bath, en Angleterre, un monument votif en l'honneur d'Esculape, sur lequel est sculpté un chien. Sur les divers moyens de guérison dont quelques-uns étaient singuliers, voy. P. Girard, *l'Asclépéion d'Athènes* (Cf. *Revue arch.* de 1884, t. II, p. 129).

[3] ΙΕΡΑC ΕΠΙΔΑΥΡΟΥ. Temple tétrastyle sous lequel on voit la statue d'Esculape ayant à ses pieds un serpent. (Revers d'une monnaie de bronze frappée à Épidaure, à l'effigie d'Antonin le Pieux.)

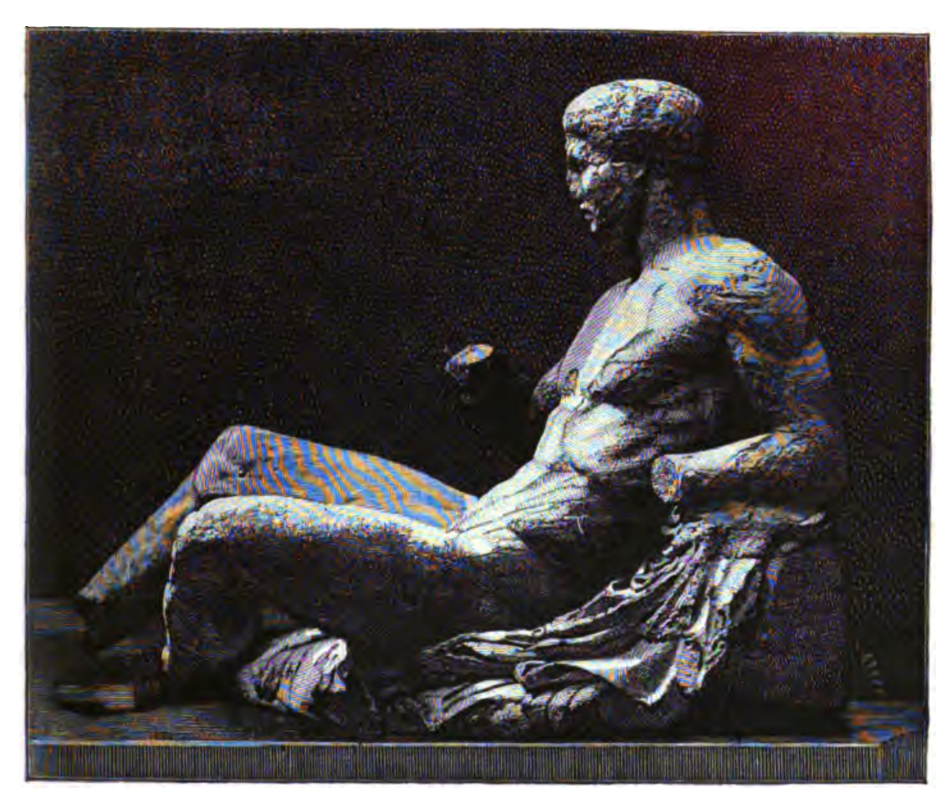
[4] Apollon est nu, debout, tenant une branche de laurier et étendant la main gauche sur l'omphalos autour duquel est enroulé un serpent; il regarde Esculape, qui tient son bâton entouré d'un serpent; devant lui, le petit Télesphore; Hygie est debout aussi et donne à manger à un serpent dans une patère. En haut, dans le champ, la Fortune assise sur son trône, tenant un sceptre et une corne d'abondance, et Jupiter debout lançant la foudre. A l'exergue, BIZΥΗΝΩΝ. (Médaillon de bronze de Bizya, en Thrace, à l'effigie de Philippe père.)



ESCULAPE.

Statue en marbre, conservée au musée de Naples (d'après une photographie). — C'est sans doute une copie de la statue que le sculpteur Phyromachos avait faite pour le temple d'Asklépios à Pergame, et qui est reproduite sur plusieurs monnaies de cette ville.

Hercule, Vulcain, même Vénus, qu'on ne s'attendait pas à voir occupée de pareils soins, et l'Égyptien Sérapis, donnèrent des consultations[1]. Minerve n'attendit pas si longtemps. Elle révéla en songe à Périclès les propriétés d'une herbe qui sauva Mnésiclès, tombé du haut des Propylées; en récompense, elle eut une nouvelle statue et un autel nouveau, celui d'Athéna-Hygia. Après les dieux, les héros : un d'eux, Amphiaraos, obtint un tel succès, qu'il ruina les asclépions de la Béotie[2].

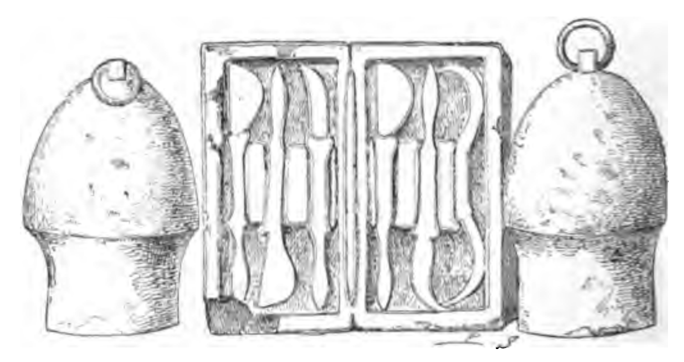


Hercule (Héraklès)[3].

Ces choses sont très humaines et de tous les temps; aussi n'y a-t-il pas lieu de s'en étonner. Mais au milieu de ces recettes de bateleurs se rencontrèrent des conseils avisés, dont le nombre augmenta à chaque génération. « Le temple d'Esculape, dit Strabon, est toujours plein de malades; des tableaux y sont suspendus qui portent l'indication du traitement suivi. » Ces renseignements datent de loin, puisque les *Sen-*

[1] Dans le temple de Sérapis, à Canope, on trouvait même des gens que les malades payaient afin qu'ils eussent des songes pour eux. (Strabon, XVII, 17; Pausanias, II, 27.)
[2] Cf. *Revue archéologique* de 1886, p. 108 et suiv.
[3] Marbre du fronton oriental du Parthénon, aujourd'hui au musée Britannique (d'après une photographie). — La figure est plus connue sous le nom de Thésée.

tences cnidiennes sont antérieures à Hippocrate, et ils devaient constituer un fond d'expérience qui, peu à peu, s'accroissait. La médecine se sécularisa; il se forma des médecins qui étudièrent le corps humain, comme les philosophes étudiaient l'univers; et si les travaux anatomiques ne pouvaient se faire alors que sur les animaux[1], ils n'en profitaient pas moins à la science, ainsi qu'il arrive de nos jours, où ces expériences renouvellent la médecine. Dans chaque ville importante, il s'organisa un service médical, même gratuit pour les pauvres[2], et les médecins trouvèrent des élèves qui payèrent



Trousse de chirurgien[3].

leurs leçons[4], des administrations municipales qui les subventionnèrent et de riches clients qui les firent arriver souvent à la fortune.

Tel, par exemple, cet Apollonidès, compatriote et prédécesseur d'Hippocrate, qui guérit un seigneur persan et fut en grand crédit à la cour de Suse, mais s'oublia dans une intrigue de harem qui le conduisit à une fin terrible; tels encore Démocède de Crotone et Ctésias de Cnide, l'un médecin de Darius, l'autre d'Artaxerxès-Mnémon[5].

[1] On dit qu'Hippocrate, à son arrivée à Abdère, trouva Démocrite disséquant des animaux.

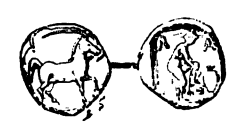
[2] Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 425.

[3] Bas-relief athénien, d'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, I (1877), pl. 9 (Dr Anagnostakis). — Le bas-relief représente une trousse de ventouseur : la trousse, qui est à deux pliants, contient en effet tous les instruments que pourrait nécessiter l'application de ventouses scarifiées. Ce sont trois couteaux mousses, deux scalpels courbes, et en dernier lieu une sonde recourbée en guise de crochet. De chaque côté de la trousse sont deux ventouses.

[4] Témoin ce passage du *Protagoras* de Platon : « Dis-moi, Hippocrate, si tu allais trouver ton homonyme de Cos en lui portant une somme d'argent et qu'on te demandât pourquoi, que répondrais-tu? — Que je lui remets cet argent parce qu'il est médecin. — Dans quel but? — Pour devenir médecin moi-même. » Au IVe livre des *Lois*, Platon parle des médecins comme exerçant une profession régulièrement établie dans toutes les villes.

[5] Démocède, qui guérit Darius d'une violente entorse, employa sans doute des moyens ortho-

Au cinquième siècle, deux écoles rivales étaient célèbres en Grèce : celle de Cnide et celle de Cos. Ce fut de celle-ci qu'Hippocrate sortit. Il naquit vers 460 d'un Asclépiade qui prétendait descendre d'Esculape en ligne directe, d'Hercule par les femmes, et il mourut à Larissa en Thessalie, dans un âge très avancé. Sa légitime renommée a fait courir sur lui, dans l'antiquité, des anedoctes fameuses : il aurait refusé les présents d'Artaxerxès, guéri les Athéniens de la peste, et le fils d'un roi de Macédoine du mal d'amour dont souffrit le fils de Séleucus Nicanor. La critique moderne regrette d'être contrainte à rejeter ces histoires; mais la gloire d'Hippocrate est assez grande pour qu'il puisse se passer d'elles. Son principal honneur est de n'avoir voulu croire qu'aux faits bien observés. Il n'aime pas les hypothèses; dans ses *Aphorismes*, il fonda l'art de guérir sur l'expérience et sa vie fut une ontinuel effort pour tirer du chaos de l'empirisme des règles médicales. Il voyagea beaucoup, étudiant l'homme, le milieu où il vivait, les stèles votives laissées par les malades dans les asclépions, les notes conservées dans les temples et les traitements qui avaient été pratiqués.



Obole de Larissa (Thessalie) [1].



Tétradrachme de Cnide [2].



Drachme de Cos [3].

L'école de Cnide, en faisant autant de maladies distinctes qu'elle constatait de symptômes différents, créait une foule d'espèces pathologiques pour chacune desquelles le traitement variait. On risquait donc à Cnide de s'égarer en cherchant le mal où il n'était pas. A Cos, on suivait les phases diverses de la maladie constatée, afin de s'attaquer toujours à l'ennemi véritable; on réduisait les remèdes au lieu de les multiplier, comme on simplifiait les maladies en les ramenant à un petit nombre d'affections

pédiques; du moins, Aristote (*Polit.*, VIII, 4) dit qu'on se servait de certains instruments mécaniques pour maintenir le corps droit.

[1] Cheval bridé, à droite. ℞. ΛΑΡΙ. La nymphe Larissa, tournée à droite, vêtue d'un voile transparent et rattachant sa sandale ; devant elle, une amphore.

[2] Tête d'Aphrodite Euploia, diadémée, à gauche. ℞. Dans un carré creux, une grande tête de lion, rugissant, et avançant la patte comme pour saisir sa proie.

[3] Tête d'Esculape, à droite, couronnée d'olivier. ℞. ΚΩΙ ΑΓΗΣΙΑΣ. Le bâton d'Esculape autour duquel est enroulé un serpent ; dans le champ, Α, marque d'atelier. Autour du champ, une couronne d'olivier.

morbides. Mais en portant toute son attention sur les développements du mal, l'école de Cos n'en étudiait suffisamment ni le siège ni la condition anatomique : c'était là sa faiblesse.

Il n'est pas de notre ressort d'entrer dans le détail de la médecine hippocratique; mais il nous appartient de citer au moins le traité *Des airs, des eaux et des lieux*. Il est court, excellent, et l'idée qui l'a inspiré est acceptée aujourd'hui non seulement par le médecin, mais par l'historien philosophe : l'influence du milieu sur l'homme, par l'air qu'il respire, le froid ou le chaud qui l'enveloppe et le pénètre, le sol qu'il habite, les aliments dont il se nourrit. Quand une haute culture de l'esprit n'a pas encore égalisé les conditions de la vie morale, l'homme des montagnes ne peut avoir les mêmes habitudes d'existence ni les mêmes idées que l'habitant des plages marines, des sables brûlants ou des plaines que recouvrent une végétation luxuriante. En des lieux si différents, les constitutions médicales diffèrent comme le développement social. « Il faut, disait Hippocrate, étudier le corps humain dans ses rapports avec toute chose »; et il avait bien raison de donner son attention à cette partie de la science, où l'hygiène doit régner souverainement.

La médecine a un double devoir : étudier ces influences extérieures et pénétrer par la science dans l'intimité des tissus, pour y connaître ce qu'Hippocrate appelait les humeurs, dont il a fait la théorie, et, ce qui intéresse davantage la médecine moderne, l'état des organes. Hippocrate a bien rempli la première de ces obligations et une partie de la seconde, mais il ne pouvait remplir celle-ci tout entière, puisque l'anatomie du corps humain était interdite. « Faire prévaloir l'observation de tout l'organisme sur l'observation d'un organe, l'étude des symptômes généraux sur l'étude des symptômes locaux, l'idée des communautés de maladies sur l'idée de leurs particularités, telle est la médecine de l'école de Cos et d'Hippocrate[1]. » C'est ce qu'il appelait la *prognose*, ou l'étude de l'état passé, présent et futur du malade. Mais cette étude patiente ne conduisait pas à une médecine très active. Un adversaire l'appelait avec autant de méchanceté que d'esprit : « Une méditation sur la mort. »

Lorsqu'on cherche, dans ces vieilles doctrines hippocratiques, ce

[1] Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 456. Platon allait plus loin qu'Hippocrate; il dit dans le *Lachès* : « Si les médecins échouent dans la plupart des maladies, c'est qu'ils traitent le corps sans l'âme; le tout n'étant pas en bon état, il est impossible que la partie se porte bien. » Mais je suis sûr que le médecin de Cos aurait signé cette pensée.

qui a pu traverser les siècles, on y trouve l'animisme de Van Helmont et de Stahl, le vitalisme qu'enseignèrent longtemps diverses écoles, la théorie enfin qui ne sépare point ce qui fait vivre de ce qui fait penser. On est plus étonné encore d'y rencontrer une thèse qui se rapproche d'une éclatante doctrine tout récemment imposée à la science : la maladie vient d'un principe morbifique qui est entré dans l'organisme, et c'est ce principe qu'il faut expulser[1].

Ces vues de génie justifient le mot qu'a prononcé sur Hippocrate un maître, qui avait le droit d'être difficile en fait de grandeur humaine :



Le platane d'Hippocrate à Cos[2].

« Quand on dit le grand Hippocrate, ce n'est pas de l'homme qu'il s'agit, c'est du médecin[3]. »

On pourrait réclamer aussi ce titre pour l'homme qui a écrit : « Le médecin s'accommodera toujours à la fortune de ses clients. Lorsqu'il y aura des étrangers ou des pauvres à secourir, c'est à eux qu'il ira

[1] Cette thèse est juste pour les maladies infectieuses, même pour quelques-unes de celles qui proviennent de l'altération d'un organe.

[2] D'après O. Benndorf et G. Niemann, *Reisen in Lykien und Karien*, I, 1883, Taf. 1. — Les habitants de Cos donnent aujourd'hui le nom de platane d'Hippocrate à l'arbre plusieurs fois séculaire qui ombrage la place de la ville.

[3] Aristote, *Polit.*, VII, 4.

d'abord et il les assistera non seulement de ses remèdes, mais de son argent. » Le *Serment hippocratique* est encore aujourd'hui, pour ce qui concerne la dignité de la profession, la loi du corps médical

III. — LES ARTISTES.

Le cinquième siècle est l'âge d'or pour l'art grec. Nous avons dit quels artistes Athènes avait fournis, voyons ceux qui se sont produits dans le reste de l'Hellade, ceux du moins dont les noms sont venus jusqu'à nous avec l'indication de leurs œuvres.

Chersiphron et son fils Métagénès, de Knossos en Crète, sont en dehors de la période qui nous occupe, puisqu'ils commencèrent au sixième siècle la construction du grand temple d'Éphèse. Pour qu'ils aient été chargés d'un ouvrage qui s'exécutait aux frais de l'Ionie entière, il fallait qu'ils fussent les architectes les plus renommés de leur temps; et comme le temple ne fut achevé qu'au bout de 220 ans, Éphèse a dû être une école féconde pour l'art architectural. Nous avons déjà parlé d'Hippodamos de Milet, le constructeur du Pirée. Mais nous ne savons qui construisit le temple d'Égine, d'où l'art semble être parti pour arriver, par le Théseion, au Parthénon.



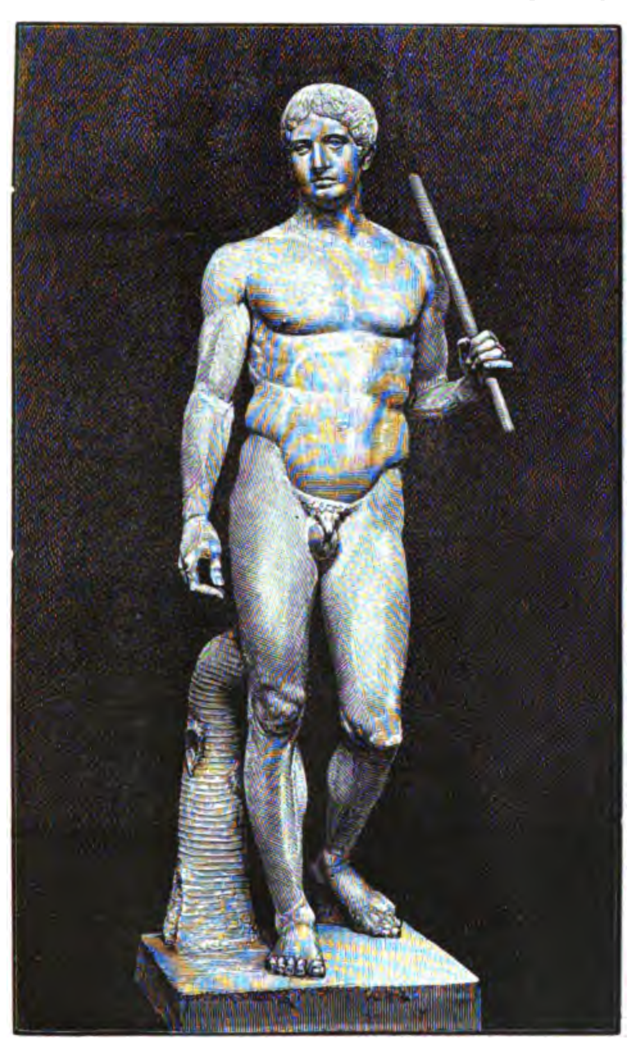
Junon, sur un tétradrachme d'Argos[1].

La statuaire eut un grand artiste que les anciens ont placé à côté de Phidias, Polyclète de Sicyone ou d'Argos[2]. Les artistes du siècle de Périclès ne se cantonnaient pas dans un coin du domaine de l'art; ils le cultivaient tout entier. Polyclète fut aussi habile architecte que grand sculpteur. Il construisit, à Épidaure, un monument circulaire, le *Tholos*, et un théâtre qui fut très admiré des anciens; à Argos, sa *Junon* était la rivale de la Minerve du Parthénon, quoique moins

[1] Tête de Héra, couronnée du *calathos*, à droite. ℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. La louve entre deux dauphins. La tête de Héra sur cette monnaie est peut-être une imitattion de la tête de la statue que Polyclète avait faite pour le temple d'Argos.

[2] On a pensé qu'il était né à Sicyone et qu'il avait été fait citoyen d'Argos. Quintilien (XII, 10) dit de Polyclète : « Personne ne l'égala pour la finesse des détails et la dignité de l'ensemble, mais il ne sut pas donner la majesté. Si, en représentant la forme humaine, il s'est élevé au-dessus de la réalité, il n'a pas aussi bien reproduit le caractère imposant des dieux. Sur ce point, Phidias et Alcaménès le surpassent : *Phidias diis quam hominibus efficiendis melior artifex creditur.* » (*Instit. orat.*, XII, 10.) On incline à croire qu'une Junon de marbre,

grande et moins riche. Phidias vivait en esprit parmi les dieux, Polyclète habita davantage parmi les hommes. Il écrivit même sur les proportions du corps humain et il en appliqua les préceptes dans son



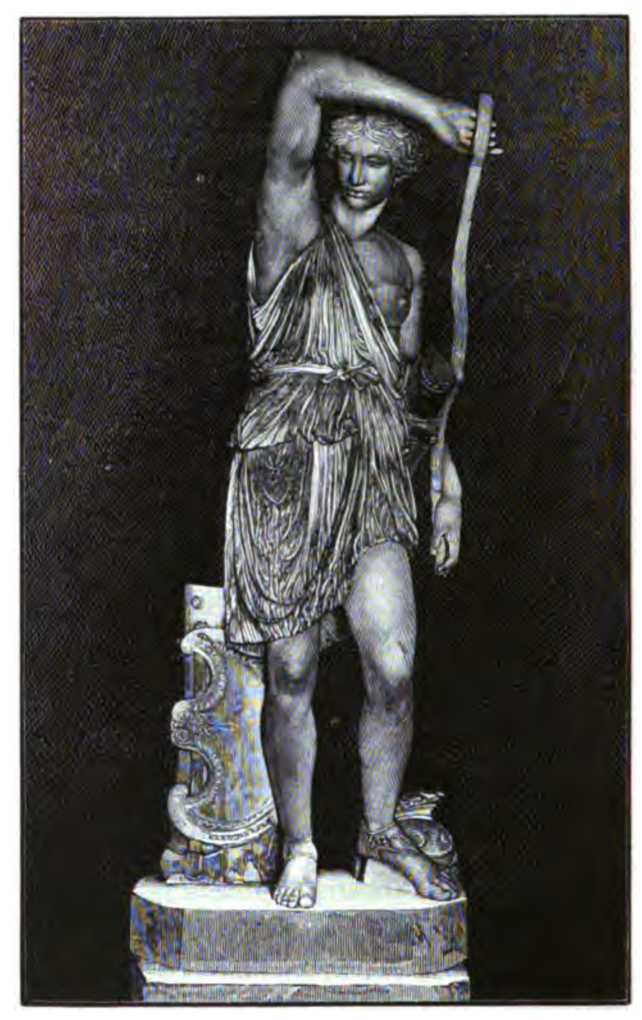
Doryphore, de Polyclète[1].

Doryphore qui fut appelé le canon ou la règle. Les anciens parta-

de la villa Ludovisi (voy. t. II, p. 81) est une copie de la Junon de Polyclète, dont Pausanias (II, 17, 4) donne la description. On en trouve aussi une imitation sur la monnaie d'Argos donnée p. 414, selon Müller (*Denkmäler*, I, pl. 30, fig. 132); et peut-être, sur une monnaie de Platée (voy. t. I, p. 450).

[1] Statue en marbre trouvée à Herculanum et conservée au musée de Naples (d'après une photographie et un moulage). — C'est la copie de l'œuvre célèbre du sculpteur d'Argos, dont les proportions étaient si parfaites, qu'on l'avait surnommée le *canon* ou la règle. Voy., sur le *Doryphore* de Polyclète, une longue lettre de notre éminent sculpteur E. Guillaume, un héritier de Praxitèle, dans les *Monuments de l'Art antique* publiés par O. Rayet.

geaient le prix de la statuaire entre les deux grands artistes : à l'un pour ses dieux, à l'autre pour ses *Canéphores*, que Verrès vola aux Siciliens, son *Amazone*, qui l'emporta sur celle de Phidias dans le



Amazone blessée[1].

concours fameux d'Éphèse[2], et ses statues d'athlètes vainqueurs, comme le *Diadumène*[3] et les deux ἀστραγαλίζοντες ou joueurs d'osselets. Myron, que nous aurions pu comprendre parmi les artistes athéniens[4], alla

[1] Statue en marbre, conservée au musée de Naples; d'après une photographie. — Sur les répliques de l'œuvre de Crésilas, voy. Overbeck, *Geschichte der griechischen Plastik*, I, p. 375 et suiv.

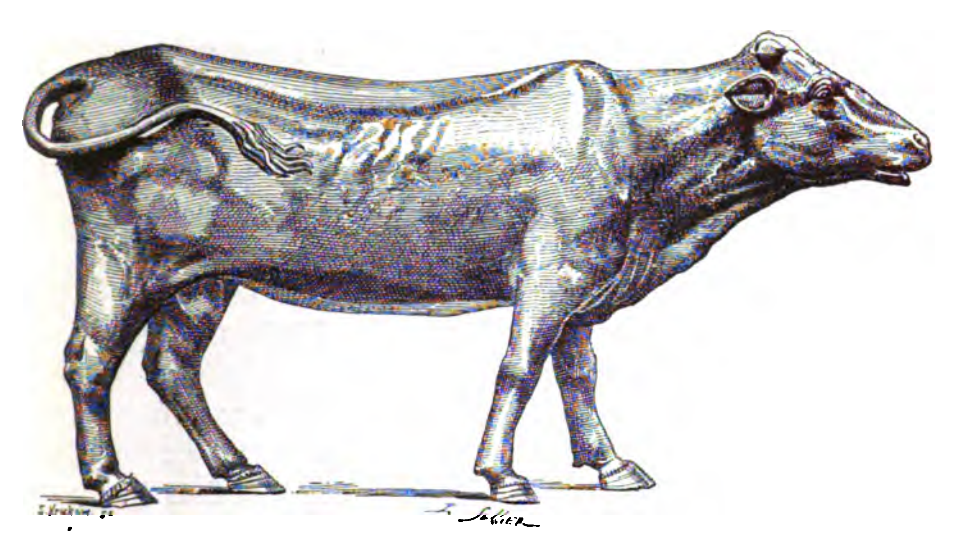
[2] Pline, XXXIV, 8.

[3] Nous en avons reproduit une copie plus haut, p. 56.

[4] Il était né à Éleuthérai, bourg béotien, mais allié d'Athènes sans avoir jamais été un dème

plus loin dans l'imitation de la nature; sa vache de bronze était fameuse et plus encore son *Discobole* dont l'attitude a dû être si difficile à rendre[1]. D'Alcaménès, d'Agoracritès, de Colotès, les collaborateurs de Phidias, d'Onatas d'Égine, dont deux statues de bronze étaient renommées, l'une représentant un Hermès criophore, l'autre un Hèraklès, nous connaissons peu de chose; de dix autres, moins encore, mais nous savons que, dans la croyance des Grecs, la statue d'Artémis à Éphèse, était tombée du ciel.

Polygnote de Thasos, que Cimon ramena de cette ville, en 463, vécut



Vache en bronze[2].

longtemps au bord de l'Ilissus et reçut à Athènes le droit de cité, en récompense de ses travaux pour la décoration du temple de Thésée et de l'*Anacéion*, du Pœcile et d'une partie des Propylées. A l'*Anacéion*, le sanctuaire des Dioscures, il représenta les noces des Leucippides avec Castor et Pollux[3]. Plusieurs bas-reliefs de sarcophages qui reproduisent

de l'Attique. La vache de Myron est le sujet d'une trentaine d'épigrammes grecques dont une a été traduite par Martial :

Pasce greges procul hinc, ne, quæso, bubulce, Myronis
Aes veluti spirans cum bubus exagites.

[1] Voy. le Discobole, t. Ier, p. 795

[2] Bronze, long de 0,53, haut de 0,25, découvert à Herculanum et conservé au Cabinet de France. — C'est peut-être une copie de l'une des vaches de Myron. Cf. *Gazette archéologique*, 1883, p. 91. (E. Babelon.)

[3] Leucippides ou filles du chef messénien Leucippe, que les Dioscures ravirent et épousèrent, après avoir tué leurs fiancés. (Pausanias, I, 18, 1.)

cette légende sont peut-être une imitation du tableau de Polygnote. Le Pœcile, portique où l'on venait s'abriter du soleil, était formé, d'un côté, par une longue colonnade qui supportait le toit, de l'autre, par un mur que les peintres couvrirent de scènes rappelant les hauts faits du peuple athénien. De là son nom : le portique peint. A Platée, Polygnote peignit, dans le temple d'Athéna, Ulysse vainqueur des prétendants et, dans la Lesché des Cnidiens, à Delphes, la prise d'Ilion, la descente d'Ulysse aux Enfers et la flotte grecque quittant la Troade. Il y avait encore de la raideur dans le dessin de Polygnote : c'était de la peinture sculpturale qui, cependant, avec des moyens très simples, obtenait de grands effets. Les anciens vantaient l'expression et la beauté de ses figures, mais elles n'avaient ni la grâce ni le caractère dramatique que les peintres de l'âge suivant donneront à leurs œuvres. La peinture et la statuaire sont deux sœurs qui se ressemblent et qui suivent l'une et l'autre les variations du goût : la première avec une vivacité quelquefois imprudente; la seconde avec plus de réserve.


Ulysse [1].

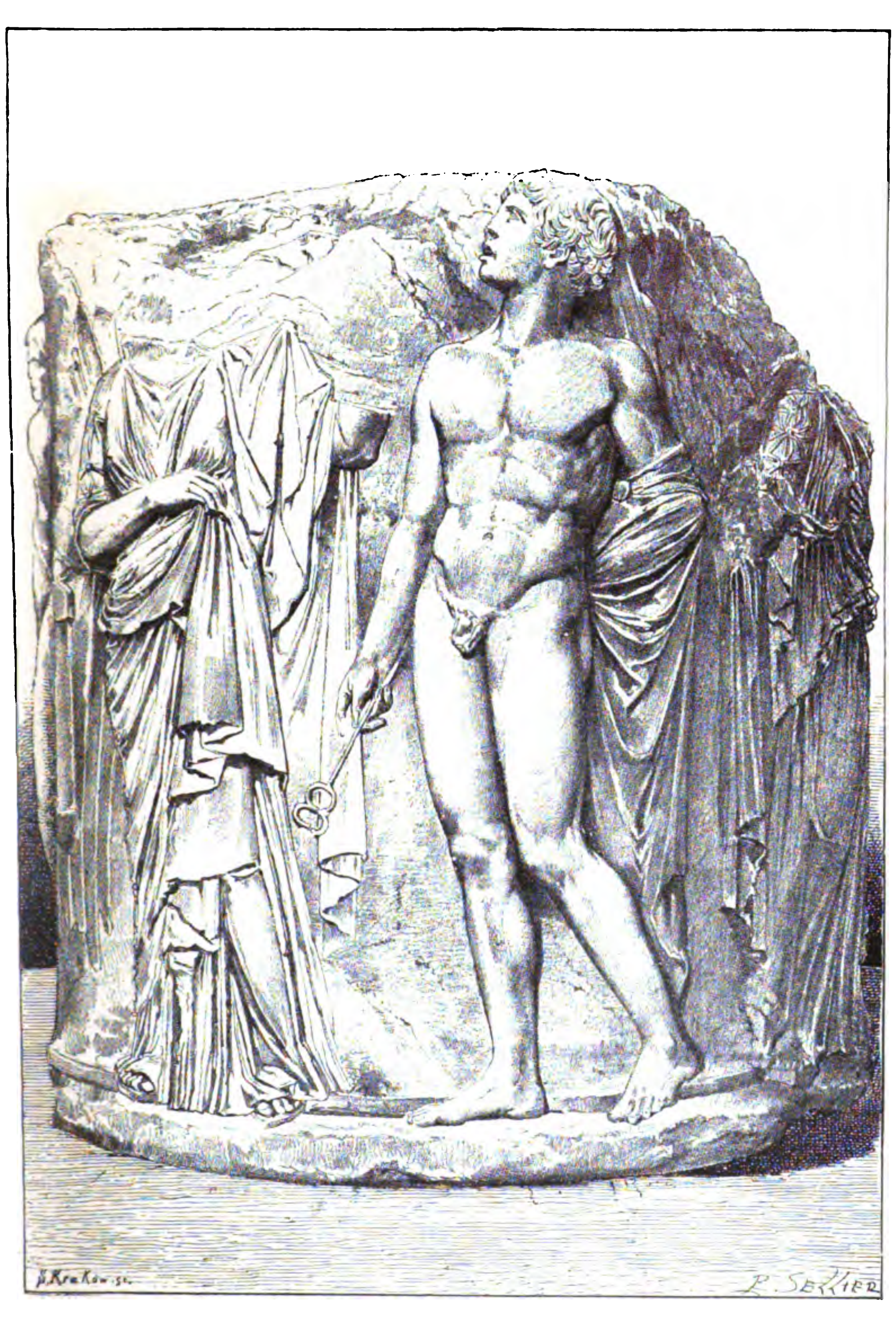

Simulacre de la Diane d'Éphèse [2].

Zeuxis d'Héraclée du Pont et Parrhasios d'Éphèse, son rival, étaient plus jeunes que Polygnote. Leur peinture est déjà plus savante, moins idéale et plus près de la réalité : Aristote reproche à Zeuxis de céder trop à la mollesse ionienne. A en croire des anecdotes souvent racontées, ce qui ne les rend pas plus authentiques, ils auraient fait jusqu'à des trompe-l'œil : l'un, une grappe de raisin que des oiseaux vinrent becqueter; l'autre, un rideau que Zeuxis voulut tirer croyant qu'il cachait le tableau véritable. Ce serait des tours de force plutôt que de l'art. Notons que tous deux puisaient encore à pleines mains dans le fonds si riche de l'ancienne poésie. Zeuxis peignit, en combinant har-

[1] Monnaie d'Ithaque, au revers de laquelle on voit un coq avec la légende ΙΘΑΚΩΝ. (Bronze.)

[2] Simulacre de Diane d'Éphèse, debout de face, avec les bandelettes qui lui tombent des mains jusqu'à terre. (Nicolo. Haut. 21 mill., larg. 15 mill. Pierre gravée du Cabinet de France. *Catalogue*, n° 1494.) Voy. aussi l'Artémis d'Éphèse au t. Ier, p. 616 et 661.

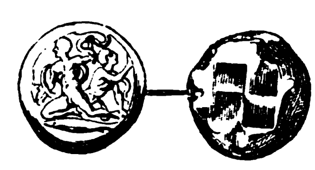
[3] Pline (*Hist. nat.*, XXXVI, 14, 95) dit que trente-six des colonnes du temple d'Éphèse étaient ciselées et que l'une l'avait été par Scopas. Le fragment que nous publions (p. 419) appartenait sans aucun doute à l'une de ces colonnes. C'est un des plus beaux morceaux de sculpture décorative que nous ait laissés l'antiquité grecque : la figure d'Hermès, nu, le caducée à la main, le pétase suspendu derrière ses épaules, est particulièrement remarquable. Hermès psychopompos est debout devant Alceste qu'il ramène sur la terre : derrière l'épouse d'Admète se tient le Génie ailé de la mort, Thanatos. Voy. une interprétation différente donnée par O. Benndorf, dans le *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, 1886, p. 57 et suiv.



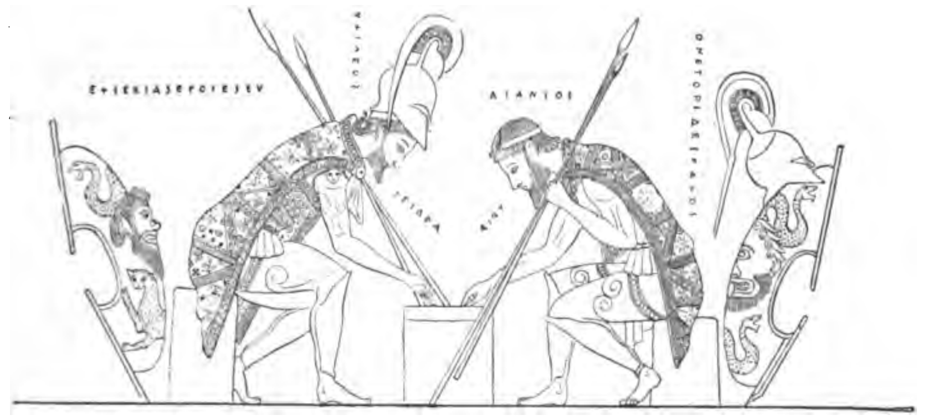
RELIEF D'UN TAMBOUR DE COLONNE DU TEMPLE D ARTÉMIS A ÉPHÈSE.

(Voy. p. 418, n. 3.)

monieusement la lumière et les ombres, une Hippocentauresse, dont Sylla fit son butin, mais qui fut perdue dans une tempête, près du cap Malée, un Hercule enfant, un Jupiter entouré des autres dieux, un Marsyas, une Pénélope, image, dit Pline, de la chasteté, et une Hélène qui semblait faire revivre celle d'Homère, etc. De Parrhasios, on vantait le combat des Lapithes et des Centaures, la Dispute d'Ajax et d'Ulysse, un Achille, un Agamemnon, un Prométhée enchaîné, un Ulysse feignant la folie, et aussi des scènes licencieuses. L'un et



Hercule enfant et Iphiclès [1].



Peinture grecque : Achille et Ajax jouant aux dés [2].

l'autre arrivèrent à une grande renommée et à l'opulence. Malgré le malheur des temps, la Grèce eut de l'or pour ses peintres favoris. Le roi de Macédoine, Archélaos, paya les peintures de Zeuxis dans son palais 400 mines, et Parrhasios ne paraissait en public que vêtu d'une robe de pourpre frangée d'or. Il se croyait « le maître des élégances », comme il se croyait le maître dans son art, et il n'y a pas à s'étonner qu'il ait incliné à la grâce efféminée. « Son Thésée, disait Euphranor, est nourri de roses, le mien l'a été de chair. »

Dans la Grèce continentale, Sicyone et Thèbes eurent quelques peintres renommés : Timanthe qui l'emporta sur Parrhasios, dans

[1] Hercule et Iphiclès se débattant contre les serpents; dessous, le thon, emblème de la ville de Cyzique. ℞. Carré creux. (Statère d'électrum.) Pline signale un tableau de Zeuxis dont le type de cette monnaie est probablement la reproduction.

[2] Vase de la fabrique d'Ékékias, dont le revers a été publié au 1er volume, p. 368 (d'après les *Monumenti dell' Instit. archeol.*, II, Tav. 22). — Achille et Ajax, désignés par leur nom au génitif (AIANTOΣ et AXIVEOΣ) sont représentés assis et jouant aux dés; ils comptent leurs points : Achille en a quatre (TEΣAPA), Ajax trois (TPIA).

un concours, par son *Ajax disputant les armes d'Achille;* Pausias, talent plus gracieux que puissant, et le Béotien Aristidès, qui donnait à ses figures l'expression morale qu'Aristote reproche à Zeuxis de n'avoir pas su reproduire sur les siennes, τὸ ἔθος. Mais c'est plus tard, avec Lysippe et Pamphile, que l'école de Sicyone aura tout son éclat.

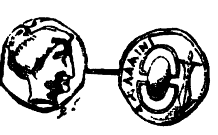
En voyant les statuaires et les peintres demander à Homère leurs inspirations, on est conduit à dire que l'*Iliade* a été la Bible de la Grèce autant pour l'art que pour la religion. Comme nos églises du moyen âge étaient, par leurs vitraux, un grand livre d'enseignement religieux, sur les murailles et au fronton des temples grecs furent reproduites les légendes qui parlaient aux yeux des divinités et des héros de la race hellénique. Aussi, tandis que l'art ne sera dans Rome qu'une importation étrangère, en Grèce il est sorti du cœur même du pays; et ce fut le secret de sa grandeur[1].

IV. — CONCLUSION.

Dans le long voyage que nous venons de faire à travers la Grèce, nous avons vu que, sauf une ombre qui s'étend sur la côte d'Asie, naguère si brillante, le mouvement est partout. Les têtes pensent; les bras travaillent; les chefs-d'œuvre se multiplient. Le Mède et le Carthaginois ont été vaincus. Plus de terreur; confiance extrême; ardeur infatigable. La victoire a élevé ce petit peuple au-dessus de lui-même; son activité se déploie dans toutes les directions; son esprit plane dans les plus hautes régions, tandis que ses temples, ses statues, ses peintures donnent à la terre une décoration nouvelle et font à l'homme comme une seconde nature, au milieu de laquelle se promène un esprit libre et hardi.

[1] Nous avons marqué, au tome I[er], p. 600, l'influence de l'Orient sur le génie grec; nous pourrions montrer aussi la réaction de l'art grec sur l'art asiatique. Téléphanès de Phocée ne fut sans doute pas le seul statuaire de la Grèce que Darius et Xerxès aient appelé pour la décoration de Persépolis. Pline dit que, par son talent, il méritait d'être mis à côté de Myron et de Polyclète. Voyez l'*Art antique de la Perse* de M. Dieulafoy et *la Perse, la Chaldée et la Susiane* de M[me] Jane Dieulafoy. Suivant ces courageux voyageurs, dans la vallée de Poulvar-Roud, qui aboutit à Persépolis, se trouvent les ruines de monuments élevés par Cyrus après la conquête de l'Asie Mineure. On y reconnaît l'influence des artistes grecs, qui se voit aussi, à Persépolis même, dans les constructions de la seconde dynastie akhéménide (Darius, Xerxès, Artaxerxès Ochus). Mais ces monuments révèlent un art composite, grec, assyrien et égyptien

Le centre et comme le foyer d'où cette vie rayonne est Athènes, la ville où tant de cités envoyaient, pour le temple d'Éleusis, les prémices de leurs moissons[1] et à qui Platon était forcé de rendre cet hommage que, « par rapport à la Grèce, elle était le Prytanée de la sagesse[2]. » D'elle aussi sortit la plus grande pensée politique de ce temps, une pensée de Périclès qui fit un dernier effort pour unir fraternellement les différents rameaux de la race hellénique. Par ses soins, vingt vieillards furent choisis; cinq allèrent vers les Grecs de l'Asie et des Iles, cinq vers ceux de l'Hellespont et de la Thrace, cinq autres encore dans la Grèce centrale et le Péloponnèse, les cinq derniers dans l'Eubée et la Thessalie. Ces vieillards, ministres de paix, avaient emporté un décret qui convoquait à Athènes les députés de la Grèce entière pour délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les barbares, sur les sacrifices qu'on avait voués aux dieux durant la guerre, enfin sur les moyens de garantir la sécurité des mers et d'établir la concorde entre tous les Hellènes[3]. C'eût été un imposant spectacle que celui de la Grèce assemblée à l'ombre du Parthénon, discutant avec Périclès les plus grands intérêts, unie dans une même et sainte pensée, religieuse et patriotique. Jamais le soleil n'eût éclairé une plus belle fête, car elle eût été celle de la paix et de la civilisation. Si Marathon et Salamine avaient enfanté Eschyle, Sophocle, Hérodote et Phidias, peut-on douter que de nouveaux génies, que de nouveaux chefs-d'œuvre ne fussent nés de cette heureuse union de tout le monde hellénique?



Monnaie de Salamine[4].

Sparte fit honteusement rejeter ce projet. Elle eût craint qu'Athènes n'apparût comme la métropole de la Grèce et qu'à force de grandir par ses services et son éclat, elle ne fît oublier l'envieuse et stérile cité cachée dans les roseaux de l'Eurotas. Au lieu donc de recevoir les États généraux de la Grèce, c'est la guerre qu'Athènes verra s'avancer jusqu'à ses portes. Et cette guerre ne s'arrêtera qu'après avoir accompli, contre tous et partout, son œuvre de destruction; après avoir dégradé le caractère grec et brisé cette civilisation, si féconde pourtant, que ses

[1] Isocrate, *Panég.*, 31, et *Bull. de Corr. hellén.*, IV, p. 225.

[2] Dans le *Protagoras*. Périclès, dans l'oraison funèbre (Thucyd., II, 37), dit que bien des Grecs imitaient les lois d'Athènes, et Démosthène (*Contre Timocr.*) : « Beaucoup de villes ont adopté vos lois. »

[3] Plutarque, *Périclès*, 17.

[4] Tête de la nymphe Salamis, à droite. ℞. ΣΑΛΑΜΙΝΙ[ΩΝ]. Épée et bouclier. (Bronze.)

débris semés au loin auront la vertu de ranimer un moment le vieil Orient épuisé, et d'appeler à la vie l'Occident plus jeune et barbare encore.

[1] Médaillon en or, découvert en Crimée et conservé au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg (d'après les *Mittheilungen d. d. archäol. Instit. in Athen*, VIII (1883), Taf. XV, n° 2). — Il est intéressant de rapprocher ce médaillon de la gemme d'Aspasios publiée ci-dessus, p. 359 : les deux artistes se sont certainement inspirés de la statue de Phidias.



Athéna Parthénos [1].

CINQUIÈME PÉRIODE.

LUTTE DE SPARTE ET D'ATHÈNES (431-404)

CHAPITRE XXIII

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE JUSQU'A LA MORT DE PÉRICLÈS.

I. — GUERRE DE CORCYRE (434) ET AFFAIRE DE POTIDÉE (432).

La royauté, abolie dans tous les États de la Grèce, Lacédémone exceptée, avait été remplacée par l'oligarchie; celle-ci, à son tour, avait dû faire des concessions, de jour en jour plus larges, à l'esprit démocratique. Mais le mouvement n'avait pas été partout égal; telle ville était en avance, telle autre en retard. Aux deux extrémités se tenaient Athènes et Sparte, les deux représentants de cette société multiple de la Grèce; l'une en pleine démocratie, l'autre invinciblement retenue dans l'aristocratie. Entre ces deux points opposés il y avait place pour beaucoup de degrés. Mais, plus une ville se rapprochait de l'un ou de l'autre, plus elle tendait à s'unir à celle des cités dont l'esprit convenait le mieux à sa constitution. De là, entre les deux rivales, une lutte d'influence qui finit par armer une moitié du monde grec contre l'autre.

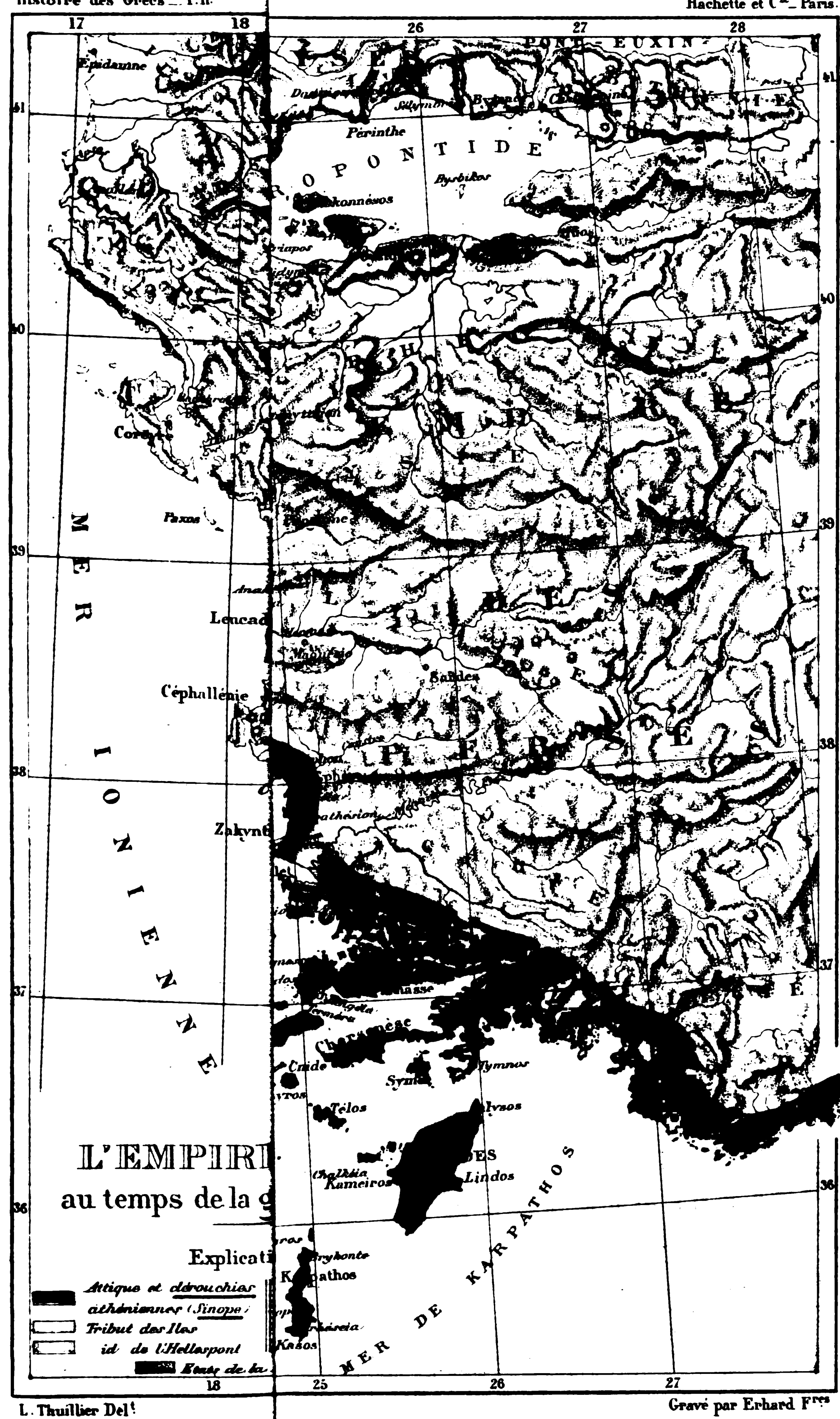
Tandis qu'Athènes ralliait autour d'elle les insulaires et la plupart des cités maritimes, Sparte retenait dans son alliance les peuples du continent. En face de l'empire athénien était la ligue du Péloponnèse. Plus du tiers de la presqu'île appartenait en propre à Lacédémone; et, comme il n'y avait dans le reste que de petites cités, elle ne trouvait pas autour d'elle de rivale; tous, moins Argos, acceptaient sa suprématie. Chez elle, sur les hilotes et les Messéniens, sa domination était sans pitié; et sa vie n'offrait, au lieu de la féconde activité d'Athènes, qu'une oisiveté barbare, inutile au monde comme à elle-même. Mais,

reconnaissons-le, au dehors son influence, à cette époque, était le légitime empire d'un peuple fort et modéré. Point de tributs, aucune vexation. Sparte était la tête d'une ligue volontairement formée, non la capitale d'un empire. Si une entreprise d'un intérêt général exigeait l'effort de tous, les députés de chaque cité se réunissaient; on discutait, on votait, et chacun fournissait pour l'œuvre commune les hommes et l'argent nécessaires. La liberté d'aucun n'était blessée, et le concours de tous était bien plus assuré que dans cet empire athénien, où le maître avait à craindre la révolte des sujets.

Au reste, les circonstances et la situation des deux villes, bien plus que le dessein prémédité de leurs habitants, avaient fait naître ces deux politiques contraires. L'ambition d'Athènes était, comme le désintéressement de Lacédémone, le résultat d'une nécessité. La plupart des Péloponnésiens, peuple agriculteur, vivant de peu et demeurant volontiers dans leur rusticité native, sans industrie, sans commerce, sans arts, je dirais presque sans besoins, s'accommodaient d'une autorité qu'ils ne sentaient pas et qu'ils eussent repoussée si elle eût voulu peser sur eux. Qu'eût gagné Lacédémone à les traiter en sujets, à augmenter cette large plaie de l'hilotisme, qu'elle portait au flanc, toujours saignante? N'avait-elle pas plus de terres qu'il ne lui en fallait? et les guerres de Tégée et d'Argos n'avaient-elles pas prouvé que les Spartiates, confinés par la nature et par leurs mœurs dans le sud du Péloponnèse, n'en pouvaient sortir? La déférence des alliés suffisait à leur orgueil militaire; et leurs lois les condamnant à la pauvreté, au mépris du commerce et des arts, ils n'avaient pas besoin d'extorquer des richesses.

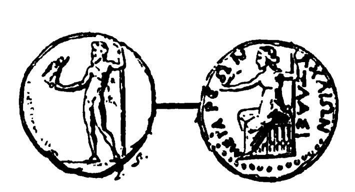
Il ne faudrait pourtant pas prendre à la lettre cette indépendance des alliés de Sparte. Thucydide nous montre bien une diète générale réunie à Lacédémone; mais sur toute question les Spartiates délibèrent à part, et c'est leur résolution qui décide celle de l'assemblée. Bien plus, ils exigent des otages et les gardent dans des lieux fortifiés, de sorte que Périclès est fondé à leur dire : « Rendez, vous aussi, la liberté aux villes que vous tenez assujetties. » Mais ces villes ne payaient point de tribut durant la paix, n'étaient pas contraintes de faire juger leurs procès à Lacédémone, et l'apparence de libre discussion laissée à la diète faisait illusion sur leur réelle dépendance.

Les Spartiates s'étaient sagement conduits lors de la trahison de Pausanias; et ils s'étaient d'assez bonne grâce exécutés, quand les insulaires voulurent passer sous le commandement d'Athènes. Mais, lorsque s'éleva cet empire qu'ils n'avaient pas prévu, la vieille jalousie


Histoire des Grecs _ T. II.
Hachette et Cie _ Paris.
PONT-EUXIN
PROPONTIDE
Périnthe
Corcyre
Paxos
Leucade
Céphallénie
Zakynt
Sardes
MER IONIENNE
Cnide
Télos
Chalkia
Kameiros
Lindos
Karpathos
Kasos
MER DE KARPATHOS
L'EMPIRI
au temps de la g
Explicati
Attique et clérouchies athéniennes (Sinope)
Tribut des Iles
id de l'Hellespont
L. Thuillier Delt
Gravé par Erhard Fres

éclata. Chaque victoire de Cimon ou de Périclès leur retentit douloureusement au cœur; et bientôt ils ne tinrent plus à ce bruit importun qui se faisait autour du nom d'une rivale. Les peuples intéressés à l'abaissement des Athéniens ne laissèrent pas se dissiper cette colère. Athènes avait deux ennemis : ceux dont elle ruinait le commerce par sa concurrence, comme les Doriens d'Égine, de Mégare et de Corinthe, qui furent les provocateurs véritables de la guerre, et les Perses, qu'elle avait humiliés[1].

Vaincus sur terre et sur mer, menacés jusque dans leurs provinces maritimes, les Perses avaient renoncé à une lutte ouverte. Mais la trahison de Pausanias leur avait montré que ce qu'ils n'osaient tenter avec le fer, ils pouvaient l'accomplir avec l'or; et dès ce jour il y eut toujours de l'or persique en Grèce. Nous avons vu un envoyé perse essayer, dès l'année 457, de pousser Sparte contre Athènes. Comme certains potentats d'une autre époque, Artaxerxès eut des agents d'une espèce différente. Plutarque parle d'une belle Ionienne, Targélia, qui s'était liée avec les citoyens les plus influents de chaque État grec. Sa fatale beauté et son esprit lui soumettaient tous ceux qui l'approchaient, et, une fois soumis, elle les donnait au grand roi. Ainsi, ajoute-t-il, se répandirent dans les cités les semences de la faction médique. C'était la contre-partie du règne d'Aspasie à Athènes, et de sa patriotique influence. On comprend que nous ne puissions suivre les progrès de cette double corruption si bien calculée; mais on en jugera l'étendue par les effets qu'elle va produire. Sans doute, au fond des vives réclamations et de la colère des Péloponnésiens contre Athènes, il y avait de la jalousie pour sa puissance; mais combien n'y avait-il pas de dariques royales? Les 10 talents inscrits aux fonds secrets du budget athénien, εἰς τὸ δέον, ne suffisaient pas à neutraliser cette influence funeste du grand roi.


Monnaie de Mégare[2].

La rivalité commerciale de Mégare, d'Égine et de Corinthe, et la

[1] Dès l'année 429, Sparte envoya des ambassadeurs en Perse, et avant même que la guerre commençât, Archidamos énumérait parmi les ressources de Lacédémone le secours qu'elle pourrait tirer des Perses. (Thucydide, I, 82.) Le lendemain de sa défaite, la Perse avait attaqué la Grèce avec son or. Un certain Arthmios fut envoyé avec de riches trésors pour en faire la conquête. Il vint à Athènes : Thémistocle l'en chassa par un décret, que Démosthène vit gravé sur une colonne de bronze dans l'Acropole (*Phil.*, III, 42; *Ambassade*, § 271), et qui autorisait tout citoyen à le tuer partout où il serait trouvé, pour avoir apporté en Grèce l'or corrupteur du grand roi.

[2] Jupiter debout à gauche, tenant un sceptre et une Victoire. ℞. ΑΧΑΙΩΝ ΜΕΓΑΡΕΩΝ

haine séculaire de Sparte, avivée par les intrigues de la Perse : voilà, bien plus que l'ambition d'Athènes, si fermement contenue par Périclès, bien plus que son despotisme, qui n'est, on l'a vu, ni insolent ni cruel, les vraies causes de la guerre du Péloponnèse. Il n'y a que deux reproches à faire aux Athéniens : leur suzeraineté judiciaire, qui forçait les alliés à porter beaucoup de leurs procès devant les tribunaux d'Athènes, c'était une mesure vexatoire et irritante; leurs exigeances quant au tribut des alliés, qu'ils auraient dû diminuer maintenant que les Perses ne menaçaient plus. Mais par quels services ces fautes n'étaient-elles pas rachetées!



Monnaie de Corinthe[1].

Ne cherchons pas d'autre origine à cette lutte fratricide. Sparte, qui avait la prépondérance dans la Grèce avant les guerres Médiques, l'avait perdue, mais n'y avait pas renoncé; cette suprématie était, entre les deux cités, représentants de deux races, de deux sociétés différentes, un procès toujours pendant, qui voulait être jugé par les armes, un peu plus tôt, un peu plus tard. « Le véritable motif de la guerre, dit Thucydide, celui sur lequel on garda le plus profond silence, fut la grandeur croissante de la puissance athénienne qui inspira des craintes aux Lacédémoniens[2]. » Des causes secondaires, seules avouées publiquement, et la protection due par Lacédémone aux cités maritimes d'origine dorienne, se joignirent à celle-là et servirent d'occasion à la guerre[3].

Elle commença au sujet de querelles particulières qui n'eussent point dû, ce semble, amener un conflit général; mais, dans l'état où étaient les esprits, la moindre étincelle suffisait pour tout enflammer. La Grèce prit feu presque subitement en trois endroits, à l'ouest, à l'est et au centre : à Corcyre, à Potidée et à Platée.

Achaia assise à gauche, tenant un sceptre et une Victoire; dans le champ, ΤΑΛΣΙ, initiales d'un nom de magistrat. (Bronze.)

[1] Jupiter nu, debout à gauche, tenant un sceptre et une Victoire; en légende, le nom d'un magistrat : ΕΡΜΟΚΡΑΤΗΣ. ℟. ΑΧΑΙΩΝ ΚΟΡΙΝΘΙΩΝ. Achaia assise à gauche, tenant un sceptre et une couronne. (Bronze.)

[2] I, 23. La division de l'ouvrage de Thucydide en livres a été faite, non par lui, mais par les grammairiens anciens.

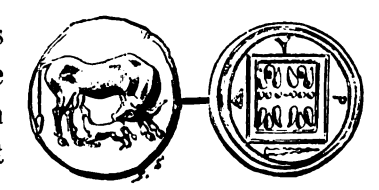
[3] Je ne veux même pas indiquer cette opinion, que Périclès, suivant l'avis d'Alcibiade, aurait jeté Athènes dans cette guerre pour n'avoir pas à rendre ses comptes. Toute son administration et le jugement qu'en porte Thucydide protestent contre ces anecdotes, qui dispensent d'étudier et de réfléchir. Il faut laisser ces misères à Aristophane. Voy. ci-dessus, p. 313.

L'île de Corcyre, qui s'élève près des côtes occidentales de la Grèce, à l'entrée du golfe d'Ionie, avait été occupée par une colonie corinthienne. Fille souvent rebelle de Corinthe, Corcyre devint métropole à son tour et fonda sur la côte voisine, à 15 milles au nord du pro-



Carte de l'île de Corcyre et de la côte d'Épire.

montoire acrocéraunien, la ville d'Épidamne (Dyrrachium). Les colonies se gouvernaient ordinairement par les mêmes institutions que la cité d'où elles étaient sorties. Épidamne eut donc une aristocratie comme Corcyre. Cependant un jour vint où les maux de ce régime firent désirer aux Épidamniens un gouvernement populaire, et une révolution eut lieu.


Didrachme d'Épidamne (Dyrrachium)[1].

Les riches, chassés de la ville, s'allièrent avec les Taulantiens, tribu barbare des environs, et firent tant de mal aux Épidamniens que

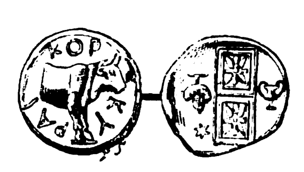
[1] Vache allaitant son veau. ℞. ΔΥΡ. Carré au centre duquel sont des rangées de fleurons qui représentent les jardins d'Alcinoüs. A l'exergue, une massue.

ceux-ci demandèrent du secours à leur métropole, Corcyre, et, sur son refus, à Corinthe, leur aïeule. Ils rappelaient à celle-ci qu'un



Golfe au sud de la ville de Corfou (l'ancienne Corcyre)[1].

Corinthien avait présidé, suivant l'usage, à la fondation de leur ville; et ils ajoutèrent que l'oracle de Delphes leur avait ordonné de se donner à elle. Les Corinthiens « prirent ces infortunés sous leur protection, touchés de la justice de leur cause, et aussi par haine pour les Corcyréens, qui ne leur rendaient pas les honneurs accoutumés dans les solennités publiques, et ne choisissaient pas, comme les autres colonies, un citoyen de Corinthe pour présider à leurs sacrifices. Égaux par leurs richesses aux États les plus opulents de la Grèce, et plus puissants



Hémi-drachme de Corcyre[2].

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXIV, p. 334. — C'est la baie qui porte aujourd'hui le nom de baie de Khalikiopoulo. Elle s'ouvre au sud de la pointe appelée *il Canone*, et deux ilôts en marquent l'entrée.

[2] ΚΟΡΚΥΡΑΙ. Partie antérieure d'un bœuf, à droite. ℞. Figure rectangulaire partagée en deux carrés au centre de chacun desquels est un fleuron. Ce type représente les jardins d'Alcinoüs; à côté, un canthare, une grappe de raisin et une étoile.

encore par leurs forces militaires, les Corcyréens dédaignaient leur métropole[1]. » Ils ne possédaient pas moins de 120 trirèmes.

Corinthe envoya aux Épidamniens une garnison que Corcyre leur défendit de recevoir (434). Comme ils désobéirent, elle les fit attaquer par 40 vaisseaux sur lesquels se trouvaient les riches qu'ils avaient exilés. En même temps elle proposa à Corinthe de remettre cette affaire à l'arbitrage d'un tribunal neutre ou à la décision de l'oracle de Delphes. Les Corinthiens rejetèrent cette ouverture et, faisant appel à tous ceux qui voudraient s'établir à Épidamne, ils armèrent 2000 hoplites et 75 vaisseaux, dont beaucoup appartenaient à leurs alliés. Mais ces forces ne purent dépasser la hauteur d'Actium, où 80 galères des Corcyréens les arrêtèrent par une victoire. Le même jour Épidamne leur ouvrit ses portes. Les étrangers trouvés dans la place furent vendus, les Corinthiens mis aux fers, et la flotte corcyréenne resta maîtresse de la mer occidentale (343).



Navire, sur une plaque en argile découverte à Corinthe[2].

Pendant deux années, Corinthe fit de grands préparatifs pour venger cet échec : elle construisit des navires, amassa tout ce qu'il fallait pour les armer et, à prix d'argent, engagea des rameurs chez tous ses alliés. Cette menace d'une guerre redoutable finit par effrayer les Corcyréens. Restés jusque-là en dehors des affaires et des traités des peuples grecs, ils sentirent le besoin d'avoir un allié utile; et comme ils ne pouvaient recourir à la ligue du Péloponnèse, où leur ennemie tenait, après Sparte, le premier rang, force leur fut de s'adresser à Athènes. Leurs envoyés rencontrèrent dans cette ville ceux de Corinthe. Admis à parler devant l'assemblée du peuple, les Corcyréens rappelèrent les

[1] Thucydide, I, 25.

[2] Fragment d'une plaque en argile peinte découverte à Corinthe et conservée au musée de Berlin; d'après les *Antike Denkmäler herausgegeben vom kaiserl. d. Instit.*, I, Taf. VIII, 3ᵃ. — Pour remplir les vides à la partie supérieure, l'artiste a peint une rangée de vases. Sur ces plaques de Corinthe, voy. t. Ier, p. 504, n. 2.

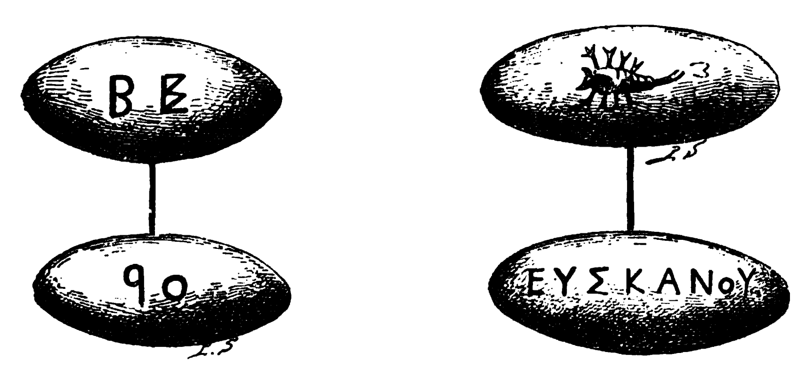
sentiments hostiles de Sparte contre Athènes, et les injustices des Corinthiens à leur égard; ils firent valoir l'utilité de leur alliance pour une puissance maritime et l'importance de leur position géographique sur le chemin de l'Italie et de la Sicile. « Il est dans la Grèce, dirent-ils en finissant, trois puissances maritimes dignes de considération : la vôtre, la nôtre, celle de Corinthe. Si vous souffrez que deux de ces puissances n'en fassent qu'une, après que Corinthe se sera rendue maîtresse de notre île, vous aurez à combattre à la fois sur mer les Corcyréens et les Péloponnésiens; mais en acceptant notre alliance, vous aurez nos flottes pour lutter contre le Péloponnèse. » Les Corinthiens répondirent que les Corcyréens étaient des brigands, étrangers au droit commun des Grecs; qu'ils n'avaient point été traités autrement que les autres colonies de Corinthe, lesquelles n'avaient qu'à se féliciter de la conduite de leur métropole. « Athènes, ajoutèrent-ils, ne peut les secourir sans rompre avec les Corinthiens, auxquels elle est unie par un traité et par de grandes obligations. N'est-ce pas nous qui, dans l'assemblée du Péloponnèse, avons fait reconnaître qu'Athènes avait le droit de punir Samos révoltée? La conduite que nous tînmes alors doit nous assurer aujourd'hui et votre reconnaissance et le droit de punir, à notre tour, des alliés rebelles. »

Le peuple athénien délibéra deux jours sur cette grande question : le premier fut favorable aux Corinthiens; au second, les Corcyréens l'emportèrent. La guerre avec Sparte paraissant, comme l'avaient dit les Corcyréens, inévitable, il importait de s'assurer l'appui de la seconde puissance navale de la Grèce. Et puis, beaucoup voyaient se lever devant eux, par delà Corcyre et le détroit de la mer Ionienne, la séduisante image de la Sicile et de l'Italie. L'intérêt, la prudence, firent taire ce que de rigides esprits appelaient la justice, et d'autres soutinrent qu'en s'alliant avec un peuple qui s'était tenu en dehors de toute alliance[1], Athènes ne violait aucun droit. D'ailleurs elle eut soin de ne conclure qu'une ligue défensive et elle ne s'engagea qu'à empêcher la ruine de Corcyre. C'était moins faire pour elle qu'elle n'avait fait pour Potidée, autre colonie de Corinthe, toujours liée à sa métropole par des liens que Corcyre avait depuis longtemps brisés. Potidée

[1] Les Corinthiens comparaient la situation de Corcyre, vis-à-vis d'eux, à celle des alliés vis-à-vis des Athéniens. La comparaison n'était pas juste. Corcyre avait depuis longtemps rompu avec sa métropole. Il y avait même eu guerre entre elles. Corinthe n'avait donc pas le droit d'invoquer, comme elle le fit, le principe de non-intervention dans les querelles d'un État confédéré, τοὺς προσήκοντας ξυμμάχους αὐτόν τινα κολάζειν, parce que les Corcyréens n'étaient pas pour elle προσήκοντες ξύμμαχοι. (Thucydide, I, 11, 5.)

avait pris place parmi les alliés d'Athènes[1], et Corinthe n'avait point pensé à faire de cette union un prétexte de guerre (433). 10 vaisseaux partirent du Pirée pour la mer d'Ionie. Les commandants avaient ordre de ne combattre qu'autant que Corcyre serait attaquée.

Corinthe avait mis en mer 150 vaisseaux, et Corcyre 110. Les deux flottes se rencontrèrent près de l'île de Sybota. Ce fut, selon Thucydide, le combat le plus acharné qui eût encore été livré entre des Grecs. Les Corcyréens, fort maltraités, perdirent beaucoup de galères; l'escadre athénienne, qui s'était tenue en observation depuis le commencement de la bataille, protégea leur retraite. Après



Balles de fronde trouvées à Corcyre[2].

quelques heures passées à recueillir leurs morts, les vainqueurs reprirent la poursuite. Ils atteignaient l'ennemi, et déjà des deux côtés on entonnait le pæan; lorsque, tout à coup, les Corinthiens ramèrent en arrière : ils venaient d'apercevoir à l'horizon 20 vaisseaux athéniens qu'on avait envoyés au secours des 10 premiers. De part et d'autre on dressa des trophées (432). Les Corinthiens, en se retirant, enlevèrent Anactorion, qu'ils avaient possédé jusque-là en commun avec les Corcyréens, et vendirent comme esclaves les prisonniers qu'ils avaient faits dans le combat, sauf deux cent cinquante des plus riches qu'ils gardèrent pour se ménager de grosses rançons.

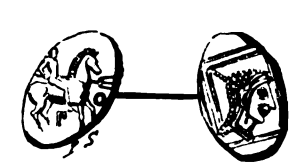
Avant de s'éloigner, ils avaient demandé si les Athéniens essayeraient d'intercepter leur retour. « Nous n'avons pas rompu le traité, dirent

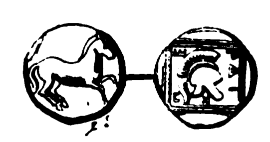
[1] Voy., ci-dessus, p. 162.

[2] D'après Vischer, *Archäologisches und Epigraphisches aus Korkyra*, dans ses *Kleine Schriften*, II, Taf. I, nos 2 et 3. Ces balles ont passé de la collection Woodhouse au musée Britannique. — La première porte d'un côté les deux lettres BB ; de l'autre PO (Κορινθίων ou Κορκυραίων). La seconde porte d'un côté un scorpion, de l'autre l'inscription Εὐσκάνου, ou peut-être, dit Vischer, εὖ σκάνου (εὖ σκήνου). (Vischer, *Kleine Schriften*, p. 8.)

ceux-ci, nous sommes ici pour protéger nos alliés; toute route vous est ouverte, hors celle qui vous conduirait à Corcyre. » Ainsi la paix ne semblait pas rompue; mais, après l'affaire de Corinthe, arriva, à l'autre extrémité de la Grèce, celle de Potidée.

Cette ville, construite sur l'isthme étroit de Pallène, la plus méridionale des trois pointes de la Chalcidique, était soumise à une double influence hostile aux Athéniens : celle de Corinthe, qui, à titre de métropole, y envoyait tous les ans des magistrats appelés *épidémiurges*, et celle de Perdiccas II, roi de Macédoine, qui, d'abord allié des Athéniens, avait rompu avec eux depuis qu'il les avait vus traiter avec deux de ses ennemis, son frère Philippe et Derdas, prince d'Élymée. Corinthe voulait reprendre aux Athéniens une de ses colonies et une position fort importante; Perdiccas désirait se débarrasser de voisins incommodes. Corinthe et Perdiccas s'entendirent et firent alliance.


Monnaie de Potidée [1].


Monnaie de Perdiccas II (454-413) [2].

A cette nouvelle, les Athéniens ordonnèrent aux Potidéates de détruire leurs murailles du côté de la mer, de donner des otages, et de chasser les épidémiurges corinthiens. Potidée négocia à Athènes pour le retrait de ce décret, et en même temps à Corinthe et à Sparte pour obtenir l'appui du Péloponnèse, si Athènes persistait dans les ordres donnés. Athènes persista. Aussitôt Potidée et, à son exemple, toutes les villes de la Chalcidique se soulevèrent (432). Perdiccas persuada aux habitants des villes maritimes de raser leurs murailles et de se réfugier dans Olynthe ou sur des terres qu'il leur offrit en Mygdonie.


Monnaie d'Olynthe [3].

Sparte avait promis aux émissaires de Potidée d'envahir l'Attique; ainsi elle était la première à rompre la trêve de trente ans. Mais les Potidéates partis sur cette assurance et poussés par elle à la révolte,

[1] ΠΟ (Ποτιδαιητῶν). Poseidon Hippios, nu, armé du trident, à cheval, à droite. ℞. Tête de femme de style archaïque, dans un carré creux, à droite. (Argent.)

[2] Cheval en liberté, galopant à droite. ℞. le mot ΓΕΡΔΙΚ et un casque dans un carré creux. (Argent.)

[3] Personnage dans un quadrige allant au pas à droite; dans le champ, un bouclier?. ℞. Carré creux au centre duquel est un aigle volant à gauche. (Tétradrachme.)

Sparte se tint en repos. Corinthe du moins leur envoya du secours. Athènes se débarrassa de la guerre de Macédoine par un traité avec Perdiccas, qui ne demandait pas mieux que de rester spectateur d'une lutte où les deux peuples useraient leurs forces à son profit. Toute la guerre se concentra autour de Potidée. Les Corinthiens voulurent dégager cette place : ils furent vaincus dans un combat où Socrate sauva Alcibiade blessé et prêt à tomber aux mains de l'ennemi. Le résultat de cette victoire fut l'investissement complet de Potidée; il s'y trouvait une garnison corinthienne et beaucoup de Péloponnésiens.



Guerrier grec portant le casque corinthien[2].

Battus de tous côtés, les Corinthiens poussèrent les choses à l'extrême. Ils provoquèrent une réunion des alliés à Lacédémone, et accusèrent les Athéniens d'avoir enfreint la paix, outragé le Péloponnèse[1]. Les Éginètes, par crainte d'Athènes, n'envoyèrent pas ouvertement de députés; mais ils se joignirent en secret à ceux qui voulaient la guerre, se plaignant d'être privés des libertés que les traités leur avaient garanties. Les Mégariens parlèrent plus haut. Depuis quelque temps il y avait de graves démêlés entre eux et Athènes. S'il faut en croire Aristophane et ceux qui se plaisent à trouver des causes futiles aux grands événements, le premier grief des deux peuples était l'enlèvement, par de jeunes étourdis, à Mégare et à Athènes, de femmes de facile vertu. Ce qui est plus sérieux, c'est que les Mégariens, dont le sol n'était que rochers arides ou landes pierreuses, avaient empiété sur le territoire de l'Attique et qu'ils

[1] Thucydide, I, 70. Voy. ci-dessus, p. 259, le portrait du peuple athénien, fait par l'orateur de Corinthe ou plutôt par Thucydide, et qui se termine par ce trait : « Si l'on disait qu'ils sont nés pour ne souffrir la tranquillité ni chez eux ni chez les autres, on donnerait une juste idée de leur caractère. »

[2] Bronze découvert dans la Grande-Grèce, et qui, de la collection Gréau (nº 961 du Catalogue), a passé au musée du Louvre. Cf. *Hist. des Rom.*, t. II, p. 425.

recevaient tous les esclaves fugitifs des Athéniens. On n'avait pas oublié leur odieuse conduite en 446[1]. Périclès provoqua contre eux un décret qui leur ferma les ports d'Athènes et de ses alliés. Les Lacédémoniens réclamèrent contre cette loi, qui mettait un peuple



Route d'Athènes à Mégare[2].

dorien au ban d'une moitié de la Grèce. Mais Périclès objecta qu'ils avaient labouré des champs consacrés à Cérès sur le territoire d'Éleusis. La Grèce avait déjà plus d'une fois pris les armes pour de pareils motifs et le fera encore.



Cérès, sur une monnaie de Mégare[3].



Cérès[4].

Périclès se contenta d'envoyer un héraut porter à Sparte les plaintes d'Athènes, « en termes modérés », dit Plutarque. Le héraut, à qui le droit grec reconnaissait un caractère

[1] Voy., ci-dessus, p. 143.

[2] D'après le *Tour du Monde*, XXXII, p. 42. — La vue est prise de la voie Sacrée, non loin de l'endroit où celle-ci atteint le golfe d'Éleusis, qu'on voit au second plan. Cf. la vue publiée au premier volume, p. 468.

[3] ΜΕΓΑΡΕΩΝ. Cérès tenant une torche dans chaque main, debout devant une torche plus grande. (Revers d'une monnaie de bronze, à l'effigie de Marc Aurèle.)

Cérès debout, tenant d'une main une couronne et de l'autre un bouquet d'épis et de

sacré, fut tué en chemin, et tout le monde accusa les Mégariens de ce meurtre que condamnaient les plus vieilles coutumes de la Grèce. Le peuple fit à la victime de solennelles funérailles et mit sa statue à une des portes de la ville, afin que le souvenir du crime fût toujours présent[1]; la haine entre les deux cités voisines devint atroce. On verra bientôt les Athéniens prononcer la peine de mort contre tout Mégarien qui mettrait le pied dans l'Attique[2].

Cette affaire malheureuse, où le droit le plus strict était du côté d'Athènes, décida de la guerre que les Corinthiens n'eussent peut-être pas arrachée pour Corcyre et Potidée. Profitant des plaintes de Mégare, ils représentèrent les Athéniens comme un peuple ambitieux, avide de nouveautés, entreprenant, infatigable, et reprochèrent aux Spartiates une politique qui tenait trop de l'antique simplicité, leur lenteur, leur indifférence en face de cités grecques menacées ou asservies. Et ils ne craignirent pas d'ajouter : « Ces malheurs sont votre ouvrage, vous qui d'abord leur avez permis, après la guerre des Mèdes, de fortifier leur ville, et ensuite de construire les longues murailles; vous qui, non seulement avez laissé détruire la liberté des villes qu'ils ont assujetties, mais qui la laissez ravir aujourd'hui à vos propres alliés. Car ce n'est pas l'oppresseur qui est le vrai coupable, c'est celui qui, pouvant faire cesser l'oppression, ne veut pas même la voir, et cependant s'enorgueillit de sa vertu et se donne pour le libérateur de la Grèce! »

Des députés athéniens se trouvaient à Sparte pour quelque autre affaire; ils se présentèrent dans l'assemblée, rappelèrent les services rendus par Athènes à la cause commune, justifièrent sa conduite envers ses alliés, qui étaient venus à elle offrant leur dépendance, bien plutôt qu'elle n'était allée à eux, imposant son empire; qui avaient plus souffert auparavant sous les Perses, et souffriraient plus, après, sous Sparte, dont personne n'avait à vanter la modération. Puis ils montrèrent les maux qu'entraînerait une guerre générale, et conclurent



Monnaie de Lacédémone[3].

pavots. Sardoine à deux couches. Haut. 22 mil., larg. 15 mill. (Camée du Cabinet de France, n° 57 du Catalogue.)

[1] *Lettre de Philippe aux Athéniens*, dans la collection démosthénique de Didot, p. 84.

[2] On a vu, ci-dessus, p. 136, que les Éginètes avaient condamné à mort tout Athénien surpris dans leur île. Chez ces peuples, la haine entre voisins était sans merci.

[3] Aigle debout, à gauche, sur un foudre. ℞. ΛΑ (Λακεδαιμονίων). Foudre ailé. (Bronze.)

en proposant de faire décider la querelle par des arbitres. C'était sagement terminer de fières paroles[1].

Les étrangers entendus, les Spartiates firent retirer tout le monde, et délibérèrent entre eux. Le vieux roi Archidamos parla au nom de sa longue expérience et remontra les dangers d'une lutte pour laquelle Sparte n'aurait ni marine ni argent, tandis qu'Athènes avait abondamment l'une et l'autre. Il se prononça pour une intervention ferme, mais pacifique, en faveur des alliés, laquelle, si elle n'amenait pas une réconciliation générale, donnerait au moins le temps d'amasser de l'argent et des vaisseaux. Quant à cette circonspection dont on faisait un reproche aux Spartiates, il les adjura de ne s'en point départir, car c'était à elle qu'ils devaient toute leur puissance. Mais l'éphore Sténélaïdas entraîna l'assemblée par d'impétueuses paroles. « Je n'entends rien, dit-il, aux longs discours des Athéniens. Ils se sont beaucoup loués eux-mêmes, mais ils n'ont pas prouvé qu'ils ne font pas de tort à nos alliés et au Péloponnèse. Si, après s'être bien conduits autrefois contre les Mèdes, ils agissent mal aujourd'hui envers nous, ils sont doublement punissables, puisqu'ils sont devenus mauvais de bons qu'ils étaient. Pour nous, ce que nous étions alors, nous le sommes encore. Si donc nous avons gardé notre sagesse, nous ne laisserons pas opprimer nos alliés et nous ne parlerons pas de marcher à leur secours dans l'avenir : car c'est maintenant et non pas dans l'avenir qu'ils souffrent. D'autres ont beaucoup d'argent, de navires et de chevaux. Nous avons, nous, de bons alliés, qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens ni défendre par des discussions et des paroles, quand ce n'est pas en paroles qu'ils sont maltraités, mais qu'il faut secourir



Monnaie de Lacédémone[2].



Monnaie de Lacédémone[3].

[1] Sur les disconrs qu'on trouve dans Thucydide, voyez ce qui a été dit ci-dessus, p. 525.

[2] ΝΟΜΟΦΥΛΑΚΕC. Buste casqué de Pallas à droite. ℞. ΑΡΙCΤΑΝΔΡΟC, nom d'un magistrat. Les Dioscures debout, appuyés sur leurs lances. Couronne de laurier. (Bronze.)

[3] ΓΕΡΟΝΤΩΝ. Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΛΑ (Λακεδαιμονίων). Artémis debout, à gauche, s'appuyant sur une haste; à ses pieds, son chien; dans le champ, deux monogrammes, marques d'atelier monétaire. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)

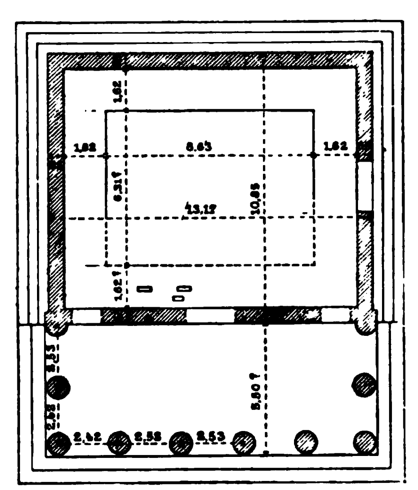
en toute hâte et de toutes nos forces. Et que personne ne prétende nous prouver qu'il convient de délibérer sous le coup d'agressions injustes : c'est à ceux qui les préparent que conviennent les longs discours. Votez donc, Lacédémoniens, d'une manière digne de Sparte, votez la guerre; ne laissez pas les Athéniens accroître leur puissance; ne trahissons pas nos alliés, et avec l'aide des dieux, marchons contre les agresseurs[1]. » Après ces vives paroles, il mit la question aux voix et la guerre fut résolue, si Athènes ne donnait pas satisfaction (octobre ou novembre 432).

L'oracle de Delphes fut consulté. Le dieu dorien fit une réponse qui parut favorable, mais n'était point pour le compromettre : « En combattant avec énergie, dit-il, *on* aura la victoire[2]. » Quelques vaines négociations précédèrent les hostilités, tant on entrait à regret dans cette lutte, où la Grèce creusa son tombeau. Les Lacédémoniens exigeaient le bannissement de la famille des Alcméonides, coupable, plus d'un siècle auparavant, du sacrilège commis sur les compagnons de Cylon. Périclès appartenait à cette famille, et c'était à cause de lui que cette étrange réclamation était élevée. Ils voulaient aussi que la liberté fût rendue aux Éginètes et aux autres alliés, et que le décret contre Mégare fût rapporté. Ainsi les oppresseurs des hilotes et de la Messénie, devenus tout à coup les hypocrites défenseurs du droit et de la liberté, demandaient insolemment qu'Athènes abdiquât un empire honoré par des bienfaits, qu'aucune cruauté n'avait encore souillé, et que, depuis la trêve de trente ans, c'est-à-dire depuis quatorze années, aucune conquête n'avait accru. Les Athéniens renvoyèrent aux Spartiates reproches pour reproches : « Expiez, leur répondaient-ils, expiez le meurtre des hilotes suppliants, massacrés devant le temple de Neptune, et celui de Pausanias que vous avez fait périr de faim dans le temple de Minerve Chalciœcos. » Quant aux Éginètes, ils leur rendraient la liberté lorsque Sparte l'aurait rendue de son côté à toutes les villes qu'elle avait asservies. Mégare enfin méritait, au lieu d'être soutenue, qu'une guerre sacrée fût dirigée contre elle.

Cependant les Corinthiens, inquiets, devenaient de plus en plus pressants. « Les chances de victoire sont pour nous, dirent-ils dans un second congrès des alliés de Sparte; nous avons le nombre et l'habitude des combats. La marine fait leur force; mais nous en formerons

[1] Thucydide, I, 86.
[2] Κατὰ κράτος πολεμοῦσι νίκην ἔσεσθαι. (Thucydide, I, 118.)

une avec les ressources de chaque ville et les trésors que nous emprunterons à Delphes et à Olympie. Par l'offre d'une solde plus élevée, nous débaucherons leurs matelots étrangers, car leur puissance est plus mercenaire que nationale, et une seule victoire navale les mettra à notre merci.... Nous avons encore d'autres moyens de leur nuire; en provoquant la défection de leurs alliés, nous tarirons la source de leur puissance.... Eh quoi! nous laisserions une ville s'ériger en tyran, nous qui nous faisons gloire de renverser aussitôt le citoyen qui affecte la tyrannie!... Ce n'est pas vous qui violez le traité, puisque le dieu, en vous ordonnant de combattre, déclare lui-même la rupture de la trêve.... Ne tardez donc pas à secourir les Potidéates. Songez qu'ils sont Doriens, et que des Ioniens les assiègent : c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois. »



Plan restauré du trésor de Géla, à Olympie [1].

Le peuple d'Athènes, sommé par les ambassadeurs spartiates de répondre définitivement s'il était résolu ou non à donner les satisfactions demandées, se réunit en assemblée générale. Périclès y prit la parole et se prononça avec tant d'autorité pour la guerre, que l'opinion contraire n'osa même pas se produire. Il montra d'abord que les Lacédémoniens étaient décidés à combattre, que leurs demandes n'étaient qu'un moyen de gagner du temps, et qu'en accorder une seule, c'était céder lâchement, sans que cette concession profitât à la paix. « Accordez ce peu qu'ils vous demandent, et vous verrez aussitôt arriver de nouvelles exigences.... Ou il faut d'avance prendre le parti de nous soumettre à tout, avant d'avoir rien perdu de nos forces; ou il faut faire la guerre résolument, sans rien abandonner de nos droits. » Ensuite, passant à la comparaison de la puissance des deux États, il s'efforça d'inspirer aux Athéniens confiance dans leurs ressources. Les Spartiates n'ont d'autre argent que les trésors d'Olympie et de Delphes, ressource bientôt épuisée. Ils n'ont pas de vaisseaux, et l'on n'improvise pas une marine : ils ne feront point tout à coup de leurs

[1] D'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, V, Taf. 33. — La disposition, comme aussi la décoration du monument, est absolument celle d'un temple. Sur les *biens religieux*, voy. ci-dessus, p. 187 et sur les trésors d'Olympie, voy. t. I, p. 510

laboureurs d'excellents matelots, surtout quand les flottes athéniennes les empêcheront de paraître sur la mer et de s'y exercer. « S'ils occupent chez nous quelque forteresse, ils pourront s'en servir pour courir dans nos campagnes, ravager quelques parties de nos terres, donner asile à nos esclaves ou à nos mercenaires fugitifs; mais quelle muraille élèveront-ils qui soit capable de nous investir, et qui nous



Tête d'Apollon trouvée à Olympie[1].

empêche d'aller par mer ravager leur pays? D'ailleurs leur ligue manque d'ensemble; comme ils n'ont point de conseil unique, ils ne peuvent rien faire avec célérité. Ce sont différentes républiques qui, toutes également, ont droit de discuter et de voter; et comme elles ne forment pas un seul peuple, chacun pense à ses intérêts, et, pour l'ordinaire, rien ne se termine.

« Quels avantages, au contraire, n'offre point la situation d'Athènes!

[1] Marbre d'Olympie, d'après *Die Ausgrabungen zu Olympia*, II, Taf. 22 et un moulage. On possède la statue entière : elle occupait le centre du fronton occidental du temple de Zeus, et, comme toutes les autres figures du même fronton, était attribuée par Pausanias au sculpteur Alcaménès. Le sujet traité était le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Pirithoos : Apollon, le bras étendu, dominait toute la scène.

C'est une grande chose que l'empire de la mer. Si nous étions insulaires, qui serait plus que nous à l'abri des attaques? Rapprochons-nous donc le plus possible de cet état : abandonnons nos terres et nos maisons de campagne, et gardons-nous d'engager follement le combat contre les Péloponnésiens, dont les troupes sont si supérieures en nombre. Vainqueurs, nous aurions à les combattre aussi nombreux qu'auparavant; vaincus, nous perdrions le secours de nos alliés, qui font notre force. Car ils ne se tiendront pas en repos, si nous ne sommes pas en état de les y maintenir. Ne déplorez pas le ravage des campagnes et la destruction des édifices; pensez en hommes : ce ne sont pas ces choses-là qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent; et, si j'espérais être cru, je vous dirais d'aller vous-mêmes dévaster vos champs, et montrer aux Lacédémoniens que, pour de tels objets, vous ne consentirez pas à leur obéir.... Nos pères, s'écria-t-il en finissant, étaient loin d'avoir notre puissance quand ils s'élancèrent pour arrêter les Mèdes; mais, abandonnant ce qu'ils possédaient, avec une sagesse supérieure à leur fortune, avec plus d'audace que de force, ils ont repoussé les barbares, et ont élevé jusqu'à ce haut point de gloire les destinées de l'État. Ne dégénérons point de leur vertu; tâchons de ne pas laisser à nos neveux un empire moins puissant que nous ne l'avons reçu. »

Périclès avait raison de parler ainsi. Plus tard on a dit : « Qui tient la mer, tient la terre. » Cette pensée était vraie surtout pour la Grèce, pays tout en côtes, en îles, en péninsules, où la vie et la richesse étant sur le littoral, rarement dans l'intérieur, se trouvaient à la merci du peuple qui s'était assuré la domination maritime.

Athènes répondit aux Lacédémoniens qu'elle ne ferait rien par obéissance, et qu'elle entendait traiter sur le pied de l'égalité. C'était assez faire connaître qu'elle était résolue à n'accepter que la décision des armes. Sur ces entrefaites, arriva l'affaire de Platée, qui, après celles de Corcyre et de Potidée, acheva d'engager la guerre, et, par son atrocité, contribua à lui donner un caractère inaccoutumé de violence.

II. — SURPRISE DE PLATÉE PAR LES THÉBAINS (431); FUNÉRAILLES DES GUERRIERS MORTS; PESTE D'ATHÈNES; MORT DE PÉRICLÈS (429).

Au printemps de l'année 431, par une nuit obscure, trois cents Thébains, commandés par deux béotarques, entraient à l'improviste dans Platée. Les habitants dormaient en pleine sécurité : ils furent

réveillés par la voix d'un héraut, les appelant à se réunir à la ligue béotienne. D'abord pleins de stupeur, ils entrèrent en pourparlers avec les Thébains rassemblés sur la place du marché; mais, découvrant leur petit nombre, ils reprirent courage, se concertèrent secrètement, en ouvrant des passages à travers les murs intérieurs de leurs maisons, et peu à peu enveloppèrent l'ennemi de barricades. Accablés de traits lancés par des mains invisibles, les Thébains essayèrent vainement de fuir. Presque tous furent massacrés ou pris. Un corps de troupes, envoyé pour les soutenir, avait été arrêté par un débordement de l'Asopos. Cette nouvelle arriva rapidement à Athènes. Aussitôt les Athéniens arrêtèrent tous les Béotiens qui se trouvèrent en Attique, envoyèrent aux Platéens une garnison et des vivres, et donnèrent asile chez eux à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs vieillards (fin de mars 431). Ils avaient aussi demandé qu'on ne décidât rien touchant les prisonniers, avant qu'il en eût été délibéré à Athènes. Mais quand ce message arriva, ceux-ci étaient morts. Les Platéens, indignés de cette violation impie du droit des gens et de cette attaque en pleine paix, les avaient tous égorgés au nombre de cent quatre-vingts.

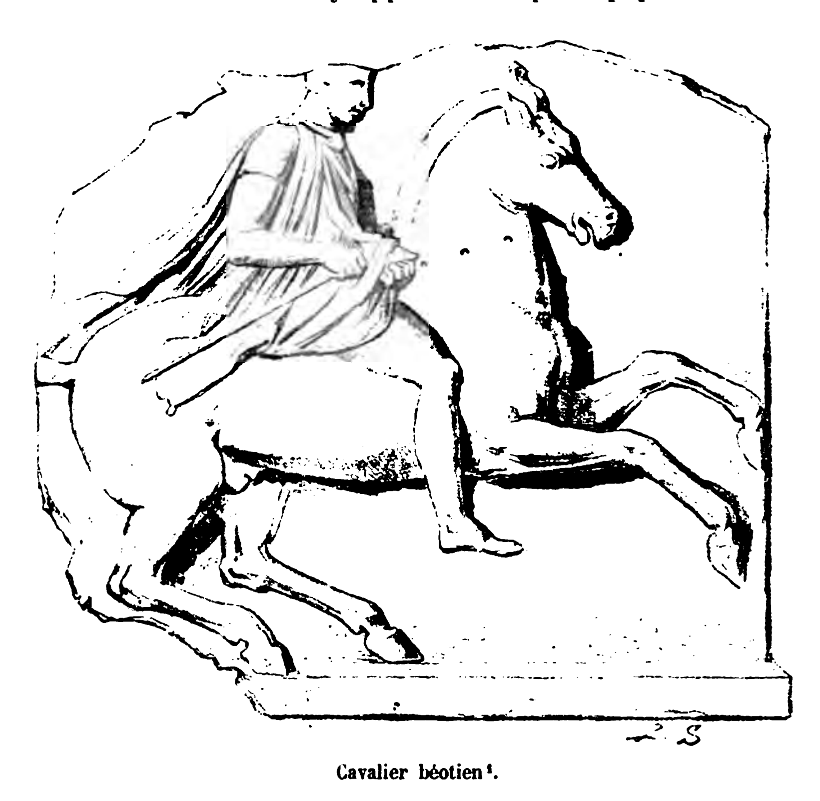

Monnaie des Béotiens, *in genere*[1].

Athènes, pour cette conduite généreuse, fut considérée comme ayant commencé les hostilités. Elle n'avait fait pourtant que protéger une alliée fidèle et accomplir le serment prêté par tous les Grecs, le lendemain de la bataille de Platée, de défendre les Platéens contre toute agression, comme un peuple sacré. Sparte elle-même le reconnut plus tard. Ses hésitations à recommencer la guerre pendant l'expédition de Sicile provenaient, dit Thucydide, de la crainte où elle était que les dieux ne la punissent d'avoir rompu la seconde trêve, comme elle avait été punie par le désastre de Sphactérie, pour avoir rompu la première[2]. Dès le premier jour, Athènes, dont toutes les forces étaient prêtes, eût pu attaquer : elle préféra laisser à ses ennemis l'odieux de l'agression.

[1] Tête de Déméter couronnée d'épis, de face. ℞. ΒΟΙΩΤΩΝ. Poseidon, nu, debout, armé du trident, tenant un dauphin sur sa main gauche; dans le champ, un monogramme et le bouclier béotien. (Argent.)

[2] Thucydide, qu'Athènes a banni, ne l'accuse nulle part d'avoir violé la trêve de trente ans. Aristophane était dans son droit de faire rire les Athéniens, même à leurs dépens. Nous sommes dans le nôtre en préférant à la satire et à la caricature, tant de fois copiées, la vérité qui ressort de l'examen scrupuleux des faits.

Voici, dit Thucydide, les alliés qu'eurent les deux partis. Ceux des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse, excepté, au début, les Achéens, et, pendant toute la guerre, les Argiens; en dehors du Péloponnèse : les Mégariens, les Locriens, Thèbes, qui entraînait avec elle toute la Béotie et y opprimait le parti populaire; les habi-



Cavalier béotien[1].

tants de la Doride, qui eussent été du parti d'Athènes s'ils n'avaient pas été entourés d'ennemis, les Phocidiens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les gens d'Anactorion, les Étoliens, ennemis des Messéniens de Naupacte. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent Corinthe, Mégare, Sicyone, Pellène, Élée, Ambracie et Leucade; les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens, donnèrent de la cavalerie; les autres villes de l'infanterie. La ligue n'avait pas de trésor commun. Mais Corinthe proposait d'emprunter les richesses de Delphes et d'Olympie. Plusieurs

[1] Bas-relief de Thespies, d'après Stackelberg, *Die Gräber der Hellenen*, Taf. II, 1, et les *Mitth. d. d. arch. Instit. in Athen*, IV (1879), Taf. XIV, 1 (cf. G. Körte, *Die antiken Sculpturen aus Bœotien*, n° 10, p. 319, dans le troisième volume des *Mittheilungen*). — Le jeune cavalier, vêtu du chiton à manches et d'une chlamyde attachée sur l'épaule droite, tenait de la main gauche les rênes qui étaient en bronze : il a dans la main droite une baguette.

cités puissantes de l'Italie et de la Sicile promirent en secret de l'argent et des vaisseaux pour porter la flotte de la ligue à 500 galères. En outre on comptait sur l'or du grand roi.

Les alliés d'Athènes étaient : sur les frontières de l'Attique, les



Cavalier athénien frappant un ennemi[1]. (Voy. p. 446.)

habitants de Platée et d'Oropos; plus loin, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnanes[2], Argos des Amphilochiens; les

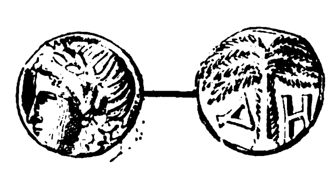
[1] Bas-relief funéraire athénien, d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1863, Taf. CLXIX (l'inscription, placée en tête du bas-relief, comprend deux distiques, dont manquent les hexamètres, et le nom du mort suivi du démotique, Φλυεύς. Cf. Kaibel, *Epigrammata Græca ex lapidibus conlecta*, n° 25). — Il faut rapprocher ce bas-relief du monument funéraire de Déxiléos, qui sera publié dans notre troisième volume.

[2] Les Acarnanes restèrent longtemps les fidèles alliés d'Athènes. Cf. Diod. XV, 36. Dans un fragment de décret récemment découvert, ils sont appelés πατρόθεν φίλοι τῶν Ἀθηναίων. (Beulé, l'*Acropole*, Append., n° 15, et Rangabé, *Ant. Hell.*, t. II, n° 2279.)

îles de Chios, Lesbos, Corcyre, Zacynthe, toutes les villes qui lui payaient tribut, et la Carie, la Doride asiatique, les Grecs des bords de l'Hellespont, la Chersonèse de Thrace, les îles situées au levant du Péloponnèse jusqu'à la Crète, enfin les Cyclades, excepté Mélos et Théra. Les gens de Chios, de Lesbos et de Corcyre fournissaient des navires; les autres, de l'infanterie et de l'argent. Les Thessaliens donnèrent de la cavalerie. Un revenu annuel de plus de 1000 talents, 6000 talents en réserve dans le trésor public, et l'or des temples, évalué à 500 talents, sans compter celui qui décorait les statues des héros et des dieux, qu'au besoin on pouvait utiliser : voilà les ressources des Athéniens. Leur force militaire était de 13 000 hoplites, pour l'armée active, 1200 cavaliers, 1600 archers à pied, 300 trirèmes en état de prendre la mer; enfin 16 000 éphèbes, vieillards et métèques gardaient les murs qui avaient fait d'Athènes et du Pirée un immense camp retranché.

Mais les deux ligues différaient en un point capital : les alliés d'Athènes étaient soumis à un tribut annuel; Sparte n'en demandait pas aux siens. Aussi des défections se produiront parmi les premiers, et l'on n'en verra pas chez les Péloponnésiens.

Quand Sparte appela enfin ses alliés aux armes, leur promettant le pillage de l'Attique, les pauvres et avides paysans du Péloponnèse accoururent de toutes parts à la curée, et Archidamos se trouva à la tête d'une armée de 60 000 hommes. Avant de passer la frontière, le vieux chef essaya encore de négocier. Les Athéniens firent une réponse romaine : « Que Lacédémone rappelle son armée, et l'on verra ensuite à traiter. » En se retirant, l'envoyé d'Archidamos s'écria : « Voilà un jour où commencent de grands malheurs pour la Grèce ! » Un tremblement de terre qui ébranla l'île sainte de Délos parut annoncer que les dieux confirmaient cette parole funeste.



Apollon, sur une monnaie de Délos[1].

Dès que Périclès connut l'approche de l'ennemi, il mit son plan à exécution. Tous les habitants de la campagne vinrent s'enfermer dans la ville avec leurs femmes, leurs enfants, leurs effets mobiliers : quelques-uns avaient emporté jusqu'aux charpentes de leurs maisons. Les troupeaux et les bêtes de somme furent envoyés dans l'Eubée. La plupart n'avaient dans la ville ni logements ni amis qui pussent les

[1] Tête laurée d'Apollon à gauche. ℞. ΔΗ (Δηλίων). Palmier. (Bronze.)

recevoir. Ils s'établirent sur les places, autour des temples et des monuments des héros, au Pélasgicon, qu'il avait été pourtant défendu avec imprécation d'occuper jamais, enfin entre les Longs Murs et au Pirée. Ce n'était pas sans douleur qu'ils abandonnaient ainsi leurs champs et leurs demeures, mais le salut de la patrie exigeait ce sacrifice : pour la sauver, leurs pères n'avaient-ils pas laissé à l'ennemi non seulement leurs campagnes, mais Athènes même et l'Acropole? Périclès donna l'exemple : Archidamos et lui étaient unis par les liens de l'hospitalité; il déclara dans l'assemblée du peuple que si le roi de Sparte, par égard pour ce souvenir, épargnait ses terres, de ce jour il en ferait abandon à l'État.

Archidamos assiégea le fort d'Œnoë et perdit beaucoup de temps à cette opération, qui ne réussit pas; repoussé, il porta ses ravages dans les champs de Thria et d'Éleusis, et s'avança jusqu'au bourg d'Acharnes à 11 kilomètres d'Athènes, espérant que les Acharniens, qui fournissaient jusqu'à 3000 hoplites à l'armée athénienne, ne pourraient voir d'un œil calme le ravage de leurs propriétés et se laisseraient attirer au combat. Il y eut en effet un moment où le désolant spectacle qu'on voyait du haut des murailles faillit faire oublier la prudence. La jeunesse voulait combattre, il se formait des groupes dans la ville : on y disputait la marche à suivre, et le plus grand nombre se prononçait énergiquement pour qu'on sortît des murs. Mais Périclès, malgré les cris et les sarcasmes, s'abstint de convoquer l'assemblée et fit cesser les réunions tumultueuses. « Laissez-les couper vos arbres, disait-il aux campagnards, l'arbre repoussera, les hommes ne repoussent pas[1]. » Et ce peuple, qu'on représente comme indocile, obéit à une prudence qu'il condamnait. Quelques détachements de cavalerie furent seulement lancés au dehors, pour harceler l'ennemi. Cette tactique réussit; les Lacédémoniens, après avoir saccagé plusieurs dèmes, se retirèrent par Oropos et la Béotie. Ils étaient restés un peu plus de trente jours dans l'Attique, et, faute de vivres, ils n'avaient pu y rester davantage.

Remarquons, dès le début de cette guerre, deux choses que nous retrouverons jusqu'à la fin des hostilités : d'une part, la répugnance des Athéniens à se mesurer sur terre avec les Spartiates, par conséquent la haute renommée militaire des soldats de Lacédémone; de

[1] Thucydide mettra un mot semblable dans la bouche de Nicias : « Ce sont les hommes qui font la patrie et non pas des murailles ni des vaisseaux vides. »

l'autre, l'impuissance des Péloponnésiens à forcer les remparts d'une ville. Pour l'art des sièges, les Grecs en étaient encore aux procédés de l'âge héroïque : on croyait qu'Agamemnon avait mis dix ans à prendre Troie; Lysandre ne se fera ouvrir les portes d'Athènes que dans la trentième année de la guerre.

Pendant que l'ennemi ravageait leurs terres, les Athéniens avaient voté le décret suivant : « Sur les sommes déposées à l'Acropole, 1000 talents seront mis en réserve; sera puni de mort quiconque proposera d'y toucher, à moins que ce ne soit pour repousser une invasion par mer; et cent des meilleures trirèmes seront gardées au Pirée, avec leurs commandants nommés d'avance, afin de parer à toute attaque maritime. » Puis, sans même attendre que les Péloponnésiens fussent sortis de l'Attique, ils étaient entrés en campagne sur leur champ de bataille. Cent vaisseaux partis du Pirée ravagèrent les côtes de la Laconie et faillirent enlever Mothoné à l'extrémité de la Messénie. Un Spartiate, Brasidas, qui se trouvait dans le voisinage, accourut avec cent hoplites, et, traversant à la course le camp des Athéniens, se jeta dans la ville. La flotte, renforcée par cinquante galères de Corcyre, remonta vers l'Élide dont les rivages furent pillés, et pour enfermer la marine corinthienne dans son golfe, elle enleva toutes les positions qui en dominaient l'entrée, Solion, sur la presqu'île de Leucade, Astacos, aux bouches de l'Achéloos, et l'île de Céphallénie qui entra dans la ligue athénienne. Elle revint ensuite soutenir une expédition par terre que Périclès en personne dirigea contre la Mégaride, à la tête de 10 000 Athéniens, de 3000 métèques et d'un corps nombreux de troupes légères; tout fut dévasté jusqu'aux portes de la ville.



Le port de Mothoné[1].



Une porte de Pagæ en Mégaride[2].

Mégare, d'origine dorienne et maîtresse de trois routes conduisant du Péloponnèse dans la Grèce centrale[3], avait, au

[1] ΜΟΘΩΝΑΙΩΝ. Vue du port de Mothoné; au centre, une statue sur une colonne; un vaisseau à la voile se dispose à entrer dans le port. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Caracalla.) Le port de Mothoné est décrit par Pausanias, IV, 35, 1.

[2] ΠΑΓΑΙΩΝ. Vue d'une porte de Pagées, avec trois baies. Au-dessus des baies latérales deux niches avec des statues. Au-dessus de la porte, trois autres statues. Revers d'une monnaie de bronze, frappée à Pagées, à l'effigie de Septime Sévère.

[3] Le mont Géraneion, qui couvrait une partie de l'isthme d'une mer à l'autre, était traversé par trois routes, toutes trois difficiles : celle de l'ouest, la plus longue et que cependant les armées suivaient; celle de l'est, la plus courte et la plus fréquentée, où se trouvaient les

septième siècle, éclipsé Athènes restée jusqu'alors dans l'ombre[1]; au sixième, elle lui avait disputé Salamine; tout récemment, elle venait de lui infliger une mortelle injure par le massacre de garnisons athéniennes qu'elle avait reçues dans ses forteresses et par l'égorgement d'un héraut que son caractère rendait inviolable. Cependant les



Fragment d'une stèle funéraire de Mégare[2].

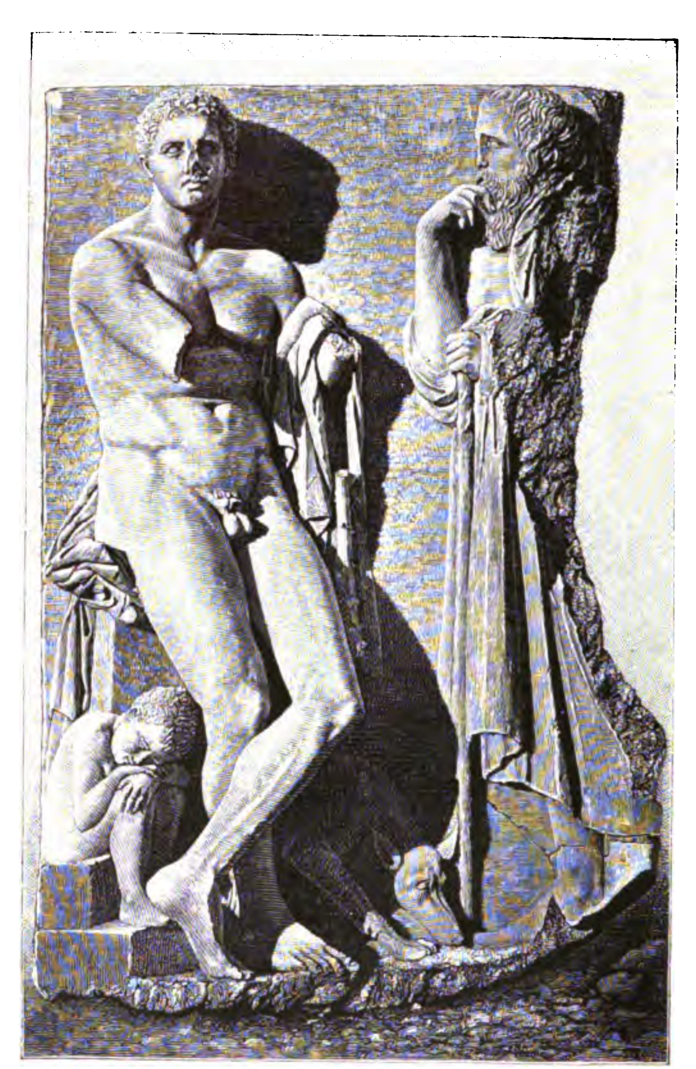
Mégariens vivaient d'Athènes; ils y portaient quelques denrées et ils allaient chercher au Pirée le blé et les salaires que leur refusaient un sol aride et une industrie languissante. L'invasion d'Archidamos mit le comble à l'irritation des Athéniens. Ils décrétèrent que tout homme de Mégare surpris en Attique serait mis à mort et que chaque année les stratèges ravageraient deux fois la Mégaride. C'est la loi que Périclès venait d'exécuter.

roches scironiennes qui avaient bien mauvais renom; enfin celle du centre par les crêtes, où l'on se hasardait rarement.

[1] Voy. t. Ier, p. 511.

[2] Marbre de la collection Sabouroff, aujourd'hui conservée au musée de Berlin; d'après la *Collection Sabouroff* (A. Furtwängler), pl. V. — La figure, d'un beau caractère, mais malheureusement mutilée, faisait partie d'une stèle funéraire.

Dans le même temps une escadre de trente galères avait chassé les corsaires locriens du détroit de Chalcis et fait plusieurs descentes en Locride. Un fort, construit sur l'île d'Atalante, en face d'Oponte, surveilla cette côte et toute la mer Eubéenne. De l'autre côté de l'Attique, Égine fut définitivement occupée. Périclès poursuivait d'une haine implacable ces insulaires, qui avaient osé disputer la mer aux Athéniens, et rivaliser avec eux de gloire, de richesse et d'art. Il distribua leurs terres à des citoyens d'Athènes par la voie du sort, ce qui valut à Aristophane un petit domaine[1], et il en chassa tous les habitants, jusqu'aux femmes et aux enfants, que Lacédémone reçut dans Thyrée et les campagnes voisines[3]. Les approches de



Stèle funéraire d'un Athénien héroïsé[2].

[1] *Acharniens*, 652.

[2] Bas relief découvert en 1874 sur les bords de l'Ilissos et conservé au Musée central d'Athènes (L. von Sybel, *Katalog.*, n° 57); d'après une photographie. — Le mort, entièrement nu, tient à la main un bâton de chasse : à ses pieds est un chien. L'artiste l'a représenté calme et indifférent à la douleur de ceux qui l'entourent, de son père qui le regarde à droite, de son petit serviteur qui, accroupi à ses pieds, est en proie au plus profond chagrin.

[3] Thyrée fut prise plus tard par les Athéniens, et ceux de ce malheureux peuple qui s'y

l'Attique par mer étaient ainsi bien gardées. A ces précautions, à celles que nous avons indiquées pour les réserves du Trésor et de la flotte, une diplomatie prudente en ajouta d'autres. Athènes se réconcilia avec Perdiccas de Macédoine, et fit alliance avec le roi de Thrace, Sitalcès.

Monnaie de Perdiccas II[1].

L'hiver de cette année vit une cérémonie imposante, l'éloge funèbre des guerriers morts en combattant pour la patrie. Les ossements renfermés dans des cercueils de cyprès furent exposés sous une grande tente, où chaque



Offrande au mort héroïsé[2].

citoyen put venir pleurer un parent, un ami et faire les libations reli-

trouvaient furent exterminés. (Thucydide, IV, 57.) Lysandre, après Ægos-Potamos, rappela de tous les coins de la Grèce les Éginètes qui s'y étaient réfugiés et leur rendit l'île, d'où il chassa les Athéniens.

[1] Cheval à droite; derrière, une lance. ℞. ΠΕΡ. Partie antérieure d'un lion, la gueule béante, et avançant la patte pour saisir sa proie. Le tout dans un carré creux. (Argent.)

[2] Bas-relief en marbre, conservé à la *Marciana*, à Venise (d'après les *Monum. publ. par l'ass. pour l'enc. des Ét. gr.*, 1881, pl. 1). — Le héros, à droite, tient une phiale au-dessus d'un autel; une femme, à gauche, y verse lentement le contenu d'une œnochoé. Son atti-

gieuses. Après trois jours donnés au deuil domestique, le deuil public commença. Les cercueils, placés sur des chars, dont le nombre était égal à celui des tribus, traversèrent lentement la ville jusqu'au Céramique, où l'on donnait les jeux funèbres. Après les chars venaient les femmes et les enfants des victimes. Derrière eux marchait la foule pressée des citoyens et des étrangers. Quand les morts, ensevelis dans un tombeau public, eurent été recouverts de terre, un orateur désigné par le peuple prononça l'éloge funèbre.

C'était Périclès. Il avait déjà rendu un pareil hommage aux guerriers tombés devant Samos. Cette fois, il fit moins l'éloge des morts que celui d'Athènes, et il exhorta les vivants, avec tout ce que la parole peut avoir de grandeur et d'autorité, à aimer la patrie, à chérir ses institutions, qui, sans distinction de fortune ou de naissance, distribuaient les rangs selon le mérite; et qui, bien différentes de la tyrannique constitution de Lacédémone, laissaient à chacun la plus entière liberté pour ses goûts et sa conduite, ne demandant à tous que le respect de la loi et des magistrats, ses interprètes. Puis il peignit, en les suppliant d'y rester fidèles, ce caractère national mêlé d'audace et de réflexion, de gravité et d'enjouement, ouvert et hospitalier pour les étrangers; cette vie occupée d'œuvres sérieuses et de fêtes brillantes; cette ville enfin devenue le modèle et l'institutrice de la Grèce[1]. « C'est pour une patrie si glorieuse, ajouta-t-il, qu'indignés qu'elle leur pût être ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la mort; c'est pour elle que nous tous qui leur survivons nous sommes prêts à souffrir... Ils furent tels qu'ils devaient être. Que les autres, sans avoir moins de courage, fassent des vœux pour que leur vie soit plus heureusement préservée. Qu'ils ne se bornent pas à discourir sur ce qui est utile à l'État, qu'ils agissent. C'est en agissant pour la patrie qu'on accroît sa puissance et qu'on prouve son amour pour elle. Contemplez sa grandeur, mais en pensant que c'est par le courage, par l'ardeur à remplir les devoirs, par la honte de commettre une lâcheté que ces héros la lui ont donnée. Quand la fortune leur était contraire, ils ne se croyaient point en droit de priver l'État de leur vertu; et le sacrifice d'eux-mêmes leur semblait un tribut qu'ils de-

tude est grave et calme : de la main gauche elle ramène son voile sur son visage. Derrière elle, un personnage, de taille inférieure, élève la main droite en signe d'adoration. L'œuvre a de la noblesse, et l'artiste a su rendre le caractère religieux de la scène.

[1] Τήντε πᾶσαν πόλιν τῆς Ἑλλάδος παίδευσιν (Thucydide, II, 12). Il faudrait citer tout entier cet admirable discours.



LA NÉCROPOLE DU CÉRAMIQUE. (Voy. p. 452.)

D'après une photographie. — Le cimetière du Céramique est le seul en Grèce où des monuments soient restés en place le long de la route. Les stèles et bas-reliefs que l'on voit sur notre dessin bordaient la voie, qui, partant de la Porte sacrée, traversait le Céramique. Voy. *Hist. des Rom.*, t. Ier, p. 239, la Voie Appienne.

vaient à la patrie. Aussi ont-ils reçu des louanges immortelles et la plus honorable de toutes les sépultures, non pas celle où ils reposent, mais la mémoire des hommes. La tombe des héros est l'univers entier, et non sous des colonnes chargées de fastueuses inscriptions. Jusque dans les contrées étrangères, le souvenir de leurs exploits se grave dans les esprits, bien mieux que sur des monuments funèbres. Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans



Athènes, personnifiée par Athéna, couronnant un bienfaiteur de la ville[1]. (Voy. p. 456)

la liberté et la liberté dans le courage; courez donc au-devant des périls de la guerre.

« Aux pères ici présents et qui ont l'espoir d'être consolés par d'autres fils, je dirai : que ceux-là sont heureux qui ont trouvé pour leur vie une fin brillante; aux vieillards qui ont fait une perte irréparable : que, dans l'infirmité du grand âge, le premier des biens est d'obtenir le respect accordé par la cité entière à ceux dont les enfants l'ont bien servie; aux fils, aux frères de ceux qui ne sont plus : que je vois pour

[1] Bas-relief sculpté en tête d'un décret athénien (*Corp. inscr. Attic.*, I, 74); d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, n° 96, Taf. 22. — Le décret a été rendu en l'honneur d'un habitant de Colophon, qui figure sur le bas-relief, dans l'attitude d'un adorateur.

eux une grande lutte, une rivalité d'honneur à soutenir; aux épouses enfin tombées dans le veuvage et la douleur : que la plus grande gloire appartient à celle qui fait le moins de bruit parmi les hommes.

« J'ai rempli le vœu de la loi : j'ai dit ce que je croyais utile : nos illustres morts ont reçu l'hommage qui leur était dû. De ce jour leurs enfants seront élevés aux frais de la république jusqu'à ce qu'ils soient en âge de la servir[1]. C'est une couronne que la patrie décerne, et que l'on voudra mériter; car elle honore qui la reçoit et pour qui on la donne. Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens. Payez un dernier tribut de larmes aux morts qui vous sont chers, et retirez-vous (431)[2]. »

Ainsi la grandeur de l'État devait être l'objet de la passion commune; et le courage, l'intelligence de chacun, la mutuelle estime du pauvre et du riche, le dévouement de tous, étaient les seuls moyens de rendre la patrie glorieuse et forte. Par ces nobles paroles, Périclès, ou Thucydide, qui les rapporte après les avoir sans doute lui-même entendues, répondait à ces amis forcenés de la paix, qui la voulaient à tout prix, même au prix de l'honneur et plus tard de la sécurité. Aristophane était de ce nombre; mais son esprit et sa verve ne servent après tout qu'une morale ignoble. Qu'est-ce, dans les *Acharniens*, que son ami de la paix, son *homme juste*, Dicéopolis, ce citoyen qui fait seul son concordat avec les ennemis de la patrie, et qui nous est montré comme le plus heureux des hommes, parce qu'il établit sur la place publique un marché à son usage, fait le commerce avec les gens de Mégare et de Béotie, et se nourrit d'anguilles du lac Copaïs, tandis que Lamachos combat et revient couvert de blessures? Après avoir ri des vives saillies du poète, demandez-vous si c'est là autre chose que le plus grossier égoïsme, satisfait aux dépens des nobles sentiments et de l'amour de la patrie. Malheureusement il y a de ces *hommes justes* dans tous les temps.

Au printemps de l'année suivante, Archidamos reparut dans l'Attique. Cette fois il marcha droit sur Athènes, mais, n'osant l'aborder de front, tourna autour d'elle et porta ses ravages le long de la côte du sud-ouest jusqu'à Laurion; de là il remonta vers Marathon, qu'il

[1] Ce jour arrivé, le peuple se réunissait au théâtre et le héraut lui présentait les enfants des morts, revêtus d'une armure complète, en disant : « Jusqu'à ce moment, le peuple les a nourris; maintenant il leur donne ces armes. » Eschine, *Discours sur la Couronne*.

[2] Platon, dans son *Ménéxène*, a refait le discours de Périclès; mais l'avantage reste à celui que Thucydide a rapporté.

épargna, comme Décélie, à cause d'anciennes légendes. Au bout de quarante jours, il sortit de l'Attique. Il fuyait, non devant les Athéniens, mais devant un ennemi plus terrible, la peste, qui venait de se déclarer à Athènes, et que Thucydide et Lucrèce ont décrite avec une incomparable énergie (430).

Ce mal avait parcouru l'Éthiopie, l'Égypte et la Perse; il fut sans doute apporté par quelque vaisseau marchand[1]. Il éclata d'abord au Pirée, et l'on crut que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits. Il fit bientôt dans cette foule agglomérée et sans abri d'effrayants ravages. La science des médecins était vaine, et les dieux invoqués furent inexorables. Jeunes et vieux, riches et pauvres, forts et faibles, tous étaient frappés. Un feu intérieur dévorait le corps en causant d'affreuses souffrances; une soif inextinguible poussait les malheureux vers les puits où ils se précipitaient. On survivait rarement au septième ou au neuvième jour. Quand le mal, dit Thucydide, fut parvenu à son plus haut période, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. La moralité succomba en face de ce jeu terrible de la mort. Puisque la vertu ne sauvait pas, pourquoi s'en imposer les sacrifices? On renonça à toute retenue : même les gens de bien coururent aux jouissances promptes, afin de s'étourdir et d'user vite des biens de cette vie qu'on ne possédait que pour un jour. Le méchant se livrait au crime dans l'espoir que le juge n'aurait pas le temps de le frapper.



Jeune homme au puits[2].

Au milieu de tant de calamités, Périclès conservait la fermeté

[1] C'était une fièvre éruptive, différente de la variole, qui désola encore une fois le monde romain, sous Marc Aurèle, et qui est éteinte aujourd'hui. (Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 122.) D'autres médecins pensent que ce fut le typhus des armées ou typhus exanthématique. La légende sur la présence d'Hippocrate à Athènes, en ce temps-là, est fausse. Cf. Littré, *ibid.*, p. 39.

[2] Peinture de vase, d'après O. Iahn, *Berichte über die Verhandlungen der Kön. sächs-gesellsch. der Wissenschaften zu Leipzig*, 1878, Taf. 5, n° 2 et p. 144. — Le jeune homme, un pied posé sur la margelle, est occupé à tirer le seau qu'il vient de remplir.

de son âme. Il conduisit par mer une expédition contre Épidaure, qui manqua tomber entre ses mains, ravagea les territoires de Trézène, d'Halia, d'Hermione et en Laconie enleva Prasies dont il fit une place pour Athènes : mais la peste, qui se mit dans son armée, le força de revenir. Elle venait de gagner aussi le camp athénien devant Potidée, qui résistait toujours : sur 4000 hoplites, 1050 avaient péri en quarante jours. Le peuple, aigri par ses maux, en accusa Périclès, et le condamna à une amende de 15 ou même de 50 talents; comme il ne put la payer, il se trouva, suivant la loi, privé de ses droits de citoyen. Au nombre de ses plus violents adversaires avait été Cléon.



L'Acropole de Trézène[1].

Périclès porta le malheur, comme la fortune, sans faiblir, malgré les coups qui chaque jour le frappaient, à l'agora ou dans sa maison. Sa sœur, quelques-uns de ses plus chers amis succombèrent. Il avait un fils nommé Xanthippos, qui se mêlait à ses ennemis et répandait contre lui les bruits les plus injurieux. Il l'aimait pourtant : la peste le lui enleva. Elle lui prit aussi son second fils, Paralos. Sa race allait s'éteindre, et les autels héréditaires rester sans sacrifices; pour la première fois la douleur le brisa. Au moment où il plaçait la couronne funèbre sur le front de son dernier-né, il poussa un cri et fondit en larmes[3]. Il n'avait plus d'enfant légitime; le peuple, bientôt revenu de son ingratitude, lui accorda tous les droits des citoyens pour un fils qui lui était né d'Aspasie, et le replaça lui-même à la tête de l'État, en lui donnant, comme auparavant, une des dix places des généraux annuellement élus.



Monnaie d'Hermione[2].

[1] En légende : ΤΡΟΙΖΗΝΙΩΝ. Vue de l'acropole de Trézène, surmontée d'un temple; revers d'une monnaie de bronze du musée de Turin, à l'effigie de Commode.

[2] ΕΡΜΙΟΝΕΩΝ. Bouvier conduisant une vache attachée à une courroie. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Plautille.) Pausanias (II, 35, 6) raconte, dans la description du temple de Déméter Chthonia, sur le mont Prona à Hermione, que, dans la procession qui se rendait solennellement au temple, pour le sacrifice, figuraient des serviteurs conduisant enchaînée la vache qui devait être immolée.

[3] On pourrait, pour rappeler cette belle scène, reproduire un lécythe blanc d'Athènes, d'après O. Benndorf, *Griechische und Sicilische Vasenbilder*, Taf. 33, mais j'ai déjà donné suffisamment de ces expositions funèbres. — Sur ces représentations, voy. au premier volume p. 172, 173 et 727. Pour les petites figures ailées qui représentaient primitivement l'âme du mort et qui deviennent dans la suite de simples génies funèbres s'associant aux actes et à la douleur des survivants, voy. E. Pottier, *Étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*, p. 75 et suiv.

Une députation envoyée à Lacédémone, pendant sa disgrâce, pour demander la paix, avait été renvoyée sans réponse, et la guerre reprit avec une nouvelle vigueur. Les Potidéates, chaque jour plus vivement pressés, en vinrent à se nourrir des cadavres de leurs morts, après quoi il fallut capituler. Les généraux leur accordèrent la permission de sortir, hommes, femmes et enfants, avec un manteau et quelque peu d'argent. Le peuple, qui avait dépensé 2000 talents à ce siège, leur fit un crime de cette douceur et faillit les mettre en jugement. Potidée fut repeuplée par mille familles athéniennes (429). Avant la chute de cette ville, des embassadeurs envoyés par les Spartiates au grand roi pour solliciter son appui, et parmi lesquels se trouvait l'instigateur de la révolte des Potidéates, avaient été arrêtés en Thrace. livrés aux Athéniens et jetés au barathron. Cet appel aux barbares était un crime contre l'Hellade; mais le droit public protégeait ces envoyés et Athènes renouvelait la faute de Mégare.

En 429, Archidamos n'entra pas dans l'Attique désolée par la peste, mais il vint mettre le siège devant Platée, afin d'enlever aux Athéniens ce point d'appui hors de leur pays. Les Platéens invoquaient les serments des Grecs après la défaite de Mardonius. « Oui, répondit Archidamos, nous avons juré de vous défendre, mais tant que vous ne vous uniriez pas aux oppresseurs de la Grèce. Rompez avec Athènes; livrez-nous jusqu'à la fin de la guerre vos demeures et vos champs, pour que nous puissions nous y établir dans l'intérêt public. Vous serez libres d'aller où bon vous semblera, et nous vous donnerons même quelque argent pour vous aider à vivre. » Ces propositions dérisoires ne furent pas acceptées; aussitôt commença ce siège mémorable, un des épisodes les plus dramatiques de cette guerre. Des deux côtés on montra un égal acharnement, et on employa tout ce qu'enseignait l'art des sièges. Suivant un ancien usage, Archidamos adressa une invocation aux dieux et aux héros indigètes de Platée, pour qu'ils ne défendissent pas la ville et permissent aux Lacédémoniens de s'en emparer. S'étant mis en règle, par cette dévotion, avec les pouvoirs surnaturels, il éleva une terrasse jusqu'à la hauteur de la muraille pour l'assaillir de plain-pied : soixante et dix jours et autant de nuits furent employés à ce travail. Mais les Platéens minèrent le sol de la terrasse, qui menaça de s'effondrer; en même temps, ils exhaussèrent leur mur et en construisirent un second en arrière du premier. Contre les machines qui battaient leur mur, ils jetaient des câbles armés de lacets pour saisir la tête des béliers, l'attirer à eux et la briser; ou bien

d'énormes poutres suspendues transversalement à des chaînes de fer et lâchées soudain, écrasaient tout ce qu'elles rencontraient. Attaques de vive force, surprises, tentatives d'incendier la ville avec des fascines enduites de poix et de soufre, lancées par-dessus le rempart, tout échoua: il fallut changer le siège en blocus. Les alliés entourèrent la place d'un double mur, précédé d'un fossé, et y laissèrent la moitié de leurs troupes. Dans la petite cité il n'y avait pourtant que quatre cents Platéens, quatre-vingt-dix Athéniens et cent dix femmes pour faire le pain.





Monnaie de Zacynthe [1].





Monnaie des Molosses [2].

Durant ces opérations, les Spartiates entreprirent de chasser les Athéniens de la mer d'Ionie. Une expédition dirigée contre Zacynthe et Céphallénie, en 430, n'avait pas réussi. L'année suivante un grand effort fut fait contre l'Acarnanie. Corinthe, Leucade, Anactorion et Ambracie fournirent des vaisseaux ou des soldats; on appela à la curée les barbares du voisinage, Chaoniens, Molosses, Orestins. Perdiccas, allié d'Athènes, donna sous main mille Macédoniens, et ces forces, réunies à mille Spartiates, marchèrent sur Stratos, la capitale des Acarnanes. Cette armée si diverse et mal conduite arrivait en désordre:

ΑΘΕΝΑΙΟΙ:ΑΠΟΠΕΛΟΠΟΝ ΕΣΙΟΝ.ΝΑΥΜΑΧΙΑΙ:ΝΙΚΕΣΑΝΤΕΣ:Α

une sortie heureuse la dispersa. Une victoire navale de Phormion

[1] Tête laurée d'Apollon à gauche. ℞. ΖΑΚΥΝΘΟΣ. Esculape jeune à demi-nu, assis à gauche sur un roche et caressant un serpent. A l'exergue, TE, initiales d'un nom de magistrat. (Argent.)

[2] ΜΟΛΟΣΣΩΝ. Bouclier orné d'un foudre, vu de champ. ℞. Foudre dans une couronne de laurier. (Bronze.)

[3] Inscription d'un ex-voto consacré par les Athéniens à l'occasion des victoires de Phormion. D'après Rœhl, *Inscript. Græcæ antiquiss.*, n° 5. — L'inscription est gravée sur une petite plaque de bronze, brisée en trois parties, qui a été découverte à Dodone (Carapanos, *Dodone et ses ruines*, pl. 47 et pl. XXVI, 2; M. Fränkel, *Archäologische Zeitung*, 1878, p. 71). Il faut lire : Ἀθεναῖοι ἀπὸ Πελοπον[ν]εσίον ναυμαχίαι νικέσαντες ἀ[νέθεσαν]. M. Haussoullier (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1881, p. 12 et suiv.) a montré que les victoires navales auxquelles il était fait allusion étaient celles que Phormion remporta en 429 dans le golfe de Crissa. Cf. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Græcarum*, I, n° 28.

acheva de ruiner l'entreprise. Ce général n'avait que vingt galères à opposer aux quarante-sept qui venaient du Péloponnèse; aussi se tenait-il sous Naupacte en affectant une prudente réserve. Mais, au moment où la flotte ennemie traversa le détroit, il courut à elle. Les Péloponnésiens surpris se formèrent en cercle. Phormion ordonna à ses capitaines de courir autour de ce cercle et de le resserrer toujours



Vue de Zacynthe (Zakynthos)[1].

davantage, en rasant les vaisseaux ennemis, sans en venir aux mains, avant que lui-même eût donné le signal. Il attendait un vent qui a coutume de s'élever en cet endroit au point du jour, et qui ne devait pas permettre aux Péloponnésiens de garder leur ordre. Dès qu'il souffla, les vaisseaux ennemis, serrés les uns contre les autres, se heurtèrent et s'embarrassèrent mutuellement; l'inexpérience des matelots augmentait la confusion. La bataille était déjà gagnée pour Phormion

[1] D'après l'*Énéide* de la duchesse de Devonshire.

quand il fit commencer l'attaque. Plusieurs galères furent coulées et l'on en prit douze (429)[1].

Les Lacédémoniens, étonnés d'un pareil échec, l'attribuèrent à l'impéritie de leur amiral. Ils envoyèrent trois Spartiates, au nombre desquels Brasidas, pour lui servir de conseil, et portèrent leur flotte à soixante-dix-sept vaisseaux. Phormion avait demandé des secours à Athènes : on lui expédia une escadre qui, s'étant détournée pour une expédition en Crète, arriva trop tard, de sorte qu'il fut obligé de tenir tête à la flotte ennemie avec les seules galères qui avaient déjà combattu.



Combat auprès des vaisseaux[2].

Les Péloponnésiens parvinrent à en couper neuf, qu'ils forcèrent à s'échouer à la côte et que les Messéniens de Naupacte, accourus sur le rivage, sauvèrent en entrant tout armés dans la mer pour repousser les assaillants. Durant ce combat d'un genre nouveau, les onze autres galères athéniennes qui avaient attiré à leur poursuite vingt vaisseaux ennemis, firent volte-face soudainement et les obligèrent à fuir en abandonnant six de leurs bâtiments. Un des amiraux spartiates se tua pour n'être pas pris ; son corps fut porté par les flots aux Athéniens. Ainsi, malgré l'extrême inégalité des forces, la victoire restait, non pas aux plus nombreux, mais aux plus habiles, et Athènes ne perdait pas un seul de ses alliés de l'Ouest.

[1] L'*Ion* d'Euripide, qui est une glorification d'Athènes, a été peut-être représenté peu de temps après cette victoire, qui eut beaucoup de retentissement en Grèce.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, III, Taf, 197. — Les Troyens, guidés par Hector, ont poursuivi les Grecs jusqu'auprès de leurs vaisseaux et cherchent à y mettre le feu : le guerrier qui suit immédiatement Hector tient une torche à la main. Voy. *Iliade*, XV, 718 ; XVI, 125 et suiv. Overbeck, *Bildwerke...*, p. 421 et suiv.

Ces brillants succès ne sauvèrent pas Phormion du sort que les démagogues commençaient à infliger aux meilleurs généraux. Il fut, nous ne savons sur quel prétexte, condamné à une amende de 100 mines. Trop pauvre pour la payer, il se retira dans la Pæanie, d'où les Acarnanes l'appelèrent, avec le consentement d'Athènes, à commander leurs troupes. « C'est contraire à la loi », répondit l'honnête citoyen, mais c'était fort utile à l'État : on chercha un biais pour tourner la loi sans la violer. Comme il ne pouvait lui être fait légalement remise de l'amende, Athènes le chargea d'accomplir en son nom certains sacrifices et lui alloua, à cet effet, 10000 drachmes, la somme même qu'il devait verser au trésor. Lorsqu'il mourut, en 428, elle lui fit d'honorables funérailles et plaça son tombeau à côté de celui de Périclès[2]. Ainsi se mêlent souvent, dans l'histoire de cette ville, les colères injustes et les généreux repentirs qui la font aimer malgré ses fautes.



Monnaie de Leucas d'Acarnanie[1].

Pour réparer les échecs répétés que Sparte venait de subir, Brasidas conçut un projet hardi. Il fit passer par terre l'isthme de Corinthe aux matelots de la flotte, chacun d'eux portant sa rame, avec ordre de mettre en mer quarante vaisseaux qui se trouvaient dans les chantiers de Nisée, et de voguer sur le Pirée sans défense. Au lieu d'y courir rapidement, ils s'arrêtèrent devant un fort de Salamine, qui, par ses signaux de feu, jeta l'alarme dans Athènes, dont toute la population descendit en armes au Pirée. On profita de cet avertissement et des chaînes furent tendues désormais à l'entrée des ports.

Périclès ne put voir ces derniers succès. La peste, qui diminuait chaque jour et qui ne frappait plus que de rares victimes, l'atteignit à son tour[3]. Le mal ne l'abattit pas d'un coup, mais le mina peu à peu. Comme il allait expirer, ses amis et les principaux citoyens assis autour de son lit rappelaient ses vertus, ses talents, et les neuf trophées qu'il avait élevés pour autant de victoires. Ils parlaient ainsi, pensant que déjà Périclès ne les entendait plus; mais le mourant, se redressant par un dernier effort, leur dit : « Vous me louez de ce que tant d'autres

[1] Tête laurée d'Apollon, à gauche; derrière, la lettre Ξ, marque monétaire. ℞. ΛΕΥ. Proue de galère; dessous, la lettre Ξ. (Bronze.)

[2] Les Acarnanes demandèrent, à Athènes, son fils Asopios pour général. (Thucydide, III, 7; Pausanias, I, 23, 29.)

[3] Les détails de la maladie accusent plutôt une fièvre lente.

ont fait comme moi, et vous oubliez ce qu'il y a de meilleur dans ma vie : jamais je n'ai fait prendre le deuil à un citoyen. »

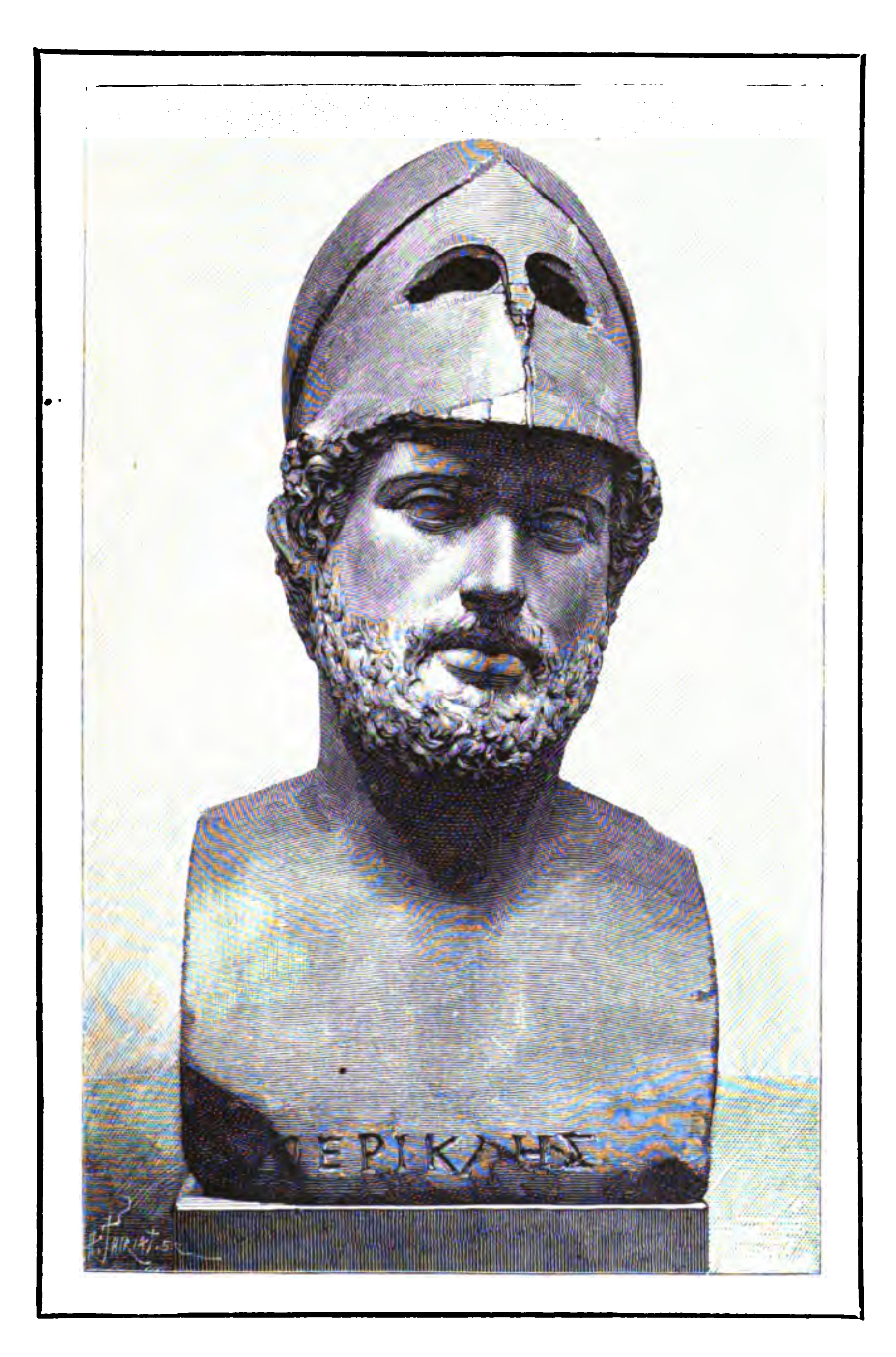
Cette modération durant un si long pouvoir est son plus bel éloge ; et, comme ce fut sa dernière pensée, ce devrait être le dernier mot prononcé sur lui. Écoutons cependant Thucydide, un de ses adversaires politiques : « Puissant par la dignité de son caractère, par sa



Le bon ordre (εὐταξία) personnifié et le Peuple couronnant un personnage[1].

sagesse et son incorruptible probité, il conduisait le peuple d'une main libre sans jamais se laisser conduire par lui. N'ayant pas acquis le pouvoir par d'indignes moyens, il ne sacrifiait rien pour être agréable au peuple, et au besoin il bravait son déplaisir. Voyait-il les Athéniens remplis d'une dangereuse confiance, il abattait leur fougue; étaient-ils effrayés, inquiets, désespérés, il les relevait. Ce gouvernement était de nom une démocratie, de fait un empire, mais celui du premier citoyen de la république. » (429)

[1] Bas-relief sculpté en tête d'un décret athénien (*Corp. inscr. Attic.*, II, n° 172); d'après



BUSTE DE PÉRICLÈS.

Buste en marbre, avec l'inscription ΠΕΡΙΚΛΗΣ, conservé au musée Britannique (d'après une photographie). — Voy. les bustes publiés au frontispice et p. 148.

Son tombeau fut placé au Céramique, parmi ceux des hoplites qui avaient péri dans les combats[1]. N'était-il pas, en effet, tombé au milieu de la lutte et sur un champ de bataille? Quelques mois plus tard, Athènes pleurait encore son grand citoyen, quand, au théâtre de Bacchus, Euripide faisait dire par Thésée : « O terre illustre de Pallas, de quel homme tu es privée! »

La peste, qui s'arrêta après qu'elle eut frappé Périclès, avait enlevé beaucoup d'hoplites et de cavaliers[2], la meilleure portion du peuple, celle qui faisait la force d'Athènes à l'armée et la sagesse de ses résolutions à l'agora. Elle avait ébranlé bien d'autres choses : la foi religieuse, autrefois la source du patriotisme, les mœurs sévères et la discipline sociale dont ne se souciaient ni la foule oisive et mécontente des paysans réfugiés dans la ville ni les matelots du Pirée, accoutumés, par la permanence d'une guerre d'invasions aux violences, aux coups d'audace de la vie militaire. Le désordre moral produit par le fléau se continua lorsque le mal eut disparu. Aux hommes qui avaient connu Sophocle, Phidias, Périclès et la paisible grandeur donnée par eux à la cité de Minerve, succédait une jeunesse à la fois incrédule et superstitieuse qui désertera les autels d'Athéna, de Déméter et de Poséidon pour courir à ceux de divinités étrangères[3]. Périclès avait été le grand modérateur de la république, le représentant, dans la politique, de ce μηδὲν ἄγαν qu'Apollon conseillait aux sages. Lui disparu, des oscillations, qui deviendront de plus en plus violentes, ébranleront l'État, et la démocratie, que son glorieux chef savait si bien contenir, glissera peu à peu dans une démagogie tracassière, ombrageuse et féroce, qui envahira tout : délibérant pour le sénat, exécutant pour les magistrats, et qui, oublieuse des aïeux, renversera l'autel qu'ils avaient élevé à la Pitié. Son guide politique sera Cléon, le corroyeur, qui fera massacrer tout un peuple; Alcibiade, l'ambitieux sans scrupules, l'homme de grande race tombé à la condition d'un aventurier, et ses conseillers habituels, la pire engeance, celle des flatteurs du peuple « mauvais

Schöne, *Griechische Reliefs*, n° 63. — L'Εὐταξία était, comme l'Εὐανδρία, une liturgie ou service public. (Voy. Thumser, *De civium Atheniensium muneribus eorumque immunitate*, p. 99.) Le sculpteur l'a personnifiée et représentée à côté du peuple : tous deux couronnent probablement un personnage de taille inférieure.

[1] Thucydide, II, 34 ; Pausanias, I, 29.

[2] Cette perte était d'autant plus sensible que les cavaliers et les hoplites appartenaient aux classes riches ou aisées. Les thètes, ou gens de la dernière classe (voy. t. I, p. 388), ne furent enrôlés dans les hoplites que vers 412. Cf. Harpocration, *s. v.* Θῆτες.

[3] Sur l'introduction dans Athènes des dieux étrangers, voy. Foucart, *Des associations religieuses chez les Grecs*, p. 56 et suiv. et, plus loin, notre chapitre XXIV.

échansons qui lui verseront jusqu'à l'ivresse le vin pur de la liberté »[1]. La démocratie mène aujourd'hui le monde: puisse-t-elle échapper à pareil sort!

[1] Platon, *Pol.*, VIII et II, p. 156 (Didot) ...δημοκρατουμένη πόλις ἐλευθερίας διψήσασα κακῶν οἰνοχόων προστατούντων τύχῃ ....μεθυσθῇ. Voyez aussi le sombre tableau tracé par Thucydide au livre III, chap. 82-83.

[2] Buste casqué d'Athéna, à droite. ℞. ΑΘΗ(ναίων). La dispute de Poseidon et d'Athéna, pour la fondation d'Athènes. Entre les deux champions, l'olivier autour duquel est enroulé le serpent Erichthonios; la chouette est perchée sur une des branches de l'arbre. (Monnaie de bronze d'Athènes.)



Athéna et Poseidon[2]

CHAPITRE XXIV

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'A LA PAIX DE NICIAS (429-421).

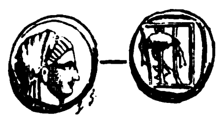
I. — ÉGORGEMENTS A MYTILÈNE ET A PLATÉE; CLÉON; MASSACRES A CORCYRE; AFFAIRE DE SPHACTÉRIE (425).

On en était à la quatrième année de la guerre (428), et les prévisions de Périclès s'étaient réalisées. Malgré les ravages annuels d'Archidamos, qui reparut encore cet été dans l'Attique, les Athéniens conservaient l'avantage, car ils n'avaient rien perdu, et ils étaient maîtres de Potidée. Mais le grand politique n'avait pu prévoir le terrible mal qui s'était abattu sur la cité et en mourant il emporta la fortune des Athéniens. Peu de temps après éclata une révolte qui pouvait ébranler leur domination.



Monnaie de Mytilène[1].

Mytilène, comme toutes les cités grecques, avait deux partis. Les grands, qui tenaient le peuple dans une étroite dépendance [2], n'avaient accepté qu'avec douleur et par crainte des Perses la suprématie des Athéniens. Bien qu'Athènes fût restée pour Mytilène, comme pour Chios dans les termes de la primitive alliance, ils se rappelaient les jours brillants de Pittacos, et le temps où l'île entière de Lesbos leur était soumise. On les a vus



Hecté de Lesbos[3].

[1] Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΜΥΤΙ (Μυτιληναίων). Lyre à six cordes, ornée d'une bandelette; à gauche, le *plectrum*, baguette d'ivoire qui servait à toucher les cordes de la lyre. (Argent.)

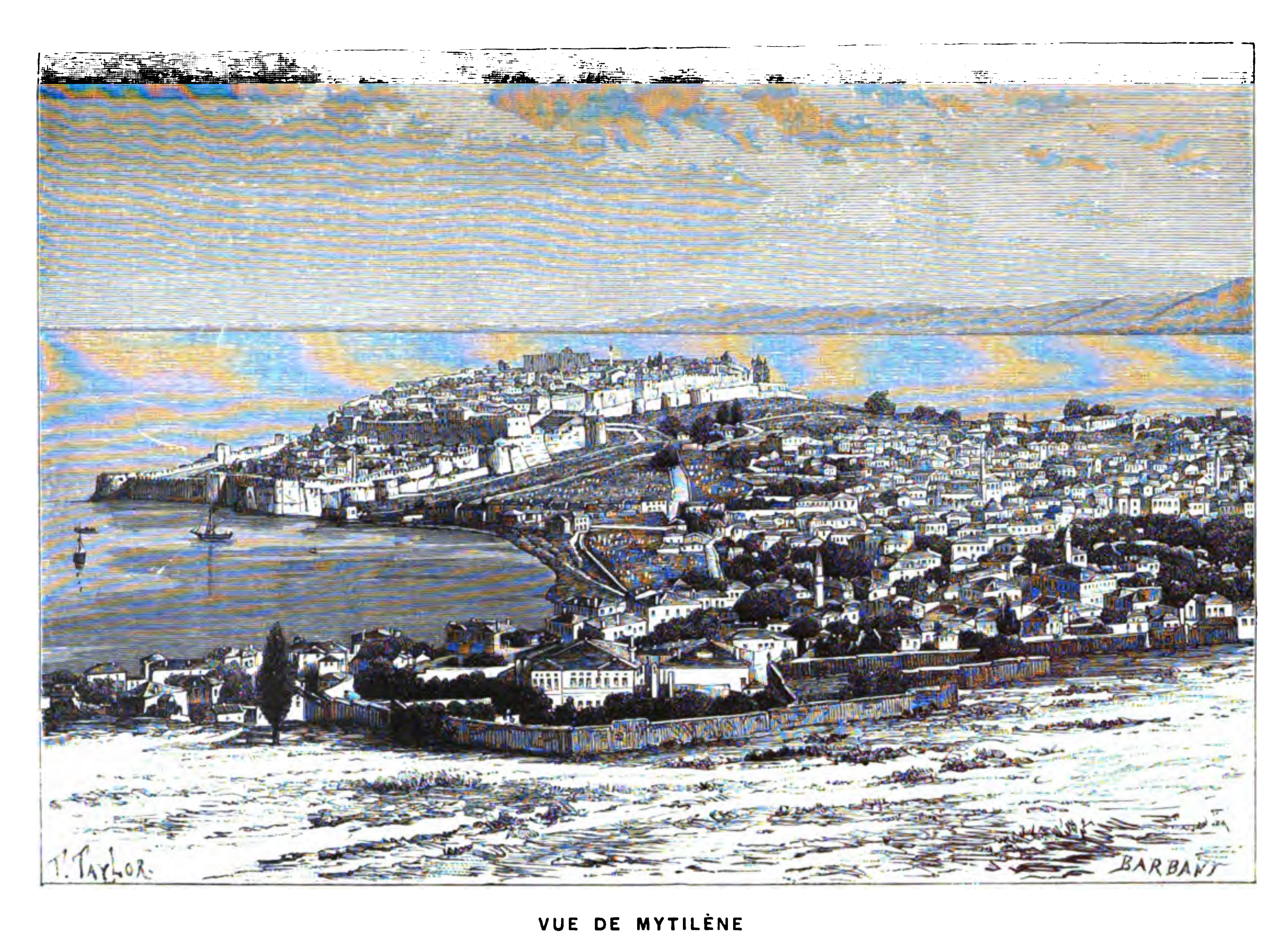
[2] L'oligarchie de Mytilène interdisait à ses sujets d'enseigner à leurs enfants les lettres et la musique. Élien. du moins, le dit (*Histoires variées*, IX, 17).

[3] Tête voilée de Déméter, à droite. ℞. Trépied entouré de bandelettes. Carré creux. (Électrum.)

solliciter secrètement, avant même la guerre de Corcyre, l'appui de Lacédémone. Encouragés par les Béotiens, qui étaient de leur race, ils augmentèrent la force de leurs murs et le nombre de leurs vaisseaux, forcèrent les habitants des petites villes du voisinage à s'établir dans leur cité, et soudoyèrent des auxiliaires. Méthymne et Ténédos dénoncèrent à Athènes ces préparatifs. Une ambassade pacifique envoyée à Mytilène ne rapporta que des paroles de guerre, et en même temps on apprit que les Péloponnésiens recevaient les révoltés dans leur alliance. « Athènes, disaient ceux-ci, affaiblie et ruinée par la peste et la guerre, ne résistera pas à une vive attaque. » Les Spartiates se hâtèrent de rappeler aux armes les alliés à peine de retour de leur troisième invasion dans l'Attique, et ils se disposèrent à traîner une flotte par-dessus l'isthme de Corinthe pour envelopper Athènes de toutes parts.

On ne parle que de la constance romaine; il faudrait parler aussi de la constance de ce peuple athénien qui, depuis quatre ans ne possédait plus, de son territoire, que l'espace couvert par les murailles de sa ville. Il avait déjà envoyé une escadre devant Mytilène, une autre voguait vers l'Acarnanie; il semblait que le Pirée fût vide. A la nouvelle du projet des Lacédémoniens, il en sortit cent galères, qui, sous les yeux de l'ennemi étonné, vinrent ravager les côtes du Péloponnèse. En ce moment Athènes avait à la mer 250 navires, une armée devant Potidée, une autre à Mytilène, une troisième en Acarnanie; et l'on admirera quels sacrifices elle s'imposait, en songeant que, « au siège de Potidée, l'hoplite recevait 2 drachmes par jour, une pour lui, l'autre pour l'homme de service qui l'accompagnait, et que, sur la flotte, la solde était la même[1] ». Afin de pourvoir à ces dépenses, les citoyens mirent sur eux-mêmes un impôt de 200 talents. Quand, l'été suivant (427), l'armée de la ligue envahit une quatrième fois l'Attique, le courage d'Athènes ne fut pas ébranlé; pas une galère, pas un soldat ne furent rappelés de Mytilène; et cependant Périclès n'était plus là. Le Spartiate Saléthos avait pris la direction de la défense de cette ville. Mais à peine eut-il, pour une attaque générale des lignes athéniennes, fait distribuer des armes au peuple, que cette multitude longtemps opprimée se souleva contre les grands. Il fallut traiter et livrer la place à Pachès, le général athénien.

[1] Thucydide, III, 17 : ...νῆές τε αἱ πᾶσαι τὸν αὐτὸν μισθὸν ἔφερον. Dans sa première *Philippique*, Démosthène parle d'une drachme par jour « pour la nourriture » de chaque cavalier et de 10 drachmes par mois pour celle d'un fantassin.



VUE DE MYTILÈNE

D'après une photographie. — Le port qu'on voit à gauche est le port septentrional. Cf. la vue publiée au tome premier, p. 697.

Ici se place une tragédie. Les Spartiates avaient, dès le principe, donné à cette lutte le caractère de cruauté féroce que les peuples du midi de l'Europe, Grecs, Romains, Italiens du moyen âge ou Espagnols, ont trop souvent imprimé à leurs guerres. Tous les alliés d'Athènes, tous les marchands, les pêcheurs, même les neutres, qui étaient tombés entre leurs mains, avaient été mis à mort, et leurs cadavres étaient restés sans sépulture[1]. Une flotte péloponnésienne venait tout récemment encore de montrer le long des côtes de l'Ionie cette facilité à tuer sans l'excuse du péril encouru. Les Athéniens n'étaient pas demeurés en reste; on se souvient de leur décret contre les Mégariens et on a vu que des ambassadeurs envoyés par Lacédémone au grand roi, saisis par eux, avaient été exécutés. Les Platéens n'avaient pas eu plus de pitié pour les Thébains qui avaient essayé de surprendre leur ville. La trahison des Mytiléniens, sans prétexte, puisqu'ils étaient les plus favorisés des alliés, avait mis Athènes dans le plus grand péril, et amené une flotte du Péloponnèse jusque sur les côtes d'Ionie. Ils n'avaient donc pas, d'après l'esprit de ce temps et le caractère de cette guerre, de merci à attendre, pas plus que Capoue n'en eut de Rome après s'être donnée à Annibal. Parmi les prisonniers envoyés par Pachès était Saléthos. Son procès fut court; malgré ses efforts pour sauver sa vie, on l'exécuta presque à son arrivée. Dans l'irritation où le peuple était encore, il prit, sur les instances de Cléon, l'atroce résolution de faire périr toute la population de Mytilène en âge de porter les armes.

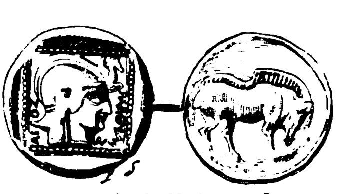
Ce Cléon, l'indigne héritier de Périclès, était, à la grande joie d'Aristophane, qui tire de là d'intarissables plaisanteries, un corroyeur, fort ami des petites gens[2], et grand parleur, violent, impétueux, se démenant sans dignité à la tribune, où il portait non la tenue et la sévère éloquence de Périclès, mais la langue et les gestes du Pirée. Cléon, qui fut une fois convaincu de vénalité, Cléon, médiocre orateur, mauvais général et flatteur de la populace, avait pourtant de l'énergie. Un jour elle le servira bien; cette fois elle lui fit faire une mauvaise action. Quand on délibéra sur le sort des Mytiléniens, il soutint qu'un grand et terrible exemple était nécessaire; son opinion passa. Mais le

[1] Thucydide, II, 67.

[2] Il paraît, d'après le scholiaste d'Aristophane, que ce fut Cléon qui fit porter l'indemnité des juges à 3 oboles. Il a dû contribuer aussi au vote de la loi de 425 qui doubla le tribut des alliés, élevé alors à 12 ou 1300 talents. Andocide, *Sur la Paix*, 69 : πλέον ἢ διακόσια καὶ χίλια τάλαντα. Plutarque (*Aristide*, 40) dit aussi 1300 talents.

peuple, meilleur que lui, revint le lendemain à des sentiments plus dignes d'Athènes. Le vaisseau à qui était remis l'arrêt de mort avait une avance de vingt-quatre heures. Chargé d'un tel message, il allait lentement. La galère qui portait le contre-ordre fit la plus grande diligence; Pachès venait de lire sur la place de Mytilène le décret fatal et allait l'exécuter, lorsque la seconde trirème entra dans le port. Les mille partisans de Lacédémone envoyés à Athènes n'en furent pas moins exécutés[1]. C'était déjà une assez sanglante boucherie. Quant à Mytilène, ses murs furent rasés, ses vaisseaux confisqués, et toute l'île, moins le territoire de Méthymne, fut divisée en trois mille parts. On en consacra un dixième aux dieux; le reste fut donné par le sort à des Athéniens, qui affermèrent ces champs à des cultivateurs de Lesbos, au prix d'une redevance de 2 mines pour chaque lot. Mytilène pourtant ne tarda pas à se relever et à redevenir florissante.


Asklépios Niképhoros sur une pierre gravée de Mytilène[2].


Monnaie de Méthymne[3].

Un exemple, heureusement d'une autre sorte, fut en même temps donné par Athènes à ses alliés. Le conquérant de Lesbos, Pachès, commit contre deux femmes de Mytilène quelques-unes de ces violences qu'on ne pardonne pas. De retour à Athènes, il fut mis en jugement, et, prévoyant une condamnation, se perça de son épée au tribunal même. Athènes disait bien haut qu'elle ne voulait pas plus d'injustices que de révoltes (427).

Le sang des Mytiléniens retomba sur la tête des Platéens. Les Spartiates s'acharnaient contre cette poignée d'hommes qui, depuis deux ans, résistaient héroïquement, haussant et réparant leurs murailles, ruinant les fortifications des ennemis, brisant leurs machines, bravant une pluie de feu, de soufre et de poix que les assiégeants lançaient sur eux, et les flammes qui dévorèrent une partie de leur ville. Enfin, menacés de la famine, ils allaient capituler, quand leur vint l'idée

[1] Thucydide (III, 50) dit un peu plus de mille.

[2] D'après Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*, Taf. X, 3, p. 22. — Asklépios s'appuie sur un bâton autour duquel s'enroule un serpent : il porte dans la main une statue de la Victoire. Autour, l'inscription Ἐπαφρόδειτος, nom du possesseur de la pierre. Asklépios avait dans l'île de Lesbos un sanctuaire célèbre.

[3] Tête de Pallas à droite, avec un casque orné de la figure de Pégase; en légende, ΜΑΘΥΜΝΑΙΟΣ. Le tout dans un carré creux. ℞. Un sanglier, à droite. (Argent.)

d'une audacieuse entreprise. Il s'agissait de franchir la double enceinte dont le camp lacédémonien s'était enveloppé et le double fossé qui la couvrait. En comptant les briques, ils étaient parvenus à connaître la hauteur des murs et avaient construit des échelles assez longues

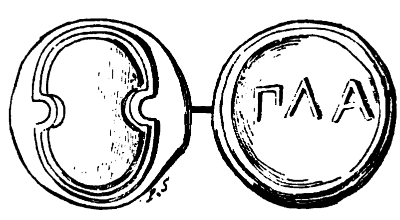


Mort de Plangon, de Platée[1].

pour en atteindre le faîte. Au moment de l'exécution, il n'y eut que deux cent vingt hommes, c'est-à-dire la moitié de la garnison, qui se risquèrent à tenter ce coup périlleux. Par une froide et obscure nuit

[1] Stèle funéraire découverte à Oropos et conservée au musée central d'Athènes (von Sybel, *Katalog*..., n° 123; d'après Lebas, *Voy. archéol.*, *Mon. fig.*, pl. 71). — L'inscription est complète et se lit : Πλάγγων Τολμίδου Πλαταϊκή. Τολμίδης Πλαταεύς. Le vieillard Tolmidès, à gauche, la tête appuyée sur sa main, assiste à la mort de sa fille Plangon, qui s'affaisse sur son lit, soutenue par deux femmes. On voit que cette stèle funéraire ne représente pas une réunion élyséenne.

de décembre, tandis que le vent soufflait et qu'il tombait une pluie mêlée de neige, ils sortirent de la ville, silencieux, éloignés les uns des autres, pour ne point entrechoquer leurs armes, tous ayant un pied nu, afin de ne pas glisser. Ils appliquèrent leurs échelles et montèrent. Les premiers n'avaient que leur cuirasse et un poignard; ceux qui suivaient portaient des javelots, d'autres les boucliers. Une brique en tombant donna l'éveil aux soldats de garde qui coururent de tous côtés dans l'ombre, sans savoir où était le danger, et élevèrent des signaux de feu du côté de Thèbes pour avertir qu'un péril menaçait le camp. Les Platéens de la ville en allumèrent d'autres sur leur muraille, de sorte que la confusion des feux ôtait toute signification aux signaux des assiégeants. Ceux-ci cherchaient partout l'ennemi qui avait causé l'alarme; mais les torches qu'ils portaient guidaient les coups, et les Platéens, invisibles dans l'ombre, frappaient à coup sûr. Les deux cents étant parvenus à franchir les retranchements et les fossés[1], se dirigèrent du côté de Thèbes pour tromper la poursuite, car ils voyaient, par la lumière des torches, qu'on les cherchait vers le Cithéron. Après avoir fait six ou sept stades dans cette direction, ils tournèrent du côté des montagnes et deux cent douze arrivèrent sains et saufs en Attique.



Monnaie de Platée[2].

La garnison de Platée était diminuée, mais ce qui restait de vivres se trouva doublé, de sorte que la résistance se prolongea jusqu'au milieu de l'été suivant. Quand on fut réduit au dernier morceau de pain, il fallut bien capituler. Les Spartiates se vengèrent du temps qu'ils avaient perdu à ce siège par une froide cruauté, d'autant plus odieuse qu'ils y mêlèrent un appareil de justice. Cinq juges furent envoyés de Lacédémone, et les prisonniers comparurent un à un devant eux; aucune accusation ne fut articulée; on se bornait à leur demander « si, dans cette guerre, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens ou à leurs alliés ». A cette question dérisoire. les malheureux, interdits, gardaient le silence, et on les égorgeait Deux cents Platéens et vingt-cinq Athéniens périrent ainsi; leurs

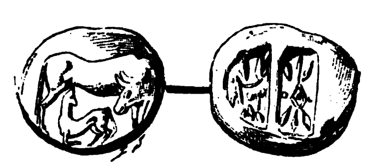
[1] Thucydide (III, 23) parle de glace qui, couvrant les fossés que la pluie avait remplis d'eau, se brisait sous les pieds.

[2] Bouclier béotien. ℞. ΠΛΑ (Πλαταιέων), dans le champ. (Prokesch d'Osten, *Inedita*, pl. II, n. 57.) Bronze.

femmes furent réduites en servitude, leur ville rasée et le territoire donné aux Thébains (427).

On s'étonne qu'Athènes n'ait rien fait pour les sauver. Toute la dureté antique avait reparu dans cette guerre fratricide : des deux côtés, on égorgeait, et chacun était d'avance résigné à subir le sort qu'il comptait infliger lui-même au vaincu. Comme ces braves à qui leur chef confie un poste dangereux en leur disant : « Faites-vous tuer là », les Platéens, victimes volontaires, avaient, par leur sacrifice, servi la cause commune. On les admirait; on ne les secourut point, parce qu'il eût fallu risquer un grand combat sur terre et qu'Athènes réservait toutes ses ressources pour la flotte. Cependant nous aurions aimé à citer une témérité héroïque; ceux-là réussissent quelquefois qui espèrent contre toute espérance.

Sparte avait joué dans cette affaire un rôle odieux : l'appareil mis en jeu, ce tribunal, ces juges, cet interrogatoire, cette dérision enfin de la justice, était plus abominable que le meurtre après le combat. Elle n'en prétendait pas moins avoir agi selon le droit strict. L'alliance avec Athènes était, disait-elle, une trahison envers l'Hellade, et il ne devait pas y avoir de merci pour les traîtres. Résister à Lacédémone devenait un crime inexpiable.

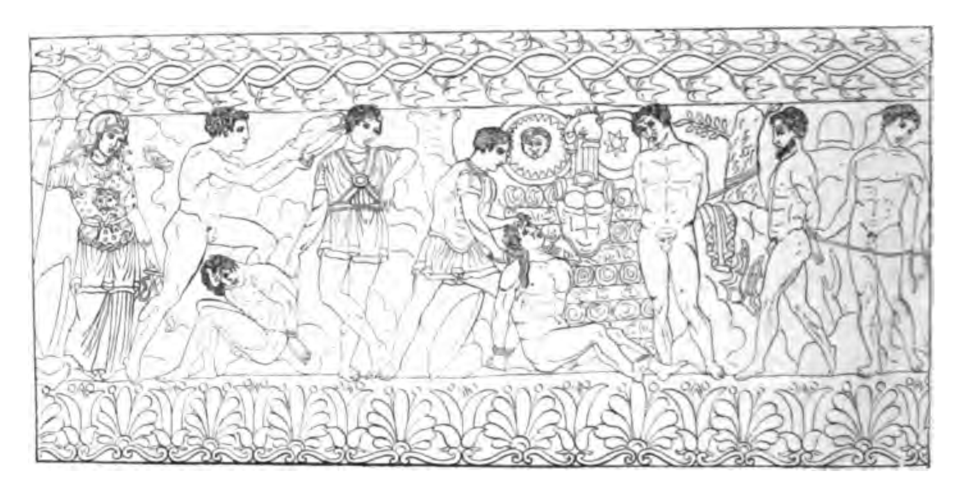

Monnaie de Corcyre [1].

A Corcyre, comme partout, l'aristocratie et le peuple, les riches et les pauvres, ceux-là soutenus par Lacédémone, ceux-ci par Athènes, se disputaient avec fureur le pouvoir. Longtemps ces discordes intérieures n'amenèrent d'autre catastrophe que l'exil du parti le plus faible; maintenant que les vaincus peuvent appeler l'étranger à leur aide, ces luttes intestines prendront un caractère d'atroce cruauté.

Les riches Corcyréens, faits prisonniers à la bataille de Sybota par Corinthe, avaient été choyés dans cette ville, puis relâchés comme de précieux instruments pour opérer une révolution à Corcyre. Depuis leur retour, ils s'efforçaient de remplir la secrète condition de leur mise en liberté, en entraînant l'île dans le parti des Péloponnésiens. Peithias, chef de la faction populaire, accusé par eux de trahir la

[1] Vache allaitant son veau. ℞. Deux rectangles en creux, au centre de chacun desquels on voit des dessins géométriques généralement regardés comme la figure des jardins d'Alcinoos; cependant M. Percy Gardner donne à ce type une origine solaire en corrélation avec le culte du dieu Aristée ou d'Apollon Nomios. Argent. (*Numismatic chronicle*, 1881, p. 1 et suiv.)

patrie, accuse à son tour cinq d'entre eux, qui l'assassinent au milieu du sénat, égorgent soixante de ses partisans, promettent la liberté aux esclaves et appellent la flotte péloponnésienne. Le peuple, d'abord surpris, reprend courage; douze vaisseaux athéniens accourent de Naupacte et donnent l'avantage au parti populaire. Mais cinquante-trois galères arrivent du Péloponnèse; les Athéniens, malgré leur petit nombre, balancent la victoire dont le général spartiate ne sait pas profiter. Averti par les signaux de feux que soixante galères athéniennes approchaient, il s'enfuit; alors commence un horrible massacre. Les nobles et leurs partisans s'étaient réfugiés dans un temple. Pour les



Scène de massacre[1].

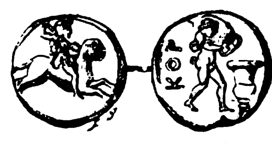
en tirer, on leur promet un jugement impartial; cinquante, qui l'acceptent, sont condamnés à mort et égorgés. Les autres se frappent eux-mêmes dans le sanctuaire.

Pendant sept jours on tua dans Corcyre, et les passions déchaînées profitèrent de cet affreux désordre pour se satisfaire : des débiteurs tuèrent leurs créanciers; des inimitiés personnelles se couvrirent du prétexte de la vengeance publique. Cinq cents de ces malheureux s'étaient échappés; ils se fortifièrent sur le mont Iston et s'y défendirent deux années. Forcés par les Athéniens de se rendre, ils furent

[1] Fragment d'une ciste de Préneste (d'après Raoul-Rochette, *Monum. inéd. d'antiq. figurée*, pl. XX). — Au centre se dresse le bûcher de Patrocle, couvert des armes du héros : un Grec, à gauche, y apporte ses jambières. Le sanglant sacrifice est déjà commencé : Achille égorge de sa main un captif troyen. D'autres, les mains liées derrière le dos, retenus par des Grecs ou attachés à des arbres, attendent le même sort. Athéna, debout à gauche, assiste à la scène. Voy. *Iliade*, XXIII, 175 et suiv. (Overbeck, *Bildwerke...*, p. 484 et suiv.)

transportés sur un îlot pour y attendre le jugement d'Athènes. Jusque-là leur vie était sauve, mais à condition que pas un ne tenterait de fuir. Les chefs du parti démocratique leur tendirent un piège odieux. De faux amis les engagèrent à s'échapper et leur en offrirent les moyens. Quelques-uns acceptèrent; aussitôt la sentence fut portée. On les retira vingt par vingt de leur prison, et on les fit passer, les mains attachées, entre deux haies d'hoplites qui frappaient et perçaient : des hommes armés de fouets hâtaient leur marche. Soixante furent ainsi emmenés et exécutés, sans que ceux qu'ils avaient laissés derrière eux s'en doutassent; enfin, instruits de la vérité, ils refusèrent de sortir. Les Corcyréens enlevèrent le toit de l'édifice où ils s'étaient réfugiés et les accablèrent de projectiles. Les malheureux se tuaient eux-mêmes avec les flèches qu'on leur lançait, se pendaient aux lits de leur prison, ou s'étranglaient de leurs propres mains (425). — La même année, les Corinthiens, chassés d'Anactorion, à l'entrée du golfe d'Ambracie, furent remplacés dans ce poste important par des Acarnanes, leurs ennemis, et Athènes put désormais promener librement ses galères sur la mer d'Ionie sans qu'une voile corinthienne osât s'y montrer.

Il en coûte à le dire : ce ne fut qu'après ces massacres que Corcyre retrouva la tranquillité. Il n'avait pas fallu moins, tant la haine des deux côtés était féroce, que l'extermination de tout un parti par l'autre pour que le calme se fît dans la ville épuisée de sang. Mais le signal de ces perfidies et de ces violences, qui l'avait donné? Ceux qui, sans cause, voulurent détacher Corcyre d'Athènes et qui poignardèrent Peithias en plein sénat : la faction des grands.


Monnaie de Corcyre[1].

« Dans cette guerre de Corcyre, dit Thucydide, il se commit toutes les horreurs qui arrivent ordinairement en de telles circonstances; elles furent même surpassées : car un père tua son fils; des suppliants furent arrachés des asiles sacrés; d'autres égorgés au pied des autels, tant fut cruelle cette sédition! Elle le parut encore davantage parce qu'elle était la première. En effet, la Grèce fut dans la suite presque tout entière ébranlée, et comme partout y régnait la discorde, les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction des grands les Spartiates. Les villes étaient en proie à la sédition, et celles

[1] Bacchus tenant un thyrse, sur une panthère qui bondit, à droite. ℞. KOP (Κορκυραίων) Satyre portant une outre sur son épaule et versant le contenu dans un grand cratère. (Bronze.)

qui s'y livraient les dernières, instruites de ce qui s'était fait ailleurs, s'abandonnaient à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par la gloire de l'invention, soit dans l'art qu'elles mettaient à nuire aux ennemis, soit dans l'atrocité jusqu'alors inouïe de leurs vengeances. Dans la paix, les esprits ont plus de douceur; la guerre donne des leçons de violence et rend les mœurs des citoyens conformes à l'âpreté des temps. » Ces égorgements à Corcyre, à Mytilène, à Platée et bientôt à



Drachme de Mélos [2].



Scène de combat, sur un vase de Mélos (Milo) [1].

Mélos (Milo), étaient doublement malheureux, parce que l'iniquité se retourne contre ceux qui la commettent, de sorte qu'elle fait deux victimes. Par ces retours à l'ancienne barbarie, le sentiment du droit, du juste, s'affaiblira partout, jusqu'à disparaître.

Comme si la nature eût voulu concourir à ce bouleversement général, des tremblements de terre ébranlèrent l'Attique, l'Eubée, toute la Béotie, surtout Orchomène. La peste n'était jamais entrée dans le Péloponnèse; elle recommença à décimer pendant une année entière les Athéniens. Depuis sa première apparition, elle leur avait enlevé 4300 hoplites, 300 cavaliers, et d'innombrables victimes dans le reste de la population. Ce furent les derniers coups du fléau. Pour apaiser le dieu que toute souillure offensait, les Athéniens purifièrent

[1] D'après A. Conze, *Melische Thongefässe*, Taf. 3. — C'est un vase de très ancien style, bien que le peintre y traite déjà la figure humaine, mais il est encore préoccupé de combler tous les vides au moyen de fleurs ou d'ornements géométriques.

[2] Au droit, une grenade. ℞. ΜΑΛΙ (Μαλίων). Canthare dionysiaque.

l'île d'Apollon, comme l'avaient fait une première fois les Pisistratides[1]. Les restes des morts ensevelis à Délos furent exhumés; il fut défendu d'y naître ou d'y mourir : les malades étaient transportés dans l'île voisine de Rhénée[2]. Enfin on institua, en l'honneur d'Apollon, des jeux et des courses de chevaux qui durent se célébrer tous les quatre ans[3]: les Grecs comme les Romains croyaient gagner ainsi la protection du dieu, présent à ces fêtes par son image qu'on y portait. Les Ioniens, exclus des solennités du Péloponnèse, accoururent à celles de Délos, où Nicias se signala par la magnificence de ses dons, la première fois qu'on les célébra. En une nuit, il fit jeter sur le détroit qui séparait Délos de Rhénée un pont long de 700 mètres, décoré de guirlandes, couvert de tapis, sur lequel passa la procession des morts religieusement exilés de l'île sainte (425).



Stèle funéraire de Délos[4].

Une preuve qu'il faut faire au peuple d'Athènes sa part dans les grandes choses accomplies par Périclès, c'est que, depuis quatre années qu'il avait perdu ce guide éclairé, il avait montré, contre le double fléau de la peste et de la guerre, la

[1] Voy. t. Ier, p. 440.

[2] Les dieux ne devaient pas voir un mort. Apollon, l'hôte d'Admète, s'éloigne lorsque Alceste va mourir; Artémis quitte Hippolyte avant qu'il expire : « Adieu, lui dit-elle, reçois mon dernier salut; il ne m'est pas permis de voir un mort. » La Junon de l'*Énéide* abandonnera de même Turnus à l'approche de sa dernière heure. Chez les Romains, la rencontre d'un mort causait une souillure qui exigeait une purification.

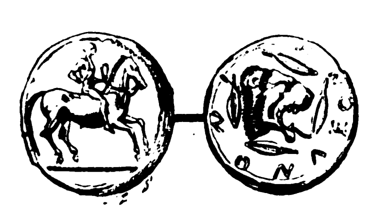
[3] Délos est aujourd'hui déserte et complètement dévastée. Depuis mille ans et plus, les habitants des îles voisines, Mykonos, Ténos et Syros, ont considéré ses monuments comme une carrière. Ils ont brûlé les marbres les plus précieux pour en faire de la chaux. (Lebègue, *Recherches sur Délos*.) Cependant MM. Homolle, Hauvette, S. Reinach, etc., viennent d'y exécuter d'heureuses fouilles qui ont fait découvrir beaucoup d'inscriptions, de nombreuses sculptures et reconnaître les assises de plusieurs temples, celles aussi des magasins qui furent construits, quand, sous la domination romaine, Délos devint le grand *emporium* de la mer Égée.

[4] Stèle découverte dans l'île de Rhénée et conservée au musée central d'Athènes (L. von

constance que lui recommandait le grand orateur : point de troubles dans la ville, point d'esprit étroit dans le choix des chefs. Cléon pouvait bien monter à la tribune; c'étaient les généraux éprouvés par de bons services, fussent-ils nobles, riches et amis de la paix, comme Démosthène et Nicias, qui commandaient les armées. A Mytilène, à Corcyre, ceux qui avaient mis leur confiance dans Lacédémone avaient péri; la ruine de Platée était le seul échec qu'Athènes eût subi. Déjà elle tournait les yeux vers la Sicile : vingt galères y furent envoyées pour secourir les Léontins contre Syracuse. Le prétexte était la communauté d'origine avec les Léontins; en réalité, elle voulait empêcher l'importation des blés siciliens dans le Péloponnèse.


Navire à la voile [1].

Démosthène était un vrai général, entreprenant et habile; pour lui la guerre était une science qui exigeait des combinaisons et pas seulement du courage. Laissant son collègue Nicias opérer dans les mers voisines d'Athènes, il reparut dans les eaux occidentales, pour détruire l'influence de Corinthe jusque dans le golfe qui porte son nom. Assisté des Acarnanes, il avait vaincu, l'année précédente (426), sur terre, par une tactique supérieure, les Péloponnésiens qui perdirent tant de morts à la bataille d'Olpée, que le général consacra dans les temples d'Athènes trois cents panoplies, sa part du butin. Mais cette guerre d'Acarnanie, que Thucydide raconte longuement, ne pouvait avoir de sérieux résultats. Une audacieuse entreprise de Démosthène parut un moment devoir tout terminer. Il avait été frappé, en naviguant autour du Péloponnèse, de la position remarquable de Pylos, promontoire de la côte de Messénie, qui domine la rade actuelle de Navarin, le meilleur port de la péninsule, et que les Spartiates avaient laissé désert

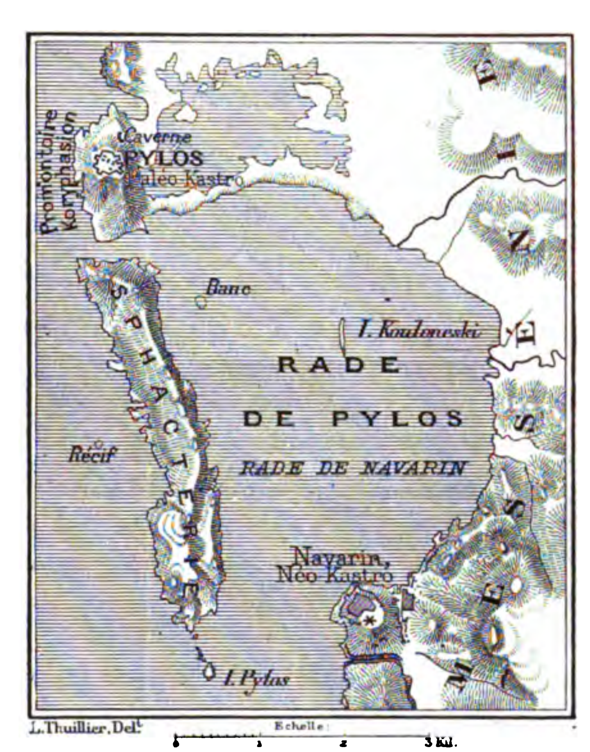

Cavalier sur une monnaie de Léontini [2].

Sybel, *Katalog...*, n° 487; d'après l'*Expédition de Morée*, III, pl. 20, 1 et l'*Archäologische Zeitung*, 1871, Taf. 53ᵃ, 1). — Le mort, dont le nom nous est donné par l'inscription (Γλύκων Πρωτογένου χρηστὲ χαῖρε) est représenté assis sur un rocher, la tête tristement appuyée sur sa main : à côté de lui est la partie antérieure d'un navire. C'est la représentation que les sculpteurs avaient adoptée pour les monuments élevés en l'honneur de ceux qui étaient morts à la mer.

[1] ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ. Navire à la voile; sur le pont, on distingue le pilote et six rameurs. (Revers d'une monnaie de bronze de Corcyre, à l'effigie de Septime Sévère.)

[2] Cavalier nu, allant à droite. ℞. ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ. Tête de lion la gueule béante, à droite; autour, quatre grains d'orge. (Monnaie d'argent de Leontini.)

depuis les guerres de Messénie. Il lui sembla que s'il pouvait l'occuper et y établir des Messéniens, « il attacherait comme une torche enflammée au flanc du Péloponnèse. » Il obtint du peuple la permission de tenter quelque chose; mais, lorsque la flotte qui allait à Corcyre et en Italie fut arrivée devant Pylos, les généraux qui la commandaient s'effrayèrent de son projet et refusèrent de l'exécuter. Les vents se mirent du côté de Démosthène; en poussant les Athéniens à la côte, ils les forcèrent de relâcher. Dès qu'on fut à terre, les soldats, avec cette activité industrieuse qui caractérisait les Athéniens, improvisèrent d'eux-mêmes des fortifications et construisirent des murs, sans outils pour tailler les pierres, sans auges pour porter le ciment. Au bout de six jours le rempart était à peu près achevé; Démosthène y resta avec cinq galères (425)[1].



Carte de Pylos et de Sphactérie.

Sparte fut justement effrayée à cette nouvelle, car c'était, à l'occident du Péloponnèse, une excellente station pour les flottes ennemies; et de Pylos, les Athéniens allaient remuer toute la Messénie, peut-être même provoquer quelque nouveau soulèvement des hilotes. Elle rappela en toute hâte son armée de l'Attique, où elle n'était entrée que depuis quinze jours, et sa flotte des eaux de Corcyre, afin de blo-


Monnaie de Pylos[2].

[1] Dans l'*Andromaque* d'Euripide, jouée en 425, on trouve, contre Sparte, une explosion de colère ou poète qui répondait à celle de ses auditeurs.

[2] ΠΥΛΙΩΝ. Statue d'un bélier couché, sur une base. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère.)

quer Pylos par terre et par mer. La rade de cette ville se trouvait barrée, à son entrée, par une île de 15 stades de long (2 kilom. 7), appelée Sphactérie. Les Lacédémoniens y jetèrent quatre cent vingt hoplites et fermèrent de chaque côté de l'île les passages qui donnaient accès dans la rade, avec des vaisseaux ayant la proue tournée en dehors. Du côté de la mer, Pylos n'avait guère d'autre défense que les



Vue de Pylos[1].

difficultés d'un débarquement. Ce fut pourtant de ce côté que l'attaque commença : elle dura deux jours sans succès. Brasidas, qui s'y était conduit avec le plus grand courage, y fut couvert de blessures et perdit son bouclier, que les flots portèrent aux Athéniens. Cependant rien n'était désespéré pour Lacédémone; mais quarante galères athéniennes arrivèrent de Zacynthe, assaillirent la flotte ennemie, et, après un furieux combat, forcèrent les vaisseaux de s'échouer à terre. Aussitôt Sphactérie fut enveloppée par une croisière qui, nuit et jour, fit bonne garde autour de l'île.

Sparte, à ces nouvelles, fut dans la consternation. Le nombre des

[1] D'après l'*Expédition de Morée*, I, pl. 5, fig. 2. — La vue est prise de l'extrémité de l'île de Sphactérie (cf. la carte, p. 483), de l'autre côté du petit canal qui communique de la rade à la mer. Elle embrasse le promontoire Koryphasion sur lequel était la ville antique. Au sommet est l'acropole de Pylos : au bas, à droite, le petit port, où l'on retrouve encore des constructions d'une ancienne jetée.

Spartiates n'avait en effet cessé de décroître depuis Lycurgue. Au temps du législateur, ils étaient 9000; au moment de la bataille de Platée, 5000; avant un quart de siècle, on n'en comptera plus que 700; la perte de ceux qu'Athènes tenait assiégés eût été irréparable. Les éphores se rendirent eux-mêmes à Pylos pour examiner l'état des choses, et ne virent d'autre moyen d'échapper à ce malheur que de conclure un armistice avec les généraux athéniens. Il fut convenu que des ambassadeurs partiraient de Lacédémone pour Athènes; que, jusqu'à leur retour, Lacédémone livrerait tous les vaisseaux qu'elle avait dans la rade, soixante galères; que les Athéniens maintiendraient le blocus de Sphactérie, mais qu'ils laisseraient passer aux quatre cent vingt, chaque jour, deux chœnices attiques (2^{lit},6) de farine par homme, deux cotyles (0^{lit},54) de vin et un morceau de viande; la moitié pour les valets.

Les députés lacédémoniens parurent dans l'assemblée d'Athènes où, contre leur habitude, ils firent un long discours, offrant la paix en échange de leurs prisonniers et ajoutant que, dès qu'ils auraient traité, toute cité, à leur exemple, poserait les armes. Que devenaient donc les griefs tant reprochés à Athènes, au commencement de la guerre? Pour sauver quelques-uns de leurs concitoyens, les Spartiates abandonnaient leurs alliés et ce qu'ils trouvaient naguère une cause si juste! Mais, l'année précédente, n'avaient-ils pas trahi les Ambraciotes après la défaite d'Olpée? Malheureusement Périclès n'était plus là pour imposer au peuple un désintéressement utile. Cléon poussa l'assemblée à exiger la restitution des places cédées lors de la trêve de trente ans[2]. Les députés ne pouvaient accepter de telles conditions; ils revinrent sans avoir rien fait.



Monnaie d'Ambracie[1].

L'armistice cessa à leur arrivée, mais les Athéniens, prétextant la violation de quelque condition, refusèrent de rendre les vaisseaux. C'était se donner gratuitement le tort d'un manque de loyauté, car ces vaisseaux n'auraient pu être d'aucune utilité aux Spartiates. La famine était le plus grand péril que les assiégés eussent à craindre; l'île, en effet, couverte de bois, était difficile et dangereuse à enlever de vive force. On promit la liberté à tout hilote qui parviendrait à y

[1] Tête voilée et laurée de Dioné, à gauche. ℞. AM (Ἀμϐρακιώτων). Obélisque orné de bandelettes. Le tout dans une couronne de laurier. (Drachme.)

[2] Voy. t. II, p. 144.

porter des vivres. Beaucoup tentèrent l'entreprise et réussirent. Les quatre cent vingt purent tenir jusqu'aux approches de l'hiver.

Il était à craindre que, dans cette saison, les Athéniens de Pylos n'eussent eux-mêmes la plus grande peine à trouver des subsistances. Déjà l'armée souffrait; on le sut à Athènes. Cléon, qui avait fait rejeter les propositions des Lacédémoniens, s'en prit aux généraux. Si les hostilités traînaient en longueur, c'était, disait-il, qu'ils manquaient de résolution. Et il avait raison, car les Athéniens étaient à Pylos dix mille hommes contre quatre cent vingt. Nicias, toujours alarmé, croyait, même avec de telles forces, le succès impossible; et, pour mettre le démagogue au pied du mur, il lui dit d'aller à Sphactérie. Cléon d'abord hésita; mais le peuple, pressé, lui aussi, d'en finir, le prit au mot. Il fallut s'exécuter. Cléon promit que dans vingt jours tout serait terminé. Il n'en fallait pas davantage, du moment qu'on était résolu à tenter sérieusement la descente. Prudemment il demanda qu'on lui adjoignît Démosthène pour collègue, et il eut la sagesse de ne rien faire sans consulter cet habile homme. Peu de jours avant son arrivée à Pylos, un feu allumé pour cuire des aliments et mal éteint avait gagné le bois, et l'incendie, excité par un vent violent, avait dévoré la forêt. Cet accident faisait disparaître le principal danger de la descente. Démosthène la préparait; il la fit avec Cléon. Une nuit ils assaillirent l'île avec toutes leurs forces. Ils avaient beaucoup de troupes légères. Elles gagnèrent rapidement les points les plus élevés, et de là harcelèrent les Lacédémoniens, qui n'étaient pas habitués à ces cris, à ces attaques d'ennemis fuyant dès qu'ils avaient frappé. Les cendres de la forêt nouvellement consumée s'élevaient dans l'air et les aveuglaient; étourdis, ne distinguant plus rien, immobiles à la même place, ils recevaient de toutes parts des projectiles dont leurs cuirasses de feutre les garantissaient mal. Pour rendre le combat moins inégal, ils se retirèrent en masse vers un fort élevé à l'extrémité de l'île. Déjà ils étaient plus heureux dans cette position et commençaient à repousser les assaillants, lorsqu'ils virent paraître sur les rochers, au-dessus de leurs têtes, un corps de Messéniens qui les avait tournés. Il fallut se rendre. Ils obtinrent du moins la permission de consulter auparavant les Lacédémoniens qui se trouvaient sur la côte voisine; ceux-ci répondirent : « Les Lacédémoniens vous laissent libres d'agir comme vous l'entendrez, à condition que vous ne ferez rien de honteux. » Ils se rendirent avec leurs armes. Apparemment, ce qui était jadis honteux pour Sparte ne l'était plus. Cent vingt-huit étaient morts

dans l'attaque. Sur les deux cent quatre-vingt-douze survivants, il y avait cent vingt Spartiates appartenant pour la plupart aux premières familles. Quelqu'un vantait devant un des prisonniers le courage de ceux de ses compagnons qui avaient été tués. « On ne saurait, répondit-il, avoir trop d'estime pour les flèches, si elles savent discerner le brave du lâche. » C'est une réponse bien athénienne pour un Spartiate; Léonidas en avait d'autres (425). Le blocus avait duré cinquante-deux jours.

Le succès de Sphactérie accrut considérablement la faveur de Cléon auprès du peuple. Un décret lui donna le droit d'être nourri au Prytanée par la République et, pour éterniser la mémoire de son succès, une statue de la Victoire fut dressée sur l'Acropole. Aristophane s'en vengea en faisant jouer, six mois après, sa comédie des *Chevaliers*[1] où Cléon, le *Paphlagonien*, est l'esclave qui s'insinue dans la faveur du vieux Dèmos pour le voler, fait accabler de coups les bons serviteurs Nicias et Démosthène, et sert au maître ce gâteau de Pylos que Démosthène seul a préparé. Bornons-nous à remarquer que si tout l'honneur de cette affaire revient réellement à Démosthène, Cléon y apporta une énergie qui ne fut pas inutile; qu'il ne paraît pas, même dans le récit de Thucydide, s'être mal comporté comme soldat ou comme capitaine; et qu'enfin, ce qu'il avait promis, il l'exécuta.

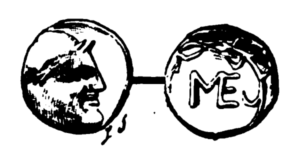
II. — NICIAS, DÉMOSTHÈNE ET BRASIDAS; PAIX DE 421.

L'équilibre était donc rompu; la fortune penchait du côté des Athéniens. Mais, tandis que Lacédémone promenait économiquement son armée de terre de la Laconie en Attique, Athènes se ruinait pour entretenir des flottes dans toutes les mers de la Grèce et recruter à prix d'argent les rameurs qui les montaient. Ses dépenses annuelles s'élevaient en moyenne à 2500 talents ou à près de 15 millions de francs. En 425, les ressources amassées ou préparées par Périclès étant épuisées, il fallut accroître le tribut des alliés et l'impôt sur le revenu des citoyens. L'une de ces mesures causera plus tard des défections; l'autre, qui pèse sur les riches, suscitera des complots contre le gouvernement populaire : germes redoutables que l'avenir va faire éclore[2].

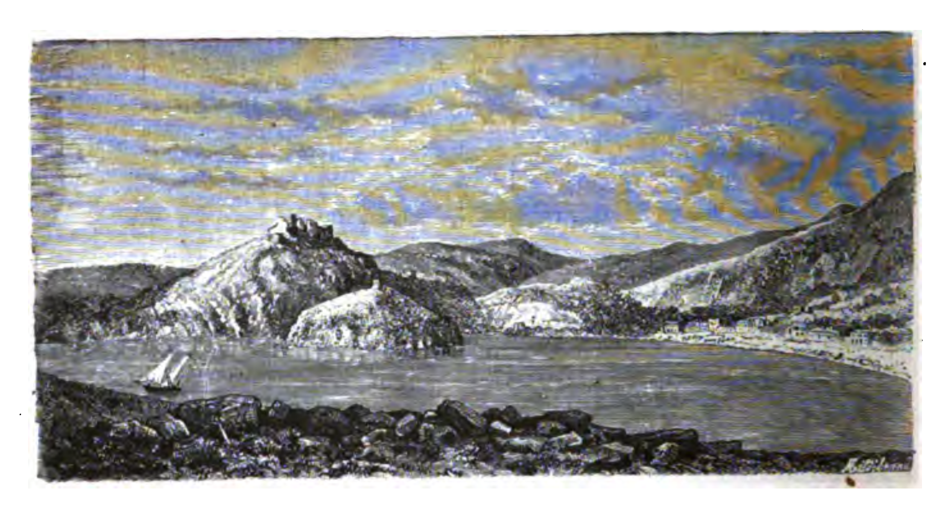
[1] Les *Chevaliers* furent joués au commencement de 424; les *Acharniens* avaient été représentés l'année précédente.

[2] Dès l'année 428, les trésors des dieux et les réserves de l'État, moins les 1000 talents

Les Athéniens n'en souffraient pas encore; ils poursuivirent leurs succès avec une rare vigueur. Nicias, à la tête d'un armement considérable, débarqua sur l'isthme, battit les Corinthiens, puis alla prendre Méthana, sur la péninsule qui, entre Trézène et Épidaure, s'allonge vers Égine. Un mur ferma l'isthme où une garnison fut laissée et, de ce poste qui, par des signaux de feu, communiquait avec le Pirée, les Athéniens firent de continuelles incursions dans l'Argolide (425). L'année suivante, Nicias enleva l'île de Cythère, voisine de la



Monnaie de Méthana[1].



Vue de Cythère[2].

côte méridionale du Péloponnèse, commode, par conséquent, soit pour arrêter les navires qui en approchaient, soit pour y faire des descentes. D'ailleurs elle regarde la mer de Crète et celle de Sicile, où Athènes, à ce moment même, avait une flotte pour soutenir les cités en guerre avec Syracuse. L'importance de la position de Cythère fit accorder à ses habitants de douces conditions. Nicias leur donna une garnison d'Athéniens, mais ne leur imposa qu'un tribut de 4 talents.

gardés pour un cas extrême, étaient dépensés, et il fallait déjà que les administrateurs des biens religieux fissent, à la République, des avances sur le revenu annuel des temples. L'εἰσφορά, ou impôt mis sur les riches pendant le siège de Mytilène, donna 200 talents. Le tribut des alliés, à peu près doublé en 425, produisit alors 12 à 1300 talents. (Voy. ci-dessus, p. 473, n. 2.)

[1] Tête d'Héphæstos coiffée du pileus, à droite. ℟. ME (Μεθαναίων), dans une couronne formée de deux tiges de froment. (Bronze.)

[2] D'après le Dr Louis Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 8.

Après avoir impunément ravagé pendant sept jours la Laconie, Nicias revint sur Thyrée, dans la Cynurie, où les Spartiates avaient établi les Éginètes. Il enleva la ville malgré le voisinage d'une armée lacédémonienne, qui n'osa la défendre, et ses prisonniers, envoyés à Athènes, y furent mis à mort. Le nouveau droit, si ce retour à la vie sauvage peut mériter un tel nom, s'affermissait; l'ennemi devenait un coupable, et la défaite équivalait pour le vaincu à une sentence de mort. Il semble que ce soit aussi vers ce temps qu'il faille placer une tragédie, à laquelle on

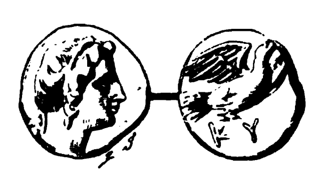


Bas-relief de Thyrée [1].

refuserait de croire si Thucydide ne l'affirmait, le meurtre des deux mille hilotes les plus braves, pour affaiblir le corps tout entier par cette saignée abominable, et effrayer ceux de leurs compagnons que les succès d'Athènes auraient pu porter à la révolte. Jetés dans la stupeur par

[1] Bas-relief découvert sur l'emplacement de la ville de Thyrée et conservé au musée central d'Athènes (L. von Sybel, *Katalog...*, n° 319; d'après une photographie). — C'est un ex-voto à Asklépios : à droite sont représentés les dieux, à gauche les adorateurs. Asklépios, appuyé sur un bâton autour duquel est enroulé le serpent, est entouré des siens, de sa fille Hygiéia, de ses fils Machaon et Podaleirios; ce dernier tient dans la main gauche un strigile, comme nu athlète. Ces quatre personnages regardent le premier adorateur. Suit le groupe d'Akéso, Iaso et Panakéia, trois filles d'Asklépios.

tant de revers et inquiets de voir la guerre établie en permanence autour de la Laconie, à Pylos, à Cythère et dans la Cynurie, les Spartiates étaient hésitants. « Ils redoutaient quelque nouveau désastre, comme celui de Sphactérie, et n'avaient plus la même assurance. A chaque pas, ils croyaient commettre une faute et restaient irrésolus, craintifs, parce qu'ils n'avaient pas eu les leçons du malheur. » Les Athéniens, par la raison contraire, étaient pleins de confiance dans leur fortune. Les Grecs de Sicile, ayant mis fin à leurs guerres par une réconciliation, les généraux qu'Athènes tenait dans ces quartiers acceptèrent d'être compris au traité. « A leur retour, le peuple en condamna deux à l'exil et un à l'amende, sous prétexte qu'ils auraient pu soumettre la Sicile et qu'ils s'étaient laissés gagner par des présents. Ce peuple prétendait que rien ne pouvait lui résister et, dans l'exaltation de ses espérances, il entendait que toute entreprise, praticable ou non, réussît[2]. » C'était l'annonce de l'esprit de vertige dont il sera saisi quand Alcibiade fera décider la fatale expédition de Sicile.



Monnaie de Cythère[1].

Pour le moment, Démosthène, plus sage, ne proposait qu'une conquête qui aurait dû être faite ou tentée depuis longtemps. La discorde régnait à Mégare ; une faction à la fin chassa l'autre, mais les proscrits, retirés à Pagées, infestaient de là toute la Mégaride, que les Athéniens, de leur côté, venaient régulièrement ravager chaque année[3]. Une partie du peuple se lassa de cette situation et conspira pour ouvrir les portes aux Athéniens. Le complot échoua. Démosthène du moins en profita pour franchir les Longs Murs, s'emparer de Nisée et occuper l'île de Minoa à l'entrée de ce port. Brasidas, accouru dans Mégare, en ouvrit les portes aux exilés. On leur avait fait jurer l'oubli du passé : ils mirent à mort cent de leurs adversaires, et Mégare resta depuis ce temps soumise à la plus ombrageuse oligarchie.

Ainsi Athènes prenait partout l'offensive, et Sparte, paralysée, n'agissait plus ; elle recourut encore au grand roi, avec de plus vives instances que par le passé, pour obtenir de lui des secours, trahissant ainsi la cause de la Grèce entière et sa vieille gloire des Thermopyles. Les Athéniens arrêtèrent en Thrace le Perse Artaphernès. Dans la lettre dont il était

[1] Tête diadémée d'Aphrodite, à droite. ℞. KY(θηρίων). Colombe volant à droite. Bronze.
[2] Thucydide, IV, 55 et 65.
[3] Aristophane montre dans les *Acharniens* (v. 760 et sq.), la profonde misère des Mégariens. Un d'eux vient vendre à Dicéopolis ses deux enfants pour une botte d'ail et un peu de sel.

porteur, le roi se plaignait de ne pouvoir comprendre les intentions des Spartiates, pas un de leurs envoyés ne lui disant la même chose, et, afin de s'entendre, il leur adressait un député. Athènes essaya de neutraliser ces efforts de Lacédémone, peut-être de la supplanter dans les bonnes grâces du roi. Elle renvoya honorablement Artaphernès en le faisant accompagner d'une ambassade. La Grèce allait donc avoir, dès ce temps, le honteux spectacle qui ne lui fut pas épargné dans la suite : les fils des vainqueurs de Salamine et de Platée aux pieds du successeur de Xerxès. Mais les députés apprirent, à Éphèse, la mort du grand roi et n'allèrent pas plus loin. Athènes n'en avait pas moins trahi par cette pensée malheureuse son histoire et ses destinées. Elle l'expia presque aussitôt par des revers.

Le plan habile de Démosthène avait réussi; le Péloponnèse était enveloppé d'un cercle de postes ennemis. Il restait à fermer l'isthme pour emprisonner les Spartiates dans leur presqu'île. On pouvait le faire en occupant Mégare, mieux encore en entraînant la Béotie dans l'alliance d'Athènes. La tentative sur Mégare ayant échoué, Démosthène se tourna vers la Béotie. Il avait des intelligences avec des habitants de Chéronée qui promirent de livrer la ville à un corps d'Athéniens parti sans bruit de Naupacte et que les Phocidiens seconderaient; lui-même se chargeait de surprendre Siphées, sur le golfe de Crissa; du côté de l'Eubée, le général athénien Hippocratès avait ordre de s'emparer de Délion. Ces trois coups de main devaient s'exécuter le même jour; s'ils réussissaient, la Béotie serait comme le Péloponnèse enveloppée d'un cercle ennemi, et Thèbes séparée de Lacédémone. Mais trop de gens étaient dans le secret pour qu'il fût gardé; l'ennemi eut le temps de se mettre sur ses gardes, et les trois corps athéniens, combinant mal leurs mouvements, perdirent l'avantage d'une attaque simultanée. L'entreprise sur Siphées et sur Chéronée manqua, et Hippocratès, en retard de quelques jours, vit accourir à lui toutes les forces béotiennes que le plan convenu avait pour objet de diviser. Il put toutefois occuper et fortifier le temple d'Apollon à Délion. Pour les Béotiens, changer un temple en forteresse était une profanation et parut l'être à beaucoup d'Athéniens qui en allèrent moins résolument au combat. Mille hoplites, avec leur chef, périrent dans l'action; contrairement aux usages consacrés, Thèbes laissa durant dix-sept jours, jusqu'à la prise de Délion, leurs cadavres sans sépulture : elle les traitait en sacrilèges dont l'âme errante devait trouver sa punition dans le monde infernal.

Socrate avait pris part à cette bataille. Avec son ami Lachès et quelques autres braves, il s'était retiré pas à pas devant la cavalerie thébaine; pendant qu'il montrait cette froide bravoure, Aristophane écrivait sa comédie des *Nuées*.

Sparte n'avait qu'un homme, celui qui avait sauvé Mégare, menacé le Pirée et failli faire échouer Démosthène à Pylos, Brasidas. Intelligent et brave jusqu'à l'audace, il possédait de plus une arme capable de faire, surtout en Grèce, de cruelles blessures, et que les Spartiates

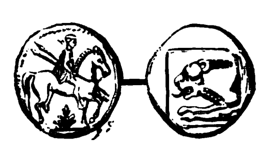


Champs entre Mégare et Eleusis[1]

maniaient mal, l'éloquence. La mer lui était fermée; il pensa que, sans quitter la terre, on pouvait atteindre Athènes dans sa fortune et dans sa renommée. Ce qu'elle avait fait contre Sparte à Pylos, à Cythère, à Méthana, Brasidas conseilla de le faire contre elle dans la Chalcidique et la Thrace. Ce n'était pas la même chose. Athènes avait réellement mis le Péloponnèse en état de siège, et l'on ne pouvait, par des succès sur un point quelconque du continent grec, la tenir à son tour assiégée. La mer était sa force; c'est là qu'elle avait gagné l'empire: là, qu'il fallait le lui enlever. Cependant, du côté de la Thrace, il y avait des coups sensibles à lui porter. Au commencement de la guerre, elle avait contraint le roi de Macédoine, Perdiccas, à entrer dans son

[1] D'après Stackelberg, *La Grèce*. A gauche sont les hauteurs du Mont Parnès, à droite commence le Mont Ægaléos.

alliance, et elle avait gagné l'amitié de Sitalcès, le puissant roi des Odryses, dont le territoire s'étendait de la mer Égée au Danube, et de Byzance aux sources du Strymon, sur une longueur de trente journées de chemin. A l'instigation d'Athènes, Sitalcès avait même envahi, en 429, la Macédoine avec une immense cohue d'hommes. Mais, depuis, son zèle s'était refroidi. Quant à Perdiccas, il n'avait jamais perdu une occasion de nuire en secret aux Athéniens. En ce moment même, il sollicitait Sparte d'envoyer une expédition sur les côtes de Thrace et dans la Chalcidique. Enlever à Athènes ces pays, d'où elle tirait des bois de construction, était l'attaquer dans sa marine et, en portant la guerre vers le nord, on l'éloignerait du Péloponnèse, qui souffrait depuis quelque temps bien des maux. Brasidas fut chargé de l'entreprise où Sparte ne s'engagea pas. On lui laissa lever sept cents hilotes qui furent armés en hoplites et mille Péloponnésiens qu'attirèrent les promesses de Perdiccas. C'était peu, mais il tenait en réserve, pour la politique, le mot magique et si souvent trompeur de liberté, qui allait lui ouvrir beaucoup de portes (424).



Monnaie attribuée à Perdiccas II[1].

Sa petite armée devait traverser la Thessalie, pays rattaché à Athènes par un lien fragile, car les riches, qui y étaient très puissants, répugnaient à cette alliance. Brasidas, avec une souplesse de génie rare chez un Lacédémonien, se tira de toutes les difficultés, calma toutes les défiances, et, avançant pendant qu'on délibérait pour savoir si le passage lui serait accordé, il arriva sur les terres de Perdiccas. Ce prince voulait qu'il l'aidât à renverser Arrhabée, roi des Lyncestes; Brasidas craignit de rendre le Macédonien trop fort. Entretenir des divisions dans ces contrées était le seul moyen d'y trouver des alliés. Il refusa son concours, tout en ménageant un traité entre les deux adversaires et se hâta d'entrer en Chalcidique. Dans la première ville qu'il rencontra, Acanthe, les sentiments étaient partagés. Brasidas demande à être introduit seul dans la ville;



Tétradrachme d'Acanthe[2].

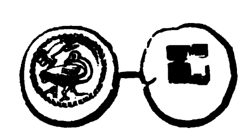
[1] Cavalier armé de deux lances, allant à droite; dessous, une fleur. ℞. Partie antérieure d'un lion courant, à gauche. (Argent.)

[2] Lion dévorant un taureau. ℞. Carré creux. Monnaie de style archaïque frappée vers 450 avant J.-C.

il rappelle le désintéressement de Lacédémone, dont les magistrats lui ont promis, dit-il, par des serments solennels, de laisser sous leurs propres lois les peuples qui entreraient dans son alliance. A ces promesses de liberté, il joint des menaces : « Nous n'aspirons pas à la domination; mais quand nous travaillons à réprimer ceux qui veulent l'usurper, nous serions injustes envers le plus grand nombre si, en apportant à tous la liberté, nous vous laissions, avec indifférence, mettre obstacle à nos desseins. » Les Acanthiens hésitaient à se séparer d'Athènes, dont ils n'avaient pas à se plaindre; mais leurs raisins étaient mûrs et la vendange courait le risque d'être faite par Brasidas; ils lui ouvrirent leurs portes.

Il s'empara de la même façon de Stagire; Amphipolis elle-même tomba en son pouvoir. Il s'était introduit par surprise dans un des faubourgs de la ville; comme elle se montrait disposée à résister, il gagna les habitants par la douceur des conditions qu'il leur offrit : il permettait à tous, Amphipolitains ou Athéniens, de rester, en conservant leurs droits et leurs biens; il accordait à ceux qui voudraient sortir, cinq jours pour emporter ce qui leur appartenait. Depuis longtemps la guerre ne s'était pas faite avec autant d'humanité, et c'était un Spartiate qui en donnait l'exemple! Remarquons aussi le peu d'empressement des alliés d'Athènes à secouer un joug qui, d'après les faits, se montre moins odieux et moins dur que les réclamations des rhéteurs ne l'ont représenté.

L'approche d'un ennemi aussi actif que Brasidas et les coups qu'il avait déjà frappés auraient dû engager les généraux d'Athènes, dans cette région, à concentrer toutes leurs forces sur le continent et non loin d'Amphipolis, le principal établissement d'Athènes de ce côté. L'un d'eux était alors avec sept galères à Thasos, où il n'y avait rien à garder, puisque l'île n'était et ne pouvait être menacée; accouru trop tard, il sauva cependant Éion, le port d'Amphipolis. Sur la proposition de Cléon, le peuple punit cette négligence d'un exil qui dura vingt années. La postérité doit à cette sentence un chef-d'œuvre où de fortes pensées sont exprimées dans un style d'une âpre concision : cet exilé était Thucydide, qui employa ses loisirs à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse.



Monnaie d'Éion[1].

[1] Une oie et un lézard; dans le champ, la lettre A. ℞. Carré creux. Obole. Monnaie d'attribution incertaine (*British Museum Catalogue*, *Macedonia*, p. 73).

Le vrai coupable, Euclès, le commandant d'Amphipolis, s'était laissé surprendre.

Brasidas employa l'hiver à parcourir deux des trois péninsules rocheuses de la Chalcidique. Il y trouva de petites villes mal fortifiées, où il entra aisément. Une d'elles ayant essayé de se défendre, malgré le délabrement de ses murs, il égorgea ceux des Athéniens qu'il y



Thucydide[1].

prit. La presqu'île occidentale, celle de Pallène, lui échappa; c'était la plus importante pour Athènes. Brasidas, en laissant à ces villes leur liberté, enlevait des sujets à Athènes; il n'en donnait pas à Lacédémone, qui n'avait d'ailleurs que faire de conquêtes en si lointaines régions. Aussi les succès de l'aventureux général étonnèrent la Grèce sans causer beaucoup de joie à Sparte, dont ils ne changeaient pas la situation dans le Péloponnèse, ni beaucoup d'ennui à Athènes, passé le moment de colère dont Thucydide avait été la victime. Privée de quelques cités sans importance, Athènes gardait son empire insu-

[1] Buste en marbre, conservé au musée du Louvre. (Cf. Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 1025 et 1103, n° 592.)— Le nom donné à ce marbre n'est pas certain. Voyez les deux bustes que nous avons publiés plus haut, p. 321 et 325.

laire; seule, la défection d'Amphipolis était un échec sérieux. Mais, utile pour opérer dans l'intérieur du continent, Amphipolis ne l'était plus pour agir sur mer, tant qu'elle ne tenait pas le port d'Éion et, de cette place, les Athéniens pouvaient continuer pour leur compte l'exploitation des bois et des mines du mont Pangée, ou, du moins, gêner celle des Amphipolitains [1].

Le roi Pleistonax, exilé de Sparte depuis 445, pour avoir écouté les



Mineurs au travail [2].

propositions de Périclès, s'était réfugié sur le mont Lycée en Arcadie, auprès du temple vénéré de Zeus, afin d'y trouver au besoin un asile. Il avait vécu là dix-neuf ans. La Pythie de Delphes, gagnée par lui, ajoutait, à toutes ses réponses aux députés spartiates qui la venaient consulter : « Rappelez le rejeton d'Hercule, fils de Jupiter, si vous ne voulez être contraints de labourer vos champs avec des socs d'argent, »

[1] Ces mines d'or et d'argent étaient très riches, mais ne rendaient pas tout ce qu'une exploitation paisible aurait pu en tirer à cause du voisinage des tribus belliqueuses des Besses et des Satres. (Cf. Hérodote, VII, 112; Appien, *B. C.*, IV, 106; Heuzey, *Mission arch. de Macédoine.*) Celles qui étaient en exploitation régulière appartenaient à des villes ou à des particuliers; Thucydide en possédait à Scapté-Hylé, et l'île de Thasos, qui n'est qu'à 7 kilomètres de la terre ferme, en avait sur le continent; aussi le tribut qu'elle payait à Athènes était-il de 30 talents, comme celui que Paros donnait, à cause de ses carrières de marbre. Pline (XXI, 10) note que, sur les pentes du mont Pangée, la rose à cent feuilles poussait naturellement.

[2] Plaque peinte découverte à Corinthe et conservée au musée de Berlin, d'après les *Antike Denkmäler herausgegeb. vom kais. d. archäol. Institut*, I (1886), Taf. VIII, n° 7. — Un mineur, à droite, détache avec un marteau des pierres qu'un jeune garçon ramasse dans une corbeille; à gauche, un autre ouvrier passe une corbeille pleine à l'un de ses compagnons. Au milieu est suspendue une amphore, qui contient sans doute la provision d'eau des ouvriers.

ce qui, en style d'oracle, voulait dire : Ramenez Pleistonax si vous ne voulez être réduit à entreprendre ce qu'il vous sera impossible d'exécuter. Les partisans de la paix provoquèrent le rappel de l'exilé, qui revint avec l'idée de finir l'interminable guerre.

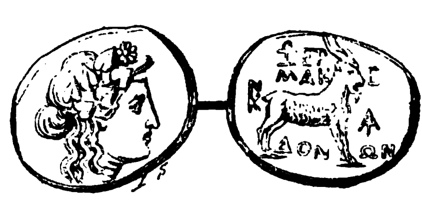

Hercule[1].

Athènes n'était pas pour le moment plus belliqueuse. Elle tenait prisonniers les Spartiates de Pylos, mais elle venait de perdre : à Délion, mille de ses citoyens; à Amphipolis, les clefs de la Macédoine et de la Thrace, pays d'où lui arrivaient des matières premières pour ses arsenaux, des archers pour ses troupes, des rameurs pour ses navires. Les riches, qui portaient les principales charges de la guerre, trouvaient que la forteresse du Strymon donnait au peuple la dangereuse tentation d'intervenir dans ces régions barbares; et, en vérité, l'empire d'Athènes devenait plus vulnérable, à mesure qu'il s'étendait en des lieux où sa flotte ne pouvait aller le défendre. Aristophane, l'ami des grands, faisait alors représenter ses sanglantes satires de la politique guerroyante des démagogues qui conduisaient la démocratie athénienne. Ce n'est pas faire une hypothèse téméraire de supposer que, parmi les assistants, le rire moqueur se continua sur la place publique, après avoir éclaté au théâtre. La comédie corrige bien rarement, mais quelquefois elle éclaire et, en voyant naître, vers ce temps-là, des dispositions pacifiques, on serait tenté de croire qu'elle avait réussi.

Athènes et Sparte, en effet, semblèrent, à cette heure, d'accord : l'une pour diminuer ses dépenses, l'autre pour recouvrer ses captifs qui appartenaient aux plus influentes familles de la cité. Une trêve d'un an (mars 423) suspendit les hostilités, à la condition que chacun conserverait ce qu'il possédait. Les peuples de la ligue péloponnésienne furent autorisés à naviguer sur les mers qui baignaient leurs côtes et sur celles de leurs alliés; mais il leur était interdit d'employer des vaisseaux longs, c'est-à-dire des galères de combat. Les signataires du traité devaient garantir à tous le libre accès du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien ; ne point recevoir les transfuges, libres ou esclaves ; protéger les hérauts et députés qui voyageraient par terre ou par mer pour accommoder des différends ; enfin, faciliter par tous les moyens la conclusion d'une paix définitive.

[1] Revers d'une monnaie de Thèbes. Héraklès nu, tourné vers la droite, cherche à enlever le trépied de Delphes et brandit sa massue. En légende, ΘΕΒΑΙΟΝ. — La face de cette monnaie porte le bouclier béotien. (Argent.)

Tandis que ce traité se concluait à Athènes, Brasidas entrait à Scioné, dans la presqu'île de Pallène, reçu à bras ouverts par les habitants, qui lui décernèrent une couronne d'or et lui ceignirent la tête de bandelettes, comme un athlète victorieux. Cette conquête avait suivi de deux jours la conclusion de la trêve; elle devait être restituée; Sparte s'y refusa, et la guerre recommença. Nicias, arrivé avec des forces considérables, reprit Scioné, puis Mendé, que le peuple lui livra, et ramena Perdiccas dans l'alliance d'Athènes, tandis que Brasidas échouait dans une tentative sur Potidée. L'année suivante Cléon fut nommé général. Il voulait qu'Athènes fît un vigoureux effort de ce côté, comme naguère à Pylos, et il avait raison; car il fallait arrêter les progrès de Brasidas. Il s'empara d'abord, avec quelque habileté, de Toroné et de Galepsos, puis s'établit à Éion, pour y attendre des auxiliaires qui lui venaient de Thrace et de Macédoine. Mais ses soldats l'entraînèrent jusqu'en face d'Amphipolis. Brasidas était dans la ville; il surprit les Athéniens dans un faux mouvement, et remporta une victoire complète qu'il paya de sa vie. Cléon périt aussi dans l'action. Selon Thucydide[1], il prit un des premiers la fuite; selon Diodore, il mourut en homme de cœur. Brasidas, pleuré de tous les alliés, qui suivirent en armes son convoi, eut les funérailles des anciens héros. Son tombeau fut entouré d'une enceinte consacrée, et l'on institua en son honneur des jeux et des sacrifices annuels (422).


Monnaie d'Amphipolis[2].

La mort de ces deux hommes rendait la paix facile. Brasidas entretenait la guerre par son activité et ses succès, Cléon par ses discours. Si Athènes, qui venait d'éprouver un grave échec, perdait de sa confiance, Sparte n'en gagnait point.

[1] N'oublions pas que, d'après un des biographes de Thucydide, Cléon était l'auteur du bannissement de ce général. Quant à Aristophane, il avait eu de nombreux démêlés avec lui. Dans la comédie des *Grenouilles*, représentée bien longtemps après, en 405, il laisse échapper un mot qui expliquerait les animosités du parti oligarchique contre Cléon. Hercule avait volé les provisions de deux cabaretières; l'une dit à l'autre : « Va, appelle Cléon, notre protecteur, et Hyperbolos, que nous perdions ce misérable. » Ainsi Cléon prenait, à Athènes, la défense des petits, système habituel aux démagogues. « Un riche, dit M. Grote, sollicitait l'éloquence vénale d'Antiphon; le pauvre implorait l'assistance gratuite de Cléon. »

[2] Tête jeune de Dionysos, couronnée de lierre à droite. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Bouc à droite; dans le champ, deux monogrammes de noms de magistrats et un troisième qu'on s'accorde à interpréter par ΑΜΦΙ(πολις). (Bronze.)

car la victoire d'Amphipolis avait été remportée, non par des troupes nationales, mais par des mercenaires sur lesquels on ne pouvait compter, et elle voyait durer, depuis dix ans, une guerre qu'elle avait entreprise avec l'espoir de renverser, en se jouant, la puissance athénienne; une autre allait peut-être éclater à ses portes, la trêve de trente ans conclue avec les Argiens étant sur le point d'expirer; enfin ses places maritimes étaient toujours occupées par l'ennemi, ses meilleurs citoyens toujours captifs. Dans les deux villes, l'influence revenait aux pacifiques : à Athènes, au prudent Nicias; à Lacédémone, au débonnaire Pleistonax. Tous deux conseillèrent la paix; elle fut conclue en avril 421. Il y eut deux traités.

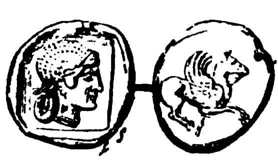


La Victoire, de Pæonios[1].

Le premier commençait, selon l'usage, par garantir à tous les Grecs la faculté d'offrir des sacrifices à Delphes, d'y consulter l'oracle, d'y envoyer des théories. Il fut convenu que chacun rendrait ce qu'il avait pris dans la guerre;

[1] Statue en marbre, découverte à Olympie; d'après un moulage. — Le sculpteur Pæonios,

excepté que les Thébains garderaient Platée, et qu'en échange les Athéniens conserveraient Nisée, dans la Mégaride, Anactorion et Sollion, dans l'Acarnanie. On stipula que « ce qui aurait été décrété par la majorité des alliés les engagerait tous, à moins qu'il n'y eût empêchement de la part des dieux et des héros. » Tous les alliés, sauf Corinthe, Mégare et les Éléens, acceptèrent ces conditions. Enfin il fut réglé que la paix serait confirmée par un serment renouvelé chaque année, et inscrit sur des colonnes à Olympie et à Delphes, sur l'isthme au temple de Poseidon, à Athènes dans la citadelle, à Lacédémone dans l'Amycléon.


Monnaie d'Anactorion [1].

Un des articles du traité portait que, de part et d'autre, les prisonniers seraient rendus. Quand ceux de Sphactérie arrivèrent, on les dégrada de leurs droits de citoyens, afin de relever le renom du courage spartiate, en montrant que Lacédémone n'avait pas compris qu'ils eussent pu composer avec le devoir, même en face de la mort. Il est vrai que, peu de temps après, on les rétablit dans leur première condition.

Les Argiens, en voyant le mécontentement des alliés de Sparte, crurent le moment favorable pour réclamer la Cynurie. Sparte, qui les redoutait peu, tant qu'ils seraient seuls, les empêcha de s'unir à Athènes, en signant avec cette ville un second traité, particulier cette fois aux deux États, et qui stipulait entre eux, pour cinquante ans, une alliance offensive et défensive, et une mutuelle assistance en cas d'attaque ou de révolte des esclaves. Ce dernier point ne regardait que Lacédémone, et révèle sa constante anxiété.

Le premier de ces traités, qui vint mettre un terme passager aux maux que les peuples souffraient depuis plus de dix années, porta le

de Mendé, ville de Thrace, avait déjà exécuté les statues du fronton oriental du temple de Zeus à Olympie, et les acrotères du même sanctuaire, quand les Messéniens et les Naupactiens, après l'affaire de Sphactérie, lui commandèrent une statue colossale de Niké. Elle a été retrouvée à Olympie, en 1875, avec l'inscription de la base : « Les Messéniens et les Naupactiens ont consacré cette statue à Zeus d'Olympie, comme dîme du butin pris à l'ennemi. Pæonios de Mendé l'a faite, et, pour les acrotères placés sur le temple, il a remporté le prix. » La déesse est représentée descendant vers la terre : l'oiseau qui vole à ses pieds montre qu'elle est encore au milieu des airs. La statue se dressait d'ailleurs sur une base triangulaire haute de plus de 6 mètres. Elle était placée en avant du temple de Zeus, à l'angle S. E. (Voy. t. Ier, p. 800, le plan d'Olympie).

[1] Tête diadémée de femme à droite, dans un carré creux. ℞. F sous Pégase galopant à droite. (Drachme.) Le digamma est l'initiale du nom d'Anactorion. (Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 57.)

nom de l'homme honorable qui avait contribué à sa conclusion : on l'appela la paix de Nicias. Mais à qui avait profité tant de sang répandu? Sparte n'avait accru ni sa gloire ni ses forces; Athènes gardait son empire, et les peuples n'avaient renoncé que pour un moment aux haineuses passions qui les avaient armés les uns contre les autres. Personne n'y avait gagné, et la civilisation y avait perdu ce que dix années de paix eussent ajouté d'éclat au siècle de Périclès[1].

[1] Sur quelques-uns des abus qui s'étaient développés au sein de la démocratie athénienne, durant la guerre du Péloponnèse, voyez, ci-dessus, p. 303, et plus bas, notre chapitre XXVII.

[2] Peinture de vase, d'après Gerhard, *Gesamm. akadem. Abhandlungen*, Atlas, Taf. X, fig. 5. — Éris (ΕΡΙϟ) ou la déesse de la Discorde a des ailes aux épaules et des ailerons aux pieds. Le peintre l'a représentée volant : pour le mouvement du corps et particulièrement des jambes, voyez l'Artémis ailée que nous avons publiée dans le premier volume, p. 200, et la note 2.



Eris ou la Discorde[2].

CHAPITRE XXV

ALCIBIADE ET L'EXPÉDITION DE SICILE (421-413).

I. — ALCIBIADE; AFFAIRE D'ARGOS; RUPTURE DE LA PAIX (417); AFFAIRE DE MÉLOS.

Parmi les prédictions qui couraient au commencement de la guerre du Péloponnèse, une seule, remarque Thucydide, fut réputée, après la paix de Nicias[1], avoir reçu son accomplissement: c'était celle qui annonçait que la guerre durerait trois fois neuf ans. Cette guerre eut en effet trois actes; on a vu le premier : le second est la trêve *mal assise*, qui va de 421 à 413, sans qu'il y ait de guerre générale, bien que la guerre soit partout. Le dernier, de 413 à 404, renferme la catastrophe et les péripéties qui l'amènent.

La première période est toute pleine de Périclès; sa politique lui a survécu et son esprit gouverne Athènes, malgré Cléon; la seconde et la troisième sont toutes remplies d'Alcibiade, de ses passions, de ses services et de ses crimes.

Alcibiade, qu'on faisait descendre d'Ajax, tenait par sa mère aux Alcméonides. La mort de son père, Clinias, tué à Coronée, le laissa sous la tutelle de ses parents, Périclès et Ariphron, qui lui remirent, quand il atteignit sa majorité, une des grandes fortunes d'Athènes. A la noblesse du sang et à la richesse, il joignait la beauté, qui, dans l'estime de ce peuple artiste, ajoutait à l'éclat des talents et de la vertu, quand elle parait le front de Sophocle ou de Périclès, et qui lui semblait toujours un don des dieux, même sur les traits d'un athlète. Les parasites, les flatteurs, tous ceux que la fortune, la grâce et l'audace attirent, se pressaient sur les pas du riche et spirituel jeune homme, devenu, dans Athènes, ce qui était une puissance, le roi de la mode.

[1] Thucydide (V, 25) dit : « Il s'écoula sept ans et deux mois sans que les deux peuples portassent les armes dans le pays l'un de l'autre, et la paix ne fut même formellement rompue qu'au bout de dix ans; mais, malgré cette trêve mal assurée, ils se faisaient réciproquement beaucoup de mal. »

Habitué au milieu de ce cortège à se voir applaudi pour ses folles actions, Alcibiade osa tout, et tout avec impunité; il devint l'enfant gâté d'Athènes. La force de son tempérament et la souplesse de son esprit le rendaient capable, suivant l'heure, le jour, le lieu, de vice ou de vertu, d'abstinence ou d'orgie. Dans la cité de Lycurgue, il n'y aura pas de Spartiate aussi rude pour son corps; en Asie, il dépassera les satrapes en luxe et en mollesse. Mais son audace, son indomptable pétulance compromettaient, pour une plaisanterie ou une débauche, les plans longuement médités de son ambition. Des passions vives et diverses le portaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours avec excès, sans qu'il trouvât, dans cette orageuse mobilité de son caractère, le frein qui l'eût arrêté, le sentiment du juste et du devoir. Aujourd'hui on le voyait chez Socrate, recueillant avec avidité les nobles leçons du philosophe. pleurant d'admira-

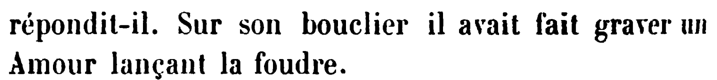


Buste d'Alcibiade[1].

[1] Buste en marbre du Vatican (musée Chiaramonti), d'après une photographie. Cf. *Monum. dell' Instit.*, VIII, tav. 25. et *Annali*, 1866, p. 228-240 (W. Helbig). — On possède plusieurs bustes et hermès d'Alcibiade, et l'un d'eux, que nous publions plus loin, porte une inscription qui ne laisse aucun doute sur le nom à donner au buste du musée Chiaramonti.

tion et d'enthousiasme; mais le lendemain il traversait l'agora, la robe traînante, la démarche indolente, efféminée, et il allait, avec ses trop faciles amis, se plonger en de honteux plaisirs. Pourtant le Sage le disputa, quelque temps avec avantage, à la foule de ses corrupteurs. Dans les premières guerres, ils partageaient la même tente. Socrate sauva Alcibiade à Potidée, et Alcibiade protégea, à Délion, la retraite de Socrate.

Dès l'enfance, il montra cette nature de son esprit moitié héroïque et moitié folle. Il jouait aux dés sur la voie publique lorsqu'un chariot approcha; il dit au charretier d'attendre; celui-ci n'en tient compte et avance toujours; Alcibiade se jette en travers du chemin et lui crie : « Passe maintenant si tu l'oses. » Il luttait avec un de ses camarades et n'étant pas le plus fort, il mord au bras son adversaire. « Tu mords comme une femme. — Non, mais comme un lion. »


répondit-il. Sur son bouclier il avait fait graver un Amour lançant la foudre.



Chien endormi [1].

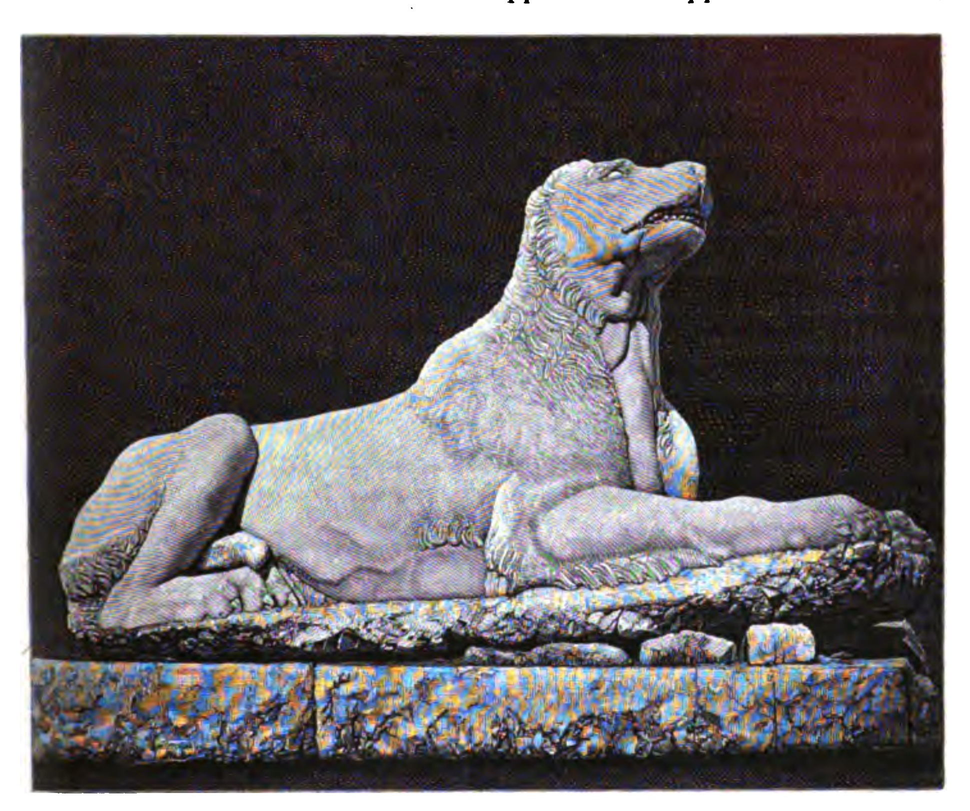
Il avait un chien superbe qui lui avait coûté plus de sept mille drachmes. Quand toute la ville l'eut admiré, il lui coupa la queue, son plus bel ornement, afin qu'on en parlât encore. « Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien, disait-il, ils ne diront rien de pis sur mon compte. » Un jour il passe sur la place publique; l'assemblée était tumultueuse, il en demande la cause; on lui répond qu'il s'agit d'une distribution d'argent; il s'avance et en jette lui-même, aux grands applaudissements de la foule; mais, suivant la mode des élégants du jour, il portait une caille privée sous son manteau : l'oiseau effrayé s'échappe, et tout le peuple de courir après, avec des cris, pour le rapporter à son maître. Alcibiade et le peuple d'Athènes étaient faits pour s'entendre. « Ils le haïssent, disait Aristophane, le désirent et ne peuvent se passer de lui. »

Un jour il gagea de donner en pleine rue un soufflet à Hipponicos, un des hommes les plus considérés de la ville; il gagna son pari, mais le lendemain se rendit chez l'homme qu'il avait si grossièrement offensé, se dépouilla de ses vêtements et s'offrit à recevoir le châtiment qu'il avait mérité. Il avait épousé Hipparète, femme d'une grande vertu, et ne répondait à sa vive affection que par une conduite outra-

[1] Camée antique de la collection de Luynes au Cabinet de France. Sardonyx à deux couches. Haut. 13 mill., larg. 10 mill. Au musée de Vienne (Isère), on voit un superbe chien en marbre, dans une attitude analogue. (*Gazette archéologique*, 1880, pl. 10.)

geante. Après une longue patience, elle se décida à présenter à l'archonte la demande de divorce. Alcibiade l'apprend, court chez le magistrat, et, sous les yeux de la foule qui applaudit, enlève dans ses bras, à travers la place publique, sa femme, qui n'ose résister, et la ramène dans sa maison, où elle resta, heureuse de cette chère violence.

Alcibiade traita Athènes comme Hipponicos et Hipparète, et Athènes,



Chienne colossale; bas-relief athénien[1].

comme Hyparète et Hipponicos, pardonna souvent à ce pêle-mêle de défauts et de qualités aimables, où il y avait toujours ce que les Athéniens mettaient au-dessus de tout, l'esprit et l'audace. Son audace, en effet, se jouait de la justice comme de la religion. On l'excuse d'avoir battu un maître dans l'école duquel il n'avait pas trouvé l'*Iliade;* mais aux Dionysiaques, il frappa au milieu même du spectacle, sans souci

[1] Bas-relief qui se dressait au-dessus d'un monument funéraire, à Athènes, au Céramique (d'après une photographie. — L. von Sybel, *Katalog*, n° 3325). — La chienne était censée garder le tombeau. Tournée vers la droite, elle lève la tête, la gueule entr'ouverte : les oreilles, aujourd'hui perdues, étaient rapportées.

de la solennité, un de ses adversaires; et une autre fois, pour mieux célébrer une fête, il enleva la galère sacrée que réclamait à ce moment même un service public et religieux. Un peintre refusait de travailler pour lui, il le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût achevé de décorer sa maison, mais il le renvoya comblé de présents. Un poète était poursuivi en justice, il arracha des archives publiques l'acte d'accusation[1].

Pour une république, c'étaient des actes bien peu républicains. Mais il y avait dans la Grèce entière tant de faiblesse pour Alcibiade! A Olympie, il fit courir sept chars à la fois, effaçant ainsi la magnificence des rois de Syracuse et de Cyrène, et il remporta deux prix à la même course; un autre de ses chars arriva le quatrième. Euripide chanta sa victoire et des villes se cotisèrent pour la célébrer. Les Éphésiens lui dressèrent une tente magnifique; ceux de Chios nourrirent ses chevaux et lui fournirent un grand nombre de victimes; les Lesbiens lui donnèrent le vin; et toute l'assemblée d'Olympie vint s'asseoir aux tables du festin où un simple particulier la conviait.

La postérité, moins indulgente que les contemporains, tout en reconnaissant les qualités éminentes de l'homme, condamnera le mauvais politique qui fit l'expédition de Sicile, le mauvais citoyen qui donna tant de fois le scandaleux exemple de violer les lois et qui osa s'armer contre sa patrie, lever la main contre sa mère. Alcibiade restera le type du plus brillant, mais du plus immoral et par conséquent du plus dangereux citoyen d'une république.

Malgré sa naissance qui le classait parmi les Eupatrides, Alcibiade, comme Périclès, passa du côté du peuple et se fit l'adversaire d'un homme bien différent, le timide, le superstitieux Nicias, qui était noble aussi, riche et éprouvé par de longs services. Mais Alcibiade avait sur lui l'avantage de l'audace, de la séduction et de l'éloquence. Démosthène le regarde comme le premier orateur de son temps; non qu'il eût une grande facilité de parole; au contraire, les expressions ne lui venant pas assez vite, il répétait fréquemment les derniers mots de ses phrases; mais la force, l'élégance de son discours et un certain grasseyement qui ne déplaisait pas le rendaient irrésistible. Son premier acte politique fut une mesure fâcheuse. Il provoqua une augmentation du tribut des alliés qui, de 600 talents fut porté à 1200; c'était une imprudence que Périclès n'eût pas commise. Mais Alcibiade

[1] On ne peut garantir l'authenticité de toutes ces anecdotes. Mais elles sont dans le caractère du personnage et courent dans la littérature; il faut donc les connaître.

avait d'autres projets et d'autres doctrines. Il croyait au droit de la force, et il en usait; il entrevoyait de gigantesques entreprises, et il préparait d'avance les ressources nécessaires. Son inaction commençait à lui peser. Il avait trente et un ans et n'avait encore rien fait; aussi se remua-t-il beaucoup lors du traité de 421. Il eût voulu supplanter Nicias et se donner l'honneur de cette paix. Ses flatteries aux prisonniers de Sphactérie ne réussirent pas; les Spartiates se fièrent davantage au vieux général, et Alcibiade leur en garda rancune.

Il ne manquait pas de gens qui ne voulaient pas de ce traité, signé aux applaudissements des vieillards, des riches et des laboureurs, mais où Athènes, par la faute de Nicias, s'était laissé indignement jouer[1]. Les marchands qui, durant la guerre, voyaient la mer fermée à leurs rivaux et ouverte à leurs navires, les marins, les soldats, tout le peuple du Pirée qui vivait de la solde ou du butin, formaient un parti nombreux. Alcibiade s'en fit le chef. L'esprit de guerre, qui ne devait disparaître qu'avec la Grèce elle-même, lui donna bientôt, au dehors, des alliés.

Ce que Sparte et Athènes faisaient en grand, d'autres villes le faisaient en petit. Forts ou faibles, obscurs ou illustres, tous avaient la même ambition; tous voulaient des sujets. Les Éléens avaient soumis les Lépréates, Mantinée les bourgs de son voisinage; Thèbes avait abattu les murailles de Thespies pour tenir cette ville à sa discrétion; et Argos transporta dans ses murs, mais en leur accordant le droit de cité, les habitants de plusieurs bourgades de l'Argie. Sparte voyait avec dépit ce mouvement de concentration de villes inférieures autour de cités plus puissantes. Elle proclama l'indépendance des Lépréates, encouragea secrètement la défection des sujets de Mantinée et la haine d'Épidaure contre Argos. Mais, depuis Sphactérie, elle avait perdu son prestige. A Corinthe, à Mégare, dans la Béotie, on disait tout haut qu'elle avait lâchement sacrifié les intérêts de ses alliés; on s'indignait surtout de son alliance avec Athènes. La ligue péloponnésienne était dissoute de fait; un peuple songea à la reconstituer à son profit.

Le repos et la prospérité d'Argos, au milieu du conflit général, avaient accru ses ressources, et sa politique libérale envers les bourgs du pays avait augmenté ses forces. Mais les nouveaux venus furent un puissant renfort pour le parti démocratique dont l'influence poussa Argos dans une direction politique opposée à celle des Spar-

[1] Voy., plus loin, p. 510.

tiates. Cette ville pouvait donc et voulait devenir le centre d'une ligue antilacédémonienne. Mantinée, où dominait la démocratie, les Éléens offensés par Lacédémone, Corinthe, qui, par le traité de Nicias, perdait dans l'Acarnanie deux villes importantes, étaient prêts à unir



Bas-relief d'Argos[1].

leurs rancunes et leurs forces. Les Argiens saisirent habilement l'occasion : douze députés furent envoyés dans toutes les cités grecques qui voudraient former une confédération, d'où seraient exclues les

[1] Bas-relief en marbre, conservé à la démarchie d'Argos (d'après les *Mittheil. d. d. archäol. Instit. in Athen*, III (1878), Taf. 15). — Ce bas-relief, quoique de facture médiocre, est intéressant : on l'a rapproché des répliques bien connues du Doryphore de Polyclète, le grand sculpteur d'Argos : « La pose, le mouvement un peu trainant de la jambe gauche, le geste des bras, sont tout à fait les mêmes. » (O. Rayet, dans les *Monuments de l'art antique*. Le Doryphore est publié ci-dessus, page 415.)

deux villes également menaçantes pour la commune liberté, Sparte et Athènes. Mais on ne put s'entendre. Les oligarques de Mégare et de la Béotie se tinrent à l'écart, et peu de temps après se rapprochèrent du peuple qui avait toujours été l'adversaire de la démocratie. Tégée, soumise à un gouvernement aristocratique, et une partie des



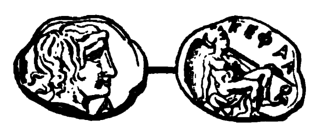
Bas-relief de Tégée[1].

Arcadiens restèrent fidèles aux Spartiates. Enhardis par ce retour de fortune, ceux-ci envoyèrent à Lépréon les hilotes de Brasidas, qui avaient été affranchis, et chassèrent les Mantinéens d'une forteresse occupée par eux sur les frontières de la Laconie. Une ligue des États

[1] Bas-relief en marbre découvert à Ibrahim-Effendi, village de la plaine de Tégée et conservé au musée national d'Athènes (d'après les *Mittheil. d. d. archäol. Instit. in Athen*, IV (1879), Taf. 7). — Le bas-relief est incomplet à droite, mais il appartient certainement à la série des *banquets funèbres :* à droite, sur un lit en avant duquel est placée une table, est étendu le mort dont on voit encore les pieds. Les survivants, qui sont ici au nombre de deux, un homme et une femme, lui présentent des offrandes. L'homme est debout et entièrement nu ; la femme est assise, vêtue et la tête recouverte d'un voile qu'elle tient de la main gauche. L'homme apporte au mort une couronne, la femme une fleur. Pour la figure de la femme, son attitude et son costume, il faut rapprocher le bas-relief de Tégée du bas-relief spartiate que nous avons publié dans le premier volume, p. 257.

du Nord était donc prématurée: rien encore ne pouvait se faire en dehors de Sparte ou d'Athènes.

Bien des causes de mécontentement existaient entre ces deux villes. Le sort avait décidé que Sparte ferait la première les restitutions stipulées au traité de 421. Pour Athènes, la plus précieuse de ces restitutions était celle d'Amphipolis et des villes de la Chalcidique. Sparte retira ses garnisons, mais ne rendit pas les villes; et cependant Nicias, joué par les éphores, fit commettre au peuple la faute de ne pas garder les gages qu'il avait entre les mains, jusqu'à ce que Lacédémone eût mis un terme à sa déloyauté. Sparte avait traité pour tous ses alliés; et les plus puissants refusaient de faire honneur à sa parole. Les Béotiens rendaient Panactéon, mais démantelé, gardaient les prisonniers athéniens, et ne stipulaient qu'une trêve de dix jours[1]. Athènes, qui avait cru gagner la paix, avait encore la guerre, à dix jours de date, avec les Béotiens, en permanence dans la Chalcidique. Elle venait même, de ce côté, de donner un terrible exemple de sa colère. Toute la population mâle de Scioné avait été égorgée, en punition de sa défection récente, en vertu d'un décret du peuple que les généraux avaient emporté avec eux.


Monnaie de Céphallénie[2].

Dans tout cela il y avait pour Alcibiade de quoi tirer une guerre. D'abord il empêcha les Athéniens d'évacuer Pylos. On en retira seulement, sur les instances de Lacédémone, les hilotes et les Messéniens, qui furent transportés à Céphallénie. Puis, averti par ses amis d'Argos que Sparte cherchait à entraîner cette ville dans son alliance, il répondit qu'Athènes elle-même était toute disposée à s'unir aux Argiens. La poésie vint en aide à la politique : Euripide fit représenter en ce moment (420) sa tragédie des *Suppliantes* qui montrait Thésée allant, à la prière des mères argiennes, conquérir, les armes à la main, les corps des sept chefs tombés sous les murs de Thèbes, pour leur rendre les hommages funèbres : pieuse intervention qui devait imposer aux Argiens une dette


Monnaie d'Argos[3]

[1] De dix jours après la dénonciation des hostilités.

[2] Tête nue de Céphale à droite ; devant, la lettre A. ℞. ΚΕΦΑΛΟΣ. Céphale assis à droite, sur un rocher que recouvre en partie le péplos du jeune chasseur. Il tient un javelot de la main gauche appuyée sur son genou. Hémi-drachme.

[3] ΑΡΓΕΙΩΝ. Temple rond de la nymphe Larissa, fille de Pélasgos, dans lequel on voit le palladium. Revers d'une monnaie de bronze d'Argos, à l'effigie d'Antonin le Pieux.

de reconnaissance. Je ne sais si les beaux vers du poète les touchèrent beaucoup, mais la haine de Sparte les poussait vers la cité qui seule pouvait tenir tête à Lacédémone. Sur la promesse d'Alcibiade, leurs députés arrivèrent à Athènes, suivis de près par les envoyés de Sparte, qu'une telle ligue effrayait. Les Lacédémoniens étaient chargés de pleins pouvoirs pour terminer tous les différends. Déjà ils avaient fait agréer du sénat leurs propositions, lorsque Alcibiade, qui craignait de les voir obtenir le même succès auprès du peuple, arrêta tout par une fourberie impudente. Il alla trouver en secret les ambassadeurs et leur promit avec serment de les appuyer, mais en leur conseillant de se taire sur leurs pleins pouvoirs, seul moyen, disait-il, de ne pas éveiller la susceptibilité du peuple et d'arriver à leur but. Lorsqu'ils paraissent devant l'assemblée, Alcibiade leur demande l'objet de leur ambassade : ils répondent qu'ils viennent proposer la paix, pourtant qu'ils ne sont pas autorisés à conclure. « Eh quoi! réplique aussitôt Alcibiade, n'avez-vous pas dit hier dans le sénat que vous aviez de pleins pouvoirs? Quelle confiance pouvons-nous ajouter à vos paroles? Athéniens, vous voyez que les Spartiates veulent se jouer de nous. » Les ambassadeurs demeurent confus; le peuple s'emporte et demande la guerre. Le lendemain cependant Nicias parvint, à force de discours et de démarches, à calmer les passions et à se faire envoyer à Sparte. Mais tous ces incidents avaient envenimé les choses. Nicias, quoique reçu avec respect, n'obtint rien, et Athènes conclut aussitôt avec les Argiens, les Mantinéens, les Éléens, une alliance offensive et défensive[2]. Dans l'emportement de la haine contre Sparte, on fit stipuler que l'alliance durerait cent ans: terme bien long pour de pareils esprits (420).



Monnaie de l'Élide[1].

J'y remarque toutefois une clause nouvelle et importante; c'est que l'alliance était conclue sur un pied parfait d'égalité. Le commandement des troupes alliées devait appartenir au peuple qui demanderait le secours et sur le territoire duquel se ferait la guerre[3].

[1] Aigle volant à droite tenant un serpent dans ses serres et dans son bec. ℞ FAAE(ίων). Victoire marchant à gauche, tenant une couronne. (Didrachme.)

[2] Le texte de ce traité est dans Thucydide (V, 23) et l'on en a retrouvé une partie sur un marbre qui en donne le texte officiel. Entre les deux versions, il n'y a que de très légères différences.

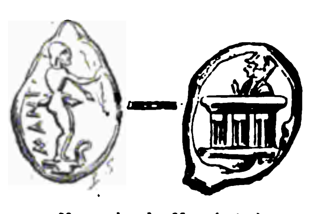
[3] Thucydide, V, 47, 7. La ville qui obtenait le secours devait nourrir le corps auxiliaire et donner 3 oboles par jour aux hoplites et aux archers, une drachme aux cavaliers

La neutralité de l'Argolide et du centre du Péloponnèse avait jusque-là préservé Lacédémone d'une invasion continentale. La guerre, après avoir longtemps tourné autour de la péninsule, n'avait osé se



Golfe et plaine d'Argos [1].

prendre, dans les dernières années, qu'à certains points des côtes de l'ouest, du sud et de l'est, tous bien loin de Sparte, à Pylos, à Cythère, à Méthana. Mais voici que les Argiens, les Mantinéens et les Éléens allaient l'introduire au cœur du Péloponnèse, l'amener en face même des hilotes. Sparte redevint la cité patiente et réfléchie d'autrefois, au point même de dévorer de sanglants affronts. A propos de l'envoi des hilotes à Lépréon durant la trêve sacrée, les Éléens avaient condamné les Lacédémoniens à une amende de 2000 mines et, sur leur refus de la payer,



Monnaie de Mantinée [2].

[1] D'après une photographie. — La vue est prise de Tirynthe : la route est celle qui va de Nauplie à Argos, en passant aux pieds de la citadelle de Tirynthe.

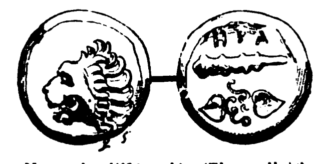
[2] Personnage (pêcheur?) coiffé du *pileus* conique et d'une courte tunique, debout à droite sur une sorte de proue de navire, tenant un harpon dans chaque main, les genoux ployés légèrement. ℞. Autel surmonté des bustes décollés des Dioscures, coiffés du *pileus* conique, et tenant leurs lances sur l'épaule. (Drachme.)

ils les avaient exclus par décret des jeux olympiques. Un Spartiate de distinction, Lichas, fit cependant courir un char et gagna un prix à la même course où Alcibiade avait déployé tant de magnificence

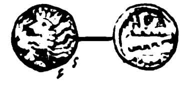


Char de course, sur un bas-relief de Delphes [1].

et obtenu des couronnes. Quand les juges surent son nom, ils le firent ignominieusement chasser à coups de bâton. Sparte ne vengea pas cet outrage; elle avait cessé de croire à elle-même. Une autre insulte lui vint quelque temps après de ses propres alliés, et, comme celle-ci, fut soufferte en silence. Elle avait, dans la troisième année de la guerre, colonisé Héraclée, à l'entrée des Thermopyles. Les Thessaliens attaquèrent cette place et l'auraient prise si les Béotiens n'étaient accourus et, sous prétexte de la sauver de leurs mains, ne s'y étaient établis eux-mêmes, après en avoir chassé le gouverneur lacédémonien.



Monnaie d'Héraclée (Thessalie) [2].



Hémi-obole d'Héraclée (Thessalie) [3].

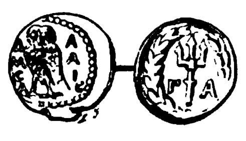
Enfin Alcibiade passa avec quelques troupes dans le Péloponnèse. Athènes avait eu de tout temps des amis dans l'Achaïe; il alla y réveiller cette vieille affection, et pour qu'elle fût plus libre

[1] Bas-relief en marbre, conservé à Delphes (d'après une photographie). — Le bas-relief était rehaussé de couleurs : c'est une œuvre remarquable du cinquième siècle.

[2] Tête de lion à gauche. ℞. ΗΡΑ[κλεωτῶν]. Massue et feuilles de lierre. (Bronze.)

[3] Tête de lion à gauche. ℞. ΗΡΑ. Massue; dessous, une écrevisse.

de se montrer, il essaya d'élever un fort au Rhion d'Achaïe, le point le plus étroit du golfe de Corinthe, et en face de Naupacte, que les Athéniens tenaient déjà, ce qui eût mis à leur discrétion toute la navigation du golfe. Sicyone et Corinthe s'y opposèrent; mais elles ne purent l'empêcher de construire à Patras de longues murailles semblables à celles du Pirée, pour unir cette ville à la mer, et par conséquent avec Athènes. « Les Athéniens, disait-on aux gens de Patras, vous avaleront un beau jour. — Cela pourra bien être, répondit Alcibiade; mais ce ne sera que peu à peu, et en commençant par les pieds, au lieu que les Lacédémoniens vous avaleront d'un seul coup, et ils commenceront par la tête. » A Argos, il persuada au peuple d'enlever aux Épidauriens un port sur le golfe Saronique; de là les Argiens pourraient plus aisément recevoir des secours d'Athènes, qui possédait Égine, en face d'Épidaure. Mais les Lacédémoniens envoyèrent par mer dans cette ville trois cents hoplites qui repoussèrent toutes les attaques. A cette nouvelle les Athéniens écrivirent au bas de la colonne où le traité était gravé, que Sparte avait violé la paix, et la guerre commença (419).



Monnaie de Patras[1].

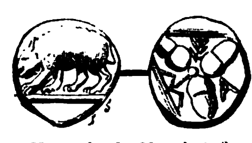
En vain, Aristophane fit représenter à cette époque sa pièce intitulée *la Paix*, en reprenant la thèse qu'il avait soutenue sept ans auparavant dans les *Acharniens*. Il eut beau personnifier la guerre en un géant qui écrase les villes dans un mortier dont les généraux sont les pilons et montrer qu'avec le retour de la Paix, enfin tirée de la caverne où elle est captive depuis treize ans, les banquets et les fêtes recommenceront, que la ville entière sera dans la joie, les armuriers seuls dans le désespoir, il ne persuada personne, pas même les juges du concours qui lui refusèrent le premier prix.

Les Lacédémoniens, commandés par Agis, entrèrent dans l'Argolide avec les contingents de la Béotie, de Mégare, de Corinthe, de Phlionte, de Pellène et de Tégée. Le général argien, coupé de la ville par une manœuvre habile, proposa une trêve, qu'Agis accepta. Ce n'était pas ce que voulaient les Athéniens, survenus peu de temps après, au nombre de mille hoplites et de trois cents cavaliers; Alcibiade parla devant le peuple d'Argos et l'entraîna : on rompit la trêve, on marcha sur Orchomène et on la prit. Le tort de cette rupture retomba sur Agis.

[1] ΔΑΜΑCIAC, nom d'un magistrat. Chouette debout. ℞. ΠΑ[τραίων]. Trident. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)

Les Spartiates, irrités de ce qu'il avait donné aux ennemis le temps de faire cette conquête, voulurent d'abord raser sa maison et le condamner à une amende de cent mille drachmes : ses prières obtinrent son pardon ; mais il fut décidé que désormais les rois seraient assistés à la guerre d'un conseil de dix Spartiates.

Agis, pour réparer sa faute, alla chercher les alliés ; il les rencontra près de Mantinée. « Les deux armées, dit Thucydide[1], s'avancèrent l'une contre l'autre ; les Argiens avec impétuosité, les Lacédémoniens lentement et, suivant leur coutume, au son d'un grand nombre de flûtes qui marquaient la mesure et faisaient garder l'alignement. » La gauche des Lacédémoniens fut enfoncée, mais la droite, commandée par le roi, rétablit le combat et remporta la victoire (418). Cette bataille, qui coûta onze cents hommes aux alliés et environ trois cents aux Spartiates, est regardée par Thucydide comme la plus importante que les Grecs eussent livrée depuis longtemps. Elle rétablit, dans le Péloponnèse, la réputation de Sparte, et, dans Argos, la prépondérance des riches, qui supprimèrent la commune populaire, tuèrent ses chefs et firent alliance avec Lacédémone.



Monnaie de Mantinée[2].

Ce traité rompait la confédération récemment conclue avec Athènes, Élis et Mantinée. Cette dernière ville se crut même assez en danger par la défection d'Argos, pour consentir à redescendre au rang d'alliée des Spartiates. Un traité dicté par ceux-ci décréta que tous les États, grands ou petits, seraient libres et garderaient, avec leur indépendance, leurs lois nationales. Sparte ne voulait que la division et la faiblesse autour d'elle. A la politique de concentration provoquée par Athènes, elle opposait la politique d'isolement, qui devait mettre la Grèce à ses pieds, mais qui plus tard aussi la mettra, avec Sparte elle-même, aux pieds de la Macédoine et des Romains (417).

La victoire d'Agis était celle de l'oligarchie. A Sicyone, dans l'Achaïe, elle se releva ou s'affermit. On vient de voir que, dans Argos, elle reprit le pouvoir. Mais, dans cette ville, s'il faut en croire Pausanias, un crime analogue à ceux qui fondèrent à Rome les libertés du peuple amena, au bout de huit mois, la chute des tyrans. Chassés par une insurrection, les grands se retirèrent à Sparte, tandis que le peuple

[1] Livre V, § 70.

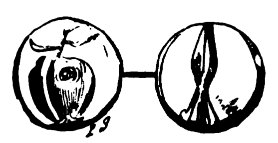
[2] Ours marchant à gauche. ℞. MA[ντινέων]. Trois glands et une branche de laurier. Carré creux. (Argent.)

appelait les Athéniens et travaillait, hommes, femmes et enfants, à relier par de longs murs Argos à la mer. Alcibiade accourut avec des maçons et des charpentiers pour aider à l'ouvrage; mais les Lacédémoniens, guidés par les bannis, dispersèrent les travailleurs. Argos, affaiblie par ces cruelles discordes, ne se releva pas; et avec elle tomba cette idée d'une ligue des États secondaires, qui eût peut-être épargné à la Grèce bien des malheurs en imposant la paix et une certaine réserve aux deux grands États (417).

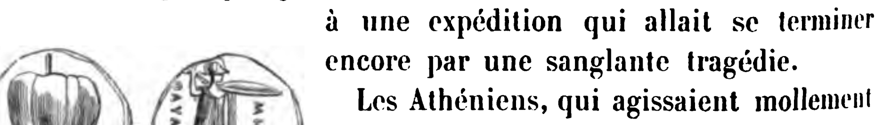
Si Athènes ne pouvait absolument vivre en paix, il y avait une expédition que, depuis cinq ans, elle aurait dû faire et qu'elle ne faisait pas. C'était de rentrer en possession d'Amphipolis, cette colonie de Périclès qu'il lui importait tant de garder pour la prospérité de son commerce et de sa marine. Mais ses conseillers habituels, Nicias et Alcibiade, étaient bien plus occupés de leur rivalité que des grands intérêts de la patrie. Le premier craignait toujours, et repoussait toute guerre, même nécessaire; le second méditait sans cesse des projets, mais les voulait nouveaux, pour ne rencontrer sur son chemin aucune trace glorieuse laissée par quelque prédécesseur. Ce fut lui qui poussa le plus à une expédition qui allait se terminer encore par une sanglante tragédie.



Tétradrachme d'Amphipolis [1].



Monnaie de Mélos [2].



Monnaie de Mélos [3].

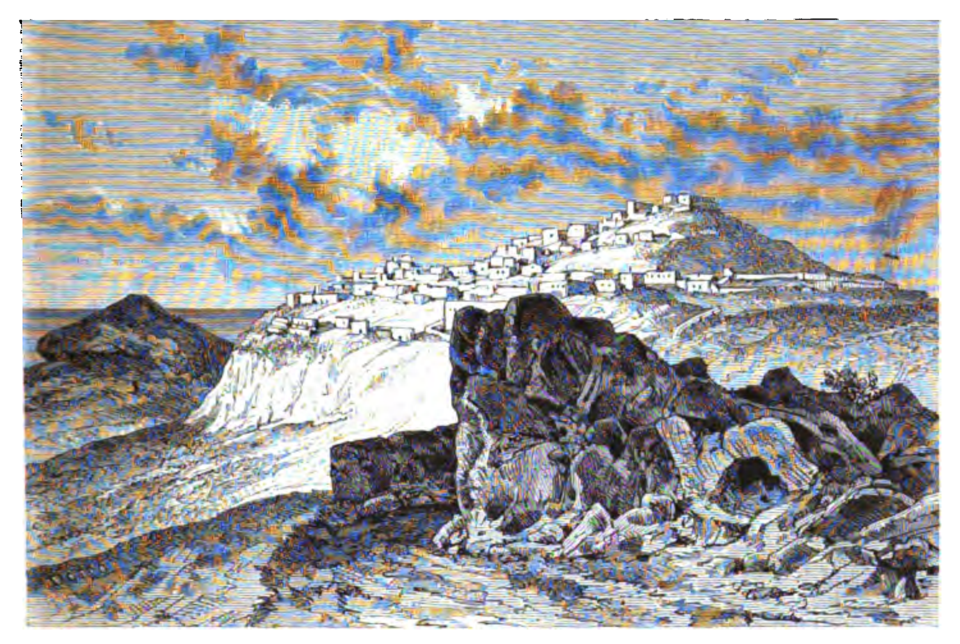
Les Athéniens, qui agissaient mollement dans la Chalcidique, y avaient récemment perdu deux villes et avaient vu le roi de Macédoine se détacher de leur alliance; ils résolurent de se venger de tous leurs embarras sur l'île dorienne de Mélos, qui insultait à leur empire maritime par son indépendance. A Naxos, à Samos, ils s'étaient montrés cléments, parce qu'ils étaient chez des Ioniens où ils pouvaient compter sur un parti démocratique; à Mélos, poste avancé des Doriens dans la

[1] Tête laurée d'Apollon, vue de trois quarts, à droite. ℟. Flambeau allumé et épi dans un large cadre carré sur lequel est inscrit le nom de la ville : ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ.

[2] Grenade. ℟. Fer de lance. (Argent.)

[3] Grenade. ℟. ΜΗΛΙΩΝ. Minerve Promachos, casquée, tenant le bouclier de la main gauche, le foudre de la main droite. Derrière, ΟΛΥΜΠΙΧΟΣ, nom d'un magistrat. (Argent.)

mer de Crète, ils furent implacables, parce que le coup frappé sur ces insulaires, fidèles à leur métropole, devait retentir douloureusement à Lacédémone. Une escadre de trente-huit galères somma la ville de se soumettre, et, sur son refus, une armée l'assiégea, la prit et en extermina toute la population mâle adulte. Les femmes et les enfants furent vendus[1] (416). Avant l'attaque, une conférence avait eu lieu avec les



Vue de Mélos[2].

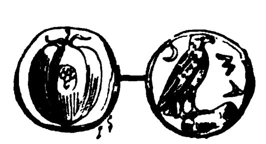
Méliens. « Pour donner le meilleur tour qu'il est possible à notre négociation, dirent les Athéniens, partons d'un principe dont nous soyons vraiment convaincus les uns et les autres, d'un principe que nous connaissons bien, pour l'employer avec des gens qui le connaissent aussi bien que nous : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par les lois de la justice, quand une égale nécessité les oblige à s'y soumettre; mais que ceux qui l'emportent en puissance font tout ce qui est en leur pouvoir, et que c'est aux faibles à céder. » Et plus

[1] Dans l'antiquité, il était admis que la guerre mettait à la disposition du vainqueur les biens et la personne des vaincus. Ce droit terrible avait été appliqué à Chalcis, en 507; à Histiée, en 446; à Potidée, en 432; à Égine, en 431; en Thrace, à Scioné et à Toronée. Ce fut un adoucissement de vendre les vaincus comme esclaves; c'en fut un autre de ne leur prendre qu'une partie de leurs terres. Les Romains pratiquèrent le même système, quand ils vendirent 150 000 Épirotes et ne laissèrent aux provinciaux que la *possession* de leur sol, dont ils gardèrent pour eux-mêmes la propriété.

[2] D'après l'*Expédition scientifique de Morée*, III, pl. 25.

loin : « Nous ne craignons pas non plus que la protection divine nous abandonne. Dans nos principes et dans nos actions, nous ne nous écartons ni de l'idée que les hommes ont conçue de la Divinité, ni de la conduite qu'ils tiennent entre eux. Nous croyons, d'après l'opinion reçue, que les dieux, et nous savons bien clairement que les hommes, par nécessité de nature, dominent partout où ils ont la force. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite; ce n'est pas nous qui, les premiers, l'avons appliquée: nous en profitons et nous la transmettrons aux temps à venir; vous-mêmes, avec la puissance dont nous jouissons, vous tiendriez la même conduite. »

La théorie de la force a été rarement exprimée d'une manière aussi nette[1]. La réputation des Athéniens en a souffert, sans qu'ils aient tiré le moindre profit de cette mauvaise action. Remarquons cependant, tout en ayant horreur de l'acte sanguinaire accompli à Mélos, que la pratique, sinon la théorie de ce droit du plus fort, est bien ancienne; c'est le principe sur lequel repose toute l'antiquité; il n'est pas autre chose que la loi fameuse, *salus populi suprema lex*, tant de fois invoquée pour justifier d'odieuses entreprises ou d'iniques cruautés; et il faut reconnaître avec tristesse que, à peu près partout et dans tous les temps, on a pensé, comme Euripide, « que la sagesse et la gloire étaient de tenir sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis[2]. » Ce qui est vieux comme le monde, c'est la force; ce qui se dégage lentement, c'est le droit : faut-il croire que son règne ne viendra pas?



Monnaie de Mélos[3].

Les colons doriens de Mélos avaient compté sur l'appui de Sparte. « Elle vous abandonnera, » avaient répondu les Athéniens; et la prudente cité, qui, elle aussi, en toute chose, ne voyait que l'utile, ne leur avait envoyé ni un navire ni un soldat. Cette inertie enfla les espérances d'Athènes; elle crut le moment venu de rattacher à son empire la grande île de l'Occident, où les divisions intérieures faisaient désirer à plusieurs cités une protection étrangère[4].

[1] Rien ne prouve que ce dialogue ait réellement eu lieu. Thucydide (V, 85-111) a probablement voulu réduire en formules précises, la politique instinctivement suivie par les deux partis et qui était la politique de tout le monde. Les Doriens ne chantaient-ils pas : « Ma lance et mon épée sont ma richesse; mon bouclier est mon fidèle défenseur. Avec cela je laboure et je moissonne. »

[2] *Les Bacchantes.*

[3] Grenade. ℞. ΜΑ[λίων]. Aigle debout sur un rocher; derrière, le croissant. (Argent.)

[4] Sur la colonisation grecque de la Sicile, voy. t. Ier, p. 557 et suiv.

II. — LA SICILE DEPUIS GÉLON, LES ATHÉNIENS APPELÉS PAR SÉGESTE, MUTILATION DES HERMÈS, DÉPART DE LA FLOTTE (416).

Gélon, le glorieux vainqueur des Carthaginois à Himère[1], était mort peu de temps après leur défaite (476). Syracuse, qu'il avait sauvée et agrandie, lui rendit les honneurs divins accordés aux héros, et laissa son frère Hiéron succéder à son pouvoir. Ce fut l'époque de la plus grande puissance de Syracuse.



Didrachme de Syracuse[2].



Monnaie des Carthaginois en Sicile[3].

Sur un message d'Hiéron, Anaxilaos, tyran de Zancle et de Rhégion, laissa les Locriens en paix; Cumes, la Campanienne, que les Carthaginois et les Étrusques attaquaient, fut sauvée par sa flotte, et Pindare chanta cette victoire : un casque de bronze, offrande d'Hiéron, trouvé à Olympie dans le lit de l'Alphée, en a conservé jusqu'à nous le témoignage. Une colonie syracusaine, établie dans l'île d'Ischia, interdit à la marine étrusque de dépasser le cap Misène, et, en Sicile, une grande victoire gagnée sur les Agrigentins obli-



Casque en bronze, consacré par Hiéron[4].

[1] Voy. t. II, p. 88.

[2] ΣΥRΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de la Victoire (?) à droite, ceinte d'une couronne de laurier: autour, quatre dauphins. ℞. Héros nu, sur un cheval s'avançant à droite; derrière lui, la Victoire qui vole, tenant une bandelette dans ses mains; à l'exergue, une anguille de mer (*pistrix*). (Brit. Mus.)

[3] Tête de femme (Astarté?) à droite, coiffée d'une tiare orientale assez semblable au bonnet phrygien. ℞. Lion passant devant un palmier; en légende phénicienne : שעם מחנת, inscription qu'on interprète ordinairement par *Schâm machanat* « du peuple du camp ». Nous avons publié dans l'*Histoire des Romains*, tome Ier, p. 419-421, et tome II, p. 142, d'autres monnaies frappées en Sicile au compte de Carthage.

[4] Casque en bronze, découvert à Olympie, et conservé au musée Britannique; d'après l'édition anglaise de l'*Histoire des Romains*, vol. I, part. I, p. LXXVIII. L'inscription a été publiée au tome Ier, p. 565.

gea les Grecs de l'île à reconnaître la suprématie de Syracuse. Durant le combat, Hiéron malade s'était fait porter en litière au milieu de ses soldats.

La Sicile avait produit un poète de grand renom, Stésichore d'Himère, dont il nous reste quelques rares fragments[1], qui apprennent fort peu de chose sur son génie; et l'on pourrait prendre pour un Sicilien, Ibycos de Rhégion, qui avait adouci, à la cour de Polycrate de Samos, en des chants d'amour, le rude esprit de la race dorienne. Comme les Pisistrates, Hiéron, cruel mais magnifique, aimait la poésie et croyait à sa puissance. Il attira dans Syracuse, alors la plus brillante des cités grecques de l'Occident, Pindare, Simonide de Céos, son neveu Bacchylide, le grand Eschyle et Épicharme, l'audacieux adversaire des dieux de la foule[3]. Cette cour brillante était comme un prélude à l'Athènes de Périclès. Thrasybule, frère d'Hiéron, lui succéda (467); mais sa tyrannie amena une révolution : les Grecs de l'île aidèrent les Syracusains à chasser le tyran pour se débarrasser des leurs (466). La royauté fut partout abolie, et le gouvernement démocratique prit sa place. La réaction contre la dynastie de Gélon ne s'arrêta pas à la conquête des libertés populaires; les anciens habitants déclarèrent ceux qui tenaient des tyrans le droit de cité incapables d'aspirer aux charges. Ce fut le commencement de nouveaux troubles et de nouveaux combats, qui se répétèrent dans toutes les villes. Le désordre devint tel dans l'île entière, qu'une diète générale fut assemblée. On y convint que ceux qui avaient été exilés par les dynasties déchues rentreraient dans leurs biens, et que l'on céderait aux anciens mercenaires et aux amis des tyrans la ville déserte de Camarine avec son territoire.


Didrachme d'Himère[2].

Syracuse ne gagna point, par cette décision, la paix intérieure; des prétendants s'élevèrent, qu'il fallut abattre; et l'ostracisme, introduit sous le nom de pétalisme, peut-être sans les sages garanties que Clisthénès lui avait données à Athènes, ne rendit pas le repos à la

[1] Voy. t. I[er], p. 627.
[2] La nymphe Himéra debout, sacrifiant sur un autel; derrière elle, un caducée orné de bandelettes et fixé sur le sol; à l'exergue, IATON (mot inexpliqué; c'est peut-être le nom punique d'Himéra). ℞. IMEPAION, en légende rétrograde. Héros nu debout, retenant par la bride son cheval qui s'échappe au galop; à l'exergue, un cygne nageant. (British Museum.)
[3] T. II, p. 590 et 625.

cité. Peu à peu, cependant, les agitations se calmèrent, le gouvernement républicain s'affermit et la puissance de Syracuse reprit son essor. Ses flottes purgèrent la mer Tyrrhénienne des pirates étrusques: l'île d'Elbe fut conquise, la Corse attaquée (453).

Au centre de l'île, dont tout le littoral avait été hellénisé, subsistait,



La fontaine Aréthuse, à Syracuse[1].

dispersé en petits villages, le peuple qui était le vrai propriétaire de cette contrée, puisqu'il lui avait donné ses plus anciens habitants et son nom. Les Sicules défendaient encore leurs coutumes et leur langue contre l'influence étrangère. Dans trois siècles ils les auront perdues, et Cicéron ne trouvera que des Grecs dans l'île aux trois promontoires. En 452, un de leurs chefs, Ducétios, entreprit de sauver ce peuple et cette indépendance qui se mouraient. Il persuada aux Si-

[1] D'après une photographie.

cules de former une confédération et de bâtir une cité défendue, comme celles des Grecs, par de fortes murailles. Le plan fut exécuté, et Ducétios se trouva à la tête de forces assez considérables pour oser attaquer Agrigente, qui demanda et obtint le secours de Syracuse. Vainqueur d'abord des deux puissantes cités, il fut vaincu dans un second combat; et, désespérant d'échapper à l'ardente poursuite des Grecs, il se dirigea de nuit sur Syracuse, entra seul dans la place, sans être reconnu et vint s'asseoir sur l'autel de l'agora (451). Le peuple, « redoutant Némésis » s'il violait les lois de l'hospitalité, cria tout d'une voix qu'il fallait épargner le suppliant; on le relégua à Corinthe. Il s'échappa quelque temps après et reparut dans l'île, mais sans y rien entreprendre de considérable. Syracuse mit à profit sa victoire pour faire de nouveaux progrès dans l'intérieur de la Sicile. Une guerre heureuse avec Agrigente augmenta la secrète espérance qu'elle nourrissait de réduire l'île entière sous son pouvoir. Elle doubla sa cavalerie, construisit cent trirèmes et donna un nouvel essor à son commerce. Ses marchands payaient leurs acquisitions avec des pièces d'argent ou d'or qui étaient des œuvres d'art : les monnaies de Syracuse sont les plus belles que l'art grec nous ait laissées[2].



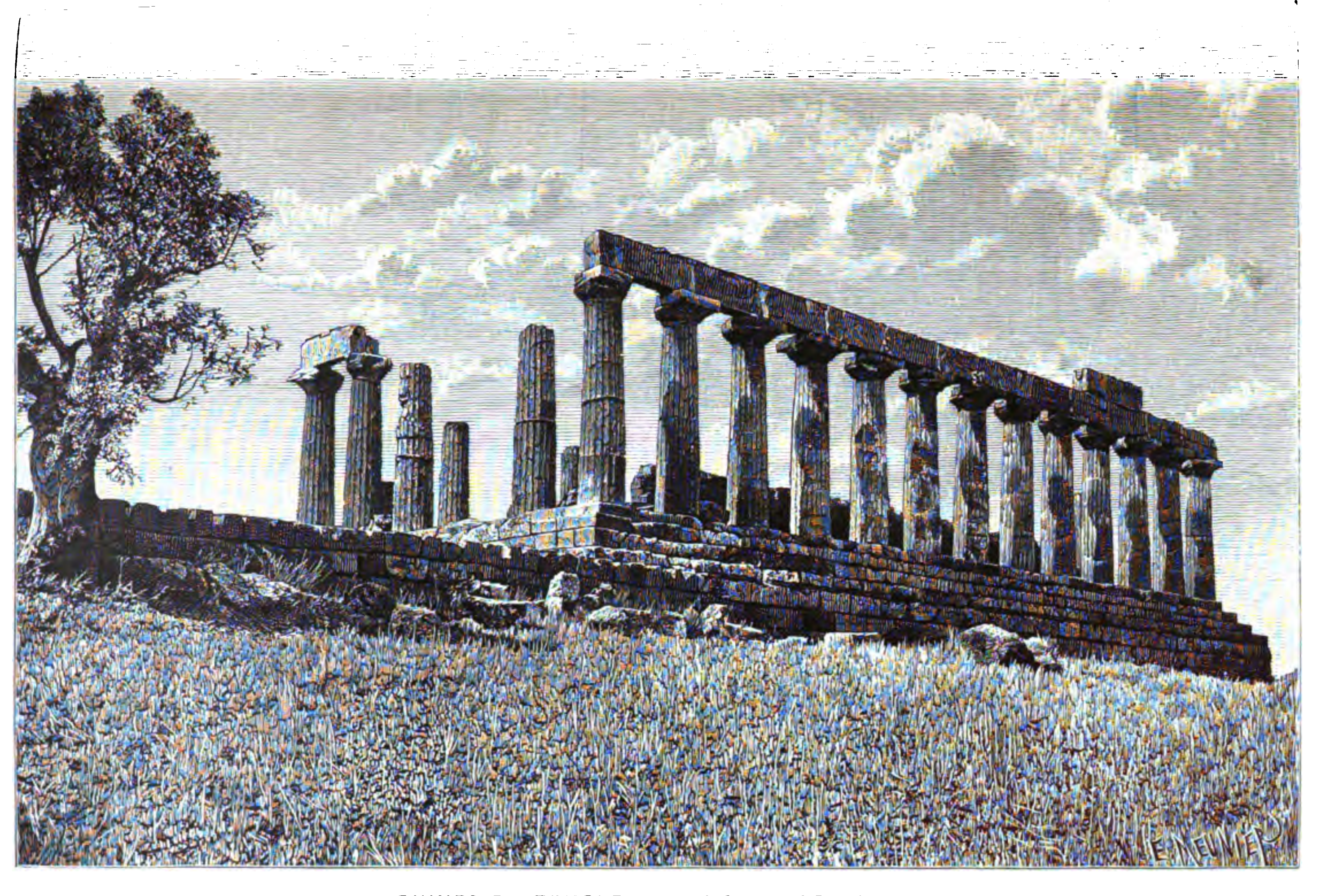
Tétradrachme d'Agrigente[1].

Agrigente, sa rivale, qui approvisionnait Carthage et la côte d'Afrique de vins et d'huiles, gagnait tant à ce commerce, que ses monuments effaçaient en magnificence ceux de Syracuse; son temple de Zeus était double du Parthénon d'Athènes, sans être plus grand. Les autres Grecs siciliens participaient à cette prospérité en proportion de leur puissance. Mais, pour tous, les jours de malheur allaient venir.

Quand la guerre du Péloponnèse commença, Sparte demanda avec instance du secours aux cités doriennes de la Sicile et de l'Italie; elles en promirent; puis trouvèrent plus utile de profiter de l'impuissance à laquelle elles croyaient Athènes réduite pour attaquer les cités ioniennes de l'île : Naxos, Catane et Léontion. La dernière, vivement pressée en 427, envoya Gorgias solliciter l'appui d'Athènes. Périclès se fût opposé à une expédition aussi lointaine; mais, à cette époque,

[1] AKPAΓANTINON. Aigle à gauche dépeçant avec son bec un lièvre qu'il tient dans ses serres; dans le champ, un coquillage. ℞. Un crabe et un poisson; dans le champ, deux coquillages.

[2] Voyez ci-dessus, p. 389, et dans le courant de l'ouvrage.

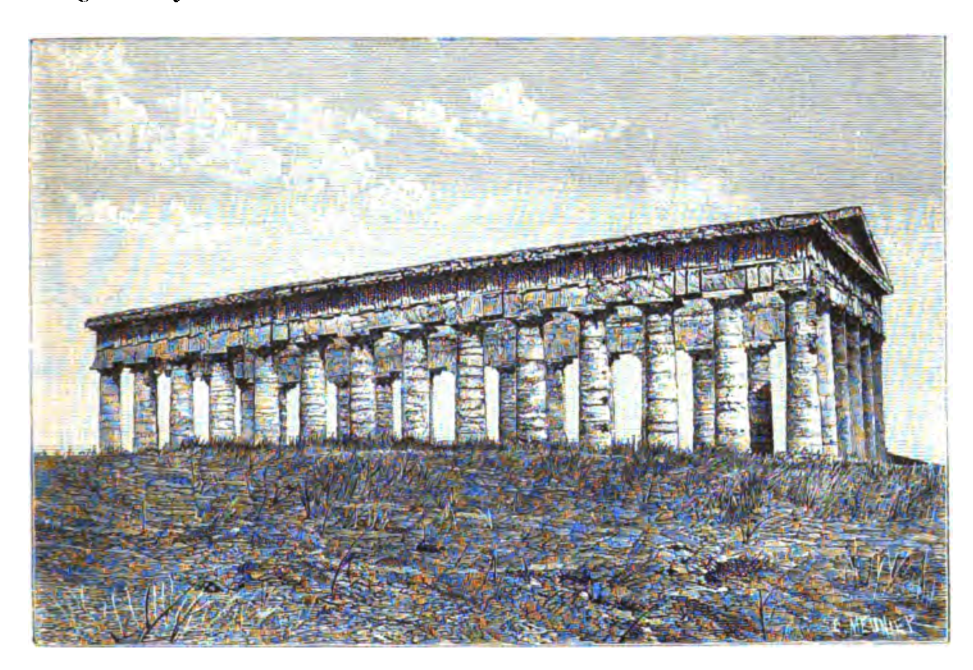


RUINES DU TEMPLE DE JUNON, A AGRIGENTE.

D'après une photographie.

il était mort : vingt galères partirent pour la Sicile. D'autres les suivirent, sans jamais donner de grandes proportions à cette guerre, qui s'éteignit, en 424, quand un sage citoyen de Syracuse, Hermocrate, eut montré, à tous les Grecs de Sicile réunis en congrès, qu'Athènes envenimait à dessein leurs querelles, pour en profiter le jour où un traité avec Sparte lui rendrait la libre disposition de ses forces.

Malheureusement ces sages avis furent vite oubliés. Des troubles à Léontion amenèrent la ruine de cette ville; une partie de sa population émigra à Syracuse; et, dès l'an 422, Athènes avait reformé une ligue



Temple de Ségeste [1].

contre la grande cité dorienne. Pourtant, jusqu'en 415, elle ne trouva pas jour à une expédition sérieuse; mais, dans une querelle qui s'éleva entre Ségeste et Sélinonte, la dernière obtint l'aide de Syracuse. L'autre, après avoir vainement demandé le secours de Carthage, implora celui d'Athènes, où les bannis siciliens affluaient.

Alcibiade avait été un des plus ardents à animer le peuple contre Mélos; il ne manqua pas cette occasion de le pousser à une entreprise bien autrement considérable et où il espérait un commandement. Il eut pourtant quelque peine à décider l'assemblée. On envoya d'abord des commissaires pour étudier les ressources de Ségeste; mais ils se

[1] D'après une photographie.

laissèrent tromper par des ruses grossières; ils virent de l'or là où il n'y avait que misère et les 60 talents qu'ils rapportèrent comme solde du premier mois pour les équipages de soixante galères, firent accepter le tableau qu'ils tracèrent des richesses de la cité. Tous les esprits, à Athènes, se gonflèrent d'ambitieuses espérances. Partout on trouvait, dit Plutarque, des jeunes gens dans les gymnases, des vieillards dans les ateliers et dans les lieux de réunion, traçant le plan de la Sicile, et dissertant sur la mer qui l'environne, sur la bonté de ses ports, sur sa position en face de l'Afrique. Elle leur servirait de place d'armes, pour aller de là soumettre Carthage et dominer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les riches n'approuvaient pas ces témérités, mais craignaient, en s'y opposant, qu'on ne les soupçonnât de vouloir éviter le service et les frais de l'armement des galères. Nicias fut plus hardi; même après que les Athéniens l'eurent nommé général, avec Alcibiade et Lamachos, il prit la parole, montra l'imprudence d'aller chercher de nouveaux sujets quand les anciens étaient en pleine révolte, comme dans la Chalcidique, ou n'attendaient qu'un désastre pour rompre la chaîne qui les liait à Athènes. Il finit par reprocher à Alcibiade de jeter la république, pour satisfaire sa seule ambition, dans une guerre d'outre-mer qui l'exposerait aux plus grands dangers. Il énumérait les forces nécessaires : au moins cent galères, cinq mille hoplites, des vaisseaux de charge, d'immenses approvisionnements, etc. Il croyait effrayer le peuple. Un des démagogues se leva et dit qu'il allait faire cesser toutes les hésitations de Nicias : en même temps il proposa et fit passer un décret qui donnait aux généraux plein pouvoir d'user des ressources de la ville pour les préparatifs de l'expédition (24 mars 415).



Décadrachme de Syracuse[1].

Nicias avait pleinement raison. L'expédition de Sicile était impolitique, insensée. C'est dans la mer Égée qu'était et que devait rester

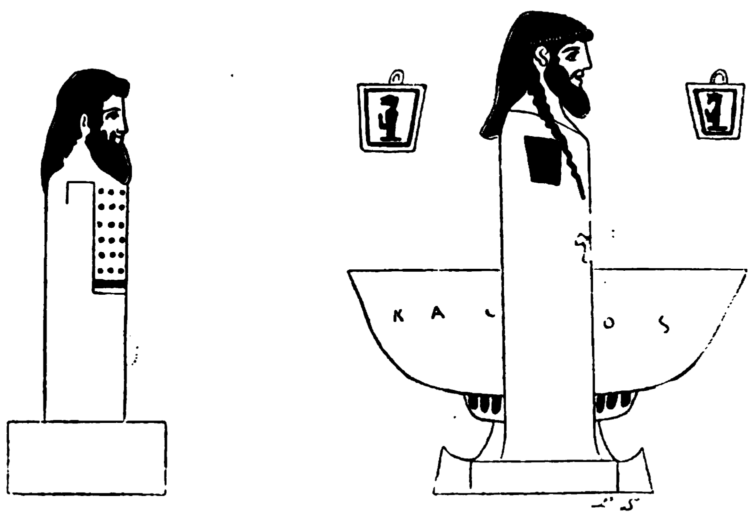
[1] Grande monnaie d'argent frappée sous Gélon I (cf. p. 389, le n° 2). Tête laurée de femme à droite (peut-être la Victoire); autour, quatre dauphins; en légende, ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. ℞. Personnage conduisant un char traîné par trois chevaux, à droite; au-dessus, la Victoire volant, tenant une couronne; à l'exergue, un lion à droite.

l'empire d'Athènes, à sa portée, sous sa main. Toute acquisition par delà le Péloponnèse était un affaiblissement. Syracuse, même conquise, ne fût pas demeurée longtemps sujette. De quelque façon que l'expédition tournât, des malheurs étaient au bout. D'ailleurs, dans la mer Égée, n'y avait-il pas Amphipolis à reprendre, la Chalcidique insurgée à soumettre, la Macédoine hostile à retenir dans la faiblesse? Mais le peuple, cette fois, était, comme Alcibiade, ivre de sa force et de sa fortune. Eupolis eut beau, dans sa comédie des *Dèmes*, faire descendre le brave Myronidès aux enfers pour en ramener les sages du bon vieux temps, Solon, Miltiade, Aristide et Périclès, le peuple ne reconnaissait plus ses anciens héros, et l'on dit qu'il laissa Alcibiade mettre à mort le poète qui l'avait livré aux risées de la foule.

Comme toujours, à l'approche des événements considérables, les présages et les prédictions des devins se multiplièrent pour ou contre l'entreprise, au gré des partis. Les oracles avaient perdu de leur autorité sur les esprits supérieurs; celui de Delphes ne décidait plus de la paix et de la guerre, comme il l'avait fait tant de fois, et Périclès, Thucydide n'invoquaient dans les affaires d'État que la seule raison; mais beaucoup gardaient les vieilles superstitions et écoutaient les bruits qui arrivaient des grands sanctuaires. Dodone était favorable; Délos, contraire; Alcibiade avait fait venir un oracle du temple d'Ammon, dont le prestige, accru par l'éloignement, frappait beaucoup le peuple. Mais l'astronome Méton n'augurait rien de bon de l'expédition, et le démon familier de Socrate lui en avait annoncé la désastreuse issue. Un événement, qui eut lieu peu de temps avant le départ de la flotte, dans la nuit du 8 au 9 juin, jeta la terreur dans la ville : un matin les hermès, ou bustes de Mercure, dressés le long des rues, aux vestibules des maisons particulières ou devant les temples, se trouvèrent mutilés. C'était une insulte aux dieux. Le conseil des Cinq Cents se réunit aussitôt[1]; on chercha les sacrilèges, on promit une récompense de 10 000 drachmes à qui les dénoncerait; car la ville semblait aux dévots menacée de grands malheurs, à moins qu'on ne parvînt à apaiser la colère du ciel par une expiation suffisante. Si Alcibiade avait de nombreux partisans, il avait aussi d'ardents ennemis. Naguère un homme méprisable, Hyperbolos, avait failli le faire exiler:

[1] L'historien Timée, qui écrivait un siècle plus tard, attribuait le désastre des Athéniens à la vengeance des dieux, qui, pour rendre plus manifeste leur colère, avaient choisi un descendant d'Hermès, Hermocrate, pour l'instrument de l'expiation. (Timée, *Fragments*, CIII, CIV, *Fragm des Hist. Grecs*, édit. Didot, t. Ier, p. 219.)

et il n'avait échappé qu'en réunissant sa faction à celle de Nicias pour faire retomber l'ostracisme sur la tête du démagogue. L'affaire des hermès parut à ses adversaires une occasion favorable de recommencer la tentative d'Hyperbolos, et l'on est autorisé à croire à une machination politique en voyant ce même peuple applaudir, quelques mois après, l'audace impie d'Aristophane dans sa comédie des *Oiseaux*. Une enquête fut commencée; des métèques et des esclaves, sans rien déposer sur les hermès, rappelèrent que des statues avaient été précédemment brisées par des jeunes gens, après une soirée de débauche



Hermès ou bustes de Mercure[1].

et d'ivresse : c'était Alcibiade que chargeaient ces révélations indirectes. D'autres l'accusaient formellement d'avoir, dans un festin, parodié les mystères d'Éleusis; et on profitait des craintes superstitieuses du peuple pour éveiller ses craintes politiques. On répétait que les briseurs des saintes images, les profanateurs des mystères, respecteraient moins encore le gouvernement que les dieux, et, tout bas, l'on disait qu'aucun de ces méfaits n'avait été commis sans la participation d'Alcibiade : en preuve, on citait la licence tout aristocratique de ses mœurs.

Était-il véritablement l'auteur de cette équipée sacrilège? L'en croire capable ne serait pas le calomnier. Ou bien était-ce un coup monté

[1] Peintures de vases, d'après l'*Élite des monuments céramographiques*, III, pl. 79 et 80. — Le second hermès se dresse auprès d'un bassin ou réservoir public : au mur voisin sont accrochées deux tablettes peintes, offertes par des fidèles et sur lesquelles sont également représentés des hermès. Voy. E. Gerhard, *Gesammelte akademische Abhandlungen und kleine Schriften*, I, p. 126, 566 et suiv. *Ueber Hermenbilder auf griechischen Vasen*.

contre lui? Quoique les preuves matérielles manquent, il est évident que parmi les riches, sur qui retombait le lourd fardeau des dépenses maritimes, il existait un complot dont le but était de ruiner la puissance d'Alcibiade et peut-être d'empêcher le départ de la flotte[1]. Les démagogues, qui avaient enivré le peuple d'espérance, étaient pour l'expédition, mais la popularité d'Alcibiade les gênait: il y eut, entre les deux factions contraires, un compromis, comme il s'en fait dans



Scène d'ivresse[2].

les temps où la moralité publique chancelle, et Alcibiade se trouva menacé de tous côtés. Malgré sa légèreté et son dédain pour le peuple et les lois, il sentit qu'il ne devait pas laisser derrière lui de telles accusations et il demanda à être jugé avant son départ. Ses ennemis

[1] Récemment il avait suffi de sacrifices peu favorables pour détourner une armée spartiate, instamment appelée par les Épidauriens, de passer la frontière. De pareils scrupules religieux arrêtèrent maintes fois les armées de Lacédémone. L'opinion exprimée dans le texte, au sujet des intentions du parti oligarchique, est celle d'Isocrate (*Disc.*, xvi, § 347). Quant à l'affaire des hermès, Thucydide (VI, 60) déclare qu'on n'a jamais pu en découvrir les auteurs : τὸ σαφὲς οὐδεὶς οὔτε τότε οὔτε ὕστερον ἔχει εἰπεῖν περὶ τῶν δρασάντων τὸ ἔργον; mais un peu plus haut, § 27, il dit qu'on voyait dans cette affaire un complot pour détruire le gouvernement populaire. La vérité semble être là.

[2] Peinture de vase, d'après le *Museo Gregoriano*, II, tav. 85, 1 *b*. — Une femme soutient de ses deux mains la tête du patient, qui est étendu sur une couche. La scène est peinte sur le fond d'une coupe, dont nous publions plus loin la décoration extérieure (Scène de banquet).

craignirent que le peuple ne reconnût trop aisément son innocence, dans l'intérêt même de l'entreprise : car c'était par son influence qu'un corps d'Argiens et de Mantinéens accompagnait l'armée. Ils firent décider que, pour ne pas suspendre l'expédition, Alcibiade s'embarquerait immédiatement, et que, s'il en était besoin, la question pourrait être mûrement examinée à son retour.

On était déjà au milieu de l'été. Le jour prescrit pour le départ, toute la ville, citoyens et étrangers, descendit au Pirée dès l'aurore.



Scène d'adieu [1].

Chacun conduisait ses amis, ses parents, ses fils. Ils marchaient remplis d'espérance, le cœur attristé pourtant ; car, tout en songeant à ce qu'ils allaient acquérir, ils pensaient aussi à ceux que peut-être ils ne reverraient plus. A cette heure, on sentait mieux ce que l'entreprise avait de redoutable, et les dangers, et la distance ; mais les regards étaient en même temps frappés de la force des apprêts et l'orgueil, la confiance, séchaient les larmes.

La flotte se composait de cent galères dont soixante à marche rapide,

[1] Peinture sur un vase de Sicile, d'après O. Benndorf, *Griechische und Sicilische Vasenbilder*, Taf. 49, 3. — Une femme tend une phiale à un guerrier en armes, prêt à partir. A rapprocher des peintures de vases que nous avons publiées au tome Ier, p 588 et 714.



ARÈS OU MARS LUDOVISI.

Statue en marbre, conservée à la villa Ludovisi (d'après une photographie. — Cf. Th. Schreiber, *Die antiken Bildwerke der Villa Ludovisi in Rom*, p. 82). — Le dieu dans l'attitude du repos, est assis sur un rocher, les mains croisées sur son épée. Son bouclier est à sa droite, à ses pieds, un Amour. La statue faisait partie d'un groupe : à gauche du dieu se tenait sans doute Aphrodite.

de trente navires pour le transport des vivres et des ouvriers, de cent autres nolisés par la république et d'un grand nombre de bâtiments qui suivaient volontairement. Les alliés la rejoindront, à Corcyre, avec trente-quatre trières et deux pentecontores rhodiennes. Alors l'armée



Mort d'Adonis[1]. (Voyez p. 534.)

s'élèvera à cinq mille cent hoplites dont quinze cents Athéniens, quatre cent quatre-vingts archers, sept cents frondeurs rhodiens, cent vingt

[1] Peinture de vase d'après le *Bulletino archeologico napolitano*, anno VII, tav. 9. — Dans le registre du milieu, Adonis mourant est étendu sur un lit : un Amour ailé l'assiste. A la tête du lit se tiennent Perséphone, une branche de myrte à la main, et Aphrodite, la tête couverte d'un voile; au pied du lit est Artémis, portant deux torches : ce n'est pas ici la déesse de la chasse qui a causé la mort d'Adonis, c'est bien plutôt la déesse des enfers, Artémis-Hécate. Dans le registre supérieur, Zeus, assis sur un trône, règle le différend survenu entre Aphrodite et Perséphone qui se disputent la possession d'Adonis. Aphrodite est agenouillée auprès de Zeus, et tient l'Amour de son bras gauche : Perséphone est assise, appuyée sur le coffret dans lequel elle avait caché Adonis enfant. De l'autre côté de Zeus sont Déméter, une torche à la main, et Hermès : aux pieds de Zeus et s'appuyant sur son sceptre est le jeune Adonis. Dans le registre inférieur sont les Muses.

bannis de Mégare armés à la légère; ajoutez quinze ou vingt mille rameurs, peut-être davantage[1]. Jamais Athènes, ni aucune ville de la Grèce, n'avait préparé un pareil armement.

Quand les troupes furent montées sur les galères et qu'on eut chargé les bâtiments de tout ce qu'il fallait emporter, la trompette donna le signal du silence. Les prières accoutumées avant le départ ne se firent pas en particulier sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut; la foule répandue sur le rivage y joignait les siennes. On versa le vin dans les cratères; chefs et soldats firent des libations dans des coupes d'or ou d'argent; puis l'armée tout entière entonna le pæan. Alors les rames s'agitèrent, la voile s'enfla, et bientôt la flotte se perdit dans la brume sur la route d'Égine. Les Athéniens venaient de voir pour la dernière fois leurs vaisseaux et leurs soldats (juillet 415).


Navire à la voile[2].

L'expédition avait été décidée le jour où l'on célébrait la fête funèbre d'Adonis. Pendant que, à l'Agora, les orateurs en montraient les avantages, les femmes, se frappant la poitrine et poussant des lamentations, criaient : « Hélas! hélas! Adonis est mort! Pleurez le Seigneur[3]! » Cette rencontre avait paru aux superstitieux un funeste présage; mais le peuple, dans l'orgueil de sa puissance, n'avait rien entendu.

III. — LES ATHÉNIENS DEVANT SYRACUSE (414); GYLIPPOS; DESTRUCTION DE L'ARMÉE.

Une entreprise audacieuse veut être audacieusement exécutée; mais les généraux n'emportaient point d'instructions précises. On les envoyait pour faire quelque chose de grand en Sicile; et on n'avait pas dit précisément quelle grande chose il fallait faire. D'ailleurs Nicias paralysait tout. Il avait eu raison de s'opposer à l'expédition avant qu'elle fût résolue, « mais, après avoir inutilement tenté d'en détourner les Athéniens et de se faire exempter du commandement, il n'était plus temps de montrer de la crainte, d'agir avec lenteur, de regarder

[1] Chaque matelot recevait de l'État une drachme par jour, 90 centimes, ou un tiers de plus que la solde ordinaire; le triérarque y ajoutait un supplément de solde pour les pilotes et les thranites, ou rameurs du banc supérieur. (Thucydide, VI, 31.)

[2] C. L. I. COR. (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Galère à la voile dans l'un des ports de Corinthe au pied d'un phare. (Revers d'une monnaie de bronze de Corinthe à l'effigie de Marc Aurèle.)

[3] Aristophane, *Lysistrata*, 389.

sans cesse, comme un enfant, du vaisseau vers le rivage, de répéter que, sans aucun égard à ses représentations, on l'avait chargé, malgré lui, d'une guerre imprudente, et par là d'émousser ce premier élan de confiance qui assure le succès des entreprises. » Le long des côtes d'Italie la flotte fut très froidement reçue; les villes fermaient leurs portes et refusaient de vendre des vivres; Rhégion même, alliée d'Athènes dans la dernière guerre, ne voulut pas sortir de la neutralité. On comptait sur les richesses de Ségeste : trois vaisseaux envoyés à cette ville rapportèrent la promesse d'un subside de 30 talents : c'était tout ce qu'elle pouvait donner. On comptait sur les villes ioniennes, aucune n'appela les Athéniens. Que faire quand on ne trouvait que défiance ou misère, là où l'on espérait de chaudes amitiés et des secours? Lamachos fut d'avis d'aller droit aux Syracusains, et de livrer bataille sous leurs murs. Alcibiade voulait qu'on commençât par détacher les autres villes et les Sicules du parti de Syracuse, pour attaquer ensuite cette ville et Sélinonte. Nicias ne goûta aucun de ces deux avis : il proposa de sommer les Ségestains de tenir leurs promesses; s'ils refusaient, d'obtenir pour eux quelques bonnes conditions des Sélinontains, puis de revenir en côtoyant tranquillement la Sicile, pour faire voir les armes d'Athènes et l'immense armement. Le parti le plus sage était celui de Lamachos, le pire celui de Nicias : on adopta le plan d'Alcibiade, qui était un moyen terme entre les deux autres (juillet 415).



Tétradrachme de Ségeste[1].

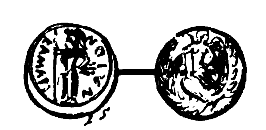

Didrachme de Sélinonte[2].

Messine ferma ses portes, Naxos les ouvrit; à Catane, Alcibiade fut admis dans la ville, mais seul. Pendant que le peuple écoutait ses raisons sur la place, quelques soldats surprirent une porte mal gardée.

[1] ΣΕΓΕΣΤΑ ΞΙΑ. Tête de la nymphe Ségeste, à droite; derrière, un épi. Les lettres ΞΙΑ ou ΞΙΒ qu'on lit sur ces monnaies sont encore inexpliquées (Voyez Head, *Manual of greek Numismatics*, p. 144). ℞. ΕΓΕΣΤΑΙΩΝ. Jeune chasseur, probablement le génie du fleuve Crimisus, à droite, le pied sur un rocher, et la chlamyde sur le bras gauche; son casque conique est rejeté sur son dos, et il tient de la main gauche deux javelots; il est accompagné de deux chiens. Devant lui, un hermès de Priape.

[2] ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. Hercule nu, armé de sa massue et domptant le taureau qu'il saisit par les cornes. ℞. ΗΥΨΑΣ. Le génie du fleuve Hypsas sacrifiant sur l'autel d'Esculape. Il tient une pa

Catane entra dans l'alliance d'Athènes, et devint la station de la flotte. L'armée y revenait d'une expédition sans résultat sur Camarine, quand on vit paraître la galère salaminienne, arrivant d'Athènes avec l'ordre d'y ramener Alcibiade. Pour ne pas irriter l'armée, on l'invitait simplement à venir se justifier.



Obole de Camarine[1].

Quand l'excitation produit par l'armement et le départ de la flotte fut tombée, la foule revint à ses craintes. On n'avait vu d'abord que les côtés brillants de l'expédition, on n'en voyait plus que les périls; on implorait les dieux pour qu'ils les écartassent, et l'on redoutait qu'ils ne fussent sourds aux prières d'une ville qui ne savait pas les venger; peu à peu une sorte de terreur religieuse se répandit dans la cité entière. Comme il est arrivé si souvent, la peur avivait la superstition et toutes deux excitaient des colères implacables. Tout devint matière à soupçon[2]. Les outrages faits aux dieux épouvantaient; et l'on a déjà dit que certaines gens étaient intéressées à profiter de cette terreur pour faire croire à une conspiration qui menaçait la république et la constitution. Un mouvement des armées béotienne et spartiate vers les frontières de l'Attique parut une preuve de la connivence des traîtres du dedans et de l'ennemi du dehors. La peur gagna Argos, alors étroitement liée avec Athènes; les partisans de l'oligarchie y furent mis à mort; à Athènes, dix-huit citoyens, condamnés comme sacrilèges, furent exécutés; quelques jours après, quarante-deux autres furent proscrits; enfin Alcibiade lui-même fut atteint. Lorsque Thessalos, fils de Cimon et un des chefs du parti oligarchique, reprit l'accusation relative à la parodie des mystères d'Éleusis, les dévots à Déméter et à Cora, les initiés, les femmes surtout qui étaient comme les gardiennes du culte des « déesses véné-

tère et un rameau d'olivier; autour de l'autel est enroulé un serpent; dans le champ, la branche de persil, symbole de la ville, et un oiseau aquatique qui rappelle les marais pestilentiels desséchés par Empédocle. (Voy. ci-dessus, p. 392.)

[1] Minerve debout à gauche; elle est casquée, s'appuie de la main droite sur sa lance et tient dans la main gauche un faisceau de flèches; sa poitrine est couverte de l'égide; à ses pieds, son bouclier; en légende : ΚΑΜΑΡΙΝΑΙΟΝ. ℞. La Victoire volant à gauche; à ses pieds, un cygne. Le tout dans une couronne de laurier. (Obole de Camarina, en Sicile.)

[2] Jusqu'en 1789, même en France, un sacrilège au premier chef, comme l'était aux yeux des Athéniens la mutilation des hermès, non seulement causait autant de terreur que de colère, là où il avait été commis, mais la loi punissait ce crime du dernier supplice, avec tous les raffinements de la torture, témoin le supplice de la Barre. En 1825, une loi rigoureuse contre le sacrilège fut encore votée en France. A Athènes, dans l'affaire des Hermès, la proposition de mettre un citoyen à la torture fut repoussée comme contraire aux lois. Les esclaves seuls, et probablement aussi les métèques, y étaient soumis.



VUE DU DÉTROIT DE MESSINE.

D'après une photographie. — La vue est prise de Reggio.

rables »[1] répandirent dans la ville une sourde irritation contre l'audacieux contempteur. Alcibiade fut rappelé. Il comprit qu'une sentence de mort l'attendait à Athènes, et il s'enfuit à Thurion, de là dans le Péloponnèse, auprès de ses amis d'Argos. Peu de temps auparavant, quelques Grecs de Messine s'étaient engagés à lui livrer la place; avant de quitter la Sicile, il dénonça le complot aux magistrats de la cité. Ceux de leurs compatriotes qu'il avait gagnés furent exécutés, et les Athéniens perdirent un poste qui eût été pour eux d'une extrême importance. C'était le commencement de la vengeance qu'il voulait tirer de sa patrie et, d'un seul coup, deux mauvaises actions.



Tétradrachme de Messine[2].

Dès que la fuite d'Alcibiade fut connue à Athènes, on le condamna à mort; on confisqua ses biens, et les prêtres prononcèrent contre lui les malédictions dans la forme antique, à l'approche des ténèbres, le visage tourné vers l'occident et en secouant leurs robes de pourpre, comme pour rejeter le sacrilège du sein de la cité et loin de la protection des dieux. L'hiérophantide Théano refusa seule d'obéir au décret. « Je suis prêtresse, dit-elle, pour bénir, non pour maudire. »

Pour compléter ces actes d'hypocrisie religieuse, de superstition féroce et de jalousie politique, on fit passer une loi qui interdisait aux poètes dramatiques les allusions contre les choses du jour (414). C'était la censure pour les pièces de théâtre[3]. Aristophane y répondit par un chef-d'œuvre, sa comédie des *Oiseaux*, féerie charmante, mais satire universelle qui n'épargnait ni les faiseurs de lois ni les devins, pas même les dieux. Dans la bienheureuse cité que le poète fait construire par les Oiseaux, entre ciel et terre, on vit tranquille, sans crainte des délateurs, de la galère salaminienne et des procès. C'était une protestation de l'esprit et du bon sens. Athènes comprenait et riait d'elle-même avec le poète, mais ne se corrigeait pas. Quand Alcibiade

[1] Voy. t. Ier, p. 762 et suiv.

[2] Personnage assis dans un bige marchant au pas à droite; au-dessus, la Victoire volant le couronne. A l'exergue, une branche de laurier. ℟. ΜΕΣΣΑΝΙΟΝ en légende rétrograde. Lièvre courant à droite; au-dessus, une tête barbue et cornue de Pan, à droite; dessous, une branche de laurier.

[3] C'était le renouvellement de la loi de 440 qui était rapidement tombée en désuétude. Voy., ci-dessus, p. 241.

se fut réfugié dans le Péloponnèse, elle réclama par des ambassadeurs son extradition.

En Sicile, le départ d'Alcibiade avait découragé les troupes, et Nicias n'était plus l'homme qu'il fallait pour remonter le cœur des soldats. Il perdait le temps à promener ses galères en vue des côtes, comme s'il n'avait d'autre charge que de montrer aux insulaires la flotte athé-

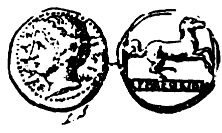


Plan de Syracuse à l'époque du siège de 714[1].

nienne, et l'automne arriva sans qu'il eût rien fait. Syracuse avait longtemps repoussé les avertissements du sage Hermocrate et refusé de croire à une attaque des Athéniens. L'apparition de la flotte dans les eaux de la Sicile ouvrit enfin tous les yeux. A ce moment, Nicias aurait encore pu enlever la ville par un coup de main hardi. Mais il laissa aux Syracusains le temps de revenir de leur effroi et de faire des préparatifs; ils étaient prêts à tout, quand il reprit le projet de Lamachos.

[1] Voyez le récent ouvrage de Lupus et Holm, *Topographie von Syrakus*, avec cartes et vues.

Lent et indécis dans le conseil, Nicias ne manquait pas de vigueur dans l'action. Ayant réussi par un adroit stratagème à attirer hors de leurs murs toutes les forces ennemies, il se présenta subitement devant la place dégarnie de troupes, et débarqua son armée, qu'il fit camper, pour n'avoir rien à craindre de la cavalerie syracusaine, entre un marais où se perdait l'Anapos et les pentes de l'Olympiéion. Un combat qui suivit fut tout



L'Anapos personnifié [1]



Le fleuve Anapos [2].

à l'avantage des Athéniens. Sur cette colline se trouvaient un temple de Zeus et de riches trésors que les soldats de Nicias auraient voulu piller. Le scrupuleux général n'osa toucher à ce bien sacré, et laissa cette ressource à ses adversaires. L'hiver survenant, il se retira à Naxos, et de là fit demander à Athènes de la cavalerie et de l'argent.

[1] ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête imberbe, nue, à gauche, du génie de l'Anapos. ℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ, sur une bande. Cheval en liberté, galopant à droite. (Monnaie d'or de Syracuse.)

[2] D'après une photographie. — Sur les bords croissent des papyrus. Voy. E. Renan, *Vingt jours en Sicile*, dans la *Revue des Deux Mondes*, novembre 1875, p. 261 et suiv.

En même temps il détachait les Sicules de l'alliance de Syracuse et tâchait d'attirer dans celle d'Athènes Carthage et l'Étrurie, deux ennemies des Grecs italiotes et siciliens. Syracuse s'adressa, de son côté, à Corinthe, à Sparte, à Agrigente qui refusa de se lier à l'un ou l'autre parti. Sur la proposition d'Hermocrate, le peuple réduisit de quinze à trois le nombre des généraux, augmenta leurs pouvoirs, et comprenant le besoin d'une dictature, durant le péril public, s'engagea à ne point gêner leur action par l'indiscrète curiosité propre aux démocraties.



Monnaie étrusque[1].

En Grèce, Alcibiade n'eut pas honte de se joindre aux députés de ceux contre lesquels il avait soulevé cette guerre, d'être leur guide et leur intercesseur. Il pressa les Lacédémoniens de faire passer une armée à Syracuse, tandis qu'ils fortifieraient, dans l'Attique, le poste de Décélie, pour mettre Athènes entre deux dangers. En apprenant sa condamnation à mort, il avait dit : « Je saurai bien leur montrer que je suis encore en vie; » et il tenait parole.

Sparte résolut d'envoyer un des siens, Gylippos, fils de Cléandridas, l'exilé de 445, avec des vaisseaux de Corinthe; mais la lenteur qu'elle y mit laissa le temps aux Athéniens de revenir l'été suivant devant Syracuse (414). Heureusement les habitants avaient profité de la retraite de Nicias pour se couvrir, pendant l'hiver, d'une muraille qui défendit l'approche de l'Achradine et d'Ortygie. Ils allaient occuper aussi le sommet de l'Épipole, quand les Athéniens arrivèrent et les prévinrent[2]. Nicias construisit aussitôt une vaste enceinte retranchée, le *Cercle*, et de là fit partir, pour envelopper la ville, deux murs de circonvallation qui devaient aboutir, d'un côté, au port de Trogile et, de l'autre, au Grand port. Il pressa activement cette construction, malgré la difficulté du terrain, tantôt en collines, tantôt en marais. Pour la rendre inutile, les Syracusains commencèrent une muraille

[1] La Gorgone ailée, courant à gauche ; elle regarde de face et tient un serpent dans chaque main. ℟. ΘΕΙ. Type incertain dans lequel on s'accorde à voir une sorte de roue. La légende est restée jusqu'ici inexpliquée. (Didrachme. — Garrucci, *Le Monete dell' Italia*, part. II, p. 54.)

[2] Syracuse se composait, en 415, de deux villes : l'ancienne, dans l'île d'Ortygie; la nouvelle, ou Achradine, sur la terre ferme, à quelque distance d'Ortygie. L'Achradine était fortifiée et avait deux faubourgs ouverts : *Tyché*, et le domaine d'Apollon Téménitès, qui fut appelé plus tard *Néapolis*. L'Achradine occupait la base d'un triangle, dont le sommet était l'Épipole A cette pointe, d'où l'on dominait tout Syracuse, était le fort Euryalos.



RUINES DU TEMPLE DE ZEUS, A AGRIGENTE.

D'après une photographie. — On voit à terre une des caryatides du temple. Au fond, sur la hauteur, est la ville moderne de Girgenti : tous les temples d'Agrigente étaient situés sur la terrasse qui s'élève entre la mer et Girgenti.

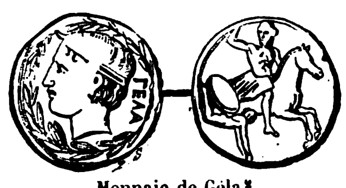
transversale qui devait couper les travaux de l'assiégeant; celle-là prise, une autre fut poussée jusqu'à l'Anapos; les Athéniens s'en emparèrent encore. Dans un de ces combats, Lamachos fut tué : c'était un général habile et brave. Aristophane, qui raille sa fougue belliqueuse, l'appelle pourtant un héros. Il était pauvre et honnête : « Lorsque, après une expédition, dit Plutarque, il rendait ses comptes au peuple, il portait toujours en dépense un habit et une paire de chaussures. »

Nicias resta seul à la tête de l'armée. Ses derniers succès lui atti-



Gouttière en forme de tête de lion, provenant du temple dorique d'Himère[1].

rèrent de nombreux renforts de la Sicile, de l'Italie, même des Étrusques, qui lui envoyèrent trois galères. Il commençait à espérer; les Syracusains, au contraire, perdaient courage; déjà ils parlaient de se rendre, et la capitulation était prête, quand une galère de Corinthe, échappée aux croisières des Athéniens, vint annoncer qu'une flotte se rassemblait à Leucade et que Gylippos était en Sicile. Il avait, en effet, débarqué à Himère. Avec les secours que lui fournirent cette ville, Sélinonte, Géla et quelques Sicules, il réunit



Monnaie de Géla[2].

[1] D'après une photographie. — La gouttière est en calcaire compacte. C'est un morceau remarquable de sculpture décorative grecque, datant du cinquième siècle avant notre ère : on sait, en effet, que la ville d'Himère a été détruite en 409 av. J.-C.

[2] ΓΕΛΑ. Tête juvénile du fleuve Gélas, à gauche, diadémée et le front orné de cornes. Le

une armée de 3000 hommes. Nicias, au lieu de marcher à sa rencontre, le laissa entrer paisiblement dans Syracuse. Aussitôt la face des choses changea. « Gylippos, dit Plutarque, envoya d'abord un héraut aux Athéniens pour leur offrir toute sûreté dans leur retraite, s'ils voulaient évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas même répondre, et quelques-uns de ses soldats demandèrent au héraut, d'un ton railleur, si l'arrivée d'un bâton et d'un manteau lacédémonien avait su-



Le fort Euryalos[1].

bitement donné aux Syracusains une telle supériorité, qu'ils n'eussent plus que du mépris pour ces Athéniens qui, tout récemment, avaient rendu aux Spartiates 300 prisonniers qu'ils tenaient dans les fers, tous beaucoup plus forts et plus chevelus que Gylippos. »

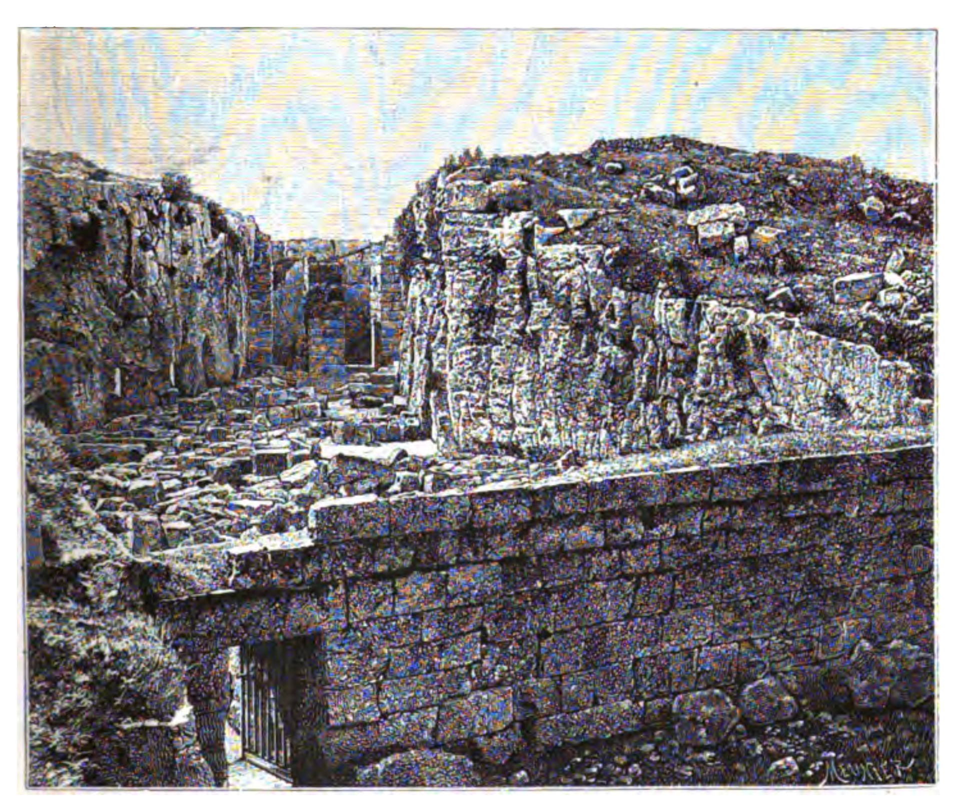
Mais le Spartiate avait ramené la confiance; il rétablissait la discipline, il aguerrissait les troupes et pour coup d'essai il surprit le fort Labdalon, dont la garnison fut égorgée[2]. Puis il éleva un troisième mur,

tout dans une couronne de laurier. ℞. Cavalier frappant de sa lance un fantassin renversé, et qui a abandonné son bouclier. (Argent.)

[1] Vue de l'intérieur du fort, d'après une photographie.

[2] Ce fort avait été construit par les Athéniens sur une colline d'Épipole.

qui coupa la ligne des Athéniens et qu'il prolongea le long des hauteurs d'Épipole pour gagner la pointe du triangle, clef de cette position. Au lieu de porter ses forces de ce côté, Nicias, avouant publiquement ses craintes et sa faiblesse, s'occupa de fortifier le promontoire Plemmyrion, à l'entrée du grand port, et y construisit trois forts; c'était presque abandonner le siège. Si là, en effet, les secours arrivaient aisément par mer, il fallait aller chercher au loin l'eau et le



Le fort Euryalos[1].

bois, et les soldats ne pouvaient sortir sans être harcelés par les cavaliers ennemis qui étaient maîtres de la campagne[2]. Une victoire remportée par Gylippos et l'arrivée d'une escadre corinthienne achevèrent de rendre l'armée athénienne plutôt assiégée qu'assiégeante.

Nicias expédia alors à Athènes une dépêche où il révélait la détresse

[1] Vue prise de l'extérieur du fort, d'après une photographie.

[2] L'armée athénienne n'avait emmené que 30 cavaliers, tandis que ceux des Syracusains étaient nombreux; de là, pour elle, l'impossibilité de s'éclairer. En 414, Athènes envoya 250 cavaliers, que l'on monta avec des chevaux du pays. Les alliés de Sicile en donnèrent davantage, de sorte que Nicias put former une division de 650 chevaux. (Thucydide, VI, 94 et 98.)

de l'armée et l'inquiétude de son âme. Il annonçait l'arrivée de Gylippos, l'interruption du mur de circonvallation, le délabrement de la flotte et des troupes, le mauvais état des vaisseaux restés trop longtemps à la mer, la désertion des rameurs et des auxiliaires soudoyés, l'épuisement des villes alliées, Naxos et Catane, le découragement des soldats et des matelots. « Ce qui est le plus embarrassant, ajoutait-il,



1 2
Tétradrachmes de Catane.

3 4
Tétradrachmes de Syracuse.

c'est que, tout général que je suis, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces désordres; car vous êtes des esprits difficiles à gouverner.... Je voudrais vous mander des choses plus agréables, disait-il en terminant, mais je ne pourrais vous en écrire de plus importantes, puisqu'il faut que vous soyez bien informés de l'état de ce pays-ci, pour en faire l'objet de vos délibérations. D'ailleurs, je vous connais, je sais que

[1] Taureau à tête humaine, grattant le sol avec ses pieds, tourné à droite; au-dessus, une oie; au-dessous, un poisson. ℞. ΚΑΤΑΝΑΙΟΝ. Victoire marchant à gauche, tenant dans sa main droite une couronne de laurier.

[2] Tête d'Apollon de face avec une couronne de laurier et les cheveux frisés ; dans le champ, ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣ, nom de l'artiste graveur du coin monétaire. ℞. ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ. Quadrige conduit par une femme au-devant de laquelle vole une Victoire qui tient une couronne dans chaque main. A l'exergue, un dauphin.

[3] ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de nymphe, à droite, les cheveux enveloppés de bandelettes; autour, des dauphins. ℞. Femme dans un bige allant au pas, à droite ; au-dessus des chevaux, vole une Victoire qui tient une couronne.

[4] Tête de Nymphe à gauche, les cheveux relevés et enveloppés dans une sphendonè ornée d'étoiles ; autour, des dauphins ; à l'exergue, ΕΥΜΕΝΟΥ, nom de l'artiste graveur du coin monétaire. ℞. Victoire ailée conduisant un quadrige, à droite ; au-dessus des chevaux, vole une autre Victoire. A l'exergue, le monstre Scylla armé d'un trident, et les lettres ΕΥΘ, initiales d'un nom d'artiste graveur incertain.

vous n'aimez à recevoir que de bonnes nouvelles, et qu'ensuite, si les événements n'y répondent pas, vous rejetez le mal sur ceux qui vous l'apprennent : j'ai donc regardé comme le plus sûr de vous dire la vérité. Soyez persuadés que chefs et soldats se sont conduits sans reproche. Mais à présent que toute la Sicile est liguée contre nous, et qu'on y attend une nouvelle armée du Péloponnèse, délibérez avec



Tétradrachmes de Syracuse.

cette idée que vous n'avez ici que des forces insuffisantes. Il faut ou les rappeler, ou envoyer une seconde armée de terre et de mer, aussi forte que la première, avec de grandes sommes d'argent. Il faut aussi me donner un successeur : la maladie néphrétique dont je suis tourmenté ne me permet plus de garder le commandement. Je mérite de votre part cette condescendance : tant que j'ai eu de la santé, je vous

[1] ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de nymphe à droite, le front orné d'un diadème, les cheveux enveloppés dans un filet; autour, des dauphins. ℟. Femme dans un bige au pas à droite; elle a dans les mains les rênes et l'aiguillon; une Victoire tenant une bandelette vole au-dessus des chevaux.

[2] ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de Perséphone à gauche, couronnée d'épis et de pavots; autour, des dauphins; à l'exergue : ΦΡΥΓΙΛΛ[ΟΥ], nom de l'artiste graveur du coin monétaire. ℟. La Victoire ailée conduisant un quadrige à droite et couronnée par une autre Victoire, qui vole au-dessus des chevaux; à l'exergue, le monstre Scylla armé d'un trident, et les lettres ΕΥΘ, initiales d'un nom d'artiste graveur incertain. Le revers de cette monnaie se trouve aussi associé à des têtes signées d'Eumène.

[3] ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de nymphe à gauche, les cheveux retenus par un diadème; derrière ΙΜ, initiales d'un nom d'artiste graveur; dessous, deux dauphins. ℟. Femme dans un quadrige au galop à gauche; la Victoire tenant une bandelette vole à sa rencontre au-dessus des chevaux. A l'exergue, un lion dévorant un taureau.

[4] ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Perséphone, à droite, couronnée d'épis; autour, des dauphins,

ai bien servis. Au reste, ce que vous jugerez à propos de faire doit être prêt au commencement du printemps. Point de lenteur : nos ennemis de Sicile n'en mettront pas dans leurs dispositions; ceux du Péloponnèse tarderont davantage; mais si vous n'y faites attention, les uns vous surprendront, comme ils l'ont déjà fait, et les autres vous préviendront[1]. »

Cette pressante missive, loin d'abattre les Athéniens, ou d'exciter leur colère contre l'incapable général, les porta à de plus grands efforts. Ils votèrent un nouvel armement, qui fut placé sous les ordres de Démosthène et d'Eurymédon, adjoints à Nicias pour le généralat de Sicile. Une autre détermination était prise, presque le même jour, à Lacédémone, celle d'envoyer, au printemps suivant, une armée à Syracuse et une autre dans l'Attique, pour occuper Décélie. La guerre générale allait donc recommencer. Braver tant de dangers à la fois, c'était peut-être très héroïque, mais c'était d'une souveraine imprudence. En attendant les secours promis, Gylippos poursuivait avec activité ses premiers succès. Il sortit de Syracuse, parcourut les villes jusqu'alors flottantes et les entraîna toutes, excepté Agrigente, dans le parti que la victoire favorisait. De retour auprès des Syracusains, il les décida à attaquer à la fois par terre et par mer. Tandis que toute l'armée athénienne regardait du rivage le combat naval, Gylippos surprit les forts de Plemmyrion. Les Athéniens y perdirent leurs provisions, leurs bagages, le trésor de l'armée et une position d'où les Syracusains pouvaient, à leur tour, intercepter tous les arrivages de la haute mer. Deux actions navales, où les Athéniens eurent le dessous, accrurent encore les dangers de leur position. (Juillet 413.)


Tétradrachme d'Agrigente[2].

Mais Démosthène arrivait. Il parut tout à coup au-dessus du port, à la vue des ennemis, dans un appareil magnifique et formidable. Sa flotte était composée de 73 vaisseaux, montés par 5000 hommes d'infan-

Femme dans un quadrige au galop, à gauche, la Victoire vole à sa rencontre; à l'exergue, un épi.

[1] Thucydide ne nous a pas conservé le texte même de la lettre de Nicias, qu'il aurait pu faire copier à Athènes, mais il a certainement donné toutes les raisons que le général a dû présenter aux Athéniens.

[2] AKPAΓA. Deux aigles debout sur un lièvre qu'ils dépècent. ℞. AKPAΓANTINON. Crabe; dessous, le monstre Scylla.

terie et 3000 archers, frondeurs ou gens de trait. L'éclat des armes, les couleurs brillantes des navires et des enseignes, σημεῖα, le grand nombre des officiers et le son bruyant des trompettes, tout faisait de ce spectacle quelque chose à la fois de pompeux et d'effrayant. Les Syracusains furent de nouveau en proie à de vives alarmes : ils ne voyaient plus de terme à leurs maux, plus d'espoir d'un meilleur sort. Ils allaient, disaient-ils, perdre le fruit de leurs travaux et périr certainement, car Athènes qu'ils croyaient épuisée, Athènes, malgré les dangers dont elle était menacée, à cette heure même, sur son propre



Bélier en bronze découvert à Syracuse[1].

territoire occupé par une garnison ennemie, envoyait en Sicile une seconde armée plus formidable que la première.

Démosthène voulait terminer promptement la guerre. Dès qu'il eut tout examiné, il déclara que son avis était d'attaquer la muraille des Syracusains, afin de pouvoir achever la circonvallation. S'il réussissait, il entrerait dans Syracuse; sinon, il ramènerait l'armée, sans perdre inutilement les hommes et l'argent de la république. Nicias, effrayé de son audace, resta dans les retranchements. Démosthène et Eurymédon assaillirent au milieu de la nuit l'Épipole, afin de tourner la muraille des ennemis. Cette attaque imprévue ébranla les Syracusains,

[1] Bronze découvert à Syracuse et conservé au musée de Palerme (d'après une photographie).

mais les Athéniens se crurent trop tôt victorieux : ils se dispersèrent à la poursuite de quelques fuyards, tandis que l'ennemi, revenu de sa stupeur, reformait ses rangs. Les Béotiens, alliés de Syracuse, s'arrêtèrent les premiers; ils chargèrent ces assaillants en désordre et les firent reculer. Comme la lune brillait, on apercevait bien la forme des corps, mais sans distinguer si l'on avait affaire à des amis ou à des ennemis. Des hoplites des deux partis s'égarèrent; et le mot d'ordre, que les Athéniens se donnaient à haute voix pour se rallier, fut vite connu des ennemis. Ils en profitèrent pour augmenter la confusion. Si les Corcyréens, et tout ce qu'il y avait de Doriens dans l'armée d'Athènes, chantaient le pæan, les Athéniens se croyaient au milieu des troupes de Syracuse et frappaient : on se battait amis contre amis, citoyens contre citoyens, et la cruelle méprise n'était reconnue que trop tard. La descente d'Épipole est étroite; poursuivis sur cette pente rapide, beaucoup se jetèrent dans les précipices et se tuèrent. Ceux qui, sans accident, parvinrent dans la plaine, se sauvèrent à leur camp, surtout les soldats de la première armée qui connaissaient mieux le pays; mais plusieurs des derniers arrivés se trompèrent de chemin, et, le jour venu, furent enveloppés par la cavalerie syracusaine. Les Athéniens perdirent 2000 hommes dans ce combat.

Après un tel désastre, il n'y avait plus qu'un parti à prendre : la tentative de Démosthène ayant échoué, il fallait quitter la Sicile. Mais la décision est ce qui manque le plus aux esprits irrésolus. Quand Démosthène parla de mettre à la voile, Nicias s'y opposa. Il n'osait prendre sur lui une si grande résolution; il prétendait qu'il fallait rester, que les Syracusains manquaient d'argent, qu'ils n'étaient pas dans un état aussi prospère qu'ils paraissaient. Au fond, il redoutait de se retrouver en face du peuple d'Athènes, qui imputerait à ses continuelles hésitations le mauvais succès de la guerre. Eurymédon s'était d'abord rangé à l'avis de Démosthène; mais, comme on savait que Nicias avait des intelligences dans la ville, on crut, quand on le vit s'opposer si obstinément au départ, qu'il conservait des espérances que la prudence lui défendait de révéler : on resta.

La détresse de Syracuse n'était pas une invention de Nicias. Mais le succès la rendait plus facile à supporter. Gylippos parcourut une seconde fois la Sicile, et ramena de nouveaux renforts. Comme ils avaient eu la victoire sur terre, les Syracusains voulurent l'avoir sur mer. Pour fermer la retraite aux Athéniens, ils entreprirent de leur barrer l'issue du port.

Lorsqu'on eut résolu de continuer l'expédition, Démosthène, voyant tout le danger de la position, avait proposé de se retirer à Catane ou à Naxos, pour y passer la saison des maladies. Le campement était malsain; une épidémie affaiblissait l'armée. Nicias avait fini par se ranger à cet avis, et on allait s'éloigner, lorsqu'une éclipse de lune effraya le superstitieux général : il refusa de nouveau de quitter la place avant que trois fois neuf jours se fussent écoulés, et il ne s'occupa que de sacrifices pour apaiser la déesse irritée. Les Syracusains mirent ce retard à profit : ils attaquèrent la flotte athénienne, lui prirent 18 vaisseaux et fermèrent le port en y mettant à l'ancre des trirèmes et des vaisseaux de charge attachés ensemble par des chaînes.



Tétradrachme de Naxos (Sicile) [1].

Il fallait à tout prix rompre cette barrière : les Athéniens, qui avaient encore 110 vaisseaux, s'y résolurent : ce fut la lutte suprême. Nous laissons Thucydide la raconter. « Démosthène, Ménandre et Euthydème, commandants de la flotte athénienne levèrent l'ancre et se dirigèrent droit sur le barrage qui fermait le port. Les Syracusains et leurs alliés se mirent aussitôt en mouvement avec une flotte à peu près égale en nombre. Une partie de leurs navires étaient auprès du passage, le reste autour du port, afin de pouvoir tomber à la fois sur les Athéniens et sur l'armée de terre rangée le long du rivage pour soutenir les vaisseaux qui viendraient s'y réfugier.

« Dans l'impétuosité du premier choc, les Athéniens défirent les vaisseaux qui gardaient le barrage et cherchèrent à rompre l'estacade. Mais les Syracusains et leurs alliés se précipitèrent sur eux de toutes parts; ce fut un combat acharné, tel qu'il ne s'en était jamais livré. Des deux côtés les matelots étaient pleins d'ardeur; les pilotes opposaient l'art à l'adresse ; les soldats, placés sur le pont pour l'abordage, ne montraient pas moins d'ardeur; chacun, au poste où il était, voulut paraître le plus brave. Les navires combattaient dans un espace resserré, car les deux flottes réunies en comptaient près de deux cents; aussi, comme ils ne pouvaient reculer pour prendre du champ, il y eut peu de chocs; c'étaient des attaques irrégulières, quand ils se rencontraient en fuyant ou en se dirigeant ailleurs. Pendant qu'un

[1] Tête barbue de Dionysos à droite, avec un diadème orné d'un branche de lierre. ℟. ΝΑΞΙΩΝ. Silène accroupi, entièrement nu, tenant un thyrse de la main gauche, et de la main droite un canthare rempli de vin ; à côté de lui, un cep de vigne chargé de fruits.

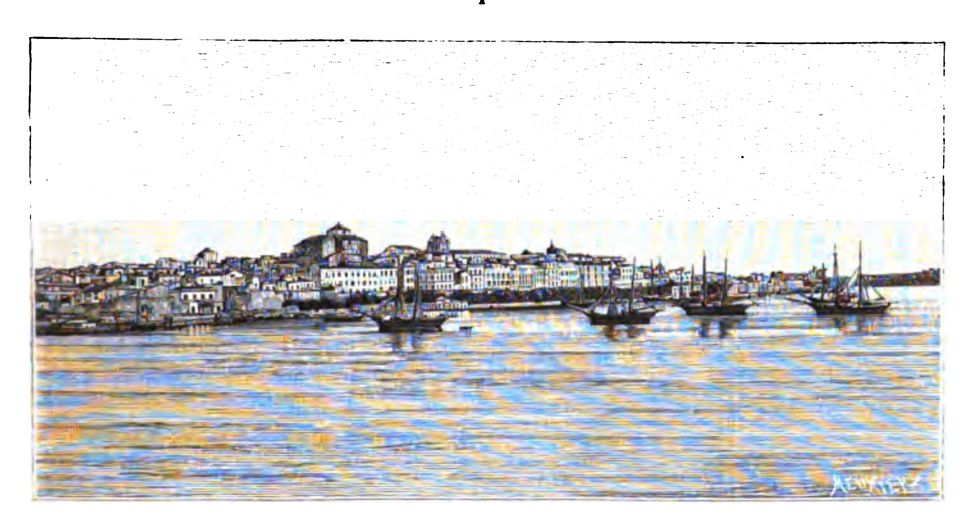
navire s'avançait contre un autre, on lançait du tillac une multitude de javelots, de flèches et de pierres; dès que l'abordage avait lieu, les soldats en venaient aux mains et s'efforçaient de parvenir sur le vaisseau ennemi. A cause du manque d'espace, il arrivait souvent que le vaisseau qui en frappait un autre de l'éperon était lui-même frappé, et que deux vaisseaux ou même davantage étaient, sans le vouloir, accrochés à un seul. Les pilotes devaient veiller en même temps, ici à la défense, là à l'attaque; et le bruit de cette multitude de vaisseaux se heurtant empêchait d'entendre la voix des chefs. Des deux côtés retentissaient les exhortations et les ordres : les Athéniens criaient qu'il fallait forcer le passage et que c'était le moment ou jamais d'assurer, en montrant du cœur, le salut et le retour dans la terre natale; les Syracusains et les alliés, qu'il était beau d'empêcher l'ennemi de se sauver, et d'accroître par la victoire la puissance de leur patrie. Les généraux, dans les deux flottes, quand ils voyaient un vaisseau reculer sans y être contraint, appelaient les triérarques par leur nom et leur demandaient s'ils aimaient mieux une terre couverte de leurs plus cruels ennemis, que la mer, conquise par eux au prix de tant de travaux? Les Syracusains disaient aux leurs : L'ennemi ne cherche qu'à s'échapper, et c'est devant des fuyards que vous fuyez.

« Pendant que la victoire était disputée sur mer, les deux armées de terre étaient dans une grande agitation d'esprit. Les Siciliens désiraient obtenir une gloire plus grande; les Athéniens redoutaient un sort plus triste. Les espérances de ceux-ci étaient dans leurs vaisseaux; aussi l'avenir les effrayait, et le présent était pour eux plein d'anxiété. Comme l'ensemble de la bataille leur échappait, tous voyaient du rivage le combat sous un aspect différent. Ceux qui apercevaient quelque part les leurs victorieux reprenaient courage et priaient les dieux de ne pas les priver de leur salut; ceux, au contraire, qui les croyaient vaincus, gémissaient et criaient. D'autres, regardant un point de la bataille où le succès était incertain, se sentaient sur le point d'être sauvés ou de périr et exprimaient par des mouvements troublés leurs impressions de crainte ou d'espérance. On entendait retentir, parmi les troupes athéniennes, les cris : « *Vainqueurs! Vaincus!* » et les mille bruits divers qui s'élèvent nécessairement d'une grande armée dans un grand péril.

« Après un combat acharné, les Syracusains mirent les Athéniens en déroute, et les poursuivirent jusqu'à la côte. Alors ceux de la flotte qui n'avaient pas été pris en mer, se jetèrent au rivage et coururent

au camp, tandis que les soldats de terre allaient, les uns au secours des vaisseaux, les autres à la garde de ce qui restait des retranchements; d'autres encore, et c'était le plus grand nombre, fuyaient éperdus. Le désastre présent leur rappelait celui qu'ils avaient infligé aux Lacédémoniens de Pylos, et ils n'avaient aucun espoir de se sauver par terre, à moins de quelque événement invraisemblable[1]. » C'en était fait, l'expédition se trouvait maintenant prisonnière. (1er sept. 413.)

Le combat avait été si rude, que des deux côtés on avait fait de



Port de Syracuse; état actuel[2].

grandes pertes. Les vainqueurs dressèrent un trophée; les Athéniens ne songèrent même pas à réclamer leurs morts.

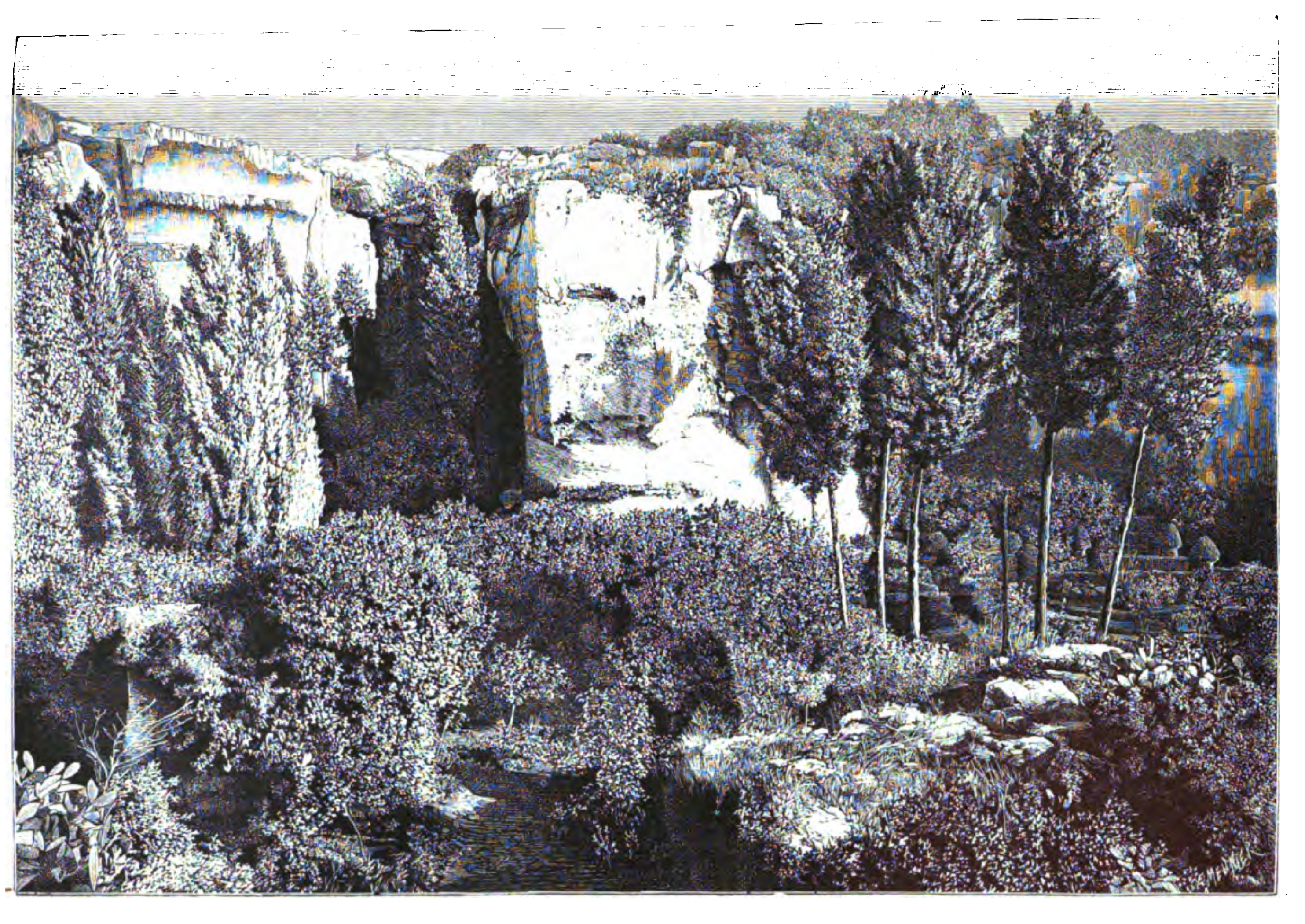
Démosthène, dont rien n'abattait le courage, proposa de couvrir de troupes le reste des bâtiments, et d'essayer encore de forcer le passage au lever de l'aurore. Il représentait qu'ils avaient plus de vaisseaux capables de tenir la mer que les ennemis; car il leur en restait 60, et ceux-ci en avaient moins de 50. Nicias était du même avis; mais les équipages refusèrent de s'embarquer. Frappés de leur défaite, ils ne se croyaient plus capables de vaincre, et tous n'avaient qu'une pensée, celle de fuir par terre.

Le surlendemain de cette fatale journée, l'armée se mit en marche. 40 000 hommes partirent, abandonnant leurs blessés, leurs malades qui s'attachaient à leurs vêtements, les suppliaient de ne les point

[1] Thucydide, VII, 69 et suiv.
[2] D'après une photographie.

laisser et les suivaient aussi loin que le permettaient leurs forces épuisées. L'armée marchait en deux divisions, commandées l'une par Nicias, l'autre par Démosthène qui, tous deux, s'efforçaient de ramener, par leur contenance et leurs paroles, un peu de confiance et de courage dans ces esprits abattus. Pendant les huit jours que dura cette retraite désastreuse, les ennemis ne cessèrent d'attaquer l'armée en tête, en queue et sur les flancs. Démosthène, qui faisait l'arrière-garde, fut enveloppé avec toute sa division à Polyzélion, et forcé de mettre bas les armes, à la seule condition que ses soldats auraient la vie sauve. A cette nouvelle, Nicias fit porter des propositions à Gylippos. Il demandait qu'on laissât sortir librement de Sicile les Athéniens, et promettait, à cette condition, qu'Athènes rembourserait les frais de la guerre. Ces demandes furent rejetées avec mépris, et la poursuite continua avec acharnement. Le lendemain, les Athéniens arrivèrent au fleuve Asinaros. Ils essayèrent de le passer. Dévorés par la soif, ils s'y jetèrent en foule; beaucoup s'y noyèrent, et les Syracusains, postés sur les hauteurs voisines, n'avaient qu'à lancer leurs traits au hasard pour tuer : le fleuve fut bientôt rempli de morts. Ce dernier revers décida Nicias à se rendre, et Gylippos arrêta le massacre. (10 sept. 413.)

A peine les vainqueurs furent-ils rentrés dans Syracuse, couronnés de fleurs, sur des chevaux magnifiquement harnachés, que l'orateur Euryclès proposa dans l'assemblée le décret suivant : « Le jour où Nicias a été fait prisonnier sera consacré à jamais par des sacrifices et par la suspension de tout travail public : cette fête sera appelée Asinaria, du nom du fleuve que les Syracusains ont illustré par leur victoire. Les valets des Athéniens et tous leurs alliés seront vendus à l'encan : les Athéniens de condition libre et les Siciliens qui ont embrassé leur parti seront relégués dans les carrières, excepté les généraux, qu'on fera mourir. » Ce décret fut adopté. Deux hommes s'opposèrent à son exécution : Hermocrate, au nom de la modération et de l'humanité; Gylippos, au nom de Sparte. Gylippos réclamait les deux généraux captifs pour les emmener dans sa patrie. Il se souvenait que Nicias s'était toujours montré bienveillant envers les prisonniers de Sphactérie, et opposé à cette guerre qu'il avait si mal conduite; il savait combien les Spartiates désiraient tenir entre leurs mains ce Démosthène qui leur avait fait tant de mal à Pylos. Mais les Syracusains, déjà las de la sévérité toute spartiate de son commandement, et qui lui reprochaient aussi son avarice et ses concussions, rejetèrent sa



LATOMIE DE SYRACUSE (*Latomia Casale*).

D'après une photographie. Sur ces latomies, voy. E. Renan, *art. cite*, p. 261.

demande en l'accablant d'injures. Ils firent mourir les deux généraux; quelques Syracusains qui avaient eu des intelligences avec eux hâtèrent l'exécution, dans la crainte que Nicias ne révélât leur trahison. Nicias et Démosthène furent lapidés, ou, suivant Timée, prévenus à temps par Hermocrate, ils se donnèrent la mort.

Ils furent encore les moins malheureux. Les autres prisonniers, au nombre de 7000, avaient été entassés dans de profondes carrières, à ciel découvert, où ils étaient alternativement tourmentés par l'étouffante ardeur du soleil et glacés par la fraîcheur des nuits d'automne. Pour toute nourriture, ils recevaient la moitié de la ration d'un esclave, deux cotyles d'orge et un cotyle d'eau par homme. Leurs blessés, leurs malades, mouraient au milieu d'eux, et ils ne pouvaient ensevelir leurs cadavres. L'air qu'ils y respiraient était infect. Ils restèrent ainsi pendant 70 jours, au bout desquels on vendit comme esclaves ceux que ces misères n'avaient pas tués, d'abord les étrangers, puis, six mois plus tard, les Athéniens et les Siciliens.



Latomie de Syracuse (*Latomia dei Cappuccini*).

Cette fatale expédition, qui ébranla l'empire d'Athènes et lui ôta ses

meilleurs généraux, sembla porter malheur aux chefs victorieux. Le sauveur de Syracuse finit mal. Comme son père Cléandridas, qui s'était vendu à Périclès, Gylippos fut convaincu de plusieurs actions honteuses et chassé de Lacédémone. Hermocrate, accusé de trahison, fut banni; trois ans après, il tenta de rentrer à Syracuse les armes à la main et fut tué sur la place publique.


Monnaie de Syracuse : Zeus Éleuthérios [1].

La poésie seule vainquit la fortune contraire et désarma la haine. Plutarque raconte que quelques prisonniers athéniens durent leur salut à Euripide, les uns parce qu'ils avaient été mis en liberté pour avoir appris à leurs maîtres les morceaux qu'ils avaient retenus de ses pièces; les autres, parce que, errant dans la campagne après le combat, ils avaient été nourris par ceux à qui ils chantaient ses vers. De retour à Athènes, ces captifs allèrent porter leur reconnaissance au poète dont le génie avait payé leur rançon.

[1] ΖΕΥΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ, sur un bronze de Syrcuse.
[2] Figurine en terre cuite, provenant de la Cyrénaïque et conservée au musée du Louvre.


Éros funèbre [2].

CHAPITRE XXVI

FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE (413-404).

I. — REPRISE DES HOSTILITÉS EN GRÈCE; RÉVOLUTION OLIGARCHIQUE A ATHÈNES.

La guerre durait encore en Sicile, que les Spartiates, suivant le conseil perfide d'Alcibiade, avaient envahi l'Attique et fortifié Décélie, à



Vue de Décélie [1].

24 kilomètres d'Athènes. Le roi Agis s'y était posté et de là désolait incessamment le pays.

« Jusqu'alors les Athéniens avaient supporté des incursions de courte

[1] D'après Stackelberg, *la Grèce*, etc. — Vers le milieu du premier plan se voient les ruines de Décélie. A gauche, sur le second plan, se dresse le Pentélique, avec le village de Képhisia, où le Céphise prend sa source. Le fond est formé d'abord par le Laurion qui apparait entre le Pentélique et l'Hymette; ensuite, à l'extrémité de l'horizon, par la mer et les montagnes du Péloponnèse. En avant est l'île d'Hydra, puis l'île d'Égine dans le golfe Saronique.

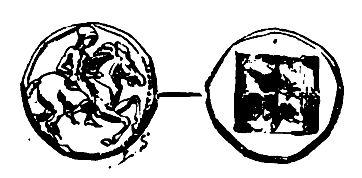
durée, qui ne les empêchaient pas, le reste du temps, de tirer parti de leur territoire; mais, à présent que l'ennemi occupait ce fort, ils n'avaient plus de moisson à faire sur leurs champs. Vingt mille de leurs esclaves avaient pris la fuite, et c'étaient presque tous des gens de métier; leurs bestiaux, leurs bêtes de somme étaient perdus. Comme la cavalerie était journellement sur pied, pour repousser les maraudeurs et surveiller les mouvements de l'ennemi, tous les chevaux furent bientôt ou blessés ou boiteux. L'importation des denrées qu'on tirait de l'Eubée se faisait autrefois d'Orope par terre, en traversant Décélie; il fallait maintenant les faire venir à grands frais par mer, en tournant Sunion. La ville elle-même était moins une cité qu'une forteresse. Les citoyens se succédaient pendant le jour pour monter la garde sur les remparts; et la nuit, hiver comme été, tous, excepté les chevaliers, se fatiguaient sur les murailles et dans les postes; enfin, au moment où ils avaient plus que jamais besoin de l'affection de leurs alliés, ils furent obligés d'augmenter les charges qu'ils faisaient peser sur eux. Au lieu du tribut ordinaire, ils imposèrent un vingtième sur les marchandises importées ou exportées par un port des villes alliées, se flattant d'en tirer davantage. » (Thucydide.)

Voilà donc ce qu'avait produit cette aventureuse et folle expédition: Athènes avait perdu de nombreux défenseurs, épuisé ses ressources, mécontenté ses alliés et attiré sur son territoire dégarni la guerre qu'elle portait naguère au cœur du Péloponnèse; à tous ces maux il faut ajouter l'inimitié d'Alcibiade.

Cependant, sa constance n'en fut pas ébranlée. « Au commencement de la guerre, dit Thucydide, les uns pensaient que si les Péloponnésiens entraient dans l'Attique, les Athéniens pourraient bien tenir un an, d'autres disaient deux, quelques-uns trois, personne ne supposait possible une plus longue résistance. Et dix-sept ans après la première invasion, déjà épuisés par cette guerre, ils en avaient commencé une autre en Sicile, aussi périlleuse que celle qu'ils avaient soutenue contre le Péloponnèse! » Le désastre de Sicile était un grand coup : d'abord on n'y voulut point croire; puis, quand on ne put en douter, on s'emporta contre ceux qui avaient conseillé l'expédition. Mais, le premier moment de douleur et d'abattement passé, Athènes redevint digne d'elle-même; elle laissa les récriminations inutiles, pour ne songer qu'à faire tête aux ennemis anciens et aux ennemis nouveaux que le malheur allait susciter. Des bois de construction furent amassés, des vaisseaux mis sur le chantier, le cap Sunion fortifié

pour protéger le passage des denrées étrangères. On rappela les bannis, on réduisit les dépenses pour les fêtes, les sacrifices et les jeux; et ce qui était encore plus nécessaire, on essaya de supprimer le péril que faisaient courir à l'État les résolutions précipitées de l'assemblée publique. On créa un comité de dix membres, qui furent appelés les *πρόβουλοι*, « ceux qui délibèrent avant les autres, » parce qu'ils eurent le droit de ne laisser soumettre au peuple une proposition qu'après qu'ils en auraient autorisé la présentation. En cessant d'être toujours sur la place publique, le gouvernement rentra dans l'ombre discrète qui lui est nécessaire pour prévoir et agir à temps. Le conseil des Dix n'était pas la dictature romaine; mais il était le frein dont une assemblée populaire a besoin pour être défendue contre ses propres témérités.

Le moment suprême, celui des grands périls semblait arrivé. L'Eubée, le grenier d'Athènes avertissait Agis, toujours posté à Décélie, qu'elle était prête à se soulever, si on lui envoyait quelque secours; Lesbos, Chios, Érythrée, sur la côte d'Asie, faisaient la même demande et la même promesse; Tissapherne, satrape des provinces maritimes, et Pharnabaze, gouverneur des provinces de l'Hellespont, s'engageaient à fournir des subsides pour l'entretien d'une flotte que Sparte réunirait. Depuis les victoires de Cimon, la cour de Suse n'avait pas levé d'impôt sur les Asiatiques tributaires d'Athènes. Mais Darius II, à la nouvelle du désastre des Athéniens en Sicile, crut n'avoir plus de ménagements à garder. Il refusa de diminuer, du tribut que Tissapherne devait fournir pour l'Ionie et la Carie, les sommes que les cités grecques ne payaient plus. La même injonction avait sans doute été faite au satrape de l'Hellespont; de là leur zèle pour les Péloponnésiens. Les envoyés de Pharnabaze avaient déjà apporté 25 talents à Lacédémone; elle n'y tint pas et commanda aux alliés de préparer cent galères. On n'en arma que vingt et une; quand elles voulurent



Cavalier sur une monnaie d'Érythrée[1]

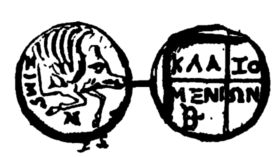


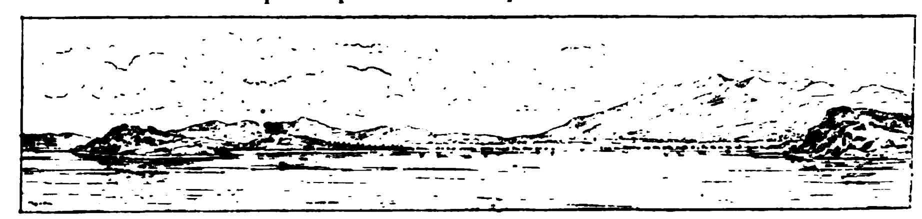
Le satrape Pharnabaze[2].

[1] Cavalier au galop à droite. Sans légende. ℟. Carré creux.

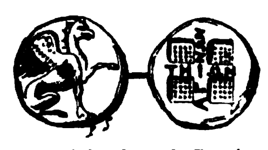
[2] En légende ; ΦΑΡΝΑΒΑ... Tête du satrape Pharnabaze, coiffé de la mitre perse, à droite, ℟. Proue de vaisseau ornée d'un griffon ; de chaque côté, un dauphin plongeant dans la mer; dessous, un thon. (Monnaie d'argent.)

sortir du golfe Saronique pour voguer vers Chios, sur une mer où ne devait plus se trouver une voile athénienne, elles tombèrent avec effroi dans une escadre qui les rejeta au port et les força de s'échouer à terre. Avant que la nouvelle de ce désastre imprévu arrivât sur les côtes d'Asie, Alcibiade se hâta de courir à Chios avec cinq galères, les seules que Lacédémone eût mises à la mer et qu'il présenta comme l'avant-garde d'un puissant armement. Chios était la plus importante des alliées de la république, celle à qui les Athéniens montraient le


Monnaie de Clazomène[1].


Vue de Clazomène[2].

plus d'égards : son nom était joint, dans les prières publiques, à celui d'Athènes, et les poètes célébraient au théâtre sa fidélité. Mais les nobles de l'île entraînèrent le peuple, malgré son penchant contraire, à une défection[3]. Érythrée et Clazomène, puis Téos, Lébédos, Milet et Lesbos entrèrent aussi dans la confédération péloponnésienne.


Hémi-drachme de Téos[4].

Alcibiade n'était que traître à sa patrie; le général spartiate qui l'accompagnait fut traître à la Grèce entière,

[1] ΣΙΜΩΝ, nom d'un magistrat. Partie antérieure d'un sanglier ailé à droite. ℞. ΚΛΑΖΟΜΕΝΙΩΝ, dans un carré creux partagé en quatre compartiments par deux lignes en croix; monogramme, marque d'atelier. (Bronze.)

[2] D'après Le Bas, *Itinéraire*, pl. 72

[3] Thucydide, VIII, 9, 14 et 24. — Au reste, même remarque peut être faite à propos de la défection de Lesbos, d'Acanthe, de Toroné, de Mendé, d'Amphipolis, etc. Partout le peuple s'oppose aux changements que les grands provoquent et accomplissent. L'empire d'Athènes n'était donc impopulaire qu'auprès d'une faction, et non dans la masse générale des alliés. Je l'ai dit déjà vingt fois, mais je ne puis trop le répéter: la révolution démocratique de Samos, dont il est question un peu plus loin, prouve la même chose. La prospérité des alliés d'Athènes était telle, que Thucydide appelle les habitants de Chios « les plus riches des Hellènes » (VIII, 45). C'était, après Sparte, la ville qui avait le plus d'esclaves. (Wallon, t. Ier, p. 319.)

[4] Griffon assis à droite, levant une patte. ℞. Carré creux orné d'un pointillé et partagé en quatre compartiments par deux bandes en relief qui se croisent et sur lesquelles on lit ΤΗΙΩΝ, et le nom du magistrat monétaire ΑΓΝΩΝ

en signant avec Tissapherne un traité qui livrait au grand roi tous les Grecs d'Asie et ceux des îles, de sorte que Sparte consentait à lui abandonner même des cités, que lui et ses prédécesseurs n'avaient jamais possédées (412).



Monnaie de Milet[1].

Ainsi la lutte, qui naguère était aux limites occidentales du monde grec, allait avoir l'Orient pour théâtre. Toutes les forces ennemies se portè-



Ruines du temple d'Apollon Didyméen, près de Milet[2].

rent de ce côté. Athènes, qu'on croyait à bout de ressources comme de

[1] Tête laurée d'Apollon, à gauche. ℞. Lion passant à gauche et détournant la tête ; au-dessus, une étoile ; devant, le monogramme du nom de Milet (MI), et la lettre Δ, marque d'atelier. A l'exergue le nom d'un magistrat : ΜΑΙΑΝΔΡΙΟΣ. (Argent.)

[2] D'après une photographie. — MM. O. Rayet et A. Thomas ont fait, sur les ruines de ce

courage, y envoya successivement jusqu'à cent quatre galères, qui trouvèrent un point d'appui et une excellente station navale à Samos. Le peuple de cette île, averti par la trahison des nobles de Chios, chassa les siens, pour n'être pas contraint de rompre avec la cité grâce à laquelle le commerce de tous prospérait, et de s'unir à ceux qui venaient de livrer au grand roi la liberté des Grecs asiatiques. La flotte athénienne défendit Samos, recouvra Lesbos, Clazomène, et vainquit, près de Milet, les Péloponnésiens (septembre 412), mais sans pouvoir empêcher la défection de Cnide et de Rhodes. Des galères de Sélinonte, de Syracuse, de Thurion étaient venues se joindre aux vaisseaux lacédémoniens; et Tissapherne promettait l'arrivée prochaine d'une grande flotte phénicienne.



Drachme de Sélinonte [1].



Monnaie de Thurion [2].

Athènes était seule contre tous, mais elle ne pouvait soutenir longtemps un tel effort. Un événement inattendu lui donna quelque relâche, la rupture d'Alcibiade avec Lacédémone. Cet homme singulier avait étonné les Spartiates par la souplesse avec laquelle il avait adopté leurs mœurs et leurs usages; le pain bis et le brouet noir semblaient avoir été toujours son unique nourriture, et les exercices des Spartiates, l'éducation de son enfance. Cependant le débauché n'avait pu s'empêcher de reparaître : il avait outrageusement insulté le roi Agis, qui chercha à le faire assassiner, et le gouvernement, inquiet de l'ascendant que prenait Alcibiade sur les Grecs d'Asie, donna l'ordre de le tuer. C'était de la justice à la façon du grand roi; Athènes au moins ne frappait qu'après un jugement régulier. Alcibiade, averti des intentions de ceux qu'il avait si bien servis, quitta l'armée et se réfugia près de Tissapherne. Il l'étonna par sa mollesse et le charma par son esprit. Mais ce n'était pas assez pour lui de se faire le compagnon de débauches du satrape : chassé de Sparte, il lui fallait regagner

sanctuaire, des fouilles très importantes; nous publierons plus loin le plan restauré du temple.

[1] ΕΥΡΥΜΕΔΟ[ΣΑ]. Tête de la nymphe Euryméduse ceinte d'une sphendoné, à gauche; derrière, une cigogne. ℞. ΣΕΛΙΝΟΣ. Tête jeune du fleuve Sélinous à gauche, le front orné de cornes; derrière, une feuille de persil.

[2] Tête de Pallas à droite, avec un casque entouré d'une couronne de laurier. ℞. ΘΟΥΡΙΩΝ. Taureau marchant à gauche, en baissant la tête; dans le champ, ΛΙΒΥΣ, nom d'un magistrat monétaire, à l'exergue un poisson. (Argent.)

Athènes par ses services. Il représenta à Tissapherne le danger de livrer à un seul peuple la terre et la mer; mieux valait, dans l'intérêt du grand roi, tenir la balance égale entre Sparte et Athènes, et les laisser se ruiner toutes deux. Puisque Sparte avait maintenant l'avantage, il fallait d'abord réduire les subsides que le satrape donnait, et lui refuser le secours qui devait venir de Phénicie.

Tissapherne entra dans ces vues, où sa politique et son avarice trouvaient à la fois leur compte. Quelque argent adroitement répandu parmi les chefs de la flotte péloponnésienne leur fit perdre dans l'inaction un temps précieux. Le seul Hermocrate, de Syracuse, garda ses mains pures de l'or du grand roi. Alcibiade se prévalut de ce changement auprès de l'armée athénienne qui campait à Samos. Ses secrets émissaires disaient aux triérarques et à tous les riches, ennemis des institutions populaires, que seul il pouvait changer la fortune depuis quatre ans contraire. Ils le montraient tenant suspendus sur la tête d'Athènes l'alliance et les trésors, ou la colère et les armes du grand roi, la victoire ou la ruine. Il avait arrêté les subsides envoyés aux Spartiates, il pouvait les leur rendre; il avait enchaîné dans leurs ports les cent cinquante vaisseaux phéniciens; il pouvait faire souffler le vent qui les réunirait à la flotte du Péloponnèse. Mais il n'y avait pas de sûreté pour lui dans Athènes, tant que durerait le gouvernement qui l'avait chassé.



Alcibiade[1].

Ces paroles trouvaient aisément créance auprès des principaux officiers de l'armée. Depuis la mort de Cimon, l'opposition de la

[1] Buste en marbre, conservé au musée du Louvre Cf. Clarac, *Musée de sculpture*, n° 94, pl. 1071 et pl. 1024. Le nom donné à ce buste est incertain.

noblesse s'était modestement bornée aux sarcasmes des comiques, et aux machinations qui avaient amené l'exil d'Alcibiade. Le malheur public releva ses espérances et fortifia sa résolution d'en finir. Plus, en effet, la guerre durait et devenait désastreuse, plus les charges de la triérarchie augmentaient. Quand la victoire suivait le drapeau d'Athènes, le butin au moins dédommageait; maintenant les dangers étaient certains, le butin nul, les dépenses sans cesse renouvelées. Le pauvre qui n'avait que sa vie, souvent misérable, la jetait au péril, avec une patriotique insouciance; le riche avait une mauvaise chance de plus, la ruine. Dans les *Chevaliers*, Aristophane fait dire par Cléon à un rival que le démagogue voulait ruiner : « Je te ferai nommer triérarque; je mettrai ton nom sur la liste des riches et je m'arrangerai pour qu'on t'assigne un vieux navire, avec des voiles usées, qu'il te faudra réparer sans cesse et à grands frais. » On ne comprendrait pas, sans ces explications, les scènes qui vont suivre, ni la tyrannie des Trente. De la part des riches, ce n'était pas haine aveugle pour la liberté, mais haine violente pour des institutions dont l'effet, dans les temps de malheur, était de rendre insupportable la condition de ceux qui pensaient que les sacrifices à l'honneur et à la puissance de la patrie devaient avoir une limite.

Afin de donner plus de force à leur opposition, les nobles s'étaient depuis longtemps organisés en sociétés secrètes; tous les membres de ces *hétéries*, agissant de concert, à un moment donné, pouvaient emporter une élection au Pnyx, ou faire échouer devant les héliastes l'accusation dont un d'eux était menacé. C'étaient des hétéristes, ces amis de Cimon qui, à Tanagra, s'étaient fait tuer pour éloigner de lui un soupçon. Mais le temps des beaux dévouements était passé : les hétéries actuelles ne travaillaient plus qu'à renverser le gouvernement, et plusieurs des chefs de l'armée de Samos en faisaient partie. L'homme qui avait tant à se plaindre du peuple leur parut un instrument utile.

Le seul Phrynichos comprit qu'Alcibiade ne se souciait pas plus de l'oligarchie que de la démocratie : il insista sur la honte de mettre aux pieds d'un banni les lois de la patrie, sur le danger de rétablir, dans les villes alliées, un gouvernement oligarchique, dont le premier soin serait de traiter avec Lacédémone. Mais on ne l'écouta pas, et des députés partirent pour Athènes; à leur tête était Pisandros. Accueilli d'abord par des cris et des réclamations, il se contenta de demander successivement, à chacun des opposants, sur quelles ressources ils comptaient pour se sauver, et, comme ils étaient forcés d'avouer

qu'ils n'en avaient aucune : « Eh bien! reprit-il hautement, nous n'en trouverons qu'en mettant dans notre politique plus de modestie, en donnant l'autorité à un petit nombre de citoyens, pour inspirer au roi de la confiance; en nous occupant moins, dans les circonstances actuelles, de la forme de notre gouvernement et davantage de notre salut. Il nous sera facile de changer dans la suite nos institutions, si quelque chose nous déplaît; mais commençons par rappeler Alcibiade, qui seul maintenant peut rétablir nos affaires. »

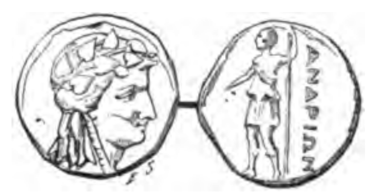


Le Dêmos [1].

Pisandros n'obtint pas sur l'heure ce qu'il demandait. On hésitait à toucher à cette démocratie glorifiée par Aristide et Périclès, et à laquelle se rattachaient toutes les grandes choses accomplies depuis un siècle. La persuasion restant sans effet, les nobles usèrent de la terreur. Les sociétés secrètes, dirigées par Antiphon, s'étendirent, et peu à peu une immense conspiration enveloppa la cité. Androclès, le principal orateur du peuple, tomba sous le poignard. D'autres chefs populaires furent assassinés, sans qu'on recherchât les coupables; et l'assemblée générale, le Conseil des Cinq-Cents, délibéraient sous la crainte inspirée par l'audace des meurtriers. « Nul, dit Thucydide, qui fait le plus sombre tableau de cette tyrannie des conspirateurs oligarchiques, nul n'osait élever la voix; car le moindre signe d'opposition amenait une mort certaine. » Les dix πρόβουλοι, créés naguère en vue de diminuer les droits de l'assemblée générale, étaient naturellement favorables aux projets conçus dans cet esprit. Pour prévenir un mouvement contraire, Pisandros avait ramené de Ténos, d'Andros,



Tétradrachme de Ténos [2].



Monnaie d'Andros [3].

[1] PECINOS. Le Dêmos de Rhégion, assis à gauche, sur un trône et tenant un sceptre de la main droite. Le tout dans une couronne de laurier. Revers d'une monnaie d'argent de Rhégion; au droit, une tête de lion de face. (Percy Gardner, *Types of greek Coins*, pl. I, 18).

[2] Tête laurée de Zeus Ammon, à droite. ℞. TH[νιων]. Poseidon assis à gauche sur un trône, tenant sur sa main droite un dauphin et s'appuyant de la gauche sur son trident.

[3] Tête de Dionysos couronnée de lierre, à droite. ℞. ΑΝΔΡΙΩΝ. Dionysos jeune, debout, à gauche, s'appuyant de la main gauche sur un thyrse et tenant un canthare dans la main droite. (Argent.)

de Carystos, d'Égine et d'autres cités où il avait rendu l'influence aux riches, 300 hoplites qui servaient de garde à la faction. Quand toute résistance eut été paralysée, il demanda, dans une prétendue assemblée du peuple, tenue hors de la ville afin d'écarter les opposants, que les Dix auxquels on adjoignit vingt autres citoyens fussent chargés de reviser les lois, avec un pouvoir absolu. Le premier décret de cette commission souveraine fut de supprimer le règlement qui interdisait de proposer une résolution contraire aux lois établies et par conséquent d'autoriser chacun à présenter ses vues pour ce qu'il appellerait le bien de la république : c'était un coup d'État (mars 411)[2].



Le port d'Égine [1].

La nouvelle constitution ne sembla pas, à première vue, très différente de l'ancienne. Les Cinq-Cents cédèrent la place à un conseil de quatre cents membres dont le quart fut élu par un comité de cinq citoyens nommés à cet effet, le reste par les premiers élus qui choisirent chacun trois nouveaux conseillers[3]. A l'assemblée générale, on substitua une assemblée de 5000 citoyens, désignés d'après leur fortune et leur condition. Or nous savons que, sous la démocratie, les assemblées populaires s'élevaient rarement à ce nombre. Mais alors tous avaient le droit d'y prendre part; désormais il n'y eut plus que 5000 élus, dont on ne se hâta pas de publier les noms; en outre, leur convocation dépendait du bon vouloir du conseil des Quatre-Cents, qui était investi d'une autorité illimitée, et qui, par la manière dont il était formé, donnait toute sécurité aux nobles; enfin, pour éloigner les pauvres des fonctions publiques, il fut décidé que le service militaire serait seul rétribué; l'indemnité aux juges et aux membres de l'assemblée générale était donc supprimée[4].

[1] ΑΙΓΕΙΝΗΤΩΝ. Vue du port semi-circulaire d'Égine; au centre, un vaisseau à la voile; au fond, un temple à six colonnes et, sous le portique, l'entrée du sanctuaire auquel on accède par un escalier. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Julia Domna. — Imhoof-Blumer et Percy Gardner, *Numismatic commentary on Pausanias*, p. 45.)

[2] Sur l'agitation du parti oligarchique, après l'expédition de Sicile, voir Aristophane, *Lysistrata*, v. 1049-71 et 1189-1215.

[3] Thucydide, VIII, 68.

[4] Elle ne fut rétablie qu'après la victoire de Cyzique.

II — OPPOSITION ENTRE LA VILLE ET L'ARMÉE; RÉTABLISSEMENT DU GOUVERNEMENT DÉMOCRATIQUE.

Le jour où la nouvelle constitution fut mise en pratique, la violence faite au peuple apparut à tous les yeux. Des postes armés furent répandus dans la ville; une garde de 120 jeunes gens entoura le nouveau conseil, quand il se réunit pour prendre possession du lieu où il devait délibérer; chacun des membres s'était lui-même armé d'une épée. Ce fut dans ce belliqueux et menaçant appareil qu'ils vinrent chasser les Cinq-Cents encore assemblés. Ils ne trouvèrent point d'opposition; pourtant la tyrannie éclata aussitôt: plusieurs citoyens furent exécutés; d'autres jetés en prison ou bannis.

Le nouveau pouvoir oublia les propositions récemment faites par Alcibiade et se crut assez fort pour se passer de lui : il le laissa dans l'exil; c'était une première imprudence. Il en fit une autre en mettant Athènes aux pieds de Lacédémone. Rien n'était plus propre à indisposer le parti national, les vrais amis de la patrie, et surtout l'armée de Samos. « Il n'y a plus de raison, faisaient-ils dire à Agis, de prolonger la guerre, puisque Athènes est maintenant dirigée par un gouvernement sympathique à celui de Lacédémone »; et ils envoyaient à Sparte Antiphon et Phrynichos pour négocier la paix à tout prix, dût Athènes livrer ses villes tributaires, sa flotte même et ses propres murailles[1]. Pour se prémunir contre une réaction démocratique qui commençait à se manifester, ils faisaient construire, à l'entrée du Pirée[2], un fort qu'ils se proposaient, ils ne le cachaient point, de livrer aux Lacédémoniens dès le premier danger.

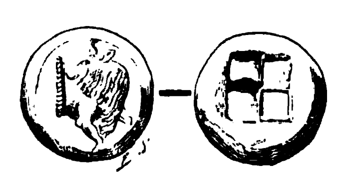
Agis répondit perfidement à ces ouvertures. Croyant la ville pleine de troubles et de confusion, il appela des recrues du Péloponnèse, et, de Décélie, il fondit sur Athènes, espérant qu'on lui en ouvrirait les portes, ou qu'il pourrait enlever les Longs-Murs. L'admirable cité ne se manqua pas à elle-même. Le peuple, malgré son indigne gouverne-

[1] Thucydide, qui admire tant le chef de cette faction odieuse, Antiphon, homme recommandable, au reste, dans sa vie privée, reconnait formellement que toutes ces imputations étaient fondées. (VIII, 91.)

[2] La vue du Pirée, mise p. 573, est prise de la presqu'île de l'Akté, à l'est du port. On découvre, au premier plan, la partie du port qui, dans l'antiquité, était réservée aux vaisseaux de guerre (Κάνθαρος). La pointe qui ferme le port à l'ouest portait le nom d'*Eétionéia*, et c'est à cet endroit que les Quatre-Cents avaient élevé leurs fortifications.

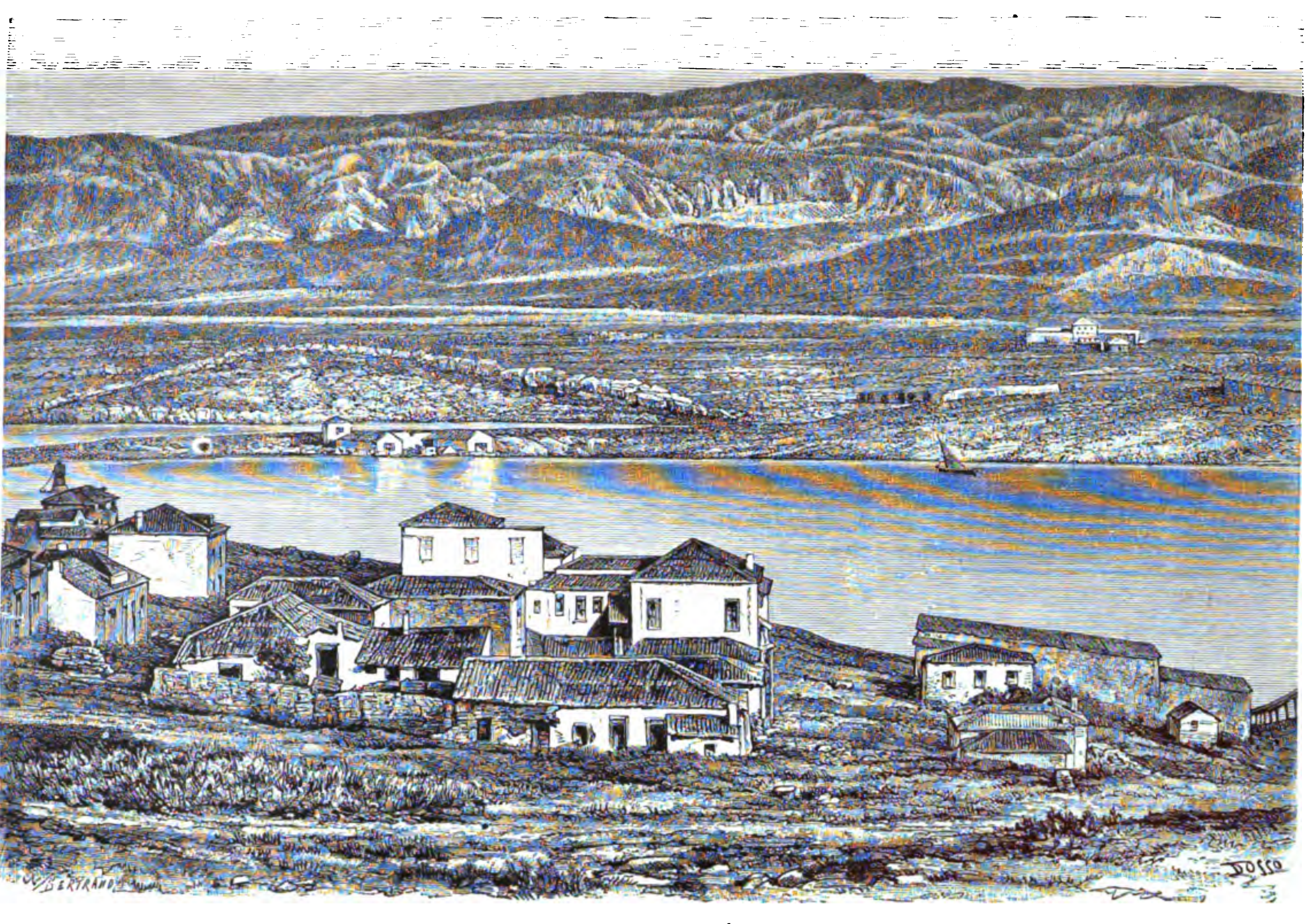
ment, courut à l'ennemi, et Agis battu retourna honteusement à Décélie.

Suivant les plans de Pisandros, une révolution oligarchique, favorisée par quelques-uns des généraux de l'armée, devait éclater à Samos en même temps que celle d'Athènes. On débuta, comme dans la ville, par des assassinats : Hyperbolos et quelques autres furent poignardés. Mais l'armée, qui formait la meilleure partie du peuple, se prononça pour le maintien de sa vieille et glorieuse constitution. Elle empêcha l'émeute oligarchique tentée à Samos de réussir; et, pour donner au gouvernement qu'elle croyait encore debout le courage de se défendre, elle chargea des députés de lui porter ses vœux. Ils arrivèrent trop tard : les Quatre-Cents les firent arrêter; un d'eux cependant s'échappa et vint raconter à l'armée le sort de ses compagnons et la situation d'Athènes, qu'il peignit sous les plus noires couleurs. Toute l'armée s'émut à ces nouvelles. Thrasybule et Thrasylle, deux des chefs, firent prêter aux soldats le patriotique serment de maintenir le gouvernement démocratique, de poursuivre la guerre contre les Péloponnésiens et de renverser les tyrans. Les Samiens prirent le même engagement; Argos offrit son assistance.


Monnaie de Samos[1].

« Ce fut alors, dit Thucydide, une grande division entre la ville et l'armée : celle-ci voulant contraindre la ville à conserver l'état populaire, et celle-là voulant obliger le camp à accepter l'oligarchie. Les soldats formèrent une assemblée, dans laquelle ils déposèrent les généraux, avec ceux des triérarques qui leur étaient suspects. Ils s'encourageaient entre eux, en disant qu'il ne fallait pas s'effrayer si la ville rompait avec eux; que c'était le plus petit nombre qui se détachait du plus grand et de celui qui avait, à tous égards, les plus puissantes ressources. Maîtres de la flotte, ils pouvaient forcer les villes de leur domination à fournir de l'argent, tout aussi bien que s'ils sortaient d'Athènes pour en exiger. Ils avaient Samos, ville puissante...; et il leur était bien plus aisé d'ôter à ceux de la ville l'usage de la mer, qu'à ceux-ci de les en priver. Que recevaient-ils d'Athènes? Pas même de bons conseils; car, pour de l'argent, loin d'en avoir obtenu d'elle, c'étaient eux qui lui en avaient envoyé. A la ville, on avait même poussé le crime

[1] Partie antérieure d'un taureau à droite, détournant la tête. ℟. Carré creux. (Électrum.)



VUE DU PIRÉE.

D'après une photographie. Voy. p. 571, note 2.

jusqu'à violer les lois de la patrie qu'ils allaient, eux, rétablir. Il fallait rappeler Alcibiade, qui leur procurerait l'alliance du grand roi; enfin, quel que fût l'événement, ils avaient toujours une flotte assez puissante, et ils étaient en assez grand nombre, pour aller quelque part conquérir un territoire. »

Voilà donc l'armée en révolte contre l'État, ou plutôt, comme disait Thrasybule, l'État en révolte contre l'armée; car Athènes n'était plus dans Athènes, mais sur la flotte, où une guerre si longue avait appelé ses plus braves citoyens. La cité dépendait désormais de l'armée; l'armée appartenait au plus habile, et le plus habile était Alcibiade. Les grands avaient compté sur lui pour obtenir l'alliance de la Perse; mais il avait promis plus qu'il ne pouvait tenir, et ses nouveaux amis, se croyant joués, le laissèrent en exil. Cependant ce rôle de banni lui pesait, et les troubles qui déchiraient sa patrie lui parurent la meilleure occasion que pût souhaiter son génie d'intrigues pour rentrer peut-être en triomphe dans Athènes. Repoussé d'un côté, il se tourna de l'autre, fit sonder les dispositions de l'armée de Samos et obtint d'être entendu. Naguère il déclamait contre le gouvernement populaire, maintenant il l'approuve, il l'exalte; et, en même temps, il éblouit les soldats de ses fausses promesses. Il leur garantit l'amitié de Tissapherne, ses subsides et l'aide de la flotte phénicienne. Tout d'une voix on le proclama un des généraux. Il fallait faire croire à cette amitié du gouverneur de Sardes; il se rendit à la cour du satrape et se prévalut auprès de lui de sa dignité nouvelle, pour obtenir le meilleur accueil. Jouant à merveille ce double jeu, il réussit, dit Thucydide, à maîtriser Tissapherne par les Athéniens et les Athéniens par Tissapherne. Ce qu'il voulait du moins, il l'obtint : il brouilla à peu près le satrape avec Lacédémone.

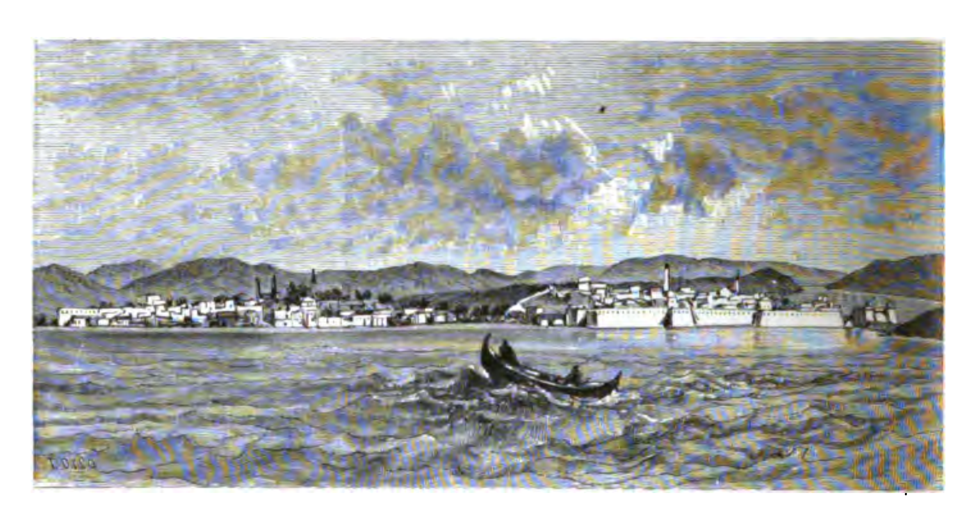
L'armée, fort animée, voulait rentrer tout droit au Pirée et renverser l'oligarchie. C'était le parti le plus sage : Alcibiade tempéra cette fougue et prétendit qu'en quittant Samos on livrait à l'ennemi l'Ionie et l'Hellespont. Ce retard faillit perdre Athènes, menacée à la fois par la trahison des Quatre-Cents et par les attaques des Péloponnésiens. Mais Alcibiade avait intérêt à ne revenir qu'après quelque grand service qui commandât la reconnaissance.

Cependant, au sein même des Quatre-Cents, Théramène et Aristarque parlaient vivement contre le nouvel état de choses. Ce n'est pas qu'ils fussent amis de la démocratie, mais on ne leur faisait pas, dans le pouvoir, la part qu'ils ambitionnaient, et ils préféraient les chances d'une nouvelle révolution. D'abord ils demandèrent que l'on

constituât l'assemblée des Cinq-Mille qui n'avait été jusque-là qu'un mot. Puis ils alarmèrent le peuple sur cette forteresse qui s'élevait au Pirée. Ceux mêmes qui la bâtissaient la renversèrent. Elle était à peine détruite, que quarante vaisseaux lacédémoniens paraissent en vue du port : on s'écrie que ce sont les ennemis qui viennent prendre possession du fort qu'on leur avait préparé. On court en foule au Pirée, on garnit les murailles, on équipe les vaisseaux, on y monte et on poursuit les Péloponnésiens, qui, voyant le coup manqué, prennent route du côté d'Érétrie. Une flotte athénienne de trente-six vaisseaux alla se placer devant cette ville pour la protéger; mais elle fut surprise



Octobole d'Erétrie [1].


L'Euripe[2].

par les Lacédémoniens qui s'emparèrent de vingt-deux bâtiments, entrèrent dans Érétrie, firent révolter l'Eubée entière, et, pour assurer en tout temps un facile passage aux troupes alliées, jetèrent sur l'Euripe un pont dont les approches furent défendues par deux tours. (Juin 411.)

Thucydide atteste que la nouvelle même du désastre de Sicile ne produisit pas à Athènes un aussi profond abattement que celle du sou-

[1] Tête d'Artémis Amarynthide à droite, avec le carquois sur l'épaule. ℞. ΕΡΕΤΡΙΕΩΝ·ΦΑΝΙΑΣ. Vache couchée à droite.

[2] D'après Stackelberg, *la Grèce*. — La vue est prise au nord du détroit. Au centre est l'îlot qui en occupe le milieu et qui est relié par deux ponts, à droite à la Béotie, à gauche à l'Eubée.

lèvement de l'Eubée. L'Attique perdait à la fois son boulevard et son grenier : cernée par Décélie et par l'Eubée, elle était privée de vivres. Point d'espoir du côté de l'armée de Samos, et, à chaque instant, la crainte de voir arriver la flotte victorieuse des ennemis. C'était l'avis des Syracusains, après ce succès, de voguer droit sur le Pirée : les Lacédémoniens temporisèrent et firent manquer l'occasion.



Colonne du temple de Junon (Héra) à Samos[1].

Malgré la consternation où les jetait ce malheur, les Athéniens ne laissèrent pas d'équiper encore vingt navires. Mais ce désastre parut la condamnation de l'oligarchie. Une assemblée fut convoquée : elle déposa les Quatre-Cents et décréta que le gouvernement serait confié aux Cinq-Mille; que tous ceux qui portaient les armes comme hoplites feraient partie du corps et que personne ne recevrait de salaire pour aucune fonction. « Il y eut encore, ajoute Thucydide, d'autres assem-

[1] D'après Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman*. Atlas, 1re partie, pl. 53. — De l'autre côté du détroit, on voit la côte d'Asie et le mont Mycale. Pour le plan des ruines du temple de Héra, voy. *le Bulletin de Correspondance hellénique*, IV (1880), p. 383 et pl. 12

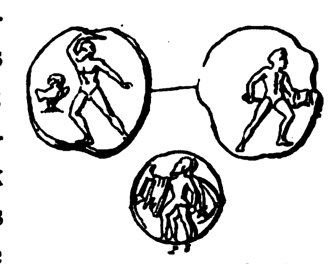
blées, où l'on établit des nomothètes et où l'on fit divers règlements utiles. Ce temps est celui de nos jours où les Athéniens semblent s'être le mieux conduits en politique : ils surent tenir un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple. » Ce juste équilibre ne fut pas établi, comme semblerait l'indiquer Thucydide, par une constitution nouvelle, mélange d'aristocratie et de démocratie, car les anciennes institutions furent remises en vigueur, et la limite du chiffre des votants s'effaça bien vite; il se trouva dans la modération et le patriotisme de la démocratie renaissante.

Le parti oligarchique avait régné quatre mois. Sa fin fut digne des moyens qu'il avait pris pour usurper le pouvoir : la plupart des Quatre-Cents se réfugièrent à Décélie, auprès des Lacédémoniens. Un d'eux, Aristarque, voulut signaler encore son exil par une trahison. Il s'enfuit à Œnée, forteresse de l'Attique, que les Béotiens et les Corinthiens tenaient assiégée. Il persuada au commandant que la paix était faite avec le Péloponnèse et introduisit l'ennemi dans la place. Tombé quatre ou cinq ans après aux mains des Athéniens, il fut mis à mort. Antiphon eut le même sort[1]. Cet homme qui avait commandé ou permis, comme chef de la faction, tant d'assassinats, obtint au moins de ce peuple, qu'il était allé trahir à Lacédémone, un jugement public[2]. Il put plaider sa cause, insulter à ses juges, et laisser un discours dont l'éloquence a protégé sa mémoire contre le jugement sévère que lui devait la postérité. Les accusateurs d'Antiphon étaient deux anciens membres du conseil des Quatre-Cents; en ce moment, on eût dit des amants passionnés de la liberté, mais, la veille, ils étaient usurpateurs, et ils le seront bientôt une seconde fois ! Ce fut aussi par un homme qui deviendra un tyran, Critias, que fut provoqué le rappel d'Alcibiade. Phrynichos avait été assassiné au retour de son ambassade à Sparte, quelques jours avant l'insurrection du Pirée. Une haine

[1] Dans tout ce récit, je reste bien loin de la sévérité de Grote pour Antiphon et ses complices. Il termine la comparaison de la conduite modérée et patriotique de l'armée de Samos avec les violences, la perfidie et la trahison du parti aristocratique par ces paroles : « Had their dominion lasted, no sentiment would have been left to the Athenian multitude « except fear, servility or, at best, a tame and dumb sequacity to leaders whom they neither « chose nor controled. To those who regard different forms of government as distinguished « from each other mainly by the feelings which each tends to inspire in magistrates as well « as citizens the contemporaneous scenes of Athens and Samos will suggest instructive com- « parisons between Grecian oligarchy and Grecian democracy. » (*History of Greece*, t. VIII, p. 125.) Curtius est du même sentiment.

[2] Condamné, il se vengeait de ses juges en les appelant une foule de hasard, πολλοὶ τοῖς τυγχάνουσιν. Aristote, *Ethic. Eudem.*, III, 5, § 57.

vivace le poursuivit jusque dans le tombeau : on lui intenta un procès, qui dura dix-neuf mois et se termina par une condamnation. Ses ossements furent exhumés et jetés hors de l'Attique; ses biens, confisqués; ses meurtriers récompensés et leurs noms associés à ceux d'Harmodios et d'Aristogiton, les fondateurs de la liberté athénienne. Cette apologie de l'assassinat politique est, aux yeux du philosophe, une mauvaise action; elle ne l'était pas pour les anciens[2].



Harmodios et Aristogiton[1].

III. — VICTOIRE DE CYZIQUE; ALCIBIADE A ATHÈNES.

Pendant qu'Athènes perdait ainsi et recouvrait sa liberté, les opérations militaires continuaient. Les Péloponnésiens avaient compté sur la désorganisation de l'armée de Samos. Elle déjoua ce calcul par sa discipline et son patriotisme, mais ne put empêcher que les nouvelles venues d'Athènes ne décidassent la défection d'Abydos, de Lampsaque et de Byzance. Heureusement Tissapherne fit perdre quatre-vingts jours aux alliés; et quand le Spartiate Mindaros, n'attendant plus rien du satrape, écouta les propositions de Pharnabaze, qui l'appelait vers l'Hellespont, cinquante-cinq galères athéniennes suivirent de ce côté les soixante-sept trirèmes ennemies, et remportèrent près de Sestos un avantage signalé. C'était le premier qui consolait Athènes depuis le désastre de Sicile (411)[5]. Une seconde action près d'Abydos dura tout le jour. Sur le soir, Alcibiade parut avec vingt-deux



Statère d'Abydos[3].



Statère de Lampsaque[4].

[1] Plombs athéniens, d'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, VIII (1884), pl. II', nos 71 et 72. Cf. t. Ier, p. 452 et 453.

[2] Voy. t. Ier, p. 456.

[3] Victoire ailée immolant un bélier. ℞. Aigle à droite ; devant, un aplustre en symbole(ornement de la proue d'un navire). Le tout dans un carré creux. (Or.)

[4] Tête de Pan à gauche. ℞. Partie antérieure d'un hippocampe galopant et volant à droite. (Or.)

[5] Avec le récit de ces événements se termine le huitième et dernier livre que nous possédions de Thucydide. Xénophon lui succède avec ses *Helléniques*, mais ne le remplace pas. Déjà, dans ce VIIIe livre, le génie de Thucydide semble fléchir, à moins qu'il n'ait pu y mettre lui-même la dernière main.

galères, et ce secours inattendu donna la victoire aux Athéniens, qui enlevèrent trente vaisseaux (oct. 411). Mais la flotte manquait d'argent ; Alcibiade, pour en tirer de Tissapherne, se rendit auprès du satrape, qui, ayant besoin de faire en ce moment des avances aux Lacédémoniens dont la fortune baissait, fit arrêter son ancien ami et le retint trente jours prisonnier à Sardes. Alcibiade trouva moyen de s'échapper ; pour compromettre Tissapherne, il répandit le bruit que c'était par son ordre qu'il avait été relâché et se hâta de rejoindre la flotte. Elle ne comptait que quarante-cinq galères, plusieurs escadres en ayant été séparées pour courir les côtes et y lever des contributions, car l'argent était le nerf de cette guerre : sans lui, les galères restaient inutiles au port ; avec lui on trouvait partout des auxiliaires : rameurs pour les navires, hoplites pour le combat. Quand les vaisseaux détachés eurent rejoint l'armée principale, qui se trouva portée à quatre-vingt-six navires, Alcibiade combina un plan habile, pour surprendre, près de Cyzique, les soixante galères des Péloponnésiens. Toute cette flotte, poussée en désordre à la côte, y fut prise ou détruite ; les hoplites qui la montaient,



Monnaie de Sardes[1].



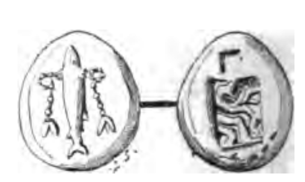
Monnaie de Cyzique[2].



Statère de Cyzique[3].



Statère de Cyzique[4].



Statère de Cyzique[5].

[1] Tête voilée et surmontée d'une couronne murale, de la Cybèle locale, à droite ; en légende, son nom, CΑΡΔΙC. ℞. CΑΡΔΙΑΝΩΝ Β ΝΕΟΚΟΡΩΝ. Simulacre d'Artémis d'Éphèse debout, de face, entre un épi et un pavot. (Bronze.)

[2] ΣΩΤΕΙΡΑ. Tête d'Artémis Soteira, laurée et voilée, à gauche. ℞. ΚΥΖΙ[κηνῶν]. Tête de lion, la gueule béante, tirant la langue, à gauche. Dessous, un thon. (Argent.)

[3] Figure virile, nue, à gauche, le genou à terre et détournant la tête. Ce monstre, qui paraît personnifier la terreur (φόϐος), a une tête de lion et deux ailes recoquillées ; il tient de la main gauche le thon, emblème de la ville de Cyzique. ℞. Carré creux. (Electrum.)

[4] Sirène à gauche, les ailes recoquillées, tenant un thon dans l'une de ses griffes. ℞. Carré creux. (Electrum.)

[5] Thon orné de deux bandelettes. ℞. Carré creux. (Electrum.)



VICTOIRE.

Bas-relief de la balustrade du temple d'Athéna Niké (Victoire Aptère); d'après une photographie.

défaits à terre, malgré l'assistance des troupes de Pharnabaze, et Mindaros tué (févr. 410). Hermocrate, qui le remplaça, écrivit aux éphores : « Tout est perdu ! Mindaros est mort; point de vivres; que faire[1]? » Dans cette affaire, il n'y avait de spartiate que ce laconique message. Sparte, tombée de ses hautes espérances, offrit de traiter, à condition que chaque ville garderait ce qu'elle possédait. Mais Athènes, voyant revenir la fortune, crut la gagner tout à fait à force de constance. Elle avait trop perdu, l'Eubée, Chios, Rhodes, Milet et tant d'autres, pour déposer les armes. Quelques cités d'ailleurs rentraient d'elles-mêmes dans son alliance. Thasos désolée, depuis sa défection, par la guerre civile, chassa l'harmoste spartiate qui la gouvernait.

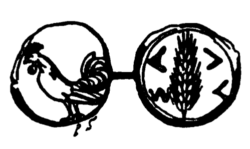


Monnaie de Périnthe[2].

Alcibiade usait habilement de la victoire de Cyzique. Cette ville avait été récemment prise et rançonnée; Périnthe, Sélymbrie ouvrirent leurs portes ou donnèrent de l'argent. En face de Byzance, il fortifia Chrysopolis et y laissa trente galères pour lever le tribut d'un dixième sur la valeur des marchandises que tout navire apportait de l'Euxin[4].


Proue de navire[3].

L'année 409 fut moins heureuse : Sparte reprit Pylos, les Mégariens rentrèrent dans Nisée, et le général athénien Thrasyllos échoua dans une tentative sur Éphèse. Quelques incursions heureuses d'Alcibiade sur les terres de Pharnabaze n'étaient pas une compensation. Mais, quelques mois après, il reprit Byzance, et ses collègues forcèrent Chaldédoine à rentrer sous la domination d'Athènes : Pharnabaze avait vainement essayé de la sauver. Abandonné de Sparte et sérieusement menacé, le satrape traita : il promit des subsides et s'engagea à conduire une ambassade athénienne au grand roi[6].


Monnaie de Sélymbrie[5].

[1] ...πεινῶντι τὤνδρες... Plutarque, *Alcibiade*, 28.

[2] Tête laurée de Zeus à droite. ℞. ΠΕΡΙΝ[θίων]. Deux parties antérieures de chevaux adossées et s'élançant au galop dans des directions opposées. A l'exergue, le nom d'un magistrat : ΜΑΚΙΣ. (Argent).

[3] ΕΠ ΑΙ ΠΟΝΤΙΚΟΥ. Personnage debout sur une proue de navire; dans le champ, un monogramme. Revers d'une monnaie de bronze de Byzance dont le droit est occupé par la tête casquée du héros Byzas. (Voy. *Hist. des Grecs*, t. Ier, p. 553). Elle a été frappée sous la domination romaine.

[4] Xénophon, *Hellén.*, I, 1, 21 sqq.

[5] Coq tourné à gauche. ℞. ΣΑΛΥ[μβριανῶν]. Épi. (Argent.)

[6] Je note qu'en cette année 409-408, on fit graver à nouveau sur un marbre, retrouvé

Nous rencontrons si rarement un éloge à donner à Sparte, qu'il faut mentionner ici un acte de justice. C'était un homme de Byzance qui, malgré la garnison lacédémonienne, avait ouvert les portes à Alcibiade. Accusé de trahison, à Lacédémone, il répondit qu'il était Byzantin et non Spartiate; que, voyant en danger non Lacédémone, mais Byzance, où les Athéniens ne laissaient plus rien entrer et où la garnison péloponnésienne consommait le peu de vivres qui restaient, tandis que les habitants, leurs femmes et leurs enfants mouraient



L'Hellespont[1].

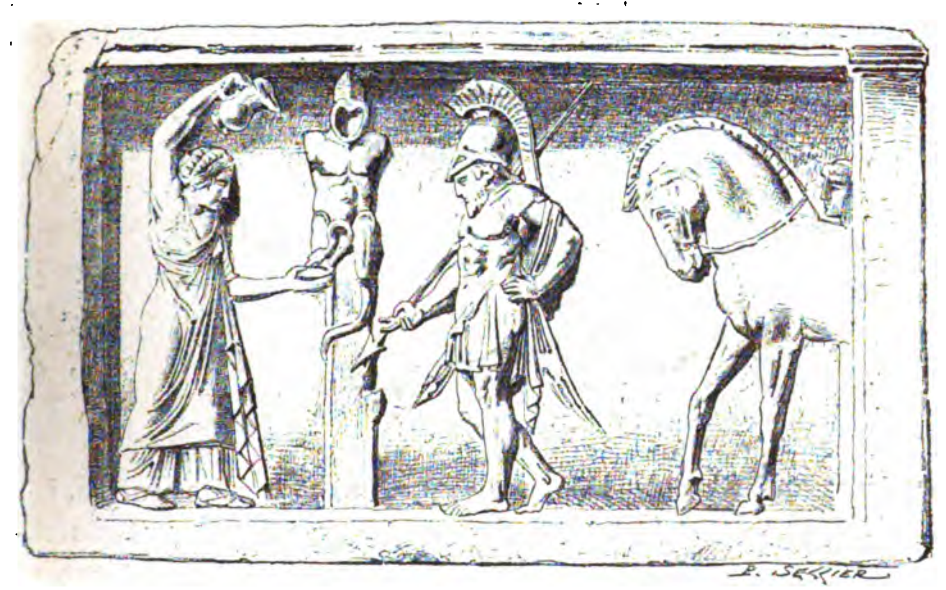
de faim, il avait moins livré la ville qu'il ne l'avait délivrée des horreurs de la guerre; qu'en cela il n'avait fait que suivre les maximes des meilleurs citoyens de Lacédémone, qui plaçaient au premier rang des choses belles et justes de faire du bien à sa patrie. Les Lacédémoniens applaudirent à ces paroles et le renvoyèrent absous.

Après les grands succès remportés dans la Propontide, la flotte d'Athènes quitta ces parages, où tout reconnaissait l'ascendant de ses armes. Au sortir de l'Hellespont, elle se divisa : une partie, sous Thrasybule, longea les côtes de Thrace, pour faire rentrer dans le devoir les

en 1843, la loi de Dracon sur le meurtre, que Démosthène rappelle dans son discours contre Macartatos.

[1] D'après une photographie. — La vue est prise d'Érinkeui, sur la côte d'Asie. On découvre la pointe de l'Europe; plus loin est l'île d'Imbros.

villes soulevées; une autre, sous Alcibiade, descendit à Samos et alla rançonner la Carie, qui donna 100 talents. Elles devaient se réunir à Athènes, après avoir montré à toutes les îles, à la Thrace et à l'Asie Mineure, l'étendard victorieux des anciens maîtres de la mer. Dans ce retour de prospérité, Alcibiade n'avait pas tout fait. Plutarque ne voit que lui; il reste dans son rôle de biographe en rapportant tout à son héros. Mais, aux côtés du brillant général, l'histoire montre ses habiles collègues, surtout Thrasybule, le vainqueur de Sestos, et derrière eux le peuple d'Athènes qui, malgré son épuisement et ses discordes, leur



Offrande à un guerrier [1].

a donné les moyens de triompher de la Grèce entière et de la Perse, liguées contre lui. Il ne faut pas que les services d'un ambitieux empêchent de voir ce qui revient dans ces succès à ceux qui, après les avoir préparés par leur constance, les ont accomplis par leur courage. Cependant les Athéniens, oubliant, comme fera plus tard l'historien d'Alcibiade, les trahisons de l'aventurier, lui donnaient tout l'honneur de la victoire. Il fut réélu général, et ses amis le pressèrent de venir jouir de son triomphe.

Il fit voile vers Athènes. Ses vaisseaux, garnis d'une quantité de boucliers et de dépouilles, traînaient à leur suite beaucoup de

[1] Bas-relief conservé au musée Britannique et qui est sans doute de provenance athénienne Voy. O. Jahn, *De antiquissimis Minervæ simulacris Atticis*, p. 25); d'après les *Ancient marbles in*

galères ennemies, et portaient les étendards d'un plus grand nombre qui avaient été détruites : les unes et les autres ne montaient pas à moins de deux cents. A peine fut-il à terre, que le peuple courut en foule au-devant de lui, poussant des cris de joie. Ils le saluaient; ils suivaient ses pas; ils lui offraient à l'envi des couronnes; ceux qui ne pouvaient l'approcher le regardaient de loin; les veillards le montraient aux jeunes gens[1].

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade monta à la tribune, et, après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta tout sur sa mauvaise fortune, sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des



Couronne d'or[2]

espérances des ennemis, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux Eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui, par ordre du peuple. Ils les révoquèrent tous, excepté l'hiérophante Théodoros, qui dit : « Pour moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait aucun mal à la ville. » (Juin 408.) Toutefois les prêtres ne pardonnèrent jamais, au fond du cœur, à celui qui avait tourné en dérision leurs rites sacrés : les Eumolpides s'étaient opposés à son rappel et lui gardèrent une haine implacable. Il était rentré

the British Museum, part. 1-2, pl. 41. — En avant d'un trophée, autour duquel s'enroule le serpent d'Athéna, se tiennent un guerrier en armes et une femme, peut-être une prêtresse, qui lui tend une phiale. Derrière le guerrier est son cheval, retenu par un serviteur. Cf. un bas-relief analogue, publié plus haut, p. 129.

[1] J'omets beaucoup de détails remplis d'une sentimentale et fausse exagération, et que Plutarque se plaît à rapporter. Le récit de Xénophon, plus simple et plus vrai, montre Alcibiade arrivant avec vingt galères seulement, et ne se risquant à débarquer qu'au milieu d'une escorte d'amis.

[2] Découverte en Crimée et maintenant au musée de Saint-Pétersbourg (d'après le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, fig. 1975).

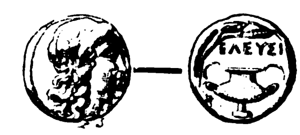
dans Athènes le jour où la déesse protectrice de la cité semblait en sortir, lorsqu'on fermait son temple, qu'on dépouillait son image des voiles sacrés et que les ornements de sa statue portés à la mer étaient lavés dans l'onde pour être purifiés. C'était la coutume que la vie publique fût suspendue durant ces heures où Minerve Poliade n'était plus au milieu de son peuple. De ce jour de deuil, Alcibiade avait fait un jour de réjouissance; cette fête, disaient les dévots d'Athènes, avait courroucé la déesse, et l'on devait s'attendre à de prochains malheurs[1].

Cependant Alcibiade ne s'attardait pas à recevoir les flatteries des



Tête de cheval[2].

courtisans de la fortune. Cent galères déjà prêtes l'attendaient, dans le Pirée, avec quinze cents hoplites et cent cinquante chevaux. Avant de partir, il fit une de ces expéditions brillantes qu'il aimait, et qui allait d'ailleurs le montrer comme un pieux et zélé défenseur des dieux. C'était une ancienne coutume, à la fête des grands mystères, de porter à Éleusis, par la voie Sacrée, la statue d'Iacchos. Mais, depuis huit ans que les Lacédémoniens couraient la campagne, on était réduit à se rendre par mer au temple : un petit nombre seulement faisaient le voyage, et quelques-



Monnaie d'Éleusis[3].

[1] Voy., ci-dessus, p. 561.

[2] Tête du cheval de Séléné (fronton oriental du Parthénon), conservée au musée Britannique (d'après une photographie).

[3] Tête de Déméter à droite. ℞. ΕΛΕΥΣΙ. Vase appelé *plémochcé;* autour du champ une tige de blé. (Bronze. — *Numismatic chronicle*, 1881, p. 89.)

uns des rites consacrés ne pouvaient être accomplis. Alcibiade voulut que la procession passât de nouveau par la voie Sacrée et avec l'éclat accoutumé. Lui-même l'escorta avec son armée; les Lacédémoniens



Ephèbe armé, à cheval[1].

de Décélie, retenus par la crainte de ses armes ou par le respect religieux, n'osèrent pas l'attaquer.

« Alcibiade gagna tellement par cette conduite l'affection des pauvres et des gens de la dernière classe du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns allèrent même jusqu'à lui dire qu'il devait abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'État par leur babil, et dis-

[1] Peinture sur une coupe de la fabrique d'Euphronios, conservée au musée du Louvre et encore inédite. On lit, en avant du cheval : Εὐφρόνιος ἐποίεσεν. L'artiste a représenté à cheval un éphèbe coiffé d'un pétase, vêtu d'un chiton court, d'un riche manteau et chaussé de bottes. — Voyez W. Klein, *Euphronios, Eine studie zur Geschichte der griechischen Wasenmalerei* (1886), p. 82.

poser de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelle pensée il avait sur la tyrannie, mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent vivement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut avec les collègues qu'il demanda. »

Je ne sais si ces rumeurs ont un fond historique; mais il est certain qu'Alcibiade semblait alors devoir tout terminer et promptement. Toutefois les difficultés étaient grandes : des cités ouvertes ou mal défendues avaient été facilement soumises dans les précédentes campagnes, il n'en pouvait être de même de villes bien fortifiées et puissantes, comme Rhodes, Cos, Chios et Milet. Une tentative sur Andros ne réussit pas. Cet échec était sans conséquence; ce qu'Alcibiade apprit à son arrivée sur les côtes d'Asie était autrement grave et paralysa tous ses mouvements. Darius venait de donner à son jeune fils Cyrus le gouvernement des provinces maritimes, jusque-là exercé par Tissapherne, avec les satrapies de Lydie, de Phrygie et de Cappadoce (408). Tissapherne avait soutenu tour à tour les deux peuples rivaux, afin de les ruiner l'un par l'autre, au profit de son maître; Cyrus conçut d'autres plans, il songeait à disputer un jour la couronne à son frère; et, au nombre des ressources qu'il voulait se préparer, il comptait sur l'assistance du peuple le plus renommé de la Grèce pour son courage, sur les Spartiates. Il remplaça donc les tergiversations calculées de Tissapherne, par un appui sans réserve donné à la cause de Lacédémone. Comme premier gage de sa faveur, il arrêta les députés athéniens que Pharnabaze conduisait au grand roi, et il les retint trois années en prison.

IV. — LYSANDRE; BATAILLES DES ARGINUSES (406) ET D'ÆGOS-POTAMOS (405); SOUMISSION D'ATHÈNES.

Les Péloponnésiens avaient alors pour chef un digne rival d'Alcibiade, brave, mais adroit, insinuant et flexible, sachant, au besoin se détourner du grand chemin pour arriver au but par les sentiers obscurs, doué enfin de qualités dont avaient habituellement manqué les généraux de Sparte et qui font quelquefois des politiques heureux, sans faire toujours des politiques estimables : c'était Lysandre. Par son père, il était Héraclide; mais sa mère était étrangère, peut-être une hilote, de sorte qu'il n'était pas même pleinement citoyen. Cette tache de sa naissance, qui l'écartait des premiers postes, l'obligea à plus

d'efforts; pour parvenir il dut apprendre à coudre la peau du renard à celle du lion et il crut trop à l'adresse pour s'en tenir à la probité. « On amuse les enfants avec des osselets, disait-il; les hommes avec des serments; » et il ne désespérait pas de se faire reconnaître, un



Joueuse d'osselets[1].

jour, comme né du vrai sang des Héraclides, digne, par conséquent, du titre de roi.



Tétradrachme de Sardes[2].

Lysandre ne laissa pas refroidir le zèle de Cyrus; il courut à Sardes, où le prince résidait, et lui arracha un subside qui élevait la solde de ses matelots à 4 oboles. Athènes n'en donnait que 3. Il comptait amener ainsi de nombreuses désertions qui, en effet,

[1] Figurine en terre cuite de la collection de Clercq (d'après les *Monuments de l'art antique*, d'O. Rayet).

[2] Tête mberbe d'Héraclès à droite, couverte de la peau de lion. ℞. ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ. Zeus debout à gauche, tenant un aigle de la main droite; dans le champ, le monogramme d'un nom de magistrat. Monnaie postérieure à Alexandre.

se produisirent, et il put armer en peu de temps quatre-vingt-dix galères. Cette force renaissante aurait dû être écrasée d'un coup hardiment frappé. Alcibiade, qui aimait trop les courses aventureuses, où, sous prétexte de piller pour le compte d'Athènes, il pillait pour le sien, au lieu de rester à la tête de sa flotte, s'occupa à ramasser de l'argent, même aux dépens des alliés, comme à Cymé, dont il ravagea le territoire. Le lieutenant qu'il avait laissé à Notion, avec défense expresse de combattre, désobéit et fut tué; quinze galères furent perdues (407).

En même temps, on apprit à Athènes la perte de Téos, celle de Delphinion, le seul fort que les Athéniens occupassent dans l'île de Chios. Plus on avait attendu d'Alcibiade, plus, à ces nouvelles, la colère éclata. Un de ses ennemis vint, de l'armée à Athènes, l'accuser de livrer le commandement à ses compagnons de débauche. On lui reprochait aussi son luxe, ses exactions; on l'accusait d'avoir fait bâtir en Thrace des forts pour s'y retirer, ce qui semblait une preuve de trahison. Malgré la confiance récemment montrée au vainqueur de Cyzique, le peuple n'avait que trop de motifs de soupçonner l'homme qui avait fait envoyer Gylippos à Syracuse et occuper Décélie par les Spartiates, qui avait soulevé Chios et Milet, et rallumé une guerre terrible. Mais, avec une légèreté bien imprudente, on crut aussitôt à une nouvelle trahison, et dix généraux, parmi lesquels était Conon, furent nommés à sa place. Alcibiade n'avait même plus l'armée pour lui. Ne sachant à qui se fier, il rassembla quelques troupes étrangères et alla guerroyer en Thrace à son profit. Thrasybule, enveloppé dans sa disgrâce, fut privé de son commandement, mais le vertueux citoyen ne se crut pas autorisé à punir ses compatriotes de leur erreur; il continua de servir sur la flotte, au rang qu'il leur plut de lui donner (407).

Ce fait honore un citoyen; en voici un autre qui honore la cité : à quelque temps de là, un proscrit d'Athènes et de Rhodes, un mortel ennemi de la cause populaire, l'entremetteur le plus actif entre Sparte et la Perse, Doriéos, tomba aux mains des Athéniens. La loi du temps voulait sa mort; mais Doriéos avait remporté trois couronnes à Olympie, sept à Némée, huit aux jeux isthmiques. Quand les Athéniens virent chargé de chaînes le vainqueur tant de fois applaudi par la Grèce entière, ils oublièrent leur haine et le renvoyèrent sans même parler de rançon. Les Spartiates n'eurent pas de ces délicatesses : un peu plus tard, en 395, Rhodes se détacha de leur alliance; Doriéos, alors

dans le Péloponnèse, était étranger à cette défection; néanmoins ils le firent saisir, conduire à Lacédémone et exécuter[1].

Cependant l'année du commandement de Lysandre expirait. On lui envoya un successeur, Callicratidas, vrai Spartiate, celui-là, sans arti-



Tête d'athlète vainqueur aux jeux[2]. (Voyez p. 591.)

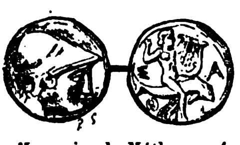
fice, sans ambition, incorruptible et ne sachant qu'aller droit devant

[1] Xénophon, *Hellén.*, I, 5, 19; Pausanias, VI, 7, 2.

[2] Tête archaïque en marbre de Paros, découverte à Athènes, aujourd'hui dans la collection de M. G. Rampin (d'après une photographie. — Cf. O. Rayet, *Monuments de l'art antique.*) — Le marbre était rehaussé de couleurs. Les cheveux, la barbe et les lèvres étaient peints en rouge; un trait de même couleur cernait le bord des paupières, et la pupille de l'œil était noire. La tête était ceinte d'une couronne, peut-être d'une couronne d'or, et paraît être celle d'un athlète ou d'un conducteur de char. Elle remonte à la seconde moitié du cinquième siècle avant notre ère.

lui, partout où sa patrie lui commandait d'aller, fût-ce à la mort. Avant qu'il arrivât, Lysandre, pour rester nécessaire, avait ruiné toutes les ressources de la flotte et organisé, dans les villes de l'Ionie, une faction qui rêvait le rétablissement des anciennes tyrannies. Il prévoyait bien que cette oligarchie aurait besoin d'un appui étranger, et il comptait que Sparte le chargerait de soutenir ce qu'il venait d'élever (406).

Callicratidas trouva un armement de cent quarante voiles, mais il manquait d'argent. Il se rendit à Sardes dans l'espoir d'en obtenir de Cyrus. Lysandre avait prévenu le prince contre lui, et la patience du Spartiate fut mise à une rude épreuve; tout un jour il attendit une audience, qu'on lui refusa. Il quitta Sardes en déplorant la triste dépendance où les Grecs s'étaient mis vis-à-vis de l'insolence persique, et en jurant d'employer tous ses efforts, à son retour dans sa patrie, pour ménager une paix entre Sparte et Athènes. Appelé par un parti à Méthymne, il surprit cette place, qu'il laissa piller par ses soldats, mais refusa d'en vendre les habitants. « Tant que je commanderai, disait-il, pas un Grec ne sera réduit en esclavage. » Conon, arrivé trop tard pour sauver Méthymne, fut enfermé dans Mytilène, par une défaite qui lui coûta trente galères. Il ne lui en restait que quarante, et l'ennemi en avait cent soixante-dix. Il put cependant faire passer un avis à Athènes. Par un effort suprême, et en épuisant ses dernières ressources, le peuple mit en trente jours cent dix vaisseaux à la mer. Tous les hommes qui n'étaient pas absolument indispensables à la garde des murs les montèrent, avec beaucoup de métèques et d'esclaves : aux premiers, on promit le droit de cité, aux seconds l'affranchissement et, après la victoire, des terres, qu'ils reçurent en effet comme clérouques. Quarante-cinq navires restés à Samos rejoignirent l'escadre athénienne. Les Péloponnésiens, remplis à présent de confiance, laissèrent cinquante galères pour continuer le blocus de Mytilène et, avec les cent vingt qui leur restaient, allèrent chercher l'ennemi.



Monnaie de Méthymne [1].



Monnaie de Mytilène [2].

[1] Tête casquée de Minerve, à droite. ℟. ΜΑΘΥ[μναίων]. Arion sur un dauphin et jouant de la lyre. Bronze.

[2] Tête de Zeus Ammon, à droite. ℟. ΜΥΤΙ[ληναίων]. Terme barbu, couronné de lierre, sur

Les deux flottes, 275 galères, l'armement le plus considérable qu'on eût vu dans cette guerre, se rencontrèrent aux Arginuses, trois petites îles sur la côte d'Éolide (sept. 406). La supériorité était maintenant du côté des Athéniens. On conseillait à Callicratidas de battre en retraite; des présages, disaient les devins, annonçaient sa mort; il répondit : « Si nous sommes vaincus, Sparte retrouvera aisément une flotte; mais si je fuis, où retrouverai-je, moi, mon honneur? » Il fut défait et périt un des premiers. 70 galères furent prises ou coulées. Les Athéniens en avaient perdu 25, mais il y avait peu de morts, et beaucoup des hommes qui les montaient auraient pu se sauver sur les débris, si l'action ne s'était passée trop loin du rivage.



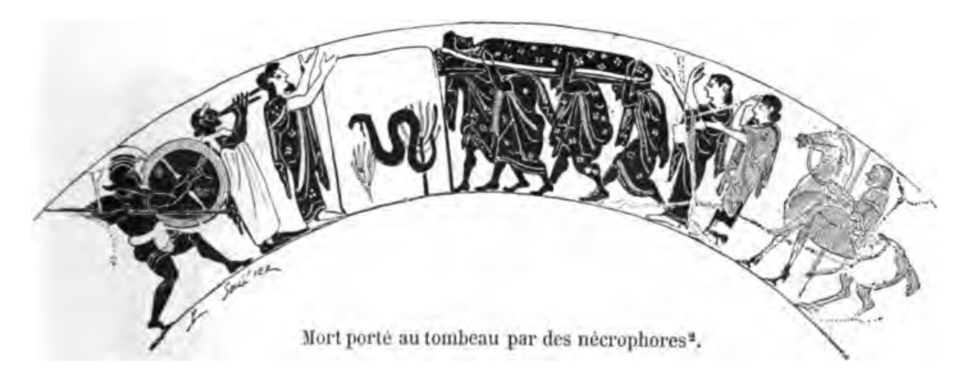
Scène de divination[1].

Les généraux chargèrent deux de leurs lieutenants, Théramène et Thrasybule, de recueillir les naufragés et les morts pendant qu'eux-mêmes poursuivraient l'ennemi. Une tempête, descendue soudainement du mont Ida, bouleversa la mer et rendit le sauvetage impossible; beaucoup de malheureux périrent, dont les corps ne purent être recueillis pour recevoir les honneurs funèbres. Dans les idées des Grecs, laisser des morts sans sépulture était une impiété dont on évitait soigneusement de se rendre coupable, car les dieux seuls ne se chargeaient pas de la punir. Naguère Nicias avait renoncé à l'honneur d'ériger un trophée de victoire, en réclamant aux Corinthiens vaincus par lui deux morts qu'il n'avait pu retrouver, plutôt que de rentrer

une proue de navire, et vu de face; à la poupe, un objet incertain, peut-être une branche avec un fruit. Dans le champ, un cep de vigne. (Bronze.)

[1] Peinture de vase, d'après la *Description de la collection Czartoryski*, pl. 29. — Un prêtre, le front ceint d'une couronne, examine les entrailles d'un bélier qu'un aide tient étendu sur une table. Prêtre et serviteur ont le torse nu.

à Athènes sans les ossements de tous ceux qui avaient péri[1]. Plus tard, Chabrias laissera fuir une flotte lacédémonienne, qu'il aurait pu détruire, s'il n'avait été retenu par le soin de chercher ses morts. Sans doute, durant cette longue guerre maritime, beaucoup de soldats avaient eu l'Océan pour linceul. Du moins, le devoir de recueillir ceux que les flots rendaient avait été rempli; aux Arginuses, il ne le fut pas. Les généraux avaient cru que compléter leur victoire et délivrer Conon bloqué dans Mytilène était mieux servir la patrie que s'attarder à accomplir eux-mêmes un office qu'ils pouvaient laisser à d'autres. Mais les familles sacerdotales jetèrent les hauts cris et l'oli-



Mort porté au tombeau par des nécrophores[2].

garchie, qui aimait à couvrir d'un zèle religieux ses rancunes et ses espérances, exploita dans l'intérêt de sa politique un sentiment respectable de pieuse et aveugle dévotion.

Un homme pouvait se croire plus que tout autre exposé à ces saintes colères, celui qui avait eu la charge expresse de sauver les équipages dont les galères avaient été brisées. Pour détourner l'orage de sa tête, Théramène se fit l'accusateur de ses anciens chefs : six d'entre eux, déposés de leur commandement, étaient revenus à Athènes; on les mit en jugement, et ils allaient gagner leur cause, quand un homme s'avança : « J'étais, dit-il, à la bataille; ma galère brisée, je me suis réfugié sur un mât de navire, et j'ai vu périr, l'un après

[1] Thucydide, IV, 44.

[2] Peinture sur un vase de Vulci, de la collection de Luynes, au Cabinet de France, n° 736. — « Quatre hommes vêtus du long *himation* portent sur leur dos un brancard sous le poids duquel ils marchent courbés; sur le brancard est étendu le mort, la tête en avant et découverte, le corps enveloppé d'un manteau orné de fleurs brodées (ἐπίβλημα καταστικτόν). Derrière, deux femmes s'avancent en pleurant, puis vient un éphèbe, à cheval et tenant une lance.... Ce cortège se dirige à gauche, vers un tombeau décoré d'une stèle carrée sur laquelle est peint un serpent. Au delà de la stèle est un autre groupe de personnages : d'abord une femme, les bras levés et gesticulant, puis un joueur de flûte; derrière eux, quatre guerriers qui semblent danser.... » (O. Rayet dans les *Monuments de l'Art antique*, *Convoi funèbre*.)

l'autre, mes compagnons. Ils m'ont chargé, si j'échappais, de dire à Athènes qu'ils avaient été lâchement abandonnés par les généraux. » A ces paroles, le peuple croit entendre le cri même des naufragés; les parents demandent vengeance, et l'assemblée vote la mort. Contre cette condamnation s'éleva en vain la voix d'un juste, celle de Socrate[1]. Un des six condamnés était le fils de Périclès : son nom ne le sauva pas. Un autre, Diomédon, qui avait voulu que la flotte entière se mît, après le combat, à la recherche des naufragés, accepta la sentence avec une virile résignation : « Je souhaite, dit-il au peuple, que ce jugement ne porte pas malheur à la cité. Quant à vous, Athéniens, n'oubliez pas d'offrir aux dieux les sacrifices d'actions de



Scène de sacrifice[2].

grâces que nous leur avons promis pour notre victoire. » Nobles paroles dont la foule aveuglée par la passion politique et religieuse, ne comprit pas la sanglante ironie. Athènes se repentit, mais trop tard[3];

[1] Xénophon, *Hellén.*, I, 7, 35.

[2] Peinture sur un vase de la collection Czartoryski, d'après la *Description* publiée par M. de Witte, pl. 29. (Voy. ci-dessus, p. 594, le revers du vase). — « Le même prêtre, debout, couronné de laurier et drapé dans un ample manteau, accomplit une cérémonie religieuse auprès d'un autel sur lequel le feu est allumé. Il tient de la main droite une phiale à deux anses, avec laquelle il se dispose à faire une libation. En face de ce prêtre est le même acolyte nu, que nous avons vu dans le tableau précédent, n'ayant autour des reins qu'une légère draperie; il est également couronné de laurier et tient des deux mains une longue broche au bout de laquelle est attaché un morceau de chair qu'il va présenter à la flamme. Derrière le prêtre, à gauche, est une colonne d'ordre dorique. » De Witte, p. 96.

[3] Cinq des accusateurs furent même accusés d'avoir trompé le peuple, et mis en jugement. Onosander, dans son traité des devoirs d'un général, Στρατηγικὸς λόγος, 36, écrira encore au milieu du Ier siècle après J.-C. : « Que le général s'occupe du soin des morts, sans prétexter ni le temps, ni la saison, ni la crainte de gagner ou de perdre la bataille. La piété envers les morts est un devoir sacré. » Platon pensait de même et toute l'antiquité pensa comme lui.

elle allait bientôt expier, par l'incapacité de ses généraux à Ægos-Potamos, cet injuste emportement d'un sentiment honorable contre les vainqueurs des Arginuses (406).

Vers ce temps-là, Sophocle mourut plein de jours et de gloire : heureuse vie commencée avec la libération de la patrie, terminée au bruit de sa dernière victoire et honorée même par les Lacédémoniens qui ne troublèrent point le cortège funèbre, quand il s'avança vers Colone sur la route de Décélie. Son *Antigone*, éclatante consécration du devoir des vivants à l'égard des morts, avait laissé des souvenirs qui ne furent peut-être pas sans influence sur la terrible sentence. En cette même année un autre poète, Aristophane, voyant cette fois clairement le véritable intérêt d'Athènes, osa demander en plein théâtre le rappel d'Alcibiade que beaucoup de ses auditeurs réclamaient. « Athènes, dit le Bacchus des *Grenouilles*, Athènes le regrette, le hait et veut l'avoir. » Euripide s'y oppose parce qu'Alcibiade fut un mauvais citoyen, et Eschyle lui répond : « Le mieux serait de ne pas élever de lionceau dans la république; mais si le lion a grandi, il faut se soumettre à ses caprices; » et Aristophane finit par revenir au conseil de Périclès : « La flotte est notre richesse, la seule sur laquelle il faille compter[2]. » Malheureusement le poète ne fut pas mieux écouté que lorsqu'il recommandait des mesures impraticables.



Sophocle (?)[1].

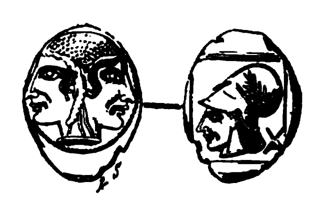
Le désastre que les Péloponnésiens avaient subi aux Arginuses était

Dans l'*Hippias Major*, 25, il dit : « On ne peut estimer parfaitement heureux le mortel, même comblé de tous les dons, qu'après qu'il aura obtenu la sépulture, parce qu'alors seulement on sera sûr que son ombre n'erre pas inquiète et malheureuse comme celles à qui les derniers honneurs n'ont pas été rendus. » La privation de sépulture passant pour condamner les ombres des morts à des maux cruels, on ne l'infligeait qu'aux plus grands criminels.

[1] Statuette d'argent, trouvée à Bordeaux en 1813. Cabinet de France, n° 2870.

[2] *Les Grenouilles, ad finem.*

grand, Sur la demande de tous les alliés de la côte d'Asie et sur celle de Cyrus, Lysandre fut chargé de le réparer (405). Un Spartiate ne pouvait être deux fois amiral; Aracos, investi de cette charge, demeura à Lacédémone, et Lysandre, son lieutenant, eut pleins pouvoirs. Cyrus, qui voyait la mort de son père approcher, donna au Spartiate tout l'or qu'il voulut, et Lysandre put reconstituer une flotte respectable, avec laquelle il courut audacieusement toute la mer Égée; il vint même faire une descente dans l'Attique. Pour détruire, s'il était possible, la séduction de l'or persique, qui entraînait tant de transfuges, on dit que le peuple d'Athènes décréta que tout prisonnier fait à la mer serait mutilé. Philoclès, un des nouveaux généraux, fut encore plus dur que l'assemblée : deux galères de Corinthe et d'Andros étant tombées entre ses mains, il en égorgea les équipages. La guerre qui approchait de sa fin devenait sans merci.



Monnaie de Lampsaque[1].

Lysandre avait fait route vers l'Hellespont. Il venait de saccager Lampsaque, et était à l'ancre sous cette ville, quand cent quatre-vingts galères d'Athènes réunies pour le poursuivre arrivèrent en face de lui à Ægos-Potamos, le ruisseau de la Chèvre. Au matin, les Athéniens viennent lui présenter la bataille : il la refuse. Persuadés que c'est par crainte, ils retournent à leur station, suivis de loin par quelques galères agiles qui observent leurs mouvements; ils n'en tiennent compte, débarquent et se dispersent pour chercher des vivres. Quatre jours durant, la même manœuvre se répète, et les Athéniens, enhardis par cette immobilité qu'ils attribuent à la crainte, s'abandonnent à la plus complète sécurité. Alcibiade se trouvait aux environs; il vit le danger, accourut à cheval dans le camp des Athéniens et leur montra l'imprudence de rester sur une plage découverte, sans refuge, sans vivres assurés, en face d'un ennemi puissant et habile; il les exhortait à se rapprocher de Sestos. On ne l'écouta pas; un des généraux reprocha même durement au banni de se mêler de choses auxquelles il n'avait plus rien à voir. Il se retira.

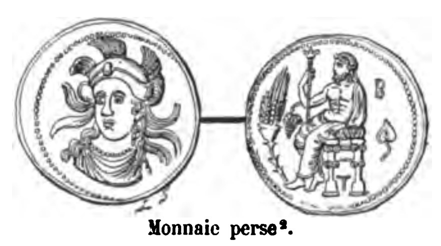
« Le cinquième jour, les Athéniens vinrent comme de coutume présenter la bataille; le soir, quand ils se furent retirés avec cet air de négligence et de mépris qui leur était ordinaire, Lysandre or-

[1] Tête de femme, à double face, comme Janus. ℞. Dans un carré creux, tête de Pallas, à gauche, le casque orné d'une couronne de laurier; dans le champ, le monogramme d'un nom de magistrat. (Drachme de style archaïque.)

donna aux commandants des vaisseaux envoyés en observation de revenir en toute hâte lorsqu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, et, arrivés au milieu du détroit, d'élever sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, ce serait le signal du départ de la flotte. Lui-même, sur sa galère, parcourant toute la ligne, animait les pilotes et les capitaines, les exhortait à tenir leurs équipages en bon ordre, et, dès que le signal serait donné, à forcer de rames pour atteindre l'ennemi.

« Dès qu'on put voir le bouclier élevé sur les galères d'observation, la trompette du vaisseau amiral donna le signal, et toute la flotte s'ébranla en bon ordre. Le détroit qui sépare les deux continents n'a de largeur en cet endroit que 15 stades ; les rameurs firent diligence, et on les eut vite franchis. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit cette flotte s'avancer. Saisi de douleur à la pensée du désastre qui se prépare, il appelle les uns, conjure les autres, et force tous ceux qu'il rencontre de monter sur les vaisseaux ; zèle inutile ! Les soldats, dispersés sur la côte, étaient allés acheter des vivres ou se promenaient dans la campagne ; quelques-uns dormaient dans leurs tentes, d'autres préparaient le souper. Les Péloponnésiens, tombant sur la ligne ennemie, enlèvent les galères qui sont vides, brisent de leur choc les rames de celles qui commençaient à s'emplir de soldats, poussent au rivage et y égorgent sans peine les Athéniens qui accouraient isolément et sans armes. Lysandre fit trois mille prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'empara de toute la flotte excepté de la galère paralienne et de huit vaisseaux que Conon put emmener. » (Août 405.)

C'était le renard et non pas le lion qui, cette fois, avait vaincu ; il n'y avait même pas eu de lutte : Athènes méritait de mieux finir. Une heure avant cette grande ruine, toutes les chances étaient pour elle. L'or des Perses, la ruse habile de Lysandre, la négligence de ses généraux, firent en un instant ce que n'avait pu faire pendant vingt-six années la Grèce entière conjurée contre elle.



Monnaie perse[1].

[1] Tête de Pallas, de trois quarts à gauche, les cheveux épars, le casque orné d'une triple aigrette. ℞. Baaltars ou le Zeus de Tarse assis sur un trône à gauche, et tenant un sceptre ; dans le champ, un épi, un raisin, une feuille de lierre et deux marques d'atelier. (Monnaie d'argent, d'un satrape incertain.)

Maintenant tout était consommé : il n'y avait pas un vaisseau au Pirée, pas un talent dans le trésor, pas un hoplite dans la ville, qui pussent servir à refaire une nouvelle armée. Athènes allait tomber non faute de courage, mais faute d'hommes. Rome fut plus heureuse en face d'Annibal; elle ne montra pas plus de constance et de patriotisme; mais elle n'eut ni divisions intestines ni parti oligarchique sacrifiant les meilleurs généraux pour les remplacer par des incapables. Maudits soient ceux qui ont perdu la patrie par des haines politiques doublées d'hypocrisie religieuse !

Abrégeons le douloureux récit des derniers moments de la noble et malheureuse cité. Il n'y avait pas eu de combat, mais il y eut un mas-



Scène de massacre[1].

sacre. Sparte voulut terminer cette guerre ainsi qu'elle l'avait commencée : les trois mille captifs furent traités comme les Platéens. Lysandre demanda à Philoclès quel sort méritait l'homme qui avait mis à exécution le décret récemment porté par Athènes touchant les prisonniers. Il refusa de répondre à un accusateur qui était en même temps son juge et son bourreau. « Vainqueur, lui dit-il, fais ce que tu aurais souffert si tu avais été vaincu. » Lysandre, vêtu en sacrificateur, comme s'il était le ministre des vengeances divines, tua lui-même Philoclès. Ce fut le signal de l'immense égor gement.

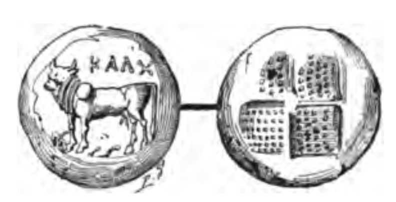
[1] Fragment d'une peinture de vase d'après les *Monumenti dell' Inst. archeol.*, IX, tav. 32-33. (A rapprocher de la ciste de Préneste que nous avons donnée ci-dessus, p. 478.) — Au centre se dresse le bûcher de Patrocle (ΠΑΤΡΟΚΛΟΥ ΤΑΦΟΣ), couvert d'armes. Achille debout à gauche, s'apprête à égorger un captif troyen, auquel il a arraché son bonnet et qu'il a saisi par les cheveux : trois autres Troyens enchaînés, à gauche, attendent le même sort. De l'autre côté du bûcher, Agamemnon fait une libation (*Iliade*, XXIII, 250 et suiv.) : derrière lui se tient Briséis accompagnée d'une suivante.

Nulle cité ne tenta de résister. Byzance, Chalcédoine, toutes celles devant lesquelles Lysandre se montra, ouvrirent leurs portes. Partout il abolissait la démocratie, et donnait le pouvoir à un harmoste lacédémonien et à dix archontes tirés des sociétés secrètes qu'il avait formées. Maintenant il relâchait les Athéniens qu'il prenait et les renvoyait à Athènes, sous peine de mort s'ils n'y rentraient pas : la ville allait être obligée de les nourrir; c'était lui envoyer la famine. Bientôt il parut lui-même devant le Pirée avec cent cinquante galères, et Pausanias vint camper dans les jardins de l'Académie avec toutes les forces du Péloponnèse.



Monnaie de Byzance[1].

Cependant la galère paralienne, échappée à Lysandre, avait atteint de nuit l'Attique. La nouvelle désastreuse se répand; des gémissements la portent du Pirée dans la ville; elle passe de bouche en bouche; en un instant tout le monde la connaît. Cette nuit, personne ne dormit : ils pleuraient sur les morts, ils pleuraient sur eux-mêmes, sur leur puissance tombée, sur leur liberté qui allait périr sous les coups de Lacédémone ou sous le joug d'une faction détestée. Le jour venu, l'assemblée se réunit : on y arrête qu'on fermera toutes les portes, une exceptée; qu'on réparera les brèches, qu'on fera partout bonne garde, qu'enfin on se disposera à soutenir un siège.



Monnaie de Chalcédoine[2].

Sous le coup même de la plus désastreuse défaite, les Athéniens ne perdaient donc pas entièrement courage. Ils se défendirent au milieu de discordes intestines jusqu'à ce que la famine leur fit tomber les armes des mains. Sparte exigea la démolition des Longs-Murs; on refusa. Théramène s'offrit alors à essayer de l'influence qu'il prétendait avoir sur les éphores. Il mit trois mois à ce voyage, et les Athéniens attendirent, au milieu de la famine, déjà grande à son départ, la fin de ce retard inexplicable. Quand il revint, sans avoir rien obtenu, la misère était au comble. On le renvoya avec des pouvoirs illimités pour conclure. A Sparte, les alliés étaient réunis; plusieurs, Thèbes et

[1] Tête jeune et imberbe de Dionysos, à droite, les cheveux flottants. ℞. ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Vache marchant à droite, en levant la tête. (Bronze.)

[2] ΚΑΛΧ[ηδονίων]. Taureau debout à gauche, foulant des épis. ℞. Carré creux partagé en quatre compartiments ornés d'un pointillé. (Argent.)

Corinthe surtout, ne voulaient pas de merci. Sparte craignit de livrer la Grèce centrale aux premiers et la mer aux seconds; elle accorda les conditions suivantes : démolition des fortifications du Pirée et des Longs-Murs, évacuation des villes conquises, réduction de la marine à douze vaisseaux, alliance avec Lacédémone, c'est-à-dire dépendance, enfin rappel des bannis. Ce qui subsistait de Méliens et d'Éginètes recouvrèrent leur patrie, d'où Lysandre chassa les colons athéniens.

Plusieurs voulaient résister encore, bien que la famine fît chaque jour de nouvelles victimes. La faction oligarchique, dont l'influence croissait en proportion des malheurs publics, fit jeter en prison ces partisans désespérés de l'honneur d'Athènes, et une assemblée accepta le fatal arrêt. « On remit tous les vaisseaux à Lysandre, à l'exception de douze, et il prit possession des murs le 16 du mois de munychion, jour auquel les Athéniens avaient remporté sur les barbares la victoire de Salamine (juin 404). A peine entré dans la ville, il proposa de changer la forme du gouvernement. Les Athéniens y ayant témoigné la plus grande opposition, il leur dit qu'ils avaient manqué à la capitulation, que les jours accordés pour détruire les murailles étaient passés, sans qu'on eût exécuté cet article du traité; il allait donc assembler le conseil pour arrêter des conditions plus dures. On ajoute qu'il fut proposé dans cette assemblée de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain demanda qu'on rasât la ville et qu'on fît de tout le pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Le conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent les généraux; pendant que les coupes circulaient, un musicien de Phocée chanta ces vers du premier chœur de l'*Électre* d'Euripide : « O fille d'Agamemnon, je suis venu vers ta demeure rustique!... » Les convives, attendris par ce rapprochement de deux grandes infortunes, s'écrièrent qu'il serait horrible de détruire une ville si célèbre et qui avait produit de si grands hommes. » Lysandre réunit un grand nombre de musiciens et fit raser les murailles, brûler les vaisseaux, au son des instruments, en présence des alliés qui, couronnés de fleurs, chantaient sur ces ruines la liberté de la Grèce affranchie.

Thucydide a judicieusement exposé les causes de la perte d'Athènes. « Tout le temps que Périclès fut à la tête de l'État, il gouverna avec modération, et Athènes fut puissante. Quand la guerre éclata, il eut le juste sentiment de la force des Athéniens et leur dit que, s'ils donnaient leurs soins à la marine, s'ils s'abstenaient de conquêtes et ne précipi-

taient pas la république dans les aventures, ils seraient victorieux. Sur tous ces points, ils firent le contraire de ce qu'il conseillait. Pour satisfaire des ambitions et des intérêts privés, ils se jetèrent dans des entreprises inutiles au but de la guerre, qui, en cas de succès, n'auraient été profitables qu'à des particuliers, et, en cas de revers, ébranleraient l'État.



Scène de festin [1].

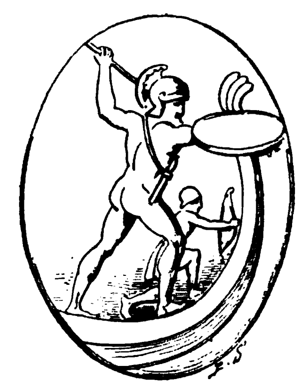
Les hommes qui vinrent après lui, désirant tous le premier rang, abandonnèrent les affaires aux caprices du peuple, ce qui conduisit à beaucoup de fautes que l'étendue de la domination athénienne rendit désastreuses. La principale fut l'expédition de Sicile, où il y eut à blâmer, moins encore la folie d'une entreprise commencée contre des ennemis dont on avait mal apprécié la force, que la conduite de ceux qui, après

[1] Peinture sur une coupe du Vatican (d'après le *Museo Gregoriano*, II, tav. LXXXV, 1ᵃ). La scène d'ivresse, publiée ci-dessus, p. 529, est peinte sur le fond de la même coupe.

l'avoir fait décider, ne s'occupèrent pas de venir en aide à leurs concitoyens dans cette campagne lointaine. Tout entiers à leurs querelles au sujet de la prééminence dans l'État, ils laissèrent, faute de secours, les opérations languir et dans Athènes ne s'occupèrent qu'à se déchirer entre eux. Cependant, quoique le peuple eût perdu en Sicile beaucoup de ses forces militaires, avec la plus grande partie de sa marine, et que l'État fût livré aux dissensions intestines, il résista encore dix ans aux ennemis contre lesquels il avait engagé la guerre, à la plupart de ses alliés qui abandonnèrent sa cause, et plus tard à Cyrus, fils du grand roi, qui aida les Péloponnésiens en leur donnant de l'argent pour leur marine. Si enfin il céda, ce ne fut qu'après s'être lui-même détruit par ses querelles intérieures. Par où l'on voit que, à l'origine de la lutte, Périclès était autorisé à croire que les Péloponnésiens seuls seraient incapables de disputer à Athènes la victoire[1] ! »

[1] Thucydide, II, 65.

[2] Pierre gravée de la galerie de Florence (d'après Millin, *Galerie mythologique*, 157, 576). — Deux guerriers grecs, Ajax et Teukros, repoussent les Troyens de leur vaisseau. Voy. Overbeck, *Die Bildwerke zum thebischen und troischen Heldenkreis*, p. 424.



Guerriers combattant du haut d'un navire[2].

CHAPITRE XXVII

LES TRENTE, LES SOPHISTES ET SOCRATE (404-399).

I. — LES TRENTE (404-403).

Dans ce jour que les alliés appelaient un jour de délivrance, et Athènes un jour de désolation et de deuil éternel, on avait vu des Athéniens, couronnés de fleurs, prendre part à la fête, d'autres aller au-devant des vainqueurs et témoigner leur joie de l'humiliation de leur patrie. C'étaient les bannis qui rentraient à la suite de Lysandre et à qui le Spartiate donnait le pouvoir. C'était Théramène, qui était resté trois mois dans le camp lacédémonien, temps bien long pour arrêter quelques articles d'une capitulation; c'était enfin toute la faction oligarchique qui, depuis l'expédition de Sicile, avait si souvent troublé la ville de ses intrigues et parfois de ses trahisons[1]. Le négociateur, si lent à mettre la main au traité qui pouvait sauver son peuple, fut prompt à la mettre sur la vieille constitution, qui avait fait la gloire d'Athènes. Il proposa de confier de pleins pouvoirs, pour reviser les lois, à un comité composé de trente membres, comme le conseil des anciens à Sparte. Lysandre était là, l'armée péloponnésienne n'avait pas quitté Athènes : on obéit. Théramène donna dix noms, les magistrats dix autres, et l'assemblée le reste. Lysandre se réserva probablement de choisir les dix officiers qu'il établit dans le Pirée (juin 404).

La vie d'Athènes était dans son assemblée publique et dans ses cours de justice : celle-là gouvernait, celles-ci jugeaient, et bien des décisions funestes avaient été prises par l'une, bien des iniquités commises par les autres, lorsque la glorieuse démocratie d'Aristide et de Périclès ayant glissé dans la démagogie, il ne s'était plus trouvé per-

[1] Xénophon, si peu favorable à la démocratie, dit que le principal appui des Trente, jusqu'au dernier jour de leur abominable tyrannie, fut la masse des chevaliers, c'est-à-dire des plus riches citoyens d'Athènes, ceux qui s'appelaient entre eux καλοκἀγαθοί, les honnêtes et les bons.

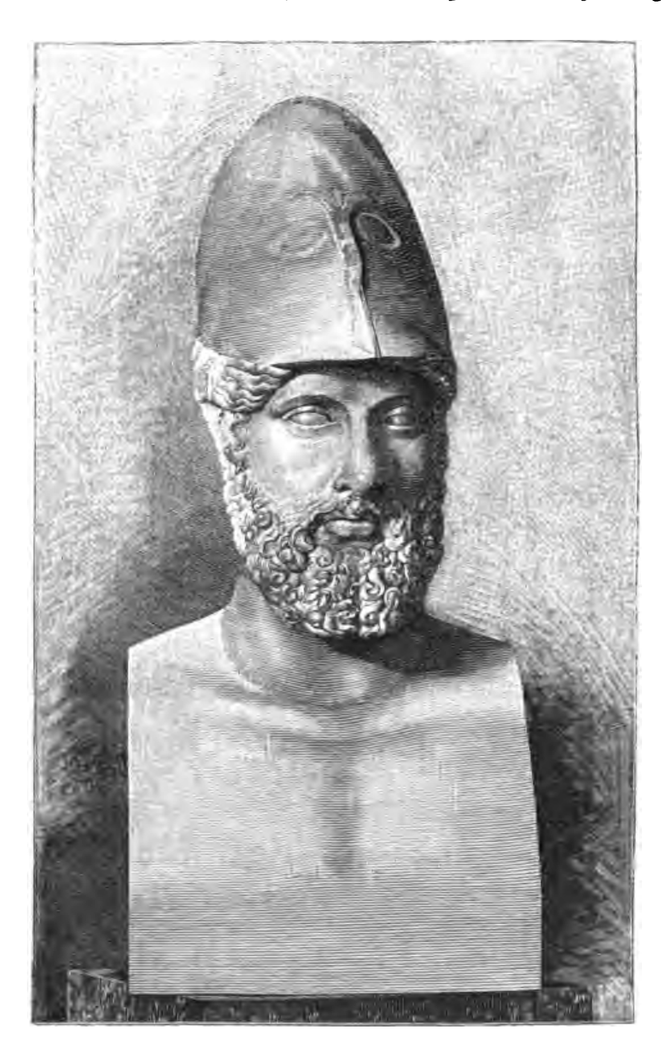
sonne capable de faire prévaloir, dans les délibérations, la sagesse; dans les jugements, l'équité. On reconnaissait les défauts de cette organisation, et nous avons montré qu'on avait maintes fois cherché à les corriger. Ceux à qui Sparte donnait le pouvoir usèrent d'un autre moyen : ils supprimèrent l'assemblée générale et la justice populaire des héliastes. S'ils conservèrent l'archontat, charge inoffensive, l'Aréopage et le Conseil, ce fut en ôtant aux aréopagites leur juridiction criminelle et en obligeant les Quatre-Cents à voter sous les yeux des Trente. Ils parurent même donner satisfaction à la morale publique en chassant les sycophantes, engeance venimeuse qui avait trop souvent servi les instincts envieux de la foule. Mais une industrie qui pouvait être si lucrative ne disparaîtra pas d'une ville où les révolutions se succédaient maintenant avec tant de rapidité, et, bien vite, il se forma d'autres délateurs au profit des nouveaux maîtres.



Plan du Pnyx (la tribune aux harangues).

Du reste les Trente s'occupèrent peu de légiférer, mais beaucoup d'affermir leur tyrannie. De la mer il ne venait avec le commerce que de mauvaises idées de liberté, ils voulurent en détourner le peuple; la tribune aux harangues, le *béma*, fut déplacée pour que les orateurs n'eussent pas de là cette vue dangereuse du Pirée qui tant de fois les avait patriotiquement inspirés. L'arsenal avait coûté 1000 talents à construire, ils en ordonnèrent la démolition et en adjugèrent les matériaux au prix de 3 talents. Ils voulaient aussi démolir les forts élevés sur la frontière, pour que l'Attique fût ouverte par terre, comme elle l'était par mer. Enfin, quand leurs premiers crimes eurent accru le mécontentement, ils obtinrent de Sparte un corps de sept cents hommes qu'ils établirent dans la citadelle. Pour trouver la solde de ces mercenaires, ils dépouillèrent les temples, battirent monnaie avec des condamnations, et l'on vit les habitudes de violence, contractées durant la guerre, faire rage dans la cité. Un frère, un fils de Nicias périrent; tous ceux qui s'étaient montrés dévoués à l'ancienne constitution et avaient mérité par leurs services la confiance

du peuple, ceux aussi, comme de riches métèques, dont les dépouilles offraient une bonne proie, furent atteints par la tyrannie. Chacun des Trente avait ses rancunes, ses vengeances à satisfaire. Un jour l'harmoste spartiate veut frapper de son bâton un jeune Athénien, Autolycos, qui avait été vainqueur dans plusieurs jeux gymniques;



Périclès (?)[1].

celui-ci le prévient et le jette à terre; il est mis à mort. Toute formalité de jugement était supprimée.

Des actes moins sanglants montrent l'invincible tendance du despotisme à abaisser l'esprit comme il enchaîne les corps. Ils firent une loi qui défendait d'enseigner la rhétorique. Elle était dirigée contre

[1] Buste en marbre conservé à la glyptothèque de Munich (d'après une photographie).

Socrate à qui l'on voulait interdire de continuer sa prédication sous peine de mort. « Pensent-ils donc, répondit le Sage, que je me croie immortel? » Le peuple, au temps de sa royauté, avait patiemment souffert les sarcasmes sans voile d'Aristophane. Les tyrans craignirent que quelque poète, ami de la liberté, ne les traînât, eux et leurs crimes, sur la scène, et que le théâtre ne devînt une tribune vengeresse. Ils défendirent d'y représenter des hommes vivants; tout citoyen attaqué par un auteur comique eut le droit de le citer en justice, et ils interdirent la *parabase*, sorte de harangue politique que le chœur, resté seul sur la scène dans un intermède, adressait aux spectateurs sur les hommes et les événements du jour. La comédie telle qu'Aristophane l'avait conçue mourut du coup. « La licence, dit Horace, méritait d'être réprimée; elle le fut par une loi et le chœur se tut honteusement, quand il cessa d'avoir la puissance de nuire. » Horace a trop de confiance en ces lois de censure. Nous avons appris par expérience que, très difficiles à faire, elles sont plus difficiles encore à appliquer, et Aristophane savait comment l'esprit passe au travers des mailles du filet dont on l'enveloppe. L'*Assemblée des femmes* et le *Plutus*, postérieurs au décret des Trente, sont de vives satires qui n'épargnent pas les individus.

Théramène, un de ces hommes prudents qui savent sortir à temps d'une maison qui croule, ou d'une faction qui se perd, commença à trouver qu'on allait trop loin[1]. Il dit à ses collègues que la terreur rendue générale pouvait devenir la vengeance. L'avis parut bon; les tyrans dressèrent une liste de trois mille citoyens dont ils se firent une garde, puis désarmèrent tous les autres. On donna à ces Trois Mille le privilège qu'aucun d'eux ne pourrait être mis à mort sans un jugement du conseil; pour le reste du peuple, il fut laissé à la discrétion des tyrans. Sûrs alors de l'impunité, ils continuèrent à bannir et à tuer. La classe des métèques leur était contraire : un jour ils décidèrent que chacun d'eux prendrait un métèque, le plus riche possible, qu'il le mettrait à mort et s'emparerait ensuite de ses biens. Théramène refusa de participer à ce nouveau crime. Il fallait se débarrasser au plus vite de cet importun qui voulait, au moins, un prétexte politique pour tremper ses mains dans le sang innocent. Critias s'en chargea. En plein conseil, il accuse Théramène de versatilité, de trahison envers les honnêtes gens, et il demande sa mort. Théramène se dé-

[1] On l'avait surnommé Théramène le Cothurne, parce que le cothurne était une chaussure qui se pouvait mettre indifféremment au pied gauche comme au pied droit.

fend : il invoque d'abord la justice, le droit, ses services, puis, ce qui valait mieux auprès de telles gens, le danger qu'ils attiraient sur leur tête en commençant à se décimer eux-mêmes. S'ils laissent Critias maître de sa vie, nul d'entre eux ne pourra se considérer comme en



Scène de comédie [1].

sûreté. Mais Critias fait approcher de la salle des satellites apostés et armés de poignards : « Sénateurs, dit-il, un magistrat attentif, qui voit ses amis cruellement trompés, doit prévenir toute surprise. Je vais donc remplir ce devoir. Les citoyens que voici déclarent qu'ils ne souffriront pas qu'on laisse échapper un homme qui sape ouvertement les fondements de l'oligarchie. Les nouvelles lois ne veulent pas

[1] Mosaïque de Pompéi, conservée au musée de Naples (d'après une photographie). — La mosaïque est signée de Dioskouridès de Samos : Διοσκουρίδης Σάμιος ἐποίησε.

qu'on fasse mourir sans votre avis un homme du nombre des Trois-Mille, en même temps qu'elles abandonnent aux Trente le sort de ceux qui ne sont pas de ce nombre : j'efface le nom de Théramène de la liste, et, en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues, je le condamne à mort. » On entraîna Théramène et on lui fit boire la ciguë. Quand il l'eut prise, jetant en l'air ce qui restait dans la coupe : « A la santé, dit-il, du beau Critias[1]. »

Après la mort de Théramène, les Trente déclarèrent que les Trois-Mille pourraient seuls habiter dans Athènes. Argos, Thèbes, Mégare, regorgèrent bientôt d'exilés athéniens. Sparte n'eut pas honte de défendre, sous des peines graves, de leur donner asile, et d'autoriser les Trente à les saisir, en quelque lieu de la Grèce qu'ils se trouvassent. Ce décret était une insulte à la Grèce entière. Thèbes, irritée des prétentions souveraines de Lacédémone, y répondit en ordonnant de recevoir les bannis dans toute la Béotie, de les secourir et de n'entraver aucune expédition qu'ils pourraient faire contre Athènes. Thèbes croyait avoir rendu assez de services à la cause commune, pour qu'on lui montrât quelque déférence, et ses réclamations au sujet des trésors enlevés par Lysandre n'avaient pas même été écoutées. A Argos, il fut répondu aux Lacédémoniens, venus pour réclamer l'exécution de leur





Monnaie d'un satrape incertain[2].



Monnaie de Pharnabaze[3].

décret, qu'ils seraient traités en ennemis s'ils ne se retiraient avant le coucher du soleil.

Au nombre de ceux que les tyrans avaient bannis étaient Alcibiade et Thrasybule. Le premier, ne se croyant plus en sûreté dans ses forteresses de Thrace, passa en Asie, auprès de Pharnabaze. Il

[1] Xénophon, *Helléniq.*, II, 3.

[2] Tête d'un satrape à droite, coiffée de la tiare orientale; devant, ΜΑΛ[λωτῶν]. Tête d'Aphrodite, à droite, les cheveux dans une sphendoné. (Monnaie d'argent frappée à Mallos.)

[3] Tête du satrape Pharnabaze (ou d'Arès ?) à gauche, coiffée du *cranos* grec surmonté d'un cimier. En légende araméenne : פרנבזו הלך (Φαρναβάζου Κιλικία). ℞. Tête d'Aréthuse de trois quarts, à gauche; ce type est imité des monnaies de Syracuse. (Monnaie d'argent frappée à Tarse.)

avait pénétré les desseins du jeune Cyrus et il voulait les révéler au roi. Mais une nuit, le feu fut mis à sa maison et, comme il se précipitait dehors pour échapper aux flammes, il tomba sous les flèches d'une troupe de barbares qui entouraient sa demeure. Était-ce une vengeance des Trente, de Lacédémone ou de Cyrus? De tous les trois probablement. Thrasybule s'était réfugié à Thèbes; encouragé par le récent décret des Thébains, il partit avec soixante-dix hommes et se



Ruines de la forteresse de Phylé [1].

saisit, sur le Parnès, de la forteresse de Phylé, à 19 ou 20 kilomètres d'Athènes. Bientôt sa troupe grossit : les Trente, qui vinrent l'attaquer, furent repoussés. Les Lacédémoniens de la citadelle envoyés contre lui ne réussirent pas mieux (janv. 403).

On pouvait croire que ces échecs allaient inspirer quelque modération aux tyrans; ils se rendirent avec leurs bandes à Éleusis et à Salamine, enlevèrent trois cents habitants et les ramenèrent à Athènes, où ils furent exécutés. Ce n'était plus de la tyrannie, mais de la démence[2]. De tels actes augmentaient les forces de Thrasybule. Quand

[1] D'après une photographie.
[2] Dans son *Discours contre Agoratos*, § 44 et suiv., Lysias a fait le tableau de cette tyrannie des Trente.

il eut autour de lui mille hommes, il marcha sur le Pirée et s'empara de la forte position de Munychie. Les Trente descendirent contre lui, avec les Trois-Mille et les cavaliers[1]. Un devin qui l'accompagnait lui conseilla de ne point attaquer avant qu'un des siens ne fût tombé et, pour accomplir lui-même l'oracle, il marcha en avant et se fit tuer comme autrefois le légendaire Codrus. L'armée des tyrans fut aisément mise en déroute; les vainqueurs épargnèrent les fuyards, mais leur petit nombre les empêcha de poursuivre la victoire. « Pourquoi, criait aux rangs ennemis un héraut de Thrasybule, pourquoi nous chasser de nos demeures, pourquoi vous armer contre nous et servir



Munychie[2].

la fureur d'hommes qui, dans le cours de huit mois, ont versé plus de sang athénien que les Péloponnésiens durant dix années de guerre? » Critias, le chef des Trente, ayant perdu la vie dans le combat, sa mort facilita un arrangement. Les Trente furent déposés et se retirèrent à Éleusis; on vient de voir comment ils s'étaient ménagé cette retraite. Mais les Trois-Mille entendaient garder leurs privilèges; ils établirent un conseil de dix citoyens qui essayèrent de se maintenir, à la fois, contre les bannis, maîtres du Pirée, et contre les Trente, maîtres d'Éleusis. Pressés par Thrasybule, qui avait reçu de nouveaux secours de Thèbes et de Mégare[3], ils demandèrent l'assis-

[1] .... καὶ σὺν τοῖς ἱππεῦσι. (Xénophon, *Hellén.*, II, 4, 2.)

[2] D'après une photographie. — La colline de Munychie, haute de 87 mètres, s'élève entre le port du Pirée qui est à gauche et le bassin de Zéa que l'on voit à droite. Au loin, on aperçoit l'Acropole, le Lykabette et le mont Parnès.

[3] Un Athénien, réfugié dans cette ville, Gélarchos, envoya 5 talents à Thrasybule. (Démosthène, *Contre Leptine*, 146.)

tance de Sparte, pour sauver Athènes, disaient-ils, des mains des Béotiens. Lysandre venait de rentrer à Lacédémone. Dénoncé aux éphores par le satrape Pharnabaze pour ses brigandages en Asie, il avait été révoqué de son commandement, menacé du sort de son ami Thorax, mis à mort pour avoir gardé, contrairement aux lois, de l'argent en sa maison, et il n'avait échappé au jugement qu'en prétextant un vœu à accomplir au temple de Jupiter Ammon. De retour à Sparte, au moment où y arrivait la demande des Dix, il retrouva assez d'influence pour obtenir qu'on leur accordât 100 talents et que lui-même fût envoyé à Athènes comme harmoste. Avec cet argent, il leva aisément un corps de mille hommes, et vint cerner le Pirée par terre, tandis que son frère le bloquait par mer avec quarante vaisseaux. Mais les rois et les éphores, depuis longtemps jaloux du vainqueur d'Ægos-Potamos, ou plutôt effrayés de l'audace d'un homme déjà monté si haut, représentèrent, dans une assemblée tenue après son départ, que le Péloponnèse n'avait d'autre intérêt dans cette affaire que la paix publique; que Lysandre suivait là ses visées particulières et qu'il n'était pas bon qu'un citoyen eût tant de pouvoir. On n'ignorait pas qu'il méditait d'opérer, à son profit, un changement dans la succession royale; aussi le roi Pausanias, de la branche des Agides presque toujours favorable à Athènes, ou plutôt à la paix et aux vieilles institutions de Lacédémone, réussit à se faire envoyer dans l'Attique avec une armée pour contre-battre les projets du remuant ambitieux. En vain les Dix offrirent de remettre Athènes à l'absolue disposition de Sparte, à condition qu'on leur sacrifiât les bannis : Pausanias commanda la paix. Une amnistie fut proclamée. Les Trente, et quelques-uns de leurs adhérents les plus compromis, en furent seuls exceptés. Encore eurent-ils la permission de se retirer à Éleusis. La négociation terminée, Pausanias licencia ses troupes; Thrasybule et les siens montèrent en armes à la citadelle, et sacrifièrent à Minerve, en actions de grâces pour cette paix inespérée. Par leur courage ils avaient procuré ce bien à leur patrie : « Après les dieux,



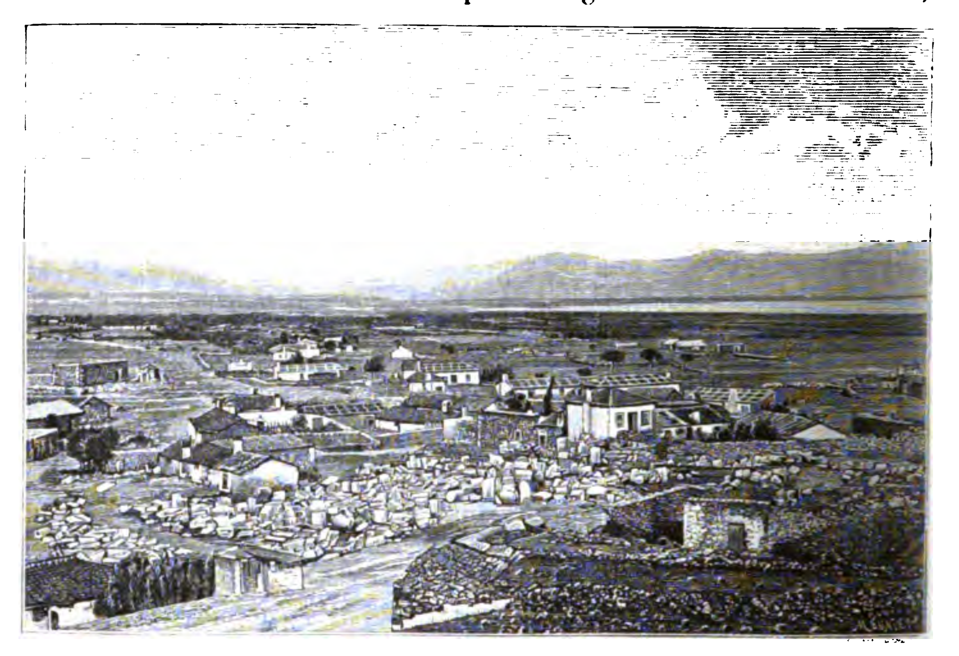
Minerve Promachos[1].

[1] La déesse tenait un bouclier et sa lance, qui ont disparu. (Statuette de bronze archaïque trouvée à l'Acropole d'Athènes. Haut. 107 mill. Collection Oppermann, au Cabinet de France.)

dira plus tard Démosthène, c'est à Thrasybule que la république dut son salut[1]. »

De la domination de l'oligarchie, il ne resta qu'un sanglant souvenir (sept. 403). Les quinze mois qu'avaient duré ces troubles funestes furent appelés « l'année de l'anarchie » et le règne des « Trente Tyrans ».

« Peu de temps après, dit Xénophon, la nouvelle se répandit que ceux d'Éleusis recrutaient des troupes étrangères : on se leva en masse,



Éleusis et la voie Sacrée[2].

on marcha contre eux ; leurs généraux furent tués dans une entrevue, on amena les autres à un accommodement, par l'entremise de leurs parents et de leurs amis; on jura ensuite qu'on oublierait toutes les injures, et ce serment fut respecté. A présent encore, ils vivent tous ensemble sous l'empire des mêmes lois. » Le peuple athénien donna, dans cette crise épouvantable, un des plus rares exemples de modéra-

[1] Démosthène, *Contre Timocrate*, 135. En mémoire de l'assistance que Thèbes lui avait prêtée, Thrasybule consacra dans l'Héracléion de la cité béotienne un groupe d'Athéna et d'Hercule, les divinités poliades des deux villes; et, pour honorer les cent premiers de ses compagnons d'armes, on leur donna 1000 drachmes, afin qu'ils pussent remercier les dieux par des sacrifices. Chacun d'eux, à titre de libérateur de la patrie, reçut en outre une couronne d'olivier. Rome aussi donnera une couronne de chêne à ceux qui auront sauvé des citoyens : *ob cives servatos*.

[2] D'après une photographie.



SACRIFICE A ATHÉNA NIKÉ (MINERVE VICTORIEUSE). (Voy. p. 613.)

Bas-relief de la balustrade du temple d'Athéna Niké, conservé à Athènes (d'après une photographie).

tion que l'histoire connaisse. L'amnistie fut observée religieusement; nul ne fut persécuté, et dans le serment imposé aux héliastes on inséra cette clause : « Je jure de ne point me souvenir du passé et de ne point permettre qu'un autre s'en souvienne. » Même lorsque Sparte réclama les 100 talents prêtés aux Trente, et qu'elle n'entendait pas donner à la démocratie, le peuple, au lieu de laisser la dette au compte de ceux qui avaient reçu l'argent, déclara que toute la ville payerait. Seulement, le Pœcile, où les tyrans avaient fait mourir quatorze cents citoyens, resta comme un lieu maudit pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce que Zénon en eût fait oublier l'infamie en choisissant ce portique pour y enseigner son austère doctrine (403).

Une inscription consacra la mémoire du service rendu par les libérateurs : « Les Athéniens, vieux enfants de la terre, ont honoré de ces couronnes ceux qui, les premiers, au péril de leur vie, brisèrent le joug des tyrans commandant au nom d'injustes lois[1]. »

Athènes était délivrée; mais son commerce était détruit, sa population décimée, son territoire en friche, sa marine tombée plus bas qu'au temps de Solon, et le trésor si épuisé, qu'il ne pouvait fournir aux dépenses des sacrifices, ni payer aux Thébains, créanciers impatients aussi, les 200 talents avancés à Thrasybule. Les fortifications du Pirée avaient été détruites, l'arsenal renversé, les Longs-Murs abattus, ceux mêmes de la ville étaient çà et là entr'ouverts; et il n'y avait pas à toucher à ces ruines, car un œil jaloux veillait sur elles. Le peuple courut au plus pressé, à la constitution. Le gouvernement oligarchique avait été jugé d'après ses actes : la trahison et le crime; d'un commun accord, tous voulurent retourner à cette démocratie modérée que Solon avait fondée. Sous l'archontat d'Euclide, 403, un comité de législation, celui des *Nomothètes*[2], eut la mission de rechercher et de proposer les modifications qu'il était nécessaire d'introduire dans les lois existantes, pour les ramener à l'esprit de l'ancienne constitution. Quand ce travail de revision eut été adopté par l'assemblée, on grava les lois sur le marbre[3]; on les exposa sous le portique royal où siégeait l'Aréopage qui, rétabli dans ses anciens droits, dut veiller à leur exécution et défense fut faite aux magistrats de se servir d'une dis-

[1] Eschine, *Contre Ctésiphon*, 190; Plougoulm, *Œuvres politiques de Démosthène*, p. 82.

[2] Voy. t. Ier, p. 429. Démosthène (*Contre Timocrate*, 27) parle de l'institution de mille un Nomothètes pour l'examen d'une proposition de loi. Andocide (*Des Myster.*, § 84) en mentionne cinq cents.

[3] Et pour la première fois avec le nouvel alphabet comprenant vingt-quatre lettres, au lieu de l'ancien, qui n'en avait que seize ou dix-huit.

position non écrite. La loi ainsi mise au-dessus de l'autorité du conseil et de l'assemblée, on décréta encore qu'il faudrait en certains cas, pour rendre une décision valable, une majorité de six mille votes secrets[1]. Enfin, en vue de prévenir le retour de la tyrannie, il fut gravé sur une colonne, dressée dans la salle du conseil, qu'il serait permis au premier venu de tuer quiconque conspirerait contre la démocratie ou trahirait l'État[2]. Tous les citoyens jurèrent d'obéir à cette dangereuse loi qui autorisait des crimes, en déléguant aux particuliers un droit souverain dont l'exercice doit être garanti par un jugement public. Brutus se souviendra d'avoir lu ce décret à Athènes lorsqu'il assassinera César.



L'olivier sur une monnaie d'Athènes[3].

Ainsi, le premier soin des Athéniens, redevenus maîtres d'eux-mêmes, est de retourner à leur vieille constitution démocratique; elle avait fait leur gloire dans le passé; elle leur rendra encore quelques beaux jours.

II. — LUTTE ENTRE LA RELIGION ET L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

Nous devrions dire maintenant comment Sparte, enfin victorieuse, usa de sa puissance; mais l'histoire de la Grèce est double : elle montre des faits qui excitent notre curiosité ou nous aident à former notre expérience politique, et des idées qui inspirent encore nos poètes, nos philosophes et nos artistes. C'est par les idées que les sociétés se transforment et que la civilisation se développe. La véritable histoire est donc celle de la pensée humaine; or, en ce temps-là, beaucoup de pensées fermentaient dans Athènes, et un grand homme y commençait une révolution morale qui allait donner une vigoureuse secousse à l'esprit grec; il faut aller à lui.

Par la guerre du Péloponnèse, Athènes avait perdu son empire, et bien autre chose; ses anciennes mœurs et ses vieilles croyances étaient

[1] Pour stimuler le zèle des citoyens à se rendre aux assemblées, l'indemnité de présence fut rétablie vers 398, et afin de maintenir la pureté du sang athénien, on remit en vigueur la loi qui excluait du droit de cité ceux qui n'étaient pas nés d'une mère et d'un père athéniens, en respectant toutefois les droits acquis avant 403.

[2] Quelques auteurs placent ce décret après la chute des Quatre-Cents.

[3] Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. En légende, ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Dans le champ, la chouette, l'olivier et l'amphore. Au droit, la tête casquée de Minerve.

ébranlées. Maîtres d'une moitié du monde hellénique, les Athéniens avaient vu affluer dans leur cité les hommes et les richesses; l'industrie, le commerce, avaient pris un immense essor; et au milieu de ce mouvement général, l'esprit n'avait pu rester le prisonnier de l'ancienne orthodoxie religieuse. Des horizons nouveaux s'étaient ouverts devant l'imagination du penseur, comme des mers nouvelles devant le navire du marchand. Eschyle, Sophocle, Hérodote, Thucydide, Aristophane, avaient rencontré, dans les voies où ils s'étaient élancés, les plus belles conceptions du génie; Phidias avait vu Jupiter; Anaxagore avait presque trouvé Dieu[1]. Ainsi, le vieil Homère et tous les poètes qui l'avaient précédé ou qu'il inspira avaient paru, après que la race grecque se fut, comme une alluvion féconde, répandue sur les côtes de l'Asie et mêlée, par le commerce et par les armes, au monde oriental.



Zeus Olympien[2].

Le sentiment religieux s'était épuré, au moins pour quelques-uns. La conception de la divinité était plus élevée, et la grande question de l'autre vie, tout en restant fort obscure, tendait vers une solution moins grossière que celle qui lui avait été donnée par Homère et Hésiode. La récompense des bons (χρηστοί) se rapprochait de celle qui leur est aujourd'hui promise. « Les âmes des hommes pieux, disent Épicharme, Pindare et Eschyle, habitent au ciel et célèbrent par des hymnes la grande divinité[4]. » L'âme des bienheureux (μάκαρες), placée au



Zeus Olympien[3].

[1] Voy., ci-dessus, p. 400.

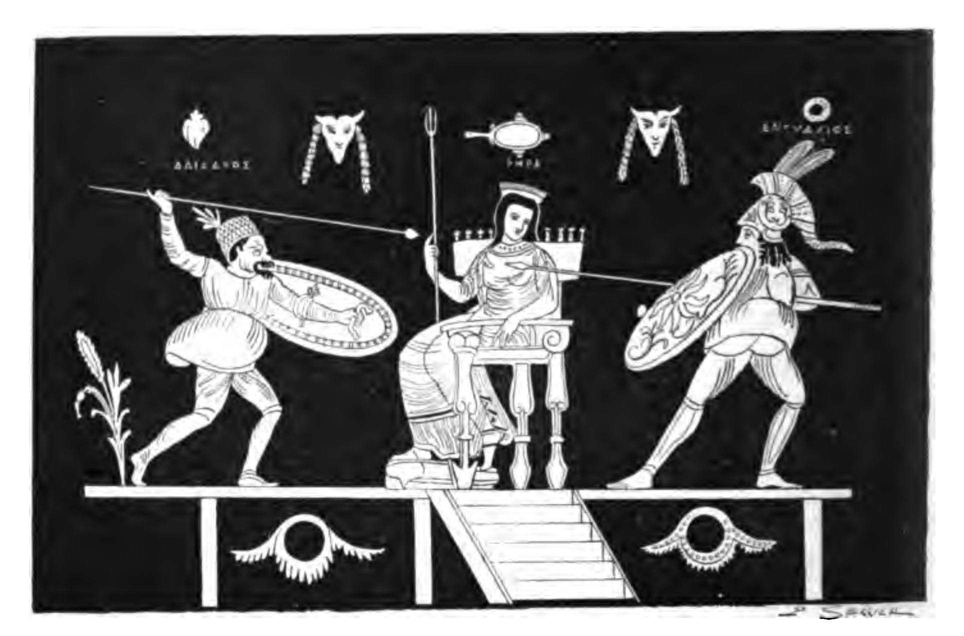
[2] Tête de Zeus Olympien, laurée, à droite; derrière ΗΛΕΙΩΝ. (Revers agrandi d'une monnaie de bronze à l'effigie d'Hadrien.)

[3] ΗΛΕΙΩΝ. Zeus Olympien assis sur son trône et tenant son sceptre et une Victoire. Copie de la statue de Phidias. (Revers d'une monnaie de bronze de l'Élide, à l'effigie d'Hadrien. Voy. t. Ier, p. 23 et, ci-dessus, p. 382).

[4] Pindare, *Olymp.*, II, 56 ; Eschyle, *Euménides*, 269-274.

milieu des astres, participait à la béatitude divine, et jouissait de la vue perpétuelle de la lumière pure, comme les élus de Dante [1].

Mais au-dessous des nobles préoccupations de ces grands esprits, que d'agitations stériles! Combien qui, ne pouvant créer, détruisaient; qui niaient le passé sans rien affirmer pour l'avenir; qui tournaient en dérision, les lois, les mœurs, les croyances du vieux temps, sans rien mettre à leur place. Les dévots entendaient avec effroi des hommes



Dieux sur la scène [2].

se rire de tout ce qui faisait encore leur vie morale et religieuse, douter de leurs dieux, parodier les mystères. Beaucoup même, voyant que les prières, les sacrifices, n'avaient point sauvé Athènes des

[1] Plutarque, *De la vie selon les préceptes d'Épicure*, 27, édit. Didot, t. IV, p. 1351 : παίζοντες καὶ χορεύοντες ἐν τοῖς αὐγὴν καὶ πνεῦμα καθαρὸν καὶ φθόγγον ἔχουσι. Cf. Maury, *Religions de la Grèce*, t. Ier, p. 583-4, et Ed. Zeller, *La philosophie des Grecs*, t. Ier, p. 62, 427; t. II, 169 sq., 247 sq.; t. III, p. 33. L'empereur Julien croira encore fermement, au quatrième siècle de notre ère, que l'âme des justes va habiter le soleil ou les étoiles. Voy. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 586.

[2] Peinture sur un cratère, conservé au musée Britannique (*Catalogue*, II, 1433); d'après l'*Élite des Monuments céramographiques*, I, pl. 36. Cf. Heydemann (*art. cité*, p. 598) p. 290, α. — Héphæstos, voulant se venger des mauvais traitements que lui avait infligés sa mère, Héra, lui avait fait don d'un trône merveilleux, que ne pouvait plus quitter celui qui s'y était une fois assis. La déesse fut prise au piège, et Arès voulut forcer Héphæstos à délivrer lui-même la reine des dieux. C'est la scène qu'a représentée le peintre : Héra (ΗΗΡΑ) est au centre, assise sur le trône d'or et tournant les yeux vers Arès Enyalios (ΕΝΕΥΑΛΙΟΣ) ; Héphæstos (ΔΑΙΔΑΛΟΣ) est à gauche. Le dieu est affublé d'un masque de satyre et d'un bonnet surmonté d'une petite branche.

plus affreuses calamités, en vinrent à penser que les croyances transmises par les aïeux pourraient bien n'être que des mensonges; déjà on volait les dieux, non pas l'argent déposé dans leurs sanctuaires comme les Phocidiens le prendront à Delphes, mais, ce qui était un double sacrilège, les ornements d'or qui recouvraient leurs statues[1]. L'hellénisme était arrivé à ce carrefour ténébreux où les religions aboutissent, lorsque le doute commence à s'attacher à elles, et où la foule s'attarde, parce que, si la croyance ne conduit plus la vie, elle commande encore aux habitudes. De là partent des routes dans lesquelles s'engagent les esprits élevés et résolus qui laissent derrière eux le passé mourir lentement et cherchent à aller au-devant de l'avenir qui s'approche.

Longtemps épars à la circonférence du monde grec, en Asie, dans la Thrace et la Sicile, les philosophes étaient tous accourus au centre, ioniens, éléates, pythagoriciens, atomistes. Depuis le siècle de Périclès, Athènes était leur champ clos : c'est là qu'avait lieu la mêlée des systèmes; là que commençait la révolution qui fit entrer le paganisme dans une période de décadence pour le peuple, de transformation morale pour les hommes supérieurs. L'ancienne religion voyait l'esprit se retirer d'elle par deux voies. Les mystères, surtout ceux d'Éleusis, avaient peu à peu dégagé, réuni et développé les éléments spiritualistes que les vieux cultes renfermaient, et, sans briser le polythéisme, ils tendaient à faire prévaloir l'idée d'un dieu unique. Plus hardis, plus libres, les philosophes remontaient par la raison seule à la cause première. Mais en agitant, pour l'éternel honneur de l'intelligence humaine, les grands problèmes que la religion populaire prétendait avoir résolus, ces hommes faisaient naturellement contre celle-ci acte d'insubordination et de révolte. Ils la réduisaient à n'être qu'une forme vide, un linceul de mort qui

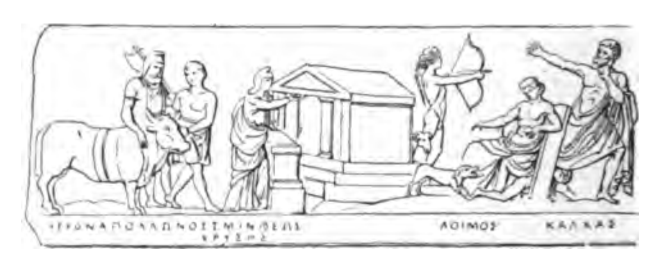

La triade Éleusinienne[2].

[1] Ainsi, au témoignage d'Isocrate (*Contre Callimaque*), furent volés au Parthénon le *gorgoneion* et plusieurs bas-reliefs du casque, du bouclier et de la chaussure de Minerve. Démosthène (*Contre Timocrate*, 121) rappelle le vol des ailes d'or de la Victoire, et Pausanias (I, 25, 7 et 29, 16) parle du grand vol de Lacharès, qui, au temps de Démétrius, fils d'Antigone, prit les boucliers d'or de l'architrave et tout l'or qui pouvait encore être enlevé de la statue de Minerve. On sait ce qui est raconté, à tort ou à raison, de Denys l'Ancien, pillant le temple de Proserpine et volant à Esculape sa barbe d'or, à Jupiter son manteau d'or, « trop chaud pour l'été, trop froid pour l'hiver ».

[2] Bague d'or massif, décorée, au lieu de chaton, de trois bustes ciselés représentant Déméter coiffée du *modius*, Kora diadémée, et le jeune Iacchos coiffé du *pschent* égyptien. (Cabinet de France, *Catalogue*, n° 2632.)

enveloppait l'État, et que, par prudence seule, par respect forcé pour les faiblesses populaires, ils se gardaient de déchirer.

Le panthéisme des Ioniens avait bien permis à Thalès de dire : « Le monde est plein de dieux »; mais Hippocrate subordonnait leur action à des lois constantes et aux conditions de la matière. « Il n'existe pas, disait-il, de maladies divines; toutes ont des causes naturelles[1]. »



L'arc d'Apollon et la peste[2].

C'était briser l'arc d'Apollon et ses flèches qui portaient la peste et la mort dans les cités. Anaxagore, tout en proclamant une cause unique, dont Platon fera le λόγος et saint Paul le *Verbum Dei*, supprimait les auxiliaires que la foi lui avait donnés. Il osait enseigner que les aérolithes venaient du ciel, ce que les *popolani* de Naples ne croient pas encore, et en donnant aux pierres météoriques cette origine, il ôtait aux astres leur divinité : Mars, Vénus, Hélios, n'étaient plus que des masses rocheuses incandescentes. Lorsqu'il disait : « Rien ne naît, rien ne meurt; il n'y a partout que composition et décomposition; chaque chose retourne d'où elle est venue, et le fond de la nature ne change pas[4], » il ruinait le surnaturel et, avec lui, la religion, qui vit de merveilles. Xéno-



Bétyle sur un tétradrachme athénien[3].

[1] *Des airs et des eaux*, 22.

[2] Fragment de la *Tabula Iliaca* (voy. tome Ier, p. 718); d'après O. Iahn, *Griechische Bilderchroniken*, Taf. I, A. La scène se passe aux abords du temple d'Apollon Smintheus (ΙΕΡΟΝ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΣΜΙΝΘΕΩΣ) : en avant du temple se dresse un autel, où Chrysès (ΧΡΥΣΗΣ) s'apprête à offrir un sacrifice. Le sacrificateur et un acolyte amènent la victime. Le sacrificateur est armé d'une hache, et, comme Chrysès, il est coiffé d'un bonnet phrygien. De l'autre côté du temple se tient Apollon : le dieu perce les Grecs de ses traits. C'est la peste (ΛΟΙΜΟΣ) qui atteint hommes et animaux. Calchas (ΚΑΛΧΑΣ) épouvanté s'enfuit.

[3] Tétradrachme d'Athènes, signé des magistrats ΚΛΕΟΦΑΝΗΣ et ΕΠΙΘΕΤΗΣ. En symbole. un objet difficile à déterminer dans lequel on reconnaît généralement, à la suite de Beulé, un bétyle habillé, comme une statue divine. Voyez Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 318.

[4] Diogène Laërte, III, 10.

phane, plus explicite, avait rejeté toute la théologie vulgaire et reproché aux poètes d'avoir divinisé les forces nuisibles ou favorables qui agissent sur l'homme. Hésiode, même Homère, n'avaient pu trouver grâce devant lui; il leur reprochait d'avoir dégradé l'idée de la Divinité, en prêtant à leurs dieux des actions et des sentiments indignes de l'Être absolu. Toutefois Xénophane n'était point parvenu à concilier, tout en les distinguant, Dieu et le monde, la cause et l'effet. Pour sortir de ce mélange indécis de théisme et de panthéisme, son disciple, le redoutable Parménide, comme Platon l'appelle, ne trouva d'autre moyen que de nier le monde. Il le déclara une apparence vaine, et nos sens qui nous le montrent des instruments d'erreurs. Démocrite, au contraire, réduisait le problème de l'univers à une question de mécanique; il n'existe, selon lui, d'autre substance que celle des corps, d'autre force motrice que la pesanteur, et il se riait de ceux qui des phénomènes de la nature avaient fait des dieux. Un de ses disciples, Diagoras de Mélos, niait résolument leur existence. Pour se moquer des douze travaux d'Hercule, il jetait au feu une statue en bois du fils de Jupiter et lui demandait d'accomplir un treizième exploit en triomphant de ce nouvel ennemi. A Samothrace, les prêtres lui montraient, en preuve de la puissance de leurs dieux, les offrandes des navigateurs échappés au naufrage. « Mais combien en auriez-vous, leur dit-il, si tous ceux qui ont péri vous en avaient envoyé. »



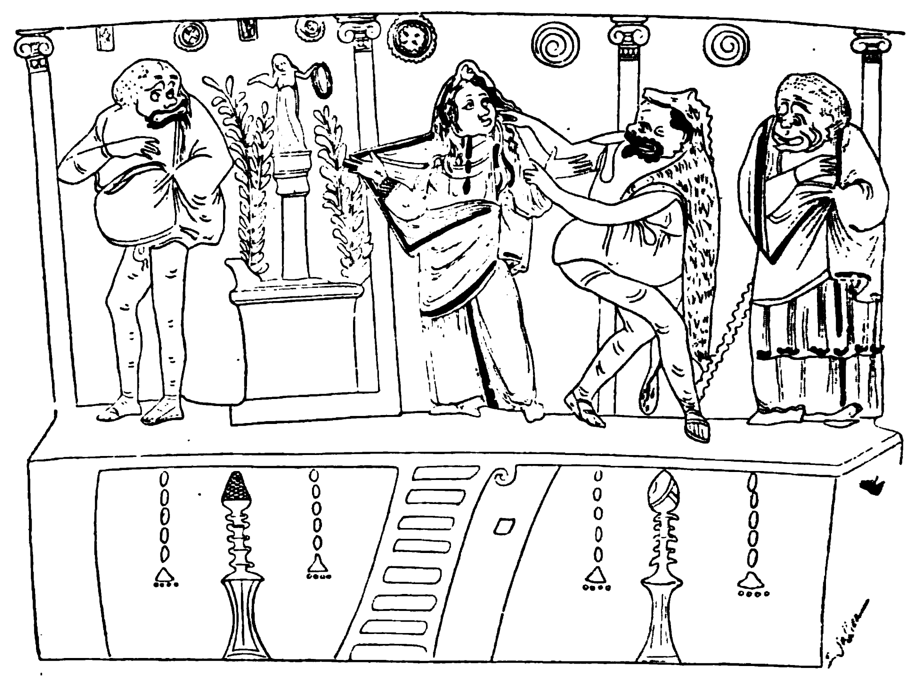
Hercule tuant les oiseaux de Stymphale[1].

Tandis que les philosophes minaient la religion nationale par la raison, les poètes comiques la tuaient par le ridicule, et leur influence s'étendait rapidement chez un peuple où tout le monde lisait, même en voyage[2]. Quel devait être l'effet produit sur la foule réunie au théâtre, quand, à Athènes, on jouait le *Plutus*, les *Oiseaux* et les *Gre-*

[1] Revers d'une monnaie d'argent de Stymphale, ΣΤΥΜΦΑΛΙΩΝ. Hercule nu, tenant dans la main gauche son arc, la peau de lion sur le bras et combattant avec sa massue les oiseaux du lac de Stymphale; à l'exergue ΣΟ, initiales d'un nom de magistrat. La face de cette monnaie porte la tête laurée d'Artémis Stymphalia, à droite.

[2] Dans les *Grenouilles*, 52, Aristophane fait dire à Dionysos qu'il lisait, à bord de son navire, une *Andromède*, sujet qui avait été traité par plusieurs poètes tragiques dont les pièces sont perdues. Lorsque Protagoras, un contemporain de Périclès, fut banni d'Athènes comme athée, on força tous ceux qui avaient acheté ses ouvrages de les livrer, et ils furent brûlés. (Diog. Laerte, IX, 52; Cicéron, *de Natura Deor.*, I, 23.) Une erreur de Bœckh, le grand érudit, sur le prix des livres à Athènes, à propos de l'œuvre d'Anaxagore qu'on aurait pu, dit-il, se procurer pour une drachme, a trompé beaucoup de monde, même Curtius. Les livres au contraire, étaient très chers. Platon paya 100 mines trois traités de Philolaos; et Aristote, 3 talents quelques livres de Speusippe. Diogène Laert., III, 9, et IV, 5.

nouilles d'Aristophane, qui traitent les dieux si irrévérencieusement. A la cour des tyrans de Sicile, la satire politique n'étant point de mise, l'Olympe paya pour l'Agora : les puissants du jour furent épargnés, mais les poètes vilipendèrent les anciennes puissances de la terre et du ciel. Dans ses comédies syracusaines, Épicharme faisait de Jupiter un gourmand obèse, de Minerve, une musicienne de carrefour; de Castor et Pollux, des danseurs obscènes; d'Hercule, une brute vorace[1].



Parodie d'Hercule[2]

On sait que Plaute copia souvent ce poète audacieux, dans son *Amphitryon* par exemple; et pourtant Épicharme était un personnage grave dont on a fait un philosophe ! Syracuse lui éleva une statue avec cette inscription : « Autant le soleil l'emporte par son éclat sur les autres astres et la mer sur les fleuves, autant Épicharme l'emporte par sa sagesse sur les autres hommes[5]. »

[1] Voyez, ci-dessus, p. 307.

[2] Peinture de vase d'après Conze, *Wiener Vorlegeblätter*, Serie B, Taf. III, 2. (Cf. Heydemann, *art. cit.*, p. 278, M.) La scène se passe devant un temple et un autel d'Aphrodite. Hercule cherche à enlever une femme, en présence de deux personnages qui le regardent : une vieille à droite, un homme à gauche. Le vase a été découvert en Sicile, patrie d'Épicharme; le peintre s'est peut-être inspiré d'une comédie du poète, qui avait mis plusieurs fois Hercule sur la scène.

[5] Diog. Laerte, VIII, 78. Les premières comédies d'Épicharme, représentées à Syracuse peut-

Ainsi l'ancienne poésie, qui avait vécu d'images, et la nouvelle philosophie, qui vivait d'abstractions, ne pouvaient pas s'entendre. L'une avait fait les Olympiens à la ressemblance de l'homme, l'autre leur enlevait la forme brillante dont ils avaient été revêtus pour les réduire à n'être que des entités métaphysiques. Le dieu philosophique, nouveau Saturne, allait dévorer les dieux des poètes.

L'art eut sa part dans cette œuvre de destruction. Les parodies

Zeus ou Dionysos[1]. (Voy. p. 626.)

des dieux étaient reproduites sur des vases peints dont les exemplaires, circulant en divers lieux, remplissaient le rôle de nos journaux de caricatures et popularisaient les scènes irrévérencieuses de l'Olympe que les poètes comiques avaient mises au théâtre. Nos

être avant les guerres Médiques, précèdent de beaucoup celles d'Aristophane. La guerre contre la religion officielle avait donc commencé de bonne heure.

[1] Peinture de vase (d'après Panofka, *Cabinet Pourtalès*, X. — Heydemann, *op. cit.*, p. 291, b). Le dieu a déjà appliqué son échelle à la fenêtre et il grimpe; son serviteur, debout à côté de lui, une torche dans la main gauche, un panier dans la main droite, s'efforce d'éclairer le visage de la belle qui paraît à la fenêtre. Le dieu lui offre quelque présent. (A rapprocher du vase du Vatican, publié ci-dessus, p. 308.)

collections en conservent un certain nombre; un d'eux, au Vatican, montre Jupiter à la porte d'Amphitryon. Le dieu, caché sous un masque barbu, tient l'échelle qui lui fera atteindre, comme un vulgaire coureur d'aventures galantes, la fenêtre où Alcmène l'attend. Près de lui Mercure, déguisé en esclave ventru, va faciliter l'amoureuse escalade en l'éclairant de son falot. Un autre vase, au British Museum, représente Bacchus qui a enivré Vulcain afin de pouvoir le ramener, malgré lui, dans l'Olympe où il a éprouvé des ennuis. Ailleurs, c'est Neptune, Hercule et Mercure qui pêchent à la ligne pour fournir aux bombances des dieux.


Pêcheur à la ligne [1].

L'introduction des idées nouvelles est souvent accompagnée d'un ébranlement moral qui précède leur venue et dure jusqu'à leur triomphe. Les Erinnys, personnification du remords qui poursuit incessamment le coupable [2], avaient joué un grand rôle chez les anciens Grecs; avec elles disparut la sanction pénale que la religion avait établie pour cette vie et pour l'autre. Alors les vieilles lois étant méprisées et les nouvelles n'étant pas encore établies, les hommes se trouvent suspendus dans le vide, sans autre règle que leur conscience qui chancelle et que leurs passions qui les entraînent. Du même coup, la morale humaine s'affaiblit; le sentiment du devoir diminue et les liens de la famille se relâchent. Ainsi en fut-il alors pour Athènes. « Nous avons, disait-on en face d'un tribunal, nous avons des courtisanes pour nos plaisirs, des concubines pour partager notre couche, des épouses pour nous donner des enfants légitimes et veiller au soin de


Les trois Furies [3].


Monnaie d'Athènes [4].

[1] Plomb athénien, d'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, VIII (1884), pl. IV, n° 137. — Le pêcheur relève sa ligne, à laquelle pend un poisson.

[2] Cf. Eschyle, *Euménides*, 499; *Choéphores*, 406; Pindare, *Olymp.*, II, 45; Cicéron, *de Nat. Deor.*, III, 18.

[3] Plaque ovale en or, provenant d'une fibule. Le sujet, estampé au repoussé, représente les rois Furies réunies en un seul personnage à trois têtes surmontées d'un *modius*, et à six bras tenant chacun un flambeau. Le corps est vêtu d'une tunique talaire et d'un *péplos* court. Ce monument, aujourd'hui au Cabinet de France, a été trouvé à Rome eu 1760. (Chabouillet, *Catalogue*, n° 2686.)

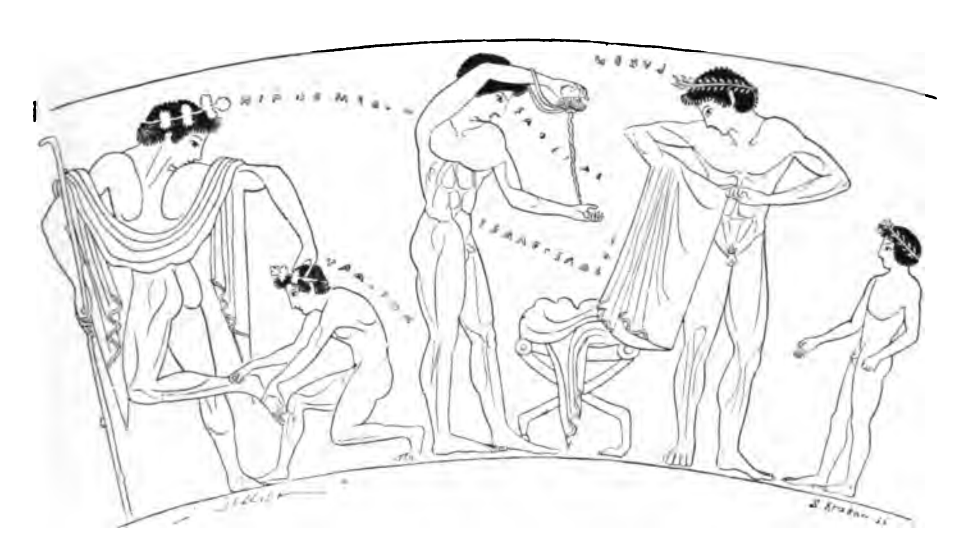
[4] Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. En légende ΑΘΗ[ΝΑΙΩΝ]. Minerve et le satyre Marsyas; ce dernier s'avance en dansant et s'apprête à ramasser les flûtes que Minerve vient de jeter à terre. Ce type monétaire est la reproduction d'un groupe célèbre du sculpteur Myron.

la maison. » Est-ce Alcibiade qui parle ainsi? Non, c'est peut-être le plus grand des orateurs d'Athènes[1].

III. — LES RHÉTEURS ET LES SOPHISTES.

Cette lutte entre la religion et la philosophie fût restée sans influence fâcheuse sur la cité si, dans le même temps, il ne s'était ouvert des écoles de doute universel et de morale facile, où l'art de parvenir remplaça le vieil et viril enseignement des vertus civiques.

Le système d'éducation ne changea pas pour l'enfant; les anciennes



Scène de gymnase[2].

études de grammaire et de musique, les exercices militaires et gymnastiques continuèrent; mais le jeune homme se trouva enveloppé d'un autre esprit. J'ai souvent montré le goût d'Athènes pour les arts:

[1] Dans le discours *Contre Nééra*, 122, attribué longtemps à Démosthène, mais qui est d'Apollodore. Voyez R. Dareste, *les Plaidoyers civils de Démosthène*, t. II, p. 310. Les mœurs d'un autre grand orateur, Hypéridès, étaient encore moins sévères que celles dont les paroles de Démosthène ou d'Apollodore seraient la justification. Voyez J. Girard, *Hypéridès*, p. 102 et suiv.

[2] Peinture sur un vase du musée de Berlin (A. Furtwängler, *Beschreibung...*, n° 2180); d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1879, Taf. 4. — Le premier groupe comprend deux personnages : Hippomédon (Ἱππομέδων) s'appuie d'une main sur son bâton, de l'autre sur la tête d'un jeune garçon (Τρα[νί]ων), qui lui enlève une épine du pied. Le groupe de droite comprend trois personnages : Hégésias (Ἡγησίας), entièrement nu, est occupé à se verser de l'huile sur la main gauche; il tient l'aryballe de la main droite. Au petit vase est attachée

je n'ai point parlé de l'art démocratique par excellence, la rhétorique[1]. De celle-ci naquirent deux classes d'hommes, les rhéteurs et les sophistes, qui regardèrent le talent de discourir comme étant à lui-même son moyen et sa fin. Aussi leur unique souci était-il de rendre leurs élèves des parleurs redoutables, tandis que les anciens maîtres ne cherchaient qu'à faire des citoyens et des soldats. Autrefois on apprenait à agir; maintenant on apprend à parler.

C'était une conséquence inévitable du développement des mœurs et



Scène de lecture[2].

des institutions démocratiques. Périclès lui-même n'avait pas dédaigné les entretiens de Protagoras. En de petites cités où tout se fait par la parole, l'éloquence est à la fois une épée et un bouclier: avec elle on se défend et on attaque; avec elle on gagne une charge ou un procès, la faveur du peuple ou l'indulgence des juges. A Athènes, chaque jour un citoyen risquait d'être accusé ou accusateur, et il fallait plaider soi-

une courroie, passée au bras. Devant lui, Lykos (ΛΥΚΟΣ) retire son vêtement que va prendre un jeune garçon. Éphèbes et jeunes garçons, tous portent une couronne de vigne ou de myrte (?). Dans le champ, l'inscription Λέαγρος καλός.

[1] Une des premières mesures des Trente fut d'interdire l'enseignement de la rhétorique: λόγων τέχνην μὴ διδάσκειν (Xénophon, *Mémor.*, I, 2) Pindare s'était déjà plaint qu'il s'élevait de son temps « une odieuse éloquence, armée de flatteuses paroles, mais aussi de ruses et faisant violence à la vérité, tandis qu'elle jette sur des noms obscurs une gloire corrompue. » (*Néméenne*, VIII.) Ces rhéteurs sont, en effet, de tous les temps, mais aucune époque ne fut plus favorable à leur multiplication que celle où Cléon put succéder à Périclès.

[2] Peinture sur un vase de la fabrique d'Euphronios, conservé au musée de Berlin (*Beschreibung...*, n° 2322); d'après Klein, *Euphronios*, 2° édit., p. 285. — Au centre est assis un jeune homme, qui s'apprête à lire le rouleau qu'il tient à la main : devant lui est une caisse de livres, sur laquelle est l'inscription : Χιρωνεία καλή. A droite et à gauche, appuyés sur leur bâton, se tiennent deux jeunes gens qui semblent écouter la lecture. Dans le champ, l'inscription Παναίτιος καλός.

même. Une accusation bien réussie mettait en lumière; un échec avait le double inconvénient d'une défaite et d'une perte sérieuse, car l'accusateur qui ne prouvait pas son dire ou n'obtenait pas, au moins, le cinquième des suffrages payait une amende de 1000 drachmes. Savoir parler était donc une nécessité. Pour arriver à la notoriété publique et à la puissance, l'Agora était la route la plus sûre; comme moyen de parvenir, les exploits militaires ne venaient qu'après les discours. Cet art de bien dire, même sans bien penser, celui de revêtir une opinion fausse des apparences de la vérité et d'éblouir le vulgaire par l'éclat des mots, ce talent de l'avocat qui, au besoin, plaide, avec une conviction momentanée, une cause qu'il sait mauvaise, était fort recherché des jeunes Athéniens, moins curieux à présent de comprendre et de chanter les hymnes des vieux poètes que d'acquérir ce que le Gorgias de Platon appelle le plus grand des biens, à savoir d'être en état de persuader par sa parole les juges dans les tribunaux, les sénateurs dans le conseil, le peuple dans les assemblées. Aussi accouraient-ils en foule auprès des marchands d'arguments et de subtilités et les payaient-ils à prix d'or[2]. Hippias d'Élis se vantait d'avoir, en Sicile, gagné par ses leçons, dans le court espace de quinze jours, plus de cent cinquante mines, malgré la concurrence de Protagoras alors au comble de la célébrité. Les sages avaient jadis semé les paroles de sagesse, mais ils ne les vendaient pas; et Socrate, Platon, s'indignaient de ces marchés que nos sociétés modernes, assises, il est vrai, sur d'autres bases, voient pourtant sans colère.



Philosophe[1].

[1] Homme jeune, à demi nu, les reins couverts d'une draperie légère, assis devant un trépied, tenant de la main gauche une tablette qu'il étudie attentivement. Sur cette tablette, une inscription indéchiffrable. Dans le champ, le mot ΑΓΕCΑΡ, nom dans lequel on a voulu voir celui d'Agésarque, philosophe de Métaponte, disciple de Pythagore; il s'agit plus probablement d'un nom d'artiste. (Pierre gravée du Cabinet de France. Cornaline : haut. 13 mill.; larg. 9 mill. Chabouillet, *Catalogue*, n° 1898.)

[2] Ce peuple qui adorait le dieu de la fraude, Hermès, et qui, au premier rang de ses héros, mettait le rusé roi d'Ithaque, celui que Minerve célébrait pour son habileté à tromper, devait avoir une faiblesse complaisante pour les sophistes que Platon, dans le *Phèdre*, appelle des artistes en discours, λογοδαίδαλοι, et laisser prendre à ses avocats de singulières habitudes. « Les plaideurs athéniens, dit un savant légiste, recouraient sans scrupule au faux témoignage et créaient des preuves pour appuyer les faits, après avoir imaginé des faits pour justifier leur cause. Démosthène et tous ses confrères mentaient avec une aisance admirable. Ainsi s'expliquent les énormes contradictions des deux discours sur *la Couronne*, des discours prononcés *pour Phormion contre Apollodore* et *pour Apollodore contre Phormion*, du plaidoyer *contre Conon*, où celui-ci est dépeint comme le dernier des hommes, et du plaidoyer *contre Léptine*, où Conon est exalté. » (Arthur Desjardins, de l'Institut, *Le Jury et les avocats*.)

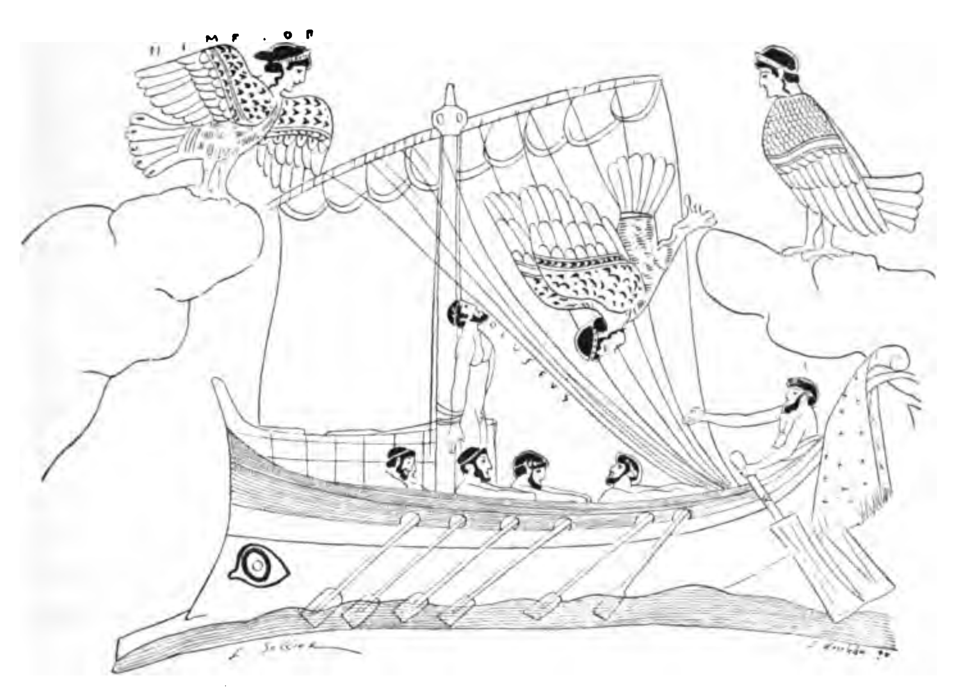
Rhéteurs qui analysaient les procédés du langage, sophistes qui analysaient les idées morales et politiques, c'était tout un. Les derniers ne formaient pas une école enfermée dans un système particulier. Ils représentaient un certain état des esprits et un des côtés de la philosophie grecque, le scepticisme. Ils ne croyaient à rien, si ce n'est à l'art de bien dire, préparaient, chacun à sa manière, des orateurs pour les assemblées ou des discours pour les plaideurs, comme nos avocats louent leur parole ou vendent leur science, comme nos maîtres de tout genre la donnent en échange d'un salaire légitime. On croit qu'ils vinrent de Sicile à un certain jour qu'on nomme et qu'on date. On peut le dire pour Gorgias; mais les sophistes et les rhéteurs ne sont pas un produit artificiel; ils sortent des entrailles mêmes de la société grecque de ce temps[1]. « Le plus grand des sophistes, a dit Platon, c'est le peuple »; il voulait dire : c'est la démocratie qui aime trop les beaux parleurs et a bien rarement la prudence d'Ulysse lorsqu'il passa près des Sirènes.

Les quatre écoles qui, depuis Thalès, avaient cherché la vérité hors de l'enseignement religieux, par les seuls efforts de l'esprit, n'avaient produit que des hypothèses fondées sur des raisonnements *a priori*. La sophistique fut la réaction qui devait inévitablement se produire contre un dogmatisme impérieux, comme le scepticisme philosophique succédera aux affirmations doctrinales de Platon et d'Aristote. Ces oscillations de l'esprit sont d'ordre naturel. Les Ioniens avaient essayé d'expliquer la création par la matière, les Éléates par la pensée, les Pythagoriciens par les nombres, Leucippe et Démocrite par les atomes. Malgré des conceptions puissantes, aucun problème n'avait été résolu, et les systèmes s'étaient brisés les uns contre les autres, sans faire jaillir la lumière. Sur la voie suivie par les philosophes, on ne voyait donc que des ruines et il y en aura toujours, attendu que parmi les questions qu'ils agitent il en est qui dépassent notre intelligence, comme il est des efforts qui sont au-dessus de notre puissance musculaire. C'est l'honneur de l'esprit humain de vouloir pénétrer jusqu'aux principes des choses; c'est le malheur de sa condition de n'y

[1] Leur nom ne fut pas d'abord pris en mauvaise part. Hérodote le donne à Solon (I, 29); à Pythagore (IV, 95), et Eschine à Socrate (*Contre Timarchos*, 34). Notons que les sophistes les plus renommés étaient étrangers à l'Attique : Protagoras était d'Abdère, Gorgias, de Sicile, Prodicos, de Céos, Diagoras, de Mélos. Mais tous accoururent dans la ville qui était la plus complète expression de la démocratie. M. Egger (*S'il y a eu chez les Athéniens de véritables avocats*) a compté que sur cent dix plaidoyers que nous possédons dans les œuvres des orateurs attiques, il n'y en a pas dix que l'auteur ait prononcés.

arriver jamais; et, quand il se sent vaincu dans cette lutte pour la conquête de la vérité, il s'abandonne parfois à des négations aussi téméraires que l'avaient été les audaces métaphysiques. Ainsi en arriva-t-il en Grèce au temps où nous sommes.

La sophistique qu'Aristote définit « une sagesse apparente, mais non réelle[1] », est l'avènement de l'esprit critique. Comme toute puissance nouvelle, elle ne sut ni mesurer ni ménager ses forces. Avec



Ulysse et les Sirènes[2].

une méthode à la fois féconde et dangereuse, selon celui qui l'emploie, et qu'elle emprunta aux Éléates, la dialectique, elle prétendait tout analyser et elle mit tout en pièces, sans rien reconstituer[3]. Elle ne le pouvait pas, car elle fut et elle resta la Négation, arme de guerre bonne pour détruire, qui ne sert pas toujours à édifier. Lorsque Protagoras, de qui nous avons cependant de belles paroles sur la justice et

[1] Φαινομένη σοφία, οὖσα δὲ μή. (*Les Réfutations des sophistes*, I, 6.)

[2] Peinture de vase (d'après les *Monumenti dell' Inst.*, I, tav. 8). — Ulysse (ΟΔΥΣΕΥΣ) est debout, attaché au mât de son navire, pendant que ses compagnons, excités par le pilote, font force de rames. Trois sirènes, sous la forme d'oiseaux à tête de femme, cherchent à les attirer : l'une vole au-dessus du navire, les deux autres sont posées sur des rochers; celle de gauche porte le nom significatif d'ΗΙΜΕΡΟΠΑ. (Voy. *Odyssée*, XII, 164 et suiv.; Overbeck, *Bildwerke...*, p. 791.)

[3] Sur la fausse dialectique des sophistes, voyez l'*Euthydème* de Platon.

la vertu, disait que « l'homme est la mesure des choses », Ἄνθρωπος πάντων χρημάτων μέτρον, cela signifiait que toute pensée est vraie pour celui qui la pense, mais seulement à l'instant où elle se produit dans son esprit : de sorte que, sur le même sujet, à des moments différents, l'affirmation et la négation ont une valeur égale, d'où il résulte que nul n'a le droit d'établir une loi générale. Il admettait pourtant qu'il y a des opinions, sinon plus vraies, au moins meilleures que d'autres, et que c'est l'office du sage de les substituer aux plus mauvaises. Thrasymaque de Chalcédoine allait plus loin : il estimait que le juste se détermine par l'utile, que le droit est toujours au plus fort ; qu'enfin les lois n'ont été établies par les peuples et par les rois que pour leur avantage particulier. Dans le *Gorgias* de Platon, Polos d'Agrigente soutenait la thèse que l'intérêt personnel est la mesure de tout bien ; et il vantait le bonheur des rois de Perse et de Macédoine qui s'étaient élevés au trône par le meurtre et la trahison. Les proscripteurs des habitants de Mélos n'avaient donc pas eu de grands efforts d'imagination à faire pour démontrer à ces pauvres gens qu'ils avaient tort de se plaindre qu'Athènes les obligeât à tendre la gorge.

Le peuple, il est vrai, ne philosophait pas. Mais il avait un autre maître, la guerre, qui lui enseignait la morale des bêtes fauves. Aux mesures abominables, plusieurs fois prises en ce temps-là, Thucydide donne pour cause la lutte acharnée que soutenaient l'une contre l'autre Sparte et Athènes, ou l'aristocratie et la démocratie. Entre elles deux, il n'y avait d'autre principe que la force, et, un demi-siècle plus tard, Démosthène répètera en gémissant la sinistre formule : « Aujourd'hui la force est la mesure du droit[1]. »

De quelque côté que vinssent ces doctrines, on pense bien que, désastreuses pour l'État, elles l'étaient aussi pour le Ciel et qu'elles mettaient les dieux en très grand péril. Protagoras disait d'eux dans un de ses ouvrages : « Quant aux dieux, je ne puis savoir s'il y en a ou s'il n'y en a pas ; car beaucoup de choses s'y opposent : en particulier, l'obscurité de la question et la brièveté de la vie. » Gorgias soutenait d'abord que rien n'existe ; ensuite que, si quelque chose existait, il serait impossible de le connaître et d'en communiquer à d'autres la connaissance. C'était arriver, par un chemin opposé, au même point que Protagoras, c'est-à-dire à la négation de toute certitude.

Ainsi, rien n'est vrai, mais tout est vraisemblable ; du moins à force

[1] *Sur la liberté des Rhodiens*, ad fin.

d'art on peut donner à tout les apparences de la vérité. Donc, il n'y avait pas de thèse qui ne se pût défendre. Si de telles doctrines, bouleversement de la raison humaine, ruinaient la vertu, le patriotisme, la religion, elles n'en étaient pas moins, dans les bouches habiles qui les présentaient, fort séduisantes. Elles plaisaient à des esprits amoureux des subtilités ingénieuses et elles étaient utiles au défenseur de toute cause mauvaise. Aussi, chez ce peuple disputeur, eurent-elles de nombreux adeptes qui trouvèrent dans ce métier le moyen de briller et de s'enrichir. C'était, parmi ces prestidigitateurs, à qui surpasserait l'autre par l'étrangeté de ses thèses, par la subtilité de ses arguments, par la souplesse et l'éclat de sa parole, par son habileté à traiter sur-le-champ et successivement le oui et le non, le pour et le contre. Dans les écoles, dans les fêtes, dans les jeux publics d'Olympie, partout où beaucoup d'hommes se trouvaient réunis, on voyait aussitôt paraître un sophiste qui, se faisant donner un sujet quelconque, le traitait, quelque frivole ou paradoxal qu'il fût, aux applaudissements des auditeurs et ne s'avouait jamais vaincu. « Ces gens-là, dira Platon, on a beau les terrasser, ils se relèvent toujours : l'Hydre de Lerne était un sophiste[1]. »

Mais il ne faut pas faire de la sophistique un attribut particulier de la démocratie. Critias, qui fut un des Trente tyrans et un des plus abominables, ne voyait dans les institutions religieuses et dans la croyance aux dieux que l'effet d'une ruse habile. « Il fut un temps, disait-il, où la vie humaine était sans loi, semblable à celle des bêtes, et esclave de la violence. Il n'y avait pas alors d'honneur pour les bons, et les supplices n'effrayaient pas encore les méchants. Puis les hommes fondèrent les lois, pour que la justice fût reine et l'injure asservie; le châtiment suivit alors le crime. Mais comme les hommes commettaient en secret les violences que la loi réprimait, quand elles osaient s'exercer à découvert, il se rencontra, je pense, un homme adroit et sage qui, pour imprimer la terreur aux mortels pervers, lorsqu'ils se porteraient à faire, à dire, ou même à penser quelque chose de mauvais, imagina la divinité. Il y a un dieu, dit-il, florissant d'une vie immortelle, qui sait, qui entend, qui voit par la pensée toutes choses, et dont l'attention est toujours éveillée sur la nature mortelle. Il entend tout ce qui se dit parmi les hommes; il voit tout ce qui s'y fait. Si vous machinez quelque forfait en silence, il n'échappera point aux regards des dieux. A force de répéter de pareils discours, ce sage

[1] Dans l'*Euthydème ou le Disputeur*.

introduisit le plus heureux des enseignements, cachant la vérité sous le mensonge. Et pour frapper davantage, pour mieux conduire les esprits, il leur conta que les dieux habitent aux lieux d'où viennent aux hommes les plus grandes terreurs et les plus grands secours de leur vie malheureuse; aux lieux d'où s'échappent les feux de l'éclair et les terribles retentissements de la foudre; où, d'un autre côté, brille



Le lever du soleil[1].

la voûte étoilée du ciel, œuvre admirable du temps, ce sage ouvrier, et d'où part la lumière brillante des astres, d'où la pluie pénétrante descend au sein de la terre. C'est ainsi, je pense, que quelque sage parvint à persuader les hommes de l'existence des dieux[2]. »

[1] Peinture sur le couvercle d'une pyxis de la collection Sabouroff (d'après A. Furtwängler, *la Collection Sabouroff*, pl. 63). — Éos, la déesse de l'Aurore, apparait sur son quadrige, qui s'élance vers la droite. Vient Séléné, ou la lune, à cheval; la déesse se retourne vers Hélios ou le dieu du soleil dont le char monte vers la lumière du jour. Au-dessus de la tête d'Hélios, apparait le disque rayonnant du soleil. Voy. le lever du soleil sur un vase de l'ancienne collection Blacas, t. II, p. 201. (Cf. tome Ier, p. 27, 637, 761.)

[2] J. Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, t. I, p. 42, 43. Cf. Édouard Zeller, *la Philosophie des Grecs*, t. II, p. 526, trad. Boutroux.

Athènes eut l'honneur et le triste privilège de devenir le foyer de l'esprit sophistique, dont on retrouve les traces dans les mœurs publiques de quelques-uns de ses citoyens et jusque dans sa littérature. Les tragédies d'Euripide nous en ont déjà fourni la preuve[1]; la vie d'Alcibiade en est une autre. Ce personnage fut en effet un sophiste politique, brillant rhéteur en action, comme les autres l'étaient en paroles; toujours prêt au oui et au non; aujourd'hui avec Athènes, demain avec Sparte, Argos ou Tissapherne, indifférent, en un mot, sur ces questions de patrie et de vertu qui passionnaient si fortement les contemporains de Miltiade.



Alcibiade[2].

Contre ces doctrines qui détachaient les citoyens de la patrie et jetaient un reflet fâcheux sur les œuvres d'un aussi beau génie qu'Euripide, des protestations s'élevèrent. Il y en eut deux fameuses, l'une au nom du passé, l'autre au nom de l'avenir. Je parle d'Aristophane et de Socrate.

Aristophane, dans ses comédies, combattit Euripide, Cléon, les sophistes et Socrate, en un mot l'esprit nouveau, bon ou mauvais, sans distinction. On a vu déjà que l'Athènes de Périclès et sa démocratie belliqueuse n'avaient pas les sympathies du poète satirique. Dans *les Grenouilles*, dont l'objet est de montrer combien Euripide est inférieur à Eschyle quant à la noblesse des personnages et à la convenance du style, qui est le même pour tous, rois ou esclaves, il met ces paroles dans la bouche d'Euripide : « Par Apol-

[1] Voy. t. II, p. 282 et suiv.
[2] Marbre découvert sur le mont Célius et conservé au Vatican, d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. 16. — De l'inscription il ne reste plus que les cinq premières lettres AΛKIB[ιάδης]. Cf. le buste donné ci-dessus, p. 503.

lon! en les faisant parler ainsi, je leur prêtais un air plus démocratique! »

Mais ce furent les sophistes qu'il attaqua le plus violemment dans la personne de Socrate, ne distinguant point en lui l'homme sensé, caché peut-être sous trop d'habiletés de parole. La pièce des *Nuées* est un pamphlet étincelant d'esprit, mordant, qui porte juste en pleine sophistique : seulement il faudrait substituer le nom d'un de ces saltimbanques en paroles dont nous avons parlé à celui de Socrate, que le poète représente suspendu au-dessus de la terre, et invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards[1]. Le vieux Strepsiade, ruiné par les désordres de son fils, voudrait bien trouver le moyen de ne pas payer les dettes que le prodigue a contractées : pour cela il l'envoie à l'école des sophistes. « Qu'irai-je y apprendre? demande le fils.

« STREPSIADE. Ils enseignent, dit-on, deux raisonnements : le juste et l'injuste. Par le moyen du second, on peut gagner les plus mauvaises causes. Si donc tu apprends ce raisonnement injuste, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai contractées pour toi. » Sur le refus de son fils, le vieillard se rend lui-même chez Socrate, et bientôt il y apprend à ne plus croire aux dieux. Il rencontre son fils et l'entend jurer par Jupiter Olympien. « Voyez, voyez, *Jupiter Olympien!* quelle folie! A ton âge, tu crois à Jupiter!

« PHIDIPPIDE. Y a-t-il en cela de quoi rire?

« — Tu n'es qu'un enfant pour admettre de telles vieilleries. Approche pourtant, que je t'instruise; je vais te dire la chose, et alors tu seras homme; mais ne va pas le répéter à personne!

« — Eh bien! qu'est-ce?

« — Tu viens de jurer par Jupiter?

« — Oui.

« — Vois comme il est bon d'étudier : il n'y a pas de Jupiter, mon cher Phidippide.

« — Qui est-ce donc?

[1] Les *Nuées* furent jouées, en 424-3 ; elles n'eurent donc pas d'influence sur la condamnation de Socrate en 399. Mais, bien que Platon, dans son *Banquet*, fasse asseoir le poète à côté du philosophe, Aristophane garda sa rancune, témoin les vers 1491-1499 de la pièce des *Grenouilles*, jouée en 405. Socrate était toujours pour lui un diseur de niaises subtilités; et en parlant ainsi il a dû exprimer l'opinion d'un certain nombre de ses auditeurs qui se retrouveront parmi les juges de l'année 399. Quant à la violente attaque d'Aristophane contre les sophistes, elle était à la fois légitime et injuste. On verra que le procès de la sophistique a été, pour une part, revisé, et qu'il méritait de l'être.

« — C'est Tourbillon qui règne; il a chassé Jupiter [1]. »

C'est le *nous avons changé tout cela* de Molière, et cette bonne dupe de Strepsiade rappelle notre Bourgeois gentilhomme. Il ne faut pas oublier qu'il a perdu son manteau et ses souliers : insinuation de vol calomnieuse, assurément, contre Socrate, et qui l'était aussi contre les sophistes.



Jupiter [2].

Après cette parodie des nouvelles doctrines qui substituaient à la royauté divine de Jupiter la domination des lois physiques, le poète met en scène le Juste et l'Injuste : tous deux se livrent bataille à coups d'arguments; le Juste trace le tableau de la vie ancienne qui se passait au milieu des exercices de la palestre et dans la pratique de la vertu, avec la pudeur, la modération et le respect des vieillards. L'Injuste étale toutes ses séductions, et c'est à lui qu'Aristophane fait demeurer le champ de bataille, comme s'il désespérait désormais de ramener les Athéniens à la justice :

« L'Injuste. Or çà, dis-moi. Quelle espèce de gens sont les orateurs?

[1] Voyez, dans les *Oiseaux*, 467 et suiv., la parodie de la théogonie orphique.

[2] Statuette en bronze, découverte en Hongrie, et conservée au musée Britannique (d'après O. Rayet, *Monuments de l'Art antique*. — Haut. : un peu plus de 20 centim.). — Le dieu est assis sur un siège de forme cubique : le bras droit s'appuie sur le sceptre, et la main gauche tient le foudre. La poitrine est à découvert, la tête est ceinte d'une couronne de laurier et de fruits. L'artiste s'est évidemment inspiré d'un type bien connu, celui que Phidias avait à jamais fixé dans son Zeus d'Olympie.

« Le Juste. Des infâmes.
« — Je le crois; et nos poètes tragiques?
« — Des infâmes?
« — Bien; et les démagogues?
« — Des infâmes.
« — Et les spectateurs que sont-ils? Vois quelle est la majorité.
« — Attends, je regarde.
« — Eh bien, que vois-tu?
« — Les infâmes sont en majorité. En voilà un que je connais pour tel, celui-là encore, et cet autre avec ses longs cheveux. Qu'as-tu à dire maintenant?
« — Je suis vaincu. O infâmes, je vous en prie, recevez mon manteau; je passe dans votre camp! »



Éros jouant avec un masque comique[1].

Phidippide se décide enfin à aller à l'école de Socrate. Mais le bonhomme Strepsiade ne tarde pas à s'en repentir; on le voit accourir sur la scène, battu par son fils : « Ho! là, là! voisins, parents, citoyens, secourez-moi! On me tue! Ah! la tête! ah! la mâchoire! Scélérat, tu bats ton père!

« Phidippide. Il est vrai, mon père.
— Vous l'entendez, il avoue qu'il me frappe.
« — Sans doute.
« — Scélérat, voleur, parricide!
« — Répète les injures; dis-en mille autres; sais-tu que j'y prends plaisir?
« — Infâme!
« — Tu me couvres de roses.
« — Tu bats ton père!
« — Et je te prouverai que j'ai eu raison de te battre.
« — L'impie! peut-on jamais avoir raison de battre son père?

[1] Bronze du Cabinet de France. Haut., 5 cent. 1/2; n° 2953 du Catalogue, où il est désigné sous le nom de *Génie de la Comédie*.

« — Je le démontrerai, et tu seras convaincu.

« — Je serai convaincu?

« — Rien de plus simple. Dis seulement lequel des deux raisonnements tu veux que j'emploie. »

Plus loin Phidippide dit, en parlant de la loi qui permet aux pères de battre leurs fils et défend la réciprocité : « N'était-il pas homme comme nous celui qui porta le premier cette loi et la fit adopter à ceux de son temps? Pourquoi ne pourrais-je pas également faire une loi nouvelle qui permette aux fils de battre les pères à leur tour? Nous vous faisons grâce de tous les coups que nous avons reçus depuis l'établissement de cette loi; nous voulons bien avoir été battus gratis.





Combat de coqs[1].

Mais vois les coqs et les autres animaux : ils se défendent contre leurs pères, et cependant quelle différence y a-t-il entre eux et nous, si ce n'est qu'ils ne rédigent pas de décrets? » C'étaient là les raisonnements favoris des sophistes, il est vrai en d'autres sujets. Enfin le vieillard revient à résipiscence, et, reconnaissant que les sophistes sont des fripons, il court avec un esclave, une torche dans une main, une hache dans l'autre, à l'assaut de l'école de Socrate, qu'il veut démolir et brûler avec tous ses habitants.

L'affaire de Mélos a montré quel chemin avaient fait ces doctrines, qui donnèrent là un de leurs fruits naturels, la théorie du droit du plus fort; et l'historien se demande quel pouvait être le patriotisme

[1] Peinture sur un petit vase athénien, conservé au musée de Berlin (*Beschreibung...*, n° 2030) ; d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1878, Taf. 21, 1. — Deux hommes, accroupis auprès d'un arbre, tiennent chacun un coq qu'ils s'apprêtent à lancer l'un contre l'autre : à leurs pieds est une poule.

de ces nouveaux venus qui, ne voyant dans le passé que d'inutiles vieilleries, mettaient leur raison individuelle, tout armée d'arguments spécieux, à la place de la raison collective de la cité, faite du souvenir des joies et des tristesses éprouvées en commun. On a vu l'un d'entre eux dire que la loi était un tyran, parce qu'elle est une gêne : opposition contre la loi civile qui mettait en péril la loi morale[1]. Ni Lycurgue



Le Juste et l'Injuste[2].

ni Solon ne parlaient ainsi et l'on se souvient que Pindare appelait la loi « la reine et impératrice du monde[3] ».

La Grèce avait vécu dix siècles sous un régime municipal qui avait fini par lui donner puissance, gloire et liberté, avec un patriotisme étroit, mais énergique, devant lequel le Mède avait reculé. Et voici des hommes qui minaient le respect dû à la loi, aux divinités poliades, aux croyances des aïeux. Ces nomades, errant de ville en ville, en quête d'un salaire, n'avaient plus de patrie, et ils en détruisaient l'amour

[1] Xénophon, *Mém.*, IV, 4, 14. Ce sophiste était Hippias, qui avait pris pour critérium de la vérité morale ce qui est admis par tous les peuples, ou ce que, vingt-deux siècles plus tard, Lamennais appellera la raison universelle du genre humain.

[2] Peinture de vase (d'après les *Nuove memorie dell' Instituto*, II. tav. IV. 4). — La Justice (ΔIKE) s'apprête à frapper l'Injustice (ΑΔIKE), qu'elle a saisie à la gorge et terrassée.

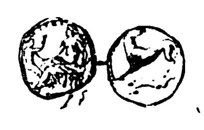
[3] Voy. t. I[er], p. 311.

dans le cœur de ceux qui en avaient une encore. Les tristes effets de cette révolution morale, qui agrandit les idées, mais qui laisse les caractères fléchir à tout vent de passion, ne tarderont pas à se faire sentir : avant deux tiers de siècle, les habitants de ces villes naguère si vivantes ne seront plus que les mornes sujets de l'empire macédonien. Quand la religion part, qu'au moins la patrie reste!

Nous mettons à la charge de la sophistique assez de méfaits pour être obligé de faire aussi la part des services qu'elle a rendus en donnant une direction nouvelle aux méditations philosophiques. Les physiciens des écoles précédentes n'étaient occupés que du *cosmos;* les sophistes firent une part à l'étude de l'homme, de ses facultés, de son langage. En aiguisant l'esprit, à force de subtilités, ils le préparèrent pour des travaux plus utiles, et ils commencèrent l'opposition féconde entre le droit traditionnel, qui consacrait souvent des iniquités, et le droit naturel, qui ne se trouvait qu'au fond de la conscience. Ces services sont dus surtout aux premiers sophistes, qu'il faut séparer des vendeurs de paroles, leurs disciples dégénérés, parce qu'ils furent des philosophes et d'habiles dialecticiens que Socrate et Platon respectaient. Chez quelques-uns, on rencontrerait des pensées que n'auraient pas réprouvées les anciens sages. « Tous les animaux, disait Protagoras, ont leurs moyens de défense; à l'homme, la nature a donné le sens du juste et l'horreur de l'injustice. Ce sont les armes qui le protègent, parce que ces dispositions naturelles l'aident à établir de bonnes institutions. » Elle est de Prodicus, la belle allégorie d'Hercule, sollicité, au moment d'entrer dans la vie active, par la Vertu et la Volupté et se décidant à suivre la première. Lycophron déclare que la noblesse est un avantage imaginaire; Alcidamas, que la nature ne fait pas des hommes libres et des hommes esclaves, thèse que les derniers stoïciens reprendront. A travers cette sophistique purifiée par Socrate, on entrevoit un monde nouveau qui



Athéna Nicéphore [1].



Aphrodite sur une monnaie d'Éryx [2].

[1] Athéna assise à gauche sur un trône; elle tient de la main gauche un sceptre et de la main droite une petite Victoire qui lui présente une couronne; elle est casquée, et son bouclier est à terre, appuyé contre son siège. En légende : ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.)

[2] ΕΡΥΚΙΝΟΝ. Aphrodite assise à gauche sur un trône et attirant vers elle un éphèbe nu, qui lui tend les bras. ℞. Chien à gauche, détournant la tête, et tenant sous ses griffes un lièvre renversé. (Argent. — *Zeitschrift für Numismatik*, t. VIII, pl. I, 2.)

s'élève. Ce que le citoyen va perdre, l'homme le gagnera, et la lutte entre le *jus civitatis* et le *jus gentium* que les écoles socratiques vont entreprendre sera l'histoire même des progrès de l'humanité.

Aristophane avait attaqué la sophistique avec une vigueur singulière, sans proposer d'autre remède que de fermer les écoles des philosophes, et de reculer de trois générations en arrière. Mais lui-même n'a-t-il pas tous les vices de son temps, l'immoralité et l'irréligion? Le remède véritable n'était pas l'ignorance des anciens jours; on le pouvait trouver dans la science virile que venait d'inaugurer un homme, et cet homme était celui que le poète avait le plus cruellement attaqué.

IV — SOCRATE

Socrate naquit en 469, d'une sage-femme nommée Phénarète et d'un sculpteur appelé Sophronisque. Il était fort laid, ce qui l'aida à comprendre de bonne heure que la laideur morale, seule, est repoussante. On dit qu'il exerça d'abord la profession de son père, et Pausanias vit dans la citadelle d'Athènes un groupe représentant les Grâces voilées, qu'on lui attribuait[1]. Quoique pauvre, il abandonna bientôt son art, que peut-être il ne pratiqua jamais, et se mit à étudier les ouvrages et les systèmes des philosophes, ses contemporains ou ses prédécesseurs. Ces études spéculatives ne l'empêchèrent pas de remplir ceux des devoirs du citoyen dont la loi faisait une obligation; il combattit courageusement à Potidée, à Amphipolis et à Délion; à Potidée, il sauva Alcibiade blessé; à Délion, il résista un des derniers et manqua d'être pris. Les généraux disaient que, si tous avaient fait comme lui leur devoir, la bataille n'eût pas été perdue[2]. Indifférent à ce que les hommes considèrent comme des biens nécessaires, il s'appliquait à n'avoir pas de besoins, afin d'être plus libre, vivait de peu, marchait, l'hiver et l'été, pieds nus, couvert d'un misérable manteau; et la colère des puissants, la haine ou les applaudissements de la multitude n'avaient pas plus d'effet sur son âme que le chaud ou le froid sur son corps. Siégeant parmi les juges des généraux vainqueurs aux Arginuses, il refusa de conformer son jugement aux passions de la foule. Quand tout pliait sous les Trente,

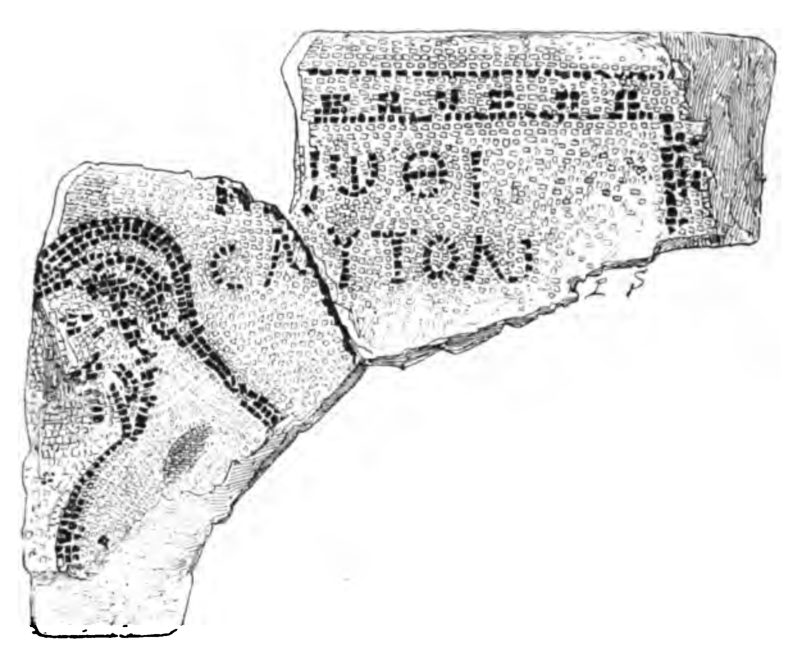
[1] Voyez, t. Ier, p. 521, la gravure et la note qui s'y rapporte.

[2] On a dit qu'il sauva Xénophon à Délion (424); c'est une erreur, Xénophon ne devait avoir alors que sept ans.

il osa leur désobéir plutôt que de faire une action injuste. Il vécut pauvre et refusa d'être riche; Alcibiade lui offrait des terres, Charmide des esclaves, le roi de Macédoine, Archélaos, sa faveur : il n'en voulut point.

Que fit donc cet homme de bien et ce citoyen courageux, pour attirer sur lui tant de malveillance de la part de ses contemporains, tant d'admiration de la part de la postérité?

Le voici. Socrate s'était imposé la tâche de dégager le sens moral



Fragment de mosaïque, avec l'inscription Γνῶθι σαυτόν (Connais-toi toi-même) [1].

autour duquel les sophistes avaient assemblé d'épais nuages. Au souffle énervant et destructeur de leurs doctrines, tout chancelait. L'esprit s'adorait lui-même dans ses plus dangereuses subtilités et étouffait sous un flot de paroles la voix du juge intérieur que la nature a mis en nous. Dans l'homme, les sophistes ne voyaient que ce qui est de l'individu [2]; Socrate y chercha ce qui est de la nature humaine. Il avait lu au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même; » ce fut pour lui la science par excellence. Démosthène aussi dira : « Les autels

[1] Fragment de mosaïque découvert à Rome et conservé à Vérone (d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. XI, 5). — La maxime Γνῶθι σαυτόν qu'on lit, à droite, était attribuée à Chilon, l'un des sept sages, et c'est le nom de Chilon que Visconti propose pour le personnage dont on distingue la tête, à gauche.

[2] Voy. ci-dessus, p. 632, le mot de Protagoras.

les plus saints sont dans l'âme[1]; » et le politique comme le philosophe avait raison, car cette science de nous-même nous révèle les dons que l'humanité a reçus, avec l'obligation de s'en servir : l'intelligence, pour comprendre le bien et le vrai; la liberté, pour choisir la route qui y conduit.

Séduit par la grandeur de cette tâche, Socrate se détourna des doctrines purement spéculatives, de la recherche des causes premières, de l'origine et des lois du monde, de la nature des éléments, etc., pour méditer sur nos devoirs. Il soutint que la nature avait mis à notre portée les connaissances de première nécessité, et qu'il n'y avait qu'à ouvrir notre âme pour y lire, en traits ineffaçables, les lois immuables du bon, du vrai, même du beau; ces lois, qu'il appelait si bien, après Sophocle[2], lois non écrites, *νόμοι ἄγραπτοι*, auxquelles est attachée une sanction inévitable par les maux que leur violation entraîne. En faisant ainsi de l'homme, au contraire de ses prédécesseurs, le centre de toutes les méditations, il créait la vraie philosophie, celle qui devait faire sortir au grand jour les trésors que la conscience humaine renferme; il trouvait enfin et élevait au-dessus des erreurs, des préjugés et des injustices de temps et de lieu, la loi naturelle, le seul flambeau humain qui puisse éclairer la route où les sociétés marchent. Montaigne dit très bien, après Cicéron : « Socrate avait ramené du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et plus laborieuse besogne[3]. »

En révélant une justice supérieure aux lois spéciales à chaque État, Socrate montrait qu'il est, pour les sociétés, un idéal dont elles doivent se rapprocher; mais il demeurait respectueux de l'ordre établi; il proclamait la sainteté de la famille et il trouvait pour la mère, pour l'épouse, des mots qui rappellent la femme forte de l'Écriture[4]. Ses plus illustres élèves condamneront le travail manuel; lui, il aura le courage de dire aux possesseurs d'esclaves : « Parce qu'on est libre, n'y a-t-il donc autre chose à faire que de manger et dormir? »

On a fait de Socrate un profond métaphysicien; mais le créateur de la philosophie du bon sens ne pouvait l'emprisonner dans un système.

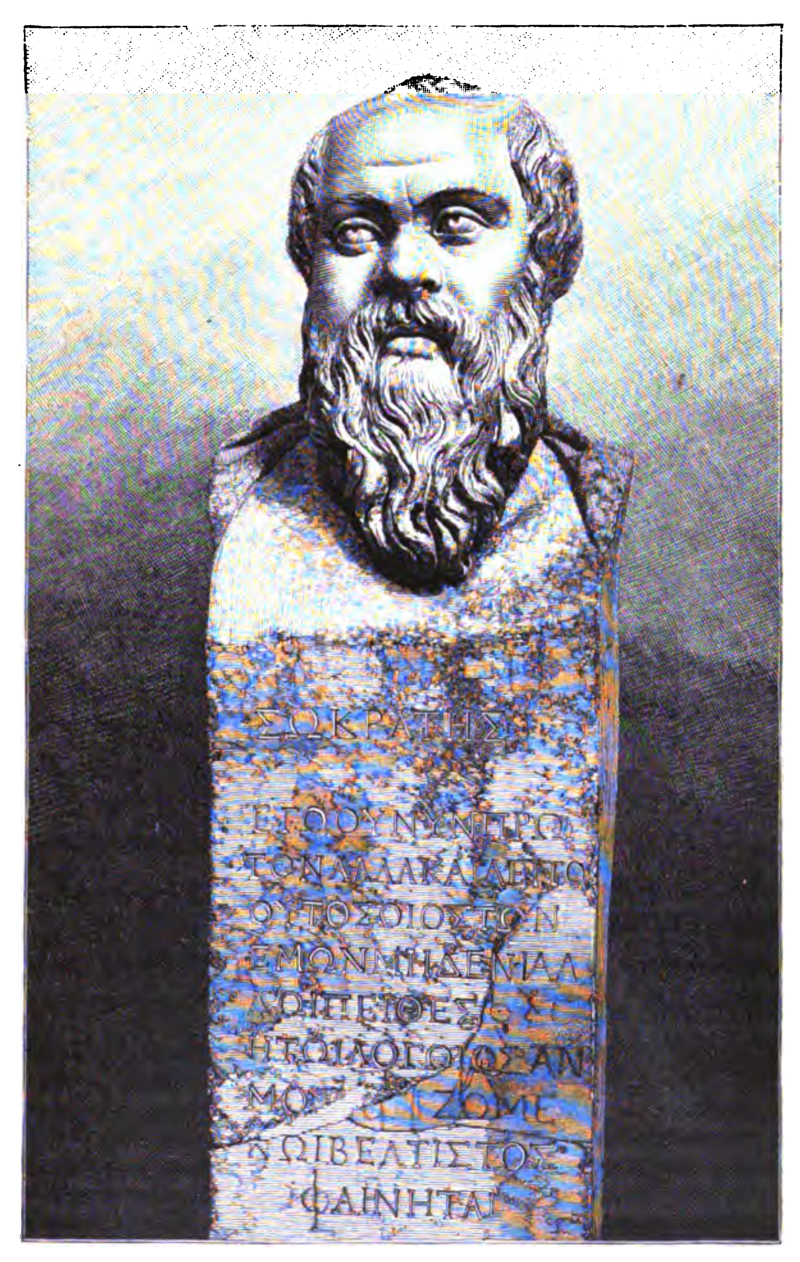
[1] *Contre Aristogiton*, I, 35. Sur l'authenticité de ce discours, voyez H. Weil, *Revue de philol.* 1882, p. 1-21.

[2] Voy. ci-dessus, p. 280.

[3] Rabelais aussi avait dit, V, 22 : Socrate, « lequel premier avoit, des cieux en terre, tiré la philosophie et, d'oisive et curieuse, l'avoit rendue utile et profitable. »

[4] Ces sentiments se trouvent dans l'*Économique* au chapitre 7; mais ce traité où l'auteur fait parler Socrate paraît à quelques savants ne pas être de Xénophon.

On l'a aussi appelé un grand patriote et l'on veut qu'il se soit proposé de changer les mœurs d'Athènes; c'est un peu le rôle que Platon est



Socrate [1].

prêt à lui donner. Nous croyons qu'il n'eut point de visées politiques

[1] Hermès en marbre, conservé au musée de Naples (d'après une photographie). — Les paroles de Socrate gravées sur la gaine de l'hermès sont empruntées au *Criton* de Platon

si particulières et que son ambition était plus haute. Indifférent à toutes les choses du dehors, comme aucun Grec ne l'avait encore été, au point de n'être sorti volontairement d'Athènes qu'une fois ou deux, il s'occupa du dedans de l'homme et passa ses jours à regarder en lui-même et dans les autres. L'emploi de sa vie fut de gagner quelques âmes à la vertu et à la vérité. Muni de deux armes puissantes : une claire et nette intelligence qui lui faisait découvrir l'erreur, une dialectique à la fois subtile et forte, qui enlaçait l'adversaire de liens indissolubles, il se donna la mission de poursuivre partout le faux. Et cette mission, il la remplit, durant quarante années, avec la foi d'un apôtre et le plaisir d'un artiste se complaisant dans les victoires qu'il remportait sur la présomption ou l'ignorance. Ne lui arriva-t-il pas un jour d'amener Théodote, la belle hétaïre, à comprendre qu'il y avait pour elle des moyens de rendre sa profession plus lucrative [2]?



Visite chez une courtisane [1].

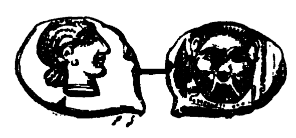
Cet enseignement de tous les instants et avec toutes gens n'était ni théorique ni apprêté ; il avait lieu au jour le jour, en tous lieux et selon l'erreur qui se montrait. Assidu sur la place publique, non pour prendre part aux affaires de l'État, il ne s'y mêlait qu'autant qu'il y

(t. I, 46, édit. Didot) : ὡς ἐγὼ οὐ μόνον νῦν, ἀλλὰ καὶ ἀεὶ τοιοῦτος, οἷος τῶν ἐμῶν μηδενὶ ἄλλῳ πείθεσθαι ἢ τῷ λόγῳ, ὃς ἄν μοι λογιζομένῳ βέλτιστος φαίνηται. « Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit Socrate à Criton qui lui conseillait de fuir, que j'ai pour principe de n'écouter d'autre voix que celle de la raison. » Pour l'inscription de l'hermès, voyez *Corp. Inscr. Græc.*, n° 6115.

[1] Scène de comédie sur un vase peint, conservé au musée Britannique (*Catalogue*, n° 1490); d'après le *Jahrbuch des kaiserl. d. arch. Instituts*, 1 (1886), p. 293, d. — Un acteur comique saisit par le bras une femme qui se cache derrière sa porte et dont on ne voit que la tête. Pour Théodote, nous savons, par Xénophon (*Mémorables*, III, 11, 2), que le jour où elle reçut la visite de Socrate elle était assise devant un peintre qui faisait son portrait.

[2] Xénophon, *Mém.*, III, 11. Socrate parle souvent de l'amitié et d'Éros, mais « le véritable amour, déclare-t-il, est celui où l'on cherche d'une manière désintéressée le plus grand bien de la personne aimée, et non celui où un égoïsme sans scrupules poursuit des fins et emploie des moyens qui inspirent aux deux amis du mépris l'un pour l'autre. » (É. Zeller, *la Philosophie des Grecs*, II, p. 153.)

était obligé par la loi[1], il épiait au passage toute fausse doctrine pour l'arrêter, la saisir et montrer ce qu'elle cachait, le néant. On voyait se promener par la ville cette homme disgracié de la nature, au nez camus, aux lèvres épaisses, le cou gros et court, le ventre proéminent comme celui d'un Silène, les yeux bombés et à fleur de tête, mais illuminés par le génie[2]. Il allait çà et là, quelquefois distrait et absorbé dans des réflexions profondes, jusqu'à demeurer, dit-on, vingt-quatre heures à la même place[3]; le plus souvent abordant l'un ou l'autre de ceux qui passaient, ou entrant dans les boutiques des artisans, et causant avec chacun du sujet qui lui était propre. Il dialoguait toujours. De quelque vérité simple, accordée tout de suite par ses interlocuteurs, il leur faisait tirer des conséquences imprévues et les conduisait invinciblement, sans paraître intervenir lui-même, à des notions dont ils ne s'étaient pas doutés. Sa méthode devint célèbre dans l'antiquité sous le nom d'*ironie socratique;* elle apprenait à penser et à s'assurer que l'on pensait juste. Aussi s'appelait-il lui-même, en souvenir du métier de sa mère, l'accoucheur des esprits[5], amenant l'artisan à concevoir, comme de lui-même, des idées plus élevées et plus rationnelles sur son art, le politique, sur les affaires de l'État, le sophiste, sur les questions qu'il agitait. Un grain de raillerie assaisonnait toujours ses conversations. Socrate ne se donnait que pour un homme en quête de la vérité, un chercheur, comme il disait; il feignait d'abord d'avoir grande confiance dans le savoir de son adversaire et de vouloir s'instruire auprès de lui; peu à peu les rôles changeaient, et le plus souvent il le réduisait à l'absurde ou au silence. Chose singulière! ses accusateurs, le peuple et d'illustres Athéniens, le confondirent avec les sophistes. Il se rapprochait d'eux, il est vrai, par certains procédés de discussion, mais ils n'eurent point de plus grand ennemi. Il se plaisait à les couvrir de confusion en présence de nombreux auditeurs; car il n'allait jamais seul. A peine paraissait-il, qu'un



Masque de Silène sur une monnaie de Gaza[4].

[1] Sur la tendance à déserter les fonctions publiques, voyez, ci-dessus, p. 294. Anaxagore avait déjà renoncé à tout devoir social.

[2] Voyez, au *Banquet* de Platon, le discours d'Alcibiade.

[3] Exagération légendaire qui sert à marquer que souvent il restait plongé dans ses réflexions jusqu'à en oublier le monde extérieur.

[4] Tête de femme à droite, les cheveux noués sur la nuque. ℞. Carré creux dans lequel est un grand masque de Silène, de face, et les lettres phéniciennes, עז. (Argent. Monnaie inédite.)

[5] Au *Théétète*.

groupe se formait pour le voir pousser, dans la controverse, les malheureux dont il ruinait les prétentions et les systèmes. Une troupe le suivait toujours : pour la plupart, des jeunes gens que séduisaient son grand sens, sa parole facile et mordante; ils formaient son école. Autre différence avec les sophistes : il demandait à ses disciples leur amitié, mais il refusait leur argent.



Platon [2].

Socrate a eu pour historiens deux de ses élèves, Platon et Xénophon, l'un, philosophe de génie, qui a beaucoup ajouté, précisé, interprété; l'autre, esprit d'une élévation ordinaire, nous fait entrer dans l'intimité du maître, mais ne se rend pas compte de l'importance de son rôle et, par le désir de défendre sa mémoire contre l'accusation d'athéisme, il a été conduit à nous représenter un Socrate plus religieux qu'il ne l'était[1]. Ses *Mémoires* sont une espèce d'évangile socratique : nous y voyons le sage dans son existence de chaque jour, dans cette vie de missionnaire du bon sens, éclairant chacun sur le beau, le bien, le juste, l'utile; détournant des affaires publiques les jeunes ignorants qui s'y portaient avec une folle ambition, y poussant, au contraire, les hommes capables, qu'une trop grande défiance de leur mérite en détournait, tout en fuyant pour lui-même les charges et les dignités. Il travaillait partout à rétablir la concorde, réconciliait des amis, rapprochait des frères brouillés et inspirait à son fils les sentiments du devoir à

[1] Cette pensée, par exemple, qu'il lui prête (*Mém.*, I, 3) : « Toute la prudence humaine lui paraissait méprisable comparée à l'inspiration divine », est d'un mystique et ne pouvait être celle du dialecticien qui passa sa vie à faire l'éducation de l'esprit par le bon sens. Platon, dans l'*Apologie*, ne fait jamais déclarer par Socrate qu'il croit à la religion établie.

[2] Buste en marbre, conservé au musée du Vatican (d'après le *Jahrbuch des kaiserl. d. arch. Instituts*, I (1886), Taf. 6, n° 2). — Le musée de Berlin a acquis récemment un buste avec l'inscription ΠΛΑΤΩΝ, que l'on peut considérer comme un portrait du célèbre philosophe. Il offre avec celui que nous publions ici de telles ressemblances que M. W. Helbig a pu affirmer que l'inscription ZHNΩN était fausse et que le buste du Vatican était également un portrait de Platon. M. S. Reinach vient de rapporter de Smyrne au Louvre un buste encore inédit de Platon, qui est de meilleur travail et que, peut-être, nous pourrons publier plus loin.

l'égard de cette Xanthippe qui ne fut pour lui qu'une occasion continuelle de s'exercer à la patience[1]. Cette partie active et militante de la vie de Socrate ne semble pas moins admirable que la partie spéculative.

Pour celle-ci, c'est à Platon qu'il faut recourir, car Xénophon ne montre que les côtés pratiques de la doctrine du maître. Il y avait eu, avant Socrate, bien des éclairs de bon sens, et l'esprit de justice, qui est au fond de notre nature, avait plus d'une fois percé au travers de la couche épaisse d'égoïsme dont il est enveloppé. Socrate fut le premier à faire de la morale une science pour donner à l'homme des règles de conduite qui ne dépendissent ni de la tradition ni de la coutume, choses variables et changeantes selon le temps et selon les lieux. Il chercha le roc où il fallait l'asseoir et, l'ayant trouvé dans la conscience, dans le sentiment de la dignité humaine, il déduisit, par une méthode sévère, nos obligations morales. Pour lui le juste fut celui qui comprenait ce que nous impose la société de nos semblables; le sage, celui qui savait éviter le mal et faire le bien, de sorte que toutes les vertus tenaient à une parfaite connaissance des choses et que la sagesse était de la science appliquée, par conséquent une vertu qui ne pouvait devenir que le partage de l'aristocratie intellectuelle[2]. Vingt siècles avant Descartes, il émettait le principe cartésien qu'il n'y a pas d'ignorance plus honteuse que d'admettre pour vrai ce que l'on ignore,

[1] Il est possible que Xanthippe ait été calomniée. Socrate s'était marié non par amour, mais pour accomplir le devoir social imposé à tout citoyen d'Athènes, celui d'avoir des enfants légitimes (voy. t. Ier, p. 404). Sa femme, chargée des soins du ménage, désirait, comme toutes les mères de famille, voir l'aisance entrer dans la maison, au moins pour ses enfants, et Socrate voulut toujours rester pauvre. Cette misère volontaire, cette vie en apparence inoccupée, n'étaient pas pour adoucir un caractère naturellement difficile. Socrate a été un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité, mais il n'a certainement pas été un bon mari, au sens que nous donnons à ce mot, ni même, à certains égards, comme on le comprenait à Athènes, où la loi et la coutume imposaient à tout citoyen l'obligation de travailler. Voy. ci-dessus, p. 190 et 207. Lui-même reconnaissait la justice de cette loi, puisqu'il recommande le travail manuel (Xénophon, *Banquet*, II, 7); mais il n'y obéit pas. Il est d'autres reproches qu'on pourrait lui adresser, et qui montreraient combien il était un étranger dans Athènes, un nouveau venu dans le monde grec. Mais j'aime mieux laisser ce soin à Éd. Zeller, *op. cit.*, t. III, p. 75-76.

[2] La doctrine socratique aboutissait à cette proposition : la vertu, c'est la science; doctrine au fond très aristocratique, puisque la science n'est le partage que du petit nombre, et par conséquent en formelle opposition avec les principes de la constitution athénienne. Si jamais Socrate ne viola ni ne conseilla de violer la loi, il en attaqua sans cesse l'esprit. Même on a cru pouvoir dire qu'il s'irritait de l'égalité entre les citoyens, de la douceur des rapports entre le père et le fils, le mari et la femme, les Athéniens et les étrangers, les maîtres et les esclaves, toutes choses qui ont valu notre sympathie à la législation de Solon et, à Athènes, le caractère particulier de son histoire. Cf. J. Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, t. Ier, p. 89.

et qu'il n'est pas de bien comparable au plaisir d'être délivré d'une erreur. Ces paroles sont toujours vraies, et c'est ce que la démocratie véritable a compris, quand elle a fait de l'instruction publique une des conditions essentielles de son existence.

Fût-ce une concession aux faiblesses du temps et un moyen de gagner plus d'adeptes, ou impuissance à s'élever vers un idéal supérieur, Socrate donna souvent l'utile pour but à la science. Bien qu'il ait dit : « On ne doit jamais commettre d'injustices, même à l'égard de ceux qui nous en font, ni rendre le mal pour le mal », et tant d'autres généreuses paroles, sa morale se rapproche de l'intérêt bien entendu, lequel, d'ailleurs, n'est pas exclusif des idées de dévouement et de sacrifice. En portant très haut le sentiment de la dignité de l'âme[2], en n'admettant pas que l'honnête homme puisse souffrir une tache sur sa conscience, Socrate jetait les bases du temple où les stoïciens établiront leur religion laïque, qui a eu tant d'illustres adeptes.



Socrate[1].

Comment ce juste put-il être condamné au supplice des traîtres et des assassins? Il y eut pour cette sentence trois chefs d'accusation : Socrate ne reconnaissait pas les dieux de la république; il introduisait des divinités nouvelles et il corrompait la jeunesse.

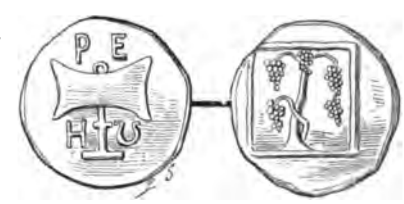
Les religions, qui ont la prétention d'être immuables, changent comme toutes les créations des hommes et ne vivent qu'à cette condition. Ces changements se font, d'un côté, par une lente infiltration d'idées étrangères; de l'autre, par la révolte de certains esprits qui n'ont plus assez de confiance dans le surnaturel et cherchent à remplacer la croyance aux anciens dieux par une croyance nouvelle. Alors les mouvements les plus contraires se produisent à la fois dans la même société : l'incrédulité règne par en haut[3]; par en bas, une foi d'autant plus aveugle, et, chez les politiques, une adhésion tout exté-

[1] Pierre gravée du Cabinet de France, n° 2058 du *Catalogue*.

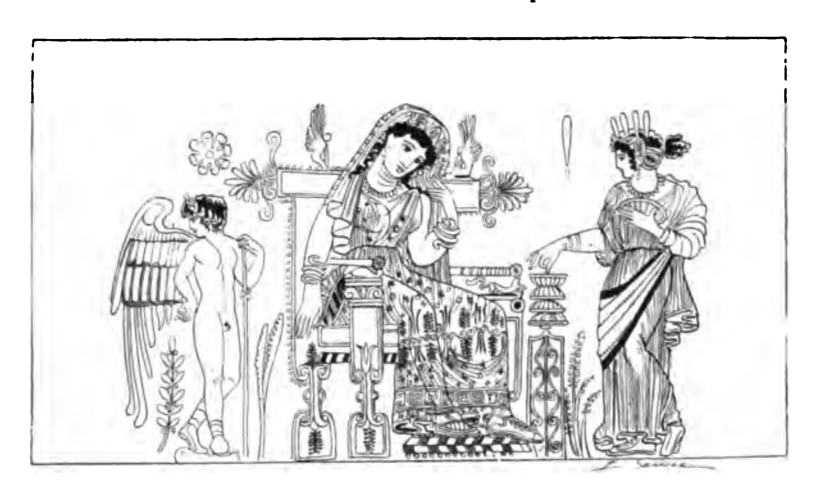
[2] Il la porte si haut, qu'il lui reconnait quelque chose de divin : ἀλλὰ μὴν καὶ ἀνθρώπου γε ψυχή, ἣ εἴπερ τι καὶ ἄλλο τῶν ἀνθρωπίνων τοῦ θείου μετέχει. (Xénophon, *Mém.*, IV, 3, 14.)

[3] Ce mouvement avait commencé depuis deux ou trois générations. Hécatée de Milet trouvait (vers 500) beaucoup de fables ridicules dans la légende et en interprétait d'autres à un point de vue rationaliste. Cerbère devenait un serpent qui habitait une caverne du cap Ténare; Géryon, un roi d'Épire riche en troupeaux. Thucydide ne croit pas à la race des héros distincte de celle des hommes qu'Hérodote admettait encore, et s'efforce de ramener les faits de l'âge mythique à la réalité historique, en les dépouillant de tout merveilleux. Voy. p. 324 et 398.

rieure au culte officiel conservé comme *instrumentum regni*. On va en même temps aux dernières limites du scepticisme ou de la superstition, et surtout l'on va à l'indifférence religieuse. Ainsi, à Rome, en face de Lucrèce écrivant pour la jeune noblesse son poème audacieux, les cultes corrupteurs de l'Asie et de l'Égypte gagnent de proche en proche tous les bas-fonds de la cité. En France, les convulsionnaires sont contemporains de La Mettrie; à Athènes, tandis qu'Alcibiade ou ses amis



Symbole de la déesse Cotytto sur une monnaie de Terée, roi de Thrace (?) [1].


Aphrodite pleurant Adonis [2].

bafouent les mystères et qu'Aristophane enlève aux dieux le gouvernement du monde, bien des gens, fatigués de leurs anciens protecteurs qui ne les protégent plus, acceptent les divinités sensuelles que leur apportent les innombrables étrangers accourus des côtes d'Asie au Pirée : une déesse de la Thrace, Cotytto, un dieu phrygien, Sabazios, le Syrien Adonis et Cybèle, « la Grande Mère », dont les prêtres éhontés

[1] ΤΗΡΕΩ. Le bipenne paraît être plutôt le symbole de Dionysos, comme la vigne qui se trouve au revers. ℞. Dans un carré creux, un cep de vigne qui s'enroule autour d'un tronc d'arbre. (Bronze. — *Trésor de Numismatique. Rois grecs*, pl. IV, fig. 6.)

[2] Peinture de vase (d'après Millingen, *Peintures de vases*, pl. 41. — Heydemann, *Vasensammlung des Museo Nazionale zu Neapel*, n° 2900). — Aphrodite est assise au centre, sur un trône richement orné : la déesse de la persuasion, Peitho, à droite, Éros, à gauche, s'efforcent de la consoler. Si le nom qu'on donne au personnage assis est incertain, le motif de sa douleur nous est encore bien plus inconnu : Aphrodite eut d'autres sujets de larmes que la mor d'Adonis. Voyez aussi *Histoire des Romains*, t. VII, p. 68 et 74.

mendiaient par les rues ou pénétraient dans les maisons en y portant leur déesse sur une planchette; ils expliquaient les songes, vendaient des amulettes et disputaient aux devins la curiosité de ceux qui, ne sachant plus où se prendre pour croire, s'attachaient aux charlatans religieux qui leur versaient l'ivresse du surnaturel[1]. On délaissait les anciens rites : les uns, pour quelques idées élevées qu'ils pouvaient découvrir dans les cultes nouveaux, le plus grand nombre





Cybèle dans un ναΐσκος ou édicule portatif[2].

pour la licence des religions orgiastiques de l'Orient, les sortilèges de pieux jongleurs et les prétendues révélations des oracles orphiques[3].

[1] Voyez, dans Aristophane, *Guêpes*, 1019, les devins ventriloques, et dans Démosthène, *De la fausse ambass.*, 200, ce qui est dit d'Eschine, de sa mère et de Sabazios « le bruyant joueur de flûte », dont le culte nocturne facilitait la licence des mœurs.

[2] Marbre athénien, d'après Le Bas, *Voyage archéologique*, pl. 43. — La déesse est représentée assise, sans aucun de ses attributs ordinaires.

[3] Pour les ὀρφεοτελεσταί, voy. t. Ier, p. 787. Le mysticisme est lui-même une première insurrection du sentiment religieux qui conduira la foule à de nouveaux dieux et les philosophes à de nouveaux systèmes; car, bien à son insu, il est le précurseur du rationalisme. Sur l'introduction en Grèce des cultes étrangers et sur l'*Orphisme*, voy. Maury, t. III, p. 191-337; J. Girard, *le Sentiment religieux en Grèce*, p. 207-247, et sur l'organisation des sociétés appelées ἔρανοι et θίασοι, le mémoire de M. Foucart relatif aux *Associations religieuses chez les Grecs*. Il arrive aux mêmes conclusions touchant la fatale influence de ces pieuses débauches. Cette invasion de superstitions souvent honteuses fut un mal endémique dans la Grèce et dans l'Empire romain. M. Foucart dit à ce sujet : « Les esprits faibles, les superstitieux, les gens animés de passions mauvaises trouvaient bien plus d'attraits dans les cérémonies désordonnées des thiases que dans le culte réglé de l'État. » (*Ibid.*, p. 186.) Pour la seule île de Rhodes et ses

De tout temps le droit de s'associer avait existé à Athènes[1]. A chaque divinité correspondait une confrérie qui accomplissait toutes les



Cybèle[2].

dévotions requises par son culte : les citoyens seuls pouvaient en faire partie, mais l'usage existait; les étrangers s'en autorisèrent pour

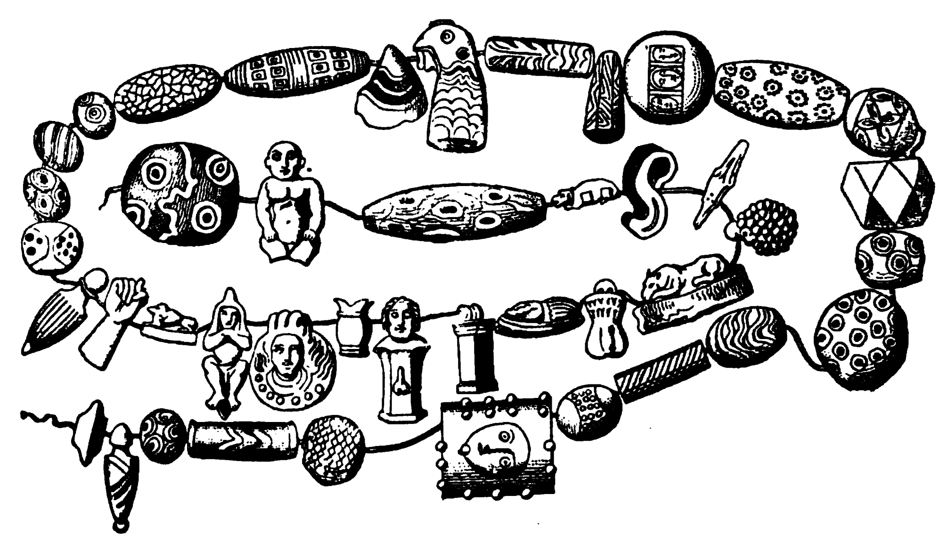
colonies, M. Wescher (*Recherches épigraph.*, p. 12 et 13) a pu dresser une liste de 19 congrégations religieuses ayant des sanctuaires particuliers pour leurs cérémonies. De sorte qu'il y avait en Grèce quatre cultes différents : au foyer domestique, aux temples publics, aux mystères et aux chapelles des confréries. Voy. aussi la curieuse inscription de Laurion dans l'*Epigraphie grecque* de S. Reinach.

[1] Caillemer, *Le droit de société à Athènes*, p. 11. Il en fut de même pour toute la Grèce.

[2] Statuette en marbre de Paros, découverte en 1855 au Pirée, dans les ruines mêmes du temple de la Mère des dieux, et conservée au musée du Louvre. (Frõhner, *Notice de la sculpture antique...*, n° 540.) — La déesse est coiffée du *polos* et assise sur un siège à dossier très-élevé. Sa main gauche reposait sur un tympanon ou tambourin : à sa droite est assis un lion.

former des associations religieuses, thiases, éranes, orgéons, dans lesquelles furent admis des femmes, des affranchis, même des esclaves[1].

Au milieu de cette promiscuité fermentaient beaucoup d'industries malsaines et de débauches du corps et de l'esprit; c'était un dissolvant actif pour la cité. Il existait bien une loi punissant de mort ceux qui



Collier d'amulettes[2]. (Voy. p. 652.)

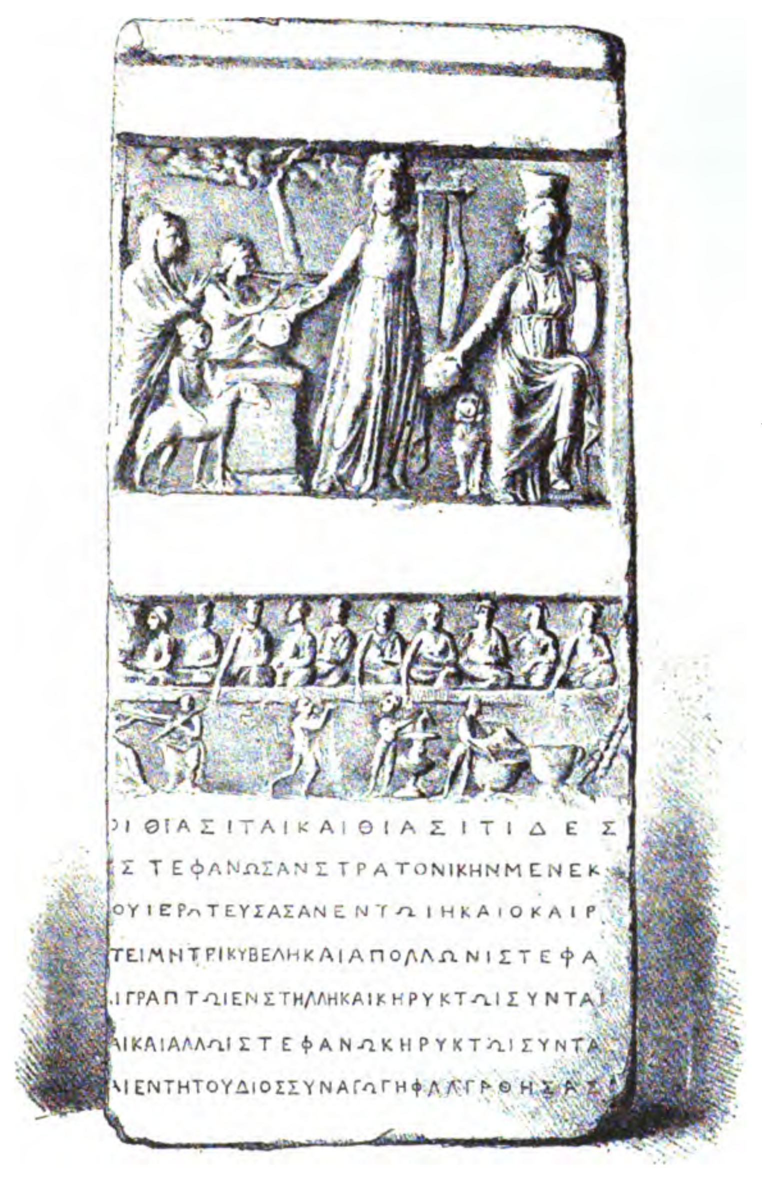
introduisaient des divinités étrangères[3]; mais celles-ci se faisaient si modestes en arrivant et elles vivaient si longtemps dans l'ombre que le monde officiel, ou les dédaignait, ou ne les connaissait pas. Et puis, pour l'exécution de la loi, il fallait qu'un citoyen se chargeât du rôle parfois dangereux d'accusateur. Mais, sous le coup des malheurs publics, l'intolérance se réveilla. Les familles sacerdotales, par piété héréditaire

[1] Ce principe d'égalité, sans distinction d'origine et de condition sociale, fera son chemin dans les esprits, quand, sous la protection de la loi d'Athènes, devenue la loi de Rome, les *collegia* se répandront dans toutes les provinces de l'Empire. Les communautés chrétiennes devront même à ce vieux droit leur première existence légale. Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 408 et suiv.; t. VI, p. 179.

[2] Collier découvert dans un tombeau, à Kertsch, en Crimée et maintenant au musée de Saint-Pétersbourg (d'après le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fig. 310). — On y trouve réunis nombre d'emblèmes qui servaient d'amulettes : à côté d'animaux, lion, grenouille, tête de coq, scarabée, on voit une main faisant la figue, des figures accroupies, enfin des pierres ou pâtes de verre semées d'yeux et de dessins bizarres qui leur donnaient la vertu préservatrice.

[3] Démosthène ou l'auteur du discours *Contre Aristogiton*, 79, parle d'une femme de Lemnos mise à mort avec toute sa race, pour crime de magie. Aristophane (*Nuées*, 740) connaît déjà les magiciennes de Thessalie, qui savaient enchanter la lune et qui furent si fameuses chez les Romains. Cf. *L'Ane d'or* d'Apulée.

et pour ne point perdre le crédit qu'elles devaient à leurs fonctions religieuses, s'entendirent, pour venger leurs dieux, avec le parti con-



Sacrifice offert par la prêtresse d'un thiase, et banquet des membres du thiase[1].

servateur, que ces nouveautés effrayaient, et, malheureusement, la

[1] Stèle en marbre conservée à Lesbos (d'après Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*, Taf. 19). — Au-dessus du décret, rendu en l'honneur de la prêtresse du thiase, sont sculptés deux bas-reliefs. « Le premier représente un sacrifice offert aux deux divinités du thiase par la prêtresse Stratonicé. A droite de l'autel et de l'arbre, Apollon citharède debout, vêtu d'une longue

législation d'Athènes autorisait l'action publique d'*impiété*; ἀσέβεια, et elle édictait pour le condamné la peine de mort, avec la confiscation des biens, même la privation de sépulture, ce qui était une seconde mort[1].



L'Archi-Galle ou chef des prêtres de Cybèle[2].

Avant la guerre, Anaxagore et Diogène d'Apollonie avaient été seuls frappés; depuis la peste, les condamnations se multiplièrent. A Samo-

robe, tient une lyre de la main gauche et une patère de la droite; plus à droite, la Mère des Dieux, Cybèle, est représentée avec sa pose et ses attributs caractéristiques; elle est assise, coiffée du modius, la main gauche appuyée sur un tympanon et tenant de la main droite une patère; un lion est accroupi à côté de son siège. A côté de l'autel, un jeune garçon amène un agneau; une musicienne joue de la double flûte. Derrière eux, la prêtresse debout se tourne vers les divinités; un long vêtement l'enveloppe tout entière et est ramené sur le derrière de la tête; la main droite seule sort du vêtement dans l'attitude de la prière. » (Foucart, *Des associations religieuses chez les Grecs*, p. 238.) Dans le second bas-relief est représenté le banquet qui suivait le sacrifice : hommes et femmes (θιασῖται καὶ θιασίτιδες) y prennent part. De jeunes garçons les servent, pendant que des joueurs de flûte, assis à gauche, se font entendre.

[1] Voy., t. II, p. 242, n. 1, le décret de Diopithès.

[2] L'Archi-Galle ou le chef des Galles, prêtres de Cybèle, vu à mi-corps, voilé, assis sur un trône orné de deux griffons. (Camée sur agate à deux couches du Cabinet de France. Haut. 9 cent.; larg. 7 cent. *Catalogue*, n° 123.)

thrace, Diagoras de Mélos avait échappé à la colère des Cabires; à Athènes, il fut proscrit pour avoir divulgué les mystères des Grandes Déesses, et l'État promit un talent à qui le tuerait, deux à qui le livrerait à la justice. Un ami de Périclès, Protagoras, condamné pour athéisme, put s'enfuir, mais périt dans un naufrage, et ses livres furent brûlés sur la place publique. Son disciple, Prodicus de Céos, par sa belle allégorie d'*Hercule au carrefour*, mettait le bonheur dans la vertu et non dans les plaisirs; mais les dieux étaient pour lui une création de l'homme, qui avait divinisé les objets de sa terreur et de sa reconnaissance; Athènes le condamna à boire la ciguë[2]. On se souvient de l'affaire des hermès, de l'anxiété profonde qu'elle jeta dans la ville et du grand procès qu'elle amena. Or Socrate heurtait de front cette intolérance.



Les huit Cabires phéniciens[1].


Déméter et les Cabires[3].

Pour lui, il était deux sortes de connaissances, les unes que les hommes peuvent acquérir, les autres que les dieux se sont réservées[4], et cette séparation existe toujours, car aucun esprit libre n'a encore pénétré dans la région de l'inconnaissable. Mais toujours aussi on a fait sortir de ce domaine, réservé aux dieux, des révélations qu'ils envoient par leurs oracles, leurs prophètes ou leurs représentants sur la terre. Socrate, tout en méprisant, comme l'Hector d'Homère[5], les signes qu'on tirait du vol des oiseaux, croyait

[1] Revers d'une monnaie de bronze de Berytus, à l'effigie d'Élagabale. En légende : COL. IVL. BER. (*Colonia Julia Berytus*). Les statues des huit Cabires ; à l'exergue, un navire.

[2] Avant eux, Eschyle avait été accusé d'impiété. (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 3.) Aristote lui-même sera incriminé sur ce chef. La passion religieuse est si implacable, que, chez le peuple le plus doux de la Grèce, on vit des citoyens condamnés à mort pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré ou tué un oiseau consacré à Esculape. Un enfant qui avait ramassé une feuille d'or tombée de la couronne de Diane fut mis à mort, si l'on en croit Élien (*Hist. var.*, V. 14, 17).

[3] Tête de Déméter couronnée d'épis. ℞. ΘΕΩΝ ΚΑΒΕΙΡΩΝ ΣΥΡΙΩΝ. Les Dioscures-Cabires debout, appuyés sur leurs lances, la tête surmontée d'une étoile ; dans le champ, la lettre A, marque monétaire. Le tout dans une couronne de laurier. (Tétradrachme attribué à Tripolis de Phénicie.)

[4] Xénophon, *Apologie*, init., et *Mémor.*, I, 1.

[5] Voy. t. I[er], p. 282.

que l'on pouvait recourir aux oracles, à condition de ne les consulter que sur des choses inaccessibles à l'intelligence, telles que l'avenir qui est le secret des dieux[1], et cette réserve sauvait les droits de la raison, en laissant la sagesse humaine maîtresse d'interpréter les réponses obscures des prêtres à des questions qui étaient de son ressort. Il croyait aussi aux secrets avertissements que la divinité suscite dans l'âme de ceux qu'elle favorise. Il pensait recevoir beaucoup de ces communications surnaturelles, et ces secrètes impulsions de son esprit lui paraissaient l'œuvre d'un démon qui l'arrêtait lorsqu'il était sur le point d'agir comme il ne le devait point faire[3]. Dans ce démon que Socrate écoutait avec tant de docilité, nous ne verrons que les révélations inconscientes d'un sens moral développé par la plus constante application, et qui s'opéraient en lui sans qu'il sentît le travail instantané par lequel elles étaient produites[4].



Agathodémon[2].

Toutes les grandes religions ont promis des protecteurs surnaturels. Férouers de la Perse, bons génies de la Grèce, anges gardiens des nations chrétiennes, tous sont nés d'un même sentiment de piété et de poésie. Nous avons déjà entendu la voix démoniaque dans l'*Iliade* d'Homère et dans la *Théogonie* d'Hésiode; nous l'avons retrouvée dans la vieille croyance qui donnait pour protecteurs aux vivants les morts purifiés par les rites funèbres[5]. Les philosophes l'ont acceptée lorsque, pour masquer ou justifier des doctrines qu'on aurait pu accuser d'attentat à la religion nationale, ils investissaient les démons des fonc-

[1] Xénophon, *Apologie*, init.

[2] ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. Tête de Zeus Sérapis à droite. ℟. ΕΠΙ ΜΟCΧΙΑΝΟΥ ΘΥΑΤΕΙ[ΡΗΝΩΝ]. Le serpent Agathodémon dressé. (Monnaie de bronze de Thyatira en Lydie.)

[3] ...ἀεὶ ἀποτρέπει με τοῦτο ὃ ἂν μέλλω πράττειν, προτρέπει δὲ οὔποτε. Platon, *Apologie*, 31. Il disait, ou Platon lui fait dire dans le *Phèdre*, 20 : μαντικόν γέ τι καὶ ἡ ψυχή, il y a dans l'âme une vertu prophétique.

[4] Jusqu'où allait la pensée de Socrate au sujet du démon? Quelques-uns ont fait de lui un fou, d'autres un halluciné ou un somnambule. Je persiste à croire que la vérité est dans ce que l'on vient de lire au texte et qui y était écrit il y a quarante ans. Ce n'est du reste que ce que disent un des interlocuteurs du traité de Plutarque sur le *Génie de Socrate* et Marc Aurèle, dans ses *Pensées*, V, 27. « A chacun de nous Zeus a donné, pour le conduire, un démon, parcelle de sa divinité, qui n'est autre chose que l'intelligence et la raison. »

[5] Voy. t. Ier, p. 245.

tions qu'ils retiraient aux dieux[1]. Les *Vers dorés*, qui couraient partout, peuplaient l'air de ces hôtes du ciel et de la terre; Pythagore avait enseigné que l'homme vertueux leur devait sa sagesse et Platon, dans le *Banquet*, dans le *Phédon*, affirme ce que Ménandre répétera, que chacun a son démon familier. « Ces génies remplissent, dit-il, l'intervalle qui sépare le ciel de la terre et sont le lien du grand Tout. La divinité n'entrant jamais en communication directe avec l'homme, c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux s'entretiennent avec lui, pendant la veille ou durant le sommeil. » D'autres passages, épars dans ses livres, expliquent ce que, avec un peu de mysticisme et



Le bon démon (ἀγαθὸς δαίμων) et la bonne fortune (ἀγαθὴ τύχη)[2].

beaucoup de prudence, il enveloppait de voiles théologiques. « Il faut, disait-il, écouter la droite raison, qui est la voix de Dieu nous parlant intérieurement[3]. »

La foule matérialisait davantage la croyance aux démons, qui a toujours fait partie, avec plus ou moins d'intensité, de la vie morale des Hellènes. Aussi n'y avait-il rien dont on pût s'étonner à Athènes dans la prétention que Socrate avouait tout haut qu'il était en communication avec un démon. L'accusation qu'il s'attribuait un génie familier

Ainsi Empédocle, pour expliquer l'existence du mal sur la terre, avait remplacé l'Envie divine, l'ancienne et redoutable Némésis, par l'action des mauvais démons.

[2] Bas-relief votif conservé au musée central d'Athènes (L. von Sybel, *Katalog*, n° 6740); d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, n° 109, Taf. 26. — Le bon démon (ἀγαθὸς δα[ίμω]ν est représenté debout sous les traits d'un homme barbu : il tient dans ses bras une corne d'abondance. La bonne fortune (['Αγ]α[θὴ] τύχη) est debout et semble regarder le dieu : de la main droite elle ramène son vêtement sur sa tête. Le nom de la troisième divinité ne nous a pas été conservé.

[3] Barthélemy Saint-Hilaire, *Morale d'Aristote*, t. I, p. 51.

sera le prétexte jeté aux dévots et à la foule populaire; mais en se combinant avec une autre, celle de ne pas reconnaître les dieux de la cité, elle deviendra très dangereuse. Athènes, ainsi que toute ville grecque, avait une ***religion d'État***, de sorte que le crime d'impiété était un crime politique, et l'on a vu quelles peines il entraînait.



Enlèvement d'Orithyie[3].

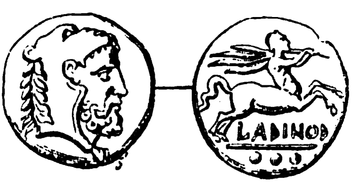
Dans sa conduite de tous les jours, Socrate se gardait d'offenser le culte national. Il sacrifiait aux autels publics et dans sa maison; il faisait aux oracles une part considérable pour les règles de la vie; il croyait même quelque peu aux présages, sans penser que l'instinct de bêtes privées de raison fût une plus sûre garantie de la vérité que les discours inspirés par la muse philosophique[1]. A ceux qui l'interrogeaient sur la manière d'honorer les dieux, il répondait : « Suivez les coutumes de votre pays[2] »; et lui, qui provoquait la discussion sur toute chose, il la fuyait sur ces questions. On lui demanda un jour ce qu'il pensait de la légende de Borée et d'Ori-

[1] Platon, dans le *Philèbe*.

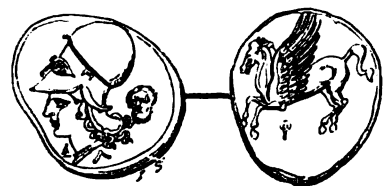
[2] Xénophon, *Banquet*, IV, 3. Platon aussi répète fréquemment, dans la *République* et dans les *Lois*, qu'il faut laisser aux dieux le soin de régler par leurs oracles tout ce qui concerne le culte. Dans l'*Epinomis*, ce grand révolutionnaire écrit encore que le législateur ne doit pas changer les sacrifices établis par la tradition, attendu qu'il ne sait rien de ces choses, aucun mortel n'étant capable de les connaître. « C'est Apollon, dit-il ailleurs, qui a établi le culte rendu aux dieux, aux démons et aux héros. Assis sur l'*Omphalos*, au centre de la terre, il est, pour les hommes, l'interprète de toutes ces questions. » Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire au IV° livre des *Lois* : « Les cérémonies religieuses n'ont de vertu qu'autant que le participant a la conscience pure. »

[3] Fragment d'une peinture de vase (d'après Gerhard, *Etruskische und Kampanische Vasenbilder*, Taf. 26). — Borée (BORAΣ) entraîne Orithyie (OREIΘ[υα]) vers la droite. Le dieu a des ailes aux épaules, des ailerons aux pieds. Le vent relève sa chevelure et gonfle les vêtements de la jeune fille, qui fait en vain appel à ses compagnes. Voyez, au tome Ier, la gravure de la page 92.

thyie. « Je n'ai pas, dit-il, le temps de mettre d'accord et d'interpréter toutes ces histoires, ma principale affaire étant de m'étudier moi-même. Je ne serais pas embarrassé, en subtilisant, de soutenir que le vent du Nord a jeté Orithyie sur les rochers voisins, pendant qu'elle jouait avec Pharmacée, ou qu'elle tomba du haut de l'Aréopage. Ces explications sont fort ingénieuses, mais elles demandent un habile homme qui se donne beaucoup de peine, sans être après cela



Centaure[1].


Pégase sur une monnaie de Corinthe[2].


Harpye et Gorgone[3].


Sphinx et lion[4].

très avancé. Ne faudra-t-il pas ensuite expliquer les Hippocentaures, la Chimère, et je vois arriver à la suite les Pégases, les Gorgones et une foule de monstres bizarres ou effrayants? Je n'ai pas tant de loisir. J'en suis encore à me connaître moi-même, comme Apollon le conseille, et je trouve ridicule, dans cette ignorance de soi, de chercher à connaître ce qui est étranger. Je renonce donc à l'étude de toutes ces histoires et je m'observe moi-même pour démêler si je suis un monstre plus compliqué que Typhon, ou un être plus doux et plus simple dont la nature a


La centauresse Hippa[5].

[1] Tête barbue d'Hêraklès, à droite, couverte de la peau de lion. ℟. En légende osque, LAɅINOD. Centaure galopant à droite, tenant sur son épaule une branche d'arbre; à l'exergue, trois globules, marque du *triens*. (Monnaie de bronze de Larinum.)

[2] Tête casquée de Pallas, à gauche; dessous, deux marques d'atelier; derrière, la tête de Pan, de face. ℟. Pégase volant à gauche; dessous, le koppa, initiale du nom de Corinthe. (Argent.)

[3] Harpye ailée, à queue de poisson, marchant à droite. ℟. Tête de Gorgone de face. Monnaie d'argent attribuée à Harpagia (Mysie). (Prokesch d'Osten, *Inedita*, pl. IV, n° 7). — Sur les Harpyes, voyez, au tome Iᵉʳ, p. 546, la note 2, et la gravure de la page 547.

[4] Sphinx et lion affrontés, sur le chaton d'une bague en or massif. (Cabinet de France *Catalogue*, n° 2615.)

[5] La centauresse Hippa, l'une des nourrices de Bacchus, buvant dans un rhyton en forme de Pégase. (Cristal de roche. Haut. 27 mill.; larg. 29 mill. Intaille du Cabinet de France. *Catalogue*, n° 1689.)

quelque chose de divin[1]. » C'était la rupture avec l'ancienne Hellade qui, durant des siècles, avait bercé son imagination de poétiques légendes; c'était, en même temps, l'avènement d'un esprit nouveau. Le Grec avait jusque-là regardé dans l'univers; il va désormais regarder dans l'homme, et commencer une des grandes évolutions de l'humanité.

Cette abstention de polémique religieuse n'empêchait pourtant pas Socrate de suivre Anaxagore et de le dépasser. L'Orient et la Grèce n'avaient, sous mille formes, adoré que la nature. Le philosophe de Clazomène avait bien eu la gloire de distinguer l'intelligence du monde physique, mais son cosmos n'était encore que de la matière subtilisée; Socrate mit la philosophie sur la voie où elle devait trouver le dieu moral qui a été celui de l'Occident et de la civilisation, l'Être suprême, ordonnateur et conservateur de l'univers, n'agissant plus dans les affaires humaines, comme le fils de Saturne, selon le caprice de passions toutes terrestres. « Tant que votre esprit, disait-il un jour, est uni à votre corps, il le gouverne à son gré, il faut donc aussi croire que la sagesse, qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu ne pourra tout embrasser! Votre esprit peut en même temps s'occuper des événements d'Athènes, de l'Égypte, de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra songer à tout en même temps!... Reconnaissez que telle est la grandeur de la Divinité, qu'elle voit tout d'un seul regard, qu'elle entend tout, est partout, qu'elle porte en même temps ses soins sur toutes les parties de l'univers. »


Zeus Pandémos [2].

Malgré l'élévation de pensée que montre ce passage, il ne faudrait pas croire que Socrate ait eu une idée nette du Dieu unique et personnel, ni même de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Le grand dialecticien n'arrivait pas à un dogmatisme aussi précis: et l'*Apologie*, le *Phédon*, qui révèlent ses espérances, montrent aussi ses incertitudes. Ce grand sage n'en sait pas plus que nous sur la mort[3]. Dans le *Phédon*, par exemple, à côté d'affirmations qui semblaient très

[1] Platon, *Phèdre*, init.

[2] ΔΙΑ ΠΑΝΔΗΜΟΝ ΣΥΝΝΑΔΕΙΣ. Zeus Pandémos assis à gauche sur son trône; de la main gauche, il s'appuie sur son sceptre et il tient sur la main droite une Niké qui lui tend une couronne. Revers d'une monnaie de bronze de Synnada (Phrygie) à l'effigie de Nerva.

[3] Voyez, plus loin, ses dernières paroles à ses juges.

décisives, on lit des phrases comme celles-ci[1], que Socrate prononça le jour de sa mort : « J'ai l'espoir de me réunir bientôt à des hommes vertueux, sans toutefois pouvoir l'affirmer entièrement; mais, pour y trouver des dieux amis de l'homme, c'est ce que je puis affirmer, *s'il y a quelque chose en ce genre dont on puisse être sûr.* » — « Affranchis de la folie du corps, nous converserons, *je l'espère,* avec des hommes libres comme nous, et nous connaîtrons par nous-mêmes l'essence des choses; la vérité n'est que cela *peut-être.* » — « Est-il certain que l'âme soit immortelle, *il me paraît* qu'on peut l'assurer convenablement, et que la chose vaut la peine qu'on *hasarde d'y croire.* C'est un hasard qu'il est beau de courir. *C'est une espérance dont il faut s'enchanter soi-même.* » Ces incertitudes de Socrate touchant la vie future étaient en contradiction formelle avec la croyance populaire, et ces paroles prudentes s'accordaient avec sa philosophie de l'intérêt. Il espérait, sans donner la démonstration de ses espérances : sage distinction entre la foi et la raison. Mais, en voyant tous ces doutes, on comprend que le grand adversaire des sophistes ait, comme eux, préparé les voies au scepticisme.

Il avait beau, en effet, lorsqu'il parlait de la souveraine puissance, dire tantôt Dieu, les dieux, la Divinité, même admettre sincèrement des dieux inférieurs, des génies, l'instinct populaire ne s'y trompait pas : dans un pareil système, il n'y avait point de place pour la théologie vulgaire, pour ces faiblesses, ces combats et ces vices des maîtres de l'Olympe, qui légitimaient les faiblesses et les vices de leurs adorateurs.

Que pensait-on aussi de ces paroles : « Ce qu'on entend habituellement par la sainteté n'est qu'un trafic entre l'homme et Dieu, et Dieu seul n'y gagne rien. Dis-moi, Euthyphron, de quelle utilité sont aux dieux nos offrandes et nos prières? Les bienfaits que nous recevons d'eux sont manifestes; tous nos biens viennent de leur libéralité. Mais à quoi peut leur servir ce que nous leur offrons[2]. » Et encore : « Comment les dieux auraient-ils plus d'égard à nos offrandes qu'à notre âme? S'il en était ainsi, les plus coupables pourraient se les rendre propices. Mais non, il n'y a de vraiment justes que ceux qui, en paroles et en actions, s'acquittent de ce qu'ils doivent aux dieux et aux hommes. »

[1] Je suis avec intention la traduction de Cousin, p. 198, 206, 314.

[2] Εμποριχὴ.... τέχνη ἡ ὁσιότης θεοῖς καὶ ἀνθρώποις παρ᾽ ἀλλήλων. Ces paroles sont dans l'*Euthyphron* (ch. 18) de Platon. Si Socrate ne les a pas textuellement prononcées, elles étaient d'accord avec le fond de sa doctrine et dans la pensée de son école. L'autre citation est tirée du *Second Alcibiade.*

C'était la négation du culte national[1]. On avait donc raison de l'accuser d'attaques contre le polythéisme[2]; mais était-ce là un crime? Pour nous, assurément non; pour ses contemporains, oui; car ne pas avoir la foi de tout le monde équivaut toujours, pour les croyants, à n'en avoir aucune.

Un autre chef d'accusation fut le plus puissant sur l'esprit des juges : Socrate, comme tous les philosophes de ce temps, n'aimait point la démocratie. On imputait à ses leçons l'immoralité et les crimes de quelques-uns de ses disciples, de ce Critias[3], le plus cruel des Trente tyrans, qui soutenait que la religion était une invention des législateurs pour la police des cités, de Charmide, un de ses collègues dans le sinistre comité, de Théramène, un autre des Trente, d'Alcibiade, qui fut deux fois traître à sa patrie. On lui reprochait d'avoir dit souvent « que c'était folie qu'une fève décidât du choix des chefs de la république, tandis qu'on ne tirait au sort ni un pilote ni un architecte. » — « Les rois et les chefs, disait-il encore, ne sont pas ceux qui portent le sceptre, que le sort ou l'élection de la multitude, que la violence ou la fraude ont favorisés, mais ceux qui sont habiles aux choses du gouvernement.[4] » Il répétait, ou on lui prête, une autre parole, belle aussi au sens philosophique, mais qui blessait dans une ville où le patriotisme était surexcité par une lutte atroce : « Je ne suis pas d'Athènes, je suis du monde[5]; » et il enseignait à ses disciples que la grande affaire pour chacun était le perfectionnement moral de l'individu, non la préoccupation des intérêts publics. « Les ports, les arsenaux, les fortifications, les tributs, lui fait dire Platon dans le *Gorgias*, tout cela n'est que frivolités, φλυαριῶν. » Ce délaissement de l'activité sociale était l'abandon des idées qui, durant des siècles, avaient fait la vie de la cité et qu'on retrouve dans les viriles paroles de celui qui fut le dernier Athénien. Pour Démosthène, « déserter le poste marqué par les aïeux est un crime qui mérite la note d'infamie[6]. »

Quoique Socrate eût, en deux circonstances, désobéi aux Trente, il

[1] Un peu plus tard, Bion, le Borysthénite, ne comprenant plus la grande loi morale de la solidarité des générations, qui était la foi des anciens, dira que les dieux en frappant les enfants des coupables sont plus ridicules qu'un médecin soignant un fils ou un petit-fils pour la maladie d'un père ou d'un aïeul. (Stobée, *fr. de Bion.*)

[2] L'acte d'accusation portait : ἀδικεῖ Σωκράτης οὓς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων. (Xénophon, *Mémor.*, I, 1.)

[3] Voy., ci-dessus, p. 634.

[4] Xénophon, *Mém.*, III. 9, 10.... ἀλλὰ τοὺς ἐπισταμένους ἄρχειν.

[5] Cicéron, *Tusculanes*, V, 37.

[6] *Disc sur la liberté des Rhodiens*, ad. fin.

avait probablement été mis au nombre des Trois-Mille : autre grief aux yeux de ceux qui avaient renversé la tyrannie. On se souvenait de l'affaire des hermès, où les sacriléges envers les dieux avaient paru être aussi des conspirateurs contre la démocratie, et, parmi les modernes, ses plus zélés défenseurs reconnaissent qu'il y avait dans ses paroles trop peu de ménagement et de respect pour les lois de l'État.



Hermès sur une monnaie de Métaponte [1].

Le tanneur Anytos, homme influent par sa fortune, zélé partisan de la démocratie et persécuté naguère par les Trente, fut l'accusateur principal. Socrate l'avait blessé en détournant son fils de continuer l'industrie paternelle. Un mauvais poète, Mélétos, et le rhéteur Lycon aidèrent Anytos à soutenir l'affaire. Le tribunal fut celui des héliastes: cinq cent cinquante-neuf membres étaient présents. Lysias, le plus grand orateur du temps, offrit à Socrate un plaidoyer; il n'en voulut pas et se défendit lui-même, avec la hauteur d'un homme qui n'avait nulle envie de marchander sa vie, ni de disputer aux accusateurs et aux infirmités ses soixante-dix ans. A l'accusation de ne pas croire aux dieux que révère la république et d'introduire des divinités nouvelles, le sage répondit qu'il n'avait jamais cessé de révérer les dieux de la patrie et de leur offrir des sacrifices dans sa maison et sur les autels publics; qu'on l'avait entendu maintes fois conseiller à ses amis d'aller consulter les oracles ou d'interroger les augures. Mais quand il parla de son *génie*, il s'éleva dans l'assemblée des murmures tumultueux. On admettait bien la vague intervention des génies dans les affaires de ce monde : c'était de tradition. Mais on se révoltait à la pensée qu'un homme eût à son service un démon familier qui le guidât dans les actes de sa vie. Cette prétention d'être en communication permanente avec les dieux parut une impiété sacrilége et, pour une démocratie échappée d'hier à l'oligarchie, la réclamation d'un privilége si contraire à l'égalité semblait ne pouvoir venir que d'un ami de ces grands qu'on venait de précipiter. Cinquante-quatre ans après la mort de Socrate, Eschine attribuait sa condamnation à ses opinions politiques [2].

Après avoir confessé avec complaisance la divinité qu'il se donnait

[1] Tête de Niké à droite; dessous, NIKA. ℞. Terme de profil, à droite, la tête coiffée d'un pétase; devant, un épi. Dans le champ, la lettre M, initiale du nom de Métaponte. (Argent.)
[2] *Contre Tim.*, 175.

pour guide, Socrate ajouta : « Je vais vous déplaire bien davantage, en vous rappelant que la Pythie m'a proclamé le plus juste et le plus sage des hommes. » Et, comme pour augmenter à plaisir l'irritation, en faisant l'éloge d'un Spartiate, il ajouta qu'Apollon avait placé Lycurgue bien plus haut encore. Quant au second chef, ses mœurs répondaient d'avance, et il somma les pères de ceux qu'il avait, disait-on, corrompus de venir déposer contre lui. Il passa légèrement sur tout ce qui regardait la politique, et termina par le serment de désobéir, si on le renvoyait absous à la condition de répudier la mission qu'il avait reçue au grand profit d'Athènes : celle de chercher pour lui-même et pour les autres la sagesse. « Il faut, dit-il obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes[1] », parole bien grave qui autorise toutes les révoltes et rompt le lien social, lequel est fait de l'obéissance aux lois de la communauté. Qui, en effet, après ce grand exemple, ne serait pas tenté de se mettre au-dessus de tout droit, en vertu de révélations intérieures? Évidemment Socrate trouvait, comme le dit Xénophon, qu'en finissant ainsi, il mourait à propos. Deux cent quatre-vingt-une voix contre deux cent soixante-dix-huit le déclarèrent coupable. Que deux voix se fussent déplacées, et il était acquitté. Mais il n'avait pas convenu à celui qui avait élevé si haut la dignité morale de l'homme de s'abaisser aux moyens employés par les accusés ordinaires pour gagner leurs juges. Il voulait que sa mort fût la sanction de sa vie; et dans sa défense, c'était moins à ses juges qu'à la postérité qu'il avait parlé.

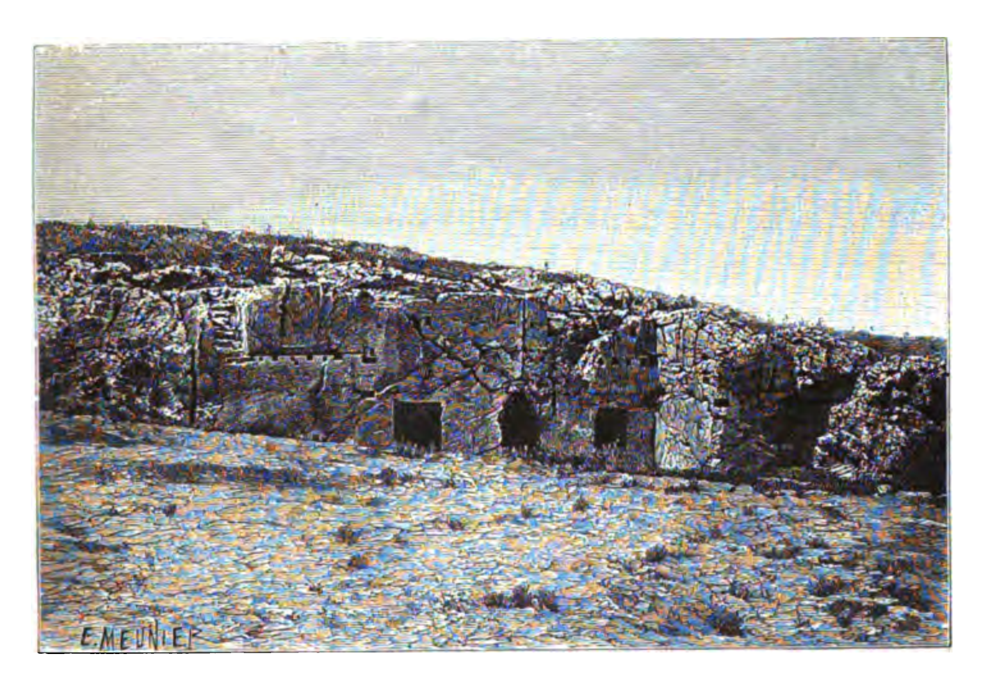
Il restait à statuer sur la peine; Mélétos proposa la mort; Socrate dit : « Athéniens, pour m'être consacré tout entier au service de ma patrie, en travaillant sans relâche à rendre mes concitoyens vertueux, pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux dépens de la république[2]. » Quatre-vingts juges, que tant de fierté blessa, se réunirent aux deux cent quatre-vingt-un et votèrent la mort.

Ses dernières paroles aux juges, d'après l'*Apologie* de Platon, montrent une sérénité que Caton d'Utique, avant de se tuer, cherchera pour lui-même dans le *Phédon* : « De deux choses l'une, dit-il, ou la

[1] Platon, *Apol.*,

[2] Dans tous les procès où la loi ne déterminait pas elle-même la peine, l'accusateur en proposait une, et le condamné avait le droit d'en indiquer une autre. Socrate demanda d'abord à être nourri au Prytanée, puis, ce qui était moins fier, à être frappé d'une amende d'une mine, que, malgré sa pauvreté, il pourrait payer, ou de 30 mines, que ses amis offraient de payer pour lui. (Platon, *Apologie*, 26 et 28.)

mort est l'entier anéantissement, ou c'est le passage de l'âme dans un autre lieu. Si tout se détruit, la mort sera une nuit sans rêve et sans conscience de nous-même; nuit éternelle et heureuse Si elle est un changement de séjour, quel bonheur d'y rencontrer ceux qu'on a connus et de s'entretenir avec les sages. Mais il est temps de nous quitter, moi pour mourir, vous pour vivre[1]. A qui de nous est réservé le meilleur sort : c'est un secret pour tous, excepté pour le Dieu. »



Chambres sépulcrales, connues sous le nom de Prison de Socrate, à Athènes[2].

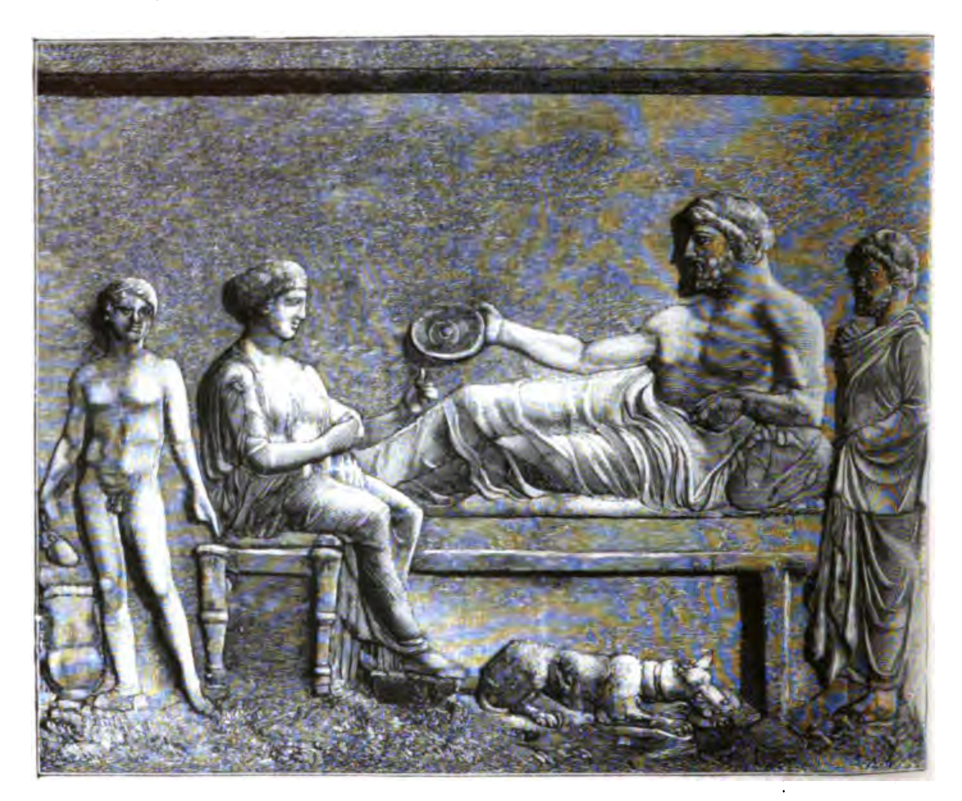
Il demeura trente jours en prison, sous la garde des Onze[3], en attendant le retour de la *théorie* envoyée à Délos; car, pendant la durée de ce pèlerinage, les lois défendaient de faire mourir personne. Il passa ce temps à mettre en vers des fables d'Ésope, et surtout à s'entretenir avec ses amis des plus hautes pensées philosophiques, de l'immortalité de l'âme, de la vie future, meilleure que celle-ci. La veille du jour où le

[1] Ἀλλὰ γὰρ ἤδη ὥρα ἀπιέναι ἐμοὶ μὲν ἀποθανουμένῳ, ὑμῖν δὲ βιωσομένοις. (Platon, *Apol.*, ad. fin.) Suivant la coutume, le procès n'avait duré qu'un jour.

[2] D'après une photographie. — Les chambres sépulcrales auxquelles on a, sans raison, donné le nom de Prison de Socrate sont creusées dans le roc : elles sont situées au nord-ouest de la colline du Mouséion, au sud-ouest de l'Acropole. Voyez le plan d'Athènes, publié dans le premier volume, page 434.

[3] Dix magistrats, un par tribu, désignés par le sort et le greffier formaient le collège des Onze, chargé de la garde des prisonniers.

vaisseau sacré revint à Athènes, Criton, l'un de ses disciples, lui offrit les moyens de s'enfuir en Thessalie. Il les refusa, évoquant devant lui les lois de la patrie et l'obligation morale, imposée à tout citoyen légalement condamné, de se soumettre au châtiment prononcé par les juges. Enfin le dernier jour arriva. Socrate le consacra tout entier à l'entretien que Platon nous a conservé dans le *Phédon*. Au coucher du soleil on lui apporta la ciguë[1]; il la but, ferme et serein, au milieu de ses



Bas-relief athénien, connu sous le nom de « Mort de Socrate »[2].

amis éplorés; le geôlier lui-même versait des larmes. Quand le froid

[1] C'était un usage de ne pas exécuter les condamnés durant le jour; cette coutume répondait à un sentiment très grec que Lamartine a exprimé en ces beaux vers :

> Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
> Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie;
> De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
> Par des yeux sans regards ne fussent profanés.

Nous avons dit plusieurs fois déjà que les dieux ne pouvaient voir un mort.

[2] Bas-relief conservé au musée central d'Athènes (L. von Sybel, *Katalog*, n° 325); d'après une photographie. — Il rentre dans la catégorie fort nombreuse des *Banquets funèbres* : c'est une scène d'offrande au mort. Le mort est étendu sur un lit, tendant une patère à la femme qui est assise à ses pieds : un jeune garçon, debout à gauche, est prêt à puiser dans un cratère. A droite se tient un personnage dans l'attitude de l'adoration. Femme, jeune garçon et

de la mort eut envahi les jambes et commença à gagner les parties



Ex-voto à Esculape (Asklépios)[1]. (Voy. p. 670.)

supérieures du corps, Socrate dit, avec ce demi-sourire qui trahit le

adorateur sont là pour servir le mort et lui offrir les mets dont il a besoin, même dans le tombeau.

[1] Bas-relief découvert dans l'enceinte du temple d'Asklépios, à Athènes (d'après une photographie. — Cf. P. Girard, *l'Asclépiéion d'Athènes*, pl. 3). — Esculape est debout, appuyé sur un

scepticisme sans montrer le dédain[1] : « Criton, nous devons un coq à Asklépios ; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » Il voulait dire que cette mort le délivrait des maux de la vie et qu'il en fallait remercier le dieu guérisseur. Quelques instants après un léger mouvement du corps annonça que l'âme venait de le quitter (mai ou juin 399).

Les disciples de Socrate, effrayés du coup dont l'intolérance religieuse venait de frapper leur maître, s'enfuirent à Mégare et en d'autres villes. Ils y portaient ses doctrines qui rayonnèrent sur toutes les contrées où la race grecque habitait, et qui remuèrent, au témoignage d'un d'entre eux, jusqu'à la lourde intelligence des Béotiens. Variées comme l'homme lui-même, dont l'étude est leur commun point de départ, ces doctrines donnèrent naissance à de nombreux systèmes. Toutes les écoles, tout le mouvement philosophique du monde, viennent de Socrate; c'est le condamné du tanneur Anytos qui a fondé le second empire d'Athènes, celui de la pensée.

long bâton; derrière lui sont deux de ses filles. Devant étaient les adorateurs et la table chargée d'offrandes : il ne reste plus qu'une extrémité de la table, et l'on y distingue des offrandes, vraisemblablement des mets. Cf. le bas-relief de Thyrée, que nous avons publié ci-dessus, p. 489.

[1] Victor Cousin, Ier vol. de la trad. de Platon, p. 179. Socrate est un martyr volontaire de la liberté de penser et de la morale universelle. Il se produisit bientôt une réaction à Athènes : le sophiste Polycratès ayant justifié la condamnation de Socrate, l'écrit fit scandale. Cf. Diog. Laërte, II, 38; Suidas, s. v. Πολυκράτης.

[2] Génie funèbre, ailé, nu, tenant de la main droite son flambeau renversé; de la main gauche, qu'il porte vers sa tête, il tenait un objet qui a disparu, peut-être le papillon ou ψυχή. Le flambeau est mutilé. (Statuette de bronze du Cabinet de France. *Catalogue*. n° 3042.)



Génie funèbre[2].

SIXIÈME PÉRIODE

SUPRÉMATIE DE SPARTE, PUIS DE THÈBES (404-359)

DÉCADENCE DE LA GRÈCE

CHAPITRE XXVIII

DEPUIS LA PRISE D'ATHÈNES JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS (404-387).

I. — LES DIX-MILLE (402-400).

Ce n'est pas au moment où les doctrines sont trouvées, que leurs résultats politiques et sociaux se produisent. Il faut des siècles aux idées pour faire leur chemin et déraciner les croyances qu'elles combattent. La philosophie devait tuer un jour le paganisme et modifier, en s'infiltrant dans les lois, les bases de la société; mais, aux temps qui nous occupent, elle n'était qu'une curiosité pour les esprits d'élite. Dans l'histoire politique de la Grèce, la tragédie que nous venons de raconter resta un fait isolé; les peuples n'en furent pas détournés de leur route, et Xénophon, qui trace leur histoire, ne croit même pas devoir mêler le nom de Socrate aux événements qu'il raconte.

Mais tous pouvaient voir que les démagogues et les factions avaient fait perdre aux Athéniens le magnifique empire que Périclès et la sagesse politique leur avaient donné; qu'Athènes n'était pas tombée seule et que la Grèce entière s'était abaissée. Le barbare était maintenant l'ami, et le patriotisme, la première des vertus sociales parce qu'elle contient toutes les autres, avait fait place à des ambitions mesquines qui pousseront les Grecs à chercher de l'or dans de lointaines aventures.

Quand une longue guerre se termine subitement, des forces mili-

taires considérables se trouvent sans emploi. Une foule d'hommes qui ont grandi dans les camps et qui ne connaissent pas d'autre existence que les armes se sentent incapables de commencer une vie nouvelle, de changer les habitudes du soldat contre celles du citoyen. Que l'entreprise la plus hasardeuse se présente, ils y courront. Lorsque, après Ægos-Potamos, la paix fit rentrer les armes et les galères dans les arsenaux, les mercenaires de Sparte et d'Athènes, les bannis, toujours nombreux en Grèce, se trouvèrent inoccupés, et l'on vit qu'un des plus affligeants résultats de cette lutte avait été de produire une force flottante, une armée sans patrie, qui ne demandait que la guerre, parce qu'elle en avait besoin pour vivre. Cette armée se donna au plus offrant, au jeune Cyrus.

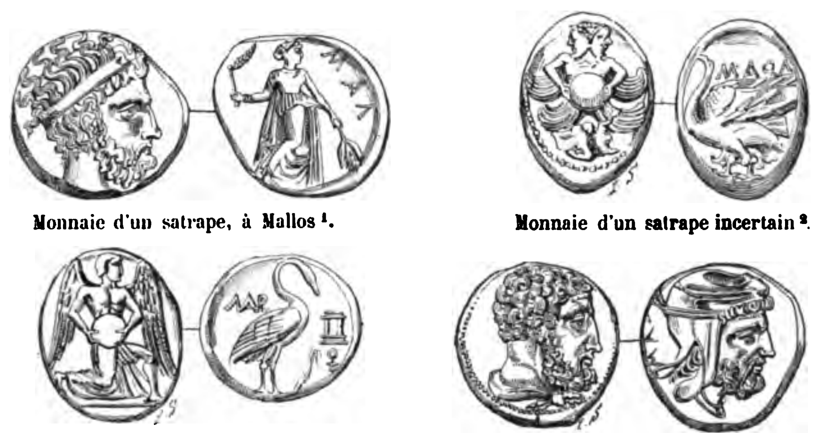
Depuis que les Perses avaient réussi à mettre la Grèce en feu, ils étaient restés simples spectateurs des événements, n'y prenant part qu'autant qu'il était besoin pour alimenter l'incendie. Incapables de renouveler la grande lutte livrée au commencement du siècle, ils n'avaient plus qu'une ressource, affaiblir la Grèce en y entretenant la discorde. Les désastres de Marathon, de Salamine, de Platée, de Mycale, de l'Eurymédon, accumulés en quelques années, et le traité honteux qui les avait suivis, avaient porté un coup fatal au prestige divin qui entourait jadis le monarque de l'Asie. Aux grands princes aussi avaient succédé les princes incapables. L'Orient est terrible pour ses révolutions de palais et la prompte décadence de ses dynasties. On avait vu Artaban, capitaine des gardes, assassiner Xerxès (465) ; Artaxerxès Longue-Main s'emparer du trône au préjudice de son frère aîné, qu'il tua, puis s'abandonner à l'influence de sa mère et de sa femme; Xerxès II périr égorgé, après deux mois de règne (425), par son frère Sogdien; celui-ci tomber au bout de sept mois sous les coups de son autre frère; enfin Darius II le Bâtard, rester toute sa vie sous la tutelle de sa femme Parysatis et de trois eunuques. Ses deux fils, Artaxerxès Mnémon et Cyrus le Jeune, allaient continuer la tradition homicide de la cour de Suse.


Monnaie de Celenderis, sous la domination perse [1].

[1] Cavalier nu, tenant son cheval par la bride et représenté dans le mouvement que fait un cavalier pour s'élancer et s'asseoir sur son cheval; il tient une lance de la main gauche. Sous le cheval, la lettre A, marque d'atelier. ℞. KEΛEN[δεριτῶν]. Bouc accroupi, à gauche; au-dessus une feuille de lierre. (Monnaie d'argent frappée sous la domination perse vers l'an 400.)

Encouragées par ces désordres, les provinces s'agitaient. L'Égypte fut en révolte continuelle dans ce siècle. Certains peuples, jamais bien soumis, secouaient tout à fait le joug. En d'autres pays, c'étaient les satrapes qui visaient à l'indépendance.

Tissapherne, qui administrait le sud-ouest de l'Asie Mineure, avait



Monnaie d'un satrape, à Mallos [1]. Monnaie d'un satrape incertain [2].

Monnaie d'un satrape, à Mallos [3]. Monnaie d'un satrape ncertain [4].

du moins bien servi le monarque par son habileté à tenir la balance égale entre Sparte et Athènes. En 407, Cyrus l'avait remplacé dans une partie de ses provinces et y avait apporté une autre politique, parce qu'il avait d'autres desseins. A la mort de Darius II, arrivée peu de temps après la bataille d'Ægos-Potamos (404), Parysatis aurait voulu faire monter Cyrus au trône, par la raison qu'étant né après l'avènement de son père, il était fils de roi, tandis qu'Artaxerxès, né auparavant, n'était que fils de prince. Cyrus courut, à ce moment, risque de la vie; sauvé par l'intercession de sa mère, il fut renvoyé dans son gouvernement et y rentra avec des projets de vengeance. Il employa près

[1] Tête diadémée et barbue d'Héraklès, à droite. ℞. MAΛ[λωτῶν]. Déméter debout à droite; elle s'avance à la recherche de sa fille Kora, tenant de la main droite une torche allumée, et de la main gauche des épis. (Argent.)

[2] Génie à double tête barbue, comme Janus, muni de quatre ailes recoquevillées, comme les génies assyriens et tenant de ses deux mains, sur sa poitrine, le globe lunaire, ou peut-être l'émeraude colossale du temple d'Astarté à Tyr. Au-dessous, partie antérieure d'un taureau à tête humaine, accroupi, à droite. ℞. MAPΛ[ωτῶν]. Cygne à gauche. (Monnaie d'argent frappée par un satrape incertain à Mallos, en Cilicie.)

[3] Génie ailé, à demi agenouillé, et tourné à droite. Il tient dans ses deux mains le globe lunaire ou l'émeraude du temple d'Astarté à Tyr. ℞. MAP[λωτῶν]. Cygne à droite; devant, un autel et la croix ansée, symbole fréquent sur les monnaies de Chypre et de Cilicie. (Argent.)

[4] Tête nue d'Héraklès à droite, la peau de lion nouée sur les épaules. ℞. Tête barbue d'un satrape, à droite, coiffée de la tiare orientale. En légende : MAΛ[λωτῶν]. (Monnaie d'argent frappée à Mallos.) Nous avons multiplié ces monnaies demi-grecques, demi-persanes, pour montrer le mélange des deux civilisations qui se faisait aux limites du monde grec.

de trois années à amasser des trésors et une armée pour renverser son frère. Dès qu'il vit la lutte finie en Grèce, il appela à lui tous les aventuriers, leur faisant dire : au piéton, il sera alloué un cheval; au cavalier, un attelage; au propriétaire d'un champ, des villages; au maître de villages, des cités, et la solde sera mesurée au boisseau. Il donna dix mille dariques à un banni de Sparte, Cléarque, pour lui acheter des soldats en Thrace; le Thessalien Aristippe, le Béotien Proxène, Sophénète de Stymphale, Socrate d'Achaïe, d'autres encore, reçurent semblable commission. Sparte même lui envoya sept cents hoplites, et mit à sa disposition une flotte de vingt-cinq galères, qui croisait dans la mer Égée, en feignant de croire que Cyrus ne se servirait des soldats et des navires que contre les tribus pillardes du littoral cilicien : duplicité peu héroïque ima-



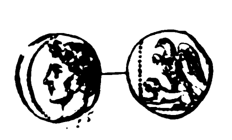
Monnaie du satrape Tarcamos[1].



Monnaie d'un satrape, à Tarse[2].



Forteresse sur une monnaie perse[3].



Monnaie d'un satrape incertain[4].



Roi perse en costume d'archer, sur une darique d'or[5].

[1] En légende araméenne : בעלתרז (*Baaltars*). Baaltars assis à droite, à demi nu, la tête de face, la main droite appuyée sur son trône et tenant un sceptre surmonté d'un aigle, la main gauche abaissée et tenant un épi et une grappe de raisin; dans le champ, un thymiatérion; le tout entouré d'un cercle crénelé qui représente les fortifications d'une ville. — ℞. Deux hommes barbus, debout en regard, paraissant converser entre eux; l'un est complètement nu, l'autre est drapé comme Baaltars; entre eux, un pyrée et une légende araméenne : תרכמו (*Tarcamou*), nom d'un satrape. Cette monnaie d'argent était autrefois attribuée au satrape Dernès.

[2] Pallas assise sur un trône, à gauche; elle s'appuie de la main droite sur un sceptre, et son bouclier est posé à terre; derrière la déesse, une branche d'olivier. ℞. TEPΣIKON. Kora se baissant à gauche pour cueillir des fleurs; derrière, une grande fleur sur sa tige. (Argent.)

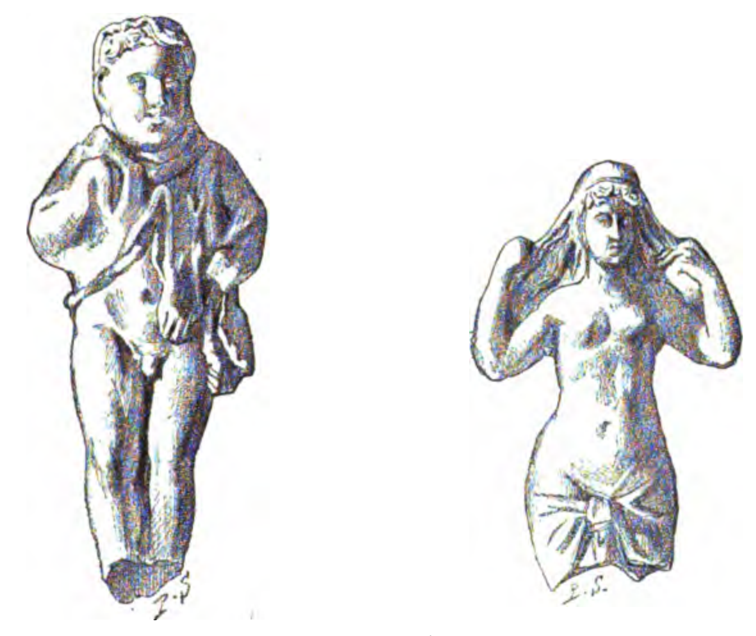
[3] Vue d'une forteresse flanquée de quatre tours; devant, un vaisseau. A l'exergue, deux lions marchant en sens inverse. ℞. Dans un carré creux, un roi de Perse coiffé de la cidaris, armé d'un poignard et luttant contre un lion qui se dresse devant lui, debout sur ses pattes de derrière. (Argent.)

[4] Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. Un aigle, les ailes éployées, debout sur un lion accroupi. Cette petite pièce d'argent a été frappée à Tarse ou dans l'île de Chypre, sous la domination perse.

[5] Le roi, coiffé de la cidaris, tient d'une main un arc et de l'autre un javelot. ℞. Carré creux.

ginée par de lourdes intelligences qui croyaient pouvoir servir l'usurpateur sans offenser celui que l'usurpation menaçait. Cyrus réunit ainsi treize mille Grecs, dont près de la moitié étaient Arcadiens et Achéens; il avait de son côté cent mille barbares.

Il ne dévoila pas d'abord ses desseins, même à ses généraux; il prétexta une guerre contre Tissapherne qui lui retenait une partie de son gouvernement, puis une expédition contre les Pisidiens qui infestaient ses frontières. Il partit de Sardes au printemps de 401 et se dirigea vers le Sud-Est à travers la Phrygie, la Lycaonie et la Cilicie. Le satrape



Figurines en terre cuite de Tarse[1].

héréditaire de cette province, Syennésis, se déclara en sa faveur, tout en envoyant un de ses fils auprès du roi, pour protester de la fidélité qu'il lui gardait dans le cœur. On ne faisait que soupçonner encore le but de Cyrus. Mais les soupçons prirent plus de consistance quand il sortit de Tarse, où il avait fait reposer son armée vingt jours. Ces bruits causèrent une émeute parmi les mercenaires qu'effrayait l'idée, non de combattre le roi de Perse, mais de s'enfoncer dans les profondeurs de l'Asie. Cléarque, assailli de pierres, fut en danger; on l'accusait de tromper les Grecs. Cyrus éleva leur solde à une darique et demie par

[1] D'après les originaux, conservés au musée du Louvre. Voyez d'autres fragments des figurines trouvées à Tarse, dans l'*Hist. des Rom.*, t. III, p. 545, et tome VII, p. 391 et 392

mois, et annonça cette fois qu'il allait combattre le gouverneur de Syrie. A Thapsaque, il déclara enfin qu'il marchait sur Babylone. De nouveaux murmures furent apaisés par une nouvelle largesse.

L'auteur de l'*Anabase* se complaît à marquer ainsi chaque étape par une surprise. Il se peut que la foule s'y soit laissée prendre; mais il se trouvait à Sardes trop de Grecs avisés pour croire que le prince avait réuni une si formidable armée dans le seul dessein de



Frise du palais des rois de Perse, à Suse[1].

mettre quelques montagnards à la raison. Notre auteur devait être de ces Grecs-là : on verra plus loin qu'il avait des motifs pour parler comme il le fait.

Nulle part, ni dans les passes du Taurus, ni aux Portes Syriennes, Cyrus n'avait rencontré de résistance. L'Euphrate pouvait être une barrière, surtout si une armée campait sur son bord oriental : il ne s'y trouva pas un soldat, et les eaux étaient si basses, que les troupes purent passer le grand fleuve à gué. De Thapsaque, elles tournèrent à droite

[1] Frise en blocs émaillés, découverte à Suse par M. Dieulafoy, et maintenant au musée du Louvre. — Lion marchant vers la gauche, entre deux bandes de fleurons.

vers le sud, en longeant la rive gauche, sans être gênées par d'autres obstacles que ceux du désert. En cette saison cependant (septembre), elles durent avoir beaucoup à souffrir ; mais, au bout du chemin, général et soldats voyaient une grande proie à saisir, et cette espérance faisait braver un soleil tropical. Quand on fut à 15 ou 16 lieues de Babylone, dans la plaine de Cunaxa, on aperçut pour la première fois l'ennemi[1].

On allait établir le camp, lorsque l'on vit accourir, bride abattue,



L'Euphrate à Babylone[2].

sur un cheval couvert de sueur, un des confidents de Cyrus. Il crie en langue barbare et en grec, à tous ceux qu'il rencontre, que le roi est tout proche avec une armée innombrable[3]. Aussitôt Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et ordonne que chacun s'arme et prenne son rang. Les Grecs se forment à la hâte : Cléarque à l'aile droite, près de l'Euphrate, et appuyé de mille cavaliers paphlagoniens ; au centre, Proxène et les autres généraux ; Ménon à l'aile

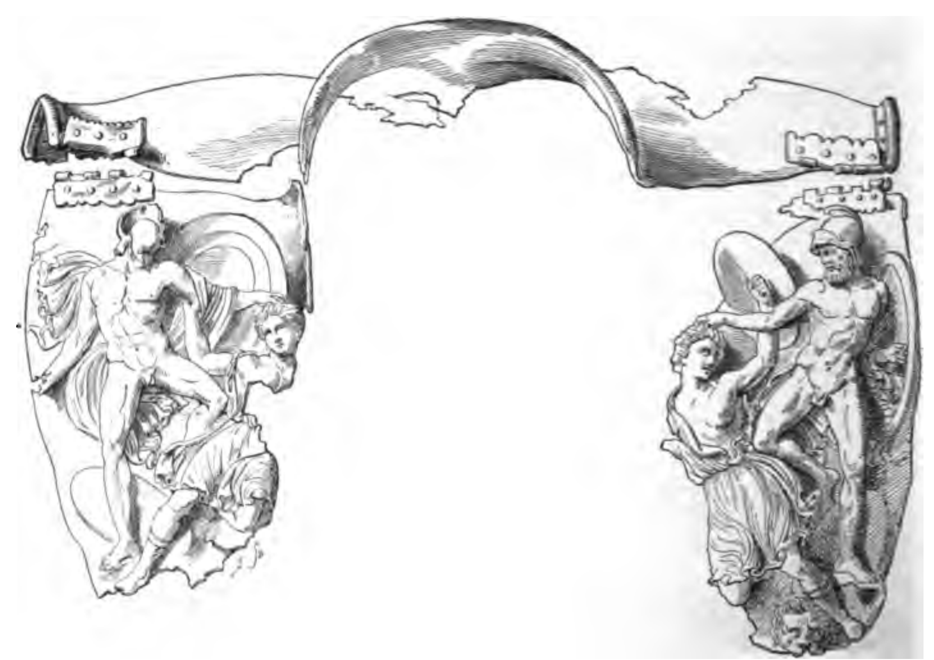
[1] De Sardes à Cunaxa le colonel Chesney compte 1464 milles anglais, qui font 2350 kilomètres. (*Euphrates and Tigris*, p. 208.)

[2] Ruine appelée *Babil* (d'après un dessin inédit de Félix Thomas. Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, II, p. 56).

[3] Xénophon porte à 900 000 soldats le chiffre de l'armée royale ; Ctésias et Plutarque à 400 000. Je n'ai pas besoin de dire que la plus grande partie de ce qui suit est tirée de Xénophon.

gauche, avec Ariée et l'armée barbare. Cyrus se place au milieu de sa ligne, suivi de six cents cavaliers montés sur des chevaux bardés de fer, eux-mêmes revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques. Le prince voulut combattre tête nue.

« On était au milieu du jour, et l'ennemi ne paraissait pas encore; mais quand le soleil commença à décliner, on aperçut une poussière



Fragments d'une cuirasse ornée de reliefs[1].

semblable à un nuage blanc, qui prit une couleur plus sombre et couvrit la plaine. Lorsqu'ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs hérissés de piques. En avant, à une assez grande distance, étaient des chars armés de faux, dont les unes, attachées à l'essieu, s'étendaient obliquement à droite et à gauche; les autres, placées sous le siège du conducteur, s'inclinaient vers la terre de manière à couper tout ce qu'elles rencontraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre avec ces chars. Un des quatre généraux de l'armée royale était Tissapherne, dont les avis tenant Artaxerxès au courant des projets de son compétiteur lui avaient donné le temps de faire d'immenses préparatifs de défense.

[1] Fragments d'une cuirasse en bronze, découverte à Siris, dans la Grande-Grèce, aujourd'hui conservée au musée Britannique (d'après P. O. Bröndsted, *The Bronzes of Siris now in the British Museum*, I et II. Cf. p. 16). — Grecs combattant contre des Amazones.

« Il n'y avait plus que trois ou quatre stades[1] entre le front des deux armées, lorsque les Grecs entonnèrent le pæan et invoquèrent à grand cris Arès Ényalios; puis ils s'ébranlèrent et prirent le pas de course, en frappant les boucliers avec les piques pour effrayer les chevaux ennemis; ils se précipitaient avec l'impétuosité des vagues en courroux. Avant même d'être à la portée du trait, la cavalerie barbare tourna bride; les Grecs la poursuivirent, mais en se criant les uns aux autres de ne pas rompre les rangs. Quant aux chars, abandonnés bien vite de leurs conducteurs, les uns étaient emportés à travers les troupes ennemies, les autres vers la ligne des Grecs, qui s'ouvrit et les laissa passer. Il n'y eut qu'un soldat qui, frappé d'étonnement comme on le serait dans



Arès armé[2].



Char de combat[3].

l'hippodrome, ne se rangea pas et fut renversé par un de ces chars, sans toutefois avoir d'autre mal. Un seul Grec aussi fut blessé d'une flèche.

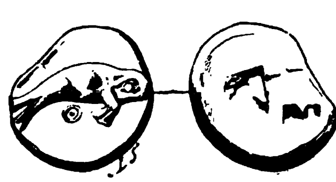
[1] Le stade vaut 185 mètres.

[2] Pierre gravée (cornaline), de la collection impériale russe, d'après Millin, *Pierres gravées inédites*, pl. 20.

[3] Bas-relief en terre cuite, de style archaïque, faisant partie de la collection de Luynes

« Cyrus fut rempli de joie à la vue de ce succès des Grecs, et déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme leur roi. Cependant il n'y avait qu'une aile qui fût dispersée, et l'armée royale était si nombreuse que son centre dépassait encore l'aile gauche de Cyrus. Aussi le prince garda sa position et tint serrés autour de lui ses six cents chevaux, en observant tous les mouvements du roi. Artaxerxès, qui s'était placé au centre avec six mille cavaliers, fit un mouvement pour entourer les Grecs. Cyrus, craignant qu'il ne les prît à dos et ne les taillât en pièces, courut à lui avec ses cavaliers, replia tout ce qui était devant le roi, et tua, dit-on, de sa main, leur général. Mais ses cavaliers se dispersèrent à la poursuite des fuyards, et il n'y avait plus que peu de monde auprès de lui, lorsqu'il reconnut le roi : « Je vois l'homme, » s'écria-t-il. Il se précipita sur lui, le frappa à la poitrine, et le blessa à travers sa cuirasse. Au même instant il fut atteint lui-même au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force par un soldat inconnu. Il tomba mort, et sur son corps périrent huit de ses principaux amis. Ainsi finit Cyrus. Tous ceux qui l'ont intimement connu s'accordent à dire que c'est le Perse, depuis l'ancien Cyrus, qui s'est montré le plus digne de l'empire, et qu'il possédait toutes les vertus d'un grand roi... (septembre 401). »

Sa mort changea l'issue de la bataille. Ses troupes, sans chef et sans raison de combattre davantage, se dispersèrent, et le roi pénétra dans leur camp, où le harem du vaincu tomba en ses mains. Il s'y trouvait deux Grecques que leurs parents avaient offertes au prince lorsqu'il résidait à Sardes : usage habituel à ces populations asiatiques, qui trafiquaient de tout, même de la beauté de leurs filles, dotées par eux, dans cette intention, d'une éducation brillante. Une d'elles, originaire de Milet, s'échappa ; la belle Milto de Phocée, moins ou plus heureuse, devint une des femmes du grand roi et, comme la



Monnaie de Phocée[1].

(n° 768), au Cabinet de France. — Sur un char traîné par deux chevaux et courant vers la gauche, sont montés deux Grecs : l'aurige, revêtu d'une cuirasse, et à côté de lui un guerrier armé d'un casque, d'une lance et d'un grand bouclier circulaire. Au-dessus de l'attelage lancé au galop, vole un aigle, présage de la victoire. Le bas-relief était peint : le fond de la plaque était blanc, les figures peintes d'un noir brunâtre, relevé çà et là de rouge cinabre très foncé. La provenance est inconnue. Cf. *Gazette archéologique*, VIII (1883), p. 305 (O. Rayet).

[1] Phoque, emblème du nom de la ville, nageant à droite ; dessous, la lettre Θ, marque d'atelier. Ꞧ. Carré creux. (Monnaie d'électrum. — *Numismatic Chronicle*. Nouv. série, t. XV, 1875, pl. X, 6.)

Monime de Mithridate, mais sans avoir sa fin tragique, régna sur son maître.

Pendant que Cyrus mourait, les Grecs victorieux continuaient leur marche en avant. Lorsqu'ils apprirent que l'ennemi pillait leurs bagages, ils revinrent sur leurs pas. D'abord les Perses allèrent hardiment à leur rencontre; mais en les voyant se mettre en ligne, entonner le pæan et charger avec fureur, ils s'enfuirent plus vite encore que la première fois. Au coucher du soleil, les Grecs revinrent à leurs tentes, surpris de n'avoir pas de nouvelles de Cyrus et n'imaginant pas qu'il eût péri. Ils ne le surent que le lendemain matin, et apprirent en même temps qu'Ariée, avec les auxiliaires barbares, avaient fui à une journée de marche en arrière; de sorte que cette petite troupe de Grecs, qui avait à peine perdu un ou deux soldats, demeurait maîtresse du champ de bataille entre deux armées, l'une alliée, l'autre ennemie, fuyant en sens contraires! Alors commença cette retraite fameuse, à travers des pays pour la plupart inconnus des Perses eux-mêmes et malgré les déserts, les montagnes, les fleuves, les neiges, la disette et les peuplades sauvages. Elle fut appelée la retraite des Dix-Mille, parce que tel était à peu près le nombre des soldats.

D'abord les Grecs se rapprochèrent d'Ariée, et les deux armées se jurèrent une alliance inviolable. Le roi les fit sommer de déposer leurs armes; comme ils répondirent fièrement que ce n'était pas aux vainqueurs à désarmer, il changea de ton et chercha à les gagner, en leur promettant les subsistances dont ils manquaient. Ils acceptèrent, mais n'en continuèrent pas moins leur route. Alors Tissapherne arriva, se dirigeant, disait-il, vers son gouvernement. Les Grecs avaient offert à Ariée de prendre la place et le rôle de Cyrus; il préféra négocier sa soumission au grand roi et réunit ses troupes à celles du satrape d'Ionie. En voyant ces Asiatiques se réconcilier et s'entendre, les Grecs entrèrent en défiance. Pour les rassurer, Cléarque se rendit auprès de Tissapherne avec quatre autres chefs. Malgré la foi promise, le satrape les fit saisir dans sa tente même et les livra au roi, qui ordonna leur mort.



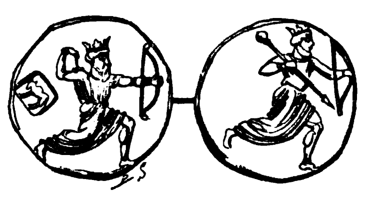
Monnaie d'un satrape, à Soli[1].

[1] Tête casquée de Pallas, à droite; le casque a une haute *crista* et est orné d'un griffon. ℞. Dans un carré creux, une grappe de raisin et les lettres TI, initiales du nom de Tiribaze ou de Tissapherne (?). En dehors du carré creux, ΣΟΛΕΩΝ. (Argent.)

L'armée, privée de ses généraux, tomba d'abord dans l'abattement On était à 10 000 stades de la Grèce, entouré de peuples hostiles, sans vivres, sans cavalerie pour achever une victoire ou protéger une retraite. Nul ne dormit dans la triste nuit qui suivit ce malheur.

A ce moment, notre auteur entre en scène. Il y avait, dit-il, à l'armée un Athénien nommé Xénophon, qui ne la suivait ni comme général, ni comme officier, ni comme soldat. Entre lui et Proxène il existait depuis longtemps des liens d'hospitalité; ce chef l'avait engagé à quitter son pays, en promettant de lui concilier les bonnes grâces de Cyrus. L'or de ce prince avait assuré la victoire de Sparte et la ruine d'Athènes; Xénophon n'avait pas voulu s'en souvenir. Il avait pourtant consulté sur ce voyage Socrate, qui, lui aussi, dans ses hautes spéculations, oubliait volontiers Athènes. Le philosophe l'avait renvoyé au dieu de Delphes, et un oracle ambigu avait permis à Xénophon d'exécuter ce qu'il voulait faire. En réalité, le disciple du « citoyen du monde » s'était mis comme les autres à la solde de Cyrus, et il savait bien que, si ce prince renversait son frère, le nouveau roi de Perse, par les qualités mêmes qu'il lui donne, serait pour Athènes un ennemi bien autrement redoutable que le faible Artaxerxès. Ce rôle qu'il s'attribue, le naïf étonnement qu'il affecte, dans son livre, au sujet du but enfin dévoilé de l'expédition, n'étaient pour lui qu'une réponse au décret athénien qui lui retira le droit de cité, comme serviteur de Cyrus.

D'après son récit, il aurait sauvé l'armée du découragement. Éclairé, dit-il, par un songe, il rassembla le conseil des officiers, fit chasser un traître qui parlait de se rendre, et conseilla d'élire de nouveaux généraux, ce qu'on fit sur-le-champ; il fut nommé à la place de Proxène. Par ses soins, un corps de cinquante cavaliers et un autre de deux cents frondeurs ou archers furent organisés, de sorte qu'on put tenir à distance les troupes de Tissapherne.



Rois perses en costume d'archer[1].

Nous ne suivrons pas les Dix-Mille dans leur glorieuse retraite : le fait seul qu'ils purent traverser impunément le grand empire importe à l'histoire générale. Arrivé chez les Carduques, Tissapherne cessa de marcher

[1] Roi akhéménide, la couronne sur la tête, barbu, tenant son arc de la main gauche et prenant de la main droite une flèche dans son carquois. Derrière, un bœuf en contremarque. ℞. Roi akhéménide, la couronne sur la tête, tenant de la main gauche un arc, et de la main droite la lance courte dont le manche est terminé par une boule. (Argent.)

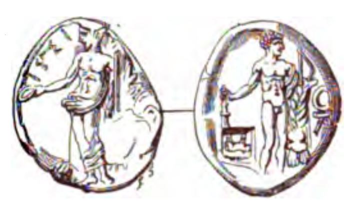
Hachette et Cie. Paris.

ITINÉRAIRE DES DIX-MILLE

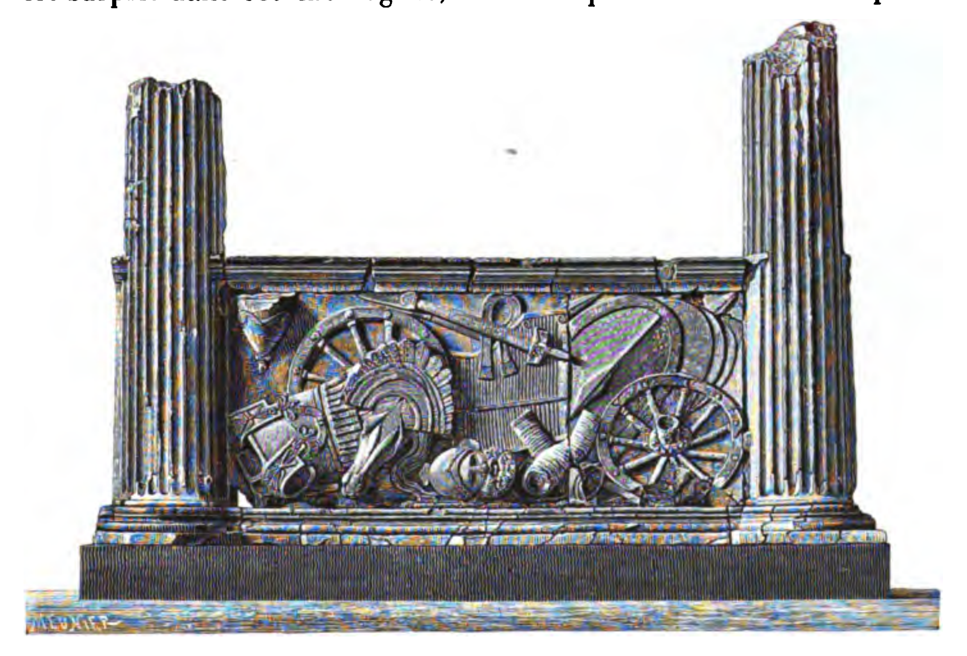
Marche des Grecs.

d'après : Kiepert et Robiou.
Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse. Paris.
L. Thuillier, Delt.

sur leurs traces et prit la route de l'Ionie. Mais ils n'échappèrent à ses embûches que pour tomber dans celles des montagnards du pays, qui leur firent beaucoup de mal avec leurs longues flèches, auxquelles nul bouclier ne résistait. Le satrape d'Arménie, Tiribaze, les accueillit bien; il conclut avec eux un traité, promettant de ne pas les attaquer, s'ils se contentaient de prendre des vivres, sans brûler les villages. Mais une tempête les surprit dans ces montagnes, et la température s'abaissa au point



Monnaie de Tiribaze, à Issus [1].



Trophée d'armes [2]. (Voy. p. 684.)

que des soldats moururent de froid; d'autres perdirent la vue par

[1] Apollon à demi nu, debout à gauche, tenant de la main droite une patère et s'appuyant de la gauche sur une branche de laurier; dans le champ, ΙΣΣΙ[κον] et le nom de Tiribaze en légende araméenne en grande partie effacée. ℞. Hercule nu, debout de face, tenant sa massue, son arc et sa peau de lion; devant lui, un symbole qu'on retrouve souvent sur les monnaies ciliciennes frappées sous la domination perse. En contremarque, un bœuf. (Argent.)

[2] Les colonnes du second étage du portique d'Athéna Polias à Pergame étaient reliées par une balustrade; sur la face extérieure de cette balustrade étaient sculptés des trophées d'armes. C'est un de ces reliefs que nous reproduisons ici, d'après *Die Alterthümer von Pergamon*, II, Taf. 43. (Cf., à la p. 95 du texte, le commentaire de H. Droysen.) — Au centre est la caisse d'un char, qui semble formée de lames de bois : les deux trous qu'on voit au bord supérieur servaient peut-être à passer les rênes. Au-dessus est une épée avec une courroie à franges qui s'attachait au fourreau, et une lance. Au bas est un masque casqué et, devant, deux jambières croisées l'une sur l'autre. A gauche, en avant d'une roue, sont sculptées une cuirasse et une

l'éclat des neiges; la plus grande partie des bêtes de somme périt. Il fallut ensuite franchir le Phase, l'Harpédos, repousser la belliqueuse peuplade des Chalybes. Enfin, arrivés à la montagne de Théchès, ils découvrirent à l'horizon la vaste étendue du Pont-Euxin. « Les premiers qui atteignirent le sommet et aperçurent la mer jetèrent de grands cris. Xénophon, en les entendant, crut que les ennemis attaquaient la tête de l'armée. Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait; de nouveaux soldats se joignaient en courant aux premiers. Xénophon, de moment en moment plus inquiet, monte à cheval, prend avec lui la cavalerie, et longe le flanc de la colonne pour donner du secours; mais bientôt il entend les soldats crier : *La mer! la mer!* en se félicitant mutuellement. Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne; arrivés, tous s'embrassent, les larmes aux yeux, et se jettent dans les bras de leurs généraux et de leurs officiers.



Monnaie de Trapézonte [1].

Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par qui l'ordre fut donné, les soldats apportent des pierres et élèvent sur la cime une pyramide qu'ils recouvrent d'armes enlevées à l'ennemi. » C'était un trophée qu'ils dressaient, et le plus glorieux que main d'homme eût élevé, car ils avaient vaincu l'empire perse et la nature même.

Après quelques nouveaux combats contre les belliqueuses tribus de la côte, ils arrivèrent à la ville grecque de Trapézonte, colonie de


Tétradrachme de Sinope [3].

Sinope, où ils célébrèrent leur délivrance par des jeux solennels et des sacrifices (mars 400). Ils étaient encore 8600 hoplites et 1400 archers ou frondeurs [2]. Ils n'avaient plus qu'un désir, trouver des vaisseaux qui les transportassent dans leur patrie. « Je suis las, dit l'un d'eux dans l'assemblée, de plier

partie du harnachement d'un cheval, celle qui recouvrait la tête : dans le haut est un casque. A droite de la caisse du char, on voit une roue et quatre boucliers appuyés l'un sur l'autre : au-dessus et de chaque côté des boucliers est une pointe de lance.

[1] Tête laurée, légèrement barbue, tournée à gauche. ℟. ΤΡΑ[πεζουντίων]. Table carrée surmontée de grappes de raisin. (Monnaie d'argent au musée Britannique.)

[2] En ne comptant ni les malades, ni les soldats âgés de plus de quarante ans, ni les enfants ni les femmes, qui furent embarqués à Trapézonte.

[3] Tête tourelée de Sinope, fille d'Asopus, à droite. ℟. ΣΙΝΩΠΕΩΝ. Apollon nu, assis, à gauche, sur l'omphalos, et tenant une lyre; dans le champ, des marques d'atelier ou de magistrat monétaire.

bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, de garder mon rang et de me battre; puisque voilà la mer, je veux m'embarquer et arriver en Grèce, comme Ulysse, étendu sur le tillac et dormant. » L'amiral spartiate était à Byzance. Chirisophos lui fut envoyé pour demander des vaisseaux; mais Sparte ne voulait plus avoir rien de commun avec des gens qui avaient échoué dans leur entreprise. Les navires furent refusés, et les Dix-Mille, forcés de longer la côte par terre, tantôt combattant, tantôt en paix, atteignirent péniblement deux colonies de Sinope, Cérasonte et Cotyora. Cette dernière ville leur fournit les moyens de gagner par mer Sinope, Héraclée et Calpé. Dans la traversée de la Bithynie, ils furent assaillis sans relâche par la cavalerie de Pharnabaze, mais sans se laisser entamer, et arrivèrent à Chrysopolis, en face de Byzance (oct. ou nov. 400). Pharnabaze, pressé de délivrer sa satrapie d'un tel voisinage, paya leur passage à l'amiral lacédémonien, Anaxibios, qui les transporta de l'autre côté de l'Hellespont, où ils entrèrent au service d'un prince des Odryses, Seuthès, qu'ils remirent en possession de son héritage.


Monnaie d'Héraclée de Bithynie[1].



Monnaie de Seuthès Ier[2].


Monnaie de Byzance[3].

Là se termina la retraite des Dix-Mille. En quinze mois et en deux cent quinze étapes ils avaient parcouru, tant à l'aller qu'au retour, 34 650 stades ou 6400 kilomètres. Partis en aventuriers, ils revenaient en héros; mais cette glorieuse armée finit mal: elle fondit en Thrace. Les uns retournèrent chez eux; d'autres se dispersèrent çà et là; beaucoup périrent en d'obscurs et inutiles combats, et un général spartiate en fit vendre comme esclaves quatre cents restés malades dans Byzance[4]. Ils n'étaient

[1] ΗΡΑΚΛΕΙΑ. Tête de femme, à gauche, coiffée d'une haute stéphane ornée de fleurons; devant le cou, une étoile. ℞. Tête d'Hèraklès à gauche, coiffée de la peau de lion. (Argent.)

[2] Cavalier au trot, à droite; il brandit une lance, et son *péplos* flotte sur ses épaules. ℞. ΣΕΥΘΑ ΑΡΓΥΡΙΟΝ, en trois lignes. (Argent. Voyez p. 101, une autre monnaie de ce roi des Odryses.)

[3] Taureau tourné à gauche; dessous, un dauphin; devant, le monogramme d'un nom de magistrat; au-dessus, ΒΥ, initiales du nom de Byzance. ℞ Carré creux dont les quatre compartiments sont remplis de petits points. (Argent.)

[4] Le reste se mit à la solde de Sparte, sous le commandement de Thymbron, pour combattre Tissapherne. (Voy. plus loin.)

point partis pour faire triompher une idée ou satisfaire un sentiment national; ils n'avaient cherché que de l'or, et cependant ils ont conquis une gloire immortelle, parce qu'ils ont ennobli leur entreprise, en montrant une constance qu'on ne soupçonnait pas dans cette race à la tête légère, et des qualités de soldats qui augmentèrent encore le renom militaire de la Grèce. Cette expédition infructueuse eut les plus graves conséquences; la marche victorieuse des Dix-Mille à travers tout l'empire prouvait l'incurable faiblesse des Perses, et cette révélation dangereuse ne sera perdue ni pour Agésilas ni pour Alexandre.

II. — DURETÉ DE L'HÉGÉMONIE SPARTIATE.

La guerre du Péloponnèse avait eu de désastreuses conséquences pour les mœurs publiques. Sa longue durée, ses péripéties sanglantes, avaient produit partout la méfiance, exalté les passions, déifié la force, et si profondément altéré le caractère grec, qu'il ne s'en releva jamais[1]. On était féroce sur les champs de bataille, féroce dans les luttes des partis. « Voici, dit Aristote, le serment que fait prêter aujourd'hui l'oligarchie dans plusieurs cités : « Je serai l'ennemi du peuple et je lui ferai tout « le mal que je pourrai[2]. » Il est vrai qu'à ce serment homicide nous pouvons opposer celui des héliastes d'Athènes après la tyrannie : « J'oublierai tous les torts passés, et je ne permettrai que personne s'en souvienne et les cite. » Mais Athènes, même dans sa décadence, était toujours Athènes, libérale et généreuse, comme ces statues mutilées, belles encore dans leur dégradation.

Le système de guerre avait changé. J'ai déjà constaté une révolution de l'art militaire, l'armée démocratique du cinquième et du sixième siècle succédant à l'armée aristocratique du temps des héros ; voici maintenant l'âge des mercenaires, toutes les villes grecques mêlent des soldats salariés à leurs soldats citoyens. Mais, pour les payer, il faut de l'or. La Perse seule en a; les Grecs lui en demandent : de là leur attitude de mendiants en face du grand roi, et la continuelle intervention des

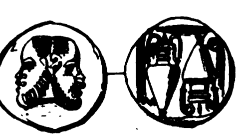


Monnaie d'un satrape, à Mallos[3].

[1] Thucydide, III, 82 83.
[2] *Politique*, V, 7, 19.
[3] La Victoire, vêtue d'un long chiton à manches, courant à gauche et détournant la tête;

successeurs de Xerxès dans les affaires helléniques. On a vu cette dureté de mœurs, cette dépendance à l'égard de l'étranger dans les dernières années de la guerre; on les retrouve dans la première année de la paix, l'année de l'anarchie, comme les Grecs appelèrent le commencement de la domination spartiate [1].

Pour se faire des complices de sa haine, Sparte avait, pendant trente années, accusé le despotisme de sa rivale et promis de briser les fers dont elle enchaînait la Grèce; vieille tactique suivie par Rome, renouvelée souvent, et toujours avec succès. Athènes renversée, la Grèce entière se trouva aux pieds de Lacédémone. Qu'allait-elle faire? Organiser enfin ce monde hellénique qui avait besoin d'être uni pour être fort, qui le sentait en ce moment, et qui y eût consenti peut-être sans trop de regrets? Elle n'y songea même pas, et ne s'occupa que de vengeances réactionnaires et d'ambitieuses menées. Partout le sang coula, car partout elle rétablit les gouvernements oligarchiques [2]. Dix hommes, dans chaque ville, présidés par un *harmoste* ou gouverneur militaire, que soutenait une garnison lacédémonienne, eurent de pleins pouvoirs. Leur premier soin, comme l'avait été celui des Trente, fut de se venger cruellement de la faction contraire. A Thasos, il y eut un massacre; à Milet, huit cents citoyens du parti populaire, trompés par les serments de Lysandre, sortirent de leurs retraites et furent égorgés; cinq cents à Héraclée; pareilles scènes à Byzance,



Monnaie de Thasos [3].



Monnaie d'Héraclée (Bithynie) [4].

ses ailes sont recoquevillées; elle tient un sceptre de la main droite et une couronne de la gauche. ℞. Dans un carré creux, une pierre conique, probablement un bétyle, orné de deux anses vers son sommet; de chaque côté, deux colombes au pointillé, qu'on peut prendre parfois pour des grappes de raisin. (Tétradrachme frappé à Mallos par un satrape inconnu.)

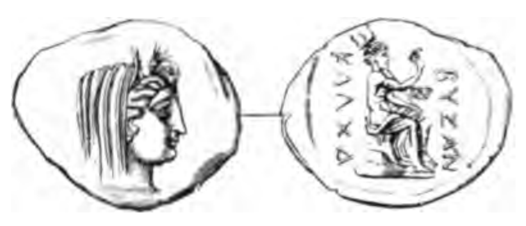
[1] *Anabase*, VI, 6, 12.

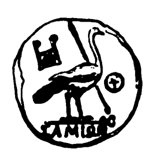
[2] Plutarque, *Lysandre*, 13.

[3] Tête barbue de Silène, à double visage comme Janus. ℞. ΘΑΣΙ[ων]. Deux amphores placées en sens inverse. (Argent.)

[4] TON KTICTAN. Buste d'Héraklès à gauche; il a la tête ceinte d'un diadème et la peau de lion sur les épaules; il tient sa massue de la main droite. ℞. HPAKΛΗΑC ΜΑΤΡΟC ΑΠΟΙΚΩΝ ΠΟΛΙΩΝ. Héraklès nu, assis sur un rocher, sur lequel il a posé sa peau de lion; il tend

chez les Œtéens et dans la plupart des villes de l'Asie Mineure. « On ne saurait compter, dit Plutarque, ceux qui périrent. » A Samos, tous les habitants furent exilés, et on ne leur laissa emporter qu'un habit[1]. Chios avait, par sa défection et sa marine, assuré le triomphe de Sparte; on chassa ses plus renommés citoyens, et on lui ôta toutes ses trirèmes[3]. Dans la Thessalie, un homme de Phères, Lycophron, se rendit, après de sanglants combats, maître absolu de cette province. « Alors, dit Xénophon, dès qu'un Lacédémonien parlait, les peuples obéissaient; même un simple particulier réglait tout à sa guise. » Et cette terreur, lui-même la partageait. A la fin de la retraite des Dix-Mille, il refusa le titre de généralissime que ses compagnons lui offrirent, parce qu'il redoutait que Sparte ne vît de mauvais œil le commandement entre les mains d'un homme d'Athènes[5]. Les insulaires, surtout ceux qui avaient trahi la cause d'Athènes, pouvaient espérer que les impôts établis par Aristide et Périclès pour la protection de leur commerce seraient supprimés, puisque Lacédémone était l'alliée du grand roi. Ils n'avaient fait que changer de maîtres. Sparte


Monnaie de Byzance [2].



Monnaie de Samos [4].


Monnaie de Phères [6].

main à un Éros, qui essaye de soulever sa massue; dans le champ, un arbre et la statue d'un Éros tirant de l'arc, sur une colonne. (Bronze.)

[1] Cornélius Népos, *Lys.*, 2; Polyæn, I, 45, 4; Plutarque, *Lys.*, 19.

[2] Tête voilée de Déméter, couronnée d'épis, à droite. ℞. BYZAN[τίων]. Poseidon assis à gauche sur un rocher; il est diadémé. De la main gauche il tient son trident et de la droite, l'*acrostolion*, ornement qu'on adaptait à la proue des navires. Derrière, un nom de magistrat, KAAXA[ντος?]. Dans le champ, un monogramme. (Bronze.)

[3] Isocrate, *de Pace*, 38.

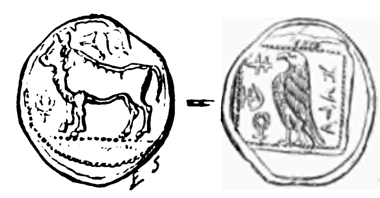
[4] Tête laurée de Héra, à droite. ℞. ΣΑΜΙΩΝ. Le paon, attribut ordinaire de Héra, à droite, sur un caducée; sur son aile est appuyé un thyrse; dans le champ, deux monogrammes de noms de magistrats. (Bronze.)

[5] *Hellén.*, III, 5, 15; *Anab.*, VI, 6, 12; 7, 2. Et je ne dis pas tout. Voy. dans Isocrate, *Panégyr.*, 113 et 114 : ἔτι δὲ παίδων ὕβρεις καὶ γυναικῶν αἰσχύνας....; dans Plutarque, *Pélop.*, 20, dans l'édit. de Didot, t. III, p. 945 et ci-dessus, p 161.

[6] Héros thessalien domptant un taureau emporté. Le taureau bondit à gauche, et le héros

continua de lever les anciens tributs qui montèrent annuellement à plus de 1000 talents[1].

Une flotte, qui surveillait toute la mer Égée, depuis Chypre jusqu'à Byzance; des finances, dont Sparte ne troublait pas l'économie, comme Athènes, par de glorieuses inutilités; une armée, toujours facile à trouver dans ces pauvres et avides populations du Péloponnèse, qui avaient vendu à Cyrus la plupart de ses mercenaires; enfin une surveillance active et énergique exercée, à Sparte même par les éphores, dans toutes les cités par les harmostes, tels étaient, avec l'immense réputation de Lacédémone, les soutiens de son empire.



Monnaie cypriote[2].

Athènes avait jadis plus habilement constitué le sien, sans violences, ni spoliations ou cruautés; aussi put-elle le garder longtemps et ne point voir, même dans ses malheurs, de trop nombreuses défections. Sparte n'en savait pas tant sur l'organisation des États. Elle ne connaissait que la force, et elle en abusait. Son empire n'eut pas d'autre lien : c'était aussi celui qu'avait employé sa rivale; mais celle-ci y avait joint habituellement la justice. Elle s'était faite le centre politique, militaire et judiciaire de son empire, mieux encore, la métropole des arts et des lettres de l'Hellade entière. Rien de grand ou de glorieux, rien de fécond ou d'utile ne sortira de la domination lacédémonienne : à peine élevée, elle menace ruine. Mille causes de dissolution préparaient cette rapide décadence : les unes étaient dans Sparte même et dans la Grèce; les autres hors de Lacédémone et de l'Hellade.

Les conséquences des institutions de Lycurgue continuaient à se développer. La cité spartiate diminuait de jour en jour, comme usée par le jeu de ses institutions de fer. Le cadre étroit dont elle s'était enveloppée et qui, jamais ne s'ouvrant, se resserrait toujours, finissait par ne plus renfermer qu'un petit nombre de Spartiates. Une foule avait péri dans les guerres; d'autres étaient rejetés dans la classe inférieure par leur pauvreté, qui ne leur permettait plus de venir

le saisit par les cornes; son *péplos* et sa *cousia* flottent sur ses épaules. A l'exergue, un dauphin et une tête de lion. ℞. ΦΕΡΑΙΩΝ. Cheval bondissant à gauche; sa bride traîne à terre. Le tout dans un carré creux. (Argent.)

[1] Diodore, XIV, 10.

[2] Taureau debout à gauche; devant, la croix ansée; au-dessus, un aigle qui vole. ℞. Aigle debout à gauche; devant, la croix ansée; légende en caractères cypriotes : βασι. Στασανδ. Le tout dans un carré creux. [Monnaie d'argent de Stasandros, roi de Paphos (440-420 environ).]

s'asseoir aux tables publiques. Aristote le dit : « Qui n'avait pas les moyens de fournir aux dépenses de ces tables était privé de ses droits politiques. » Les Spartiates sentaient bien qu'ils étaient menacés de périr par défaut de citoyens : on se souvient du cri de douleur qui s'éleva lorsque les quatre cent vingt soldats de Sphactérie furent enfermés dans l'île. « Le territoire de Sparte, dit encore Aristote, pourrait entretenir quinze cents cavaliers et trente mille hoplites, il nourrit à peine aujourd'hui mille guerriers. » Dans des assemblées de quatre mille personnes, à peine voyait-on quarante Spartiates[1]. En outre, à mesure que le nombre des Spartiates diminuait, l'inégalité augmentait[2]. Depuis longtemps l'or et l'argent avaient cessé d'être proscrits et le désintéressement des Lacédémoniens d'être vanté. On connaissait de nombreux exemples de leur vénalité : Eurybiade avait été acheté par Thémistocle; Pleistoanax et Cléandridas, par Périclès; Léotychidès, par les Aleuades; l'amiral et les capitaines de la flotte, par Tissapherne. Les rois, les sénateurs, les éphores, avaient été maintes fois gagnés à prix d'argent, et Gylippos, le sauveur de Syracuse, chargé de porter à Sparte le butin d'Athènes, en avait soustrait 30 talents. Aussi un interlocuteur de l'*Alcibiade* disait-il : « Il y a plus d'or et d'argent dans Lacédémone que dans le reste de la Grèce; ils y affluent de toutes parts et ils y restent. C'est comme l'antre du lion, on voit les traces de ce qui entre, non de ce qui sort[3]. » Ceux qui revenaient des commandements en Asie, les harmostes, les généraux, en rapportaient de grosses sommes, et bien d'autres choses : le luxe, la mollesse, la corruption; on se ruait dans la richesse et dans les vices qu'une fortune soudaine fait naître. Après la guerre du Péloponnèse, l'éphore Épitadéos avait fait passer une loi qui autorisait les citoyens à disposer de leurs biens et de leur lot de terre, κλῆρος. Les effets de cette *rhetra* furent si rapides, qu'Aristote put écrire : « La terre est allée à peu d'hommes. » Au temps d'Agis IV, le territoire entier appartiendra à cent Spartiates[4]. Aussi le gouvernement était-il devenu

[1] Aristote, *Politique*, II, 7; Xénophon, *Helléniques*, III, ch. 3.

[2] Aristote, *Polit.*, II, 6, 16-18, II, 7, 3. Sur cette corruption de Sparte, cf. Isocrate, le discours sur *la Paix*, 118-127; Xénophon, *Républ. de Lacéd.*, 14, et Thucydide, *passim*.

[3] *Alcib.*, I, 18.

[4] Plutarque, *Agis*, V; Aristote, *Polit.*, II, 6 : ἀπώλετο διὰ τὴν ὀλιγανδρείαν, la disette d'hommes l'a perdue. M. Fustel de Coulanges (*la Propriété à Sparte*, 1881) pense, avec raison, que ces changements avaient été préparés, antérieurement à Épitadéos, par des moyens détournés, et que les terres s'étaient accumulées, sous forme de créances, en peu de mains, ce qui avait réduit le nombre des citoyens *actifs* au chiffre qu'Aristote et Plutarque nous donnent. Il faut

de plus en plus oligarchique. Tout se passait entre les éphores et le sénat; l'assemblée générale était même rarement consultée; d'où il arrivait que les gouvernants, étant peu nombreux, se montraient d'autant plus jaloux de leurs privilèges et moins disposés à les laisser envahir. Ouvrir leurs rangs d'ailleurs pour y faire rentrer les familles que la pauvreté en avait fait sortir, c'eût été s'exposer, en leur livrant la majorité, à quelque réforme territoriale, à quelque partage nouveau des immenses domaines maintenant concentrés en un petit nombre de mains. Si l'intérêt public parlait dans ce sens, les intérêts privés parlaient en sens contraire et l'emportaient.

Il résultait de là une haine violente entre les privilégiés et la classe inférieure, qui se recrutait des Spartiates déchus de leur rang, d'Hilotes affranchis, de Laconiens auxquels on avait accordé certains droits, d'enfants nés de Spartiates de la première classe et de femmes étrangères. Ces catégories étaient soigneusement séparées par des dénominations et, sans doute aussi, par des conditions différentes. Au-dessous des Égaux, ὅμοιοι, qui formaient une étroite oligarchie se trouvaient les Inférieurs, ὑπομείονες, ou Spartiates exclus des tables publiques, et les Néodamodes ou Hilotes affranchis pour services rendus à l'État; enfin les Périèques. Ces hommes, qui ne participaient pas au gouvernement, n'en avaient pas moins le vif sentiment de leur valeur et de leurs services. Des hommes considérables, nés de pères spartiates et de femmes hilotes, étaient sortis de cette classe, tels que Lysandre, Gylippos et Callicratidas. Les Thébains disaient, à Athènes, dans un discours haineux contre Lacédémone, que les Spartiates prenaient leurs harmostes parmi les hilotes[1] : entendez parmi des hommes ayant du sang d'hilote dans les veines. D'ailleurs, beaucoup de ceux-ci avaient amassé un pécule qui leur donnait l'ambition de sortir de l'état où la coutume les retenait. Lorsque Cléomène III promettra la liberté aux hilotes



Monnaie attribuée à Cléomène III [2].

tenir compte aussi du *Creticus amor*, de l'exposition des enfants, etc. De 9000 qu'ils avaient été au temps de Lycurgue, ils étaient tombés, après Leuctres, à 2000; Aristote en compte 1000; sous Agis, il n'y en avait plus que 700, dont 600 mendiaient.

[1] Xénophon, *Helléniques*, III, 5, 12.

[2] Tête diadémée d'un roi, à gauche. ℞. ΛΑ, initiales du nom de Lacédémone. Statue archaïque d'Apollon d'Amyclée, à droite, tenant un arc et un javelot; à son côté, une chèvre; la partie inférieure de la statue est ornée d'un aplustre (acrostolion) et d'un coq. Dans le

qui pourront verser 5 mines (470 fr.) au trésor, six mille se présenteront [1].

Lacédémone conservait cependant ses deux maisons royales, dont la principale fonction aurait dû être de maintenir la discipline dans l'État. Mais l'autorité croissante des éphores et la fortune nouvelle de Sparte avaient diminué le pouvoir des rois. Ceux-ci, réduits depuis longtemps au rôle de généraux héréditaires, ne partaient plus pour une expédition sans être accompagnés de dix surveillants, déguisés sous le nom de conseillers, qui dirigeaient véritablement les opérations militaires [3]. Dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, les grands coups se frappaient sur mer et c'étaient des parvenus qui commandaient les flottes, vendaient les captifs, rançonnaient les cités et recevaient les subventions du grand roi. Aussi Aristote dans sa *Politique*, appelle-t-il la charge d'amiral « une autre royauté [4] ».



Monnaie de Lacédémone [2].

Lysandre ne s'abandonnait donc pas à une folle ambition, lorsque, devenu le premier citoyen de Sparte, il se proposa de remanier à son profit l'état politique de la cité. « Il ne put voir sans chagrin, dit Plutarque, qu'une ville dont il avait si fort augmenté la gloire fût gouvernée par des rois qui ne valaient pas mieux que lui, et il pensa à enlever leur dignité aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides [5]. D'autres disent qu'il voulait étendre ce droit non seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates, afin qu'il pût passer à quiconque s'en rendrait digne par sa vertu. Comme ce héros était monté par son propre mérite au premier rang dans l'estime publique de la Grèce, il espérait que le jour où la royauté serait le prix du talent, aucun Spartiate ne pourrait lui être préféré. Déjà il avait chargé Cléon d'Halicarnasse de composer pour

champ, une couronne. (Tétradrachme.) La tête royale qui figure sur cette pièce a été tour à tour attribuée à Cléomène III, à Antigone Dozon et à Aon, fils de Neptune et héros béotien.

[1] Plutarque, *Cléom.*, 23.

[2] KOI AAKE (κοινὸν Λακεδαιμονίων) KYΠAPICCIA, TI[μάριστος], nom d'un éphore et le monogramme d'un nom de magistrat. Artémis debout, chaussée des endromides, l'arc et le carquois sur l'épaule, et tenant dans sa main droite une branche de cyprès. (Revers d'une monnaie de bronze au droit de laquelle figure la tête de la déesse Rome. Frappée vers la fin de la république romaine.)

[3] ...δέκα γὰρ ἄνδρας προσείλοντο αὐτῷ (le roi) ξυμβούλους. Thucydide, V, 63, pour l'année 417.

[4] Σχεδὸν ἑτέρα βασιλεία, mais cette grande charge, qui inspirait des défiances, ne pouvait, d'après une loi expresse, être donnée deux fois au même personnage. (Xénophon, *Hellén.*, II, 1, 7.)

[5] Il était fils de l'Héraclide Aristocritos.

lui un artificieux discours avec lequel il comptait séduire les Spartiates; en même temps, il essaya d'acheter à Delphes, à Dodone et au temple de Zeus Ammon des oracles en sa faveur[1]. » L'assistance des dieux, même obtenue par la corruption de leurs prêtres, était quelque chose; mais celle des hommes était plus nécessaire. Or, depuis longtemps, Lysandre avait attaché à sa fortune un parti nombreux, en rétablissant partout l'oligarchie qui, avec la servilité sacrilège devenue plus tard si commune dans la Grèce et dans l'empire romain, lui avait dressé des autels et rendu, de son vivant, le culte des héros. Lui-même se faisait appeler, par ses poètes, un nouvel Agamemnon, « le stratège de l'Hellade », et sur la côte d'Asie, dans les îles, il affectait des façons royales. Ses offrandes à Delphes, après Ægos-Potamos, le montraient couronné par Neptune, au milieu d'un groupe de divinités qui semblaient lui faire cortège; et il était associé aux sacrifices préparés pour Jupiter Libérateur. A Sparte, on s'irritait de ce faste et de cette insolence; sans pénétrer ses secrets desseins, on était jaloux de sa puissance et de sa gloire; on disait que, pour un simple citoyen, il



Ex-voto à Zeus Dodonéen[2].



Zeus Ammon[3].

[1] Plutarque, *Lysandre*, 25.

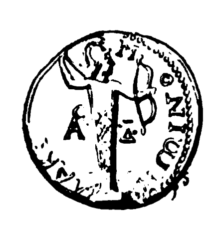
[2] Bronze de la collection Carapanos (d'après Carapanos, *Dodone et ses ruines*, pl. XIV, n° 1). — Ménade vêtue d'un chiton et d'une peau de bête, qui laissent le sein gauche à découvert. Ses regards sont dirigés vers la terre, comme si elle fixait quelque objet qui a disparu.

[3] Zeus Ammon debout à droite, à demi nu, s'appuyant sur un long sceptre; à côté de lui, un bélier; en légende : ΚΥΡΑΝΑΙΟΝ. ℞. Femme dans un quadrige galopant à gauche; à l'exergue, ΑΡΙΣΤΑΓΟΡΑΣ, nom d'un magistrat. (Monnaie d'or de la Cyrénaïque.)

avait trop de l'une et de l'autre, trop d'or aussi, sans doute, et il effrayait ceux qui, naguère, avaient exilé Gylippos, le libérateur de Syracuse.

A la tête de cette opposition était le roi Pausanias, qu'on a déjà vu renverser à Athènes, en 403, l'ouvrage de Lysandre. Quatre ans après, Dercyllidas fit ou laissa faire la même chose dans les colonies : elles se débarrassèrent des oligarchies que le vainqueur d'Ægos-Potamos leur avait imposées et elles revinrent à leurs anciennes lois. Pourtant, quand Agis mourut en cette même année 399, Lysandre eut assez de crédit pour faire proclamer roi Agésilas, un des frères d'Agis, au détriment du fils de ce prince, Léotychidas, qu'il accusa de n'être que le fils d'Alcibiade.

Agésilas était petit et infirme d'un pied, ce qui permettait à ses adversaires de dire que, chez un peuple de vigoureux soldats, il ne pouvait avoir les qualités royales; on fit même courir un oracle de Delphes qui menaçait Lacédémone de grands malheurs le jour où elle aurait un roi boiteux. Lysandre n'était pas homme à se laisser arrêter par une intervention sacerdotale. Il accepta l'oracle comme véridique, puis démontra que le dieu, pour conserver la pureté du sang des Héraclides, avait condamné le prétendant bâtard et non celui contre lequel on ne pouvait relever qu'un accident de nature. Ces lourds esprits furent charmés d'une distinction aussi subtile, et Agésilas fut élu roi. Lysandre comptait régner sous son nom; mais il se trouva que le protégé était un homme supérieur qui, à la première occasion, rejeta loin cette tutelle, et Lysandre fut réduit à retourner à ses intrigues.


Apollon sur une monnaie de Lacédémone[1].

Pendant ces sourdes menées, une conspiration du caractère le plus grave avait été formée par un certain Cinadon, qui n'appartenait pas à la classe des Égaux. Celui qui le dénonça raconta aux éphores qu'un jour Cinadon l'avait conduit au bout de la place, et lui avait dit d'examiner combien il s'y trouvait de Spartiates. « Après en avoir compté jusqu'à quarante, y compris le roi, les éphores et des sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul. « Ces gens-là, me répondit-il, tiens-les pour « tes ennemis; les autres, au nombre de plus de quatre mille, sont à « nous. » Cinadon, ajoutait-il, avait fait remarquer ici un, là deux de ces

[1] ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ. Apollon d'Amyclée debout, coiffé du casque et tirant de l'arc; le bas du corps se termine en hermès; dans le champ, deux monogrammes de magistrats. (Revers d'une monnaie de bronze de Lacédémone, à l'effigie de Commode.)

ennemis, qu'on rencontrait dans les rues ; il regardait les autres comme des amis. « Quant aux domaines ruraux, si dans chacun d'eux nous avons un ennemi, qui est le maître, nous y comptons aussi beaucoup de partisans. »

Les éphores lui demandèrent à combien montait le nombre des complices. « Il n'est pas considérable, m'a dit Cinadon, mais les chefs sont sûrs d'eux, ainsi que des Hilotes, des Néodamodes, des Inférieurs et des Périèques. Sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de ces différentes classes, ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger tout vif. » On lui demanda encore où ils comptaient prendre des armes. Cinadon lui avait assuré que tous les conjurés en avaient; il l'avait mené dans le quartier des forgerons, et lui avait montré quantité de poignards, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de faux dont la multitude s'emparerait[1].

Cinadon fut arrêté avec quelques-uns de ses complices. Quand on l'interrogea sur ce qui l'avait poussé à de tels desseins : « Je ne voulais point de maître à Lacédémone, » dit-il. On lui fit subir un cruel supplice (399). Cette conjuration venait de révéler un abîme de haines creusé sous la société spartiate, et en même temps un effrayant accord de toutes les classes inférieures, libres et esclaves. Une guerre sociale pouvait sortir de là. Mais Sparte savait encore déjouer les complots avec cette vigilance qu'une méfiance continuelle donne à toutes les oligarchies.

Malgré ces hostilités entre les classes, malgré bien d'autres tiraillements, lutte des rois contre le sénat et contre les éphores, qui les avaient réduits à la condition de sujets[2], rivalité des rois entre eux, etc., le gouvernement de Sparte n'en était pas moins puissant pour l'action extérieure, par la concentration du pouvoir dans un petit nombre de mains. Au dedans les éphores, au dehors les harmostes, ces prétendus *conciliateurs*, exerçaient une dictature permanente ; elle avait des garnisons à Mégare, à Égine, à Tanagra, à Pharsale, à Héraclée de Trachinie, en avant des Thermopyles, et Denys de Syracuse était son allié. Mais ce pouvoir si étendu n'était guère qu'une force d'opinion, puisque Sparte par elle-même avait peu de ressources, ayant peu de citoyens ; et déjà cette force s'éloignait d'elle.

Ses prétentions blessaient ceux qui aimaient encore la liberté, et qui

[1] Xénophon, *Helléniques*, III, 3, 7.
[2] Agésilas se levait quand ils passaient devant lui. (Plutarque, *Agis*, 4.)

n'avaient point, pour se consoler de la perdre, ce qu'Athènes avait donné à ses sujets, les dédommagements d'un commerce immense, l'éclat des fêtes, des arts et de la poésie. Sparte, aussi intéressée et plus oppressive, prenait tout. Chaque année, elle levait un tribut de plus de 1000 talents qui venaient s'enfouir à Lacédémone, d'où ils ne sortaient plus[1]; et ceux qui lui avaient donné des soldats, comme les Achéens et l'Arcadie, des vaisseaux, comme Corinthe, des auxiliaires, comme Thèbes, ne recevaient rien.

On sentit bientôt de quel poids pesait ce lourd génie dorien; et beaucoup regrettèrent la suprématie athénienne, aimable jusque dans



Vases d'Égine[2]. (Voy. p. 695.)

ses insolences. Que les Grecs des côtes de Thrace ou d'Asie, ces peuples qui jamais n'avaient su dire : Non, tremblassent devant un bâton ou un manteau spartiate, il n'y avait pas à s'en étonner, ils avaient l'habitude d'obéir. Pourtant c'était beaucoup, même pour eux, de deux servitudes, celle des oligarques amis de Lysandre, doublée de celle des harmostes de Lacédémone. Mais, dans la mère patrie, Sparte ne devait pas compter sur tant de docilité. Elle n'avait pas craint, au sujet des bannis d'Athènes, de parler en souveraine et de faire seule des décrets pour la Grèce entière. On sait comment Thèbes y avait répondu[3].

Puissance continentale, Thèbes, prétendait depuis longtemps jouer dans la Grèce centrale le rôle que jouait Sparte dans le Péloponnèse.

[1] Diodore, XIV, 10.
[2] D'après les *Mittheilungen d. d. archäol. Instit. in Athen*, IV (1879), Taf. 19. — Vases en porcelaine dite d'Égypte et en forme de sphinx et de tête humaine à oreilles d'animal.
[3] Voy., ci-dessus p. 610.

Entre elle et Athènes il pouvait y avoir jalousie, il n'y avait pas nécessairement opposition d'intérêts, comme avec Lacédémone. Dans l'ivresse de la victoire, Sparte avait cru n'avoir point de ménagements à garder;



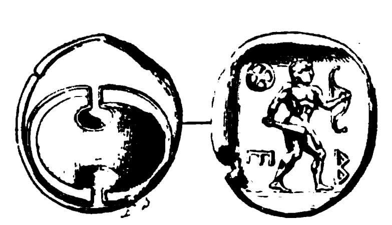
Bas-relief de Mégare [1].

elle s'était indignée que les Thébains se fussent attribué à Décélie la dîme d'Apollon, et elle avait dédaigneusement rejeté leurs réclamations

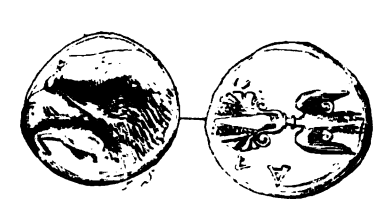
[1] Marbre découvert à Mégare, aujourd'hui conservé dans le musée de Berlin (nº 729 du Catalogue), d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1875, Taf. 6, et p. 55. — A gauche, deux femmes debout et appuyées l'une sur l'autre présentent une offrande à un personnage âgé. Il semble que ce dernier soit plutôt un mort qu'un dieu : le bas-relief ne serait alors qu'un monument funéraire.

au sujet du butin de guerre et des trésors rapportés par Lysandre, 1470 talents, restes des avances faites par Cyrus[1]. Corinthe, qui n'avait pas été mieux écoutée, était d'accord avec les Thébains, autre grief que Sparte reprochait à ceux-ci. Les Argiens, dans une discussion touchant la démarcation des frontières, soutenaient qu'ils donnaient de meilleures raisons que leurs adversaires. « Celui qui est le plus fort avec cet argument-là, dit Lysandre en montrant son épée, raisonne mieux que tous les autres sur les limites des territoires. » Un Mégarien, dans une conférence, élevait la voix : « Mon ami, lui dit le même personnage, vos paroles auraient besoin d'une ville. »

Avec les Éléens, Sparte fit moins de façon. Durant la guerre du Péloponnèse, ils lui avaient infligé de sensibles outrages[2]; elle s'en souvint après la chute d'Athènes. En 402, elle leur réclama des frais de guerre pour les campagnes qu'ils avaient refusé de faire contre le peuple qu'on appelait l'ennemi commun, et elle les somma de rendre l'indépendance à leurs sujets. Sur leur refus, Agis s'avança avec une armée. Arrêté par un tremblement de terre, il revint l'an d'après suivi des contingents de tous les alliés, même d'Athènes; Corinthe seule et Thèbes avaient refusé d'aider à cette violence. Nombre de volontaires de l'Achaïe et de l'Arcadie étaient accourus à la curée. Xénophon assure que le pillage de cette riche province, depuis des siècles épargnée par la guerre, répandit l'abondance dans le reste du Péloponnèse. L'Élide dut reconnaître l'indépendance des villes de la Triphylie et de la Pisatide, livrer ses vaisseaux et son port, abattre l'enceinte de sa capitale, après quoi les Spartiates voulurent bien l'admettre au nombre de leurs alliés, c'est-à-dire de leurs sujets (400). Cette exécution leur permit d'étendre leur influence dans la mer Ionienne. Ils y assouvirent une vieille haine en chassant les derniers débris du peuple Messénien qu'Athènes avait établis à Céphallénie et à Naupacte.



Monnaie de Thèbes[3].



Monnaie de l'Élide[4].

[1] Xénophon, *Hell.*, III, 5, 5; Plutarque, *Lysand.*, 27.

[2] Voy., ci-dessus, p. 58.

[3] Le bouclier béotien. ℞. ΘΕΒ[αίων]. Hêraklès barbu, debout à droite, tenant la massue de la main droite et l'arc de la gauche. (Argent.)

[4] Tête d'aigle, à gauche. ℞. FA[λείων]. Foudre ailé. (Didrachme.)



PINS SUR LA COTE DE L'ÉLIDE.

D'après le *Tour du Monde*, t. XXXVII, p. 317. — Au fond, on découvre les montagnes de la Triphylie.

Aux exigences impérieuses du gouvernement lacédémonien s'ajoutaient les violences individuelles des citoyens, qui souvent sont plus odieuses, parce qu'une victime même obscure excite plus de pitié qu'un peuple courbé sous la défaite, et qu'il est moins dangereux



Jeunes filles à la fontaine[1].

de toucher, par la force, à la liberté publique, le bien de tous, que, par le mépris, à l'honneur ou à la vie d'un seul.

Un homme de Leuctres, bon et hospitalier, Skédasos, reçut un jour chez lui deux jeunes Lacédémoniens. Il avait deux filles dont la beauté frappa ses hôtes. Au retour d'un voyage à Delphes, où ils étaient allés consulter le dieu, ils les trouvèrent seules et leur firent violence, puis les égorgèrent et jetèrent les cadavres dans le puits de la maison. Skédasos, revenu le lendemain, s'étonne de ne pas voir ses filles accourir à sa rencontre; son chien jette des hurlements plaintifs et court sans



Obole de Delphes[2].

[1] Peinture de vase (d'après les *Berichte über die Verhandlungen der königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, 1878, Taf. V, 1). — Deux jeunes filles, dont l'une est assise sur la fontaine même, l'autre est debout, causent tranquillement pendant que leurs hydries, posées à terre, se remplissent. Cf. *Berichte*, p. 143, n° 8 (H. Heydemann).

[2] Tête de bélier à droite, dessous, un dauphin. ℞. Tête de bouc vue de face et accostée de deux dauphins; le tout dans un carré creux.

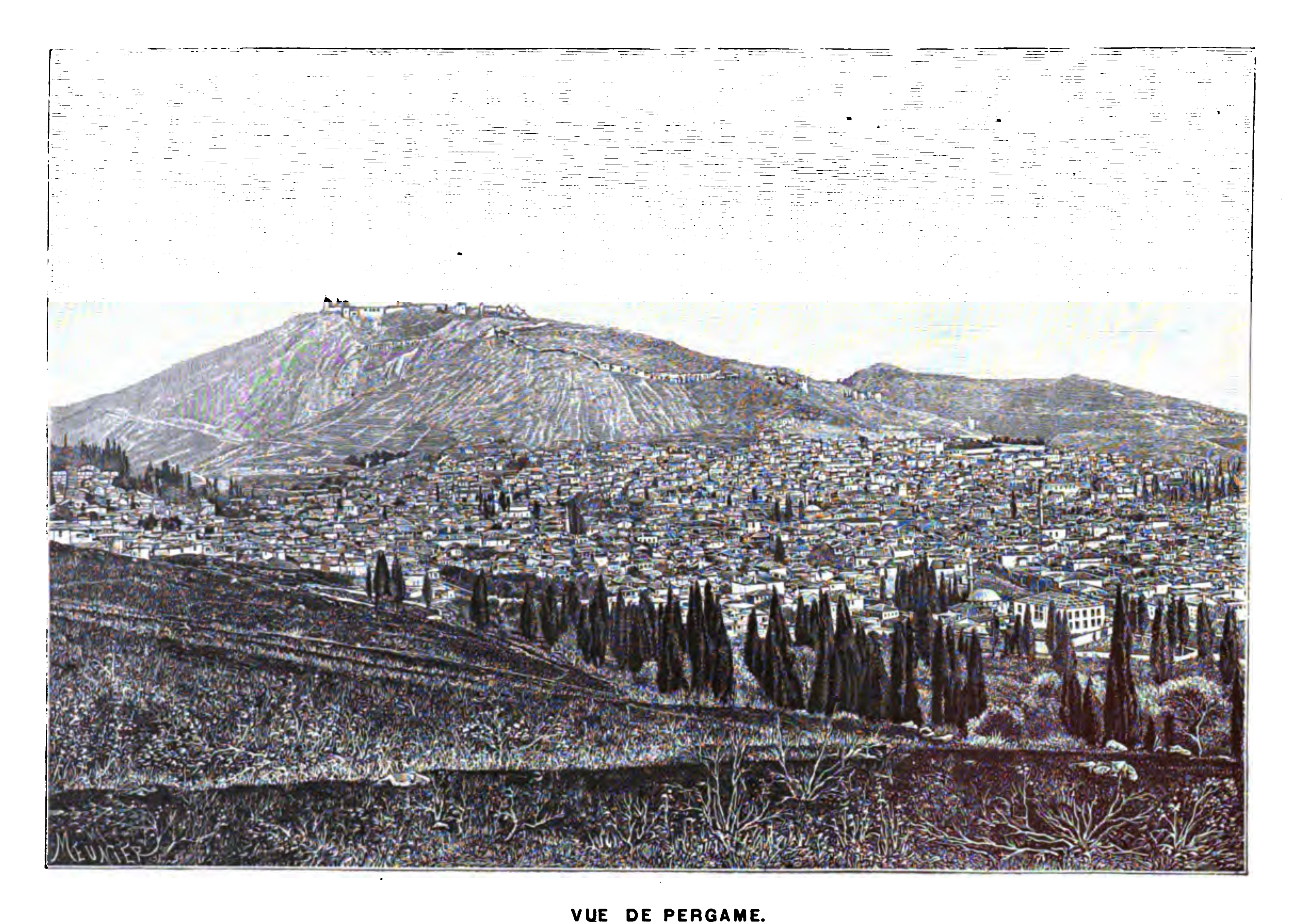
cesse du puits à son maître. Inquiet, il y regarde, voit le crime et apprend de ses voisins quels sont les coupables. Il part aussitôt pour Lacédémone. En Argolide, dans une auberge de la route, il rencontre un homme aussi malheureux que lui : c'était un père dont le fils avait été tué parce qu'il résistait aux brutalités outrageantes d'un Spartiate. Le père avait cru à la justice de Lacédémone et n'avait rien obtenu. Pourtant Skédasos continue son chemin et, arrivé, raconte son malheur aux éphores, aux rois, à tous les citoyens qu'il rencontre : nul ne fait attention à lui. Alors, pour appeler sur Sparte la colère divine, il invoque les dieux du ciel et de la terre, surtout les Furies vengeresses, et se tue. On éleva à ses filles un tombeau à Leuctres. Un jour la fortune de Sparte s'y brisera[1].

Pour quelques faits que nous connaissons, combien qui nous échappent! On peut le comprendre à voir la haine que Sparte excitait jusque dans le Péloponnèse.

Les Arcadiens et les Achéens ne la servaient que par crainte; elle était, disaient-ils, placée sur leurs flancs, comme une citadelle, tenant toute la péninsule sous sa garde. A Lacédémone, on ne se faisait pas illusion sur leurs sentiments. Au retour d'une expédition où un corps spartiate fut détruit, dans la guerre de Corinthe dont il sera bientôt question, Agésilas n'entrait qu'à la nuit dans les villes et en sortait au point du jour, pour ne pas laisser voir à ses soldats la secrète joie causée aux habitants par ce désastre.

Enfin, les Perses avaient cessé d'être les alliés de Lacédémone depuis que, maîtresse de la Grèce, elle avait pris en main la querelle nationale. Avant et après Ægos-Potamos, elle avait fait bon marché de l'indépendance des Grecs asiatiques ne leur laissant d'autre alternative que d'obéir à Cyrus ou à Tissapherne. Tous s'étaient prononcés pour Cyrus, à l'exception de Milet, que le jeune prince assiégeait quand il commença son expédition. Tissapherne, de retour de la poursuite des Dix-Mille, ayant voulu soumettre les Milésiens, ceux-ci députèrent à Sparte, qui leur envoya Thymbron avec mille Néodamodes, quatre mille hommes du Péloponnèse, trois cents cavaliers d'Athènes et trois mille Ioniens, à ces troupes se joignirent les débris des Dix-Mille qu'amena Xénophon, tombé à la condition d'un chef de bande vivant de son épée (400). Thymbron prit Pergame et quelques autres villes, mais l'indiscipline et les pillages de ses troupes ayant excité les plaintes

[1] Plutarque, *Pélopidas*, 21, et Ἐρωτικαὶ διηγήσεις, 3, p. 945 (Didot).



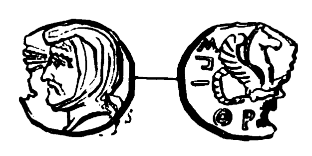
VUE DE PERGAME.

D'après *Die Alterthümer von Pergamon*, II, *Atlas*, Taf. 1. — Au premier plan, on voit la ville moderne de *Bergamah*, que domine l'acropole de l'ancienne Pergame.

des alliés, il fut rappelé, condamné à une amende, qu'il ne put payer, et par suite contraint de s'exiler. Son successeur, Dercyllidas, qui, par son esprit trop fertile en ressources et en ruses, avait gagné le surnom de Sisyphe, profita de la rivalité de Pharnabaze et de Tissapherne; il fit une trêve avec l'un, ce qui lui permit de porter la guerre chez l'autre. Sous lui, la discipline fut excellente et les succès rapides; un riche canton des environs du mont Ida, appelé l'Éolide de Pharnabaze, et une partie de la Bithynie furent conquis ou ravagés. A la faveur d'une autre trêve avec Pharnabaze, il passa dans la Chersonnèse de Thrace, que les tribus voisines dévastaient, et mit ce fertile pays, avec les onze villes qu'il renfermait, à l'abri de semblables incursions, en faisant relever par son armée l'ancien mur de Miltiade et de Périclès, qui traversait l'isthme, sur une longueur de 37 stades. Au retour, il porta la guerre en Carie, où Tissapherne avait ses biens personnels. Une bataille fut sur le point d'être livrée. Tissapherne avait des Grecs mercenaires, il s'en trouvait alors partout, et des barbares en si grand nombre, que les Grecs asiatiques de Dercyllidas montrèrent une frayeur qui fit hésiter le général. Une entrevue eut lieu : Dercyllidas demanda que les Perses laissassent les cités helléniques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne, que les troupes du Spartiate sortissent du territoire du grand roi et les harmostes lacédémoniens des villes où ils s'étaient établis. Les deux partis ne purent s'entendre et convinrent d'en référer à leurs gouvernements (399).



Archer perse sur une monnaie de satrape[1].



Monnaie du satrape Spithridatès[2].

[1] ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ. Archer perse agenouillé à droite, coiffé de la cidaris; il tient de la main gauche un arc et de la droite la lance courte, dont la hampe est terminée par une boule qui caractérise les archers de la garde royale des Akhéménides; le nom de Pythagoras est sans doute celui d'un magistrat. ℞. Un carré creux dont la surface est striée et granulée. (Monnaie d'argent d'un satrape incertain.)

[2] Tête du satrape Spithridates, coiffée de la tiare, tournée à gauche. ℞. ΣΠΙΘΡ. Partie antérieure d'un cheval ailé galopant à droite. (Argent.) Le satrape Spithridatès paraît avoir gouverné la Lydie et l'Ionie peu avant le règne d'Alexandre. (*Numismatische Zeitschrift* de Vienne, t. III, p. 424.)

III. — EXPÉDITION D'AGÉSILAS; GUERRE DE CORINTHE; TRAITÉ D'ANTALCIDAS (387.)

En l'année 396 Lysandre fit décerner à Agésilas le commandement de l'armée d'Asie. Comme pour réveiller les souvenirs de la guerre de Troie, le roi vint s'embarquer au port d'Agamemnon, à Aulis, avec deux mille Néodamodes et six mille alliés. Cette fois encore Corinthe et Thèbes refusèrent leur contingent, Thèbes sans explication, Corinthe en s'autorisant d'un présage funeste : l'inondation de son temple de Zeus; Athènes s'était excusée sur sa faiblesse. Une querelle s'éleva même entre Agésilas et les Béotiens, qui arrachèrent de l'autel et dispersèrent les chairs d'une victime immolée par lui, attendu qu'il s'était servi pour le sacrifice, contrairement à l'usage, d'un devin étranger au pays où il sacrifiait. Il partit sans tirer vengeance de cette insulte et se rendit à Éphèse : Lysandre l'accompagnait avec un conseil de trente Spartiates[1].



Monnaie d'Éphèse[2].

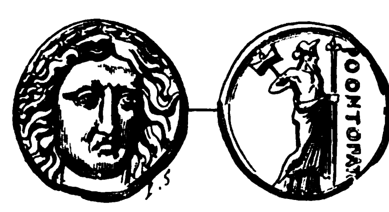
Les villes grecques d'Asie étaient alors bouleversées; aucun parti n'y dominait : ni le démocratique, autrefois protégé par Athènes, ni l'aristocratique, établi par Lysandre. Celui-ci, venu pour rendre à ses partisans l'influence, espérait conduire à son gré le roi, dont il ne connaissait pas les grandes qualités. Ne se donnant même pas la peine de dissimuler, il se forma une cour nombreuse de tous ceux qui venaient solliciter sa protection, et vécut dans un faste royal : « On eût dit le prince simple particulier et Lysandre roi. » Agésilas en prit ombrage, et se plut à lui montrer son mauvais vouloir. Pour dérober le spectacle de son impuissance à ceux qui l'avaient vu maître de tout, Lysandre finit par demander une mission qui l'éloignât.

A la faveur de la trêve, Tissapherne avait assemblé une armée nombreuse, qui couvrait la Carie. Le Spartiate le laissa s'y morfondre,

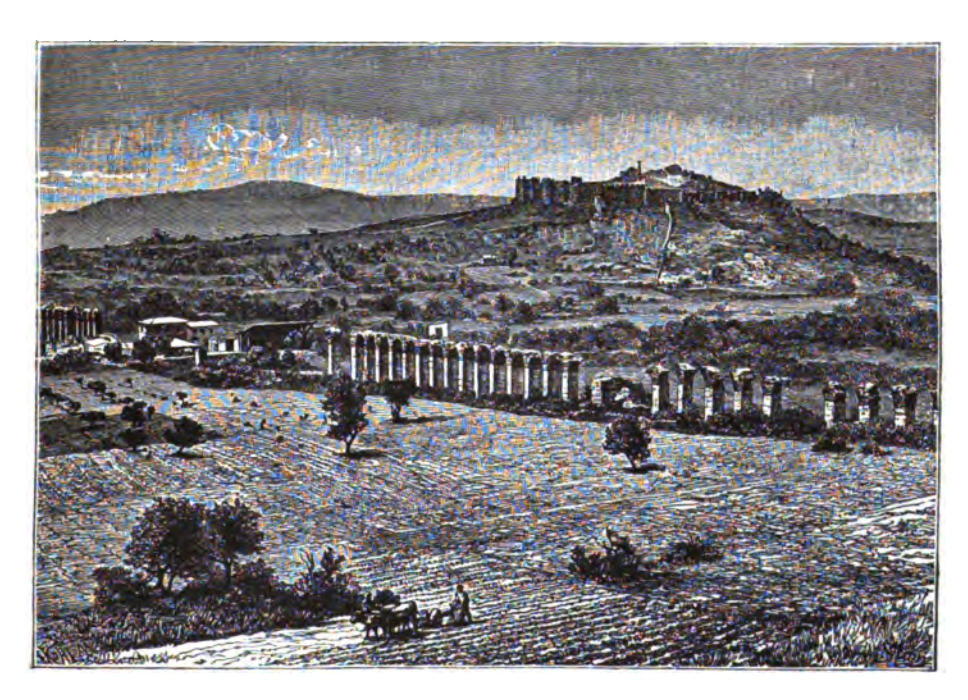
[1] Xénophon, *Hellén.*, III, 4. On remarquera le petit nombre de Spartiates qui accompagnent Agésilas et qui, d'ailleurs, ne lui ont été donnés que pour former son conseil et le surveiller. Dans la *Vie d'Agésilas*, Xénophon (?) parle de 3000 Néodamodes.

[2] Tête de Diane à droite, les cheveux retenus par un diadème, le carquois sur l'épaule. ℟. Partie antérieure d'un cerf à droite, détournant la tête. Dans le champ, le nom du magistrat ΠΑΡΡΑΣΙΟΣ, les deux lettres ΕΦ, initiales du nom de la ville, et une abeille, symbole ordinaire d'Éphèse. (Drachme.)

tourna rapidement sur la Phrygie demeurée sans défense, et y fit un immense butin (396). Le manque de cavalerie l'ayant obligé de revenir sur ses pas, il en forma une parmi les Grecs d'Asie, et établit son quartier général à Éphèse, dont il fit un véritable atelier de guerre. Il présidait aux travaux, aux exercices, et remplissait les soldats d'ardeur et de confiance. « Dans la vue de redoubler leur mépris pour les barbares, il fit vendre nus, sur la place publique, quelques Perses prisonniers. Les soldats, qui leur virent un corps tout blanc,



Orontobatès, satrape de Carie[1].


Vue générale d'Éphèse[2].

parce qu'ils ne quittaient jamais leurs vêtements, délicat et faible, parce qu'ils se faisaient toujours voiturer, se persuadèrent qu'ils n'au-

[1] Tête d'Apollon, laurée, vue de face, les cheveux épars. ℞. POONTOПATO. Zeus de Labranda, marchant à droite, tenant une hache à deux tranchants (*labrys*) sur l'épaule droite et s'appuyant de la gauche sur un sceptre. (Tétradrachme.) Arrien appelle ce satrape 'Ορουτοβάτης, et les monnaies 'Ροοντοπάτης. Il régnait à Halicarnasse du temps d'Alexandre. (*Revue numismatique*, 1887, p. 89 et suiv.)

[2] D'après une photographie. — Voyez le plan d'Éphèse, publié dans le premier volume, p. 658.

raient à combattre que des femmes. » Quand il fut prêt, il trompa de nouveau Tissapherne, qui persistait à l'attendre du côté de la Carie, et se jeta sur le pays de Sardes. Il s'y avança trois jours sans rencontrer d'ennemis; le quatrième parut la cavalerie persique : elle était séparée de son infanterie. Agésilas l'attaqua vivement, la mit en pleine déroute et fit un butin de plus de soixante-dix talents. Ce revers perdit Tissapherne dans l'esprit d'Artaxerxès, et Tithrauste reçut l'ordre d'aller prendre son gouvernement et sa tête (395).



Monnaie d'un satrape incertain[1].

Ce meurtre accompli, le nouveau satrape feignit de croire qu'il n'y avait plus de sujet de guerre entre Sparte et le grand roi; il offrit même de reconnaître l'indépendance des Grecs asiatiques, à condition qu'ils payeraient l'ancien tribut, enfin il donna 30 talents à Agésilas pour qu'il sortît de son gouvernement, en attendant la réponse de Sparte à ses ouvertures. Agésilas prit l'argent et se rejeta sur l'autre satrapie, celle de Pharnabaze. Tithrauste s'y attendait bien; pourvu que la guerre s'éloignât de ses provinces, il s'inquiétait peu qu'elle allât fondre sur un autre point de l'empire. Ces satrapes, jaloux les uns des autres, au grand plaisir de la cour de Suse, qui eût redouté leur bonne intelligence, réduisaient toute l'administration à lever le tribut, et toute la politique à tenir leurs provinces en paix : le grand roi ne leur en demandait pas davantage. Tithrauste s'occupa pourtant de débarrasser l'Asie d'Agésilas. Le plus sûr moyen était de rallumer une guerre en Grèce; il y envoya un agent dévoué, Timocrate, qu'il arma de 50 talents.

Cependant Agésilas continuait d'avancer en Asie. Il gagna à son alliance Otys, un prince paphlagonien, et pénétra jusque dans le voisinage de Dascylion, résidence de Pharnabaze, qui sollicita une entrevue. « Agésilas et les Trente attendaient le satrape, couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu : ses esclaves étendirent à terre des coussins pour lui faire un siège délicat; mais, voyant la simplicité d'Agésilas, il eut honte de sa mollesse, et, comme lui, s'assit sur la

[1] Femme, les cheveux dans l'*opistosphendoné*, le front surmonté de deux plumes, assise sur un cheval trottant à gauche; elle le gouverne de la main droite et pose la main gauche sur son côté. ℞. ΔΑΡ. Coq debout à gauche; au-dessus, un monogramme. (Argent.) Cette monnaie est attribuée par le duc de Luynes à Mania, veuve de Zénis, satrape d'Éolide. (Duc de Luynes, *Numismatique des satrapies*, p. 48.)

terre nue avec ses riches vêtements. » Agésilas l'engagea à secouer l'autorité du grand roi. Il ne se rendit pas, mais le Spartiate put conclure de ses paroles qu'il serait aisé de détacher l'Asie Mineure de l'empire et de mettre une foule de petits États entre le grand roi et la Grèce. Ainsi grandissaient chaque jour ses projets. Ses forces aussi s'augmentaient. Les Lacédémoniens venaient, contrairement à la loi, de mettre la flotte sous ses ordres ; en peu de temps il l'avait accrue de cent vingt galères.

Au milieu de ses préparatifs et de ses espérances, il reçut l'ordre de revenir en Grèce où venait d'éclater une guerre qui rendait sa présence nécessaire. « Cette nouvelle l'affligea vivement, car il voyait une grande gloire lui échapper ; néanmoins il convoqua les alliés, et leur montra les ordres de la république, en leur disant qu'il fallait voler au secours de la patrie : « Si les affaires s'arrangent, sachez, mes « amis, que je ne vous oublierai pas ; je reviendrai parmi vous répondre « à vos vœux. » A ces mots, ils fondirent en larmes et décrétèrent qu'ils iraient avec lui au secours de Lacédémone. Il nomma un harmoste d'Asie, auquel il laissa quatre mille hommes. Après quoi, il passa dans la Chersonnèse et prit la route que Xerxès avait suivie (394).

« Ce sont trente mille archers du roi qui me chassent de l'Asie, » disait Agésilas, faisant allusion à l'empreinte marquée sur les trente mille pièces d'or reçues par les orateurs de Thèbes, de Corinthe et d'Argos qui venaient d'exciter la guerre[1]. Tithrauste avait calculé juste ; son envoyé avait trouvé les Thébains fort animés contre Lacédémone. Une querelle entre les Phocidiens et les Locriens, que Thèbes soutenait, alluma la guerre. Lysandre se fit envoyer au secours des premiers ; le roi Pausanias devait venir le rejoindre sous les murs d'Haliarte. Au jour convenu, Lysandre se trouva seul au rendez-vous. Il n'était pas dans son caractère de reculer ou d'attendre ; il attaqua la place, fut repoussé et tué. Pausanias, qui n'avait peut-être pas grande confiance dans le dévouement de ses alliés, n'osa risquer une



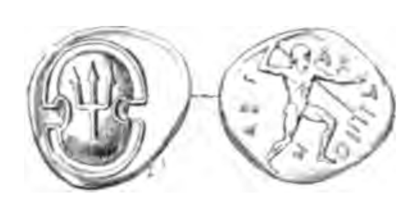
Archer perse[2].

[1] Pour Xénophon, bien entendu, il n'y a pas d'autre cause à la guerre que ces trente mille pièces d'or ; il ne veut pas voir tout ce qui avait préparé les hostilités. Les Thébains ne se vendirent point à Tithrauste. Ils prirent son or comme une assistance que le grand roi leur offrait, ainsi qu'il l'avait donnée jadis à Sparte et à Athènes.

[2] Archer perse, tirant de l'arc, à droite. ℞. Bouquetin, à droite ; en légende araméenne אריורת, *Ariarath?* La lecture est douteuse et l'attribution de cette monnaie de bronze à Ariarathe Ier de Cappadoce est très conjecturale. (Musée de Berlin.) On trouvera, dans le courant de l'ouvrage, plusieurs monnaies perses portant des archers.

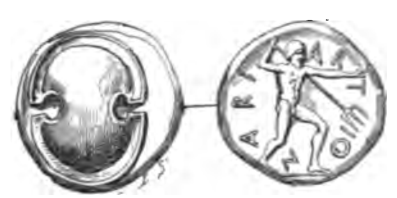
bataille et demanda une trêve pour enlever les morts. Les Thébains l'accordèrent. « Mais, fiers de ce succès, s'ils voyaient un soldat de Pausanias s'écarter tant soit peu, pour gagner une métairie, ils le ramenaient au grand chemin en le frappant. De retour à Sparte, le roi fut condamné à mort; il se réfugia à Tégée, et y mourut de maladie. » Cette sentence était une satisfaction donnée à la vanité nationale. L'oligarchie de Sparte n'a rien à reprocher en fait d'injustices politiques à la démocratie d'Athènes (395)[1].

En 404, les Thébains avaient montré une haine violente contre Athènes. Cependant il avait suffi de deux ou trois années d'hégémonie lacédémonienne pour tourner contre Sparte ses anciens alliés. En politique, les voisins sont souvent des ennemis, aussi y avait-il eu, des deux côtés du Parnès, de longues inimitiés. Mais du moment que le danger venait du Péloponnèse, Thèbes et Athènes devaient se tendre la main, puisque au fond elles n'avaient point d'intérêts contraires, l'une étant puissance continentale et agricole, l'autre puissance maritime et commerçante. Par leur union, elles empêchaient Sparte de sortir de sa péninsule.



Monnaie d'Haliarte[2].

Avant la bataille d'Haliarte, une ambassade thébaine était venue dans l'Attique demander assistance. Athènes, toute mutilée encore, était sans vaisseaux, sans remparts. La délibération fut courte cependant. Pour toute réponse à l'orateur thébain, Thrasybule lut le décret d'alliance. « Résolution aussi sage qu'héroïque, disait plus tard Démosthène en rappelant ce souvenir, car l'homme de cœur doit toujours, quel que soit le péril, mettre la main aux grandes entreprises que l'honneur commande[4] ».



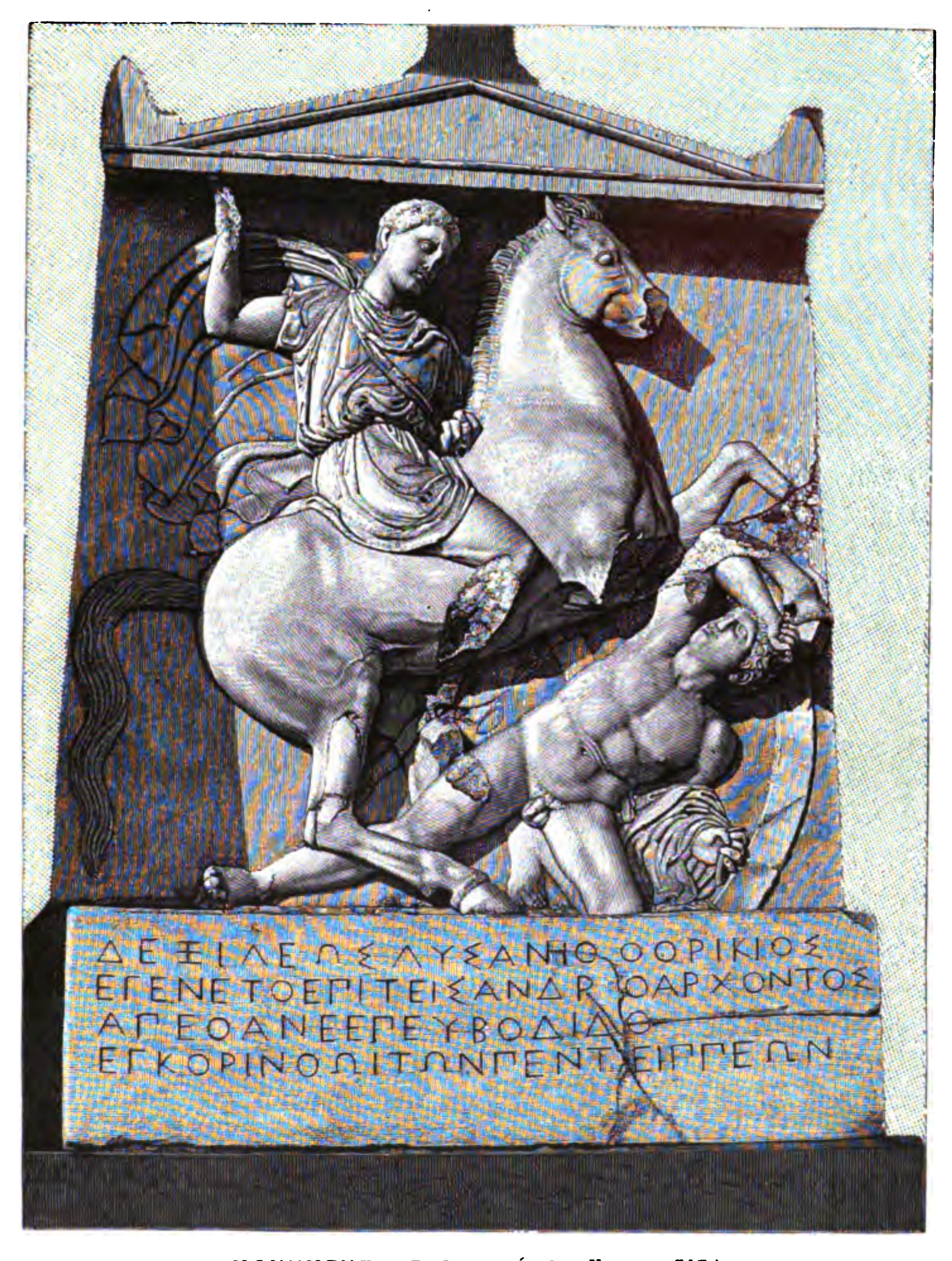
Monnaie d'Haliarte[3].

[1] M. Grote (t. IX, p. 416) va plus loin : « Out of the many cases in which this reproach (d'injustes condamnations à Athènes) is advanced, there are very few wherein it has been made good.... hardly a single instance of Athenian condemnation occurs, which we can so clearly prove to be undeserved, as this of a Spartan king. »

[2] Bouclier béotien; dessus, un grand trident. ℞. APIAPTION, Poseidon Onchestios, nu, combattant avec son trident. (Argent.)

[3] Le bouclier béotien. ℞. APIAPTION. Poseidon Onchestios, nu, armé du trident et combattant à droite. Variété de la pièce précédente. (Argent.)

[4] Xénophon, *Hellén.*, liv. III, 3; Démosthène, *De la Couronne.*



MONUMENT DE DEXILÉOS. (Voy. p. 713.)

D'après une photographie. (Le monument de Dexiléos est encore en place : voy. la vue du Céramique, que nous avons publiée plus haut, p. 453). — Dexiléos, à cheval, et tourné vers la droite, s'apprête à frapper un ennemi renversé à terre. L'inscription nous apprend qu'il était né sous l'archontat de Teisandros, en 414, et qu'il mourut à Corinthe, sous l'archontat d'Euboulidès, en 394. On lit en effet sur la base : **Δεξίλεως Λυσανίου Θορίκιος ἐγένετο ἐπὶ Τεισάνδρου ἄρχοντος, ἀπέθανε ἐπ' Εὐβουλίδου ἐν Κορίνθῳ τῶν πέντε ἱππέων.** (L. von Sybel, *Katalog*, n° 236.) Les noms de ses compagnons nous sont connus par une autre inscription, aujourd'hui conservée au musée Central d'Athènes. (Voy. Kavvadias, *Catalogue des sculptures du musée Central*, 1887 (en grec), n° 163 *a*.) Elle était gravée sur le monument que l'État avait élevé en l'honneur de ses guerriers, tandis que l'inscription citée plus haut était sur un monument privé, que la famille de Dexiléos avait elle-même placé dans un terrain qui lui appartenait, au Céramique, et où reposent d'autres de ses membres.

L'armée athénienne n'arriva que le lendemain du combat d'Haliarte, mais elle était en ligne avec les Thébains quand parut Pausanias, et cette intervention d'Athènes décida les Eubéens, les Acarnanes, les Ambraciotes, la Locride, Corinthe et Argos à entrer dans la nouvelle alliance. On résolut d'avoir un trésor commun et un conseil fédéral siégeant à Corinthe. Dans le premier conseil qui se réunit, le Corinthien Timoléos fit contre Sparte un violent discours qu'il termina par ces mots : « Les Lacédémoniens sont comme les fleuves : peu considérables à leur source, ils grossissent à mesure qu'ils s'en éloignent, ou, comme les essaims qu'on prend sans peine dans leur ruche, ils piquent affreusement quand on les attaque hors de leur demeure. Marchons donc sur Lacédémone, et joignons l'ennemi dans la ville même, ou le plus près possible. » L'avis était bon, il fut mal suivi ; toute confédération est condamnée à de fatales lenteurs. Quand l'armée fut prête, les Spartiates étaient déjà dans la Sicyonie ; il fallut recevoir le combat dans la plaine de Némée, près de Corinthe. Les alliés avaient 24 000 hoplites et 1550 chevaux, les Spartiates, 13 500 hommes seulement[1]. Les hésitations des Thébains, et le défaut d'accord dans le commandement amenèrent la défaite des confédérés, ils perdirent 2800 hommes. Les vainqueurs eurent 1100 morts, parmi lesquels on ne compta que huit Spartiates (juillet 394). Comme au temps de Périclès, Athènes honorait ses morts tombés en face de l'ennemi; on a retrouvé en 1862 le monument funéraire de Dexiléos, tué au combat de Némée[2].

Ce succès n'était cependant pas pour Lacédémone une victoire décisive, car les alliés regagnèrent tranquillement leur camp et, dans la Grèce du Nord, Sparte avait essuyé de graves échecs. Les Thessaliens s'étaient emparé de Pharsale et d'Héraclée, où ils avaient mis à mort tous les Spartiates qu'ils avaient pris, et les Phocidiens, malgré leurs généraux lacédémoniens, avaient été vaincus à Narycos. Mais Agésilas arrivait sur les derrières de la ligne. Il venait de traverser la Thrace, la Macédoine, se faisant jour à la pointe de la lance. Les Thessaliens qui voulurent l'arrêter furent dispersés, et il pénétra sans obs-

[1] 6000 d'Athènes, 7000 d'Argos, 5000 de Béotie, 3000 de Corinthe, 3000 de l'Eubée et 1550 cavaliers. Sparte avait armé 6000 hoplites, l'Élide avec la Triphylie 3000, Sicyone 1500. Épidaure, Trézène, Hermione, Haliées 3000. Xénophon ne donne pas le chiffre des Tégéates, des Mantinéens et des Achéens, qui combattirent à côté des Spartiates.

[2] L'inscription porte qu'il mourut à 20 ans. Il était un des cinq cavaliers dont parle l'inscription gravée sur son tombeau (voy. p. 711) et à qui des honneurs particuliers furent rendus pour quelques actes de dévouement accompli dans cette funeste journée.

tacle jusqu'à Coronée où les alliés l'attendaient. Là eut lieu un choc terrible; les Thébains y montrèrent des qualités militaires qui étaient



Alcmène sauvée par Zeus[1].

de mauvais augure pour Sparte. Agésilas, couvert de blessures, con-

[1] Peinture de vase (d'après les *Nouvelles Annales de l'Institut de Correspondance archéologique* publiées par la section française, I, p. 487. *Monuments*, pl. 10). — Au centre du premier plan, sur un bûcher, dont la partie supérieure a la forme d'un autel, est assise Alcmène (ΑΛΚΜΗΝΗ). D'un côté du bûcher est Amphitryon (ΑΜΦΙΤΡΥΩΝ) et de l'autre un personnage désigné sous le nom d'Anténor (ΑΝΤΗΝΩΡ). Tous deux tiennent des torches et sont occupés à mettre le feu au bûcher sur lequel doit périr l'épouse coupable. Mais Zeus la sauvera; le dieu (ΖΕΥΣ) apparaît à gauche. Il a suscité un orage, et deux des Hyades, représentées comme des hydrophores, font tomber une pluie abondante qui éteint le feu. L'arc-en-ciel brille et la

serva le champ de bataille; mais cette victoire était aussi peu décisive que celle de Némée, et deux fois les alliés avaient tenu tête à ceux que, quelques jours auparavant, ils n'auraient pas osé regarder en face (14 août 394[1]).

Agésilas rapporta cependant de la Béotie un trophée. On conservait près d'Haliarte un prétendu tombeau d'Alcmène que Jupiter avait



Vallée de l'Alphée[2].

aimée : il le fit ouvrir et ramena dans Lacédémone les restes de la mère d'Hercule, qui devaient être pour les Héraclides un gage de victoire et de domination souveraine. Les Spartiates n'étaient point gens à concevoir un doute sur l'authenticité de pareille relique, et Agésilas croyait utile, dans la situation où ils se trouvaient, de relever leurs espérances.

A Chéronée, Xénophon, revenu d'Asie avec l'armée lacédémonienne, avait combattu sous les ordres d'Agésilas contre les Thébains, ce qui était combattre contre Athènes, l'alliée de Thèbes. Sparte lui témoigna sa reconnaissance par le don d'un vaste domaine en une vallée charmante de l'Alphée, près de Scillonte en Élide. Il y apporta son butin

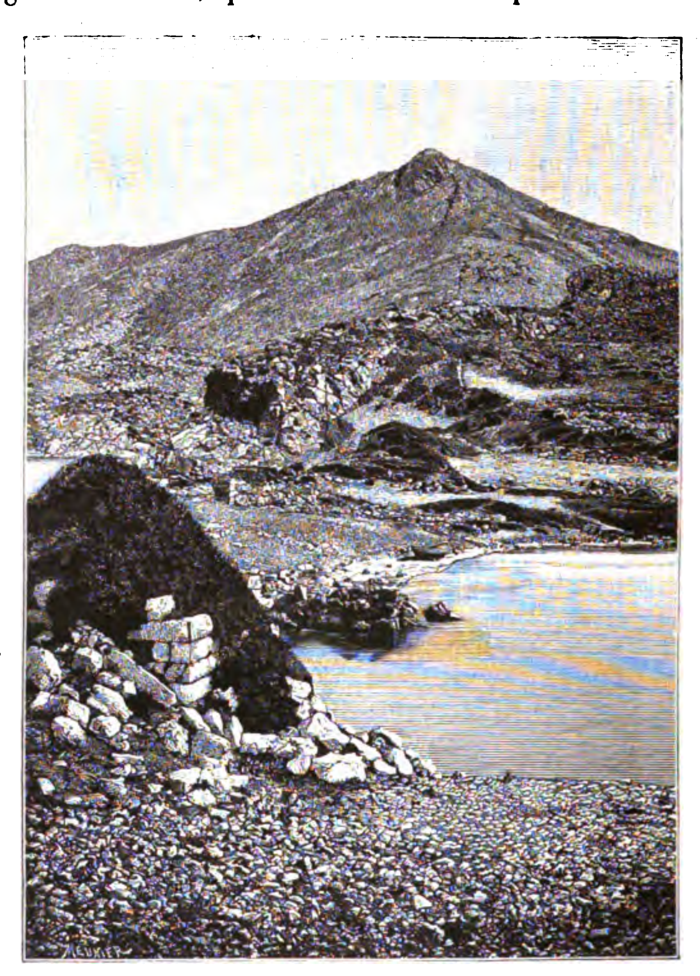
déesse de l'aurore apparait à droite (ΑΩΣ). La peinture est signée de Python (ΠΥΘΩΝ ΕΓΡΑΦΕ). Cf. R. Engelmann, *Annali dell' Instit.*, 1872, p. 7 et suiv.

[1] Cette date est donnée par une éclipse que Xénophon mentionne, *Hellén.*, IV, 3, 10.

[2] D'après le *Tour du Monde*, XLVII, p. 225.

de guerre et y vécut longtemps au milieu des soins donnés à ses terres, de ses dévotions au temple d'Artémis qu'il avait bâti, et dans le culte des lettres[1].

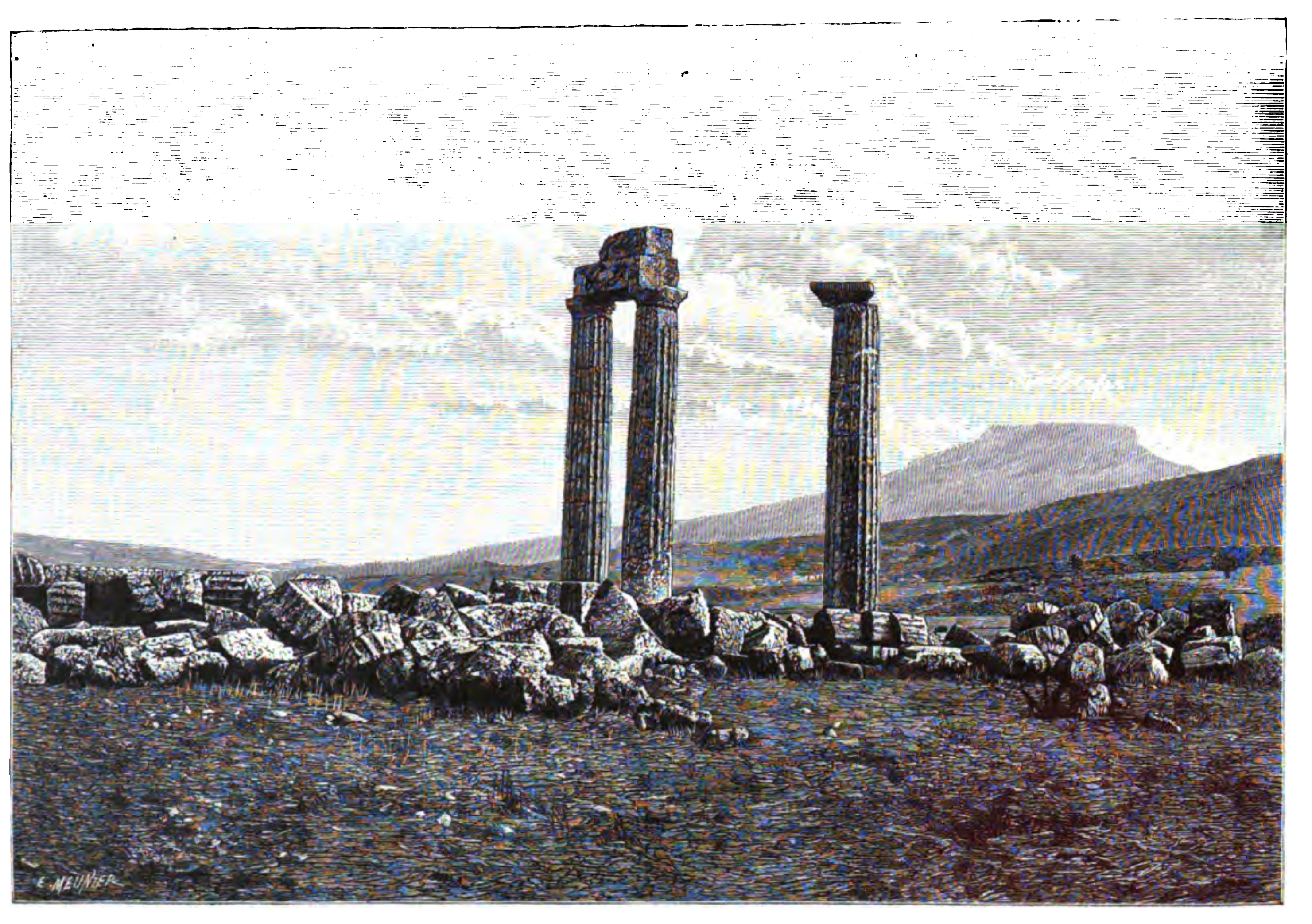
La veille du combat de Chéronée, Agésilas avait reçu la nouvelle d'un grand désastre, qu'il cacha à ses troupes. L'Athénien Conon, réfugié en Chypre avec huit galères après la bataille d'Ægos-Potamos, avait trouvé le meilleur accueil auprès du roi de ce pays, Évagoras, et, de Salamine, il avait suivi d'un œil attentif les événements. On ignore ses patriotiques menées, bien qu'on parle d'un voyage qu'il fit à la cour du grand roi. Mais on voit tout à coup l'activité des ports de Phénicie se réveiller, un grand armement en sortir, Pharnabaze le rejoindre, et Conon prendre le commandement de la flotte royale. Il avait déjà suscité une révolution à Rhodes, qui ren-



Vue des ports de Cnide[2].

[1] Xénophon, qui paraît être né en 431 (voy., ci-dessus, p. 161, n. 3), mourut en 355 ou 354 réconcilié avec Athènes, quand cette ville redevint l'alliée de Sparte. Cf. A. Roqueth, *De Xenoph. vita*, 1884, p. 31.

[2] D'après Benndorf et Niemann, *Reise in Lykien und Karien*, I, Taf. 5. — La vue est prise du promontoire Triopion qui domine les deux ports de Cnide, celui du sud, qu'on voit à droite, celui du nord, qu'on voit à gauche. La ville ancienne s'étageait au-dessus des deux ports.



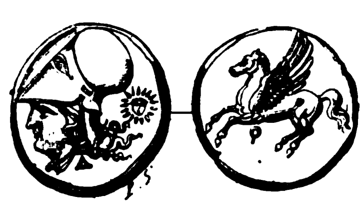
VALLÉE ET RUINES DE NÉMÉE. (Voy. p. 713 et 715.)

D'après une photographie. - On voit, à droite, le mont Apésas (aujourd'hui Phouka), qui limite à l'E. la vallée de Némée. Il a 875 mètres de haut, et la forme aplatie de son sommet est singulière. Pour les colonnes du Temple de Némée, voy. au Ier vol. p. 791.

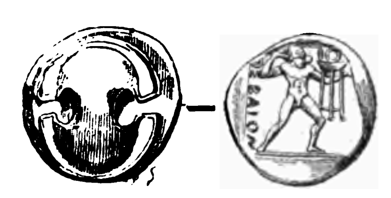
versa son gouvernement oligarchique; et il enleva un immense convoi de blé que l'Égyptien Néphéritès envoyait aux Spartiates. Réuni à l'escadre de Pharnabaze, il détruisit la flotte lacédémonienne à la hauteur de Cnide : sur quatre-vingt-cinq trirèmes ennemies, cinquante furent prises. L'amiral Pisandros, beau-frère d'Agésilas, n'avait pas voulu quitter sa galère poussée au rivage, et s'était fait tuer (juillet 394).


Monnaie de Cnide[1].

Les Lacédémoniens venaient donc de perdre la supériorité sur mer, excepté dans l'Hellespont dont Dercyllidas tenait les clefs à Sestos et à Abydos. Ils la conservèrent plus longtemps sur terre. La guerre qui s'était faite précédemment en Béotie se concentra, dans les six années suivantes, autour de Corinthe, que les alliés défendaient avec toutes leurs forces, barrant les deux passages de l'isthme pour enfermer les Spartiates dans le Péloponnèse. Mais Corinthe renouvela presque les scènes atroces de Corcyre. Un parti surprit, un jour de fête, ses adversaires, qui furent égorgés jusque dans les temples et au pied des statues des dieux (392). Ces violences tournèrent mal; les bannis appelèrent les Lacédémoniens, coupèrent les Longs-Murs et s'emparèrent du Léchée, d'où ils tinrent Corinthe comme assiégée (391). Une des routes de l'isthme était rouverte, Athènes et Thèbes s'en effrayèrent. On essaya de faire


Monnaie de Corinthe[2].


Neptune isthmique, sur une monnaie de Corinthe[3].


Monnaie de Thèbes[4].

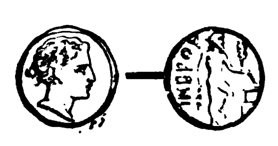
[1] Tête de Vénus, sur une monnaie de bronze de Cnide. ℞. ΚΝΙΔΙΩΝ. La Fortune debout, avec ses attributs ordinaires.

[2] Tête casquée de Pallas à gauche; derrière, la tête radiée du Soleil, de face; dessous, Δ, marque d'atelier. ℞. Pégase galopant à gauche; dessous, le koppa, initiale du nom de Corinthe. (Argent.) Voy. p. 663, une monnaie aux mêmes types.

[3] Neptune debout à gauche, appuyé sur son trident et tenant un dauphin sur la main droite. En légende, COR SE. Revers d'une monnaie de bronze de Corinthe; au droit figure la tête radiée du Soleil. L'interprétation des lettres SE n'est pas certaine. (Voy. Eckhel, *Doctrina num. vet.*, t. II, p. 239.) Cette monnaie est de l'époque romaine.

[4] Bouclier béotien. ℞. ΘΕΒΑΙΟΝ. Héraklès nu, debout, marchant à droite; de la main droite il brandit sa massue, et de la gauche il saisit le trépied qu'il dispute à Apollon. (Argent.)

la paix. Sparte consentit à laisser Athènes relever ses murs et sa marine; elle lui reconnaissait même la possession de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, mais refusa de lui abandonner la Chersonnèse. Le peuple ne ratifia pas les engagements de ses députés; Thèbes aussi revint sur ses pas, et la guerre continua.



Monnaie d'Imbros [1].

Parmi les chefs était l'Athénien Iphicrate, qui commandait un corps de mercenaires. On a vu déjà des mercenaires dans les armées d'Asie et sur toutes les flottes; nous en trouvons maintenant d'une manière régulière en Grèce. Autrefois les citoyens, formés dès le jeune âge aux exercices de la guerre, dans les gymnases de la patrie, fournissaient la grosse infanterie, autour de laquelle se groupaient les soldats armés à la légère, donnés par les alliés, et les esclaves. Les devoirs du guerrier faisaient alors partie des devoirs du citoyen, le métier des armes n'était pas un métier à part; ce que la tête avait conçu ou accepté, au sénat ou à l'assemblée, le bras l'exécutait sur le champ de bataille, et avec quelle puissance! Cela change à l'époque où nous sommes. Mais ces hommes payés, ces soldats au service du plus offrant, n'apportaient plus, dans la guerre, l'ardeur et la passion patriotique qu'y mettaient auparavant les citoyens. Une guerre savante, toute de manœuvres et de tactique, prit la place de l'ancienne guerre, plus ignorante, mais plus héroïque, comme aux temps modernes, la stratégie est née parmi les *condottieri* italiens. Iphicrate prit une part active à cette révolution. Il changea aussi l'armement d'une partie de l'armée athénienne, en donnant une

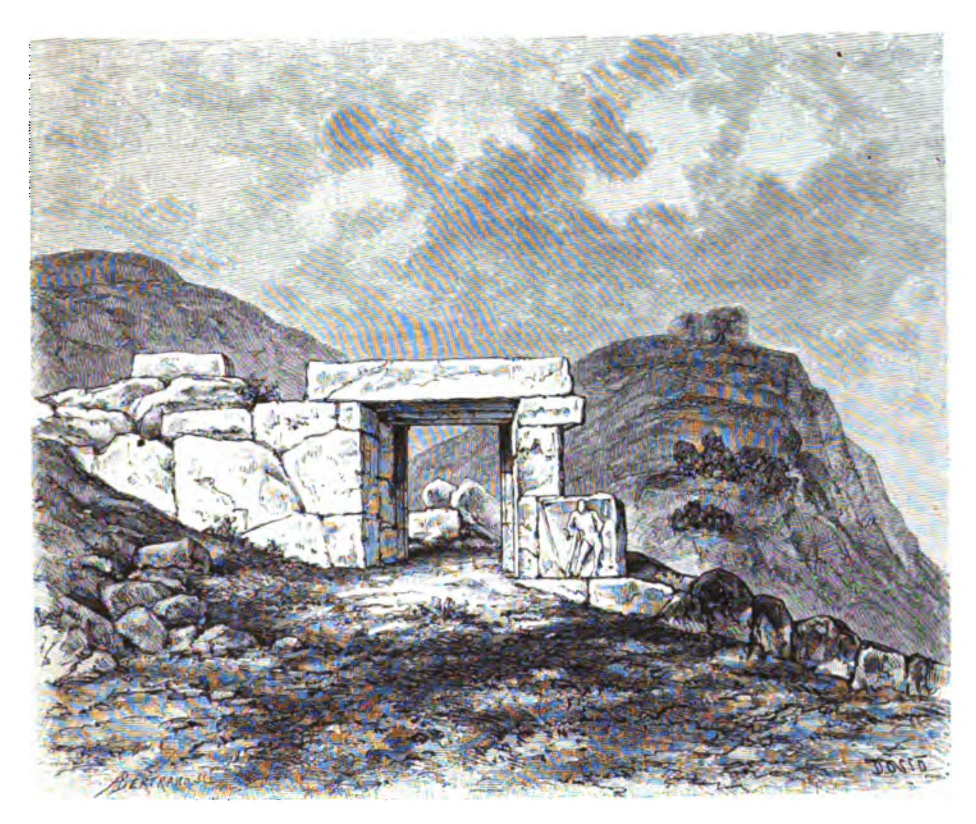


Mercenaire peltaste [2].

[1] Tête d'Artémis à droite. ℞. IMBPOY. Hermès Imbramos, barbu et coiffé du pétase, debout à droite devant un autel. De la main droite baissée il tient une branche, et de la gauche il verse des parfums sur l'autel; dans le champ, un caducée. (Bronze. — Imhoof-Blumer. *Monnaies grecques*, p. 48, n° 45).

[2] Peinture sur le fond d'une coupe conservée au musée du Vatican (d'après le *Museo Gregoriano*, II, pl. 72, 1). — La plupart des mercenaires étaient originaires de la Thrace, et c'est surtout par les Thraces que les Grecs connurent la *pelta*. Le soldat représenté sur la coupe du Vatican est précisément un Thrace, reconnaissable à son bonnet de fourrure et au manteau droit qui tombe derrière ses épaules : à son bras gauche est passée une pelta. Voy. l'article Clipeus dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio.

grande importance aux peltastes, qui, armés de petits boucliers et de cuirasses légères, de fortes lances et de longues épées, réunirent les avantages de la grosse infanterie et des troupes légères, la suppression des armures pesantes permettant aux soldats des mouvements plus rapides. Iphicrate avait aussi presque deviné la tactique qui, plus tard, de l'autre côté de la mer Ionienne, valut aux Romains



Restes de la forteresse antique de Kastri (Alyzia), en Acarnanie[1]. (Voy. p. 722.)

tant de triomphes : il occupait sans relâche ses troupes, ne campait jamais, même en pays ami, sans se retrancher et avait établi l'usage, dans les rondes, d'un mot d'ordre double, le premier donné par l'officier, le second par la sentinelle.

Une affaire dans laquelle les peltastes d'Iphicrate affrontèrent les terribles Spartiates, qui perdirent deux cent cinquante hommes, consacra leur réputation et celle de leur général (390). Ils purent dès

[1] D'après Heuzey, *le Mont Olympe et l'Acarnanie*, pl. 11, p. 406. — La vue est prise de l'intérieur de la forteresse. Le bas-relief, ébauché sur le mur, à droite de la porte, représente Héraklès, le dieu protecteur d'Alyzia.

lors butiner jusqu'au fond de l'Arcadie sans que les alliés de Lacédémone osassent sortir à leur rencontre. Était-ce le courage qui manquait à ceux-ci? A voir Agésilas traverser furtivement, la nuit, avec ses troupes, les villes arcadiennes pour éviter les rires moqueurs des habitants, on peut croire que ce peuple ne portait pas le deuil de l'humiliation spartiate.

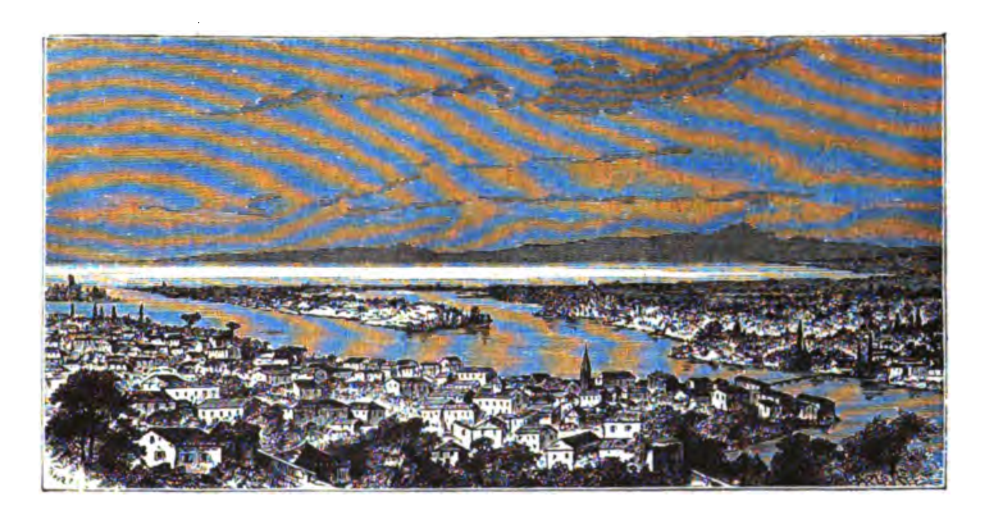
L'année suivante, 389, Sparte fit un grand effort; les Achéens cherchaient à s'étendre sur la rive septentrionale de leur golfe; à leur requête, Agésilas envahit le pays des Acarnanes, qu'il ravagea comme s'il se fût trouvé en terre barbare, coupant les arbres à fruit, enlevant les troupeaux, seule richesse de ce peuple pasteur, mais ne prenant aucune des villes qu'entouraient des murailles cyclopéennes. Les Acarnanes se résignèrent à entrer dans la ligue péloponnésienne. L'autre roi, Agésipolis, essaya d'obtenir un pareil résultat en Argolide. Argos et Sparte, quoique toutes deux doriennes, étaient des ennemies quatre ou cinq fois séculaires; elles s'étaient livré de nombreux combats, sans pouvoir se frapper au cœur. Récemment Argos s'était faite l'âme de la ligue du Nord; les Spartiates y avaient répondu par des menaces d'invasion, que les Argiens arrêtèrent plus d'une fois en envoyant à l'ennemi des hérauts pour dénoncer l'ouverture des solennités qui suspendaient la guerre. Quand Agésipolis approcha, ils essayèrent de l'arrêter encore, en prétextant la prochaine célébration des jeux isthmiques et la trêve sacrée. Mais le roi s'était mis en règle avec les dieux. Avant de commencer l'expédition, il avait consulté les prêtres de Jupiter Olympien, qui n'avaient pas manqué de répondre suivant ses désirs, puis il avait demandé à la Pythie de Delphes « si Apollon était de l'avis de son père ». Apollon s'était montré bon fils, et le Spartiate avait renvoyé les députés d'Argos avec la réponse des dieux : l'Argie fut ravagée.


Apollon Delphien [1].

Durant ces opérations qui causaient tant de ruines et moissonnaient tant d'existences, sans rien donner en échange de ces maux, un événement considérable s'était accompli à Athènes. Les Perses, encouragés par la victoire de Cnide, avaient pris audacieusement l'offensive. Conon et Pharnabaze chassèrent les harmostes des îles et des cités grecques d'Asie, qu'ils laissèrent sagement se donner un gouverne-

[1] ΔΕΛΦΩΝ. Apollon vêtu d'un long *péplos*, debout à droite et jouant de la lyre. (Revers d'une monnaie de bronze de Delphes, à l'effigie d'Hadrien.)

ment de leur choix, et conduisirent leur flotte jusque dans le golfe de Messénie, où ils ravagèrent la riche vallée du Pamisos. Cythère aussi fut enlevée, et Conon y plaça une garnison athénienne. De là, Pharnabaze vint à l'isthme conférer avec le conseil de la ligue; il l'exhorta à pousser vivement la guerre, et appuya ses conseils d'un subside. Comme il se disposait à retourner en Asie, Conon s'offrit, s'il lui laissait la flotte, à la faire vivre sans rien demander au trésor perse, et à relever les Longs-Murs d'Athènes, ce qui serait le coup le plus sensible porté à Lacédémone. De fortes murailles étaient alors chose de grande importance. Ces Grecs si braves, si batailleurs, ne savaient



Le golfe de Messénie, à l'embouchure du Nédon [1].

prendre une ville que par ruse ou famine. Leurs pères, disait-on, étaient restés dix ans devant Troie et autant devant Cirrha; eux n'en savaient pas davantage : c'est plus tard que naîtra la poliorcétique [2]. Relever les Longs-Murs était donc assurer l'indépendance d'Athènes et lui rendre, avec la sécurité, le désir de retrouver sa puissance. Pharnabaze ne vit dans le projet de Conon qu'un moyen de créer des embarras à l'orgueilleuse cité qui, deux fois en quelques années, avait humilié le grand roi. Il pressa l'Athénien d'exécuter son dessein et, pour que l'ouvrage allât plus vite, il donna ce qui lui

[1] D'après le *Tour du Monde*, t. XXXV, p. 357. — Le fleuve est le Nédon : la ville moderne, à l'embouchure, est Kalamata.

[2] Périclès s'était déjà servi de machines de guerre à Samos (voy. t. II, p. 165), mais la défense ou l'attaque des places par des machines ne date vraiment que du quatrième siècle.

restait d'argent. Conon vint au Pirée avec quatre-vingts galères. Ses équipages, les ouvriers qu'il solda, ceux que Thèbes et d'autres villes envoyèrent, aidèrent le peuple à refaire l'ouvrage de Thémistocle, de Cimon et de Périclès. Malheureusement, cette fois, c'était le grand roi qui payait les travailleurs (393). Un sanctuaire élevé à Aphrodite dans le Pirée, par Képhisodotos, le père du grand Praxitèle, conserva le souvenir de la victoire de Conon et de l'assistance royale[2]. Du même artiste fut le groupe de la Paix et de la Richesse[3] : allégorie bien placée dans la ville où, pour beaucoup, ces deux mots renfermaient toute la politique, celle qu'avait réclamée Aristophane et qu'Isocrate conseillera.



Monnaie de Thèbes[1].

Athènes n'eut pas plus tôt rebâti ses murs qu'elle s'occupa de relever son empire, tombé avec eux. Ses rapides progrès alarmèrent les Lacédémoniens, qui se décidèrent à traiter avec la Perse, en lui sacrifiant les Grecs asiatiques. Ils envoyèrent au satrape des provinces occidentales un Spartiate de l'école de Lysandre, habile, beau parleur, sans scrupule, et le chargèrent de représenter aux Perses qu'ils commettaient une grande imprudence en ressuscitant la puissance d'Athènes, qui avait été pour eux une ennemie infatigable. Les négociations parurent, d'abord, ne point réussir. Mais lorsque les Athéniens et leurs alliés envoyèrent des députés à Sardes, afin de combattre le négociateur lacédémonien, Tiribaze avait déjà pris son parti. Conon, chef

[1] Bouclier béotien. ℞. ΘΕΒΑ[ΙΟΝ], légende rétrograde. Harmonia assise à droite, sur un banc ; vêtue d'un ample chiton, elle croise les jambes et elle a les pieds posés sur un escabeau ; elle contemple un casque corinthien qu'elle tient de la main gauche. (Argent.)

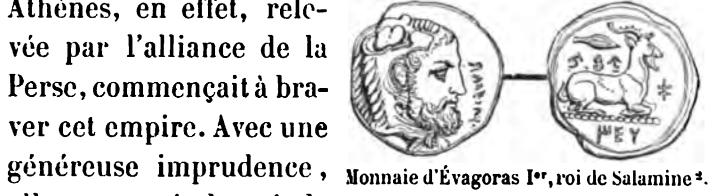
[2] Cette Vénus s'appela Εὔπλοια, celle qui procure les navigations heureuses. Pausanias, I, 1, 3.)

[3] Voyez, page 725, le dessin d'un marbre conservé à Munich, d'après la photographie du moulage restauré du musée de Berlin (n° 527). — Ce groupe, bien conservé dans son ensemble, a été longtemps connu sous le nom d'Ino-Leukothéa et Dionysos : aussi donnait-on à l'enfant que la déesse porte dans ses bras un vase, et c'est ainsi que l'original a été restauré à Munich. Mais la comparaison du marbre avec une monnaie d'Athènes que nous publierons au tome III. et tout récemment la découverte au Pirée d'un torse d'enfant analogue (*Mittheil. d. d. arch. Instit. in Athen*, VI (1881), pl. 13 et p. 363) ne laissent aucun doute sur le nom à donner au groupe et sur les attributs des deux personnages : Ploutos, le dieu de la richesse, tient dans la main gauche une corne d'abondance ; Eiréné, la Paix, s'appuie de la main droite sur un long sceptre. C'est donc une copie du groupe de Képhisodotos que possède le musée de Munich. (Voy. Pausanias, I, 8, 2 et IX, 16, 2.) Ce groupe était peut-être en bronze et paraît avoir été dédié en l'année 375/4, après la victoire de Timothée à Leucade et la conclusion de la paix entre Athènes et Sparte. (Le torse, trouvé au Pirée, est publié, ci-après, p. 729.)



EIRÉNÉ ET PLOUTOS : LA PAIX ET LA RICHESSE. (Voy. p. 724, n. 3)

de l'ambassade, fut saisi et jeté en prison sous prétexte que, nommé par Artaxerxès amiral de sa flotte, il avait trahi ses intérêts[1] (389). Athènes, en effet, relevée par l'alliance de la Perse, commençait à braver cet empire. Avec une généreuse imprudence, elle secourait le roi de Chypre, Évagoras, révolté contre lui; elle donnait à Thrasybule, le restaurateur de la liberté, quarante galères et il faisait entrer dans son alliance deux princes de la Thrace, Byzance, Chalcédoine, une partie de Lesbos; il rétablissait, à son profit, les péages de l'Euxin[5] et levait des contributions sur toutes les villes de la côte asiatique jusqu'en Pamphylie. Malheureusement il périt à Aspendos, dans une querelle de bourgeois et de soldats (389); mais Iphicrate, arrivé dans



Monnaie d'Évagoras I[er], roi de Salamine[2].

Cavalier, sur une monnaie d'Aspendos[3].



Monnaie d'Aspendos[4].



Monnaie de Perga, en Pamphylie[6].

[1] Lysias (*Disc.*, XIX, 39) fait mourir Conon en Chypre, probablement en 389. Il s'était donc échappé ou avait été relâché. Athènes reconnaissante lui éleva, près de l'image de Jupiter Libérateur, une statue de bronze, la première qui ait été, depuis Harmodios et Aristogiton, décernée à un citoyen. (Démosthène, *Leptine*, § 70; Isocrate, *Évagoras*, 56-57.) Je ne m'arrête pas à l'incident provoqué, en 391, par Andocide, le traité de paix négocié par lui à Sparte. L'authenticité de son discours a été contestée. D'ailleurs il ne suffit pas qu'un fait se soit produit pour que l'histoire générale le doive recueillir. Ces faits isolés et stériles embarrassent le récit et nuisent à l'intelligence de l'ensemble. J'ai hâte d'ailleurs d'arriver à de plus grands hommes et à de plus grandes choses.

[2] Tête barbue d'Hercule à droite, couverte de la peau de lion; devant, en caractères cypriotes : Εὐϝαγόρω. ℞. Ibex couché à droite; au-dessus, un grain d'orge; en légende : ΕΥ (Évagoras), et en caractères cypriotes, βασιλέϝος. (Argent.) Évagoras I[er] fut roi de Salamine de 410 à 374.

[3] Cavalier en course, à droite. Son *péplos* flotte sur ses épaules et il brandit un javelot de la main droite. ℞. ΕΣΤFΕΔΙ[ΥΣ], nom pamphylien d'Aspendos. Sanglier courant à droite. (Argent.)

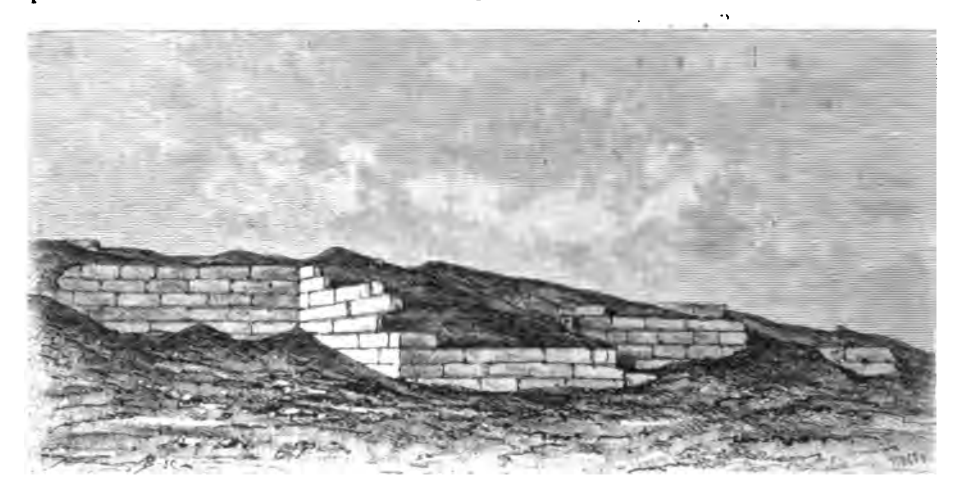
[4] Guerrier combattant; il est armé du casque, de la lance et du bouclier. ℞. ΕΣΤFΕΔΙΙΥΣ, légende pamphylienne. Carré creux dans lequel on voit la trisquète ou triquétra sur un lion, tourné à gauche, la gueule béante. (Argent.)

[5] ...τὴν δεκάτην τῶν ἐκ τοῦ Πόντου πλεόντων. (Xénophon, *Hell.*, IV, 8, 27.)

[6] Tête laurée d'Artémis, à droite, avec l'arc et le carquois sur son épaule. ℞. ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ

l'Hellespont avec ses peltastes, y maintint l'ouvrage de Thrasybule.

Cette force, qui revenait si vite à un peuple naguère abattu et désarmé, effraya le grand roi autant que Lacédémone. Antalcidas, envoyé une seconde fois en Asie, fut parfaitement accueilli à Suse; Sparte et la Perse arrêtèrent les bases de la paix qui serait dictée aux Grecs. Les courses continuelles des Éginètes, qui, une nuit, surprirent le Pirée, le succès des Spartiates dans l'Hellespont, où leur



Tour et mur de l'Akté, au Pirée [1].

flotte de quatre-vingts voiles intercepta le commerce d'Athènes, forcèrent cette ville d'accepter le traité qui porte le nom d'Antalcidas. Tiribaze convoqua les députés de toutes les cités belligérantes, et leur lut les ordres de son maître [2]. « Le roi, était-il dit, trouve juste que les villes d'Asie avec les îles de Chypre et de Clazomène restent dans sa dépendance, et que les autres villes grecques, grandes ou petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront comme autrefois aux Athéniens. Ceux qui refuseront cette

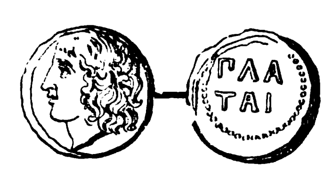
ΠΕΡΓΑΙΑΣ. Artémis debout à gauche; elle est vêtue d'un chiton court, tient de la main droite une couronne et s'appuie de la gauche sur un sceptre; à côté d'elle, une biche; dans le champ, une marque monétaire. (Tétradrachme.)

[1] D'après les *Berichte über die Verhandlungen der königl sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, 1878, Taf. 2 (Hirschfeld). — Tour et mur élevés au temps de Conon (394/3). Sur les fortifications du Pirée en 394/3, voy. un article de M. P. Foucart, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, XI (1887), p. 129 et suiv.

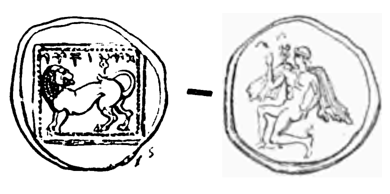
[2] Xénophon (*Hellén.*, V, 1, 28) ne donne qu'un abrégé de la lettre d'Artaxerxès; le texte même est perdu. Il se peut que le décret qui déclare Phanacritos de Parion « proxène et bienfaiteur » et qui l'invite au « repas d'hospitalité » se rapporte à un des derniers incidents de cette guerre. Cf. Foucart, *Rev. arch.*, déc. 1877.

paix, je les combattrai de concert avec ceux qui l'accepteront; je leur ferai la guerre par terre et par mer, avec mes vaisseaux et avec mes trésors » (oct. 387).

Voilà la chose honteuse et impie[1] qu'acceptaient les fils des vainqueurs de Salamine et de Platée, ceux qui venaient de traverser deux fois impunément cet empire, maintenant si fier. Voilà ce qu'il fallait graver sur la pierre et l'airain et exposer dans les temples des dieux[4].



Monnaie de Platée[2].



Monnaie d'un roi de Chypre incertain[3].

A Sparte revient particulièrement cette honte. « Par la bataille de Leuctres, dit Plutarque[5], elle avait perdu la prépondérance; mais, par la paix d'Antalcidas, elle perdit l'honneur. » Après avoir provoqué cette intervention hautaine des barbares, ce fut elle qui fit exécuter leur sentence. Les Grecs asiatiques furent abandonnés au grand roi, et toute ligue, toute union de cités fut détruite en Grèce. Les Thébains refusaient d'accepter cette clause qui détachait d'eux les villes de Béotie, depuis longtemps dans leur dépendance; Agésilas réunit une armée pour les y contraindre : ils se soumirent. La faction oligarchique dévouée à Sparte rentra à Corinthe, tandis que les chefs du parti contraire s'exilaient à leur



Torse d'enfant découvert au Pirée. (Voyez la gravure de la page 725 et la note 3 de la page 724.)

[1] Αἰσχρὸν καὶ ἀνόσιον ἔργον. (Platon, *Ménexène*, 17.)

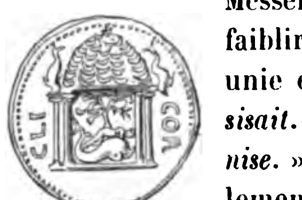
[2] Tête juvénile à gauche. ℞ ΠΛΑΤΑΙ[ων], en deux lignes dans le champ. (Bronze. — Prokesch d'Osten, *Inedita meiner Sammlung*, etc., pl. II, fig. 58).

[3] Lion debout à gauche, détournant la tête; derrière, un caducée; la légende, en caractères cypriotes, est incertaine. Carré creux orné d'un grénetis. ℞. Hermès agenouillé à gauche, levant la main droite, et les épaules couvertes de la chlamyde; derrière, un caducée. (Argent.) Musée de Vienne (Autriche).

[4] Isocrate, *Panégyr.*, 180.

[5] *Artaxerxès*, 22, 2.

tour et qu'Argos retirait la garnison qu'elle y tenait. Mais Sparte se garda bien de s'appliquer le traité à elle-même et de rendre la Messénie aux Messéniens. Elle avait voulu tout affaiblir, tout diviser autour d'elle, en restant seule unie et forte. On disait à Agésilas que Sparte *persisait.* « Non, répondit-il, c'est la Perse qui *laconise.* » Malheureusement l'un et l'autre étaient également vrais.



Monnaie de Corinthe[1].

Un orateur athénien, se souvenant de la turbulence de ses compatriotes, reconnaissait que c'était avec justice que Lacédémone avait l'hégémonie en Grèce, et il assi-



L'Argolide, vue de Tirynthe[2].

gnait plusieurs causes à cette fortune persistante : le courage des Spartiates et leur discipline militaire, qui avaient préservé leur pays

[1] Sous un temple rond dont la coupole est soutenue par des colonnes, on voit Palémon couché sur un dauphin, derrière, un arbre. Deux dauphins forment les acrotères du temple. En légende : C. L. I. COR. (*Colonia Laus Julia Corinthus*). Revers d'une monnaie de bronze de Corinthe à l'effigie de Marc Aurèle. Palémon est le nom que les Corinthiens donnèrent à Mélicerte. (Voy. Pausanias, II, 1, 7.)

[2] D'après une photographie. — La route qu'on voit à droite, au premier plan, est celle qui va de Nauplie à Argos; les montagnes que l'on découvre à l'horizon ferment l'Argolide, à l'ouest.

des ravages de l'invasion, quoiqu'ils n'eussent point de forteresses pour le défendre, et leur obéissance aux lois et aux coutumes des aïeux qui avait empêché les discordes intestines[1]. Cette image toujours vivante d'un passé lointain inspirait le respect, et cette immobilité, au milieu des perpétuels changements des autres États, était une force; mais cette immobilité est contraire à la nature des institutions humaines, et cette force sera mise au service de l'iniquité. Pourtant la postérité gardera la mémoire de cette cité qui, longtemps, méprisa la mollesse et remplaça les remparts de pierres par de vaillantes poitrines d'hommes.

[1] Lysias, *Disc.*, XXXIII, § 7.
[2] Statuette de bronze de la collection Oppermann, au Cabinet de France. Haut. 135 millim. La déesse tient une chouette de la main droite, elle a l'égide sur la poitrine, et l'aigrette de son casque est posée sur un sphinx accroupi; la main gauche qui tenait une lance est mutilée



Minerve[2].

TABLES ALPHABÉTIQUES

I. — MONNAIES, CAMÉES, PIERRES GRAVÉES. JETONS, TESSÈRES, CYLINDRES.

[1] Voy. aussi *Eryx*.
[2] Voy. aussi *Minerve* et *Pallas*

[1] Voy. aussi *Apollon, Athéna, Bétyle, Cérès, Jupiter, Minerve*, etc., etc.

[1] Voy. aussi *Diobole, Laïs, Navire*, etc.
[2] Voy. aussi *Navire, Neptune, Pégase*, etc.

[1] Voy. aussi *Hercule*.
[2] Voy. aussi *Zeus*.
[3] Voy. aussi *Triobole*.

[1] Voy. aussi *Zeus*.

[1] Voy. aussi *Athéna* et *Pallas*.

[1] Voy. aussi *Empédocle*.
[2] Voy. aussi *Thraces (rois)*.

II. — MONUMENTS, SCULPTURES, PEINTURES, ETC.

[1] Voy. aussi *Éphèb* .

[1] Voy. aussi *Thyrée*.

[1] Voy. aussi *Zeus*.

[1] Voy. ci-dessus et aux mots *Délos*, *Guerrier tégéate*, *Platée*, etc.

III. — CARTES ET PLANS.

IV. — PLANCHES HORS TEXTE[1]

I. — DESSIN EN DOUBLE PAGE

II. — PHOTOGRAPHIE (DOUBLE PAGE)

III. — CHROMOLITHOGRAPHIES

IV. — CARTES ET PLANS

[1] Le relieur devra placer ces planches en regard des pages indiquées.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

SUPRÉMATIE D'ATHÈNES, PUIS DE SPARTE ET DE THÈBES.

TROISIÈME PÉRIODE.

LES GUERRES MÉDIQUES (492-479). UNION ET VICTOIRES

CHAPITRE XVI.

PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE (492-490).

CHAPITRE XVII.

SALAMINE ET PLATÉE (480-479).

QUATRIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE D'ATHÈNES (479-431). GRANDEUR DES LETTRES ET DES ARTS.

CHAPITRE XVIII.

DEPUIS LA FIN DE L'INVASION PERSIQUE JUSQU'A LA TRÊVE DE TRENTE ANS (479-445).

CHAPITRE XIX.

L'EMPIRE ATHÉNIEN AVANT LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

CHAPITRE XX.

LES LETTRES A ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXI.

LES ARTS A ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXII.

LES LETTRES ET LES ARTS HORS D'ATHÈNES AU CINQUIÈME SIÈCL .

CINQUIÈME PÉRIODE.

LUTTE DE SPARTE ET D'ATHÈNES (431-404).

CHAPITRE XXIII.

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE JUSQU'A LA MORT DE PÉRICLÈS.

CHAPITRE XXIV.

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'A LA PAIX DE NICIAS (429-421).

CHAPITRE XXV.

ALCIBIADE ET L'EXPÉDITION DE SICILE (421-413).

CHAPITRE XXVI.

FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE (413-404).

CHAPITRE XXVII.

LES TRENTE, LES SOPHISTES ET SOCRATE (404-399).

SIXIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE SPARTE, PUIS DE THÈBES (404-359) : DÉCADENCE DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XXVIII.

DEPUIS LA PRISE D'ATHÈNES JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS (404-387).

TABLES ALPHABÉTIQUES

ERRATA

Ier vol. p. 51. 22e ligne du texte, après *fils de Bélus* au lieu de : *Cadmus*, lisez : Danaüs.
73. Dernière ligne de la n. 4 : au lieu de p. 86, lisez p. 85.
554. Effacez, à la suite de la légende de la gravure : (Voy. p. 557).
713. Dernière ligne de la note, remplacez *Vitry-le-Français* par *Autun*.
774. Première ligne de la note 2, remplacez 421 par 419.
815. Première col., ligne 24, au lieu de 206, lisez 208.
816. Première col., dernière ligne, au lieu de 492, lisez 429.

IIe vol. p. 233. Ligne 19, au lieu de : *qu'on trouve dans les sociétés*, lisez : qui est habituelle aux sociétés.
239. Ajoutez à la note 3 : Cependant Démosthène atteste que, de son temps, on en gardait quelque chose.
241. Note 2, après l'indication du chap. XXI, ajoutez : p. 361.
372. Ajoutez à la note 1 : voy. p. 376, hors texte, une statue archaïque trouvée à l'Acropole d'Athènes, en 1886, et encore revêtue de couleurs.
647. Ajoutez à la note 3 : Platon, dans le *Banquet*, *ad. fin*.

15142. — IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris




MAR 26 1895

